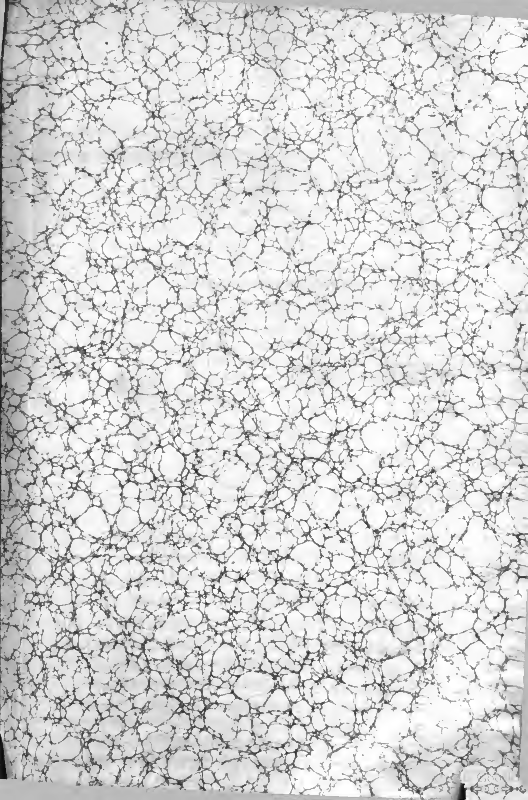










LA

RÉSURRECTION DE ROCAMBOLE

DU MÊME AUTEUR

LES

DRAMES DE PARIS

ÉDITION ILLUSTRÉE

Complète en 150 livraisons à 10 centimes

15 séries à 1 fr. 05 cent.

SIX PARTIES

I. L'Héritage mystérieux	2 70	IV. La Revanche de Baccarat	1 20
II Le Club des Valets de Cœur	3 75	V Les Chevaliers du Clair de Lune . . .	2 10
III. Les Exploits de Rocambole	3 90	VI Le Testament de Grain de Sel	2 25

661 — Paris. — Imprimerie Poupart Davyl et Comp., rue du Bac 30.

PONSON DU TERRAIL

NOUVEAUX DRAMES DE PARIS

LA RÉSURRECTION

DE

ROCAMBOLE

ÉDITION ILLUSTRÉE DE PLUS DE CENT VIGNETTES

GRAVÉES SUR BOIS

Par DELAVILLE, DEMARLE, HILDIBRAND et JAHYER

Sur les dessins de GERLIER

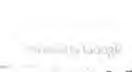


PARIS

CHARLIEU FRÈRES ET HUILLERY, LIBRAIRES-ÉDITEURS

10, RUE GIT-LE-CŒUR, 10.

1866



LES NOUVEAUX DRAMES DE PARIS

Cent dix-sept et Milon.

LA

RÉSURRECTION DE ROCAMBOLE

PROLOGUE

LE BAGNE DE TOULON

I

La cloche du bagne venait de sonner le repos de midi.

Les chiourmes de la *grande fatigue* cherchaient l'ombre, car le soleil de juin flamboyait sur Toulon.

Les uns s'étaient réfugiés sous la carène d'un vieux navire, les autres se mettaient à l'abri derrière des poutres de bois de construction.

Quelques-uns, bravant la canicule, se couchaient à plat ventre sur le sol brûlant de l'Arsenal.

D'autres encore se promenaient silencieux, deux par deux, rivés à la même chaîne d'infamie.

— *Cent dix-sept*, dit une sorte de géant au visage hébété, aux épaules herculéennes, je te joue les *maillons* de ma portion de chaîne en cinq points d'écarté.



— Soit, répondit un homme jeune encore, à la taille bien prise, aux mains aristocratiques, au visage dédaigneux et fier.

Le colosse continua :

— Tu veux dormir, moi je veux aller sous la carène écouter les histoires de M. *Cocodès*, comme l'appellent les camarades. Si tu gagnes, je te laisserai dormir ; si tu perds, tu viendras écouter les histoires.

Le *Cent dix-sept*, qui ne parlait presque jamais, fit un signe de tête approbateur, et tous deux s'assirent sur une poutre, à longueur de chaîne.

Le géant tira de son bonnet un jeu de cartes graisseuses et le plaça devant lui.

— A qui fera ? dit-il.

Et il amena un valet.

Cent dix-sept eut une dame et donna.

Le géant marqua le roi et fit la vole.

Cent dix-sept ne souffla mot et son visage n'exprima qu'une parfaite indifférence.

Au coup suivant, le géant marqua le point et dit avec joie :

— Quatre à rien !

Cent dix-sept ne sourcilla point ; mais il tourna le roi à son tour, fit la vole, et en deux coups la partie fut gagnée. Puis, comme le géant avait une mine piteuse, il lui dit simplement :

— Veux-tu ta revanche ?

L'œil atone du forçat eut un rayonnement; un large sourire vint épanouir son visage bestial, et il dit à Cent dix-sept :

— Tu es un bon enfant... merci !

La partie recommença et le géant perdit encore.

— Je n'écouterai pas les histoires de Cocodès, murmura-t-il avec résignation.

Le forçat qu'on ne désignait au bagne que sous le nom de Cent dix-sept s'allongea alors sur la poutre et ferma les yeux.

Le colosse, qu'on appelait dans la chiourme du nom de Milon, demeura assis, jetant un regard d'envie sur la demi-douzaine de couples abrités sous la carène, comme sous une tente ; puis, pour passer le temps, il se mit avec son jeu de cartes, à se faire des *réussites*.

Cependant les forçats de la carène devisaient entre eux :

— Mais où est dont le *Cocodès* ? disait l'un.

— Je vous ai dit qu'il ne viendrait pas aujourd'hui, répondit un bonnet vert.

Et il ajouta d'un ton railleur :

— Ces fils de famille, ces beaux messieurs du boulevard, avec de l'argent, ils se moquent du bagne. Pour un oui ou un non on les voit à l'hôpital, ils couchent dans des draps, ils ont du bouillon.

— Au bout de six mois, on les découple, dit un autre, et ils sont à la demi-chaîne.

— Ah ! dame ! grogna un vieux forçat qui sortait de faire un mois de double chaîne pour insubordination, tant que le monde sera monde, il n'y aura jamais d'égalité, pas même au bagne.

— Il est riche, le *Cocodès* reprit le forçat, qui avait affirmé que celui qu'on attendait était à l'hôpital. Son père est banquier, et on lui envoie cent francs par mois. Le commissaire l'a pris pour secrétaire, et il va et vient par la ville quand il veut.

— Je me suis laissé dire, fit un autre forçat, qu'il y avait une belle dame de Paris, une grande *cocotte*, comme on dit là-bas, qui était descendue à l'hôtel de France tout exprès pour le venir voir. Il paraît qu'il allait bon train, le jeune homme. Toujours aux avant-scènes, avec des poupées maquillées comme des images d'Epinal, et la nuit au Café Anglais, et le dimanche aux courses...

— Mais qu'a-t-il donc fait, le gandin, pour qu'on l'envoie chercher des gourganes dans notre soupe ?

— Il a imité la signature de son patron, un notaire.

Le vieux bonnet vert, qui était d'humeur hypocondre, haussa les épaules :

— Cela m'est encore égal, ça, et les histoires du *Cocodès*, que vous gobez comme des niais, ne m'amusent pas autant qu'une histoire que je devine et que je voudrais bien savoir au juste.

— Quelle histoire ? fit-on avec curiosité.

— Celle du Cent dix-sept.

— Personne ne la sait au bagne, et, si tu la devines, tu seras plus malin que nous.

— Depuis quand est-il ici ? demanda un nouveau venu.

— Depuis dix ans.

— D'où venait-il ?

— On ne sait pas. Vous savez qu'il ne parle pas.

— Ce serait un prince tombé dans le malheur, dit un forçat naïf, que cela ne m'étonnerait pas.

— Il vous a des airs de grand seigneur qui mettent les adjudants mal à l'aise.

— Oui, mais on le *guigne* joliment de l'œil, celui-là.

— Et le commissaire, tous les matins, a bien soin de demander si le Cent dix-sept est sur son tollard.

— Il n'a jamais essayé de s'évader, pourtant.

— Non, reprit le bonnet vert. Dans les premiers temps on l'avait accouplé avec un *renard*. Le renard lui montra une lime : « Si tu veux, lui dit-il, ce soir nous filerons. » Le Cent dix-sept haussa les épaules, et, le lendemain, il demanda à être accouplé avec Milon.

— Oh ! la brute ! dit un forçat, faisant allusion au colosse. Le Cent dix-sept doit s'ennuyer joliment avec un pareil *fanandel*.

— Ils sont bons amis, au contraire, dit le bonnet vert.

— On dit qu'il est innocent; Milon ? observa un tout jeune homme.

— Il le dit, lui; mais nous le disons tous...

Sur ces mots, les chiourmes partirent d'un éclat de rire.

Puis, tout à coup, un des forçats s'écria :

— Je savais bien, moi que le *Cocodès* n'était pas malade, et qu'il n'abandonnerait pas les camarades.

Toutes les têtes se levèrent, tous les regards se portèrent hors de la carène, et un hourrah de joie se fit entendre.

Un grand jeune homme arrivait en se dandinant, fumottant un gros cigare, malgré les règlements, et les mains dans ses poches, comme un véritable flâneur.

— Vive le Cocodès ! crièrent les forçats.

— Bonjour, mes amis, bonjour, répondit d'un ton protecteur celui qui était l'objet de cette ovation.

Il portait la livrée du bagne, mais avec de légères modifications.

Son bonnet rouge était doublé de percale ; sous sa vareuse, il avait une chemise de toile fine, et son pantalon fort large dissimulait parfaitement la demi-chaîne,

qu'il accrochait à une petite ceinture de cuir verni.

— Bonjour, Cocodès, dit le bonnet vert; on disait que tu étais malade?

— Je le suis, mes amis. Je suis entré à l'hôpital ce matin.

— Mais le docteur t'a trouvé bon poor le service?

— Du tout! Le docteur, qui est un de mes amis, m'a conseillé le repos, une nourriture confortable et une petite promenade à la bonne heure du jour.

— Farceur, va!

— Que voulez-vous, mes bons amis, reprit le Cocodès, il faut bien prendre son mal en patience. Je n'ai plus que quatre ans à faire, et je m'arrange pour que mes quatre ans passent vite.

— Criquet, va! grommela le bonnet vert, n'as-tu pas honte de dire cela devant moi qui mourrai ici?

— Pourquoi ne filea-tu pas?

— Bah! je suis un vieux *cheval de retour*, j'ai déjà filé cinq fois, on me reprend toujours. Et puis, je n'ai pas de moyens, moi! je ne suis pas le fils d'un banquier! Une fois dehors, il faut vivre. La dernière fois qu'on m'a repris, je venais de voler un pain chez un boulanger... et encore le pain était rassis.

— Qu'est-ce que tu étais autrefois? demanda le Cocodès.

— J'étais cocher.

— Eh bien! attends que je sorte. Tu t'évaderas, et je te prendrai à mon service.

— Nous avons le temps d'y penser, répondit le bonnet vert. As-tu un peu de tabac à me donner?

— Voulez-vous des cigares?

Et le Cocodès jeta au milieu des forçats une poignée de londrès.

— Quel chic! murmura-t on.

— Oui, mes amis, reprit le Cocodès, je suis sorti de l'hôpital tout exprès pour venir vous voir.

— Qu'est-ce que tu vas nous raconter aujourd'hui, Cocodès?

— Ce que vous voudrez...

— Moi, dit le bonnet vert, j'aimerais bien un drame où l'on pleure.

— Un drame de l'Ambigu, ajouta le Parisien.

— Ou de la Gaîté, dit un autre.

Le Cocodès consulta ses souvenirs.

— Ah! si vous voulez, dit-il, je vais vous en raconter un fameux, allez!

J'étais à la première avec *Nichette*

— Qu'est-ce que Nichette?

— La folle maîtresse pour laquelle je suis tombé dans le malheur.

— Connu! c'est la belle dame de l'hôtel de France?

— Justement. Elle m'aime toujours, la chère petite, je suis capable de l'épouser, quoi qu'en puisse dire papa; car il est fier en diable, papa.

— Est-il rigolo, ce Cocodès! exclama le Parisien.

— Voyons le drame! fit le bonnet vert.

— Comment ça s'appelle-t-il? demanda au autre forçat.

— *Rocambole.*

— Un drôle de nom.

— C'est celui d'un voleur fameux.

Tandis que Cocodès parlait, Milon, le colosse, s'était traîné, à longueur de chaîne, le plus près possible de la carène.

Le *Cent dix-sept* rouvrit les yeux et regarda Milon.

— Tu as donc bien envie d'écouter le Cocodès? fit-il.

— Oh! dit Milon, si tu voulais venir sous la carène, je te donnerais ma part de vivres ce soir.

— Je ne vends pas mes complaisances, dit le Cent dix-sept. Allons-y!

Et il se leva, et les deux réprouvés, ramassant leur chaîne et l'accrochant à leurs ceintures, vinrent grossir le nombre des auditeurs du Cocodès.

Le Cocodès disait :

— Oui, messieurs, c'est un beau drame, allez! et il y a surtout un quatrième acte qui donne la chair de poule.

— Voyons! dit le Cent dix-sept d'un air dédaigneux.

II

Le Cocodès s'exprima ainsi :

— *Rocambole*, drame en cinq actes et un prologue. Le prologue se passe trois ans avant l'action, dans la maison d'un vieux bonhomme qu'on appelle le marquis de Chamery.

C'était Machanette qui jouait le bonhomme.

Or, voici la chose : Le marquis de Chamery est très-riche. Il a un fils qui est perdu, et longtemps il a cru que son fils n'était pas son fils. Il y a là-dessus toute une histoire. Ce qui fait qu'il a vendu tous ses biens et qu'il a voulu le déshériter. Mais, comme le vieux se sentait près de mourir, il a reçu une lettre de son ancien ami le duc de Sallandrera.

Il paraît que M. de Chamery soupçonnait M. de Sallandrera d'avoir aimé sa femme autrefois; mais M. de Sallandrera, dans sa lettre, offrait à M. de Chamery, pour son fils, la main de dona Carmen, sa fille.

Alors, convaincu que son fils est bien son fils, le marquis fait venir un notaire.

— Pour faire son testament? interrompit le bonnet vert.

— Non, pour lui confier sa fortune et ses papiers, au moyen desquels il doit retrouver son fils et le mettre en possession d'une fortune de près de six millions... Mais, continua le Cocodès, il faut vous dire que, dans ce temps-là, à Paris, il y avait une asssociation de la haute pègre, comme vous dites, vous autres, camarades, et que cette association s'appelait le *Club des Valets de cœur*.

— Un joli nom! fit le bonnet vert en faisant claquer sa langue.

— Les Valets de cœur, poursuivit le Cocodès, pillaient, volaient, assassinaient et mettaient la police sur les dents.

Partout où ils avaient fait un coup, on trouvait une carte, et cette carte, comme bien vous pensez, c'était un valet de cœur.

— Ce qui fait, observa un des loustics de la bande, que lorsque la police arrivait, elle pouvait faire un lansquenet.

— Elle n'avait pas autre chose à faire, reprit le Cocodès, attendu que les valets de cœur, et surtout leur chef, César Andréa, étaient introuvables.

— César Andréa? dit un forçat jusque-là silencieux; il me semble que j'ai connu ça.

— Mais puisque c'est une pièce qu'on nous raconte, imbécile! dit Milon le Colosse.

— Ça pourrait être une pièce historique, dit le Parisien.

— Si vous m'interrompez toujours, je n'en finirai jamais.

— On t'écoute, on t'écoute. Hardi, Cocodès! dirent plusieurs voix.

Le Cocodès poursuivit :

— Or donc, le notaire arrive, il renvoie la servante, une vieille femme qui garde le marquis, et il reste seul avec le domestique mâle. Le domestique s'appelle Valentin pour le marquis, Venture pour le notaire.

— Comment! il a deux noms?

— Oui, comme le notaire; attendu que ce notaire n'est autre que César Andréa, le chef des Valets de cœur.

— Ah! bravo! bravo! s'écrièrent tous les forçats.

— Valentin est un Valet de cœur déguisé. Le bonhomme raconte son histoire au faux notaire, lui ouvre son coffre-fort, et lui fait voir son argent.

Puis, comme il se trouve mal, on le reconduit dans sa chambre, et Valentin lui prend au cou la clé du coffre et revient.

Alors, César Andréa et Valentin ne perdent pas de temps; ils ouvrent le coffre et ils vont tout rincer, lorsque le vieillard, qui a entendu du bruit, revient en se traînant et les appelle filous!

— Pauvre bonhomme! ricana le bonnet vert.

— Alors, continua le Cocodès, Valentin et César Andréa se jettent sur lui, le repoussent dans la chambre, après avoir éteint les lumières, et se mettent en devoir de lui faire son affaire.

Le théâtre reste vide, et il fait nuit: mais voilà qu'on entend le bruit d'une vitre coupée, un bras passé ouvre la croisée, et un jeune homme en blouse et en casquette saute sur la scène.

C'était Taillade qui jouait ce rôle-là.

— Un crâne acteur, observa le Parisien, qui était jadis un fidèle habitué du boulevard du Temple.

— Ce garçon-là, poursuivit le Cocodès, travaillait pour son compte! Il tire une allumette de sa poche, passe la revue des lieux, aperçoit le coffre-fort tout ouvert et y court.

Mais voilà que César Andréa sort de la chambre, où il vient d'étrangler le vieux bonhomme. Il se jette sur le gamin, le terrasse, lève un poignard sur lui et va le tuer, quand Valentin sort à son tour, un flambeau à la main.

— Arrêtez, maître! s'écrie-t-il, c'est Rocambole.

Tableau, — le rideau baisse.

— Qu'est-ce vous pensez de cela, Cent dix-sept? demanda Milon, qui n'avait pas perdu un mot du récit de Cocodès.

Un sourire vint aux lèvres du mystérieux forçat :

— Je pense, dit-il, que c'est très-bien arrangé.

Et il retomba dans son silence dédaigneux et apathique.

Le Cocodès, qui tenait à marquer les entr'actes, garda le silence pendant quelques minutes.

— Petit, dit le bonnet vert, tout à l'heure tu vas entendre le coup de sifflet des argousins, faut te dépêcher.

— M'y voilà, dit le Cocodès, je passe au premier acte. Nous sommes à Belleville, dans une manière de cité où il y a plusieurs locataires.

D'abord, un avocat qui ne plaide guère et se chicane avec sa propriétaire, mademoiselle Tulipe, un beau brin de fille, ce qui est une manière de lui faire la cour.

Ensuite, un peintre qu'on appelle M. Armand, et qui donne des leçons de dessin à une demoiselle du grand monde, dona Carmen de Sallandrera, la fille de ce seigneur espagnol dont on a parlé au prologue.

M. Armand, en partant pour donner sa leçon, fait ses confidences à son ami l'avocat. Il aime sa belle élève, et il n'aime plus madame Baccarat, une femme très-belle qu'on voit aux courses et dans les avant-scènes des théâtres.

Puis il y a encore, dans cette cité, maman Fipart et sa nièce Cerise.

Maman Fipart est une brave femme qui a bien du chagrin, vu qu'elle a un mauvais sujet de fils qu'on appelle Joseph, et qui est devenu voleur sous le nom de Rocambole.

— Tiens! observa le Parisien, voyez donc comme ça s'enchaîne!

Le Cocodès continua :

— Si maman Fipart a du chagrin, sa nièce Cerise est bien contente, attendu qu'elle va épouser un brave garçon qu'on appelle Jean, et qu'elle lui apporte en dot ses économies, six cents francs.

Tandis que M. Armand fait ses confidences à son ami l'avocat, arrive un Anglais, un gentleman, sir Williams. Il vient commander un tableau à M. Armand, mais c'est histoire de le faire jaser. M. Armand ignore son nom, sa naissance, et quand il est parti donner sa leçon, le gentleman respire et se dit: Il ne sait rien.

— Bon! observa le Parisien, je devine la chose, mon bonhomme. J'ai assez vu de mélodrames pour savoir comment ça se gouverne. Armand est l'enfant perdu de M. de Chamery.

— Justement, dit le Cocodès.

— Et le gentleman sir Williams pourrait bien être César Andrea, le chef des Valets de cœur.

— Si tu devines tout, fit le Cocodès avec humeur, c'est pas la peine que je raconte!

— Mais si, mais si, dit un autre bonnet vert; taistoi, Parisien. Continue, Cocodès.

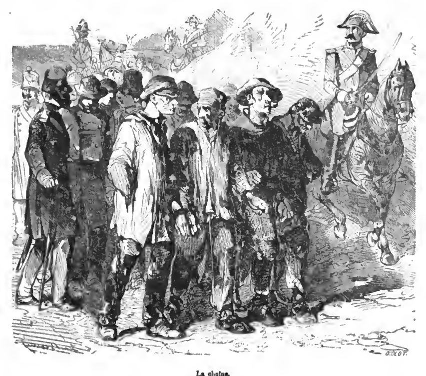
— Donc, reprit ce dernier, quand Armand est parti à sa leçon et l'avocat à ses procès, le gentleman veut s'en aller aussi. Mais on entend un bruit de grelots, c'est mademoiselle Baccarat qui allait aux courses de Vincennes et qui s'est détournée de son chemin pour venir voir son cher Armand qui la néglige quelque peu.

— Miss Baccarat! dit l'Anglais. — Sir Williams dit cette femme, qui le reconnaît. On cause. Arrive Cerise et puis Tulipe, la propriétaire. Toutes deux trouvent en elle leur ancienne camarade d'atelier.

Baccarat, désolée de ne pas voir Armand, laisse un mot pour lui et part pour les courses avec sir Williams.

Le futur de Cerise vient faire sa demande. On l'agrée; il va acheter des gants.

Mais voici que l'avocat revient, et il annonce à madame Fipart que son fils a volé, et que si on ne donne pas 600 fr. pour désintéresser le plaignant, Rocambole ira en prison.



La chaîne.

Lorsque Jean revient avec ses gants, Cerise pleure et lui dit :

— Nous ne pouvons plus nous marier. J'ai donné mon argent pour sauver mon cousin, et je n'ai plus de dot.

Jean se met à pleurer.

— Et moi aussi, interrompit le bonnet vert, je crois bien que j'y vais de ma larme.

— Mais, poursuivit le Cocodès, Jean tire deux lettres de sa poche, que le concierge lui a remises.

L'une est pour maman Fipart, l'autre pour M. Armand.

La première est de Rocambole.

Il écrit à sa mère qu'il s'en va aux Indes faire fortune et tâcher de se réhabiliter.

L'autre, adressée à M. Armand, lui apprend que s'il veut aller à Marseille, il y trouvera un ami de sa famille, le docteur Gordon, qui lui révélera son nom et le mettra en possession de sa fortune.

Or, pendant que M. Armand jette un cri de joie, la pauvre mère Fipart laisse échapper un cri de douleur et le rideau baisse.

— Eh bien! Cent dix-sept? fit Milon.

— Il faut voir la suite, répondit d'un ton bref le forçat taciturne.

Mais, en ce moment, le sifflet des argousins se fit entendre.

L'heure du repas était passée, et le travail rappelait les condamnés.

La légion des réprouvés se leva comme un seul homme, et on entendit le cliquetis lugubre des fers heurtant les fers.

— Moi, dit Cocodès, je suis malade et je retourne à l'hôpital. Demain, si vous le voulez bien, nous entamerons le second acte.

Et il s'en alla, tandis que la grande fatigue reprenait sa proie humaine.

III

Il fait nuit. La chiourme dort.

Enchaînés deux à deux sur ce lit de camp qu'on nomme *tollard*, enveloppés dans leur couverture d'herbage sec, les uns allongés sur le bois, les autres, les aristocrates du bagne, assis sur un matelas de deux pouces qu'on appelle *strapontin*, — les forçats ont l'ordre de dormir.

Les uns obéissent à la consigne, les autres causent tout bas.

D'un bout à l'autre de la chaîne courent des chuchotements, des mots d'ordre et des projets d'évasion.

Si un surveillant vient à paraître, un silence de mort s'établit; le surveillant s'éloigne, le murmure confus recommence, et les fers se heurtent avec un bruit lugubre.

Milon le géant et son compagnon de couple, le forçat Cent dix-sept, couchés côte à côte, se sont retournés plusieurs fois sur le tollard.

Cent dix-sept est un condamné mystérieux et taciturne. Il impose à tous un certain respect, et Milon l'hercule, en dépit de sa force, sent que cet homme lui est supérieur. Aussi ne l'a-t-il jamais tutoyé et lui témoigne-t-il un certain respect.

D'ordinaire Cent dix-sept dort.

Au repos de midi, il se couche et ferme les yeux; la nuit, il s'allonge sur le tollard et ne bouge plus jusqu'au matin.

Cet homme, dont on semble redouter l'évasion et qui n'y a peut-être jamais songé, s'est réfugié dans le sommeil comme dans une suprême consolation.

Mais, cette nuit-là, Cent dix-sept s'agite; il se tourne et se retourne, et Milon, étonné, finit par lui dire :

— Êtes-vous donc malade, compagnon?

— Non, répond Cent dix-sept; je songe...

— A quoi?

— Au récit du Cocodès.

— Moi aussi, dit naïvement Milon, et j'y songe d'autant mieux que je crois bien que Rocambole a existé.

— Tu crois? fit Cent dix-sept.

— J'étais à Paris du temps qu'on parlait de ces fameux Valets de cœur.

— Ah! vraiment?

Milon continua d'une voix timide en approchant ses lèvres de l'oreille de son compagnon de chaîne :

— Si vous voulez me le permettre, nous causerons.

— Parle, dit Cent dix-sept.

— Je suis une brute, voyez-vous, continua le géant; je n'ai pas d'intelligence. J'assommerais un bœuf d'un coup de poing, et un enfant me mettrait dedans, tellement je suis simple. C'est comme ça que les autres m'ont envoyé au bagne.

— Quels autres? demanda Cent dix-sept.

— J'ai toujours dit que j'étais innocent, continua Milon, et bien qu'on ne veuille pas le croire, c'est vrai. Il aurait mieux valu que je fusse moins honnête et plus intelligent, on n'aurait pas dépouillé les enfants. Mais, dit le colosse avec timidité, peut-être bien que je vous ennuie, Cent dix-sept?

— Non, dit le forçat, continue, ton histoire m'intéresse... Tu dis donc que tu es innocent.

— Oui.

— Qu'étais-tu dans le monde?

— Domestique de confiance.

— Et de quoi t'a-t-on accusé?

— D'un vol de bijoux.

— Pourquoi?

— Parce que je n'ai jamais voulu dire où était l'argent des enfants.

— Mais de quels enfants parles-tu.

— De ceux de la dame au service de qui j'étais.

— C'est donc eux qui t'ont fait condamner au bagne.

— Oh! fit Milon, les chères petites créatures! Non, non, ce n'est pas elles! car ce sont deux jumelles, voyez-vous, deux charmantes jeunes filles qui ont peut-être dix-huit ans aujourd'hui et qui en sont réduites sans doute à quelque pauvre métier de sous-maîtresses dans un pensionnat.

Milon s'arrêta, et Cent dix-sept le vit, à la rouge lueur du fanal qui éclairait la salle n° 3 du bagne, essuyer une grosse larme qui roulait sur sa joue.

— Continue, fit Cent dix-sept.

— Madame, reprit Milon, s'était mariée, paraît-il, sans le consentement de sa famille, dans son pays, car elle n'était pas Française.

Elle avait deux frères, deux misérables qui avaient cherché plusieurs fois à faire disparaître ses enfants. Quant à son mari, il était mort depuis longtemps. Et la pauvre femme n'avait de protecteur que moi, moi qui suis une brute et qui me laisse rouler par tout le monde.

Elle était jeune encore, elle était toujours belle, les petites filles grandissaient à vue d'œil, et souvent madame disait : « Ah! sitôt qu'elles auront quinze ans, je les marierai, afin de leur donner des protecteurs. »

Madame avait une grande fortune. Nous habitions un vieil hôtel dans le faubourg Saint-Germain. Chaque nuit, on fermait les portes avec soin, de peur de quelque catastrophe.

Madame me disait toujours :

— Je crains tout de mes frères!...

Un soir, les enfants jouaient dans le jardin que dominaient les maisons voisines, et, entre autres, une sorte d'hôtel garni dont la façade se trouvait dans la rue de Beaune.

Un coup de feu se fit entendre, une balle siffla. Les enfants étaient saisis d'effroi. Par bonheur, la balle, qui bien certainement était destinée à l'une d'elles, passa au-dessus de leurs têtes.

La police fut avertie, elle se mit en campagne, mais elle ne put rien découvrir.

Un autre jour, l'une d'elles, la petite Berthe, fut prise après son déjeuner, d'affreuses coliques et de vomissements. Un médecin appelé constata une tentative d'empoisonnement.

Alors madame comprit qu'on en voulait à la vie de ses enfants, et elle les fit disparaître. Nous les conduisîmes secrètement, la nuit, dans un couvent, où on les reçut sous un nom supposé, et madame poussa la prudence jusqu'à ne pas dire son vrai nom.

Au retour, elle me dit :

— Milon, tu es un honnête homme, et je sais que je puis compter sur toi; je sais aussi que mes frères, qui ont tenté de faire périr mes enfants, m'assassineront tôt ou tard, et il faut que l'avenir de mes enfants soit assuré.

Je l'écoutais en pleurant.

Elle me remit un coffret d'acier assez volumineux.

— J'ai réalisé la moitié de ma fortune, dit-elle il y a là quinze cent mille francs en or ou en billets de banque. Cache cet argent, hors d'ici surtout : c'est la dot de mes filles, s'il vient à m'arriver malheur.

— Et tu as caché l'argent.... fit Cent dix-sept.

— Oui, et personne que moi ne le trouvera jamais.

— Ah! fit Cent dix-sept pensif.

Milon continua :

— Les pressentiments de ma malheureuse maîtresse n'étaient que trop fondés. Elle mourut empoisonnée quelques jours après.

Les frères osèrent réclamer sa fortune.

Les petites filles étaient nées à l'étranger; je n'avais dans les mains aucun papier qui prouvât leur légitimité, et puis je n'osais pas dire où elles étaient, de peur qu'il ne leur arrivât malheur.

Les frères de madame furent paisiblement mis en possession; mais ils s'attendaient à trouver beaucoup d'argent, et, comme ils ne trouvèrent rien, l'un d'eux me dit :

— Tu dois être le dépositaire de quelque somme importante. Rends-la-nous, et tu auras ta part.

Je refusai avec indignation; mais je suis si bête, ajouta naïvement Milon, que j'avouai le dépôt.

Huit jours après, comme je dormais encore, on frappa à la porte de ma chambre, dans un hôtel garni, où je m'étais retiré.

Deux agents de police venaient m'arrêter.

On m'accusait d'avoir volé les diamants de madame, et les misérables avaient si bien combiné leur affaire qu'une de mes malles ayant été ouverte, on y retrouva deux bracelets et plusieurs bagues d'une grande valeur.

J'eus beau protester de mon innocence, je fus condamné à dix ans de travaux forcés pour vol par un domestique à gages.

— Et, dit Cent dix-sept, tu n'as plus eu de nouvelles des petites filles?

— Non... mais j'espère que les misérables n'auront pas retrouvé leurs traces.

— Et l'argent?

— Je sais où il est.

— Qui sait? ils l'auront découvert peut-être...

— Oh! non, fit Milon, c'est impossible.

— N'as-tu donc jamais cherché à t'évader?

— Deux fois. J'ai été repris. Je suis si bête....

Cent dix-sept eut un sourire indulgent :

— Pauvre diable!... dit-il.

Puis, collant à son tour ses lèvres à l'oreille de Milon :

— Eh bien, dit-il, quand tu voudras t'évader pour de bon, je t'en donnerai le moyen.

— Vous, fit Milon, mais... alors...

— Alors, dit Cent dix-sept avec son mélancolique sourire, tu t'étonnes que je n'en profite pas moi-même.

— Oui.

— A quoi bon? je m'ennuierais dans le monde....

Et Cent dix-sept tourna le dos à Milon et s'endormit tranquillement.

IV

Le lendemain, au repos de midi, les auditeurs ordinaires du Cocodès furent exacts sous la carène.

Le Cocodès seul manquait à l'appel.

Le fils de famille jouissait d'une foule de petites immunités au bagne; il était resté ce jour-là à l'infirmerie.

Malgré les immunités dont jouissait le Cocodès, il était très-aimé au bagne.

Cependant le forçat est ordinairement jaloux, surtout le forçat à long terme ou à vie.

Mais le Cocodès, dont on ignorait, du reste, le vrai nom, — il le cachait avec un soin infini, — et qui, avant qu'on lui donnât ce sobriquet, répondait au numéro 87, le Cocodès, disons-nous, savait se faire bien venir de tout le monde.

Assez souvent il donnait à ses compagnons quelques sous pour avoir de l'eau-de-vie. Il savait *régaler* chez le *fourgonnier*.

On nomme ainsi le cantinier du bagne.

Depuis qu'il était au bagne, les *payoles*, ces écrivains publics recrutés parmi les condamnés, n'avaient plus rien à faire.

Le Cocodès se chargeait *gratis* de la correspondance de tout le monde.

Il rédigeait des pétitions au commissaire, des lettres à l'aumônier, et tournait fort galamment un billet doux, que la poste mystérieuse du bagne se chargeait de faire parvenir à son adresse, c'est-à-dire à la prison de Saint-Lazare, à Paris.

Le Cocodès touchait une pension fort convenable de sa famille et la dépensait royalement.

Enfin, comme on l'a vu, il avait un assez joli talent de narrateur.

Les condamnés étaient donc tous sous la carène du vieux navire, convertie ce jour-là en parapluie, car il tombait une forte averse.

Cent dix-sept lui-même n'avait fait aucune difficulté d'y suivre son compagnon de chaîne Milon, et le *bonnet vert*, qui grognait toujours, disait avec humeur :

— Vous verrez que ce paltoquet de Cocodès ne viendra pas!

— Ah! dit un autre forçat dont la tête blanche était couverte aussi du terrible bonnet vert, ce *lasciate ogni speranza* de l'enfer moderne appelé le bagne, je vous trouve superbes, tous tant que vous êtes. Vous vous plaignez et vous êtes venus au bagne en voiture!

— Comment donc y es-tu venu, toi? demanda un jeune homme.

— Avec la chaîne, et je crois bien que je suis le dernier de ceux qui ont connu ça.

— Tu te trompes, dit un autre forçat; moi aussi je suis venu avec la chaîne, et du temps de Thierry, encore!

— Qu'est-ce que c'est que Thierry? dit un novice.

— C'est le capitaine de la chaîne, un brave homme qui était si bon pour nous, que nous attendions d'être rendus au *pré* pour nous évader, de peur de lui faire de la peine.

— Oui, reprit le plus vieux des deux condamnés qui avaient encore connu la chaîne; mais tu n'as pas été marqué, toi?

— Ça, c'est vrai.

Le mot de *marque* fit courir un frisson dans l'assemblée, et un jeune homme murmura :

— Ce devait être un mauvais moment!...

Le vieux condamné soupira et sa tête s'inclina sur sa poitrine :

— Le jour où j'ai été marqué, dit-il, je suis mort!

— Quelle blague! fit un condamné sceptique.

Le vieillard leva sur lui un œil plein d'éclairs.

— Oui, répéta-t-il, je suis mort ce jour-là...

Et promenant son regard morne et désolé sur le groupe des condamnés qui l'entouraient, il s'écria avec un accent dont l'ironie désespérée allait à l'âme :

— Ah! vous soupirez tous après la venue de ce jeune homme que vous appelez le Cocodès, et qui vous raconte des pièces de théâtre, des drames, comme vous dites. Eh bien! si je vous disais mon histoire, ai

je vous racontais comment j'ai été marqué, vous frissonneriez!...

— Vas-y donc alors! dit un condamné.

Le vieillard reprit :

— J'ai soixante-neuf ans. Il y en a trente-quatre que je suis au bagne et que je suis mort .. c'est-à-dire que mon corps est sans âme et mon cœur sans espoir... Savez-vous ce que j'étais, moi? J'étais banquier, millionnaire, et j'appartenais à une excellente famille!

Marié à une femme que j'idolâtrais, la vie semblait être un rêve de bonheur perpétuel pour moi.

Eh bien! une passion funeste détruisit tout en quelques années...

J'étais joueur. Le jeu, c'est la grande route du bagne!

Cette route commence dans les salons, passe à travers les maisons de jeu et se continue dans les tripots.

Aux deux côtés de cette route cheminent, silencieux et hâves, les spectres de la misère et du déshonneur.

De l'opulence à la ruine, le trajet est court pour un joueur.

Il commence par perdre ce qui lui appartient, puis ce qu'on lui a confié; ensuite, il vole sa femme, ses amis, ses parents.

Parents, amis et femme se taisent : les uns ont pitié, la dernière cache ses larmes.

J'ai tout joué, j'ai tout perdu, le pain de mon enfant, car ma femme était grosse, ses vêtements et son anneau de mariage...

Un matin, je n'avais plus rien pour jouer. Alors le démon me tourmenta, je fis un faux.

Quelques amis puissants me sauvèrent. On me fit partir.

Mais Paris m'attirait. Je revins à Paris, et savez-vous pourquoi? Après avoir été faussaire, je devins faux-monnayeur, je fabriquai des billets de banque.

Et cependant ma malheureuse femme ne savait qu'une chose, notre ruine.

Retirée chez une vieille parente, aux environs de Paris, elle me croyait en Amérique, occupé à refaire ma fortune, et elle priait pour moi.

Le crime est toujours puni.

Le jeu devait me trahir jusqu'au bout. Ce fut à la table du numéro 113, au Palais-Royal, que je fus surpris les mains pleines de faux billets.

On m'arrêta... J'avouai tout.

A cette époque, le faussaire était puni de mort.

La clémence royale commua ma peine. Je fus condamné aux travaux forcés à perpétuité, à la marque et à l'exposition. Ma femme, cependant, ignorait tout et allait devenir mère, c'est-à-dire mettre au monde un pauvre petit être qui entrerait dans la vie par la porte de la misère, que le déshonneur aurait ouverte!

Le vieux forçat s'arrêta un moment, comme accablé par le poids de ses souvenirs.

Son émotion avait gagné peu à peu cet auditoire de voleurs et d'assassins.

En ce moment, ces hommes frappés par la loi et rejetés à jamais du sein de la société se suspendaient pour ainsi dire aux lèvres du sombre narrateur, et semblaient éprouver toutes les tortures et toutes les angoisses qu'il avait subies.

Enfin le vieillard continua :

— Oh! vous n'avez pas vu la marque, vous autres! On dressait un échafaud : sur cet échafaud s'élevait un poteau auquel on vous liait.

Un carcan de fer vous obligeait à tenir la tête droite et à regarder la foule immense qui venait se repaître de votre honte.

Puis, au bout d'une heure, le bourreau venait.

Il plaçait un réchaud devant vous, et vous pouviez voir rougir lentement le fer sous lequel votre chair allait fumer.

Tandis que je regardais d'un œil stupide ces horribles préparatifs, la foule hurlait et m'appelait le *banquier*.

Et je me préoccupais moins de ses vociférations et du supplice que j'allais subir que de ma malheureuse femme, qui, sans doute, à cette heure, me croyait libre et se berçait de l'espérance de me revoir.

Enfin le bourreau se baissa, et comme il prenait le fer chauffé à blanc pour l'imprimer sur mon épaule, la foule se tut, comme elle se tait au moment où le condamné à mort s'allonge sur la bascule fatale.

Mais en ce moment aussi, du sein de cette foule silencieuse, un cri terrible se fit entendre, un cri auquel je répondis par un hurlement de bête fauve frappée à mort...

Ah! ce ne fut pas la douleur physique qui m'arracha ce cri, je crois même que je ne sentis pas le fer brûlant calciner mes chairs... Non, ce fut un cri d'épouvantement suprême, car je venais de voir une femme qu'on emportait évanouie, à dix pas de l'échafaud, et cette femme, c'était la mienne!

Et comme le vieux forçat achevait, les condamnés le virent cacher sa tête dans ses mains, et deux larmes brûlantes jaillirent au travers de ses doigts crispés.

Il y eut un moment de silence terrible parmi les forçats.

Plusieurs mains se tendirent même vers le vieux condamné.

— Ah! reprit-il avec un ricanement horrible, vous ne savez pas tout encore...

Et il essuya ses larmes qui tombaient de ses yeux une à une et brûlantes, comme des larmes de damné, puis il continua.

V

— Vous n'avez pas connu la marque, et, à l'exception de l'un de vous, personne ne se souvient de la chaîne et de cette sinistre opération qui précédait son départ, et qu'on appelait la parade...

On vous rivait un anneau au cou d'un coup de marteau, au risque de vous broyer la tête.

Puis, une chaîne passait dans cet anneau et se reliait à l'anneau de tous les autres.

C'était comme une horrible tresse de fer et de chair humaine qui ne devait plus se séparer jusqu'au bagne.

Quand le hideux cordon était prêt, les portes de Bicêtre tournaient sur leurs gonds avec un bruit lugubre, et soudain le peuple qui attendait poussait une immense clameur.

Les repris de justice, les chevaux de retour, comme nous disons, entonnaient alors le chant du départ, une marseillaise des ténèbres, dont le refrain était :

La pègre ne périra pas!



Cent dix-sept fut introduit. (Page 16.)

Les autres, ceux qui pour la première fois faisaient le voyage, essayaient de baisser la tête et de se dérober aux regards.

Ah! vous parlez du bourreau qui tue, et du gardechiourme qui bâtonne, et de nos fers qui meurtrissent nos chevilles, et de nos longues souffrances, que chaque jour ramène, qu'est-ce que cela?

Ceux qui ne sont pas sortis de Bicêtre avec la chaîne, bétail humain conduit par des démons, n'ont pas souffert...

Si vous les aviez vues là, ces cent mille têtes hurlantes, grimaçantes, ces cent mille têtes de femmes, d'hommes et d'enfants qui venaient insulter les condamnés et les accompagnaient pendant deux ou trois lieues de leurs vociférations et de leurs menaces!

Il y avait de tout dans cette foule!

Des femmes de mauvaise vie et des hommes qui vivaient aux dépens de ces femmes, et des gens en habit noir qui n'avaient plus de souliers, et des enfants demi-nus, et des vieillards aux cheveux blancs souillés par la débauche, et aussi d'honnêtes ouvriers qui ne savaient pas que la vue du crime porte malheur.

Et quand, parmi les condamnés vulgaires, il y avait un grand coupable arraché à la haute classe de la société, un médecin, un notaire, un avocat, il fallait les entendre hurler!...

— Où est-il? Où est-il? demandait-on.

Moi, j'étais le banquier.

Quand les portes de Bicêtre s'ouvrirent devant moi, un régiment faisait la haie et était impuissant à maintenir la foule avide.

Le convoi n'allait pas à Brest; il se dirigeait sur Toulon, et il passait sur la route de Fontainebleau, au milieu du village de Choisy-le-Roi.

Or savez-vous quel était ce village pour moi?

C'était celui où j'avais caché ma malheureuse femme.

C'était en été, au mois d'août.

La chaîne était partie à quatre heures du matin, et il en était six lorsque nous entrâmes dans Cholay.

— Halte! cria tout à coup le capitaine.

Et il ordonna le silence, et les chansons obscènes s'éteignirent.

Plusieurs de nous même se découvrirent.

La chaîne, l'horrible chaîne de chair humaine se croisait avec un enterrement.

Deux bières portées à bras se suivaient, escortées par une foule recueillie, tandis que la cloche de l'église du village tintait tristement.

La première était recouverte d'un drap noir, l'autre d'un drap blanc.

C'étaient les bières d'une grande personne et d'un enfant.

Derrière la première, une femme sanglotait : je la reconnus : c'était la vieille parente à qui j'avais confié ma femme, et je compris tout. Tandis que j'allais au bagne, on portait au cimetière ma femme et mon enfant, que je n'avais pas même vu.

. . . . ; .

Ici le vieux forçat pleura de nouveau, et nul n'osa interrompre le cours de cette épouvantable douleur.

Le garde-chiourme s'approcha.

Par extraordinaire, cet homme avait une âme sensible.

Il prit le vieux forçat par le bras.

— Allons! papa, dit-il, ne pleurez pas... vous êtes au bout... Vous les rejoindrez bientôt.

Et il l'emmena loin des autres condamnés; car depuis longtemps le vieillard était à la demi-chaîne.

— Voilà que je me sens le cœur tout peiné de l'histoire du vieux, dit le Parisien. Si le Cocodès venait maintenant, je crois qu'il ferait un fuur, comme on dit en langage de théâtre.

— Ah! tu crois? dit Cent dix-sept, qui n'avait pas encore ouvert la bouche.

— Pardine! répondit le Parisien, les inventions de ceux qui font des pièces n'iront jamais à la cheville des drames de la vie réelle, et c'est une pièce que le Cocodès nous racontait hier, *Rocambole*, drame en cinq actes... à preuve!

— Tu as raison, dit Cent dix-sept, mais n'a-t-on pas fait une pièce avec Cartouche?

— Oui.

— Avec Mandrin?

— Aussi.

— Cartouche et Mandrin ont pourtant existé...

— Mais Rocambole?...

— Rocambole pareillement. Je l'ai connu.

— Et tu sais son histoire?

— Oui.

Et Cent dix-sept ajouta, avec un sourire :

— Non point son histoire arrangée pour le théâtre, mais bien son histoire vraie.

— Tu nous la diras, alors, fit le bonnet vert.

— C'est possible, un jour où je serai de belle humeur.

— Mais enfin, qu'était-ce que Rocambole?

— Un enfant de Paris, un vagabond qui, ainsi que vous l'a dit le Cocodès, parvint à s'incarner dans la peau d'un marquis de retour de l'Inde.

— Et ce marquis était riche?

— Il avait plusieurs millions.

— Et Rocambole parvint à se faire passer pour lui?

— Pendant trois ans.

— Alors, ce marquis était mort?

— Non, il vivait.

— Mais il n'avait ni amis, ni parents?

— Il avait une mère, une sœur.

— Et... cette mère?

— Elle s'y trompa. Elle adora Rocambole.

— Et... la sœur?

A cette question, Cent dix-sept tressaillit.

— La sœur, dit-il, elle aima Rocambole comme elle eût aimé son véritable frère, et Rocambole l'aima.

— D'amour?

— Non, comme si elle eût été sa sœur.

Un nuage passa sur le front du forçat.

— Mais qu'est ce que ça peut vous faire, tout ça, vraiment? demanda-t-il.

— Nous voulons savoir, dit Milon.

Cent dix-sept haussa les épaules.

— Je ne suis pas en train de raconter, dit-il

— Mais enfin, reprit le bonnet vert, est-il mort ou est-il vivant, ce Rocambole?

— Je ne sais pas, dit Cent dix-sept.

Puis il regarda Milon d'un air qui voulait dire :

— Tous ces gens-là m'ennuient; allons-nous-en.

Milon se leva.

— Voulez-vous vous promener, compagnon? dit-il.

— Allons! dit Cent dix-sept.

Et ils s'éloignèrent de la carène.

— Vous me la direz, n'est-ce pas? reprit Milon.

— Quoi donc?

— L'histoire de Rocambole.

— Oui, répondit le forçat.

Et il retomba dans son mutisme.

Ils se promenèrent environ un quart d'heure, puis forcément, fatalement, ils revinrent vers le groupe de forçats.

C'était le bonnet vert, celui qui, après le vieux forçat, était le seul qui eût connu la chaîne, qui venait de prendre la parole.

— Moi, disait-il, je crois l'avoir dit, j'étais cocher. Je n'ai jamais aimé que deux êtres au monde : un cheval et un chien.

Le cheval est mort, et j'en ai pleuré; le chien aussi...

Ah! ce n'est pas des larmes que j'ai versées pour ce dernier, c'est du sang!

Il promena autour de lui un regard farouche.

— Si vous saviez cette histoire, reprit-il, elle vous ferait peut-être autant d'effet que celle du capitaine...

Et comme on le regardait avec curiosité :

— Tenez, voici vingt-cinq ans que je suis ici, et il y en a dix que je vis avec une suprême espérance, c'est que le bourreau de mon chien mourra de ma main.

— Qui donc l'a tué?

— Un garde-chiourme.

— Alors, dit le Parisien, si tu n'as pas de répugnance à devenir chanoine de l'abbaye de Monte-à-Regret, pourquoi ne lui fais-tu pas son affaire?

— Il n'est plus ici. On l'a envoyé à Brest quand on a su que je voulais le tuer.

— Oui, mais le bagne de Brest est supprimé.

— Je le sais.

— Et ces gens-là, ça aime tant le métier, qu'il est capable de revenir ici.

— C'est là-dessus que je compte, dit froidement le forçat.

— L'histoire du chien, s'il vous plaît? fit le Parisien d'un ton ironique.

— Tu railles, toi, dit le bonnet vert; mais tu pleureras tout à l'heure...

— L'histoire! l'histoire! répétèrent les condamnés.

— La voici, dit le vieux forçat.

VI

J'étais cocher, dit le bonnet vert, cocher de remise, et, qui plus est, cocher de remise marron.

Savez-vous ce que c'est, les *marrons*?

C'est des hommes mal vêtus, mal chaussés, ayant mauvaise mine, conduisant une mauvaise voiture et un mauvais cheval.

Pas méchants, au fond, mais braillards, buvant beaucoup de vin blanc et d'eau-de-vie de pommes de terre, insultant volontiers la pratique et ayant mauvaise odeur dans l'opinion publique.

La pratique est plus mauvaise encore que le cocher; elle paie en grognant et elle vous rend bien les sottises qu'on lui dit, quand on lui demande cinq sous de pourboire après une course de plusieurs heures dans la boue et sous la pluie.

Moi, j'avais mauvaise tête et une femme qui l'avait plus mauvaise encore.

Quand j'avais bu, nous nous battions, et si je n'avais pas eu mon chien pour me consoler, je crois bien que je me serais péri.

Mais aussi, quel amour de chien, si vous saviez!... c'était un petit terrier-boule tout blanc et plein d'intelligence. Il ne quittait pas l'écurie, et il ne fallait pas s'en approcher!

J'étais mal avec ma femme, rapport qu'elle le battait. Si le chien recevait un coup de pied, ma femme avait sa tripotée.

Comme moi, elle aimait la fine goutte le matin, à midi et le soir, sans parler de la journée. Alors, quand je rentrais, c'était des coups qui pleuvaient

Elle me griffait, moi je l'étranglais. Un soir je serrai plus fort que de coutume et elle tomba. Je crus qu'elle était ivre, mais pour dire la vraie vérité, elle ne devait plus se griser jamais...

Elle était morte!

Le lendemain on m'arrêta et on me mit en prison, puis on m'envoya aux assises, et il y eut des avocats qui firent de beaux discours pour et contre moi.

Il y avait un *curieux* qui voulait qu'on me guillotinât; mais il ne fut pas assez fort; on m'envoya seulement au bagne.

Mais ça m'était égal, je ne pensais qu'à Tobby, que je n'avais pas vu depuis mon arrestation.

C'était mon pauvre chien.

J'étais bien inquiet; cependant une chose me consolait: c'est qu'à Montmartre, où je remisais, tout le monde connaissait et aimait Tobby, et je pensais bien qu'on l'aurait recueilli et qu'il avait de quoi manger.

Mais voilà que, comme je sortais de la Cour d'assises pour retourner à la prison, et que je marchais entre deux gendarmes, avec les menottes, je pousse un cri et je reconnais mon chien.

Il se jette sur moi, il me flatte, il me caresse tant et tant que je me mets à pleurer.

Les gendarmes le repoussent, mais il me suit, et le voilà qui arrive à la prison.

Le concierge était un brave homme qui avait du cœur; il laissa entrer le chien et le garda chez lui.

J'étais à Bicêtre, et j'attendais avec les autres condamnés le jour de la ferrade et du départ pour Toulon.

Tous les jours je voyais mon chien une heure, dans le préau, et ça me suffisait. Je n'avais plus qu'une peur, c'était de partir pour le *pré* et de me séparer de lui.

Enfin ce jour-là arriva.

Le capitaine de la chaîne me vit pleurer à chaudes larmes tandis qu'on me ferrait, et il me dit:

— Tu as donc bien peur du bagne?

— Ce n'est pas pour cela que je pleure, répondis-je.

— Et pourquoi pleures-tu?

— Rapport à mon chien, lui dis-je en sanglotant.

Je vous l'ai dit, c'était un bon homme, le capitaine Thierry, et il faisait tout ce qu'il pouvait pour les condamnés.

— Eh bien! me dit-il, nous l'emmènerons s'il veut suivre la chaîne jusqu'à Toulon, et puis là, nous verrons ..

Ce qui fut dit fut fait, le chien suivit la chaîne. Quand il était fatigué, le bon Thierry le prenait dans son cabriolet, et en route, il le nourrissait bien.

J'aurais voulu être le bon Dieu pour le récompenser, cet excellent capitaine.

Nous arrivâmes à Toulon.

Au bagne, pas de chien; mais sur la prière de Thierry un homme qui tenait un bouchon dans les environs de l'arsenal s'en chargea.

Chaque matin, quand la chiourme sortait pour aller à la fatigue, tantôt au Mourillon, tantôt au fort Lamalgue, mon pauvre chien était à la porte et il venait me lécher les mains; quelquefois l'adjudant était bonhomme, il me permettait de l'emmener.

Le soir, en rentrant, Tobby connaissait la consigne, il me reconduisait jusqu'à la porte de l'arsenal, me léchait les mains et s'en retournait tristement chez le cabaretier pour s'en revenir au poste le lendemain.

Cela dura deux ans; moi, du moment que je pouvais voir mon chien, et que je ne buvais plus de l'eau-de-vie, j'étais un brave homme et je faisais un *bon* forçat.

Je travaillais comme un cheval, je ne désobéissais jamais, tout m'allait. Jamais je n'avais été puni.

Il y avait un adjudant qui m'avait pris en amitié; il conta l'histoire du chien à M. Rignault, le commissaire, un bon commissaire, celui-là, et juste comme le bon Dieu.

Le commissaire prit le chien, comme si c'était à lui, et je pus revoir mon pauvre Tobby tout le jour.

Le soir il couchait dans une écurie, sur de la bonne paille fraîche et, en y songeant, je ne trouvais plus le lit de mon *tollard* trop dur.

Mais il y a de la dévéine en toutes choses, allez!

On m'accoupla, au bout de six mois, avec un autre camarade qui était une mauvaise tête, et souvent il lui fallait du bâton.

Un jour que nous étions au chantier, il répondit mal à l'adjudant. L'adjudant leva son bâton.

Tobby était à deux pas; il crut que le bâton allait retomber sur mes épaules et il se jeta sur l'adjudant et le mordit.

Alors l'enfer commença. L'adjudant prit le chien en haine et moi aussi.

Tobby recevait des coups de pied et des coups de bâton à chaque instant, et moi j'étais puni, sans avoir quelquefois fait autre chose que menacer l'adjudant de me plaindre au commissaire.

Oh! la canaille d'adjudant! murmura le forçat. Je me ferais faucher en riant si je pouvais le tuer. Car il a tué mon chien, voyez-vous. Et savez-vous comment? Nous ne sommes pas des saints, ici, mais pas un de nous n'aurait eu cette idée.

Un matin, je m'aperçus que le chien était triste, il ne voulait pas manger. mais il buvait beaucoup. Tout le jour il but qu'on aurait dit qu'il avait des charbons dans le gosier. Le lendemain il était tout enflé et refusait la moindre nourriture. Le jour suivant, il mourut.

On lui avait fait avaler, dans de la viande, des petits morceaux d'éponge frits! L'éponge s'était gonflée et l'avait étouffé...

Et comme je pleurais sur le cadavre de mon chien, l'adjudant, qu'on appelait Massolet, se mit à rire, et le soir, il conta la chose aux camarades.

Le lendemain, en allant à la fatigue, je pris mes fers à deux mains, et j'essayai de l'assommer. Mais on vint à son secours, et mon affaire était bonne si le commissaire n'avait su la vérité.

J'en ai été quitte pour trois ans de double chaîne, car, au terme du code des chiourmes, je pouvais être fauché.

Le commissaire a renvoyé Massolet, mais il est rentré dans l'administration, et j'ai appris qu'il était à Brest.

Alors j'ai fait tout ce que j'ai pu pour me faire envoyer à Brest, mais on se méfiait et je suis resté ici. Seulement, si jamais il revient...

Le forçat fut interrompu par l'arrivée d'un nouveau personnage; car les autres forçats avaient écouté son récit avec un religieux silence.

Ce personnage, c'était le conteur en retard, c'est-à-dire le Cocodès.

— Ah! te voilà! fit Milon; tu ne viens pas à l'heure, camarade, et on se passe joliment de toi.

— Voilà, voilà, dit le Cocodès, j'y suis: *Rocambole, acte premier, scène première...*

— Va te promener, dit Milon, nous n'avons plus besoin de toi pour savoir l'histoire de Rocambole.

— On vous l'a dite?...

— On nous en a touché deux mots, mais on nous la dira plus en détail.

— Qui donc ça? fit le Cocodès d'un ton plein d'ironie et de dédain.

— Moi, répondit Cent dix-sept.

Et il fixa le jeune homme.

Celui-ci tressaillit sous le poids de ce regard clair et froid, et subit tout à coup une fascination étrange et mystérieuse.

Alors Cent dix-sept se leva et dit au Cocodès:

— Je ne t'ai jamais rien demandé, moi?

— Ça, c'est vrai.

— Me rendrais-tu un petit service?

— Comment donc, cher? fit le Cocodès flatté.

— Viens jaser par ici, alors.

Et il l'emmena hors de la carène.

Milon suivait à longueur de leur chaîne commune.

— Mon petit, dit Cent dix-sept, tu vas chaque jour à l'hôtel de France voir cette dame en question?

— Oui.

— Est-ce une femme intelligente?

— Je le crois, camarade, fit le Cocodès avec orgueil.

— Je voudrais la charger d'une commission pour Paris.

— Donnez-la-moi, en ce cas.

— Non, je la lui donnerai moi-même.

Le Cocodès ouvrit de grands yeux.

— Mais, dit-il, où la verrez-vous?

— Chez elle... à l'hôtel de France.

— Mais vous ne pouvez quitter le bagne, vous?

— Cela ne te regarde pas, dit froidement Cent dix-sept. La verras-tu aujourd'hui?

— Oui.

— Eh bien, dit tranquillement Cent dix-sept, annonce-lui ma visite.

Le Cocodès regarda Cent dix-sept et le crut fou.

VII

Comme ils étaient enchaînés le soir sur leur lit de misère et que les argousins achevaient la première ronde de nuit, Milon dit à Cent dix-sept :

— Vous l'avez joliment fait poser le petit, camarade!

— Qui donc ça? demanda Cent dix-sept.

— Le Cocodès, donc!

— En quoi donc l'ai-je fait poser, par hasard?

— Ne lui avez-vous pas dit que vous iriez souper à onze heures avec la dame de l'hôtel de France?

— Oui. Eh bien?

— Mais dame! fit Milon, la chose n'est pas commode, ce me semble.

— Chut! dit Cent dix-sept. Laisse passer les argousins et tu verras...

Un adjudant et un ouvrier forgeron se livraient, en ce moment, à la vérification des fers.

Le forgeron avait un marteau à la main; et avec ce marteau il frappait çà et là un coup sec sur les chaînes pour s'assurer qu'aucun anneau n'avait été scié.

Quand il fut près de Cent dix-sept, celui-ci regarda l'adjudant:

— Vous savez bien que je ne veux pas m'évader. Ainsi laissez-moi donc dormir, votre lumière me fatigue la vue.

En même temps, il échangea un rapide coup d'œil avec le forgeron qui était ce qu'on appelle un ouvrier libre du port.

Puis il se recoucha et ferma les yeux.

Les argousins passés, Milon lui dit :

— Il faut plus d'une journée pour scier les manicles, et encore faut-il avoir un bonne lime faite avec un ressort de montre.

— Quelle heure est-il? demanda Cent dix-sept.

— Neuf heures viennent de sonner à l'arsenal.

— Alors laisse-moi dormir une heure.

— Et puis?

— Et puis, tu m'éveilleras. Il me faut bien une heure pour faire ma toilette.

— Foi de Milon, murmura le colosse, je veux être pendu, si je comprends un mot à tout ce que vous dites, camarade.



La nécessaire du forçat.

— Écoute, répondit Cent dix-sept, tu es le seul *compagnon* qui m'aille; et puisque tu as envie de t'évader, nous nous évaderons.

— Vrai ! fit Milon avec joie.

— Nous rentrerons donc ensemble dans le monde, mais c'est à deux conditions.

— Oh! dites...

— D'abord, nous ne nous quitterons plus.

— M'aiderez-vous à retrouver mes pauvres enfants?

— Oui.

— Et à leur rendre leur fortune?

— Oui.

— C'est bien; nous ne nous quitterons plus. Quelle est l'autre condition?

— Ne te fâche pas, dit Cent dix-sept avec bonté, mais tu n'es pas très-intelligent; conviens-en...

— Je suis une brute, répondit humblement le colosse.

— Alors, tu te contenteras d'être le bras qui exécute, quand je serai, moi, la tête qui ordonne?

— Oui, je vous le promets.

— Ecoute-moi bien. Je ne mens jamais.

— Je vous crois.

— Je t'ai dit que j'irais ce soir à l'hôtel de France et que je sortirais du bagne aussi librement que si j'étais le commissaire lui-même. Eh bien! je le ferai.

— En vérité! murmura Milon abasourdi.

— Chut! voici l'adjudant qui repasse.

L'adjudant et le forgeron avaient en effet terminé leur ronde et repassaient devant le tollard sur lequel Cent dix-sept et Milon étaient enchaînés.

— Pardon, monsieur l'adjudant, dit Cent dix-sept, pourriez-vous me dire l'heure qu'il est?

— Il est neuf heures, répondit l'adjudant.

— Tiens! fit Cent dix-sept, regardant une seconde fois le forgeron avec lequel il avait échangé déjà un geste d'intelligence, *je croyais qu'il était dix heures.*

L'adjudant passa sans prêter la moindre attention à la réflexion du forçat.

Mais Milon avait surpris le coup d'œil échangé entre le forgeron et Cent dix-sept.

Quand ils se retrouvèrent plongés dans cette demi-obscurité produite par les reflets lointains du fanal qui éclairait imparfaitement et d'une lueur rougeâtre et blafarde la salle du bagne, le colosse dit à son compagnon de chaîne :

— Vous saviez pourtant l'heure au juste, compagnon?

— Oui, mais j'avais besoin de prévenir mon homme.

— Quel homme, compagnon?

— Le forgeron que j'ai regardé.

— Ah! fit Milon, je ne comprends toujours pas.

— Sais-tu depuis combien de temps je suis ici?

— Non.

— Depuis dix ans.

Le même jour un ouvrier forgeron s'est présenté à l'Arsenal et a demandé à être employé.

Il était habile, si habile qu'il s'est fait une véritable réputation.

Personne mieux que lui ne soude les fers d'un seul coup de marteau.

Il a rendu de grands services et empêche bien des évasions.

Et sais-tu pourquoi il a fait tout cela?

— Non.

— C'est pour moi. Je suis son vrai maître.

— En vérité?

— Et il attend patiemment que j'aie besoin de lui.

— C'est donc un homme qui vous est dévoué?

— Oui, jusqu'à la mort. Le mot *dix heures* était un signal.

— Quel homme êtes-vous donc? fit le colosse avec une admiration naïve.

— Je te le dirai plus tard.

Tout en causant, Cent dix-sept, d'ordinaire immobile, s'agitait quelque peu sur le tollard.

— Que faites-vous donc? demanda encore Milon.

— Je dévisse mes manicles.

— Vous les... dévissez?... murmura Milon stupéfait.

— Oui, dit Cent dix-sept. Les tiennes sont rivées, et il faudra les limer... Mais les miennes.

— Les vôtres?...

— Elles tiennent par un boulon creux. Vois plutôt.

Et Milon sentit que la jambe de Cent dix-sept était libre et ne tenait plus à la chaîne commune.

— Maintenant, dit encore Cent dix-sept, lorsque j'aurai mes effets, je m'en irai.

— Mais vous reviendrez? fit Milon avec inquiétude.

— Oui, car le jour de notre évasion est peut-être loin encore.

— Oh! fit Milon.

— Avant de quitter le bagne, continua Cent dix-sept, il faut que nous sachions où aller.

— A Paris!... pardieu!... dit Milon.

— Sans doute. Mais si je romps ma chaîne, ce n'est pas pour la reprendre. Je veux donc prévenir mes amis de Paris. Mais, ajouta Cent dix-sept, ne t'effraie pas, mon vieux; avant huit jours, nous ne serons plus ici.

Milon se grattait l'oreille.

— Ecoutez, dit-il, il y a encore une chose qui me chiffonne.

— Laquelle?

— Souvent, vers minuit, il prend fantaisie au commissaire de faire une tournée dans les salles.

— Eh bien?

— Rien ne sera plus facile que de constater votre évasion.

— Tu te trompes, mon ami.

— Je serai seul sur le lit, pourtant.

— Non, tu ne seras pas seul.

— Ma foi! murmura Milon, je n'ai jamais cru au diable, mais je commence à y croire.

Cent dix-sept eut un petit rire sec et répondit:

— Tu n'as rien vu encore. Maintenant, je te le répète, laisse-moi dormir une heure. Je n'ai plus qu'à m'habiller, et il ne me faut pas une heure pour aller de l'Arsenal à l'hôtel de France.

Et Cent dix-sept retomba dans son mutisme.

Comme dix heures sonnaient, Milon, qui n'avait pas fermé les yeux, crut entendre un léger bruit.

Cependant la chiourme dormait. Les chuchotements, les plaintes, les blasphèmes, s'étaient éteints un à un, et la légion des damnés était rentrée dans le silence.

Milon vit un homme, une ombre plutôt, qui s'avançait lentement vers le tollard.

C'était le forgeron libre qui paraissait être de concert avec Cent dix-sept.

Le colosse toucha légèrement son compagnon de chaîne:

— Il est dix heures, dit-il.

— Je le sais, répondit Cent dix-sept qui se mit sur son seant.

Le forgeron était tout près:

— Maître! dit-il, me voilà.

— C'est bien, dit Cent dix-sept. Déshabille-toi. As-tu mon nécessaire?

— Oui, maître.

Le *nécessaire* est un petit étui de fer-blanc que possèdent quelques forçats, ceux du moins qui ne sont pas résignés par avance à attendre tranquillement l'heure de leur libération.

Où le cachent-ils? Comment parviennent-ils à le soustraire aux regards vigilants de l'autorité du bagne?

Voilà ce qui est et sera toujours un mystère.

Or le nécessaire contient une fausse barbe ou une paire de moustaches et des cheveux destinés à couvrir la tête rasée du forçat.

Le forgeron fut déshabillé en un tour de main.

— Maître, dit-il tout bas, le metier de forgeron ne me va pas, et voici dix ans que je le fais pour vous, attendant toujours un ordre que vous ne me donnez pas. Est-ce que vous allez filer pour tout de bon?

— Non, pas encore, répondit Cent dix-sept, mais bientôt.

Tout en parlant ainsi, Cent dix-sept s'était revêtu des habits du forgeron, une vareuse brune et un large pantalon de toile, et il avait collé sur ses joues une magnifique paire de favoris noirs en tout semblables à ceux du forgeron.

Quand il fut coiffé du bonnet de laine brune, l'illusion fut complète.

En même temps, le forgeron passait le pantalon jaune et la vareuse rouge du forçat; puis il enfonçait son bonnet sur ses yeux, et attachait, à l'aide du boulon creux, la manicle après sa jambe.

Quand ce fut fait, il se coucha sur le tollard, la face contre le strapontin, et Milon, qui n'avait pas perdu un détail de cette double opération, aurait pu jurer que c'était bien Cent dix-sept qui était couché à côté de lui.

Alors Cent dix-sept se pencha sur le forçat d'emprunt.

— Que faut-il répondre à la porte?

— Que vous n'avez pas retrouvé le marteau.

— C'est bien. Au revoir, camarade.

Cent dix-sept, devenu ouvrier libre du port, donna une poignée de main à Milon et s'en alla d'un pas assuré à travers la salle numéro 3.

Un adjudant veillait à la porte.

VIII

L'adjudant devant qui le faux ouvrier allait passer était le plus terrible de tous par sa clairvoyance.

Depuis qu'il faisait partie de l'administration, les évasions devenaient presque impossibles.

On le nommait Turpin.

Turpin vous dévisageait le forçat sous tous les costumes; on eût dit qu'il était comme les chiens de chasse, doué d'une sorte de flair.

Cent dix-sept le reconnut à dix pas de distance.

— Et cet imbécile de Cocorico qui ne me prévient pas, murmura-t-il.

Cocorico était le nom du forgeron qui venait de prendre, sur le lit du bagne, la place du Cent dix-sept.

Mais Cent dix-sept s'était si merveilleusement incarné dans son rôle, il avait si exactement posé son bonnet sur l'oreille, et sa main gauche dans la poche de son pantalon, que Turpin, qui venait de voir passer Cocorico, n'eut pas l'ombre d'un soupçon.

Le forgeron, à qui Cent dix sept avait donné le nom de Cocorico, — nom de guerre sans doute, — se nommait, pour l'administration, qui l'employait à souder les fers, Noël Durand.

— Eh bien! Noël, dit Turpin, as-tu ton marteau?

— Je ne l'ai pas retrouvé, répondit Cent dix-sept.

Et au lieu de passer rapidement, il s'arrêta avec complaisance.

— A moins qu'un forçat ne me l'ait *soulevé*, dit-il; je crois bien que je l'ai laissé au poste tout à l'heure.

— Sois tranquille, dit Turpin, celui qui te l'a pris ne s'en servira pas cette nuit : j'ai bon œil.

— Et bon pied! dit Cent dix-sept en riant. Donnez-moi une prise, adjudant.

Turpin ouvrit sa tabatière, Cent dix-sept y plongea les doigts, se barbouilla le nez avec lenteur, puis continua son chemin en disant « merci. »

— Eh! Noël! lui cria Turpin quand il eut fait dix pas dans le corridor.

Cent dix-sept se retourna.

— A quelle heure reviens-tu le matin?

— A sept heures je suis à la forge.

— Veux-tu me rapporter du tabac en corde?

— Je le veux bien. Combien en voulez-vous?

— Un demi-kilo.

— C'est bien. Bonsoir.

— Bonsoir, répondit Turpin, qui reprit son attitude nonchalante à la porte de la salle n° 3.

Cent dix-sept sortit du bagne sans encombre; il traversa l'arsenal et arriva devant la guérite du portier-consigne.

Le vrai Noël avait prévu beaucoup de choses.

Et fouillant dans les poches de la vareuse, Cent dix-sept trouva une pipe et du tabac.

Il bourra sa pipe, et, arrivé devant la guérite, il demanda du feu au portier.

Le portier était de mauvaise humeur :

— Passe ton chemin, marchand d'enclume! dit-il.

— Comme il vous plaira, camarade, répliqua Cent dix-sept.

Et il sortit de l'arsenal avec le même sang-froid et le pas calme et mesuré qu'avait le vrai Noël.

Un quart d'heure après, il arrivait en ville et s'enfonçait dans le dédale de petites rues.

Arrivé devant une boutique fermée, mais dont les volets laissaient filtrer un filet de lumière, Cent dix-sept s'arrêta et frappa doucement.

— Qui est là? demanda une voix à l'intérieur.

— Noël, répondit Cent dix-sept.

Il entendit marcher en dedans; puis les pas s'arrêtèrent tout près de la porte, et la même voix dit encore :

— N'avez-vous donc pas un autre nom?

— Cocorico, répondit le forçat.

Aussitôt la porte s'ouvrit, et Cent dix-sept se trouva au seuil d'une boutique de fripier.

Une vieille femme qui était venue ouvrir recula à sa vue.

— Vous n'êtes pas Noël! dit-elle.

— Non, mais je suis celui que vous attendez...

Un homme s'élança du fond la boutique.

— C'est le *Maître!* dit-il.

Quand Cent dix-sept fut entré, la vieille referma la porte avec précaution.

— Ah! dit-elle, voici bien longtemps que nous vous attendons!

— Vrai, répondit Cent dix-sept, et cependant ce ne sera pas encore pour cette nuit.

— Comment! vous ne *filez* pas!

— Non.

L'homme et la vieille se regardèrent avec une douloureuse insouciance.

Cent dix-sept eut un sourire tristement ironique :

— Que voulez-vous? fit-il, je me plais au bagne!

— Chacun son goût, murmura la vieille.

— Mais je filerai bientôt. Et je viens justement pour tout préparer.

— A la bonne heure! voilà qui est parler, dit la vieille femme avec joie.

L'homme qui paraissait être son fils et avait la tournure vulgaire d'un honnête marchand d'habits, regardait Cent dix-sept avec une naïve admiration.

— Mes amis, reprit le forçat, il faudra, ces jours-ci, me trouver un valet de chambre convenable.

— Je ferais bien l'affaire, moi, si vous vouliez me prendre, maître, répondit le fripier.

— Nous verrons ça.

— Vous n'avez besoin de rien, continua la vieille avec un chaleureux empressement; une fine goutte, un verre de vieux vin, une aile de volaille.

— Merci, ma bonne mère, je soupe en ville.

— Où donc ça? demanda naïvement le fripier.

— A l'hôtel de France et avec une jolie femme... encore!

— Ce n'est pas étonnant, fit la vieille, vous êtes si joli garçon!

Cent dix-sept regarda l'heure à la montre d'argent de Noël.

— Hé! hé! dit-il, il est dix heures et demie. Je sais bien que l'hôtel de France est tout à côté; mais il faut que je m'habille, et j'ai pour principe de ne jamais faire attendre les femmes.

— Noël a fait apporter pour vous une grande malle pleine d'effets, dit le fripier.

— Où est-elle?

— Là-haut; vous avez votre chambre.

— Bien! conduisez-moi.

Le fripier alluma une lampe au brûle-tout que tenait sa mère, puis il ouvrit une porte qui démasqua un escalier.

— C'est par ici, dit-il.

Cent dix-sept se laissa conduire au premier étage et le fripier l'introduisit dans une chambre fort propre et qui ressemblait à celle d'un hôtel de second ordre.

— C'est bien, dit Cent dix-sept, laissez-moi; j'en ai pour dix minutes.

Et tandis que le fripier se retirait, il ouvrit une grande malle, assez semblable à celle d'un commis voyageur.

Le fripier avait rejoint sa mère.

— Je te le disais bien, moi, lui dit celle-ci, que le maître finirait par avoir assez des gourganes et du pain bis du commissaire.

— Quand on pense, murmura le fripier, que voilà dix ans qu'il est là...

— Il aurait bien pu s'en aller, reprit la vieille. Un homme comme lui, ça se moque des argousins quand ça veut.

— Oh! bien sûr!

— Franchement, je ne le reconnaissais pas, moi, continua la vieille marchande.

— Ah! dame! vous savez... c'est son fort à lui... autant de costumes autant de têtes. S'il lui plaisait de ressembler à l'amiral préfet maritime, l'état-major s'y tromperait.

— Quel homme! murmura le fripier avec un accent d'ingénuité plein d'admiration. J'ai idée, moi, qu'il va redevenir millionnaire et marquis, et tout ce qu'il voudra.

— La seule chose que je ne puisse pas comprendre,

moi, reprit la vieille, c'est qu'il soit resté dix ans là-bas.

— Je m'en doute, mère.

— Voyons ton idée.

— Il a eu un grand chagrin, le maître.

— Un chagrin d'amour.

— Non, mais c'est un chagrin de cœur tout de même. Il a aimé une femme qui passait pour être sa sœur, et qu'il avait fini par considérer comme telle.

— Ah! oui... je sais...

— Eh bien! la peur de la rencontrer à Paris l'a fait rester dix ans ici.

— Pauvre cher homme!

— Alors je me doute bien qu'il faut qu'elle soit morte pour qu'il consente à *filer*.

— C'est bien possible.

Les mutuelles confidences des fripiers furent interrompues.

Cent dix-sept redescendit.

La mère et le fils ne purent réprimer un cri de surprise, tant le forçat était méconnaissable.

Ils avaient devant eux un élégant officier de marine, portant sur sa capote de petite tenue les aiguillettes de l'enseigne de vaisseau.

Ses cheveux étaient taillés en brosse, mais il avait une superbe barbe noire peignée et parfumée comme la chevelure d'une petite maîtresse.

Le fripier, émerveillé, lui fit le salut militaire.

— Vite! dit Cent dix-sept, conduisez-moi à l'hôtel de France. Je n'ai que le temps. Ah! à propos, Noël a dû vous confier de l'argent pour moi?

— Nous avons dix mille francs, répondit la vieille. Les voulez-vous?

— Non, pas aujourd'hui, ma bonne mère. — Donnez-moi cinquante louis, et... en route.

Et il ouvrit lui-même la porte de la boutique.

— Venez, dit le fripier.

IX

Précédons Cent dix-sept à l'hôtel de France, et pénétrons chez mademoiselle Nichette.

Nichette, comme bien on le pense, était un petit nom d'amitié que lui avait donné le Cocodès.

La liaison de ces deux êtres avait eu sans doute des jours de printemps embaumés et ensoleillés, et des heures lugubres comme le jour des Morts.

Certes, celui qui se serait fait une idée de Nichette sur la vue de Cocodès et sur ses propos mélangés de fatuité et d'idiotisme, serait tombé de son haut en pénétrant chez elle.

Nichette était depuis un mois à Toulon, et on l'appelait, à l'hôtel de France, madame Prévost.

C'était une femme de trente ans, aux cheveux d'un roux fauve, avec des yeux noirs, une taille si souple et si frêle en apparence, qu'on eût dit cet insecte nommé la *verte demoiselle*, mais puissante et musculeuse en réalité. Front large et carré, lèvres minces, sur lesquelles errait sans cesse un sourire désespéré dans son ironie; elle rappelait en blond cette héroïne de Balzac qui, dans la *Peau de chagrin*, se vante d'avoir été la maîtresse d'un guillotiné et de lui être demeurée fidèle au-delà du tombeau.

D'où venait cette femme? de Paris certainement, où elle avait eu des chevaux, des dentelles et des rivières de diamants.

Pourquoi se condamnait-elle à venir ostensiblement entourer de son amour et de ses soins un homme flétri par la loi, et qui n'avait en lui rien de ce fatal héroïsme, de ce génie du mal qui attache certaines créatures perverties?

Mystère!

Il y avait un an que le Cocodès qui, pour elle, répondait au petit nom de Gaston, était au bagne.

Madame Prévost en était à son troisième voyage.

Par une de ces faveurs étranges, inexplicables et devant lesquelles autrefois cessait toute consigne, le Cocodès pouvait sortir tous les deux jours une heure, sous la conduite d'un garde-chiourme, et aller à l'hôtel de France.

Ce garçon, plus léger que criminel, plus dépourvu de sens moral que doué de mauvais instincts, avait fait un faux, un jour où il avait besoin de cinq mille francs pour solder une dette de Bourse, et il s'était dit naïvement : — Mon père est riche, il paiera.

Le père était arrivé trop tard, la justice avait eu son cours.

Or donc, ce jour-là, le Cocodès était venu à l'hôtel de France et avait dit à Nichette :

— Tu retournes à Paris dans trois jours; veux-tu te charger d'une commission pour Cent dix-sept?

Et il lui avait fait un portrait très-exact de ce forçat mystérieux, qui ne parlait presque jamais, et dont un sombre mystère enveloppait la vie passée.

Nichette avait écouté le Cocodès avec une sombre curiosité.

— Voilà un homme que je voudrais voir, dit-elle enfin.

— S'il n'a pas *blagué*, tu le verras, répondit le Cocodès, car il m'a affirmé qu'il viendrait te demander à souper.

— Quand?

— Ce soir à onze heures

— Il peut donc sortir?

— Non, il est couplé. Mais c'est un homme si extraordinaire! Il viendra, je commence à le croire.

Après avoir fait le portrait de Cent dix-sept au moral, le Cocodès l'avait dépeint au physique.

L'âpre curiosité qui s'était emparée de Nichette ne l'avait plus quittée.

Bien longtemps après le départ de Cocodès, elle n'avait plus qu'une pensée fixe : voir le forçat Cent dix-sept.

Aussi n'avait-elle eu garde d'oublier que le mystérieux personnage devait venir lui demander à souper.

A onze heures précises, un garçon de l'hôtel vint annoncer à madame Prévost qu'un jeune officier de marine insistait pour être introduit auprès d'elle.

— Je l'attends à souper, répondit-elle.

Elle avait deviné que c'était bien celui qui devait venir. On avait dressé, dans un petit salon qui faisait partie de son appartement, une table qui supportait deux couverts et un souper tout servi.

Un vrai souper galant où rien ne manquait, depuis le buisson d'écrevisses et le pâté d'anguille, jusqu'au Cliquot enseveli dans un rocher de glace.

Cent dix-sept fut introduit.



Il y avait parmi les prisonniers un homme d'âge mûr, a la barbe toute blanche.

— C'est vous, n'est-ce pas ? lui dit brièvement Nichette.

— Oui, répondit-il simplement.

Ces deux êtres, qui se voyaient pour la première fois, se regardèrent avec une sorte de curiosité et d'étonnement.

Enfin Cent dix-sept lui dit :

— Vous n'êtes pas la femme que je croyais trouver.

— Ah ! fit elle avec son sourire navré.

— Vous avez souffert, n'est-ce pas ?

Elle tressaillit.

— Que vous importe ? dit-elle.

Mais il la regarda d'une si étrange façon qu'elle baissa les yeux.

— Je veux le savoir, dit-il.

— Eh bien ! oui, répondit-elle, j'ai souffert et je souffre encore...

— Mais ce n'est pas pour *lui*, n'est-ce pas ?

Il faisait allusion au Cocodès.

Sa lèvre se plissa dédaigneusement.

— C'est bien, reprit Cent dix-sept, si vous n'êtes pas la femme que je croyais trouver, du moins vous êtes la femme qu'il me faut.

Et il la tint fascinée sous son regard.

— Ah ! dit-elle, c'est étrange ; mais il n'y a qu'un homme qui ait eu, comme vous, le pouvoir de me courber ainsi palpitante sous son œil de feu.

— Et... cet homme... c'était *lui*, j'imagine ?

Il donna à ce mot *lui* une intonation différente de celle qu'il avait employée tout à l'heure en désignant le Cocodès.

— Oui, balbutia Nichette.

— Qu'est-il devenu ?

— Mort, fit-elle d'une voix sourde.

Gauguet-Guyot et Comp., rue du Bac, 30.

— C'est bien, nous le pleurerons ensemble, dit Cent dix-sept, dont la voix trahit une légère émotion.

Et il lui prit la main.

La jeune femme jeta un cri comme si elle eût été étreinte et mordue par un fer rouge.

— Je veux savoir, dit le forçat.

— Ah! cet homme! murmura-t-elle tout bas, il me semble qu'il est déjà mon maître...

Et elle eut une sorte de rire sauvage qui sembla lui déchirer la gorge.

— Je veux savoir, répéta Cent dix-sept.

Elle inclina la tête et dit :

— J'obéirai.

Alors il se mit à table avec la nonchalante aisance d'un soupeur du café Anglais. Puis, après avoir avalé un verre de madère :

— Vous vous appelez Nichette pour M. Cocodès, n'est-ce pas? Madame Prévost pour les gens de cet hôtel? Mais comment vous nommez-vous en réalité?

— Je n'ai plus de nom, répondit-elle.

— Mais vous en aviez un?

— Oui.

— Je veux le savoir.

Elle se débattit un moment sous ce regard qui exprimait une volonté de fer, mais elle fut vaincue.

— J'ai été une grande dame, dit-elle. Dans le monde, on m'appelait la baronne Sherkoff.

— Et *lui*, comment vous nommait-il?

— Vanda.

— Vous êtes Russe?

— Je l'étais. Je n'ai plus ni nom ni patrie.

— Votre mari vit-il encore?

— Oui, et il me croit morte.

— Madame, dit Cent dix-sept avec un ton respectueux, avant de me dire votre histoire, un mot encore!

— Parlez.

— L'homme que vous avez aimé ardemment devait ressembler à ce jeune imbécile que vous venez voir ici, comme un rayon de soleil à un pâle clair de lune, n'est-ce pas?

— Oui, fit-elle en souriant de ce sourire désespéré qui lui donnait le visage d'un ange déchu.

— Vous ne pouvez aimer cet idiot?...

— Oh! non, fit-elle.

— Vous n'avez même pas de la compassion pour lui?

— Allons donc!

Et son rire devint écrasant de mépris.

— Alors, pourquoi êtes-vous ici?

— J'accomplis un vœu.

— Ah!

Il y eut entre eux un moment de silence.

— Tenez, dit Cent dix-sept, je crois deviner...

— C'est possible, dit-elle ingénument; vous avez un regard qui lit au fond des cœurs les plus murés.

— L'homme que vous avez aimé est mort d'une mort épouvantable.

— Taisez-vous!

— D'une mort infâme...

— Au nom du ciel! fit-elle toute palpitante.

Et elle joignit les mains comme pour demander grâce.

— Il faut bien que je sache tout, dit-il.

Elle courba de nouveau la tête.

— Il est mort GUILLOTINÉ! ajouta Cent dix-sept.

Mais, comme il prononçait ce lugubre mot, elle se redressa l'œil en feu, la lèvre frangée d'écume.

— Ah! dit-elle, vous ne savez pas tout encore...

— Parlez, je le veux!

— Oui, reprit-elle, il est mort guillotiné; mais savez-vous où et comment?

— Non.

— Il a été guillotiné au bagne, au bagne où j'étais parvenue à le faire envoyer, après l'avoir, une première fois, arraché à l'échafaud... Comprenez-vous?

— Continuez, dit froidement Cent dix-sept.

X

Celle qui s'était appelée la baronne Sherkoff pour le monde, Vanda pour *lui*, Nichette et madame Prévost pour le Cocodès, poursuivit ainsi :

— J'ai été grande dame, j'ai suivi follement un criminel; puis, je suis devenue femme à la mode : mais, avant tout cela, j'étais une fille du peuple, et je n'avais d'autre nom que celui de Vanda.

J'habitais avec mon vieux père une petite ville des frontières de la Pologne russe.

Notre maison était contiguë à la prison de la ville; de nos fenêtres, nous pouvions voir dans le préau.

J'avais alors dix-huit ans, j'étais belle, non point de cette beauté fatale qui est mon lot maintenant, mais de cette beauté ingénue qui reflète la pureté de l'âme et l'innocence du cœur.

Mon père était infirme, et je n'avais pour soutenir sa vieillesse que mon travail d'aiguille.

Bien avant l'aube, bien après le coucher du soleil, les prisonniers me voyaient à ma fenêtre, captive du devoir et du travail.

C'était au moment d'une de ces insurrections partielles de la Pologne, toujours en révolte et toujours vaincue.

Il y avait parmi les prisonniers un homme d'âge mûr, à la barbe toute blanche, et qui ne se montrait dans le préau qu'enchaîné.

Je demandai son nom. On me dit que c'était un grand seigneur polonais, condamné à mort.

A partir de ce jour, le malheureux m'intéressa. Je m'aperçus qu'il me regardait, et dès lors je me mis à lui sourire avec compassion.

Un matin, un homme vint frapper à la porte de notre modeste logis.

C'était un des geôliers de la prison.

— Ma petite, me dit-il, c'est aujourd'hui qu'on exécute le comte polonais. Il a demandé une singulière faveur avant de mourir, et il dépend de vous qu'elle lui soit accordée.

— Ah! répondis-je; que faut-il faire?

— Il veut vous voir avant de mourir; et il a sollicité la permission de s'entretenir seul avec vous.

— Je vous suis, répondis-je au geôlier.

Il me conduisit à la prison. Il m'introduisit dans le cachot du condamné qui me dit :

— C'est bien, vous êtes un ange!

On me laissa seule avec lui.

— Mon enfant, me dit alors le vieillard, j'avais trois fils, ils sont morts de la main du bourreau; j'avais une femme, elle a eu le même sort. Demeuré seul sur la

terre, je vais, dans une heure, poser ma tête sur le billot fatal.

Eh bien! à cette pensée, si mon courage ne faiblit pas, mon cœur et ma raison se révoltent. Non, il n'est pas possible que l'homme ait le droit de tuer son semblable!

Depuis un mois que je suis ici, depuis un mois que je vous vois chaque matin à votre fenêtre, je me suis pris d'une tendresse toute paternelle pour vous. Voulez-vous hériter de moi? On m'a confisqué tous mes biens, mais j'ai caché mon argent, et je vous indiquerai l'endroit où vous trouverez un trésor considérable. Je vous fais riche, mais à une condition.

Et comme je le regardais avec stupeur, il ajouta :

— A la condition que vous emploierez une partie de cette fortune à racheter, tous les ans, par tous les moyens possibles, un pauvre diable de l'échafaud.

Il se passa alors en moi quelque chose d'étrange et comme une révélation de l'avenir.

Je regardai cette belle et noble tête qui allait tomber, et je fus prise d'un saint respect et d'un amour tout filial pour cet homme.

Et, me mettant à genoux devant lui :

— Je vous obéirai, mon père, lui dis-je.

La jeune femme s'arrêta un moment, et Cent dix-sept vit une larme briller dans ses yeux.

Elle lui tendit son verre.

— Donnez-moi à boire, dit-elle, car le vin réchauffe, et j'ai froid.

Elle avala un grand verre de champagne et reprit.

— Maintenant, dit-elle, me voyez-vous, à trois ans de là, riche de près de deux millions, orpheline, car mon père était mort quelques mois après l'exécution du malheureux comte polonais, entourée, fêtée et la femme heureuse d'un seigneur russe qui ne s'était point préoccupé de l'étrange provenance de mon argent?

Mais j'étais une femme de parole, et je n'avais accepté le trésor du décapité qu'à la condition de remplir mes engagements.

Le premier voyage que fait un Russe en compagnie de sa jeune femme, a Paris pour but.

Ce fut un hiver de fêtes splendides pour moi que le premier hiver que nous passâmes à Paris.

Tout à coup, un crime mystérieux s'accomplit et éveilla la curiosité publique.

Une femme jeune et riche, logée rue de Provence, dans un somptueux appartement, avait été trouvée dans son lit, frappée de dix-sept coups de poignard.

Par qui?

La rumeur populaire a bientôt désigné l'assassin.

C'est un grand jeune homme à tournure élégante et qui a l'air d'un militaire.

Il aimait cette femme, il était jaloux. Le crime s'explique, et il s'explique d'autant mieux qu'on n'a rien volé.

Bijoux, diamants, argenterie, quelques billets de mille francs, on n'a rien soustrait.

La police se met en campagne; l'opinion s'agite et se démène; chacun trouve une version; mais toutes les versions s'accordent sur un point : elles prêtent à l'assassin un côté d'héroïsme qui me charme.

— Voilà, me dis-je, l'homme que j'arracherai à l'échafaud.

Et dès lors, je dévore les journaux, je m'enquiers si l'assassin a été arrêté.

Mais l'assassin est en fuite; je l'apprends avec regret, car c'est lui que j'aurais voulu sauver.

Le baron Sherkoff était, comme beaucoup de Russes, un homme violent, brutal, joueur. Il m'avait épousée pour mon argent, et, dans un moment d'ivresse, il avait osé me le dire.

Mon amour, dès lors, s'était changé en haine; et, au fur et à mesure que cette haine se développait, un sentiment indéfinissable pénétrait dans mon cœur. J'aurais voulu voir ce tigre altéré de jalousie et de vengeance qui avait frappé une femme de dix-sept coups de stylet.

Nous habitions, avenue Montaigne, le baron et moi, un petit hôtel isolé au fond d'un jardin.

Le baron me laissait seule souvent, le soir. Il passait les nuits à jouer à son cercle.

Je lui avais confié le secret de ma fortune et la tâche que je m'étais imposée.

Il s'était mis à rire et s'était moqué de moi.

Puis il était allé plus loin encore, il avait raconté mon histoire à ses compagnons de débauche, et cette histoire avait fini par courir tous les salons de Paris.

Une nuit j'étais seule, en proie à une vague inquiétude, rêvant de ce malheureux qui fuyait l'échafaud et que l'échafaud prendrait tôt ou tard.

Les domestiques étaient couchés.

J'avais un grand feu dans la cheminée et les fenêtres étaient ouvertes sur le jardin.

La pièce où je me tenais, était un petit boudoir au rez-de-chaussée.

Soudain, j'entends du bruit dans le jardin; je cours à la fenêtre et m'arrête saisie d'effroi.

Un homme a sauté par-dessus le mur, il vient à moi, escalade la fenêtre, tombe au milieu du boudoir et me dit :

— Sauvez-moi!...

Il était jeune, il était beau, il avait un regard fatal qui me bouleversa jusqu'au fond de l'âme.

C'était *lui!*

— Sauvez-moi! répéta-t-il. On me poursuit. Je suis perdu.

Et comme je sens que tout mon sang afflue vers mon cœur, il ajoute :

— C'est moi qui ai tué la femme de la rue de Provence!

Je ne sais pas, je n'ai jamais su et je ne saurai jamais ce qui se passa alors entre nous.

Mais cet homme avait, comme vous, un don étrange de fascination.

Avez-vous lu Balzac et sa *Femme de trente ans?* Vous souvenez-vous de cette jeune fille qui se prend tout à coup d'un amour terrible et fatal pour un assassin? Cet homme parle, et elle l'écoute; il lui dit : « Suivez-moi! » et elle le suit.

Elle le suit, malgré les pleurs de sa mère, malgré les supplications de son père, malgré les embrassements de ses frères et de ses sœurs, malgré tout!

Eh bien! j'éprouvai quelque chose de semblable alors. Cet homme souillé de sang, que je voyais pour la première fois, il me sembla que je l'avais toujours connu; qu'il était la chair de ma chair; que sa vie en péril c'était la mienne qu'on menaçait.

J'éveillai ma femme de chambre, une fille qui m'était

dévouée ; je rassemblai à la hâte des bijoux, du linge, de l'argent ; j'envoyai chercher une voiture, et je dis à l'assassin :

— Partons !

Il y avait un train de nuit qui allait au Havre ; j'avais pris le passeport de mon mari, je le donnai à cet homme.

Une heure après nous étions en route.

Quant à mon mari, lorsqu'il rentra au petit jour, à moitié ivre et douloureusement affecté par une perte de jeu, il trouva un mot de moi ainsi conçu :

« Je ne vous aime plus, et je vous méprise. Adieu, vous ne me reverrez jamais. »

Elle s'interrompit encore, et tendant son verre :

— Mais donnez-moi donc à boire ! dit-elle, j'étouffe... et il me semble que j'ai un fer rouge dans la gorge !

XI

Cent dix-sept regardait cette femme avec la sombre attention du médecin examinant un malade réputé incurable.

— Continuez, dit-il, continuez, madame.

Elle reprit :

— Au matin, nous étions au Havre. Quelques heures après, un navire en partance pour l'Amérique nous prenait à son bord.

Pendant trois années, nous avons couru le monde, rivés l'un à l'autre comme vous l'êtes au bagne.

Tout ce que j'avais emporté, argent, bijoux, s'évanouissait à la longue.

Mais cet homme paraissait riche. Il avait écrit en Europe, et on lui avait répondu par une traite de vingt mille francs.

Il m'aimait, et j'en étais folle; notre vie était un rêve.

Nous avions fini par nous fixer à New-York. Nous y menions l'existence facile et luxueuse des gens riches.

Mais les vingt mille francs s'épuisèrent comme s'étaient épuisées mes propres ressources.

Un jour que je lui témoignai quelque inquiétude, il se prit à sourire :

— Ne crains rien, me dit-il. Nous aurons de l'argent quand tu voudras.

Je n'osai le questionner davantage, mais son calme me fit peur.

Depuis quelque temps, il fréquentait beaucoup d'étrangers qui se trouvaient à New-York.

Plusieurs fois, des hommes à manières étranges étaient venus avec lui prendre le thé chez moi.

Souvent il rentrait fort tard.

Mais il était mon maître, et ce qu'il voulait, je le voulais, ce qu'il disait, je le croyais. Sur un signe de lui, j'eusse avalé du poison ou je me fusse plongé un poignard dans le cœur.

Une nuit, je l'attendais avec anxiété, car il était plus de deux heures du matin.

Il rentra pâle, ému, et je jetai un cri :

— Qu'as-tu? lui dis-je.

— Rien, me répondit-il. J'ai eu une altercation au cercle du grand hôtel de Boston.

Il prit une aiguière et se lava les mains.

— Mon Dieu! m'écriai-je en voyant l'eau prendre une teinte pourprée.

Mais il me répondit froidement :

— C'est du sang. Nous nous sommes battus dans la rue 24, mon adversaire et moi, et je l'ai tué. Seulement, comme la police américaine ne plaisante pas avec ces sortes d'affaires, nous prendrons demain matin le paquebot des Antilles. Nous allons à la Martinique.

— Mais, malheureux, m'écriai-je, c'est une terre française!

— Eh bien?

— On peut te prendre, te juger... te condamner!

— Bah! me répondit-il, on m'a oublié... et puis j'ai bruni... je suis méconnaissable.

Le lendemain, en effet, nous nous embarquâmes; mais je sentis mes jambes fléchir sous moi, lorsque je le vis, pour payer notre passage au capitaine, tirer de sa poche un portefeuille enflé de billets de banque!...

Ce portefeuille, que je lui voyais pour la première fois, était taché de sang.

Alors je compris tout.

Il avait commis un nouveau meurtre, et ce meurtre avait eu le vol pour mobile.

L'homme que j'aimais était non-seulement un assassin, c'était encore un voleur!

Avez-vous lu un roman de George Sand, *Leone Leoni*?

Oui, n'est-ce pas?

Ma vie fut dès lors celle de la triste héroïne de ce livre. Nous revînmes en Europe. Je l'aimais toujours.

Trois autres années s'écoulèrent encore.

Paris l'attirait, ce fut à Paris que nous revînmes; puis il avait raison, on l'avait oublié et moi aussi.

Paris oublie si vite!

A peine se souvenait-on du baron Sherkoff... qui s'en était retourné dans sa patrie après avoir perdu au jeu quelque cent mille roubles. Quant à sa femme, dont la beauté avait jadis fait sensation, nul n'y songeait plus.

Il avait toutes les audaces. Quel était son vrai nom? Je ne l'ai jamais su. Moi, je le nommais Armand; il se faisait appeler le comte de Vieilleville. Nous habitions un appartement somptueux, nous allions au spectacle, nous avions voiture au mois; de l'argent, il en trouvait toujours.

Où? comment? Je frissonnais à la seule pensée de le lui demander.

Des hommes suspects, comme ceux que j'avais vus à New-York, le visitaient quelquefois, le traitaient avec un grand respect et recevaient ses ordres.

Il était le chef d'une bande, d'une bande fameuse qui dévalisa Paris pendant plusieurs mois et dérouta toutes les recherches des plus fins limiers de la police.

Enfin, une nuit, il revint dans un état pitoyable. Ses vêtements étaient en lambeaux, son visage meurtri, et il s'affaissa dans mes bras en me disant :

— Couche-moi... Je crois que j'ai mon affaire. Mon compte est bon!

Et il m'inonda de sang : il avait deux balles dans la poitrine.

Le lendemain, Paris apprit un crime épouvantable. Un riche banquier, qui vivait seul avec son valet de chambre dans un petit hôtel de la rue Hauteville, avait été assassiné, après avoir opposé une résistance désespérée, car on retrouva son cadavre dans le jardin, où il



La petite fatigue.

était parvenu à se traîner après avoir fait feu de ses pistolets sur les assassins qui emportaient sa caisse.

Ces derniers devaient être au nombre de trois, et parmi eux le valet de chambre, constata le rapport du magistrat qui fit l'instruction.

Huit jours après, le valet de chambre fut arrêté et dénonça ses complices. Deux heures plus tard, notre appartement fut envahi par une légion de sergents de ville.

Il était toujours au lit, dans une situation très-alarmante, et, depuis que je craignais de le voir mourir, je me sentais enchaînée à lui plus que jamais.

— Va, dissait-il en souriant, l'échafaud ne m'aura pas, je serai mort auparavant...

L'échafaud!

Je me souvins alors de la mission lugubre que le comte polonais m'avait léguée avec son héritage.

L'héritage s'était évanoui; mais la mission ne devais-je pas la remplir?

Les prévisions de cet homme, que j'avais aimé comme les anges déchus doivent aimer leur chef Lucifer, ne se réalisèrent pas.

Transporté à l'hôpital, il y fut soigné et guéri; mais la cour d'assises lui ouvrit ses portes.

Ah! murmura la jeune femme avec un rire amer, nul ne saura jamais ce que j'ai fait pour enrayer dans la fatale rainure le couteau sanglant de la guillotine!

Mais sa tête ne tomba point. Le dernier vœu du comte polonais commençait à être exaucé : je venais d'arracher ma première victime à l'échafaud.

Il avait commis six assassinats; il avait volé pendant dix ans avec effraction et escalade; il méritait cent fois la mort... on l'envoya au bagne.

Je pus le voir à son départ de la Roquette :

— Écoute, me dit-il, viens à Toulon. Dans un mois, je m'évaderai, et nous irons vivre en Italie, heureux et tranquilles.

Je l'aimais encore.

Ici Cent dix-sept interrompit la jeune femme :

— Je sais le reste, dit-il.

— Ah!... fit-elle avec un léger tremblement dans la voix. Vous l'avez connu peut-être?...

— Non, mais je suis arrivé au bagne de Toulon le lendemain de la catastrophe.

— Vous savez tout alors?

— Oui... Il avait préparé son évasion avec un soin et une habileté infinis. Vous l'attendiez à bord d'un petit brick de commerce, dont le capitaine devait le prendre à son bord. Il était bon nageur : il devait à la nuit se débarrasser de ses fers et se jeter à la mer...

— Après? après? fit-elle, comme si ce récit lugubre, qu'elle savait mieux que personne, elle l'eût entendu pour la première fois avec une âcre volupté.

— Il fut vendu par son compagnon de chaîne. Au moment où il limait ses fers derrière la carène d'un vieux navire, les argousins le surprirent et se ruèrent sur lui; mais pas assez vite pour que, ayant lu sa trahison dans les yeux de son compagnon de chaîne, il n'eût le temps de s'élancer et de le frapper de trois coups de couteau.

Or, acheva Cent dix-sept, le code des chiourmes dit que le forçat qui en tue un autre sera puni de mort; et vingt-quatre heures après...

— Après... dit-elle toute frémissante; après... Ah! je vais vous dire ce qu'il y eut après!

J'étais parvenue à m'introduire dans le bagne habillée en ouvrier des ports.

On l'avait mis à la double chaîne et on dressait l'échafaud, mais j'espérais encore...

J'avais fait tant de choses en vingt-quatre heures...

Elle s'interrompit de nouveau pour boire.

— Ah! dit-elle, je crois que j'ai l'enfer dans le gosier.

— Buvez... et continuez, dit Cent dix-sept.

— Je vois que vous ne savez pas tout, dit-elle.

XII

Vanda, la sombre héroïne, continua :

— Dans chaque ville où il y a une cour impériale, on voit dans une rue solitaire une maison d'aspect étrange, devant laquelle les rares passants précipitent leur marche sans oser lever les yeux.

Quelquefois le matin, ou bien le soir, au crépuscule, un homme triste et soucieux sort de cette maison.

Son regard est oblique, sa démarche mal assurée; les gens qui le rencontrent l'évitent avec un muet effroi.

S'il ose traverser une foule, la foule s'écarte.

Cet homme, c'est l'exécuteur des hautes œuvres.

C'était ainsi du moins autrefois.

Au bagne, il y a un condamné que personne ne fréquente, que ses compagnons de misère évitent, que les argousins regardent avec dégoût.

Cet homme fait pour quelques sous ce que fait l'autre pour une grosse somme; pour une double ration de vin, il applique la bastonnade; pour cent sous, il coupe une tête!...

C'est le bourreau du bagne!

Eh bien! j'étais parvenue à gagner cet homme.

L'heure de l'exécution approchait, et j'étais tranquille, car le bourreau avait pris une drogue qui devait, en quelques minutes, le foudroyer momentanément, et l'empêcher de remplir son ministère.

L'exécution serait renvoyée au lendemain, et tout était prêt pour l'évasion dans la nuit qui allait venir.

— Oui, dit Cent dix-sept, mais nous n'avions pas compté sur la cupidité humaine.

A la dernière minute il se trouva un bourreau pour remplacer le bourreau malade.

Elle se leva comme affolée.

— Oui, dit-elle, et j'ai vu tomber sa tête...

Puis elle ajouta avec son rire nerveux :

— Et je l'aime toujours ! et j'ai promis à son ombre de sauver un galérien de la guillotine, comme j'avais promis au comte polonais d'arracher, avec son or, autant de victimes que je pourrais à l'échafaud.

— Et c'est pour cela que vous êtes à Toulon ?

— Oui.

Cent dix-sept lui prit la main :

— Regardez-moi bien, dit-il.

Elle se reprit à frissonner sous cet œil dont le rayonnement mystérieux descendait jusqu'au fond de son âme.

— Que voulez-vous de moi ? demanda-t-elle.

— Voulez-vous faire un pacte ?

— Oui.

— Je sauverai votre condamné quel qu'il soit, du moins je vous aiderai, et ce que je veux, je le peux.

— Ah!... Et qu'exigerez-vous de moi ensuite ?

— Il me faut une femme dans le jeu que je vais jouer, continua Cent dix-sept. Cette femme, c'est vous; vous m'appartiendrez corps et âme.

— C'est fait! dit-elle; sur cette tête que le fer de la guillotine a séparée de son corps, je vous le jure!

Le forçat se leva.

— Il est trois heures du matin, dit-il. Adieu...

— Où allez-vous ?

— Je retourne au bagne.

— Vous reverrai-je bientôt? fit-elle toute tremblante.

— Peut-être, répondit-il. Mais vous aurez de mes nouvelles demain.

Et il fit un pas vers la porte, puis se retournant :

— Ah! dit-il, j'oubliais...

— Quoi donc ?

— Je ne veux pas que vous restiez ici.

— J'irai où vous voudrez.

— Ni que vous revoyiez le Cocodès.

— J'obéirai, fit-elle avec soumission.

— Demain, je vous enverrai Noël.

— Qu'est-ce que Noël ? demanda-t-elle étonnée.

— C'est un homme qui m'obéit ! répondit-il.

Et il s'en alla.

. . . .

Tandis que Cent dix-sept écoutait l'histoire de Vanda la Russe, Milon, couché sur son tollard, avait essayé de lier conversation avec *Cocorico*.

Mais Cocorico était un homme taciturne, et il n'avait répondu que par monosyllabes.

Ce qui fit que, découragé, Milon finit par s'endormir.

Quand il se réveilla, le coup de canon venait de retentir et la cloche du bagne sonnait. C'était l'heure où le forçat doit quitter son lit de misère et retourner au travail.

— Hé! camarade, tu as le sommeil dur aujourd'hui ! dit auprès de lui une voix bien connue.

Milon se frotta les yeux et vit Cent dix-sept souriant et calme.

Le brillant officier de marine avait disparu et Cent dix-sept était redevenu le forçat à la tête rasée, à la physionomie dédaigneuse et mélancolique, qui imposait à ses compagnons un superstitieux respect.

Comment avait-il repris sa place un moment occupée par Cocorico ?

A quelle heure était-il rentré ?

Comment avait-il pu remettre ses fers sans que Milon sortît de son bruyant sommeil ?

Tout cela parut à celui-ci une énigme si indéchiffrable qu'il s'imagina avoir rêvé.

— Hé! compagnon, dit-il tout bas, j'ai fait un singulier songe cette nuit.

— Bah ! fit Cent dix-sept.

— Tu n'étais plus à côté de moi.

— Ah !

— Mais j'avais un autre compagnon de chaîne.

— Allons donc!

— Là, vrai, n'est-ce pas que j'ai rêvé?

— C'est possible, dit Cent dix-sept en souriant.

Les adjudants délivraient couple par couple les forçats du *ramas*.

On nomme ainsi la chaîne maîtresse à laquelle viennent aboutir, la nuit, toutes les chaînes.

On apportait le vin et la ration du matin à ceux qui devaient aller à la fatigue.

— Tu ne bois donc pas, Cent dix-sept ? demanda l'adjudant Turpin.

— Non, je donne ma ration au compagnon, répondit le forçat en désignant Milon; il a fait un drôle de rêve et moi aussi.

— Ah ! fit l'adjudant, qui aimait assez Cent dix-sept, tout en le surveillant jour et nuit, et qu'a-t-il rêvé ?

— Que je m'étais évadé.

— Ah bah! ricana Turpin, alors je n'étais plus de la maison, moi?

— Il faut le croire, répondit Cent dix-sept, avec son railleur sourire.

— Et toi, Cent dix-sept, reprit Turpin, qu'as-tu rêvé?

— Que je soupais avec une jolie femme.

— Farceur!

— Et que je buvais du champagne frappé.

— C'est peut-être pour cela que tu n'as pas soif ce matin? ricana l'adjudant.

— Tout juste! dit Cent dix-sept.

Et le couple quitta le tollard pour aller à la fatigue.

— Hé! dit encore Turpin, comme Cent dix-sept et Milon s'éloignaient, vous savez qu'il y a du nouveau ici?

— Quoi donc? demanda Cent dix-sept.

— Massolet est revenu.

— Qu'est-ce que ça, Massolet?

— C'est l'adjudant qui a fait mourir le chien.

— Ah! bon!

— Et qu'on avait envoyé au bagne de Brest. Mais comme le bagne de Brest est supprimé, il revient ici.

— Gare au cocher, alors! observa Milon.

— Par précaution, je l'ai fait mettre à la double chaîne, et il n'ira pas à la fatigue.

— C'est différent, ajouta Cent dix-sept.

Et il continua son chemin.

Mais comme il passait devant le tollard où on avait retenu le bonnet vert, il lui fit un signe de la main.

— Bonjour, compagnon, dit-il.

— Qu'est-ce que j'ai donc fait pour qu'on me mette à la double chaîne? hurlait le bonnet vert.

— Je vais te le dire, répondit rapidement Cent dix-sept.

— Parle.

— Massolet est de retour.

Les yeux du bonnet vert s'injectèrent de sang.

— Est-ce vrai ce que tu dis là?

— Oui.

— Alors c'est un homme mort.

— Imbécile! dit Cent dix-sept, quand on veut faire un mauvais coup, on ne le dit pas.

— Est-ce que je peux me retenir, moi?

— C'est un tort. Si j'étais à ta place...

— Que ferais-tu?

— Je me conduirais bien pendant quelques jours et je deviendrais doux comme un agneau.

— Je tâcherai, murmura le bonnet vert.

Et, songeant à son chien, il se mit à pleurer.

Cent dix-sept et Milon sortirent du bagne et prirent, avec l'escouade dont ils faisaient partie, la route du Mourillon. C'était là qu'ils travaillaient.

Le forgeron Noël s'y trouvait, occupé à ferrer des avirons.

— Je crois, dit Cent dix-sept en passant près de lui, que tu peux prévenir la petite dame de l'hôtel de France.

— De quoi? fit Noël tout bas.

— Qu'il y aura sous peu une exécution au bagne, répondit Cent dix-sept.

Et il continua son chemin vers ces fameuses piles de bois qui ont facilité tant d'évasions.

XIII

Quarante-huit heures après, une chaise de poste s'arrêta vers midi à la porte de l'Arsenal.

Un homme et une femme en descendirent.

L'homme était jeune, bien tourné, mis avec distinction, et tout en lui annonçait le gentleman.

La femme était brune comme une de ces belles mistress produites par le croisement de la race indienne avec la race anglaise.

Ses cheveux, d'un noir d'ébène, paraissaient légèrement crêpés et couvraient son front à moitié, de manière à le faire paraître étroit.

Grande, svelte, d'une exquise élégance de démarche et de maintien, elle paraissait avoir de vingt-huit à trente ans.

L'homme était blond, parlait correctement le français, mais avec un léger accent britannique.

Il était muni d'une permission en règle de visiter l'arsenal et le bagne, et il avait pour *cicerone* un sergent de l'infanterie coloniale qu'on lui avait donné à la préfecture maritime.

Son passe-port le désignait ainsi :

Sir Arthur Pembrock, esq.,
capitaine au service de la Compagnie des Indes,
accompagné de mistress Pembrock,
sa légitime épouse.

Le passe-port avait été visé le matin même par le consul anglais à Toulon.

Les nobles visiteurs furent introduits dans l'arsenal et admis à tout visiter, depuis le bagne jusqu'aux chantiers de la marine.

La visite au bagne fut consciencieuse.

La jeune Anglo-Indienne paraissait très-friande de détails sur la nourriture, le genre de vie et les travaux des prisonniers.

Elle parcourut lentement la double rangée de baraques où les forçats commerçants, mis à la demi-chaîne, vendent des objets d'art en ivoire et en coco sculpté.

Elle acheta çà et là, payant en belle monnaie d'or anglais, sans marchander.

Elle fit emplette, entre autres choses, d'un étui en coco merveilleusement travaillé, destiné à renfermer de l'or.

Puis elle y glissa ostensiblement cinquante doubles guinées et le mit négligemment dans sa poche.

Un sous-commissaire, jeune et galant, attiré par ses beaux yeux, se mit complaisamment à ses ordres.

La jeune femme était curieuse; elle voulait tout voir et tout savoir.

Qu'avait fait celui-ci? et celui-là qui avait l'air d'une jeune fille, quel crime pouvait-il avoir commis?

Et ce vieux à cheveux blancs, qui portait le bonnet vert?

Le jeune commissaire se faisait un plaisir de guider la noble étrangère.

Elle babillait et riait, s'apitoyant parfois, témoignant parfois aussi un léger sentiment d'effroi quand on lui montrait un assassin.

Ce fut ainsi qu'elle entra dans la salle des forçats soumis à la double chaîne.

Parmi eux était ce cocher qui avait voulu tuer un garde-chiourme.

Avec la permission du sous-commissaire, l'Anglaise l'interrogea.

Le forçat prit un air naïf.

— Madame, dit-il avec des yeux pleins de larmes, je n'ai commis aucun délit, et il y a longtemps que je me conduis bien, pourtant on m'a enchaîné comme si j'étais une bête fauve, parce qu'on a eu peur que je ne tue un adjudant.

Et le cocher raconta en pleurant l'histoire de son chien; mais il ajouta que dix années s'étaient écoulées, qu'il était consolé, et qu'il avait cessé d'en vouloir à Massolet, et que si on voulait le rendre aux travaux ordinaires de l'arsenal, il se conduirait bien.

Il parlait avec une telle conviction que la belle Anglaise en avait les yeux humides, et que le jeune sous-commissaire en fut touché.

— Eh bien! mon pauvre vieux, lui dit-il, j'en parlerai au commissaire, et nous verrons...

L'ancien cocher pleura de plus belle et dit que l'Anglaise ressemblait à la sainte Vierge et le sous-commissaire au bon Dieu.

Des bâtiments du bagne, les deux Anglais, toujours guidés par le sous-commissaire, se rendirent au Mourillon, qui est une partie tout à fait séparée de l'arsenal, et où sont entassés en pyramides énormes les bois de la marine.

Une escouade de forçats était employée à décharger des gueuses qui avaient servi de lest à une goëlette qu'on allait conduire dans les bassins de carénage.

Parmi ces forçats se trouvait Milon et Cent-dix-sept.

La belle Anglaise paraissait s'intéresser vivement à cette opération.

Cent dix-sept poussa le coude à Milon et lui dit tout bas :

— Comment la trouves-tu ?

— Qui donc ça ? fit Milon.

— L'Anglaise.

— Un beau brin de fille, ma foi !

— C'est *elle*.

— Hein ? fit Milon, qui eut comme une sensation électrique.

— Oui, fit Cent dix-sept d'un signe.

— Tu m'as dit qu'elle était *blonde*.

— Elle est brune aujourd'hui, elle sera blonde demain. Quand on est à mon service, il faut savoir se faire une tête.

— On dirait une mulâtresse, ajouta Milon.

— Une mulâtresse au brou de noix, dit Cent dix-sept.

Tandis que les deux forçats échangeaient ces quelques mots à voix basse, la belle Anglaise dit au sous-commissaire :

— Quel est donc cet homme qui a une si jolie figure et qui porte sur son bonnet le n° 117 ?

— Madame, répondit le galant fonctionnaire, c'est un héros de roman.

— En vérité !

— Je ne sais pas son histoire; mais le commissaire la sait, et il vous la dira sans doute. Tout ce que je sais, moi, c'est qu'il est l'objet d'une surveillance spéciale.

— On craint qu'il ne s'évade ?

— Oui; et cependant il n'a jamais fait la moindre tentative.

— Ah ! vraiment ? dit négligemment la belle Anglaise.

Et elle passa, s'appuyant familièrement sur le bras de son mari; mais, comme le sous-commissaire marchait devant eux, elle tira son mouchoir, et le mouchoir, sortant de sa poche, attira l'étui de coco qui renfermait cinquante doubles guinées.

En ce moment, Cent dix-sept tourna négligemment la tête et vit l'étui de coco tomber entre deux pièces de bois.

Les deux Anglais continuaient leur chemin.

Ils quittèrent le Mourillon et revinrent dans le grand arsenal.

— Ah ! monsieur, dit la belle Anglo-Indienne, vous ne sauriez croire combien ce pauvre vieillard enchaîné m'intéresse.

— L'Homme au chien?

— Oui.

— C'est un homme dangereux, madame.

— Oh ! je suis sûre que si vous intercédiez pour lui vous n'auriez pas à vous en répentir.

— Je vous promets, madame, d'en parler au commissaire.

Après l'arsenal et le bagne proprement dit, la jeune femme témoignait le désir de voir l'hôpital.

Le sous-commissaire continua son rôle de cicerone.

A la porte de la première salle, un jeune homme assis sur son lit, feuilletait un volume lorsque les étrangers entrèrent.

Ce jeune homme était le *Cocodès*.

Il regarda l'Anglaise avec étonnement :

— Celle-là est forte ! murmura-t-il, si Nichette était brune, je parierais que c'est elle !

L'Anglaise s'adressant au sous-commissaire :

— Et celui-là, dit-elle, si jeune et si doux, quel crime a-t-il donc commis ?

— Un faux, madame.

— Ah ! fit l'Anglaise en continuant son chemin.

— Ce n'est pas la voix de Nichette, pensa le Cocodès; mais, à la couleur près, sa ressemblance est frappante.

Il reprit sa lecture.

Le capitaine de Cipayes indiens venait de tirer son carnet et de ce carnet une carte :

— Monsieur, dit-il au jeune officier, mistress Pembrock et moi serions heureux de vous offrir ce soir, à l'hôtel d'Angleterre, une tasse de thé.

Le sous-commissaire, qui avait trente ans à peine, ne put se défendre de rougir.

— Et j'aurai d'autant plus de plaisir à vous recevoir, moi, dit l'Anglaise, que je suis persuadée que vous aurez intercédé auprès du commissaire pour le malheureux bonnet vert.

— Je vous le promets, madame.

Le capitaine anglais salua, et, sortant de sa froide réserve britannique, il tendit la main au jeune officier lorsqu'ils furent arrivés à la porte de l'Arsenal.

L'Anglaise lui accorda son meilleur sourire et lui dit un : « A ce soir, » qui le troubla et le fit rougir de nouveau.

Puis les deux étrangers montèrent dans leur chaise de poste et rentrèrent dans Toulon.

. . . .



Par un trou béant, la tête d'un homme apparut.

Le lendemain matin, le commissaire qui régit le bagne se fit amener le forçat au bonnet vert, l'*Homme au chien* comme l'appelaient maintenant ses compagnons d'infortune.

— Te conduiras-tu bien ? lui dit-il.

— Ah ! monsieur le commissaire, pouvez-vous en douter ?

— Tu ne chercheras point querelle à l'adjudant Massolet?

— Il y a longtemps que je lui ai pardonné! répondit tristement le forçat.

— Eh bien! tu peux rentrer dans l'escouade dont tu faisais partie.

— On ne m'enchaînera plus?

— Non.

Le bonnet vert se retira en faisant force démonstrations de reconnaissance.

— A nous deux, maintenant, Massolet! murmura-t-il en se rendant à la fatigue.

XIV

— Maître, disait Milon le lendemain, un peu avant que la cloche du bagne répondît au coup de canon de l'Arsenal, maître, le jour n'approche-t-il pas?

— Il approche, répondit Cent dix-sept.

Comme Noël, le forgeron libre, Milon appelait son compagnon du titre respectueux de maître.

— Mais quand viendra-t-il? demanda Milon.

— Cela dépend.

Le colosse soupira.

— C'est que, dit-il, les petites ont bien besoin de moi, je vous assure.

— Sois calme, dit le forçat, le jour de la délivrance est proche.

La cloche se fit entendre; les adjudants entrèrent et délivrèrent les forçats du ramas; on distribua le vin

Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.

et les rations, et le départ pour la fatigue s'effectua.

L'escouade à laquelle appartenaient les deux forçats travaillait alors sur une goëlette qui se trouvait dans le port en compagnie d'ouvriers libres.

Le bonnet vert, l'*Homme au chien*, en faisait partie.

Libre depuis la veille au matin, il avait tenu sa parole.

L'adjudant Massolet avait passé plusieurs fois auprès de lui et le vieux forçat s'était contenté de détourner la tête.

Au repos du midi, les condamnés s'étaient couchés sur le pont de la goëlette qui était désemparée.

Les uns fumaient, les autres, les yeux fixés sur la nue, suivaient distraitement les évolutions d'un petit clipper américain qui courait des bordées au large.

D'autres encore avaient tiré du fond de leur bonnet un jeu de cartes graisseuses, et entamé une partie dont leurs maillons étaient l'enjeu.

— Ah! disait tristement le Parisien, le Cocodès ne viendra pas nous trouver ici, et nous n'aurons pas d'histoires aujourd'hui.

— Il pourrait, qu'il ne viendrait pas, dit un autre.

— Pourquoi?

— Il a du chagrin.

— Est-ce que la belle dame est partie?

— Précisément.

— Si vous êtes bien sages, dit Cent dix-sept, je vous dirai, moi, la vraie histoire de Rocambole.

— Bravo! bravo! Voyons l'histoire! s'écrièrent plusieurs voix en même temps.

— Attendez donc un moment!...

Et le forçat, qui s'était fait un abat-jour et une sorte de lunette d'approche de sa main, suivait attentivement des yeux les manœuvres du clipper américain qui rentrait en rade.

— Est-ce que ce navire vous intéresse? dit Milon.

— Oui.

— Pourquoi donc?

— Je ne sais pas. Mais il me plaît, et j'aimerais assez naviguer dessus.

— Cette farce! dit le Parisien. Est-ce comme passager ou comme commandant?

— Je préférerais être commandant.

L'escouade se mit à rire bruyamment. Un adjudant qui sommeillait à quelques pas, appuyé aux bastingages, s'éveilla de mauvaise humeur.

— Tas de gibiers de potence! dit-il, allez-vous bientôt finir votre train?

Cet adjudant, c'était Massolet.

L'Homme au chien ne sourcilla pas.

Massolet était revenu de Brest, plus dur et plus farouche qu'il n'avait jamais été.

Il se leva, brandit son gourdin et ajouta :

— Je vous préviens que si vous ne vous tenez pas tranquilles, je vous ferai sur les épaules une jolie friction.

Un peu d'écume blanche frangea le bord des lèvres de l'Homme au chien.

Mais Cent dix-sept le regarda et il ne broncha pas.

La mer était calme comme un immense miroir, et le petit clipper continuait ses ébats dans la rade.

— Mes enfants, dit tout bas Cent dix-sept, il n'est pas commode, le nouveau. Je ne veux pas faire connaissance avec son gourdin et je vous parlerai de Rocambole une autre fois.

Cent dix-sept retomba dans son mutisme, et le repos de midi s'acheva tristement.

Vers cinq heures, les forçats quittèrent la goëlette pour retourner travailler à terre dans l'arsenal. Un brick de guerre russe venait d'entrer dans le port militaire et son commandant avait envoyé une chaloupe à terre. Une douzaine de matelots, un officier et un mousse la montaient.

Le mousse regardait curieusement les forçats.

Cent dix-sept dit à Milon :

— Regardez ce mousse.

— Eh bien?

— C'est *elle*.

Milon écarquilla ses yeux et ne put réprimer un geste de surprise :

— Maître, dit-il, je crois que vous êtes sorcier.

Une moitié de l'équipage de la chaloupe avait la permission de débarquer.

Le mousse était du nombre.

Comme les marins russes passaient au milieu des forçats, Cent dix-sept poussa un cri guttural qu'il fit suivre de ce mot :

— *Stoy*, c'est-à-dire : *Arrête!*

Le mousse se retourna et joua l'étonnement.

— Vous savez donc le russe? fit Milon.

— Je parle toutes les langues.

Le mousse, de plus en plus curieux, s'approcha, et Milon put l'examiner à l'aise.

C'était, à première vue, un garçon de quinze ans, aux cheveux blonds nattés par derrière et s'échappant à profusion de son chapeau ciré.

— Le diable lui-même n'y comprendrait rien! murmura Milon, qui ne pouvait s'imaginer que cet enfant et la belle Anglaise de l'avant-veille ne faisaient qu'une seule et même personne.

Les argousins, partageant le sentiment de curiosité qui s'était emparé des forçats à la vue des marins russes, s'étaient un peu relâchés de leur surveillance.

Le mousse s'approcha de Cent dix-sept et des autres forçats.

— Puisque tu sais le russe, dit le Parisien, qui était goguenard, demande-lui des nouvelles de Sébastopol.

Cent dix-sept dit au mousse, en langue russe :

— As-tu apporté l'outil?

— Oui, répondit le mousse dans la même langue. Vous avez ordonné, maître, et je suis venue.

— Que dit-il? fit le Parisien.

— Il dit, répondit Cent dix-sept, que, s'il n'y avait eu que des fainéants comme toi pour prendre Sébastopol, ils seraient encore devant.

Et Cent dix-sept tourna le dos au Parisien.

Puis il dit encore au mousse :

— La goëlette est-elle prête?

— Oui maître.

La voix du mousse tremblait légèrement.

— As-tu donc peur? fit le forçat.

— Oui, pour ce malheureux que nous allons pousser à commettre un crime.

— Mais non, dit Cent dix-sept. Voilà où tu te trompes.

— Comment?

— Dans huit jours, l'*Homme au chien*, quelque précaution qu'on prenne, aura tué l'adjudant. Alors on le condamnera à mort; et comme nous ne serons plus ici nous ne pourrons le sauver.

— Mais êtes-vous certain de le sauver, vous?

— Il le faut bien, répondit froidement Cent dix-sept.

— Ah!

— Car il faut que tu saches que je peux ce que je veux, ajouta le forçat.

Un argousin donna un coup de sifflet.

— Hé! gare à tes épaules, Cent dix-sept, dit le Parisien.

L'argousin s'approcha. C'était encore Massolet.

L'écume reparut aux lèvres du Bonnet vert, dit l'*Homme au chien*.

Le mousse, en voyant l'argousin s'approcher, lui dit en mauvais français:

— Pardonnez-moi, mais il vient de me parler ma langue maternelle et m'a rappelé mon pays.

En parlant ainsi il se jeta au cou du forçat et l'embrassa avec la gentillesse d'un enfant.

L'argousin répondit par un coup de bâton qui tomba sur les épaules de Cent dix-sept, et le mousse s'éloigna et rejoignit les marins russes.

Mais en embrassant le forçat, il avait eu le temps de lui glisser quelque chose dans sa vareuse entr'ouverte.

— Ah! tu sais le russe, toi? fit Massolet qui avait pour Cent dix-sept une haine instinctive.

Et il lui appliqua un vigoureux coup de bâton.

— Vous êtes méchant, lui dit le forçat avec douceur.

Et il se remit à l'ouvrage

Alors, que se passa-t-il? Nul ne le sait au juste; mais, sur un signe de Cent dix-sept, les couples se rapprochèrent peu à peu; le Bonnet vert finit par se trouver auprès de Cent dix-sept qui lui dit:

— Es-tu toujours décidé?

— Oui.

— Songe que tu seras fauché?

— Cela m'est égal.

Et il lui glissa dans la main l'objet que le mousse lui avait mis dans sa vareuse.

Or, cet objet n'était autre qu'un long couteau catalan à lame pointue.

— Je vais lui trouver un joli fourreau! murmura le Bonnet vert, dont les yeux projetèrent une flamme sombre et dont les lèvres frangées d'écume eurent un rire sauvage.

XV

Les forçats dormaient.

Depuis longtemps plaintes et murmures s'étaient éteints, et le silence n'était troublé que par les pas réguliers et cadencés des rondes de nuit.

Couchés côte à côte, Cent dix-sept et Milon causaient entre eux, mais si bas que leurs plus proches voisins de toliard n'eussent pu les entendre.

— Maître, disait Milon, je ne comprends pas votre but.

— Habitue-toi à ne pas comprendre et à obéir, répondait Cent dix-sept. Mais, pour cette fois seulement, je veux bien m'expliquer. Écoute.

— Voyons? fit Milon.

— J'avais besoin d'une femme pour servir mes plans; je l'ai trouvée.

Et c'est une femme joliment forte, observa Milon; je parie qu'il n'y en a pas deux comme elle pour changer de visage et de tournure. Seulement, je me demande comment elle a pu arriver ici-même dans l'arsenal.

— C'est bien facile à comprendre.

— Vous croyez?

— Elle est Russe de naissance; elle s'est habillée en homme et a pris avant-hier, à minuit, le chemin de fer de Marseille, où le brick qui est sur rade mouillait en ce moment.

Noël, qui est un garçon de ressources, lui avait trouvé les papiers d'un petit marin du commerce russe qui est mort à l'hôpital de Toulon il y a deux mois.

Avec ces papiers, *elle* s'est présentée à bord et a demandé, dans son langage, à être rapatriée. On l'a embauchée comme mousse. Ça lui permettra d'aller et de venir dans le port militaire et de dire deux mots de ma part à des amis que j'ai dans le port marchand.

— Des amis? fit Milon, qui marchait de surprise en surprise.

— Oui, qui sont à bord d'un petit deux-mâts dont je suis l'armateur.

— Cent dix-sept, dit le Colosse, si je ne vous avais pas vu sortir du bagne l'autre nuit, je croirais que vous êtes fou. Voilà maintenant que vous avez armé un *deux-mâts!*

— Oui.

— Mais quand?

— Mon pauvre vieux, dit Cent dix-sept, tu crois donc que pour s'évader du bagne il suffit de limer ses manicles, de tromper la surveillance du portier-consigne, et d'entrer tranquillement dans Toulon.

— Mais dame! c'est comme ça pourtant que font les camarades.

— Eux, oui; mais, moi, non. Quand ils ont *filé*, le coup de canon retentit; toute la ville et les campagnes sont en émoi, et dix fois sur douze le forçat parti le matin est réintégré au bagne le soir.

— C'est assez vrai, ça.

— Moi, continua Cent dix-sept, je ne veux pas jouer ce jeu-là. C'est pour cela que, depuis cinq jours, je prepare notre évasion. Sois tranquille, quand nous serons dehors, on ne nous reprendra jamais.

— Vous, peut-être, mais moi...

— Toi non plus. Je t'ai pris dans mon jeu et je t'ai dit que nous ne nous quitterions plus. Je n'ai qu'une parole.

— Mes pauvres petites! murmura Milon.

— Au lieu de faire du sentiment, écoute-moi, reprit Cent dix-sept avec impatience. Je t'ai donc dit qu'il me fallait une femme dans mon jeu. Cette femme, je l'ai trouvée, et il faut qu'elle soit mon esclave.

Alors Cent dix-sept raconta à Milon la singulière histoire de Vanda, la femme russe qui pleurait une guillotine.

— Bon! dit le Colosse; mais qu'est-ce que cela peut lui faire qu'on fauche ou non l'Homme au chien?

— Elle a fait un vœu, un vœu en présence d'une tombe, celui d'arracher un forçat à l'échafaud; et tant que ce vœu ne sera pas accompli, cette femme ne nous appartiendra pas tout entière.

— Je commence à comprendre, dit Milon.

— C'est bien heureux, fit Cent dix-sept d'un ton railleur.

— Mais êtes-vous sûr de sauver le bonnet vert?

— Oui.

— Cependant, continua Milon, la cour martiale ne plaisante pas avec le code de la chiourme, non plus.

— Je le sais.

— Ce code dit que tout forçat qui aura tué un argousin sera puni de mort, et que l'exécution aura lieu dans l'enceinte du bagne, dans les vingt-quatre heures qui suivront le jugement.

— C'est bien là ce que j'ai calculé, dit froidement Cent dix-sept. C'est aujourd'hui lundi, n'est-ce pas?

— Lundi soir.

— Je crois que la chose se fera cette nuit.

— Après?

— L'Homme au chien sera jugé mercredi et l'échafaud se dressera jeudi matin.

Milon ne put se défendre d'un léger frisson.

— Eh bien! reprit Cent dix-sept, suppose que jeudi il survienne un événement qui empêche l'exécution.

— Ce sera pour le lendemain.

— Non, on n'exécute jamais le vendredi. Le jour où Dieu est mort n'est pas le jour des criminels.

— C'est juste, dit Milon. Alors, ce sera pour samedi.

— Oui, dit Cent dix-sept; mais samedi nous serons loin d'ici, camarade.

— Et où serons-nous?

— En pleine mer, à bord de mon navire. Ah! j'oubliais de te dire que j'ai été marin dans ma jeunesse. Ça me connaît, la mer. Je ferais le tour du monde sans me jeter à la côte.

— Et je serai avec vous?

— Oui.

— Et... *elle*?

— Elle aussi.

— Mais... l'Homme au chien?

— Pareillement.

— Voilà que je ne comprends plus de nouveau.

— Ça ne fait rien, dit Cent dix-sept.

Et il se souleva à demi.

— Que faites-vous? demanda Milon.

— J'écoute le bruit de la lime de l'Homme au chien.

— Vous lui avez donc donné une lime?

— Il en a trouvé une dans le manche du couteau.

— Et il scie ses fers?

— Oui, pour ne pas manquer son homme. Gare la ronde de minuit.

En ce moment, dix heures sonnaient.

— J'ai le temps de faire un somme, dit Cent dix-sept. Bonsoir, Milon. Quand le commissaire fera sa ronde, tu m'éveilleras.

Et Cent dix-sept cessa de parler.

. . . .

La ronde de minuit n'est pas quotidienne; elle n'est même pas ordinaire.

Pour que cette ronde ait lieu, il faut que des ferments de révolte ou d'évasion soient dans l'air.

Cent dix-sept, qui depuis quelques jours exerçait sur ses compagnons d'infamie un empire irrésistible, Cent dix-sept avait fait adroitement courir certains bruits sourds qui avaient éveillé l'attention du commissaire.

Ce dernier, depuis trois jours, visitait chaque salle au milieu de la nuit et faisait sonder les fers.

Il redoutait une évasion.

Donc, vers minuit, le commissaire parut accompagné de deux adjudants et de l'ouvrier libre Noël.

Celui-ci, depuis trois jours, était retenu dans l'Arsenal jusqu'à dix heures.

On n'avait de confiance que dans son coup de marteau.

Le bonnet vert, dit l'*Homme au chien*, était placé tout au fond de la salle n° 3.

Le commissaire entra.

Chaque forçat fut impitoyablement réveillé et chaque chaîne reçut le coup de marteau qui devait dire si elle avait été entamée ou non par la lime.

— Que le diable vous emporte! murmura Cent dix-sept quand son tour arriva.

Puis, feignant de reconnaître le commissaire, il s'excusa de son mieux.

Et quand le commissaire eut passé, il poussa Milon, et lui dit :

— Attention! tu vas voir...

Le commissaire, les deux adjudants et le forgeron arrivèrent au tollard, sur lequel l'Homme au chien était étendu et paraissait dormir.

Les deux adjudants qui accompagnaient le commissaire étaient Turpin, l'homme clairvoyant par excellence, et Massolet, le bourreau du chien.

Ce dernier portait la lanterne qui servait à éclairer l'opération du sondage.

Le forgeron souleva la couverture de crin végétal, c'est-à-dire de varech desséché et tissé qui recouvrait le forçat au bonnet vert.

Celui-ci paraissait dormir, et il était couché sur le ventre.

Puis, le forgeron donna un coup de marteau et poussa un cri.

En même temps, le forçat, tout vieux qu'il était, bondit sur le tollard.

Noël qui, sans doute, avait pris ses mesures et auparavant reçu des instructions du maître, Noël fit un brusque mouvement en arrière.

Ce mouvement, parfaitement calculé, renversa la lanterne que l'adjudant Massolet tenait à la main.

Et la lanterne s'éteignit et les ténèbres se firent.

En même temps on entendit des cris sauvages.

C'était le forçat qui, délivré de ses fers, s'était élancé sur son ennemi.

Puis le bruit d'une lutte qui réveilla toute la salle.

Puis un cri d'agonie, puis un cri de triomphe!...

Le cri d'agonie de Massolet frappé en dix secondes de dix coups de couteau.

Le cri de triomphe du meurtrier qui, dans les ténèbres, piétinant son ennemi frappé à mort, disait :

— C'est de la part de mon chien!

. . . .

Milon dit à Cent dix-sept :

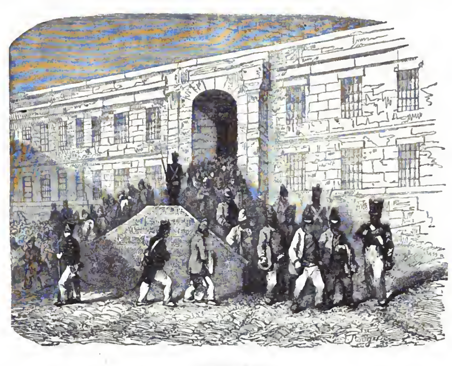
— Il ne serait pas si crâne, l'Homme au chien, s'il ne comptait sur toi.

— Tu te trompes, répondit Cent dix-sept, il s'attend à être fauché.

XVI

La cour martiale est expéditive.

C'était dans la nuit du lundi au mardi que le bonnet vert, surnommé l'Homme au chien, avait assassiné le garde chiourme Massolet.



Exécution d'un forçat.

A onze heures du matin, le mercredi, le meurtrier parut devant ses juges.

Trois hommes savaient au bagne que l'on ferait des efforts inouïs pour sauver le bonnet vert.

Ces trois hommes étaient Milon, l'ouvrier libre Noël, dit *Cocorico*, et le forçat Cent dix-sept.

Le bonnet vert l'ignorait.

Il s'attendait à mourir, et ce fut dans cette conviction qu'il parut devant la cour martiale.

Il avoua tout sans détours, simplement, en homme qui n'a vécu dix années que soutenu par l'espoir de mourir, et de mourir vengé.

La loi martiale ignore les circonstances atténuantes, quand il s'agit d'un forçat; elle est muette sur le recours en grâce auprès du souverain, et son application suit, à vingt-quatre heures de distance, le prononcé de l'arrêt.

A midi, le bonnet vert était condamné, et son exécution fixée au lendemain pour la même heure.

Le télégraphe électrique ne va pas plus vite qu'une nouvelle à travers le bagne.

Tout le monde savait, quelques minutes après, le sort du bonnet vert.

Massolet n'avait survécu que quelques heures.

Le repos de midi ce jour-là fut lugubre.

Il y a au bagne cent condamnés qui ont évité l'échafaud et n'ont dû leur salut qu'à un hasard providentiel.

Il y en a cent autres, qui, dans leurs projets d'évasion, ont calculé l'assassinat d'un gardien ou d'un portier-consigne.

Il n'en est aucun qui ne frissonne lorsqu'on vient leur dire que la guillotine va se dresser.

La guillotine du bagne est l'œuvre des forçats eux-mêmes.

Le bourreau et ses aides sont des forçats.

Mais les ouvriers qui travaillent à ce sinistre instrument n'ont jamais accompli leur tâche de bon cœur.

Il a fallu que le bâton jouât.

Le forçat qui a accepté pour quelques centilitres de vin et une prime de quelques centimes, ces redoutables fonctions s'est condamné, par là même, à vivre hors la loi de ses semblables. Il n'a pas l'*estime* de ses compagnons d'infamie.

Quelquefois le bourreau est un ancien exécuteur des hautes œuvres ou un de ses aides que ses vices ont conduit au bagne.

Alors cesse la proscription; l'ostracisme perd sa rigueur; le forçat est logique; il admet qu'un homme continue sa profession.

Mais, hors ce cas-là, le bourreau est un paria.

Le bourreau d'alors, était un ancien boucher.

Aussi grand et aussi fort que Milon, d'intelligence obtuse comme lui, doué d'un appétit féroce que le régime alimentaire du bagne ne parvenait pas à satisfaire, il avait sollicité le terrible emploi d'exécuteur, un peu pour donner un libre cours à ses instincts sanguinaires et beaucoup à son appétit.

Le code qui régit la chiourme accorde au bourreau la ration de vivres du patient.

Mais l'isolement qui s'était fait aussitôt autour de lui avait bientôt été pour cet homme un châtiment épouvantable.

Il était seul !...

Et de ce jour, le vorace n'avait plus eu faim; le boucher dont la jeunesse s'était écoulée dans un abattoir, et que l'odeur du sang grisait, avait eu horreur du sang.

Un jour, il était allé se jeter aux pieds du commissaire, le suppliant d'accepter sa démission.

Mais les règlements ne permettent point de résigner de telles fonctions (1).

Aussi cet homme traînait-il au bagne une existence épouvantable, et il eût donné tout son sang pour une poignée de main d'un compagnon.

Mais la poignée de main ne venait pas.

Quand il devait, le lendemain, infliger la bastonnade, il était malade pendant toute la nuit.

A peine, ce jour-là, connut-il le sort du bonnet vert, qu'il se sentit pâlir, et que ses dents s'entre-choquèrent bruyamment.

Sombre et morne, il était allé s'asseoir au bas d'une de ces grandes piles de bois qui encombrent le Mourillod.

C'était l'heure du repos, l'heure où les condamnés peuvent causer entre eux, et les condamnés passaient auprès de lui et pas un ne lui adressait la parole.

Quelques-uns même affectaient de se détourner de leur chemin et témoignaient par un geste de l'horreur qu'il leur inspirait.

Ce malheureux, les coudes sur ses genoux, la tête dans ses mains, accroupi plutôt qu'assis, jetait autour de lui, à travers ses doigts crispés, un regard triste et désolé.

Tout à coup un homme s'approcha.

Au bruit de ses pas le bourreau tressaillit et se leva brusquement.

L'homme approchait toujours.

Pourtant c'était un forçat, un forçat couplé, car son compagnon de chaîne suivait à distance.

Et cet homme, avançant encore, ne s'arrêta qu'auprès du bourreau.

— Que fais-tu là, *compagnon*? lui dit-il; et pourquoi donc es-tu seul?

— Je suis seul aujourd'hui, comme hier, comme demain, comme toujours, répondit le bourreau de sa voix triste et caverneuse. Ne me connaissez-vous pas?

— Tu t'appelles Jean le boucher?

— Non, Jean le bourreau, ricana le malheureux.

— Et ton lot, continua le forçat, est de vivre seul?

— Seul... toujours seul ! murmura le bourreau avec désespoir.

— Tu es à vie ici?

(1) Tous ces détails, empruntés à un livre ancien déjà et très-remarquable, les *Bagnes*, par Maurice Alboy, sont d'une exactitude rigoureuse.

— Oui.

— Quel âge as-tu?

— Quarante ans.

— Quel crime t'a amené parmi nous?

— J'ai tué ma femme, un soir que je rentrais ivre.

— Ainsi, reprit le forçat, tu es condamné au bagne pour toute la vie?

— Ah! gémit le bourreau, qu'est-ce que le bagne pour les autres et pour vous? vous causez, vous vous aimez parfois, vous vous servez les uns les autres.

— C'est vrai.

— Moi, je suis un maudit qu'on fuit.

— Pourquoi ne t'évades-tu pas?

— M'évader? est-ce possible? Mais vous devez bien savoir, compagnon, que personne ne peut s'évader sans le secours d'un ou de plusieurs camarades, et je n'ai pas de camarades moi.

— C'est juste.

— Je mourrai au bagne... et je mourrai bourreau.

— Peut être !... dit le forçat.

Ce seul mot fut pour le malheureux cette étoile qui brille tout à coup dans la nuit sombre pour les marins naufragés.

Il tressaillit, son visage s'empourpra et son cœur se prit à battre avec violence.

— Que voulez-vous dire? fit-il d'une voix tremblante et comme si on l'eût serré à la gorge.

— Tu souffres donc bien de voir les camarades se détourner de toi?

— Au point, répondit Jean le boucher, que je me prends à envier le sort du malheureux que je tuerai demain.

— Que donnerais tu pour une poignée de main?

— La moitié de mon sang.

Alors le forçat tendit la main au bourreau.

Celui-ci recula vivement.

— Ah! dit-il, vous vous moquez de moi...

— Non, dit le forçat.

Et il prit la main du bourreau et la serra.

Le ciel parut s'entr'ouvrir pour le réprouvé.

— Qui donc êtes-vous? fit-il, tandis qu'une larme brûlante jaillissait de ses yeux.

— Je me nomme ici Cent dix-sept, répondit le forçat.

Puis, le fascinant sous le regard étrange qui avait forcé Vanda la Russe à s'incliner.

— Et je viens, ajouta-t-il, te parler d'espérance.

Le bourreau secoua la tête.

— Il n'en est plus pour moi, murmura-t-il.

— D'espérance et de liberté, ajouta Cent dix-sept.

Le bourreau étouffa un cri.

— De liberté! exclama-t-il.

— Oui, dit Cent dix-sept.

— Vous me feriez libre?

— Oui.

— Et le stigmate de mon front s'effacerait?

— Si je le veux.

Le bourreau, ce géant aux larges épaules, cet homme qui courbait un homme sur la bascule de l'instrument de mort comme l'ouragan courbe en passant un brin d'herbe, se mit alors à trembler comme un enfant sous l'œil dominateur de Cent dix-sept.

Et comme Milon, comme Noël, il l'appela « maître » et lui dit :

— Que faut-il donc que je fasse pour cela?

— Il faut que tu sois mon esclave, répondit Cent dix-sept.

Et comme un garde-chiourme approchait, il s'en alla, traînant après lui Milon, le colosse au cœur de femme.

XVII

Il était trois heures du matin et le jour était loin encore.

Cependant, le sifflet des argousins se fit entendre dans la salle n° 2 du bagne.

C'était là que se trouvait l'escouade désignée pour dresser la lugubre machine.

Comme les démons endormis, réveillés tout à coup par le feu du ciel, les forçats se levèrent silencieux et mornes.

Pas un ne murmura, pas un ne témoigna par un signe son dégoût pour le sinistre travail qu'il allait accomplir.

Aux jours de suprême expiation, le bagne tremble tout entier.

Ces hommes qui ont passé par toutes les dégradations et par tous les châtiments n'en redoutent plus qu'un seul : l'échafaud.

Les nocturnes travailleurs sortirent en silence et la tête inclinée.

Une demi-heure après la cour du bagne voyait s'élever à la lueur des torches les bois de justice que l'on ajustait lentement.

Les argousins seuls parlaient pour activer le zèle des travailleurs.

Mais les travailleurs n'avaient pas de zèle et les coups de garcettes seuls avançaient la besogne.

A quelques pas, un homme suivait des yeux les sinistres préparatifs.

C'était le maudit à qui Cent dix-sept avait parlé de pardon, le prisonnier auquel il avait promis la liberté.

C'était le bourreau!

Quand le tréteau sinistre fut prêt, lorsque les deux bras rouges furent ajustés au-dessus, le terrible fonctionnaire alla chercher le couteau.

Lui et ses aides avaient passé la nuit à l'aiguiser.

Le couteau fut ajusté : puis on apporta une botte de paille et on essaya la machine.

C'est-à-dire que le bourreau pressa un ressort et que le couteau, en tombant, coupa la botte de paille en deux.

— C'est bien! fit le bourreau d'un signe.

Et, comme le jour commençait à paraître, les torches s'éteignirent, et les forçats qui venaient d'accomplir l'horrible besogne furent ramenés dans leurs salles.

Seul, le bourreau demeura sur le tréteau sanglant, achevant d'ajuster la guillotine en donnant à chaque chose ce que, par une épouvantable ironie, on pourrait appeler le coup d'œil du maître.

L'exécution ne devait pourtant avoir lieu qu'à midi; mais si l'échafaud se dresse dans l'enceinte du bagne, c'est pour que l'exemple soit terrible.

Aussi, quand au coup de canon de dîner l'heure de la fatigue arriva, les forçats, en sortant de leurs salles respectives, furent-ils contraints de passer devant l'instrument de mort.

En même temps, ils se croisèrent avec l'aumônier du bagne qui allait porter au condamné ses suprêmes consolations.

En passant auprès de l'échafaud, Milon détourna la tête.

— Tu as donc peur, toi? lui dit Cent dix-sept.

— Oui, répondit Milon. N'est-ce pas pour midi?

— Oui.

— Et tu espères encore le sauver?

Cent dix-sept haussa les épaules et répondit avec une certaine hauteur :

— Quand je promets, je tiens!

. . . .

Cependant le bonnet vert avait écouté les exhortations du prêtre avec ferveur.

Il avait près de soixante ans, et ses cheveux étaient blancs comme neige.

La haine qui avait empli si longtemps le cœur de cet homme grossier s'en était allée avec la vie de sa victime.

Maintenant il se repentait de son crime, maintenant il versait des larmes.

Mais ce sentiment d'orgueil humain qui n'abandonne jamais le criminel au moment suprême lui revint tout à coup :

— Ne croyez pas que j'aie peur de mourir, au moins, monsieur.

— Mon fils, répondit le prêtre, songez à Dieu, que votre repentir a touché sans doute.

Et il l'embrassa avec effusion.

Le bourreau et ses deux aides pénétraient dans le cachot: ils venaient procéder à ce qu'on appelle la *toilette*.

Mais pour un forçat cette opération n'est presque qu'une formalité.

Le forçat a déjà la tête rasée et point n'est besoin de lui couper les cheveux.

Le bourreau se contenta d'enlever avec ses ciseaux le col de la vareuse et celui de la chemise.

La veille, immédiatement après sa condamnation, on avait déferré l'*Homme au chien* et on lui avait mis la camisole de force.

Quand, à ce moment suprême, on lui eut enlevé ce dernier vêtement, il se trouva libre de tous ses mouvements pendant quelques secondes.

Alors le bourreau lui attacha les mains derrière le dos et, avec la même corde lui entrava les pieds, de façon qu'il ne pût désormais faire que des demi-pas.

Quand tous ces lugubres préparatifs furent terminés, le bourreau regarda le prêtre qui gardait maintenant le silence.

Le prêtre tira sa montre, il était midi moins sept minutes.

— Allons! fit le bourreau d'un signe de tête

— Mon fils, dit le prêtre au condamné, l'heure est venue pour vous de conquérir le ciel par une aspiration suprême. Je vous pardonnerai au nom du Tout-Puissant.

Et il le prit sous le bras, tandis que l'exécuteur demeurait respectueusement en arrière.

C'était la troisième tête que Jean le boucher allait faire tomber depuis qu'il était au bagne; et cependant il ne tremblait pas, cette fois, lui qui, depuis longtemps, pour une simple bastonnade qu'il allait infliger, avait des frémissements nerveux par tout le corps.

Le condamné sortit du cachot. Les argousins formaient la haie dans le couloir, sur les marches extérieures, et dans la cour, jusqu'au pied de l'échafaud.

L'Homme au chien, soutenu par le prêtre, marcha d'un pas assez ferme jusqu'au bout du couloir; mais arrivé sur la première des trois marches qui descendaient dans la cour du bagne, frappé en plein visage par une bouffée d'air libre et un rayon de lumière, il s'arrêta et jeta autour de lui un regard éperdu.

Un silence de mort régnait, et cependant il y avait trois mille hommes agenouillés dans cette étroite enceinte; leurs fers d'une main, leur bonnet de l'autre, à genoux et la tête nue, les forçats étaient courbés autour de l'instrument du supplice.

A chacun des quatre coins de la cour un canon chargé.

Tout à l'entour des condamnés une double haie d'argousins le fusil à l'épaule, tout prêts à faire feu au moindre signe de révolte.

Entre les forçats et la guillotine une bière; autour de cette bière la confrérie des pénitents qui venait réclamer le corps du supplicié.

Le condamné embrassa tout cela d'un coup d'œil et il se prit à trembler.

— Allons, mon fils, du courage, dit le prêtre.

Le condamné continua sa marche vers l'échafaud, sur la plate-forme duquel se trouvaient déjà les deux aides; deux forçats, agenouillés tout auprès de la guillotine, échangeaient quelques mots à voix basse avec un pénitent gris, profitant de ce que l'attention des argousins était concentrée tout entière sur le patient et l'échafaud.

Le condamné reconnut Cent dix-sept et Milon.

Milon était livide; Cent dix-sept un peu pâle, mais son visage conservait une expression de calme.

— Adieu, camarades, dit l'Homme au chien.

Et il mit le pied sur le premier degré de l'échafaud.

— Maître, murmura Milon, vous voyez bien qu'il est trop tard.

— Silence! fit Cent dix-sept.

On bouclait le patient sur la bascule.

— Maître, murmura le pénitent gris de la capote duquel sortait une voix de femme brisée par l'émotion, vous voyez bien que la mort va venir.

Cent dix-sept ne répondit pas.

Seulement, au moment où la bascule se renversa sous la lunette, et tandis que le prêtre descendait de l'échafaud, les narines de Cent dix-sept furent agitées d'un léger frémissement; il fronça le sourcil et son regard fixa le couperet sur lequel ricochait un rayon de soleil.

Alors le bourreau pressa le bouton qui devait faire tomber le couteau...

XVIII

Le couteau tomba rapide, foudroyant, entraînant le rayon de soleil qu'il reflétait.

En ce moment, tous les forçats baissèrent instinctivement la tête, et plusieurs fermèrent les yeux.

Seul, Cent dix-sept n'abandonna point le terrible couperet du regard.

Ce fut un drame qui se passa dans le dixième d'une seconde, un drame comme on n'en a jamais vu briller à la rampe, un drame que le geste serait encore trop long à raconter.

Le couteau venait de tomber, et cependant la tête du patient adhérait encore à ses épaules.

L'instrument de mort s'était arrêté, dans sa marche, à un demi-pied du cou du condamné. Comment?

Cent dix-sept seul eût pu le dire (1).

Il y eut un long frémissement parmi les forçats et même parmi les gardes-chiourme.

Tout autre foule qu'une foule composée de forçats aurait poussé une immense clameur.

Le patient se prit à hurler, secoua ses épaules et chercha à s'arracher de la lunette.

Mais le couteau ne tomba pas.

Le bourreau s'empara de la corde, remonta le couperet, puis lâcha de nouveau le ressort.

Le couperet retomba et s'arrêta au même point.

Alors la foule fit entendre un long murmure, qui couvrit les cris du patient.

Heureusement le commissaire s'élança vers l'échafaud :

— Retirez cet homme? dit-il, et qu'on le reconduise dans sa prison.

Par cet ordre, le sage administrateur du bagne obéissait, non seulement à un sentiment d'humanité, mais encore il prévenait une révolte.

— Je viens de vivre cent ans en une minute, murmura Cent dix-sept, qui essuya son front baigné de sueur.

— Qui donc êtes-vous, maître? murmura Milon frissonnant.

— Un homme à qui Dieu pardonnera peut-être un jour, murmura le forçat en courbant la tête.

Le pénitent à cagoule grise venait de s'évanouir.

Ses confrères l'emportèrent.

Avant de vérifier la cause de ce terrible accident, il fallait faire évacuer la cour et emmener le condamné.

Les forçats furent réintégrés dans les salles et le condamné dans son cachot.

Alors seulement on s'enquit de la cause de ce scandale horrible.

Les deux montants de la guillotine, ces bras rouges entre lesquels glisse le couteau, s'étaient resserrés par le bas, et il était nécessaire de démonter l'instrument tout entier, d'autant plus qu'une main criminelle avait enfoncé une douzaine de clous dans les deux rainures, qui se trouvaient ainsi faussées.

On fit venir des ouvriers libres; mais ils refusèrent de travailler.

Et l'on dut recourir au travail forcé des condamnés.

Le hasard, — un hasard habilement amené, — désigna Cent dix-sept parmi les travailleurs.

Un charpentier qui était au nombre des condamnés déclara qu'il fallait plus de douze heures pour réparer l'instrument.

C'était sans doute tout ce que voulait Cent dix-sept.

(1) Qu'on ne nous accuse pas d'invraisemblance. Un fait analogue s'est produit à Nevers, il y a une dizaine d'années. La machine avait, pendant la nuit, subi une déviation, due sans doute à l'humidité. La patiente, car c'était une femme, fut retirée de la lunette et placée, le dos tourné, sur une chaise, tandis que des charpentiers réparaient l'instrument.



Antoinette.

— Le bonnet vert est bien sûr, dit-il à Milon, de ne pas être exécuté aujourd'hui.

— Mais... demain...

— Demain, c'est vendredi.

— Et... samedi? fit encore le colosse.

— Samedi! répondit Cent dix-sept. Il n'y aura pas de samedi pour nous... au bagne du moins.

. . . .

Cependant, on avait reconduit le condamné dans son cachot.

A Toulon, le cachot du condamné à mort est situé à trente pieds sous terre. Il faut descendre trois étages pour y parvenir.

C'est un étroit réduit en maçonnerie qui semble défier toute tentative d'évasion.

Le bonnet vert, le malheureux *Homme au chien*, fut replongé dans cette sombre prison pour attendre que l'instrument de son supplice fût prêt.

Depuis madame Dubarry, qui demandait au bourreau une minute de répit, jusqu'au plus vulgaire des condamnés, le sentiment de la vie est tel, quand il a déjà vu briller le fer de la guillotine, que les quelques minutes que le hasard accorde au patient lui semblent un siècle de délices.

Le malheureux, une fois dans son cachot, se prit à rire et à pleurer de joie tour à tour.

Il avait entendu un gardien qui disait : Il y en a au moins pour une heure.

Une heure!

Encore une heure à vivre...

Dans un état moral qui tenait le milieu entre la prostration et le délire, le condamné balbutiait des mots sans suite, et se heurtait aux murs du cachot pour se convaincre de son existence.

Une heure s'écoula, puis une autre, et d'autres encore.

Poupart-Davyl et Comp. rue du Bac, 30

La peur avait repris le condamné.

Il tressaillait au moindre bruit; à chaque minute il croyait entendre dans l'escalier, par delà la porte ferrée, les pas du bourreau et de ses aides.

Aux heures succédaient les heures, et le faible rayon de lumière qui pénétrait par une meurtrière étroite dans le cachot s'était éteint.

Le condamné comprit qu'il était nuit, — c'est-à-dire qu'il avait encore douze heures à vivre.

On lui apporta à manger.

Mais il n'avait ni faim ni soif.

La nuit s'écoula, le petit rayon de jour reparut.

Alors le condamné se reprit à trembler, et ses dents s'entre-choquèrent.

Le gardien qui lui avait apporté à manger la veille, avait reçu l'ordre de ne point lui parler.

Une heure après le retour du jour, le condamné entendit un pas retentir dans l'escalier.

Alors, comme une bête fauve prise au piége, il se réfugia dans l'angle le plus obscur du cachot.

On venait le chercher sans doute.

La porte s'ouvrit, un homme entra.

C'était un gardien.

Comme la veille, il apportait des vivres au condamné.

Celui-ci poussa un hurlement de joie.

— Ce n'est donc pas pour maintenant? dit-il.

Le gardien secoua mystérieusement la tête.

Alors les instincts matériels reprirent le dessus chez cet homme; il mangea.

On l'avait débarrassé de sa camisole de force pour un moment, et le commissaire avait permis qu'on lui donnât du vin.

Il but et mangea avec avidité, comme un loup affamé, comme une bête brute; puis, quand on lui eut repassé la camisole, il se coucha sur la paille qui lui servait de lit, en proie à une sorte de somnolence fiévreuse.

— Si ça dure longtemps, murmura le gardien, il sera fou avant de mourir.

Et il sortit du cachot.

La journée s'écoula tout entière.

Le condamné semblait justifier l'opinion du gardien. Il avait le délire et prononçait des mots sans suite.

Tout à coup, vers le milieu de la nuit, il lui sembla entendre un bruit sourd, non point au-dessus, mais au-dessous de lui.

On eût dit celui d'un marteau frappant sans relâche une enclume.

Le condamné sortit un moment de sa léthargie morale et physique, et prêta l'oreille.

Le bruit se faisait toujours entendre et paraissait même se rapprocher.

Le condamné écoutait toujours.

Cela dura environ deux heures; le bruit se rapprochait et devenait plus distinct.

Et le condamné commença à comprendre qu'on creusait un tunnel au-dessous de lui.

Soudain le sol sur lequel il était couché parut s'ébranler.

Il se leva.

Le sol était dallé de fortes pierres, larges de deux pieds environ.

Les coups de pioche ou de marteau étaient devenus bruyants. Tout à coup une des dalles du sol s'ébranla, se sépara de ses voisines et fut brusquement soulevée.

En même temps, par un trou béant, la tête d'un homme apparut.

XIX

La tête qui venait d'apparaître au milieu de ce trou béant était coiffée d'un chapeau ciré de marin.

Après la tête se montrèrent les épaules, puis les bras s'étendirent en croix sur le sol, et l'homme tout entier se dressa dans le cachot.

Il avait posé sur le bord du trou une lanterne sourde.

L'Homme au chien recula stupéfait et jeta un cri.

— Cent dix-sept! dit-il.

— Si tu veux que ta tête continue à tenir sur tes épaules, répondit le forçat, tais-toi et suis-moi.

— Vous suivre? exclama l'Homme au chien.

— Et tout de suite, répondit Cent dix-sept, car dans quatre ou cinq heures on va venir te chercher. Et, cette fois, ce sera pour de bon, car je n'ai pas enrayé la nouvelle machine. Comprends-tu maintenant?

Le condamné comprenait si peu que le délire le reprit.

— Je crois bien que je suis mort, dit-il, et que tout ce qui m'arrive maintenant se passe dans l'autre monde.

Cent dix-sept était à peine de taille ordinaire; il était mince et fluet; on eût dit un élégant cavalier du boulevard des Italiens, jeté au bagne à la suite de quelque drame ténébreux.

L'Homme au chien était grand et fort; il avait presque la carrure d'épaules de Milon.

Cependant Cent dix-sept le prit dans ses bras comme il eût fait d'un enfant.

— Si tu deviens fou, tant pis pour toi, dit-il, mais il faut que je te sauve, et je te sauverai!

Et il le poussa dans cet abîme mystérieux qui venait de s'ouvrir.

Le condamné y tomba en poussant un cri.

Mais la chute qu'il venait de faire eut pour résultat de lui rendre sa présence d'esprit.

Cent dix-sept le rejoignit, toujours muni de sa lanterne sourde.

Alors le condamné put voir le lieu où il se trouvait

C'était une espèce de boyau souterrain qui allait se rétrécissant comme dans un trou à renard.

— Voyons, lui dit Cent dix-sept, comprends-tu, maintenant?

— Oui, répondit le bonnet vert. Vous venez me sauver.

— C'est fait si tu continues à me suivre.

— Mais, où me conduisez-vous?

— Viens toujours.

Et Cent dix-sept montra alors le travail mystérieux.

— Il a fallu cinq jours pour creuser ce joli chemin, dit-il, et on n'a pas perdu de temps, je t'assure.

— Et... c'est pour moi? fit le condamné qui ne s'expliquait point l'intérêt qu'il inspirait à Cent dix-sept.

— Non, répondit le forçat; pour un autre que tu as connu sans doute, et qu'on n'a pas pu sauver.

En même temps il reposa sa lanterne sur le sol, tira

un couteau de sa poche et coupa la manicle de la camisole de force.

Le condamné se trouva libre.

— A présent, en route! dit Cent dix-sept.

Et il se mit à marcher devant, courbant d'abord la tête, puis s'accroupissant, puis finissant par ramper à plat-ventre, car le boyau souterrain allait toujours en se rétrécissant.

Le condamné avait retrouvé toute sa raison, et l'espoir de la vie, l'instinct de la liberté le mordaient au cœur.

Il suivit Cent dix-sept, finissant comme lui par avancer à plat-ventre.

Le trajet fut long.

Quelquefois Cent dix-sept s'arrêtait pour prêter l'oreille ; puis il se remettait en marche.

A un certain moment, le condamné s'aperçut que la route souterraine montait peu à peu, comme si elle eût voulu rejoindre la surface du sol.

— Sais-tu où nous sommes ici? demanda Cent dix-sept.

— Non.

— Sous les murs de l'Arsenal.

— Ah!

Au bout de vingt minutes, le boyau parut s'élargir un peu.

En même temps une bouffée d'air humide vint frapper le condamné au visage.

Alors Cent dix-sept éteignit sa lanterne :

— Avance toujours! dit-il en tournant la tête.

A mesure que le condamné continuait son chemin, l'air devenait plus vif.

— Une belle nuit pour une évasion ! murmura Cent dix-sept. Il pleut là-haut comme le jour du déluge.

Enfin, au bout de quelques minutes encore, Cent dix-sept s'arrêta pour tout de bon.

L'Homme au chien put alors passer sa tête par dessus l'épaule du forçat et regarder devant lui.

Il avait aperçu quelque chose de moins noir que les ténèbres du souterrain, et il reconnut qu'ils étaient au bout.

L'orifice du boyau aboutissait au bord de la mer, dans un endroit désert, de l'autre côté du port marchand.

La nuit était sombre; il ventait tempête, comme disent les marins, et la mer était soulevée en lames énormes qui venaient parfois obstruer l'entrée du souterrain et qui couvrirent d'écume, par deux fois, Cent dix-sept et le condamné. En même temps, il tombait une pluie torrentielle.

— Prends garde qu'une lame ne t'emporte, murmura Cent dix-sept.

La mer était au-dessous ; ni à droite, ni à gauche la moindre langue de terre ou de sable.

— Sais-tu nager? demanda Cent dix-sept.

— Je l'ai su, mais il y a si longtemps!

— Il vaut encore mieux se noyer qu'être guillotiné. Allons! déshabille-toi lestement. Si les forces te manquent, je te soutiendrai. Autrefois, je nageais comme un terre-neuve.

En un clin d'œil le condamné fut nu comme un ver. Cent dix-sept déroula une corde qu'il avait autour de sa ceinture et en donna un bout au condamné.

— Maintenant, dit-il, attendons!

La pluie était si intense qu'on eût dit un brouillard qui réunissait la terre et le ciel.

La mer roulait des montagnes d'écume et déferlait avec furie.

On eût dit l'Océan brisant ses lames houleuses contre les rochers du Finistère.

Cent dix-sept eut un sourire moqueur et dit au condamné :

— Quand on s'apercevra de notre évasion, le diable m'emporte si on supposera que nous sommes partis par mer!

— Mais où comptez-vous donc m'emmener? demanda le condamné, qui grelottait sous le vent et la pluie.

— Où tu voudras, répondit Cent dix-sept.

— Je ne comprends pas, répondit l'Homme au chien.

— Tu comprendras tout à l'heure.

En ce moment, un bruit aigu domina le roulement du tonnerre, les mugissements du vent et les colères de la mer; puis un éclair se fit, et à la lueur de cet éclair le condamné vit à cent brasses, au large, une chaloupe qui dansait sur la lame.

Le bruit qui venait de retentir était un coup de sifflet.

Cent dix-sept prit à sa ceinture un sifflet de contremaître d'équipage et répondit au signal.

— A l'eau! dit-il à son compagnon.

Et il se jeta à la nage tout vêtu, sans même quitter son chapeau ciré, retenu à son cou par un fil de caoutchouc.

Le vieux bonnet vert n'hésita pas. Mais la nuit était si noire et la mer si grosse que sans le bout de corde que lui avait donné Cent dix-sept, il n'aurait pu le suivre.

Cependant le vieillard savait nager et l'instinct de la conservation rendit à ses membres toute la souplesse et toute la vigueur de la jeunesse.

La chaloupe n'osait avancer plus près de la côte, de crainte de se briser sur quelque récif, et les ténèbres étaient si épaisses que lorsque les éclairs s'éteignaient, les deux nageurs, sans cesse roulés par la lame, ne s'apercevaient plus.

Mais les coups de sifflet se succédaient de minute en minute et guidaient Cent dix-sept.

Enfin, un dernier éclair lui montra la chaloupe tout près de lui.

Il fit un dernier effort, fendit une dernière lame et se cramponna à un aviron qu'on lui tendit.

Il était temps! le bonnet vert était à bout de forces et se sentait couler au fond de l'eau.

On fut obligé de le hisser à bord, où Cent dix-sept monta lestement le premier.

Il y avait deux hommes dans la chaloupe, deux *compagnons*, comme on disait au bagne.

Un nouvel éclair permit au condamné de les reconnaître... et il jeta un cri d'effroi.

Ces deux hommes, qui avaient dépouillé la livrée d'infamie pour revêtir des vareuses de matelots, étaient Milon et Jean le boucher, c'est-à-dire le bourreau!

— Ne crains rien, dit celui-ci au bonnet vert; je ne suis plus l'homme qui tue. Grâce au maître, je suis devenu l'homme qui sauve.

Au *Deux-Mâts*, d'abord! commanda Cent dix-sept,

sur les épaules ruisselantes duquel Milon jeta respectueusement un caban de marin.

Et la chaloupe continua à danser sur la lame comme une blanche mouette qui se joue de l'orage.

Pendant une beure, la frêle embarcation roula du sommet des vagues dans les abîmes inconnus, pour remonter encore et descendre toujours.

A mesure qu'elle gagnait le large, la mer devenait plus forte et la nuit plus sombre.

Pourtant un nouveau coup de sifflet domina enfin la tempête, et un éclair, qui déchira la voûte du ciel, montra dans le lointain aux quatre hommes la chaloupe le petit *Deux-Mâts*, inclinée sur la hune et ses voiles à demi carguées.

La chaloupe eut autant de peine à aborder le navire que, tout à l'heure, les deux nageurs à se hisser dans la chaloupe.

On lui lança des cordes, et Cent dix-sept parvint le premier à sauter sur l'échelle de tribord.

En haut de l'échelle retentit un cri de joie.

A la lueur du fanal de poupe, il vit un petit mousse qui lui jeta ses deux bras autour du cou en disant :

— Ah ! vous êtes enfin sauvés !

— Tous, fit Cent dix-sept qui vint avec calme baiser au front Vanda la Russe.

Car c'était elle, qui avait repris son déguisement de marin. Et tandis que les trois autres forçats montaient à bord, elle lui dit :

— Voilà votre navire, monsieur. Le capitaine vous attendait pour vous en remettre le commandement.

Alors un homme s'approcha et salua Cent dix-sept. C'était un vieux marin à visage basané.

— C'est un Maltais, dit Vanda ; il ne sait pas un mot de français.

— Tant mieux ! répondit Cent dix-sept, nous pourrons causer à l'aise.

Et il adressa la parole au Maltais en italien.

— La mer est mauvaise, n'est-ce pas ? lui dit-il.

— Oui, maître, répondit le capitaine.

— Pourrons-nous être hors de la vue des côtes avant le jour ?

— Je ne crois pas ; mais, ajouta le Maltais, je suis sorti du port de Toulon hier soir, à l'entrée de la nuit. Mes papiers sont en règle et nous naviguons sous pavillon britannique.

— C'est bien ! fit Cent dix-sept.

Et il descendit dans la cabine qu'on avait préparée pour lui.

Vanda le suivit.

— Eh bien ! lui dit-il alors, ai-je tenu ma promesse ?

— Oui, répondit-elle en s'agenouillant devant lui comme une esclave. Je vous obéirai et vous suivrai partout.

— Sais-tu où nous allons ?

— Peu m'importe !

— En Italie d'abord, puis à Paris.

— A Paris ! fit-elle avec un sentiment d'effroi.

— Il le faut bien, répondit-il avec un accent mélancolique, c'est là que me pousse la destinée.

Elle se courba plus encore devant cet homme qui la dominait si complétement.

— Maître, dit-elle, je vous ai dit mon histoire. Ne me direz-vous jamais la vôtre ?

— A quoi bon ? fit-il.

Puis il leva les yeux vers le sabord au travers duquel on apercevait le ciel sombre et tourmenté, dans lequel galopaient les nuages comme une fantastique armée en déroute ; et pendant une ou deux minutes, il parut évoquer les fantômes de ce passé mystérieux et formidable qui pesait sur lui.

Puis, saisissant une des mains de la jeune femme :

— Eh bien ! écoute, dit-il. Je suis peut-être plus criminel encore que l'homme que tu as pleuré si longtemps. J'ai été voleur, assassin, fils dénaturé, ami pervers ; j'ai mérité cent fois la mort ; mais un jour, dans mon cœur souillé par tous les vices, corrompu par toutes les hontes, Dieu a laissé tomber un sentiment honnête, comme brille parfois une étoile au milieu de la tempête.

T'a-t-on jamais dit l'histoire du forçat Cogniard, ce brillant comte Pontis de Sainte-Hélène, qu'un compagnon de chaîne reconnut un jour à la tête de sa légion, la poitrine couverte de décorations et de crachats ?

Cet homme avait volé un nom, et, sous ce nom, il était devenu brave et il avait conquis l'estime de tous.

Comme lui j'avais volé un nom.

Pendant trois années, sous ce nom volé, j'ai ébloui Paris de mon luxe, de mon esprit et de ma bravoure. J'avais l'épée à la main comme un vrai gentilhomme ; j'ai failli devenir grand d'Espagne.

Deux saintes femmes m'ont aimé, idolâtré sous ce nom. La mère et la sœur de l'homme dont j'avais pris le nom.

Et ces deux femmes, j'avais fini par les aimer comme si l'une eût été ma mère, comme si l'autre eût été ma sœur.

La première est morte, mais... la seconde...

La seconde vit encore, et celle-là, je crois que je donnerais tout mon sang pour elle.

— Mais, dit Vanda, elle a su votre condamnation ?

— Non, dit Cent dix-sept. Cependant on a retrouvé son vrai frère ; mais ce frère, elle ne l'a jamais revu ; mes persécuteurs, ceux qui m'ont démasqué, si cruels qu'ils aient été pour moi, ont eu pitié d'elle.

Tandis qu'on m'envoyait au bagne, le vrai frère partait pour les Indes avec la femme que, moi, j'avais voulu épouser. C'est là qu'il est encore.

— Et vous ne l'avez jamais revue ? demanda la jeune femme russe avec émotion.

— Si, une fois, au bagne de Cadix, en Espagne, où d'abord on m'avait jeté, et où la justice française est venue me réclamer ; mais j'étais défiguré, méconnaissable, et elle passa auprès de moi sans me reconnaître.

Je venais de me casser la jambe et je souffrais comme un damné.

« — Pauvre homme ! » dit-elle en passant.

— Oh ! murmura Cent dix-sept, il y a dix ans de cela, mais j'ai pleuré des larmes de sang depuis ces dix années .. Pauvre sœur !...

— Et vous voudriez la revoir ?

— Si je voudrais ! Ah ! peux-tu en douter ? Je voudrais être assez méconnaissable pour qu'on ne pût me reconnaître ; mais, en même temps, vivre auprès d'elle, sous un nom et un visage d'emprunt, ce serait mon rêve. Et, certes, il faut bien que j'aie appris enfin la vérité pour songer à cela.

— Qu'avez-vous donc appris ?



Le comte Pontis de Sainte-Hélène reconnu par un ancien compagnon de chaîne. (Page 36).

— Que son véritable frère, heureux aux Indes, ne songe pas à en revenir.

— Et il lui écrit?

— Oui, et, pour elle, l'homme qui lui écrit, c'est moi.

— Et depuis quand savez-vous cela ?

— Depuis huit jours seulement, et c'est pour cela que, pendant dix années, j'ai cru qu'elle me méprisait; que son cœur, ouvert au véritable frère, était plein de peine et de dégoût pour moi.

Pendant dix ans, je suis demeuré au bagne, n'osant même songer à une évasion, moi qui, tu le vois, me suis échappé si facilement cette nuit.

Depuis huit jours, je sais que l'homme dont j'avais pris le nom est toujours aux Indes et qu'elle ne l'a jamais vu.

Comprends-tu?

— Oui, murmura-t-elle pensive.

Cent dix-sept fut interrompu par Milon qui descendit en toute hâte :

— Maître! maître! dit-il, la mer est de plus en plus mauvaise... Les matelots ont peur que nous ne soyons rejetés à la côte.

— Allons donc! répondit Cent dix-sept.

Et il courut en toute hâte sur le pont, arracha le porte-voix au vieux marin, monta sur le banc de quart et commanda la manœuvre.

Pendant le reste de la nuit, cet homme qui, la veille encore, était chargé de chaînes, domina la tempête et lutta corps à corps avec elle.

Au matin, comme la pluie cessait, le vent s'apaisa et le jour parut.

Dans le lointain, au nord, les roches blanches qui dominent Toulon apparaissaient estompées par la brume.

Quatre coups de canon retentirent à cinq minutes d'intervalle, et le bruit des détonations arriva jusqu'aux oreilles de Cent dix-sept et de ses compagnons.

— Un pour moi, dit-il en souriant, et sans descendre de son banc de quart, un pour Milon, un pour le bourreau, et le quatrième pour le patient.

On s'aperçoit au bagne de notre évasion, mais il est un peu tard.

— Oh! maître! dit Milon, vous qui arrêtez le fer prêt à trancher une tête, vous qui dominez les colères de la mer, qui donc êtes-vous?

— Qui donc es-tu, démon, fit la jeune femme, toi dont le regard pénètre jusqu'au fond de mon âme et me bouleverse?

— Maître, murmura le condamné, qui donc êtes-vous, et qu'ai-je donc fait pour que vous m'arrachiez à l'échafaud?

— Et moi, maître, dit à son tour le bourreau, moi à qui vous avez tendu la main, oserai-je vous demander votre nom?

— Attendez! dit Cent dix-sept.

La tempête s'était calmée; le deux-mâts, à la voix de son jeune capitaine, se couvrit de toile et se mit à courir vent arrière. Puis, quand les côtes de France eurent disparu dans la brume du matin, alors un sourire vint aux lèvres de Cent dix-sept :

— Vous voulez savoir mon nom? dit-il. Je m'appelle ROCAMBOLE!

Et le deux-mâts continua sa course vers la haute mer.

. . . .

PREMIÈRE PARTIE

Les Orphelines.

I

Il est une heure à peu près unique, en hiver, six heures du matin, où le faubourg Saint-Honoré est silencieux et désert comme une nécropole.

Les équipages qui ont roulé toute la nuit viennent de rentrer, les bals sont finis ; les hôtes aristocratiques du noble quartier soufflent leurs bougies, et le petit monde, comme on dit, ne se lève pas encore.

A peine, à un coin de rue, aperçoit-on un boucher ouvrant la grille de son étal, ou un fruitier qui développe, en rentrant de la halle, les volets de sa boutique.

Déserte entre les plus désertes est la rue d'Anjou-Saint-Honoré.

Il s'y trouve plus d'hôtels que de maisons à locataires ; chaque demeure renferme des habitants aisés qui ne se soucient ni de la froidure du matin, ni de cette pluie fine et serrée que dégage, le matin surtout, le brouillard jaune que novembre étend sur Paris comme un linceul.

Cependant, au numéro 19, bien avant six heures, et lorsque le quartier retentissait encore du bruit des voitures qui rentraient dans les différents hôtels, une fenêtre s'ouvrait au second étage, et derrière les vitres s'allumait cette lampe dès lors immobile, à la lueur de laquelle le passant le moins intelligent ne se trompe jamais, — la lampe du travail.

Quelquefois, à l'époque où commence notre récit, celui qui se fût abrité sous le porche d'une maison voisine, aurait pu voir, en levant les yeux, une tête de femme, un visage chaste et candide de jeune fille exposé pendant quelques minutes à l'air froid du matin, moyen énergique de chasser les dernières langueurs du sommeil.

Puis la fenêtre se refermait, et derrière les vitres, auprès d'une table qui supportait la petite lampe à abat-jour, on voyait la jeune fille au travail.

Non pas, comme on le pourrait croire, un travail de couture ou de broderie, mais un labeur d'un ordre plus élevé.

Auprès de la lampe, il y avait des livres, et la jeune fille écrivait en les consultant.

Or, un matin de la fin de novembre 186. ., entre quatre et cinq heures, deux jeunes gens, débouchant à pied par la rue de Suresnes, s'avancèrent à bas bruit sur le trottoir de droite, l'opposé, par conséquent, de celui de la maison n° 19.

Chaudement enveloppés dans leurs pardessus d'alpaga, le cigare aux lèvres, les mains dans leurs poches, ils causaient à mi-voix.

— Tu vas voir, disait l'un, que chez la marquise de Bois-Haudry, ma cousine, d'où nous sortons, et qui passe pourtant pour recevoir les plus jolies femmes de Paris, il n'y en a pas une aussi belle.

— Mon pauvre Agénor, répondit l'autre, je te crois un peu fou.

— Pourquoi donc ?

— Amoureux ou fou, ce qui est pour moi la même chose, quel âge as-tu ?

— Vingt-six ans, tu le sais bien.

— Cet âge confirme mon dire : Les gens comme nous, très-cher, quand ils ont cinquante bonnes mille livres de rente, ne vont point s'amuser à de pareilles intrigues. Nous avons dans le monde une foule de femmes, entre trente et quarante ans, qui sont ravissantes et compatissantes.

— Bien. Après ?

— Nous avons dans le monde galant une quantité de jolies filles de théâtre ou d'ailleurs qui posent convenablement un homme du club *des Asperges.*

— C'est vrai.

— Et j'avoue que chercher en dehors est une chose que je ne comprends plus.

— Viens toujours, tu verras... dit celui à qui son compagnon avait donné le nom d'Agénor.

Et ils ne s'arrêtèrent qu'en face du numéro 19.

La fenêtre venait de s'ouvrir et montrait le joli visage annoncé, sur lequel la petite lampe projetait toute sa clarté.

— Hein ! qu'en dis-tu ? fit Agénor.

L'autre prit son lorgnon et regarda attentivement la jeune fille.

— Parole d'honneur ! dit-il, et aussi vrai que je me nomme Oscar de Marigny, je la trouve charmante.

— N'est-ce pas ?

— Mais qu'en veux-tu faire ?

— Mon bon, reprit Agénor, j'ai des idées à moi, vois-tu, et faire comme tout le monde me déplaît horriblement. Je suis ce que les Anglais nomment un *excentrique.*

— Ou du moins, fit Oscar avec une pointe de raillerie, tu t'efforces de le devenir.

— Soit. Écoute donc. Quand la petite m'aimera... et on aime toujours un homme comme moi, je la parerai comme une châsse, je lui donnerai un huit-ressorts et je la produirai un beau matin aux courses de Chantilly, comme un événement ; je dis mieux : comme un coup de canon, car personne ne s'y attendra.

— Parfait. Mais t'aimera-t-elle ?

— Il le faudra bien.

— C'est peut-être tout ce qu'il y a de plus honnête...

— Certainement, mais j'ai mes renseignements.

— Ah ! voyons ? Mais d'abord qu'est-ce qu'elle fait donc là-haut ?

— Elle écrit.

— Un bas-bleu ? fit dédaigneusement Oscar.

— Non un traducteur. Elle fait des traductions de l'anglais à dix francs la feuille pour un libraire qui les revend cent soixante à un journal...

— Pauvre fille ! Mais elle est donc instruite ?

— Elle était sous-maîtresse dans un pensionnat ; elle dessine, fait de la musique et parle anglais comme toi et moi qui sommes des hommes de cheval.

— Orpheline, sans doute ?

— Oui et non.

— Voici qui est plus difficile à expliquer que les traductions d'anglais.

— Écoute donc, cher, mon valet de chambre est un garçon intelligent, je l'ai envoyé à la découverte. Pour deux louis, le portier de cette maison a jasé tant qu'il

a voulu, et voici ce qui résulte des renseignements recueillis :

La petite était donc sous-maîtresse dans un pensionnat et avait été élevée par la directrice qui l'aimait comme sa fille. Il paraît qu'il n'y a pas de l'eau à boire dans ce métier-là et que de déconfiture en déconfiture, le pensionnat a fini par faire faillite.

— Alors, la jeune fille s'en est allée ?

— Non, elle a pris la pauvre directrice malade, à moitié aveugle et ruinée de fond en comble à sa charge, et elle s'est mise bravement à travailler.

Elle fait des traductions la nuit, donne des leçons de peinture et de piano le jour, porte des robes de laine, déjeune d'un petit pain, et, malgré tous ces miracles de travail et d'économie, elle arrivait à peine à joindre les deux bouts, lorsque la situation de la vieille directrice s'est empirée tout à coup et a nécessité des consultations de médecins célèbres, des remèdes onéreux, des veilles pendant lesquelles les traductions sont demeurées suspendues.

— Et la gêne est venue ?

— La misère, mon ami. Le loyer n'est plus payé, et le Dieu des amoureux a voulu que le propriétaire de cette maison justifiât par son caractère le nom grotesque et odieux qu'il porte. Il s'appelle ***Durpillard !*** Tu penses que lorsque j'arriverai comme un ***Deus ex machina***, je serai bien reçu.

Oscar haussa les épaules ;

— Mille excuses, mon très-cher; je te prenais pour un niais tout à l'heure. Tu es un profond scélérat, et j'avoue même que, tout roué que je suis, j'hésiterais à te suivre dans cette voie.

— Bah !

— Les femmes indépendantes qui nous aiment sont libres de le faire, et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, reprit Oscar de Marigny; mais spéculer sur la misère pour séduire une pauvre jeune fille, n'est-ce pas une action honteuse, un outrage fait à la société ?

— Mon bon, répondit froidement Agénor, je me suis dit tout cela, seulement...

— Seulement ?

— Je me suis répondu que le premier petit commis tentera tôt ou tard l'aventure si je me retire, réussira probablement, et ne changera rien à la situation de la pauvre enfant.

Oscar ne répondit pas.

— Et puis, continua Agénor, je ne suis pas homme à abandonner une femme le lendemain. Je lui ferai un sort.

— C'est bien le moins...

— Et, enfin, dame ! j'ai une bonne excuse en agissant ainsi.

— Ah !

— Je l'aime, mon cher, ce qui est bête, après tout, mais je l'aime à en perdre le sommeil et le goût du ***trabucos***.

— Veux-tu un bon conseil ? dit Oscar.

— Voyons !

— Tu es majeur depuis longtemps, maître de ta fortune et libre de faire ce que bon te semblera.

— Oh ! certainement.

— Elle est bien élevée, dis-tu, et certes, si ce qu'on t'a raconté est vrai, c'est un cœur d'or...

— Eh bien ?

— Épouse-la.

Agénor partit d'un bruyant éclat de rire.

— Mais mon bon, dit-il, ça n'a pas l'ombre du sens commun cela ! Tu es archifou !

— Soit, mais je ne veux pas être ton complice. Adieu, je vais me coucher.

Et l'ami d'Agénor s'éloigna, laissant celui-ci planté sur le trottoir, en face du numéro 19.

Le jour commençait à poindre, et la laborieuse enfant venait d'éteindre sa lampe.

II

L'appartement habité par cette jeune fille, dont M. Agénor s'occupait à son insu, était situé au second étage, sur la rue.

La maison était d'honnête apparence; l'appartement le plus cher était de deux mille francs, le meilleur marché de huit cents.

C'était un de ces derniers qu'habitait mademoiselle Antoinette.

On ne lui connaissait pas d'autre nom, et la pauvre enfant elle-même n'avait jamais su celui de ses parents.

La maîtresse de pension infirme que mademoiselle Antoinette avait prise à sa charge s'appelait madame Raynaud.

Elle avait connu des jours meilleurs.

Femme d'un répétiteur à Charlemagne, elle s'était vouée comme lui à l'enseignement. Longtemps le petit pensionnat qu'elle dirigeait à Auteuil avait prospéré, puis son mari était mort, et, dès lors, la pauvre femme avait vu sa modeste fortune s'évanouir lentement.

Elle avait élevé deux jeunes filles qu'un était venu lui confier un soir avec grand mystère, et dont la première année de pension avait été richement payée.

Mais, l'année suivante, la belle dame qui venait voir les petites jumelles, et qu'elles appelaient maman, n'avait plus reparu.

Madame Raynaud l'avait attendue en vain. La pension n'était plus payée et les années s'écoulaient.

L'institutrice avait adopté les deux orphelines; et quand le jour de sa ruine arriva, les deux jeunes filles, qui avaient alors dix-huit ans, lui dirent simplement :

— Vous avez été notre mère, nous travaillerons et serons vos filles.

L'une, Madeleine, était entrée dans un pensionnat comme sous-maîtresse.

L'autre, Antoinette, n'avait point voulu se séparer de sa mère adoptive.

Un jour, il y avait un an de cela, à l'époque où commence notre récit, Madeleine avait cru voir s'ouvrir pour elle tout un avenir.

Une famille russe l'avait prise comme dame de compagnie.

Elle était partie.

Chaque mois elle envoyait une petite somme à sa sœur, et le travail obstiné des deux enfants parvenait à suffire aux besoins de la pauvre infirme et du modeste ménage, lorsque cette maladie grave, qui avait mis et mettait encore les jours de madame Raynaud en péril, était venue changer cette demi-aisance en une gêne horrible.

Le terme d'octobre n'avait point été payé, non plus que celui de juillet.

Mais ces dames étaient fières, comme disait la mère Philippe, concierge de la maison, et elles étaient capables de laisser vendre leurs meubles plutôt que de demander aide et secours à quelqu'un.

Antoinette, après avoir passé quinze nuits consécutives au chevet de madame Raynaud, avait repris son travail quotidien aussitôt que les médecins avaient jugé inutile qu'on veillât la malade plus longtemps.

Elle se levait à quatre heures, allumait sa lampe et travaillait à la traduction de romans anglais.

A sept heures, elle entrait sur la pointe du pied dans la chambre de la malade, se retirait si celle-ci dormait encore, ou bien causait avec elle une demi-heure.

A huit heures, la concierge venait faire le ménage.

Alors Antoinette s'habillait, lissait ses beaux cheveux châtains en deux bandeaux pudiques, passait un col tout uni sur une robe modeste, se coiffait d'un petit chapeau bien simple, jetait sur ses épaules rondelettes un châle de laine commun, et partait donner ses leçons.

A onze heures elle rentrait, retravaillait à ses traductions jusqu'à quatre heures, et s'occupait alors des soins du ménage.

C'était elle qui raccommodait le linge de la maison et le repassait; elle qui faisait le dîner et mettait la table, car la femme de ménage ne venait que le matin.

Quelquefois madame Raynaud pleurait d'attendrissement et murmurait :

— Mon Dieu ! ne me rappellerez-vous donc pas à vous, que je soulage de mon lourd fardeau cette chère et courageuse créature ?

Et si Antoinette entendait ces paroles, elle se jetait au cou de la pauvre femme et lui disait :

— Oh ! maman... c'est mal... c'est bien mal ! Que veux-tu donc que je devienne sans toi ?

On pourrait croire, après les explications qui précèdent, que mademoiselle Antoinette était une grande et pâle jeune fille, à la beauté de madone, à la taille frêle, aux mains diaphanes, ayant à de rares intervalles un triste sourire sur des lèvres minces et décolorées. Il n'en était rien.

Antoinette était de taille moyenne, un peu rondelette, jolie à croquer et d'un tempérament robuste. Elle était rieuse à ses heures, ne désespérait pas de l'avenir, et avait coutume de dire que Dieu donne à ceux qui travaillent la force physique et la gaieté.

Cedendant, ce matin-là, Antoinette avait les yeux un peu rouges au moment où elle éteignit sa lampe et continua à travailler, aidée par le faible et blafard rayon de jour que le brouillard laissait arriver jusqu'à elle.

Antoinette venait d'écrire à sa sœur la lettre suivante :

« Ma bonne Madeleine,

« Je n'ai pas voulu t'attrister inutilement tant que le mal paraissait devoir être sans remède. Aujourd'hui que le courage m'est revenu, et que Dieu, qui nous a toujours assistées, semble vouloir abréger notre temps d'épreuve, je puis bien te dire par quelles angoisses j'ai passé depuis six mois.

« Maman Raynaud a failli mourir ; elle était devenue tout à fait aveugle, et sa raison s'en allait. Tu penses bien que je n'ai pas hésité : j'ai appelé les médecins les plus en renom.

« Nos petites économies sont parties. Tu sais bien que, pour rien au monde, je n'aurais voulu demander des soins gratuits.

« D'ailleurs, nous avons un logement décent, un mobilier très-convenable dans sa simplicité, et nous sommes, comme on dit, des pauvres en habits noirs.

« J'ai donc tout payé ; mais maman Raynaud a été si malade, qu'il m'a fallu suspendre tout travail pendant quinze jours... — une vraie ruine.

« Je dois deux termes, c'est-à-dire quatre cents francs ! et je ne sais où les prendre.

« L'éditeur des traductions anglaises doit venir ce matin. Il me doit une centaine de francs; je n'ose espérer qu'il me fera une avance. Il est âpre au gain. Et pourtant, figure-toi qu'il faut absolument que je trouve ces quatre cents francs avant demain.

« Notre propriétaire était à la campagne depuis le mois de mai.

« En son absence, c'est le concierge qui touche les loyers.

« On se plaît, dans les livres et dans la vie, du reste, à charger les concierges de tous les méfaits et de tous les crimes. Cependant Philippe et sa femme sont excellents.

« Philippe m'a dit que je pouvais ne point me gêner tant que le propriétaire ne serait point de retour; mais je sais qu'il revient demain, et c'est un homme terrible.

« J'ai des sueurs froides en pensant qu'il peut m'envoyer un huissier.

« Maman Raynaud en mourrait.

« Ah ! chère belle, que la vie est lourde pour de pauvres filles honnêtes comme nous, surtout quand elles sont si fières ! Mais que veux-tu ? on ne se refait pas...

« Te souviens-tu de notre enfance et de notre mère, si belle, que nous n'avons jamais revue, et de notre pauvre Milon, et de ce grand jardin où nous jouions toutes deux, et que je n'ai jamais pu retrouver, bien que j'aie fouillé tout Paris.

« Il a disparu, sans doute, pour faire place à quelque maison à locataires.

« Où est notre mère ? Où est Milon ? Comment nous appelons-nous ?

« Mystère !

« Je songe à tout cela, en présence de cette cruelle nécessité qui m'étreint.

« Pourtant il me semble que l'éditeur ne peut pas me refuser une avance sur mon travail.

« Et puis, qui sait ? Ce propriétaire est peut-être moins terrible qu'on le dit. S'il m'accordait un délai, je serais sauvée... Je traduis une feuille en quatre jours, je gagne donc quatre-vingt francs par mois. Je travaillerai quatre heures de plus par jour pendant un mois, et j'y arriverai, comme on dit. Tout est une affaire de temps.

« L'éditeur va venir ce matin avant neuf heures. Il en est près de huit. J'ai des battements de cœur terribles, et puis, je ne sais comment m'y prendre .. Je crois que je vais balbutier et rougir jusqu'aux oreilles.

« Ne te désole pas, chère petite sœur, j'ai néanmoins confiance en notre bonne étoile, qui a cst


Mon valet de chambre a pris de nouveaux renseignements chez le concierge. (Page 48.)

voilée quelquefois, mais qui a toujours fini par briller de nouveau.

« Je ne poursuivrai ma lettre que demain. Le post-scriptum t'annoncera peut-être une victoire complète. »

Antoinette fut interrompue à cet endroit de sa lettre, on venait de frapper à la porte deux petits coups discrets.

— Entrez ! dit-elle, pensant que c'était la mère Philippe qui venait lui demander un ordre quelconque ou lui annoncer le réveil de madame Raynaud.

Mais, au lieu de la femme, elle vit paraître le mari.

Le père Philippe, comme on l'appelait dans la maison, entra sur la pointe des pieds, en hésitant :

— Pauvre mademoiselle, dit-il, en voyant les feuillets de papier, couverts d'une écriture allongée et fine, épars sur la table, vous finirez par vous tuer.

— Il faut bien travailler, dit-elle avec un sourire forcé.

Mais elle avait un battement de cœur horrible, car elle devinait que le concierge lui apportait la nouvelle de l'arrivée du propriétaire.

Le concierge avait les larmes aux yeux.

— Ma foi ! mademoiselle, dit-il d'une voix émue, je ne sais pas comment vous dire ça.

Et sa voix tremblait.

— Dites, répondit Antoinette, je suis courageuse...

III

Le concierge tourna et retourna son bonnet dans sa main. Puis, baissant les yeux :

— M. Durpillard est revenu, dit-il.

— Je m'y attendais, répondit Antoinette, mais j'espère bien pouvoir le payer.

Le père Philippe respira.

— Dans trois jours c'est la fin du mois, reprit la jeune fille ; on me doit des cachets pour une centaine de francs, et le libraire pour qui je travaille...

— Ah ! mademoiselle, interrompit le concierge, dans trois jours, il sera trop tard... Vous ne connaissez pas M. Durpillard ! il est bien nommé, allez : c'est un homme qui ne connaît que son argent !

Il est venu avant-hier matin, je n'ai pas voulu vous le dire et j'ai bien recommandé à ma femme de ne pas en parler ; quand il a su que vous n'aviez pas payé, il s'est mis en colère et a voulu me renvoyer.

Puis il est parti... et... une heure après...

— Eh bien ? fit Antoinette toute pâle.

— C'est un homme qui n'a pas d'entrailles, et il n'y a pas trois propriétaires dans Paris comme lui. Vous avez pourtant bien de quoi répondre ici... mais ça ne fait rien... c'est un arabe, cet homme-là...

— Mais enfin, qu'a-t-il fait ? demanda la jeune fille.

— Il vous a fait envoyer un commandement d'avoir à payer dans vingt-quatre heures. Tenez, dit le con-

Dupont-Beryl et Comp., rue du Bac, 50.

cierge toujours ému; nous avions bien espéré que vous ne le verriez pas...

Et il mit sous les yeux de la jeune fille un de ces horribles papiers timbrés que MM. les huissiers illustrent de leur prose sentimentale.

Antoinette eut un léger frémissement en prenant l'exploit.

Le concierge poursuivit :

— Voyez-vous, mademoiselle, nous sommes de pauvres gens, et nous n'avons jamais eu quatre cents francs chez nous; mais ma femme a un frère qui est cocher dans une grande maison, et nous avons eu un moment l'espoir de vous tirer d'affaire sans vous le dire. Victor, c'est mon beau-frère, a des économies; quatre cents francs pour lui, c'est rien du tout, et il nous les aurait prêtés bien volontiers. Ma femme a couru chez son maître, M. le vicomte de R...; mais nous n'avons pas eu de bonheur, voyez-vous. Victor est encore à la campagne avec son maître, dans le Berry. Nous lui avons écrit tout de même, mais faut au moins trois jours pour recevoir la réponse, et l'huissier va venir saisir ce matin... Je sais bien que vous aurez huit jours devant vous pour vous retourner; mais ça me lève le cœur rien que de penser que ces gens-là vont venir ici...

— Mon Dieu! s'écria Antoinette effarée, mais c'est donc ce matin?

— Oh! dit le concierge, pas avant midi, toujours. Nous avons deux couverts d'argent et une montre. La femme les a portés chez ma tante. On nous a donné quatre-vingt-dix francs, je vous les apporte. Mais ce n'est pas assez...

Antoinette était comme pétrifiée.

— Alors, reprit le concierge, j'ai pensé que vous auriez peut-être quelque chose à recevoir, ou pour vos leçons, ou de ce monsieur qui vient tous les deux jours ici, le matin, chercher votre travail.

— Je n'ai pas vingt francs dans la maison, répondit Antoinette; mais M. Rousselet me doit une centaine de francs.

— Et quatre-vingt-dix, ajouta le concierge en posant timidement quatre pièces d'or et deux écus sur la table, ce serait déjà un peu plus de la moitié. J'ai bien pensé d'abord à aller trouver l'huissier... mais il est comme son client, celui-là, il ne voudra rien entendre.

Antoinette avait pris son front à deux mains.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-elle.

— Si ça n'était que vous, continua le père Philippe, vous êtes courageuse, ma chère demoiselle, et puis ces gens-là, si laids qu'ils soient, ne vous mangeraient pas; mais c'est cette pauvre dame... que ma femme et moi nous avons peur que ça lui donne un coup.

— Où trouver deux cents francs avant midi? murmurait la jeune fille affolée en pressant de ses deux mains son front rougissant.

Comme elle se heurtait à cette impossibilité matérielle, la mère Philippe entr'ouvrit la porte.

— Mademoiselle, dit-elle, c'est M. le libraire.

Et elle s'effaça pour laisser passer le marchand de traductions.

La concierge se retira discrètement laissant l'argent sur la table.

Cet argent fut la première chose qui tira l'œil du libraire.

— Hé! hé! dit-il. C'est un joli métier décidément que celui de femme de lettres, convenez-en ma petite demoiselle, on nage dans l'or.

A ces paroles, de rouge qu'elle était, Antoinette devint pâle et se sentit mourir.

Ces quatre pièces d'or, prêtées par le mont-de-piété à de pauvres concierges, représentaient toutes leurs épargnes.

C'était un bien joli type que le libraire-éditeur Rousselet.

Tout rond, tout bonasse de caractère, comme sa grasse et luisante tête chauve.

Il faisait le commerce des manuscrits, achetait des romans et des traductions pour un morceau de pain et les revendait deux ou trois sous la ligne aux journaux.

Jamais il ne réglait qu'en billets; ces billets n'étaient payés qu'après protêt. En laissant ainsi protester sa signature, le libraire Rousselet en rendait l'escompte impossible partout ailleurs que chez un usurier, son complice et son beau-frère, qui prenait une commission de trente ou quarante pour cent.

Mais le cœur sur la main, jovial et farceur, et se laissant offrir à dîner volontiers par les pauvres diables qu'il aidait à mourir de faim d'un bout à l'autre de l'année.

Il s'assit sans façons devant Antoinette.

— Eh bien! mademoiselle, où en sommes nous?

— Je crois, monsieur, répondit-elle, que j'aurai terminé le volume avant la fin de la semaine. Je n'ai plus que trois chapitres.

Maître Rousselet avait le flair d'un limier.

La présence du concierge quand il était entré, la rougeur et l'air attristé d'Antoinette, tout cela avait été pour lui comme une révélation.

Il devina quelque terrible embarras d'argent.

— Je ne suis pas très-content de votre dernière traduction, mademoiselle, se hâta-t-il de dire.

Antoinette tressaillit

— Moi, reprit Rousselet, je ne m'y connais pas, mais on m'a dit au journal le *Propagateur*, où on me l'a refusée, que c'était très-négligé.

— Je vous assure pourtant, monsieur, balbutia la jeune fille, que j'ai fait de mon mieux.

— Je ne dis pas, je ne dis pas... hé!... hé!... fit Rousselet... on se trompe... tous les gens d'esprit en sont là... M. Scribe s'est trompé vingt fois... Mais enfin, le fait est que je reste avec une traduction sur les bras, momentanément du moins... et j'ai une fin de mois fort lourde... écrasante même...

Antoinette s'arma de courage et dit résolûment :

— Je comptais cependant, monsieur, vous faire une demande.

— Oui, je sais; nous avons une dizaine de feuilles à régler : dix fois dix cent; mais nous réglerons à la fin du mois, c'est-à-dire lundi prochain.

— Cependant, balbutia Antoinette, un besoin imprévu... impérieux...

— Au fait, dit Rousselet, si vous avez absolument besoin de cet argent, je vais voir si je l'ai sur moi...

Et il fouilla dans son gousset graisseux et en retira trois napoléons.

— Voilà toute ma fortune pour aujourd'hui, dit-il. Oh! les affaires ne sont pas florissantes... Prenez toujours cet à-compte.

Et il posa l'argent sur la table, en même temps qu'il ramassait les feuillets de copie.

Antoinette était de nouveau toute pâle.

— Ah! dit-elle, ce n'est pas de soixante francs que j'aurais besoin, mais de trois cents!

Rousselet fit un soubresaut sur sa chaise.

— Ah! les jeunes filles, dit il, ça se ruine en toilette... Mais vous voulez donc acheter un cachemire?...

Et il se leva en répétant :

— Trois cents francs! et cela d'un coup!... Eh bien! excusez!... Ce n'est pas moi qui pourrai vous les donner... Je me suis laissé protester ce matin...

Allons, adieu, mademoiselle... Je reviendrai lundi chercher la fin du volume et je vous apporterai votre petite solde. Travaillez; avec du travail on se tire toujours d'affaire.

Il salua et sortit, emportant les derniers feuillets de copie que venait de faire Antoinette.

Celle-ci demeura stupide et immobile après son départ.

La pendule sonnait neuf heures.

La mère Philippe entre-bâilla la porte et vit Antoinette qui pleurait, en comptant d'une main fiévreuse les sept pièces d'or.

— Mademoiselle, lui dit-elle, j'ai idée que si vous portiez çà à M. Durpillard, peut-être bien qu'il voudrait consentir à vous donner quelques jours.

— Ah! fit Antoinette, qui ne put réprimer un cri de joie et d'espoir.

IV

La mère Philippe avait meilleure opinion que son mari du terrible M. Durpillard.

Selon elle, il faisait plus de bruit que de besogne, et la vue de sept belles pièces d'or le calmerait sensiblement.

Antoinette l'écoutait sans oser le croire, et tout en l'écoutant elle s'habillait.

On entendit la voix de madame Raynaud dans la pièce voisine.

— Je suis à vous, maman, dit Antoinette, qui se hâta d'essuyer ses yeux rouges.

Et elle entra dans la chambre de la malade, qui ce jour-là s'éveillait plus tard que de coutume.

— Pauvre enfant! dit la vieille institutrice, comme elle doit être fatiguée!...

— Mais non, maman.

— Tu t'es levée plus tôt que de coutume ce matin. Il n'était pas quatre heures.

— Ah! dit Antoinette, les nuits me semblent toujours trop longues. Et puis, mon travail de traduction m'amuse plus que mes leçons.

Et pourtant, ajouta la jeune fille, c'est ce dernier travail qui est le plus lucratif

— Chère petite, murmura madame Raynaud, j'ai rêvé de toi toute la nuit.

— Vrai, maman?...

— Un beau rêve, va! continua la malade.

— Qu'avez-vous rêvé, maman?

— Que tu étais riche, heureuse, mariée à un homme qui t'aimait et que tu aimais.

— Pauvre maman Raynaud, dit Antoinette, qui devint rêveuse un moment, c'est bien le cas de dire que les songes ne sont que mensonges.

— Et pourquoi donc ça, ma petite?

— Mais, parce que je ne serai jamais riche, et que les hommes de notre époque n'aiment que les filles qui ont une grosse dot.

— Qui sait? tu es si belle!...

— En attendant ce bel inconnu, maman, je vais aller donner mes leçons. C'est plus prudent...

Et Antoinette jeta son châle sur ses épaules et sortit de la chambre.

La mère Philippe lui dit :

— Mais, mademoiselle, vous n'allez pas vous en aller comme ça à jeun? Vous devriez prendre votre lait.

— Oh! je n'ai pas faim, répondit la jeune fille. Et puis il ne faut pas perdre de temps. Où demeure M. Durpillard?

— A deux pas d'ici, rue d'Angoulême, n° 33. Je crois bien que si vous aviez la chance de voir d'abord madame Durpillard... elle est meilleure que lui...

Antoinette avait serré les sept louis dans son porte-monnaie. Elle descendit lestement l'escalier et fut un peu étonnée, en franchissant le seuil de la porte cochère, de voir un jeune homme qui se promenait sur le trottoir opposé, les mains dans ses poches et le cigare aux lèvres.

Elle passa rapidement; le jeune homme se mit à la suivre avec affectation.

Antoinette doubla le pas; il en fit autant.

Alors un sentiment d'effroi s'empara de la jeune fille. Le malheur est défiant : que pouvait lui vouloir cet homme?

Heureusement la rue d'Angoulême n'est pas loin de la rue d'Anjou; en quelques minutes la jeune fille eut atteint la maison de ce terrible propriétaire, qui répondait au nom de Durpillard et était en loyer pour ne point habiter sa propre maison.

M. Durpillard était dans les vrais principes : il disait qu'un propriétaire qui habite sa maison a ses locataires sur le dos du matin au soir.

Les uns demandent des réparations, les autres veulent qu'on les attende.

Rue d'Angoulême, il demeurait au cinquième et n'avait que douze cents francs de loyer.

Le cœur d'Antoinette battait bien fort lorsqu'elle sonna à la porte.

Une maritorne vint lui ouvrir et lui demanda d'un ton maussade ce qu'elle voulait.

— Je suis une locataire de M. Durpillard, répondit Antoinette.

— Si vous venez lui demander quelque chose, c'est pas la peine, répondit la maritorne. Monsieur n'accorde jamais rien.

— Je lui apporte de l'argent, répondit Antoinette.

Ce mot était le *sésame* unique.

La maritorne poussa une porte qui donnait de l'antichambre dans une petite salle à manger où l'ex-épicier et sa femme déjeunaient frugalement comme il convient à des gens d'ordre et qui savent ce qu'il en coûte pour faire fortune.

— Hé! monsieur, dit-elle, voilà une demoiselle qui vous apporte de l'argent.

Antoinette entra.

M. Durpillard était un petit homme entre deux âges,

un peu obèse, chauve, avec un nez de vautour et de petits yeux bêtes et méchants.

— Ah! ah! dit-il, vous êtes la locataire de la rue d'Anjou, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, dit Antoinette.

— Rassurez-vous, mademoiselle, dit madame Durpillard, une grosse femme rougeaude et réjouie.

— Ah! dit M. Durpillard, il faut employer les grands moyens avec vous autres. Si on ne vous envoyait pas du papier timbré, on ne verrait pas la couleur de votre argent.

— Mais, monsieur... dit Antoinette toute tremblante.

— En retard de deux termes! continua M. Durpillard. Voilà ce qui n'arrivera plus chez moi. D'abord, je congédierai un concierge qui prend si mal mes intérêts.

— Monsieur...

— Quant à vous et à votre mère, continua le féroce épicier, je vais vous donner congé. J'aime la régularité, moi. Quand j'étais dans le commerce, je payais mes billets à échéance. Jamais un huissier n'en a vu la couleur.

— Monsieur, dit Antoinette avec calme et dignité, je suis votre locataire depuis trois ans; j'ai toujours payé très-exactement, et si ma mère n'avait fait une maladie très-grave qui a nécessité des frais considérables...

— Avant de faire venir les médecins, on paye son terme.

— Fallait-il donc laisser mourir ma mère? fit Antoinette indignée.

— Eh non! sans doute, mais pour les gens nécessiteux, il y a le médecin de l'assistance publique.

— Vous êtes bien dur, monsieur, dit Antoinette avec calme. Vous n'avez donc jamais eu besoin de personne?

— Jamais! Je suis le fils de mon œuvre, reprit M. Durpillard. Tel que vous me voyez, mademoiselle, j'ai été homme de peine, j'ai balayé le trottoir devant le magasin de mon patron, le père à madame Durpillard ici présente. Mais tout ça ne vous regarde pas et n'a aucun rapport avec ce que j'ai à vous dire. Je vais vous donner mes deux quittances en échange de l'argent que vous m'apportez, et vous me signerez une acceptation de congé; il est inutile de faire gagner cent sous à un huissier.

— Oh! monsieur, dit Antoinette, vous êtes sans pitié! J'ai ma mère bien malade...

— Raison de plus pour qu'elle aille mourir ailleurs. Un enterrement dans ma maison, merci bien! C'est ça qui fait du tort!

— Monsieur... monsieur...

— Voyons! dépêchons, reprit M. Durpillard. Où est votre argent?

— Mais, monsieur, dit Antoinette, je ne vous apporte qu'un à-compte, et je viens vous prier...

— Un à-compte!... Vous ne m'apportez qu'un à-compte?...

— Alors ce n'était pas la peine de vous déranger. Bonsoir!

— Mais, reprit la jeune fille, c'est dans trois jours la fin du mois; je donne des leçons : on me payera.

— Bah! je la connais, celle-là! J'ai donné des ordres à mon huissier, arrangez-vous avec lui.

Ici madame Durpillard intervint.

Ainsi que l'avait dit la mère Philippe, la femme était meilleure que le mari.

— Mais, mon ami, dit-elle, il n'y a que trois jours d'ici à la fin du mois. Cette demoiselle a l'air bien comme il faut et bien honnête. Je suis sûre qu'elle est de parole. Et puis, on ne vend pas les meubles le lendemain d'une saisie. Ça ne t'avancera pas à grand'chose. Pourquoi ne pas prendre l'à-compte que cette demoiselle apporte?

Le petit homme frappa du poing sur la table.

— Madame Durpillard, dit-il, mêlez-vous de vos affaires. Tenez, votre boudin brûle à la cuisine. Si elle a le moyen de payer à la fin du mois, la saisie n'aura pas d'effet; mais on va toujours saisir... c'est ma garantie...

Antoinette sentait tout ce qu'elle avait de fierté dans l'âme se révolter.

Elle salua la femme du propriétaire et se retira sans prononcer un mot.

Dans l'antichambre, la maritorne lui dit :

— Si vous m'aviez prévenue que vous n'apportiez qu'un à-compte, je ne vous aurais pas laissé entrer. Ça vous aurait toujours évité des sottises.

Antoinette descendit, la tête dans ses deux mains.

Elle pleurait à chaudes larmes.

Comme elle arrivait dans la rue, elle se trouva face à face avec le jeune homme qui l'avait suivie depuis la rue d'Anjou-Saint-Honoré.

Elle jeta un cri d'effroi et fit un pas en arrière.

Mais il se découvrit respectueusement et lui dit :

— N'êtes-vous pas mademoiselle Antoinette?

Antoinette avait la tête perdue.

— Comment me connaissez-vous? balbutia-t-elle.

— Mademoiselle, répondit le jeune homme, je m'appelle Agénor de Morlux, et j'ai à vous parler de votre mère d'adoption, madame Raynaud.

A ces derniers mots, Antoinette eut une exclamation de joie, et, dans ce jeune homme qui invoquait le nom de la femme qui l'avait élevée, elle crut voir un ami.

V

M. Agénor de Morlux était un assez joli garçon, et sa physionomie savait prendre un grand air de naïveté et de douceur qui acheva d'abuser la pauvre Antoinette.

— Vraiment! monsieur, dit-elle, vous connaissez ma mère?

— Je sais toute votre histoire, mademoiselle, et j'ai hâte de m'acquitter d'un devoir sacré.

— Un devoir!...

Et ce mot, qui aiguillonnait la curiosité de la jeune fille, triompha un moment de ses angoisses.

— Mademoiselle, dit Agénor, je viens de vous le dire, je m'appelle M. de Morlux; je suis d'origine bretonne. J'ai été élevé à Paris, en même temps qu'une de mes cousines, mademoiselle de Beaurevert.

Ce nom fut pour Antoinette un nouveau jalon...

— Ah! dit-elle, je me la rappelle. Elle doit avoir dix ans de plus que moi. Elle était chez madame Reynaud.

— Oui, mademoiselle.

— Et elle en est sortie vers 1850...

— Précisément.

— Cet entretien, si bizarrement commencé,



Dans une loge d'avant-scène était une femme très-brune. (Page 47.)

lieu anr le trottoir de ta rue d'Angoulême, une rue déserte et noire.

— Me pardonnerez-vous, mademoiselle, continua Agénor, de voua aborder ainsi dans la rue, au lieu de me présenter chez vous? Mais, quand voua saurez le motif qui me guide...

— Parlez, monsieur, dit Antoinette, qui avait fini par dominer son émotion.

— J'ai été chargé par ma cousine, aujourd'hui mariée et riche, poursuivit Agénor, de rechercher madame Raynaud. Je dois voua l'avouer, Pauline...

— Oui, interrompit Antoinette, je me souviens, elle s'appelait Pauline, monsieur.

— Pauline, poursuivit Agénor, n'avait d'autre soutien qu'une pauvre tante infirme et pauvre. Sa pension était irrégulièrement payée. Quand elle a quitté le pensionnat de madame Reynaud, elle devait à cette dame un millier de francs.

Le cœur d'Antoinette battit à se rompre.

— Ce n'est que quatre ou cinq annéea après que ma cousine s'est mariee; elle est aujourd'hui beureuse et riche et voici bien longtemps qu'on m'a chargé de retrouver madame Reynaud et d'acquitter sa première dette.

Agénor parlait avec une ingénuité à laquelle Antoinette se laissait prendre.

Il poursuivit :

— Je suis léger, je auis négligent, mes premières recherches avaient échoué. Madame Raynaud avait vendu son pensionnat. Où était-elle? Elle était peut-être morte... Les entraînements de la vie parisienne me firent oublier la mission que j'avais reçue.

Il y a huit jours, ma cousine m'a écrit en me disant : « Madame Raynaud est à Paris, dana le dernier dénûment. » Pardonnez-moi, mademoiselle, de me servir d'un pareil mot, qui n'est peut-être paa exact.

Alors je me suis mis en campagne et j'ai fini, ce matin seulement, par découvrir votre retraite. On m'a dit que madame Raynaud était malade, alitée. J'ai craint de me présenter. Quand vous êtea sortie de chez vous, j'hésitais encore... Maintenant je n'hésite plus, car je voia que vous avez un violent chagrin.

Agénor de Morlux avait au se faire une physionomie peinée, se donner une voix émue et un grand air de franchise.

Il sembla à la jeune fille que Dieu lui envoyait un ami; et alors, avec toute la spontanéité, tout l'abandon de la jeunesse honnête et franche, elle lui raconta sa touchante et simple histoire, sa vie laborieuse et son dévouement à madame Raynaud; puis la maladie de cette dernière qui avait amené l'horrible gêne où elles se trouvaient momentanément, et enfin la réception odieuse et brutale de cet bomme sans cœur, si bien nommé du nom de Durpillard.

Agénor, en l'écoutant, crut devoir essuyer une larme.

Cette larme eût achevé, si la chose n'eût été faite, de lui gagner la confiance de la jeune fille.

— Ah! lui dit-elle, vous êtea notre sauveur... Venez! venez! car ces bommes-là vont arriver, et leur vue tuerait ma mère.

Une petite pluie fine se dégageait du brouillard tandis qu'ils causaient.

— Mademoiselle, dit Agénor, je ne puis vous laisser retourner à pied. Permettez-moi de vous mettre en voiture.

Et avant qu'elle eût pu refuser, il avait fait signe à une voiture de remise qui passait à vide, au coin du faubourg Saint-Honoré; puis, ouvrant la portière, il se découvrit respectueusement et glissa un petit chiffon de papier dans la main tremblante de la jeune fille qu'il prit lestement sous le bras et qui n'eut pas le temps de toucher le marchepied :

— Rue d'Anjou, 19, dit-il au cocher.

Et, saluant de nouveau, il s'éloigna avant qu'Antoinette, stupéfaite, eût pu revenir de sa surprise et de son émotion, ni proférer une seule parole.

La voiture partit comme un trait, entra dans la rue de la Ville-l'Évêque et gagna la rue d'Anjou.

La mère Philippe balayait le seuil extérieur de la maison. Elle fut fort étonnée de voir Antoinette descendre de voiture.

Et comme la jeune fille ne pleurait plus, l'bonnête portière s'écria :

— Ah! il a bien voulu, n'est-ce pas?

— Il m'a jetée à la porte sans rien entendre, dit Antoinette ; heureusement Dieu est venu à notre aide.

Et elle montra le billet de mille francs à la mère Philippe, qui, d'émotion, laissa tomber son balai, puis sauta au cou de la jeune fille, sans même songer à lui demander d'où lui venait tant d'argent.

— Ah! dit-elle en ramassant l'instrument de sa profession et le brandissant d'un air de menace, ils peuvent venir maintenant, et le propriétaire et les huissiers! on a de quoi leur répondre!... Et il peut bien bien nous renvoyer, le propriétaire! nous trouverons bien toujours à manger notre pain en travaillant.

. . . .

Le soir de ce jour, tandis que madame Raynaud, qui s'était levée sommeillait dans son fauteuil, Antoinette achevait la lettre commencée le matin et adressée à Madeleine :

« J'avais bien raison, ma bonne sœur, disait-elle, de te dire ce matin que le post-scriptum de ma lettre serait peut-être un bulletin de victoire. Tout est payé, les loyers arriérés, les mois de ménage de la pauvre mère Philippe, quelques petites dettes dans le quartier, — et je suis à la tête de plus de cinq cents francs! Aussi, ma chère, ne nous envoie rien ce mois-ci ni l'autre... Tu dois être bien simplement mise, et ton malheureux trousseau doit s'en aller

« Comment s'est opéré ce miracle? Je vais te le dire.

(Ici, Antoinette racontait ingénument son aventure du matin et laissait percer un naïf enthousiasme pour ce beau jeune homme si distingué, si élégant et si doux qui lui était apparu comme un ange au bord de l'abîme.)

« Et figure-toi, continuait-elle, que je n'ai rien dit encore à maman Raynaud. J'en meurs d'envie et j'ai peur... elle est encore si faible!

« Mais je tourmente néanmoins mon imagination et mon esprit pour trouver un moyen de la questionner sur Pauline de Beaurevert.

« Elle a bonne mémoire, maman, et elle ne peut pas avoir oublié Pauline.

« Et puis, enfin, que veux-tu que je te dise? J'ai besoin, pour ma propre conscience, de toucher du doigt la légitimité de ce remboursement.

« Depuis ce matin, il m'est venu deux ou trois fois des doutes qui ont jeté l'épouvante dans mon âme.

« Je me suis même souvenue d'un mot atroce que deux jeunes gens, passant auprès de moi un matin, ont prononcé à mon oreille.

« Voilà une petite, disait l'un deux, qui est trop jolie pour aller longtemps à pied!...

« Tant pis! il faut que j'en aie le cœur net. Quand maman Raynaud s'éveillera, car elle dort là, dans son grand fauteuil, comme à l'ordinaire, tu sais, je lui dirai tout.

« Ma chérie, je t'embrasse un million de fois sur tes joues roses et tes beaux cheveux blonds.

« TON ANTOINETTE.

« 2° *P.-S.* Je viens de relire ma lettre, je crois que je suis folle. Je t'ai écrit deux pages entières sur notre sauveur! O fillette de vingt ans que je suis!... »

Comme Antoinette fermait sa lettre, madame Raynaud ouvrit les yeux :

— Tu travailles donc encore, pauvre petite? dit-elle.

— Non, maman, répondit Antoinette. Je viens de bavarder pendant six pages avec Madeleine. Je lui ai parlé de toi, de moi, de tout l'ancien pensionnat. J'étais vraiment, ce soir, en veine de souvenir.

Et tiens, maman, continua Antoinette avec volubilité, je ne sais pas pourquoi depuis ce matin, je songe sans cesse à une de nos grandes camarades. C'est d'autant plus extraordinaire qu'elle était beaucoup plus âgée que moi et que je l'ai à peine connue.

— Qui donc ça? fit madame Raynaud, qui aimait à parler de toute cette jeunesse qu'elle avait élevée et qui, depuis longtemps, avait pris son vol dans le monde.

— Te souviens-tu de Pauline?

— Pauline Duval?

— Non, dit Antoinette, Pauline de Beaurevert.

— Hélas! oui, je m'en souviens, dit madame Raynaud avec une subite émotion. Pauvre enfant!

— Elle était bien pauvre, n'est-ce pas?

— Mais non, dit madame Raynaud, au contraire. Son père, le baron de Beaurevert, avait une belle fortune.

— Ah! fit Pauline, qu'une horrible angoisse prit à la gorge.

Mais elle eut un espoir, — un espoir véritablement insensé! Pauline, en apprenant la détresse de son ancienne institutrice, avait peut-être fait à son cousin un pieux mensonge.

— Mais, dit-elle d'une voix tremblante, pourquoi donc, en parlant d'elle, maman, dis-tu : Pauvre enfant?

— Mais, dit madame Raynaud, parce que la chère petite est morte la veille de son mariage, à dix-neuf ans!

Antoinette jeta un cri et se renversa évanouie sur sa chaise. Elle avait compris enfin, et elle avait cru entendre vibrer de nouveau à ses oreilles l'obscène propos de ces deux jeunes gens qui lui avaient prédit un *huit-ressorts*.

. . . .

VI

— Messieurs, dit le président du *Club des Asperges*, comme les principaux membres du noble cercle sortaient de dîner et appelaient à leur aide, pour digérer les pâtés de saumon aux truffes du Périgord et les suprêmes de faisan à la purée de gibier, le cigare le plus pur de la Havane et un verre de la bienfaisante liqueur des îles de madame Amphoux, messieurs, j'ai reçu aujourd'hui une demande d'admission au titre étranger, ce qui, vous le savez, n'a rien de bien grave.

D'ailleurs, le pétitionnaire est dans une situation qui défie l'enquête la plus minutieuse.

— De qui donc est-il question? demanda un des membres du Cercle, M. Oscar de Marigny, que nous avons entrevu l'avant-veille, à six heures du matin, en compagnie de son ami Agénor de Morlux, sur le trottoir de la rue d'Anjou.

— Je gage, dit le petit baron Benjamin, que c'est de lord Ewil qu'il s'agit.

— Non, dit le président. Lord Ewil est toujours aux Indes. D'ailleurs, il était membre du Club quand il habitait Paris.

— Je parie pour le marquis de Santa-Fé, ce riche Napolitain qui a de si beaux trotteurs.

— Pas davantage.

— Et moi, je devine, fit Oscar de Marigny. C'est tout simplement cet honnête banquier hollandais, qui ne voyage qu'avec son cuisinier, dans un wagon à lui où il a fait installer des fourneaux.

— Vous n'y êtes pas, répondit le président. Voyons, puisque la chose prend les proportions d'un rébus et d'une énigme, je vais vous aider. Qui de vous était à la première représentation du *Supplice d'une femme?*

— Mais tout le monde, pardieu!

— Vous souvient-il d'une loge d'avant-scène dans laquelle était une femme très-brune, un peu pâle, à l'air hautain et fatal?

— Certainement, et je dois avouer, dit Oscar de Marigny, que jamais je n'ai vu beauté plus sinistre.

— Vous souvient-il encore d'un homme qui entra dans cette loge, où elle était seule, vers la fin du spectacle, et comme la salle croulait sous de bruyants applaudissements?

— Parfaitement, dit Oscar.

— Cet homme, continua le président, lui jeta un manteau sur les épaules et l'emmena. Personne n'eut le temps de le remarquer.

— Excepté moi, dit Oscar. C'est un homme de taille moyenne, qui peut avoir trente-six ans. Il a l'œil bleu, le visage blanc, la barbe épaisse et noire, de belles mains et un grand air. Est-ce lui?

— Précisément.

— Je demandai ce soir-là, poursuivit Oscar, quels étaient ces gens-là, car ni l'un ni l'autre n'avaient un visage connu à Paris, il me fut répondu que c'étaient des Russes.

— Ce sont des Russes, en effet.

— Le mari et la femme?

— Oui.

— Et c'est le mari qui veut être du club?

— Voici sa demande, répondit le président, apostillée par M. de B... et M. de R..., que nous nous honorons de posséder.

— Comment s'appelle-t-il? demanda Agénor de Morlux qui entrait en ce moment-là.

— Il a un singulier nom, même pour un Russe, il s'appelle le major Avatar.

— Mais c'est un nom indien, cela!

— Non point un nom, mais un verbe, dit le président; un verbe qui veut dire s'incarner.

Maintenant, quand je vous aurai dit son histoire, qui m'a été certifiée authentique par un prince russe que nous connaissons, le colonel Karinoff, vous vous expliquerez ce nom.

On fit cercle autour du président qui continua, au milieu de la fumée des cigares:

— Vous le savez, la Russie moderne est un peu comme l'ancienne Rome: elle s'assimile les peuples vaincus, se les incorpore, et attire indifféremment à Pétersbourg, pour les combler d'honneurs et les charger d'une chaîne dorée, le Circassien vaincu ou le Persan soumis.

La Russie d'Europe est une petite province auprès de la Russie d'Asie.

Le pavillon qui flotte sur les batteries de Cronstadt et les glaciers de la Finlande, vous le retrouverez au fond de l'Inde, et le czar compte maintenant parmi ses sujets des gens de toutes les religions.

Le grand-père du major Avatar était Indien; son père a été l'ami de Schamyl; puis, il a abandonné la cause de l'émir circassien et il est venu s'établir avec ses troupeaux, ses femmes et ses esclaves, au milieu des Tziganes qui campent au bord de la mer d'Azoff.

A quinze ans, le major est entré à Pétersbourg dans le corps des cadets; à dix-huit ans, on l'a envoyé comme sous-lieutenant au Caucase.

Ces Circassiens l'ont fait prisonnier. Schamyl, qui était alors dans toute sa puissance, reconnaissant le fils de l'ami qui l'avait trahi, voulut le faire mettre à mort.

Une fille de Schamyl, avec laquelle il recommença le roman du général Yussuf avec la fille du dey d'Alger, le sauva. Le major a voyagé; il a visité l'Inde, le berceau de sa famille; il a été major au service de la Compagnie des Indes; tout cela après avoir été prisonnier au Caucase pendant six ans.

Il est riche. Il est brave, il a une jolie femme, qu'il a épousée je ne sais où; de plus, dit-on, il ne joue jamais.

Je vous propose donc, messieurs, l'adoption comme membre étranger, du major Avatar.

— Adopté! adopté! dit-on.

On alla aux voix, selon l'usage.

Le major indo-russe eut l'unanimité.

— Messieurs, dit le président en souriant, j'étais tellement assuré de vous et du résultat, que j'ai invité le major Avatar à se présenter. Je crois que M. de B... l'amènera.

— Quand?

— Mais dame! vous savez que B... n'est jamais pressé. Il va dans le monde avant de venir ici. S'il nous arrive à minuit, ce sera uniquement pour le major.

La pendule de la cheminée sonnait onze heures et demie. Oscar de Marigny dit en riant:

— Messieurs, pour passer le temps, invitons donc Agénor à nous conter ses nouvelles amours?

— Non pas, dit Agénor, le fruit n'est pas mûr.

— L'as-tu mis au soleil, au moins?

Agénor regarda son ami de travers :

— Tu crèves de jalousie, ce n'est pas douteux, dit-il.

— Tu sais, répondit Oscar, quelle est à ce sujet ma façon de penser.

Agénor haussa les épaules.

— Tiens, dit-il, au lieu de me faire de la morale, fais-moi cinq louis en cinq points. Je veux être sage et devenir économe pour meubler convenablement la petite.

Ils revinrent s'établir devant une table d'écarté et la conversation continua entre eux.

— Ah çà! dit Oscar, où en es-tu?

— Je lui ai parlé ce matin.

— Et elle t'a répondu?

— On répond toujours à un homme qui arrive un billet de mille francs à la main, une heure avant une saisie.

— Mon bon, dit Oscar à mi-voix, si tu ne me donnes pas des explications convenables, je t'annonce que je ne te croirai pas.

— Eh bien! je vais m'expliquer. Mon valet de chambre est venu causer avec moi au coin de la rue, après ton départ. Il avait de nouveaux renseignements. La petite allait être saisie, à la requête du propriétaire, qui demeure rue d'Angoulême.

— J'ai bravement attendu.

A neuf heures, elle est sortie. Je l'ai suivie. Je ne me trompais pas, elle allait rue d'Angoulême.

— J'ai attendu de nouveau; elle est sortie tout en larmes; alors, je l'ai abordée en lui parlant de madame Raynaud et d'une jeune personne qui avait été dans le pensionnat, et que j'ai dit être ma cousine.

— Ce qui n'était pas?

— Je n'ai jamais entendu parler de cette demoiselle.

— Alors, comment as-tu pu te procurer son nom?...

— C'est Jean. Il avait trouvé la veille, chez l'épicier, une feuille de papier qui a dû faire partie de ces cahiers de distribution de prix que les pensionnats aisés font imprimer chaque année.

En haut de la page, il y avait : « Institution de madame Raynaud. »

Au-dessous : « Prix de dessin. »

Et plus bas : « 1er prix, mademoiselle de Beaurevert (Pauline), de Saint-Malo. »

Tout cela m'a suffi pour échafauder mon petit roman, qui a eu un succès fou.

— Et tu as lâché ton billet de mille francs.

— Naturellement... mais je me rattraperai, sois tranquille.

— Mais enfin, que comptes-tu faire?

— Attendre quelques jours, d'abord.

— Bon!

— Elle rêvera de moi. Les jeunes filles, ça rêve toujours.

— Et puis?

— Alors je lui écrirai et j'entamerai avec elle une correspondance toute chaste et *pour le bon motif*, comme disent les petites gens.

Il est vieux comme le monde, ce moyen-là, mais il est et sera toujours le meilleur.

Oscar regarda son ami.

— Et si tu te laisses prendre dans tes propres filets.

— Allons donc!

— Mon cher, toutes les rouées de la terre, toutes ces filles perdues qui nous ruinent sont moins fortes en diplomatie amoureuse qu'une honnête fille qui veut un mari et non pas un amant.

— Bah! répondit Agénor d'un air fat.

En ce moment, il se fit une rumeur dans les salons du cercle.

Le major Avatar arrivait.

Le major Avatar était un homme calme et même un peu froid.

Il fut présenté par M. de B..., remercia simplement de l'honneur qu'on lui avait fait, parla peu, et ne satisfit qu'imparfaitement la curiosité générale, car on s'attendait au récit de ses aventures.

C'était, du reste, un homme parfaitement distingué, parlant, comme tous les Russes de l'aristocratie, un français très-pur. On essaya plusieurs fois de mettre la conversation sur le Caucase.

Le major répondit brièvement, donna quelques détails laconiques, bien que d'une exactitude merveilleuse, et fit comprendre que le rôle de narrateur ne lui plaisait que médiocrement. Il ne touchait jamais une carte; mais il adorait le billard, avait dit M. de B...

Il eut bientôt trouvé un partenaire, et il était à cet exercice d'une force si prestigieuse, que le billard du club fut littéralement entouré tandis qu'il jouait.

— Ah çà! dit le président, qui entraîna M. de B... dans le fumoir maintenant à peu près désert, où donc as-tu connu le major, marquis?

— A Paris, il y a quinze jours.

— Je croyais que vous vous étiez rencontrés à l'étranger?

— Non; mais je vais te mettre au courant de notre liaison, moins superficielle qu'on pourrait le croire.

— Voyons.

— Tu sais que j'ai beaucoup voyagé?

— Oui.

— J'ai parcouru la Crimée, le Caucase, et je suis allé jusqu'en Perse, il y a dix ans.

A mon retour, je me suis arrêté sur les bords de la mer d'Azoff, et j'ai eu pour hôte le père du major, qui m'a beaucoup parlé de son fils, alors prisonnier de Schamyl.

— Ah! fort bien.

— Or donc, il y a quinze jours, le major s'est présenté chez moi, et il a invoqué l'hospitalité que j'avais reçue de son père.

Tu penses bien, acheva M. de B..., que je me suis mis à sa disposition avec empressement. Sa femme est charmante, un peu hautaine, mais pleine d'esprit. Je crois leur fortune ordinaire, à en juger par leur train de maison, qui est fort simple.

Ils habitent un petit hôtel dans la villa Saïd, et n'ont qu'une voiture au mois, jusqu'à présent. Mais je sais que le major attend des chevaux qu'il ramène d'Orient, et qui, paraît-il, sont de merveilleux trotteurs.

Tandis que M. de B... donnait au président du cercle ces détails, le major achevait sa partie de billard, prenait congé des membres du club des Asperges, et s'esquivait sans bruit.

Il était deux heures du matin, la nuit était claire et froide.

Le major s'en alla à pied le long des boulevards; à



Ils ressemblaient à d... honnêtes enfants de la Creuse ou du Limousin (p. 50).

la hauteur de la Madeleine, il vit un petit coupé à un cheval qui stationnait auprès de l'église. Il s'en approcha sans affectation, regarda tout autour de lui pour voir s'il n'était pas suivi, et tout aussitôt la portière s'ouvrit et une main de femme prit la sienne et le fit monter.

— Viens! dit-elle. Je me gèle ici, en dépit de la boule d'eau chaude que j'ai sous les pieds. Eh bien?

— C'est fait, dit le major. Je suis présenté.

Et il dit au cocher :

— Villa Saïd.

Tandis que le coupé roulait, le major reprit :

— Grâce à toi, me voici parfaitement incarné dans la peau du major Avatar ; et tous les documents que tu m'as fournis sont parfaitement exacts. Tu l'as donc connu?

— Comme je te connais, répondit la femme.

— Et tu es sûre qu'il est mort?

— J'ai reçu son dernier soupir à Marseille, il y a trois ans. Il est mort dans un hôtel garni où personne ne parlait le russe. C'est moi qui ai fait la déclaration de décès sous un autre nom, pensant bien que ses papiers, que j'ai tous gardés, pourraient me servir quelque jour. Ainsi, maître, tu peux être tranquille, ajouta-t-elle en prenant la main de cet homme et la baisant avec un respect enthousiaste.

Mais, reprit-elle, je suis sotte! j'oublie de te donner une importante nouvelle.

— Ah!

— Milon est arrivé.

— Enfin! dit le major.

— Il est arrivé une heure après ton départ; il t'attend avec impatience.

— Nous ne pouvons pourtant pas nous mettre cette nuit même à la recherche de la cassette.

— Il est allé à Rome, ainsi que tu le lui avais ordonné.

 Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.

— Et lui aussi, il est incarné, hein? fit le major en riant.

— Oui, il a tous les papiers qui établissent l'identité de Joseph Bandoni, ancien valet de chambre du prince Costa-Frederica; mais ce n'est point ce qui l'occupe.

— Oui, je sais. Il veut retrouver ses petites filles... et moi la cassette. Car, dit le major en souriant, nous sommes tout à l'heure au bout du rouleau que je m'étais gardé comme une poire pour la soif en entrant au bagne, et nous avons un rang à tenir.

Le coupé allait bon train.

Il avait monté les Champs-Elysées, traversé le rond-point de l'Etoile, et il descendait maintenant l'avenue de l'Impératrice.

A l'entrée de la villa Saïd, un homme de stature colossale se promenait de long en large, interrogeant l'horizon et donnant toutes les marques de la plus vive anxiété.

— Ah! maître, dit-il au moment où le coupé s'arrêta, j'ai compté les minutes depuis deux heures...

Et comme le major descendait de voiture, il lui baisa respectueusement la main.

— Pauvre vieux, dit le major, qui le regarda comme ils passaient devant la loge du concierge de l'avenue, à la porte de laquelle était un réverbère, voyons si tu t'es fait une vraie tête italienne.

Hé! hé! pas mal...

Milon, car c'était lui, de même que, on l'a déjà deviné, le major Avatar et le forçat Cent dix-sept ne faisaient qu'un, Milon, dis-je, était tout à fait métamorphosé. Six mois s'étaient écoulés depuis que les deux compagnons de chaîne avaient, une nuit, rompu leurs fers et recouvré leur liberté.

Le navire maltais dont Cent dix-sept avait pris le commandement avait abordé en Italie.

Là, Milon et Cent dix-sept s'étaient momentanément séparés.

Milon revenait de Rome, où un ancien membre du club des *Valets de cœur*, comme l'était Noël le forgeron du reste, avait procuré au nouveau disciple de Cent dix-sept un état civil parfaitement en règle.

Milon avait laissé croître ses cheveux et sa barbe, et comme la barbe était grise et que les cheveux étaient blancs, il avait teint la première en noir.

Ce contraste d'une barbe noire et d'une chevelure blanche, en donnant à sa physionomie un caractère de dureté, achevait de rendre le bon Milon méconnaissable.

Pendant les six mois qui venaient de s'écouler, il avait appris l'italien, ce qui lui avait été d'autant plus facile qu'il était d'origine provençale, et ne s'était jamais corrigé, lorsqu'il habitait Paris, de cet accent traînard et désagréable qui est l'apanage des races méridionales.

Tous trois entrèrent dans le petit hôtel que le major Avatar avait loué tout meublé, et le coupé s'en alla.

Leur domestique se composait d'un valet de chambre, sous la livrée duquel les forçats de Toulon eussent reconnu le forgeron Noel, et d'une cuisinière que Vanda avait prise à Turin et qui balbotiait à peine quelques mots de français.

— Maintenant, mon ami, dit le major quand ils furent seuls dans le boudoir de Vanda, causons.

Il se débarrassa de sa houppelande fourrée, vêtement qui accompagne inévitablement la toilette d'un Russe de distinction nouvellement arrivé à Paris, endossa une veste de chambre que lui apporta Vanda, alluma un cigare et posa les pieds sur les chenets.

— Causons, répéta Milon comme un écho.

— As-tu encore de l'argent?

— Je suis au bout, mais je sais où est la cassette.

— Tu le savais, du moins?

Milon tressaillit.

— Que dites-vous, maître? fit-il. L'auriez-vous déjà trouvée?

— Non, mais je crains que nous ne la trouvions pas aussi facilement.

— Oh! je sais où elle est...

— Sais-tu que pendant que nous étions là-bas, on a bouleversé Paris.

— Eh bien?

— On a reconstruit et démoli des maisons par milliers. De nouvelles rues se sont ouvertes, d'autres ont disparu complétement.

— Il faudrait que le bon Dieu ne fût plus le bon Dieu pour que nous ne retrouvassions pas la maison où j'ai caché l'argent des enfants, murmura Milon d'une voix tremblante.

— Cela peut arriver pourtant.

— Bah! on a pu démolir la maison, mais les caves...

— Les caves aussi. Maintenant dis-moi dans quel quartier tu as opéré ce singulier dépôt.

— Dans le quartier des Invalides.

— Ah!

— Tout auprès de l'Ecole militaire, en entrant dans la rue de Grenelle, au Gros-Caillou.

Le major respira.

— C'est bien! dit-il, on a peu démoli et peu reconstruit par là. Nous verrons demain. A présent, causons.

— J'écoute, dit Milon.

— Tu n'as aucune donnée sur les oncles de tes deux orphelines?

— Pourquoi me demandez-vous ça?

— Mais dame! répondit Cent dix-sept, parce que ce n'est pas seulement l'or de la cassette qu'il faut retrouver.

— Et quoi donc encore?

— La fortune volée par les oncles, et la rendre aux enfants.

— O maître! murmura Milon, vous feriez cela!

— Je le ferai, dit froidement le major.

Milon joignit les mains :

— O mes pauvres enfants! murmura-t-il, tandis qu'une larme roulait dans ses yeux.

VII

Le lendemain soir, vers minuit, deux hommes traversaient le pont de l'Alma et arrivèrent au bas de l'esplanade des Invalides.

Blouse blanche, casquette de drap noir couverte de plâtre, le pas lourd et de travers, ils ressemblaient à s'y méprendre à deux honnêtes enfants de la Creuse ou du Limousin qui viennent à Paris se livrer à ce grand œuvre de remaniement et de reconstruction sous lequel disparaît petit à petit la vieille Lutèce de nos pères.

L'un deux, le plus grand, s'arrêta au bout du pont et promena un regard investigateur autour de lui.

La nuit était claire, et la lune brillait au ciel dégagée de son auréole ordinaire de brume.

— Comme on a changé, par ici! dit-il.

— Tu trouves?

— Qu'est-ce que c'est que cette grande rue qui s'ouvre devant nous?

— C'est l'avenue de Latour-Maubourg prolongée.

— Mais où est le Champ-de-Mars?

— A droite.

— Il faut le traverser, en ce cas; je vous ai dit que c'était à l'entrée de la rue de Grenelle.

— Ah! dit Milon, car c'est encore lui que nous retrouvons, sous ce nouveau déguisement, en compagnie de Cent dix-sept, devenu le major Avatar; ah! c'est toute une histoire, maître.

— Voyons!

— Un an avant que madame se décidât à soustraire les petites à la haine de ses frères, elle fit un voyage dans son pays, en Allemagne, et elle me laissa pour garder l'hôtel.

J'avais une parente qui habitait au Gros-Caillou, et elle y tenait un petit débit de vins et liqueurs.

Les maçons et les autres ouvriers du quartier venaient boire et manger chez elle.

Pendant l'absence de madame, j'allais la voir quelquefois; et vous savez, je bois un coup volontiers, je fais un cent de piquet. Comme je n'avais rien à faire à ce moment-là, je finis par aller tous les soirs chez ma parente et je fis la connaissance de tous les maçons et de tous les manœuvres qui fréquentaient son établissement, tellement qu'il y en avait quelques-uns qui me tutoyaient et que je les tutoyais tous.

Le cabaret était une pauvre baraque en planches, élevée sur un terrain vague, à gauche, à l'entrée de la rue.

Le terrain avait été loué pour douze ans par le mari de ma parente. Le pauvre homme était mort, et, à l'époque dont je parle, le bail allait bientôt finir.

Mais le propriétaire du terrain, qui, d'abord, s'était promis de construire une grande maison, n'avait sans doute pas assez d'argent; car, le bail expiré, il laissa la cabaretière tranquille et divisa son terrain en deux lots. Sur le second, il posa les fondations d'une maison.

La dernière fois que j'avais vu ma parente, — la veille du retour de madame, — je l'avais trouvée tout en larmes; elle se croyait ruinée.

Quand je la revis, elle était toute contente et son cabaret était plein. Elle donnait à manger non-seulement aux maçons, mais aux serruriers, menuisiers et autres corps d'état qui construisaient la maison. Cette fin de bail, qui la menaçait d'une ruine, était devenue une fortune pour elle.

La maison commençait à s'élever hors de terre et on construisait les caves en même temps que les quatre murs.

Ce fut le soir de ce jour-là que madame me confia cette cassette qui renfermait un million.

Je passai quarante-huit heures à chercher dans ma tête un moyen de mettre cet argent en sûreté.

Mais où? mais comment?

Vous savez, un homme bête comme moi, poursuivit Milon, ça n'a pas d'imagination, et les pauvres gens qui ont un trésor à cacher n'ont pas deux endroits: ils le fourrent dans leur paillasse; ou ils creusent un trou dans le mur de leur cave.

Moi, je pensai tout de suite à la cave, mais comme je n'avais pas de cave à moi, je me mis à songer à ces belles caves toutes neuves qu'on élevait au Gros-Caillou, auprès du cabaret de ma parente.

Alors, je ne fis ni une ni deux; je m'en retournai trois jours de suite au cabaret, et je refis connaissance avec mes amis les maçons.

Le quatrième, j'arrivai tout désolé.

— Qu'est-ce que vous avez donc, père Milon? me demanda l'entrepreneur, un gros Limousin qui m'avait pris en amitié, parce qu'il disait que moi seul pouvais lui tenir tête à boire.

— J'ai, répondis-je, que j'ai eu des raisons avec madame et qu'elle m'a donné mon compte.

— Et vous êtes sans place?

— Oui, et je ne veux plus du métier de domestique.

— Est-ce que vous voulez vivre de vos rentes?

— Non; d'abord je n'ai pas de rentes. Et puis, je ne suis pas homme à rien faire. Je veux être ouvrier. Je n'ai pas encore cinquante ans et je suis solide, comme vous voyez.

— Ça c'est vrai, me dit-il, et vous feriez un beau tailleur de pierres ou un joli maçon. Tiens, ajouta-t-il, je vous embauche à cent sous par jour.

— Non, répondis-je, ça ne me va pas Je veux être à mes pièces, à tant de la toise de maçonnerie.

— Tope! me dit-il; venez demain à l'ouverture du chantier, nous commencerons.

Nous vidâmes une bouteille et je m'en allai.

Le lendemain j'étais exact. Le patron me demanda si je voulais travailler en haut ou en bas.

— En bas, lui dis-je; l'air des caves est bien plus sain.

— Farceur! me dit-il, on voit bien que vous aimez à boire un coup.

Milon s'interrompit un moment. Tandis qu'il causait ainsi, Cent dix-sept et lui étaient arrivés au Champ-de-Mars.

— Ah! reprit le colosse, il faut vous dire, maître, que je suis Provençal et que j'ai été maçon dans ma première jeunesse, aux environs de Marseille. Ça me connaissait, le bâtiment, et j'avais dit au patron que j'en étais.

Quand il me vit manœuvrer l'équerre et la truelle, il reconnut que je savais le métier.

— Allons, mon garçon, me dit-il, je vois bien que nous allons pouvoir nous entendre.

Et il me donna un caveau tout entier à l'entreprise. C'était ce que je voulais.

Nous étions alors en été.

Les ouvriers à la journée arrivent à six heures du matin et s'en vont à six heures du soir.

Mais ceux qui sont à la tâche travaillent quelquefois une heure de plus, quand ils sont laborieux.

Moi, j'étais au chantier bien avant six heures, quelquefois même à quatre heures et demie.

Quand toutes mes mesures furent prises, un matin que j'étais tout seul, à cinq heures moins un quart, je déplaçai une pierre de taille du caveau et je mis la cassette derrière, puis... je remaçonnai la pierre, et n vu ni connu!

Vous pensez bien, acheva naïvement Milon, qu'une maison n'est pas construite pour huit jours. Il pourrait se passer bien des centaines d'années avant qu'on songeât à démolir celle-là.

— C'est parfait, dit Cent dix-sept avec une pointe d'ironie; mais as-tu marqué la pierre?

— Non, mais c'est la sixième en venant du côté de la porte à gauche.

— Et le caveau?

— Il est au bout du corridor souterrain qui aboutit à l'escalier des caves.

— C'est fort bien; mais si cette maison est encore debout, elle est habitée?

— Sans doute.

— Et comment pénétreras-tu dans la cave?

— Allez! allez! fit Milon d'un air fin, j'ai mon idée.

Et ils continuèrent à marcher dans la direction du Gros-Caillou.

— Comment quittas-tu le chantier? demanda Cent dix-sept.

— Oh! bien simplement, allez! Un soir, deux jours après, je proposai un cent de piquet au patron, avec deux litres pour enjeu. Je lui contestai un point, il se fâcha; je me fâchai plus fort et je lui lançai les cartes à la figure. Comme j'étais plus fort que lui, au lieu de se jeter sur moi, il se contenta de me donner mon compte... et je rentrai chez madame.

— Et ta parente?

— La pauvre femme m'a cru coupable, comme tout le monde, quand on m'a condamné; mais elle ne m'a pas renié. Elle m'a envoyé de temps en temps une pièce de cent sous; jusqu'à un moment où je n'ai plus rien reçu. Je pense bien qu'elle est morte.

— Ce qui fait que le cabaret a dû passer en d'autres mains.

— Ou bien on aura bâti dessus.

Comme il parlait ainsi, Milon venait d'atteindre l'entrée de la rue de Grenelle.

— Tenez, dit-il, nous y voilà.

Il s'enfonça dans la rue, et Cent dix-sept le suivit.

Le Gros-Caillou est un quartier désert, passé onze heures du soir.

Depuis longtemps, les soldats sont rentrés, les boutiques fermées, les maisons closes.

Il n'y avait pas un chat dans la rue de Grenelle; mais on voyait dans le lointain une lanterne verte qui changeait de place.

— Laissons passer l'omnibus, dit Milon.

Et il s'arrêta.

L'omnibus passa; les deux faux maçons continuèrent leur chemin.

Enfin, Milon s'arrêta de nouveau.

— C'est ici! dit-il.

Et il montrait deux maisons neuves et comme pareilles.

Seulement l'une d'elles avait une teinte plus grise; l'autre s'était élevée, sans doute, sur l'emplacement du cabaret.

Milon alla se placer devant la première et dit à Cent dix-sept, tout bas:

— Voilà où est l'argent!

L'omnibus passé, la rue de Grenelle, au Gros-Caillou, était maintenant aussi déserte qu'une des allées du Père-Lachaise ou du cimetière Montmartre.

Milon se baissa et toucha de la main les barreaux d'un soupirail.

— Ils sont épais, dit-il, mais c'est là.

— Voyons, fit Cent dix-sept, explique-moi ton idée.

— C'est bien simple, dit Milon; j'ai apporté des outils.

— Quels outils?

— Une lime pour scier les barreaux.

— Bon... Après?

— Et un ciseau de maçon pour desceller la pierre.

— Est-ce tout? demanda Cent dix-sept en souriant.

— Non, j'ai encore une corde autour des reins.

— Pour quoi faire?

— Pour nous aider à descendre dans la cave et nous permettre d'en sortir.

— Tout cela est fort bien, reprit Cent dix-sept; mais avant de mettre ton projet à exécution, allons donc nous asseoir là-bas, sur cette borne.

Milon regarda le *maître* avec étonnement.

— Viens toujours, dit le maître avec son accent d'autorité.

Milon le suivit.

Cent dix-sept tira une pipe de sa poche et la bourra tranquillement.

— Nous avons l'air de vrais maçons qui viennent de ripailler dans quelque bouchon du voisinage.

Milon attendait que Cent dix-sept s'expliquât.

Celui-ci alluma sa pipe, et ce ne fut qu'à la troisième bouffée qu'il se décida à parler:

— Depuis combien de temps as-tu quitté Paris?

— Depuis onze ans, répondit le colosse.

— Sais-tu combien il y avait de sergents de ville alors?

— Deux ou trois cents, peut-être...

— Il y en a deux mille aujourd'hui, et des postes dans tous les quartiers.

— Bon! dit Milon, vous ferez le guet.

— Soit, mais je suppose qu'on nous surprenne...

— Ah dame!...

— Nous retournerions au bagne du même coup, car il y a tentative de vol avec effraction.

— Mais ce n'est pas un vol, puisque l'argent est à nous!

— Eh bien! dit Cent dix-sept en riant, si tu peux prouver ça à la justice, quand elle aura mis le nez dans nos affaires, tu seras fièrement malin, mon bonhomme!

— Mais enfin, c'est l'argent des petites!

— Soit.

— Et il nous le faut.

— Je ne dis pas non. Seulement, il est inutile de risquer un nouveau voyage dans le midi de la France, tu sais... quand on vient passer l'hiver à Paris...

— Je ne vois pourtant pas d'autre moyen de pénétrer dans la cave et d'avoir la cassette.

— Est-ce que tu voyais un moyen de sortir du bagne, il y a six mois, sans être repris?

— Ça, non, j'en conviens.

— Et n'est-il pas convenu que tu es le bras et moi la tête de notre association?

Milon courba humblement la tête.

— Vous avez raison, maître, dit-il; je suis un imbécile. Pardonnez-moi.

— A la condition que tu m'obéiras.

— Ne suis-je pas votre esclave?



Je proposai un cent de piquet au patron, avec deux litres pour enjeu (p. 52).

— Eh bien! viens alors, dit Cent dix-sept, qui le ramena devant la maison et lui montra le dessus de la porte cochère d'où pendaient plusieurs écriteaux :

— Voilà, dit-il, un concierge bien négligent. Il finira par se faire voler ses écriteaux.

— Ça, c'est vrai, dit naïvement Milon. Il devrait les rentrer tous les soirs.

— Aussi je le congédierai, dit froidement Cent dix-sept.

— Vous? fit Milon stupéfait.

— Sans doute, quand nous serons propriétaires de la maison.

— Vous voulez donc l'acheter?

— Dès demain. C'est le moyen le plus sûr de bouleverser notre cave de fond en comble, si bon nous semble, sans que personne y trouve à redire.

— Mais, dit Milon, comment la paierons-nous?

— N'y a-t-il pas un million dans la cassette?

— C'est vrai.

— Ce sera un placement comme un autre que nous ferons aux petites.

— Maître, dit Milon, je ne comprends pas très-bien. Pour payer la maison, il faut avoir l'argent.

— Tu te trompes mon vieux. On n'achète pas une maison comme on achète un gilet de flanelle, argent à la main. Il y a la purge légale qui dure trois mois, et on peut stipuler dans l'acte d'acquisition la jouissance immédiate.

— Oui, mais encore faut-il qu'on ait confiance en nous?

— Imbécile, dit Cent dix-sept, ne suis-je pas le major Avatar, un grand seigneur russe?

— C'est juste.

— Dans ces conditions-là, mon bonhomme, la moitié de Paris me vendrait l'autre à crédit.

— Mais enfin, maître, dit encore Milon, si la maison n'est pas à vendre?...

— N'as-tu pas vu des écriteaux de location?

— Oui.

— Eh bien! tu loueras un appartement avec grenier et cave. Après tout, si le caveau ne tombe pas dans notre lot, nous nous souviendrons de notre ancien métier, et nous en serons quittes pour risquer deux mois de correctionnelle.

— Vous avez réponse à tout, maître, dit humblement Milon.

— Tâche de faire comme moi alors, dit Cent dix-sept, qui prit son ancien compagnon de chaîne par le bras et l'entraîna de nouveau vers le Champ-de-Mars, car, mon vieux, tu n'as oublié qu'une chose.

— Laquelle?

— C'est de me dire le nom des petites.

— L'une, la brune, s'appelait Antoinette; l'autre, la blonde, Madeleine.

— Mais... leur autre nom?

— Elles ne doivent pas le savoir, puisque madame les avait mises dans le pensionnat sans vouloir le dire.

— Mais, reprit Cent dix-sept, qui s'amusait de la naïveté du colosse, tu le sais, toi?

— Oui; madame s'appelait la baronne Molder, un nom allemand.

— Et ses frères?

— Je ne sais pas; madame n'en parlait jamais.

— Mais, enfin, quand on t'a jugé, qu'ils t'ont fait condamner, on a prononcé leurs noms?

— Oui, mais j'avais perdu la tête; je ne me rappelle

pas. Tout ce que je sais, c'est qu'il y en avait un qu'on appelait M. Karl.

— Mon pauvre ami, dit Cent dix-sept, c'est fort heureux que je me sois mis dans ton jeu; tu n'en serais jamais sorti.

— Je suis si bête, dit Milon avec naïveté.

— Mais tu dois te souvenir de la rue où était la maison de ta maîtresse.

— Oh ! ça, oui... rue de Verneuil.

— Allons-y! dit Cent dix-sept.

— Comment! fit Milon avec un soupir, nous nous en allons.

— Mais... sans doute.

— Si, d'ici à demain, on allait voler la cassette?...

Cent dix-sept haussa les épaules :

— Puisqu'elle y est depuis dix ans, dit-il.

Et il lui fit traverser le Champ-de-Mars, l'esplanade des Invalides et prendre la rue de l'Université.

Milon se frappa le front.

— Ah! j'y suis, dit-il, je sais pourquoi nous allons rue de Verneuil, pardieu!

— Vraiment! fit Cent dix-sept en souriant.

— Dame! les frères de madame ayant hérité d'elle, ils doivent habiter l'hôtel.

— Ou l'avoir vendu; mais enfin on retrouvera.

Ils parvinrent rue de Verneuil.

Milon allait en avant comme un chien de chasse qui quête une voie.

— Bon! dit-il, voilà que je ne m'y reconnais plus.

— Je m'y reconnais, moi, dit Cent dix-sept. L'hôtel a été démoli et a fait place à une maison de six étages.

— Alors... comment savoir?

— Nous saurons demain, dit Cent dix-sept. Allons nous-en, Noël nous attend.

Ils suivirent la rue de l'Université, puis la rue Jacob, s'enfoncèrent dans la rue de l'École-de-Médecine et ne s'arrêtèrent qu'au milieu de la rue Serpente.

Là, Cent dix-sept sonna à la porte vermoulue d'une vieille maison qui avait dû être un hôtel.

Il se fit quelque bruit au-dedans de l'allée, vu l'heure avancée de la nuit.

— Qui va là? dit une voix à l'intérieur.

— Les amis du Limousin! répondit Cent dix-sept.

La porte s'ouvrit, et *Cocorico*, l'ancien forgeron du bagne, accourut à la rencontre du maître.

VIII

Il y avait trois jours que mademoiselle Antoinette s'était évanouie en apprenant de la bouche même de madame Raynaud que Pauline de Beaurevert était morte il y avait plus de dix ans.

La pauvre dame infirme avait appelé au secours; les voisins étaient accourus; on avait prodigué des soins à la jeune fille et fini par lui faire reprendre ses sens; mais la cause de son évanouissement était demeurée un mystère. Depuis trois jours, Antoinette était changée, comme si elle eût fait une grave maladie.

Pâle, l'œil atone, tressaillant au moindre bruit, elle avait sans cesse devant les yeux cet homme qui, sans doute, avait spéculé sur son dénûment.

Et elle s'était servie de cet argent! et quand cet homme viendrait, elle ne pourrait pas le lui rendre... car il reviendrait sûrement un jour ou l'autre, — Antoinette savait assez la vie déjà pour n'en pas douter, — réclamer le prix de ses services.

Et elle ne pourrait pas lui rendre la somme entière; car elle n'avait pas touché au reste et s'était hâtée d'enfermer les cinq cents francs qu'elle avait encore au plus profond d'un tiroir, comme si la vue de cet argent lui eût été odieuse.

Elle s'était remise au travail avec plus d'ardeur que jamais, allongeant les jours, abrégeant les nuits.

Le petit père Rousselet, qui prenait goût à son commerce de traductions, était revenu, apportant un gros volume britannique où la vie d'un parfait gentleman et d'une lady accomplie était racontée minutieusement en quatre cent trente pages d'un ennui mortel, assaisonnées à chaque chapitre de tartines beurrées, de thés et de sandwiches.

On mange énormément dans les romans anglais.

Le petit père Rousselet avait donc apporté ce volume en disant à la jeune fille :

— Je vais faire une folie, mais je suis en veine, tant pis! si vous me rendez ce volume à la fin de la semaine, je vous donne 300 francs.

— Trois cents francs!!!

Antoinette s'était mise à l'ouvrage. Elle se couchait à minuit et se levait à quatre heures du matin, se disant :

— Si cet homme pouvait attendre huit jours, je serais sauvée!

On lui avait payé une centaine de francs de leçons, et maintenant elle avait un espoir, c'est que sa lettre se croiserait avec la lettre mensuelle de Madeleine, qui renfermait régulièrement une centaine de francs.

Oh! alors, il faudrait bien qu'Antoinette retrouvât cet homme qui avait eu l'audace de lui faire un mensonge pour l'obliger. Elle se souvenait de son nom! elle bouleverserait tout Paris pour arriver jusqu'à lui et le forcer à reprendre son argent.

Le quatrième jour commençait et elle n'avait aucune nouvelle d'Agénor.

— Ah! s'il pouvait attendre encore! murmura-t-elle; trois jours, plus que trois jours!

La mère Philippe entra comme à l'ordinaire, vers sept heures.

Depuis qu'elle faisait le modeste ménage des deux femmes, la concierge avait fini par calculer à peu près rigoureusement, au nombre de feuillets entassés sur la table, l'heure du lever de la jeune fille.

— Oh! mademoiselle, dit-elle ce jour-là, vous n'êtes vraiment pas raisonnable! Vous vous êtes sûrement levée bien avant quatre heures.

— C'est possible, dit Antoinette; je suis très-pressée pour ce travail-là, ma bonne Philippe.

La vieille femme était toujours très-respectueuse avec Antoinette, mais son respect n'était point dépourvu d'une certaine familiarité affectueuse.

— Ma bonne demoiselle, dit-elle en appuyant une de ses mains sur la table de travail, vous savez si nous vous aimons, Philippe et moi...

— Oh! je le sais! dit Antoinette, et je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi.

— Eh bien! reprit la mère Philippe, vous avez un nouveau chagrin, bien sûr; nous le disions avec Philippe, hier soir en nous couchant. Vous êtes revenue avec bien de l'argent, l'autre jour, et...

— Taisez-vous, au nom du ciel ! dit Antoinette.

— Pardon si je viens de vous faire de la peine, reprit la concierge, mais c'est pour un bon motif. Si Philippe ou moi, nous pouvions vous tirer de peine! Justement mon frère est revenu; il est tout à votre service.

— Merci, ma bonne femme dit Antoinette; mais vous vous trompez, je n'ai aucun chagrin et n'ai besoin de rien maintenant.

Et comme elle parlait ainsi, Antoinette laissa tomber une larme sur le feuillet commencé qu'elle avait devant elle.

— Oh! c'est mal, dit la mère Philippe, c'est très-mal, ça, mademoiselle, d'avoir méfiance de nous qui vous aimons tant !

L'accent de la pauvre femme avait quelque chose de douloureux qui alla au cœur d'Antoinette.

La pauvre fille tendit la main à la concierge et lui dit :

— Je veux tout vous dire.

Et elle lui confia, en effet, sa singulière rencontre avec M. Agénor de Morlux, l'histoire du billet de mille francs, le mensonge qu'il lui avait fait, et les angoisses qu'elle éprouvait depuis ce temps-là.

Mais la mère Philippe n'avait pas la délicatesse excessive de la jeune fille.

— Ah! dit-elle, je donnerais bien ma tête à couper que ça finira bien, tout cela.

— Que voulez-vous dire? demanda Antoinette toute tremblante.

— M. Agénor de Morlux, continua la mère Philippe suivant son idée, je connais ça, moi. Oui... c'est un jeune homme très-riche...

— Il faut qu'il le soit, murmura Antoinette avec amertume, pour faire de semblables folies.

— Eh ! mais, reprit la mère Philippe, je crois bien que mon mari connaît son valet de chambre.

Le front plissé d'Antoinette se dérida un peu.

— Alors, dit-elle, il sera facile de savoir où il demeure, ce monsieur?

— Oh! pour ça, oui...

— Trois jours encore, murmura Antoinette.

La mère Philippe ne comprenait rien aux exclamations de la jeune fille, mais elle suivait toujours son idée :

— Après ça, dit-elle, on a vu des choses plus étonnantes que ça !

— Quoi donc? dit Antoinette.

— Voyez-vous, mademoiselle, reprit la mère Philippe, M. Agénor est assez riche...

— Eh bien ?

— Assez riche pour deux.

— Je ne comprends pas, dit la jeune fille.

— Et quand ce n'est pas pour le bon motif, on ne jette pas comme ça des billets de mille francs par la fenêtre !

— Que voulez-vous dire? demanda Antoinette, qui n'osait pas comprendre.

— Pourquoi donc qu'il ne serait pas tout de bon amoureux de vous, si belle et si sage, et si bien éduquée qu'on dirait une princesse? dit la mère Philippe avec un naïf enthousiasme; et qu'il ne vous épouserait pas comme une fille de bonne maison que vous êtes ?

Les joues d'Antoinette s'empourprèrent et son irritation s'évanouit un moment.

Mais bientôt la pâleur reparut sur son visage et elle murmura avec un amer sourire :

— On n'épouse pas une pauvre fille comme moi!...

— Pourquoi donc ça ? pourquoi donc ça, demanda la mère Philippe. Tenez, moi qui vous parle, j'ai bien épousé mon second mari quand il n'avait que ses deux bras, ses trente-deux dents pour manger et ses doux yeux pour pleurer, et pourtant j'étais une femme établie, moi... je payais patente !...

Et la mère Philippe se redressa avec un sentiment d'orgueil, bien légitime, après tout.

— Ah! dit Antoinette en essayant de faire trêve un moment à l'amertume de ses pensées, vous étiez donc veuve quand vous avez épousé le père Philippe?

— Et établie, encore.

— Dans quel commerce?

— Je tenais un commerce de liqueurs et de marchand de vin au Gros-Caillou, dans la rue de Grenelle, dit la mère Philippe, et j'avais des économies, et tous les maçons du quartier mangeaient chez moi... Eh bien! tout ça s'en est allé... Nous avons fini par faire de mauvaises affaires, voyez-vous! Philippe n'entend rien au commerce. Un beau matin, nous nous sommes réveillés ruinés... et nous avons été bienheureux de trouver une place de concierges.

— Pauvres gens, murmura Antoinette, qui oubliait ses propres misères.

— Mais ça ne fait rien, reprit la mère Philippe; j'ai dans l'idée, moi, que ce M. Agénor...

— Oh! taisez-vous! taisez-vous! mère Philippe.

— Bah! bah! s'il me demandait des renseignements, je saurais bien lui dire, moi, qu'il peut chercher par la terre entière, et même ailleurs, et que jamais il ne trouvera une perle comme vous...

La mère Philippe fut interrompue par la pendule, qui sonnait huit heures, et deux coups discrets qu'on frappa à la porte.

Antoinette se retourna et pâlit de nouveau.

C'était le père Philippe qui apportait deux lettres.

L'une, bariolée de timbres; l'autre, avec un cachet rouge armorié.

A la vue de la première, Antoinette s'écria :

— Ah! c'est de Madeleine !

Puis elle saisit la seconde en tremblant et n'osa l'ouvrir.

— Je parie, dit la mère Philippe, que c'est de ce M. Agénor de Morlux.

IX

Après avoir remis les deux lettres, le père Philippe s'était retiré.

Sa femme entendit la voix de madame Raynaud qui appelait, et elle sortit à son tour.

Si bien qu'Antoinette se trouva seule.

La jeune fille avait pris les deux lettres et les regardait sans les ouvrir.

Un tremblement nerveux s'était emparé d'elle.

Qu'était-ce que cette enveloppe à cachet rouge?

D'où venait-elle ?

Il arrivait pourtant quelquefois à Antoinette de recevoir des lettres dont, à première vue, elle ne devinait pas la signature.

C'étaient quelquefois les parents de ses élèves qui

lui écrivaient, quelquefois aussi une amie de pension perdue de vue.

Mais, jusqu'alors, elle avait ouvert chaque missive avec un sentiment de curiosité banale, et rien de plus.

Celles qui, au contraire, portaient les timbres de la poste russe, celles de Madeleine, elle en brisait le cachet avec une joie impatiente.

Et pourtant, ce jour-là, ce ne fut pas la lettre de Madeleine qu'elle ouvrit la première.

Ce fut la lettre au cachet rouge, — la lettre inconnue.

Elle était correcte, d'une écriture allongée et nette qui trahissait une main d'homme.

Avant de lire, Antoinette courut à la signature :

LE BARON AGÉNOR DE MORLUX.

Alors son cœur se serra bien fort et suspendit ses battements, tandis qu'un nuage passait sur ses yeux.

Et cependant elle lut...

Elle lut, parce que la curiosité est chez la femme un sentiment dont rien ne saurait triompher...

Elle lut aussi, parce qu'une voix secrète lui disait que l'homme qui avait écrit cette lettre devait jouer dans sa vie quelque étrange rôle.

La lettre de M. Agénor était respectueuse entre toutes.

« Mademoiselle, disait-il, la Providence a souvent des vues qui sont impénétrables.

« J'ai perdu ma mère presque au berceau; émancipé à dix-huit ans par un père à qui le soin de ses plaisirs rendait ma tutelle fort lourde, j'ai été, à cet âge, où l'homme n'est encore qu'un grand enfant, le maître absolu de ma destinée.

« J'ai aujourd'hui vingt-six ans, cinquante mille livres de rente, un titre fort vieux et bien authentique, et je suis aussi seul dans la vie qu'un pauvre derviche en son désert, tournant comme lui sur moi-même, et me demandant si la vie n'a pas des côtés plus sérieux et un peu plus élevés que l'existence du club, le *betting* et les courses plates, les joies âcres du mistigris et les loisirs cavaliers que nous font ces créatures qui n'ont plus de la femme que le nom.

« Un jour, une vieille amie de ma famille, qui tripote des mariages par inclination, et peut-être un peu aussi par intérêt, s'est avisée de me présenter dans un monde très-élégant, très-aristocratique, où les jeunes filles à marier étaient aussi nombreuses que les grains de sable au bord de la mer.

« Il y en avait des blondes, des brunes, des châtaines, et aussi des rousses, qui rappelaient la déesse antique répondant au nom de Junon.

« Toutes ces demoiselles sont très-fortes sur le piano, causent de modes comme une couturière, savent par cœur les noms de tous les secrétaires d'ambassade, s'informent si le premier homme qu'on leur présente est assez maladroit pour ne s'être encore rien cassé dans un *steeple-chase* et s'il compte donner à sa femme des diamants présentables et des chevaux d'un demi-sang authentique. Parmi les jeunes gens de mon monde, il y a tant d'hommes dont elles feront le bonheur que j'ai compris qu'elles seraient incapables de me rendre heureux.

« Depuis six mois, misanthrope avant le temps, sauvage retiré de la civilisation, je vivais dans le désert de mon cœur, — une solitude, mademoiselle, où la baguette d'une fée fera, quand elle le voudra, surgir des palmiers et des fontaines; — depuis six mois, dis-je, triste et sombre, découragé de la lutte avant d'avoir lutté, je songeais à entreprendre un de ces voyages lointains qui guérissent du *mal de Paris*, cette indisposition que nous nommons ainsi, et que les Anglais appellent tout sottement le *spleen*.

« — Une nuit, — un matin plutôt, — à l'heure où le Paris oisif va s'endormir, une étoile s'est allumée dans mon ciel morne, et j'ai contemplé cette étoile mystérieuse ce matin-là et les suivants, et tous depuis six mois.

« Cette étoile, vous la devinez, n'est-ce pas?

« C'est la petite lampe de l'ange laborieux qui s'est fait le soutien de la pauvre femme infirme et malade.

« Je ne vous parlerai point de sa beauté, mademoiselle, je vous parlerai simplement de son noble cœur et de ses vertus.

« J'ai osé faire un rêve, et un rêve bien téméraire, sans doute : je me suis pris à songer un jour que si cette jeune fille, instruite, bien élevée, courageuse et belle, le voulait, elle serait la plus accomplie des femmes.

« Mériterai-je un tel bonheur, moi qui ne suis, hélas! que riche et ennuyé?

« Je n'ose le croire, je n'ose l'espérer, et cependant mon cœur domine ma raison, et je vous écris en me mettant à genoux devant vous, en vous demandant pardon d'un petit mensonge bien innocent :

« Refuserez-vous le pardon à celui qui se dit, mademoiselle,

« Votre admirateur et votre tout dévoué. »

Cette lettre jeta Antoinette dans un douloureux ravissement.

Ses joues s'étaient empourprées, son cœur avait recommencé à battre.

Elle n'avait vu M. Agénor de Morlux qu'une fois, et, malgré elle, elle l'avait trouvé charmant.

Et puis, il y avait dans sa lettre un ton d'enjouement et de bonne humeur qui ressemblait si bien à de la franchise, qu'une femme plus expérimentée que la jeune fille aurait pu s'y tromper.

Enfin, si modeste que soit une pauvre enfant comme Antoinette, elle sait qu'elle est jolie.

Pourquoi n'aurait-elle pas inspiré une passion?

Et pourquoi cette passion ne serait-elle pas guidée par un sentiment honnête?

Elle prit son front à deux mains :

— Oh! dit-elle, je crois que je deviens folle.

Puis elle relut cette lettre, laissant encore, sur sa table, celle de Madeleine.

Tout à coup, et comme elle était plongée en une sorte de torpeur morale et physique, elle entendit vibrer la voix de madame Raynaud.

— Antoinette? Antoinette? appelait la malade.

La jeune fille se leva :

— Me voilà, maman, dit-elle.

Et elle entra dans la chambre de la pauvre institutrice et l'embrassa en lui disant :

— As-tu bien dormi, maman Raynaud?

— Oui, mon enfant, oh! délicieusement, fit la malade. Et puis, j'ai fait un si beau rêve?



Quand nous fûmes à la porte, nous entendîmes des voix bruyantes et des éclats de rire (p. 69).

Antoinette tressaillit.

— Qu'as-tu donc rêvé, maman?

— La même chose qu'il y a cinq jours.

— Mais qu'as-tu donc rêvé il y a cinq jours? demanda-t-elle en tremblant.

— Que tu étais mariée...

— Oh! maman!

— Et riche...

— Songe, mensonge, ma pauvre mère.

— Je rêve vrai, moi, dit madame Raynaud.

— Mais, maman, dit Antoinette, pour se marier il faut trouver... un mari...

— Il était trouvé dans mon rêve... et je l'ai vu...

— Tu l'as vu? fit Antoinette toute frissonnante.

— Veux-tu que je te le dépeigne?

— Oh! je veux bien.

Antoinette s'efforça de rire, mais son cœur battit si violemment que madame Raynaud, prêtant l'oreille, aurait pu en entendre les battements.

L'institutrice reprit :

— C'était un grand jeune homme, aux cheveux châtains, en petites moustaches. Il était mince, il avait le nez droit et l'œil bleu... et il te regardait avec tant d'amour que j'avais envie de l'embrasser et de l'appeler « mon fils ».

Antoinette jeta un cri.

— Mais qu'as-tu donc, petite? fit madame Raynaud, souriant.

— J'oublie l'heure de mes leçons, dit-elle.

Et elle se sauva dans sa chambre.

Le portrait que madame Raynaud venait de lui faire était, chose assez bizarre! celui d'Agénor.

Antoinette s'enferma, les yeux pleins de larmes, répétant à mi-voix :

— Oh! je deviens folle!

Mais soudain son regard tomba sur la lettre de Madeleine, sur cette lettre qu'elle n'avait pas daigné ouvrir.

— Ah! misérable ingrate que je suis! murmura-t-elle.

Et comme elle brisait le cachet, un papier plié en quatre s'échappa de l'enveloppe.

C'était un billet de banque de mille francs.

X

La vue de ce billet de banque produisit une sensation étrange sur Antoinette. Jamais Madeleine ne lui avait envoyé une somme aussi forte; peut-être même jamais ne l'avait-elle eue en sa possession.

Il y avait là une nouvelle énigme, et Dieu sait s'il y avait des énigmes dans la vie d'Antoinette depuis huit jours.

Au lieu d'un sentiment de joie, la vue de cet argent lui causa un sentiment de vague inquiétude.

Aussi se hâta-t-elle de déplier la lettre de Madeleine.

Cette lettre avait dû croiser en route celle qu'Antoinette écrivait quelques jours avant.

Madeleine disait :

« Mon Antoinette bien-aimée, si la poste n'allait plus vite que les voyageurs, ma lettre serait inutile, car je vais la suivre. Si maman Raynaud est là quand tu liras ces lignes, tâche que ton cœur ne batte pas trop vite, retiens un cri d'étonnement. Je ne te dis pas un cri de joie, car ta pauvre Madeleine te revient l'âme navrée et endolorie.

« Ma chérie, j'ai tant souffert depuis quelques heures, que je ne sais pas comment je suis encore de ce monde.

« Je quitte Moscou demain soir, accompagnée jusqu'à la frontière de Pologne par une vieille dame française qui me remplace, et qu'on charge de veiller sur moi. A Vilna, elle me remettra aux mains d'un intendant du comte Potenieff, celui qui, hier encore, était une manière de maître pour moi.

« L'intendant me conduira en Allemagne, et là, sans doute, il trouvera à me confier à quelque famille honorable qui partira pour la France.

« C'est te dire que dans trois semaines au plus tard, ta pauvre Madeleine sera près de toi.

« Ah! pourquoi ai-je tant souffert? pourquoi souffré-je tant encore, que la pensée de nous voir bientôt réunies est impuissante à ramener la paix dans mon cœur troublé?

« Je pars arrosée des larmes de la comtesse Potenieff, comblée des largesses du comte.

« Le comte m'a remis ce matin un portefeuille qui renferme vingt mille francs; ma dot, ma chérie, une fortune pour nous deux...

« Hélas! le prix de mon bonheur!...

« J'en distrais tout de suite une faible partie que je t'envoie, car on m'a écrit en cachette de Paris, — la mère Philippe, tu le devines, — la maladie de maman Raynaud, et tu es peut-être bien gênée.

« Je vous porte le reste...

« O mon Dieu! pourvu que j'aie la force d'arriver...

« Mon cœur restera ici, enchaîné à ce sol neigeux, et cela pour toujours.

« Vous aurez le corps de Madeleine, mais son âme... Ah! Moscou l'a prise tout entière...

« Je veux te dire ma triste histoire, tout de suite, la plume à la main; car, de vive voix, je n'en aurais jamais la force; et puis vous ne m'en parlerez jamais, n'est-ce pas? Vous me laisserez vivre en ma torpeur morale, en mon désespoir sans limites, jusqu'à ce que Dieu me donne la force d'oublier ou me rappelle à lui?

Le comte et la comtesse Potenieff, que tu as vus une fois le jour où j'ai quitté Paris, sont, comme tu as pu en juger, d'un certain âge.

« La comtesse, fort belle encore, a dépassé la quarantaine; le comte a cinquante-cinq ans.

« Leur fille, mademoiselle Olga, est une belle personne un peu hautaine, qu'on destine en mariage à un capitaine de la garde impériale en garnison à Moscou.

« Quand nous sommes arrivés ici, je n'avais jamais vu Yvan?

« Qu'est-ce que Yvan? vas-tu me dire.

« C'est l'homme pour qui je me sens mourir; c'est le fils du comte Potenieff, le seul héritier de son nom.

« Yvan a vingt-six ans; il est officier, et son régiment tient garnison à Pétersbourg.

« Pendant plus d'un an, il a été éloigné de sa famille, et nous étions à Moscou depuis le printemps dernier que je ne l'avais pas encore vu.

« Il est beau, — pour moi du moins, — il a quelque chose de dominateur dans le regard; il a un charme indicible dans la voix.

« Quand il est venu, il y a cinq mois, c'était l'époque où le comte et la comtesse quittèrent Moscou pour se rendre dans leurs terres.

« Yvan nous a suivis.

« Le château du comte est bâti au milieu d'une de ces solitudes de la Russie méridionale où il faut faire des centaines de werstes avant de rencontrer un village ou une maison.

« Mais c'est un pays admirable en été; le steppe y est rose, le ciel bleu, les champs se couvrent de belles moissons jaunes, et les alouettes qui voyagent par bandes, mêlées aux flamants roses et bleus, y chantent leur chanson sans fin. Cette nature étrange et séductrice a conspiré contre la paix de mon cœur.

« C'est durant ces longues promenades du soir, en traîneau, au travers des steppes, qu'assise auprès d'Yvan, le merveilleux conducteur de chevaux à demi sauvages, j'ai senti le trouble pénétrer dans mon âme.

« Yvan m'a aimée ou il a feint de m'aimer...

« Hélas! à cette heure encore, et malgré ce que j'ai vu et entendu, c'est un abominable problème pour mon pauvre esprit.

« Yvan a eu pour moi toutes les tendresses, tous les emportements, tous les délires de la passion; et un jour que je me suis jetée à ses pieds, le suppliant d'avoir pitié de la pauvre fille sans nom, sans fortune et presque sans patrie, il m'a relevée en me disant :

« — Mon père et ma mère m'aiment et font ce que je veux. Je leur déclarerai que je veux vous épouser, et ils consentiront à notre union.

« J'ai cru Yvan; je l'aimais, j'ai espéré...

« Il y a huit jours, nous sommes revenus à Moscou. Le congé d'Yvan allait finir; il a demandé et obtenu une prolongation.

« Il voulait, me disait-il, avouer notre amour à sa fa-

mille et obtenir sur-le-champ son consentement. Je l'ai cru encore.

« Ah! ce que j'ai fait de rêves de bonheur et de fortune pour moi, pour toi, pour maman Raynaud depuis ces huit jours... Hier, le ciel est tombé sur ma tête, et pourtant je ne suis pas morte encore.

« Écoute!

« La comtesse Potenieff est entrée dans ma chambre, hier soir, tout en larmes, et elle m'a prise dans ses bras :

« — Pauvre enfant! m'a-t-elle dit, soyez forte, car ce que je vais vous dire est capable de vous tuer.

« Et, comme je pâlissais :

« — Vous aimez Yvan, et Yvan prétend vous aimer. Il vous a même promis de vous épouser... Pauvre enfant!... Vous ne connaissez pas Yvan, poursuivit-elle; c'est un garçon sans cœur, corrompu, ambitieux...

« Je jetai un cri qui était une protestation contre de telles paroles; elle reprit :

« — Yvan sait que nous ne sommes plus riches; l'émancipation des serfs nous a presque ruinés. Pour relever notre maison, il faut qu'Yvan épouse une riche héritière; et il part demain pour Pétersbourg, où nous lui avons ménagé une entrevue avec mademoiselle Vazilika P..., qu'il doit demander en mariage.

« — Oh! madame, m'écriai-je, c'est impossible!

« — Venez avec moi, dit-elle, et vous verrez si je vous ai menti.

« Elle m'entraîna sans force et sans voix.

« La porte de ma chambre donnait sur un corridor au bout duquel se trouvait l'appartement d'Yvan.

« Cet appartement se composait de deux pièces, un fumoir et une chambre à coucher.

« On entrait par le fumoir.

« Quand nous fûmes à la porte, nous entendîmes des voix bruyantes au dedans, et des éclats de rire.

« Je reconnus la voix d'Yvan parmi celles de quelques officiers de ses amis, qu'il avait invités à venir boire du thé chez lui.

« — Ecoutez! me dit impérieusement la comtesse.

« Plus morte que vive, je prêtai l'oreille.

« Yvan disait :

« — Oui, mes amis, mon père et ma mère sont bien durs avec moi; ils viennent m'interrompre au milieu d'un joli petit roman d'amour que je m'étais ménagé.

« — Ah! oui, reprit une autre voix, la jolie Française.

« — Hélas!

« — Est-ce que tu ne voulais pas l'épouser?

« — Heu! heu! j'y ai pensé un instant... mais me voici raisonnable... Je pars demain matin... et je suis tout à la blonde Vazilika.

« Je n'en ai pas entendu davantage, et je suis tombée évanouie dans les bras de la comtesse.

« Quand je suis revenue à moi, j'étais dans mon lit, en proie à une fièvre ardente, et il était six heures du matin. La comtesse était à mon chevet.

« — Mon enfant, m'a-t-elle dit, il faut nous séparer. Vous allez retourner en France.

« Et elle m'a remis de la part du comte un portefeuille qui contenait vingt mille francs.

« Yvan était parti depuis une heure... et je ne le reverrai jamais.

« Voilà mon roman, chère sœur. Il est simple, n'est-ce pas? il est affreux... j'ai envie de mourir.

« Adieu... au revoir plutôt, car je songe à toi, et cette pensée me donnera la force de vivre.

« Ta Madeleine. »

Antoinette avait lu cette lettre en fondant en larmes. Celle de M. Agénor était toujours là, sur la table.

Elle la repoussa vivement.

— O crédule que j'étais! fit-elle.

XI

Cette lettre, qui avait fait huit cents lieues pour arriver juste à la même heure que cette autre lettre qui venait lui parler d'amour, de fortune et de bonheur, n'était-ce pas pour Antoinette un de ces avertissements terribles comme la Providence se plaît à en donner à la veille des catastrophes de ce monde?

Antoinette se posa cette question et se répondit aussitôt affirmativement.

Ce jeune homme qui lui parlait de mariage, c'était un séducteur, comme cet autre jeune homme du nom d'Yvan, qui avait un moment abusé la pauvre Madeleine, et qui venait peut-être de consommer son malheur éternel.

Antoinette se dit tout cela.

— Mon Dieu! murmura-t-elle, n'étais-je pas insensée tout à l'heure? Est-ce qu'on épouse des malheureuses orphelines pauvres comme nous?

Et alors elle prit une plume et, d'une main fiévreuse, elle écrivit les lignes suivantes :

« Monsieur,

« Vous vous êtes mépris sur moi. Je ne suis ni une fille qu'on séduit ni une femme qu'on épouse.

« Vous m'avez trompée, — généreusement, il est vrai, — mais enfin vous m'avez trompée!

« Mademoiselle Pauline de Beaurevert n'était point votre cousine, et la pauvre femme est morte depuis près de dix ans.

« Votre ruse, que je continue d'appeler pieuse, monsieur, ne peut donc tenir contre ce dernier mot.

« Il est possible que je vous aie plu : je suis trop fière pour supposer que les termes de votre lettre ne soient rigoureusement vrais; j'ai trop d'estime de vous et de moi pour croire que vous ayez eu un seul instant la pensée de faire de moi votre maîtresse; je crois aussi qu'il vous serait impossible de donner suite à vos projets, c'est-à-dire de faire de moi votre femme.

« Vous avez une famille riche, ayant sans doute l'orgueil de caste, et je ne dois pas vous dissimuler que je n'ai d'autre nom que celui sous lequel vous m'avez écrit.

« Je m'appelle simplement Antoinette; Antoinette tout court.

« Je n'ai pas même un nom bourgeois à ajouter à ce prénom.

« Voulez-vous mon histoire en deux mots?

« La voici :

« J'ai une sœur. J'ai eu une mère.

« Placées enfants dans le pensionnat de madame Raynaud, nous n'avons plus revu notre mère, qui sans doute est morte depuis longtemps.

« Madame Raynaud nous a élevées sans pouvoir

nous révéler le nom que nous devrions porter dans le monde, car ce nom, on ne le lui avait pas dit.

« Elevées par charité, ma sœur et moi nous nous sommes résignées de bonne heure à l'existence modeste que nous menons.

« Je travaille, je prie et j'ai foi en Dieu.

« Je n'ai jamais songé à me marier, par la raison toute simple que le seul homme qui pourrait convenablement unir son sort au mien, serait un pauvre diable comme moi, gagnant péniblement sa vie.

« On ne tire pas du beurre de deux cailloux.

« Encore moins, une pauvre fille sans dot ne saurait songer à un établissement comme celui que vous me proposez.

« Votre famille vous ferait comprendre le ridicule d'une pareille alliance, et je ne dois pas vous laisser préparer des événements qui blesseraient un jour ma fierté.

« Nos relations doivent donc en rester là, monsieur.

« Oubliez-moi; cela vous sera facile dans le monde au milieu duquel vous vivez.

« Je me souviendrai toujours, moi, de votre action si simple et si généreuse, et de l'honneur que vous m'avez fait en paraissant rechercher la main de celle qui se dit

« Votre servante,

« ANTOINETTE. »

A cette lettre Antoinette joignit le billet de mille francs que venait de lui envoyer sa sœur.

Puis elle mit le tout sous enveloppe et appela la mère Philippe.

La concierge qui achevait son ménage accourut :

— Ma bonne Philippe, dit Antoinette qui essuyait ses yeux rouges, votre mari peut-il me faire une course?

— Oui, mademoiselle ; où cela?

— Rue de Suresnes, répondit Antoinette.

La concierge fit un léger mouvement :

— Oh! mon Dieu! dit-elle, mais c'est chez ce beau monsieur...

— De qui parlez-vous? fit la jeune fille en fronçant légèrement ses beaux sourcils.

— Le monsieur qui vous a parlé l'autre jour dans la rue, dit la mère Philippe.

— Vous savez cela?

Et la voix d'Antoinette tremblait un peu.

— Ma foi! mademoiselle, dit la mère Philippe, faut bien vous dire la vérité. Mon mari et moi nous vous aimons tant, voyez-vous, que nous vous souhaitons tous les bonheurs de la terre. Eh bien! faut vous dire que nous en savons un peu long. M. le baron Agénor de Morlux est un beau et brave jeune homme qui se meurt d'amour pour vous...

Antoinette fit un geste de dénégation.

— Et qui vous épousera, soyez-en bien sûre. Madame Raynaud n'est pas la seule à l'avoir rêvé... Moi aussi... et tous. Quand il est venu... hier soir...

— Il est venu!

— Oui, chez nous... c'est lui qui a apporté la lettre que Philippe vous a montée ce matin.

— Et vous ne me l'avez pas dit?

— Nous n'avons pas osé.

— C'est mal, cela, ma bonne mère Philippe, dit Antoinette avec tristesse. Mais écoutez bien ce que je vais vous dire : Jamais je n'épouserai M. le baron de Morlux.

— Ah! pourquoi donc pas?

— Pour deux raisons : la première, c'est que je n'ai pas de dot.

— Qu'est-ce que ça fait, puisqu'il est riche?

— La seconde, répéta Antoinette, c'est que non-seulement je n'ai pas de dot, mais que, encore, je n'ai pas de nom, je ne sais pas comment s'appelait ma mère, et sans doute ma mère est morte, puisque ma sœur et moi nous ne l'avons jamais revue.

Antoinette prononça ces derniers mots avec une émotion qui gagna la mère Philippe.

— Allez me chercher votre mari, reprit-elle avec douceur et fermeté tout à la fois.

La mère Philippe obéit.

Antoinette ferma la lettre et écrivit sur l'enveloppe :

A Monsieur le baron de Morlux,

rue de Suresnes.

Mais, voulant oublier à tout prix, elle se prit à songer à la pauvre Madeleine.

Le père Philippe arriva, toujours timide et embarrassé dans sa marche et son attitude.

Antoinette lui tendit silencieusement la lettre.

Le concierge comprit que la résolution de la jeune fille était inébranlable; il prit la lettre et sortit sans faire aucune réflexion.

Mais les femmes sont plus tenaces que les hommes; la mère Philippe revint quand son mari fut parti.

— Ma bonne demoiselle, dit-elle, êtes vous bien sûre que votre mère ne soit plus de ce monde?

— La dernière fois que nous l'avons vue, ma sœur et moi, nous avions environ huit ans, pauvre mère! Comme elle nous couvrait de baisers...on eût dit qu'elle pressentait que cette entrevue était la dernière.

Pourquoi s'était-elle séparée de nous si jeunes?...

Pourquoi nous plaçait-elle en pension à un âge où nous avions si grand besoin de ses caresses?...

Voilà ce que nous n'avons jamais su et ce que, sans doute nous ne saurons jamais.

— Mais, mademoiselle, dit la mère Philippe, comment avez-vous pu oublier le nom de votre mère?

— Nous ne l'avons jamais su. Nous l'appelions « maman. » Les domestiques l'appelaient « Madame la baronne. » Voilà tout ce dont je me souviens.

— Et vous ne vous rappelez pas l'endroit où vous demeuriez avant qu'on ne vous conduisît en pension?

— C'était un vieil hôtel où il y avait un grand jardin et de grands arbres.

— Dans quel quartier?

— Hélas! dit Antoinette, nous ne sortions jamais qu'en voiture, et je ne le sais pas. Pourtant quelque chose me dit que c'était dans le faubourg Saint-Germain.

— Qui sait si, en cherchant bien, vous ne le retrouveriez pas?

— Oh! j'ai couru tout Paris, dit Antoinette, depuis que je suis une grande fille; mais je n'ai jamais trouvé. Si cet hôtel était dans le faubourg Saint-Germain, peut-être l'a-t-on démoli.

— Après ça, c'est bien possible.

Et la mère Philippe fit mine de se retirer discrètement.



Agénor de Morlux.

Mais elle revint sur ses pas :

— Puisqu'on appelait votre mère madame la baronne, dit-elle, elle devait avoir beaucoup de domestiques.

— Non, répondit Antoinette, il n'y en avait que trois, deux femmes et un homme.

J'ai oublié le nom des deux femmes, mais lui... ah! le bon vieux cher homme, dit-elle. Madeleine et moi nous l'aimions comme s'il eût été notre père... Et comme il nous aimait... lui... et comme il souriait en nous voyant jouer dans le jardin... et comme il pleura quand maman nous conduisit au pensionnat... Pauvre Milon!

Mais tandis qu'en prononçant ce nom Antoinette essuyait une larme, la mère Philippe poussa une exclamation de surprise et presque d'effroi.

— Milon! dit-elle, il s'appelait Milon!...

— Oui, dit Antoinette surprise.

— Un homme grand et gros comme un hercule, qui avait l'accent provençal...

— Vous l'avez connu! s'écria Antoinette d'une voix tremblante.

XII

La mère Philippe était devenue toute pâle.

— Milon! Milon! répétait-elle, comme si ce nom eût éveillé en elle tout un passé douloureux.

— Mais vous l'avez donc connu?

Et Antoinette tremblait comme une feuille jaunie que le vent d'automne secoue à la cime d'un arbre.

— C'était mon cousin...

— Votre cousin!...

— Oui, mademoiselle.

— Ah! fit Antoinette toute pâmée; mais il est donc mort?

La mère Philippe courba le front.

— Mieux vaudrait! dit-elle.

Mais Antoinette lui prit le bras et le lui secoua avec une singulière énergie.

— Oh! parlez! dit-elle, parlez, je le veux!

La mère Philippe n'y tint plus; elle prit Antoinette dans ses bras comme si Antoinette eût été son enfant, et lui dit :

— Ah! chère demoiselle, je vous ai vue toute petite, et j'ai vu votre mère... et je sais bien où il doit être

cet hôtel..., car j'y suis allée un jour voir mon cousin Milon.

— Mais alors vous savez le nom de ma mère? s'écria Antoinette avec anxiété.

— Oui, votre mère était Allemande; elle se nommait la baronne Miller.

— Ah! dit Antoinette, oui... c'est cela... je me souviens maintenant... un jour, on a prononcé ce nom devant moi...

Puis, baissant la tête à son tour :

— Et... elle est morte, n'est-ce pas?

— Morte!... murmura la mère Philippe.

Antoinette sentit de nouvelles larmes perler le long de ses cils.

— Pauvre mère! dit-elle.

Il y eut un moment de silence.

— Mais, fit-elle tout à coup, qu'est devenu l'hôtel? qu'est devenue la fortune de notre mère?

— Je ne sais pas, répondit la concierge; Milon seul pourrait le dire...

— Et Milon est mort, lui aussi?

— Non, dit la mère Philippe tristement.

— Mais où est-il!

— Bien loin...

Et la concierge eut un geste qui semblait dire : « Il a mis la mer entre lui et nous... »

— Vous me faites mourir, mère Philippe, dit Antoinette haletante et presque sans voix.

— A quoi bon vous dire cela, mademoiselle?

— Je veux savoir... répéta Antoinette.

Et comme la concierge hésitait encore :

— Mais il lui est donc arrivé malheur! s'écria la jeune fille.

— Oui... malheur... Un grand malheur!...

— Oh! parlez... parlez...

La concierge commença d'une voix étouffée :

— Il est au bagne!

— Au bagne! exclama Antoinette.

— Oui, depuis bientôt dix ans. On l'a envoyé à Toulon d'abord; et pendant bien longtemps, tant que j'en ai eu les moyens, je lui ai adressé un peu d'argent tous les mois... ils sont si malheureux là-bas... Et puis, continua la mère Philippe, ma ruine est arrivée... et je me suis remariée... et pendant plus de deux ans, je n'ai rien pu lui envoyer... Et quand je l'ai pu de nouveau et que je suis allée à la préfecture, on a cherché sur les registres et on m'a dit qu'il avait dû être transporté à Cayenne, car il paraît qu'on les envoie tous là-bas, maintenant.

— Mais qu'a-t-il donc fait pour cela, le malheureux? demanda Antoinette affolée.

— Il avait volé.

— Volé!

— Oui... les diamants de votre mère!

Mais, à ces derniers mots, Antoinette se redressa fière et calme.

— Ce n'est pas vrai! dit-elle, Milon n'a pu voler personne, et encore moins ma mère!... Milon est innocent!

— Ah! dit la mère Philippe en secouant la tête, je l'ai cru comme vous, moi...

— Et vous ne le croyez plus?

Elle secoua la tête.

— Eh bien! moi, dit Antoinette, je jurerais qu'il était innocent! Pauvre Milon!

Et s'exaltant tout à coup :

— Ma sœur et moi, nous ne sommes que de pauvres femmes; mais ma sœur va revenir; et maintenant que nous savons notre nom, il faudra bien qu'on nous écoute!... Et nous irons voir les juges qui l'ont condamné... et nous nous porterons garantes de l'innocence de notre pauvre Milon. Oh! il faudra bien qu'on nous le rende! maintenant que notre mère est morte!... Est-ce que nous pouvons être toujours orphelines?...

Antoinette avait peu à peu élevé la voix, si bien que madame Raynaud, qui venait de se lever, pensant qu'il arrivait quelque chose d'extraordinaire, entra dans la chambre de la jeune fille.

Antoinette riait et pleurait tout à la fois.

— Oh! maman, dit-elle en se jetant au cou de l'institutrice, c'est une permission du ciel, cela!

— Mais quoi donc?

— Je sais notre nom... celui de Madeleine, le mien! le nom de notre mère, comprends-tu?

Et la mère Philippe que tu vois là était la cousine de notre bon Milon.

Et Antoinette embrassait madame Raynaud, riant et pleurant toujours.

Puis elle disait encore :

— Mais ma mère vivait comme une femme riche, et nous n'avions ni frères ni sœurs, elle ne peut pas nous avoir déshéritées... Il faudra bien que la fortune se retrouve!... Oh! maman, maman, nous te ferons, Madeleine et moi, une vie bien heureuse, va!

Madame Raynaud, pareillement émue, s'était laissée tomber dans un fauteuil.

— Chère petite! dit-elle, ne t'abandonne pas trop vite à la joie; qui sait si ta mère n'a pas eu quelque motif terrible pour vous cacher ainsi toutes deux, pour ne point vous appeler à son lit de mort?

— Oh! murmurait Antoinette, il faut bien que Milon nous revienne à présent!

Le père Philippe entra.

Il arrivait de la rue de Suresnes et apportait à Antoinette une lettre en réponse à celle qu'elle avait écrite à M. Agénor, baron de Morlux.

Antoinette s'empara vivement de cette lettre et l'ouvrit.

Il venait de se passer tant de choses pour elle en quelques minutes!

Agénor écrivait :

« Mademoiselle,

« J'ai éprouvé deux immenses douleurs dans ma vie.

« La première m'arriva par une froide nuit d'hiver, quand j'étais à peine un homme.

« Ma mère adorée mourut dans mes bras.

« Cette douleur a longtemps plané sur ma vie, l'emplissant d'ombre et de tristesse, et aujourd'hui encore elle est dans mon cœur à l'état de douce mélancolie.

« Ma seconde douleur, mademoiselle, je viens de l'éprouver en ouvrant votre lettre: et celle-là sera, je crois, éternelle : vous avez douté de moi, mademoiselle, et j'avoue que c'était votre droit.

« Mais au moment de vous dire un éternel adieu, car je pars, je m'expatrie, je vais demander l'étourdissement de mon âme désespérée à de lointains voyages; — à ce moment, dis-je, je dois vous jurer que mon amour est sincère, et que rien au monde n'aurait pu

m'empêcher de faire do vous la plus heureuse et la plus respectée des femmes.

« Celui qui se dit avec désespoir :

« Votre serviteur pour toujours. »

Antoinette avait lu cette lettre, toute frémissante.

— Oh! s'écria-t-elle, il ne faut pas, je ne veux pas qu'il parte, maintenant! Il nous faut un ami, un protecteur, un homme qui fasse triompher l'innocence de Milon et qui redemande à nos spoliateurs le bien de notre mère.

Et, d'une main fiévreuse, Antoinette répondit :

« Monsieur le baron,

« Il y a une heure, pauvre fille désolée, sans nom et sans amis, je vous ai écrit avec la fierté inflexible qui sied à l'infortune.

« Depuis une heure, un lambeau d'azur vient de se montrer dans le ciel tourmenté de ma vie, et je vous écris encore.

« Je ne crois pas, je ne dois pas croire que je revienne jamais sur la détermination que vous exprime ma lettre, mais j'ai besoin d'un ami.

« Me refuserez-vous ce titre?

« Ne partez pas... Madame Raynaud, ma mère adoptive, aura l'honneur de vous recevoir ce soir.

« Votre servante,

« ANTOINETTE MILLER. »

— Tenez! tenez! dit-elle au père Philippe, courez vite!

Le père Philippe prit la lettre et se sauva rue de Suresnes, où M. Agénor de Morlux fumait fort tranquillement son cigare en attendant l'effet inévitable que devait produire sa missive désespérée.

XIII

Revenons maintenant à Cent dix-sept et à Milon, que nous avons vus s'enfoncer sous la porte cochère d'une maison vermoulue de la rue Serpente.

Un homme était venu leur ouvrir.

C'était Noël, l'ancien forgeron libre du bagne de Toulon.

Noël était le fils de la vieille concierge de cette maison qui paraissait craquer de vétusté.

— Eh bien, lui dit le major Avatar, tandis que Noël allumait une chandelle à un quinquet à l'huile qui brûlait encore dans la loge, as-tu exécuté mes ordres?

— Oui, maître, dit tout bas Noël.

— Tu es allé rue de la Ville-l'Évêque?

— Oui, maître.

La voix du major trembla alors d'émotion.

— C'est bien toujours là qu'elle demeure? dit-il.

— Oui.

— Et la maison de la rue de Suresnes qui donnait sur le jardin?

— Elle est toujours debout, répondit Noël, et j'ai fait ce que vous m'avez ordonné. J'ai loué deux pièces au second étage de cette maison.

Le major Avatar, ou plutôt Cent dix-sept, c'est-à-dire Rocambole, respira.

— Ah! dit-il, je n'ai pas eu de la soirée une goutte de sang dans les veines.

Puis, baissant la voix et de plus en plus ému :

— Tu n'as pas pu la voir, elle?

— Non; mais j'ai vu l'enfant...

Cent dix-sept tressaillit :

— Ah! elle a un enfant? dit-il.

— Un joli garçon de huit ou neuf ans, qui jouait dans le jardin. C'est tout le portrait de son père.

Cent dix-sept essuya une larme, puis il dit brusquement à Noël :

— Allons! viens m'indiquer le trou où nous pourrons, Milon et moi, changer d'habits.

— C'est un peu haut, dit Noël, au sixième. La croisée est à tabatière et le mobilier n'est pas riche, mais votre malle y est.

— Avons-nous des voisins sur le carré?

— Il n'y a que le fou.

— Quel fou?

— C'est un médecin qui est pourtant bien savant, mais que nous appelons le fou dans la maison. C'est un homme qui parle toute la nuit, à ce que dit ma mère, car moi je ne l'ai jamais entendu.

— Alors, il n'a pas de malades?

— Mais si, au contraire... il est très-instruit même... et il fait des cures merveilleuses, dit-on.

— C'est bizarre, dit Cent dix-sept avec indifférence.

Et il suivit Noël, qui, sa chandelle à la main, éclairait l'escalier.

L'escalier était comme la maison : les marches en étaient usées, et la rampe en bois mangée aux vers.

Au troisième étage, Cent dix-sept aperçut sur une porte une petite plaque de cuivre portant cette inscription :

DOCTEUR MÉDECIN.

— Il y en a donc deux? fit-il.

— Non, dit Noël, c'est le même.

— Comment, le même?

— Oui, et c'est son appartement pour le jour. C'est là qu'il reçoit ses clients.

— Et là-haut?

— C'est la mansarde où il couche. Si on vient le chercher, la nuit, la vieille bonne monte le chercher.

— Et tu dis qu'il parle toute la nuit?

— C'est ma mère qui le prétend.

— Voilà un médecin qui commence à m'intriguer, murmura Cent dix-sept en regardant Milon.

Ils arrivèrent au sixième.

Noël poussa une porte qui faisait face à la dernière marche de l'escalier.

— Voilà dit-il, et comme vous voyez, ce n'est pas beau.

Et il posa sa chandelle sur une table en bois peint qui, avec un lit de sangles et deux chaises boiteuses, constituait tout le mobilier de la mansarde.

— Mais où est donc la chambre du médecin? fit Cent dix-sept.

— La voilà, répondit Noël.

Et il montrait une porte à côté.

— Il n'y a qu'une cloison qui vous sépare, et la cloi-

son est mince et en mauvais état. S'il se met à jaser, vous l'entendrez...

Cent dix-sept était devenu pensif.

— O Paris! murmura-t-il, tu es bien la ville aux mystères sans nombre!

Noël regarda Milon :

— Voilà, dit-il tout bas, le maître intrigué par le médecin.

Puis, se frappant le front :

— Ah! j'oubliais un détail, maître.

— Lequel?

— Le médecin a habité cette chambre du temps qu'il était étudiant; du moins, c'est ma mère qui le dit; mais j'étais avec vous alors, je ne l'ai pas connu.

— Quel âge a-t-il donc?

— Il n'a pas encore quarante ans, paraît-il, mais on lui en donnerait soixante. Il a ses cheveux tout blancs, et il est ridé comme une vieille femme.

Tandis que Noël parlait, un soupir, presque un gémissement, traversa la cloison et vint mourir aux oreilles de Cent dix-sept et de ses deux compagnons.

— Tiens, dit Noël, le voilà qui geint; la mère avait raison.

Cent dix-sept appuya son oreille à la cloison et écouta.

Une voix qui paraissait chevrotante et cassée comme celle d'un vieillard disait :

— Oh! que les nuits sont longues en hiver! Quand donc le jour viendra-t-il?... quand donc le premier rayon du soleil chassera-t-il ce fantôme qui s'asseoit chaque nuit à mon chevet?

— Hum! murmura Cent dix-sept, je n'ai pas grand'chose à faire cette nuit... Voyons!

Et il dit tout bas à Noël :

— Tu peux t'en aller.

Noël avait coutume d'obéir au maître sur un simple signe.

Il s'inclina et sortit.

Alors Cent dix-sept ferma la porte et dit à Milon :

— Débarrasse-toi de tes habits de maçon, et tâche de redevenir l'Italien Bandoni.

— Et vous, maître, dit Milon.

— Oh! moi... j'ai le temps.

Il y avait sur les murs de la mansarde un vieux papier à huit sous le rouleau, que l'humidité avait détaché en certains endroits.

Cent dix-sept le déchira sans bruit, de façon à mettre la cloison à nu, et dans l'espoir de mettre aussi à découvert quelque fente par où il pût glisser un regard dans la mansarde voisine.

Son attente ne fut point déçue.

Tout à coup un rayon de lumière jaillit du mur à travers une fente large de deux ou trois centimètres.

Aussitôt Cent dix-sept souffla la chandelle que Noël avait posée sur la table, et dit à Milon :

— Tu t'habilleras au clair de lune.

Puis il colla son œil à l'interstice de la cloison et regarda chez le voisin.

C'était bien la chambre d'un étudiant, et d'un étudiant pauvre, sinon misérable.

Un lit de fer, deux chaises, une table chargée de livres et de papiers; à l'unique croisée, des rideaux de calicot d'un blanc jaune.

C'était tout.

Un homme était à demi vêtu, sur le lit; il venait de se dresser sur son séant.

Cent dix-sept l'examina avec curiosité.

Ainsi que l'avait affirmé Noël, on eût dit un vieillard.

La tête était décharnée, la chevelure rare et toute blanche; les yeux, profondément enfoncés sous leurs orbites, brillaient d'un feu sombre; les lèvres étaient minces et pâles.

Cet homme avait pris son front à deux mains et il semblait fixer quelque horrible vision pour lui seul apparente, car Cent dix-sept put se convaincre que le médecin était bien seul dans sa chambre.

— Oui, disait-il, vous voilà, madame... c'est bien vous... telle que vous étiez le jour où le démon me conduisit à votre chevet... Vous étiez vêtue de noir... et belle, en vos habits de deuil, à tenter un anachorète... Un monstre aurait eu pitié de vous... de votre jeunesse... de votre beauté... Un homme fût tombé à genoux et vous eût adorée...

Je n'étais pas un homme, moi! j'étais plus qu'un monstre... puisque je n'ai pas eu pitié...

Il poussa un cri d'effroi... puis il reprit, s'adressant toujours au fantôme invisible pour Cent dix-sept et que lui croyait voir assis sur le pied de son lit :

— Voici plus de dix ans, madame, que chaque nuit je vous vois là, pâle et menaçante, silencieuse comme le sont les morts, mais implacable... Oh! je sais que je ne mérite aucun pardon... je sais que je suis un vil empoisonneur... moi que l'on dit savant, moi que les pauvres vénèrent et que la Faculté tient en haute estime... Mais ne me permettrez-vous point de mourir?... Ne vous contenterez-vous point, madame la baronne, de mon sang en échange du vôtre?...

A ce titre que le médecin donnait au fantôme, Cent dix-sept se renversa brusquement en arrière et saisit le bras de Milon.

— Écoute, dit-il tout bas, et réponds-moi vite.

— Que voulez-vous savoir, maître? demanda Milon, qui n'avait pas entendu ce que disait le visionnaire.

— Ta maîtresse était baronne?

— Oui.

— Comment est-elle morte?

— Un jour, elle s'est sentie malade et on a envoyé chercher un médecin. Quand le médecin est parti, il m'a dit qu'elle n'en reviendrait pas.

— Et tu crois qu'elle a été empoisonnée?

— Oui.

— Eh bien, dit Cent dix-sept, veux-tu voir son meurtrier?

Milon étouffa un cri, et Cent dix-sept le prit à la gorge.

— Tais-toi... dit-il, et regarde!

Puis il le poussa vers la fente de la cloison, répétant :

— Regarde!

XIV

Milon regarda.

Mais ce vieillard ne lui rappelait rien.

— Tu ne le reconnais donc pas? fit Cent dix-sept.

— Qui donc? demanda le colosse.

— Eh bien! le médecin...



Jusqu'au matin, vous êtes là devant moi silencieuse et triste. (Page 66.)

— Le médecin? Vous croyez que c'est le medecin qui a empoisonné madame?

— Je ne le crois pas, j'en suis sûr.

— Oh bien! dit Milon, ce n'est pas cet homme, dans tous les cas.

— Tu crois?

— C'était un jeune homme; et il n'y a que dix ans de cela...

— Ah! ricana Cent dix-sept, tu crois donc que le remords ne vieillit pas?

Milon tressaillit.

Le visionnaire, qui s'était tu un moment, reprit :

— Dieu est comme vous inexorable, madame, et il a choisi pour me châtier le plus cruel des supplices. D'ordinaire, la justice humaine frappe la première.

L'homme qui a tué est traîné devant la cour d'assises; les hommes le condamnent, et le bourreau tranche sa tête; mais est-ce un châtiment proportionné au forfait, cela? Dieu ne l'a point pensé, puisqu'il a permis que j'aie une double vie...

Le jour, je suis un grand médecin, je soigne les pauvres, je fais de nombreuses aumônes; ma parole est écoutée par une jeunesse enthousiaste et laborieuse, je passe pour une des lumières de la science.

Puis vient la nuit; et alors une force invincible me pousse par les épaules jusque dans cette mansarde où j'étais autrefois un pauvre étudiant pâli par les veilles; dans cette mansarde où l'or du crime est venu me séduire; — et cette force mystérieuse me couche là, sur ce lit, haletant, sans voix, les cheveux hérissés, le front baigné de sueur. Je veux éteindre ma lampe, mais le souffle me manque... Et alors le mur s'entr'ouvre, et je vous vois apparaître, et jusqu'au matin,

Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.

jusqu'à l'heure où le jour revient, vous êtes là devant moi, silencieuse et triste...

Et si mes yeux se ferment un moment, si, vaincu par la fatigue de mes journées sans repos, je m'endors un moment d'un sommeil fiévreux, une main me saisit rudement et me force à m'éveiller...

Et tout en parlant, cet homme s'était levé et il s'était agenouillé devant cette image de sa victime que lui représentait son imagination troublée.

Tout à coup il tourna la tête vers le mur, et la flamme sombre de son regard frappa le regard de Milon.

Alors le colosse recula et dit à Cent dix-sept :

— Oh! c'est son regard!...

— Le regard du jeune médecin?

— Oui.

— C'est lui! dit Cent dix-sept.

Puis il força Milon à quitter le poste d'observation où il l'avait d'abord placé.

— Écoute-moi bien, maintenant, dit-il tout bas, tandis que, moi aussi, je change de costume.

Il mouilla avec ses doigts le papier déchiré et le replaça sur la fente, grâce à un reste de colle adhérant au bois de la cloison.

— Parlez, maître, dit Milon.

— Quand j'étais un misérable, poursuivit Cent dix-sept, qui ralluma la chandelle et ouvrit cette malle volumineuse que nous avons entrevue déjà chez le fripier de Toulon, quand je volais, pillais et assassinais, j'avais quelquefois des bonheurs insolents : je trouvais du premier coup la clef d'un mystère que d'autres avaient cherchée pendant plusieurs années; le hasard jetait souvent sur ma route des gens que jamais je n'aurais rencontrés autrement. Il paraît que ma chance continue, puisque je viens de trouver l'homme qui a empoisonné ta maîtresse.

— Mais, dit Milon, êtes-vous bien sûr que ce soit le médecin?

— Ne viens-tu pas de l'entendre?

— C'est juste, murmura Milon. Pardonnez-moi, je ne comprends jamais du premier coup.

— Seulement, reprit Cent dix-sept, une chose m'étonne un peu.

— Laquelle?

— C'est qu'on soit venu chercher pour ta maîtresse un médecin qui n'avait alors ni malades, ni réputation, et qui se logeait dans une mansarde.

— Ah! dit Milon, je me souviens à présent, et je vais vous expliquer...

— Voyons?

— Le médecin de madame la baronne était un homme déjà vieux et qui avait la réputation d'un savant et d'un bien brave homme. Il demeurait rue de Lille.

Ce fut le soir, vers dix heures, que madame se sentit malade. Elle me commanda d'aller chercher son docteur. Mais le docteur n'y était pas; son domestique me dit qu'il ne rentrerait probablement que fort tard, parce qu'il pratiquait un accouchement. Je recommandai qu'on l'envoyât dès le point du jour.

Le lendemain, à huit heures, il n'était pas encore arrivé; je courus chez lui.

Dans l'escalier, je rencontrai un jeune homme qui me dit : « Vous venez chercher le docteur S...? il n'est pas rentré... Mais je suis son confrère et son élève... et il m'a chargé de voir ses malades. »

J'eus confiance en lui et je l'emmenai, continua Milon, et jamais je n'aurais pu supposer...

A ces mots le colosse cacha son visage dans ses mains et se mit à pleurer.

— Ah! dit-il, c'est moi qui ai tué ma bonne maîtresse!

— Eh bien, dit Cent dix-sept froidement, raison de plus pour la venger.

— Vous avez raison, dit Milon.

Et il s'élança vers la porte.

— Que vas-tu faire? demanda Cent dix-sept en l'arrêtant.

— Je vais enfoncer la porte de cet homme d'un coup de pied.

— Bon!

— Je le prendrai à la gorge et je l'étranglerai, ajouta Milon.

Cent dix-sept haussa les épaules :

— Écoute donc, brute que tu es! lui dit-il. Quand on tue un assassin, est-ce avec la tête?

— Non, c'est avec le bras.

— Pourtant, quand il est condamné, c'est la tête qu'on lui coupe, n'est-ce pas?

— C'est vrai, dit Milon. Eh bien?

— C'est que si le bras a commis un crime, c'est la tête qui l'a résolu.

— C'est juste, maître.

— Ce médecin n'a été que le bras; c'est la tête qu'il faut frapper.

— Oh! vous avez raison, maître, murmura le bon Milon, c'est aux frères de madame qu'il faut s'adresser.

— Et nous les trouverons, dit Cent dix-sept, puisque déjà nous avons sous la main l'homme dont ils avaient fait leur instrument.

Tout en causant à voix basse, Cent dix-sept avait dépouillé le costume de maçon pour redevenir le major Avatar.

Milon avait subi la même métamorphose. Il s'était incarné dans les vêtements qui devaient caractériser l'ancien valet de chambre d'un prince napolitain.

— Viens-tu? dit Cent dix-sept quand ils furent prêts.

— Où allons-nous, maître? demanda Milon.

— Nous retournons chez nous, dit Cent dix-sept, à la villa Saïd. Moi, je reviens du cercle : un Russe ne se couche jamais avant quatre heures du matin.

Comme il achevait, ils entendirent un bruit sourd.

— Oh! oh! dit Cent dix-sept, qu'est-ce que cela?

— C'est le marteau de la porte d'entrée.

— Pourtant, Noël nous a dit que la maison était tranquille et que, bien avant onze heures, tous les locataires étaient rentrés.

— Maître, dit Milon, c'est peut-être un malade qui envoie chercher le médecin.

— Hé! hé! dit Cent dix-sept, tu n'es pas perspicace souvent, mais cette fois tu pourrais bien avoir raison.

Au bruit du coup de marteau un autre bruit venait de répondre, — celui de la porte qu'on avait ouverte et qui se refermait.

— Cent dix-sept entr'ouvrit celle de sa mansarde et écouta.

Des pas montaient l'escalier...

Ces pas s'arrêtèrent au troisième étage, et on enten-

dit le tintement d'une sonnette, puis un court colloque. Une voix disait :

— Le docteur y est-il ?

— Oui, répondait une autre voix, qui était celle d'une femme, mais il est couché.

— Faites-le lever sur-le-champ, on a besoin de lui.

— Où donc ?

— Rue de l'Université, chez le baron de Morlux qui s'est cassé la jambe en rentrant de son cercle. Le baron a des rhumatismes; il marche quelquefois difficilement. Il a fait un faux pas dans l'escalier... On dit qu'il n'y a que le docteur qui la lui remettra sûrement, acheva la première voix.

— Attendez un instant, dit la voix de femme.

Quelques instants après, Cent dix-sept entendit monter rapidement l'escalier.

C'était la bonne du docteur qui venait le chercher.

Cent dix-sept poussa sa porte, tandis que la bonne frappait à celle de la mansarde.

En même temps il souffla de nouveau la chandelle et arracha le lambeau de papier, de façon à voir ce qui allait se passer.

— Monsieur! disait la bonne tout en frappant.

Le docteur bondit hors de son lit.

— Qu'est-ce que c'est? dit-il.

— Un malade a besoin de vous.

— J'y vais; je descends...

Cent dix-sept put assister alors à une rapide métamorphose. Le visionnaire fit place au médecin, et le médecin redevint calme et froid.

Il s'habilla, remit sa cravate blanche et cessa de divaguer.

Le fantôme sans doute avait disparu.

— Dis donc, fit Cent dix-sept à l'oreille de Milon, j'ai envie de le suivre.

— Où donc ?

— Chez son malade, pardieu!... Viens.

Et il ouvrit sans bruit la porte de la mansarde.

XV

M. le baron de Morlux, qui s'était cassé la jambe en sortant de son hôtel, n'était pas, comme on aurait pu le croire, ce jeune et brillant séducteur qui répondait au nom d'Agénor et à qui Antoinette avait écrit le soir même pour lui demander aide et protection.

C'était le père de ce mauvais sujet.

M. le baron de Morlux était un homme de quarante-cinq ans qui avait été fort beau, très-aimé des femmes, et fort redouté des hommes.

Quelques belles pécheresses, qui approchaient maintenant de la quarantaine, se souvenaient de lui et se vantaient même d'avoir eu les faveurs de sa cravache.

On rencontrait au cercle des Betteraves le vicomte de X... et le marquis de C..., auxquels il avait fait, en duel, de notables déchirures.

Un marchand de chevaux célèbre vous montrait au besoin un pur sang indomptable qu'un seul homme avait pu monter, et cet homme, on le devine, c'était le baron de Morlux.

Veuf de bonne heure, n'ayant qu'un fils, riche de près de deux cent mille livres de rente, M. de Morlux avait mené la vie à grandes guides.

Mais cette existence de viveur a ses châtiments.

Le baron était vieux avant l'heure; il avait les cheveux presque blancs, et il était souvent perclus une partie de l'hiver.

Ce soir-là, il faisait très-froid, et M. de Morlux avait fait une chute si malheureuse qu'il s'était trouvé dans l'impossibilité de se relever.

Heureusement, on l'avait entendu et on était accouru à son secours.

Son coupé était à la porte et on avait pu le transporter chez lui sur-le-champ, car à cette heure avancée de la nuit le faubourg Saint-Germain est veuf de toute voiture de place, et malheur à qui n'a pas d'équipage.

Le baron criait, tant la douleur qu'il éprouvait était violente.

A peine transporté chez lui, il demanda un chirurgien.

Un de ses amis, qui l'avait accompagné, lui dit :

— Mon cher, il y a un médecin rue Serpente, le docteur Vincent, qui est d'une habileté merveilleuse.

Le baron souffrait si cruellement, qu'il n'entendit même pas le nom du docteur.

Sur un signe de l'ami, le valet de chambre était sorti et avait couru à la rue Serpente.

Trois quarts d'heure après, le médecin arrivait.

Cet homme qui, tout à l'heure, se tordait sur le lit de fer d'une mansarde, en proie à un sombre délire et adressant la parole à un fantôme éclos dans son imagination troublée, avait retrouvé, en touchant le pavé de la rue, le sentiment de la vie réelle.

La tête haute, l'œil calme et froid, la démarche assurée, cet homme entra dans l'hôtel sa trousse sous le bras, tout prêt à couper une jambe, s'il le fallait.

Il fut reçu par l'ami du baron, et, avant de pénétrer dans la chambre où le malade continuait à se plaindre, il demanda quelques détails sur la manière dont avait eu lieu l'accident.

— Maintenant, monsieur, dit-il à l'ami, je vais vous prier de me laisser entrer seul auprès du blessé. Je n'ai le coup d'œil sûr qu'à la condition de n'avoir personne autour de moi.

— Faites, docteur, répondit l'ami.

Et il s'effaça pour le laisser passer.

Le docteur entra, alla droit au lit, ne prit pas même la peine d'examiner le visage du malade, et, soulevant les couvertures du lit, il mit la jambe cassée à découvert : puis il se prit à palper avec cette brutalité habituelle aux chirurgiens qui sont devenus des autorités scientifiques.

— C'est une simple fracture, dit-il.

Il appela les domestiques à son aide.

L'opération dura un quart d'heure.

Le docteur avait ordonné qu'on lui tînt le malade. Puis, sans pitié, sans prendre garde aux cris qu'il poussait, il se mit à le panser.

Tant qu'il fut dans son rôle de chirurgien, le docteur ne vit et n'entendit rien.

Quand ce fut fait, lorsque la jambe eut été fortement serrée par les bandes qu'il avait apportées avec lui, alors seulement il regarda le patient.

Certes, M. de Morlux était, comme le docteur, vieux avant l'âge, et il eût été difficile de reconnaître en lui le brillant cavalier d'il y avait douze ou quinze ans...

Et cependant le docteur tressaillit en le regardant et lui dit brusquement :

— Il me semble que je vous ai déjà vu.

M. de Morlux regarda cet homme et répondit :

— Je ne crois pas.

Mais en parlant ainsi, les regards de ces deux hommes se rencontrèrent et tous deux subirent comme un choc électrique.

Alors le docteur se redressa et fit un signe impératif aux deux valets qui l'avaient aidé à opérer le pansement.

Quant à l'ami, il était parti.

Les valets sortirent, et le docteur se trouva seul avec M. de Morlux.

— Oui, reprit-il, je vous ai déjà vu.

Et il laissa peser sur lui le regard froid du médecin qui interroge l'état de son malade.

— Moi! dit M. de Morlux, qui était devenu fort pâle; je crois que vous vous trompez...

— Ah! fit le docteur avec amertume, c'est que mes cheveux ont blanchi.

— Où puis-je vous avoir connu? demanda encore M. de Morlux, dont la voix était devenue tremblante.

— Oui, dit le docteur, plus je vous regarde, et plus je suis convaincu. Où vous m'avez connu? Je vais vous le dire.

Vous êtes venu chez moi...

— Je ne crois pas, répéta M. de Morlux, devenu livide.

— Rue Serpente, au sixième étage, dans une chambre d'étudiant en médecine.

— Monsieur!

— J'étais pauvre entre tous les pauvres, reprit le docteur. Je travaillais nuit et jour pour devenir savant en l'art de guérir, et vous avez posé sur ma table un sac plein d'or en me demandant l'art de tuer.

M. de Morlux étouffa un cri.

Mais l'impitoyable docteur poursuivit :

— Vous vouliez savoir s'il était un poison qui ne laissât aucune trace.

— Au nom du ciel, taisez-vous! s'écria M. de Morlux, qui se dressa sur son séant, en jetant un cri que la douleur lui arracha.

— Ah! dit le docteur, vous voyez bien que c'est vous! Oui, vous, qui êtes venu, sous un faux nom, enveloppé d'ombre et de mystère, tenter ma jeunesse et ma pauvreté, démon!

Et le docteur dardait sur son malade un regard flamboyant.

Puis, promenant ce regard autour de lui et sur toutes les somptuosités de cette demeure :

— Mais Dieu ne vous a donc pas puni, vous? dit-il.

— Taisez-vous! taisez-vous! s'écria M. de Morlux éperdu.

— Et c'est donc le bras qui frappe et non la tête qui ordonne, qui est voué au châtiment? continua le docteur.

Vous êtes riche, vous êtes heureux... vous portez un nom et un titre, assassin!

— Mais, misérable! hurla le baron, tu veux donc nous perdre tous deux?

Le docteur ne l'entendit pas et continua :

— Votre vie n'est donc pas un enfer comme la mienne? Les pauvres qui me bénissent, remords! les élèves qui me saluent du nom glorieux de maître, remords! la gloire qui est venue entourer mon nom, remords! Tout est remords et châtiment pour moi!...

M. de Morlux, les yeux hagards, les cheveux hérissés, regardait cet homme avec épouvante.

Le docteur poursuivit :

— Et quand ma journée est finie, quand, brisé de fatigue, je cherche le sommeil, un fantôme vient s'asseoir, tantôt à mon chevet, tantôt sur le pied de mon lit, pour ne disparaître qu'avec les premiers rayons du jour.

C'est une femme encore jeune, encore belle, notre victime...

— Taisez-vous! taisez-vous! répéta le baron affolé.

— Une femme vêtue de noir, continua le docteur, pâle et triste, et dont le regard semble me dire : « Il n'y aura jamais de pardon pour toi! »

Et vous n'avez ni remords, ni châtiment, vous!.

Et vous viviez heureux? Le ciel vous avait donc oublié au milieu des joies de ce monde? Dieu ne vous a donc pas encore frappé?

Le docteur s'arrêta comme épuisé.

Puis il jeta un regard suprême sur le baron :

— Adieu, monsieur, dit-il, repentez-vous!

Et il s'en alla brusquement, et les domestiques, en le voyant pâle et bouleversé, crurent qu'il était fou.

Il traversa la cour d'un pas précipité, sans songer à remonter dans la voiture qui attendait sous la *marquise*, prête à le reconduire, et il ne s'arrêta que dans la rue.

— C'est lui! lui! murmurait-t-il.

Et dès lors il s'en alla en chancelant, en trébuchant à chaque pas, parlant tout haut et prononçant des phrases incohérentes, au milieu desquelles on aurait pu remarquer celle-ci : « Quel châtiment Dieu réserve-t-il à cet homme, puisqu'il m'a frappé seul jusqu'à ce jour? »

Le docteur était si troublé en sortant de l'hôtel de Morlux qu'il ne fit aucune attention à deux hommes immobiles sous le porche de la maison voisine.

Il passa près d'eux sans les voir.

Alors les deux hommes se mirent en marche et le suivirent.

Le docteur regagna à pied son domicile; il frappa trois fois, selon sa coutume.

La porte s'ouvrit et se referma sur lui.

Les deux hommes attendirent un moment, parurent se concerter, puis ils frappèrent à leur tour.

XVI

Les deux hommes qui venaient de suivre la voiture, on l'a deviné, n'étaient autres que Milon et Cent dix-sept.

Ils avaient pris le pas de course, lorsque le docteur était parti avec le valet de chambre de M. de Morlux.

Ils n'étaient pas à vingt pas, lorsque la voiture s'était engouffrée sous la porte cochère de l'hôtel, qui s'était refermée aussitôt.

— Eh bien, maintenant que vous savez où il va, dit Noël à Milon, allons-nous-en.

— Mais non, répondit Cent dix-sept, restons ici.

— Pourquoi faire?

— J'attendrai qu'il ressorte. C'est une idée à moi.



M. le baron de Morlux avait été fort beau, très-aimé des femmes, et fort redouté des hommes. (Page 67.)

— Ah!

— Et j'ai des pressentiments curieux, décidément. Je suis convaincu que nous avons encore bien des choses à apprendre avant le lever de l'aurore, comme disent les poëtes, fit Cent dix-sept en riant.

— Comme vous voudrez, répliqua le docile Milon.

Il s'écoula presque une heure, pendant laquelle, abrités sous le porche de la maison voisine, ils n'échangèrent que quelques mots.

Cependant Milon dit à Cent dix-sept :

— Puisque c'est lui qui a empoisonné madame, il doit savoir le nom de ses filles.

— O naïf! dit Cent dix-sept, M. de la Palisse n'eût pas mieux parlé, et cependant M. de la Palisse et toi vous pourriez avoir tort.

— Comment cela?

— Qui te dit que ces misérables, en s'adjoignant cet homme pour complice, ne se sont pas entourés de mille précautions, dont la plus élémentaire consistait à ne pas dire leur nom.

— C'est vrai, dit Milon, touché de la justesse de l'observation.

Puis il ajouta avec un soupir :

— Tout cela ne nous dit pas où sont les petites?

— On ne peut pas tout chercher à la fois, mon bonhomme. Mais tu dois savoir où est le pensionnat?

— Il était à Auteuil; mais dans quelle rue? je ne m'en souviens pas.

— Auteuil n'est pas bien grand. On demandera.

— Mais, dit Milon avec un subit effroi, quand madame a été morte, on n'aura plus payé la pension!

— Ceci est certain.

— Et peut-être les aura-t-on renvoyées, les chères enfants?...

— C'est encore fort possible.

— Mon Dieu! si on les avait mises aux *Enfants-trouvés!*... Mais non... c'est impossible... elles étaient si gentilles!... Les dames du pensionnat en auront eu pitié, c'est sûr... Dieu est bon pour les anges qu'il envoie sur la terre! acheva le pauvre colosse en essuyant ses gros yeux ronds pleins de larmes.

— Pauvre vieux! dit Cent dix-sept; tu verras que, quand je me mêle d'une chose, tout va bien. Nous les retrouverons, tes petites, nous les ferons riches et heureuses...

— Et nous les marierons à des princes, dit encore le naïf Milon.

Ce fut en ce moment que la porte cochère de l'hôtel de Morlux se rouvrit.

Milon et Cent dix-sept virent sortir le docteur.

Le désordre de sa démarche et de ses vêtements, ses paroles entrecoupées frappèrent Cent dix-sept.

— Oh! oh! dit-il à Milon, je crois bien que je ne m'étais pas trompé; il y a du nouveau.

— Vous croyez, maître?

— Écoute plutôt...

Le docteur s'était arrêté d'abord, il parlait tout haut et répétait : « C'est bien! c'est bien! »

Cent dix-sept poussa Milon du coude et dit en montrant l'hôtel de Morlux :

XVII

Le docteur était devenu verdâtre.

Évidemment il y avait en ce moment-là une lutte terrible dans le cœur de cet homme.

La conscience bourrelée de remords écoutait sans doute la voix qui disait :

« L'heure du châtiment est venue, courbe la tête, et subis ton destin. »

L'orgueil et l'égoïsme humains répondaient :

« Oui, tu as commis un crime, mais ce crime est expié par ton repentir, ton travail, tes succès. Tu as vieilli avant le temps, tu as pâli dans cette lutte incessante livrée à la science à laquelle tu as arraché ses secrets un à un. Tu es un homme de talent, tu es presque un grand homme. Peux-tu renoncer à tout cela, et ton crime de jeunesse retombera-t-il donc toujours sur ta tête couverte de cheveux blancs? »

La lutte fut longue, acharnée; puis la honte se mit de la partie, et une voix s'éleva dans l'âme du coupable qui lui dit :

« Non, un homme comme toi, si coupable qu'il ait été, ne peut porter sa tête sur l'échafaud! Non, toi le maître en la science de guérir, tu ne peux avoir affaire à l'homme qui tue de par la loi!

« A tout prix, il faut te soustraire à cette expiation suprême! »

Et dès lors il s'opéra une réaction chez cet homme à demi foudroyé.

Il releva sa tête pâle, regarda Cent dix-sept, et lui dit :

— Monsieur, puisque vous n'êtes pas le juge d'instruction, ce n'est pas à vous que j'ai des explications à donner, n'est-ce pas?

— Assurément non, répondit le faux agent de police.

— Alors, reprit le docteur, je suis prêt à vous suivre; mais il est probable que je ne serai pas interrogé tout de suite.

— Je ne le pense pas.

— Par conséquent, continua le docteur, je resterai provisoirement en prison.

— Hélas! dit Cent dix-sept, je ne dois pas vous le dissimuler, monsieur.

— Vous me permettrez donc d'écrire un mot à l'un de mes confrères pour lui dire que je m'absente et le prie de voir mes malades...

— Faites, dit sèchement le faux agent.

Le docteur Vincent s'assit devant son bureau et écrivit une lettre qu'il mit sous enveloppe; puis, au moment de la fermer, il dit négligemment .

— Tiens! l'enveloppe n'est pas gommée...

Et il ouvrit un tiroir et y prit un petit morceau de cire à cacheter noire qu'il approcha d'une bougie.

Mais, au moment où la cire pétillait et commençait à fumer, Cent dix-sept, qui n'avait pas perdu de vue le docteur un seul instant, se jeta sur lui, le saisit par les épaules et le tira en arrière brusquement, de telle façon que le bâton de cire à cacheter tomba tout enflammé sur le bureau, en lui échappant des mains.

— Mon cher monsieur, dit froidement Cent dix-sept, un autre que moi vous eût laissé faire, et dans dix minutes vous eussiez été mort, car, en respirant deux bouffées de la fumée grise que voilà, vous seriez tombé foudroyé. Vous êtes plus malin qu'un autre, vous. C'est par les parfums que vous pratiquez l'empoisonnement!

La cire, qui venait de s'éteindre, répandait, en effet, une odeur pénétrante autour d'elle.

Cent dix-sept était robuste; il appela Milon qui poussa la porte d'un coup d'épaule, accourut et trouva son maître qui maintenait le docteur.

— Prends monsieur, lui dit-il, et allons-nous-en.

Milon s'empara du docteur, le chargea sur son épaule comme il eût fait d'un colis de messageries, et Cent dix-sept se hâta d'ouvrir la fenêtre pour qu'elle livrât passage aux exhalaisons mortelles de la cire.

Puis il prit des ciseaux sur le bureau du docteur, coupa un cordon de sonnette, et, comme Milon, traversant l'antichambre, se dirigeait vers la porte, il lui dit :

— Attends un peu et remets monsieur sur ses pieds.

Milon obéit.

Alors Cent-dix-sept lia les mains du docteur par derrière le dos avec le cordon de sonnette.

— Je vous demande pardon d'en user ainsi, monsieur, lui dit-il; mais comme vous avez voulu vous détruire tout à l'heure, et qu'on a grand besoin de vous, nous ne saurions prendre trop de précautions.

Le docteur baissa la tête, et Cent dix-sept vit une larme pure luire, puis rouler sur sa joue décharnée.

— Allons! dit-il.

Et il descendit l'escalier entre ses deux gardiens.

Noël avait fait arrêter une voiture devant la porte.

C'était un de ces grands fiacres antiques à deux chevaux, comme il y en a encore huit ou dix sur le pavé de Paris, qui appartiennent à des loueurs et qui n'ont jamais voulu fusionner avec la compagnie des Petites-Voitures.

Le cocher avait une mauvaise mine. Quand il vit paraître le docteur les mains liées, Milon qui brandissait son énorme gourdin, et Cent dix-sept qui s'était tout à fait donné la tournure d'un haut inspecteur de police, il prit un air insolent.

— Y a-t-il du pourboire, au moins? dit-il.

Cent dix-sept posa le pied sur la roue, se haussa jusqu'au siége de l'automédon et lui dit à mi-voix :

— Il y a vingt francs à gagner si l'on est content de toi, et une promenade à la préfecture si tu veux faire le malin.

En même temps que la promesse des vingt francs alléchait le cocher, la menace de la préfecture le fit réfléchir sérieusement.

Les *maraudeurs*, comme on les appelle, ont toujours quelque chose sur la conscience.

— C'est bon, monsieur, dit-il, on sera sage.

Cent dix-sept ouvrit la portière du fiacre et y fit entrer le docteur.

Puis il installa Milon auprès de lui en lui disant :

— Veille bien à ce que monsieur ne se détache pas les mains.

Le fiacre avait des stores.

Sur un signe de Cent dix-sept, Milon les baissa tous, de telle façon que le docteur ne pouvait voir le chemin qu'on allait lui faire prendre.

D'ailleurs, on était en hiver, et il était nuit encore.

Cent dix-sept monta à côté du cocher.

— Où allons-nous? demanda celui-ci. Là-bas, n'est-ce pas?

Ce mot *là-bas*, dans sa bouche, désignait la préfecture de police.

— Oui, dit Cent dix-sept, qui tenait à donner le change au cocher comme au docteur.

Le fiacre gagna le boulevard de Sébastopol et le pont qui le relie au Palais-de-Justice.

Au coin du quai des Orfèvres, Cent dix-sept fit arrêter le véhicule.

— Tu vas, dit-il au cocher, suivre le quai au pas jusqu'à la rue de la Sainte-Chapelle. Je vais chercher des ordres.

Le cocher obéit, tandis que Cent dix-sept sautait à terre vers le Palais-de-Justice.

Pendant ce temps, le docteur, complétement anéanti, ne cherchait même pas à savoir pourquoi le fiacre s'était arrêté.

Dix minutes après, Cent dix-sept, qui s'était contenté de fumer une cigarette dans la rue de la Sainte-Chapelle, rejoignit le fiacre, ouvrit la portière et dit au docteur :

— Vous allez être interrogé tout de suite, monsieur. Le juge d'instruction a donné l'ordre qu'on vous conduisît chez lui.

Le docteur ne répondit pas.

Cent dix-sept reprit sa place à côté du cocher, qui avait entendu ses dernières paroles et qui lui dit :

— Il a donc fait un mauvais coup, ce vieux-là?...

— Oui, dit Cent dix-sept, son compte est bon.

— C'est-y pour vol qu'on l'arrête?

— Non.

— Pour meurtre?

— Non; pour politique.

— Ah! c'est différent, murmura le cocher. Et comme ça, nous allons chez le *curieux?*

— Oui.

— Où loge-t-il?

— Villa Saïd, répondit le faux agent de police.

— Il est en bon air, murmura le cocher en souriant.

Et il fouetta ses deux rosses.

Une heure après, le fiacre entrait dans la villa Saïd, dont on venait d'ouvrir la grille.

Cent dix-sept sonna aussitôt à la porte du petit hôtel du major Avatar.

En même temps Milon délia les mains du docteur et le prit par le bras.

L'avenue de la villa était déserte encore; le portier, après avoir ouvert la grille, s'était recouché, et personne ne vit le docteur descendre de voiture.

— Vais-je attendre? demanda le cocher.

— Non, répondit Cent dix-sept en lui donnant vingt francs. L'interrogatoire sera long; tu peux t'en aller.

Comme la portière du fiacre s'était ouverte juste en face de la porte du petit hôtel et que Milon, qui avait depuis une heure des lueurs d'intelligence, l'avait poussée brusquement, le docteur n'eut pas le temps de reconnaître le lieu où il était.

— En cage, murmura Cent dix-sept.

Et il referma la porte sur eux, tandis que le fiacre s'en allait.

XVIII

L'accablement de M. le docteur Vincent s'était un peu dissipé durant le trajet de la rue Serpente à l'avenue Saïd. Cependant il se croyait très-sérieusement aux mains de la justice.

Aussi son étonnement fut-il grand lorsque le major Avatar l'ayant fait entrer dans un petit salon qui se trouvait à droite du vestibule au rez-de-chaussée, ferma la porte, lui avança un siége et lui dit :

— Maintenant, docteur, causons!

— C'est donc vous qui devez m'interroger? demanda le docteur.

— Oui.

— Qui donc êtes-vous? fit-il avec stupeur.

— Un homme qui joue gros jeu, répondit le major.

Puis, attachant sur le docteur un regard calme et froid :

— Monsieur, lui dit-il, la justice est en ce monde la chose la plus sacrée après Dieu. Or, je viens de parodier la justice. Je ne suis ni agent de police, ni juge d'instruction, et cependant je vous ai arrêté et vous voilà en mon pouvoir.

Le docteur fut pris d'une subite indignation.

— Mais qui donc êtes-vous, misérable? fit-il.

— Je suis un homme qui veut redresser des torts, venger des injures, punir de grands coupables, répondit le major Avatar avec un calme presque solennel.

Tout l'orgueil de l'homme reparut alors chez le docteur Vincent.

— Monsieur, dit-il, quand on se pose en réformateur et en justicier, on commence par ne point violer la loi; on ne pénètre pas chez un homme, la nuit, avec un faux mandat; on n'usurpe point les fonctions d'un commissaire ou d'un inspecteur de police. Je n'ai rien à vous dire, rien à vous répondre; ainsi donc, laissez-moi sortir.

Et le docteur Vincent fit un pas vers la porte.

Mais le major tira de sa poche un revolver, se plaça devant la porte, et, regardant le docteur interdit :

— Monsieur, lui dit-il, aussi vrai que je me suis appelé jadis Rocambole, au bagne Cent dix-sept, et qu'à présent je me nomme le major Avatar, je vous jure que je vais vous tuer comme un chien, si vous ne m'écoutez et ne m'obéissez.

Ce mot de bagne fit faire un haut-le-corps au docteur.

— Vous avez été au bagne, vous? fit-il.

— Oui, sous le numéro Cent dix-sept.

— Et vous osez... misérable...

— Docteur, fit le major avec calme, il y a des gens qui vont au bagne pour avoir volé, d'autres pour avoir tué. Il y a des empoisonneurs...

Ce mot fit rentrer le docteur sous terre :

— Taisez-vous! dit-il, taisez-vous!

— C'est ce que je vais faire du moment que nous allons pouvoir nous entendre.

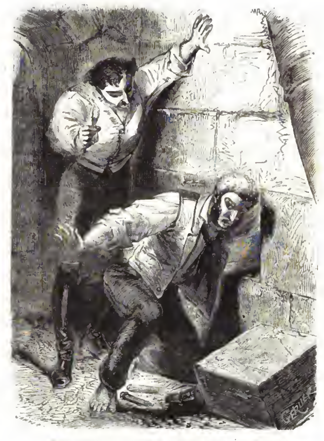
— Que voulez-vous donc?

— Docteur, il faut me faire votre confession.

— Je ne dois de confession qu'à Dieu...

— Et à la justice, docteur.

— Vous n'êtes ni l'un ni l'autre, vous!



Milon se précipita vers le trou béant, y enfonça la main et le bras (p. 76).

— Non, dit le major Avatar. Vous avez raison. Je ne suis ni le juge qui condamne loyalement, ni la Providence qui frappe les grands coupables ; mais je suis peut-être l'instrument choisi par Dieu. Je vous l'ai dit, j'ai été au bagne. Je ne crains pas d'y retourner. Si je n'obtiens pas do vous ce que je veux, je vous tuerai... là... dans dix minutes, ou dans une beure...

— Et que voulez-voua donc de moi ? est-ce de l'argent ? fit le docteur avec mépris.

Le major haussa les épaules.

— Si j'étais un voleur vulgaire, dit-il, je vous eusse dépouillé à domicile. D'abord, vous n'êtes pas riche, puisque vous donnez aux pauvres tout ce que vous gagnez.

— Mais que voulez-vous donc?

— Causons d'abord sérieusement et à visage découvert, sans détours, sans faux-fuyants.

Le révolver du major, et la qualification d'anoien forçat qu'il s'était donnée, ne laissaient aucun doute au docteur sur la résolution dont il était capable.

Il se trouvait tout entier à sa merci.

— Soit, monsieur, dit-il, je vous écoute.

— Docteur, reprit le major, vous avez tort de parler tout haut la nuit. Quand on a commis un grand crime, il ne faut pas se le répéter à soi-même, de minuit à six heures du matin.

— Ah ! fit le docteur, vous croyez donc que j'ai commis un crime, vous?

— Je ne le crois paa, j'en suis sûr. En eussé-je douté, quand je suis entré chez vous, j'aurais été bientôt convaincu, lorsque vous avez essayé de vous empoisonner.

Le docteur pâlit et se tut.

— Vous avez empoisonné, continua le major, une femme d'à peine trente ana, belle, riche...

— Monsieur !...

Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.

— Qu'on appelait la baronne Miller, ajouta le major Avatar.

— Vous savez son nom?

— Je sais tout; et cependant, fit le major avec un amer sourire, je n'appartiens pas à la rue de Jérusalem; j'opère pour mon propre compte.

— Mais que voulez-vous donc de moi? répéta le docteur pour la troisième fois.

— Vous allez le savoir.

Et Cent dix-sept, d'un geste impérieux, força le docteur à s'asseoir en face de lui.

Puis il reprit :

— Vingt-quatre heures avant l'accomplissement de votre crime, vous ne connaissiez pas la baronne Miller. vous ne l'aviez même jamais vue. Aucun motif de haine ne vous guidait; vous n'avez pas hérité d'elle... Non, vous avez empoisonné cette malheureuse femme parce qu'on vous a donné dix mille francs...

Tous ces détails étaient si précis, si rigoureusement vrais, que le docteur cacha sa tête dans ses mains et murmura avec accablement :

— Livrez-moi donc à la justice, au lieu de me torturer.

— Pas encore, poursuivit le major. Un homme qui ose faire ce que je fais, qui se substitue à la Providence, qui usurpe les fonctions d'un agent de police, ne joue pas un jeu semblable pour ne frapper que l'instrument du crime. Comprenez-vous? Il faut que vous me livriez votre complice, ou plutôt vos complices, car ils sont deux.

— Oh! mais vous savez tout, vous! dit le docteur avec un redoublement d'effroi.

— Ecoutez-moi encore, reprit le major Avatar. On ne ressuscite pas les morts, et il y a bientôt dix ans que la malheureuse baronne Miller est descendue dans la tombe. La justice ignore votre crime, et Dieu peut-être est-il tenté de vous pardonner, car, depuis le crime, vous n'avez cessé d'élever vers lui les deux prières par excellence, celles qui finissent par le toucher : la charité et le travail.

Mais vos complices, ceux qui ont spéculé sur votre jeunesse, votre ambition et votre misère, ceux-là qui ont fait du jeune homme pâli par ses veilles laborieuses, luttant contre l'obscurité et le besoin, l'instrument de leur cupidité, le meurtrier de leur sœur...

— Leur sœur! exclama le docteur avec épouvante.

— Oui, dit le major, c'était leur sœur.

— O misérable que je suis! murmura cet homme aux cheveux blanchis.

— Et leur sœur était mère, poursuivit le major, et vous avez, en la frappant, dépouillé deux pauvres petites filles qui sont à présent jetées sur le pavé de Paris sans ressource, sans protection, peut-être sans amis...

Le docteur regardait le major avec des yeux hagards.

Celui-ci continua :

— Maintenant, choisissez : Ou j'appelle sur l'heure le premier agent de police qui passe et je vous livre, dussé-je me livrer moi-même, car j'ai de vieux comptes à démêler avec la justice; ou vous allez devenir mon esclave et m'aider à poursuivre les véritables assassins, ceux qui ont été la tête tandis que vous n'étiez que le bras?

Le major n'eut pas le temps d'achever. Le docteur s'était mis à genoux.

— O mon Dieu! disait-il, pardonnez-moi! si je ne peux réparer mon crime et rendre une mère à ses enfants, du moins, à partir de ce jour, mon travail sera pour ces mêmes enfants...

Le major lui saisit le bras.

— C'est bien, dit-il, vous pleurez.

En effet, deux grosses larmes roulaient sur les joues du médecin.

— Votre repentir m'assure de votre concours, ajouta le major.

— Oh! dit le docteur, je travaillerai jour et nuit... pour les orphelines.

— Il faut faire mieux que cela, docteur.

— Et quoi donc? demanda cet homme dont le visage parut en ce moment s'illuminer.

— Il faut m'aider à leur rendre leur fortune; cette fortune qu'on leur a volée...

Le docteur se redressa.

— Vous avez raison, dit-il, et je vous appartiens, maintenant, corps et âme. Que faut-il faire?

— Je vous le dirai plus tard.

Alors le major posa son revolver, désormais inutile, sur la cheminée.

— Docteur, ajouta-t-il, il faut retourner à vos malades, aujourd'hui.

— Comment! fit le médecin stupéfait, vous allez me laisser libre?

— Oui, dit le major, je crois à votre repentir et à votre sincérité; je suis sûr que vous me servirez.

— Je vous le jure sur la tombe de ma victime, de cette malheureuse femme dont le fantôme fait mes nuits sans sommeil, murmura le docteur d'une voix sourde.

— Je vous crois, allez!

— Mais vous n'avez donc pas besoin de moi?

— Pas aujourd'hui. Mais demain...

— Ah!

— Je vous écrirai un mot, soit pour vous prier de venir ici, soit pour vous donner rendez-vous ailleurs.

Et le major appela Milon.

Milon était demeuré respectueusement dans l'antichambre.

— Va chercher une voiture pour monsieur, lui dit le maître.

— Comment! fit Milon stupéfait... vous le... laissez partir...

— Va! dit le major d'un ton impérieux.

Milon obéit.

Dix minutes après, un homme qui avait vu l'heure de l'expiation arrivée et qui se résignait déjà à porter sa tête sur l'échafaud, sortait libre de la villa Saïd, libre et soulagé d'un poids immense.

Alors le major dit à Milon :

— Maintenant il faut avoir le million des petites. Viens!...

XIX

Paris est la ville où tout s'improvise, comme en un conte de fées.

A neuf heures du matin, une voiture s'était arrêtée

rue de Grenelle, à la porte de cette maison où le trésor était enfoui.

Deux hommes en étaient descendus : le major Avatar et Milon.

Il y avait au-dessus de la porte plusieurs écriteaux de location.

Le major dit au concierge, en lui montrant Milon :

— Voici monsieur, qui est mon parent et qui arrive de province ; il désire trouver un appartement modeste tout près de chez moi, car j'habite le quartier. Qu'avez-vous à louer ?

— L'entresol et le deuxième, répondit le concierge.

Le major se prit à sourire.

— Y a-t-il une cave avec, au moins ?

— Oui, dit Milon, qui avait sa leçon faite ; je tiens surtout à une bonne et grande cave, car j'ai du vin de chez moi qu'on doit m'expédier prochainement.

Puis, se rengorgeant un peu, le bon Milon ajouta :

— Tel que vous me voyez, je suis propriétaire d'un des meilleurs vignobles du Blaisois.

Le concierge, au mot de propriétaire, se leva respectueusement, puis il répondit :

— Quant aux caves, il y en a cinq ou six libres ; monsieur pourra choisir celle qui lui conviendra.

— Voyons d'abord l'appartement, dit le major, qui craignait que Milon ne trahît son émotion. De combien est l'entresol ?

— De seize cents francs.

Cent dix-sept et Milon visitèrent l'appartement, le trouvèrent à leur goût, et déclarèrent qu'ils voulaient entrer en jouissance de suite.

— Voyons les caves, répéta Milon.

On redescendit, le concierge prit une lanterne et ouvrit la porte d'un large escalier en coquille qui conduisait aux caves.

Une fois dans le corridor souterrain, Milon rassembla ses souvenirs et s'orienta.

Le caveau était à gauche ; le concierge paraissait vouloir prendre à droite.

— Et par ici ? demanda Milon.

— Par là, si vous voulez, dit le concierge, il y en a trois à la file l'une de l'autre.

Dans les trois se trouvait le fameux caveau.

Milon, que son compagnon contenait du regard, parut hésiter entre celui-là et le voisin.

Puis il dit :

— Je crois que celui-ci est un peu plus grand.

— Cousin, dit le major, pourquoi ne prenez-vous pas les deux ?

— Ce serait deux cents francs de plus, dit le concierge.

— Cela m'est égal, avait répondu Milon, je prends les deux.

Pour aller plus vite en besogne, et éviter la question des renseignements, le major Avatar avait tiré de sa poche un billet de cinq cents francs, disant au concierge :

— Nous n'avons pas de temps à perdre. Voici un terme d'avance. Vous garderez le surplus pour le denier à Dieu.

C'était un peu plus de cent francs pour lui.

Le concierge, ébloui, répondit que le propriétaire faisait tout ce qu'il voulait, approuvait toutes les locations qu'il faisait, et que ces messieurs pouvaient emménager quand ils voudraient.

Deux heures plus tard, un tapissier se présenta, prit ses mesures, envoya une voiture de meubles, et, le soir avant huit heures, M. Joseph Baudoin, propriétaire, s'installa dans son nouveau domicile.

Il n'y avait pas encore de rideaux aux fenêtres, ni de tapis sur le parquet, mais les gros meubles étaient en place et le lit dressé.

Le major Avatar était venu voir comment son parent était installé.

Dans une petite malle que Milon avait apportée lui-même en voiture, se trouvaient les fameux outils avec lesquels, la nuit dernière, il avait naïvement voulu s'exposer à retourner au bagne.

C'était une maison fort tranquille que celle de la rue de Grenelle au Gros-Caillou.

Le portier se couchait à onze heures.

A minuit, l'escalier était éteint.

Milon et Cent dix-sept attendirent jusqu'à cette heure-là ; puis ils descendirent sans bruit et sans lumière.

L'ancien valet de cœur, l'homme aux noms et aux visages multiples, était doué d'une singulière faculté, il y voyait la nuit et dans les ténèbres, absolument comme un chat.

Il guida Milon qu'il tenait par la main, passa devant la loge du concierge, où il ne se fit aucun bruit.

Tous deux descendirent.

Milon disait tout bas à son compagnon :

— J'ai bien remarqué les murs, ils sont intacts.

Une fois dans le corridor, le major tira de sa poche un rat-de-cave et battit le briquet.

Milon avait sous son bras les ciseaux à froid et le marteau, et, dans sa poche, la clé du caveau.

Le cœur lui battait bien fort au moment où le major, ouvrant la porte, entra le premier.

C'était là ! là que, dix ans auparavant, il avait enfoui l'argent des deux orphelines.

Il n'y avait dans le caveau qu'une vieille futaille abandonnée, sans doute, par le dernier locataire.

Le major posa dessus son lumignon, et dit à Milon :

— Voyons ! oriente-toi... où est la pierre ?

Milon se plaça auprès de la porte qu'ils avaient refermée, puis il compta les jointures des pierres de taille en marchant lentement.

Puis il s'arrêta.

— C'est celle-là, dit-il.

Et il prit le ciseau et le marteau.

Mais le major les lui arracha des mains.

— Mon bon ami, lui dit-il, si tu frappes sur le ciseau, tu produiras un bruit sourd qui finira par éveiller le concierge. Tu as beau être le locataire de la cave, tu n'as pas le droit de déparer les murs.

— Cependant, dit Milon, on ne peut pas faire autrement, ce me semble.

— Je connais quelqu'un, répondit le major en souriant, qui a percé un mur de six pieds de profondeur avec une lime à ongles de trois pouces, sans faire autant de bruit qu'un rat, et ce quelqu'un, c'est moi.

Donne-moi ton ciseau et éclaire-moi.

Milon prit le lumignon, tandis que le major introduisait le ciseau dans un interstice formé entre la pierre qui masquait la cassette et la pierre voisine.

Puis, par un mouvement régulier de va-et-vient, il entama le ciment romain, qui se mit à jaillir en pous-

sière menue sur la lame du ciseau et sur la main qui le tenait.

— Avant une heure, dit-il, la pierre glissera comme sur des roulettes.

Le cœur de Milon battait à rompre sa poitrine au fur et à mesure que la besogne avançait.

— Maître, dit-il enfin, nous avons déjà trouvé les meurtriers de madame; nous allons bientôt avoir la cassette. Quand donc nous occuperons-nous de retrouver les petites ?

— Demain, dit Cent dix-sept.

Et il continua sa besogne.

Cet homme avait dans l'esprit un véritable chronomètre; il avait annoncé que la besogne durerait une heure; il ne se trompa point de cinq minutes. La pierre descellée, il fallait la faire glisser et la sortir du creux.

Ce fut Milon qui, avec sa force herculéenne, s'en chargea.

Il se servit du ciseau comme d'un levier et exerça une forte pesée.

La pierre avança de quelques lignes; il pesa plus fort, elle avança encore.

Quand elle fut assez hors du mur pour qu'il pût la saisir, le colosse s'arc-bouta avec le genou contre le mur et tira à lui.

La pierre était énorme et pesait plus de deux cents livres; mais Milon la soutint un moment dans ses bras et la posa ensuite sur le sol, sans faire le moindre bruit.

Alors il se précipita vers le trou béant, y enfonça la main et le bras, et étouffa un cri de joie.

— Elle y est! dit-il.

— Tais-toi, dit le major, qui, lui aussi, n'avait pu se défendre d'une légère émotion.

Milon retira alors de la cachette un petit coffre de fer d'un pied de long sur un demi-pied de large.

— Mais, dit le major, il n'y a pas un million là-dedans?

— En or, non, mais en papier... et le papier est toujours bon, je suppose.

— Surtout les billets de la Banque, dit le major, qui était devenu tout pâle.

— A quoi songez-vous donc, maître? demanda Milon.

— Je songe, répondit Cent dix-sept, que je me suis appelé Rocambole, et qu'autrefois, me trouvant seul ici avec toi et te voyant un million dans les mains, je t'aurais tué tranquillement pour avoir le million à moi tout seul.

Milon tressaillit.

— Oh! maître... dit-il, c'est l'argent des petites!

— Aussi, dit Rocambole, — car il venait de reprendre son nom redoutable, je veux être vertueux... Viens! fuyons...

— Où irons-nous... maintenant? fit Milon inquiet.

— En haut donc, vérifier si la cassette est intacte.

— J'en avais la clé autrefois, dit le colosse.

— Et tu l'as perdue ?

— On me l'a prise au bagne.

— Eh bien! nous ferons sauter la serrure avec un coup de couteau. Ça me connaît, ça! ne suis-je pas Rocambole?... acheva le major en riant.

Et ils sortirent de la cave en emportant la cassette.

XX

M. Agénor de Morlux, tandis que son père se cassait la jambe, était livré à toutes les joies de l'espérance.

Le billet d'Antoinette, ce billet dans lequel la jeune fille lui disait : « Ne partez pas, j'ai besoin de vous », était la première victoire sérieuse de cette campagne amoureuse qu'il avait entreprise.

La journée lui avait paru longue, de huit heures du matin à quatre heures de l'après-midi.

A partir de quatre-heures, elle lui parut interminable.

Pour tuer le temps jusqu'à huit heures, il s'en alla dîner au café Anglais, où M. Oscar de Marigny dînait chaque jour.

Agénor avait hâte de montrer sa bonne fortune; mais il est des fatalités pour les fats comme pour le reste des humbles mortels.

Ce jour-là, Oscar dînait en ville.

Agénor s'offrit un repas plantureux, l'arrosa d'une bouteille de Château-Laffite, fuma d'excellents cigares, arpenta le boulevard une heure encore, et finit par se trouver à huit heures moins un quart à la porte de madame Raynaud.

Le concierge, qui le vit passer, lui adressa son plus obséquieux sourire :

— Ces dames vous attendent, lui dit-il.

Agénor se dit en montant l'escalier :

— C'est une affaire conclue par avance. Je crois bien que, dès demain, je puis aller chez le tapissier commander le mobilier d'Antoinette.

La mère Philippe avait voulu rester en haut pour ouvrir elle-même la porte.

Elle fit à Agénor mille révérences avant de l'introduire dans le petit salon qui servait en même temps de cabinet de travail à Antoinette.

Madame Raynaud était dans son grand fauteuil, au coin du feu.

Antoinette, assise à une petite table, travaillait à un ouvrage d'aiguille.

Une seule lampe éclairait la modeste pièce, dont le mobilier décent était d'une exquise propreté.

Agénor toisa et jaugea tout d'un coup d'œil.

Il s'attendait à trouver plus de misère.

Madame Raynaud était une femme bien élevée et qui avait vu le monde autrefois.

Son accueil plein d'aisance déconcerta quelque peu Agénor.

Quant à Antoinette, elle se leva avec une simplicité si digne, elle tendit la main à l'anglaise à M. Agénor avec tant de noblesse affectueuse que l'embarras du jeune homme augmenta.

Malgré ses théories d'enfant blasé, Agénor avait un fond de timidité qu'il cherchait vainement à masquer par un ton d'arrogance.

Le calme et la simplicité d'Antoinette le confondirent.

— Monsieur, lui dit-elle, après avoir échangé quelques paroles banales, vous vous êtes montré si généreux et si bon que je vais m'ouvrir à vous tout entière.

Je vous l'ai écrit, j'ai une sœur, et nous sommes orphelines.



Antoinette travaillait à un ouvrage d'aiguille (p. 76).

Jusqu'à ce matin, j'ai ignoré votre nom, et je ne sais pas encore de quoi notre mère est morte. Seulement, je sais que notre mère était une femme bien née, qu'elle portait un titre, qu'elle avait une grande fortune, et que son dernier serviteur, un homme que ma sœur et moi aimions de toute notre âme, victime sans doute de quelque affreuse méprise, a été emprisonné, condamné et jeté au bagne, où sans doute il est encore.

Qu'est devenue la fortune de ma mère? — fortune qui devait être considérable, si j'en juge par mes souvenirs d'enfance, — je ne sais...

Mais il est impossible que nous ayons été spoliées sans retour.

Il est impossible encore qu'un malheureux expie un crime qu'il n'a point commis.

Hélas! monsieur, deux pauvres orphelines n'ont pas grand crédit dans le monde.

Vous vous êtes placé sur mon chemin, monsieur.

Voulez-vous être mon ami et vous intéresser au pauvre et digne homme persécuté?

La requête d'Antoinette était si noble et si franche, d'une simplicité si grande, d'un abandon si confiant, que le roué se sentit rougir en lui-même et qu'il eut honte de ses abominables calculs.

Madame Raynaud ne quitta pas son fauteuil, Antoinette n'abandonna pas sa broderie.

D'amour, il n'en fut pas dit un mot.

Agénor était comme fasciné, et toutes ses audaces de Lovelace et de conquérant étaient rentrées aussitôt.

— Mademoiselle, dit-il à Antoinette, le baron de Morlux, mon père, est un homme puissant; il a de hautes relations, et je ne doute pas que, mon zèle stimulant le sien, nous ne parvenions bientôt à faire mettre en liberté l'homme auquel vous vous intéressez.

Puis il ajouta avec émotion :

— Et quant à votre fortune, mademoiselle, je vous jure qu'elle vous sera rendue, eussiez-vous été dépouillée par un roi.

La jeune fille lui tendit une seconde fois la main :

— Vous êtes un brave cœur, bien sensible; merci de l'amitié que vous m'offrez.

Agénor comprit qu'il devait borner là sa visite; mais il demanda si humblement, si respectueusement la permission de revenir le lendemain rendre compte

des démarches qu'il aurait déjà faites qu'Antoinette ne put refuser.

Il s'en alla donc ravi et courut au *Club des Asperges* dans l'espoir d'y rencontrer enfin son ami, M. Oscar de Marigny.

L'homme est ainsi fait qu'il a toujours besoin d'un confident.

M. Oscar de Marigny venait d'arriver.

— Eh bien, dit-il, où en es-tu?

— Ah! dame, répondit Agénor, le siége offrira quelques difficultés de plus que je ne croyais. Cette petite folle a des airs de duchesse, en vérité.

— Eh bien, si tu l'aimes, épouse-la.

— Eh! dit Agénor, qui sait?

— Ah! tu as réfléchi?...

— Mais oui.

— Agénor, mon bon ami, dit M. de Marigny, vous êtes un fanfaron de vice, et je le savais bien. Vous vous faites plus mauvais... que tu n'es, grand enfant...

— Tu trouves?...

— Eh! sans doute... Pourquoi en serait-il autrement? Tu rencontres une jeune fille, jolie, vertueuse, bien élevée. Elle est pauvre, mais tu es riche... et riche pour deux; n'est-il pas naturel que tu l'épouses?

— Mon cher Oscar, répondit Agénor, vous êtes un véritable sot.

— Hein!... ne t'ai-je donc pas compris?

— Mais pas du tout, mon bon.

— Ainsi, tu ne songes pas à l'épouser, comme je le croyais?

— Mais si... j'y songe...

— Je ne sais pas deviner les énigmes; ainsi explique-toi.

— C'est bien simple.

— Ah! voyons!

— La petite est pauvre, mais elle peut devenir riche... comprends-tu!

— Mais comment peut-elle devenir riche?

— Oh! d'une façon bien simple, va : en retrouvant la fortune de sa mère, comme elle a déjà retrouvé son nom... car sa mère, je dois te le dire en passant, était baronne.

— Je te prends en pitié, répondit Oscar de Marigny; tu es bien l'homme de notre siècle...

Oscar de Marigny n'eut pas le temps de compléter son anathème sur l'esprit du temps présent, car un membre du cercle arriva tout effaré vers Agénor.

— Mon ami, lui dit-il, vous ne savez donc pas ce qui vient d'arriver à votre père? Il s'est cassé la jambe...

— Mais où?... mais comment?... demanda Agénor un peu ému.

— En sortant de son club, il y a une heure.

Agénor n'en entendit pas davantage; il se précipita au dehors, monta dans la voiture d'Oscar de Marigny, car il avait renvoyé la sienne, et se fit conduire rue de l'Université.

Le docteur Vincent venait de sortir.

Agénor trouva son père bouleversé et d'une pâleur extrême.

A la vue de son fils, cet homme se roidit contre la douleur physique et chercha à faire trêve aux angoisses qui l'étreignaient depuis quelques minutes.

— Rassure-toi, mon enfant, dit-il, c'est une fracture simple; je serai sur pied dans un mois, et je pourrai partir.

— Partir! dit Agénor étonné.

— Oui, répondit le baron; je veux faire un grand voyage. Je suis las de Paris...

En même temps, M. de Morlux regardait son fils et sentait remuer ses entrailles paternelles pour un enfant qu'il avait presque abandonné dans sa vie.

— Quel âge as-tu, mon enfant? dit-il; tu ne dois pas être loin de ta vingt-sixième année?

— Dans deux mois, mon père.

— Tu devrais te marier.

Agénor tressaillit.

— Ah! ma foi, mon père, je ne demande pas mieux. Je suis amoureux.

— Et de qui donc? fit le père en essayant de sourire.

— D'une jeune fille, belle, vertueuse, spirituelle...

— Et pauvre! dit M. de Morlux. Si avec tant de qualités elle avait une dot, ce serait trop beau...

— Eh! qui sait? fit Agénor.

— Elle est riche?

— Non, mais elle peut le devenir.

— Comment cela?

— C'est une pauvre orpheline dépouillée, et je me suis mis en tête de lui faire rendre la fortune qu'on lui a volée.

M. de Morlux se dressa sur son séant et se sentit pâlir aux derniers mots de son fils.

— Oui, mon père, reprit Agénor. Elles sont deux sœurs, deux jumelles, deux orphelines... Leur mère, la baronne Miller...

A ce nom, M. de Morlux jeta un cri terrible et retomba sans force sur son oreiller, à la grande stupéfaction de son fils.

XXI

M. le baron de Morlux était un esprit fort, c'est-à-dire un esprit faible.

Les gens qui ne croient pas à Dieu croient volontiers aux médiums, aux tables tournantes et aux esprits. Rien n'est superstitieux comme un philosophe.

Il y avait vingt ans que M. de Morlux avait tout foulé aux pieds, qu'il avait marché la tête haute dans la voie du crime, sans regarder en arrière, sans pâlir, sans trembler.

Son frère et lui, après la mort de cette sœur mystérieuse, que Paris ignorait, étaient entrés paisiblement en possession de son héritage, peu soucieux de savoir ce qu'étaient devenus ses enfants.

Il y avait là, du reste, un mystère que nous expliquerons plus tard.

Le baron avait perdu sa femme peu après, et cette perte avait à peine assombri son front quelques jours.

Il avait mis son fils au collége, s'était fort peu soucié de lui, l'avait émancipé à dix-huit ans. Il lui avait remis avec une parfaite indifférence les comptes de tutelle.

Aucune ombre vengeresse n'avait troublé sa vie.

Ses plaisirs l'avaient assez absorbé pour que le remords ne pût trouver place en son âme.

Enfin, chose étrange! la fortune n'avait cessé de lui sourire.

Il avait fait plusieurs héritages; il avait été aimé d'une femme que Paris entier avait adorée vainement.

Il faisait courir; ses chevaux, célèbres dans le monde entier, sortaient vainqueurs de tous les hippodromes.

Souvent on l'avait entendu dire :

— L'homme naît heureux ou malheureux. Quoi qu'il fasse, il ne changera rien à son destin. Moi, j'ai une étoile qui ne pâlira jamais.

Mais soudain une fatalité inouïe semblait le frapper coup sur coup dans l'espace de quelques heures.

Il se cassait la jambe; le médecin appelé auprès de lui se trouvait être précisément l'instrument de son crime.

Enfin, son fils venait lui dire : « J'aime une jeune fille qui a été dépouillée de sa fortune, et cette jeune fille se nomme Antoinette Miller. »

C'en était assez pour lui faire perdre la tête.

Il avait donc jeté un grand cri, puis il s'était renversé pâle et tremblant sur son oreiller, les mains crispées, l'œil fiévreux.

— Mais qu'avez-vous donc, mon père? s'écria Agénor épouvanté.

Le baron eut une dernière lueur de présence d'esprit.

— C'est ma jambe! dit-il.

Agénor crut à la douleur physique dont parlait son père et il appela à son aide.

Les domestiques accoururent.

M. de Morlux avait le délire.

A partir de ce moment, il prononça des mots sans suite, regardant parfois son fils avec stupeur, parfois tournant les yeux comme si cette vision dont lui avait parlé le docteur se fût dressée devant lui.

Cette situation dura jusqu'au matin.

Agénor ne quitta point son père.

Au petit jour, on alla chercher un médecin, celui qui soignait d'ordinaire M. de Morlux.

Le médecin s'inclina lorsqu'on lui dit que c'était le docteur Vincent qui avait fait le premier pansement.

Puis, il prétendit que l'état de prostration dans lequel se trouvait le baron était le résultat de la douleur physique; qu'il n'y avait pas à s'en préoccuper.

Il prescrivit une potion calmante et s'en alla.

Agénor avait fini par s'endormir dans un grand fauteuil, au chevet de son père.

Mais celui-ci l'éveilla peu après.

Quand Agénor rouvrit les yeux, il trouva son père plus calme.

Le jour avait dissipé les fantômes, et le baron retrouvant sa présence d'esprit, craignait que dans son délire il ne lui fût échappé quelque révélation touchant la baronne Miller.

— Agénor, mon enfant, dit-il, je t'ai effrayé cette nuit, n'est-ce pas?

— Oui, mon père. J'ai cru que vous deveniez fou.

— Mais comment cela est-il arrivé? Qu'ai-je dit? que me disais-tu? fit le baron inquiet.

— Je vous parlais de mes projets de mariage.

— Ah! c'est juste. Et qui veux-tu épouser?

— Une jeune fille appelée Antoinette Miller.

Cette fois, M. de Morlux demeura impassible.

— Ah! très-bien, dit-il. Tu l'aimes donc?

— Oui, mon père. Eh bien! c'est au moment où j'ai prononcé son nom que vous avez jeté un grand cri.

— Vraiment?

— J'ai cru un instant que ce nom vous était connu, mon père.

— Mais non, dit M. de Morlux avec calme; c'est ma coquine de jambe qui m'a joué ce tour-là.

Puis après un silence :

— Et tu dis que cette jeune fille a été dépouillée de sa fortune?

— Oui, mon père.

— Par qui?

— Elle ne le sait pas. Mais Milon doit le savoir.

A ce dernier nom, M. de Morlux pâlit encore; mais Agénor n'y prit pas garde, et continua :

— Il faut vous dire, mon père, que la mère de ces demoiselles avait un vieux serviteur qu'on a jeté au bagne pour un crime qu'il n'a pas commis.

— Allons donc! dit le baron d'un air incrédule. Les gens qui vont au bagne sont coupables.

— Il paraît que celui-là est innocent.

— Qui te le prouve?

— Antoinette me l'a dit, et je la crois, mon père.

M. de Morlux grimaça un sourire.

— Alors, dit-il, cet homme est au bagne?

— Oui, et j'ai compté sur vous, mon père.

— Pour quoi faire?

— Mais pour l'en faire sortir, afin qu'il nous aide à retrouver la fortune d'Antoinette.

— Nous verrons... nous verrons..., dit le baron. Aïe! je souffre horriblement.

— Pardonnez-moi, mon père, reprit Agénor, de venir vous parler de tout cela aujourd'hui; je ferais mieux d'aller voir mon oncle... le vicomte...

M. de Morlux tressaillit encore :

— Ah! oui, dit-il, c'est une idée, cela... ton oncle est un homme sérieux, lui... et non point un viveur comme moi; il a ses relations, il connaît beaucoup de monde. Mais tu as raison, il faut en parler à ton oncle... ou plutôt non, c'est moi qui lui en parlerai... ainsi que de ton mariage... Veux-tu que je lui écrive de venir nous voir?

— Vous êtes charmant, papa, dit Agénor avec expansion, et il faut vite vous guérir...

Il roula près du lit un guéridon sur lequel il y avait des plumes et de l'encre, et M. de Morlux écrivit :

« Mon cher frère,

« Il m'est arrivé un accident, cette nuit. Je me suis cassé la jambe. Je ne puis donc aller chez vous, et cependant j'ai un pressant besoin de vous voir. »

Puis il ferma sa lettre et écrivit l'adresse :

Monsieur le vicomte de Morlux,
rue de la Pépinière.

— Prends une voiture, dit le baron à son fils, et va lui porter la lettre toi-même. Ton oncle doit être encore chez lui à cette heure matinale.

— Je le ramènerai, dit Agénor.

— Non, tu me l'enverras. Je veux lui parler seul à seul.

Agénor prit la lettre; mais comme il allait sortir, son père le rappela.

— Si tu veux que je mène tes affaires à bonne fin, dit-il, ne souffle mot à personne ni de tes projets, ni de mademoiselle Miller, ni de cet homme...

— Milon.

— Milon, soit. Va, mon enfant, et reviens dans la journée, acheva le baron en tendant la main à Agénor.

Celui-ci partit et fit une telle diligence que, moins d'une heure après, M. le vicomte de Morlux arrivait chez son frère, rue de l'Université.

Le vicomte de Morlux avait six ans de plus que le baron et touchait à la soixantaine.

C'était un petit vieillard aux lèvres minces, aux yeux caves, au visage amaigri et blême.

On eût dit une fouine et non un homme.

Il avait la parole brève et mordante, la voix aigre.

— Que vous est-il arrivé, Philippe? dit-il.

— Ah! mon pauvre Karle, dit le baron en lui faisant signe de fermer la porte et de s'assurer qu'ils étaient bien seuls, nous sommes perdus!

— Pourquoi cela? fit le vicomte avec calme.

— L'heure du châtiment est venue.

Le calme de M Karle de Morlux ne se démentit pas.

— Vous vous êtes cassé la jambe, paraît-il?

— Oui.

— Et vous avez eu le délire?...

— Oui, le délire de l'épouvante. Savez-vous quel est le médecin qui m'a pansé? C'est *lui*... vous savez... l'étudiant de la rue Serpente...

— C'est une bizarre coincidence, dit froidement Karle. Vous a-t-il reconnu?

— Oui... et il m'a conseillé de me repentir.

Karle haussa les épaules, et un sourire railleur vint errer sur ses lèvres minces et blêmes.

Le baron continua :

— Oh! ce n'est pas tout encore... Agénor, mon fils, aime une jeune fille...

— Ah! fit le vicomte. Eh bien?

— Cette jeune fille se nomme Antoinette Miller... Comprenez-vous?

Karle fronça légèrement le sourcil.

— Après? dit-il.

— Et elle sait son nom... Elle sait que sa mère a été dépouillée!

— Après? après? fit encore l'aîné des Morlux.

— Elle sait, enfin, que Milon est au bagne; et Agénor est venu me demander que vous et moi usions de notre crédit pour l'en faire sortir. Comprenez-vous enfin? acheva le baron dont la voix passait chevrotante à travers sa gorge crispée.

— Je comprends surtout une chose, dit Karle froidement, c'est que votre fils Agénor est un imbécile de venir vous dire tout cela.

Et l'aîné des Morlux se mit à rire, ajoutant :

— On ne saurait mieux se jeter dans la gueule du loup!

XXII

Il est temps d'expliquer comment Agénor de Morlux n'avait éprouvé aucun étonnement en entendant prononcer le nom de mademoiselle Antoinette Miller, et comment il ignorait même que son père et son oncle eussent une sœur.

Cette explication, nous allons la trouver dans la cassette que le major Avatar et Milon s'étaient empressés d'emporter de la cave à l'entresol.

Milon ferma les portes au verrou et le major tira les rideaux avec soin, de peur qu'un regard indiscret ne se glissât du dehors à l'intérieur de l'appartement.

Alors Milon posa la cassette sur une table.

C'était un coffret de fer ouvragé, d'un travail exquis et d'une origine déjà ancienne.

Le major en examina la serrure, qui était triplée, avec une scrupuleuse attention.

— Mon ami, dit-il à Milon, il ne faut pas songer à ouvrir le coffret par là : nous y perdrions notre peine. Donne-moi un marteau.

— Est-ce que vous allez le briser?

— Je vais faire sauter une des charnières.

— Mais, maître, observa le colosse, à quoi bon l'ouvrir maintenant?

— Pour deux raisons. La première, c'est qu'il faut nous assurer que le million est intact.

— Oh! c'est bien sûr, cela. Si on avait trouvé la cassette, on l'aurait emportée.

— C'est vraisemblable; mais j'ai une autre raison pour l'ouvrir.

— Ah!...

— Si madame la baronne Miller, continua le major Avatar, a conservé là l'argent qu'elle destinait à ses filles, qu'elle se soit environnée de tant de précautions pour que cet argent leur arrivât intact, c'est que quelque secret terrible pesait sur sa vie.

— Oh! ça, dit Milon, j'en suis sûr, maître.

— Donc, il est impossible que le coffre ne renferme que de l'argent et des valeurs.

— Que peut-il donc renfermer encore?

— Des papiers, une lettre, un manuscrit, que sais-je! quelque chose enfin qui nous apprendra ce que nous ne savons pas.

— Vous avez raison, maître, dit Milon.

Et il apporta le marteau.

— Ce quelque chose, poursuivit le major Avatar, nous fournira peut-être l'arme que nous cherchons pour faire rendre gorge aux deux frères; car tu penses bien, fit-il en souriant, que ce n'est pas à la justice que nous irons nous adresser.

— Je crois bien, murmura Milon, on me renverrait au bagne!

— Et moi, donc!

En parlant ainsi, le major se servait du marteau avec une habitude merveilleuse et attaquait à petits coups la vis de l'une des charnières.

A chaque coup, la vis remuait et sortait de quelques centilignes. Milon, le regardant faire, interrogeait ses plus lointains souvenirs.

— Ah! dit-il enfin, voici une chose que je me rappelle, maître.

— Voyons?

— Quand je suis entré au service de madame, elle revenait d'Allemagne et elle était en grand deuil. Les petites avaient un an à peine.

Madame était d'abord descendue dans un hôtel meublé, et ne parlait qu'allemand.

Quand elle a acheté la maison de la rue de Lille, alors seulement elle m'adressa la parole en langue française, et elle parlait comme vous et moi; mais elle



KARLE ET PHILIPPE DE MORLUX.

parlait allemand avec les bonnes qu'elle avait ramenées avec elle.

Un jour elle sortit à pied, vers midi, et ne rentra que bien avant dans la soirée. Elle avait le visage baigné de larmes, et je l'entendis qui murmurait :

— O ma pauvre mère !...

Comme Milon disait cela, la vis sauta, et, d'un coup de marteau, le major Avatar souleva le couvercle.

Le contenu de la cassette fut alors mis à découvert.

Il y avait, au fond, quelques rouleaux d'or, puis, au-dessus, une liasse de papiers que le major reconnut aussitôt :

C'étaient des coupons de rente au porteur.

Il y en avait dix, chacun de cent mille francs, — les uns en rente française trois pour cent, les autres en rentes étrangères.

On eût dit que la prudence maternelle de la baronne Miller avait voulu prévoir tous les cas fâcheux.

Puis, au-dessus encore, une large enveloppe portant cette auscription :

A mes filles Antoinette et Madeleine

ou

A ceux qui trouveraient cette cassette.

— Voilà ce que je cherchais, dit le major Avatar, qui repoussa le coffret, comme si la vue de tant d'argent lui eût donné le vertige.

Et il ouvrit l'enveloppe.

Deux papiers s'en échappèrent.

L'un était d'une écriture fine et allongée, et ne renfermait que ces quelques lignes :

« On trouvera sous ce pli l'histoire de ma triste vie et le récit des persécutions auxquelles je suis en butte, de la part de deux misérables qui se disent mes frères,

et convoitent ma fortune et celle de mes pauvres enfants.

« Si cette lettre tombe en vos mains, ô mes filles chéries, c'est que mon fidèle mandataire aura pu soustraire cette faible part de ma fortune aux bandits qui veulent nous dépouiller toutes trois.

« Si par hasard cette cassette s'égarait et qu'elle tombât en des mains honnêtes, je supplie à genoux qu'elle soit remise à la justice française, qui ne fait jamais défaut à ceux qui l'invoquent.

« SOPHIE MILLER. »

Le second papier était un manuscrit assez volumineux qui portait ce titre bizarre :

HISTOIRE D'UNE FAUTE.

Il était de deux écritures.

Les premières pages paraissaient assez anciennes déjà, car l'écriture, qui trahissait une main de femme, était assez grosse.

L'écriture de la fin était semblable à celle qui était signée *Sophie Miller*.

La baronne avait sans doute continué le manuscrit commencé.

Au-dessous du titre que nous venons de citer, le major Avatar lut :

A ma fille.

29 octobre 1830.

« Mon enfant, je suis votre mère et vous ne m'avez jamais vue; peut-être ne me verrez-vous jamais!

« Je me suis séparée de vous le jour de votre naissance, et vous êtes, hélas! le fruit d'une faute.

« Cependant il faut que vous sachiez mon nom, le jour où, devenue femme, vous accuserez votre mère d'abandon.

« Je m'appelle la vicomtesse de Morlux, et j'ai aujourd'hui trente-six ans.

« Pour bien des gens, peut-être, je suis une femme déjà vieille et qui n'aurait dû songer qu'à ses devoirs d'épouse et de mère, car j'ai un mari et deux fils, dont l'un a près de vingt ans.

« Mais j'ai été si malheureuse, j'ai tant souffert pendant si longtemps, que Dieu me pardonnera mon crime.

« J'ai été mariée, à seize ans, à M. le vicomte de Morlux, un homme déjà mûr, blasé, sans cœur, et qui n'a eu pitié ni de ma jeunesse ni de ma candeur de jeune fille.

« Pendant dix-huit ans, cet homme m'a enchaînée aux caprices d'une vieille maîtresse qui a été mon bourreau.

« J'ai passé dix-huit ans dans les larmes, courbée sous le joug de fer de cet homme, qui eût invoqué l'indulgence de la loi pour me tuer, s'il avait eu connaissance de ma faute, et qui, chaque jour, souillait ma maison par la présence de femmes éhontées.

« Un jour, tandis que je pleurais, un homme jeune, brave, aimant, un homme à l'âme chevaleresque, s'est mis à genoux devant moi.

« C'était votre père.

« La douleur m'avait rendue folle; le bonheur m'a fait tout oublier.

« Votre père, le comte Z..., était attaché à l'ambassade d'Autriche.

« Pendant deux ans, notre amour a été un rêve. Pendant ces deux années aussi, le vicomte de Morlux, bien que ses cheveux soient blancs, courait en Italie avec une danseuse.

« En son absence, je vous ai senti remuer dans mes flancs, et je me suis vue perdue.

« Un médecin m'a sauvée. Il m'a ordonné les eaux de Kissingen, en Bavière, et je suis partie avec une femme de chambre qui m'était dévouée.

« Mes fils, que je n'ose appeler vos frères, étaient au lycée.

« Votre père m'attendait à Kissingen.

« C'est dans une petite maison, isolée, loin de la ville, que, cachée sous un faux nom, j'ai attendu l'heure de votre naissance.

« Jour de joie et de remords que celui-là!

« Jour de deuil et de désespoir que celui où il a fallu me séparer de vous!

« Votre père vous emporta, comme un trésor, au fond d'un vieux château qu'il possède en Bohême.

« C'est là que vous grandirez, ma Sophie adorée; c'est là que vous deviendrez une belle jeune fille.

« A votre tour, vous serez aimée, adorée peut-être...

« Ah! que l'homme à qui un pareil bonheur sera dévolu tâche de s'en rendre digne!

« Un jour vous demanderez à votre père quelle était votre mère...

« Et c'est en perspective de ce jour redouté que je vous écris.

« Pardonnez-moi mon abandon, chère enfant; ne me maudissez pas... Adieu...

« Votre mère désolée,

« Vicomtesse DE MORLUX. »

Le major Avatar interrompit ici sa lecture.

— Voici, dit-il, que je commence à comprendre.

— Ah! fit Milon.

— Ta maîtresse était une enfant sans famille avouée, comme tu vois.

— Mais, dit Milon, comment donc se fait-il qu'elle était baronne?

— Imbécile! parce qu'elle avait épousé un baron.

— Et riche?

— Riche de l'héritage de son père ou de son mari.

— C'est juste.

Et le major Avatar continua la lecture du manuscrit.

XXIII

Le manuscrit contenait une seconde lettre de la même écriture.

Elle était datée du mois de juillet 1848 et ainsi conçue :

« Mon enfant,

« Le vicomte de Morlux est mort. Je suis veuve. Hélas! votre père n'est plus, et vous êtes toute seule sur la terre. Mais je veux enfin réparer mes torts et vous rendre votre mère. Hélas! pas pour longtemps peut-être, car le chagrin a fait de moi une vieille

femme avant l'âge; mais vos frères vous aimeront, les chers enfants!

« Ah! j'ai le cœur débordant de joie au souvenir de ce qui vient d'arriver.

« Écoutez :

« Tant que votre père a vécu, j'ai eu de vos nouvelles deux fois par an par l'entremise d'un messager sûr. J'ai pu ainsi assister à votre enfance, à votre jeunesse; je sais que vous étiez belle.

« Aujourd'hui, je ne sais plus rien, car voici deux années que je n'ai pas reçu de lettres de Vienne, et c'est par les journaux que j'ai appris la mort de mon cher comte Z...

« Qu'étiez-vous devenue?...

« Dans sa dernière lettre, le comte m'annonçait votre prochain mariage avec un jeune officier autrichien, le baron Miller.

« Peut-être êtes-vous heureuse mère, heureuse femme, et ne souhaitez-vous rien en ce monde.

« Et cependant votre vieille mère ne voudrait pas mourir sans vous voir et vous embrasser.

« Elle a voulu réparer ses torts; elle a voulu vous faire une famille.

« Vous n'êtes plus l'enfant du hasard; grâce au noble cœur de vos frères, j'ai pu vous adopter.

« Voici ce qui est arrivé :

« Karle, mon fils aîné, est entré un matin dans ma chambre, il y a huit jours, et m'a dit, en se mettant à genoux devant moi :

« — Ma bonne mère, Philippe et moi, nous savons que mon père vous a rendue la plus malheureuse des femmes, et qu'il a, par sa conduite, légitimé, pour ainsi dire, la faute de votre âge mûr.

« Philippe et moi, nous savons tout. Vous avez une fille. Son père, le comte Z..., était un de ces grands seigneurs hongrois dont la fortune est mince, pour ne pas dire nulle. Le comte est mort. Qui sait? sa fille est peut-être dans le dénûment le plus complet. Nous sommes riches, nous, et notre fortune peut être divisée en trois. Voulez-vous, par un moyen détourné, faire asseoir notre sœur à la table de la famille?

« J'ai jeté un cri de joie et j'ai baisé la main de mon fils.

« — Voilà, m'a-t-il dit, le moyen que je vous propose. Nous allons partir ensemble pour Kissingen; nous lèverons l'acte de naissance de Sophie, et vous l'adopterez par un acte bien régulier.

« On n'en saura rien à Paris de votre vivant; mais votre fille, notre chère sœur, pourra venir, comme une parente, vivre sous votre toit et vous servir de bâton de vieillesse.

« Je suis garçon, Philippe a perdu sa femme et n'a qu'un enfant.

« Ce secret ne sortira donc point des bornes les plus étroites de la famille.

Je pars ce soir pour Kissingen avec Karle et Philippe. A mon retour, j'espère vous trouver à Paris. Venez, mon enfant, venez!... »

Là s'arrêtait la première écriture du manuscrit; il était facile de voir que les deux textes avaient été réunis longtemps après dans le même cahier.

C'était maintenant la baronne Miller qui prenait la plume.

« Le jour où cette deuxième lettre de ma mère m'arriva, je venais d'être cruellement éprouvée.

« J'étais veuve.

« Élevée par mon père, le comte Z..., j'avais été amenée à Vienne au moment où j'atteignais ma dix-septième année.

« Le comte Z... n'était pas riche, en effet, comme l'avait dit mon frère Karle; mais il occupait à la cour un emploi distingué, et il touchait des sommes considérables pour les différentes charges dont il était titulaire.

« Je vivais donc comme une jeune fille riche et élégante, et j'étais de toutes les fêtes.

« Un colonel des hulans, le baron Miller, me vit, m'aima et demanda ma main.

« Six mois après mon mariage, mon père mourut; mais l'amour de mon mari, que j'adorais, adoucit l'amertume de mes regrets, et bientôt une joie nouvelle vint faire battre mon cœur.

« Je mis au monde, à la même heure, deux charmantes petites filles, vous, mes enfants.

« Vous étiez jumelles. L'une était blonde, l'autre brune.

« Votre père, le baron Miller, était un des plus riches seigneurs de l'empire autrichien.

« Il m'avait reconnu en dot deux millions de thalers, un peu plus de huit millions de francs.

« Hélas! cette fortune immense devait être la source de tous nos malheurs.

« Ce mariage, que ma mère ignorait, ses fils Karle et Philippe de Morlux le savaient.

« Tandis qu'ils lui disaient, à elle, que j'étais pauvre, sans doute ils savaient que mes enfants et moi nous possédions une fortune princière.

« Et dès lors, la pensée coupable de s'approprier cette fortune a germé dans leur esprit infernal.

« L'Italie autrichienne venait de se soulever; Venise se proclamait en république. Le Milanais appelait le roi Charles-Albert comme un libérateur. L'armée autrichienne, dans laquelle commandait votre père, et l'armée piémontaise se rencontrèrent dans les plaines de Novare.

« Votre père fut tué vers le soir, quand la bataille était gagnée. Le dernier boulet ennemi fut pour lui.

« Sa mort, qui vous faisait orphelines et qui me rendait veuve, M. Karle de Morlux l'apprit avant moi.

« Vous comprenez maintenant pourquoi il avait conseillé à ma mère de m'adopter.

« Si vous mouriez, j'héritais de vous; si je mourais à mon tour, c'était ma mère qui héritait de moi, en vertu de ce malheureux acte d'adoption auquel j'ai eu la faiblesse de souscrire.

« Mais soupçonnera-t-on jamais le crime?

« Cette lettre de ma mère, qui m'arrivait et me trouvait dans les larmes, fut pour moi une consolation suprême.

« Vous aviez un an, mes chères petites; vous pouviez supporter les fatigues d'un long voyage.

« Je sentis s'agiter alors en moi une fibre qui n'avait jamais vibré. Je songeai à ma mère, et je partis, vous emmenant en France.

« Mon frère Karle était venu à ma rencontre jusqu'à Strasbourg.

« Il me reçut avec effusion, vous couvrit de caresses et me dit qu'il vous servirait de père.

« Seulement, en route, il me dit encore :

« — Ma chère sœur, vous savez le mystère qui pèse sur votre naissance. Ce mystère, il est inutile de le révéler à la société parisienne, qui a pour votre mère la plus grande estime et une sorte de vénération.

« Nous vous avons donc préparé une sorte d'état civil. Vous êtes une nièce de mon père, qui avait marié une de ses sœurs en Allemagne.

« — Je serai ce que vous voudrez, lui dis-je, pourvu que je puisse voir ma mère.

« Nous arrivâmes à Paris. Philippe de Morlux, celui qui portait le titre de baron, m'avait fait préparer un appartement à l'hôtel des Colonies.

« Ce fut là que je descendis.

« Une heure après, ma mère arriva.

« Elle me prit dans ses bras et me couvrit de baisers, en présence de mes frères, qui paraissaient attendris.

« Vous autres, mes pauvres petites, vous fûtes littéralement dévorées de caresses.

« Et je souriais à travers mes larmes, car Dieu, qui venait de me prendre votre père, me rendait une famille. Pendant une année, je menai une vie presque sauvage. Vous grandissiez, mes enfants, et l'amour de ma mère, l'affection que mes frères paraissaient me témoigner adoucissaient ma douleur, car votre père était toujours vivant au fond de mon cœur. Hélas! ce bonheur devait être de courte durée.

« J'avais quitté l'hôtel des Colonies pour habiter une vieille demeure où je suis encore, à l'heure où j'écris, mais où vous n'êtes plus, mes chères petites.

« Un soir, un domestique de mon frère Karle arriva en toute hâte.

« Ma mère se mourait.

« De quel mal subit? je ne sais...

« Mais elle n'eut que la force de me prendre les mains, de me regarder avec une tendresse épouvantée et de me dire :

« — Méfiez-vous de vos frères!

« Puis elle expira.

« Le lendemain, j'eus l'explication de ces paroles mystérieuses.

« Le même domestique qui, la veille, était venu m'annoncer l'agonie de ma mère, se présenta chez moi et se mit à genoux en me disant :

« — Pardonnez-moi, madame, mais je ne veux pas être plus longtemps l'instrument du crime. Je viens vous faire ma confession. »

— Eh! eh! murmura le major Avatar interrompant de nouveau sa lecture, je crois bien que la mort de ta maîtresse n'est pas le seul crime que ces gredins-là ont à se reprocher.

— Continuez, dit Milon, qui pleurait à chaudes larmes.

XXIV

Le major Avatar reprit la lecture du manuscrit :

« Je ne comprenais rien, disait la baronne Miller, à l'attitude suppliante de cet homme.

« — Relevez-vous, lui dis-je, et expliquez-vous...

« Il obéit, et, continuant à me regarder avec effroi :

« — Vos frères, dit-il, veulent vous tuer.

« — Me tuer! m'écriai-je.

« — Oui, madame, vous assassiner!

« — Mais pourquoi? que leur ai-je fait?

« — Ils veulent s'emparer de votre immense fortune.

« — Mais, m'écriai-je, moi morte, ma fortune est à mes enfants.

« — Ils tueront vos enfants, comme ils ont tué votre mère.

« Je jetai un cri d'horreur.

« — Écoutez, continua cet homme, car le remords m'a pris à la gorge, et je me suis châtié moi-même.

« — Que dites-vous? m'exclamai-je, saisie d'un nouvel étonnement et d'une nouvelle terreur.

« — Écoutez d'abord ce que je vais vous dire, reprit-il, ne voulant pas s'expliquer davantage sur sa propre situation.

« Je suis le valet de M. Karle de Morlux; il m'a sauvé du bagne dans ma jeunesse, et à ce titre, il est devenu mon maître absolu. J'étais son esclave, son bien, sa chose... Sous la menace des galères, où il pouvait m'envoyer d'un seul mot, il a fait de moi l'instrument de tous ses crimes, et je connais tous ses secrets.

« Il s'arrêta un moment et posa, avec un geste de douleur, sa main sur sa poitrine.

« — Qu'avez-vous? lui dis-je.

« — C'est ma poitrine qui brûle! répondit-il, mais j'en ai encore pour une heure : j'ai le temps de parler...

« Et il continua d'une voix haletante :

« — M. Karle de Morlux surprit un jour dans le tiroir de sa mère une lettre. Cette lettre était du père de madame la baronne.

« M. de Morlux le père n'était point encore mort. Il me la montra et me dit :

« — Dis donc, Baptistin, crois-tu que si je menaçais ma mère de montrer cette lettre à mon père, elle m'avantagerait quelque peu dans son testament?

« Puis, se ravisant, il me dit :

« — Il faut que je sache ce qui va advenir du mariage projeté pour cette chère sœur que je ne me connaissais pas.

« Je partis pour l'Allemagne; j'appris votre mariage avec le baron Miller; je sus qu'il était fabuleusement riche. C'est alors que M. Karle et M. Philippe ourdirent le complot infâme qui vient d'avoir un commencement d'exécution.

« Ils ont appris la mort du baron Miller. Vous avez une fortune immense; l'acte d'adoption de votre mère vous reconnaît leur sœur. Si vous mourez et vos enfants aussi, ils héritent.

« — Oh! m'écriai-je, mes enfants ne mourront pas! je les couvrirai plutôt de mon corps...

« Il bocha la tête et, pour la seconde fois, il porta la main à sa poitrine.

« — Mais enfin, dis-je vivement, de quoi ma mère est-elle morte?

« — Ils l'ont empoisonnée.

« — Horreur!

« — C'est moi qui ai versé le poison, puis le remords m'a pris et j'ai achevé la fiole dont j'avais versé la première moitié dans une potion calmante qu'on lui avait ordonnée.

« — Vous vous êtes empoisonné?

« — Oui, madame, je serai mort dans une heure, et je n'irai pas aux galères.

« Puis il fit un pas de retraite :



Timoléon réalisait le type le plus pur de l'ancien mouchard (p. 87).

« — Maintenant vous êtes avertie, madame... je ne veux pas mourir chez vous...

« J'étais anéantie; je n'eus pas la force de le retenir.

« Il sortit, et, dès lors, je ne le revis plus.

« Le lendemain des funérailles de ma malheureuse mère, je quittai Paris, vous emmenant avec moi, mes chères petites.

« Je voulais retourner dans mon pays. Là, sans doute, je serais à l'abri des tentatives de ces misérables.

« Je me trompais.

« Entre Heidelberg et Munich, — nous voyagions en chaise de poste, — comme nous descendions une côte rapide, bordée de tous côtés par un précipice, les chevaux s'emportèrent.

« Le postillon vida les étriers, sauta lestement sur le bord de la route, et les chevaux, n'étant plus guidés, dégringolèrent la côte avec une rapidité vertigineuse.

« Nous dûmes notre salut à un miracle.

« La berline ne quitta point la route, et les chevaux finirent par s'arrêter au milieu d'un village qui se trouvait au bas de la descente. Il convint qu'on lui avait donné de l'argent pour nous faire périr; mais il ne put que donner imparfaitement le signalement de ceux qui l'avaient soudoyé.

« Six mois après, à Vienne, où je m'étais réfugiée, comme je vous préparais une tasse de lait, il me sembla que ce lait exhalait une odeur nauséabonde.

« Je fis venir un médecin.

« Le médecin constata que l'on y avait mélangé une forte dose d'arsenic.

« Épouvantée, je quittai Vienne et je vous emmenai en Hongrie dans le vieux château où s'était écoulée ma jeunesse.

« Une nuit, le château brûla.

« Comment n'avons-nous pas toutes trois péri dans l'incendie?

« La Providence seule le sait.

« Je me dis alors que si je pouvais revenir à Paris secrètement, sous un faux nom, reprendre possession de ce vieux logis où j'avais vécu près d'un an, je serais en sûreté plus que partout ailleurs, et que mes frères ne me soupçonneraient pas si près d'eux.

« Je suis donc revenue à Paris. Pendant six ou sept ans, nous avons vécu tranquilles, vous grandissant,

mes chères petites, moi me sentant revivre en vous.

« Mais, l'autre jour, une balle a sifflé au-dessus de nos têtes, et j'ai compris que mes frères étaient de nouveau sur nos traces.

« Alors il a bien fallu nous séparer. J'ai pris tant de précautions pour assurer le mystère de votre retraite et la rendre impénétrable que je suis tranquille sur vous, mes chères enfants.

« Moi seule, je reste exposée à l'orage; mais si ces lignes vous parviennent un jour, c'est qu'avec elles vous arrivera la part d'argent que j'ai pu réaliser sur notre immense fortune territoriale, et que votre avenir sera assuré. »

. . . .

Là s'arrêtait le manuscrit.

— Les misérables! murmura Milon.

Le major replaça le manuscrit dans le coffret.

— Maintenant, dit-il, causons.

— Je vous écoute, maître.

— Que veux-tu faire?

— Mais, dit Milon, retrouver les petites et leur rendre leur argent.

— C'est bien, mais ce n'est pas assez. Qu'est-ce qu'un million pour des filles qui devraient en avoir huit?

— On les réclamera.

— A qui?

— A la justice.

Le major se mit à rire.

— Tu es toujours naïf, dit-il. Tu sais bien que la justice et nous nous sommes brouillés.

— C'est vrai; mais enfin il faut leur faire rendre gorge...

— Je m'en charge, si tu veux marcher carrément.

— Comment cela?

— Écoute-moi bien. Il y a de par le monde un levier puissant qui s'appelle l'argent. Rien ou presque rien, si ce n'est quelquefois la conscience humaine, ne lui résiste. Avec de l'argent, on remue les hommes, on met en jeu les passions les plus terribles, on prend des villes d'assaut et on transforme un désert en une contrée fertile. Comprends-tu?

— A peu près, dit Milon.

— Tu as vu ce que j'ai fait, tu devines ce que je peux faire...

— Oh! certes! fit le colosse avec admiration.

— Je retrouverai les deux jeunes filles, continua le major avec calme; je leur rendrai la fortune, je vengerai la mort de leur mère... Comment? peu importe! mais je le ferai!

— Je vous crois, dit Milon.

— Seulement, il faut de l'argent, pour cela, beaucoup d'argent.

Milon avait dans son ancien compagnon de chaîne Cent dix-sept une foi absolue.

Il poussa le coffret devant lui :

— Prenez ce que vous voudrez, dit-il.

— J'ai besoin de cent mille francs, dit le major.

— Prenez, fit Milon.

— Eh bien! maintenant, dit le major, à l'œuvre! désormais, tu peux m'appeler Rocambole.

XXV

Tandis que Rocambole, — car nous pouvons à présent lui donner ce nom, — découvrait la cassette au million, et par la lecture du manuscrit qu'avait laissé madame la baronne Miller, était au courant des infamies de MM. de Morlux; tandis qu'il organisait tout un plan de bataille contre les spoliateurs, le vicomte Karle de Morlux ne restait pas inactif.

Nous l'avons laissé au chevet de son frère, que le remords avait un moment dominé.

Philippe était moins endurci que son frère, et cette réunion de circonstances fatidiques l'avait épouvanté.

Mais M. Karle de Morlux était un de ces hommes que la lutte n'effraye point et dont le scepticisme est à la hauteur de tous les événements.

— Vous ne vous repentez donc pas, vous? lui avait dit Philippe.

— Mon cher, avait répondu Karle, quand on a eu le courage de s'approprier une fortune, il faut avoir celui de la garder.

— Mais nous ne la garderons pas longtemps, puisque les petites sont vivantes!

Karle haussa les épaules.

— Voyons, dit-il, au lieu de perdre la tête, raisonnons.

— Parlez, dit M. Philippe de Morlux, qui était depuis dix ans sous la domination absolue de son frère.

— Après la mort de *notre sœur*, reprit Karle avec une pointe d'ironie, comment sommes-nous entrés en possession de cette fortune?

— Grâce à l'acte d'adoption de notre mère, qui, établissant que la baronne Miller était notre sœur, nous constituait héritiers.

— C'est parfait. Mais la baronne avait deux filles dont il fallait prouver le décès. Vous savez bien que je me suis procuré en Allemagne un faux acte civil que la juridiction française et la juridiction autrichienne ont trouvé régulier et qui établissait que Madeleine et Antoinette Miller étaient mortes le même jour au château de Rotoczkna, en Hongrie. Cet acte avait été revêtu d'une foule de signatures, et personne aujourd'hui ne pourrait le révoquer en doute.

— Pas même mademoiselle Antoinette Miller?

— Elle moins que personne...

— Je ne vous comprends pas, mon frère.

— Comment! dit Karle, vous ne devinez pas que rien n'est plus facile que de faire passer la jeune fille pour une aventurière?

— Mais ce Milon la reconnaîtra?

— Sans doute, s'il la voyait; mais puisqu'il est au bagne!

— Est-il donc condamné à vie?

— Non, à quinze ou vingt ans.

— Eh bien! il sortira quelque jour. Et alors...

— Quand il sortira, mademoiselle Antoinette ne sera plus à Paris, ou du moins...

Et Karle de Morlux eut un horrible sourire.

— Où sera-t-elle? demanda le baron en tressaillant.

— A Saint-Lazare, comme fille perdue, dit froidement M. de Morlux.

Le baron regarda son frère avec une sorte de stupeur.

— Mon cher, dit froidement son aîné, écoutez-moi bien. Nous avouons tous les deux trois cent mille livres de rente. A la vérité, nous en avons un peu plus de cinq cents.

Or, il faut choisir, non pas dans huit jours, non pas demain, mais tout de suite.

Il faut faire disparaître mademoiselle Antoinette, ou il faut la faire venir et lui dire : « Nous sommes vos oncles, nous avons tué votre mère et nous venons vous rendre tout ce que nous vous avons pris. »

Quand nous lui aurons dit cela, mademoiselle Antoinette ira trouver le procureur impérial, et, dans six mois, nous passerons à l'état de *cause célèbre*.

Le baron de Morlux soupira.

— Vous avez raison, dit-il. Faites ce que vous voudrez.

— Remarquez, dit encore Karle de Morlux, que je vais être obligé de me servir de votre fils comme d'un instrument.

— Pourquoi?

— Et de lui briser un peu le cœur... Mais il est jeune... Les chagrins d'amour passent vite... Pour le consoler, nous lui ferons faire un mariage superbe.

Le baron regardait son frère avec une sorte de stupeur.

— Mais comment pourrez-vous, dit-il, vous servir de mon fils pour faire enfermer à Saint-Lazare cette jeune fille?

— Comment? vous ne comprenez pas?

— Non, dit Philippe de Morlux.

— C'est pourtant bien simple. Une petite fille sans fortune, moitié grisette, moitié maîtresse de piano, courant le cachet, a eu un jour la pensée audacieuse de se faire épouser par un jeune homme de famille... il y a là une sorte de captation.

Renseignements pris, mademoiselle Antoinette a un dossier. Elle a ses peccadilles...

— Mais tout cela n'est point vrai?

— Le vrai est inutile quand le faux devient vraisemblable. Soyez tranquille... D'ailleurs, j'ai sous la main un auxiliaire précieux.

— Ah!

— Il y a à Paris, poursuivit Karle de Morlux, un homme très-habile qu'on appelle de plusieurs noms. Autant de noms que de professions.

Cet homme a été voleur; puis, l'ancienne police l'a employé comme elle avait employé Vidocq; puis, elle l'a chassé, parce qu'il continuait à voler...

Cet homme est maintenant un homme d'affaires; il fait tous les métiers, au besoin il retrouve les objets perdus; il donne des renseignements au commerce; il a conservé des relations mystérieuses avec les plus habiles voleurs de Paris.

Mieux que personne, il sait ce qu'il y a dans la grande ville de gens vicieux. Avec vingt ou trente mille francs, cet homme trouvera à la jolie Antoinette plus d'antécédents qu'il n'en faut pour aller à Saint-Lazare et y mourir.

— Mais tout cela est abominable! murmura M. de Morlux.

— Soit, mais c'est nécessaire. Préférez-vous aller vous-même en cour d'assises?

Le baron ne répondit pas.

— Un proverbe dit qu'il faut battre le fer quand il est chaud, dit M. Karle de Morlux en se levant.

— Où allez-vous? fit le baron.

— Chez mon homme. Au revoir!

— Mais enfin, dit le baron, Agénor va revenir.

— Eh bien?

— Que lui dirai-je?

— Que je suis allé sur-le-champ m'occuper de son protégé Milon. Et, — ajouta l'aîné des Morlux en riant, — il se trouve que vous ne mentirez pas! Au revoir...

Le vicomte Karle de Morlux, demeuré garçon, en avait conservé toutes les habitudes.

Il sortait en poney-chaise ou en cabriolet, conduisait lui-même et avait toujours de magnifiques trotteurs.

En quittant la rue de l'Université, il rendit la main à son steppeur qui partit comme une flèche, gagna les quais, passa le pont du Carrousel, longea le Louvre et ne s'arrêta qu'à l'entrée de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, devant une maison de si piètre apparence que le groom anglais qui se croisait les bras sur le siége de derrière en demeura tout ébahi.

Le vicomte lui jeta les rênes et s'engouffra dans une allée noire, humide et étroite, de la plus triste apparence.

Il monta lestement les trois premiers étages d'un escalier inégal, tournant sur lui-même, et qui n'avait d'autre rampe qu'une corde graissée par un long usage.

Puis il s'arrêta devant une porte sur laquelle on lisait, tracés sur une plaque de cuivre, les deux mots :

Bureau et Caisse.

Il y a des bureaux partout, et on donne ce nom à toutes sortes d'échoppes; mais une caisse!...

M. de Morlux ne put s'empêcher de sourire et de faire cette réflexion :

— Quand on entre dans une maison pareille, on boutonne son habit pour garantir sa montre et sa bourse!... Voilà une caisse bien mal logée.

Et il frappa.

— Entrez, répondit-on de l'intérieur.

Au-dessous de la plaque de cuivre, on avait écrit en lettres blanches sur la porte :

Tournez le bouton, S. V. P.

Ce que fit M. Karle de Morlux.

Il se trouva alors en présence d'un homme de quarante-cinq à cinquante ans, vêtu d'une houppelande fourrée, coiffé d'une casquette sans visière, chaussé de pantoufles en lisière cousue.

Cet homme portait de grosses moustaches grisonnantes, un col droit, affectait une tournure militaire, et ne parvenait à réussir que le type le plus pur de l'ancien mouchard.

— Bonjour, monsieur Timoléon, dit Karle de Morlux.

L'homme à la houppelande salua avec gravité, referma la porte et avança un siége à son visiteur qu'il paraissait voir pour la première fois.

La pièce où venait de pénétrer de Morlux, si elle ne ressemblait ni aux bureaux d'un négociant, ni au cabinet d'un homme d'affaires, avait quelque vague ressemblance avec ce curieux établissement qu'à Paris on nomme un bureau de placement.

Une table recouverte d'un vieux tapis vert, avec plumes et encre ; deux grands casiers dans lesquels se trouvaient des registres ; quelques chaises de paille ; sur les murs une demi-douzaine de lithographies sans valeur, et dans un coin un coffre-fort, qui sans doute était veuf de tout numéraire : tel était l'ameublement dece logis de douze pieds carrés.

M. de Morlux regarda M. Timoléon et lui dit :

— Vous ne me reconnaissez peut-être pas?

— Monsieur, répondit M. Timoléon, cela dépend.

— Plait-il?

— Voyez-vous, reprit le bizarre personnage, nous autres gens de mystérieuses affaires, nous sommes un peu comme certaines personnes équivoques, nous reconnaissons les gens, ou nous les voyons pour la première fois, selon leur bon plaisir.

— Vous pouvez me reconnaître, dit M. de Morlux en souriant.

— Alors, dit M. Timoléon, je vous dirai que vous êtes M. le vicomte Karle de Morlux, et que vous habitez rue de la Pépinière?

— C'est bien cela.

— Que puis-je pour votre service? demanda M. Timoléon.

— Mon cher monsieur, dit M. de Morlux, je vais vous dire la chose en deux mots. J'ai un frère...

— M. le baron de Morlux, rue de l'Université, dit M. Timoléon.

— Précisément. Et un neveu...

— M. Agénor de Morlux, rue de Suresnes.

— C'est bien cela. Mon neveu veut se marier.

— Ah! très-bien.

— Et faire un mariage qui ne nous convient pas...

— Et que vous voulez empêcher, n'est-ce pas?

— Justement. Est-ce possible?

— Tout est possible, dit froidement M. Timoléon. C'est une question d'argent.

— Alors la question sera tranchée.

— Fort bien. Maintenant causons.... Qu'est-ce que la *personne?*

— Une petite maîtresse de piano qui court le cachet.

— Sage?

— Tout ce qu'il y a de plus sage.

— Jolie?

— A croquer.

— A-t-elle des parents?

— Non; une vieille maîtresse de pension ruinée qui l'a élevée compose toute sa famille.

Tout en écoutant M. de Morlux, le singulier personnage avait pris une plume et traçait sur le papier des signes hiéroglyphiques.

C'était sa manière de prendre des notes dans une langue connue de lui seul.

— Maintenant, dit-il, nous avons deux marches à suivre.

— Voyons la première? fit M. de Morlux.

— Elle est simple comme bonjour, reprit M. Timoléon. On peut attirer la jeune fille dans un piége, la rendre victime de quelque infâme guet-apens, et prouver ensuite à M. Agénor de Morlux qu'il ne saurait épouser une jeune fille devenue indigne de lui.

— Mauvais moyen, dit M. Karle de Morlux impassible.

— Vous trouvez?

— Oh! j'en suis sûr. Mon neveu est un garçon chevaleresque. Il est pris par tous les pores, par le cœur, par la tête. Il se croirait obligé de réparer les torts d'autrui.

— Le second moyen, reprit M. Timoléon, est plus difficile, partant plus cher.

— Voyons?

— On pourrait compromettre si fort la demoiselle que la police s'en mêlerait.

— J'aimerais mieux ça.

— Et l'enverrait provisoirement à Saint-Lazare.

— *Provisoirement* n'est pas assez, dit M. de Morlux avec calme.

M. Timoléon le regarda fixement, et formula sa pensée par cette question à brûle-pourpoint :

— Vous êtes donc décidé à de bien grands sacrifices?

— Oui. Combien vous faut-il?

— Cinquante mille francs, dit M. Timoléon, il y a longtemps que les affaires ne vont plus et je veux me retirer. Si je risque un gros coup, c'est pour avoir du pain sur mes vieux jours.

— Va pour cinquante mille francs! dit M. de Morlux.

L'agent d'affaires mystérieuses resta pensif un moment, comme un général qui étudierait sur la carte le terrain où il doit livrer bataille.

— La chose est simple, dit-il enfin, simple et formidable. On attirera la petite dans une maison où il se commettra un vol.

— Bien. Après?

— Et la police l'arrêtera avec les voleurs qui n'hésiteront pas à la déclarer leur complice.

— Trouverez-vous des voleurs pour ça?

— J'ai sous la main deux hommes qui se sont déjà évadés plusieurs fois; ils craignent d'être repris, et pour quelques billets de cent francs, retourneront d'autant plus volontiers au bagne, qu'ils espéreront s'en évader encore avec le même bonheur.

— C'est parfait, dit M. de Morlux; mais enfin la jeune fille peut prouver son identité et son innocence.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'elle n'a pas de mère!

— Oui.

— Et elle sort seule?

— Tous les jours, pour donner ses leçons.

— Je la ferai réclamer par des femmes de mauvaise vie qui lui sauteront au cou et achèveront de la perdre.

M. de Morlux regardait tranquillement M. Timoléon prendre ses notes.

Celui-ci lui dit encore :

— Où demeure la jeune fille?

— Rue d'Anjou-Saint-Honoré.

— Son nom?

— Antoinette.

— Tout court?

— Ah! attendez, dit M. de Morlux ; elle a fait à mon neveu je ne sais quel conte : elle se dit d'une bonne famille, fille d'une baronne... que sais-je!

M. Timoléon regarda son visiteur en clignant de l'œil.

Malgré son calme, M. de Morlux se troubla.

— Voyons, dit M. Timoléon, voulez-vous jouer cartes sur table?

— Que voulez-vous dire?



Antoinette parut, pâle et défaillante, sur le seuil du bouge infect (page 90).

— Si je trouve une famille à mademoiselle Antoinette, si je prouve clair comme le jour qu'elle est née dans une échoppe, et que sa mère était chiffonnière et revendeuse, si enfin j'anéantis cette identité que vous paraissez redouter...

— Eh bien? fit M. de Morlux un peu pâle.

— Donnerez-vous cent mille francs?

Le vicomte fit un haut-le-corps.

— Je n'ai pas encore mis le nez dans vos affaires, dit l'ancien homme de police, mais d'avance je suis sûr que c'est pour rien.

— Soit, dit M. de Morlux.

— Vous pouvez rentrer chez vous, dit M. Timoléon. Demain matin vous aurez de mes nouvelles.

M. de Morlux se leva.

— Ah! pardon, dit-il, j'oubliais.

— Quoi donc?

— Avez-vous quelques renseignements sur les bagnes?

— Je connais tous les forçats : ceux qui sont à la chaîne, ceux qui se sont évadés, et ceux qui ont fini leur temps. Autrefois, quand la police m'employait, je faisais réintégrer au bagne tous ceux qui en sortaient sans la permission de la justice. Aujourd'hui, cela ne me regarde plus, mais j'ai continué, par habitude, à me tenir au courant. Que désirez-vous savoir?

— Ce qu'est devenu un ancien domestique appelé Milon, condamné pour vol.

M. Timoléon prit un registre dans l'un des casiers et le compulsa.

— Vous intéressez-vous à lui? demanda-t-il

— Beaucoup.

— Eh bien! il s'est évadé.

M. de Morlux pâlit.

— Oh! oh! dit M. Timoléon, vous venez de me tromper; vous ne vous intéressez pas à lui, vous le craignez.

M. de Morlux jugea inutile de nier.

Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.

— C'est vrai, dit-il, je le redoute.

— Autant que mademoiselle Antoinette?

— Peut-être...

M. Timoléon fronçait le sourcil; il demeura un moment silencieux. Puis, tout à coup :

— Monsieur, dit-il, Milon s'est évadé, il y a six mois, en compagnie d'un homme qui est plus fort que nous. Si vous l'avez contre vous, la partie sera dure à jouer.

— Ah! fit M. de Morlux.

— Savez-vous quel est cet homme? On le nomme *Rocambole*. Ce n'est plus de cent mille francs qu'il s'agit... et si je n'avais envie do faire fortune...

— Eh bien?

— Je ne risquerais pas la partie; mais c'est égal, autant jouer le tout pour le tout... et si je bats Rocambole, je serai un rude lapin.

— Quelle somme voulez-vous donc? demanda M. de Morlux inquiet.

— Je ne sais pas... je ne puis savoir... avec lui on se bat quelquefois à coups de cent mille francs... Et tenez, acheva M. Timoléon, s'il n'y a pas une question de vie ou de mort pour vous...

— Eh bien?

— Laissez votre neveu épouser mademoiselle Antoinette.

— C'est impossible! dit M. de Morlux.

— Alors, dit M. Timoléon, il faut tout me dire, ou je vous puis prédire d'avance que vous serez *roulé*. Ce n'est plus une partie, c'est un duel, et un duel à mort.

M. de Morlux baissa la tête.

— Soit, dit-il, vous saurez tout.

— A nous deux alors, Rocambole, murmura M. Timoléon, dont le regard étincela.

XXVI

Le lendemain du jour où M. Agénor de Morlux s'était présenté chez elle et lui avait promis la protection de son père et celle de son oncle pour faire sortir Milon du bagne, la pauvre fille trottinait d'un pas rapide sur le boulevard des Capucines.

Elle venait de donner sa dernière leçon et rentrait chez elle.

Il était cinq heures; les boulevards allumaient leur guirlande de gaz, les magasins commençaient à étinceler, et les passants étaient nombreux sur l'asphalte, car il faisait un temps sec et froid.

Antoinette cheminait comme une fillette dont le cœur commence à babiller tout bas.

Elle songeait à Agénor, le beau jeune homme qui allait jouer auprès d'elle le rôle chevaleresque de paladin, et tout en se jurant tout haut qu'elle ne serait jamais sa femme, elle se disait tout bas que si elle retrouvait sa fortune et qu'il persistât à demander sa main, elle aurait bien de la peine à lui résister.

Et pour la première fois peut-être, la modeste et laborieuse jeune fille qui se composait une toilette avec un simple ruban au col ou une fleur naturelle dans les cheveux, s'arrêta à contempler ces magasins splendides du boulevard des Capucines qui font croire à l'étranger que Paris est une ville habitée par des nababs.

Le dernier devant lequel elle s'arrêta était dans la maison d'un cercle bien connu de la fashion.

Tout à coup, et comme elle reprenait sa marche en soupirant, la jeune fille jeta un petit cri et sentit ses joues s'empourprer.

Un jeune homme sortait du cercle, le cigare à la bouche.

Antoinette avait reconnu Agénor.

Agénor, lui aussi, reconnut Antoinette, et, jetant vivement son cigare, il courut à elle et se découvrit respectueusement.

Antoinette lui rendit son salut avec une dignité affectueuse.

— Oh! mademoiselle, lui dit vivement Agénor, puisque je vous rencontre, laissez-moi vous dire tout de suite... car depuis ce matin je compte les heures, les minutes qui me séparent encore de ce soir...

— En effet, monsieur, dit Antoinette, je vous ai permis de revenir ce soir...

Elle voulut faire un pas, mais Agénor l'arrêta d'un seul mot :

— Il s'agit de Milon, dit-il.

— Milon! exclama Antoinette.

Et elle ne songea plus à continuer son chemin.

— Oui, mademoiselle, reprit Agénor avec volubilité, je viens de voir mon oncle. Il a déjà fait des démarches.

— Vraiment? fit-elle joyeuse.

— Il est allé je ne sais où... à la préfecture, je crois...

— Et, demanda Antoinette, qu'a-t-il appris?

— Que le pauvre homme se conduisait très-bien au bagne, et qu'il était porté sur le tableau des grâces...

— O mon Dieu! fit Antoinette, toute pâle d'espérance.

— Ce qui fait, poursuivit Agénor, qu'il sera très-facile d'avancer la clémence du souverain... et alors...

— Vous me rendez folle de joie, monsieur, dit Antoinette avec abandon.

— Oh! ce n'est pas tout encore, mademoiselle, continua Agénor; si vous saviez...

— Mais quoi donc? fit-elle un peu inquiète.

— J'ai vu mon père.

Antoinette, de pâle qu'elle était, devint tout à coup cramoisie.

— Je lui ai parlé de vous... de vos vertus, de votre beauté, de mon amour...

— Monsieur!...

— Et mon père m'a dit qu'il comptait vous supplier lui-même, mademoiselle...

— Monsieur... monsieur...

Il osa lui prendre le bout des doigts et acheva d'un accent ému :

— Vous supplier, mademoiselle de ne pas faire mon malheur éternel.

Antoinette jeta un petit cri et se dégagea vivement.

— A ce soir, monsieur, à ce soir...

Mais comme elle allait reprendre sa course vers la Madeleine, elle poussa un nouveau cri et devint toute pâle :

— Ah! mon Dieu! murmura-t-elle.

Le magasin devant lequel elle s'était arrêtée un mo-

ment en causant avec Agénor projetait une vive clarté jusque sur le milieu de la chaussée du boulevard.

C'était l'heure où les voitures reviennent du bois.

Dans ce cercle de lumière, un phaéton à deux chevaux s'était arrêté un moment pour prendre la file.

Deux hommes s'y trouvaient, — un jeune et un vieux.

Le jeune conduisait.

Le vieux avait la barbe toute blanche et les favoris encore noirs, et c'était lui qui avait attiré les regards d'Antoinette.

— Mais qu'avez-vous donc, mademoiselle? s'écria Agénor.

— O mon Dieu!... dit-elle; non... mes souvenirs d'enfance ne me trompent pas... là... dans ce phaéton à chevaux noirs qui vient de passer...

— Eh bien! fit Agénor.

— C'est lui!

— Qui... lui?

— Milon, murmura-t-elle d'une voix éteinte.

Agénor ne perdit pas un temps inutile; il prit la jeune fille dans ses bras et la porta toute pâmée d'émotion dans son coupé qui stationnait à la porte du cercle.

Puis il dit à son cocher:

— Dix louis si tu rattrapes le phaéton qui vient de passer!

Le cocher rendit la main à son cheval, qui partit comme un trait.

Antoinette était sans voix, hors d'haleine et comme privée de sentiment.

Elle se trouvait dans la voiture d'Agénor, assise à côté de lui, et n'y pensait pas.

Le coupé filait comme un rêve à travers les voitures; mais le phaéton avait de l'avance, et il était entraîné par deux vigoureux trotteurs.

Cependant le coupé gagnait sur lui.

Mais à la hauteur de la rue de la Chaussée-d'Antin, il y eut un encombrement de voitures. Il fallut s'arrêter.

Cependant le cocher avait les yeux fixés sur le phaéton qui était, lui aussi, à cent mètres de distance, arrêté dans sa marche.

Puis l'encombrement se dégagea : phaéton et coupé reprirent leur course.

— Oh! disait Antoinette, il a beau être bien mis, lui qui était un pauvre domestique; on a eu beau me dire, et vous-même tout à l'heure, qu'il était au bagne, je le sens aux battements de mon cœur, c'est lui!

Le coupé gagnait toujours sur le phaéton; il faillit l'atteindre devant le passage de l'Opéra; mais alors un de ces lourds omnibus qui descendent la rue Richelieu et viennent s'arrêter sur le boulevard et jeter la perturbation dans la circulation des voitures, le coupa brusquement, et le phaeton regagna l'avance qu'il avait perdue.

En ce moment aussi passait un fourgon, et l'encombrement se fit de nouveau et dura près de dix minutes à l'entrée du boulevard Montmartre.

Quand le coupé se remit en marche, le phaéton avait disparu.

Agénor doubla le pourboire promis. Le cocher fouetta le noble cheval de sang comme un percheron vulgaire; le coupé parcourut en quelques minutes la ligne tout entière des boulevards jusqu'à la Bastille...

Nulle part on ne revit le phaéton, qui, sans doute, avait tourné quelque rue transversale.

Agénor était furieux et Antoinette désolée.

— Oh! je le retrouverai! dit Agénor; soyez tranquille, mademoiselle!...

— Dieu est bon! murmura Antoinette en pleurant.

Agénor donna l'ordre de tourner bride, et il reconduisit Antoinette chez elle.

Et tout en lui parlant de Milon, il lui parla de son amour, et avec tant de chaleur d'âme et de respect, qu'elle n'osa lui imposer silence.

Seulement, en arrivant à sa porte, elle s'aperçut qu'il était six heures et demie.

— Oh! monsieur, lui dit-elle avec l'accent de la prière, je vous en prie, ne venez pas ce soir.

— Mademoiselle...

— Je vous le demande avec instance, reprit-elle, lui souriant à travers ses larmes, remettez votre visite à demain.

— Vos désirs sont pour moi des ordres, dit-il en soupirant.

Et il descendit pour lui donner la main.

Antoinette se laissa serrer le bout des doigts. Puis, tandis qu'Agénor montait en voiture, elle s'élança comme une biche effarouchée sous la porte cochère de la maison.

Antoinette était à demi folle de joie et de douleur en même temps :

De joie, car elle était certaine d'avoir reconnu Milon;

De douleur, car elle n'avait pu le rejoindre.

Elle sauta au cou de madame Raynaud et lui raconta ce qui venait de lui arriver.

La bonne dame répondit :

— Paris est bien vaste, mon enfant; mais on finit toujours par y retrouver ceux qu'on cherche. Et si celui que tu as vu...

— Oh! c'est lui.

— Eh bien! tu le retrouveras...

Antoinette et madame Raynaud furent interrompues par l'arrivée de la mère Philippe.

La concierge apportait une lettre que venait de lui remettre un domestique en livrée.

Antoinette reconnut sur l'enveloppe les armes d'Agénor.

Cependant l'écriture de la suscription n'était pas celle du jeune homme.

Elle ouvrit cette lettre et lut :

« Ma chère enfant... »

Elle courut à la signature...

La signature portait : BARON DE MORLUX.

Alors elle eut un battement de cœur terrible et fut obligée de s'asseoir.

C'était le père d'Agénor qui lui écrivait.

XXVII

La lettre qui portait la signature du baron de Morlux était ainsi conçue :

« Ma chère enfant,

« J'ignorais ce matin jusqu'à votre existence, et ce soir, si le portrait que mon fils a fait de vous est fidèle, je vous connais comme si vous étiez déjà ma fille.

« Pardonnez-moi de vous écrire à l'insu d'Agénor, et ne refusez pas à un père, jaloux du bonheur de son fils, de lui garder le secret sur l'objet et le but de ma lettre.

« Agénor vous aime, et il espère assez toucher votre cœur pour obtenir un jour votre main.

« Je ne suis pas encore un vieillard, et hier, au lieu de vous écrire, je serais allé vous voir.

« Mais il m'est survenu un grave accident. Je me suis cassé la jambe en sortant de mon club, et me voici pour un grand mois cloué sur un lit de douleur.

« Cependant, mon enfant, je voudrais vous voir, seul à seul, causer avec vous, me bien rendre compte du bonheur qui attend mon fils, vous parler de lui et vous entendre m'en parler. Me refuserez-vous?

« Je voudrais que tout cela se fît sans qu'il le sût, au moins pour le moment.

« Je veux, je ne désire qu'une chose au monde, le bonheur de mon enfant; mais par cela même, il faut que je vous parle de lui, que je vous dise ses qualités et un peu aussi ses défauts, car je le connais plus que vous ne pouvez encore le connaître.

« Refuserez-vous un moment d'entretien à un père qui voudrait déjà vous nommer sa fille?

« Non, n'est-ce pas?

« Et malheureusement, il m'est impossible de quitter mon lit. Il me faut donc renverser tous les usages reçus, toutes les convenances de ce monde, et vous prier de venir chez moi...

« Et cela, à une heure où je serai sûr que vous ne rencontrerez pas mon cher Agénor, car le cher enfant est déjà venu trois fois aujourd'hui.

« La dernière fois, je me suis fait ordonner par mon médecin un repos absolu à partir de huit heures.

« Il est donc convenu qu'Agénor ne viendra pas ce soir.

« Si vous ne résistez pas à ma prière, montez à neuf heures dans ma voiture, que vous trouverez stationnant à votre porte, et venez.

« Je baise avec respect cette jolie petite main que recherche mon fils.

« Baron de Morlux. »

— Je perds la tête! murmura Antoinette en tendant le pli à madame Raynaud.

Madame Raynaud lut et s'écria :

— Voilà une lettre qui sent son vrai gentilhomme d'une lieue.

— Que dois-je donc faire, maman?

— Mais il faut y aller, mon enfant, répondit la vieille institutrice; ferme-t-on sa porte au nez de la fortune quand elle vient y frapper?

Antoinette soupira.

— Mais, maman, dit-elle, est-ce bien convenable?

— Le père de l'homme qui veut t'épouser n'est pas un homme.

— J'irai, maman, répondit Antoinette.

Elle se débarrassa de son châle et mit elle-même le couvert pour leur modeste repas.

Mais Antoinette était trop agitée, trop bouleversée pour avoir faim.

Elle ne mangea pas.

Après le dîner, elle fit sa toilette. Huit heures sonnaient.

Antoinette n'était pas coquette.

Cependant elle se savait jolie, et, ce soir-là, elle s'étudia à se faire plus séduisante et plus belle que jamais.

Elle voulait plaire au père comme elle avait déjà plu au fils.

Sa toilette terminée, il était huit heures et demie.

Elle vint s'asseoir au coin du feu auprès de madame Raynaud.

— C'est singulier, maman, dit-elle, mais je suis toute triste.

— Triste? fit la vieille dame; et pourquoi?

— Il me semble qu'il va m'arriver un malheur...

— Folle que tu es!

— J'ai le cœur brisé...

— C'est assez naturel : à la veille d'un grand bonheur, mon enfant.

— Mais tu crois donc alors, maman, que M. Agénor m'aime bien sincèrement?

— Oh! cela se voit, mon enfant.

— Et qu'il veut m'épouser?

— Mais sans doute.

— Mon Dieu! tu as raison de dire que je suis folle... car, enfin, il y a deux jours encore je ne songeais à rien de tout cela...

— Et maintenant? fit madame Raynaud, souriante.

— Maintenant, il me semble que rien de tout cela n'arrivera, et que j'étais bien plus heureuse en dépit de mes soucis de chaque jour.

Madame Raynaud prit à deux mains la jolie tête d'Antoinette et mit un baiser sur ses cheveux noirs.

— Va, mon enfant, dit-elle.

Neuf heures allaient sonner.

Antoinette se leva en soupirant.

— Tu vas te coucher, toi, maman? dit-elle toujours émue.

— Non, dit madame Raynaud. Je t'attendrai. Je suis impatiente de savoir ce que t'aura dit le père de M. Agénor.

Antoinette se jeta au cou de madame Raynaud une fois encore.

— Ah! dit-elle, j'ai le cœur de plus en plus serré, et il me semble que je te quitte pour toujours.

— Mais va donc, petite sotte! dit la vieille institutrice.

Antoinette descendit.

La lettre tenait sa promesse.

A la porte de la maison de la rue d'Anjou, la jeune fille trouva une voiture.

C'était ce qu'on appelle un coupé de nuit.

Train brun, caisse noire, un seul cheval, harnais à bouclerie enveloppée, cocher à livrée de pluie.

Cependant Antoinette hésita un peu.

Mais le cocher descendit lestement de son siége et salua en ouvrant la portière.

— Est-ce là, demanda Antoinette, la voiture de M. le baron de Morlux?

— Oui, mademoiselle.

Antoinette monta. Le cocher referma la portière, regagna son siege, et la voiture partit au grand trot.

— Que va-t-il advenir de tout cela? pensa la jeune fille, qui était oppressée et avait les yeux pleins de larmes.

Le coupé partit.

Antoinette était si émue, si bouleversée, qu'elle ne



LA LOGEUSE.

fit pas attention d'abord à la route qu'on lui faisait prendre.

Le cheval allait grand train, et, au lieu de gagner la rue Royale, le cocher suivait le faubourg Saint-Honoré.

Cependant, Antoinette connaissait assez bien son Paris, depuis le temps qu'elle sortait seule et donnait des leçons.

Tout à coup elle se pencha à la portière, colla son visage à la glace et regarda.

Elle vit une église.

Il n'y a pourtant pas d'église sur le parcours du trajet de la rue d'Anjou-Saint-Honoré à la rue de l'Université.

Elle regarda plus attentivement et reconnut l'église Saint-Philippe-du-Roule.

Alors elle tira vivement le cordon de soie blanc qui devait correspondre au petit doigt du cocher.

Mais le cordon lui vint à la main, et le coupé marchait toujours.

Alors elle essaya de baisser la glace de devant.

Mais la glace ne bougea pas.

Elle se rejeta sur celle de gauche, puis sur celle de droite, et ni l'une ni l'autre ne voulurent descendre dans la portière.

Antoinette se mit à crier; mais le cocher n'entendit pas et continua son chemin.

En haut du faubourg Saint-Honoré, le coupé prit brusquement à gauche et suivit un de ces nouveaux boulevards qui montent à l'Arc de triomphe, sont à peine bâtis, et par conséquent déserts ou à peu près, dès huit ou neuf heures du soir.

Là, l'inquiétude de la jeune fille se changea en terreur. Où la conduisait-on?

Tous ses pressentiments, toutes ses appréhensions lui revinrent; elle pensa qu'on l'enlevait.

Alors elle essaya d'ouvrir la portière et de sauter sur la chaussée, au risque de se casser la tête.

Mais la portière était fermée à clef.

Antoinette se mit à pousser des cris perçants.

Soudain le coupé s'arrêta.

Elle crut que le cocher l'avait entendue; mais son épouvante redoubla lorsqu'elle vit un homme grimper à côté de lui sur le siége.

Puis le coupé se remit en route, passa auprès de l'arc de l'Étoile, et prit l'avenue de Saint-Cloud.

Antoinette était folle de terreur et n'avait même plus la force de crier.

Le coupé s'arrêta une fois encore.

La pauvre fille, éperdue, vit une place circulaire presque déserte.

En face, une petite église; à droite, un monument bariolé qui ne ressemblait à rien de connu.

Au centre, une fontaine entourée d'un bassin.

C'était la place de l'Hippodrome.

L'homme qui était monté sur le siége descendit, ouvrit la portière et entra brusquement dans le coupé.

Antoinette jeta un nouveau cri, suivi de l'exclamation répétée :

— Au secours! au secours!

Mais l'homme la prit à la gorge, et en même temps il lui appuya la pointe d'un couteau sur la poitrine en lui disant :

— Ma petite, taisons-nous! Il y va de la vie pour vous. Si vous criez, je vous tue!

Antoinette jeta un dernier cri et ferma les yeux.

Le coupé continua à rouler dans l'avenue déserte.

XXVIII

L'épouvante qui s'était emparée d'Antoinette était telle qu'elle avait cessé de se débattre, et, fermant les yeux, elle demeura comme privée de sentiment.

Ce n'était pas un évanouissement complet, mais une sorte de torpeur morale et physique assez semblable à ce rêve pénible qu'on nomme le cauchemar.

Il y a, entre le bois de Boulogne et le nouveau boulevard qui porte le nom de Roi de Rome, tout un quartier désert que l'édilité parisienne n'a point encore transformé.

De petites rues, indiquées seulement par les planches des terrains à vendre, y conduisent.

Chaillot est au bas, Passy au sud-est, Anteuil au sud-ouest.

Le quartier où restaient encore debout quelques masures que le marteau qui a renversé les barrières n'a point fait disparaître, était habité, à l'époque dont nous parlons, par une population sans nom, comme lui.

Quand on s'y égare, en été, par un beau soleil, on voit des chiffonniers qui fument leur pipe, des enfants et des femmes en haillons qui se roulent dans la poussière.

Ce fut vers cette dernière Cour des Miracles que se dirigea le coupé dans lequel Antoinette était prisonnière. Au bout d'un quart d'heure, la malheureuse jeune fille sentait qu'on s'arrêtait une troisième fois.

L'homme qui l'avait menacée de son poignard descendit le premier.

Puis il prit rudement Antoinette par le bras et lui dit :

— Venez!

Antoinette obéit machinalement.

Ses membres se mouvaient avec une roideur automatique, et ses dents s'entre-choquaient.

Quand elle fut hors de la voiture, elle jeta un regard vague autour d'elle.

Elle vit de vastes terrains, clos de planches tout à l'entour; au loin, la lueur des réverbères de la grande ville, dont la respiration gigantesque se faisait entendre, et devant elle quelques masures de hideux aspect.

Le coupé s'était arrêté à la porte de l'une d'elles.

L'homme au poignard tenait toujours Antoinette par le bras.

Alors il dit au cocher :

— Tu peux t'en aller!

Mais Antoinette retrouva la force de crier :

— Au secours! au secours! au secours!

L'homme au poignard lui serra le bras plus fort.

— Ma petite, dit-il, si tu appelles, je te tue!

— Eh bien! tuez-moi! fit-elle avec une énergie soudaine.

— Et du même coup, ajouta l'homme au poignard, tu tues M. Agénor.

Ce nom ferma la bouche d'Antoinette et, sans dissiper son épouvante, lui mit au cœur comme un sentiment de curiosité inquiète.

— Oui, répéta son ravisseur, qui s'aperçut de l'effet qu'avait produit sa menace, la vie d'Agénor de Morlux dépend de vous maintenant : vous seule pouvez le sauver.

Il avait adouci sa voix, il disait *vous* à la jeune fille, et son attitude avait pris une nuance de respect.

Antoinette était une fille d'énergie, comme on l'a vu. Elle pouvait s'abandonner tout d'abord à la terreur, mais elle ne perdait jamais complétement la tête.

Elle regarda donc son ravisseur avec une sorte d'attention.

C'était un homme entre deux âges, mal mis, et qui avait l'air d'un de ces ouvriers paresseux que le lundi ramène dans les cabarets de la banlieue.

— Que voulez-vous donc de moi? demanda Antoinette.

Le mystérieux personnage répondit en baissant la voix :

— Mademoiselle, M. Agénor de Morlux court un grand danger, un danger de mort : vous seule pouvez le sauver...

— Mais comment? exclama-t-elle.

— Vous voyez cette maison?

— Oui.

— Elle paraît inhabitée; il n'y a pas de lumières aux fenêtres, et cependant elle est pleine de monde.

Et comme Antoinette regardait la masure, il poursuivit :

— C'est un repaire de voleurs, et je suis du nombre...

Elle eut un geste d'effroi et de dégoût.

— Soyez tranquille, reprit l'homme au poignard;

vous ne courez aucun danger réel, et pourtant vous allez être obligée de passer la nuit ici.

— Mon Dieu!

— En la compagnie de ces gens-là et en la mienne, poursuivit-il. Je me nomme Polyte. Oh! les gens de la *rousse* me connaissent bien.

Qu'était-ce que la *rousse?*

Ce nom, Antoinette l'entendait prononcer pour la première fois.

Polyte, car c'était bien son nom, continua :

— Les voleurs, voyez-vous, ça vit comme ça peut... Quand nous ne trouvons pas à *grinchir*, nous faisons *chanter*.

Grinchir! chanter!

Deux mots encore que la jeune fille ne comprenait pas.

— Or, poursuivit Polyte, qui avait toujours son poignard à la main, nous avons *levé* une affaire, les camarades et moi.

Le cocher du baron de Morlux est de notre bande, le valet de chambre de M. Agénor aussi. Nous savons que M. Agénor vous aime, et nous voulons le faire *financer*.

Alors, nous nous sommes servis de vous.

D'abord, nous avions pensé tout simplement à pénétrer chez lui, cette nuit, à le *chouriner* et à le voler. Mais les *chourineurs* s'en vont toujours finir leur partie de *bézigue* sur la place de la Roquette, et nous n'aimons pas ça. On ne fait de ces coups-là que lorsqu'il n'y a pas *mèche* à autre chose.

Antoinette regardait toujours cet homme dont elle ne comprenait pas le langage.

— Mais enfin, dit-elle d'une voix étouffée, qu'est-ce que vous voulez faire de moi?

— Je vous l'ai dit, vous ne courez aucun danger si vous êtes bonne fille.

Ce mot la révolta, et elle le témoigna par un geste.

— Ah! dit Polyte, ce n'est pas le moment de faire la prude, ma chère demoiselle. La soirée s'avance, et si vous ne vous exécutez pas, à deux heures du matin, M. Agénor sera assassiné dans son lit. Je vois que vous n'avez pas compris le mot *chouriner*.

Antoinette redevint muette.

Polyte s'exprima alors plus clairement.

— Voyez-vous, dit-il, M. Agénor et son père ne connaissent pas leur fortune. C'est moins pour eux de donner dix mille francs que pour nous deux pièces de cent sous. M. Agénor vous aime et il veut vous épouser, c'est connu. Pour qu'il ne vous arrive rien, il donnera dix mille francs.

— Mais c'est abominable! s'écria la jeune fille.

— Je ne vous dis pas non, répondit Polyte avec calme; mais je vous ai dit que nous étions des voleurs!

— Et s'il refuse les dix mille francs? fit-elle en se redressant avec un sentiment de fierté, et j'espère qu'il les refusera!

— Alors, dit froidement Polyte, il sera assassiné.

Cette fois l'épouvante d'Antoinette se traduisit par un nouveau cri.

— Vous voyez bien, dit Polyte, qu'il ne faut pas faire la méchante. Allons! venez...

Et il l'entraîna vers la porte de cette maison, d'où ne sortait ni bruit ni lumière.

— Mon Dieu! murmurait Antoinette, faites que je meure!

Polyte avait frappé deux fois, puis il avait sifflé.

Antoinette, qu'il tenait toujours sous le bras, fut forcée de le suivre, et elle entendit alors retentir des pas pesants à l'intérieur.

Puis un rayon de lumière filtrer à travers l'air malsain de la porte vermoulue, qui s'entr'ouvrit.

Une vieille femme en sabots, affublée d'une jupe rouge et coiffée d'une sorte de châle tartan, tenant à la main une chandelle, était venue ouvrir.

A sa vue, Antoinette recula de dégoût et d'horreur.

— La petite fait sa tête! dit Polyte en riant.

— Elle est jolie, ta princesse, mon Polyte, dit l'affreuse vieille qui eut un sourire sinistre sur ses lèvres lippues.

— Voilà comment nous les avons, nous! dit Polyte.

Et il poussa Antoinette toute frémissante devant lui.

L'allée de cette maison était étroite et noire, et la chandelle de la vieille ne l'éclairait qu'imparfaitement.

Au bout, se trouvait un escalier tournant fermé par une porte.

Quand la vieille eut ouvert cette porte, Antoinette entendit des voix avinées et des chants obscènes.

— Il paraît, dit Polyte, que la *pègre* se réjouit.

— Mais oui, dit la vieille avec son rire hideux.

Polyte reprit Antoinette par le bras.

— Oh! ma petite, lui dit-il à l'oreille, encore un mot... dans l'intérêt de M. Agénor.

Elle le regarda de nouveau.

— Qu'exigez-vous encore de moi? fit-elle d'une voix éteinte.

— Il y a camarades et camarades, dit Polyte. Tous ceux qui sont en haut ne savent pas le coup monté. Si vous parliez de M. Agénor et si vous repreniez vos grands airs de princesse, ça pourrait lui porter malheur.

— Je ne dirai rien, murmura-t-elle.

— Donne-moi la main, princesse, dit la vieille. Je vais te présenter à la société.

Plus morte que vive, Antoinette se laissa conduire.

Polyte marchait derrière.

Au premier étage, la vieille poussa une nouvelle porte, et une lumière plus vive frappa les yeux d'Antoinette.

La jeune fille alors se trouva au seuil d'un repaire dont la seule vue suffit à la faire retomber dans cet état de prostration où elle s'était déjà trouvée dans la voiture, quand Polyte l'avait menacée de l'assassiner.

XXIX

On eût dit la cour des Miracles qui, après un sommeil de trois siècles, s'éveillait tout à coup dans un coin du Paris moderne.

Il y avait là une douzaine d'hommes et de femmes qui semblaient sortir tout armés du cerveau de quelque conteur fantastique, à la manière de l'allemand Hoffmann.

Une table était au milieu, et sur cette table un broc de vin.

Tout à l'entour, hommes et femmes riaient et chantaient, déjà dominés par l'ivresse.

Les hommes étaient jeunes pour la plupart.

Un seul avait des cheveux blancs sur son ignoble visage.

Tous portaient des costumes d'un pittoresque hideux.

Les hommes avaient des blouses ou des habits achetés sur le carreau du Temple; les femmes affectaient un luxe horrible qui sent la misère

Elles avaient des robes de soie maculées de taches immondes, et les pieds nus.

Quelques-unes manquaient de linge.

Une, la plus jeune, remarquablement jolie encore, mais les traits fatigués par la débauche, s'était assise sur les genoux de l'un des buveurs, et chantait un refrain obscène.

Quand Antoinette parut, défaillante et pâle, sur le seuil de ce bouge infect, ce fut une explosion de rires moqueurs et d'applaudissements frénétiques.

— Bravo! bravo! dirent les hommes. Polyte est un fier homme, tout de même!

— On ne sait pas où il va chercher ses *largues!* dit une femme.

— Il me semble que j'ai déjà vu cette figure quelque part, ajouta une autre.

Antoinette hésitait à entrer.

Polyte la poussa et lui dit à l'oreille :

— Mais songez donc à M. Agénor!

La jeune fille fit quelques pas et s'arrêta de nouveau toute tremblante au milieu de la pièce.

La vieille lui dit :

— Faut pas avoir comme ça l'air fier avec nous, ma petite; la fierté, c'est des bêtises!

— De quoi! ricana une autre femme, madame est peut-être bien, après tout, une demoiselle du grand monde.

On se mit à rire.

— Hé! vous autres, dit Polyte, si vous manquez de respect à ma *largue*, vous allez voir!

— Tu as raison, mon garçon, fit la vieille, qui posa sa chandelle sur la table, chacun son bien.

Puis s'adressant à Antoinette :

— Allons, ma petite, le grand air donne de l'appétit. Mettez-vous à table!...

— Je n'ai pas faim, balbutia Antoinette.

Les voleurs se mirent à rire de nouveau, et la jolie fille, qui était jalouse de la beauté d'Antoinette, s'écria :

— Faut croire que madame a coutume de souper au café Anglais et de boire du champagne!...

Polyte ôta sa redingote, retroussa ses manches et vint se mettre à table :

— Faites bien attention, vous autres, à ce que je vais vous dire, fit-il. Cette jeune fille est ici pour *affaires;* si quelqu'un de vous la touche...

Ses poings fermés complétèrent la menace.

— C'est bon! dit le vieux voleur... je connais, tu as un petit coup de poing.

— Et de pied, donc, fit Polyte.

Il y avait, entre la table et la porte, une chaise boiteuse sur laquelle Antoinette, brisée d'émotions, se laissa tomber.

Un des voleurs se leva de table et dit :

— Tu as un joli coup de poing et un beau coup de savate, Polyte, mais ça m'est égal!...

Et il fit un pas vers Antoinette.

La femme qui, tout à l'heure, avait apostrophé Antoinette, s'écria :

— Fanfan, si tu n'embrasses pas madame, c'est que tu n'auras pas de cœur.

Fanfan, c'était le surnom du voleur, encouragé par cette apostrophe, fit un pas encore vers Antoinette.

Mais la jeune fille se leva, et elle eut en ce moment une attitude si fière que le voleur hésita.

Polyte s'était levé à son tour et vociférait :

— Si tu y touches, je te casse la figure d'un coup de pied!

— C'est ce qu'il faut voir, dit la jeune fille, qui avait quitté les genoux du voleur sur lequel elle s'était assise. Aussi vrai que je m'appelle la belle Marton, si tu n'embrasses pas la petite, mon Fanfan, je te tiens pour un propre-à-rien!

Le voleur hésitait toujours.

Il avait moins peur de la menace de Polyte que du regard étincelant et fier d'Antoinette.

La jeune fille avait compris qu'elle ne devait attendre son salut que de sa propre énergie.

Elle étendit la main vers la table, y prit un couteau et dit à Fanfan :

— Si vous faites un pas encore, je me tue.

Elle appuya la pointe du couteau sur sa poitrine, et son regard était si résolu, que le voleur à cheveux blancs, qui était sans doute dans le secret de la présence d'Antoinette en ce bouge, et paraissait être le chef de la bande, s'écria :

— Arrière, Fanfan, pas de bêtises! ce n'est pas à Polyte que tu aurais à faire. c'est à moi!...

Fanfan ne bougea pas.

— Papa, dit la belle Marton au vieux voleur, vous êtes drôle tout de même, vous n'entendez pas la plaisanterie.

— Mêle-toi de ce qui te regarde, toi! dit le vieillard avec humeur.

Fanfan alla se rasseoir.

Antoinette laissa échapper le couteau et fondit en larmes.

La vieille, qui semblait être la logeuse en garni et que les voleurs appelaient *la Mère*, dit alors :

— Mes agneaux, vous n'entendez rien aux affaires. Fanfan est une brute, toujours ivre. La *belle Marton* est jalouse de toutes les femmes, et si on vous laissait faire vous finiriez, avec votre train, par nous amener la *rousse.*

Polyte ne cherche querelle à personne, et, s'il a une jolie *largue*, tant mieux pour lui!

— Elle s'est *affalée* tout de même, grommela Fanfan, qui se versa à boire pour cacher sa confusion.

La belle Marton jeta sur la malheureuse Antoinette un regard de haine qui voulait dire clairement :

— Nous nous retrouverons plus tard!

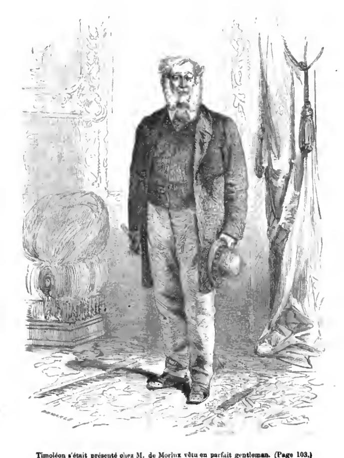
L'orage calmé, Polyte s'approcha d'Antoinette et lui dit à l'oreille :

— Tous ces gens-là, ça crie beaucoup, et ça fait plus de bruit que de besogne. Mais faut pas vous effrayer, le vieux et moi nous vous défendrons au besoin. D'ailleurs, M. Agénor va venir pour sûr vous chercher lui-même.

A ce nom, Antoinette, qui pleurait toujours, releva la tête et regarda Polyte.

— Dites-vous vrai? fit-elle.

— Tiens, répondit Polyte, pourquoi donc vous men-



Timoléon s'était présenté chez M. de Morlux vêtu en parfait gentleman. (Page 103.)

tirais-je? et qu'est-ce que vous voulez que nous fassions de vous? Nous aimons mieux les dix mille balles de M. Agénor. Ces dames et ces messieurs, ajouta-t-il plus bas encore, ont l'air de croire que vous avez des bontés pour moi : mais qu'est-ce que ça vous fait? sortie d'ici, vous ne les reverrez jamais.

Antoinette ne répondit pas ; il lui semblait qu'elle faisait un rêve atroce, et que bientôt elle allait s'éveiller.

Polyte s'était approché du vieux voleur qu'on appelait dans la bande le *Capitaine.*

— As-tu *serré le fade?* demanda ce dernier.

Ce qui voulait dire : As-tu caché l'argent?

— Oui, mais le vieux n'a pas tout *aboulé*, dit Polyte. Il a donné cinq *chiffes*, et nous n'aurons le reste que lorsque la *gonzesse* sera à l'ombre.

Ce qui pouvait se traduire ainsi :

— Nous avons touché cinq cents francs. Nous n'aurons le reste que lorsque la jeune fille sera mise en prison.

Puis Polyte dit encore :

— Nous allons tous être *paumés*... Le père Timoléon nous l'a dit. Qui m'a vu entrer ici?

— La vieille d'abord.

— Et puis?

— Et *Madeleine la Chivotte.*

— Fanfan ne sait rien?

— Non, ni la belle Marton non plus. Mais celle-là, elle n'innocentera pas la petite, au contraire.

Comme ils parlaient ainsi, la vieille, qui était descendue, remonta précipitamment.

— Mes enfants, dit-elle, je crois bien que voilà la *rousse.*

— Faut souffler la chandelle, dit Marton.

— Et nous *esbigner*, dit Fanfan.

— Silence! dit le *Capitaine*, c'est-à-dire le voleur aux cheveux blancs.

On frappait à la porte.

La vieille Marton souffla la chandelle.

— Silence! répéta tout bas le *Capitaine*.

On frappa plus fort.

Alors Antoinette, frémissante, pensa que c'était la police qui venait arrêter tous les voleurs et ces cruelles femmes...

La police qui allait la prendre sous sa protection, elle Antoinette, et sauver dix mille francs à M. Agénor.

Le capitaine alla entr'ouvrir une fenêtre et murmura :

— La maison est entourée de sergents de ville; nous sommes pincés, mes amours.

— Alors, dit la belle Marton, faut que je dévisage la *largue* du beau Polyte.

Et elle se rua sur Antoinette, au milieu de l'obscurité...

XXX

Heureusement pour Antoinette que Polyte avait entendu la menace de la belle Marton.

Il s'était placé devant la jeune fille, et quand, prenant son élan, la belle Marton se jeta sur elle, elle rencontra le bras robuste de Polyte qui la terrassa.

La belle Marton jeta un cri.

En même temps, un sauve-qui-peut général se fit entendre... mais personne n'eut le temps de sortir.

La porte d'en bas avait été enfoncée, et une forte cohorte de sergents de ville, armés de lanternes, fit irruption dans la maison et pénétra dans la salle où les voleurs étaient réunis.

Antoinette jeta un cri de délivrance.

Elle se précipita vers le brigadier des sergents de ville, qui entra le premier, et lui dit, en joignant les mains :

— Sauvez-moi! sauvez-moi!

Les hommes de police avaient fermé la porte; et, tandis que le brigadier regardait Antoinette avec étonnement, l'un d'eux s'était bravement jeté sur le *Capitaine* et l'avait pris à la gorge.

La mise décente d'Antoinette, son air honnête, ses pleurs, frappèrent le brigadier.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous? lui dit-il.

— Je suis la prisonnière de ces gens-là, répondit Antoinette.

— Un moment, dit le brigadier; vous vous expliquerez tout à l'heure. J'ai un mandat de dépôt pour tous les gens que je trouverai ici.

— Mes enfants, disait le vieux voleur surnommé le *Capitaine*, pas de résistance : nous sommes *paumés!* On s'expliquera chez le commissaire.

Les voleurs surpris se défendent rarement. Ils savent bien que toute résistance est inutile et ne saurait qu'aggraver leur position.

— Sauvez-moi! répétait Antoinette.

Le brigadier la regardait, de plus en plus étonné.

— Voyons, ma petite, dit-il, vous pensez bien qu'en vous trouvant ici, je ne puis pas, à première vue, vous prendre pour une demoiselle de bonne famille. Il faut m'expliquer votre présence parmi ces voleurs et ces femmes.

Polyte, le *Capitaine*, Madeleine la Chivotte et la vieille, celle qu'on appelait la *mère* des voleurs, qui tous les quatre étaient dans le secret, se taisaient prudemment.

Les agents de police, non moins étonnés que le brigadier, regardaient Antoinette avec curiosité.

— Quelle est cette jeune fille? demanda le brigadier au *Capitaine*.

— Je ne la connais pas, dit le vieux voleur, qui parut échanger un regard d'intelligence avec Polyte.

Ce regard perfide n'échappa point au brigadier.

— Moi non plus, dit la vieille, je ne connais pas madame, et je la vois ici pour la première fois.

— Monsieur, dit Antoinette en joignant les mains, je m'appelle Antoinette Miller, je suis maîtresse de piano, je demeure rue d'Anjou-Saint-Honoré, 19, où j'ai été enlevée et conduite ici.

— Oh! c'te blague! fit la belle Marton; c'est la largue à Polyte.

Polyte s'approcha d'Antoinette, et murmura :

— Si tu sais jouer du chiffon rouge, le *cigogne* barbotera.

— Mais que disent-ils? s'écria Antoinette éperdue.

Polyte reprit la parole et dit :

— Ce que dit cette jeune fille est vrai.

— Ah! vous voyez bien! s'écria Antoinette.

Madeleine la Chivotte regarda la vieille en riant.

— La princesse est une fière largue! dit-elle. Elle nous enfoncerait tous... Le *quart-d'œil* est capable de n'y voir que du feu.

Ces mots arrivèrent encore à l'oreille du brigadier indécis.

— Oui, reprit Polyte, c'est la pure vérité, j'ai enlevé mademoiselle.

— Pourquoi?

— Mais parce que j'en étais amoureux, donc, répondit Polyte.

Antoinette tordait ses mains de désespoir, car elle voyait bien que l'incrédulité gagnait le brigadier.

— Voyons! dit celui-ci, il faut me prouver plus clairement que cela que vous n'êtes pas de la bande.

— Mais, monsieur, regardez-moi... Je ne connais personne de ces gens-là... et je vous jure sur les cendres de ma mère que je vous dis la vérité.

Et Antoinette pleurait toujours.

— Elle enfoncera le *quart-d'œil*, c'est sûr! dit tout bas la *mère* des voleurs.

Polyte et le *Capitaine* faisaient à la jeune fille des signes d'intelligence qu'elle ne comprenait pas et qui achevaient de la perdre.

Ce fut la belle Marton qui lui porta le dernier coup, bien qu'elle ne fût pas dans la confidence des projets de Polyte et du *Capitaine*.

— Monsieur le brigadier, dit-elle, faut pas vous laisser toncber comme ça, voyez-vous! C'est la largue à Polyte et elle est des *amis* comme nous.

Entre eux, les voleurs se désignent sous le nom d'*amis*.

— Allons! dit le brigadier, nous verrons tout ça chez le commissaire... En route!

— O monsieur! s'écria Antoinette avec désespoir, vous ne me croyez donc pas?

Le brigadier secoua la tête.

La malheureuse jeune fille jeta un regard suppliant sur Polyte.

— Mais vous, dit-elle, vous qui savez la vérité, ne le direz-vous pas?

— Mais je ne fais que ça, dit Polyte. Et c'est la vérité pure, monsieur le brigadier, que mademoiselle est maîtresse de piano, qu'elle demeure rue Saint-Honoré...

— Rue d'Anjou!... exclama Antoinette.

— Oui, c'est bien ce quo je veux dire, reprit Polyte; d'Anjou-Saint-Honoré, quoi!...

— Ce n'est pas la même chose, dit le brigadier.

Et il fit un signe à ses agents, qui avaient déjà mis les poucettes aux hommes et attachaient les mains aux femmes.

Quand l'un d'eux s'approcha d'Antoinette pour lui faire subir la même opération, elle jeta un tel cri de honte et d'indignation que la conviction du brigadier fut ébranlée une fois encore.

— C'est bon, dit-il, venez avec moi... et donnez-moi le bras. Il faut espérer que tout s'expliquera chez le commissaire.

L'espoir revint au cœur d'Antoinette.

Le brigadier la prit sous le bras et sortit le dernier avec elle de ce repaire où il venait d'opérer sa razzia.

Antoinette pleurait toujours, mais le grand air la soulagea.

Il lui sembla qu'elle sortait d'un long cauchemar quand elle vit le ciel parsemé d'étoiles.

Les voleurs causaient entre eux pendant le trajet.

L'hypocrite *Capitaine* disait :

— Il faut, les enfants, qu'il y ait un *mouton* parmi nous. Nous avons été vendus.

— C'est bien possible, disait la *mère*, qui se désolait.

— Moi, disait Polyte, je n'étais pas de l'affaire de la vieille dame, à Chaillot.

Il faisait allusion à un vol récemment commis.

— Par conséquent, reprit-il, j'en aurai pour six mois. Tout ce que je demande, c'est que la petite s'en tire.

— Tu as tort, Polyte, dit la *mère* des voleurs. Laisse-la donc mettre à l'ombre! Tu la retrouveras sage en sortant.

— Vous avez peut-être raison, la mère.

— Et puis, dit Fanfan, qui, lui, croyait sincèrement qu'Antoinette était la complice de Polyte, ça vaut toujours mieux. Quand on est *là-bas* et qu'on a le cœur pris, au moins on est tranquille.

Pour les agents qui entendaient cette conversation, il était évident qu'on parlait d'Antoinette.

Polyte reprit :

— Mais si elle peut enfoncer le *quart-d'œil*, c'est pas moi qui l'en empêcherai.

— Et quand tu sortiras, dit la belle Marton, tu la trouveras avec un *ami*...

— Oh! si je le savais! murmura Polyte, qui sut donner à sa voix l'accent passionné de la jalousie.

— Moi, dit le *Capitaine*, je suis sûr de mon affaire; on me renverra à Toulon.

— Qu'est-ce que ça vous fait, papa? dit la belle Marton. Vous savez bien qu'on en revient...

— Et quand on veut, encore, répliqua le vieux voleur, qui regarda Polyte en riant.

Pendant qu'ils causaient ainsi, achevant de perdre Antoinette dans l'esprit des sergents de ville, les voleurs avaient fait du chemin et venaient d'entrer dans la rue de Chaillot, où se trouvait le bureau du *quart-d'œil*.

C'est le nom que les voleurs donnent au commissaire de police.

Pendant ce temps aussi, Antoinette, qui marchait derrière eux, avait conté son histoire au brigadier, et le brigadier commençait à la croire.

Les sergents de ville firent halte à la porte du commissariat.

— Vous serez interrogée la dernière, dit le brigadier à Antoinette.

Et il la fit entrer dans la petite pièce où se tient le secrétaire du commissaire de police, afin de la séparer des voleurs.

XXXI

L'arrestation de cette bande de voleurs, dont le *Capitaine*, forçat en rupture de ban, était le chef, avait été opérée sur les indications de l'un d'eux, qui était tout simplement un compère de Timoléon, le mystérieux agent d'affaires de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.

La police avait donc été prévenue dans la journée, et le commissaire, au lieu de rentrer chez lui, attendait à son bureau.

Comme le *mouton* — c'est ainsi qu'on désigne les traîtres — avait donné des renseignements très-détaillés, le commissaire avait par avance les dossiers de chacun d'eux. Aussi l'interrogatoire fut court.

Chacun des inculpés avait à son compte des charges suffisantes pour qu'il n'y eût aucune hésitation possible.

Antoinette avait converti à sa cause le secrétaire, comme elle avait déjà gagné le brigadier.

Ses larmes, sa beauté, sa mise décente contrastaient si bien avec les oripeaux et les haillons de ceux en compagnie desquels elle avait été trouvée, qu'on était facilement amené à croire qu'elle était la victime de quelque complot machiavélique.

Cependant, si le brigadier et le secrétaire du commissaire penchaient pour Antoinette, plusieurs agents qui avaient entendu la conversation de Polyte, du *Capitaine* et de la *mère* des voleurs, soutenaient que la jeune fille devait être une voleuse émérite, habile à prendre tous les travestissements et toutes les attitudes.

Le commissaire, avant d'interroger Antoinette, avait écouté les deux opinions.

— Mademoiselle, lui dit-il, vous vous appelez, dites-vous, Antoinette Miller?

— Oui, monsieur.

— Et vous prétendez demeurer rue d'Anjou-Saint-Honoré?

— Oui, monsieur.

— Comment êtes-vous sortie de chez vous?

— Sur une lettre de M. le baron de Morlux.

Ce nom produisit quelque sensation parmi les personnes qui se trouvaient dans le commissariat.

— Vous connaissez donc le baron de Morlux?

— Non, dit Antoinette, mais je connais son fils.

Elle raconta alors ses relations avec Agénor, les projets de ce dernier, et elle finit par avouer que M. le

baron de Morlux lui avait écrit pour lui demander de le venir voir.

— Où demeure M. de Morlux? demanda le commissaire.

— Rue de l'Université.

— Et, dit le magistrat, selon vous, son cocher se serait rendu complice de votre enlèvement?

— Oui, monsieur, répondit Antoinette.

Elle fit plus, elle lui raconta ce que lui avait dit Polyte touchant Agénor.

Polyte subit un second interrogatoire en présence d'Antoinette.

Il nia avoir parlé d'Agénor, mais il prétendit que depuis plusieurs jours il suivait Antoinette; il lui faisait la cour, et qu'elle n'avait point été enlevée, mais qu'elle l'avait suivi de bonne volonté.

— Oh! s'écria Antoinette indignée, cet homme ment!

— Ainsi, dit le commissaire ébranlé lui aussi, dans sa conviction, vous prétendez que vous connaissez M. Agénor de Morlux?

— Oui, monsieur, dit Antoinette.

— Où demeure-t-il?

— Rue de Suresnes.

Le commissaire appela son secrétaire et lui dit :

— Allez rue de Suresnes; il est deux heures du matin, et M. de Morlux doit être rentré chez lui. Faites-le éveiller et dites-lui qu'une jeune fille qui prétend s'appeler Antoinette Miller a été arrêtée au milieu d'une bande de voleurs, qu'elle se réclame de lui et que je vais être obligé de la faire conduire au dépôt.

Antoinette jeta un cri d'épouvante à ce mot de dépôt; mais quand elle vit paraître le secrétaire qui déjà lui avait témoigné de la sympathie, elle se crut sauvée.

Polyte était fort tranquille et disait :

— Après ça, il est bien possible, j'en suis même certain que mademoiselle connaît ce M. Agénor de Morlux. C'est un joli garçon, un bon *cocodès*, et qui est fort riche.

— Ah! s'écria Antoinette indignée, cet homme est infâme!

— Ma chérie, dit Polyte avec une familiarité repoussante, on vient te *faire la main* et tu *cannes*, ce n'est pas bien.

Antoinette se laissa tomber sur un banc, accablée de honte et de douleur.

Le commissaire était pourtant un homme perspicace et habitué à toutes les ruses des gens qu'il avait mission de traquer, mais le réseau de ténèbres qui enveloppait l'identité d'Antoinette était si compliqué, le disque de calomnies dont on l'entourait était si bien ourdi, que c'était à n'y plus rien comprendre.

Dans la pièce voisine dont la porte était demeurée ouverte, et où les voleurs attendaient le *panier à salade*, c'est-à-dire la voiture cellulaire, qui devait les conduire au dépôt, Madeleine la Chivotte dit à la belle Marton :

— Nous sommes toutes des débutantes auprès de la *Madone*.

— Ah! on l'appelle la *Madone?*

— Oui; et Polyte a fait une belle affaire, va! Il n'y a qu'elle pour s'introduire dans les maisons, tantôt comme ouvrière en lingerie, tantôt comme dentellière. Elle vous prend l'empreinte des serrures que c'est un beurre!

— C'est drôle, répondit la belle Marton, je ne l'avais jamais vue.

— Non; auparavant elle était avec un *ami*, qu'on appelle le *Grand-Lièvre*.

Le commissaire écoutait tout cela.

Antoinette, qui ne pouvait supposer qu'on parlât d'elle, reprenait un peu de calme et se disait qu'Agénor allait venir.

Madeleine la Chivotte continua :

— C'est la fille à la Marlotte, tu sais? la marchande à la toilette de la rue des Prouvaires.

— Ah! dit la belle Marton, elle est pourtant joliment laide, la Marlotte!

— Oui, mais on dit qu'elle a été jolie...

Antoinette ne comprenait rien à cette conversation, et l'écoutait tout en songeant à Agénor.

Enfin le secrétaire revint, mais il était seul...

— M. Agénor de Morlux, dit-il, est parti hier soir par le train de huit heures pour la Bretagne. Le concierge de la maison qu'il habite a porté ses malles au chemin de fer.

— Ah! murmura Antoinette atterrée, je suis perdue!

— Voyons! dit le commissaire, si vous n'avez pas d'autre moyen de prouver ce que vous avancez, je vais être obligé de vous faire conduire au dépôt.

— Mais, monsieur, dit Antoinette affolée, pourquoi ne me faites-vous pas reconduire rue d'Anjou? Les portiers me reconnaîtraient...

Elle avait mis dans ces derniers mots un tel accent, que le commissaire, ébranlé de nouveau, allait céder.

Mais, en ce moment, on entendit des cris à la porte, et une femme entra comme un boulet de canon dans le bureau du commissaire, en disant :

— Ma fille! où est ma fille?

Cette femme était une affreuse maritorne, vêtue de haillons, ayant les pieds nus dans ses galoches et un bonnet sale sur sa chevelure grise en désordre.

Elle courut à Antoinette, glacée de stupeur, la prit dans ses bras et s'écria :

— Ah! je te retrouve enfin!

Cette fois, l'énergie d'Antoinette était à bout. Elle n'eut même pas la force de se défendre des hideux embrassements de la vieille femme; elle jeta un dernier cri et ferma les yeux.

La maritorne se tourna alors vers Polyte et le menaça du poing.

— Ah! misérable! dit-elle, c'est pourtant toi qui as débauché mon enfant... qui était sage comme une demoiselle avant de te connaître!

— Vous fâchez pas, maman! dit Polyte avec effronterie.

Le commissaire était stupéfait.

— Qui êtes-vous? dit-il à la vieille femme.

— Monsieur, répondit-elle, je m'appelle la mère Botin, autrement dit la Marlotte. Je suis établie marchande à la toilette rue des Prouvaires. Voilà ma patente.

Et elle mit sous les yeux du commissaire un papier graisseux qui portait l'estampille de la préfecture de police.

Cette pièce suffisait à constater l'identité de la Marlotte, et en même temps elle faisait s'évanouir l'intérêt momentané que le commissaire avait porté à Antoinette.



L'épicier était en même temps marchand de tabac. (Page 103.)

La Marlotte continuait à embrasser sa prétendue fille.

— Rendez-la-moi, monsieur le commissaire, disait-elle en paraissant étouffer des sanglots, et je vous jure qu'elle sera sage et que j'en aurai bien soin, et qu'elle n'aura plus de mauvaises fréquentations.

Antoinette, accablée de douleur, fondait en larmes, et essayait vainement de repousser l'horrible femme.

— Il m'est impossible, pour le moment du moins, répondit le commissaire, de vous rendre votre fille. La ténacité qu'elle a mise à nier son identité, son obstination à se dire Antoinette Miller me prouvent qu'elle avait de graves motifs pour tromper la justice.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! geignit la Marlotte.

Un bruit de roues, de chevaux et de claquements de fouet se fit entendre dans la rue.

C'était le panier à salade qui arrivait.

— Au dépôt, dit le commissaire.

Et dès lors il cessa de s'intéresser à la malheureuse Antoinette.

— Je suis perdue, murmura celle-ci, folle de douleur.

— Va, ma pauvre fille, dit hypocritement la Marlotte, j'irai te réclamer à la correctionnelle, et il faudra bien qu'on me rende une fille à sa mère

Quelques instants après, malgré ses larmes, malgré ses protestations d'innocence, Antoinette, la sage et vertueuse jeune fille, était conduite au dépôt de la préfecture de police, pêle-mêle avec les voleurs.

XXXII

Comment se faisait-il que M. Agénor de Morlux, que nous avons laissé à six heures du soir quittant Antoinette sur le seuil de sa porte et lui disant : A demain! était parti deux heures après pour la Bretagne?

C'est ce que nous allons expliquer.

Le vicomte Karle de Morlux avait admirablement dressé ses batteries, de concert avec maître Timoléon, et il n'était pas homme à compromettre la partie qu'il jouait par une négligence quelconque.

Or, en faisant disparaître Antoinette, il eût été de la dernière imprudence de laisser Agénor à Paris, attendu que les personnes qui s'inquiéteraient de cette disparition ne manqueraient pas de courir chez lui.

Agénor avait l'habitude de monter chaque jour chez lui vers six heures, soit pour s'habiller quand il ne dînait pas à son club, soit pour prendre ses lettres.

Il avait donc fait ce jour-là comme de coutume, et il était allé tout droit à la rue de Suresnes en quittant Antoinette.

A la porte de sa maison, il fut assez étonné de voir le phaéton à deux chevaux de son oncle Karle.

Un des deux grooms lui dit :

— M. le vicomte attend M. le baron chez lui.

Agénor eut un battement de cœur; il monta lestement l'escalier et atteignit l'entresol.

C'était là qu'était son appartement de garçon.

M. le vicomte Karle de Morlux attendait son neveu au coin du feu, dans le fumoir, un *puros* aux lèvres, comme s'il n'avait eu que trente ans.

— Eh bien! jeune amoureux, lui dit-il en le voyant entrer, tu ne t'attendais pas à me trouver ici?

— Non, mon oncle.

— Et tu ne sais pas ce que j'y viens faire?

— Non, mon oncle.

— Je viens te parler de ton mariage.

Agénor rougissait encore.

— Mon père vous a donc tout dit?

— Oui, répondit Karle, et je suis ravi...

— De mon mariage?

— De l'intention que tu as de te marier, du moins. Quand tu seras dans ton ménage, ton père et moi serons tranquilles et ne craindrons plus que tu n'épouses quelque demoiselle scandaleuse qui te déshonorerait.

— Ah! mon oncle, dit l'amoureux Agénor, si vous saviez comme elle est jolie!

— Tant mieux!

— Et spirituelle...

— Tant mieux encore!

— Ainsi vous m'approuvez?

— De point en point. Ne te l'ai-je pas déjà prouvé?

— Comment cela? fit Agénor en ouvrant de grands yeux.

— Tu as pourtant vu ton père dans la journée?

— Sans doute.

— Et il a dû te dire que je m'étais occupé du protégé de ton Antoinette... de Milon.

— Ah! c'est juste, pardonnez-moi, mon bon oncle, car je perds un peu la tête. Mais... du reste... je crois qu'on vous a mal renseigné.

— Hein? fit M. de Morlux en tressaillant.

— Oui, mon bon oncle... Je crois que vous n'aurez pas besoin de demander la grâce de Milon...

— Plaît-il?

— Figurez-vous, poursuivit Agénor avec volubilité, que j'ai vu ce soir mademoiselle Antoinette... Oh! par hasard... Je l'ai rencontrée... et tandis que nous causions, elle a jeté un cri en me montrant un homme dans une voiture... C'était Milon!

M. Karle de Morlux fit un bond sur son siége; mais Agénor n'y prit pas garde, et continua :

— Mademoiselle Antoinette et moi nous sommes montés dans mon coupé, et nous avons suivi cette voiture; mais impossible de la rattraper, et nous avons fini par la perdre de vue.

M. Karle de Morlux respira.

Tandis que son neveu parlait, il avait cru un moment tout perdu! Milon à Paris, retrouvant Antoinette et présenté à son neveu, c'était l'anéantissement complet de tous ses plans, surtout si on songeait que Milon avait derrière lui un homme dont Timoléon avait parlé, et qui répondait au nom de Rocambole.

— Mais, reprit Agénor, tandis que M. de Morlux, un moment agité, retrouvait son impassibilité ordinaire, nous le retrouverons, soyez tranquille; Paris n'est pas si grand pour un Parisien comme moi.

— Ce que tu me dis là est bien extraordinaire, dit Karle avec calme en regardant son neveu.

— Pourquoi cela, mon oncle?

— Pour deux motifs. Si la personne que vous avez vue est réellement ce Milon, comment est-elle à Paris?

— Peut-être s'est-il évadé.

— Mais alors comment n'en sait-on rien à la direction des prisons?

Cet argument déconcerta un peu Agénor.

— Ton Antoinette, dit M. Karle de Morlux, aura été abusée par quelqu'une de ces ressemblances qui sont véritablement étonnantes.

— Vous avez peut-être raison, mon oncle.

— Après ça, poursuivit M. de Morlux, c'est une chose dont tu pourras t'assurer à ton retour.

— A mon retour! que voulez-vous dire, mon oncle?

Le vicomte se mit à rire.

— Tu ne supposes pas, dit-il, que je suis venu ici pour te complimenter sur ton projet de mariage...

— Mais, mon oncle...

— Je suis venu te parler d'affaires, et d'affaires très-importantes.

Agénor fronça le sourcil.

M. de Morlux tira sa montre et dit :

— Tu pars pour Rennes à huit heures quarante-cinq minutes.

— Vous êtes fou, mon oncle!

— Tu y seras demain, continua froidement M. de Morlux, tu y passeras la soirée et la matinée du lendemain auprès de ta grand'mère maternelle, qui a absolument besoin de te voir, et tu reviendras après demain. Ton Antoinette n'en mourra pas pour avoir passé soixante heures sans te voir.

— Mais enfin, mon oncle, dit Agénor, ce voyage précipité me semble insensé.

— C'est possible, mais il est raisonnable. Ta grand'mère est malade, très-malade; elle a écrit à ton père qu'elle voulait te voir. Il y va pour toi d'un héritage... Ne fais pas l'enfant.

— Enfin, mon oncle, il me semble que je puis bien remettre ce voyage.

— Pas de vingt-quatre heures. Crois-moi, je ne veux pas t'en dire davantage. Va voir ta grand'mère, reviens, et dans quinze jours tu épouseras Antoinette. Cela te va-t-il?

— Mais... mon oncle... il faut au moins que j'écrive à mon père.

— Ton père est prévenu. Maintenant, acheva Karle de Morlux, quand tu seras à Rennes, tu verras que ton père et moi avons raison. Ta grand'mère est à toute extrémité; et comme elle a déjà ton père en horreur, elle est femme à le déshériter.

— C'est bien, dit Agénor, je partirai; mais au moins me permettrez-vous d'écrire à Antoinette.

— Oh! tout ce que tu voudras...

Agénor se mit à son bureau et écrivit une longue lettre à la jeune fille, tandis que M. Karle de Morlux calculait que cette lettre n'arriverait pas avant le lendemain matin, si elle était mise à la poste.

Mais quand Agénor l'eut fermée, il sonna pour la remettre à son valet de chambre.

— Non, dit M. de Morlux, je m'en charge.

— Vous, mon oncle?

— Je la porterai moi-même demain matin. Ce me sera un bon prétexte pour voir ta future.

— Ah! mon oncle, dit Agénor, que vous êtes bon!

Et il fit une toilette de voyage, tandis que son valet de chambre préparait ses malles.

Une heure après, le concierge de la maison montait dans une voiture et conduisait les malles au chemin de

fer, tandis que M. Karle de Morlux offrait une place à son neveu dans son phaéton.

Agénor n'avait pas dîné.

M. Karle de Morlux le conduisit au buffet de la gare, lui fit avaler un verre de bordeaux et une aile de poulet, et ne se montra satisfait et tranquille que lorsqu'il eut mis son beau neveu en voiture.

La locomotive siffla, le train partit.

Alors M. de Morlux remonta dans son phaéton et rentra chez lui, rue de la Pépinière, où l'attendait depuis plus d'une heure maître Timoléon.

L'ancien espion avait, comme tous les gens de son métier, la faculté de se grimer et de se déguiser à se rendre méconnaissable.

Il s'était présenté chez M. de Morlux vêtu en parfait gentleman anglais, et s'était annoncé comme un lord revenant des Indes occidentales et un ami intime du vicomte.

— Eh bien? demanda M. de Morlux en le trouvant installé dans le salon d'attente.

Timoléon tira sa montre, qui marquait neuf heures et demie.

— Ce doit être fait, dit-il; mais si vous voulez, nous allons nous en assurer.

M. de Morlux et le mystérieux agent d'affaires sortirent à pied, comme pour faire un tour de boulevard, et remontèrent la rue de la Pépinière jusqu'à la rue d'Anjou-Saint-Honoré, qu'ils suivirent dans tout son parcours.

Le coupé n'était plus devant le nº 19.

— L'oiseau est parti, dit Timoléon, et il sera bientôt en cage.

Tous deux se dirigèrent alors vers les Champs-Élysées, et Timoléon dit encore :

— Cela vous fera peut-être coucher un peu tard, mais je veux que vous soyez certain qu'on ne vous vole pas votre argent.

Et il conduisit Karle de Morlux à Chaillot dans la rue où était le commissariat de police.

XXXIII

Tandis qu'Agénor partait pour la Bretagne, tandis que les voleurs soudoyés par Timoléon parvenaient à faire passer Antoinette pour leur complice et étaient dirigés avec elle sur le dépôt de la préfecture de police, le major Avatar, c'est-à-dire Rocambole, et Milon avaient trouvé la cassette aux millions, pris connaissance du manuscrit laissé par la baronne Miller, et quittaient au petit jour la maison de la rue de Grenelle au Gros-Caillou, pour s'en aller à la recherche des orphelines.

Milon, si ses souvenirs ne le trompaient pas, croyait fermement que le pensionnat où sa malheureuse maîtresse avait conduit ses deux filles devait être situé à Auteuil.

Mais il ne se rappelait ni le nom de la rue, ni celui de la maîtresse de pension, ni enfin l'enseigne du pensionnat.

— Tout cela est bien vague, dit Rocambole. Mais enfin, allons toujours!

Ils prirent une voiture de place sur le quai et se firent conduire à Auteuil.

Au moment où ils entraient dans la rue La Fontaine, Milon, qui s'était placé sur le siége à côté du cocher, fit arrêter brusquement.

— Je crois que je me souviens, dit-il.

— Ah! dit Rocambole qui sortit du fiacre.

— Oui, reprit Milon; laissez-moi marcher. Je me souviens que nous montâmes jusqu'à une place où il y a une fontaine, puis nous prîmes à gauche, puis encore à gauche...

— Allons! dit Rocambole.

Le fiacre les suivit et ils montèrent la rue La Fontaine jusqu'à la place.

Là, Milon hésita encore un peu.

— Il me semble, dit-il, que c'était tout auprès d'une église.

Et il prit la rue Boileau.

— Poussons jusqu'à l'église, dit Rocambole.

Mais depuis dix ans, Auteuil s'était transformé, et tout autour de l'église, qu'ils trouvèrent sans peine, s'élevaient des constructions neuves.

— Il faut prendre à droite maintenant, dit Milon.

Et il fit quelques pas encore et ne s'arrêta que dans la petite rue du Buis.

— Je me souviens d'une grille et d'un grand jardin qu'on traversait, dit-il encore.

Pourtant je ne vois ici ni grilles ni jardins, et je jurerais néanmoins que c'était ici.

A l'entrée de la rue du Buis, un épicier achevait d'ouvrir sa boutique.

C'était un vieux bonhomme chauve et d'apparence presque souffreteuse.

— Voilà un homme, pensa Rocambole, qui ne doit pas faire fortune ici.

Et il s'approcha de lui et le salua.

L'épicier était en même temps marchand de tabac, comme l'indiquait la carotte rouge qui pendait au-dessus de sa devanture.

Rocambole demanda des londrès.

L'épicier salua et alla chercher deux boîtes toutes pleines qu'il posa sur le comptoir.

— Je n'en vends pas souvent, dit-il avec un soupir. Le quartier n'est pas bon. On y fume la pipe et le petit bordeaux. Quant au cigare de cinq sous, vous êtes le premier qui m'en demandez depuis longtemps.

— Les affaires ne vont donc pas? demanda Rocambole.

— Elles vont mal. On a bien de la peine à joindre les deux bouts à la fin de l'année, geignit le pauvre épicier.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes établi ici?

— Dix-sept ans depuis Noël dernier, mon cher monsieur. Mais le quartier est désert.

— Ah! dit Rocambole, si vous êtes ici depuis dix-sept ans, vous devez connaître tout le monde?

— J'ai vu bâtir le bout de la rue.

— Est-ce qu'il n'y a pas un pensionnat par ici? demanda Milon.

— Oui, répondit l'épicier, le pensionnat de madame Raynaud.

— Bonté divine! s'écria Milon, c'est bien cela. Je me rappelle le nom à présent.

— Mais, reprit l'épicier, il a été démoli, le pensionnat, et le jardin morcelé, et on a bâti dessus une maison à locataires que vous voyez là sur la gauche.

— Mais la dame... madame Raynaud... est-ce qu'elle

ne tient pas toujours son pensionnat? demanda Milon dont la voix tremblait.

— Non, dit l'épicier. Elle a fait de mauvaises affaires... On a tout vendu chez elle...

— En sorte, fit Rocambole, qu'on ne sait pas ce qu'elle est devenue?

— Non, peut-être bien qu'elle est morte; mais personne, à Auteuil, n'en a entendu parler. Est-ce que vous la connaissiez?

— C'était ma sœur, dit Milon à tout hasard.

L'émotion que manifestait Milon était telle, que l'épicier le crut sur parole.

Milon continua :

— Voici près de dix ans que je suis parti pour l'étranger, et depuis je n'ai eu aucune nouvelle d'elle.

— Écoutez, dit l'épicier, il y a quelqu'un à Auteuil qui sait peut-être ce qu'elle est devenue. C'est M. Boisdureau.

— Qu'est-ce que ce M. Boisdureau? demanda Rocambole.

— C'est un huissier.

— Où demeure-t-il?

— Tout à côté d'ici, dans la rue Molière.

— Merci bien, dit Rocambole qui buurra ses poches de cigares, paya et prit Milon par le bras.

La rue Molière n'est pas longue et le panonceau d'un huissier se voit de loin.

Rocambole aperçut celui de maître Boisdureau du premier coup d'œil.

Il était sur la droite, à la porte d'une petite maison à un seul étage, dont les murs étaient blancs, les volets verts, et qui vous avait un air honnête et patriarcal à faire croire qu'elle abritait un juge de paix.

Derrière on devinait un jardin avec un bon vieil arbre au milieu, et des treilles en espalier.

Sans le panonceau, jamais le passant n'aurait pu supposer que le papier timbré se noircissait derrière ces persiennes, pour se répandre à travers la ville, en protêts, assignations, commandements, procès-verbaux de saisie et autres morceaux de même littérature.

Rocambole sonna.

Une jolie fille, un peu forte, un peu plantureuse, aux cheveux blonds, au parler alsacien, rieuse comme un matin de printemps, vint ouvrir.

— Ce n'est pas ici, pensa Rocambole. Nous nous sommes mépris au panonceau. Nous sommes chez un notaire.

Cependant Milon demanda :

— M. Boisdureau?

— C'est ici, dit la grosse fille en riant; est-ce que vous venez pour une assignation?

— Il paraît que le métier tourne au comique, dit Rocambole à Milon.

Le vestibule était frais, coquet, garni d'un papier à trèfles.

Dans les angles, il y avait des jardinières. Les portes, qui ouvraient à droite et à gauche, étaient vernies de frais.

Sur celle de droite, on lisait le mot : *Etude.*

Avant que Rocambole eût le temps de répondre, l'Alsacienne ouvrit cette dernière et dit :

— Monaié, dea monsié qui fiennent pour une saisie!

L'étude ressemblait au cabinet de travail d'un petit rentier.

Il n'y avait qu'un petit bureau au milieu et une toute petite table dans un coin.

Accoudé sur la petite table, un gamin de quinze ans, l'unique clerc de M. Boisdureau.

Derrière le bureau, M. Boisdureau lui-même.

M. Boisdureau avait une physionomie qui surprenait presque autant que sa maison.

C'était un petit homme tout rond, tout chauve, tout souriant, entre deux âges, le nez un peu rouge, mais l'œil vif et bien fendu, la lèvre lippue et sensuelle.

— Monsieur, vous venez sans doute pour affaires, et hier encore je me serais mis à votre disposition; mais aujourd'hui c'est bien différent, mon étude est fermée.

— Serait-ce donc jour de fête? demanda Rocambole, qui était un peu brouillé avec le calendrier et le martyrologe.

— Non pas, non pas, dit le gros petit homme en tirant de son gousset une prise de tabac et se barbouillant le nez complaisamment. Je ne ferai pas d'affaires aujourd'hui, ni demain, ni jamais plus. Je suis artiste, voyez-vous, messieurs, j'ai même eu dans ma jeunesse un prix de violon au Conservatoire. C'était le bon temps... Mais vous savez, il faut vivre... il faut songer au lendemain... et dame, on cherche une profession sérieuse...

— Celle de violoniste? demanda Rocambole.

— Non, celle d'huissier. Je l'ai été vingt ans... j'ai fait une fortune honnête... l'*aurea mediocritas* du poëte, vous savez?

— Mais vous n'êtes donc plus huissier? fit Milon.

— Non, monsieur, depuis hier soir. J'ai vendu, et j'attends mon successeur pour l'installer.

— Ah! c'est différent. Mais comme nous ne venons pas pour affaires...

— Pourquoi donc venez-vous? demanda l'ex-huissier.

Et il regarda ses deux visiteurs avec un étonnement mélangé de défiance.

Rocambole prit la chaise qui lui était offerte.

— Nous venons payer une dette, dit-il.

— Ah! très-bien, dit l'ex-huissier, dont la nature reprit aussitôt le dessus.

XXXIV

— Monsieur, dit Rocambole en regardant l'huissier entre les deux yeux, vous avez poursuivi une femme qui nous intéresse vivement, monsieur et moi.

— C'est fort possible, répondit M. Boisdureau d'un air aimable; j'ai poursuivi beaucoup de femmes en ma vie, des femmes légères surtout.

Et il eut un sourire agréable et malicieux.

— Je saisissais les perroquets et les chiens de la Havane, continua-t-il d'un ton facétieux ; c'était le meilleur moyen de me faire payer : telle femme qui demeurait impassible quand on parlait de vendre son mobilier, ses dentelles ou ses chevaux, jetait les hauts cris et pâlissait si je mettais sur mon procès-verbal de saisie une perruche parlant très-bien et prononçant distinctement le nom d'Albert ou de Théodore, ou un joli bichon au poil frisé répondant au nom de Tom.

Le lendemain, un tout jeune homme venait payer.



Maître Timoléon était dans le salon d'attente. (Page 111.)

— Mais ce n'est pas d'une femme de ce genre qu'il s'agit, dit Rocambole.

— Vraiment? Alors il est à peu près certain que je ne m'en souviens pas, reprit le galant huissier. Les femmes ordinaires n'ont laissé aucune trace dans ma mémoire.

— Pas même, dit Milon, une pauvre maîtresse de pension...?

— J'en ai poursuivi dix au moins.

— Celle dont nous venons acquitter la dette...?

Et Rocambole appuya sur ces derniers mots.

— Je n'en connais qu'une qui me doive encore de l'argent. Oh! une misère... deux ou trois cents francs... J'avais accordé du temps... C'était une jolie jeune fille qui venait tous les mois apporter un petit à-compte... Ma foi! j'ai fini par donner quittance... je devenais amoureux de la jeune fille... et madame Boisdureau, qui vivait encore, — car aujourd'hui je dois vous dire que j'ai mon bâton de maréchal, — madame Boisdureau, dis-je, me faisait des scènes chaque fois que mademoiselle Antoinette venait.

— Antoinette! exclama Milon.

— Vous la connaissez? dit l'huissier.

— Antoinette!... elle se nommait Antoinette!... répéta le pauvre colosse avec une émotion intraduisible Et la maîtresse de pension, comment se nommait-elle?

— Attendez... je vais vous le dire.

Et l'huissier se leva, ouvrit les cartons d'un casier en acajou, et finit par en retirer un dossier qu'il ouvrit et compulsa lestement.

— La dame dont je parle, dit-il, se nommait madame Raynaud.

— Oui, c'est bien cela, dit Milon. Elle n'est pas morte, au moins?

— Elle ne l'était pas il y a deux ans, toujours...

Et l'huissier rassembla ses souvenirs...

— Oui, dit-il, c'est bien cela. C'est au mois de décembre de l'autre année que, fatigué par les récriminations de madame Boisdureau, j'ai donné quittance à mademoiselle Antoinette.

— Sainte femme du bon Dieu! murmura Milon qui pleurait. elle s gardé les deux orpbelines!...

— Alors, fit Rocambole, vous savez où elle demeure maintenant?

— Madame Raynaud?

— Oui.

L'huissier eut un agréable sourire.

— Je sais du moins, dit-il, où elle demeurait il y a deux ans.

Et il continua à compulser le dossier.

— Alors, dit Milon, vous allez nous le dire...

Mais sans doute l'huissier comptait sur cette demande, car il regarda Milon et lui dit avec calme :

— Cela dépend.

— Ah! dit Rocambole qui comprenait.

— Voyez-vous, reprit M. Boisdureau, je suis un malin, moi, et j'ai vu des créanciers qui pleuraient et demandaient l'adresse de leur débiteur, en disant que c'était leur frère. Tout cela pour loger le malheureux à Clichy. Je ne m'intéresse pas beaucoup à cette vieille dame, mais je m'intéresse un peu à mademoiselle Antoinette.

— C'est ma nièce, dit Milon.

L'huissier parut n'avoir pas entendu; il prit une plume et se livra à une longue et laborieuse addition.

— Hé! hé! dit-il, j'ai été coulant... avec la petite demoiselle. Il y a un reliquat de trois cent quarante-sept francs.

Un sourire effleura les lèvres de Rocambole.

— Cependant, dit-il, vous avez donné quittance?

— Oui, mais je ne suis pas obligé de donner l'adresse de ces dames.

— A moins, dit Rocambole, qu'on ne vous paye les trois cent quarante-sept francs.

— Il n'est rien de tel que les gens d'esprit pour comprendre à demi-mot, dit l'huissier en saluant. Excusez-moi, mais c'est une garantie morale.

— Pourquoi morale? fit Rocambole avec un sourire, tandis que le pauvre Milon était au supplice.

— Vous allez comprendre, dit M. Boisdureau, ou vous êtes des créanciers qui voulez troubler le repos de ces pauvres dames...

Milon fit un geste de dénégation.

— Ou vous avez un intérêt de cœur à les retrouver.

— Après? fit Rocambole.

— Dans le premier cas, poursuivit Boisdureau, s'adressant à Milon, vous ne me payeriez point trois cent quarante-sept francs.

— C'est assez probable.

— Dans le second, vous les payeriez avec joie?

— Vous êtes très-fort, dit Rocambole, et la compagnie des huissiers fait en votre personne, monsieur Boisdureau, une perte considérable.

M. Boisdureau salua.

Rocambole tira son portefeuille, y prit quatre cents francs en billets de banque et les posa sur le bureau de l'ex-huissier.

— Vrai? dit celui-ci s'adressant à Milon, mon Antoinette est votre nièce?

— Oui, dit Rocambole qui prit le mensonge pour lui, et monsieur est le dernier oncle d'Amérique.

— Plaît-il? fit l'huissier ébahi.

— Il apporte à sa nièce un million de dot.

M. Boisdureau fit un soubresaut sur son siége.

— Elle est bien jolie! dit-il avec un soupir.

— Mais on ne lui donnera pour mari qu'un homme raisonnable, dit Rocambole, qui prit un malin plaisir à jeter une espérance folle dans le cœur de l'huissier.

M. Boisdureau se sentit pâlir et trembler.

— L'adresse, fit Milon anxieux, l'adresse?

— Ces dames, dit l'ancien officier ministériel, demeuraient, il y a deux ans, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 19.

Milon se leva précipitamment.

M. Boisdureau ouvrit son bureau et fouilla dans toutes ses poches pour y trouver 53 fr.

— C'est inutile, dit Rocambole qui s'amusait beaucoup de ce grotesque personnage, nous nous reverrons...

A ces mots, M. Boisdureau fut transporté au septième ciel, et se vit l'heureux époux de la belle demoiselle Antoinette.

Milon n'avait pas pris le temps de saluer; il était déjà dans le fiacre qui stationnait à la porte.

Rocambole le suivit, reconduit par M. Boisdureau ravi.

— Rue d'Anjou, dix-neuf! cria Milon au cocher, et cinq francs de pourboire si tu brûles le pavé.

Le fiacre partit comme un éclair.

Vingt minutes après, il arrivait rue d'Anjou.

Milon s'élança sous la porte cochère et se trouva face à face avec le père Philippe.

— Madame Raynaud? lui dit-il.

— C'est ici, répondit le concierge.

— Où? à quel étage?

— Un instant, dit le père Philippe, qui paraissait tout bouleversé; ce n'est pas le moment de monter chez madame Raynaud... elle est encore au lit... A moins que...

Il hésita.

— Il faut absolument que je la voie! dit Milon.

— Apportez-vous des nouvelles de mademoiselle? demanda le concierge.

— Hein? plaît-il? fit Milon, qui recula d'un pas.

— Oui, dit le concierge, de mademoiselle Antoinette, qui est sortie hier soir... qui n'est pas rentrée... et qu'on cherche partout!...

Milon poussa un cri.

— Antoinette! dit-il, partie!... où est-elle?

— Mais, monsieur, dit le père Philippe qui, ayant épousé sa femme longtemps après la condamnation de Milon, ne le connaissait pas, si nous le savions... je ne vous le demanderais pas .. Madame Raynaud a attendu toute la nuit... mademoiselle n'est pas rentrée... Madame Raynaud est comme une folle... et ma femme aussi... et moi je perds la raison...

Milon s'était pris la tête à deux mains et pirouettait sur lui-même comme s'il eût été frappé de la foudre.

— Ma femme vient de courir chez M. le baron, qui avait écrit, paraît-il, à mademoiselle Antoinette hier soir, et qui lui a envoyé sa voiture.

— Quel baron? fit Rocambole en s'avançant.

— Le père de M. Agénor.

— Qu'est-ce que M. Agénor?

— Un jeune homme très-riche qui est amoureux de mademoiselle Antoinette.

— Et son père est baron?

— Oui... le baron de Morlux.

Milon jeta un cri; mais Rocambole lui serra le bras à le briser.

— Tais-toi, dit-il.

En même temps une femme franchit le seuil de la porte cochère et entra en disant d'une voix brisée :

— Elle n'y est pas!

Milon se retourna et jeta un nouveau cri :

— Ma cousine!

— Milon! exclama la pauvre mère Philippe qui chancela d'émotion et faillit tomber à la renverse.

Rocambole, qui était l'homme des heures critiques, la prit dans ses bras et la porta dans la loge, car les locataires de la maison commençaient à se mettre aux fenêtres.

XXXV

La mère Philippe avait éprouvé un tel saisissement en revoyant Milon, qu'elle avait presque perdu connaissance.

Son mari, qui n'avait jamais vu Milon, ne comprenait rien à ces deux mots de *cousin* et de *cousine* qu'ils avaient échangés.

Mais Rocambole lui dit :

— Ne vous occupez pas de nous, mon brave homme, mais de mademoiselle Antoinette.

Et il ferma la porte de la loge.

Au nom d'Antoinette, la mère Philippe retrouva un peu de sa présence d'esprit.

Rocambole lui prit la main :

— Voyons, ma chère dame, dit-il, Milon vous expliquera plus tard comment il est revenu. Pour le moment, il ne s'agit ni de lui, ni de vous; nous sommes venus ici pour voir madame Raynaud et les deux jeunes filles qu'elle a avec elle.

— Elle n'en avait qu'une, l'autre est en Russie, dit la mère Philippe. C'est mademoiselle Antoinette qui est restée...

— Oui. Eh bien! où est-elle? Calmez-vous et tâchez de me répondre clairement.

— Voici la chose, dit la mère Philippe. Mademoiselle Antoinette a tourné la tête à un jeune homme, M. Agénor de Morlux.

Milon poussa un cri

— Mais tais-toi donc! fit Rocambole. Eh bien, le jeune homme?

— Il veut épouser mademoiselle Antoinette.

— Bon! Après?

— Hier, il l'a reconduite jusqu'à la porte. Puis une heure après on a apporté une lettre.

— De M. Agénor?

— Non, de M. le baron de Morlux, son père.

— Qui demeure?...

— Rue de l'Université. J'en reviens.

— C'est bien cela, murmura Rocambole impassible. Et que disait le baron dans cette lettre?

— Qu'il voulait voir mademoiselle Antoinette et qu'il lui enverrait sa voiture à neuf heures.

— Ce qu'il a fait...?

— Mais non, monsieur. Je viens de chez le baron; il n'a pas écrit de lettre, sa voiture n'est pas sortie, et il pense que c'est son fils qui a enlevé mademoiselle Antoinette.

— Où demeure le fils? s'écria Milon.

— A côté. J'en reviens. Mais il n'y est pas... Il est parti hier soir, à neuf heures.

— Le misérable! hurla Milon en serrant les poings.

— Mais tais-toi donc! répéta Rocambole.

Puis il dit à la mère Philippe :

— Il faut que mademoiselle Antoinette se retrouve, et pour cela, il ne faut pas crier... Entendez-vous?

Les deux concierges subissaient déjà le mystérieux ascendant que Rocambole ne tardait pas à exercer sur tout ce qui l'entourait.

La mère Philippe avait cessé de se lamenter.

Rocambole reprit :

— Est-ce que tous les gens de la maison savent déjà que mademoiselle Antoinette a disparu?

— Oh! non, monsieur, personne ne le sait.

— Il faut qu'on l'ignore.

— Je pensais à aller chez le commissaire de police, dit naïvement le père Philippe.

— Non, dit Rocambole, il ne faut pas y aller.

Milon regardait le maître avec une douloureuse stupeur.

— Sais-tu l'allemand? lui demanda celui-ci.

— Oui, dit Milon.

— Et vous? fit Rocambole en regardant les concierges.

Philippe et sa femme firent un geste négatif.

— Alors, reprit Rocambole en allemand, écoute-moi bien, surtout.

— Parlez, maître.

— Mon ami, continua Rocambole, nous sommes arrivés, non pas douze heures, mais huit jours trop tard. La jeune fille qui vient de disparaître est aux mains de ses ennemis; il faut l'en arracher.

— Oui, dit Milon, mais comment?

— D'abord il faut savoir ce qu'elle est devenue.

— C'est pour cela, murmura Milon, que le mari de ma cousine pensait à aller voir le commissaire de police.

Rocambole haussa légèrement les épaules :

— Tu oublies toujours, dit-il, que la police et nous, nous sommes brouillés.

— C'est juste.

— Donc ce n'est pas à elle qu'il faut s'adresser...

— Mais alors, il faut aller chez ce M. de Morlux.

— Pas encore; il faut d'abord savoir si le fils est complice du père.

— Pardi! s'écria Milon, c'est tout simple.

— Mais non... ce n'est même pas mon opinion. Allons rue de Suresnes.

— Vous allez savoir si M. Agénor est réellement parti? fit la mère Philippe, qui, tout en ne comprenant rien à la conversation de Milon et de Rocambole, avait entendu le mot Suresnes.

— Oui, dit Milon.

La mère Philippe reprit :

— On ne m'ôtera pas de l'idée, fit-elle, que c'est un mauvais coup monté en dehors de M. Agénor C'est un trop bon jeune homme... et puis il avait pour mademoiselle Antoinette trop de respect.

— Vous croyez qu'il l'aime réellement? demanda Rocambole.

— Il en est fou.

— Et qu'a dit son père quand vous lui avez porté la lettre signée de son nom?

— Il a dit que cette lettre était fausse et que c'était bien certainement son fils qui était un franc mauvais sujet et qui avait voulu abuser de la naïveté de mademoiselle Antoinette. Mais, moi, je ne crois pas ça, ajouta la mère Philippe.

— Ni moi non plus, dit Rocambole.

— Que faire? que faire? murmurait Milon qui roulait de gros yeux pleins de larmes.

— Je ne sais pas encore, répondit le maître; mais je le saurai dans une heure. Viens avec moi.

— Nous ne montons donc pas chez madame Raynaud?

— A quoi bon?

Et Rocambole dit à la mère Philippe :

— Vous pensez bien que Milon aime les enfants de sa maîtresse?

— Oh! pour ça, c'est vrai, dit la mère Philippe.

— Or, je suis son ami, moi, et je ferai tout ce qu'il faudra pour retrouver mademoiselle Antoinette.

La mère Philippe regarda Rocambole :

— Je ne vous connais pas, dit-elle, mais c'est égal, j'ai confiance en vous.

— Alors, répondit Rocambole, il faut m'obéir.

— Parlez!

— Quand nous serons partis, vous monterez chez madame Raynaud, et vous lui direz que rien de fâcheux n'est arrivé à mademoiselle Antoinette, que c'est M. de Morlux qui vous l'a dit et qu'elle ne tardera pas à revenir.

— Mais, monsieur...

— Il faut que cela soit ainsi, dit Rocambole, et maintenant vous allez cesser de vous désoler.

— Mais vous la retrouverez donc?

— Certainement?

— Aujourd'hui?

— Je ne sais pas... mais on la retrouvera... soyez tranquille.

Et Rocambole emmena Milon.

— Où allons-nous? demanda celui-ci.

— Rue Serpente, chez le docteur Vincent.

Ils remontèrent en voiture, et une demi-heure après, ils arrivaient dans cette maison dont la mère de Noël dit Cocorico était concierge.

Mais ce ne fut point tout d'abord chez le docteur Vincent que monta Rocambole.

Il grimpa jusqu'à ce cinquième étage où, l'avant-veille, il avait changé de costume, et là il fit une nouvelle toilette.

Quelques minutes après, le docteur Vincent vit arriver chez lui un monsieur qui portait un tablier à poches et ressemblait à s'y méprendre à un garçon d'amphithéâtre.

D'abord il ne le reconnut pas.

Mais Rocambole lui dit en souriant :

— Vous ne remettez donc pas vos amis de la villa Saïd?

Le docteur tressaillit.

— Bien, dit Rocambole, je vois que vous me reconnaissez maintenant. Je vous avais promis ma visite.

— Vous avez besoin de moi? demanda le docteur.

— Oui, dit Rocambole en s'asseyant auprès de la chaise devant laquelle était le docteur. Prenez une plume et écrivez.

— A qui?

— Au baron Philippe de Morlux. La campagne est commencée; il s'agit de la mener à bien.

— Que dois-je donc lui écrire?

— Ceci.

Et Rocambole dicta, tandis que le docteur écrivait docilement :

« Monsieur le baron,

« J'espère que le souvenir de nos relations de jeunesse vous permettra de me rendre un signalé service.

« Enveloppé dans un sinistre pécuniaire, j'ai besoin de vingt mille francs, et cela avant ce soir. »

— Mais, dit le docteur en s'arrêtant, c'est un chantage, cela?

— Non, dit Rocambole, c'est un moyen pour moi de pénétrer chez le baron, car je suis votre garçon d'amphithéâtre et je porterai la lettre.

Le docteur reprit la plume et Rocambole continua à dicter.

XXXVI

M. le baron Philippe de Morlux n'avait pas revu son frère Karle depuis la veille.

Ce dernier l'avait bien prévenu de ce qui arriverait, c'est-à-dire que quelqu'un de la maison de la rue d'Anjou ne manquerait pas de venir réclamer Antoinette, et il lui avait fait sa leçon.

Le baron avait donc jeté les hauts cris en apprenant que mademoiselle Antoinette avait disparu, et comme on lui montrait la lettre signée de son nom, il s'était écrié que cette lettre n'était pas de lui et constituait un faux.

Ce qui était vrai, du reste, car cette lettre avait été écrite par Timoléon, sous la dictée de M. Karle de Morlux.

La concierge de la rue d'Anjou partie, M. Philippe de Morlux avait tranquillement attendu la visite de son frère, lequel allait sans doute avoir beaucoup de choses à lui raconter.

Mais avant que M. Karle de Morlux arrivât, un homme se présenta à l'hôtel.

— Je suis, dit-il au valet de chambre, envoyé par le docteur pour prendre des nouvelles de votre maître.

M. de Morlux avait fait appeler le lendemain de son accident, c'est-à-dire la veille au matin, son médecin ordinaire, qui s'était incliné très-bas en apprenant que sa jambe cassée avait été remise par le célèbre docteur Vincent.

Le valet de chambre introduisit donc sans aucune difficulté cet homme qui portait le tablier et le costume d'un employé d'hôpital en tenue de service.

M. de Morlux, en le voyant entrer, crut tout d'abord qu'il était envoyé par son médecin.

Mais le nouveau venu, qui n'était autre que Rocambole, dit aussitôt :

— Monsieur le baron, je suis un des élèves du docteur Vincent.

A ce nom, le baron sentit ses cheveux se hérisser; puis il fit un signe impérieux au valet, qui sortit.



MADAME AUGER.

— Que me veut le docteur? demanda M. de Morlux avec une certaine émotion.

— Le docteur désire d'abord, répondit Rocambole, avoir de vos nouvelles.

— Je vais mieux...

— Ensuite, il m'a remis cette lettre.

M. de Morlux étendit une main tremblante, prit la lettre, l'ouvrit, et, à mesure qu'il lisait, Rocambole le vit pâlir.

— Monsieur, dit enfin le baron, le docteur Vincent est un de mes anciens amis, et je suis trop heureux de lui rendre le petit service qu'il me demande. Seulement, vous pensez bien que, si riche qu'on soit...

— Oui, on n'a pas toujours vingt mille francs chez soi, n'est-ce pas? dit Rocambole.

— Précisément. Aussi vais-je être obligé de vous faire attendre au moins une heure; le temps d'envoyer chez mon notaire.

— J'attendrai, dit Rocambole, qui s'assit sans façons, comme un homme qui sait très-bien qu'on se gardera de le jeter à la porte.

Puis il se prit à examiner le baron.

M. de Morlux sonna et se fit apporter de quoi écrire dans son lit.

Il écrivit en effet à son notaire, le priant de lui envoyer au plus vite vingt mille francs.

Le baron, tout en écrivant, se disait :

— Ces vingt mille francs que je vais donner, c'est ma sauvegarde vis-à-vis du docteur. Il se taira.

Rocambole, lui, faisait cette réflexion :

— Voilà un homme qui me prend pour un imbécile et ne se doute pas que je sais toute son histoire.

Tandis qu'on portait la lettre chez le notaire, et que Rocambole attendait, le bruit d'une voiture retentit dans la cour. C'était M. Karle de Morlux qui arrivait.

M. Karle n'était pas seul.

Rocambole, qui s'était, comme par distraction, approché de la fenêtre, vit deux hommes qui traversaient la cour et montaient les marches du perron.

Alors il vint se rasseoir tranquillement.

— Monsieur, dit M. de Morlux essayant de voir si l'élève savait quelque chose de ce lien qui l'unissait au docteur Vincent, est-ce que le docteur n'a pas une clientèle considérable?

— Oui, monsieur; mais, dit Rocambole, il gagne moins d'argent que la plupart de ses illustres confrères.

— Pourquoi?

— Il soigne les pauvres et fait beaucoup de bien.

Ici Rocambole crut devoir témoigner quelque enthousiasme et dit naïvement :

— C'est un saint, le docteur Vincent!...

Le baron respira plus librement et se dit :

— Ce niais-là ne sait pas que son illustre maître a été un empoisonneur.

Ce fut en ce moment que M. Karle de Morlux entra.

Rocambole prit un air bête et le regarda avec la curiosité d'un paysan entrant pour la première fois dans une grande ville.

M. Karle de Morlux, qui aperçut son tablier, fixa à peine Rocambole.

Il alla s'asseoir dans un fauteuil auprès du lit de son frère, et lui dit dans une langue qu'ils pouvaient croire inconnue de la personne présente à leur entretien :

— Quel est donc cet homme?

Rocambole ne sourcilla point et continua à garder son attitude indifférente et niaise.

M. Philippe de Morlux répondit dans le même langage :

— Cet homme est un élève de l'hôpital de la Charité que le docteur Vincent m'a envoyé.

— Pour te soigner?

— Non, pour me demander vingt mille francs.

— Ah! ah! voici que le chantage commence!

— J'en ai peur...

— Mon cher, dit M. Karle de Morlux, il faut savoir faire la part du feu. Il vaut mieux donner vingt mille francs que discuter avec un homme qui vous a rendu, au reste, un assez joli service. Tu n'avais donc pas vingt mille francs chez toi?

— Non, avant-hier, j'ai perdu beaucoup d'argent au club. Et puis, je voulais t'attendre pour te consulter.

— Il faut payer, voilà mon conseil. Le bonhomme se tiendra tranquille.

— Ce qui m'étonne, reprit M. de Morlux, c'est qu'avant-hier il est sorti d'ici comme un homme bourrelé par le remords.

— Eh bien! il aura réfléchi, voilà tout. Maintenant, parlons de choses plus sérieuses.

Rocambole avait bâillé deux ou trois fois, en homme qui s'ennuyait fort.

— Monsieur, lui dit le baron en français, je suis désolé de vous faire attendre. Si vous voulez entrer là, dans mon cabinet, vous y trouverez les journaux du jour.

La porte du cabinet était ouverte et se trouvait au pied du lit.

Rocambole entra dans cette pièce, s'assit dans un grand fauteuil, et prit un journal qu'il déploya de telle manière qu'il pût à son aise, par la porte entrebâillée, considérer les deux frères, dont le visage était reflété par une glace, tandis qu'il leur était impossible, à eux, d'apercevoir le sien.

— Voilà des gens, pensait-il, qui n'ont pas de chance avec moi. Ils parlent une langue que personne ne sait en France, excepté quelques centaines de paysans, et il se trouve que je l'ai apprise, moi, et que je la parle comme un bas Breton de pur sang celtique.

C'était, en effet, en bas breton que MM. de Morlux, gentilshommes armoricains, s'exprimaient.

M. Karle reprit :

— C'est fait; la petite est coffrée.

— Je le sais, la concierge est venue ce matin toute désolée, et elle m'a annoncé qu'elle allait courir chez Agénor.

— Oui, mais Agénor est parti, et il sera à Rennes ce soir, dit Karle de Morlux. Je l'ai mis en voiture. Puis, j'ai envoyé à sa grand'mère la dépêche dont nous étions convenus. Elle le gardera bien huit jours.

— Et la demoiselle a été arrêtée?

— En compagnie des hommes de Timoléon.

Rocambole lisait avec une attention béate un premier Paris du *Constitutionnel*.

— Et elle n'a pu prouver son innocence? continua M. Philippe de Morlux.

— Oh! elle est forte... elle s'est bien débattue, va!

— Mais elle a succombé?

— Dame! tu penses bien qu'entre les voleurs qui la reconnaissaient pour leur complice et la bonne femme qui est venue la réclamer comme sa fille, il y a eu une si touchante unanimité que le commissaire et les agents ne pouvaient la laisser partir.

— Où l'a-t-on conduite?

— Au dépôt d'abord, mais elle a dû y passer une heure à peine, et avant midi, elle sera à Saint-Lazare.

Rocambole quitta un moment son journal des yeux, et il vit M. Karle qui riait de son mauvais rire.

Karle continua :

— C'est un homme assez fort, ce Timoléon. Il a marché vite, et, jusqu'à présent, il ne nous vole pas notre argent.

— Hé! hé! pensait Rocambole, je connais çà, Timoléon.

— Quand cet imbécile sera parti, poursuivit M. de Morlux, faisant allusion au prétendu élève du docteur Vincent, nous ferons entrer Timoléon et nous causerons avec lui. Il a tout un plan pour qu'Antoinette ne sorte jamais de prison.

— Tu l'as donc amené? demanda le baron.

— Oui, il est dans la pièce voisine, il attend.

Rocambole se mit à lire *le Constitutionnel*.

Quelques minutes après, le valet de chambre revint. Il apportait une grosse lettre cachetée.

Le baron l'ouvrit, et une liasse de billets de banque

s'en échappa. Rocambole, grâce à la glace qui reflétait le lit du baron et ses abords. put saisir un jeu de physionomie assez étrange chez le domestique.

Évidemment, cet homme avait porté la lettre chez le notaire, sans en deviner le but, et il avait rapporté la réponse, sans même supposer que cette enveloppe renfermait presque une fortune.

— Voilà un homme à vendre et par conséquent à acheter, se dit Rocambole.

— Monsieur, lui cria le baron, je suis à vous.

Rocambole s'approcha du lit et le baron lui tendit les vingt mille francs. Il donna un reçu avec une loyauté niaise, salua avec un profond respect et sortit à reculons.

Comme il allait franchir le seuil de la porte, il éternua et sortit un grand mouchoir à carreaux bleus de la poche de son tablier, dans lequel il s'enveloppa toute la figure.

Maître Timoléon était dans le salon d'attente.

XXXVII

Rocambole passa auprès de Timoléon.

Un homme qui a été de la police ou qui a eu maille à partir avec elle ne laisse jamais passer qui que ce soit auprès de lui sans le dévisager, comme on dit.

C'est une habitude, et c'est à cette habitude, devenue presque machinale, qu'on a dû quelquefois l'arrestation d'un grand coupable, parvenu jusque-là à se soustraire à toutes les recherches.

Timoléon regarda donc Rocambole.

Mais Rocambole se moucha bruyamment et hâta le pas.

D'ailleurs, M. de Morlux ayant la jambe cassée, il était tout naturel qu'un homme portant le tablier d'uniforme des hôpitaux sortît de chez lui.

Rocambole traversa donc l'antichambre sans avoir éveillé l'attention de Timoléon.

Il arriva jusqu'à l'escalier.

Là, il trouva le valet qui avait, sans le savoir, apporté les vingt mille francs de chez le notaire.

C'était pour Rocambole le cas ou jamais de se servir de ce don merveilleux de fascination qu'il possédait.

Le naïf infirmier redevint tout à coup le hardi forçat Cent dix-sept, l'homme qui courbait sous son regard les plus mutins et les plus résolus.

Et devant cet œil de feu, le valet détourna la tête.

Mais Rocambole lui prit le bras et lui dit à voix basse :

— Un mot?

— Que voulez-vous? dit le valet avec une émotion subite.

— C'est toi qui es allé chez le notaire?

— Oui.

— Savais-tu ce que tu rapportais?

Le valet tressaillit.

— Pourquoi me demandez-vous cela? dit-il.

— Mais, répondit Rocambole, uniquement pour savoir, voilà tout.

Et, sans affectation aucune, il tira les billets de sa poche et se mit à les chiffonner.

Le valet tressaillit de nouveau.

— Écoute, mon garçon, je parie que si tu avais seulement la moitié de cette somme...

Et son regard pesa plus fort sur le valet, qui balbutia :

— Que voulez-vous donc dire?

— C'est gentil, vingt mille francs, dit Rocambole. Avec cela, on entreprend un petit commerce.

Le valet regardait toujours les billets avec une sorte d'avidité vertigineuse.

Rocambole reprit :

— Je gage que, si tu avais su ce qu'il y avait dans l'enveloppe que t'a remise le notaire, tu aurais fait demi-tour à gauche.

— Monsieur!

— Il est donc bien heureux que tu ne l'aies pas su; car tu aurais eu certainement, tôt ou tard, des démêlés avec la justice, tandis que tu peux gagner honnêtement cette somme.

Le valet de chambre fit un pas en arrière.

Rocambole prit un des billets et le lui mit dans la main.

— Voilà pour m'écouter, dit-il.

Le valet se planta sur ses deux pieds et attendit.

L'escalier était désert.

— Veux-tu être mon esclave pendant vingt jours, dit Rocambole, et les vingt mille francs sont à toi?

— Mais qui donc êtes-vous? balbutia le valet.

— Un homme qui paye bien. Cela doit te suffire. Comment te nommes-tu?

— Germain.

Et Germain ne rendit pas le billet de mille francs.

— Je veux voir et entendre ce qui se passera et ce qui se dira dans la chambre de ton maître, poursuivit Rocambole, qui sentait bien que cet homme lui appartenait déjà corps et âme.

— Quand? demanda le valet.

— Tout de suite. Il y a un second billet en sortant, si je n'ai été ni rencontré ni vu.

— Venez avec moi, dit le valet.

Il entraîna Rocambole jusqu'au bas de l'escalier, lui fit parcourir le vestibule de l'hôtel, ouvrit une petite porte et lui montra les premières marches d'un escalier de service.

Au premier étage de cet escalier se trouvait un long corridor.

A l'extrémité de ce corridor était le cabinet de toilette du baron.

Cette pièce, dans laquelle Rocambole et son conducteur entrèrent sur la pointe du pied, communiquait avec la chambre à coucher par une porte dont la partie supérieure était vitrée.

Le valet posa sans bruit un tabouret devant la porte, afin que Rocambole pût arriver jusqu'aux carreaux.

— C'est bien, fit celui-ci d'un geste.

Et il monta sur le tabouret et renvoya le valet de chambre.

Puis il regarda et écouta.

. . . .

Tandis que celui qu'il appelait le maître épiait la conversation de Timoléon avec les deux frères de Morlux, Milon, caché dans un fiacre, attendait à quelque distance, dans la rue de l'Université.

Il attendit longtemps; il écouta même près de deux heures.

Mais enfin Rocambole reparut, sauta dans le fiacre et dit au cocher :

— Rue d'Anjou!

En même temps il se débarrassa à la hâte de son tablier d'infirmier des hôpitaux.

— Eh bien? fit Milon anxieux.

— Je te répondrai quand nous serons à la rue d'Anjou, répondit Rocambole, qui paraissait fort agité.

— Vous savez où est Antoinette ?

— Oui.

Milon respira. Rocambole ajouta ;

— Et j'aimerais mieux ne pas le savoir.

— Que voulez-vous dire, maître?

— Rien. La partie est engagée, il faut la gagner; mais nous avons affaire à forte partie.

— Ah! les misérables! hurla Milon, qui se prit à grogner comme une bête fauve blessée.

— Ils ont à leur service un homme qui est presque de ma force, dit encore Rocambole.

— Qui donc?

— On l'appelle Timoléon.

— Il me semble que j'ai entendu parler de cet homme au bagne.

— C'est tout naturel; mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit... du moins pour le moment.

A mesure que le fiacre marchait, Rocambole témoignait une impatience plus vive.

Milon n'osait plus l'interroger.

Il n'était pas huit heures, lorsque Rocambole et Milon avaient quitté la rue d'Anjou pour courir chez le docteur Vincent.

Maintenant, il était près de midi.

— Pourvu que nous arrivions à temps! dit le maître!

— Mais que se passe-t-il donc rue d'Anjou? fit Milon.

— Si nous arrivons trop tard, murmurait Rocambole comme se parlant à lui-même, il ne faudra plus compter sur la justice; il faudra faire nous-mêmes nos affaires.

Et le fiacre s'arrêta rue d'Anjou, et Rocambole s'élança sous la porte cochère.

Le père Philippe se précipita hors de sa loge le visage rayonnant.

— Elle est retrouvée! dit-il.

Milon jeta un cri de joie, mais Rocambole pâlit et dit au père Philippe :

— Est-elle ici ?

— Non, mais elle a envoyé chercher madame Raynaud.

— Par qui ?

— Par une vieille dame qui est la dame de compagnie de la tante de M. Agénor, et qui l'a fait monter en voiture. C'est ma femme qui l'a accompagnée.

— La vieille dame?

— Non, madame Raynaud; mais elle va revenir, et elle ramènera mademoiselle Antoinette.

— Et la vieille dame?

— Ma foi! dit le père Philippe, il y a un peu de micmac dans tout ça, et si la vieille dame n'avait apporté une lettre de mademoiselle Antoinette...

— Ah! elle a écrit! dit Milon joyeux.

Rocambole le regarda de travers.

— Oui, reprit le père Philippe. Il paraît que le père de M. de Morlux fait des difficultés pour son mariage. Alors M. Agénor a enlevé mademoiselle Antoinette, en tout bien, tout honneur, par exemple! et il l'a conduite chez sa tante.

— Après? fit Rocambole.

— La vieille dame est donc demeurée là-haut, tandis que madame Raynaud et ma femme s'en allaient à Passy, c'est là que la tante de M. Agénor habite.

— Alors elle est en haut? dit Rocambole, qui eut un frisson d'espoir.

— Non, elle vient de sortir avec deux messieurs décorés qui sont venus tout à l'heure et qui connaissaient bien la maison, sans doute, car ils sont montés tout droit chez madame Raynaud sans me rien demander. La vieille dame est redescendue avec eux et elle m'a dit en passant :

— Ne soyez pas inquiète, je serai bientôt de retour.

Les messieurs avaient une voiture à la porte; elle est montée avec eux.

— Eh bien! dit froidement Rocambole, savez-vous où elle est allée?

— Non, monsieur.

— Elle est allée à la préfecture de police et de là vers le juge d'instruction.

— Mais pourquoi faire?

— Pour faire envoyer mademoiselle Antoinette à Saint-Lazare, répondit Rocambole avec un accent de rage. Timoléon a la première manche, et nous sommes roulés comme des enfants!

Milon tournoyait sur lui-même, anéanti par ce terrible mot de Saint-Lazare.

XXXVIII

Qu'était-ce que cette vieille dame qui était venue chercher madame Raynaud?

C'est ce que nous allons expliquer succinctement.

Timoléon, en mettant à exécution le plan d'enlèvement qu'il avait conçu, avait tout prévu. Le témoignage des voleurs affirmant qu'ils connaissaient Antoinette, la prétendue mère venant la réclamer, tout cela était bien suffisant pour le commissaire de police.

Mais aucun inculpé n'est dirigé du dépôt de la préfecture sur une prison quelconque sans être interrogé par le juge d'instruction, et il était possible que, devant ce magistrat, Antoinette donnât de tels détails, en indiquant son domicile et les personnes qui pouvaient répondre d'elle, que sa liberté fût ordonnée sur-le-champ.

Il fallait donc parer à toute éventualité.

Donc, à huit heures et demie du matin, au moment où Rocambole et Milon venaient de quitter la rue d'Anjou, une voiture de maître s'arrêta devant la porte du numéro 19, et une dame de soixante ans environ en descendit.

Le père et la mère Philippe étaient encore tout bouleversés.

La dame, qui avait un air bien honnête et bien respectable, entra dans la loge d'un air mystérieux.

— Mes bons amis, dit-elle, je suis la dame de compagnie de madame la comtesse de Maulincourt, la tante de M. Agénor de Morlux.

Les concierges tressaillirent à ce nom, et celui d'Antoinette vint à leurs lèvres, en dépit des recommandations formelles de Rocambole.

— C'est justement de la part de mademoiselle Antoinette que je viens.

— Vous l'avez vue! exclama la mère Philippe.



La fausse madame Raynaud sut se composer un visage bouleversé. (Page 116.)

— Sans doute, elle est chez madame la comtesse. Mais, dit la vieille dame, conduisez-moi vite chez madame Raynaud, afin que je la rassure; je vous expliquerai cela là-haut.

La mère Philippe avait lestement monté l'escalier, et la visiteuse, en dépit de son âge, avait eu le pied léger.

— Madame, madame, dit la mère Philippe en entrant, voici des nouvelles de mademoiselle Antoinette.

Madame Raynaud se leva vivement de son fauteuil.

La pauvre femme pleurait.

La visitense renouvela l'annonce de sa qualité et dit en souriant :

— Mademoiselle Antoinette sera dans trois semaines la baronne de Morlux, et dans une heure, madame, elle sera dans vos bras.

— Mais que s'est-il donc passé? demanda madame Raynaud.

— Voilà ce que mademoiselle Antoinette vous explique en peu de mots, répondit la dame à l'air respectable.

Et elle tendit une lettre à madame Raynaud, qui y voyait à peine, mais qui reconnut néanmoins ou crut bien reconnaître l'écriture d'Antoinette.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Ma chère maman,

« Je suis prisonnière chez madame de Maulincourt, la tante d'Agénor et ma tante aussi bientôt. Une forte difficulté s'oppose à mon mariage et à ma mise en liberté. Toi seule peux la lever, il faut que tu viennes. Enveloppe-toi dans mon manteau fourré, qui est bien chaud. Fais-toi accompagner par la bonne mère Philippe et viens. Je ne veux pas t'en dire davantage.

« Ta fille chérie,

« ANTOINETTE. »

Bonaventure-Ducessois et Comp., rue du Jar. 36.

« *P. S.* — Madame Auger, la dame de compagnie de la comtesse, a donné rendez-vous chez nous, c'est-à-dire dans notre appartement, à l'oncle paternel d'Agénor, M. le vicomte de Morlux.

« Mais le vicomte est un homme inexact, qui se fait quelquefois attendre trois heures, et j'ai hâte de te voir.

« Monte donc dans la voiture de la comtesse avec la bonne Philippe, et laisse madame Auger au coin du feu. Cette entrevue qu'elle doit avoir avec le vicomte est très-importante : il s'agit de mon cher Agénor et de moi.

« Adieu encore. »

Madame Raynaud avait lu avec quelque difficulté; mais la mère Philippe, qui avait été établie jadis, et savait tenir des écritures au besoin, l'avait aidée.

L'écriture d'Antoinette était si bien imitée que la mère Philippe s'y trompa.

Comment avait-on pu opérer ce faux?

Agénor avait eu l'imprudence de confier à son père la première lettre d'Antoinette, cette lettre pleine de fierté qu'accompagnait le billet de mille francs restitué.

Timoléon avait été jadis condamné comme faussaire, et imiter la première écriture venue était pour lui un jeu d'enfant. La falsification, grossière en apparence, devait réussir infailliblement auprès de deux femmes âgées et simples comme la pauvre institutrice et sa concierge.

Et puis, comme avait dit cette dernière, la dame qui venait de la part d'une comtesse avait un air si honnête et si respectable!

Madame Raynaud s'habilla donc à la hâte, le cœur plein de joie. La mère Philippe, elle, jeta sur ses épaules un châle tartan et se coiffa d'un bonnet à rubans; et dix minutes après, elles montaient toutes deux dans la prétendue voiture de madame la comtesse de Maulincourt.

C'était une fort belle voiture, du reste, un coupé trois quarts, attelé d'un magnifique trotteur; il y avait sur le siége, à côté du cocher, un groom en livrée blanche à parements rouges.

La mère Philippe avait jugé tout cela d'un coup d'œil, et si elle eût manqué de confiance, la vue d'un aussi luxueux équipage eût dissipé ses moindres craintes.

Tandis que le coupé partait, celle que la lettre désignait sous le nom de madame Auger s'installait au coin du feu, dans l'appartement de madame Raynaud et d'Antoinette.

Le premier acte de la comédie était joué et avait pleinement réussi. Restait maintenant le second.

Peu après le départ de sa femme et de madame Raynaud, le père Philippe vit venir à lui deux jeunes gens que leur mise désignait comme des domestiques en congé ou sans place, c'est-à-dire qu'ils avaient gardé sous leur redingote le pantalon noisette serré au genou et boutonné vers la cheville.

— Balthazar est-il à son écurie? demanda l'un d'eux.

Balthazar était un cocher de la maison; car il y avait deux écuries dans la cour du n° 19.

— Il vient de sortir, répondit le père Philippe.

— C'est un camarade, reprit celui des deux jeunes gens qui avait pris la parole. Nous avons été longtemps dans la même maison, et nous sommes du même pays. Je pars ce soir, et je voudrais lui demander ses commissions.

— Je ne crois pas qu'il rentre avant dix heures, reprit le père Philippe.

— C'est égal, nous l'attendrons.

On s'installa d'abord sous la porte cochère, puis dans la loge, puis le prétendu pays de Balthazar offrit un litre chez le marchand de vin du coin.

Le père Philippe avait fini ses escaliers, la maison était tranquille; il ne venait presque jamais personne frapper au carreau dans la journée. Enfin, l'heure du facteur était passée.

Le père Philippe, qui n'avait jamais refusé une tournée, ferma donc sa loge et suivit ses nouvelles connaissances. On s'installa dans le classique cabinet, on but une bouteille de blanc, puis un cognac, puis deux; il s'écoula une petite heure.

Pendant ce temps, un troisième personnage, en bras de chemise, en veste d'écurie, la tête coiffée d'un cône à rubans gris, fumait en nettoyant un mors de bride sur le pas de la porte du n° 19. On eût dit un cocher de la maison.

Si le père Philippe était rentré en ce moment-là, cet homme, que personne ne connaissait, se serait borné à dire qu'il attendait Nicolas.

Nicolas était le cocher de l'autre écurie.

Et tandis que le père Philippe buvait un troisième verre de cognac, un fiacre s'arrêta devant la porte et deux messieurs décorés en descendirent.

Le premier, trouvant la porte fermée, dit à cet homme qui nettoyait le mors de bride :

— Où est le concierge?

— Il est sorti. Que demande monsieur? répondit le faux palefrenier.

— Madame Raynaud.

— C'est au troisième, la porte à droite.

— Merci.

Et les deux messieurs montèrent et sonnèrent.

La fausse madame Raynaud vint ouvrir.

— Madame Raynaud! répéta l'un des visiteurs.

— C'est moi! dit la vieille dame.

— C'est bien vous qui avez avec vous une jeune fille du nom d'Antoinette?

— Oui, monsieur, répondit-elle en manifestant sur-le-champ une vive émotion.

— Alors, madame, veuillez nous suivre, ajouta l'un de ces messieurs, qui tous deux étaient attachés au parquet.

En même temps, le faux palefrenier s'esquivait, et les prétendus amis de Balthazar le cocher payaient la dépense et disaient au père Philippe, qui regagnait sa loge en toute hâte, qu'ils reviendraient dans une heure.

Le père Philippe avait donc vu la vieille dame redescendre avec les deux messieurs décorés et monter avec eux dans le fiacre.

Quant à Rocambole, il voulut monter dans l'appartement de madame Raynaud.

La vieille dame avait emporté une clef, mais le père Philippe en avait une autre.

La lettre signée d'Antoinette était demeurée tout ouverte sur la cheminée.

Rocambole la lut, puis il regarda Milon.

— Ils sont forts, mais je le suis aussi.

Milon s'arrachait les cheveux.

— Imbécile, lui dit Rocambole, tu en as vu bien d'autres avec moi!

— C'est vrai, murmura Milon.

— Eh bien! obéis, et ne cherche pas à comprendre.

— Que faut-il faire, maître?

— Tu vas partir pour Rennes, aujourd'hui même.

— Bien.

— Tu tâcheras de retrouver M. Agénor de Morlux, tu lui diras que tu es Milon. Cela lui suffira. Et puis tu le ramèneras à Paris sans lui dire autre chose que ceci : « Antoinette court un grand danger. » En montant en voiture, tu adresseras une dépêche au major Avatar, pour que je sache l'heure de votre arrivée. Le reste me regarde.

— J'obéirai, dit Milon.

— Mon petit Timoléon, murmura Rocambole, tu te repentiras du jeu que tu as voulu jouer.

XXXIX

Antoinette avait donc été dirigée, en pleine nuit, pêle-mêle avec les voleurs, sur le dépôt de la préfecture de police.

Ce fut une nuit infernale que celle qu'y passa la jeune fille.

Madeleine la Chivotte chantait des refrains obscènes, la belle Marton insultait la jeune fille et lui prédisait qu'elle serait condamnée à cinq ans.

Le vieux voleur, celui qu'on appelait ***Papa***, fut obligé plusieurs fois d'intervenir pour protéger Antoinette. Antoinette se tordait les mains de désespoir, et elle ne put fermer l'œil de la nuit; on lui avait assigné pour lit un grabat dressé sur des planches, devant lequel s'effacent, pour les prisonniers, toutes les distinctions sociales.

Enfin le jour vint.

Les voleurs arrêtés étaient au nombre de douze ou quinze.

A huit heures du matin, on vint leur annoncer qu'ils allaient être interrogés sommairement par le juge d'instruction, et dirigés, s'il y avait lieu, les hommes sur Sainte-Pélagie et Mazas, les femmes sur Saint-Lazare.

A ce nom, Antoinette se sentit frémir jusqu'à la moelle des os.

Un jour, il y avait quelques mois, le petit père Rousselet, ce libraire infâme qui vivait des misères et des labeurs de la littérature, avait apporté à la jeune fille un roman anglais à traduire.

Ce roman était l'histoire d'un jeune femme persécutée par son mari, et que ce dernier avait fait renfermer à Saint-Lazare.

Les Anglais sont consciencieux et presque méticuleux en toutes choses; ils se plaisent aux descriptions minutieuses et rigoureusement exactes.

L'auteur du livre avait décrit Saint-Lazare avec une épouvantable vérité, et Antoinette avait eu de nombreux cauchemars tandis qu'elle traduisait cet ouvrage.

Ce nom de Saint-Lazare eût donc achevé de l'épouvanter, si déjà elle n'eût été livrée au plus violent effroi.

Les hommes, extraits un à un de la Conciergerie, parurent les premiers devant le juge d'instruction.

Aucun d'eux ne revint.

Puis ce fut le tour des femmes : Madeleine la Chivotte, d'abord, ensuite la *mère* des voleurs, enfin la belle Marton.

Antoinette demeura seule au dépôt l'espace de dix minutes environ.

Alors, pour la première fois, elle respira et se sentit comme soulagée d'un poids énorme.

Cette vermine humaine qui l'entourait depuis la veille avait enfin disparu.

Le gardien, qui vint la chercher à son tour, ne put se défendre d'un certain étonnement.

Malgré sa présence parmi les voleurs, malgré son arrestation, la jeune fille n'avait pu se départir de cet air de fierté et de décence qui avait un moment intéressé le commissaire de police, et qui intéressait encore, en dépit de toutes les preuves qui semblaient l'accabler, le brigadier de sergents de ville qui l'avait arrêtée.

— Mais qu'avez-vous donc fait, malheureuse enfant? lui demanda le gardien.

— Rien, répondit Antoinette, je suis une honnête fille; je suis victime d'un odieux guet-apens.

— Mais avez-vous quelqu'un qui puisse venir vous réclamer?

— Oui, dit-elle, ma mère adoptive...

Le brigadier des sergents de ville était dans le couloir qu'on fit suivre à Antoinette pour la conduire à l'instruction.

— Courage, lui dit-il, le juge est un homme clairvoyant; expliquez-vous bien... si vous êtes innocente, il vous mettra en liberté.

Ces paroles rendirent à Antoinette quelque confiance, et ce fut la tête haute, le front calme, qu'elle parut devant le juge d'instruction.

C'était un vieux magistrat qui avait une grande habitude de ses redoutables fonctions. Il avait interrogé des milliers de criminels, et il constatait avec douleur que rarement il avait rencontré des innocents.

Comme cet autre magistrat dont parle Vidocq dans ses mémoires, il reconnaissait un voleur de profession à la simple inspection de sa chaussure.

A la vue d'Antoinette, il ne put se défendre d'un signe d'étonnement.

— Comment vous appelez-vous? lui demanda-t-il avec bonté.

— Antoinette Miller, répondit-elle.

— Où demeurez-vous?

— Rue d'Anjou, n° 19.

Le magistrat avait sous les yeux le procès-verbal du commissaire de police.

— Comment vous trouviez-vous parmi des voleurs de profession et des femmes de mauvaise vie?

— Monsieur, répondit Antoinette avec fierté, je suis la victime d'une machination infernale. Des gens que je ne connais pas m'ont fait tomber dans un piége et prétendent que je suis leur complice. Une femme que je n'ai jamais vue est venue me réclamer comme sa fille. Dieu m'a donné jusqu'à présent le courage de ne pas devenir folle, mais je crois que ma raison commence à être ébranlée

Tandis qu'elle parlait, le magistrat avait sous les yeux le procès-verbal du commissaire de police, qu'il lisait attentivement.

— Continuez, dit-il à Antoinette.

Alors la jeune fille, rassemblant toutes ses forces, faisant appel à toute sa lucidité d'esprit, raconta succinctement, mais avec clarté et dans tous ses détails, son incroyable odyssée.

Elle s'exprimait avec netteté et concision, et son accent avait un grand caractère de véracité qui ébranla le scepticisme du magistrat.

Elle lui peignit son existence modeste et laborieuse, jusqu'au jour où M. Agénor de Morlux avait paru rechercher sa main. Elle lui récita presque mot pour mot cette lettre signée baron de Morlux, et qui avait été le point de départ de toutes ses infortunes de la nuit.

— Mademoiselle, lui dit enfin le magistrat, je vais envoyer rue d'Anjou-Saint-Honoré, je manderai cette dame que vous appelez madame Raynaud, et qui est, dites-vous, votre mère adoptive, et si elle me confirme vos paroles, vous ne trouverez plus en moi un juge qui condamne, mais un protecteur qui recherchera les coupables et vous mettra à l'abri de toute nouvelle tentative criminelle.

— Oh! monsieur! s'écria Antoinette, que vous êtes bon! je suis sauvée!...

Le juge d'instruction fit appeler un haut employé de la police et lui donna l'ordre de se transporter lui-même, avec un de ses agents, rue d'Anjou, 19, et de lui ramener sur-le-champ madame Raynaud.

Puis il dit à Antoinette :

— On va vous reconduire au Dépôt, mais pas pour longtemps, je l'espère.

Et il salua la jeune fille, qui sortit de son cabinet le cœur plein d'espoir.

Une heure après, la fausse madame Raynaud arriva. Les agents s'étaient transportés rue d'Anjou; on leur avait indiqué le logement de madame Raynaud comme étant au troisième; là ils avaient trouvé une vieille femme qui avait répondu à ce nom.

Comment pouvaient-ils se douter que cette dame n'était pas celle dont se réclamait la pauvre Antoinette?

La fausse madame Raynaud sut se composer un visage bouleversé en entrant dans le cabinet du juge d'instruction.

— Madame, lui dit le magistrat, vous doutez-vous du motif qui m'a fait vous mander ici?

— Hélas! monsieur, répondit la vieille dame, je n'ose le deviner.

— Vous vous appelez madame Raynaud?

— Oui, monsieur.

— Vous avez été institutrice?

— Pendant trente ans, et je le serais encore sans doute, si des revers de fortune...

— Passons. Vous habitez rue d'Anjou?

— Oui, monsieur.

— Avec une jeune fille appelée Antoinette?

— Oui, monsieur.

Ici la vieille dame parut se troubler de plus en plus.

— Ah! dit-elle, la malheureuse... que lui est-il donc arrivé?

— Continuez de répondre à mes questions, dit le magistrat. Cette jeune fille est orpheline?

— Mais non, monsieur, elle a une mère... qui me l'a confiée autrefois...

— Ah! dit le magistrat, c'est sans doute une femme du monde?

La vieille dame leva les yeux au ciel.

— Mon Dieu! dit-elle, vous aurait-elle menti à ce point?

— Qu'est-ce donc que sa mère?

— Une marchande à la toilette du quartier des Halles qu'on appelle la Marlotte.

— Ah! dit le magistrat, la Marlotte est sa mère?

— Oui, monsieur.

— Cependant elle habite avec vous?

— C'est-à-dire qu'elle est venue se réfugier chez moi, l'année dernière, en me disant que sa mère la maltraitait. Que voulez-vous, monsieur, c'était ma meilleure élève autrefois, et je l'aimais comme mon enfant... Quand je l'ai vue venir tout en pleurs, je lui ai ouvert mes bras et ma maison... Elle gagnait sa vie, me disait-elle, et elle donnait des leçons de piano et de dessin...

Ici la vieille dame se mit à pleurer.

— Continuez, dit le magistrat.

XL

Pendant quelques minutes, la vieille dame pleura si abondamment qu'il lui fut impossible de parler.

Mais enfin elle étouffa ses sanglots, contint ses larmes et poursuivit :

— Durant les premiers mois qu'Antoinette est demeurée chez moi, je n'ai pas eu à me plaindre d'elle. Elle était fort douce et paraissait m'aimer beaucoup.

Elle sortait, il est vrai, presque toute la journée, et quelquefois le soir; mais elle avait tant de leçons! disait-elle.

Enfin, un soir elle ne rentra pas.

Le lendemain, elle prétendit qu'elle avait passé la nuit auprès d'une de ses élèves qui était moribonde.

Je la crus sur parole.

Huit jours après, un samedi, elle attendit que je fusse couchée, puis elle s'esquiva, et je ne la revis que le lundi matin.

Alors je lui dis que j'allais avertir sa mère et que je ne voulais plus la garder.

Mais elle se mit à pleurer, et m'avoua tout. Elle avait une liaison... un assez mauvais sujet... nommé Polyte.

— C'est bien, dit le magistrat. Antoinette était cependant chez vous hier soir?

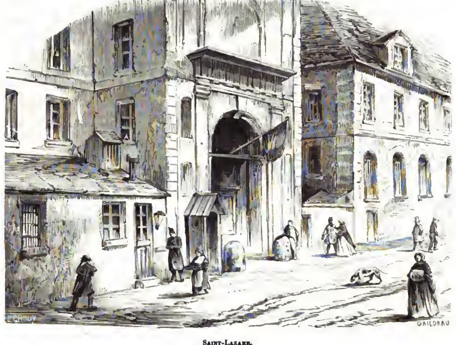
— Ah! monsieur, dit la vieille dame qui se remit à sangloter, on est venu chez moi ce matin, de la part de ce Polyte, pour que je dise qu'Antoinette était chez moi, mais je n'ai jamais trompé la justice, et je suis trop vieille pour commencer. Hélas! non, monsieur, Antoinette n'était pas chez moi hier, et je dois vous dire qu'il y a plus d'un mois que je ne l'ai vue...

Sur ces mots, les sanglots de la vieille dame redoublèrent.

— Vous pouvez vous retirer, dit le magistrat.

Elle se leva, fit un pas de retraite, puis tomba à deux genoux devant le juge.

— Ah! monsieur, dit-elle, au nom du ciel, soyez indulgent!... Cette enfant est plus malheureuse que cou-



SAINT-LAZARE.

pable... elle a eu de mauvaisea fréquentations... voilà tout!...

— Relevez-vous, madame, dit le magistrat avec tristesse. La justice doit suivre son cours.

Et il congédia la fausse madame Raynaud.

Celle-ci fit retentir les corridors du palais de justice de ses lamentations.

Les sergents de ville qui la voyaient passer disaient :

— C'est cette pauvre dame dont s'est réclamée la jolie fille qui est au Dépôt.

Le brigadier, qui avait persisté à croire Antoinette innocente, commença à douter, lorsqu'il vit sortir la vieille toute en larmes.

Et enfin, il ne douta plus, lorsque, l'ayant suivie jusque dans la cour, il la vit tomber éperdue dans les bras d'une autre vieille qui se mit à sangloter avec elle.

Cette femme, c'était la Marlotte, cette hideuse mégère qui avait réclamé Antoinette comme sa fille.

— Voilà une petite qui m'a bien trompé! murmura philosophiquement le brigadier.

— Pour un malin, lui dit un de ses hommes, voua avez bien manqué de vous faire enfoncer, brigadier.

— C'est vrai, murmura-t-il, mais on ne m'y reprendra plus.

Et il alla se chauffer au poêle du poste qui est dans la rue de la Sainte-Chapelle.

La fausse madame Raynaud et la Marlotte s'en allèrent bras dessus bras dessous, et ne séchèrent leurs larmes que sur le Pont-Neuf.

Là, après s'être assurées que personne ne les suivait, elles se mirent à rire, puis elles se dirigèrent vers un liquoriste qui se trouve à l'entrée de la rue du Roule.

— Allons prendre un poisson de consolation, dit la Marlotte.

— Ce n'est pas de refus, répondit la fausse madame Raynaud.

— Ça s'est-y bien passé avec le *curieux?* demanda la Marlotte.

— Comme avec le *quart-d'œil*, répondit la vieille dame.

Et elles entrèrent chez le liquoriste.

. . . .

Cependant on avait reconduit Antoinette au Dépôt.

Elle y avait retrouvé Madeleine la Chivotte et la belle Marton, qui, toutes deux, attendaient le départ de la voiture qui fait le service quotidien entre la Conciergerie et Saint-Lazare.

Madeleine et Marton se querellaient.

La belle Marton disait à la Chivotte :

— Je crois bien que *Papa* noua a tous vendus!

— Pourquoi donc ça? fit la Chivotte, qui était dans le complot.

— Et Polyte aussi, et toi, et la mère avec. Vous avez

renardé avec nous, nous avons été pris marrons, et je commence à deviner pourquoi.

— Tu es folle, dit la Chivotte, qui néanmoins se troubla un peu.

— Vois-tu, reprit la belle Marton, je me suis méfiée du coup, moi, en entrant chez le curieux. C'est une manigance montée entre *Papa*, la mère et les autres, contre cette jeune fille; car je vois bien, moi, que tout ce qu'elle disait était vrai, et qu'elle ne connaissait pas Polyte...

Polyte et *Papa* auront reçu de l'argent pour se faire arrêter avec nous... c'est sûr!

— Mais tais-toi donc! dit la Chivotte.

— Et toi aussi, reprit la belle Marton qui s'anima, tu es une canaille, Madeleine!... et je te repincerai à Saint-Lazare, va!

Marton en était là de ses reproches, lorsque Antoinette était revenue.

L'espoir rayonnait sur le visage de la jeune fille, et son attitude calme acheva de confirmer les soupçons de la belle Marton.

— Excusez-moi, mademoiselle, lui dit-elle; j'ai été mauvaise avec vous... mais c'est que j'avais bu un coup de trop... et quand ça m'arrive, voyez-vous... c'est plus fort que moi, je suis une vraie gale... Voulez-vous me pardonner?

Antoinette fut touchée de cet accent de franchise.

— Volontiers! dit-elle.

Et elle tendit la main à la belle Marton, qui fut tout à fait désarmée.

— N'est-ce pas, dit-elle, que vous n'aviez jamais vu cette canaille de Polyte?

— Non, dit Antoinette, qui ne put réprimer un geste de dégoût.

Puis elle ajouta :

— Tout ce que j'ai dit chez le commissaire est vrai, et vous savez mieux que personne que vous ne me connaissiez pas.

En même temps, elle regarda Madeleine la Chivotte, qui détourna la tête.

— Tu vois bien, canaille, dit la belle Marton, que c'était un coup monté!

Puis, s'adressant à Antoinette :

— Vous avez vu le *curieux*, n'est-ce pas?

Et comme Antoinette ne comprenait pas :

— Excusez-moi, dit-elle; c'est le *juge* que je veux dire.

— Oui, répondit Antoinette; il m'a interrogée.

— Et vous espérez être mise en liberté?

— Je l'espère, car il a envoyé chercher ma mère, qui va venir me réclamer.

A partir de ce moment, la belle Marton se rangea tout à fait du bord d Antoinette.

Une heure s'écoula.

Puis, au bout d'une heure, un bruit vint retentir jusqu'au fond du Dépôt.

C'était le bruit de la voiture cellulaire qui tournait dans la cour.

— On vient nous chercher, nous! dit la belle Marton.

Puis, montrant le poing à Madeleine la Chivotte :

— C'est là-haut que nous règlerons nos comptes, nous!

— On verra! répondit la voleuse, qui posa ses deux mains ouvertes sur ses hanches.

Antoinette était toujours tranquille; elle avait trouvé tant de bonté dans le juge d'instruction, elle était si forte de sa conscience, il lui paraissait si impossible que, malgré ses infirmités, madame Raynaud n'accourût pas la réclamer, qu'elle attendait avec confiance l'heure de la liberté.

— Vous allez donc aller en prison? dit-elle à la belle Marton d'un air de compassion.

— Oh! moi, répondit la voleuse, j'y suis habituée, voyez-vous, et je connais la maison. Je sais mon compte... J'en ai pour un mois de prévention et six mois de condamnation. Il n'y a qu'une chose qui me chiffonne, c'est que je n'ai pas d'argent, et qu'il faudra, jusqu'à ce que mes camarades me sachent *roquée*, que je me serre le ventre en passant devant la cantine.

Antoinette se souvint alors qu'elle avait un porte-monnaie sur elle, et dans ce porte-monnaie deux modestes pièces de dix francs.

— Tenez, dit-elle, en les tendant à la belle Marton, qui devint toute confuse.

— Prenez, répéta-t-elle avec douceur.

La belle Marton saisit la main d'Antoinette et la baisa.

— Et dire, murmura-t-elle, que j'ai voulu vous faire du mal!

En ce moment les guichetiers arrivèrent.

— Allons, mesdames, dit l'un d'eux, votre équipage est prêt.

— En route, dit la Chivotte.

— Adieu, mademoiselle, dit la belle Marton à Antoinette.

Mais le guichetier se mit à rire.

— C'est pas la peine de se dire adieu, fit-il, quand on va faire route ensemble.

La belle Marton poussa un cri; Antoinette regarda le guichetier avec stupeur.

— Mais ce n'est pas possible, dit la belle Marton, mademoiselle va être réclamée...

— Allons! allons! dit le guichetier avec un gros rire insolent.

— Elle est forte, la petite, et elle a manqué de nous enfoncer tous, depuis le *quart-d'œil* jusqu'au *curieux*, en passant par les voleuses.

Toi aussi, Marton, la belle, tu y es allée de ta larme, n'est-ce pas?

Marton était abasourdie.

— Eh bien! dit Madeleine la Chivotte, diras-tu encore que c'était un coup monté?

Antoinette jeta un grand cri et retomba anéantie sur le banc de la prison.

Ce ne fut qu'avec l'aide des guichetiers que, presque inconsciente d'elle-même, elle put monter dans la voiture cellulaire qui devait la transporter à Saint-Lazare.

XLI

JOURNAL D'ANTOINETTE

A Monsieur Agénor de Morlux.

Monsieur et ami,

Ces lignes vous parviendront-elles jamais?

Hélas! je l'ignore et n'ose l'espérer; mais ma situation est si affreuse, si horrible, que je viens retracer

la plume à la main, les tortures que je viens de subir et que je subis encore.

Je vous ai quitté, il y a trois jours, à six heures du soir, à la porte de la maison que j'habitais, et vous m'avez dit : « A demain. »

Une heure plus tard, on m'a apporté une lettre de votre père qui voulait me voir.

A dix heures, on m'enlevait; à minuit, j'étais mélangée à une bande de voleurs, à six heures du matin, j'avais passé la nuit au dépôt de la préfecture de police; avant midi, le même jour, j'étais à Saint-Lazare.

Saint-Lazare!

Non, mon ami, vous ne pouvez pas comprendre ce mot dans toute son horreur!

Saint-Lazare!

C'est une prison dans laquelle on enferme les voleuses et les femmes de mauvaise vie; c'est là que celle à qui vous avez un moment songé à donner votre nom a été revêtue de la robe brune et du fichu bleu, qui est l'uniforme de celles qui sont vouées à l'infamie.

Quel est mon crime? A qui ai-je déplu?

Des gens que je ne connais pas ont prétendu, dans un langage sans nom, que j'étais leur complice; une créature hideuse est venue me sauter au cou en prétendant que j'étais sa fille. Suis-je la victime d'une de ces ressemblances étranges qui épouvantent l'esprit humain? Ressemblé-je trait pour trait à quelque femme avilie pour laquelle on me prend? J'aime mieux m'arrêter à cette dernière hypothèse.

Je n'ai jamais fait de mal à personne : qui donc aurait voulu me torturer sciemment ainsi?

J'ai eu pourtant, durant la dernière heure que j'ai passée à la Préfecture, une heure d'espoir.

Le juge qui m'avait interrogée, touché de mes larmes, ému par l'accent d'énergique vérité que je mettais dans mes paroles, m'avait promis d'envoyer chercher maman Raynaud.

J'ai attendu une heure, et pendant cette heure, je me suis crue libre.

Que s'est-il encore passé? Nouveau mystère!

On est venu me prendre avec les autres femmes, on m'a portée dans la voiture cellulaire, et j'ai été conduite à Saint-Lazare.

J'entends dire ici, tout autour de moi, que, de toutes les prisons, la plus douce est celle où nous sommes.

Que sont donc les autres?

Depuis ce matin, grâce à un peu d'argent, j'ai pu avoir une pistole, c'est-à-dire une chambre où je suis seule. On m'a apporté de l'ouvrage, car le travail est forcé; mais je ne suis pas obligée de descendre à l'atelier.

Dans mon malheur, j'ai trouvé deux amies, deux femmes, le vice et la vertu : une religieuse, la sœur Marie; une femme prévenue de vol, la belle Marton. Ce nom est horrible et dit les mœurs atroces de cette classe dégénérée à laquelle elle appartient.

La belle Marton est une hôtesse coutumière de cette maison; elle y est déjà venue cinq fois; elle connaît presque toutes les prisonnières, et exerce sur quelques-unes un ascendant qui ressemble à de l'autorité.

La sœur Marie est une des surveillantes du corridor Saint-Vincent-de-Paul qui relie les pistoles aux infirmeries.

La fille Marton ne peut croire que je sois coupable, et elle m'a prise sous sa protection, car plusieurs détenues, sous prétexte, disaient-elles, que j'étais fière, ont voulu m'insulter et me faire un mauvais parti.

La sœur Marie partage la conviction de la belle Marton. Aussi est-elle maintenant pleine d'égards et de douceur pour moi. C'est elle qui m'a procuré du papier et une plume pour vous écrire, mon ami, bien que toute communication avec le dehors soit interdite à celles qui ne sont encore que prévenues.

Mais la belle Marton prétend qu'elle se chargera de ma lettre, et que cette lettre vous arrivera.

Je veux donc vous dire ce qu'est Saint-Lazare.

Vous avez passé devant, sans doute, en courant à travers Paris. Vous avez vu cette grande porte cochère qui s'ouvre en haut du faubourg Saint-Denis?

Il y a un drapeau sur le centre; au-dessous, ces mots sinistres : *Maison d'arrêt et de correction.*

Un factionnaire est le seul être vivant qu'on aperçoit tout d'abord.

Il se promène dans un vaste tambour qui sépare la porte extérieure, toujours ouverte, de la porte intérieure.

Ceux qui entrent ou sortent à pied frappent à droite, au guichet.

La grande porte ne s'ouvre que devant la voiture cellulaire.

Derrière cette porte, il y a une cour; c'est là qu'on m'a fait descendre.

Le mouvement de la voiture et le grand air m'avaient ranimée. J'ai pu voir et observer.

De la cour, on revient dans un grand corridor, aux deux extrémités duquel montent deux larges escaliers.

Ces escaliers conduisent aux lingeries et aux logements des fonctionnaires de la maison, depuis le directeur jusqu'aux aumôniers.

C'est la partie presque libre de la maison. Ceux qui l'habitent n'ont qu'à frapper au guichet pour se faire reconnaître et sortir.

En face du guichet, un peu à gauche, dans le corridor et presque au bas de l'escalier du directeur, est une petite porte sur laquelle on lit ce mot sinistre :

GREFFE

Là commence la vraie prison.

Aux deux coups de marteau répond le bruit lugubre d'un énorme verrou; la porte s'ouvre... Cette fois vous êtes bien en prison.

Il y a là deux guichetiers, un brigadier, deux sous-brigadiers, qui regardent attentivement quiconque entre et vous reconnaîtraient dix ans après.

Au bout d'un couloir obscur est une pièce carrée séparée en deux par une balustrade pleine à hauteur d'appui.

De l'autre côté de la balustrade se trouvent deux pupitres, l'un à gauche, l'autre à droite, avec un employé assis devant chacun.

Les murs sont couverts de casiers.

Chaque casier renferme d'énormes in-folio.

Ce sont les livres d'écrou.

Ceux de gauche sont pour les prévenues, les condamnées et jeunes filles que la loi, ne pouvant atteindre à cause de leur âge, fait enfermer correctionnellement jusqu'à leur vingt et unième année.

Ceux de droite concernent ces femmes sans mœurs à qui on ne fait même plus les honneurs de la loi et que l'administration seule punit à son gré.

C'est au greffe que j'ai d'abord été conduite.

Malgré mes protestations, j'ai été inscrite comme prévenue de vol, comme complice d'un certain Polyte, repris de justice, et comme fille de cette horrible femme qui dit être ma mère et qu'on appelle la Marlotte.

Puis on m'a ramenée dans la première pièce du greffe, là où se tiennent le brigadier, les sous-brigadiers et le guichetier.

Il y a là deux salles qui m'ont frappée, le *parloir* du public et le *parloir* des avocats.

Le parloir des avocats est un carré long, que sépare une table auprès de laquelle sont des chaises.

C'est là que les malheureuses qui vont bientôt comparaître devant un tribunal, chambre correctionnelle ou cour d'assises, confèrent avec celui qui doit les défendre.

Une table les sépare, comme si, dès ce jour, la société voulait établir une démarcation entre la coupable et le reste de la société.

Le parloir du public, c'est-à-dire de ceux qui obtiennent la permission de voir les prisonnières, a quelque chose d'étrange et de cruel dans son aspect.

Figurez-vous un couloir d'un mètre de large. A gauche et à droite s'élève un grillage.

A gauche vient la prisonnière ; à droite, le visiteur. Un mètre d'espace et un double grillage les séparent.

La mère et le fils, le frère et la sœur, ne peuvent ni se donner une poignée de main, ni se dire un mot tout bas.

A chaque porte est un gardien.

Au greffe et au parloir meurt l'autorité masculine.

A gauche et à droite, dans la première pièce du greffe, se trouvent deux portes.

L'une est au bas d'un escalier, l'autre ouvre sur un préau.

Le seuil de l'une de ces portes franchi, les gardiens s'effacent pour faire place à la sœur de l'ordre de Marie-Joseph, vêtue d'une robe marron et d'un capuchon à revers bleu de ciel.

La religieuse est désormais l'unique geôlier de la prisonnière.

C'est par la porte de l'escalier que je suis entrée.

Au premier repos, on a ouvert une seconde porte. Celle-là était à claire-voie, et je me suis trouvée dans un vaste corridor sur lequel, de trois en trois mètres, ouvrent d'autres portes qui toutes sont armées d'une grosse serrure, d'un verrou posé à l'intérieur, et d'une ouverture tantôt carrée et grillée, tantôt ronde et de la largeur d'une pièce de monnaie.

C'est un judas, et le judas de l'autorité qui semble dire à la prisonnière qu'elle n'est jamais seule et que, à toute heure de nuit et de jour, on veille sur elle.

Au bout de ce corridor, la religieuse qui nous conduisait, car la belle Marton était avec moi, ainsi qu'une autre femme qu'on appelle Madeleine la Chivotte, — la religieuse, dis-je, s'est arrêtée devant une porte sur laquelle il y avait ce mot :

DÉPOT

— C'est là que nous allons coucher, m'a dit la belle Marton. Ce n'est que demain qu'on nous donnera l'uniforme.

Puis, se penchant vers moi, elle m'a dit tout bas :

— Si vous avez de l'argent, cachez-le.

XLII

La belle Marton avait raison, mon ami.

On nous a laissées dans le *dépôt* jusqu'au lendemain matin.

C'est une salle de douze ou quinze pieds carrés, dans laquelle il y a quatre, six ou huit lits, dont l'un est plus élevé que les autres. Celui-là est celui de la *surveillante*.

N'allez pas croire que cette surveillante est une religieuse : non, c'est une détenue, et, qui mieux est, une condamnée.

Mais il y a en prison, comme dans le monde, des honneurs et des distinctions.

Avec le temps et la bonne conduite, les prisonnières finissent par avoir des fonctions qui impliquent, les unes plus de bien-être, les autres une certaine autorité.

Il y a des infirmières qui sont détenues et portent le costume de la prison : on en voit quelques-unes à la lingerie. D'autres sont parvenues à être surveillantes.

Celles-là n'ont plus que peu de temps à faire.

Obséquieuses, d'une obéissance servile envers les sœurs, le directeur ou les gardiens, elles se souviennent du temps où elles étaient rudoyées, et quelques-unes en ont gardé rancune et se vengent, non sur leurs anciens persécuteurs, mais sur les prisonnières qui leur sont confiées.

Ce sont des employées qui font ce qu'on appelle du zèle. Celle qui avait mission de surveiller le dépôt était une femme âgée.

Il y avait longtemps qu'elle était à Saint-Lazare, où, d'ordinaire, on ne passe jamais plus d'un an.

Quand j'entrai, elle me toisa des pieds à la tête.

J'avais encore les yeux pleins de larmes et je me laissais soutenir par la belle Marton, dont le revirement était complet à mon égard.

— Vous êtes bien jeune, me dit-elle, vous allez bien, vous...

La belle Marton haussa les épaules, et comme la surveillante paraissait vouloir me dire des choses désagréables, elle appela sœur Marie.

Sœur Marie est une femme jeune encore et qui n'a peut-être pas quarante ans.

Son visage est d'une beauté merveilleuse et porte les traces de douleurs profondes. Son œil noir, qui semble avoir perdu son dernier éclair, est d'une bonté inépuisable.

Elle a des pieds d'enfant et des mains de duchesse. D'où vient-elle? Elle est à Saint-Lazare depuis dix ans bientôt ; elle est sévère souvent, juste toujours... Les détenues ont pour elle un respect sans bornes.

Cette femme, certainement, n'est pas née à l'ombre d'un cloître. Elle n'était pas destinée aux tristes et sombres fonctions d'une sœur des prisons. Sans doute un de ces orages du monde qui déracinent une vie tout entière l'a jetée là, contre ces murs désolés, comme une mer d'équinoxe repousse une épave à la côte.

La belle Marton s'est jetée à ses pieds.

— Ma sœur, a-t-elle dit, vous me connaissez, je suis une créature infâme et souillée, et je n'ai droit à aucune pitié ; mais vous savez que je ne mens pas avec vous et que je passerais dans le feu si vous le com-



La belle Marton s'est jetée aux pieds de sœur Marie. (Page 120.)

mandiez. Eh bien! écoutez-moi, je vous en supplie, et regardez mademoiselle.

Elle me désignait en parlant ainsi, et sœur Marie leva sur moi ce grand œil noir dont le charme est inexprimable.

— Mademoiselle, dit la belle Marton, est une jeune fille honnête, et si elle est ici, c'est par méprise, je vous le jure, et j'en donnerais ma tête à couper... je vous le demande en grâce, ma sœur, protégez-la.

En parlant ainsi, elle tournait un regard presque flamboyant vers la surveillante.

Celle-ci détourna la tête.

La sœur Marie me dit quelques mots affectueux, et on nous enferma dans le dépôt.

Tant que les nouvelles détenues n'ont pas revêtu l'uniforme de la prison, elles ne communiquent pas avec le reste des prisonnières.

A deux heures, on nous apporta des légumes et du pain.

A sept heures, on nous fit mettre au lit.

La belle Marton occupait le lit de camp voisin du mien; elle me fit signe que lorsque la surveillante dormirait nous pourrions causer.

En effet, vers neuf heures, des ronflements sonores partis du lit le plus élevé nous annoncèrent que la terrible mégère s'était départie de sa surveillance.

La belle Marton se glissa alors nu-pieds hors de son lit, peu soucieuse, en dépit du froid, de rester sur le carreau glacé, car il n'y a du parquet, à Saint-Lazare, que dans les infirmeries.

Et, s'appuyant avec les bras sur mon lit :

— Voyons, mademoiselle, me dit-elle, causons un peu... Il n'est pas possible que vous restiez ici.

— J'ai eu un moment d'espoir ce matin, répondis-je, mais je n'en ai plus.

Paris — Imprimerie ... et Comp., rue du Bac, ...

— Et là, vrai, voua ne connaissiez ni Papa, ni Polyte, ni la mère?

— Je vous le jure.

— Oh! je vous crois, et ça me confirme dans mon idée que c'est un coup monté contre vous. La Chivotte doit tout savoir, et je m'arrangerai bien pour qu'elle parle un jour ou l'autre. Voyons, n'avez-vous pas d'ennemis?

— Je ne m'en connais pas.

— Et, dit-elle en baissant la voix, est-ce que personne ne vous fait la cour?

Cette question me fit tressaillir.

— N'avez-vous pas entendu, lui dis-je, ce que j'ai répondu au commissaire de police?

— Ah! oui, dit-elle, pardonnez-moi... Oui, un M. Agénor, n'est-ce pas? qui veut vous épouser?...

— Oui.

— Est-ce qu'il est riche?

— Très-riche.

— Et vous?

— Moi, je suis pauvre.

— Ah! dit la belle Marton pensive. Et il a des parents, bien sûr?

— Oui... son père... qui m'a écrit... et qui m'a envoyé sa voiture.

Sur ces mots, mon ami, je racontai à cette femme tout ce que m'avait dit cet homme qu'on appelle Polyte, c'est-à-dire la complicité du cocher de votre père et le danger que vous aviez couru d'être assassiné...

Elle m'écouta attentivement et me dit enfin :

— C'est un coup monté, je vous le répète, ma chère demoiselle, et c'est Polyte qui aura prévenu la *Rousse*, — c'est le nom que nous donnons à la police. — Voyez-vous, il n'y a pas de quoi en être fière, loin de là ; mais j'ai de l'expérience et j'y vois clair. Eh bien! si vous n'aviez pas rencontré M. Agénor et s'il ne voulait pas vous épouser, vous ne seriez pas ici.

— Ah! fis-je d'un ton d'incrédulité, est-ce possible, cela?

— Ah! reprit-elle, bien sûr que ce n'est pas lui, allez! mais c'est son père ou les gens de sa famille. Et tenez, en voulez-vous la preuve?

— Parlez, balbutiai-je.

— Eh bien! vous vous souvenez que, sur votre demande, le commissaire a envoyé chercher M. Agénor, rue de Suresnes?

— Oui.

— Est-ce qu'on n'a pas répondu qu'il était en voyage?

— C'est vrai.

— Là, voyez-vous? Pendant qu'on vous emballait d'un côté, on le faisait filer de l'autre.

J'avoue, mon ami, qu'il y a dans ce raisonnement une logique terrible.

Vous reverrai-je jamais? hélas! j'en désespère à présent... Et pourtant, je me rappelle la lettre de votre père, cette lettre empreinte de tant de franchise et de noblesse. Non, cette femme se trompe! c'est impossible...

Un mouvement que la surveillante fit dans son lit força la belle Marton à se sauver.

Heureusement nos dortoirs ne sont pas éclairés la nuit, et la surveillante ne dit rien.

Vous pensez bien que je ne fermai pas l'œil, et que, l'esprit et le cœur à la torture, je m'efforçai de deviner cette énigme à laquelle, jusqu'à présent, je ne comprends rien.

A moi aussi, cependant, il m'est venu une idée qui pourrait bien être la vérité. Ecoutez :

Je suis pauvre, et ma mère était riche. Qu'est devenue sa fortune? n'a-t-elle pas été volée? Et s'il en est ainsi, ne suis-je pas la victime des spoliateurs qui craignent de me voir la revendiquer un jour?

Oh! j'aime mieux croire cela qu'accuser votre père!

Le lendemain matin, c'est-à-dire hier, à sept heures, on nous a apporté les habits de la prison.

La belle Marton avait eu le temps de me dire à demi-voix :

— Cachez votre argent.

Mais d'argent, je n'en avais pas... La veille j'avais donné à cette femme les deux uniques pièces d'or que j'avais sur moi. On m'a fouillée, selon l'usage, et on a retiré de ma poche mon porte-monnaie qui était vide.

La belle Marton s'en est aperçue :

— Ah! m'a-t-elle dit, si je pouvais croire encore que vous êtes une de nos pareilles, je ne le croirais plus, maintenant... Vous êtes un ange.

Elle avait caché les deux demi-louis. Où et comment? Je n'en sais rien; mais en passant auprès de moi, elle m'a dit :

— Soyez tranquille, nous avons huit jours de pistole devant nous, et d'ici à huit jours, si vous êtes encore ici, j'aurai de l'argent.

Quand nous avons été habillées, on nous a conduites à l'atelier. On m'a donné des chemises à faire.

Jusqu'à midi, il m'a été impossible de retrouver ni sœur Marie, ni la belle Marton. Nous n'étions pas dans le même atelier.

J'ai rencontré cette dernière au préau.

Là, comme j'étais l'objet de la curiosité générale, Marton s'est approchée de moi et m'a prise sous sa protection.

Au préau, on jouit de quelque liberté ; on peut causer et se promener.

— Ma chère demoiselle, m'a dit alors Marton, sœur Marie est comme moi. Je lui ai raconté votre histoire, et elle croit bien que vous êtes persécutée. Aussi, elle va vous donner une pistole demain, car il n'y en a pas de libre aujourd'hui. J'avais votre argent, j'ai payé d'avance.

— Mais vous? lui ai-je demandé.

— Oh! moi, m'a-t-elle répondu en souriant, le dortoir et l'atelier, c'est assez bon : ne suis-je pas une femme de mauvaise vie et une voleuse?

J'ai senti mes yeux s'emplir de larmes.

XLIII

Saint-Lazare a trois cours, c'est-à-dire trois préaux.

Je n'en connais qu'un, il est sans arbres et dominé de tous côtés par les hauts bâtiments de la prison.

Ce dernier est fréquenté tour à tour par les jeunes filles soumises à la correction paternelle, les détenues par prévention et les voleuses condamnées.

La quatrième catégorie de prisonnières, celle qu'on appelle la deuxième section, a une cour à part, qui se trouve derrière la cour de la chapelle, une infirmerie à part et des dortoirs séparés.

Le réfectoire seul est commun à toutes les détenues; mais on a soin que, ces femmes-là et nous, nous ne nous rencontrions jamais.

La belle Marton, qui a été dans la deuxième section autrefois, m'a donné tous ces détails.

Elle connaît la prison dans ses moindres détails. Les jeunes filles en correction sont soumises, paraît-il, la nuit, au régime cellulaire.

C'est dans un corridor assez sombre, qui a deux étages, que s'ouvrent leurs cellules.

A la tête du lit est la porte armée de sa serrure et de son verrou.

Au pied du lit est une claire-voie qui donne sur une sorte de couloir étroit qu'une religieuse parcourt d'heure en heure.

Point de table, point de chaise, mais, fixée dans le mur au-dessus du lit, une planche qui supporte un pot à eau et une cuvette.

Il paraît que ces jeunes filles sont plus indisciplinées et plus difficiles à conduire que les voleuses et les prévenues.

Quant aux femmes qui ne relèvent que de l'administration, elles perdent leur cynisme en entrant, et se montrent généralement d'une douceur et d'une soumission parfaites.

Je suis mêlée pendant le jour à une catégorie que j'appellerais volontiers multiple.

Aucune de nous n'est jugée.

Il y a là des femmes qui ont commis un simple abus de confiance et que le vice n'a pas endurcies; des voleuses de profession, qui attendent une dixième condamnation; des femmes accusées d'adultère, et çà et là une détenue qui a appartenu au vrai monde et qui se cache honteusement.

La belle Marton, qui cherche à me distraire et proclame bien haut mon innocence, me désigne chaque détenue par son nom. Elle connaît presque tout le monde.

A une heure de l'après-midi, hier, on nous a reconduites à l'atelier.

La belle Marton s'est approchée de moi et m'a dit :

— Sœur Marie est bien bonne. Elle m'a dit que j'aurai le bonheur de coucher, ce soir, dans le même dortoir que vous. J'en suis bien contente, voyez-vous, car cette canaille de Chivotte, qui pour sûr s'entend avec les gens qui vous veulent du mal, a manigancé une conspiration contre vous. Mais je suis là, moi, et puis j'ai prévenu la sœur Marie.

J'ai donc couché une nuit dans un des dortoirs.

C'était un des plus petits. Il n'y avait que sept ou huit lits, et pas de surveillante; mais Madeleine la Chivotte s'y trouvait.

J'ai bien vu à l'attitude hostile de mes camarades de chambrée que cette femme avait prévenu tout le monde contre moi.

Mais Marton a pris son sabot, et, le brandissant au-dessus de sa tête, elle s'est écriée :

— Je ne suis pas seulement Marton la belle, je suis aussi Marton la forte, et j'ai été saltimbanque dans ma jeunesse; si une de vous manque de respect à mademoiselle, je l'assomme.

On a murmuré; mais tout s'est borné là.

J'étais brisée de fatigue; j'ai fini par m'endormir en pensant à vous, mon ami, à ma pauvre sœur, qui sans doute est en route pour la France, à ma bonne maman Raynaud, qui doit être accablée de douleur et me pleure peut-être comme morte.

Quand je me suis éveillée, on sonnait le lever et le départ pour l'atelier.

Sœur Marie est entrée.

— Restez, mon enfant, m'a-t-elle dit.

Les autres détenues sont parties, et sœur Marie m'a conduite dans le corridor Saint-Vincent-de-Paul.

C'est dans ce corridor que se trouve la seconde chapelle, car Saint-Lazare en possède deux, l'une à l'usage des détenues, l'autre qui n'est que pour les sœurs.

C'est à cette place même que le saint est mort, et la chapelle lui est consacrée.

— Voulez-vous entendre la messe? m'a dit sœur Marie.

Je n'ai pu retenir un cri de joie. On a tant besoin de prier dans ma misérable situation!

Un prêtre était à l'autel; j'ai entendu la messe et j'ai prié avec ferveur.

Quand je suis sortie de la chapelle, sœur Marie m'a prise dans ses bras et j'ai senti une larme couler de ses yeux sur ma joue.

— Venez, mon enfant, m'a-t-elle dit, je vais vous conduire à la pistole qui vous est réservée.

C'est une chambre toute nue, mais il n'y a qu'un lit, et j'y suis seule.

La sœur m'a donné quelques livres de piété et de quoi écrire.

Puis elle m'a dit :

— Voici six années que je suis ici, et j'ai vu entrer bien des coupables; je crois donc me tromper rarement.

Eh bien! je partage l'opinion de Marton, je vous crois une jeune fille honnête et victime de quelque erreur ou de quelque persécution. Mais, mon enfant, je ne suis qu'une pauvre geôlière, et mon opinion n'a aucun poids. Je ne puis donc pour vous qu'une chose, adoucir autant que les règlements me le permettent l'amertume de votre situation.

Vous ne descendrez plus dans les ateliers, et je ferai indemniser l'entrepreneur des travaux pour votre tâche quotidienne, car le travail est obligatoire ici.

On vous procurera à la cantine un peu de vin et une nourriture plus substantielle.

J'ai demandé alors à sœur Marie, en la remerciant avec effusion, si je ne pourrais pas écrire soit à maman Raynaud, soit à vous. Mais elle m'a répondu que cela était impossible pour les prévenues.

Je me suis résignée, et cependant je vous écris, car j'ai l'espoir qu'un jour vous lirez ces pages...

Tandis qu'Antoinette écrivait ces dernières lignes, on ouvrit la porte de la pistole, et une femme entra.

C'était la belle Marton.

Quand elle fut entrée, la religieuse de service dans la cour referma la porte.

La belle Marton avait à la main une cruche, un balai et un essuie-main.

— Que m'apportez-vous là, mon amie? lui dit Antoinette en souriant.

— Je viens faire votre ménage, dit la belle Marton.

— Mon ménage!

— Ah! dame! il faut vous dire, continua-t-elle, qu'ici les détenues qui ont de l'argent, et qui sont à la pistole, font faire leur ménage par d'autres. Ainsi, vous êtes censée me payer, mademoiselle; mais je suis bien

heureuse, allez, de vous servir pour rien... Si je pouvais vous suivre, quand vous rentrerez dans le monde, je crois bien que je serais votre caniche, quelque chose qui vous appartiendrait corps et âme.

Antoinette lui tendit la main avec émotion.

— Maintenant, dit vivement Marton en baissant la voix, causons vite et bien. Vous venez d'écrire une longue lettre?

— Oui.

— A qui? A M. Agénor?

Antoinette fit un signe de tête.

— Je m'en charge, dit Marton; elle lui parviendra.

— Mais comment?

— Je vas vous dire : Il y a à Saint-Lazare des femmes qui ont fini leur temps et qu'on appelle des *détenues volontaires*. C'est des vieilles femmes, pour la plupart, qui ne sauraient où aller; on les fait travailler, et l'administration les paye. Pas plus que nous, elles ne peuvent sortir, mais elles sont un peu plus libres dans la maison, et quelquefois elles s'attardent au réfectoire ou à la chapelle, de telle façon qu'elles rencontrent une autre section lorsqu'elle y vient.

— Ah! fit Antoinette étonnée.

— J'en connais une qui, pour quelques sous que je lui donnerai, se chargera de votre lettre et la fera tenir à Malvina.

— Qu'est-ce que Malvina?

— C'est une de mes pareilles, dit la belle Marton en baissant la tête. Mais c'est une bonne fille et dont je suis sûre comme de moi-même. Elle est à la deuxième section, j'en suis certaine, et comme elle n'est retenue que par mesure administrative, elle peut descendre au parloir le dimanche. Demain votre lettre sera hors d'ici.

— Mais qui s'en chargera?

— Auguste. Excusez-moi, mademoiselle, dit la belle Marton en rougissant, mais il faut bien que je vous dise tout cela.

— Mais, dit Antoinette, on ne peut, m'avez-vous dit, se parler qu'à distance au parloir et à travers un grillage.

— Ça ne fait rien. Finissez votre lettre, je vous dirai tout.

Antoinette termina sa lettre en quelques lignes et la signa.

Puis, comme elle allait la plier...

— Oh! pas comme ça, dit la belle Marton.

Alors elle s'empara de la lettre et se mit à la pétrir dans ses doigts, comme elle eût fait d'une boulette de mie de pain.

Puis, quand elle lui eut donné la forme d'une boule qui avait à peu près la grosseur d'une noix, elle la mit dans sa poche et dit à Antoinette étonnée :

— Où demeure M. Agénor?

— Rue de Suresnes, 21.

— C'est bien, lundi matin il aura la lettre.

Et la belle Marton se mit à faire le ménage d'Antoinette.

XLIV

Revenons maintenant à un personnage que nous avons à peine entrevu depuis le prologue de cette histoire.

Nous voulons parler de Vanda la Russe, la maîtresse du Cocodès, la femme étrangère qui s'était donné pour mission d'arracher une victime à l'échafaud.

Vanda était devenue l'esclave du major Avatar.

Pour elle, l'homme qui avait arrêté dans sa course le jeu de la guillotine était aussi puissant que Dieu, et elle aimait et vénérait cet homme et lui disait chaque jour :

— Quand donc auras-tu besoin de moi?

Et Rocambole répondait :

— Pas encore!

En devenant la femme du major Avatar pour le monde, la Russe avait retrouvé cette aisance de grande dame qu'elle avait autrefois.

Dans sa villa Saïd, qui est un peu une colonie et où tout le monde se connaît, on admirait cette belle jeune femme au sourire mélancolique, et l'on se disait que le major Avatar était bien heureux de la posséder et d'en être aimé.

Cependant, depuis quelques jours, c'est-à-dire depuis l'arrivée de Milon, le major Avatar sortait presque toujours seul, rentrait fort tard, quand il rentrait, et les hôtes de sa villa ne voyaient plus vers deux heures, par les belles après-midi de soleil, la jeune femme monter avec lui en voiture pour faire le tour du lac.

On savait que le major était Russe; qui dit Russe dit joueur. Le concierge, qui, par profession, était curieux, avait questionné son valet de chambre.

Le valet de chambre répondit d'un air niais :

— Monsieur joue beaucoup, et il perd beaucoup à son cercle depuis quelques jours ; c'est pour cela qu'il rentre fort tard et qu'il est de mauvaise humeur.

Cette explication avait arrêté tous les commentaires. Aussi lorsqu'on vit ce jour-là — le jour où Antoinette était conduite à Saint-Lazare — le major rentrer vers midi, le concierge dit au cocher d'un hôtel voisin :

— Faut-il qu'ils aient de l'or, ces Russes! en voilà un qui a joué toute la nuit, toute la matinée et qui ne s'est pas couché.

Le major monta tout droit à l'appartement de Vanda.

Elle était assise sur un tapis, les jambes en rond, à la façon orientale, et elle fumait.

— Eh bien! dit-elle, car elle était au courant de l'histoire des orphelines, avez-vous trouvé quelque chose, maître?

— Oui, et j'ai besoin de toi.

Elle eut un cri de joie et passa ses deux bras au cou du major.

— Enfin! murmura-t-elle.

— Il faut que tu ailles en prison, continua Rocambole.

— A l'échafaud, si tu veux! dit-elle avec l'accent fanatique du dévouement.

— Non, à Saint-Lazare.

Ce nom la fit tressaillir, comme il fera tressaillir éternellement la femme qui n'a pas perdu toute pudeur.

— Avec les filles perdues? dit-elle.

— Oui, dit Rocambole.

— Dans quel but?

— Pour faire évader Antoinette Miller, une des deux orphelines de Milon.

— Elle est à Saint-Lazare! s'écria Vanda.



Vanda était assise sur un tapis, les jambes en rond, et elle fumait. (Page 124.)

— Depuis une beure ou deux; et, dit Rocambole avec son rire amer, c'est une jeune fille honnête pourtant, et la voilà confondue avec des voleuses.

— J'irai, dit Vanda. Mais pour y entrer, il faut être arrêtée... condamnée...

— Arrêtée, oui; condamnée, non.

— Je suis prête, fit la Russe.

— Oh! nous avons le temps, dit Rocambole. D'abord, il faut que tu lises cela.

Et il lui mit sous les yeux le manuscrit de la baronne Miller, trouvé dans la cassette au million.

Puis, tandis qu'elle lisait, il alluma tranquillement un cigare et se mit à arpenter la chambre en murmurant :

— J'ai beau faire pour oublier mon ancienne vie, les événements m'y ramènent constamment. Il va falloir rengager avec Timoléon une lutte à mort. Tant pis pour lui si je redeviens Rocambole jusqu'au bout des ongles.

— Ah! quel tissu d'infamies! murmura Vanda, au bout d'une demi-heure, en repoussant sur une table le manuscrit qu'elle aurait dû lire jusqu'à la dernière ligne.

Alors Rocambole interrompit sa promenade et vint se rasseoir auprès de Vanda :

— Maintenant, dit-il, écoute, tu comprendras.

Et il lui raconta sommairement les amours d'Antoinette et d'Agénor, le piége où on avait fait tomber la jeune fille, et l'impossibilité où l'on était à présent de la réclamer.

— Mais, dit Vanda, il me semble que c'est bien facile.

— Tu crois?

— Est-ce que la vraie madame Raynaud ne peut pas s'adresser au parquet?

— D'abord, dit Rocambole, la vraie madame Raynaud a disparu. Timoléon l'a mise sous clef, et on ne la tronvera pas.

— Et la concierge?

— Eh! la concierge, on la renverra contente et persuadée qu'Antoinette est la plus heureuse des femmes.

— Mais enfin tout ce tissu de mensonges ne peut tenir, reprit Vanda, devant un tribunal.

— Certainement non.

— Et quand on jugera Antoinette...

— Voilà justement ce que je veux éviter... Antoinette ne doit jamais passer en jugement. M. Agénor de Morlux doit l'épouser, et il est inutile que le monde sache ce qui arrive.

— C'est juste. Mais ne saura-t-on jamais qu'elle a été à Saint-Lazare?

— Jamais.

Vanda regarda Rocambole d'un air interrogateur; mais Rocambole avait ce visage impassible que les poëtes prêtent au sphinx antique.

— Maintenant, reprit-il après un silence, il faut faire tes préparatifs, c'est-à-dire qu'il faut faire charger deux malles sur une voiture de place que j'ai gardée et qui est à la porte.

— Bon! Et puis?

— Pour les gens de la villa, nous nous absentons huit jours.

— Très-bien. Où allons-nous?

— Faire un voyage à Londres.

— Tu crois donc, maître, dit encore Vanda, que dans huit jours tout sera fini?

Rocambole fit un signe de tête affirmatif et continua à fumer tranquillement son cigare.

Si le bon Milon l'avait vu ainsi, il se fût lamenté de plus belle, et il eût pensé que Rocambole n'épousait que bien tièdement la cause de sa chère Antoinette. Mais Milon était déjà à trente lieues de Paris, emporté par un train express, et Rocambole était l'homme par excellence qui a horreur des grands mots, des grands cris et de toute agitation stérile.

A l'école de son ancien maître, sir William, il avait fini par être calme comme la destinée elle-même.

Une heure après, Vanda et le maître montaient en voiture et quittaient la villa Saïd.

Le costume de voyage, le petit chapeau rond de la jeune femme et les deux caisses placées sur la voiture ne laissèrent aucun doute au concierge.

Le major lui dit en sortant :

— Nous allons à Londres pour huit jours, vous donnerez mes lettres à mon valet de chambre.

Le major n'attendait aucune lettre, mais il attendait la dépêche télégraphique de Milon, et son valet de chambre avait ordre de la lui porter au café Anglais.

Rocambole conduisit Vanda, non point au chemin de fer, comme on le pense bien, mais à l'hôtel de Hollande, rue d'Amsterdam, tout près du débarcadère.

Elle demanda un appartement et s'y installa comme une voyageuse qui doit partir le lendemain.

— A présent, lui dit Rocambole en la quittant, nous ne nous reverrons que ce soir à onze heures.

— Où?

— Au café Anglais. Tu t'habilleras comme une femme qui va à l'Opéra, et tu auras soin de te décolleter le plus possible; puis, tu t'encapuchonneras dans une sortie de bal; tu monteras rapidement l'escalier, de façon qu'on ne te remarque pas trop, et tu me trouveras dans le cabinet n° 29.

Et Rocambole quitta Vanda et se fit conduire rue Serpente, où l'attendait son bras droit, le forgeron Noël dit le Cocorico.

— Écoute, lui dit-il, as-tu quelqu'un sous la main qui connaisse Saint-Lazare comme sa poche?

— Je dois avoir ça, répondit Noël avec un sourire. Est-ce que nous n'avons pas eu autrefois toutes sortes de connaissances?

— C'est vrai, fit Rocambole en souriant.

Noël interrogea ses souvenirs et finit par se frapper le front en disant :

— J'ai l'affaire.

— Qui donc?

— Madeleine la Chivotte, une voleuse incorrigible. A moins qu'elle n'y soit encore... car elle y va souvent...

— Est-ce une fille intelligente?

— Assez.

— Et capable de bien décrire la maison et les habitudes à *madame?*

Noël regarda Rocambole avec un certain étonnement. Depuis le retour de Toulon, *madame* était le nom qu'il donnait à Vanda.

— Oui, dit froidement Rocambole, madame veut aller faire un tour à Saint-Lazare, où nous avons en ce moment des mystères engagés, et il faut bien qu'on la mette un peu au courant.

— On ne peut pas trouver mieux que Madeleine la Chivotte, répondit Noël. Elle demeurait autrefois rue du Petit-Carreau, et si elle n'y demeure plus, on la retrouvera toujours dans les environs. Son homme, le beau Jean-Joseph, a fait dix ans de *centrale;* mais il est sorti. C'est un homme à qui on peut se fier. Si la Chivotte, ce qui est bien possible, est sous clef, il nous trouvera quelqu'un qui dégoisera tout à son aise.

— Eh bien! dit Rocambole, allons voir la Chivotte.

Noël était seul dans la loge. Le maître y entra, et, en quelques minutes, le major Avatar faisait place à un de ces hommes à mine douteuse, qui portent beaucoup de breloques, beaucoup de bagues, des gilets de velours rouges, des cravates éclatantes, un pantalon à grands carreaux, une casquette dite melon, et font tournoyer une grosse canne à pomme d'argent doré.

Puis Noël et lui se dirigèrent vers la rue du Petit-Carreau.

XLV

Les femmes de l'espèce de Madeleine la Chivotte, belles de nuit s'il en fut, sortent peu le jour, et on les trouve au logis généralement occupées à jouer au bésigue sur un tapis graisseux.

Elles quittent rarement leur quartier où, pour la plupart, elles sont connues depuis longues années.

Il y avait dix ans que Noël dit Cocorico n'avait vu la Chivotte, mais il était certain qu'elle n'avait point abandonné, sinon la rue du Petit-Carreau, au moins les environs.

Madeleine avait toujours été plus ou moins affiliée à une bande de *voleurs au poivrier.*

Le soir, on la voyait chez les marchands de vin agacer les ivrognes et les détrousser ensuite en sortant. Mais ces sortes de vols sont très-difficiles à prouver, et Madeleine se tirait presque toujours d'affaire.

Quand elle ne parvenait pas à prouver son innocence, elle s'en tirait au plus bas prix, c'est-à-dire avec une condamnation de quatre à six mois de prison.

Cette femme que nous avons entrevue en compagnie du beau Polyte, de Papa et des autres misérables qui avaient fait arrêter Antoinette, vivait depuis longues années avec un homme de force herculéenne, forgeron de son état, qu'il n'exerçait guère, du reste, et qu'on appelait le beau Jean-Joseph.

Il avait été condamné à dix ans de réclusion pour tentative de meurtre; mais, d'après les calculs de Noël dit Cocorico, il devait être sorti, et tout laissait supposer qu'il avait renoué avec la Chivotte, car l'attachement de ces sortes de femmes est quelquefois éternel.

La rue du Petit-Carreau est une des rares artères de Paris qui ait conservé sa physionomie d'il y a vingt ou trente ans.

Ce sont toujours les mêmes maisons, les mêmes magasins, les mêmes allées noires et enfumées. Rien n'y change d'aspect.

Cocorico, que suivait toujours Rocambole, enfila une allée étroite fermée par une claire-voie, monta sans rien demander au concierge, et s'arrêta au premier étage, devant une porte sur laquelle était une plaque de cuivre avec ce nom :

MADEMOISELLE MADELEINE

fleuriste.

— C'est comme il y a dix ans, fit Cocorico en riant : Et il sonna.

Une vieille bonne vint ouvrir.

Noël la reconnut aussi. La bonne, comme la plaque, datait de la même époque.

— Mère Auguste, dit-il, savez-vous si Madeleine peut nous dire bonjour, à monsieur et à moi?

— Ni à monsieur, ni à vous, ni à personne, mon cher enfant, répondit la vieille. *Elle est à la campagne.*

— Compris, dit Cocorico; mais le beau Joseph?

— Il est en bas, chez le *liquoriste* du coin de la rue de Cléry.

— Merci, maman, dit Noël.

Rocambole et lui redescendirent.

Comme on était au milieu de la journée, le *liquoriste* était désert; il n'y avait personne devant le comptoir, et Cocorico, jetant un coup d'œil par la porte entr'ouverte du cabinet, aperçut le beau Jean-Joseph un peu vieilli, un peu blanchi, mais toujours bel homme.

Il était attablé seul devant un carafon d'absinthe qu'il buvait pure et verre par verre.

— Cré nom! disait-il, il ne viendra donc personne pour me faire un piquet? Je m'ennuie à regretter la *Centrale.*

— Présent! dit Noël en entrant.

Les voleurs ont beau se séparer pendant de longues années, ils se reconnaissent toujours.

— Cocorico! exclama le beau Jean-Joseph.

— Tu l'as dit, mon vieux. Tu as donc réglé tes comptes?

— Oui, j'ai fait sept ans à Melun, et on m'a gracié, Et toi?

— Moi, je reviens du pré.

— Avec ou sans *permission?*

Cocorico se mit à rire.

— Je ne demande jamais de permission, moi, dit-il.

— Ah! ah! fit le beau Joseph. Et quoi de nouveau? Puis apercevant Rocambole :

— Monsieur est un *ami?*

Le mot *ami* veut dire voleur, pour tous ceux qui ont eu des démêlés avec la justice.

— Et un crâne encore, dit Cocorico; il a de rudes états de service.

— Alors on peut causer.

— Parbleu! dit Cocorico, qui ferma la porte du cabinet et s'attabla.

Rocambole en fit autant et tira de sa poche une pipe en terre qu'il chargea lentement.

— Est-ce que tu as quelque affaire à me proposer? demanda le beau Joseph en clignant de l'œil.

— Peut-être oui... peut-être non... Ça dépend...

— Comment cela? fit le forgeron alléché.

— Il y a *gras*, dit Noël, mais il faudrait une bonne *largue* comme Madeleine.

— Elle est *bloquée!* dit le beau Joseph.

— Ah! diable!

— Et peut-être bien qu'elle fera six mois; mais ce n'est pas cher, nous avons touché de belles roues de derrière, va!

— Un vol? dit Noël.

— Non... mieux que ça.

Et le forgeron prit un air malin.

— Sais-tu bien, dit-il, que nous travaillons maintenant dans les fils de famille?

— Ah!

— Nous nous sommes associés, *Papa* et le beau Polyte.

A ce nom, Rocambole, qui faisait tranquillement son absinthe goutte à goutte, dressa l'oreille.

— C'est Timoléon qui nous a embauchés.

— Faut vous méfier, dit Rocambole, qui se mêla alors à la conversation; il a été de la police autrefois.

— Oui, mais il paraît que nous avons joué un gros jeu cette nuit. Moi je n'y étais pas, mais Polyte, Madeleine et les autres, tout a été *bloqué.*

— Quel malheur! fit naïvement Rocambole.

— Mais non, c'était convenu.

— Comment donc?

Et Rocambole, que le hasard mettait en présence d'un des agents de Timoléon, prit un air de plus en plus étonné.

— Ils se sont fait pincer *exprès* avec une jeune fille qu'on voulait fourrer à Saint-Lazare.

— Pourquoi?

— Il paraît que c'est un fils de famille qui en est amoureux, et les parents ne veulent pas du mariage. Alors on a organisé un coup, et on l'a *bloquée* avec nous.

— Ça doit être bien payé, ces affaires-là? dit Rocambole d'un air indifférent.

— Madeleine a eu son billet de mille.

— Excusez! fit Noël, qui avait surpris un regard énergique de Rocambole.

Celui-ci reprit :

— Alors votre dame est là-bas?

— Oui, et tant qu'elle ne sera pas jugée, il n'y aura pas moyen de la voir. Mais ça va vite, à présent; on ne moisit pas à la préventive. Du reste, elle avait de l'argent; et puis, elle a de la société avec elle : la belle Marton a été pincée.

— Elle en était aussi?

— Oh! non, elle ne savait rien, elle; c'est bon jeu, bon argent. Pourvu que Madeleine ne parle pas, un jour qu'elle aura bu un verre de trop à la cantine, tandis que la surveillante tournera la tête.

— Eh bien! si elle jasait?

— La belle Marton est mauvaise comme une teigne et forte comme un Turc, elle assommerait Madeleine.

— Vrai? dit Cocorico.

— Et elle serait capable de tout dire à la petite demoiselle et de se mettre en tête de la faire sortir.

— Fort bien, pensa Rocambole. Voici déjà un auxiliaire sur lequel nous ne comptions pas.

Et il se chevilla dans la mémoire ce nom de *belle Marton*.

— Qu'est-ce que c'est donc que cette affaire dont tu voulais parler? reprit le beau Joseph.

— Elle n'est pas mûre...

— Mais encore?

— Te trouve-t-on ici tous les jours?

— Tous les jours.

— Eh bien, je reviendrai demain, et nous jaserons.

Cocorico et Rocambole échangèrent une poignée de main avec le beau Joseph et sortirent.

Une fois dans la rue, Rocambole dit à son compagnon :

— Maintenant, il faut que tu me surveilles ce gaillard-là nuit et jour, entends-tu?

— C'est bien, maître.

— Il faut convenir qu'on trouve souvent ce qu'on ne cherche pas, continua Rocambole en manière d'*a parte*.

— En voici la preuve, dit Noël, qui entra dans un bureau de tabac pour y rallumer sa pipe.

Il y avait au comptoir une femme entre deux âges, vêtue de noir, et qui avait encore des restes de beauté.

— Comment! dit Noël, vous êtes ici, vous?

— Chut! dit-elle, n'allez pas me reconnaître, au moins.

Cette femme, Rocambole la jugea d'un coup d'œil. C'était une ancienne affiliée qui avait mis quelques économies à acheter la gérance d'un bureau de tabac.

Noël se pencha sur le comptoir comme pour y choisir des cigares :

— Ecoutez, Joséphine, dit-il, je sais pour vous un moyen de gagner dix louis ce soir.

— Honnêtement? fit-elle.

— Très-honnêtement.

— Ah! mon Dieu! dit-elle en riant. Que faut-il faire?

Rocambole s'approcha à son tour.

— M'apporter ce soir une caisse de cigares au café Anglais, cabinet 29, et demander le major Avatar, dit-il.

— J'irai, répondit-elle.

— Elle a une tête intelligente, dit Rocambole en souriant. Mais es-tu sûr qu'elle soit allée là-bas!

— Elle y a passé la moitié de sa vie.

— Alors c'est parfait, dit Rocambole en continuant son chemin.

XLVI

Ce soir-là, à onze heures, le major Avatar, qui commençait à être un des lions du jour, grâce à la popularité qu'on lui avait faite au *Club des Asperges*, entra au café Anglais, demanda le cabinet 29, qu'il avait retenu dans la journée, et attendit Vanda.

Celle-ci arriva quelques minutes après.

Elle était si bien encapuchonnée, que les garçons ne purent voir son visage.

— Ma chère enfant, dit Rocambole, j'ai trouvé ce que je cherchais depuis ce matin.

— Que cherchiez-vous donc, maître? fit-elle avec un accent de soumission passionnée qu'elle n'avait qu'avec lui.

— Le moyen de t'envoyer à Saint-Lazare cette nuit même et de t'en faire sortir quand bon me semblera, c'est-à-dire lorsque Antoinette n'y sera plus.

— Ah! fit Vanda, et quel est-ce moyen?

— Tu verras, car nous attendons un troisième convive.

— Noël?

— Non, une femme.

Le major s'était fait servir à souper et avait demandé trois couverts.

— Je t'engage, dit-il à la Russe, de ne bouder ni les buissons d'écrevisses, ni la volaille truffée qu'on va nous servir, car demain sera jour de jeûne pour toi.

Ils étaient à table depuis quelques minutes lorsqu'on frappa à la porte du cabinet.

— Entrez! dit Rocambole.

La porte s'ouvrit, et la marchande de tabac de la rue Montorgueil parut.

Que se passa-t-il alors entre ces trois personnages. Il serait assez difficile de le raconter; mais, une heure après, c'est-à-dire vers une heure et demie du matin, Vanda sortit du café Anglais par l'escalier de la rue Favart, et jeta dans l'allée sa sortie de bal.

Ce qui fit qu'elle se trouva décolletée, tête nue, en robe de soie, sur le boulevard.

L'Opéra était fermé depuis deux heures, on n'était pas encore au carnaval, et il était impossible d'admettre qu'une femme comme il faut pût se trouver ainsi à pied, par une nuit de brouillard humide, les épaules nues, si quelque mystère n'était pas à éclaircir.

Elle aperçut deux sergents de ville et se mit à courir comme si elle eût voulu les éviter.

Les sergents de ville se mirent à la poursuite de la fugitive et la rattrapèrent devant le café Riche, au coin de la rue Le Peletier, juste au moment où deux jeunes gens l'abordaient et lui disaient sans façon :

— Viens-tu souper?

En voyant les sergents de ville, Vanda jeta un cri.

L'un d'eux la saisit par le bras, et lui dit :

— Où allez-vous?

— Laissez-moi, fit-elle en jouant l'effroi le plus grand.

— Où allez-vous et d'où venez-vous? répéta le sergent de ville.



LA CHIVOTTE.

— Je vous en supplie, laissez-moi, dit-elle avec l'accent de la prière; je rentre chez moi.

— Dans ce costume?

— J'ai perdu mon manteau.

Les deux jeunes gens s'étaient arrêtés à trois pas de distance, et disaient en riant :

— Elle a de l'aplomb, la petite.

Le sergent de ville est un brave homme qui s'occupe simplement de la police des rues et est fort peu au courant des mœurs nocturnes des viveurs des boulevards.

— D'où venez-vous? insista celui qui avait saisi Vanda par le bras.

— De la Maison-d'Or, répondit-elle.

— Où demeurez-vous?

— Je ne puis vous le dire.

Comme elle faisait cette réponse, une femme traversa le boulevard et vint passer tout auprès.

Elle portait un chapeau fané, un châle à carreaux et avait l'air d'une marchande à la toilette revenant d'une soirée de famille.

Jetant les yeux, comme par hasard, sur Vanda, elle poussa un cri.

— Ah! voleuse! dit-elle.

Ce mot coupa court à l'hésitation du sergent de ville.

— Vous connaissez cette femme? dit-il.

— Oui, dit la femme au châle tartan.

— Ce n'est pas vrai, dit Vanda, je n'ai jamais vu madame.

— En voilà de l'aplomb! s'écria la femme au tartan, qui, on le devine, n'était autre que la marchande de tabac, et jouait un rôle dans la comédie imaginée par Rocambole.

Puis, s'adressant au sergent de ville :

— N'allez pas lâcher madame, au moins, car, aussi

Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.

vrai que je suis une femme établie et que voici mon nom et mon adresse, « madame Gouleau, débitante de tabac, rue Montorgueil. » cette femme est une voleuse à la tire et elle m'a escroquée hier encore.

— Cette femme ment! disait Vanda.

Les deux jeunes gens qui d'abord l'avaient invitée à souper avec un tel sans-façon se tenaient à distance, peu soucieux de lui venir en aide.

— Voyons? reprit le sergent de ville, voulez-vous, oui ou non, me dire d'où vous venez?

— De la Maison-d'Or, répondit-elle.

— Alors on vous y connaît.

— Oh! certainement.

— C'est ce que nous allons voir, dit l'agent de police qui lui fit rebrousser chemin.

Or, le chasseur qui se tient au bas de l'escalier du restaurant célèbre était à son poste depuis minuit moins un quart et manifesta un profond étonnement quand on lui demanda s'il avait vu entrer ou sortir Vanda, et il finit par déclarer ne l'avoir jamais vue.

La marchande de tabac, qui les avait suivis, ne cessait de répéter qu'elle avait été volée.

Vanda persistait dans ses affirmations; les gens du restaurant niaient toujours connaître cette femme.

Ce que voyant, le sergent de ville, qui n'était pas très-patient, emmena Vanda au poste de la rue Drouot et prit note de l'accusation portée par madame Gouleau, débitante de tabac, rue Montorgueil.

Comme elle s'y attendait, Vanda passa le reste de la nuit et ne fut dirigée sur le dépôt, au petit jour, qu'après avoir de nouveau refusé énergiquement de faire connaître son nom et son domicile.

Comme en hiver surtout, la police opère presque chaque nuit des arrestations de cette nature, personne à la préfecture ne se montra surpris de voir arriver Vanda.

La jeune femme avait su se donner un air effronté et mystérieux tout à la fois, qui semblait défier les plus minutieuses investigations. A six heures du matin, elle subit cet interrogatoire sommaire à la suite duquel les prisonniers sont relâchés ou retenus définitivement et dirigés sur une prison quelconque.

Interrogée par un jeune magistrat, elle répondit qu'elle ne pouvait dire ni son nom ni son adresse, et que de son silence dépendait sa position.

Ceci était assez admissible, si on prenait Vanda pour ce qu'elle paraissait être, une femme de mœurs douteuses.

Quant à l'accusation de vol, elle se défendit pour la forme, ayant soin de laisser planer un soupçon dans l'esprit du magistrat.

Enfin, et ceci décida de son arrestation définitive, ayant tiré son mouchoir de sa poche, elle laissa tomber sur le parquet un jeu de cartes.

On la fouilla et on la trouva nantie d'une certaine somme en or et en menue monnaie.

Alors, pour le magistrat, la chose ne fut plus douteuse : cette femme, qui persistait à s'envelopper d'un profond mystère, sortait d'une maison de jeu clandestine, et il signa l'ordre de la transférer à Saint-Lazare.

Alors seulement Vanda respira ; car plusieurs fois, en dépit de ses efforts, elle avait vu le moment où on allait la remettre à la liberté.

A midi, c'est-à-dire vingt-quatre heures après Antoinette, Vanda arrivait à son tour à Saint-Lazare.

Comme elle était toujours en robe de bal, les épaules nues, et qu'elle grelottait, elle demanda comme une faveur d'autres vêtements, avant même de sortir du greffe, ce qui lui fut accordé.

On lui apporta le costume de la prison, et une religieuse la fit entrer dans une de ces chambres décrites par Antoinette, et qui servent de dépôt provisoire.

On avait pris à Vanda l'argent qu'elle avait sur elle ; mais comme rien ne prouvait qu'il ne lui appartînt pas, on devait le remettre au directeur de la prison.

Seulement on ne lui avait pas ôté un grand peigne en or qui retenait son épaisse chevelure.

Elle l'ôta elle-même et le remit à la religieuse :

— Ma sœur, lui dit-elle, je ne resterai pas longtemps ici, car bien certainement on viendra me réclamer. Cependant, comme on m'a pris tout mon argent, vous seriez bien aimable de faire vendre ce peigne à mon profit.

— J'en parlerai au directeur, répondit la religieuse, dont l'attention, toute concentrée sur ce peigne, ne se porta point sur une grosse épingle longue de trois pouces, à tête noire et de la grosseur d'une noisette, que Vanda fit disparaître lestement sous les flots épais de sa chevelure.

Cette épingle, Rocambole la lui avait donnée au moment où elle quittait le café Anglais en lui disant :

— Prends bien garde qu'on ne te la prenne, car si cela arrivait, tu serais entrée pour rien à Saint-Lazare.

Une fois revêtue du costume de la prison, Vanda fut conduite au réfectoire, où on lui donna une portion de légumes, et de là à l'atelier de travail.

XLVII

Camellia s'était jetée dans la dévotion depuis que ses charmes s'étaient évanouis.

Qu'était-ce que Camellia?

On vous eût dit, il y a trente ans, au bal du Vaux-Hall, que c'était une piqueuse de bottines célèbre par sa danse équivoque.

Sept ou huit ans plus tard, on eût songé à une courtisane de bas étage, mais belle encore, en entendant prononcer ce nom.

Plus tard, il avait été répété à la huitième chambre de la police correctionnelle comme le sobriquet de la fille Adelaïde Montain, reprise de justice et voleuse à la carre émérite.

Maintenant, l'être qui répondait à ce nom de guerre était une vieille et hideuse créature qui, ne trouvant plus à gagner sa vie autrement, s'était résignée à devenir servante dans cette maison où elle avait été si longtemps prisonnière.

Camellia était la *détenue volontaire* dont la belle Marton avait parlé à Antoinette, et qui devait se charger de sa lettre pour M. Agénor, la faire tenir à Malvina, qui, à son tour, la donnerait à un certain Auguste, au parloir, le dimanche après la messe.

Cette femme, qui avait été belle, était maintenant horrible.

Elle avait eu, à quarante ans sonnés, la petite vé-

rôle, qui l'avait défigurée complétement et lui avait fait perdre un œil.

En outre ses cheveux, jadis d'un blond magnifique, avaient blanchi par places et lui donnaient une expression étrange.

On eût dit la crinière emmêlée d'un vieux lion.

Cette femme s'était jetée dans la dévotion, — mais à la façon de ses pareilles, avec une bonne foi qui pactisait avec tous ses mauvais instincts.

Elle avait conservé ses relations avec ses pareilles, se chargeait de leurs commissions, les aidait à tromper la surveillance et à frauder les règlements.

Cependant, comme elle conciliait très-habilement tout cela avec ses patenôtres, elle avait su capter la confiance des religieuses, et on lui permettait le dimanche de rester à la chapelle une partie de la matinée, et d'y entendre les deux messes qui s'y célèbrent à une heure de distance, car la chapelle est trop petite pour contenir toutes les prisonnières à la fois.

Saint-Lazare a deux aumôniers.

La belle Marton savait tout cela, lorsqu'elle avait assuré à Antoinette que sa lettre pourrait sortir de Saint-Lazare.

Camellia, le dimanche matin, était occupée à l'infirmerie ; elle faisait de la tisane pour les malades.

La belle Marton se plaignit d'un fort mal à la gorge, s'adressa à la sœur Marie, et obtint la permission d'aller boire un verre de tisane dans le laboratoire.

Cette permission était une véritable faveur.

La température de ce laboratoire est très-élevée et les pauvres detenues qui parviennent à y pénétrer s'approchent en toute hâte des fourneaux pour dégourdir leurs mains roidies par le froid.

Le dimanche, du reste, est un jour où la surveillance est plus indulgente. On ne travaille pas, mais les détenues peuvent se réunir dans les ateliers et causer avant et après la messe.

C'est le jour où elles ont de la viande et du vin.

Quand la belle Marton entra dans le laboratoire, Camellia s'y trouvait seule.

L'interne de service était dans la salle voisine, et une femme qui était adjointe à Camellia balayait le corridor devant la porte.

La belle Marton s'approcha :

— Donne-moi un bol de tisane, Mélie, lui dit-elle.

— Tiens! fit la détenue volontaire, c'est toi, Marton?

— Oui.

— Tu es donc revenue?

La belle Marton se mit à rire.

— Tu sais bien, dit-elle, que je vais et viens toujours, moi.

— C'est comme moi dans mon temps, murmura Camellia.

La belle Marton se baissa, passa la main dans son bas et en retira quarante sous et la boulette blanche qui représentait la lettre d'Antoinette.

— Ne flânons pas, dit-elle, je suis venue pour affaires.

— Ah! fit la vieille qui étendit avec avidité sa main vers la pièce de quarante sous. Tu as une commission pour la *première?*

— Non, pour la *deuxième*, répondit la belle Marton. Je suis dans la première.

— Tu n'es donc pas ici pour faire plaisir à M. le préfet? ricana Camellia.

— Non; c'est un *curieux* qui m'a *bloquée.*

— C'est plus grave, ma fille, dit sentencieusement Camellia. Tu en auras pour six mois peut-être.

— Ou pour deux ans, murmura Marton avec insouciance. Maintenant, allons vite, et ne parlons pas de moi. Malvina est à la deuxième.

— Oui, je l'ai aperçue dimanche dernier à la messe.

— Tu lui donneras ça.

Et la belle Marton mit la boulette dans la main qui renfermait déjà la pièce de quarante sous.

— Est-ce pour elle?

— Non, c'est pour M. Agénor, retiens bien ce nom.

— C'est facile, j'ai eu un amoureux dans ma jeunesse qui s'appelait comme ça. Agénor, je ne connais que ça. Quelle rue?

— Rue de Suresnes. Tu songeras au petit bleu, et vingt et un, tu te souviendras du *misti.*

— Un joli jeu, dit Camellia. Malvina va donc sortir?

— Non, mais elle verra Auguste aujourd'hui.

— Ah! c'est juste, dit la vieille infirmière. Pourvu que Malvina n'oublie ni le nom, ni l'adresse.

— Elle a bonne mémoire, dit la belle Marton.

Une sœur entra dans le laboratoire, Marton avala son bol de tisane et s'en alla, échangeant un dernier signe d'intelligence avec Camellia.

Celle-ci, à neuf heures précises, était à la chapelle, tout auprès du banc des religieuses.

Elle entendit la messe avec recueillement; puis, comme le service divin était fini, au lieu de se lever, elle se pencha vers une des surveillantes et lui dit :

— Je n'ai pas fini mes prières, ma sœur; voulez-vous me permettre de rester?

La sœur n'y vit aucun inconvénient et accorda la permission.

Camellia se remit à genoux, la première section s'en alla, et le tour de la deuxième arriva.

Dans l'intervalle, la détenue volontaire avait changé de place; elle s'était agenouillée tout au bas de la chapelle, auprès de la porte par où entrent les femmes de la seconde section.

Quand celles-ci arrivèrent deux par deux, Camellia leva la tête et les regarda successivement, échangeant un petit salut avec la plupart, car elle les reconnaissait presque toutes.

Enfin elle aperçut Malvina, une belle brune à l'air résolu et à la physionomie, qui n'était pas dépourvue de franchise.

— Viens auprès de moi, fit Camellia d'un clignement d'yeux.

Malvina comprit et vint s'agenouiller tout à côté de la vieille détenue.

Celle-ci ouvrit son livre de messe, et, tandis que les prisonnières, conduites par les sœurs, entonnaient un chant religieux, elle dit tout bas :

— Marton est ici!

Malvina tressaillit et répondit :

— A la *première?*

— Oui.

— La malheureuse! elle aura été prise avec la bande à Polyte.

— C'est possible, répondit Camellia. As-tu bonne mémoire?

— Si c'est pour Marton la belle, oui, répondit Mal-

vina. Je me ferais couper en morceaux pour elle, la pauvre chatte!

Camellia lui glissa la boulette dans la main.

— Auguste viendra te voir, n'est-ce pas?

— Je crois bien. Il n'y manquerait pas pour cent mille francs.

— Il faut que ton Auguste mette cet oiseau à l'air, poursuivit Camellia.

— Pour qui?

— Agénor, rue de Suresnes, 21.

— Je m'en souviendrai. A midi, je verrai Auguste; à deux heures, le poulet battra de l'aile.

— As-tu des commissions pour Marton? demanda Camellia.

— Elle n'a peut-être pas d'argent, la pauvre petite!

— Je ne sais pas.

— Moi, j'en ai. Fourre ce jaunet dans ton bas pour elle.

Camellia prit le louis et se remit à écouter la messe dévotement.

. . . .

L'enveloppe cachetée à la cire qui renferme une lettre n'est pas plus sacrée que la boulette roulée pour les prisonniers.

Ce moyen de correspondance, usité dans les prisons et les bagnes, n'a jamais été violé.

L'intermédiaire, et souvent il y en a plusieurs, se ferait un cas de conscience d'ouvrir cette lettre d'une forme nouvelle pour savoir ce qu'elle contient.

La boulette passe de main en main, accompagnée de l'adresse donnée verbalement, et elle arrive intacte à son destinataire.

Malvina, en sortant de la chapelle, fut conduite au réfectoire, puis au préau, et elle y était depuis dix minutes lorsque son nom retentit au seuil du corridor qui y donnait accès.

— Malvina, disait une sœur, on vous attend au parloir.

Malvina gagna le corridor où se trouvaient déjà réunies trois autres détenues, car on les mène au parloir par escouades, et elle suivit la surveillante qui se mit à leur tête, son trousseau de clefs à la main, ouvrant et refermant chaque guichet.

Le parloir était plein, et il s'y faisait un bruit d'enfer.

Visiteurs et visitées, abrités derrière leurs grillages respectifs, échangeaient avec volubilité des exclamations, des compliments, des consolations et des espérances.

On eût dit une pension de collégiens à l'heure de la récréation.

Le hasard semblait servir Malvina et par conséquent Antoinette, car Auguste, le visiteur, s'était appuyé tout contre la porte et se trouvait par conséquent au bout du parloir. Malvina vint se placer vis-à-vis, et avant qu'Auguste eût eu le temps de parler, elle lui dit :

— Regarde donc comme j'ai mal aux dents; une rude fluxion, va!

Auguste vit alors que Malvina avait quelque chose dans la bouche, sous la joue gauche, — celle que ne pouvait voir le sous-brigadier qui est chargé de surveiller le parloir et qui se tient derrière la porte.

Auguste comprit.

Malvina s'appuya le front contre le grillage, puis, au moment où le sous-brigadier ouvrait la porte pour laisser sortir un visiteur, elle fit de sa bouche une sarbacane, et lança sa boulette à travers les deux grillages avec tant d'adresse et de précision qu'elle tomba dans les deux mains d'Auguste, réunies en corbeille.

— De la part de Marton, dit-elle, M. Agénor, rue de Suresnes, numéro 21.

— C'est bon, répondit Auguste, on ira.

Le sous-brigadier referma la porte et se retourna vers le parloir, mais il n'avait rien vu.

XLVIII

Tandis que la lettre d'Antoinette sortait de Saint-Lazare, dans la poche de M. Auguste, une scène d'un autre genre avait lieu au préau de la prévention, où les détenues venaient de se rendre.

Madeleine la Chivotte pérorait au milieu d'un groupe de voleuses.

— Voici maintenant, disait la Chivotte, que Saint-Lazare va devenir une maison d'aristos.

Si on écoutait mademoiselle Marton, il n'y aurait plus ici que des jeunes filles honnêtes et des femmes du grand monde.

Vous savez cette petite brune qui a les yeux baissés comme une sainte et qui s'est fait mettre à la pistole; voilà-t-y pas que la belle Marton dit que c'est la fille d'un prince russe. Excusez!

Les voleuses se mirent à rire.

— Non, parole d'honneur! reprit la Chivotte, c'est trop drôle!... Il y a ici des comtesses, des baronnes, que sais-je?

Ce qui ne m'empêche pas de la connaître, moi, cette petite!

— Ah! tu la connais? dirent plusieurs voix.

— C'est la maîtresse de Polyte, donc!

— Et elle a *goupiné*?

— Comme vous et moi, comme tout le monde, donc! Les maîtresses à Polyte, toutes voleuses.

— Pourquoi donc alors Marton dit-elle que ça n'est pas vrai?

— C'est rapport à moi, répondit Madeleine la Chivotte. Nous sommes ennemies, Marton et moi.

— Mais, dit une autre détenue qu'on appelait la Simonne, tu lui en veux donc, à cette petite?

— Moi, non, dit la Chivotte.

— Pourquoi donc alors, si tu ne lui en veux pas, parlais-tu ce matin de l'assommer avec ton sabot, si elle sortait de la pistole et descendait dans le préau?

— C'est parce qu'elle fait sa tête.

— Moi, dit la Simonne, je croirais plutôt autre chose.

— Quoi donc? demanda Madeleine avec aigreur.

— Que Marton dit la vérité, que Polyte et les autres, et toi avec, vous avez *renardé*...

— Trahir les amis, jamais!...

— ... Pour faire enfermer cette petite. J'étais au dépôt quand vous êtes arrivées toutes trois de là-bas, dit la Simonne, et je l'ai bien vue cette petite. Faut pas avoir appris le piano pour voir qu'elle ne sait rien de rien... Quand on parle *comme les camarades* devant elle, elle vous ouvre de grands yeux bêtes, preuve qu'elle ne comprend pas...



Le parloir des prisons.

— Et moi je dis, s'écria la Chivotte avec colère, que c'est une *goupineuse* comme nous.

— Alors elle vole dans les pensionnats de jeunes filles, ricana la Simonne. C'est un art d'agrément qu'on lui a fait apprendre, probablement.

— Si tu ne te tais pas, toi! exclama la Chivotte, qui menaça la Simonne du poing, tu verras ..

La Simonne était une petite femme maigrelette et déjà vieillotte qu'on eût jetée à terre en soufflant dessus; la Chivotte, au contraire, était bien bâtie et assez forte. La Simonne eut peur et se tut.

Alors la Chivotte recommença ses criailleries.

— Et cette autre qui se promène là bas, toute seule, dit-elle, c'est encore une duchesse, n'est ce pas?

Elle montrait une détenue qui marchait à pas lents, à l'extrémité du préau, au bas de l'escalier.

Cette femme, qui était toute seule, paraissait vouloir éviter tout contact avec les autres détenues.

— Elle est arrivée ce matin, dit une des prisonnières.

— C'est une femme de la haute, elle était en robe de bal. Je l'ai vue, moi, dit la Simonne, qui ne voulait pas se brouiller avec la Chivotte et cherchait à lui plaire maintenant.

— C'est une voleuse comme nous, dit Madeleine.

— Moi, fit une autre détenue, je crois savoir ce que c'est.

— Ah!

— C'est une femme mariée que son mari a envoyée ici.

— T'es bête, dit la Chivotte; faudrait qu'il l'eût fait condamner pour cela, et alors elle ne serait pas avec nous; elle serait avec les *jugées*.

— C'est juste, observa la Simonne.

— Je vous dis que c'est une *goupineuse* comme nous dit la Chivotte. Encore une qui fait sa tête. Madame est jolie, madame a travaillé dans le grand. , elle nous méprise!

Ces mots occasionnèrent un murmure parmi les détenues.

— Voulez-vous que nous l'*embêtions* un peu? reprit la Chivotte.

— Oui, oui, dirent plusieurs voix.

La Chivotte se mit à la tête d'une petite troupe composée des plus turbulentes, et marcha droit à la femme solitaire.

On l'a deviné, c'était Vanda.

Vanda, qui cherchait Antoinette parmi ces cent cinquante femmes, et à qui nul indice ne la révélait.

— Bonjour, chère duchesse, dit la Chivotte quand elle fut tout près d'elle.

Vanda parut n'avoir pas entendu, et elle continua à se promener.

Mais Madeleine ne se tint pas pour battue; elle alla se placer vis-à-vis de Vanda, qui alors fut obligée de s'arrêter.

— Pardon, duchesse, dit-elle.

— C'est à moi que vous parlez? fit Vanda d'un ton glacé.

— Oui, duchesse.

— Vous vous trompez, dit la Russe avec une politesse calme, je ne suis pas duchesse.

— Tiens! je l'aurais cru...

— Je suis comtesse, ajouta-t-elle. Que voulez-vous?...

— Peste! grommela la Chivotte un peu interdite, c'est donc pas pour rire?

— Que voulez-vous? répéta froidement Vanda.

— Savoir pourquoi vous êtes ici.

— Et vous? dit Vanda d'un ton hautain.

— Moi, dit la Chivotte, c'est parce que j'ai volé.

— Et moi, dit Vanda, c'est pour étudier les mœurs des prisons.

Et elle voulut passer outre.

Mais la Chivotte ne bougea pas.

— Ah! dit-elle, tu as l'air de nous mépriser, on dirait!

Les mauvaises têtes qui avaient suivi la Chivotte commençaient à gronder sourdement.

Vanda devina l'orage et laissa peser sur le groupe un regard qui contint les plus hardies.

— Laissez-moi passer, dit-elle à la Chivotte.

— Tu ne passeras pas! s'écria cette dernière.

Le sang de Vanda lui monta au visage; cependant elle se maîtrisa encore.

— Vous vous trompez, dit-elle; laissez-moi passer!

— Attends! attends! je vais t'arracher les yeux, exclama la Chivotte, qui retroussa ses manches.

Vanda, nous avons fait autrefois son portrait, était grande, mince, et ses petits pieds, ses mains délicates ne laissaient point soupçonner en elle une vigueur non commune.

Sa peau blanche cachait des muscles d'acier, et sa taille frêle dissimulait une force physique qui répondait à cette énergie sauvage dont elle avait si souvent donné des preuves.

A la menace de la Chivotte, sa nature de femme du Nord reprit le dessus; ses lèvres blêmirent, un frémissement imperceptible dilata ses larges narines, et elle fut prise de ce que les Russes et les Danois appellent la colère blanche.

La Chivotte fit un pas en avant, les poings serrés; mais elle n'eut pas le temps d'en faire deux.

Vanda tomba sur elle comme le tonnerre, et ce fut un drame qui passa dans un éclair.

Les femmes qui avaient suivi la Chivotte virent cette dernière prise à bras le corps, renversée, foulée aux pieds et comme broyée par cette créature délicate qu'elle avait insolemment appelée la duchesse.

La Chivotte se mit à crier comme si on la rouait vive; les surveillantes accoururent.

Mais alors il arriva ce qui arrive presque toujours; l'opinion publique fut pour le vainqueur. Les voleuses qui, deux minutes auparavant, étaient décidées à faire un mauvais parti à la nouvelle venue, se rangèrent de son côté, et vingt voix s'écrièrent en même temps :

— Ma sœur, c'est Madeleine qui a commencé.

En même temps, une autre femme qui arrivait en ce moment dans le préau secourut.

C'était la belle Marton.

— Ah! dit-elle avec satisfaction, il paraît que cette mauvaise gale a déjà trouvé sa maîtresse?...

Et saluant Vanda, qui demeurait calme et hautaine à présent :

— Madame, je vous en fais bien mon compliment, aussi vrai que je me nomme la belle Marton.

La Chivotte avait reçu deux ou trois coups de sabots sur le visage, et le sang coulait en abondance; mais les témoignages des détenues se trouvant en faveur de Vanda, ce fut elle que les sœurs emmenèrent.

— Ah! canaille! ah! duchesse sans le sou! hurlait la Chivotte en s'en allant, et quand tu sortiras, je te ferai rosser par mon homme!

Vanda haussa les épaules et continua sa promenade.

D'autres surveillantes arrivèrent et dissipèrent le rassemblement.

Alors Vanda s'approcha de Marton, qui s'arrêta toute flattée devant elle, tant, sur les natures vulgaires, la force physique a d'empire et de fascination.

— C'est vous qui vous nommez la belle Marton? lui dit-elle.

— Oui, madame, répondit la voleuse, à qui Vanda inspira tout à coup une sorte de respect.

— Il y a trois jours que vous êtes ici, n'est-ce pas? et vous avez été arrêtée avec une jeune fille appelée Antoinette?

— Vous la connaissez! exclama Marton.

Et dans son accent, il y eut un tel enthousiasme de dévouement, une telle chaleur d'amitié, que Vanda comprit tout de suite qu'elle avait en elle un auxiliaire.

— Je suis venue ici pour la sauver, répondit-elle.

A ces mots, la belle Marton se précipita sur les mains de Vanda et les porta à ses lèvres.

XLIX

Vanda posa un doigt sur sa bouche

— Chut! dit-elle.

Puis elle entraîna la belle Marton dans un coin du préau :

— Je suis ici depuis hier, dit-elle, et je ne me suis fait arrêter que pour voir Antoinette et favoriser son évasion.

La belle Marton secoua la tête.

— On ne s'évade pas de Saint-Lazare, dit-elle.

— Ordinairement, non; mais, pour cette fois, ce sera une exception à la règle, dit Vanda avec un calme qui impressionna vivement la belle Marton.

— Qui donc êtes-vous? fit-elle avec un étonnement mêlé d'admiration.

— Une femme qui veut sauver Antoinette, répondit Vanda; et pour cela, il faut que je la voie; où est-elle?

— A la pistole. C'est moi qui fais son ménage dit la belle Marton avec fierté.

— Pouvez-vous me conduire auprès d'elle?

— Non, mais elle peut descendre dans le préau.

— Alors, allez la chercher.

— Dites-moi vite votre nom.

— C'est inutile. Dites-lui seulement que je viens de la part de Milon; elle saura ce que cela veut dire.

La belle Marton ne se fit pas répéter le nom; elle quitta le préau, tandis que Vanda, que l'on considérait maintenant avec un respect mêlé de crainte, reprenait sa promenade solitaire.

Les détenues ordinaires ne peuvent pas monter aux pistoles, mais celles des pistoles peuvent, à certaines heures, descendre dans le préau.

La belle Marton se fit ouvrir, en sa qualité de femme de ménage d'une pistolière, et monta précipitamment auprès d'Antoinette.

Antoinette lisait un livre de piété que lui avait donné sœur Marie.

Marton entra d'un air de mystère :

— Ma chère demoiselle, dit-elle, votre lettre est partie...

— Ah! fit Antoinette dont le sourire s'illumina.

— Mais ce n'est pas de votre lettre qu'il s'agit, en vérité!

— Et de quoi donc?

— Il y a ici, depuis hier, une femme qui vous connaît.

— Moi?

— Et qui veut vous faire évader. C'est difficile; mais c'est égal, j'ai une fière confiance en elle, moi, dit naïvement la belle Marton.

— Je ne connais aucune femme, dit Antoinette, étonnée et pleine de défiance. C'est quelque nouveau piége qu'on me tend.

— Cependant, reprit Marton, elle m'a dit qu'elle venait de la part de Milon.

Ce nom produisit sur Antoinette un choc électrique :

— Milon! s'écria-t-elle, Milon! Elle vient de sa part?

— Oui.

— Où est-elle donc, mon Dieu?

— Au préau, où elle vous attend.

Antoinette se leva vivement.

— Est-ce que je puis y descendre? dit-elle.

— Oui, en demandant la permission à sœur Marie, qui ne vous la refusera pas.

— Mais, fit Antoinette avec inquiétude, si cette horrible femme vient encore m'insulter?

Elle faisait allusion à Madeleine la Chivotte.

— N'ayez pas peur, dit-elle. Elle a reçu une rude tripotée tout à l'heure, et elle est à l'infirmerie où on lui bassine le nez.

Antoinette suivit la belle Marton, et toutes deux obtinrent facilement l'autorisation de descendre au préau. Vanda avait eu toutes les peines du monde à tenir à distance non plus des prisonnières qui lui étaient hostiles, mais des enthousiastes et des fanatiques, désireuses de se lier avec une femme qui avait sous son apparence délicate une si magnifique vigueur.

Il avait fallu son ton sec, son regard hautain, son geste de femme supérieure pour les empêcher de se grouper en masse autour d'elle.

Cependant, depuis que la belle Marton était partie, Vanda, qui avait sur son visage le calme menteur de son maître Rocambole, était en proie à une vive impatience.

Elle voulait voir Antoinette, et se figurait une grande et pâle jeune fille, noyée de larmes et en proie au plus violent désespoir.

Tout à coup Antoinette parut appuyée au bras de Marton.

Les femmes se jugent d'un coup d'œil et avec une merveilleuse rapidité.

Vanda respira en voyant le visage calme et presque souriant de cette belle jeune fille, et fit cette réflexion :

— A la bonne heure! je devine par avance que je serai secondée. Il y a dans ces sourcils noirs, dans ce regard assuré, dans ces lèvres rouges une énergie dont nous aurons besoin.

Par contre-coup, Antoinette n'eut pas plutôt envisagé Vanda qu'elle se sentit dominée par ce regard presque despotique.

En même temps, Vanda fit quelques pas à sa rencontre, et sous la robe brune et la triste coiffure de la prisonnière, la grande dame reparut.

Elle tendit la main à Antoinette et lui dit :

— Bonjour, mon enfant.

— Bonjour, madame, répondit Antoinette, qui subit aussitôt le charme de la voix, comme elle avait subi la fascination du regard.

La belle Marton se tenait respectueusement à l'écart.

— Mon enfant, reprit Vanda, vous ne m'avez jamais vue, et cependant je ne suis ici que pour vous.

— Vous venez de la part de Milon?

— Oui.

— Ah! c'est donc vrai qu'il est à Paris... et je ne m'étais pas trompée, il y a trois jours, dit vivement la jeune fille.

— Il y était, mais il n'y est plus.

— Ah! fit Antoinette, qui eut une exclamation de douleur.

— Il est parti pour la Bretagne, à la poursuite de M. Agénor de Morlux.

A ce nom, le visage d'Antoinette s'éclaira.

— Vous le connaissez aussi? dit-elle.

Vanda ne répondit point à cette question, mais elle poursuivit :

— Car on vous a dit la vérité chez le commissaire de police. M. Agénor de Morlux était parti pour la Bretagne. Tandis que vous tombiez dans un piége, on lui en tendait un autre.

— Mon Dieu! murmura la pauvre fille, mais il y a donc des gens qui veulent empêcher notre mariage?

— A tout prix.

— Et c'est par de semblables moyens? Oh! c'est infâme!...

Puis la jeune fille eut foi dans Agénor :

— Oh! mais, dit-elle, il va revenir, et Milon et lui me feront sortir d'ici.

Vanda secoua la tête.

— Non, dit-elle, ce n'est pas lui, c'est moi.

Puis, comme un éclair de défiance semblait traverser l'esprit de la jeune fille, Vanda reprit :

— Écoutez-moi bien. Votre mère a été spoliée d'une grande fortune.

— Je le sais, dit Antoinette.

— Ce n'est pas à cause de votre mariage avec M. de Morlux que vous êtes ici.

— Ah!

— Ce sont les spoliateurs qui vous ont fait enfermer, craignant vos réclamations ; et ils es, èrent faire de Saint-Lazare votre tombeau. Il faut donc que vous sortiez d'ici sans bruit, sans éclat, et que, hors d'ici, on ne puisse retrouver vos traces.

— Mais comment?

— Je vous ferai évader.

— Est-ce possible?

Vanda eut un fin sourire.

— Tout m'est possible, à moi, et à ceux que je sers.

Antoinette la regarda avec un étonnement respectueux.

— Qui donc êtes-vous, madame? demanda-t-elle.

— Une amie d'un homme assez puissant pour avoir tiré Milon du bagne; d'un homme qui a juré de vous faire rendre votre fortune.

— Mon Dieu!

— D'un homme, acheva Vanda, qui vous est complétement inconnu, et qui cependant se dévoue à votre cause, par amitié pour le vieux Milon.

— Mais, dit Antoinette, cet homme que vous dites

puissant ne peut-il pas faire ouvrir devant moi les portes de cette prison ?

— Il le pourrait, dit Vanda.

— Alors, pourquoi dois-je m'évader?

— Parce qu'il faut que vos ennemis perdent momentanément vos traces. L'heure où les meurtriers et les voleurs seront démasqués n'est point encore sonnée.

Un soupçon traversa l'esprit d'Antoinette.

— Les meurtriers, dites-vous, madame?

— Oui, ils ont empoisonné votre mère...

Antoinette étouffa un cri et chancela. Vanda la soutint dans ses bras, puis de cette voix sonore et presque métallique qu'elle savait faire vibrer jusqu'au fond des cœurs :

— Mon enfant, reprit-elle, ce n'est plus seulement la liberté que vous devez désirer, c'est la vengeance!

— Oh! madame, dit Antoinette avec douceur, ce mot n'est pas chrétien...

— Eh bien! dit Vanda, le châtiment des coupables.

— Qui sait, fit la jeune fille, si ma mère n'a point pardonné à son lit de mort?

— Peut-être... Mais la société doit-elle pardonner aux frères qui empoisonnent leurs sœurs?

Antoinette jeta un cri d'horreur.

— C'est la vérité, dit froidement Vanda.

Les détenues, toujours à distance, observaient curieusement ces deux femmes, qui semblaient n'avoir rien de commun avec elles.

— Ces dames font salon comme au faubourg Saint-Germain, ricana la Simonne.

La belle Marton entendit ce sarcasme, bondit vers la Simonne, se déchaussa, et, brandissant son sabot comme une massue au-dessus de la tête de cette petite vieille, elle lui dit :

— Je vais faire de toi de la purée de marrons!

L

La Simonne avait toujours redouté Madeleine, mais elle avait bien plus peur encore de la belle Marton, qui passait pour avoir un poignet de fer.

Aussi se tut-elle comme par enchantement, après avoir balbutié quelques excuses.

— Tu as de la chance, dit la belle Marton, que j'aie peur en ce moment d'aller au cachot, car je t'aurais mise en miettes; mais fais bien attention à ce que tu dis. Si toi ou l'une de vous a le malheur de mal parler à l'une de ces dames qui sont là-bas, je me sers de mon sabot comme d'un casse-tête, et je vous assomme toutes.

Et sur cette menace, la Marton fit une belle retraite et alla se placer fièrement à dix pas de Vanda et d'Antoinette, qui continuaient à causer à l'écart dans un coin du préau.

Vanda disait à Antoinette :

— Vous êtes, je le vois, une femme intelligente, et je vous crois une certaine énergie. Vous devez comprendre vite et bien. Or écoutez ce que je vais vous dire. Quand les voleurs ou les assassins se croient hors de danger, ils se trahissent.

— C'est assez vrai, dit Antoinette; mais où voulez-vous en venir, madame?

— A ceci. Des gens assez audacieux, assez forts pour ourdir une semblable conspiration contre vous et vous faire incarcérer à Saint-Lazare, sont capables de tout.

— Hélas! je le vois bien.

— Si on réclamait tout haut votre liberté, il faudrait les accuser, et ils sont placés en tel lieu que ni Milon, ni moi, ni celui qui nous guide, ne saurait les atteindre.

— Oui, je comprends bien ce que vous me dites, madame; mais on m'a enfermée ici parce qu'on me croyait coupable.

— Sans doute.

— Et si je m'évade, n'est-ce pas corroborer cette opinion?

— Que vous importe?

— Mais on peut me reprendre, et alors je serais jugée et condamnée.

— D'abord, je vous le promets, on ne vous reprendra pas. Ensuite, qui a-t-on enfermé ici? Est-ce Antoinette Miller! assurément non, puisqu'une femme appelée la Marlotte vous a réclamée comme sa fille.

— C'est vrai, dit Antoinette. Mais au milieu de ce chaos de ténèbres, il est une chose que je comprends encore moins que les autres.

— Laquelle?

— Le magistrat qui m'a interrogée a paru croire à mon innocence.

— C'est vrai.

— Et il a envoyé chercher madame Raynaud, ma mère adoptive. Pourquoi n'est-elle point venue?

— Elle est venue, dit Vanda avec un amer sourire, et elle a dit au magistrat que vous étiez bien la fille de la Marlotte et que vous entreteniez des relations avec un misérable du nom de Polyte.

— Oh! ceci est impossible! s'écria Antoinette anéantie.

— C'est impossible, et cela est vrai cependant, mais voici comment : une heure avant l'arrivée de l'homme de police qui s'est présenté chez madame Raynaud, on est venu lui présenter un billet signé de vous, un faux, mais dont l'écriture était parfaitement imitée. Sur la foi de ce billet, madame Raynaud s'est rendue à un rendez-vous imaginaire et a laissé son logement libre. Une autre vieille femme s'y est installée; c'est elle qu'on a prise pour madame Raynaud, qu'on a conduite chez le juge d'instruction, et qui a fait cette déposition qui a achevé de vous perdre.

Comprenez-vous maintenant?

Antoinette écoutait atterrée, anéantie.

— Donc, reprit Vanda, la femme qui s'échappera de Saint-Lazare ne sera pas Antoinette Miller, mais Antoinette la voleuse, la fille de la Marlotte, la maîtresse de l'ignoble Polyte. Qui donc, plus tard, oserait la reconnaître dans la baronne de Morlux?

A ces derniers mots, Antoinette tressaillit et rougit.

— Mais, dit-elle tout à coup, ma pauvre maman Raynaud, que doit-elle penser?

— Nos amis la rassureront... Maintenant, continua Vanda, il faut nous occuper de notre évasion, et pour que cette évasion ait lieu, il faut que vous soyez à l'infirmerie.

— Mais je ne suis pas malade.

— Il faut le devenir.

Antoinette se méprit à ces paroles.



Auguste ne remarqua point un homme en veste d'écurie et en bonnet anglais. (Page 139.)

— Je vous avoue, dit-elle, que je ne me sens pas assez rusée pour feindre une maladie.

— Vous serez malade réellement.

Et comme Antoinette, de plus en plus surprise, regardait Vanda, la Russe passa la main dans son épais chignon et en retira cette épingle à tête volumineuse qu'elle avait cachée avec tant de soin.

La tête de l'épingle se dévissait par le milieu comme une de ces noisettes que préparent les confiseurs, et qui contiennent des pastilles.

Puis Vanda la plaça sous les yeux d'Antoinette.

La jeune fille aperçut alors trois pilules de couleur différente : l'une brune comme du tripoli mouillé, les deux autres blanches comme de l'arsenic.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Antoinette.

— Le remède et la guérison, répondit Vanda. Si vous avalez une de ces pilules blanches qui sont à peine de la grosseur d'une tête d'épingle, vous serez prise dans quelques heures d'un malaise subit, de coliques et de vomissements. Ne vous effrayez pas, le résultat n'est pas douloureux.

— Et l'autre ? demanda Antoinette.

— L'autre, répondit Vanda, est la clef de Saint-Lazare. Vingt-quatre heures après que vous l'aurez prise, ces murs seront loin de vous.

Antoinette attachait un regard profond sur Vanda.

— Ne me trompez-vous point ? dit-elle enfin.

— Je m'attendais à cette question, répondit Vanda avec un sourire, et je vais y répondre. Tenez...

Et elle approcha une des pilules blanches de ses lèvres.

— Que faites-vous ? demanda vivement Antoinette.

— Je vous donne l'exemple.

Et Vanda avala le petit grain de poudre blanche

— Mais vous voulez donc être malade aussi ?

[illegible] et Comp., rue du Bac, [illegible]

— Il le faut pour que je vous sauve; il faut que j'aille comme vous à l'infirmerie.

— Pardonnez-moi, madame, dit Antoinette, d'avoir hésité un moment, en souvenir de tous les piéges dans lesquels je suis tombée depuis trois jours, et malgré le nom de mon cher Milon que vous avez prononcé en venant à moi.

Et Antoinette prit la seconde pilule et imita Vanda.

Celle-ci revissa alors la tête de l'épingle et la cacha de nouveau dans les flots serrés de sa chevelure.

La cloche se fit entendre, annonçant que l'heure de la promenade était passée.

Les détenues quittèrent le préau et se rendirent dans les ateliers.

Le dimanche est jour de repos à Saint-Lazare; mais les règlements veulent que les prisonnières demeurent dans les ateliers, où leur temps est occupé à de pieuses lectures.

La Chivotte avait été pansée et on l'avait renvoyée au préau.

Quand elle passa près de la belle Marton, elle lui dit :

— Tu as tort de te mettre contre moi, Marton, car cela te jouera un mauvais tour. Nous avons de rudes atouts dans notre jeu.

— Tu conviens donc que tu joues un jeu? fit Marton.

— Eh bien! oui, j'en conviens. Après? fit-elle avec insolence.

— Alors, ce n'est pas moi qui dois avoir peur : c'est toi.

— Et pourquoi donc?

— Parce que ton compte sera bientôt réglé quand tu sortiras d'ici.

— J'en sortirai plus tôt que tu ne penses va ; et toi aussi, si tu veux être avec nous, il y a *gras*.

La belle Marton contint un geste de colère, sut conserver un air calme à sa physionomie, et dit tranquillement :

— Eh bien!... on verra...

Et, comme elles n'étaient pas dans le même atelier, bien que dans le même corridor, elle laissa la Chivotte dans l'espérance qu'elle allait retirer sa protection à Antoinette.

— On ne sait pas, se dit-elle. Avec des gens comme ça, il faut être malin.

Vanda faisait partie du même atelier que la belle Marton. Mais comme elles étaient assises sur des bancs différents, il leur fut impossible de causer jusqu'à l'heure du repas du soir.

Quant à Antoinette, elle était remontée dans sa pistole.

. . . .

Or le soir, vers huit heures, comme le médecin en chef de la prison rentrait après avoir passé l'après-midi en ville, un interne accourut tout effaré dans son cabinet.

— Monsieur, lui dit-il, le choléra est dans la prison.

— Le choléra! dit le médecin d'un air incrédule.

— Oui.

— Avez-vous bien tout votre bon sens?

— Venez, dit l'interne, venez, monsieur, vous en jugerez... Il y a aux pistoles une jeune fille qui est entrée il y a deux jours et qui se tord dans les convulsions.

Le docteur accompagna l'interne et trouva Antoinette qui se roulait sur son lit en poussant des cris.

Sa face était déjà violacée, et ses mains et ses épaules commençaient à noircir.

En outre, elle avait été prise de vomissements violents.

Le docteur faillit partager l'opinion de l'interne; mais, s'étant fait montrer la langue de la jeune malade et ayant aperçu des taches rouges à peu près semblables à des boutons de petite vérole, il s'écria :

— Ce n'est pas le choléra, mais une maladie indienne, dont il n'y a peut-être jamais eu d'exemple en Europe.

— Alors, dit l'interne, il y en aura deux. Car il y a une autre femme qui vient, en bas, dans une des salles de la prévention, de manifester les mêmes symptômes alarmants.

Le docteur, stupéfait, prit les deux mains d'Antoinette, la fit asseoir sur son séant, et se prit à l'examiner avec une attention pleine d'inquiétude.

LI

Tandis qu'Antoinette était atteinte de cette maladie singulière produite par les grains de poudre blanche et qui devait la faire conduire à l'infirmerie, sa lettre avait franchi les murs de Saint-Lazare, dans la poche d'Auguste.

Qu'était-ce qu'Auguste?

On devine qu'un homme qui vient à Saint-Lazare visiter une femme du genre de Malvina ne peut appartenir qu'au rebut de la société.

Auguste était un garçon de vingt-huit ans, charpentier de son état, mais ne travaillant plus depuis longtemps et ayant fait à peu près tous les métiers, sauf un métier honorable.

Cependant, jusque-là, il ne s'était point assis sur les bancs de la police correctionnelle, mais il avait dû son salut à plusieurs hasards heureux.

La seule chose qui relevait un peu cet homme tombé dans la pire espèce, c'était cet amour même qui avait commencé par l'avilir.

Auguste était un honnête ouvrier quand il avait connu Malvina.

Cette femme avait su lui inspirer une de ces passions d'autant plus profondes qu'elles sont calmes et sans accès de fièvre.

Elle avait acquis sur lui un empire absolu, et, le bien comme le mal, il le faisait sur un signe d'elle.

Or, Malvina lui avait dit : « Tu porteras cette lettre rue de Suresnes, 21, et tu la remettras en mains propres à M. Agénor. » En présence des galères et même de l'échafaud, Auguste aurait rempli sa mission.

Il s'en alla donc, en quittant Saint-Lazare, tout droit rue de Suresnes.

Ce nom d'Agénor ressemblait pour lui tellement à un nom de guerre, qu'il s'imagina que celui qui le portait était un homme comme lui, sans profession avérée, et qui devait être attaché par le cœur à quelque créature du genre de Malvina.

Aussi, lorsqu'il arriva à la porte du nº 21 de la rue de Suresnes, fut-il un peu surpris de voir une maison

de belle apparence, et où ne pouvaient guère demeurer des gens de son espèce.

Il hésita donc un moment, puis il fit cette réflexion que peut-être Agénor était un palefrenier, car il y avait des écuries dans la cour.

Donc, après avoir hésité un moment, il entra et demanda au concierge, qui était sur le seuil de sa loge :

— M. Agénor?

La mise de maître Auguste ne prévenait pas en sa faveur; il avait un gilet de velours, une grosse chaîne de chrysocale, une cravate à la Colin, et une casquette.

Aussi le concierge le toisa-t-il d'un air assez dédaigneux et lui répondit-il :

— M. le baron Agénor de Morlux est en voyage.

A ce nom, à ce titre, Auguste recula un peu stupéfait.

— Excusez! dit-il, rien que ça de chic!

— Que voulez-vous? demanda le concierge d'un air soupçonneux.

— C'est pas possible! reprit Auguste, faut que je me trompe. Est-ce que vous n'avez pas ici une autre personne du nom d'Agénor?

— Mais non, dit le concierge, c'est bien M. le baron de Morlux qui répond à ce nom.

— C'est drôle! murmura Auguste, comme se parlant à lui-même; Malvina aurait dû me prévenir.

— Encore une fois, dit le concierge, que voulez-vous?

— J'ai une lettre pour lui.

— Pour M. le baron?

— Faut croire, puisque la lettre est adressée à M. Agénor, 21, rue de Suresnes.

— Eh bien! laissez-la-moi.

— Ah! mais non, dit Auguste, Malvina m'a bien recommandé de ne la remettre qu'en mains propres.

Le concierge regardait cet homme avec un étonnement soupçonneux.

— Qu'est-ce que Malvina? dit-il enfin.

— C'est ma connaissance, une belle femme, dit Auguste avec orgueil.

— M. le baron ne doit pas connaître votre connaissance, fit le concierge avec dédain et jouant sur les mots.

— Je ne dis pas; aussi cette lettre est une commission. C'est d'une autre femme qui, sans doute, est bien avec M. Agénor, et qui pour le moment est *là-bas*.

— Qu'est-ce que c'est que ça, *là-bas?*

— Saint-Lazare, donc! fit-il.

— Mon garçon, dit sévèrement le concierge, vous êtes ici dans une maison honnête, et je vous prie de vous en aller avec ou sans votre lettre.

Mais Auguste eut un air si naïvement étonné, que le concierge vit bien que sa pudeur était peine perdue.

— De quoi? fit l'ancien charpentier, on me donne une commission, je la fais... il n'y a pas d'offense... et rien de malhonnête, il me semble.

— Je vous répète que M. Agénor de Morlux n'y est pas.

— C'est bon, je reviendrai.

— Il est en voyage...

— Quand sera-t-il de retour?

— Je n'en sais rien.

— Eh bien! dit Auguste, je reviendrai tous les jours jusqu'à ce que je l'aie vu... Quand Malvina me donne une commission, c'est sacré!...

Et il partit sans avoir montré la lettre dont il était porteur, ce qui mit le comble à la stupéfaction du concierge, attendu que cette lettre avait la forme d'une boule de pain mâché.

Auguste ne remarqua point, en sortant, un homme en veste d'écurie et en bonnet anglais, qui fumait sa pipe sur le trottoir, comme un cocher du voisinage, et qui n'avait pas perdu un mot de la conversation avec le concierge.

Cet homme se mit à le suivre.

Au bout de la rue de Suresnes, Auguste prit le boulevard Malesherbes et s'en alla en faisant tourner sa canne à la manière des compagnons, sifflant l'air du *Pied qui r'mue*.

Au coin de la rue et du boulevard, l'inconnu en veste d'écurie avisa un fiacre arrêté.

Il y monta.

— Eh! camarade, dit-il au cocher, tu vois bien ce gaillard-là?

— Oui, dit le cocher, remarquant Auguste.

— Eh bien! je te prends à l'heure; il s'agit de ne pas le perdre de vue une minute.

— C'est bien, répondit le cocher, plus flatté d'avoir à conduire un homme de sa profession exerçant dans les hautes sphères, c'est-à-dire un cocher de maison bourgeoise, que s'il avait été pris par un ministre ou un ambassadeur.

L'homme à la veste d'écurie baissa les stores rouges, et le fiacre se mit en route au galop de ses deux rosses, car Auguste marchait d'un bon pas.

Le désappointement de celui-ci était grand. Outre qu'il n'avait pu s'acquitter de la mission que lui avait donnée Malvina, il se trouvait un peu dépaysé dans ce quartier aristocratique de la Madeleine, et, après avoir hésité un moment sur la route qu'il suivrait, il remonta le boulevard Malesherbes jusqu'à la caserne de la Pépinière. Il y a en face de cette caserne une sorte de cabaret moitié crèmerie, moitié café, où se réunissent les domestiques du quartier.

Auguste avait un cousin valet de chambre qui l'y avait plusieurs fois emmené.

Moitié pour tuer le temps, — car Auguste était fort désœuvré quand Malvina était sous clef, — moitié dans l'espoir d'y rencontrer son cousin, Auguste entra.

L'établissement était presque désert, et le billard, qui se trouvait dans le fond, chômait de joueurs.

Auguste demanda un grog au vin, tira sa pipe de sa poche, et s'informa si le valet de chambre Baptistin fréquentait toujours l'établissement.

On lui répondit que Baptistin était à la campagne avec ses maîtres.

Il but donc son grog, tira de sa poche quarante sous, et il s'apprêtait à payer et à s'en aller, lorsque la porte s'ouvrit et livra passage à deux nouveaux consommateurs.

L'un était le cocher de fiacre, l'autre l'homme à la veste d'écurie.

— Viens donc, mon vieux, disait ce dernier, que je te fasse un bézigue.

— Comme tu voudras, baron, répondit le cocher, à qui, sans doute, son *bourgeois* avait fait un bout de leçon.

Tous deux ne parurent faire aucune attention à Au-

guste, qui, à ce titre de baron, s'était retourné curieusement.

On apporta aux nouveaux venus du vin cacheté, un tapis et des cartes.

— A qui fera? dit l'homme à la veste d'écurie.

— C'est à toi, Agénor, répondit le cocher de fiacre.

Auguste tourna une seconde fois la tête.

— Et le marquis? fit le cocher de fiacre, comment va-t-il?

— Il n'est plus marquis, il est vicomte. Il change de maître tous les huit jours. Ce n'est pas comme moi, qui suis chez Agénor depuis cinq ans tout à l'heure.

Auguste, à ces derniers mots, se fit cette réflexion :

— Suis-je bête! J'avais oublié qu'entre eux les domestiques se donnent les noms de leurs maîtres. La lettre que j'ai dans ma poche doit être pour ce gaillard-là.

Et il se tourna tout à fait vers les deux joueurs.

LII

Cependant Auguste était un garçon assez prudent, et avant de lier conversation avec les deux cochers, il écouta leur conversation.

— Alors, tu es bien chez Agénor, baron?

— C'est un bon garçon, et pas regardant. Avec lui, on a des profits sur tout. Je me fais mille écus par an sur les chevaux, les voitures et le fourrage.

— Tu es heureux, toi, murmura le cocher de fiacre. Nous crevons de faim, nous autres. On nous donne à présent deux sous de pourboire, sans se gêner.

— Et encore, reprit son interlocuteur, Agénor est souvent en voyage. Voici huit jours qu'il est parti. Je promène ses chevaux le matin et je n'ai plus rien à faire.

— Quelle chance!

L'homme à la veste d'écurie poussa un profond soupir.

— Tout ça, dit-il, ne fait pas le bonheur...

— Tu as des peines de cœur? fit le cocher.

— Ah! oui... et de fortes...

Auguste dressa de plus en plus l'oreille.

— Est-ce que ta particulière te rend malheureux? dit encore le cocher.

— Elle? non, la pauvre petite... c'est elle qui est malheureuse...

— Comment ça?

— Elle est *bloquée* depuis trois jours...

— Où donc?

— A Saint-Lazare.

— Qu'est-ce qu'elle a fait?

— Est-ce que je le sais, moi! Il paraît qu'elle avait de mauvaises connaissances... On a fait un vol dans sa maison... elle est accusée...

— Alors, elle est à la prévention?

— Oui.

— Et tu ne peux pas la voir?

— Ni lui écrire, ni avoir de ses nouvelles... J'en ai le cœur tout chaviré, vois-tu.

Auguste commençait à ne plus douter. Il se leva et s'approcha des deux cochers, qui parurent le regarder avec étonnement.

— Dites donc, camarade, fit Auguste, est-ce que vous n'êtes pas au service de M. de Morlux?

— Oui, mon ami.

— Où demeure-t-il donc? continua Auguste toujours prudent.

— Rue de Suresnes, n° 21. Est-ce que vous avez affaire à lui?

— Je voudrais être palefrenier, dit Auguste à tout hasard; on m'a dit qu'il y avait une place vacante chez lui.

— C'est moi que ça regarde, mon garçon. Venez me voir demain matin, et si vous savez travailler, nous nous arrangerons.

— A quelle heure?

— Entre neuf et dix, si ça vous va. Voulez-vous prendre un verre de vin?

— Ce n'est pas de refus, dit Auguste, qui vint s'asseoir à la même table.

L'homme à la veste d'écurie continua en s'adressant au cocher de fiacre :

— Elle a une amie qui est *bloquée* comme elle, mais par ordre du préfet. Celle-là, on peut la voir. J'ai envie, jeudi prochain, d'aller la demander au parloir. C'est une bonne fille, Malvina, peut-être bien qu'elle aura vu Antoinette et pourra me donner de ses nouvelles.

Cette fois, Auguste ne douta plus.

— Pardon, camarade, dit-il, vous connaissez Malvina?

— Mais oui, mon garçon Pourquoi?

— Malvina, de la rue des Filles-Dieu?

— Justement, l'amie d'Antoinette.

— Je ne connais pas Antoinette, dit Auguste, et je ne lui ai jamais entendu parler d'elle. Mais peut-être bien que cette Antoinette est une amie de Marton la Belle.

— Les deux doigts de la main, mon cher garçon...

— Alors, c'est bien ça.

— Voyons! fit le cocher avec un air de curiosité naïve, pourquoi me demandez-vous cela?

— Laissez-moi vous faire encore une question et je vous répondrai. Comment Antoinette vous appelle-t-elle?

— Agénor, donc. Vous savez, puisque vous êtes palefrenier, que nous nous donnons entre nous le nom de nos maîtres.

— Je ne suis pas palefrenier, mais je vois bien que la commission est pour vous.

— Que voulez-vous dire?

— Je suis Auguste, vous savez?

— L'Auguste de Malvina? fit le cocher qui joua une surprise joyeuse.

— Oui, moi même. Et je viens de *là-bas!*

— Ah! si vous aviez vu Antoinette?

— Non, dit Auguste; mais j'ai une lettre pour vous.

Et il tira la boulette de sa poche, et la tendit à celui qu'il croyait être le véritable Agénor...

Mais l'empressement que ce dernier mit à allonger la main fit réfléchir Auguste.

— Non, non, dit-il; pas ici.

Et il remit la boulette dans sa poche.

— Que fais-tu donc? fit l'homme à la veste d'écurie d'un ton d'humeur.

— Vous m'excuserez, dit Auguste, mais j'ai fait une



Jean le Boucher.

promesse à Malvina, et quand je promets quelque chose à Malvina, voyez-vous, c'est sacré!

— Que lui as-tu donc promis, imbécile?

— De remettre cette lettre en main propre à un homme qui s'appellerait Agénor.

— C'est moi.

— Et qui demeurerait rue de Suresnes, 21.

— Tu veux donc me faire revenir rue de Suresnes?

— Mais oui.

— Comme tu voudras, dit le faux Agénor avec calme. Nous allons y aller; mais, auparavant, buvons un coup...

Et le faux Agénor demanda une seconde bouteille.

Ceci acheva de donner de la défiance à Auguste.

Mais ce fut bien pis quand le cocher de fiacre se leva et dit :

— Voici qu'il est tout à l'heure nuit, et je n'ai pas encore étrenné. Bonsoir la compagnie...

Le départ du cocher arrangeait sans doute le faux Agénor, car il se contenta de lui tendre la main et le laissa partir, demeurant en tête à tête avec Auguste.

Mais celui-ci se leva à son tour :

— Si vous voulez votre lettre, camarade, dit-il, allons rue de Suresnes, car je ne veux pas mourir dans ce quartier.

— Tu es bien pressé...

— Faut que vous ne le soyez guère, vous, répondit Auguste, de lire la lettre de votre connaissance.

— Eh bien! allons, dit le faux Agénor, qui jeta cent sous sur la table pour payer.

Auguste le suivit hors du cabaret.

— Quand je me mettrais à courir, dit le faux Agénor, cela ne m'avancerait pas beaucoup. Veux-tu faire un crochet de cinquante pas? J'ai deux mots à dire à un camarade, dans la rue, de l'autre côté du boulevard.

— Allons! dit Auguste.

— Tu vas voir que je suis bien ce que je t'ai dit, reprit l'homme à la veste d'écurie, chemin faisant.

Et il le conduisit jusqu'à la porte de l'hôtel du vicomte Karle de Morlux, qui, on le sait, demeurait rue de la Pépinière.

L'hôtel était situé entre cour et jardin.

— Nous sommes ici chez M. le vicomte, l'oncle de mon patron, dit-il en entrant le premier sous la porte cochère.

On avait déjà vu, sans doute, cet homme entrer, car le suisse lui fit un signe de tête amical.

— Je monte un instant chez M. le vicomte, lui dit le faux Agénor. Voulez-vous me garder ce jeune homme, qui est un camarade?

— Volontiers, dit le suisse, qui avança un siége à Auguste.

Le faux Agénor traversa la cour et disparut sous la marquise.

Il n'y avait pas dix minutes que le jeune homme était installé chez le suisse, que le facteur entra et jeta un paquet de lettres et de journaux sur la table et dit :

— Pour M. le vicomte de Morlux.

Auguste fut obligé de s'avouer que sa nouvelle connaissance ne lui avait pas menti.

Pendant ce temps, le faux Agénor montait chez le vicomte de Morlux et entrait comme une bombe dans son cabinet.

— Eh bien' fit le vicomte en se levant et reconnaissant maître Timoléon dans l'homme à la veste d'écurie, qu'y a-t-il?

— Des nouvelles de la petite, monsieur.

— Comment! des nouvelles?

— Oui! une lettre adressée à M. Agénor.

— Eh bien! où est-elle cette lettre?

— Ah! dit Timoléon, nous ne la tenons pas encore.

Et il raconta succinctement ce qui venait de se passer, comment il avait abordé Auguste, et comment, au dernier moment, celui-ci s'était méfié.

— Rien n'est plus simple, dit le vicomte, je vais vous donner mon valet de chambre et il vous accompagnera rue de Suresnes: de cette façon cet homme vous trouvera installé chez mon neveu, dont j'ai les clefs.

Le vicomte sonna, son valet de chambre accourut et reçut des ordres.

Timoléon redescendit avec lui chez le suisse.

Mais, chose bizarre! Auguste n'y était plus.

— Où est-il donc? demanda Timoléon en entrant.

— Je ne sais pas, répondit le suisse, il s'était approché de la croisée et regardait dans la rue.

Tout à coup il s'est écrié :

— Mon oncle! c'est mon oncle!

Et il est sorti, en courant comme un fou, avant que nous ayons songé à le retenir.

Timoléon laissa échapper un juron et se précipita au dehors de l'hôtel; mais il eut beau regarder dans tous les sens, Auguste avait disparu.

LIII

Que s'était-il passé?

C'est ce que nous allons expliquer en deux mots.

Une fois Vands à Saint-Lazare, Rocambole ne s'était pas endormi.

Il avait fait surveiller par Noël la rue de l'Université, c'est-à-dire l'hôtel de M. le baron Philippe de Morlux, et la rue de la Pépinière, où demeurait le vicomte Karle, par un autre homme à lui.

Or, cet homme n'était autre que Jean le Boucher, ce malheureux qui remplissait au bagne les terribles et odieuses fonctions d'exécuteur des hautes œuvres, et que Rocambole avait arraché à son horrible métier pour le rendre au grand air de la liberté.

Jean était devenu pour Rocambole un véritable esclave. Sur un signe de lui, il se fût précipité dans les flammes. Cet homme, avant sa condamnation, était garçon d'abattoir. Brutal et sauvage, il n'était cependant ni méchant, ni cruel; il avait même les instincts de famille assez développés, et il avait été longtemps le soutien de sa sœur, une pauvre veuve, mère de six enfants, que son mari avait laissée dans une profonde misère.

L'aîné de ces enfants avait quinze ans quand le malheureux s'assit sur les bancs de la cour d'assises.

Son oncle avait toujours été bon pour lui; il lui avait acheté des vêtements l'hiver et donné du pain en toute saison.

L'enfant avait gardé bon souvenir de lui, et il avait bien pleuré le jour où son oncle partit pour le bagne, il y avait de cela treize ans.

L'enfant était devenu homme, et l'homme avait mal tourné, et il répondait au nom d'Auguste.

C'était ce garçon qui se vantait de l'amour de Malvina et se trouvait porteur de la lettre adressée par Antoinette à Agénor.

Quand Jean le Boucher avait été libre, il était revenu à Paris.

C'est à Paris que le forçat en rupture de ban revient toujours, — non qu'il y soit plus en sûreté qu'ailleurs, car la police parisienne est admirable, mais parce que, à Paris, il n'a à compter qu'avec elle.

En province, le forçat évadé ou libéré a pour ennemie la société tout entière; ce n'est qu'à Paris qu'il peut cacher son identité.

Donc, Jean le Boucher était revenu à Paris, et il s'était mis en quête de sa pauvre sœur.

Sa sœur était morte; ses enfants étaient dispersés un peu partout.

Le seul qu'il aurait pu reconnaître était Auguste, et Auguste avait disparu.

Le bagne, la douleur, la honte, avaient bien changé le garçon boucher. Ses cheveux étaient devenus blancs et son dos voûté; et cependant, tandis qu'il arpentait le trottoir opposé à l'hôtel de M. de Morlux, Auguste, qui avait distraitement appuyé son front contre la fenêtre de la loge du suisse, le reconnut.

Il le reconnut moins à son visage qu'à sa stature

herculéenne et à un certain balancement dans sa démarche, dont, même au bagne, il n'avait jamais pu se défaire.

Aussi s'élança-t-il hors de la loge, oubliant pourquoi il s'y trouvait, et se mit-il à la poursuite de Jean le Boucher.

Celui-ci allait de la rue de Courcelles au boulevard Malesherbes et revenait, ayant bien soin de regarder quiconque entrait dans l'hôtel de Morlux.

Cependant, Timoléon et Auguste avaient pu y pénétrer sans attirer son attention; mais cela tenait à cette circonstance que Rocambole lui avait donné pour consigne d'observer Timoléon, et qu'il n'avait pas reconnu sous son déguisement d'homme d'écurie l'agent de l'ancienne police.

Pourtant, Jean le Boucher était payé pour reconnaître Timoléon, car c'était ce dernier qui l'avait arrêté autrefois, quelques heures après la perpétration de son crime.

Auguste courut donc après lui et lui sauta au cou en disant :

— Mon oncle! mon bon oncle!

Le forçat se retourna d'un air hébété; mais, de même que l'enfant avait reconnu l'homme, l'homme reconnut l'enfant.

— Auguste! dit-il en le prenant dans ses bras.

— Mon oncle! mon oncle! répéta le jeune homme.

— Tais-toi, malheureux! dit Jean à voix basse, tu veux donc éveiller l'attention de la *rousse?*

Ce mot fit tressaillir Auguste, qui comprit aussitôt que le forçat était non point libéré, mais en rupture de ban.

Jean regardait son neveu avec une naïve admiration.

— Comme te voilà grandi! disait-il. Tu es un homme... Tu as de la barbe...

— Ah! c'est qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, mon oncle...

Jean soupira, puis leva ses yeux au ciel d'un air sombre.

— Oh! oui... longtemps... dit-il.

Ce fut un épanchement mutuel de quelques minutes.

Jean parla de sa pauvre sœur. Auguste baissa la tête quand son oncle lui demanda ce qu'il faisait. Mais, comme Jean paraissait comprendre que son neveu était devenu voleur, Auguste s'écria :

— Oh! pas ça, mon oncle; pas ça! Je suis faignant, mais je ne suis pas voleur!

— A la bonne heure! dit Jean. Où demeures-tu? Veux-tu venir souper avec moi, ce soir? Nous parlerons de ta mère et des petites... J'ai un garni à la Villette, chez des amis... Ils ne me trahiront pas...

— Venez chez moi, mon oncle, dit Auguste. Je loge rue de Cléry.

— Ah! non, dit Jean. Je ne me risque pas dans l'intérieur de Paris. C'est trop chanceux!

— Vous y êtes pourtant aujourd'hui...

— C'est vrai, mais je vais te dire... j'ai une consigne... C'est le maître qui m'a mis ici.

— Quel *maître?* fit Auguste étonné.

— Celui à qui je dois la liberté, murmura Jean, qui ôta respectueusement son chapeau.

— Et que faites-vous ici, mon oncle? demanda le jeune homme avec curiosité.

— Je veille à ce que quelqu'un que je guette n'entre pas dans cette maison.

Et il désignait l'hôtel de Morlux.

Auguste tressaillit.

— Mais j'en sors, moi, dit-il.

— Tu y connais donc quelqu'un?

— Oui. C'est-à-dire qu'un cocher, le cocher d'un baron, qui s'appelle M. de Morlux, m'y a conduit et m'a laissé chez le concierge, en me priant de l'attendre.

— Et comment connais-tu cet homme, et qu'est-ce que tu lui voulais? demanda vivement Jean le Boucher.

— Ah! dame! Je vais vous dire la chose, mon oncle, et peut-être bien que vous me donnerez un bon conseil, car je suis bien embarrassé...

Alors Auguste raconta en vingt mots son aventure avec le prétendu cocher, et l'histoire du billet qui venait de Saint-Lazare.

Jean écoutait haletant.

Quand Auguste eut fini, Jean s'écria :

— A moins que le maître ne se trompe, — et le maître ne se trompe jamais! — l'homme à qui tu as eu affaire est Timoléon.

— Qu'est-ce que Timoléon?

— Le brigand qui m'a arrêté et fait conduire au bagne.

— Alors, vous croyez que ce billet n'est pas pour lui?

— Non, non, dit Jean le Boucher. Viens avec moi, et filons!...

Il le prit par le bras et l'emmena au pas de course dans la direction du faubourg Saint-Honoré.

Auguste avait peine à le suivre.

Au coin de la rue de la Pépinière et du faubourg Saint-Honoré, il y a un hôtel meublé de médiocre apparence. Jean poussa son neveu dans l'allée étroite de cet hôtel, et lui dit :

— Viens! viens!

Il le fit monter au second étage, frappa deux coups à une porte qui portait le numéro 13, tourna la clef qui se trouvait en dehors et entra, poussant toujours son neveu devant lui.

Un homme était assis dans cette chambre auprès de la fenêtre.

Cet homme, boutonné militairement et tout vêtu de noir, avait un air calme et froid.

C'était le major Avatar, qui avait établi là son observatoire.

— Maître, dit vivement Jean le Boucher, voici des nouvelles de Saint-Lazare, et c'est un grand miracle qu'elles ne soient point tombées aux mains de Timoléon.

Et sur ces mots, il raconta l'histoire que venait de lui dire son neveu.

— Voyons la lettre? dit froidement le major.

Mais Auguste était entêté.

— Oh! non pas, dit-il, à moins que vous ne me prouviez que vous êtes M. Agénor.

Mais Jean haussa les épaules, puis il se mit à genoux devant le major et dit à son neveu :

— Regarde! cet homme est le *maître*... et tu dois lui obéir comme je lui obéis moi-même.

En même temps, le major attacha sur Auguste ce regard fascinateur avec lequel, à de certaines heures,



le forçat Cent dix-sept avait vu courber le bagne tout entier comme un seul homme.

Et Auguste se sentit dominé, et il balbutia quelques mots d'excuse.

— Montrez-moi cette lettre, mon ami, dit le major avec douceur.

Auguste se sentit dominé. Il tira la boulette de sa poche et la tendit à celui que son oncle appelait le *maître*.

Rocambole la prit, la déroula en homme pour qui les prisons n'ont pas de mystères, et, s'accoudant à la table qui se trouvait près de lui, il se mit à la lire tranquillement.

Cette lecture dura environ vingt minutes.

Puis le major prit une plume et une feuille de papier et se mit à écrire.

Quand ce fut fini, il roula la seconde lettre absolument comme l'autre l'était tout à l'heure, en fit une boulette exactement semblable, et dit à Auguste :

— Voilà celle qu'il faut porter rue de Suresnes à celui qui prétend être M. Agénor.

LIV

Jean le Boucher et son neveu avaient regardé Rocambole avec un étonnement profond.

Ce dernier crut devoir leur donner une explication sommaire de sa conduite, et ce fut à Auguste qu'il s'adressa.

— Mon garçon, dit-il, la lettre dont tu étais porteur et que voici, était adressée non point au cocher de M. le baron Agénor de Morlux, mais à M. Agénor lui-même. Cela te paraît singulier, n'est-ce pas? qu'un homme qui est baron, qui a des chevaux et habite une belle maison dans un quartier comme celui-ci, ait des relations avec une femme détenue à Saint-Lazare ? Mais lorsque je t'aurai dit que cette femme est une jeune fille honnête, mais sans le sou, que M. Agénor aime et veut épouser, et que la famille de M. Agénor, c'est-à-dire son oncle, qui demeure rue de la Pépinière, l'a fait enfermer pour empêcher le mariage, tu comprendras, n'est-ce pas?

— Parfaitement, répondit Auguste.

— La vraie lettre arrivera à l'adresse de M. Agénor, répondit Rocambole.

— Et... celle-là ?

— Celle-là est destinée à tromper la famille. Comprends-tu encore ?

— Mais, dit Auguste, qui ne manquait pas d'intelligence, ce ne peut pas être la même écriture...

Un fin sourire passa sur les lèvres de Rocambole.

— Sais-tu écrire? dit-il.

— Oui, monsieur.

— Eh bien, écris-moi là, sur cette feuille de papier, ce que tu voudras...

Et il tendit la plume à Auguste.

Celui-ci écrivit : *J'aime Malvina*, et il signa : Auguste pour la vie.

Rocambole reprit la plume et écrivit au-dessous : *J'aime Malvina*, Auguste pour la vie.

Auguste eut un cri d'étonnement.

— Vous avez mon écriture ! dit-il.

— J'ai toutes les écritures, répliqua Rocambole, et cela m'a coûté cher autrefois. Dieu te préserve d'un pareil talent, mon garçon. Seulement, après m'en être servi pour le mal, je tâche de l'utiliser pour faire le bien. Maintenant, ne perdons pas de temps...

— Que faut-il faire ? demanda Auguste, fasciné par le regard persuasif de Rocambole.

— Écoute bien. C'est rue de Suresnes que demeure M. Agénor, à l'entre-sol, la porte à droite. Tu vas y aller ; si ce que je présume arrive, tu y trouveras, installé dans l'appartement, le prétendu cocher, et tu lui remettras la lettre en t'excusant de ta défiance.

— Est-ce tout ?

— Non. Tu diras à cet homme que s'il veut écrire à Antoinette, tu te chargeras volontiers de sa lettre, qui lui arrivera par l'entremise de Malvina.

— Je comprends le tour. Quand j'aurai la lettre, je vous l'apporterai.

— C'est parfait, dit Rocambole, et tu n'as pas l'esprit bouché comme ton oncle.

L'ancien bourreau eut un rire stupide et accepta cette épigramme comme une caresse.

Alors Rocambole tira cinq louis de sa poche et les tendit à Auguste.

— Voilà, dit-il, pour boire à notre santé, mon garçon.

Auguste fit un geste de refus ; mais son oncle lui dit sévèrement :

— Prends, mon garçon; quand le *maître* veut, il faut obéir.

Auguste prit les cinq louis et fit un pas vers la porte. Rocambole le retint.

— Où demeures-tu ? lui dit-il.

— Rue de Cléry.

— Seul ?

— Oui, monsieur.

— Tu diras à ce prétendu cocher que tu ne peux pas retourner à Saint-Lazare avant jeudi, et que, par conséquent, il n'a pas besoin de se presser pour écrire sa lettre. Donc, tu lui donneras rendez-vous mercredi soir dans un cabaret quelconque.

— C'est bon, dit Auguste, je lui indiquerai le *Veau-qui-tette*, faubourg Saint-Martin.

Et il s'en alla. Mais Jean le Boucher courut après lui dans l'escalier :

— Mais où te verrai-je, moi, petit? lui dit-il.

— Où vous voudrez, mon oncle.

— Viens souper avec moi ce soir.

— A la Villette?

— Oui, rue de la Goutte-d'Or, chez le marchand de vin qui fait le coin. A neuf heures, si tu veux.

— J'y serai, dit Auguste, qui embrassa son oncle et courut à la rue de Suresnes.

Les renseignements que lui avait donnés Rocambole étaient trop précis pour qu'il eût besoin cette fois de s'adresser au concierge.

D'ailleurs, le concierge était monté dans un autre escalier pour distribuer les lettres que le facteur venait d'apporter.

Auguste passa à la porte de droite, à l'entre-sol.

Ce fut le faux Agénor lui-même qui vint ouvrir.

— Eh bien ! dit-il en voyant entrer le jeune homme, tu conviendras, mon camarade, que tu es un drôle de pistolet.

— Excusez-moi, dit Auguste, mais comme je vous



Jean a emmené Auguste dans un endroit où se trouvait Rocambole. (Page 147.)

attendais là-bas, rue de la Pépinière, j'ai vu passer mon oncle et j'ai couru après lui pour lui demander dix balles, autrement deux pièces de cent sous.

— Tu as donc un oncle, toi? fit Timoléon toujour affublé de sa veste d'écurie et introduisant Auguste dans l'intérieur de l'appartement.

— Oui, le père La Ribote, un marchand des quatre-saisons, un bien bon homme, le propre frère de ma défunte mère, répondit Auguste.

— Veux-tu boire un verre de vin du patron?

— Volontiers.

Timoléon fit entrer Auguste dans la salle à manger de garçon d'Agénor, où le valet de chambre de M. de Morlux était installé bien tranquillement dans un fauteuil et buvait du madère.

Auguste s'installa et tira la boulette de sa poche.

— Voilà votre lettre, dit-il à Timoléon.

Celui-ci la prit, la déplia et se mit à la lire attentivement.

— Pauvre petite! dit-il en feignant un profond chagrin.

— Si vous voulez lui répondre, dit Auguste, on se chargera de la commission.

— Ce n'est pas de refus. Où demeures-tu?

— Oh! je ne suis jamais au nid, répondit Auguste; mais vous me trouverez tous les soirs au *Veau-qui-tette*, faubourg Saint-Martin.

— Eh bien! j'irai t'y dire bonjour, demain ou après.

Auguste but un verre de madère, serra la main du faux Agénor et s'en alla.

Mais comme il était dans l'escalier, Timoléon quitta la salle à manger, traversa le salon, ouvrit une des croisées qui donnent sur la rue et fit entendre un coup de sifflet.

A ce bruit, un commissionnaire, qui paraissait dormir sur son crochet, leva la tête.

Timoléon lui fit un signe rapide et regagna la croisée.

Dix minutes après, l'homme de l'ancienne police retournait chez M. de Morlux.

— Voici la lettre, dit-il.

Et il la plaça sous les yeux du vicomte Karlo.

Cette lettre était un résumé succinct de celle d'Antoinette, avec cette simple différence que la jeune fille, s'adressant à Agénor pour qu'il lui fît obtenir sa liberté, prétendait être la victime d'une erreur, d'une ressemblance étonnante, et ne paraissait même pas soupçonner qu'elle eût de véritables ennemis.

Rocambole, en écrivant dans ce sens, avait voulu rassurer M. de Morlux et endormir sa vigilance.

— Voilà qui est parfait, dit le vicomte.

— Cependant, reprit Timoléon, j'ai fait suivre le jeune homme par un de vos hommes, déguisé en commissionnaire.

— Pourquoi donc? dit le vicomte.

— Parce que nous sommes passés par-dessous jambe, vous et moi, monseigneur, répondit tranquillement Timoléon.

Ces paroles, prononcées avec un accent d'ironie, furent un coup de tonnerre.

— Que voulez-vous dire? s'écria M. de Morlux.

— Une chose bien simple, répondit Timoléon. La lettre que vous venez de lire n'a pas été écrite par Antoinette.

— Oh! je garantis le contraire, fit le vicomte en prenant dans un tiroir de son secrétaire la lettre qu'Antoinette avait écrite à Agénor quelques jours auparavant. Comparez... c'est bien la même écriture.

— L'écriture est habilement imitée, et après moi, il n'y a qu'un seul homme qui soit capable d'un pareil tour de force.

— Et... cet homme?

— Il s'appelle Rocambole, répliqua Timoléon. Je craignais qu'il ne se mêlât de nos affaires; maintenant, j'en suis sûr; et je vous déclare, monsieur le vicomte, que notre cause est à peu près désespérée.

— Vous êtes fou! dit Karle de Morlux.

— Ecoutez, reprit Timoléon, si d'ici ce soir je n'ai pas trouvé un moyen de renvoyer Rocambole au bagne, nous sommes perdus.

Le vicomte regardait Timoléon et se laissait gagner par cette terreur inquiète qui semblait s'être emparée de son complice.

Celui-ci continua :

— Moi, je ne puis rien... ou presque rien... Vous pouvez tout, vous.

— Moi?

— Oui. Les portes s'ouvrent devant vous, et si demain vous allez dire au chef de la sûreté générale : « Je sais où est le forçat évadé Rocambole, » un vous donnera une escouade de sergents de ville, et vous le ferez arrêter séance tenante. Alors nous serons sauvés... Sinon...

— Mais où est-il, cet homme?

— Je ne le sais pas, mais peut-être le saurai-je ce soir! Aussi est-ce pour cela que j'ai fait suivre ce jeune homme.

Et Timoléon ajouta :

— Voulez-vous que je vous prouve que ce n'est pas Antoinette qui a écrit cette lettre?

— Oui, dit M. de Morlux.

— Eh bien! écoutez...

Et Timoléon reprit la lettre sur le bureau.

LV

— Monsieur, reprit Timoléon, le jeune homme qu'on appelle Auguste était porteur, il y a une heure, d'une lettre véritablement écrite par Antoinette.

— Et ce n'est pas celle-là?

— Non. Pourtant, les deux boulettes étaient de la même grosseur. Que s'est-il passé? Je vais vous le dire. Tandis que j'étais ici, Auguste m'attendait en bas, chez le suisse. Tout à coup, il s'est élancé hors de la loge en disant : « Mon oncle! c'est mon oncle! » Je suis descendu, le suisse m'a raconté cela; j'ai regardé à droite et à gauche, la rue était veuve de mon jeune homme. Néanmoins, votre valet de chambre et moi nous nous rendions rue de Suresnes, lorsqu'un de vos agents, à qui j'avais donné rendez-vous, est accouru à moi tout essoufflé en me disant :

— Ah! patron, quel malheur que la police ne vous emploie plus!

— Pourquoi donc?

— Nous aurions touché une belle prime, allez! J'aurais pu, il y a cinq minutes, arrêter Jean le Boucher; vous savez?

— Et tu ne l'as pas fait? dis-je en tressaillant.

— Pourquoi faire, puisque ça ne vous regarde plus? m'a-t-il répondu.

— Mais qu'est-ce que Jean le Boucher? demanda M. de Morlux.

Pour toute réponse, Timoléon tira de sa poche un numéro de la *Gazette des Tribunaux*, vieux de six mois, et le mit sous les yeux de M. de Morlux.

L'évasion surprenante de Rocambole et de ses trois compagnons s'y trouvait relatée tout au long.

— Eh bien? fit encore le vicomte.

— Jean le Boucher, dit Timoléon, est un des quatre.

— Ah! fort bien.

— J'ai demandé alors des détails à mon agent, qui m'a dépeint l'homme qui accompagnait le forçat évadé, et je n'ai pu me tromper au signalement. Cet homme n'est autre qu'Auguste qui, trois quarts d'heure après, est venu me remettre la lettre d'un air dégagé et confiant qui m'a confirmé dans tous mes soupçons.

— Mais enfin, dit M. de Morlux, parce qu'un forçat évadé en même temps que ce Rocambole, que vous paraissez tant redouter, se trouve dans la rue et cause avec un autre homme dont le signalement répond à celui du messager de Saint-Lazare, est-ce une raison pour en tirer de telles conclusions?...

— Je vous prouverai tout à l'heure que je ne me trompe pas. J'ai mis mon agent, qui était déguisé en commissionnaire, dans la rue de Suresnes, et je suis monté dans l'appartement de M. Agénor. Je n'avais encore que de vagues soupçons. Auguste est venu et m'a remis la lettre. Quand il fut parti, j'ai fait signe à mon agent, qui maintenant ne le perdra plus de vue.

— Et puis?

— Tenez, regardez la lettre; voyez-vous un mot effacé au bas de cette page?

— Oui.

— C'est moi qui l'ai effacé.

— Pourquoi?

— La lettre véritable, celle qui ne nous est point parvenue, a dû être écrite hier soir, ou au plus tard ce matin. Il n'y a pas plus d'une heure, et il est nuit, que celle-ci est écrite. Je vais vous le démontrer. Il plaça la première lettre d'Antoinette à côté de celle que lui avait remise Auguste et continua :

— Tenez, voyez-vous, toutes deux sont à l'encre noire, et cette encre est de même couleur, n'est-ce pas?

— Sans doute.

Timoléon tira un flacon de sa poche.

— Regardez bien, dit-il.

Et il versa quelques gouttes d'un liquide jaunâtre sur la première lettre, puis il l'étendit avec le doigt, et l'écriture reparut au-dessous, nette et lisible comme auparavant.

— Après? dit M. de Morlux.

— Il faut trois ou quatre heures, au moins, pour que l'encre soit inattaquable à cet acide. Si la lettre que voici était seulement écrite depuis ce matin, ce que vous allez voir n'arriverait pas.

Et il versa trois autres gouttes du liquide contenu dans le flacon sur la lettre apocryphe.

Aussitôt l'écriture s'effaça.

— Il y a un verso, ajouta Timoléon. Attendons à demain, et vous verrez que mon acide sera devenu impuissant.

— Eh bien! demanda le vicomte, qui commençait à comprendre, quelle conclusion tirez-vous de tout cela?

— Une conclusion bien simple, reprit Timoléon. Auguste a rencontré Jean le Boucher : celui-ci est un agent de Rocambole, la chose est certaine. Jean a emmené Auguste je ne sais où, mais dans un endroit où se trouvait Rocambole. Celui-ci a supprimé la vraie lettre et écrit celle-là.

— Mais cet homme est très-dangereux! s'écria Karle de Morlux.

— Monsieur, répondit Timoléon avec un calme effrayant, si Rocambole ne rentre pas au bagne, c'est vous qui y serez envoyé. Moi, je crèverai d'un coup de couteau, un soir, et votre neveu épousera tranquillement Antoinette, à qui il rendra la fortune que votre père et vous avez volée à sa mère.

— Mais il ira au bagne, dit Karle de Morlux, qui était un homme de sang-froid et de résolution.

— Si nous avons un peu de chance, dit Timoléon, et que la police ne flâne pas, si Rocambole est pincé avant demain soir, tout ira bien.

— Je vais courir à la préfecture.

— Oh! pas encore... Si vous dérangiez la police en pure perte une première fois, elle ne vous croirait pas une seconde. Il faut d'abord savoir où est Rocambole.

— Comment le savoir?

— Par Auguste, que mon homme déguisé en commissionnaire ne va plus quitter.

— Mais quand verrez-vous cet homme?

— Je ne sais pas. En attendant, il faut que je sorte d'ici et que nul ne me voie; car vous pensez bien, ajouta Timoléon, que si Jean le Boucher flânait par ici, c'est qu'il surveillait votre hôtel.

Le vicomte ouvrit la fenêtre de son cabinet de travail qui donnait sur le jardin et les derrières de l'hôtel.

— Par là, dit-il; ce mur donne sur le boulevard Haussmann... on vous donnera une échelle.

— Non, dit Timoléon, le moyen est mauvais.

— Vous trouvez?

— Le boulevard est trop fréquenté. Qu'un sergent de ville me voie sauter sur le boulevard, et l'on m'arrête, et je vais en prison, et pendant que je serai sous clef, Rocambole triomphera. Il y a un moyen qui vaut mieux.

— Lequel?

— Vous allez dîner à votre cercle?

— Sans doute.

— Je vais remplacer un de vos domestiques. Au lieu de sortir en coupé, vous sortirez en phaéton, et, ce soir, vous rentrerez avec un seul laquais derrière vous.

— Et vous croyez qu'on ne vous reconnaîtra pas?

Rocambole seul pourrait me reconnaître.

— Comme vous voudrez, dit M. de Morlux, qui fit sa toilette et s'apprêta à sortir.

Quelques minutes après, le phaéton de M. le vicomte Karle de Morlux descendait le boulevard Malesherbes au grand trot de ses deux chevaux irlandais.

Timoléon avait regardé de droite et de gauche, et n'avait rien vu de suspect dans la rue.

M. de Morlux était membre de plusieurs cercles, et faisait partie du Club des Asperges, qui était celui de son neveu, mais il y allait rarement.

Seulement, comme l'entrée de cet établissement est sur le boulevard, et que l'encombrement des voitures est grand en cet endroit, il pensa que mieux valait se débarrasser de Timoléon.

S'étant retourné vers lui un peu avant la porte du club, il lui dit en allemand :

— Je passerai la nuit au cercle. Si vous avez quelque chose à me dire, vous viendrez m'y demander.

— C'est convenu, répondit Timoléon.

Mais, au moment où le phaéton de M. de Morlux arrivait devant la porte cochère du club, et tandis que celui-ci, passant les rênes, s'apprêtait à descendre, Timoléon lui serra vivement le bras.

— Qu'est-ce? fit M. de Morlux.

— Regardez...

Un petit coupé de garçon s'arrêtait pareillement devant la porte et un homme en sortait.

— Voyez cet homme... dit encore Timoléon.

— Eh bien?

— C'est lui!...

— Qui donc? fit le vicomte étonné.

— Notre ennemi... Rocambole!

Et Timoléon sauta lestement à terre et disparut dans la foule, laissant M. de Morlux abasourdi.

Ce dernier n'avait fait qu'entrevoir le major Avatar, qui venait tranquillement dîner au Club des Asperges, mais son visage lui resta gravé dans la mémoire.

Le vicomte entra dans la salle à manger. Le major y était déjà.

Il causait tranquillement avec le marquis de B..., un de ses parrains, on s'en souvient, et il regarda le vicomte, lorsqu'il entra, avec une si parfaite indifférence que celui-ci se dit aussitôt :

— Timoléon a la berlue.

Les membres du club étaient nombreux à table. Le major eut les honneurs de la conversation. Il était en veine de conter et il décrivit le Caucase en homme qui a passé dix ans prisonnier.

M. de Morlux le regardait attentivement, et cet examen ne faisait qu'affermir sa conviction que Timoléon s'était trompé.

Après le dîner, M. de Morlux prit à part M. de B..., qu'il tutoyait.

— Quel est donc ce brillant causeur?

— C'est une *recrue*, dit M. de B..., le major Avatar, un Russe doublé d'Indien.

— Tu le connais beaucoup?

— Parbleu! c'est moi qui l'ai présenté ici. J'ai passé six semaines autrefois sous le toit de la maison qui l'a vu naître.

Cette réponse acheva de détruire dans l'esprit du vicomte l'opinion de Timoléon.

Mais, vers dix heures du soir, on apporta un billet à M. Karle de Morlux. L'enveloppe portait ce mot : ***Pressé.***

LVI

Pour savoir ce que Timoléon écrivait à M. de Morlux, il est nécessaire de revenir sur nos pas et de suivre le neveu de Jean le boucher, c'est-à-dire Auguste, au moment où il quittait la rue de Suresnes.

L'agent aposté à tout hasard par Timoléon tout près de la maison d'Agénor, sur un signe de son chef, s'était mis à suivre le jeune homme.

Il était nuit, et cette fois Auguste n'avait plus besoin de tuer le temps.

Cet homme était jeune; il n'était pas encore complétement perverti, et ce qui venait de se passer, ce qu'il venait de voir et surtout d'entendre lui avait fait faire un retour sur lui-même.

Rocambole, qui, jadis, lorsqu'il était dans la voie du crime, avait néanmoins un charme presque irrésistible et exerçait sur ses complices une véritable fascination, — Rocambole, prenant en main une cause juste, avait non-seulement conservé son mystérieux pouvoir, mais encore il l'avait pour ainsi dire développé.

Auguste avait été ému par les quelques mots que lui avait dits cet homme étrange; il avait cru à ses paroles; il était convaincu que la jeune fille dont il était le messager était une victime, et que, dans une faible mesure, il avait déjà contribué à la sauver.

Cette pensée réhabilitait un peu cet homme dans son propre esprit; et il s'en allait en se jurant d'obéir à celui que son oncle appelait le maître.

A Paris, il est une industrie peu connue et qui cependant est des plus lucratives.

C'est l'industrie du *fileur*.

Qu'est-ce qu'un *fileur?* Ce n'est pas un tisserand, croyez-le bien : c'est un homme qui est chargé, quelquefois par la police, et le plus souvent par quelque ténébreuse officine privée, d'en suivre un autre.

Le mari jaloux fait *filer* sa femme, l'amant sa maîtresse.

Le *chanteur*, c'est-à-dire l'homme qui cherche à profiter d'un secret ou d'un scandale, *file* sa victime. Malheur à la femme qui sort furtivement de chez elle, monte dans un fiacre et se rend à quelque mystérieux rendez-vous, si elle est *filée!*...

Ceux qui posséderont son secret lui vendront leur silence au poids de l'or.

Auguste quitta la rue de Suresnes sans se douter qu'il était *filé*.

Le *fileur* ne suit pas son homme, il le devance.

Le faux commissionnaire passa devant Auguste au moment où ce dernier entrait, place de la Madeleine, dans un bureau de tabac.

A la porte Saint-Denis, il s'effaça pour laisser passer le jeune homme s'installer chez un marchand de vin traiteur, où il prenait quelquefois ses repas, et, s'asseyant sur son crochet, à deux pas de la devanture du marchand, il attendit.

Auguste s'était attablé dans une petite salle attenante au comptoir.

Un camarade, comme il disait, s'y trouvait déjà en compagnie d'une femme.

Auguste demanda un litre à seize et une portion.

Alors le faux commissionnaire releva son crochet, le chargea sur ses épaules et s'en alla.

Mais il n'alla pas loin.

A cent pas, dans la rue Saint-Denis, à gauche, se trouvait la boutique d'un marchand d'habits.

Le fripier était sur sa porte.

Le faux commissionnaire l'aborda en lui disant :

— Bonjour, père Issmbart.

— Bonjour, La Raquette, dit le fripier. Vous voilà donc commissionnaire à présent?

L'homme qui répondait à ce singulier nom de La Raquette se prit à sourire.

— Je *file* quelqu'un, dit-il.

— Je m'en doute bien.

— Mais comme il m'a déjà vu deux fois, je viens changer de pelure.

— A votre aise, dit le fripier; qu'est-ce qu'il vous faut?

— Une blouse et une casquette, répondit La Raquette, qui se débarrassa de sa veste de velours à laquelle pendait une fausse médaille.

C'était sans doute un habitué de la maison, et qui réglait ses comptes en gros, car il laissa son crochet et sa vieille défroque, et emporta la nouvelle sans donner d'argent. Quelques minutes après, il était dans le cabaret où Auguste dînait en compagnie du camarade et de sa compagne.

Il alla se mettre dans un coin et demanda du fromage de Gruyère et une chopine de vin.

Auguste ne fit pas attention à lui.

D'ailleurs il causait avec le camarade de choses indifférentes.

Celui-ci lui disait :

— Tu dois bien t'ennuyer depuis que Malvina est bloquée.

— Un peu, dit Auguste.

— Quand sort-elle?

— Dans quinze jours. Elle y était pour un mois, en voilà la moitié de fait.

— Que fais-tu, ce soir? Viens-tu rigoler au Vauxhall?

— Non, dit Auguste, je vais voir des parents à la Villette.



Le Merle était un jeune drôle, chiffonnier de son état. (Page 152.)

La Raquette avait dévoré son quart de pain, son morceau de gruyère et bu sa chopine.

Il paya et sortit.

Auguste n'avait pas même levé la tête, et il continuait à dîner tranquillement.

Il passa près d'une heure chez le marchand de vin, et comme il en sortait, huit heures et demie sonnaient.

Le camarade et sa compagne l'accompagnèrent jusqu'à la porte Saint-Martin.

Là, il leur dit adieu, entra au bureau des omnibus et prit un numéro pour la Villette.

Un homme était déjà installé sur la banquette de la voiture jaune qui monte le faubourg Saint-Martin.

Auguste, qui, lorsqu'il avait de l'argent, s'offrait tout le confortable possible, paya six sous et entra dans l'intérieur.

L'omnibus monta à la Villette, et Auguste ne descendit qu'à la station de l'ancien boulevard extérieur, où la voiture arriva presque vide...

Le *fileur* était descendu un peu avant.

Auguste se dirigea vers la place de l'Ourcq, tourna à droite sur le boulevard des Vertus, prit la rue de la Chapelle, puis la rue Jessaint, et entra dans celle de la Goutte-d'Or.

Le *fileur* avait disparu. Cependant Auguste vit un homme qui marchait à cent pas devant lui.

La rue de la Goutte-d'Or est peu éclairée, surtout le dimanche, car presque tous les magasins sont fermés Les établissements de liquoristes et de marchands de vin restent seuls ouverts et n'ont d'autre luminaire qu'un maigre bec de gaz au-dessus du comptoir et quelques chandelles posées çà et là sur les tables grasses des salles.

Comme à l'entrée de la rue il y avait deux marchands de vin occupant chacun une encoignure, Auguste hésita un moment, car son oncle Jean le boucher ne s'était pas autrement expliqué.

Mais, enfin, il prit à droite et entra.

L'établissement de droite avait, du reste, une physionomie honnête, qui paraissait le signaler à l'attention d'un homme qui évite le bruit, le scandale et l'attention publique.

Il s'y trouvait peu de monde, et la clientèle se composait d ouvriers maçons et de forgerons.

Auguste regarda de tous côtés et ne vit point son oncle.

— Vous cherchez quelqu'un? fit la femme qui se trouvait au comptoir, une bonne grosse mère entre deux âges.

— Mon oncle, fit Auguste.

— Comment vous appelez-vous?

— Auguste.

— Est-ce que votre oncle n'était pas boucher? reprit le marchand de vin d'un air mystérieux.

— Oui, dit Auguste en clignant de l'œil.

— Eh bien! montez au premier; frappez à la porte du cabinet, il y est et vous attend.

Auguste monta et trouva son oncle installé dans un cabinet noir, devant une table sur laquelle il y avait du jambon, des œufs et du vin.

— Mon oncle, dit Auguste en l'embrassant, vous me pardonnerez, mais j'ai dîné et je n'ai pas faim. Tout ce que je puis faire est de boire un coup avec vous.

— Pauvre petit, dit l'ancien bourreau, qui regarda son neveu avec attendrissement, tu es tout le portrait de ta mère!

Et cet homme inculte s'émut au souvenir de sa sœur et laissa tomber deux grosses larmes dans son verre.

Auguste passa deux heures avec lui, deux heures pendant lesquelles le boucher lui raconta sa triste vie au bagne et cette audacieuse évasion dont Rocambole avait été le héros.

— Ah! quel homme! dit-il en terminant; si tu veux le servir, ton affaire est faite d'avance.

— Mais, mon oncle, dit Auguste, comme onze heures sonnaient et qu'il entendait le bruit des volets qu'on posait à la devanture pour fermer la boutique, est-ce que vous logez ici?

— Jusqu'à présent, ces braves gens m'ont logé, dit Jean le boucher, mais le mari a cru voir rôder des mines suspectes hier soir dans la rue, et je crains qu'on ne me guette. Je m'en vais ce soir.

— Et où allez-vous?

— Chez le camarade qui s'est évadé avec nous et que nous appelions là-bas le Bonnet vert. Il est bien caché, lui aussi.

— Où donc?

— A Montmartre, derrière le cimetière, chez son beau-père, qui est croque-mort. Ce n'est pas là qu'on viendra nous chercher.

Sur ces mots, Jean le boucher se leva de table, but un dernier verre de vin et prit un petit paquet de hardes qu'il passa à son bras.

Puis tous deux descendirent, et Jean échangea une poignée de main avec les braves gens qui l'avaient caché pendant plusieurs mois.

— Viens me conduire au bout du chemin, dit Jean, qui gagna le boulevard extérieur.

Auguste le suivit.

Sur le boulevard, il y avait un homme étendu dans le ruisseau. Jean le heurta du pied. L'homme, qui paraissait ivre, balbutia des mots sans suite et dit enfin :

— Laissez-moi dormir!

— Va donc te coucher, pochard! dit Auguste.

— Je veux bien, répondit l'ivrogne, qui avait le visage couvert de boue; si vous voulez me reconduire.

Il essaya de se relever et retomba.

— Où demeures-tu? fit Jean le boucher, qui le prit par le bras.

— A Montmartre, répondit l'ivrogne.

— Viens avec nous, c'est mon chemin.

L'ivrogne se mit en marche en décrivant de fantastiques arabesques, et Auguste ne reconnut point en lui le *fileur* qui ne le quittait pas depuis cinq heures de l après-midi.

LVII

Un homme ivre inspire peu de défiance.

Celui à qui Jean le boucher donnait le bras paraissait si peu maître de sa raison, il tenait des propos si incohérents en marchant et trébuchant à chaque pas, que l'oncle et le neveu avaient continué à causer à voix basse.

Arrivés à la barrière Blanche, Auguste dit :

— Mon oncle, je vais vous laisser. Quand vous reverrai-je?

— Le maître m'a dit que, lorsque tu aurais la lettre pour là-bas, tu ne manques pas de me l'apporter.

— Mais où?

— Rue du Chemin-des-Dames, derrière le cimetière. Si tu l'as demain soir, viens .. le maître doit y venir.

— A quel numéro m'arrêterai-je? et qui demanderai-je?

— Il n'y a pas de numéro à la maison. C'est une grande baraque à six étages, toute seule, sur la gauche, au milieu de terrains vagues. Tu frapperas trois coups et on t'ouvrira. A onze heures du soir, tu es toujours sûr de me trouver.

L'ivrogne, en ce moment, fit un faux pas et tomba.

— Voyons? dit Jean le boucher, vas-tu te relever, pochard?

— J'ai soif, dit l'ivrogne.

— Nous voilà à Montmartre... où demeures-tu?...

— Je ne demeure pas à Montmartre... C'est à Batignolles...

— Quelle rue?

— Je ne me souviens pas.

Et il se coucha tout de son long sur le pavé.

Cette fois, Jean le boucher perdit patience.

— Si tu ne veux pas venir, dit-il, tu peux rester, bonsoir!...

Et il laissa le *fileur* qui lui répondit par un ronflement sonore. Puis il serra la main de son neveu qui descendit vers la rue Fontaine-Saint-Georges, et il continua son chemin par le boulevard extérieur. En cet endroit, le boulevard tourne, et bientôt l'ivrogne, qui avait les yeux ouverts tout en ronflant, se dressa lestement sur ses deux pieds et vit disparaître l'oncle d'un côté et le neveu de l'autre.

Il était toujours sûr de retrouver celui-ci au *Vau-*

qui-tette, le cabaret où le faux Agénor devait apporter à Auguste sa lettre pour Antoinette.

Le *fileur* descendit donc tout droit la rue Notre-Dame de Lorette, prit la rue Montmartre et se dirigea vers le bureau de maître Timoléon, ce bureau qui renfermait une *caisse* et était situé au troisième étage d'une hideuse maison de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.

La maison n'avait pas de portier; la porte fermait à l'aide d'un verrou intérieur que les initiés à certaine pression sur un ressort caché dans le panneau faisaient mouvoir du dehors.

Le *fileur* entra, grimpa l'escalier sans lumière et arriva chez Timoléon, qui venait de rentrer.

L'homme de l'ancienne police avait repris sa calotte noire et sa robe de chambre prétentieuse pour s'asseoir devant son bureau, mais il avait conservé la botte molle et la culotte de peau du groom, et son *fileur* vit sur une chaise le pardessus de livrée blanc à retroussis orange, les couleurs de la maison de Morlux.

— Eh bien! où est notre homme? demanda Timoléon.

— Je l'ai retrouvé en compagnie de Jean le boucher.

— Ah!... Et sais-tu où perche celui-là?

— Je crois, dit le fileur, que nous pouvons avoir demain toute la bande, si vous y tenez.

— Comment ça?

— Ils sont deux, et Jean m'a dit que demain soir il en attendait un troisième, qu'il appelle le maître.

— Où donc? fit Timoléon, qui tressaillit et se leva vivement.

Le *fileur* lui raconta alors la conversation qu'il avait surprise, en faisant l'ivrogne, entre l'oncle et le neveu.

Timoléon se dépouilla de sa robe de chambre, qu'il remplaça sur-le-champ par la livrée, se coiffa du chapeau à galon d'argent, et dit au *fileur* :

— Va me chercher un fiacre ou un remise. Il ne faut pas perdre une minute.

Timoléon, un quart d'heure après, se faisait conduire au club des Asperges, où M. de Morlux devait l'attendre.

Seulement il laissa le fiacre au coin de la rue des Capucines et fit à pied les quelques pas qui le séparaient du club.

— Mon maître est-il encore là? demanda-t-il à l'un des valets de l'établissement.

— Je le crois, lui répondit-on en reconnaissant la livrée de M. de Morlux.

Timoléon avait écrit dans le fiacre un mot au crayon ainsi conçu :

« Monsieur le vicomte,

« Nous les tenons, si vous ne perdez pas de temps. Venez.

« T... »

Et M. de Morlux avait reçu ce billet au moment où le major Avatar prenait place tranquillement à une table de whist, après avoir achevé ses récits romanesques sur le Caucase et la cour de Schamyl.

M. de Morlux sortit sans affectation après la lecture du billet.

— Hé! vicomte, lui dit le marquis de B... comme il quittait le salon de jeu, est-ce qu'elle t'attend?

— Justement, mon ami, répondit Karle de Morlux.

— Messieurs, fit le marquis en riant, M. Karle a des passions volcaniques sous ses cheveux blancs. On dirait le mont Etna, qui vomit des flammes à travers sa couronne de neiges éternelles.

Le major, attentif à sa partie, n'avait pas même levé les yeux.

M. de Morlux trouva Timoléon dans le vestibule du club. Celui-ci lui fit un signe et se mit à passer devant lui. M. de Morlux le suivit.

Le fiacre attendait toujours au coin de la rue des Capucines, avec le fileur, qui n'était pas descendu.

— Quel est cet homme? fit le vicomte avec répugnance, car le fileur était couvert de boue.

— Un de mes agents, dit Timoléon.

Puis il s'adressa au cocher :

— Veux-tu gagner cinq louis? lui dit-il.

— Qu'est-ce qu'il faut faire pour cela, mon bourgeois?

— Il faut nous prêter ta voiture et tes chevaux pour une heure ou deux, et nous attendre ici.

— Est-ce que vous croyez que je ne peux pas vous conduire, moi? fit naïvement le cocher.

— Si, mais nous allons à un petit rendez-vous d'amour, mon maître et moi, et nous voulons que personne ne sache ici où nous allons.

— Je suis discret, dit le cocher.

— C'est à prendre ou à laisser, fit Timoléon.

Le cocher était un épais Auvergnat que les Petites-Voitures avaient embauché dans un moment de grève. Il gagnait quatre francs par jour, et la perspective d'empocher cinq louis lui fit oublier qu'on pouvait lui voler le cheval et la voiture.

— Je paye d'avance, ajouta Timoléon.

L'Auvergnat descendit de son siége et tendit avidement la main.

Timoléon donna les cinq louis.

— Tu peux nous attendre ici, dit-il, nous serons de retour dans une heure ou deux.

Puis, tandis que l'Auvergnat s'en allait, il fit un signe au *fileur*, qui était sorti du fiacre.

La Raquette s'enveloppa dans le carrick du cocher et prit les rênes.

— Nous allons, en reconnaissance, rue du Chemin-des-Ternes, lui dit Timoléon en montant dans la voiture où déjà M. de Morlux avait pris place.

— Voyons, dit celui-ci, expliquez-vous maintenant.

— C'est bien simple. Je sais où est la bande de Rocambole.

— Et .. *lui?*

— Lui? fit Timoléon, il doit être encore à votre cercle.

— Oh! fit M. de Morlux, vous vous êtes trompé. Le major Avatar et Rocambole n'ont rien de commun.

— Monsieur, dit tranquillement Timoléon, je ne me trompe jamais. Demain soir, si vous avez quelque crédit à la police, deux des forçats qui se sont évadés du bagne de Toulon avec Rocambole, et Rocambole lui-même seront sous la main de la justice, et dans Rocambole il faudra bien que vous reconnaissiez le major Avatar.

— Si vous dites vrai, fit M. de Morlux, cet homme que j'ai vu ce soir est doué d'un génie infernal.

— Vous avez dit le mot. Si nous le manquons, nous sommes perdus, car il ne nous manquera pas, lui.

— Mais, dit M. de Morlux, tandis que le fiacre conduit par La Raquette montait la rue de Clichy, il me faut un prétexte pourtant.

— Pourquoi faire?

— Pour avertir la police.

— Le prétexte est tout trouvé.

— Vraiment?

— En revenant cette nuit, nous commettrons un vol chez vous; un vol audacieux, avec effraction et escalade, et je m'arrangerai de façon que les objets volés se retrouvent dans la maison que nous allons examiner tout à l'heure.

— Qu'est-ce que cette maison?

— Celle où nous ferons arrêter demain soir Rocambole et sa bande.

Le fiacre allait bon train, et La Raquette ne ménageait pas les coups de fouet; il arriva à la barrière Clichy, prit l'avenue Saint-Ouen, et dix minutes après, tourna dans cette rue déserte qui s'étend derrière le cimetière Montmartre et qu'on appelle le Chemin des Dames.

Alors Timoléon baissa les stores du fiacre et dit au *fileur* :

— Au pas maintenant.

Puis, se penchant à l'oreille de M. de Morlux :

— Si c'est la maison que je crois, nous y avons des intelligences.

Peu après, le fiacre s'arrêta un moment.

LVIII

Timoléon, soulevant un peu le store de la portière qu'il avait baissé par prudence, regardait attentivement.

La rue du Chemin-des-Dames n'a qu'un côté bordé de maison, et encore sont-elles semées de distance en distance, séparées qu'elles sont par des terrains veufs encore de toute bâtisse et clos par des palissades formées de vieilles planches grossièrement assemblées.

L'autre côté est le mur du cimetière.

Au moment où le fiacre s'arrêta, il était devant une maison haute de six étages, aux murs noircis, aux fenêtres dépourvues de volets, et qui ressemblait à une véritable ruche.

Une population misérable devait pulluler là, entassée dans de petits logements bas de plafond et insalubres.

— Je crois bien que c'est là, dit La Raquette en se penchant de son siége vers l'intérieur de la voiture.

Comme il était plus de minuit, tout était silencieux dans cette maison et aucune lumière n'en sortait.

— Si c'est là, dit Timoléon, nous avons des amis.

— Qui donc? fit La Raquette curieusement.

— Le *Merle.*

— Est-ce que vous l'employez encore? demanda La Raquette.

— Quelquefois.

— Le Merle était un jeune drôle, chiffonnier de son état, qui avait fait souvent de la police pour le compte de Timoléon et qui *filait* admirablement.

— Je ne vois qu'une grande maison dans toute la rue, reprit La Raquette, et, bien certainement, c'est celle où loge Jean le boucher.

— Continue ton chemin, dit Timoléon.

En même temps et comme le fiacre s'ébranlait, il passa la tête à la portière et siffla d'une façon particulière.

La rue du Chemin-des-Dames fait un coude et regagne une autre rue non moins déserte et qui touche à la campagne. Celle-là s'appelle le *Chemin des Bœufs.*

Arrivé à ce coude, le fiacre s'arrêta encore.

— Attends un moment! dit Timoléon.

Et il fit descendre M. de Morlux, qui, lui aussi, avait examiné la maison.

Il pleuvait, la nuit était sombre, mais pas assez cependant pour que le vicomte et Timoléon n'eussent pu se rendre un compte exact de la situation topographique de la maison et de la rue.

— Vous le voyez, dit Timoléon, la maison est facile à cerner. Avec trente agents de police on en viendra facilement à bout, et comme elle ne tient à aucune autre, qu'un terrain vague s'étend par derrière, la fuite par les toits devient impossible.

Et Timoléon siffla de nouveau.

Mais rien ne lui répondit de cette maison plongée dans les ténèbres.

Seulement, quelques secondes après, un coup de sifflet semblable au sien se fit entendre dans la direction du Chemin des Bœufs.

— Continue! dit Timoléon à La Raquette.

Le fiacre se remit en marche. Au bout de quelques minutes, un point lumineux brilla dans le lointain.

C'était la lanterne d'un chiffonnier, et si on s'en rapportait au coup de sifflet, ce chiffonnier n'était autre que le *Merle*, cet homme dont Timoléon avait besoin.

A cent pas de la lanterne, qui approchait toujours, Timoléon, siffla de nouveau et on lui répondit.

Alors il descendit du fiacre et courut à la rencontre de la lanterne.

— Hé! Merlinet! fit-il.

Le chiffonnier s'arrêta.

— Je me doutais bien que c'était vous, patron, dit-il. Est-ce que vous avez besoin de moi?

— Oui. Et *il y a gras*, dit Timoléon, se servant d'une expression familière aux voleurs.

— Faut-il filer quelque dame? dit le jeune drôle, car Timoléon, depuis qu'il ne s'occupait plus de police proprement dite, avait pour spécialité de faire suivre les femmes mariées.

— Non, pas encore; il faut jaser d'abord.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir?

— Tu demeures toujours dans la même maison?

— Oui.

— Est-ce qu'il n'y a pas un croque-mort dedans?

— Il y en a deux : il y a d'abord le père *La Joie*, qui demeure tout en haut.

— Et puis?

— *Rigolo*, qui est en bas, au rez-de-chaussée.

— Sont-ils mariés?

— Le père *La Joie* est garçon, Rigolo est marié, mais c'est comme s'il ne l'était pas.

— Comment ça?

— Sa femme a fait un mauvais coup, et elle est à



Au fond de la pistole, sa femme était assise, tenant son enfant dans ses bras. (Page 158.)

Saint-Lazare. Elle a volé je ne sais quoi, quand elle était enceinte, une envie de femme grosse assurément, et elle a accouché en prison. Mais je crois bien qu'elle a fini son temps.

Tout en parlant, le Merle regardait le fiacre demeuré à distance.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un là? demanda-t-il.

— Oui; le patron.

— Vous avez donc un patron, vous, maintenant? fit le Merle, qui se prit à remarquer la livrée de Timoléon.

— Veux-tu gagner un joli billet de cent francs?

— Pardine!

— Eh bien! continue à jaser. Ça m'est égal que le père La Joie soit garçon et que Rigolo soit marié. Ce n'est pas ça que je veux savoir. Est-ce que l'un ou l'autre ne loge pas un homme de cinq pieds neuf ou dix pouces, large à proportion, et qu'on appelle Jean?

— Connais pas, dit le Merle; mais, en effet, depuis quelques mois, Rigolo a un locataire : c'est un pauvre vieux qui revient de Californie, où il n'a pas fait fortune; il a les cheveux tout blancs.

— Donne-moi son signalement exact.

— Il est grand, comme vous dites, mais il n'est pas très-gros.

— Ce n'est pas de celui-là que je voulais parler d'abord; mais celui-là, comment est-il?

— Comme je vous dis, vieux, grand et maigre.

— Avec une cicatrice au-dessus de l'œil droit?

— Tiens, c'est vrai.

— Et il traîne un peu la jambe...

— Je n'ai pas fait attention, mais c'est bien possible.

— La Californie dont revient ton homme, dit Timo-

Imprimerie... rue du Bac, 30.

léon, se trouve à trente lieues de Marseille et s'appelle Toulon.

— Comment, ce serait un *cheval de retour?*

— Mais oui, et si tu nous la fais pincer, le billet de cent francs fera des petits.

Le Merle, qui avait déjà fait de la correction autrefois, de quinze à vingt et un ans, était au courant des mœurs des prisons et des habitudes de la police.

— Est-ce que vous êtes rentré à la rousse, patron? demanda-t-il.

— Non, mais je m'occupe de cette affaire.

— C'est bon, on vous servira. Est-ce que vous voulez faire le coup tout de suite?

— Non, dit Timoléon. Demain. En attendant, viens avec nous.

— Où donc ça?

— Tu le verras.

Et Timoléon fit monter le chiffonnier à côté de La Raquette, sur le siége du fiacre, disant au cocher improvisé :

— Conduis-nous au coin du boulevard Malesherbes et de la rue de la Pépinière.

Vingt minutes après, le fiacre arrivait à l'endroit indiqué.

Timoléon et M. de Morlux descendirent.

— Toi, dit Timoléon au jaune chiffonnier, reprends ta hotte et ta lanterne, et suis-nous. Et toi, ajouta-t-il en s'adressant à La Raquette, va rendre le fiacre au cocher et te coucher ensuite. Je n'ai plus besoin de toi.

M. de Morlux ne comprenait pas bien encore ce que Timoléon voulait faire.

— Monsieur, lui dit ce dernier, votre hôtel a une petite porte sur le boulevard Haussmann. En avez-vous la clef?

— Toujours, répondit le vicomte. La voilà.

— C'est par là que nous allons entrer chez vous, dit Timoléon, et il faut prendre garde que vos gens ne nous voient.

— Mes gens sont couchés, dit M. de Morlux, et passé minuit, on ne m'attend jamais.

Ce fut donc par cette petite porte qui donnait dans le jardin que M. de Morlux, Timoléon et le chiffonnier pénétrèrent dans l'hôtel de la rue de la Pépinière.

Une allée sablée conduisait de la porte à la serre, par laquelle on arrivait à l'intérieur de l'hôtel.

L'hôtel était silencieux; le suisse dormait, le valet de chambre et la femme de chambre étaient couchés.

La cuisinière, qui était mariée, s'en allait tous les soirs.

Le vicomte et ses deux acolytes montèrent sans bruit à sa chambre à coucher.

Là, Timoléon alluma une lanterne sourde qu'il avait toujours dans sa poche.

Puis il s'arma d'un ciseau à froid et fit sauter la serrure du secrétaire.

— Avez-vous un portefeuille à votre chiffre? dit-il à M. de Morlux impassible.

— Oui, répondit le vicomte. Là, dans ce tiroir. Il renferme dix mille francs.

— Prenez les dix mille francs et donnez-nous le portefeuille, dit Timoléon.

Puis, avec un diamant qu'il avait à son doigt, il coupa une vitre sans bruit et la retira, de façon à laisser croire que les voleurs avaient ouvert l'espagnolette en dedans.

Le secrétaire demeura ouvert, les meubles furent bouleversés avec le moins de bruit possible.

Et enfin Timoléon tira de sa poche une carte qu'il cloua sur le secrétaire avec un couteau-poignard.

Cette carte était un *valet de cœur*.

— Que faites-vous donc là? demanda le vicomte surpris.

— Monsieur, répondit Timoléon, je ressuscite à votre profit le *club des Valets de cœur*, dont Rocambole était le chef jadis.

— Je comprends, murmura le vicomte.

— Maintenant, ajouta Timoléon, avec une échelle que nous allons appliquer contre le mur du jardin, le tour sera fait, et Rocambole est à nous.

LIX

Pénétrons maintenant dans cette maison isolée au milieu du Chemin des Dames, et qu'habitait une misérable population de chiffonniers, d'ouvriers carriers et d'employés des pompes funèbres.

Il y avait deux mois qu'un nouvel hôte s'y était installé.

Cet hôte n'était autre que notre ancienne connaissance de Toulon, le *Bonnet vert*, ce malheureux qui avait failli périr sur l'échafaud pour avoir tué le meurtrier de son chien, et que Rocambole avait si miraculeusement arraché à la mort.

Tandis que le *maître* s'incarnait dans la peau du major Avatar, tandis que Milon s'en allait en Italie se refaire un état civil, Jean le boucher, qui n'était plus Jean le bourreau, et le Bonnet vert, étaient revenus avec de faux passe-ports à Paris, où le forçat évadé trouve plus facilement un refuge que partout ailleurs.

Noël avait placé Jean à la Villette. Quant au Bonnet vert, il lui avait dit :

— J'ai un ancien ami qui te fera passer pour son cousin et qui te logera.

Cet ancien ami était *Rigolo* le croque-mort.

L'homme qui, en dépit de sa funèbre profession, répondait à ce nom joyeux, avait trente-cinq ans. Il était marié à une jeune femme belle, honnête et travailleuse, qu'un grand malheur avait frappée il y avait un an.

Cette femme était enceinte de six mois, et en proie à cette sorte de délire calme qu'on appelle des envies de femme grosse.

Un jour, en passant devant la boutique d'un fruitier, elle avait été tentée par la vue d'un panier de fraises, et elle l'avait volé, car elle n'avait pas d'argent pour l'acheter.

Rigolo buvait tout ce qu'il gagnait, et le pauvre ménage manquait souvent de pain.

En s'enfuyant, elle avait cassé une vitre de la devanture; le fruitier fit arrêter la voleuse. On le supplia de retirer sa plainte, il fut inflexible, et la pauvre femme fut condamnée à la prison.

Or, ce jour-là même, c'est-à-dire le dimanche, tandis que Vanda faisait prendre à Antoinette une de ces mystérieuses pilules que renfermait la tête d'épingle, Rigolo, qui depuis l'emprisonnement de sa femme était tombé dans une mélancolie profonde, s'était

levé tout joyeux; car ce jour était celui du bonheur, de la délivrance, de la réunion des deux époux, en un mot.

La prisonnière avait fait son temps, on allait lever son écrou, et elle sortirait de cette triste maison de Saint-Lazare, où son enfant était né.

Dès le matin, le pauvre homme s'était rendu à Saint-Lazare, annonçant au Bonnet vert, son hôte, qu'il allait revenir avec la femme et l'enfant.

Mais la journée s'était écoulée et la nuit était venue.

Enfin Rigolo arriva.

Il était seul et pleurait à chaudes larmes.

Qu'était-il donc arrivé?

Une chose bien simple et bien terrible à la fois.

Dans le courant de cette dernière nuit que la prisonnière allait passer à Saint-Lazare, son enfant avait été atteint du croup.

Quand le pauvre père arriva, le petit être était à l'agonie, et la mère, au désespoir, demandait qu'on la gardât.

L'administration, qui se montre sévère pour les femmes frappées par la loi, est pleine de mansuétude pour les mères.

Il y a dans la première division ce qu'on appelle l'infirmerie des mères, et les mères y sont avec leurs enfants, que ces enfants soient nés à Saint-Lazare ou qu'ils y soient entrés avec elle.

La nourrice a un travail plus doux, une meilleure nourriture, de la viande et du vin tous les jours.

Les sœurs sont indulgentes pour la nourrice, bonnes et remplies de soins maternels pour l'enfant.

A côté du lit de la mère est le berceau de l'enfant.

Celui de Rigolo était à toute extrémité quand le pauvre homme arriva.

Sa femme, qui se nommait Marceline et qui était libre depuis le matin, avait été transférée dans une pistole avec le pauvre petit.

On ne fit donc aucune difficulté d'introduire Rigolo auprès de sa femme et de son enfant.

Le croup est un mal qui pardonne si rarement, que les médecins avaient laissé le malheureux père auprès de sa femme et de son fils sans trop se préoccuper des règlements.

Vers le soir, deux détenues avaient été transportées dans la même pistole.

Ces deux femmes qui venaient d'être atteintes d'un mal mystérieux étaient, on le devine, Antoinette et Vanda.

Le médecin, qui avait reconnu les symptômes d'une maladie indienne jusque-là inconnue en Europe, après avoir déclaré très-haut que ce n'était pas le choléra, avait affirmé, en outre, que le mal n'était pas contagieux, bien que deux sujets en eussent été atteints presque simultanément.

Et c'était ainsi que la mère, que la loi rendait à la liberté, demeurait prisonnière au chevet d'agonie de son fils, dans la même salle où Antoinette et Vanda venaient d'être transportées.

A sept heures du soir, le médecin ranima l'enfant et secoua la tête.

Puis il dit au père qui pleurait :

— Les règlements s'opposent à ce que vous restiez ici plus longtemps, mon pauvre homme, et nous ne pouvons rien contre les règlements. Allez-vous-en, et revenez demain chercher votre malheureuse femme.

Rigolo avait compris que le lendemain il ne retrouverait plus son enfant, et il était parti en fondant en larmes.

Le Bonnet vert l'attendait, et comme c'était un bon homme au fond que cet infortuné qui avait failli mourir sous le fer de la guillotine, il avait pleuré avec lui.

A minuit, Jean le boucher était venu chercher un asile dans la maison du Chemin des Dames, et il s'était associé à la douleur du croque-mort.

— Ah! lui avait-il dit, si le maître pouvait entrer à Saint-Lazare!... je suis sûr qu'il guérirait votre enfant.

— Il est donc médecin? murmura Rigolo.

— Il est aussi puissant que Dieu, répondit Jean le boucher avec enthousiasme; il arrête la guillotine en chemin.

A ce souvenir, le Bonnet vert avait frissonné, et ces trois hommes, s'agenouillant, avaient passé la nuit en prière, demandant à Dieu la vie du pauvre enfant!

. . . .

Le brouillard de la nuit s'était dissipé; le soleil se leva le lendemain dans un ciel clair, et Rigolo sortit de chez lui pâle et tremblant. Il retournait à Saint-Lazare et s'attendait à trouver son fils mort.

Jean le boucher dit au Bonnet vert :

— Noël ne t'a-t-il pas donné rendez-vous?

— Oui, pour ce matin.

— A quel endroit?

— Rue Serpente... Et toi?

— Moi, je vais retourner à la maison du faubourg Saint-Honoré.

— Est-ce ce soir qu'il doit venir ici?

— Oui, pour voir la cave dont lui a parlé Rigolo.

Tous deux s'en allèrent et se séparèrent prudemment à l'avenue de Saint-Ouen, marchant sur un trottoir et n'ayant pas l'air de se connaître.

A peu près en même temps, le chiffonnier que Timoléon appelait le Merle entrait dans le Chemin des Dames.

Toute la population ouvrière de la ruche s'était déjà envolée au travail.

Seul, le chiffonnier, en oiseau de nuit, rentrait dormir quand les autres partaient pour le labeur.

Le Merle, sa hotte au dos, sifflait un refrain de Courtille. En entrant dans la maison, il frappa à la porte de Rigolo.

Mais Rigolo était parti pour Saint-Lazare, et les deux hôtes étaient déjà au boulevard extérieur.

Le Merle le savait, mais il frappa une seconde fois, et comme il n'obtenait pas de réponse, il tourna la clef que Rigolo, dans son trouble, avait laissée dans la serrure, et il entra dans le pauvre logis, qui se composait de deux pièces et d'une cuisine.

Dans la première pièce, il y avait un lit, dans l'autre, on avait dressé une sorte de grabat que Jean le boucher et le Bonnet vert avaient partagé.

Le Merle revint vers la porte, s'assura que le corridor était désert et que personne ne l'avait vu entrer.

Puis il retourna dans la seconde pièce, là où était le grabat, c'est-à-dire une méchante paillasse élevée sur une couche de planches.

Et alors retirant de sa hotte, où il était enfoui sous un tas de loques et de chiffons, le portefeuille vide marqué au chiffre et aux armes de M. le vicomte de Morlux, il le fourra dans la paillasse.

Puis il sortit furtivement, referma la porte, grimpa à sa mansarde et y déposa sa hotte.

Après quoi il ressortit de la maison en se disant :

— Maintenant, allons faire notre déclaration à la police.

Et il murmura ironiquement :

— Quand il s'agit d'arrêter des forçats évadés, les honnêtes gens n'ont pas le temps de dormir.

Cependant il ne se dirigea point tout d'abord vers la préfecture de police.

Non, il alla flâner aux environs de la rue de la Pépinière et entra dans ce café borgne où le faux Agénor avait cherché à s'emparer de la lettre que portait Auguste.

Le cocher de M. de Morlux s'y trouvait et racontait que son maître, rentrant du club à trois heures du matin, avait trouvé son secrétaire forcé et constaté le vol d'un portefeuille renfermant 10,000 francs.

Une échelle trouvée dans le jardin et de nombreuses empreintes de pas désignaient suffisamment le chemin qu'avaient pris les voleurs.

Le Merle but un canon sur le comptoir, et, apprenant du cocher que son maître avait couru faire sa déclaration à la police, il prit le chemin de la préfecture.

LX

A dix heures du soir, la veille, voici ce qu'on aurait pu voir dans cette pistole de Saint-Lazare où se trouvaient à la fois Marceline, la femme du croque-mort Rigolo, Antoinette, la pure et belle jeune fille jetée au milieu des femmes perdues, et Vanda, la hardie compagne de Rocambole.

Vanda, plus forte de constitution, plus nerveuse, plus énergique de caractère qu'Antoinette, avait résisté davantage à l'effet presque foudroyant de cette pilule qui avait le fatal pouvoir de développer les premiers symptômes d'un mal presque inconnu en Europe. Antoinette avait été comme brisée pendant quatre ou cinq heures; mais enfin les souffrances s'étaient apaisées peu à peu, et, vers dix heures, elle avait cessé de se tordre dans les convulsions.

On avait mis une religieuse à coucher dans la pistole.

Mais la religieuse était tout occupée du pauvre enfant qui allait mourir, et elle ne prêtait pas l'oreille à la conversation de Vanda et d'Antoinette.

Vanda, dont le lit était côte à côte avec celui de la jeune fille, lui dit tout bas :

— Souffrez-vous encore?

— Non. Je ne sais pas... je suis comme anéantie... dit la jeune fille, mais je n'ai plus de douleurs aiguës.

— Vous n'en aurez plus jamais.

— Ah!

Un sourire vint aux lèvres de Vanda.

— Vous pensez bien, mon enfant, dit-elle, que je vous ai donné une maladie pour rire.

— Mais, madame...

— Ce fameux mal indien dont parle le docteur, et qu'il a proclamé ne pas être contagieux du reste, ce qui fait qu'on nous a mis ici cette malheureuse femme et son enfant; ce mal indien est fort connu dans les bagnes, et les forçats se le donnent à volonté quand ils veulent aller à l'infirmerie.

— Mais, madame, dit Antoinette avec effroi, vous êtes presque noire, vous!

— Je le sais.

— Et moi... suis-je ainsi?

Et Antoinette tremblait légèrement en faisant cette question. La coquetterie de la femme reparaissait.

— Oui, vous êtes noire aussi, dit Vanda.

— Mon Dieu!

— Mais rassurez-vous : dans trois jours nous aurons retrouvé, moi mon teint ordinaire, et vous vos belles couleurs.

— Et je ne souffrirai plus?

— C'est fini. Seulement il faut paraître souffrante si vous voulez sortir d'ici.

— C'est donc bien vrai, murmura Antoinette que vous avez le pouvoir de me délivrer?

— Je ne suis venue ici que pour cela, et j'en sortirai en même temps que vous.

Vanda parlait avec cette assurance calme que donne une conviction profonde.

— Mais comment sortirons-nous? demanda encore Antoinette.

— Voilà ce que je ne puis vous dire, mon enfant.

— Pourquoi, madame?

— Parce que le secret ne m'appartient pas. Il est au *maître*, c'est-à-dire à celui qui m'envoie et en qui Milon a une confiance absolue.

Le nom de Milon aurait rassuré Antoinette en présence des plus grands périls.

Elle eut un sourire résigné et se contenta de dire encore :

— Quand sortirons-nous?

— Dans trois jours nous ne serons plus ici.

La religieuse était toujours auprès du berceau.

L'enfant ne se tordait plus dans ces spasmes terribles que donne le croup, il ne criait plus.

En proie à une atonie dernière, les yeux vitreux, la respiration haletante et déjà inégale, il touchait à l'heure suprême.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmurait Marceline en joignant les mains, laisserez-vous donc mourir mon enfant?

La belle Marton entra en ce moment, apportant une potion que le docteur avait prescrite à Vanda et à Antoinette.

La détenue était devenue infirmière, grâce à la protection de la sœur Marie.

En voyant Antoinette calme et souriante, elle eut un regard de reconnaissance pour Vanda et lui dit :

— Je vois bien que c'était la vérité. Mais est-ce qu'elle restera noire comme ça, cette chère demoiselle?

— Non, fit Vanda d'un signe de tête.

— O ma sœur! ma sœur! s'écria, à l'autre bout de la chambre, la pauvre mère affolée, ma sœur, ne voyez-vous pas qu'il va *passer*, mon pauvre petiot?

— Courbons-nous sous la volonté de Dieu, répondit la religieuse. Invoquons-la!...

— Pauvre petiot, répétait la mère en pleurs, né en prison, mort en prison... Ah! Dieu abandonne les pauvres gens...

— Ne blasphémez pas, ma sœur, dit la religieuse, Dieu peut faire un miracle...



Enfin, monsieur, dit le vicomte au chef de sûreté, je n'en ai pas moins été volé. (Page 159.)

— Un miracle! s'écria Marceline, un miracle, dites-vous?

— Qui sait! continua la sœur, si à cette heure les anges ne prient pas dans le ciel, agenouillés devant le trône de Dieu?

La belle Marton s'était approchée sans bruit du petit être que sa mère inondait de ses larmes.

— Ah! dit-elle, je sais des anges sur la terre que Dieu écouterait peut-être s'ils priaient pour votre enfant.

Et elle se tourna vers Antoinette.

Mais Antoinette était déjà agenouillée au pied de son lit et elle priait Dieu pour le pauvre enfant.

. . . .

Certes, le lendemain matin, le malheureux croque-mort qui, la veille à pareille heure, avait mis ses habits de fête pour aller chercher sa femme libérée, ne cheminait plus d'un pas leste et rapide.

Il s'en allait tristement, battant les murs comme un homme ivre, et le soleil brillait en vain : il semblait à l'infortuné que le ciel était noir et couvert d'un crêpe.

Il arriva à Saint-Lazare et s'arrêta un moment, pris de défaillance, sous le guichet extérieur.

Mais une pensée lui donna des forces.

— Je veux le voir une dernière fois, se dit-il, avant qu'on ferme sa bière.

Et il frappa au guichet.

Le portier lui ouvrit et lui dit :

— Vous venez chercher votre femme?

— Oui, fit-il en baissant la tête.

Il n'osa parler de son enfant, ni le portier non plus.

Au greffe, le sous-brigadier le reconnut et lui dit :

— Ordinairement on attend ici, quand on vient chercher ses parents; mais sœur Marie m'a donné l'ordre de vous conduire auprès de votre femme.

Rigolo sentit ses larmes tomber comme une pluie chaude. Les gens de la prison avaient eu la même pensée que lui. Ils voulaient qu'il pût voir une dernière fois son fils.

A mesure que le malheureux, conduit par le sous-brigadier, avançait dans les corridors et se rappro-

chait de la pistole où était sa femme, ses jambes fléchissaient et il marchait plus lentement.

A vingt pas de la porte qu'il reconnut, il prit le bras du sous-brigadier et l'arrêta avec cette question sinistre :

— A quelle heure est-ce arrivé?

Le sous-brigadier tressaillit.

— Mais, mon pauvre homme, dit-il, je ne sais pas, moi... Hier soir, le médecin a dit que votre enfant était perdu... Mais je n'ai pas entendu dire ce matin qu'il fût encore mort... Après ça, nous autres, nous ne quittons que rarement le greffe, et nous ne savons pas.

Rigolo fit quelques pas encore.

On entendait les battements de son cœur comme le bruit d'un marteau sur une enclume.

Rigolo, arrivé à la porte de la pistole, s'arrêta de nouveau; les forces lui manquaient.

Le sous-brigadier ouvrit la porte et poussa Rigolo devant lui. Mais celui-ci s'arrêta muet, étourdi et comme pétrifié sur le seuil.

Au fond de la pistole, auprès de la fenêtre, sa femme était assise, tenant son enfant dans ses bras...

Et l'enfant était vivant, et il n'avait plus le regard vitreux et ses lèvres souriaient.

L'enfant était sauvé.

Rigolo tomba à genoux et joignit les mains.

Mais alors sa femme alla le prendre par la main et le conduisit auprès d'Antoinette :

— C'est devant mademoiselle qu'il faut te mettre à genoux, dit-elle; mademoiselle a passé la nuit en prière, et Dieu lui a accordé la vie de notre enfant.

. . . .

Un bruit s'était répandu rapide et presque instantané dans la prison.

Dieu avait fait un miracle.

Un enfant qui allait mourir, que les médecins avaient condamné par avance, puis abandonné, avait été sauvé.

Et ce miracle était dû aux prières d'une détenue, d'une pauvre fille arrêtée comme voleuse.

Mais cette jeune fille s'appelait Antoinette, et si jusque-là Madeleine la Chivotte avait prétendu que c'était une voleuse, la belle Marton avait affirmé le contraire, et l'opinion publique, parmi les détenues, était partagée en deux camps :

L'un tenait pour la Chivotte,

L'autre pour Marton.

Ce dernier triompha tout à coup d'une façon presque foudroyante.

La nouvelle du miracle se transmit de salle en salle et de cour en cour aussi vite qu'eût pu le faire une dépêche télégraphique.

Antoinette avait fait un miracle. Antoinette était une sainte, et on ne parlait rien moins que de se porter en foule auprès du directeur pour lui demander sa liberté.

Seule la Chivotte protestait encore.

Ce fut le signal de cette collision qu'on attendait d'un jour à l'autre entre elle et Marton.

Marton se rua sur elle au moment où les détenues descendaient au préau.

— Il faut que je t'extermine! lui dit-elle.

La Chivotte serra les poings et lui dit :

— Viens-y!

Une douzaine de détenues faisaient cercle autour d'elles pour empêcher les surveillantes d'approcher et de rien voir.

C'était un véritable duel qui allait avoir lieu.

Mais comme elles retombaient l'une sur l'autre, Marton leva les yeux.

Les pistoles donnaient sur le préau, et à la fenêtre de l'une d'elles, Marton venait d'apercevoir Antoinette, qui, d'un geste, lui défendait de se battre.

Et les détenues murmurèrent :

— La sainte ne le veut pas!

LXI

Tandis que le croque-mort Rigolo s'en allait à Saint-Lazare, où il ne s'attendait guère à retrouver son fils vivant, — mais la nature a des retours imprévus sur lesquels la science ne peut pas compter; d'ailleurs, Antoinette avait eu l'heureuse inspiration de faire avaler à l enfant une partie de sa potion à elle, et la membrane muqueuse qui étouffait le pauvre petit être s'était dégonflée; il était sauvé, — une scène toute différente avait lieu à la préfecture de police, dans le cabinet du chef de la sûreté.

Les voleurs ont eu leurs héros et leurs historiens.

Depuis Fra-Diavolo jusqu'à Cartouche, on a célébré en vers, en prose et en musique ces hommes qui se placent en dehors de la société et lui déclarent une guerre sans merci.

Personne, jusqu'à ce jour, n'a écrit un livre sur ces autres hommes honnêtes, dévoués à l'ordre social, braves sans forfanterie, intrépides et même téméraires sans bruit, sans emphase, et qui veillent à toute heure sur la société en péril.

La police moderne ne se recrute plus, comme autrefois, parmi les hommes qui ont eu des comptes difficiles à rendre à la justice.

Les chefs sont des magistrats estimés et respectés; les agents sont d'anciens soldats, pour la plupart.

Il n'est pas un ministère, une administration publique quelconque, où l'on rencontre une plus grande politesse que dans les bureaux de la préfecture de police.

Ce matin-là, vers dix heures, M. le vicomte Karle de Morlux, riche propriétaire de la rue de la Pépinière, homme honorable pour tous, et dont la ténébreuse existence n'avait jamais éveillé l'attention publique, M le vicomte Karle de Morlux, disons-nous, se présenta chez le chef de la police de sûreté.

Un procès-verbal du commissaire de police avait déjà prévenu le magistrat de cette visite.

M. de Morlux avait été volé pendant la nuit précédente.

Le procès-verbal racontait ainsi les faits :

M. de Morlux, rentrant de son cercle à trois heures du matin, avait été fort surpris de trouver la porte de sa chambre ouverte, plusieurs meubles renversés, et la lampe de nuit, qu'on avait coutume d'allumer tous les soirs, éteinte.

Il avait aussitôt battu en retraite et appelé le suisse, qui s'était levé à la hâte et était arrivé un flambeau à la main.

Au suisse s'étaient joints les domestiques, que le vicomte avait éveillés, et on avait alors reconnu que les voleurs avaient dû entrer par la fenêtre, en coupant un carreau de vitre, de façon à pouvoir faire jouer l'espagnolette.

Ils avaient forcé le secrétaire et enlevé un portefeuille qui renfermait, au dire de M. de Morlux, cent mille francs.

Le vicomte avait fait sur-le-champ prévenir le commissaire de police.

Ce magistrat avait aussitôt ouvert une enquête.

On avait retrouvé le valet de cœur cloué sur la tablette du secrétaire, constaté que les voleurs s'étaient retirés par la porte et avaient gagné le jardin en ouvrant la porte de la serre.

Les empreintes de pas, sur la terre humide, étaient au nombre de trois.

Une échelle prise dans la serre et retrouvée appliquée contre le mur leur avait permis de gagner le boulevard Haussmann.

Voilà ce que le vicomte venait de déclarer et ce que le chef de sûreté savait déjà.

— Monsieur, dit ce magistrat au vicomte, il a existé à Paris, il y a une quinzaine d'années, une association de malfaiteurs fort dangereux connus sous le nom de *Valets de cœur*, et qui, partout, laissaient une carte comme preuve de leur passage. Mais cette bande a été dissoute, et son chef, appelé Rocambole, a passé dix années au bagne de Toulon.

Il est vrai que cet homme s'est évadé il y a quelques mois, mais on a perdu sa trace, et certains rapports, venus du bagne même, laisseraient supposer qu'il a péri en pleine mer, la nuit même de son évasion.

Je sais bien que si on disait ce soir, dans les journaux, qu'un vol audacieux a été commis chez vous, et que dans votre secrétaire forcé on a retrouvé un valet de cœur, le public ne manquerait pas de prendre l'alarme et de s'écrier que la bande de Rocambole est reconstituée.

Mais moi, monsieur, qui suis un homme d'expérience, je vous affirme le contraire.

Il est possible que Rocambole ait survécu, il est possible encore qu'il soit revenu à Paris, mais je vous assure qu'il est étranger au vol dont vous avez été victime.

— Sur quoi donc basez-vous cette conviction, monsieur? demanda M. de Morlux.

— Sur le peu d'habileté du vol, d'abord; et ensuite sur cette carte qui semble être un défi.

— Vraiment?

— Rocambole n'est pas un homme à jouer deux fois le même jeu.

L'opinion du chef de la sûreté ne plaisait pas beaucoup à M. de Morlux. Le chef continua :

— Un homme comme Rocambole ne casse point une vitre; s'il crochète un secrétaire, il le referme; et quand il s'en va, s'il s'est servi d'une échelle, il emporte l'échelle et prend garde de laisser l'empreinte de ses pas au pied du mur.

— Enfin, monsieur, dit le vicomte avec une certaine impatience, je n'en ai pas moins été volé.

— Sans doute, monsieur.

— Et que conclure de ce vol?

— Une chose bien simple, dit le chef de la sûreté : les voleurs ont voulu nous donner le change et faire croire qu'ils avaient Rocambole avec eux.

— Lui ou d'autres, peu m'importe, dit le vicomte, pourvu que je retrouve mon argent!

— J'ai déjà mis mes agents en campagne.

Le vicomte, après avoir signé sa déclaration, fit mine de se retirer; mais, en ce moment, le secrétaire du chef de la sûreté entra et lui dit :

— Un jeune homme, chiffonnier de son état, et qui a déjà donné quelques renseignements utiles, insiste pour être reçu.

— Faites entrer, dit le chef.

M. de Morlux se trouva alors face à face avec le Merle et ne sourcilla pas. Il le regarda même avec une curiosité des mieux jouées.

— Ah! te voilà! dit le chef; que veux-tu, mon garçon?

— Monsieur, répondit le chiffonnier, je demeure à Montmartre, près de Clignancourt...

— Bon! après?

— Et dans la maison que j'habite, il y a deux forçats évadés.

— En es-tu bien sûr?

— Sans compter un troisième qui est le chef, et qui y vient tous les soirs. C'est eux qui ont commis le vol de la rue de la Pépinière.

— Qui t'a dit cela? fit le chef de la sûreté un peu surpris.

— Monsieur, répondit le petit chiffonnier, je suis sûr de ce que j'avance. Si vous voulez le pincer ce soir, à huit heures et demie ou neuf heures, rien n'est plus facile.

— Et qu'est-ce que tu veux pour cette dénonciation, dans le cas où elle ne serait point fausse?

En même temps, le magistrat regardait M. de Morlux.

— Si on retrouve l'argent, je pense bien que le monsieur de la rue de la Pépinière...

— C'est moi, dit le vicomte.

Le Merle parut voir M. de Morlux pour la première fois, et il ôta respectueusement sa casquette en disant :

— Ah! monsieur est le bourgeois?

— Oui; combien veux-tu?

— Un joli billet de mille, si on pince Rocambole, répondit le chiffonnier.

— Rocambole! exclama le chef de la sûreté.

— Oui, monsieur; c'est comme cela que les autres l'appellent.

— Eh bien, vous voyez! fit M. de Morlux.

Le chef de la sûreté se prit à sourire :

— Je ne dis pas non, fit-il, et il est fort possible que ces gens-là aient un chef, et que ce chef ait pris le nom de Rocambole, mais ce n'est pas le vrai.

— Vous croyez?

— Le vol est trop grossier pour être son œuvre.

— Monsieur, dit M. de Morlux avec un sourire ironique, que ce soit un vrai ou un faux Rocambole, peu m'importe, je vous l'ai dit; l'essentiel est que cette bande soit arrêtée.

— Elle le sera, monsieur.

— Quand?

— Mais ce soir même.

En même temps, le chef de la sûreté appela un de ses agents, et lui désignant le Merle :

— Envoyez-moi cet homme en prison jusqu'à ce soir, et mettez-le au secret, dit-il.

— Mais, monsieur... fit le Merle avec crainte.

— Que faites-vous? exclama le vicomte.

— Mon garçon, répondit le magistrat, la chose dont on doit se moquer le moins, c'est la police. Je ne vais pas envoyer ce soir trente hommes prendre une maison d'assaut et y faire une perquisition pour n'y rien trouver. Je m'assure de ta personne d'abord. Si on retrouve l'argent de monsieur, ou tout au moins son portefeuille, tu auras ton billet de mille francs. Si tu nous mystifies, je tiens à t'avoir sous la main pour te recommander moi-même à M. le préfet de police.

Puis, s'adressant à M. de Morlux, le chef de la sûreté ajouta :

— Vous pouvez être tranquille, monsieur. Aujourd'hui, toutes les précautions seront prises, et, ce soir, les gens désignés seront arrêtés.

M. de Morlux salua et se retira.

Mais le vicomte ne s'en alla qu'à moitié convaincu. L'incrédulité du chef de la sûreté à l'endroit de Rocambole l'inquiétait. Au lieu de rentrer chez lui, il se rendit chez Timoléon, auquel il raconta son entretien avec ce magistrat.

— Il a raison, dit Timoléon : nous nous sommes conduits comme des *grinches* de bas étage, et Rocambole n'aurait pas fait le coup ainsi. Le chef a raison : il aurait refermé le secrétaire et emporté l'échelle... Mais ça ne l'empêchera pas d'être pris ce soir, et quand on le tiendra...

— Mais le prendra-t-on?

— Oui... à moins que nos renseignements ne soient faux, ou qu'il ne se soit méfié et qu'il ne vienne pas rue du Chemin-des-Dames.

— Vous croyez donc, demanda le vicomte, que le chef de la sûreté fera cerner la maison?

— Pardieu! et il est homme à commander l'expédition. Il n'a pas peur d'un coup de fusil ou d'un coup de couteau, allez!

— Alors tout est pour le mieux.

— Oui, si Rocambole vient au rendez-vous qu'il a donné. Du reste, nous le saurons les premiers.

— Comment cela?

— Trouvez-vous à la barrière de Clichy ce soir, à sept heures. Je vous mènerai dans un endroit d'où l'on voit tout sans être vu. Seulement, il faut vous déguiser. Mettez une blouse, coiffez-vous d'une casquette, et placez une perruque sur vos cheveux blancs.

— J'y serai, dit le vicomte... Au revoir.

Et il s'en alla chez son frère, le baron Philippe de Morlux.

LXII

M. le baron Philippe de Morlux avait quitté son lit pour une chaise longue. Son état n'avait plus rien d'alarmant; d'ailleurs le vicomte Karle lui avait dit :

— Vous n'avez réellement pas le temps d'être malade en ce moment-ci.

Ce matin-là, M. de Morlux avait reçu une lettre de Bretagne qui l'agitait fort et qu'il s'empressa de tendre à son frère.

Cette lettre était de sa belle-mère, c'est-à-dire de l'aïeule de notre ami Agénor.

On s'en souvient, M. Karle de Morlux avait fait partir son neveu pour Rennes, précipitamment et sans lui donner le temps de voir son père et de dire adieu à Antoinette.

En même temps, M. Philippe de Morlux avait adressé à sa belle-mère un télégramme ainsi conçu :

« Je vous envoie Agénor. Retenez-le auprès de vous sous tous les prétextes possibles : il s'agit d'empêcher pour lui un mariage ridicule et odieux. »

Or, c'était l'aïeule d'Agénor qui répondait à son gendre :

« Monsieur et cher fils,

« De guerre lasse, je vous écris. J'ai attendu Agénor hier, avant-hier et aujourd'hui toute la journée. Mon valet de chambre s'est trouvé dans la gare à l'arrivée de tous les trains. Pas de nouvelles de notre héros. Je crois qu'il a doublé la défiance paternelle comme on double un cap dangereux, et qu'il est parti avec sa Dulcinée pour quelque destination inconnue. Ce mariage est donc bien impossible?

« Bah! dans le siècle où nous vivons...

« Je suppose que, lorsque ma lettre vous arrivera, Agénor vous sera revenu, et que vous lui aurez fait entendre raison.

« En attendant, monsieur et cher fils, je vous donne ma main à baiser. »

Le baron tendit cette lettre à son frère Karle.

Celui-ci la lut attentivement et dit :

— Encore un tour de Rocambole!

— Rocambole? fit le baron surpris.

En quelques mots, M. Karle de Morlux mit son frère au courant.

Pendant son récit, le baron sentit plus d'une fois ses cheveux se hérisser.

— Mais, dit-il enfin, s'il en est ainsi, nous sommes perdus!

— C'est lui qui est perdu, répondit le vicomte. Ce soir, il sera dans les mains de la police.

— Et s'il fait des révélations?

— Sur qui?

— Sur nous.

M. de Morlux haussa les épaules.

— D'abord on ne le croira pas; et puis il n'y songera guère et sera trop occupé de lui-même.

— Dieu vous écoute, mon frère, murmura le baron; mais ce que vous venez de me raconter me terrifie. Quant à Agénor...

— Écoutez, dit M. Karle de Morlux, en ce moment je ne songe ni à Agénor ni à Antoinette, mais demain nous nous occuperons d'eux.

Où est le premier? je l'ignore. Quant à la seconde, elle est en lieu sûr, et grâce à la déposition de la fausse madame Raynaud...

— Mais la vraie, interrompit le baron, qu'en avez-vous fait? car il y a trois jours que je ne vous ai vu.

— La vraie est sous ma main, grâce à la lettre que nous avons fait écrire à Timoléon, et qu'il a signée du nom d'Antoinette. La bonne femme, en recevant cette lettre, est montée dans la voiture de la prétendue tante d'Agénor, et elle s'est fait accompagner par la portière de sa maison.

La voiture les a conduites à Passy, dans cette maison que je loue l'été et qui est déserte maintenant.



La lumière du réverbère tomba d'aplomb sur son visage. (Page 163.)

Mon valet de chambre attendait, avec mes instructions.

Ce valet, qui m'est tout dévoué, et croit qu'il s'agit simplement d'empêcher le mariage d'Agénor avec une petite fille sans argent, a compris mes ordres à merveille.

Il s'était fait aider par sa femme.

Elle vint donc chercher madame Raynaud dans le salon d'attente où on l'avait fait entrer avec la portière :

« — Venez, lui a-t-elle dit, M. le marquis et mademoiselle Antoinette vous attendent. »

La mère Philippe a parfaitement supposé qu'une portière n'est pas admise de plain-pied dans le salon d'une marquise, et elle est restée tout naturellement dans le salon d'attente.

Cinq minutes après, mon valet de chambre est revenu et lui a mis une bourse dans la main en lui disant :

« — Mademoiselle Antoinette et madame Raynaud restent ici jusqu'au mariage. Voici le petit cadeau de noces de mademoiselle Antoinette. Prenez bien soin de l'appartement de ces dames. Elles désirent conserver leur modeste mobilier à titre de souvenir. »

La bourse contenait vingt-cinq louis.

La mère Philippe n'a fait aucune objection. Elle est montée dans la voiture et on l'a reconduite à Paris. Seulement mon cocher, qui avait pareillement ses instructions, a pris, en revenant, par un tout autre chemin et s'est engagé dans un labyrinthe de petites rues, entre Passy et Chaillot, de telle façon que si un beau jour, inquiète de ne pas voir revenir ces dames, la mère Philippe se met à leur recherche, il lui sera impossible de retrouver ma maison.

Serpent-Dartel et Comp., rue du Bac, 30

— Et qu'a-t-on fait de madame Raynaud ?

— On la tient prisonnière, et on lui dit que mademoiselle Antoinette ne peut tarder à revenir. Elle est gardée à vue et ne m'inquiète guère.

— Mais, dit le baron, une chose me frappe.

— Laquelle?

— Vous dites que ce Rocambole cherche à déjouer nos projets ?

— Timoléon le craint, du moins, et la disparition d'Agénor me confirme dans cette opinion.

— Mais alors il aura prévenu Agénor, et il est sans doute sur les traces de madame Raynaud !

— Je ne le crois pas, dit le vicomte, car Agénor est réellement parti, et Rocambole n'a pas quitté Paris. Il est possible que ce dernier ait fait courir après Agénor; mais ils ne se sont pas vus encore. Quant à madame Raynaud, elle était ce matin encore ma prisonnière, et tout me fait supposer qu'elle l'est toujours.

Le vicomte fut interrompu par le timbre qui, de la loge du suisse, correspondait avec l'hôtel et annonçait l'arrivée d'un visiteur.

— Vous attendez du monde? demanda-t-il à son frère.

— J'attends mon nouveau médecin.

— Ce n'est donc plus le docteur Vincent qui vous panse? fit le comte avec un sourire.

— Non, dit le baron, je n'en ai plus entendu parler depuis qu'il a eu ses vingt mille francs.

— Qui donc avez-vous appelé?

— Un mulâtre qui passe pour très-habile, et qui l'est en effet, car depuis trois jours qu'il me soigne, je vais tout à fait mieux.

— Depuis le procès du fameux docteur noir, dit M. de Morlux, je n'ai ouï parler d'aucun noir ou mulâtre faisant de la médecine.

— C'est un mulâtre des possessions anglaises que m'a envoyé lord Ervis, un Anglais que j'ai beaucoup connu à Londres autrefois, et qui, apprenant mon accident, a mis cet homme à ma disposition. Il est, du reste, attaché à sa personne et vient de Londres tout exprès pour me soigner.

La porte s'ouvrit et le docteur mulâtre entra.

C'était un homme de trente-cinq ans, de taille moyenne, plutôt noir que métis, ayant un collier de barbe laineuse et d'abondants cheveux crépus.

Il marchait avec aisance et salua le vicomte avec la grâce et l'urbanité d'un vrai gentleman.

M. de Morlux n'avait plus rien à faire auprès de son frère, et il fit mine de se lever.

Mais le baron lui dit, après avoir échangé quelques mots d'anglais avec le mulâtre :

— Le docteur ne parle pas français.

— Ah!

— Et si vous avez encore quelque chose à me dire...

— Absolument rien. Si ce n'est que Rocambole sera pincé ce soir. Adieu...

Le mulâtre s'était emparé de la jambe du baron et en détachait les bandelettes avec une dextérité de jongleur indien.

Il ne leva pas la tête et ne fit pas un mouvement qui pût laisser supposer une seule minute aux deux frères que les paroles du vicomte et le nom de Rocambole eussent éveillé son attention.

M. Karle de Morlux s'en alla.

Comme Timoléon l'avait prévenu que sans doute Rocambole s'occupait de lui et avait établi une surveillance auprès de son hôtel, M. Karle de Morlux ne rentra pas chez lui.

Il s'en alla, au contraire, rue Saint-Honoré et laissa stationner son phaéton devant le Palais-Royal.

Puis, enfilant la galerie d'Orléans, il gagna la rue de Valois et se jeta dans un fiacre qui le conduisit à Passy, stores baissés, comme s'il eût transporté un couple d'amoureux.

Le vicomte tenait à s'assurer que madame Raynaud était toujours sa prisonnière.

On lui apprit là que la bonne dame, après avoir beaucoup pleuré et fait mille questions, auxquelles on n'avait jamais voulu répondre, s'était résignée et commençait à s'habituer à son emprisonnement.

Le vicomte avait un double but en allant à Passy : savoir d'abord si on n'avait pas essayé de délivrer madame Raynaud, et ensuite se procurer le déguisement recommandé par Timoléon.

Un jardinier, remercié la veille du jour où on avait enlevé madame Raynaud, avait laissé sa défroque.

M. de Morlux s'en affubla, et, au moyen d'un peigne de plomb que lui procura son valet de chambre, il fit de ses cheveux blancs des cheveux gris, et de sa barbe chinchilla une belle barbe brune.

Il avait renvoyé son fiacre en arrivant.

Il sortit de la villa à pied et gagna la Grande-Rue, où se trouve la station des omnibus.

Mais, au lieu de se servir de ce moyen de transport, il préféra descendre jusqu'au chemin de fer et y prendre un billet pour la station des Batignolles.

Une heure après, c'est-à-dire à l'entrée de la nuit, le vicomte Karle de Morlux entrait dans un restaurant du boulevard extérieur, et, comme il mourait de faim, il se faisait servir à dîner.

A six heures et demie, son repas était fini.

A sept heures, il se promenait comme un ouvrier de Paris, les mains sous sa blouse, aux environs de l'ancienne barrière de Clichy.

Quelques minutes plus tard, Timoléon lui frappait sur l'épaule.

— Vous êtes rudement bien métamorphosé, monsieur le vicomte, lui dit-il; et un autre que moi ne vous aurait pas reconnu.

— Pas même Rocambole? fit le vicomte en souriant.

— Rocambole, dans deux heures, reconnaîtra quelqu'un qui lui fera faire la grimace.

— Ah!

— Et qui se nomme le chef de la sûreté.

— Mais viendra-t-il?

— Je n'osais pas l'espérer ce matin; mais, à présent, j'en suis sûr.

— Vraiment?

— Je vais vous dire cela... venez. Il faut être posté avant qu'il arrive.

Timoléon prit familièrement le bras de M. de Morlux et l'entraîna.

LXIII

A l'entrée de la rue du Chemin-des-Dames, près de l'avenue de Saint-Ouen, se trouve un marchand de vin.

Seulement la porte est dans l'avenue, et une portion seule de la devanture se prolonge sur cette ruelle obscure où Rocambole devait venir.

Un réverbère est à l'angle même, projetant un rayon lumineux de deux ou trois mètres de circonférence autour de lui.

L'avenue est triste, peu éclairée, la ruelle est noire; mais la brusque transition de ce rayon lumineux permet de voir d'autant plus distinctement tout ce qui se passe dans son périmètre.

Timoléon conduisit M. Karle de Morlux chez le marchand de vin.

Celui-ci le salua comme on salue un homme que non-seulement on connaît, mais pour lequel encore on a une respectueuse estime, et, sans même lui adresser la parole, il lui fit signe qu'il pouvait monter.

Timoléon enfila le petit escalier à balustrade, recouverte d'une toile algérienne, qui se trouvait à la gauche du comptoir.

M. de Morlux de suivit.

Au bout de l'escalier se trouvait le fameux et unique cabinet de tous les établissements de ce genre.

Timoléon et M. de Morlux s'y installèrent.

Puis, le premier souffla la chandelle qui se trouvait sur une table.

Alors M. de Morlux s'étant approché de la devanture vitrée, put voir l'angle du Chemin-des-Dames et se convaincre que la lueur du réverbère se prolongeait dans toute sa largeur sur une longueur de quelques mètres.

— Personne, lui dit Timoléon, ne pourra passer là sans que nous le voyions.

— Mais, observa le vicomte, on peut entrer dans la rue par l'autre bout.

— Sans doute, mais j'ai à cette autre extremité un de mes agents.

— Qui connaît Rocambole?

— Comme je vous connais.

— C'est singulier, dit le vicomte, mais il me semble que vous devez vous tromper.

— Sur quoi?

— Sur le major Avatar.

— Vous voulez dire sur Rocambole?

— Non; le major et Rocambole font deux.

Timoléon sourit.

— On vous prouvera bientôt le contraire, dit-il.

Un homme passa en ce moment dans la ruelle.

C'était un chiffonnier qui chantait cette *scie* d'atelier bien connue :

> Quand trois poules vont au champ,
> La première va devant...

Au deuxième vers, le chiffonnier s'arrêta et donna un coup de crochet sur un tas d'ordures.

Puis il passa son chemin.

— C'est un de mes hommes, dit Timoléon. Et ce qu'il chante est un signal.

— Qui veut dire:

— Que sur nos trois hommes, il n'y en a encore qu'un seul d'arrivé.

A peine le chiffonnier avait-il disparu à l'angle de l'avenue Saint-Ouen, que de nouveaux pas se firent entendre à distance.

Des pas lourds, inégaux, qui trahissaient un homme du peuple, et un homme qui traînait un peu la jambe.

— Ce doit être l'autre, dit Timoléon.

— Rocambole?

— Non, l'ancien forçat. Rocambole est le seul homme ayant été au bagne qui ne traîne pas la jambe. Et puis, un beau monsieur, qui est du club des Asperges, comme vous, fit Timoléon avec ironie, est chaussé de bottes fines qui ne font pas ce tapage sur le pavé.

Les pas s'approchèrent, l'homme passa.

— Regardez! dit tout bas Timoléon. Celui-là, c'est l'oncle d'Auguste, c'est Jean le bourreau.

C'était lui, en effet.

— C'est Rocambole que je veux voir, murmura M. de Morlux, qui, malgré son impassibilité ordinaire, avait quelque émotion.

Quelques minutes après, un nouveau chiffonnier vint fourrager le tas d'ordures qui se trouvait à l'entrée de la ruelle et compléta le refrain du premier :

> Quand deux poules vont au champ,
> La première va devant,
> La seconde suit la première...

— Notre homme est dans la souricière, dit Timoléon, pendant que le chiffonnier s'en allait.

— C'est Rocambole que je veux voir, murmura M. de Morlux, dont l'impatience augmentait.

Mais tout à coup Timoléon lui toucha l'épaule :

— Le voilà, dit-il.

M. de Morlux aperçut alors un homme qui venait de s'arrêter tout à l'entrée du Chemin-des-Dames. Il était en redingote, coiffé d'une casquette, et il rallumait tranquillement sa pipe.

Comme il tournait le dos au cabaret, M. de Morlux ne vit pas tout à fait son visage.

— Comment, c'est ça? fit-il.

En ce moment, l'homme se retourna, et M. de Morlux étouffa un cri.

La lumière du réverbère tomba d'aplomb sur son visage.

Ce visage était noir.

— Ah! dame! dit Timoléon, il a le don des transformations, le drôle, et dans ce mulâtre, vous aurez de la peine à reconnaître le major Avatar, mais je vous jure que c'est lui.

— Lui! lui! murmurait M. de Morlux stupéfait.

— Ça vous étonne?

— Mais, malheureux, dit le vicomte, c'est le médecin mulâtre.

— Quel médecin?

— Celui qui soigne mon frère depuis deux jours...

— Vrai? dit Timoléon, qui sentit quelques gouttes de sueur perler à son front.

— Aussi vrai que je suis ici.

— Alors, dit l'ancien agent de police, priez le diable, monsieur le vicomte, que le chef de la sûreté ne se fasse pas attendre, car, s'il nous échappe cette fois, nous sommes perdus!

Le mulâtre continua son chemin et se perdit dans les décombres.

Timoléon ouvrit alors la croisée du cabinet et se pencha au dehors, de façon à suivre le mulâtre des yeux.

M. de Morlux s'était précipité en même temps que lui.

Le mulâtre marchait lentement, en homme qui jouit d'une sécurité parfaite.

La nuit était noire, mais sa silhouette se détachait néanmoins dans les ténèbres, et Timoléon et M. de Morlux purent ne pas le perdre de vue.

Il arriva ainsi de son pas égal et calme jusqu'à cette grande maison habitée par les croque-morts.

Puis il frappa trois coups et attendit quelques minutes.

— Il y a sûrement un mot de passe, dit Timoléon.

La porte s'ouvrit et l'homme entra.

— Pourvu que la police ne se fasse pas attendre! murmura M. de Morlux avec anxiété.

Un coup de sifflet traversa l'espace.

— Ah! ah! fit Timoléon.

— Est-ce un de vos hommes?

— Non, c'est la police. Le chef de la sûreté n'est pas homme à s'endormir. Il a envoyé son monde en avant.

— Et vous êtes sûr que c'est Rocambole qui vient de passer? demanda M. de Morlux.

— Monsieur, répondit Timoléon, je suis un vaurien, un homme de sac et de corde, tout ce que vous voudrez, mais j'ai une affection sainte en ce monde.

— Vous? ricana le vicomte.

— J'ai une fille, dit Timoléon, une fille de seize ans, belle et pure, et que j'aime comme les anges aiment Dieu; eh bien! je vous jure sur la vertu de ma fille que le major Avatar, que le mulâtre et Rocambole ne sont à eux trois qu'une seule et même personne.

Un second coup de sifflet, venant d'une direction opposée, se fit entendre.

Puis après les pas cadencés d'une troupe ou d'une patrouille.

— Voilà, dit Timoléon, les sergents de ville demandés.

Une minute après, en effet, une escouade de sergents de ville, ayant à leur tête le chef de la sûreté lui-même, entra dans le cercle lumineux décrit par le réverbère.

Deux agents tenaient par le bras le petit chiffonnier, qui s'était fait fort de livrer Rocambole et sa bande.

— Maintenant, dit Timoléon, si vous voulez jouir du coup d'œil de l'arrestation, descendons et suivez-moi.

— Allons! dit M. de Morlux, qui, malgré ses cheveux blancs, avait des battements de cœur.

Ils descendirent et s'engagèrent dans la ruelle.

Le Chemin-des-Dames était plein de sergents de ville et la maison était cernée.

Timoléon et M. de Morlux s'arrêtèrent à distance.

Timoléon murmura :

— A présent, s'il veut s'échapper, il faut qu'il trouve des ailes.

Le chef de la sûreté avait disposé silencieusement tout son monde.

Une partie était dans la rue, l'autre avait envahi le terrain vague qui s'étendait derrière la maison.

Plusieurs sergents de ville s'étaient établis à califourchon sur le mur du cimetière.

Timoléon entendit le chef de la sûreté qui disait au petit chiffonnier :

— Tu es bien sûr que c'est là?

— Oui, monsieur.

— Et tu me feras retrouver le portefeuille?

— Pour ça, bien sûr...

Alors le chef frappa à la porte.

Mais la porte resta close.

Il frappa de nouveau, on entendit du bruit et des chuchotements à l'intérieur, mais la porte ne s'ouvrit pas.

— Au nom de la loi, ouvrez! répéta le chef de la sûreté.

La porte ne tourna point sur ses gonds.

— Allons! ordonna le chef, enfoncez!

Et Timoléon, se tournant vers M. de Morlux, lui dit d'une voix joyeuse :

— Cette fois, Rocambole est pris!...

LXIV

Faisons maintenant un pas en arrière.

Le Bonnet vert, c'est-à-dire le cocher qui avait, grâce à Noël, trouvé un asile chez Rigolo le croque-mort, était revenu à Montmartre à l'entrée de la nuit.

A mesure qu'il approchait, le vieux forçat se sentait pris d'une indicible émotion.

Il s'attendait à trouver la femme revenue et le pauvre ménage tout en larmes.

Quel ne fut pas son étonnement de retrouver la clef sur la porte du logement vide!

Rigolo n'était pas rentré.

Cependant il était nuit, et dès le matin Rigolo avait dû apprendre la mort de son enfant!

Sa femme avait fini son temps; elle était libre depuis quarante-huit heures, et à moins qu'elle n'eût obtenu la permission de garder le pauvre petit mort jusqu'à l'heure des funérailles, il était inexplicable pour le Bonnet vert qu'elle ne fût pas revenue.

Mais tout à coup la porte s'ouvrit et Rigolo entra comme une tempête.

Il riait et pleurait à la fois; il embrassa le Bonnet vert et s'écria :

— Oh! si vous saviez comme Dieu est bon!

Le Bonnet vert crut que la douleur l'avait rendu fou; mais Rigolo continua :

— Mon enfant n'est pas mort!... mon enfant est sauvé!... Dieu a fait un miracle!

— Peut-être bien les médecins, dit le vieux forçat, dont la vie de misère avait endurci le cœur à l'endroit de la Providence.

— Non, répondit Rigolo, riant à travers ses larmes, les médecins ne pouvaient plus rien; ils l'avaient abandonné. C'est la demoiselle qui, par son dévouement et sa présence d'esprit, m'a rendu mon enfant!

— De quelle demoiselle parlez-vous donc? fit le Bonnet vert.

— D'une jeune fille persécutée, d'une pauvre enfant que les parents du jeune homme qu'elle aime ont fait enfermer à Saint-Lazare avec des voleuses.

— Mais comment s'appelle-t-elle? demanda le Bonnet vert en tressaillant.

— Mademoiselle Antoinette.

— Antoinette!

— Oui, dit Rigolo; vous la connaissez!

— C'est elle!

— Elle? fit le croque-mort surpris.



En voyant entrer Timoléon, la jeune fille se leva vivement. (Page 170.)

— Oui, reprit le Bonnet vert; c'est pour elle que le *maître* va venir ici. Vous savez bien que je vous ai dit que c'est un homme qui peut tout ce qu'il veut. A preuve, qu'il a arrêté en chemin le couteau de la guillotine qui descendait sur ma tête...

— Eh bien ?

— Eh bien ! le maître s'est juré de sauver mademoiselle Antoinette.

Rigolo eut un de ces cris de joie dans lesquels passe l'âme tout entière.

— Et c'est pour elle que le maître vient ici ?

— Oui.

— Et je pourrais aider à la sauver ?

— Le maître le croit.

— Ah ! dit Rigolo avec enthousiasme, tout mon sang est à celle qui a sauvé mon enfant ! Que le maître ordonne, j'obéirai.

— Savez-vous pourquoi le maître a songé à vous ? dit le Bonnet vert.

— Parce que Noël lui a raconté l'histoire de Pignolet.

A ce nom, Rigolo tressaillit.

— Ah ! dit-il, le maître sait cette histoire ?

— Oui, mais je ne la sais pas, moi.

— Eh bien, je vais vous la dire, reprit Rigolo. Elle est déjà vieille, du reste; il y a cinq ans passés de cela.

— J'écoute, dit le Bonnet vert.

Rigolo continua :

— Pignolet était un camarade, un confrère, un pauvre croque-mort comme nous. Dans notre état, on est tellement habitué à voir les gens s'en aller de ce monde, qu'on cherche à se donner le plus de bon

temps possible. On sort du cimetière et on s'en va au cabaret.

Pignolet était toujours entre deux vins quand il n'avait qu'un service ordinaire, mais il était ivre-mort les soirs où il y avait eu un convoi de première classe.

Le malheureux n'était pas marié, mais c'était tout comme. Il vivait depuis des années avec une fruitière de la rue des Batignollaises, une assez belle fille qui avait le mot pour rire au dehors de son commerce, et qu'on appelait Rigolette, comme on m'appelle, moi, Rigolo.

Rigolette et Pignolet se querellaient souvent, rapport à l'argent.

Pignolet buvait tout.

Un soir, — nous avions enterré dans la journée un ambassadeur, et ç'avait été une rude noce au retour; — un soir, Pignolet, qui était jaloux, trouva des militaires qui buvaient sur le comptoir de la fruitière.

Il fit une scène. Les militaires ne se fâchèrent pas et s'en allèrent, mais lorsqu'ils furent partis, l'ivrogne prit un couteau et tua Rigolette.

La vue du sang le dégrisa; il ferma la boutique et se sauva.

Toute la nuit il courut à travers Paris comme un fou, et, le matin, il se trouva sur la place de la Roquette.

On guillotinait un homme.

Pignolet eut peur, il se sauva en murmurant :

— C'est comme ça que je vais finir, moi!...

Il gagna les boulevards extérieurs, arriva ici, pâle, défait, encore couvert de sang.

Le père La Joie et moi nous le cachâmes dans le cimetière.

— Dans une tombe?

— Non, dans un de ces caveaux provisoires où on descend les morts destinés à la fosse commune, et où, quelquefois, il se trouve jusqu'à vingt cercueils d'alignés les uns à côté des autres ou superposés. Il y est resté trois mois, passant le jour dans une bière vide et sortant la nuit pour respirer. Nous lui portions à manger.

On le chercha dans tout Paris. Mais comment voulez-vous qu'on suppose qu'un homme que l'on veut envoyer à l'échafaud se réfugie par avance dans un cimetière?...

Au bout de trois mois nous l'avons fait filer. Il est parti pour l'Amérique avec une troupe d'émigrants allemands, et, comme il était Alsacien, on a cru qu'il était avec eux.

— Mais, dit le Bonnet vert, il paraît que vous aviez une cave?

— Oui.

— Et c'est ce que veut voir le maître..

— Il la verra, soyez tranquille.

Le Bonnet vert et Rigolo furent interrompus par Jean le boucher.

Jean précédait le maître de quelques minutes seulement.

— J'ai vu un tas de gens suspects qui rôdaient par ici, dit-il en entrant.

— Qu'est-ce que ça nous fait? dit le Bonnet vert; le maître n'a peur de rien.

Jean le boucher était non moins étonné que le Bonnet vert de voir Rigolo tout seul et fort tranquille.

Il y eut une seconde édition du récit, et Rigolo pleura et rit de nouveau.

Une heure s'écoula. On frappa à la porte.

C'était le mulâtre, ou plutôt Rocambole, mais Rocambole si bien métamorphosé que le Bonnet vert ne le reconnut qu'à la voix.

— Ferme ta porte, mon ami, dit-il à Rigolo, et non-seulement la tienne, mais celle de la maison. Y a-t-il un verrou?

— Oui, monsieur, dit Rigolo surpris.

Rocambole consulta sa montre :

— Il n'est pas encore huit heures, dit-il, mais il faut se hâter.

En même temps, il ouvrit sa redingote et posa deux pistolets et un poignard sur la table.

— Je ne me suis donc pas trompé? murmura Jean le boucher. Il y a des gens qui nous guettent dans la rue.

— Oui, dit Rocambole.

Puis, s'adressant au Bonnet vert :

— Où couchez-vous, Jean et toi? fit-il.

— Là, sur ce lit de sangle, répondit le Bonnet vert en désignant le grabat dressé dans la seconde pièce du logement de Rigolo.

Rocambole alla droit au lit, bouscula les couvertures et les draps, plongea sa main dans la paillasse, et, après quelques secondes de recherches, en retira le portefeuille que le chiffonnier Le Merle y avait caché le matin.

— Qu'est-ce que cela? fit le Bonnet vert stupéfait.

— Cela, répondit Rocambole, c'était de quoi vous renvoyer au bagne tous les deux, mes amis. Heureusement, je suis arrivé à temps... C'est le portefeuille de M. de Morlux que Timoléon a volé la nuit dernière, avec son consentement.

— Pourquoi donc? demanda Jean ébahi.

— Pour mettre ce vol sur mon compte.

— Mais comment le portefeuille est-il ici?

— Parce qu'un chiffonnier qui demeure dans la maison l'a apporté.

— Ah! s'écria Rigolo, c'est pour sûr ce petit misérable de Merle.

— Justement. Et il nous a vendus à la police.

Le Bonnet vert et Jean le boucher pâlirent.

Quant à Rocambole, il mit tranquillement le portefeuille dans sa poche.

— Maintenant, dit-il, en s'adressant à Rigolo, n'as-tu pas une cave?

— Oui, maître.

Rocambole regarda autour de lui, de tous côtés, et ne vit aucune apparence de trappe ni d'issue quelconque.

Le logis se composait de deux misérables pièces et il était à peine meublé. Les murs étaient nus et crépis à la chaux.

Jean le boucher s'était approché de la croisée, dont les volets étaient fermés, mais à travers les fentes desquels on pouvait voir au dehors :

— Maître, maître, dit-il, voici la police! Je vois des uniformes de sergents de ville.

En ce moment on frappa à la porte.

Alors Rocambole reprit ses pistolets sur la table.

LXV

Résumons en quelques mots la situation posée dans le chapitre précédent.

On se rappelle le traquenard tendu par Timoléon à Rocambole et à ses deux fidèles, Jean le boucher et le Bonnet vert. Ils doivent être le soir arrêtés par la police qui veille autour de la maison où le croque-mort leur donne asile en sa chambre, chambre où se trouve le lit dans lequel Timoléon a fait cacher par le traître chiffonnier Le Merle le portefeuille volé chez M. de Morlux. A l'heure dite, Rocambole arrive, transformé en mulâtre.

— Ferme la porte de la maison, dit-il au croque-mort, devenu son esclave depuis qu'il sait que le maître s'intéresse à la jeune fille qui a sauvé son enfant.

Pendant que ce dernier obéit, Rocambole fouille le lit, et, à la grande surprise du Bonnet vert et de Jean le boucher, on retire le portefeuille accusateur, qu'il met dans sa poche. Il leur explique le piége qui leur était tendu.

— Maintenant, dit-il en s'adressant à Rigolo, n'as-tu pas une cave ?

— Oui, maître.

Aucune apparence de trappe ou d'issue n'existe dans la chambre qui puisse indiquer l'entrée de cette cave ?

A ce moment, on frappe, c'est la police.

Alors Rocambole saisit ses pistolets qu'il avait placés sur une table en entrant.

Le Bonnet vert et Jean le boucher crurent que la maison s'apprêtait à résister.

Jean avait toujours un poignard sur lui et il s'en arma. Le Bonnet vert prit une table et la plaça devant la porte.

Mais Rocambole dit à Rigolo :

— Eh bien ! où est ta cave ?

On avait une seconde fois frappé à la porte de la rue, et ces mots : « Au nom de la loi ! » se faisaient entendre.

Rigolo était aussi calme que Rocambole.

— Avant qu'ils aient enfoncé la porte, dit-il, nous serons loin.

En même temps il ouvrit les deux battants d'une armoire en noyer dans laquelle Marceline, avant sa condamnation, serrait sa vaisselle.

Cette armoire était large comme un bahut de salle à manger, et atteignait le plafond.

Elle paraissait même avoir été faite pour un appartement plus élevé, car on avait été obligé de scier les pieds, de telle sorte que l'on n'eût pu passer la main entre elle et le sol.

Entre le fond de l'armoire et la première tablette chargée de vaisselle et d'ustensiles de ménage, il y avait un espace de trois pieds de haut dans lequel un homme pouvait se tenir accroupi.

— Faites comme moi, dit Rigolo, et ne perdons pas de temps.

Il se plaça sous la tablette, et soudain, ô miracle ! il disparut.

Le fond de l'armoire était à bascule, comme une trappe de théâtre.

— A vous, maître, à vous ! dit le Bonnet vert.

— Non, dit Rocambole, à toi d'abord. Le capitaine quitte son bord le dernier.

Le Bonnet vert imita Rigolo. La planche s'abaissa, laissa tomber son fardeau dans un abîme inconnu et remonta.

On entendait au dehors les coups de crosse de mousquet qui battaient la porte en brèche.

— A toi, Jean, dit encore Rocambole.

Jean obéit. Une seconde après Rocambole était seul.

La porte extérieure venait de céder et les sergents de ville envahissaient le corridor.

Rocambole ne se pressa pas davantage. Seulement il remit en place la table que le Bonnet vert avait placée devant la porte.

Puis il alla s'accroupir sur le fond de l'armoire et le fond fit la bascule au moment même où la porte du logement de Rigolo volait en éclats.

Rocambole tomba de sept ou huit pieds de haut dans une obscurité profonde sur un sol humide et gras.

— Sauvé ! dit alors une voix à son oreille. Avez-vous des allumettes les uns ou les autres ?

Cette voix était celle de Rigolo.

— J'ai un rat-de-cave, répondit Rocambole un peu étourdi de sa chute.

Et il tira de sa poche un briquet à allumettes-bougies, et soudain une vive clarté brilla et dissipa les ténèbres.

Alors Rocambole, allumant son rat-de-cave, put voir ses deux compagnons et Rigolo autour de lui et se rendre compte du lieu où il était.

C'était une cave, une véritable cave parisienne avec ses tonneaux contre les murs, une voûte noire, un sol humide.

Rocambole leva les yeux et ne vit aucune ouverture à la voûte.

Rigolo se prit à sourire.

— Regardez bien la grande pierre d'en haut, dit-il, tout au-dessus de votre tête.

— Eh bien ?

— Elle est en bois, comme le fond de mon armoire.

— Mais, c'est très-ingénieux, cela, dit Rocambole. Est-ce toi qui l'as imaginé ?

— Moi et les camarades, quand nous avons voulu sauver Pignolet. Il y en avait un parmi nous qui avait travaillé dans la charpente du théâtre à la Porte-Saint-Martin. Il nous a fait ça en deux nuits. Ce qui fait que Pignolet venait, quand les portes du cimetière étaient fermées, boire un coup et manger avec nous à la maison. On le montait avec une corde.

— Mais, dit Rocambole, qui, après avoir allumé son rat-de-cave, sorte de bougie en cire roulée en corde, examinait les murs et la voûte, ceci correspond donc avec le cimetière, et Noël avait dit vrai ?

— Oui, monsieur.

— Par cette porte ?

Et Rocambole désignait la porte de la cave.

— Non, dit Rigolo. Cette porte donne sur un escalier, et cet escalier monte dans le corridor. Après avoir tout fouillé chez moi, ils finiront bien par trouver le chemin de la cave, et il ne faut pas moisir ici.

— Par où donc sortir ?

— Ah ! dame ! la route n'est pas commode, mais je pense que vous n'avez rien à gâter. Vous avez vu la première moitié du truc, voici la seconde.

Il y avait un tonneau plus grand que les autres, de ceux qu'on nomme, en Bourgogne, une double pièce. Il était appliqué contre le mur.

Rigolo donna un coup de genou dans le milieu, et le fond s'ouvrit comme une porte.

En même temps, une bouffée d'air vif vint fouetter Rocambole au visage.

— Entrez, dit Rigolo.

Cette fois Rocambole passa le premier et s'aperçut qu'il était non dans un tonneau, mais dans un couloir souterrain, semblable à un terrier de renard, et qui se prolongeait indéfiniment, traversant le mur de la cave et passant à quinze pieds de profondeur sous le Chemin-des-Dames, en ce moment envahi par les sergents de ville.

— Rampez droit devant vous, dit Rigolo. Je passe le dernier pour refermer le tonneau.

. . . .

Cependant, sur l'ordre du chef de la sûreté, les portes avaient été enfoncées.

Dans le corridor, il y eut un moment d'hésitation. Un vieux sergent de ville, qui avait entendu parler de Rocambole, fut le premier à dire :

— Prenez garde ! si c'est lui, il descendra quelques-uns de nous à coups de pistolet, avant que nous lui mettions la main dessus.

Mais le chef de la sûreté ne tint pas compte de ses appréhensions.

— Ceux qui ont peur, dit-il, peuvent quitter le service. On les remplacera.

Et comme on ébranlait la porte du logement de Rigolo, il donna lui-même un coup d'épaule, et, la porte tombée, il entra le premier.

Le double fond de l'armoire venait de se refermer sur Rocambole.

Le logement était vide.

Deux sergents de ville avaient allumé des torches et pénétraient sur les pas de leur chef.

— Nous sommes volés ! dit ce dernier ; il n'y a personne.

On fit le tour du logement, on bouleversa les deux lits, on sonda les murs, le plafond, le plancher, qui était carrelé.

Partout, au coup de crosse, répondait ce bruit mat qui ne trahit aucune cavité.

La maison avait plusieurs étages, et tous étaient habités.

Mais c'était un lundi, et la population ouvrière de la maison était dans les cabarets. Deux femmes furent trouvées toutes tremblantes dans une chambre au premier étage.

C'étaient des femmes de mauvaise vie qui avouèrent que, depuis six mois, elles s'étaient soustraites à toute surveillance, et que c'était pour cela que, lorsqu'on avait frappé, elles n'avaient pas osé ouvrir.

Enfin, tout en haut, on trouva le père La Joie qui était ivre-mort sur un tas de vieille paille qui lui servait de lit.

Cependant, comme il paraissait immatériellement impossible que les trois hommes qu'on avait vus rentrer eussent quitté la maison, on songea aux caves, sur l'indication même des deux femmes.

Les caves furent visitées sans résultat. On ne soupçonna pas le secret du tonneau plus qu'on n'avait deviné celui de l'armoire à bascule.

M. de Morlux et Timoléon avaient fini, grâce au tumulte, par pénétrer dans la maison, à la suite des sergents de ville.

Timoléon était pâle et suait à grosses gouttes. Le Merle ne comprenait plus rien à ce qui se passait.

Timoléon lui fit un signe, et le Merle s'écria :

— Je sais pourtant bien qu'ils ont caché l'argent dans la paillasse !

Sur un ordre du chef de la sûreté, on fouilla dans la paillasse et on ne trouva rien.

— Volés ! murmura le Merle.

— Mais qu'est-ce que tout cela signifie ? murmura M. de Morlux.

Timoléon l'entraîna hors de la maison, sans que le chef de la sûreté eût paru faire attention à lui :

— Cela signifie, dit-il, que nous sommes perdus, et que je ne vais pas moisir à Paris, moi... Gare à Rocambole !...

Et Timoléon prit la fuite, suivi par M. de Morlux.

LXVI

Une véritable terreur semblait s'être emparée de Timoléon.

Il fuyait à toutes jambes, comme si Rocambole lui-même eût été à ses trousses.

Cependant M. de Morlux finit par le rejoindre et lui mit la main sur l'épaule en lui disant :

— Mais est-ce donc que vous devenez fou ?

— Non, dit Timoléon, mais j'ai peur.

Ils étaient alors sur le boulevard extérieur ; il y avait là une place de fiacres.

Timoléon ouvrit la portière de l'un d'eux, et dit à M. de Morlux :

— Venez... venez...

— Où allons-nous, bourgeois ? demanda le cocher.

— En face de Saint-Germain-l'Auxerrois, répondit Timoléon, et au galop... nous sommes pressés.

Et comme le fiacre se mettait en route, Timoléon ajouta :

— Rocambole est comme le sanglier : il ne manque pas ceux qui l'ont manqué ; il revient sur le coup de fusil, et son boutoir est mortel !

— Mais on va peut-être le trouver ? dit M. de Morlux, que l'inquiétude de Timoléon commençait à gagner.

Celui-ci secoua la tête :

— Non, dit-il, et je vais vous dire pourquoi. Comme moi vous l'avez vu entrer dans la maison ?

— Oui.

— Comme moi vous avez pu vous convaincre qu'il n'était pas ressorti ?

— Sans doute.

— Eh bien ! écoutez. Rocambole est un homme qu'il faut surprendre et non prendre. Il fallait le trouver endormi, c'est-à-dire ne s'attendant pas à être traqué ; mais du moment où on l'a manqué on ne l'aura plus.

Et Timoléon, dont les dents claquaient, continua :



Rassure-toi, dit Rocambole, ta fille n'est pas morte. (Page 172.)

— Vous m'avez dit que c'était le mulâtre qui soignait votre frère?

— Oui.

— Vous avez causé devant lui?

— A mots couverts.

— Il n'y a pas de mots couverts pour Rocambole. Il devine tout; c'est vous qui nous avez vendus! Maintenant, sauve qui peut!

— Mais où allons-nous?

— Chez moi, où il sera dans une heure...

— Et qui vous dit qu'on ne le retrouvera pas? fit M. de Morlux, que la lâcheté de Timoléon commençait à impatienter. Cette maison est cernée...

— Les murs doivent en être creux.

— Allons donc!

— Il doit y avoir en dessous, continua Timoléon, des souterrains qui aboutissent aux carrières de Montmartre.

— Vous perdez la tête!

— On ne trouvera pas Rocambole, acheva Timoléon avec l'accent d'une conviction profonde.

— Mais qu'allons-nous faire chez vous? demanda M. de Morlux.

— Je vais chercher mes livres, mes papiers, mon argent.

— Pourquoi?

— Mais pour les soustraire à Rocambole, donc!

— Vous croyez qu'il viendra chez vous?

— J'en suis sûr, et avant demain matin. Et comme je ne veux pas d'un coup de poignard... je file.

— Cet homme est fou! murmurait le vicomte, tandis que le fiacre descendait dans Paris et traversait les boulevards.

— Fou de peur, c'est possible, dit Timoléon; mais j'ai mes raisons... Vous m'avez promis cent mille francs, mais si vous voulez m'assurer que je ne périrai

 Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.

pas sous le couteau de Rocambole, je veux bien y renoncer.

Le fiacre descendait en ce moment la rue Vivienne et arrivait à l'une des entrées du passage des Panoramas.

Timoléon le fit arrêter.

— Attendez-moi là, dit-il au vicomte.

— Qu'allez-vous faire?

— Rien... je vous le dirai plus tard... attendez-moi un quart d'heure.

Et Timoléon s'élança hors du fiacre, non sans avoir regardé devant et derrière lui.

Mais au lieu d'entrer dans le passage, il monta l'escalier du café de l'Europe, vaste établissement qui se trouve tout à côté.

Il y a là un escalier de marbre à colonnes, comme pour un palais.

Au premier on trouve le café.

Au-dessus, c'est une maison à locataires.

L'escalier monte, monte toujours; on dirait le chemin du ciel.

Tout au bout, tout en haut, il se bifurque en deux corridors.

Deux corridors interminables, labyrinthes parisiens qui font le tour du passage et relient l'escalier de la rue Vivienne à d'autres escaliers qui descendent les uns dans les galeries vitrées, les autres dans la galerie Montmartre. Un lièvre que suit une meute ardente y dépisterait les chiens; un homme que les recors poursuivent se moque des verrous de Clichy.

Timoléon se perdit dans ce dédale et arriva galerie Montmartre.

En face de l'hôtel Delessert, en face de l'endroit où était la fontaine, il y a une haute maison de modeste apparence : un boulanger et une modiste en bas, un marchand de rubans au premier; toutes sortes de commerces aux deuxième, troisième et quatrième étages; pour y arriver, une porte bâtarde, une allée étroite, un escalier tournant.

Timoléon s'y engouffra, après avoir suivi ce singulier chemin que nous venons de décrire, et regarda à droite et à gauche, en avant et en arrière de lui s'il n'était pas suivi.

Il monta jusqu'au cinquième, tira une clef de sa poche et entra dans un petit logement de deux pièces.

Dans l'une il y avait une table, un petit divan en damas rouge, quelques chaises de merisier, et deux gravures insignifiantes accrochées au mur.

Sur la cheminée, une pendule à colonnes; sous verre, deux vases de fleurs et des flambeaux en imitation.

Dans la seconde pièce, tendue d'un papier à fleurs, se trouvait un petit lit en fer, garni de rideaux en perse bleue, une commode-toilette, une causeuse et un fauteuil.

Cet ameublement atroce à voir pour des gens de goût, mais devant lequel se fût pâmée d'admiration une ouvrière ou une demoiselle de magasin du quartier, disparaissait quand on avait envisagé la maîtresse du logis.

C'était une grande jeune fille, blonde, pâle, aux yeux bleus, aux mains diaphanes, et si belle qu'on eût dit une de ces madones que peignait Raphaël.

Elle était assise devant la table de la première pièce, vis-à-vis d'une femme âgée, et toutes deux travaillaient à confectionner des fleurs artificielles.

En voyant entrer Timoléon, la jeune fille se leva vivement, courut à lui, jeta ses bras autour de son cou, et s'écria :

— Ah! mon père!

Timoléon n'était plus le même homme; il avait dominé sa terreur; un sourire ineffable glissait sur ses lèvres.

Cet homme était transfiguré par l'amour paternel.

— Cher petit père, dit la jeune fille en le couvrant de caresses, pourquoi n'es-tu pas venu hier, ni ce matin?

— J'ai eu des affaires graves, mon enfant.

— Vrai? fit-elle.

— Mais qui sont heureusement terminées.

Il s'assit, prit sa fille dans ses bras et l'attira sur ses genoux :

— Mon petit ange aimé, lui dit-il, ne t'ai-je pas promis depuis longtemps de te conduire en Normandie, dans la famille de ta mère?

— Oui, mon cher petit père.

— Eh bien! dit Timoléon, nous partons.

— Quand?

— Ce soir, à minuit. Je cours chez moi réunir quelques hardes. A onze heures, je serai ici avec une voiture. Madame Armand, — il s'adressait à la vieille bonne, — va t'aider à faire tes malles. Emporte tes plus belles robes. Je veux que tu sois la plus belle fille du pays. Et, ajouta-t-il en l'embrassant, cela ne te sera pas difficile.

— Mais, petit père... tu ne m'as rien dit hier...

— Je te le dis aujourd'hui... Allons, c'est convenu!... Dépêche-toi. A onze heures je serai ici... Le train est à minuit précis...

Timoléon embrassa sa fille, ne voulut pas s'expliquer davantage, et s'en alla par où il était venu, prenant les mêmes précautions minutieuses.

M. de Morlux attendait toujours.

— Monsieur, lui dit Timoléon en rentrant dans la voiture, qui se remit en marche, dans deux heures j'aurai quitté Paris.

— Comment! vous m'abandonnez!

— Oui; mais, reprit Timoléon, si vous voulez me donner cinquante mille francs, Antoinette sera morte demain soir.

M. de Morlux ne put se défendre d'un léger frisson.

— Et, dit Timoléon froidement, vous ne me payerez qu'après la constatation du décès.

LXVII

La proposition de Timoléon avait été, comme on dit, faite à brûle-pourpoint.

M. de Morlux en fut si abasourdi qu'il garda un moment le silence.

Mais Timoléon reprit.

— Ce que je vous propose là est à prendre ou à laisser. Si un meurtre vous répugne, n'en parlons plus... Vous ê·s un homme d'esprit et d'intelligence, vous ferez face tout seul à l'orage; mais, à présent, je ne veux pas me mesurer plus longtemps avec Rocambole.

— Comment! fit M. de Morlux, vous m'abandonneriez?

— A minuit, je quitte Paris; à six heures du matin je suis au Havre, une heure après je m'embarque.

— Et où allez-vous?

— En Angleterre, si vous acceptez ma proposition; en Amérique tout droit, si vous me refusez.

— Mais, dit M. de Morlux, si vous partez à minuit, je ne vois pas trop comment....

— Attendez! Antoinette est à Saint-Lazare....

— Sans doute.

— Vous savez qu'elle n'y est pas restée seule. Une femme qui m'est entièrement dévouée, Madeleine la Chivotte, a été arrêtée avec elle.

— Très-bien. Que peut cette femme?

— Laisser tomber dans l'assiette ou le verre d'Antoinette un poison foudroyant que je lui ferai passer.

— Quand?

— Demain.

— Mais si vous partez ce soir?

— Je le remettrai avant de partir à un homme qui, demain jeudi, verra la Chivotte. Ou plutôt, non, dit Timoléon, ce n'est pas moi qui le lui remettrai.

— Qui donc, alors?

— Ce sera vous.

M. de Morlux avait la sueur au front et se taisait, regardant Timoléon d'un air sombre.

Le fiacre venait de s'arrêter sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois.

— Monsieur, dit Timoléon, je vous laisse un quart d'heure de réflexion. Je monte chez moi. Dans un quart d'heure, je serai de retour. Si ma proposition vous convient, je vous retrouverai dans cette voiture. Sinon, je supposerai que vous n'avez plus besoin de mes services, et nous garderons mutuellement le secret, pour le cas où nous nous reverrions un jour.

— Soit, dit M. de Morlux.

Timoléon descendit de voiture, traversa la place gagna la rue des Prêtres, et monta rapidement chez lui.

Ouvrir cette fameuse caisse qui ornait son bureau, y prendre un portefeuille qui contenait toute sa fortune, rassembler à la hâte tous ses papiers compromettants, et faire dans un mouchoir un petit paquet de hardes et de linge, fut pour lui l'affaire d'un moment.

Un quart d'heure après, il redescendait.

Le fiacre était toujours sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois.

Er M. de Morlux n'avait pas quitté le fiacre.

— Allons, dit Timoléon, je vois que vous avez réfléchi.

— Oui, dit M. de Morlux, d'un air sombre.

Un rire silencieux passa sur les lèvres de Timoléon,

— Je le savais bien, murmura-t-il.

Puis il ajouta avec ironie :

— Plusieurs millions pour cinquante mille francs, c'est pour rien, en vérité! car, mademoiselle Antoinette morte....

— Parlez vite, dit brusquement M. de Morlux.

— Oh! un instant, dit Timoléon. Cocher! rue Notre-Dame-des-Victoires, à l'entrée, auprès de l'église.

Le fiacre se remit en mouvement.

— Maintenant, causons, dit Timoléon. Quand je vous aurai donné le poison et le moyen de s'en servir, cela ne me donnera pas les cinquante mille francs.

— Doutez-vous de ma parole?

— Je doute de tout ce qui n'est pas écrit. Or, écoutez-moi bien. Pour que je sois sûr que vous ne me ferez pas tort de mon argent, il faut que je puisse vous tenir.

—Comment?

— Vous avez sur vous un portefeuille?

— Sans doute.

— Et un crayon. Arrachez un feuillet du carnet et écrivez dessus ce que je vais vous dicter.

M. de Morlux obéit et se servit de son genou comme d'un pupitre.

Les lanternes du fiacre projetaient à l'intérieur une certaine clarté.

Timoléon dicta :

« Mon cher monsieur Timoléon.

« Vous pouvez marcher. A tout prix, il faut faire disparaître Antoinette Miller, ma nièce... Usez au besoin du poignard ou du poison. »

M. de Morlux hésitait.

— Monsieur, dit Timoléon, le temps passe et Rocambole est sur nos traces. Je vous l'ai dit, je pars à minuit, et je ne veux pas manquer le train.

— Mais, observa M. de Morlux, en écrivant cela, je vous nomme comme mon complice.

— Je ne dis pas non.

— Et, par conséquent, vous ne pouvez pas vous servir de ce papier contre moi.

— C'est ce qui vous trompe, comme vous allez le voir. Je vais en Angleterre, un homme dont je suis sûr vous présente ce papier; si vous comptez les 50,000 fr., il vous le rend; si vous refusez, il se retire, attend un jour indiqué et le jette dans la boîte du grand parquet, au Palais de Justice. Or, ce jour-là, je m'embarque précisément pour l'Amérique, et le procureur impérial vous demande des explications.

M. de Morlux ne discuta plus; il écrivit ce que Timoléon avait dicté, le signa et le lui tendit.

— Maintenant, dit l'ancien agent de police, j'étais si sûr que vous accepteriez que j'ai préparé la lettre et le poison à l'avance.

Et il tira de sa poche une boulette toute semblable à celle que la belle Marton avait faite deux jours auparavant avec la lettre d'Antoinette.

— Le poison, les instructions, tout y est, dit-il.

— Mais comment les ferai-je parvenir?

— Prenez cette adresse par écrit. Demain matin, avant huit heures, allez-vous-en rue Sainte-Apolline, n° 7. Demandez à voir un homme qui s'appelle Lolo.

— Bien.

— Remettez-lui cela et dites-lui : « C'est de la part de Timoléon pour Madeleine la Chivotte. »

— Et cela suffira?

— Vous le verrez bien, dit Timoléon. Je gagne toujours mon argent.

Le fiacre s'était arrêté à l'endroit désigné. Timoléon descendit.

— Adieu, monsieur le vicomte, et au revoir, s'il plaît à Dieu, dit-il. Gardez la voiture, rentrez chez vous et

dormez tranquille.... si vous n'avez pas peur de Rocambole.

Et il s'éloigna rapidement, son petit paquet sur l'épaule.

Au lieu de suivre la rue Notre-Dame-des-Victoires, il prit le passage des Petits-Pères, la rue de la Banque, passa devant la Bourse, alla remonter l'escalier du café de l'Europe et gagna la galerie Montmartre par ce singulier chemin.

Une voiture descendait à vide; Timoléon lui fit signe de s'arrêter devant le boulanger.

Puis il s'enfonça dans l'allée noire.

— La petite doit avoir fait ses malles, se disait-il en grimpant lestement l'escalier. Elle croit que je l'emmène en Normandie, mais lorsque nous serons au Havre, il faudra bien qu'elle s'embarque! Je ne veux pas tomber sous le poignard de Rocambole!...

Au quatrième, il s'arrêta brusquement. Son cœur battait d'une subite et violente émotion.

Cependant, il vit passer sous la porte un filet de lumière, preuve évidente que sa chère Anna l'attendait.

Sa fille s'appelait Anna.

Mais on n'entendait aucun bruit à travers la porte.

— Est-elle donc déjà partie? se dit Timoléon.

Et il frappa, mais il ne reçut pas de réponse.

La clef était sur la porte, il entra.

La première pièce était vide, bien qu'il y eût une lampe posée sur la table.

Auprès de la lampe étaient une bouteille vide et deux verres, dont l'un encore plein.

— Anna? répéta Timoléon avec angoisse.

Et comme il ne recevait pas de réponse, il entra dans la seconde pièce.

Une autre lampe brûlait sur la cheminée, et Timoléon, stupéfait, vit sa fille couchée sur le lit et dormant.

— Anna? répéta-t-il.

La jeune fille ne répondit pas.

— Anna? Anna? répéta Timoléon.

Et il s'approcha épouvanté.

Mais soudain les rideaux du lit s'ouvrirent dans le fond et un homme apparut debout, auprès de la jeune fille endormie, tenant un pistolet de chaque main.

— Silence! dit cet homme; si tu cries, ta fille est morte!

Timoléon recula les cheveux hérissés, sans haleine et sans voix.

Cet homme, c'était Rocambole!

LXVIII

Un siècle passa dans une minute pour Timoléon; un siècle de tortures et d'agonie.

Terrifié, fasciné moins par les pistolets que par le regard flamboyant de Rocambole, cet homme qui n'avait plus de voix pour crier et dont le sang semblait s'être figé tout à coup, tomba à genoux.

— Rassure-toi, dit Rocambole, ta fille n'est pas morte. Mais elle dort... elle dormira même plusieurs heures...

Timoléon laissait errer sur sa fille un regard hébété et conservait son attitude suppliante.

— Il n'est pas possible que tu n'aies pas quelque arme sur toi? reprit Rocambole.

Comme s'il eût voulu attendrir cet homme qui, en ce moment, disposait de la vie de sa fille, par une obéissance absolue, Timoléon ouvrit sa redingote, prit un poignard à sa ceinture et le jeta loin de lui.

— Est-ce tout? demanda froidement Rocambole.

— Tout! je le jure.

— Eloigne-toi encore.

Timoléon recula.

Alors Rocambole tourna le lit, se dégagea des plis des rideaux et vint s'asseoir sur une chaise qui se trouvait au chevet de la jeune fille endormie.

— Causons un peu maintenant, dit-il. Tu as voulu me faire prendre, pourquoi?

Timoléon était tellement terrifié que sa langue était collée à son palais.

— Je vois que tu es ému, ricana Rocambole, et je vais être obligé, en attendant que tu puisses parler, de te dire ce que j'ai fait, moi. Tu penses bien, mon bonhomme, que, lorsque je suis allé rue du Chemin-des-Dames, je savais que tu avais mis la police sur mes traces et que tes précautions étaient prises. Tu étais chez un marchand de vin avec M. le vicomte Karle de Morlux lorsque j'ai passé. Est-ce vrai?

Timoléon fit de la tête un signe affirmatif.

— Tandis qu'on me cherchait là-bas, continua Rocambole, moi je venais tranquillement ici, et je vais te dire ce qui s'est passé. Nous avons acheté la femme de ménage. Elle a eu soif, elle est descendue chercher du vin. Ta fille n'avait pas soif, mais elle a bu pour faire plaisir à madame Armand. Dix minutes après, elle dormait comme tu la vois dormir. Tu devines, n'est-ce pas? Je ne m'appellerais plus Rocambole, si je pouvais avoir oublié certaines recettes qui jettent les gens dans des sommeils étranges et d'où le canon des Invalides ne les tirerait pas... Ta fille en a pour cinq ou six heures : c'est tout ce qu'il me faut.

Timoléon fut dominé en ce moment par son amour paternel; il fit un violent effort sur lui-même et s'écria :

— Mais ma fille ne vous a fait aucun mal. Vengez-vous sur moi, c'est votre droit... mais pas sur elle.

Un sourire sinistre vint aux lèvres de Rocambole...

— Tu ne me connais pas, dit-il. Il y a dix ans, je me serais borné à t'attendre en bas, à la porte de cette maison et à te planter mon couteau dans le cœur. Un meurtre de plus, un meurtre de moins, qu'était-ce pour moi alors?

Aujourd'hui, je me suis juré de ne verser le sang qu'à la dernière extrémité, et c'est pour cela que je me suis servi de ta fille pour te frapper.

Timoléon sentit ses cheveux se hérisser.

— Tu as embrassé une mauvaise cause, mon pauvre Timoléon, reprit Rocambole avec une compassion railleuse. Tu sers MM. de Morlux...

— Ah! vous savez cela? dit Timoléon épouvanté.

— Contre une malheureuse jeune fille que tu as fait enfermer à Saint-Lazare, et qui se nomme Antoinette.

— Vous savez donc tout, vous?

Rocambole haussa les épaules.

— C'est pas mal, tout ce que tu as fait là, dit-il d'un ton protecteur; mais ce n'est pas suffisant et tu n'es point de force avec moi...

Timoléon courba la tête.



Vous ne connaissez pas les habitudes de Lolo, répondit le cerbère. (Page 174.)

— Mais, enfin, dit-il, que voulez-vous faire de moi?

— Tu vas voir...

Rocambole, qui tenait toujours ses pistolets, s'approcha de la croisée, l'ouvrit et se mit à siffler.

— As-tu remarqué, fit-il en refermant la fenêtre, que je siffle exactement comme toi?

Si Timoléon n'avait été déjà épouvanté, ce coup de sifflet l'eût terrifié.

— Tu comprends bien, reprit Rocambole avec flegme, que si M. le vicomte Karle de Morlux et son frère ont de bonnes raisons pous laisser Antoinette à Saint-Lazare, j'en ai de meilleures pour l'en tirer. Or, tu t'es laissé prendre, tant pis pour toi. Il faut que je t'ôte de mon chemin.

Tandis que Rocambole parlait, des pas montaient l'escalier, et Timoléon tremblait de tous ses membres.

— Tu n'as pas eu la main heureuse en logeant ta fille dans cette maison, continua Rocambole. On n'y est pas en sûreté plus que dans la rue. A onze heures, le portier se couche et éteint les deux veilleuses de l'escalier; mais la porte reste ouverte à cause du boulanger. On peut monter et descendre sans que personne s'inquiète d'où vous venez et où vous allez.

Comme il parlait ainsi, on frappa à la porte.

— Va donc ouvrir, dit Rocambole.

Timoléon voyait toujours les pistolets de Rocambole dirigés sur sa fille condamnée, et si Rocambole lui avait ordonné de se jeter par la fenêtre, il l'eût fait.

Il alla donc ouvrir la porte, et se trouva face à face avec Jean le boucher et le Bonnet vert.

Ceux-ci le repoussèrent à l'intérieur de la seconde pièce, et tandis que l'un d'eux refermait la porte, Rocambole dit en riant :

— Ce n'est pas rue du Chemin-des-Dames, c'est ici qu'il fallait amener la police. Quel joli coup de filet, hein?

Puis s'adressant au Bonnet vert :

— La voiture est-elle en bas? demanda-t-il.

— Oui, maître.

— Alors, dépêchons...

— Que voulez-vous donc faire de moi? s'écria Timoléon.

— De toi, rien; mais de ta fille...

— Ma fille! s'écria-t-il.

Et retrouvant quelque énergie et quelque courage, il voulut se placer entre le lit et Rocambole.

Mais celui-ci allongea le bras et visa la jeune fille.

— Où veux-tu que je la frappe? dit-il, à la tête ou au cœur?

Timoléon tomba à genoux.

— Grâce! murmura-t-il.

— Alors, laisse-moi faire et écoute-moi...

— Ma fille! ma fille! répétait Timoléon avec angoisse.

— Ta fille est mon otage, reprit Rocambole. Tu me connais, tu m'as connu plutôt, car tu as été un moment de la bande des valets de cœur, et tu sais si je tiens ma parole quand une fois je l'ai donnée. La vie de ta fille me répond de celle d'Antoinette. Je te jure que tant qu'Antoinette vivra, ta fille vivra.

Timoléon, fou de douleur, s'écria :

— Mais que viennent donc faire ces hommes ici?

— Tu vas le voir.

Et Rocambole fit un signe.

Jean le boucher s'approcha du lit et enveloppa la jeune fille dans les couvertures.

Puis, tandis que Timoléon frissonnait jusqu'à la moelle des os, il la chargea sur son épaule.

— Vous m'enlevez ma fille! hurla le malheureux père... Ah! tuez-moi plutôt...

— Non, dit Rocambole, je n'ai pas besoin de ta mort... au contraire, il faut que tu vives...

— Mais vous m'emportez ma fille!

— On te la rendra le jour où mademoiselle Antoinette Miller, sortie de Saint-Lazare, aura épousé M. le baron de Morlux, comprends-tu?

— Mais d'ici... là... qu'en ferez-vous?

— Foi de Rocambole, je veillerai sur elle comme si elle était ma propre fille à moi...

Timoléon était toujours à genoux, se tordant les mains de désespoir.

— Allons! filez, dit Rocambole aux deux forçats.

— Vous n'allez donc pas avec eux? murmura le malheureux père qui se fiait plus encore à Rocambole qu'à ces deux êtres à l'instinct bestial.

— Non, mais je réponds de ces deux hommes comme de moi.

Jean et le Bonnet vert sortirent, emportant la femme laissée en léthargie.

Tant que le bruit de leurs pas retentit dans l'escalier, Timoléon suspendit son âme à ce bruit. Puis quand il se fut éteint, lorsque le roulement d'une voiture lui eut appris que sa fille s'en allait, il poussa un grand cri et tomba la face contre terre...

Il était comme anéanti.

Mais cette prostration fut de courte durée. Tout à coup il se souvint...

Il se souvint du pacte qu'il avait fait avec M. de Morlux, du poison qu'il lui avait remis, des indications qu'il lui avait données, et se relevant l'œil en feu, il s'écria :

— Mon Dieu! pourvu que nous n'arrivions pas trop tard!

— Que veux-tu dire? demanda Rocambole.

— Je veux dire, reprit Timoléon frémissant, que puisque la vie de ma fille répond de la vie d'Antoinette, je ne veux pas qu'Antoinette meure!

Rocambole, à son tour, éprouva un frisson par tout le corps.

LXIX

M. Karle de Morlux était un homme de résolution et d'énergie avant tout.

Il avait bien, un moment, subi le contre-coup de la panique éprouvée par Timoléon; mais, lorsque celui-ci l'eut abandonné à l'angle de l'église des Petits-Pères et de la rue Notre-Dame-des-Victoires, il retrouva son calme habituel.

— Que m'importe ce Rocambole, après tout! se dit-il. Quand Antoinette sera morte, il ne la ressuscitera pas.

M. de Morlux fit alors un calcul fort simple et d'une logique rigoureuse.

Timoléon avait voulu qu'il se déguisât pour voir passer Rocambole, et la métamorphose était si complète que dans cet homme en blouse il était impossible de reconnaître le riche gentilhomme de la rue de la Pépinière.

Timoléon avait donc eu tort de lui conseiller de rentrer chez lui et d'attendre le lendemain pour aller remettre à l'homme désigné sous le nom de Lolo la boulette de papier qui devait donner la mort à Antoinette.

Si on trouvait cet homme à huit heures du matin, à plus forte raison on devait le trouver la nuit.

Et comme le cocher, à qui Timoléon avait crié : « Rue de la Pépinière! » arrivait sur le boulevard, M. de Morlux baissa la glace du fiacre et lui dit :

— Non, rue Sainte-Apolline, 7.

Le fiacre prit cette direction nouvelle et suivit la ligne des boulevards.

Dix minutes après, M. de Morlux arrivait à la porte du n° 7 de la rue Sainte-Apolline.

Il n'était pas encore minuit. M. de Morlux frappa à la porte, qui avait conservé l'antique marteau de nos pères.

C'était une porte basse donnant sur une allée étroite, au fond de laquelle était la loge du portier.

Deux ou trois ménages d'ouvriers, quelques garçons, étaient les locataires de cette maison, qui n'avait que deux étages.

Le portier, après avoir tiré le cordon, montra sa face jaune et son crâne dénudé à travers le carreau.

— Où allez-vous? dit-il.

— Chez Lolo, répondit M. de Morlux.

— Ah bien, répondit le cerbère, vous ne connaissez point ses habitudes alors, car il ne rentre jamais avant deux heures! Si vous voulez le trouver, allez-vous-en chez le marchand de vin qui fait le coin de la rue Saint-Martin. Il y est pour sûr.

M. de Morlux n'en demandait pas davantage; il ressortit, fit signe au cocher de fiacre de le suivre, et se dirigea vers le marchand de vin indiqué.

Celui-ci fermait sa boutique qui paraissait déserte; mais des rires et des éclats de voix qui descendaient de l'entresol attestaient qu'il y avait en haut nombreuse compagnie.

— Avez-vous Lolo? demanda M. de Morlux.

— Oui, il est en haut... montez! répondit le marchand de vin.

M. de Morlux grimpa l'escalier, et s'arrêta au seuil d'une petite salle où une demi-douzaine d'hommes à mines suspectes jouaient aux cartes et buvaient.

On regarda M. de Morlux avec défiance.

Mais il les rassura d'un mot et d'un geste.

— Lequel de vous est Lolo? dit-il.

Un grand jeune homme blond, un peu déguenillé, coiffé d'une casquette sans visière, se leva alors.

— C'est moi, dit-il.

— Je voudrais te dire un mot, fit M. de Morlux, qui prit alors les allures d'un homme du peuple.

— Tu peux parler devant les camarades, répondit Lolo.

— Non, c'est de la part de Timoléon.

Ce nom fit une grande impression sur l'assemblée, et Lolo quitta précipitamment la table.

— Excusez, camaros, dit-il.

Et il sortit prenant le bras de M. de Morlux.

— Allons jaser en plein air, lui dit-il.

M. de Morlux le suivit et ils sortirent de chez le marchand de vin.

La rue était à peine sillonnée par quelques rares passants.

Lolo vit le fiacre :

— C'est à toi le sapin? dit-il.

— Oui.

— Il est donc pressé le *patron?*

— Très pressé. Il a un mot à faire passer à Madeleine.

— La Chivotte?

— Justement, dit M. de Morlux.

Lolo étouffa un juron et rejeta avec impatience sur le trottoir le morceau de tabac en carotte qu'il mâchait avec volupté.

— Aussi, dit-il, on ne sait pas quelle vie il mène, le patron, depuis quelques jours. J'y suis allé trois jours sans le rencontrer; et si je l'avais vu aujourd'hui, tu te serais évité la peine de venir jusqu'ici.

— Pourquoi donc? demanda M. de Morlux avec inquiétude.

— Parce qu'on m'a refusé ce matin à la préfecture la permission d'entrer au parloir de Saint-Lazare.

— Et pourquoi cela?

— J'ai eu des raisons avec un inspecteur hier soir, et c'est une vengeance de sa part.

— Comment faire? murmura M. de Morlux, que cette réponse anéantissait.

— Si le patron veut donner dix jaunets, fit Lolo après un moment de réflexion, je me charge de sa lettre.

— Certainement, dit M. de Morlux, qui respira.

— Mais dix jaunets tout de suite.

M. de Morlux répondit naïvement :

— Le patron m'a envoyé en recouvrement; j'ai des fonds à lui. Mais comment la lettre arrivera-t-elle?

— Tu vas voir, viens avec moi, nous allons monter dans ton sapin, nous irons plus vite.

Et Lolo, s'installant dans le fiacre, dit au cocher :

— Mène-nous chez Baratte, à la halle.

En route, Lolo dit à M. de Morlux, dont il était loin de soupçonner la qualité :

— Chez Baratte, nous trouverons Philippette.

— Qu'est-ce que Philippette?

— Tu ne connais pas ça, toi?

— Je viens de province où je travaillais pour le patron, répondit M. de Morlux.

— Ah! c'est différent. Eh bien! Philippette est une femme qui a une douzaine de condamnations sur le dos. Pour dix louis elle fera ce que nous voudrons.

— Elle se fera arrêter?

— Oui. On l'enverra au dépôt; en route elle injuriera les agents, et demain, à huit heures du matin, on l'enverra à Saint-Lazare.

Dix minutes après, M. de Morlux et Lolo arrivaient chez Baratte, où il y avait beaucoup de monde.

Une de ces femmes ignobles, qu'on rencontrait il y a quelques années dans le quartier des Halles pendant la nuit, était tristement assise, toute seule, au rez-de-chaussée, devant un carafon d'absinthe à moitié vide.

Lolo s'approcha d'elle et lui dit :

— As-tu de l'*os*?

— Pas un rouge, répondit Philippette, et si le patron de la cambuse ne me fait pas crédit, je vas coucher au violon!

— Combien veux-tu pour te faire arrêter?

— Tu as donc besoin que j'aille au violon?

— Non, *là-haut*.

Et Lolo tourna son pouce vers le nord, par dessus son épaule.

— Merci! on m'y garderait un mois.

— Je te donne cinq *jaunets*.

Philippette se redressa.

— Ça va! dit-elle.

Lolo regarda M. de Morlux. Celui-ci tira de sa poche une poignée de louis.

— Qui donc que vous avez assassiné cette nuit? demanda Philippette.

— Ça ne te regarde pas. Tu vas te faire arrêter!

— Bon!

— Et aussitôt là-bas, tu donneras ça à la Chivotte.

M. de Morlux mit les cinq louis dans la main de cette femme, ainsi que la boulette arrondie par Timoléon.

— Sois sans crainte, dit Lolo, elle ne sait pas lire.

— Et, dit M. de Morlux frémissant, quand aura-t-elle cela?

— A la soupe de neuf heures, demain matin, mon bourgeois.

Lolo emmena M. de Morlux s'asseoir à la table voisine, et demanda à souper, disant tout bas :

— Les cinq louis restants sont pour moi, serin!

— Les voilà, dit M. de Morlux.

— Quelle noce! murmura Lolo; je ne rentrerai pas de deux jours!

Philippette, l'horrible femme, était honnête à sa manière. Elle se mit à insulter le garçon, qui d'abord haussa les épaules, puis le patron, qui voulut la faire sortir. Elle cassa deux verres et une bouteille. On appela un sergent de ville.

Elle l'injuria et le traita de voleur.

M. de Morlux et Lolo la virent emmener et la suivirent jusqu'au poste.

— Son compte est bon! dit Lolo.

M. de Morlux s'en alla tranquille et rentra chez lui.

Le poison était en route pour Saint-Lazare.

LXX

M. de Morlux avait gardé son fiacre à la porte du restaurant Baratte.

Il laissa Rigolo rentrer dans cet établissement et s'en alla, sous prétexte de rassurer le patron.

En réalité, il se fit conduire boulevard Malesherbes, renvoya le fiacre et rentra chez lui, vers une heure du matin, par la petite porte du boulevard Haussmann.

M. Karle de Morlux, en dépit de ses cheveux blancs, menait encore joyeuse vie, et cette petite porte lui était indispensable.

Aussi, quand ses gens entendaient cette porte s'ouvrir ou se fermer, ne bougeaient-ils pas de leurs lits.

Cette circonstance permit au vicomte de rentrer chez lui dans son singulier accoutrement, sans crainte d'être vu.

Il s'enferma dans son cabinet de toilette, employa

tous les cold-creams et tous les vinaigres possibles, fit disparaître la couleur brune de ses cheveux et de sa barbe, et, au bout d'une heure de soins laborieux, se retrouva le gentleman du club des Asperges.

M. de Morlux était trop agité pour demeurer chez lui.

Ce n'était pas sans un frissonnement par tout le corps qu'il songeait à tout ce qu'il avait vu dans la soirée; et cette évasion miraculeuse de l'homme qu'on disait être Rocambole, si rapprochée de l'effroi qui s'était emparé de Timoléon, lui donnait à comprendre qu'il avait là un terrible adversaire.

Le vicomte se dit enfin :

— Si Rocambole, le médecin mulâtre et le major Avatar ne font qu'un, j'en aurai la preuve tout à l'heure. Allons au club; évidemment, si le major Avatar, qui passait presque toutes ses nuits au club, à jouer paisiblement le whist ou à faire une partie de billard, s'y trouvait, à moins d'être fou, on ne pourrait supposer qu'il ait rien de commun avec Rocambole.

Rocambole, à cette heure, avait bien autre chose à faire que de jouer au billard et au whist. Quand on a la police à ses trousses, on ne va pas au club.

M. de Morlux se rendit à pied au club des Asperges. Comme il arrivait place de la Madeleine, deux jeunes hommes chaudement enveloppés dans des paletots doublés de fourrure, et fumant, l'interpellèrent en l'appelant par son nom :

— Hé ! Morlux !

Ces messieurs étaient des membres du club et en sortaient.

Le vicomte s'arrêta et les reconnut.

— Tiens ! fit-il, c'est toi, Mauléon ? c'est vous, Marigny ?

— Nous-mêmes, cher oncle, dit celui qu'il avait appelé Mauléon, et qui faisait allusion à sa liaison avec Agénor.

— Avez-vous des nouvelles de votre neveu ? demanda M. Oscar de Marigny.

— Non, dit le vicomte.

— Nous en avons, nous.

— Ah ! dit M. de Morlux, qui tressaillit à la pensée que son neveu était revenu peut-être et cherchait Antoinette.

— Cet Agénor, dit Mauléon, est un véritable héros de roman.

— Vous trouvez ? fit le vicomte inquiet.

— Vous vous occupez peu de votre neveu, vicomte; mais nous qui sommes ses amis et qui le voyions tous les jours...

— Eh bien ?

— Eh bien ! il nous a quittés brusquement, il y a trois jours, sans crier gare.

— Vraiment ? Et vous ne savez pas où il est allé ?

— Le savez-vous ?

— Oui, dit le vicomte. Il est parti pour Rennes, où est sa grand'mère, qui désirait le voir.

— Et c'est là tout ce que vous savez ?

— Sans doute, fit le vicomte, de plus en plus inquiet.

— Vous ne savez rien alors. Votre neveu n'est pas allé à Rennes.

M. de Morlux se planta tout debout devant les deux jeunes gens, et son inquiétude augmenta.

— Où est-il donc allé ? fit-il.

— Il s'est arrêté à Laval, où il est encore...

— Pour quoi faire ?

— Ma foi ! dit Marigny, bien que dans sa lettre il m'ait bien recommandé de ne rien dire à son père ni à son oncle, comme après tout, mon cher vicomte, vous n'êtes pas la sensibilité même, je vous dirai tout. Agénor est parti de Paris d'assez mauvaise humeur.

— Vraiment ? fit le vicomte.

— Dame ! il est amoureux, et s'en aller pour faire plaisir à une vieille grand'mère, quand on laisse derrière soi un objet aimé... vous comprenez ?...

— Parfaitement. Donc, il est parti de mauvaise humeur ?...

— D'une humeur exécrable. De Paris à Chartres, il s'est trouvé seul dans son compartiment. A Chartres un officier qui se rendait à Laval a pris place à côté de lui. Agénor fumait, l'officier chantonnait.

La chanson de l'officier a agacé Agénor; le cigare d'Agénor a déplu à l'officier.

D'abord ils se sont regardés de travers, puis ils ont échangé des mots aigre-doux; ensuite Agénor s'est écrié :

— Pour Dieu ! monsieur, votre air d'opéra est insupportable !

A quoi l'officier a répondu :

— Je chante du matin au soir, monsieur, et je ne connais que deux endroits où je fasse trêve à cette habitude.

— Peut-on les connaître aussi ? demanda Agénor avec hauteur.

— Ma chambre à coucher, d'abord.

— Et puis ?

— Et ce qu'on appelle indifféremment le pré ou le terrain, monsieur.

Agénor a tiré sa carte de sa poche et la lui a donnée, ajoutant :

— A la première station, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur, a dit l'officier; je vais à Laval où je tiens garnison. S'il vous plaît de pousser jusque-là, je suis votre homme.

— Je m'y arrêterai tout exprès pour vous donner une leçon, car j'allais d'abord jusqu'à Rennes.

Maintenant, acheva M. de Marigny, vous devinez le reste, n'est-ce pas ? Agénor a reçu un joli coup d'épée qui l'a mis au lit pour huit jours. Agénor ne pense plus à sa grand'mère, mais il ne cesse de songer à Antoinette; et il lui a écrit trois fois, et comme elle ne lui a pas répondu, il est désespéré et me charge d'aller la voir.

Si on eût été en plein jour et si M. de Morlux n'avait eu le visage à demi caché par le collet de son paletot, M. de Mauléon et M. de Marigny l'eussent vu pâlir.

Cependant il prit un ton dégagé :

— Eh bien ! dit-il, avez-vous vu Antoinette, car c'est ainsi qu'on l'appelle, n'est-ce pas ?

— Oui, mais je ne l'ai pas vue encore.

— Pourquoi ?

— Mais parce que la lettre d'Agénor m'est arrivée ce soir, par le courrier de huit heures et demie ; mais demain...

— Vous irez vous acquitter de votre message, hein ?

— Sans doute... On dirait que cela vous déplaît, vicomte ?

— Moi ? Oh ! non... pas du tout... Mon neveu est assez grand pour se conduire lui-même...



Vanda arracha le bol des mains d'Antoinette et en jeta le contenu sur le parquet. (Page 183.)

— Vous savez qu'il veut l'épouser ?

— Certainement .. C'est une folie... Adieu...

Et M. de Morlux quitta brusquement les deux jeunes gens, les laissant bien convaincus que les projets de mariage de son neveu froissaient profondément son orgueil aristocratique.

Et continuant sa route, le vicomte Karle se disait :

— Demain, Marigny saura qu'Antoinette a disparu. Il écrira à Agénor. Agénor reviendra en toute hâte... Mais bah! il sera trop tard.

En rentrant au cercle, le vicomte fut repris par toutes ses angoisses.

Mais quel ne fut pas son étonnement lorsque, passant dans la salle de billard, il vit le major Avatar qui jouait tranquillement avec le marquis de B... une partie de carambolage. Le major ne parut même pas avoir aperçu M. de Morlux.

— Où en êtes-vous, marquis? demanda ce dernier à M. de B...

— Nous jouons une belle. Monsieur a soixante-huit points et moi trente-neuf. Je suis perdu!

M. de Morlux fit mentalement ce calcul :

— Il faut une heure et demie pour faire une partie de cent points. On en a déjà fait deux. Il y a donc trois heures que le major joue. Or si le major est ici depuis trois heures, ce n'est pas lui qui est Rocambole.

Le raisonnement était logique. Seulement le marquis de B... avait oublié de lui dire que les deux premières parties avaient été jouées la veille.

Le vicomte parut chercher un partenaire pour une partie de piquet, n'en trouva point, se fit apporter un grog, parcourut les journaux du soir, et s'en alla en se disant :

— Ce Timoléon est un poltron doublé d'un imbécile. Le major Avatar est un honnête Russe qui n'a ja-

mais eu d'autre passion que le billard, le champagne et les voyages.

. . . .

Le major Avatar, ou plutôt Rocambole, qui ne se souciait pas de rentrer chez lui avant le jour, gagna la troisième partie, en proposa une quatrième qui fut acceptée, et ne sortit du cercle qu'à sept heures du matin.

Un homme l'attendait à l'angle de la rue Neuve-Saint-Augustin.

C'était Auguste.

Le major lui remit un billet roulé et lui dit :

— Il faut que ça arrive aujourd'hui.

— Je verrai Malvina à midi, répondit Auguste, qui prit le billet et s'en alla.

Ce billet était destiné à Vanda et contenait en langue russe ces simples mots :

« Tout est prêt. Il est temps. Tu peux agir. »

Mais comme le major Avatar regagnait tranquillement le faubourg Saint-Honoré, un homme le rejoignit en courant... un homme effaré, hors d'haleine.

C'était Timoléon.

— Tout est perdu! dit-il, le poison est parti!...

Alors Rocambole éprouva un léger frémissement des narines, qui indiquait chez lui une violente émotion.

LXXI

Retournons maintenant à la prison de Saint-Lazare.

Il était huit heures du matin. La voiture cellulaire venait d'arriver.

Parmi les détenues envoyées du dépôt se trouvait Philippette, la femme qui pour cinq louis avait consenti à se faire arrêter.

— Encore! dit le chef du greffe en la voyant entrer.

— C'est pas ma faute, *mon président*, dit-elle en riant de ce rire ignoble et cynique qui lui était particulier; c'est les sergents de ville qui m'en veulent!

Outre qu'elle était voleuse de profession, Philippette était encore soumise à la surveillance de la police.

Le chef du greffe allait donc l'envoyer dans la deuxième section; mais Philippette, qui savait que la Chivotte était détenue sous la prévention de vol, et qui ne s'était fait arrêter elle-même que pour voir cette femme et lui remettre le billet de Timoléon, Philippette, disons-nous, protesta.

Le chef du greffe vérifia le dossier, et lui dit :

— Tu as raison. Rébellion envers les agents de la force publique. Tu passeras en jugement.

— C'est ce que je demande, répondit insolemment Philippette.

On l'envoya dans la première section, salle des prévenues.

Philippette avait déjà passé la moitié du mois à Saint-Lazare; elle se laissa revêtir de l'uniforme de la maison avec la meilleure grâce du monde et conduire à l'atelier de travail.

La Chivotte était précisément dans la salle où on la fit entrer.

Pendant le travail, le silence est de rigueur.

La sœur surveillante veille à ce qu'aucune conversation ne s'engage entre les détenues.

Philippette ne put donc, en prenant place sur un des bancs en amphithéâtre, que faire un signe d'intelligence amicale à la Chivotte.

Mais celle-ci ne lui répondit point.

Alors Philippette s'aperçut que Madeleine la Chivotte était toute seule sur un banc.

Les autres détenues paraissaient s'être éloignées d'elle avec une intention marquée et une sorte de répugnance.

La voleuse était sombre et ses yeux lançaient des éclairs.

— Qu'est-ce qu'elle a donc fait pour être en *quarantaine?* se dit Philippette étonnée, tandis qu'on lui apportait sa part de besogne.

Dans les prisons, comme dans les lycées, comme dans les régiments, comme partout enfin où une loi commune, disciplinaire ou pénale, réunit des êtres différents et les courbe sous la même règle, il s'établit entre eux une sorte de solidarité qui fait frapper d'ostracisme celui ou celle qui essaye de s'y soustraire.

Au lycée, le *rapporteur* est mis hors la loi; dans un régiment, le voleur est *passé à la couverture;* en prison, celui qui méconnaît l'opinion publique est mis en *quarantaine.*

Or, depuis la veille, la Chivotte était atteinte par cette sorte d'ostracisme.

Pourquoi?

On s'en souvient, la présence d'Antoinette à Saint-Lazare avait soulevé deux versions parmi les détenues.

La première, accréditée par la Chivotte, prétendait qu'Antoinette était une voleuse comme les autres, seulement plus rouée, plus habile, sachant dissimuler son identité avec une merveilleuse adresse.

La seconde, mise en circulation par la belle Marton, représentait, au contraire, la jeune fille comme une pauvre enfant honnête et victime d'un odieux guet-apens.

Pendant deux jours, il y avait eu deux camps bien distincts; mais le troisième, quand le bruit s'était répandu dans la prison que la jeune fille avait sauvé un enfant, les incrédules s'étaient subitement converties; Madeleine la Chivotte était restée seule de son bord; et, comme nous l'avons vu, la belle Marton s'était jetée sur elle et allait lui faire un mauvais parti, lorsque Antoinette, se montrant à une fenêtre qui donnait sur le préau, l'avait arrêtée d'un signe.

La Chivotte n'avait point été battue, mais elle avait été mise en quarantaine. On s'était éloigné d'elle comme d'une pestiférée.

Philippette attendit avec impatience que la cloche du réfectoire se fît entendre.

A neuf heures et demie, moment où *commence la soupe*, comme on dit dans les prisons, le travail fut suspendu, et, deux par deux, les détenues furent conduites au réfectoire. Comme aucune ne paraissait vouloir se placer à côté de la Chivotte, Philippette vint s'y mettre.

— Qu'est-ce que tu as? lui dit-elle tout bas, tandis qu'elles s'en allaient au réfectoire à travers les longs corridors de la prison.

La Chivotte parut sortir d'une espèce de cauchemar, et regarda Philippette :

— Ah! c'est toi, dit-elle.

— Tu ne me reconnaissais donc pas?

— Je ne t'avais même pas vue. Mais si tu ne veux pas qu'on t'assomme à coups de sabots, ne me parle pas. Je suis *bloquée* par les camarades.

— Qu'est-ce que tu as donc fait?

— C'est rapport à une chipie qui est ici, et que je mettrai en miettes si elle a le malheur de descendre dans le préau.

Et comme Philippette, au lieu de s'éloigner d'elle, paraissait au contraire prendre en pitié son infortune, elle lui raconta son aventure chemin faisant.

— C'est drôle tout de même, une fille honnête à Saint-Lazare! ricana Philippette.

— Et toi, qu'est-ce que tu as encore fait pour revenir? demanda la Chivotte.

— C'est pour toi que je suis revenue.

— Pour moi?

— Oui, Lolo m'a donné cinq louis pour que je me fasse arrêter.

— Lolo?

Et la Chivotte, tressaillant, songea à Timoléon.

— Voilà pour toi, dit Philippette en lui glissant dans la main une lettre arrondie en boulette. Ils m'ont fouillée en entrant, reprit-elle, mais je l'avais bien cachée... aussi bien que mon argent.

— Oh! fit la Chivotte, dont l'œil étincela, si Timoléon pouvait me donner un moyen de me venger!

Elle ne mangea que du bout des dents, et un quart d'heure après elle rentra à l'atelier.

La Chivotte cousait des chemises. Elle se fit sur son banc une sorte de rempart pour pouvoir dérouler la lettre de Timoléon sans être vue de la surveillante.

La boulette renfermait une sorte de pilule incolore, qui ressemblait à une capsule de gélatine et était de la grosseur d'une tête d'épingle.

La Chivotte garda cette pilule dans le creux de sa main et lut la lettre écrite en argot de fantaisie et avec des signes mystérieux; écriture et langage de convention qui ne pouvaient être compris que des initiés.

La lettre était d'un laconisme féroce :

« Deux rouleaux jaunes, quand tu sortiras, si la petite prend cette médecine. »

— Ah! murmura la Chivotte avec rage, je tiens ma vengeance! Mais comment aller à l'infirmerie?

De dix heures à deux heures, le travail continua.

A deux heures, la cloche du réfectoire se fit entendre de nouveau pour la distribution des légumes.

Après cette distribution, les détenues furent conduites au préau; elles avaient une heure de récréation.

La quarantaine continua; on laissa la Chivotte seule, assise sur un banc, et Philippette elle-même n'osa s'en approcher. Mais, en quittant l'atelier, la Chivotte avait dérobé une aiguille qu'elle avait piquée dans les plis de sa robe.

Tout à coup la surveillante qui se promenait dans la cour entendit un cri et des gémissements.

La Chivotte était inondée de sang. Avec l'aiguille, elle s'était piquée à l'intérieur du nez, et cette piqûre avait déterminé une violente hémorrhagie.

— Elle va crever, la misérable! dit en ce moment une des détenues.

Deux sœurs accoururent, ne se rendirent pas compte de la cause de ce sang, et crurent tout d'abord que la Chivotte avait été battue.

La Chivotte paraissait prête à tomber en défaillance, et avait le visage et les vêtements ensanglantés.

— A l'infirmerie! dit une des sœurs.

Deux religieuses la prirent sous les bras et la soutinrent, car elle avait l'air de ne pouvoir marcher et poussait des gémissements étouffés.

— Dieu fait un second miracle, dit une autre détenue, il la punit.

Madeleine la Chivotte fut conduite non point à l'infirmerie tout d'abord, mais dans un des laboratoires.

Il n'y avait en ce moment dans cette pièce que deux femmes.

La détenue *employée* qui fait la tisane et une autre qui avait un bol à la main et s'apprêtait à sortir. Celle-ci n'était autre que la belle Marton, qui venait chercher de la tisane pour sa chère Antoinette.

— Où est l'interne de service? s'écrièrent les religieuses en entrant et faisant asseoir la Chivotte qui paraissait mourante.

La belle Marton haïssait la Chivotte, mais la voyant ensanglantée, elle en eut pitié et s'écria :

— Il est dans la salle à côté; je vais le chercher.

Et elle posa le bol sur une table à côté de la Chivotte, auprès de laquelle s'empressaient les deux religieuses.

Mais cette seconde avait suffi. La Chivotte venait de laisser tomber la capsule mortelle dans le bol de tisane destiné à Antoinette.

LXXII

C'était donc à peu près à l'heure où Philippette, messagère de mort sans le savoir, entrait à Saint-Lazare, que Timoléon, effaré, éperdu, avait rejoint Rocambole.

Timoléon, après l'enlèvement de sa fille, comprenant que la vie de cette dernière dépendait de la vie d'Antoinette, car Rocambole tiendrait sa parole, en cas de malheur, Timoléon n'avait plus eu qu'une seule préoccupation ardente : trouver Lolo assez à temps pour que son terrible message n'arrivât point à destination.

Deux choses le rassuraient cependant.

La première, c'est que, selon toute probabilité, M. de Morlux attendrait au lendemain matin pour aller trouver Lolo.

La seconde, c'est que, quoi qu'il arrivât, Lolo ne pourrait entrer à Saint-Lazare que vers midi.

Il avait donc du temps devant lui.

Cependant, il courut à la rue Sainte-Apolline.

Le portier lui dit :

— Il n'est pas rentré. Vous le trouverez chez le *mastroquet*, où j'ai envoyé *l'autre*.

— Quel autre? fit Timoléon, qui tressaillit.

— L'autre qui est venu le demander il y a une heure.

Timoléon se fit donner le signalement de cet *autre* et reconnut M. de Morlux.

Il courut chez le marchand de vin, le *mastroquet*, comme disait le portier dans son pittoresque idiome.

Mais Lolo n'y était plus.

On apprit à Timoléon qu'il était sorti avec un inconnu venant de sa part, à lui, Timoléon.

Pendant le reste de la nuit, l'ancien homme de police courut les cabarets du voisinage, et ne songea pas à descendre aux Halles.

Nulle part il ne trouva Lolo.

Pourtant, il était revenu plusieurs fois rue Sainte-Apolline, et on lui avait toujours répondu, ce qui était vrai, que Lolo n'était pas rentré.

Enfin, comme il y revenait pour la huitième fois, vers sept heures du matin, il aperçut Lolo qui entrait dans la rue par le boulevard de Sébastopol.

Les cinq louis du vicomte s'étaient bien conduits. Lolo était ivre et prétendait en parlant tout haut, comme s'il avait eu un compagnon de route, que le trottoir était comme un mauvais fusil, qu'il *repoussait.*

Timoléon courut à lui et le prit au collet :

— Ah ! je te tiens enfin, *feignant*, ivrogne ! lui dit-il.

Un sourire hébété anima le visage abruti de Lolo.

— De quoi, patron, de quoi ! dit Lolo, qui travaille bien et boit bien ne fait pas de tort à son maître. J'ai bien travaillé... j'ai bien bu... voilà !

— Tu as travaillé?

— Dame! et un peu bien encore...

— La lettre... as-tu la lettre? demanda Timoléon d'une voix pleine d'anxiété.

— Il me l'a donnée... l'autre... et dix louis avec...

— Eh bien! rends-la-moi...

Lolo se reprit à rire de son rire aviné, mais avec une intention marquée de finesse.

— Qui a bien travaillé, dit-il, c'est Lolo... pas vrai?

— Mais qu'as-tu fait, malheureux? exclama Timoléon.

— La lettre est partie.

— Pour Saint-Lazare?

— Mais dame! oui... J'ai fait arrêter Philippette. Elle s'en est chargée... Elle y est maintenant... acheva l'ivrogne, qui ne s'aperçut pas que Timoléon était devenu tout à coup d'une pâleur cadavéreuse.

Mais Timoléon n'en entendit pas davantage, et il quitta Lolo brusquement et comme s'il eût été frappé de folie.

— Ma fille! murmurait-il en route et tandis qu'il courait, je ne veux pas que ma fille meure!... Ah! Rocambole seul peut tout sauver!...

Et ce fut ainsi qu'il arriva tout courant au moment où Rocambole quittait Auguste.

Ce dernier, nous l'avons dit, eut alors ce frémissement de narines qui, chez lui, indiquait une violente émotion.

Mais ce fut l'affaire d'une seconde.

— Que faire? que faire? murmurait Timoléon en s'arrachant les cheveux.

— Rien, toi du moins, répondit Rocambole, qui avait retrouvé tout son calme; tu es un imbécile, un niais.

— Ma fille... ma pauvre fille... murmura Timoléon.

Rocambole haussa les épaules.

— Veux-tu un bon conseil? dit-il. Si tu tiens à la vie de ta fille, rentre chez toi; mets-toi au lit, et ne te mêle de rien.

Timoléon faillit tomber à genoux :

— Maître, dit-il, moi aussi, j'ai été fou de vouloir lutter contre vous.

— C'est bon, dit Rocambole. J'accepte tes excuses et te défends de me suivre. Va-t'en !

Et Rocambole continua son chemin.

Seulement, il doubla le pas.

A l'entrée du faubourg Saint-Honoré, deux hommes se trouvaient sur le seuil du bureau des omnibus.

Rocambole leur fit un signe et ils s'approchèrent.

C'étaient Jean le boucher et le Bonnet vert, à qui il avait donné rendez-vous en cet endroit.

— La petite est sous clef, dit Jean.

— C'est bon, répondit Rocambole; mais ce n'est plus d'elle qu'il s'agit. Il faut qu'avant une heure tu m'aies amené Rigolo. Où est-il?

— Il est caché, car, dit le Bonnet vert, vous pensez bien qu'il est trop compromis, à présent, pour oser reparaître chez lui.

— Il me le faut sur-le-champ, ordonna Rocambole.

Jean et le Bonnet vert partirent comme un trait, tandis que Rocambole grimpait au troisième étage de cette maison qui lui servait de retraite, depuis qu'il surveillait M. Karle de Morlux.

Pendant le trajet Rocambole avait fait ce raisonnement :

— Le poison est à Saint-Lazare, mais Antoinette est à la pistole et la Chivotte n'y est pas. Il faudra bien deux ou trois heures à celle-ci pour trouver le moyen d'agir.

Et Rocambole prit une plume et écrivit à Vanda.

Trois quarts d'heure après, Jean arrivait avec Rigolo.

Rocambole dit à ce dernier :

— Que ferais-tu pour cette jeune fille qui a sauvé ton enfant?

— Je verserais pour elle jusqu'à la dernière goutte de mon sang, répondit le croque-mort avec l'accent d'un dévouement passionné.

— Il ne s'agit pas de ta vie, mais peut-être de ta liberté.

— Peu importe! Je suis prêt.

— Ecoute-moi bien, alors.

— Parlez, maître.

— Tu sais ce qui nous est arrivé cette nuit?

— Oui, dit Rigolo, nous avons joliment roulé la police.

— On ne roule jamais complétement la police. Elle se rattrape tôt ou tard. Or, poursuivit Rocambole, la police te cherchera : elle te cherche même déjà.

— Qu'est-ce que cela me fait, si elle ne vous prend pas?

— On ne me prend plus, moi, dit Rocambole. Mais c'est de toi qu'il s'agit. Si on n'avait pas fait une descente chez toi cette nuit, tu serais allé ce matin à Saint-Lazare voir ta femme et ton enfant?

— Oui, mais je n'ose pas...

— Eh bien! il faut oser...

— Je suis prêt, dit Rigolo.

Rocambole reprit :

— La police est donc à tes trousses; mais le dernier endroit où elle ira chercher de tes nouvelles, c'est à Saint-Lazare, et à cette heure, on ne sait pas le premier mot de ce qui s'est passé chez toi, cette nuit, dans la prison. Par conséquent, il faut que tu ailles à Saint-Lazare.

— J'y vais, dit Rigolo.

— Voici une lettre pour cette femme blonde qui est



M. LOLO.

à Saint-Lazare, dans la même chambre que mademoiselle Antoinette et ta femme.

Rigolo prit la lettre.

— Maintenant, dit Rocambole, écoute bien ceci.

Rigolo regarda le maître.

— Si la femme blonde n'a pas cette lettre avant midi, ce soir, mademoiselle Antoinette sera morte.

— Oh! s'écria Rigolo, elle l'aura, dussé-je passer au travers des murs.

Et il cacha la lettre entre sa chemise et son gilet et s'élança dehors.

— Prends une voiture! lui cria Rocambole.

— Oui, maître.

Rocambole se mit à la fenêtre, et vit Rigolo se jeter dans un fiacre, devant l'église Saint-Philippe du Roule.

Le fiacre partit au grand trot et disparut dans le faubourg Saint-Honoré.

Alors Rocambole ferma la croisée, vint se rasseoir devant la table sur laquelle il avait écrit, et tira sa montre en murmurant :

— Je ne vivrai pas jusqu'à ce soir !...

— Mais qu'avez-vous donc, maître? demanda le

Bonnet vert en voyant Rocambole si pâle, qu'on eût dit un cadavre.

— Te souviens-tu, répondit Rocambole, de cette minute d'un siècle de longueur que tu as passée dans la lunette de la guillotine?

— Oui, maître, murmura le Bonnet vert, dont un frisson parcourut tout le corps.

— Eh bien! dit Rocambole, je vais souffrir pendant huit ou dix heures ce que tu as souffert pendant cette minute.

Alors Rocambole s'accouda sur la table, et, prenant son front pâle dans ses mains crispées :

— Oh! dit-il, se parlant à lui-même, il y a dans le BIEN des émotions que je n'ai jamais connues, quand j'étais le génie du MAL.

Et les deux forçats, consternés, virent alors une larme rouler sur la joue livide de Rocambole.

LXXIII

Rigolo, pendant le trajet du faubourg Saint-Honoré à Saint Lazare, eut de terribles battements de cœur.

Quand il voyait sur le trottoir des rues qu'il parcourait un sergent de ville ou un de ces hommes vêtus en bourgeois qui paraissent appartenir à la police, il se rejetait en arrière et se tenait coi dans le fond du fiacre.

Ce n'était pourtant pas pour lui qu'il tremblait, mais pour Antoinette, dont la vie était en péril, lui avait dit Rocambole, s'il n'arrivait pas à Saint-Lazare avant midi.

Enfin le fiacre s'arrêta devant la prison.

Le factionnaire vit Rigolo en descendre et le laissa passer.

Au lieu de payer le cocher et de le renvoyer, Rigolo lui dit :

— Attendez-moi.

En route, le croque-mort s'était dit :

— Hier, mon enfant était hors de danger; il va peut-être tout à fait bien maintenant. Marceline a fini son temps; rien ne s'opposerait donc à ce que je les ramène tous les deux, si le médecin dit qu'on peut transporter le petit. Et si on n'a pas lrananmis d'ordre encore de la préfecture, je pourrais bien, tout en sauvant mademoiselle Antoinette, me sauver moi-même.

Il frappa au premier guichet.

Le portier le reconnut à son habit de croque-mort et lui ouvrit.

— Ah! c'est vous, lui dit-il d'un ton amical.

— Oui, dit Rigolo. Je viens savoir comment va mon petit.

— J'ai entendu dire par M. Albert, un des internes, dit le portier, qui vient de sortir, qu'il allait tout à fait bien.

Rigolo vit au ton et aux manières du portier à son égard qu'on ne savait encore rien à Saint-Lazare des poursuites dont il devait être l'objet.

Cela l'enhardit, et il alla frapper à la porte du greffe.

Un sous-brigadier lui dit, en le voyant entrer :

— On voit bien que la mort est bonne pour les gens qu'elle fait travailler.

— Que voulez-vous dire? demanda Rigolo en tressaillant.

— Que ton petit est tout à fait bien, mon vieux croque-mort, dit le sous-brigadier.

Et il le fit entrer dans le bureau.

Le chef du greffe lui dit :

— C'est vous qui êtes le mari de la détenue Marceline?

— Oui, monsieur, répondit Rigolo.

— Elle est libérée depuis hier matin, dit le chef du greffe, et votre enfant, dit-on, peut être emporté, à la condition d'être bien couvert. Si vous voulez attendre, on va faire descendre votre femme.

— S'il en est ainsi, pensa Rigolo, tout est perdu! Je ne pourrai pas voir la femme blonde.

Et joignant les mains :

— Ah! monsieur, dit-il, y pensez-vous? Hier encore mon enfant était à la mort... et vous voulez que je l'emmène aujourd'hui?...

— Si le médecin dit qu'il n'y a pas de danger.

— Il y en a, monsieur, il doit y en avoir, dit Rigolo d'un ton suppliant... Et que voulez-vous que nous fassions, ma femme et moi... elle qui sort de prison, moi qui viens d'être malade? Je n'ai pas un sou à la maison... pas de charbon, pas de bois... et nos effets au clou!... Comment soigner le petit?... et un médecin?...

Et Rigolo pleurait de si bonne foi que le chef du greffe en fut ému.

— Nous ne pouvons pourtant pas, dit-il, garder votre femme et votre enfant éternellement.

— Je ne demande pas ça, dit Rigolo pleurant toujours; mais jusqu'à demain seulement.

— Serez-vous plus avancé demain?

— Oui, répondit le croque-mort. Le directeur de mon administration a demandé pour moi un secours et une place à la Maternité pour ma femme. Il m'a dit ce matin même qu'elle pourrait entrer demain.

Le chef du greffe parut hésiter. Puis, au bout d'une minute :

— Allons! dit-il, revenez demain. On gardera la mère et l'enfant aujourd'hui encore.

— Et je ne les verrai pas jusqu'à demain! s'écria Rigolo avec un accent si douloureux, si vrai, si ému, que le chef du greffe, qui, lui aussi, avait femme et enfant, en fut touché.

— Allons! dit-il en souriant, je vois bien qu'il faut faire tout ce que vous voulez, mon brave homme. A la seule fin de vous être agréable, on saute à pieds joints sur tous les règlements.

— Dieu vous bénira, monsieur! s'écria Rigolo.

Le chef du greffe appela le sous-brigadier.

— Conduisez cet homme auprès de sa femme, dit-il.

Ce sous-brigadier-là était le même qui, la veille, avait déjà guidé Rigolo à travers les corridors de la prison.

— Vous avez une fière chance tout de même, mon brave homme, lui dit-il en chemin. On n'a jamais fait pour personne ce qu'on fait pour vous.

— J'ai surtout la chance d'avoir vu mon enfant revenir de si loin, dit Rigolo; c'est bien un miracle!

— C'est ce que tout le monde dit ici, fit naïvement le sous-brigadier.

— Ah! la chère demoiselle... murmura le croque-mort en faisant allusion à Antoinette.

— Voilà que toutes les détenues ont pour elle un respect inusité ici, répondit le sous-brigadier.

— Mais qu'a-t-elle donc fait pour être ici?

— Elle a volé, dit-on.

— Oh! c'est impossible.

— C'est ce qu'on prétend du moins, dit le sous-brigadier, mais il y a des gens qui ne veulent pas y croire.

— Et elle est malade, avec ça?

— Oui, dit le sous-brigadier, et on prétend qu'elle a une maladie bien extraordinaire.

— Il m'a semblé qu'elle avait le visage tout violet, dit Rigolo.

— Le premier jour il était noir. Elle va mieux.

— Et l'autre dame qui est avec elle?

— C'est le même mal. Le docteur n'y comprend rien...

Comme le sous-brigadier donnait à Rigolo cette explication, ils arrivèrent à la porte de la pistole.

— Entrez! dit le sous-brigadier en ouvrant la porte.

Le croque-mort, à peine sur le seuil, vit sa femme levée, tenant son enfant dans ses bras.

Elle était souriante et l'enfant ne pleurait plus.

Antoinette s'était mise sur son séant et lisait.

Vanda, dont le lit était tout près de la porte, regarda le croque-mort avec indifférence.

Mais celui-ci, en passant, fit un faux pas et s'appuya au lit de Vanda pour ne point tomber.

En même temps il glissa sous ses couvertures le billet de Rocambole, accompagnant cette manœuvre d'un regard expressif et murmurant tout bas :

— C'est de la part du maître.

Vanda cacha le billet et répondit par un regard non moins expressif.

Tandis que Rigolo embrassait sa femme et son enfant, le docteur entra.

— Eh bien! dit-il, vous venez chercher votre enfant?

— Ah! monsieur, répondit Rigolo, qui maintenant ne tenait plus à rester à Saint-Lazare, car sa mission était remplie, vous croyez donc qu'on peut l'emmener?

— J'en suis sûr, mon garçon. Couvrez-le bien, cela suffit.

Rigolo et sa femme se confondirent en excuses, en remerciements, baisèrent tous deux, avec respect, les mains d'Antoinette, et quittèrent la pistole, où la jeune fille et Vanda demeurèrent seules, après le départ du docteur.

Rigolo, en s'en allant, avait rencontré le regard de Vanda, et ce regard disait éloquemment :

— Tu peux rassurer ceux qui t'envoient.

Vanda avait déjà lu le billet de Rocambole.

. . . .

Quelques heures après, Vanda et Antoinette causaient tout bas, tandis que Marton faisait le ménage de la pistole.

— Madame, disait Antoinette, serai-je bientôt guérie de ce mal singulier que vous m'avez donné?

— L'heure de la délivrance approche, murmura Vanda

— Mais resterai-je noire?

— Enfant, voyez si je le suis moi-même.

Et Vanda, en effet, montra son visage, qui, violacé l'avant-veille, était redevenu blanc; ses bras et ses épaules seuls avaient encore quelques taches brunes.

— J'ai toujours soif, reprit Antoinette.

— Je vais vous chercher de la tisane, répondit la belle Marton.

Et elle sortit.

Quelques minutes après, on entendit des cris dans le corridor et la voix de Marton qui appelait l'interne de service.

Un quart d'heure plus tard, Marton revint, tenant à la main une assiette, et sur cette assiette un bol de tisane.

— Que s'est-il passé? demanda Vanda.

— C'est cette canaille de Chivotte qui est tout en sang et qu'on vient d'amener au laboratoire, comme je m'apprêtais à revenir, répliqua Marton. Je crois bien qu'on l'a assommée là-bas. La *tisanière* était seule. J'ai posé mon bol sur la table et je suis allée chercher le médecin. Ce qui fait, mademoiselle, que la tisane est peut-être un peu froide.

Et elle tendit le bol à Antoinette, qui le prit.

Mais, à ce moment, Vanda lui arrêta le bras et dit à Marton :

— Est-ce que la Chivotte était déjà dans le laboratoire quand tu as laissé ton bol sur la table!

— Oui, madame, dit la belle Marton.

Vanda arracha le bol des mains d'Antoinette et en jeta le contenu sur le parquet.

— Que faites-vous? s'écrièrent à la fois Antoinette et Marton.

— Je vous sauve d'une mort horrible, répondit froidement Vanda, tandis qu'Antoinette frissonnait..

LXXIV

La lettre que Rocambole avait fait parvenir à Vanda, par l'entremise de Rigolo le croque-mort, était ainsi conçue :

« Timoléon, l'agent des persécuteurs d'Antoinette, vient de faire passer à la Chivotte du poison destiné à la jeune fille. Ne la laisse plus ni boire ni manger, et agis! »

C'était laconique, comme on le voit, et Rocambole ne prenait ni le temps ni la peine d'expliquer à Vanda comment il avait su par Timoléon lui-même qu'Antoinette était en danger de mort, et que, maître de la fille de ce dernier, il le tenait en respect.

Ce silence laissait à Vanda le champ vaste pour les conjectures.

Elle se dit en elle-même, tandis que la fille Marton et Antoinette la regardaient avec une sorte de stupeur, qu'elle tenait dans ses mains une vengeance terrible et immédiate.

Mais elle ne crut pas devoir faire part à la jeune fille et à la belle Marton de ses réflexions ni de ses projets.

Et comme toutes deux, muettes et pâles, avaient les yeux fixés sur elle, Vanda reprit :

— La Chivotte a empoisonné la tisane.

— Oh! jour de Dieu! murmura la belle Marton, qui s'élança vers la porte, c'est de mes mains qu'elle va mourir!...

Mais Vanda la retint d'un geste.

— Mon enfant, dit-elle, Dieu défend de se venger.

— Ah! vous êtes bonne, madame, murmura Antoinette, qui lui prit vivement les deux mains et les pressa affectueusement.

Mais la belle Marton s'écria :

— Non! non! il faut que je l'extermine!...

— Et moi, je t'en prie, pardonne-lui, dit Antoinette, qui avait fini par tutoyer Marton.

— Ah! saint ange du bon Dieu, exclama la belle Marton, mais vous ne savez donc pas qu'elle recommencera demain.

— Demain, dit Vanda, il sera trop tard...

La belle Marton regarda la Russe et sembla, par son regard, lui demander l'explication de ces paroles. Vanda reprit :

— Ne vous ai-je pas dit, en entrant ici, que je venais pour sauver mademoiselle ?

— Oui, madame, vous me l'avez dit.

— Pour favoriser son évasion ?

— Oui, c'est vrai.

— Eh bien! demain, mademoiselle Antoinette n'aura plus rien à craindre de Madeleine la Chivotte.

— Elle sera sortie ?

— Peut-être... dit Vanda, qui ne voulut pas s'expliquer davantage.

Mais la belle Marton s'écria de nouveau en serrant les poings :

— Ça ne m'empêche toujours pas d'exterminer la Chivotte, ça...

— Marton!... supplia Antoinette, qui la prit par le bras.

— Si tu faisais cela, dit froidement Vanda, tout serait perdu.

— Perdu!

— Oui, dit la Russe, parce que Madeleine ne manquerait pas de se vanter de ce qu'elle a fait.

— Tant mieux! dit Marton, qui ne comprenait pas encore. *Charlot* n'est-il pas là ?

Dans leur pittoresque langage, les voleurs ont donné ce singulier nom au bourreau.

— Sans doute, dit Vanda. Mais, en attendant, on nous séparerait de mademoiselle Antoinette, par précaution pure et pour la mettre à l'abri de tout danger...

— Oh ! ça, jamais! fit Marton, qui s'agenouilla devant Antoinette.

— Et séparée d'elle, ajouta Vanda, je ne pourrais plus la sauver !

Ce raisonnement si simple et si juste frappa la belle Marton.

— Mais cette misérable, s'écria-t-elle, ne sera donc pas punie ?

— Oh! si, et d'une façon terrible, dit Vanda, dont l'œil étincela comme une lame d'épée au soleil. Elle et ceux qui l'ont payée pour commettre ce crime...

— Vrai? fit Marton.

— Je te le jure, répondit Vanda avec un calme qui jeta l'épouvante dans le cœur plein de bonté d'Antoinette.

— Soit, reprit Marton, mais alors, madame...

Elle hésita.

— Quoi donc ? fit Vanda.

— Gardez-moi ici... retenez-moi... que je ne voie plus cette femme, ou sinon... je fais un malheur.

— Au contraire, dit Vanda, il faut que tu te contiennes et que tu revoies Madeleine.

— La revoir! exclama la belle Marton. Ah! malheur!

— Il le faut.

— Mais... pourquoi ?... balbutia la fille perdue, que Vanda tenait clouée sous son regard fascinateur.

— Tu vas le comprendre. La Chivotte, dans le doute où elle est d'avoir réussi dans son abominable dessein, peut essayer d'empoisonner tout ce qui sera destiné à mademoiselle.

— C'est vrai, fit Marton, frappée de la justesse de l'observation.

— Il faut même qu'elle croie, reprit Vanda, que mademoiselle Antoinette a bu la tisane.

— Comment le lui faire savoir? demanda Marton.

— Mais d'une façon bien simple. Tu vas reprendre ce bol...

Et elle désignait le bol qui était entièrement vide, et qu'elle avait mis sur la table après en avoir jeté le contenu sur le parquet.

— Et puis ?

— Tu vas retourner au laboratoire, où certainement la Chivotte est encore, et où on se donne la peine d'arrêter son hémorrhagie.

— Bon!

— Et tu diras : Mademoiselle Antoinette trouve la tisane délicieuse et je viens en chercher encore un bol.

Marton hésitait.

— Ah! dit-elle, j'ai si peur de ne pouvoir me contenir en présence de cette canaille...

— Il le faut cependant, dit Vanda.

— Il le faut d'autant mieux, dit Antoinette en souriant, que j'ai toujours soif, ma bonne Marton.

Cette prière était un ordre.

Marton prit le bol et sortit de la pistole en disant :

— Je suis ici dans cinq minutes et vous pourrez boire de confiance, cette fois... c'est moi qui vous le dis !

Marton partie, Vanda regarda Antoinette avec mélancolie.

— Pauvre enfant! dit-elle, vous avez des ennemis qui ne reculeront devant rien.

— Je ne leur ai pourtant jamais fait de mal, murmura Antoinette.

— Oui, mais ils ne veulent pas vous rendre votre fortune.

— Eh bien! dit Antoinette, qu'ils la gardent et me rendent ma vie heureuse et pauvre.

— Non, dit Vanda, il faut qu'ils vous rendent tout. Le *maître* le veut.

Vanda aussi disait le *maître* en faisant allusion à Rocambole.

Dans la nuit précédente, tandis que la surveillante dormait, pendant que Marceline, la pauvre mère, s'était assoupie, son enfant sur son sein, Vanda s'était glissée sans bruit jusque sur le pied du lit d'Antoinette.

Et là, elle avait dit à la jeune fille étonnée la surprenante histoire de cet homme que les uns craignaient, que les autres adoraient, de cet homme qui s'était tour à tour appelé Joseph Fipart, le marquis de Chamery, le forçat Cent dix-sept et le major Avatar, qui était devenu l'ami et le protecteur de Milon, et lui avait



Vanda tâtonna un moment le long du mur avec sa main. (Page 192.)

juré de rendre aux deux orphelines leur nom et leur fortune.

Et Vanda avait su poétiser son héros et son dieu; elle l'avait dépeint avec cet enthousiasme terrible que la nature met au cœur de la femme forte lorsqu'elle se sent courbée tout à coup par un homme plus fort qu'elle.

Et Antoinette avait cru Vanda, et comme elle, à présent, elle avait foi dans Rocambole.

— Mais, madame, dit-elle après un moment de silence, et un peu après que Marton fut sortie, son bol à la main, vous dites que demain je ne serai plus ici?

— Peut-être...

— Le moment de mon évasion est donc venu?

— Oui, mon enfant.

— Mais comment percerez-vous ces murailles? comment ouvrirez-vous ces portes?

— Portes et murailles tomberont quand je le voudrai... et si vous le voulez...

— Si je le veux!

— Ah! dit Vanda, c'est qu'il faut avoir foi en moi.

— Oh! madame...

— Foi en Rocambole...

— Soit, dit Antoinette.

— Foi en Milon.

Ce nom était décisif. Antoinette croyait en Milon comme une fille en son père.

— Ce que je vais vous demander, dit encore Vanda, c'est Milon qui vous le demande.

— J'obéirai, dit simplement Antoinette.

— Eh bien! écoutez.

Et Vanda prit Antoinette dans ses bras et lui mit un baiser au front.

. . . .

Cependant la belle Marton était allée au laboratoire.

Ainsi que l'avait prévu Vanda, la Chivotte s'y trou-

Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.

vait encore, et on venait de lui arrêter son hémorrhagie.

Quand elle vit entrer Marton, son regard étincela.

Marton lui dit :

— On t'a donc flanqué quelque tripotée, que tu étais tout à l'heure en bouchère?

Et, après ce sarcasme, elle tendit son bol à la détenue, qui remuait le feu sous la chaudière, où la tisane bouillait à grande eau :

— Donne-moi encore un bol, dit-elle ; la demoiselle en veut encore.

— L'a-t-elle trouvée bonne? demanda la Chivotte, qui ne put retenir sa joie.

— Délicieuse! fit Marton, qui parvint à contenir son animosité et sa colère.

— Et elle en veut encore?

— Oui.

On remplit de nouveau le bol de Marton, qui ne quittait pas la Chivotte des yeux, et celle-ci ne s'approcha ni de la chaudière ni de Marton.

Marton posa le bol sur une assiette et s'en alla.

Quand elle entra dans la pistole d'Antoinette, le médecin s'y trouvait. Il constatait avec étonnement que la jeune fille et Vanda étaient redevenues presque blanches, et il se confondait en exclamations vis-à-vis des deux internes qui l'accompagnaient.

— Quand on pense, disait-il, que, tandis que nous cherchons des remèdes à ce mal bizarre, la nature opère toute seule! Jusqu'à présent, nous avons fait de la médecine expectante.

— Et la tisane nous réussit, dit un des internes en riant, car je crois qu'on n'a encore donné que cela à ces deux femmes.

— Eh bien! en voilà encore, de la tisane! dit Marton, qui entrait en ce moment.

Antoinette étendit la main vers le bol, le porta à ses lèvres et le vida d'un trait.

Mais soudain elle poussa un cri terrible, laissa échapper le bol qui se brisa, porta la main à sa poitrine comme si un volcan s'y était allumé, se dressa tout debout, ainsi que mue par un ressort, jeta un nouveau cri et retomba inanimée sur son lit, à la grande stupéfaction du docteur et des deux internes.

— Mon Dieu! s'écria la belle Marton, je n'ai pas lavé le bol... c'est le poison qui est resté au fond !...

Le docteur prit la main d'Antoinette; cette main était froide. Il posa la sienne sur son cœur; le cœur de la jeune fille ne battait plus...

— Mais elle est morte! s'écria-t-il.

LXXV

Revenons à Timoléon, à qui nous avons vu Rocambole tourner le dos le matin après l'avoir traité d'imbécile.

Timoléon avait passé une journée terrible.

Il savait le poison à Saint-Lazare, et il n'avait aucun moyen de faire défendre promptement à la Chivotte de s'en servir.

Rocambole avait eu beau lui dire de se tenir tranquille. Timoléon était livré à des angoisses qui devenaient plus poignantes d'heure en heure. Cette Antoinette qu'il avait persécutée, fait enlever par des bandits, confondue avec des voleurs et des femmes perdues, il aurait voulu maintenant lui sauver la vie au prix de la sienne, car la vie d'Antoinette, c'était la vie de sa fille.

Il savait bien que si Antoinette mourait, Rocambole tuerait sa fille à lui.

Et cet homme, qui n'avait reculé devant rien, qui avait trahi les uns, volé les autres, et créé ce honteux métier qu'à Paris on appelle le *chantage*, mais dans le cœur de qui Dieu avait mis un sentiment honnête, comme une fleur parmi des ronces; cet homme désespéré erra toute la journée de rue en rue, comme un corps sans âme, comme une âme en peine de son corps, regardant tout et ne voyant rien, écoutant sans entendre et oubliant même de manger.

Rocambole lui avait défendu de faire quoi que ce fût.

Et Timoléon savait que Rocambole ne pardonnait pas qu'on lui désobéît.

Quelquefois il s'était arrêté au milieu de cette promenade sans but qu'il faisait à travers Paris depuis le matin, et alors, tâchant de retrouver son calme et sa présence d'esprit, il s'était dit que le sang-froid de Rocambole était de bon augure, qu'il sauverait Antoinette et que sa fille à lui ne mourrait pas.

Mais le doute et la peur le reprenaient bientôt. La Chivotte était une femme d'énergie; elle agissait promptement. Si le poison lui était parvenu, elle s'en serait servie au plus vite.

Et il n'était que trop certain, trop évident pour Timoléon, que sa lettre était arrivée à son adresse.

Cet homme, qui avait longtemps blasphémé Dieu, passa aux abords d'une église, et voyant la porte ouverte, il entra.

L'église était déserte; un pâle rayon de soleil couchant errait sur les vieux vitraux.

Timoléon se mit à genoux, et pour la première fois peut-être cet homme pria Dieu, et lui demanda la vie d'Antoinette, c'est-à-dire la vie de sa fille bien-aimée.

Il sortit de l'église, plus calme, avec une lueur d'espoir au cœur.

Il n'avait pas mangé depuis la veille, et il éprouvait des douleurs d'estomac dont il ne se rendait pas compte.

La nuit venait, enveloppée dans ce brouillard jaune particulier à Paris, au travers duquel les becs de gaz semblent recouverts d'un crêpe.

Timoléon vit un restaurant ouvert. Il y entra, s'assit machinalement à une table, et attendit que le garçon s'approchât de lui. Il avait oublié de fermer la porte.

Un marchand de journaux ambulant vint alors se placer sur le seuil et cria :

— Le journal du soir!... demandez le journal du soir! Curieux détails sur le drame qui s'est passé à la prison de Saint-Lazare!...

A ces mots, Timoléon bondit sur ses pieds, arracha un journal des mains du marchand et se sauva.

Le marchand le prit pour un fou et ne pensa pas même à réclamer ses trois sous.

Timoléon était déjà loin... Il avait couru se placer devant un magasin de nouveautés dont la devanture était brillamment éclairée, et là, ouvrant le journal d'une main fiévreuse, pâle, la sueur de l'angoisse au front, il cherchait les détails annoncés par le marchand.

A la deuxième page, Timoléon frissonnant lut ce qui suit :

UN DRAME A SAINT-LAZARE.

« Un événement encore enveloppé de mystère vient de jeter l'émoi dans la maison d'arrêt et de correction dite prison de Saint-Lazare, et qui est, comme on sait, située dans le haut du faubourg Saint-Denis.

« Une jeune fille, détenue sous prévention de complicité de vol et d'affiliation à une bande de malfaiteurs, qui se disait être d'une bonne famille, et que l'instruction a démontré être la fille d'une marchande du quartier des Halles, appelée la Marlotte, est morte aujourd'hui dans des circonstances étranges.

« La fille A..., — nous croyons devoir taire son nom, — arrêtée depuis quatre ou cinq jours, avait été atteinte, dès le surlendemain de son arrivée, d'une maladie de peau extrêmement rare, sinon tout à fait inconnue en Europe, mais, paraît-il, assez commune dans l'Inde et au Japon.

« Cette maladie change en noir les peaux les plus blanches, et couvre la langue de boutons violacés. Elle est quelquefois mortelle, mais la science assure qu'elle n'est pas contagieuse.

« Cependant, chose extrêmement bizarre, presque à la même heure où cette maladie se déclarait chez la fille A..., une autre détenue en était également atteinte.

« Ces deux femmes avaient été transportées dans une pistole pour y recevoir les soins que réclamait leur état.

« La fille A..., qui persistait à nier son identité et à prétendre qu'elle était innocente et persécutée, s'était fait un véritable parti parmi les détenues, grâce à sa jolie figure, à sa douceur, grâce aussi peut-être à son intimité avec une fille nommée la belle Marton, et qui exerçait sur les détenues un véritable despotisme.

« Une autre femme, au contraire, surnommée la Chivotte, avait pris en aversion la fille A...

« Comme le mal de cette dernière n'était pas contagieux, on avait laissé dans sa pistole une mère et son enfant. L'enfant, pendant la nuit d'avant-hier, a été pris du croup. La fille A..., qui affectait une grande piété, s'est mise à genoux et a prié Dieu, tout en ayant bien soin de donner à l'enfant des soins tout à fait terrestres.

« L'enfant n'est pas mort, il a même été sauvé; et le bruit s'est répandu dans la prison de Saint-Lazare que la fille A... était une sainte et qu'elle opérait des miracles.

« Nous insistons sur ces détails pour faire comprendre ce qui s'est passé ensuite.

« La fille Madeleine la Chivotte, qui avait pris la fille A... en aversion, s'est trouvée alors toute seule de son bord et l'objet de la part des autres détenues d'une sorte d'ostracisme. Sa haine pour la fille A... s'en était augmentée.

« Or, ce matin, la Chivotte a été prise d'un saignement de nez et conduite à l'infirmerie.

« Là, elle a rencontré la fille Marton, qui préparait de la tisane pour la fille A...

« Que s'est-il passé?

« C'est encore un mystère. Toujours est-il que peu après la fille A..., après avoir bu un bol de tisane, est tombée morte.

« La détenue Marton accusa hautement la Chivotte d'avoir empoisonné la fille A...

« Il y a rumeur dans la prison de Saint-Lazare et on craint une révolte.

« *P. S.* Au moment de mettre sous presse, on nous adresse de nouveaux détails :

« Une révolte a éclaté dans la prison, à l'heure du coucher, et la Chivotte a été assommée à coups de sabots par les détenues.

« Elle n'est pas morte encore, mais on a peu d'espoir de la sauver.

« Quant à la fille A..., que l'on persiste à appeler la Sainte, son lit de mort est devenu un but de pèlerinage.

« On n'a même eu tout d'abord que ce moyen d'apaiser l'insubordination.

« Presque toutes les détenues ont été admises à venir, deux par deux, visiter la dépouille de la fille A...

« Les funérailles de cette dernière auront lieu demain.

« On avait songé d'abord, dans l'intérêt de la science, à faire l'autopsie du cadavre; mais, en présence de la surexcitation extraordinaire des esprits, le directeur de la prison s'y est sagement opposé.

« La fille A... sera inhumée, et les détenues ne parlent rien moins que de se cotiser pour lui acheter un terrain et l'arracher à la fosse commune qui l'attend. »

Timoléon avait lu ces détails, la sueur de l'angoisse au front.

Il chancelait et n'avait plus la force de fuir.

Tout à coup il s'écria, se redressant l'œil en feu :

— Oh! mais il faut que je sauve ma fille!

Mais alors une main s'appuya sur son épaule, et Timoléon recula.

Un homme était devant lui. Cet homme était le major Avatar.

— Rocambole! exclama Timoléon épouvanté.

Rocambole le prit par le bras et l'emmena dans une ruelle voisine, qui était sombre et déserte.

— Grâce! grâce pour ma fille! exclama Timoléon avec un accent de désespoir. Vous savez bien qu'il n'y a pas de ma faute...

— Je ferai grâce à ta fille si tu m'obéis, dit Rocambole.

Il était calme et froid comme la justice, cet homme qui n'avait qu'un mot à dire pour que Timoléon n'eût plus de fille.

— Oh! parlez... que faut-il faire? supplia celui-ci.

— Puisque tu avais refait un état civil à Antoinette, il faut qu'il nous serve à quelque chose.

Timoléon le regardait d'un air hébété.

— N'as-tu pas fait prouver clair comme le jour que mademoiselle Antoinette Miller était la fille d'une femme appelée la Marlotte?

— C'est vrai, dit Timoléon en courbant la tête.

— Eh bien! reprit Rocambole, c'est bien le moins qu'une mère réclame le corps de sa fille.

— Ah! fit Timoléon, stupide de douleur et d'effroi.

— Écoute-moi bien, continua Rocambole. Ceci te regarde. Si demain avant midi la Marlotte n'a pas obtenu que le corps de sa fille soit enterré au cimetière Montmartre, dans un terrain spécial, que tu choisiras avec elle, tu peux renoncer à tout jamais à revoir la tienne.

— J'obéirai!... murmura Timoléon, qui regardait cet homme étrange et eut un vague espoir.

— Voilà mille francs pour acheter le terrain, ajouta Rocambole, en mettant un rouleau d'or dans la main de Timoléon.

Il fit un pas de retraite, puis revint :

— Ah! dit-il, puisque la Marlotte est sa mère, tu peux bien être son oncle, toi, et suivre le convoi, et veiller à ce que le corps soit déposé dans un caveau provisoire que le fossoyeur Rigolo te désignera, car nous voulons qu'Antoinette ait un monument.

Et sur ces mots, Rocambole s'éloigna.

LXXVI

Tout ce que le journal racontait était rigoureusement vrai.

Une espèce de révolte avait éclaté à Saint-Lazare, et après que la nouvelle de la mort d'Antoinette se fut répandue, la Chivotte fut presque assommée.

Quand on la transporta à l'infirmerie, elle était dans un tel état, que les médecins ne pouvaient répondre de sa vie.

La surexcitation des détenues ne s'était pas calmée après cet acte de justice sommaire.

Dans une prison d'hommes, on eût fait venir de la troupe, baïonnette en avant; mais un tel moyen répugne lorsqu'il s'agit d'une prison de femmes, et le directeur, homme fort sage, préféra suivre les bons conseils de sœur Marie.

Sœur Marie était, on s'en souvient, cette religieuse qui s'était montrée si bonne pour Antoinette, et que la jeune fille, dans sa lettre à Agénor, disait être, selon elle, une femme du monde que quelque violent orage avait jetée dans la vie du cloître.

Sœur Marie avait dit au directeur :

— Toutes ces femmes, la plupart sans éducation et que le vice amène ici, sont portées naturellement à la superstition. Que demandent-elles? A voir sur son lit de mort celle qu'elles prétendent être une sainte : pourquoi leur refuser cette satisfaction? Je réponds de les calmer et de les faire rentrer dans l'obéissance et le devoir, si cette permission leur est accordée.

Le directeur avait consenti à cette mesure.

Les détenues avaient donc été amenées, deux par deux ou quatre par quatre, dans la pistole où la jeune fille était couchée toute vêtue sur son lit funèbre.

Marton sanglotait au pied du lit.

Vanda, la compagne mystérieuse d'Antoinette, était calme et triste.

Ce spectacle avait quelque chose de simple et de grandiose tout à la fois, qui fit une impression profonde sur les prisonnières.

Toutes se retirèrent après avoir baisé la main de la morte, emportant la conviction que ce dernier adieu leur porterait bonheur.

Le soir, à dix heures, Saint-Lazare était rentré dans le calme et l'obéissance.

Sœur Marie, qui était la surveillante en chef du corridor Saint-Vincent-de-Paul, avait permis qu'Antoinette fût veillée par Vanda et Marton.

Cette dernière pleurait toujours.

Tout à coup, et comme la nuit était avancée et qu'elles étaient seules, Vanda lui mit la main sur l'épaule :

— Pourquoi pleures-tu? dit-elle.

— Ah! pouvez-vous me le demander? s'écria la belle Marton avec une nouvelle explosion de douleur.

Et elle montrait le corps blanc et froid d'Antoinette...

— Ne disais-tu pas, hier encore, reprit Vanda, que Dieu avait fait un miracle en sa faveur?

— Oh! c'est vrai, ca.

— Eh bien! qui te dit qu'il n'en fera pas un second?

La belle Marton tressaillit et leva sur Vanda un œil hagard.

— Que voulez-vous dire? fit-elle.

— Dieu, qui a sauvé l'enfant, ne peut-il pas ressusciter Antoinette?

— Est-ce possible, mon Dieu? fit Marton en jetant un cri de joie et d'angoisse suprême.

— Tout est possible à Dieu, répondit Vanda avec un tel accent de conviction que la belle Marton se mit à genoux et murmura :

— O mon Dieu! si vous faisiez cela, qui donc oserait méconnaître votre puissance?

— Espère, dit Vanda, qui ne voulut pas s'expliquer davantage.

Mais elle avait mis l'espérance au cœur de Marton, et quand les premières lueurs de l'aube passèrent au travers des fenêtres grillées de Saint-Lazare, Marton ne pleurait plus.

Les funérailles devaient avoir lieu le matin, un peu avant midi, ou à l'issue d'une messe qui serait célébrée pour le repos de l'âme de la morte.

Sœur Marie entra dans la pistole et annonça à Vanda et à Marton que la mère d'Antoinette était venue réclamer son corps, annonçant l'intention que la dépouille mortelle de sa fille ne reposât point dans la fosse commune.

— Quelle mère? s'écria Marton indignée.

Mais Vanda mit un doigt sur sa bouche, et Marton se tut.

Vanda avait reconnu la main de Rocambole dans cette circonstance. Un peu avant la levée du corps, cette femme, qui disait être la mère d'Antoinette et qui s'était présentée à Saint-Lazare en pleurant, fut introduite dans la pistole.

Elle reconnut Antoinette pour sa fille et signa le procès-verbal de décès qu'on lui présenta.

La belle Marton n'osa rien dire, tenue en respect qu'elle était par le regard froid de Vanda.

Puis on apporta la bière, et Antoinette y fut placée dans un costume de détenue.

— Ah! madame... madame... murmura Marton éplorée, vous voyez bien que Dieu ne fait pas le miracle...

— Espère encore... dit Vanda.

La bière fut portée à la chapelle.

Les détenues avaient obtenu la permission d'assister à la messe.

Vanda, quoique malade encore, se leva et voulut descendre à l'église.

Tant qu'elle dura, on entendit sangloter la belle Marton.

Un moment, Vanda, qui était agenouillée à son côté, se pencha vers elle et lui dit :

— Tu n'espères donc plus?



Sœur Léocadie.

Et Marton tressaillit encore, et, une fois de plus, elle regarda Vanda, obéissant à un espoir insensé.

— Mais Dieu peut donc ressusciter les morts? fit-elle.

— Peut-être...

C'est par une petite porte qui est au fond de la chapelle que sortent les morts.

Après l'absoute, cette porte s'ouvre et laisse voir deux sentinelles, puis, derrière les sentinelles, le directeur de la prison, le médecin et les parents de la morte, si elle en a.

Les employés des pompes funèbres, qu'on n'a pas vus jusque-là, entrent alors et s'emparent du cercueil.

Vivante, la détenue est entrée par le greffe; morte, elle sort par le chemin de ronde.

En face de cette porte de la chapelle est un corridor qui y conduit; dans le chemin de ronde est un petit bâtiment sans caractère et sans majesté, qu'on dirait destiné à servir de magasin ou de débarras.

C'est la Morgue.

Quelquefois, si la messe a lieu de très-bonne heure, on y transporte la morte jusqu'au moment de l'enterrement.

Mais on avait dispensé Antoinette de cette lugubre station.

Quand on vint prendre la bière sur le catafalque, Marton jeta un cri.

— Madame!... madame!... balbutia-t-elle en se serrant contre Vanda, vous voyez bien qu'on l'emporte!...

— Silence! répondit Vanda. Regarde plutôt...

Et elle lui montra un des deux croque-morts qui s'étaient saisis du cercueil.

Marton, stupéfaite, reconnut Rigolo...

Rigolo, dont Antoinette avait sauvé l'enfant! Et Rigolo ne pleurait pas, et Rigolo semblait emporter la bière d'une morte inconnue.

— Tu vois bien qu'il espère encore, lui! dit Vanda.

Et Marton courba la tête et cessa de pleurer.

Au dehors, dans le couloir qui mène au chemin de ronde, on entendait les sanglots bruyants de la prétendue mère d'Antoinette.

Cette femme, qui s'était avancée vers la porte de la chapelle, s'appuyait sur le bras d'un homme frémissant et pâle.

Marton l'aperçut et murmura :

— Timoléon!

Vanda mit encore une fois son doigt sur ses lèvres :

— Tais-toi! dit-elle.

Et la porte du couloir se ferma sur la bière et son modeste cortége.

Antoinette était hors de Saint-Lazare! . . . . . .

. . . .

A sept heures du soir, Vanda et l'inconsolable Marton étaient seules dans cette pistole où la veille encore reposait le corps d'Antoinette...

— Ah! madame, disait cette dernière, il n'y a plus d'espoir, allez! Elle est bien morte, et Dieu ne la ressuscitera pas.

— Qui sait?

— Elle est sous terre à présent, murmura la belle Marton, et la terre ne se soulèvera point...

— Tu n'espères donc plus la revoir?

— Hélas! non... dit la pauvre fille, qui s'était reprise à pleurer.

— Tu as donc moins de foi en Dieu que moi? Vois, je suis calme, pourtant... et j'étais venue ici pour la sauver...

Ces derniers mots ramenèrent Marton au sentiment des choses de ce monde.

— Mais, madame, dit-elle, vous voilà prisonnière...

— Pour deux heures encore, dit Vanda.

La belle Marton tressaillit :

— On va donc venir vous délivrer?

— Non, je me délivrerai moi-même.

— Vous?

— Moi, dit Vanda avec calme.

Puis, regardant la belle Marton :

— Si on te rendait la liberté, dit-elle, renoncerais-tu à ta vie de débauche et de vol?

— Oh! dit Marton, si Antoinette avait vécu, j'aurais voulu la servir à genoux, et Dieu m'aurait peut-être pardonné.

— Et si elle ressuscitait?

— Madame! murmura Marton éperdue, ne dites plus cela, vous me rendriez folle.

— Soit; mais veux-tu sortir d'ici?

— Avec vous?

— Avec moi.

— Si je le veux, dit Marton; mais quand, mais comment?

— Réponds, le veux-tu?

— Oui, certes, je le veux.

— Écoute-moi, alors, et dis-moi si tu connais le chemin de ronde?

— Oh! dit Marton, si on pouvait arriver jusqu'au chemin de ronde, ce ne serait pas bien malin de s'évader.

— Nous y arriverons... Mais, silence!

On entendait dans le corridor un pas lourd et inégal, comme celui d'une personne qui aurait une jambe de bois.

Vanda colla sa bouche à l'oreille de Marton.

— La sœur infirmière, dit-elle, vient m'apporter une potion calmante. Quoi que tu voies, quoi que je fasse, ne dis rien.

En effet, une seconde après, une clef tourna dans la serrure de la pistole.

Vanda s'était blottie dans son lit toute vêtue.

L'infirmière entra, un bol d'une main, une lampe de l'autre. Elle posa la lampe sur la table et s'approcha de Vanda :

— Comment êtes-vous ce soir? lui dit-elle.

— Assez mal, répondit Vanda d'une voix faible. Je crois que j'ai la langue enflée.

— Voyons! dit l'infirmière sans défiance.

Elle déposa le bol et reprit la lampe; puis elle se pencha sur Vanda pour examiner sa langue.

Mais, d'un souffle puissant, Vanda éteignit la lampe, et en même temps l'infirmière se sentit serrée à la gorge comme dans un étau.

— Si vous criez, je vous étrangle! dit Vanda, qui avait un poignet de fer.

LXXVII

L'infirmière était une vieille religieuse qu'on appelait sœur Léocadie.

Elle avait plus de soixante ans, et n'avait plus cette énergie que la jeunesse prête au sentiment du devoir.

Grande, maigre, d'une blancheur presque diaphane, elle avait le visage uni et sans rides, et sans ses cheveux blancs et sa taille voûtée, on aurait pu la croire jeune.

Sœur Léocadie, qui était à Saint-Lazare avant que les religieuses y fussent un moment remplacées par des dames laïques, y était revenue lorsque ces dernières furent dépossédées de leurs fonctions.

Elle jouissait dans la prison d'une foule de libertés et d'immunités que n'avaient jamais demandées les autres religieuses, qui sortent rarement et ne franchissent presque jamais la porte du greffe.

Ainsi elle avait, comme on dit, la clef maîtresse, c'est-à-dire celle qui ouvre non-seulement les différentes portes de communication dans l'intérieur de la prison, mais encore celle qui permet d'arriver au greffe où commence le service des employés mâles.

Sœur Léocadie ne relevait de personne; elle allait tout droit au directeur pour la moindre réclamation, sans jamais vouloir obéir à ce qu'on appelle la loi de la filière.

La démarche de sœur Léocadie était d'autant plus singulière et facile à reconnaître, qu'elle avait un pied-bot.

Ce pied, armé d'une énorme chaussure, retentissait dans les corridors comme la hallebarde du suisse dans une église et rendait Léocadie reconnaissable à tout le monde.

En outre elle possédait une voix chevrotante, aigre

et grondeuse qui faisait sourire les bonnes sœurs.

Elle était toujours de mauvaise humeur, et les employés du greffe souriaient pareillement quand ils la voyaient arriver au bureau comme une tempête, et dire en passant :

— Je vais chez le directeur et nous allons bien voir !...

Le portier du greffe se hâtait de lui ouvrir la porte intérieure, de peur d'avoir maille à partir avec elle.

Or, depuis trois jours qu'elle était à la pistole, Vanda s'était livrée à une étude consciencieuse des intonations de voix de la sœur Léocadie.

Marton avait vu la lampe s'éteindre; puis elle avait entendu le bruit d'une courte lutte terminée par ces mots :

— Si vous criez, je vous étrangle.

Puis, plus rien...

Vanda avait bâillonné avec son mouchoir la sœur Léocadie, à demi morte de peur.

— A l'œuvre ! à l'œuvre ! dit-elle tout bas, s'adressant à Marton.

Il était nuit, mais un rayon de lumière glissait au travers de la porte entr'ouverte.

Grâce à cette clarté, la belle Marton vit la Russe sauter hors du lit, garrotter la religieuse avec son fichu, la coucher dans son lit et amonceler sur elle les draps et les couvertures.

Vanda dit à Marton :

— Mets-toi derrière la porte, et aussitôt que la sœur que je vais appeler sera entrée, ferme-la.

Le corridor Saint-Vincent-de-Paul était plongé dans une demi-obscurité, surtout auprès de la pistole de Vanda, qui se trouvait assez loin de l'unique réverbère.

Marton, stupéfaite, vit la Russe se tenir sur le pas de la porte et appeler d'une voix qui était à s'y méprendre celle de sœur Léocadie :

— Sœur Ursule?... sœur Ursule?

La vraie sœur Léocadie se débattait sous les couvertures du lit de Vanda, et était si bien bâillonnée qu'il lui eût été impossible de faire entendre même un gémissement.

Sœur Ursule était une jeune religieuse, toute nouvelle à Saint-Lazare, et à qui avait été dévolue la fonction de gardeuse de nuit.

Vanda l'avait aperçue à l'extrémité du corridor, faisant sa tournée d'inspection, une lanterne à la main.

Sœur Ursule, croyant reconnaître la voix de sœur Léocadie, s'approcha sans défiance.

— Par ici! par ici! pistole n° 7, dit Vanda qui se retira à l'intérieur de la chambre. J'ai éteint ma lampe et nous sommes dans l'obscurité.

Sœur Ursule entra...

Aussitôt la belle Marton, qui avait deviné le plan de Vanda, ferma vivement la porte.

En même temps, Vanda sauta à la gorge de la jeune religieuse, la renversa sous elle et lui dit :

— Ma petite, je ne vous ferai du mal que si vous vous débattez...

Et, comme sœur Léocadie, elle la mit dans l'impossibilité de crier en se servant du fichu de Marton et le lui fourrant dans la bouche en guise de poire d'angoisse.

En un tour de main, aidée par la belle Marton, Vanda eut garrotté la jeune sœur avec un drap de lit qu'elle fendit en deux d'un coup de ciseaux.

Puis les deux sœurs furent déshabillées, et sœur Léocadie débarrassée de ce soulier qui chaussait son pied-bot.

Cette dernière était si épouvantée qu'elle se laissa faire et n'opposa d'autre résistance que de lever les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin.

La jeune sœur, qui considérait sœur Léocadie comme sa supérieure, imita cette résignation. Ce fut l'affaire d'un quart d'heure.

La belle Marton revêtit la robe et la coiffe de sœur Ursule; Vanda s'embéguina dans les habits de sœur Léocadie et chaussa son pied gauche du fameux soulier.

Puis, quand ce fut fait, elle s'arma de la lanterne de sœur Ursule, du trousseau de clefs qu'elle avait pris à la ceinture de sœur Léocadie, et dit à Marton :

— Allons! viens... Nous n'avons pas de temps à perdre.

Neuf heures sonnaient.

La fausse sœur Léocadie, qui avait jeté sœur Ursule sur le lit de Marton, ferma alors la porte de la pistole; puis, une religieuse qui se trouvait à l'autre bout du corridor l'entendit qui disait à Marton d'une voix qui était bien celle de la vraie sœur Léocadie :

— Ah ! ma petite... j'en ai vu bien d'autres !...

Puis on entendit retentir dans le corridor le fameux pied-bot.

Et les quelques religieuses, éparses encore çà et là, se gardaient bien d'aborder la quinteuse sœur Léocadie, toujours prête à chercher querelle à quelqu'une de ses compagnes.

Les fausses religieuses parcoururent ainsi le long chemin qui sépare le corridor Saint-Vincent-de-Paul du greffe.

Le pied-bot annonçait sœur Léocadie; la clef maîtresse ouvrait les portes, et Vanda grondait chaque fois qu'elle rencontrait quelque religieuse, de façon à la tenir à distance.

Elle s'était si bien embéguinée dans les coiffes de la vraie sœur Léocadie, qu'on voyait à peine le bout de son nez.

D'ailleurs, elle gesticulait avec une telle animation, que la lanterne allait et venait, et laissait toujours sa tête dans une pénombre.

Elle descendit l'escalier qui conduisait au greffe, toujours grondant, toujours faisant sonner son pied-bot.

Le brigadier, qui lisait son journal assis auprès du poêle, cria au portier-consigne :

— Gare,! voici sœur Léocadie qui va se plaindre au directeur pour la sixième fois d'aujourd'hui.

Vanda pénétra dans le greffe comme un ouragan, et, de la voix la plus hargneuse et la plus courroucée qu'eut jamais eue sœur Léocadie, elle dit à la belle Marton :

— Venez, ma petite, venez! nous allons en référer au directeur; nous verrons bien si la justice n'est pas faite pour nous.

Le brigadier, qui craignait une querelle pour lui-même, ne leva point le nez de dessus son journal.

Le portier-consigne se hâta d'ouvrir la porte et s'effaça respectueusement derrière.

Puis, cette porte fermée, tous deux entendirent le pied-bot qui faisait vacarme dans l'escalier du directeur.

. . . .

Cependant Vanda, comme on le pense bien, n'alla

point sonner à la porte du redoutable fonctionnaire.

Au premier étage, elle se débarrassa du soulier et dit à Marton :

— Vite! redescendons... et ne faisons pas de bruit.

A côté de la porte du greffe, à droite, dans le corridor qui est comme la portion libre de la prison, est une autre porte, presque toujours ouverte, et qui l'était du reste ce soir-là.

Cette porte donne sur le chemin de ronde de la prison.

C'est sur ce chemin que s'ouvrent les cuisines, la boulangerie et la buanderie de la prison.

Un factionnaire s'y promène. Au bout, à droite, est une porte cochère qui donne sur le boulevard de Magenta.

Cette porte est celle par où passent les mortes.

Il pleuvait à verse. Le factionnaire était dans sa guérite ; la nuit était sombre.

Vanda s'arrêta sur le seuil de la porte.

— Mais, madame, dit la belle Marton, il faudra nous cacher quelque part ou attendre que la voiture du boulanger ou du boucher entrent demain, au petit jour. Comme ça, on peut essayer de filer.

— Je n'ai pas le temps d'attendre à demain, répondit Vanda.

Et elle se glissa, sous la pluie, jusqu'au mur du chemin de ronde, tout auprès de la porte.

En cet endroit, quand on lève la tête, on voit une haute maison à locataires, dont la façade est sur le boulevard Magenta, et dont les toits dominent les murs de Saint-Lazare.

Vanda tâtonna un moment le long du mur avec sa main, puis tout à coup elle rencontra une petite corde qui paraissait pendre du haut du ciel.

Marton l'avait suivie, et ses yeux, habitués depuis un moment à l'obscurité, remarquèrent cette corde.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-elle.

Vanda ne répondit point à Marton, mais elle secoua la corde comme elle eût fait d'un gland de sonnette.

Puis elle leva la tête et fixa son regard sur le toit de la maison.

Deux minutes s'écoulèrent. La pluie tombait par torrents, et le factionnaire, encapuchonné dans son caban de drap gris, n'avait garde de quitter sa guérite.

Tout à coup, auprès de la cordelette si mince qu'on eût dit une ficelle, pendit une corde, grosse comme un câble de navire, terminée par une sorte de boule ronde, véritable écheveau que les doigts de Vanda se mirent à débrouiller lestement.

La boule de fil devint un vaste filet, et ce filet s'étala sur le sol devant la belle Marton étonnée.

— Tu vois bien, dit Vanda en riant, que nous n'avons pas besoin d'attendre la voiture du boulanger.

Puis elle prit Marton dans ses bras et se posa avec elle sur le filet étendu.

Après quoi elle tira la cordelette une seconde fois.

Alors la grosse corde remonta peu à peu, le filet s'arrondit comme un sac autour des deux femmes, les couvrant jusque sous l'aisselle.

Puis le filet quitta le sol, et les deux prisonnières prirent dans les airs le chemin de la liberté.

LXXVIII

Il est temps de revoir un des principaux personnages de notre histoire que nous avons perdu de vue depuis longtemps, — Agénor.

Le jeune baron de Morlux, que nous avons laissé à la gare de l'Ouest, se mettant en route pour Rennes, où sa grand'mère, lui disait-on, l'attendait avec impatience, s'était bien en effet pris de querelle avec un officier durant le trajet et était descendu à Angers pour se battre avec lui.

Agénor était brave ; en outre, il se trouvait dans une disposition d'esprit assez fâcheuse, et sa colère de quitter ainsi Paris à l'improviste et sans revoir Antoinette, avait besoin de tomber sur quelqu'un.

Le train était arrivé à Angers avant le jour.

Agénor s'en était allé tout droit à l'hôtel, avait demandé le livre des étrangers et l'avait consulté.

Au nombre des étrangers arrivés la veille se trouvait une personne ainsi désignée :

LE MARQUIS EUGÈNE DE BARENTIN

*Sous-préfet de ****

Barentin est un nom de Bretagne assez connu.

Agénor apprit du garçon d'hôtel que le marquis était un jeune homme récemment nommé sous-préfet et qui se rendait à son poste.

A six heures du matin il lui fit passer sa carte.

Le jeune sous-préfet, qui rêvait d'une préfecture, s'éveilla d'un air assez maussade et écarquilla ses yeux ensommeillés pour déchiffrer la carte du baron.

Mais, entre gentilshommes, on se doit des égards, et puis Morlux était également un nom de Bretagne, et le sous-préfet fit prier Agénor de passer dans sa chambre.

— Monsieur, lui dit celui-ci, je m'arrête à Angers, où je ne connais âme qui vive, à la seule fin de me battre avec un officier de la garnison, à qui j'ai donné rendez-vous derrière le château, à sept heures précises. Je vous crois Breton ?

— Bretonnant, monsieur, dit le sous-préfet qui, devinant l'objet de sa visite, sauta à bas de son lit.

— Je ne connais donc personne ici, reprit Agénor ; mais je suis Breton comme vous...

— Je le sais, monsieur.

— Et je viens vous prier de me servir de témoin.

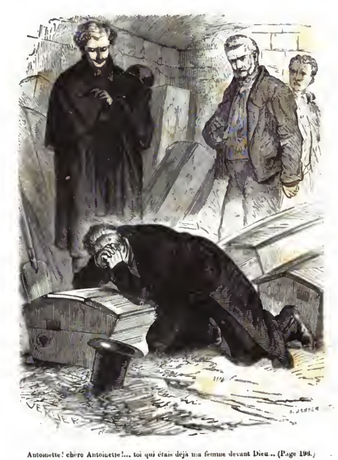
— Un tel service ne se refuse jamais entre gentilshommes, répondit courtoisement le sous-préfet.

Il s'habilla à la hâte et dit encore à Agénor :

— Mais un seul témoin ne suffit pas, et, comme vous, monsieur, je ne connais personne à Angers. Cependant, il y avait hier à table d'hôte un jeune homme de bonnes manières, avec qui j'ai échangé quelques mots, et qui m'a paru représenter, en province, quelque importante maison de commerce parisienne. Voulez-vous que je frappe chez lui? Il est justement mon voisin.

Le jeune homme, éveillé, comme l'avait été le sous-préfet, accepta le rôle qu'on lui proposait.

Trois quarts d'heure après, Agénor arrivait au rendez-vous avec ses deux témoins.



Antoinette! chère Antoinette!... toi qui étais déjà ma femme devant Dieu... (Page 193.)

Cinq minutes plus tard, il avait le fer à la main, blessait coup sur coup son adversaire rendu furieux et tombait enfin d'un bon coup d'épée dans les côtes.

On le transporta évanoui à l'hôtel; il eut le délire pendant quarante-huit heures. Le troisième jour il revint à lui et songea à Antoinette; et, comme le chirurgien de régiment qui l'avait soigné prétendait qu'il serait sur pied dans quatre ou cinq jours, il écrivit à son ami M. Oscar de Marigny, le chargeant de voir Antoinette et de lui remettre une lettre de huit pages, qu'il passa la journée à écrire.

Quant à continuer son voyage vers Rennes, il n'y pensa plus un seul instant, et oublia même d'avertir sa grand'mère de sa mésaventure.

Un moment, cependant, il avait songé à écrire soit à son père, soit à son oncle.

Mais Agénor était un homme de réflexion, et pendant les longues heures qu'il passa cloué dans son lit, il fit le raisonnement suivant, qui n'était pas dépourvu de logique :

Ou son père et son oncle lui avaient dit vrai, et sa grand'mère désirait le voir, — et alors il devait bien se garder de les avertir de ce qui lui était arrivé, car ils ne manqueraient pas de lui répondre qu'aussitôt rétabli, il devait continuer son voyage, — ou bien ne l'avaient-ils éloigné de Paris qu'avec l'arrière-pensée de rompre un mariage qui ne leur plaisait que médiocrement, et alors il devait revenir à Paris au plus vite et sans crier gare.

Cette dernière proposition prit même dans son esprit une véritable consistance et corrobora sa résolution.

Deux jours s'écoulèrent encore pendant lesquels il fallut toute l'autorité du chirurgien pour l'empêcher

Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.

Agénor poursuivit sa lecture, jeta un nouveau cri et murmura :

— Mon père !... ô mon père !...

LXXIX

Le baron Philippe de Morlux n'avait jamais beaucoup vécu avec son fils, dont il s'était séparé complétement pour retourner à ses plaisirs, aussitôt que le jeune homme avait atteint sa majorité.

Cependant Agénor aimait son père.

Il l'aimait tendrement, avec ce respect que les gens de race ont coutume de se transmettre pour les ascendants.

La lecture du manuscrit tracé par la baronne Miller fut pour lui un coup de foudre.

Ainsi Antoinette était sa cousine, et la fortune d'Antoinette, c'étaient son père et son oncle qui l'avaient volée !

Et le vol n'était pas leur unique crime, car la baronne Miller était morte empoisonnée, ainsi que l'attestait une lettre signée du docteur Vincent, — lettre que Rocambole mit sous les yeux d'Agénor.

Un moment foudroyé, le jeune homme se leva tout à coup, l'œil fiévreux, le geste rapide et sec, la parole brève :

— Monsieur, dit-il à Rocambole, je ne sais et ne veux savoir qui vous êtes; il me suffit que de tels secrets soient en vos mains pour que ce soit à vous que je fasse part de ma résolution. La race de Morlux, honorable entre toutes, jadis, ne se déshonore pas pendant deux générations consécutives. J'épouserai Antoinette, et je lui rendrai sa fortune tout entière.

— Monsieur, répondit Rocambole avec calme, je croyais que Milon vous avait dit qu'Antoinette avait disparu.

— Disparu! exclama Agénor, qui chancela à ce nouveau coup.

— Mais, dit Rocambole, nous avons retrouvé sa trace, et vous allez pouvoir, grâce à des documents authentiques, la suivre jour par jour et heure par heure.

— Disparue! disparue! balbutiait Agénor, qui sentait sa raison lui échapper.

Rocambole étala alors sur la table une espèce de dossier dont toutes les pièces étaient numérotées.

La première était cette fausse lettre du baron Philippe de Morlux invitant Antoinette à venir le voir.

— Ce n'est pas là l'écriture de mon père! s'écria Agénor.

— Non, sans doute, mais je vous ferai remarquer qu'à peu près à l'heure où on enlevait Antoinette, votre oncle Karle vous mettait en chemin de fer.

— Oh! lui! s'écria Agénor, il est capable de tout!

— Attendez... dit Rocambole.

Et il plaça sous les yeux du jeune homme la seconde pièce : c'était le procès-verbal d'arrestation d'Antoinette, que Timoléon s'était procuré non sans peine.

Mais Timoléon voulait trouver sa fille, et il eût, au besoin, volé les archives de la police.

— Arrêtée!... arrêtée!... exclama Agénor, qui couvrit son front de ses deux mains.

— Avec des voleurs et des femmes de mauvaise vie, dit Rocambole.

Et il tendit au jeune homme une troisième pièce, qui était la confession pleine et entière de Timoléon.

Les coups de foudre se succédaient pour Agénor; mais il semblait que son énergie vaincue retrouvât une vigueur et une vie nouvelles, à mesure que s'accumulaient pour lui les preuves de l'infamie de son père et surtout de son oncle.

— Ah! dit-il enfin, je n'attendrai pas une heure, pas une minute!

Il voulut s'élancer vers la porte.

Rocambole le retint :

— Où allez-vous, monsieur? dit-il, toujours impassible.

— Je vais à Saint-Lazare! s'écria Agénor, à qui ce mot terrible sembla déchirer la gorge.

— A Saint-Lazare?

— Oui, et il faudra bien que les portes s'ouvrent devant moi, que le directeur m'écoute, que l'aumônier se lève, descende à la chapelle, et célèbre à l'instant une messe nuptiale...; il faut que la réparation soit égale à l'insulte, il faut... que le monde entier sache que le baron de Morlux est allé épouser sa femme à Saint-Lazare !...

Un sourire glacial vint aux lèvres de Rocambole.

— Monsieur le baron, dit-il, ces choses-là ne se font et ne se disent que dans les romans. La vie réelle est plus positive. Si une pareille chose était possible, vous creuseriez un abîme entre cette jeune fille et vous. Le monde ne vous permettrait pas d'épouser Antoinette quand vous auriez envoyé votre père à l'échafaud!

Ce mot arracha à Agénor un de ces frissonnements terribles, un de ces cris d'angoisse que nulle parole humaine ne saurait retracer.

— L'échafaud! balbutia-t-il.

Et il lui sembla, en effet, que les bras rouges de la guillotine se dressaient devant lui, qu'un homme en montait les degrés, et que cet homme... c'était son père!...

Il prit sa tête à deux mains, pirouetta un moment comme si le feu céleste l'eût frappé. Puis, apercevant sur la cheminée les pistolets de Rocambole, il se précipita dessus.

— Que faites-vous? fit celui-ci en les lui arrachant.

— Laissez-moi me tuer! murmura le pauvre jeune homme.

— Et Antoinette? fit Rocambole.

Agénor jeta un nouveau cri.

— Mais que faire alors?... dit-il, que faire, mon Dieu?

— Il faut d'abord avoir le courage de tout lire et de tout apprendre, répondit sévèrement Rocambole.

Et il lui tendit le billet que le vicomte Karle de Morlux avait écrit au crayon, et remis dans le fiacre à Timoléon.

Ce billet, d'un laconisme épouvantable, disait :

« Il faut qu'Antoinette soit morte demain soir! »

— Morte! morte! s'écria Agénor en délire.

— Je ne sais si le poison est parvenu à destination, dit Rocambole, mais venez avec moi...

— Où me conduisez-vous? demanda le jeune homme que la folie commençait à étreindre.

— Voir Antoinette, répondit Rocambole.

— Ah! vous voyez bien... a'écria Agénor, que nous allons à Saint-Lazare!

— Non, dit Rocambole, ce n'est plus à Saint-Lazare qu'elle est.

— Où est-elle donc, mon Dieu?

— Venez!... vous le saurez!...

Et il l'emmena, le tenant par un bras, tandis que Milon le prenait par l'autre; car Agénor, brisé par tant d'émotions, ne pouvait plus se soutenir.

Rocambole avait repris ses pistolets sur la cheminée et les avait passés à sa ceinture.

Milon et lui portèrent Agénor dans le fiacre qui était resté à la porte, et Rocambole dit au cocher :

— A Montmartre, rue du Chemin-des-Dames.

— Maître... maître..., murmura Milon bouleversé, qu'avez-vous donc fait d'Antoinette?...

— Tais-toi! .. et souviens-toi!... dit Rocambole.

La voiture partit.

Elle monta lentement par ces chemins déserts à une heure du matin, qui, du quartier des Champs-Elysées, conduisent aux Batignolles, traversant des terrains vagues et des rues en construction.

Sur le boulevard extérieur, le cocher, auprès duquel Timoléon était monté pour lui indiquer la route à suivre, prit la Grande-Rue, puis entra dans le Chemin-des-Dames.

Agénor, accablé sous le poids des révélations qui venaient de lui être faites, n'avait pas prononcé un mot durant le trajet.

Mais quand il se vit dans le chemin désert et plongé dans les ténèbres, lorsqu'à ce mur blanc qui le bordait d'un côté, il reconnut lo cimetière Montmartre, il s'écria d'une voix brisée :

— Oh! mais, c'est au cimetière que vous me conduisez...

Rocambole ne répondit pas.

— Antoinette est morte! dit-il encore.

Même silence.

La voiture s'arrêta.

Elle était à la porte de cette maison où, l'avant-veille, la police était venue pour arrêter Rocambole.

Un homme vint ouvrir.

C'était Rigolo le croque-mort.

Rocambole avait pris Agénor dans ses bras et l'avait sorti de la voiture.

Agénor se fût affaissé sur le sol si Milon ne fût venu en aide à son maître en prenant le jeune homme sous les aisselles.

Et il le porta dans le logement de Rigolo.

Il y avait là trois femmes vêtues de noir, dont l'une, la fille Marton, pleurait à chaudes larmes.

Les deux autres, on le devine, étaient Marceline, la femme du croque-mort, et Vanda.

Agénor regardait tous ces inconnus avec une sorte de stupeur et n'osait comprendre.

Cependant il fit un pas en arrière en voyant l'habit de Rigolo, l'habit de drap noir mat des pompes funèbres avec le chapeau garni d'un crêpe.

Les trois femmes se trouvaient dans la première pièce. La porte de la seconde était fermée.

— Antoinette? où est Antoinette? a'écria Agénor.

— Elle est près d'ici, répéta Rocambole.

— Ah! vous n'osez me dire la vérité! a'écria le jeune homme, Antoinette est morte!...

Rocambole alla vers une table sur laquelle était un papier.

— Tenez, dit-il, lisez!...

Et il mit sous les yeux d'Agénor éperdu le procès-verbal de décès de la fille A..., dressé à Saint-Lazare et signé par quatre témoins.

Dans le procès-verbal il était dit : que la fille A..., décédée, était bien la fille de la Marlotte, marchande à la toilette du quartier des Halles!...

Agénor se laissa tomber foudroyé sur son siége.

Pendant quelques minutes il demeura la tête dans ses mains, anéanti, les yeux enflammés et vides de larmes.

Puis tout à coup il se releva :

— Antoinette est morte, dit-il, je n'ai plus rien à faire en ce monde. Laissez-moi me tuer.

Et, d'un geste suppliant, il demandait à Rocambole les pistolets que celui-ci avait passés à sa ceinture.

Mais Rocambole lui dit :

— La fille Antoinette, comme dit l'acte de décès, est morte, en effet, monsieur, et son corps a été transporté au cimetière Montmartre, dont nous ne sommes séparés que par le mur qui borde cette rue. Mais elle n'est point inhumée encore, on lui élève un monument, et en attendant, son corps a été déposé dans un caveau provisoire; ne voulez-vous pas voir une dernière fois celle que vous avez aimée?

Agénor jeta un cri insensé :

— La voir! dit-il, la voir!... Antoinette!... Je pourrai donc me tuer sur ton cercueil.

— Venez, dit Rocambole, qui le prit par la main et fit un signe à Rigolo le croque-mort.

LXXX

Rocambole entraîna Agénor hors de la maison.

Le jeune homme était soutenu par une sorte d'énergie fiévreuse.

Rocambole l'avait pris sous le bras, et Milon marchait à côté de lui tout frissonnant.

Au bout du Chemin-des-Dames, à droite, le mur du cimetière avait une crevasse ou plutôt une brèche d'environ deux mètres de largeur.

Le terrain du cimetière est un terrain argileux dans lequel l'eau séjourne quelquefois en abondance durant l'hiver.

Il en résulte de graves dégâts pour les murs, qui sont parfois complétement déchaussés.

Alors on jette par terre la portion de mur avariée pour la reconstruire à neuf.

On avait donc fait une brèche le matin même dans le mur, mais la pluie qui était survenue avait empêché de la fermer complétement, et le cimetière se trouvait momentanément ouvert.

Rigolo marchait en avant, et ce fut par cette brèche qu'il fit entrer Rocambole, Agénor et Milon.

La nuit était noire, quelques gouttes de pluie tombaient encore.

Les voyageurs nocturnes qui s'engageaient ainsi dans le champ des morts marchaient sur un sol glissant et détrempé, guidés par les pierres blanches se détachant sur l'horizon, funèbres étoiles de ce ciel de la mort.



Un seul témoin ne suffit pas. Voulez-vous que je frappe chez mon voisin? (Page 192.)

Parfois, et, bien qu'ils fussent guidés par Rigolo, Rocambole et Agénor se heurtaient au grillage d'une tombe ou à une croix noire dressée sur une fosse encore veuve de pierre ou de gazon.

Agénor marchait comme un homme que la mort a déjà pris par la main.

De grosses larmes silencieuses coulaient sur ses joues, tandis qu'il tremblait de tous ses membres.

— Oh! disait-il, s'arrêtant parfois, tant il était faible, mon Dieu! donnez-moi la force d'arriver jusqu'à sa tombe, de la voir une dernière fois... Je suis dans le champ du repos... c'est ici que je veux rester...

— Venez, répéta Rocambole.

Les quatre hommes avançaient toujours, et ils venaient de passer sous une voûte qui sépare l'ancien cimetière du nouveau.

En ce moment un long aboiement se fit entendre, et un énorme chien dont les yeux flamboyaient comme des tisons arriva en bondissant sur les visiteurs furtifs.

Mais Rigolo se borna à siffler, accompagnant son coup de sifflet de ces mots :

« Paix, Phanor! »

Le chien se tut.

Il appartenait au gardien du cimetière; et de même que le chien d'officier caresse tous les soldats du régiment, celui-là connaissait tous les croque-morts et les flattait de ses cris et du balancement de sa queue.

— Paix! répéta Rigolo.

Le chien étouffa ses grognements d'amitié, comme tout à l'heure ses hurlements de gardien fidèle, et il se contenta de lécher les mains de Rigolo.

A mesure qu'on avançait, Agénor sentait une sorte d'énergie fiévreuse succéder à sa prostration, et en même temps sa tête s'égarait quelque peu.

— Vous me prêterez vos pistolets, n'est-ce-pas? disait-il à Rocambole, je me tuerai ici... je suis tout porté au cimetière...

— Vous devenez fou, lui dit Rocambole; c'est la douleur qui vous égare...

— Je ne dis pas, fit-il avec un accent hébété.

Rocambole poursuivit :

— Pour vous et pour elle, il vaut mieux qu'elle soit morte.

Agénor s'arrêta brusquement, cherchant à travers les ténèbres à voir les traits de Rocambole et paraissant lui demander l'explication de ces paroles.

Rocambole continua :

— Sans doute, il vaut mieux pour elle qu'elle soit morte, car le crime de votre père et de votre oncle l'aurait poursuivie sans cesse.

— Mon père!... balbutia Agénor. Ah! c'est juste, poursuivit-il d'un accent qui touchait à la folie, c'est mon père qui a été son bourreau.

— Non, dit Rocambole, votre père est un homme faible, qui n'a jamais été criminel que parce qu'il a été entraîné par votre oncle.

— Mon oncle? Ah! vous avez raison, dit Agénor, c'est un misérable!

— Or, poursuivit Rocambole, si Antoinette avait

vécu, Milon et moi, nous aurions voulu non-seulement la défendre, mais lui rendre sa fortune... mais frapper ses persécuteurs...

— Je la vengerai! dit Agénor avec un cri de rage.

— Sur votre père?

Agénor recula.

— Non, dit-il, puisque vous convenez vous-même que mon père est un homme faible et plus malheureux que coupable.

— Sur votre oncle, alors?...

— Oui, dit Agénor, il n'y a aucune loi morale qui défende à un neveu de se battre avec son oncle, et je tuerai mon oncle, à l'épée... au pistolet... je ne sais pas!... mais je le tuerai!...

— Vous dites cela, — reprit Rocambole, qui marchait toujours et sur le bras duquel Agénor avait cessé de s'appuyer, car il avait, en prononçant le mot de vengeance, retrouvé toute sa vigueur; — vous dites cela parce qu'Antoinette est morte; mais si elle vivait, s'il vous fallait aller dire à votre père : La femme que j'aime et que je voulais épouser, vous l'avez persécutée, dépouillée...

— Taisez-vous! murmura Agénor, qui se reprit à trembler.

Peu après, Rigolo s'arrêta et dit :

— C'est ici.

On était arrivé au bord d'une immense fosse, de plusieurs mètres de profondeur, et qui ressemblait à un abîme.

C'était la fosse commune.

Jusque-là, le croque-mort et ceux qui le suivaient avaient marché dans l'obscurité.

Mais alors Rigolo tira de sa poche un briquet et une mèche soufrée.

La mèche allumée répandit autour d'eux une lueur bleuâtre et presque livide, mais qui permit à Rocambole et à Agénor de voir une échelle qui descendait dans la fosse commune.

— Suivez-moi! dit Rigolo.

Et il s'engagea le premier sur l'échelle.

Agénor avait été si bien repris par son tremblement nerveux et cette extrême faiblesse qui s'était emparée de lui une heure auparavant, que Rocambole dit à Milon :

— Porte-le!

Milon, les cheveux hérissés, murmurait d'une voix brisée:

— Mais c'est donc bien vrai qu'elle est morte!..

Rocambole le regarda sévèrement :

— Mais porte donc monsieur! dit-il.

Le colosse prit dans ses bras Agénor et le souleva comme il eût fait d'un enfant.

Puis il s'engagea sur l'échelle, dont Rocambole descendait les derniers degrés.

En bas de l'échelle, il y avait une excavation protégée par une voûte en maçonnerie.

— Par ici, dit Rigolo, qui élevait sa mèche au-dessus de sa tête pour éclairer ses compagnons.

Rocambole le suivait.

Agénor, que Milon portait toujours, se trouva alors dans une espèce de corridor souterrain dans lequel il y avait à droite et à gauche des cercueils superposés.

Ce souterrain était un de ces caveaux provisoires où l'on dépose les morts qu'attend une sépulture particulière.

Milon tremblait aussi fort qu'Agénor, dont les dents claquaient sous le poids d'une terreur vertigineuse.

Enfin Rigolo s'arrêta devant une bière en simple bois blanc.

— C'est là!... dit-il.

Agénor s'échappa des bras de Milon, se précipita sur le cercueil, qu'il couvrit de son corps, et s'écria d'une voix brisée par les sanglots :

— Antoinette!... chère Antoinette!... toi qui étais déjà ma femme devant Dieu...

Et il versait de grosses larmes, se tordait les mains, et, tout à coup, relevant la tête :

— Oh! tuez-moi, monsieur! tuez-moi, par pitié! disait-il à Rocambole.

Mais Rocambole fit un signe à Milon, plus pâle qu'un fantôme et sur le visage décomposé duquel la flamme de la mèche soufrée jetait ses tons livides.

Et Milon arracha Agénor de dessus le cercueil.

Alors, sur un nouveau signe du maître, Rigolo se baissa, dévissa le couvercle de la bière, qui ne tenait que légèrement, et Agénor, que Milon maintenait avec peine, jeta un nouveau suprême cri.

C'était bien le cercueil d'Antoinette.

La jeune fille était étendue les mains croisées sur sa poitrine, encore revêtue de l'affreux costume de Saint-Lazare.

— Mais elle a l'air de dormir! s'écria Agénor en se précipitant de nouveau sur le cercueil, et cette fois en approchant ses lèvres du front glacé de la morte.

Puis on l'entendit répéter avec des sanglots :

— Antoinette... ma bien-aimée... Non, il est impossible que Dieu t'ait rappelée à lui... Antoinette, ma vie... mon amour... ne m'entends-tu pas?... et ne vas-tu pas sortir de ce sommeil léthargique qui t'étreint?...

Et il la couvrait de baisers pieux, puis se relevait et regardait les trois témoins de son désespoir, mornes et silencieux tous trois, et puis encore il s'agenouillait de nouveau et promenait ses lèvres fiévreuses sur ce front qui avait la froideur du marbre, répétant :

— Antoinette!... Antoinette!... Non, il est impossible que Dieu l'ait permis... Non, Antoinette, tu n'es pas morte!...

Mais alors Rocambole le prit par le bras et le força de se relever; puis, appuyant sur lui ce regard devant lequel tout tremblait et se courbait frissonnant, ce regard calme et terrible à la fois qui justifiait si bien ce nom de *maître* qu'on lui donnait :

— Et si elle n'était pas morte, en effet? dit-il.

LXXXI

Agénor jeta un cri.

Puis il demeura comme pétrifié, sans voix, sans haleine, regardant Rocambole d'un œil stupide.

Milon, lui aussi, avait poussé un cri, mais c'était un cri de soulagement :

Car le colosse, même en voyant la jeune fille étendue dans son cercueil, n'avait pu croire tout à fait que le *maître*, celui qui pouvait tout, l'eût laissée mourir.

— Oui, répéta Rocambole, si elle n'était pas morte, que feriez-vous?

— Oh! ma raison s'égare!... balbutia Agénor, qui s'était repris à trembler.

— Si ce sommeil, qui a les apparences de la mort, poursuivit Rocambole, n'était, en effet, qu'un sommeil léthargique, je vous le demande, que feriez-vous?

— Oh! répondit Agénor d'une voix égarée, vous me le demandez!... Si Antoinette n'était pas morte... mais elle serait ma femme!...

— Et sa fortune?

— Il faudrait bien qu'on la lui rendît!... s'écria-t-il.

— Et sa mère assassinée... la vengeriez-vous?...

Il jeta un cri encore, et un nom passa sur ses lèvres comme s'il les eût brûlées.

— Mon père!...

— Antoinette pardonnerait peut-être à votre père...

Ces mots produisirent sur Agénor une sensation électrique qui lui parcourut tout le corps.

— Oh! dit il, je tuerai mon oncle.

— Non, dit Rocambole, ce n'est pas vous qui le frapperez...

— Et qui donc? demanda le jeune homme tout frémissant.

— Moi, dit Rocambole avec son calme terrible.

— Mais Antoinette est morte!... dit Agénor, qui s'agenouilla de nouveau devant le cercueil et éclata en sanglots.

— Oui, répondit Rocambole, la fille A..., comme disent les journaux, la prisonnière de Saint-Lazare, qui avait pour mère la Marlotte, est morte, et les livres mortuaires de la prison en font foi; mais Antoinette Miller, votre cousine, votre femme...

Il s'arrêta. Agénor joignit les mains :

— Achevez... achevez!... supplia-t-il.

— Celle-là, dit Rocambole, elle peut sortir de son cercueil, elle peut ouvrir les yeux, elle peut vivre et placer sa main dans la vôtre, si je le veux...

Milon avait au front la sueur de l'angoisse, et on eût entendu les battements du cœur de Rigolo.

— Si vous le voulez? s'écria Agénor.

— Si je le veux! dit Rocambole.

— Oh! je le savais bien! exclama Milon, que le maître se jouait de la mort et qu'elle lui obéirait!

— Et pourquoi ne le voudriez-vous pas? demanda Agénor frémissant.

— Je ne le voudrai pas si vous me résistez...

— Moi?

— Si vous ne me jurez pas, sur l'honneur, ici même, devant ce corps inanimé, de m'obéir aveuglément, quoi que je veuille et que je fasse...

— Je vous obéirai... je serai votre esclave... je vous le jure!... répondit Agénor d'une voix haletante... mais rendez-moi Antoinette...

Et il avait les yeux rivés sur la pauvre fille immobile, et il n'osait plus se pencher sur le cercueil.

— Oh! pas ici, dit Rocambole... On ne réveille pas les vivants au milieu des morts!

Alors il se pencha à son tour sur la bière, prit la morte dans ses bras et la souleva.

Puis il la tendit silencieusement à Milon.

Milon eut alors ce rugissement joyeux de la lionne emportant son lionceau pour le soustraire à tout danger.

Et il la pressa sur son cœur, riant et pleurant, puis il s'élança hors du caveau et prit la fuite.

Mais Rocambole et Rigolo le suivaient, soutenant toujours Agénor.

Quand ils furent hors du caveau provisoire, Rigolo éteignit sa torche, et le voyage à travers l'obscurité et la boue gluante du cimetière recommença.

. . . .

— O l'enfant de ma maîtresse bien-aimée! disait le bon Milon en courant et serrant sur sa poitrine le corps de sa chère Antoinette, ô toi que j'aime comme ma fille... tu vas donc rouvrir les yeux?... tu vas donc revenir à la vie?... car le maître l'a dit... et le maître ne ment jamais!...

Et Milon courait, emportant son fardeau comme un avare son trésor, et il arriva à la brèche du cimetière bien avant Rocambole et les autres.

La porte de la maison était restée ouverte, et un filet de lumière qui partait du logement de Rigolo et de Marcelino guidait maintenant Milon.

Il entra comme une bombe, comme le tonnerre, riant et pleurant de plus belle!

Et il déposa sur le lit de Marceline la jeune fille, toujours immobile et froide, aux yeux de Vanda et de Marton.

— Vous voyez bien qu'elle est morte! dit alors la belle Marton, qui pleurait toujours.

— Non, répondit Vanda; et comme elle est déjà sortie de la tombe, elle va sortir de ce sommeil de mort qui l'oppresse.

Rocambole entra, suivi d'Agénor et de Rigolo.

Le *maître* s'approcha du lit, contempla silencieusement une minute la pauvre fille, qui, en effet, paraissait dormir, et tressaillit profondément :

— Qu'elle est belle! dit-il.

C'était la première fois que Rocambole voyait Antoinette, et cependant, on sait quels efforts il avait faits pour la sauver.

Agénor s'était agenouillé devant le lit, et il tenait dans ses mains la main glacée d'Antoinette.

— Ecoutez-moi, dit alors Rocambole. Il m'eût été possible de faire sortir Antoinette vivante de Saint-Lazare, mais je ne l'ai pas voulu; il ne faut pas que celle qui doit être un jour votre femme puisse être jamais soupçonnée d'avoir été en contact avec des femmes perdues; il ne faut pas non plus que ce misérable que vous renierez désormais pour votre oncle, cet infâme vicomte Karle, à qui, — sans déshonorer le nom qu'il porte, car ce nom c'est le vôtre, — je réserve un châtiment terrible, sorte un moment de la sécurité où l'a plongé le décès de la femme enfermée à Saint-Lazare. Comprenez-vous?

— Oui, dit Agénor, mais elle est toujours là!... froide... inanimée... morte, peut-être...

— Je vais lui rendre la vie, dit Rocambole.

Alors un silence se fit pendant lequel on eût entendu les pulsations de tous les cœurs.

La belle Marton avait cessé de pleurer, et ses yeux, maintenant, rayonnaient d'espoir.

Rocambole regarda encore Agénor.

— Ecoutez-moi bien, dit-il, je ne suis ni médecin, ni savant, ni charlatan, ni sorcier.

« L'état où se trouve cette jeune fille est un état de catalepsie complète.

« J'ai eu autrefois des relations avec un médecin nègre qui avait fait une étude approfondie des poisons, et je tiens de lui une substance qui amène cette catalepsie

dont je vous parle et dont vous voyez un exemple.

« Cette substance se nomme le *curare*. C'est le poison dans lequel les Indiens trempent leurs flèches. Ses effets sont foudroyants ; il fait passer l'homme le plus robuste à un état de paralysie qui ressemble tellement à la mort, que nul ne peut affirmer que la personne foudroyée ne soit pas véritablement trépassée.

— Après? après? fit Agénor avec angoisse.

— Antoinette, poursuivit Rocambole avec calme, a pris une pilule de curare, de la grosseur d'une tête d'épingle, et soudain le cœur a cessé de battre, le sang de circuler, et son corps est devenu froid comme il l'est encore...

— Maître, maître, murmura Milon, rendez-lui donc bien vite la vie, car, ne le voyez-vous pas? M. Agénor et moi nous nous sentons mourir...

— Attends encore...

Et Rocambole continua :

— Il faut un temps assez long pour que le curare qui, en quelques secondes, a amené la mort apparente, produise la mort réelle; et, dans l'intervalle, il suffit de l'emploi d'un autre poison pour le paralyser complétement.

En même temps Rocambole tira de sa poche un petit flacon d'un demi-pouce de longueur, soigneusement fermé, et avec le flacon une lancette.

Le flacon contenait une petite liqueur blanchâtre.

Puis il dit encore :

— Je vais tremper ma lancette dans ce flacon, puis je piquerai le bras de cette jeune fille, et sur-le-champ ce corps inanimé tressaillira, le cœur battra, le sang reprendra son éternel voyage du cœur aux extrémités et des extrémités au cœur. Et, avant une heure, Antoinette ouvrira les yeux...

— Faites vite, maître!... s'écria Milon avec anxiété.

Et comme le lit ne touchait point au mur, Vanda et la belle Marton, qui suspendait son haleine, passèrent dans la ruelle pour mieux voir le miracle de la résurrection.

Rocambole se pencha sur la jeune fille, retroussa la large manche de la robe de la prisonnière et mit à nu un bras blanc comme l'albâtre avec de belles veines bleues.

Puis, débouchant lestement le flacon, il y trempa sa lancette, et approcha le petit instrument de l'une de ces belles veines où le sang paraissait figé.

En ce moment, Milon, le colosse, fut pris d'une telle faiblesse qu'à son tour il fut obligé de s'appuyer sur Agénor.

Agénor vivait un siècle en une seconde.

L'acier mordit la chair, la lancette piqua la veine.

Puis Rocambole recula et attendit.

Mais la morte ne bougea pas, et Rocambole, au bout d'une minute qui fut une éternité, pâlit tout à coup et devint livide.

— Maître... maître!... s'écria Milon, vous voyez bien qu'elle ne bouge pas!

Rocambole eut ce terrible frémissement de narines qui d'ordinaire trahissait ses plus violentes émotions.

— Ah! elle est morte! s'écria Agénor avec une explosion de douleur.

— Mon Dieu! murmura Rocambole frémissant, aurais-je trop attendu?

Et il recula encore, ses cheveux hérissés, son œil désespéré fixé sur Antoinette endormie du sommeil suprême...

LXXXII

L'éternité passa dans les trois minutes qui suivirent.

Rigolo soutenait Agénor dans ses bras. Milon s'était laissé tomber à genoux; un flot de larmes un moment contenues jaillissait maintenant des deux yeux de Marton, qui répétait d'une voix déchirante :

— Morte! morte!...

Vanda regardait le maître, et, pour la première fois, elle doutait de lui.

Rocambole avait un frémissement par tout le corps, et ses narines dilatées aspiraient l'air bruyamment.

— Morte! bien morte! répétait Milon le visage baigné de grosses larmes, qui coulaient lentement et une à une.

— Ah! ma bien-aimée!... s'écria Agénor, qui, pris d'un accès de douleur folle, se dégagea des mains de Rigolo et voulut se précipiter sur le corps d'Antoinette.

Mais Rocambole le repoussa.

Puis, trempant de nouveau sa lancette dans le flacon, il retroussa la manche du bras droit, comme il avait mis à nu le bras gauche, et il piqua une autre veine.

Il y eut encore un moment d'espoir...

Milon se dressa lentement; Agénor joignait les mains; Marton suspendit ses cris et ses larmes...

Quant à Vanda, elle regarda le maître.

C'était sur son visage désormais qu'il fallait chercher si Antoinette était bien réellement morte.

Une minute s'écoula encore...

Antoinette conservait la roideur et l'impassibilité de la mort.

Rocambole se retourna vers Agénor, prit les pistolets qu'il avait à sa ceinture et les lui tendit :

— Monsieur, dit-il, je vous demande une minute encore. Si dans deux minutes il ne s'est produit aucun tressaillement dans le corps de votre fiancée, c'est qu'elle sera véritablement morte. Alors, monsieur, je vous le demande en grâce, avant de vous tuer vous-même, tuez-moi!...

Agénor prit les pistolets et ne répondit pas, et Milon, l'esclave fanatique du maître, Milon ne les lui arracha point.

Rocambole tira sa montre, — un chronomètre qui marquait les secondes.

Puis il découvrit la poitrine de la morte, et, l'œil fixé sur cette aiguille, qui en ce moment mesurait sa destinée, il posa la main sur le cœur.

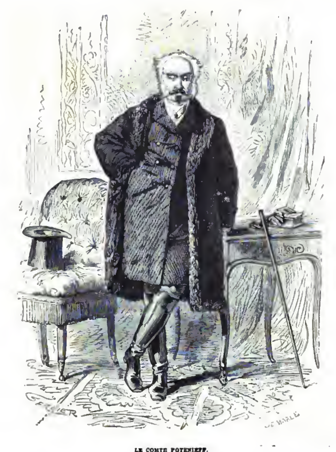
L'aiguille marchait, et l'on entendait le tic-tac du chronomètre, tant les personnes qui se trouvaient là faisaient silence.

Vanda regardait toujours le *maître ;*

Le maître, agité d'un frémissement convulsif; le maître, dont la vie tout entière semblait s'être réfugiée dans le regard.

Et l'aiguille marchait toujours, et Antoinette conservait l'immobilité de la mort.

Mais comme la cent vingtième seconde allait suivre les autres, Rocambole retira brusquement sa main et



LE COMTE POTENIEFF.

il appuya sa tête sur la poitrine de la jeune fille, l'oreille reposant sur le cœur. Puis soudain cette tête se releva et le visage livide subit une transfiguration complète :

— Elle vit ! dit-il.

Et son œil brilla d'une telle joie qu'un cri de délivrance se dégagea de toutes ces poitrines oppressées.

— Elle vit, répéta Rocambole avec l'accent de la conviction ; j'entends les battements de son cœur.

Ce fut alors une scène impossible à rendre.

Rocambole attira Agénor et lui fit placer son oreille sur la poitrine d'Antoinette.

Et Agénor s'écria :

— Et moi aussi, j'entends battre le cœur !

Puis ce fut le tour de Vanda, puis celui de Milon...

Et la belle Marton se mit à genoux et murmura :

— Mon Dieu ! nous avons pourtant douté de votre bonté.

Le cœur d'Antoinette battait distinctement, en même temps qu'une sorte de chaleur montait des profondeurs du corps à la surface et remplaçait ce froid glacial qui avait fait croire à la mort.

— O ma bien-aimée ! s'écria Agénor, qui, se précipitant de nouveau sur Antoinette endormie, voulut la prendre dans ses bras.

Mais Rocambole l'arrêta encore.

— Arrière tous ! dit-il.

Et comme on s'éloignait du lit, repris par l'angoisse, il rassura tout le monde d'un mot :

— Elle vit, dit-il, et je réponds d'elle... Mais ne croyez pas que la catalepsie cesse tout de suite. Le curare avait agi si promptement sur cette organisation délicate, qu'une heure de plus il était trop tard ; et les effets du contre-poison seront longs à se produire.

— Mais quand rouvrira-t-elle les yeux ? demanda Agénor d'une voix étranglée.

— Dans une heure.

Les lèvres d'Antoinette s'entr'ouvrirent légèrement alors. Rocambole se pencha, et recueillit un souffle si faible qu'on eût dit un dernier soupir.

— De la chaleur ! de la chaleur ! dit-il.

Et il jeta sur elle sa pelisse doublée de fourrure qu'il avait un instant déposée sur une chaise.

La jeune fille fut confiée aux soins des trois femmes, et Rocambole fit un signe à ses compagnons, qui le suivirent dans la rue.

— On va la déshabiller, dit-il. La chaleur du lit lui est nécessaire.

Comme ils se groupaient sur le seuil extérieur de la porte, Rocambole murmura :

— Il a été un moment où j'ai cru que j'allais mourir !...

— Maître, maître, murmura Milon, qui pleurait à chaudes larmes, vous êtes grand comme le monde!

— Mais qui êtes-vous donc, vous qui jouez avec le tombeau? s'écria Agénor en lui prenant les mains.

— Un homme qui se repent du mal qu'il a fait autrefois, répondit simplement Rocambole.

Des pas, en cet instant, se firent entendre à l'extrémité de la rue, et une forme humaine se détacha en silhouette noire sur la nuit pluvieuse.

Cet homme marchait à pas précipités, et quand il fut tout près de la maison, voyant un homme à la porte, il s'arrêta.

Timoléon? fit Rocambole.

L'homme se remit en marche et accourut.

— Timoléon! exclama Agénor, l'instrument de mon misérable oncle !...

— Un instrument que j'ai brisé, répondit Rocambole.

— Maître, reprit Timoléon d'une voix anxieuse, j'ai tenu mes promesses; allez-vous tenir les vôtres?

— Oui, répondit Rocambole.

— Ma fille !... où est ma fille?... demanda Timoléon avec angoisse.

— Trouve-toi à six heures du matin au chemin de fer du Nord. Tu rencontreras dans la gare Jean le boucher.

— Et il me dira où elle est ?

— Il l'aura à son bras et te remettra ton billet pour Londres. Car tu pars...

— Vous me chassez de Paris?

— Non; dit Rocambole, mais je te donne le conseil de filer... La police te cherche.

— La police !... elle me cherche, moi?...

— Et si tu restes, tu seras arrêté avant demain soir.

— Mais de quoi m'accuse-t-on? balbutia Timoléon

— D'un vol de cent mille francs commis chez M. le vicomte Karle de Morlux, vol que tu as vainement essayé d'imputer aux anciens *Valets de cœur !*

Là Rocambole, qui venait de subir des tortures sans nom, Rocambole dont le cœur battait encore à rompre sa poitrine, eut un accès d'hilarité subite :

— Nous étions plus forts que cela, mon bon, lui dit-il. Mais, crois-moi, ne perds pas de temps, car la police a une preuve irrécusable de ta culpabilité.

— Une preuve?

— Oui, dit Rocambole, le portefeuille volé chez M. de Morlux et qu'on a retrouvé chez toi... Il fallait bien que tu fusses puni...

Timoléon jeta un cri de rage et prit la fuite.

. . . .

En ce moment, la belle Marton s'élança au dehors et s'écria :

— Venez... venez vite !... elle revient...

Agénor entra le premier et se précipita vers le lit.

Antoinette s'agitait convulsivement et remuait les bras et les lèvres.

Sur un signe de Rocambole, Vanda la mit sur son séant.

Et de nouveau le lit fut entouré avec une fiévreuse anxiété.

Tout à coup, les lèvres d'Antoinette laissèrent passer quelques sons confus et inarticulés ; puis les sons furent plus distincts et devinrent des paroles.

— Suis-je donc dans le paradis ? murmura-t-elle.

— Ah! s'écria Milon, c'est la voix de sa mère!

Agénor s'était agenouillé au pied du lit et couvrait de baisers une des mains d'Antoinette.

— Où suis-je ? répéta-t-elle.

Mais ses yeux étaient fermés encore, et vainement elle passait dessus la main qu'Agénor laissait libre.

Elle dit encore :

— Oui, je suis bien morte, je crois... mais, comme j'étais innocente, il est impossible que je ne sois pas dans le paradis.

— Antoinette !... chère Antoinette... murmura Agénor.

Soudain, les paupières de la jeune fille s'ouvrirent, et elle attacha sur Agénor son œil clair et limpide :

— Vous! murmura-t-elle avec extase.

— Le paradis est descendu sur la terre, dit Agénor.

— Le paradis, c'est l'amour... murmura Rocambole.

Et l'on vit alors s'éloigner lentement d'Antoinette la ressuscitée, qui ne voyait et n'entendait que son cher Agénor, et se réfugier dans le coin le plus obscur de la chambre, pâles et sombres comme les anges déchus précipités du ciel dans l'abîme :

La belle Marton,

Rocambole le forçat,

Ces deux maudits à qui Dieu fermait le temple de l'amour avec une porte d'airain.

DEUXIÈME PARTIE

Madeleine

I

Il y avait trois jours que M. le baron Philippe de Morlux n'avait vu son frère Karle.

Il y en avait cinq qu'il n'avait eu de nouvelles de son fils Agénor.

Le baron était en proie à une vive inquiétude.

Cependant, comme toutes les natures faibles qui redoutent le danger et n'osent aller à sa rencontre, il hésitait à envoyer chez le vicomte.

Il hésitait plus encore à répondre à sa belle-mère,

qui n'avait pas vu Agénor, bien quo celui-ci fût parti pour Rennes.

Enfin, le matin du quatrième jour, comme M. de Morlux, qui ne pouvait encoro quitter son lit, demandait ses journaux, le valet de chambre les lui apporta en disant :

— Si M. le baron veut lire le journal du soir, il y trouvera une chose intéressante, et dont tout le monde parle depuis hier soir dans Paris.

— Qu'est-ce que c'est? demanda le baron avec indifférence.

— C'est une révolte à Saint-Lazare, monsieur.

M. de Morlux tressaillit à ce nom, puis il congédia le valet, et quand ce dernier fut parti, il s'empara du journal et le parcourut avidement.

Son frère Karle l'avait trop bien tenu au courant pour qu'il ne reconnût pas aussitôt dans la fille A... cette malheureuse enfant de sa race, arrêtée avec des voleuses et jetée en prison.

Et le journal disait que la fille A... était morte!

Morte, Antoinette! c'est-à-dire morte assassinée... et assassinée par les empoisonneurs de sa mère.

M. de Morlux avait été toute sa vie, par faiblesse et par égoïsme, l'instrument de cet homme implacable qu'on appelait le vicomte Karle.

Toute sa vie il avait subi la volonté et le joug de fer de son frère.

Quelquefois, cependant, il avait essayé de se révolter; quelquefois un sentiment honnête était descendu dans son cœur torturé.

Mais un éclat de rire de Karle avait étouffé ce sentiment.

En cet instant, cependant, une figure que vainement, depuis plusieurs jours, il essayait d'oublier, et qui était présente à sa pensée sans cesse et jusque dans ses rêves, — une figure désespérée, bouleversée par un long remords, sembla se dresser devant lui et lui crier encore:

— Repentez-vous! repentez-vous!

Cette figure, c'était celle du docteur Vincent, l'instrument de son premier crime.

Et M. de Morlux songea alors à cette pauvre enfant que son fils aimait, dont il lui avait dit la jeunesse laborieuse et pauvre, la beauté, la vertu...

Et il le vit couchée pâle et froide dans sa bière, victime des sanglantes appréhensions de son frère Karle.

Et soudain encore, le baron, songeant à son fils, se dit avec effroi :

— Agénor est capable d'en mourir!...

Mais comme il s'abandonnait à ces vagues terreurs que donne le remords, la porte s'ouvrit et livra passage au vicomte Karle.

L'aîné des Morlux était calme, souriant, et sa démarche était celle d'un jeune homme.

— Bonjour; comment vas-tu? dit-il d'un ton dégagé.

Puis, le voyant pâle et défait :

— Mais qu'as-tu donc? fit-il.

Le baron lui tendit le journal et son doigt lui montra l'entre-filet qui portait pour titre : *Un drame à Saint-Lazare.*

— Ma parole d'honneur! dit le vicomte, souriant de plus belle, il n'y a jamais moyen de donner la primeur d'une nouvelle. De quoi diable se mêlent les journaux?

— Tu le savais donc déjà?

M. Karle de Morlux rogarda son frère d'un air qui semblait dire :

— Mais ce garçon-là est idiot!

Puis il se plongea dans un fauteuil, auprès du lit du baron, tira son étui à cigares et se mit à fumer tranquillement.

— Tu es calme, toi! fit le baron.

— Je ne l'étais pas hier, répondit Karle.

— Ah!

— J'ai même passé une journée que j'appellerai volontiers terrible.

— Tu savais donc ce qui était arrivé?

— C'est-à-dire que je l'attendais... mais les combinaisons les plus savantes avortent quelquefois, et il n'est instrument si bien trempé qui ne puisse vous casser dans la main.

— Je ne comprends pas, balbutia le baron.

— Tu sais pourtant que j'employais un certain Timoléon.

— Oui.

— Il a failli nous trahir.

— Pour de l'argent?

— Non; par peur. Figure-toi que cet imbécile s'est imaginé que nous avions des adversaires sérieux, des gens qui avaient juré de sauver Antoinette, un certain Rocambole, forçat évadé... As-tu jamais entendu parler du club des Valets-de-Cœur, toi?

— Jamais! dit le baron.

— L'imagination de ce bonhomme est allée grand train. Il voyait Rocambole partout; il est vrai qu'il y a un point de départ à tout cela.

— Ah!

— N'es-tu pas soigné par un mulâtre que j'ai vu ici?

— Oui.

— Eh bien! avant-hier soir, ce mulâtre a passé pour Rocambole.

Et M. Karle de Morlux raconta complaisamment à son frère, avec beaucoup de tranquillité de cœur, les événements de l'avant-veille et la tentative d'arrestation qui avait eu lieu rue du Chemin-des-Dames.

Le baron écoutait son frère avec un redoublement d'inquiétude.

— Et qui te dit, fit-il enfin, que tout cela n'est point vrai?...

— La logique des faits.

— Explique-toi...

— Ou Rocambole existe, ou il n'existe pas. Et tu vas voir la conclusion que je tire de cette vérité, à la façon de M. de la Palisse.

— Voyons? fit le baron, que le calme de son frère rassurait peu à peu.

— Karle continua :

— Si Rocambole existe, il est moins fort que Timoléon; ou bien il ne s'est jamais mêlé de nos affaires. Que voulions-nous? faire disparaître Antoinette, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien! elle est morte... le but est atteint et Rocambole est battu.

— Mais es-tu bien sûr qu'elle soit morte?

Karle de Morlux se mit à rire.

— Tu crois donc, dit-il, que l'administration d'une prison s'amuse à publier des nouvelles fausses?

— C'est juste. Et qui donc l'a empoisonnée?

— C'est Timoléon qui s'en est chargé, moyennant cinquante mille francs que tu lui compteras, à lui ou à celui qui viendra de sa part, car moi je quitte Paris dans une heure.

— Tu pars? exclama le baron. Et où vas-tu?

— En Russie.

M. de Morlux s'aperçut alors que son frère était en costume de voyage.

— J'ai ma voiture en bas, dit le vicomte, et je vais prendre le train de Cologne qui part à midi précis.

— Mais que vas-tu donc faire en Russie?

— En vérité! mon cher, répondit Karle avec flegme, tu n'as pas une once de mémoire. Antoinette a une sœur.

— Ah! c'est vrai...

— Qui est institutrice en Russie.

— Agénor me l'a dit.

— A propos d'Agénor, dit le vicomte, je vais te donner de ses nouvelles.

— Tu sais où il est?

— Parbleu! il est à Angers, dans un hôtel, au lit, d'un coup d'épée que lui a donné un officier... Oh! ajouta le vicomte en voyant pâlir son frère, rassure-toi, il n'en mourra pas. Mais il nous laissera tranquilles au moins trois semaines, et il oubliera sa chère Antoinette.

— Mais, mon frère, murmura le baron de Morlux, n'est-ce pas assez d'un nouveau crime?... et n'as-tu donc jamais redouté le châtiment?

— Le châtiment est pour les imbéciles qui se laissent prendre, dit le vicomte.

— Frère... frère... j'ai peur...

— Peur de quoi?

— De Dieu! fit le baron en levant la main.

Karle haussa les épaules et répondit :

— Et moi, j'ai peur de la guillotine, entends-tu? Et je prends mes précautions.

— Mais est-ce que c'est cette malheureuse enfant morte empoisonnée qui t'eût envoyée à l'échafaud?

— Peut-être... Ne savait-elle pas déjà le nom de sa mère? est-ce qu'une révélation n'en amène pas une autre?

M. le baron de Morlux courba la tête.

Karle poursuivit :

— Celle qui est en Russie ne sait rien encore...

— Ah!

— Du moins, c'est ce que paraît indiquer une lettre que j'ai fait voler chez Antoinette.

— Et la vieille institutrice, où est-elle?

— Toujours à Passy. Elle est un peu folle... Elle mourra au premier jour.

— Mais puisque *l'autre* ne sait rien? dit encore le baron.

— Elle saura peut-être un jour.

— Qui sait? elle ne reviendra sans doute jamais en France.

— C'est ce qui te trompe.

— Ah!

— Je te dirai même qu'elle est en route.

— Alors pourquoi pars-tu?

— Je vais à sa rencontre, dit Karle de Morlux avec un sinistre sourire.

— Ah! dit le baron, nous entassons donc crimes sur crimes pour conserver cette fortune que nous avons volée?

— Tu es un niais! dit le vicomte.

Et il se leva, ajoutant :

— D'ailleurs, de quoi te mêles-tu? ne me suis-je pas chargé tout seul de la besogne?

Et il fit ses adieux à son frère.

. . . .

Une heure après, M. Karle de Morlux montait en wagon, et murmurait :

— A Madeleine, maintenant!

II

Maintenant rétrogradons d'une quinzaine de jours, et franchissons un espace considérable.

Quittons la France pour la Russie, — Paris pour Moscou.

La plaine est neigeuse; les traîneaux sillonnent les vastes champs de l'empire russe; la bise est glacée.

Une téléga de poste, attelée de trois chevaux garnis de clochettes, glisse et bondit sur le sol couvert de neige, et se dirige sur Moscou, passant au travers des forêts de sapins à demi ensevelis, changeant de chevaux à chaque relais solitaire et continuant sa course avec une rapidité vertigineuse.

Le ciel est sombre, couvert de lourds nuages gris aux flancs chargés de neige.

De la neige au ciel, de la neige sur la terre, sur les toits des maisons, sur la coupole dorée des églises, partout!

Dans sa téléga, un homme enveloppé de fourrures fume silencieusement, tandis que son mougick excite son attelage de la voix et du fouet.

Un homme qui touche à la soixantaine, dont les cheveux sont blancs, tandis que sa moustache et ses épais sourcils sont encore noirs, paraît vivement préoccupé.

C'est le comte Potenieff, boyard de la Russie méridionale.

Le comte était encore dans ses terres, bien que depuis plus d'un mois la comtesse sa femme, mademoiselle Olga sa fille, accompagnées de mademoiselle Madeleine, jeune institutrice française, eussent regagné Moscou, où, d'ordinaire, la famille Potenieff passe l'hiver, lorsqu'il reçut la lettre suivante :

« Mon ami,

« Notre fils Yvan sort de chez moi; il avait une prolongation de congé, et, tandis que vous le supposiez rentré à Saint-Pétersbourg, il était rentré à Moscou.

« Nous avons eu tort de ne pas surveiller cette tête folle plus attentivement. Yvan vient de me déclarer qu'il aimait Madeleine et voulait l'épouser.

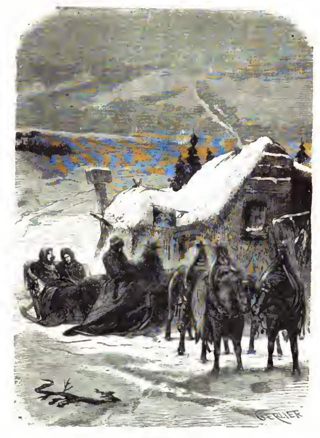
« C'est un coup de foudre... Je ne sais comment faire... Venez. »

Cette courte missive a bouleversé le comte Potenieff.

Le comte est ambitieux; de plus, il n'est plus très-riche. Il comptait marier son fils à une riche héritière de Saint-Pétersbourg, la comtesse Vasiliks.

Cet amour insensé d'Yvan ruine ses espérances.

Et c'est pour cela que le comte accourt à Moscou,



L'AUBERGE DU SIEG.

semant l'or pour aller plus vite, et ne s'arrêtant de loin en loin que pour prendre quelque nourriture.

La téléga court depuis huit jours sans s'arrêter.

Enfin, vers le soir, comme un pâle rayon du soleil d'hiver glisse entre deux nuages, les coupoles orientales du Kremlin apparaissent dans la brume du couchant.

Mais Moscou est loin encore et les chevaux sont épuisés.

Heureusement, un dernier relais de poste s'offre à la vue du voyageur.

C'est une baraque isolée au milieu de la plaine neigeuse, du toit de laquelle s'échappe un mince filet de fumée.

Le mougick s'est mis à siffler d'une façon particulière, puis il a fait claquer son fouet, puis encore il a fait entendre un cri guttural qui est un véritable signal.

Et à tous ces bruits, on s'est ému dans le relais de poste, la porte s'est ouverte vivement, et le maître est sorti pour recevoir le voyageur.

— Des chevaux! des chevaux! demande le comte.

Le maître de poste s'incline, donne des ordres, et moins d'un quart d'heure après, un mougick sort de l'écurie avec des chevaux tout harnachés.

— Je paye bien, dit le comte, mais je veux aller vite.

Le mougick s'inclina et répondit en français :

— J'irai aussi vite que Votre Excellence le voudra.

Mais, à cette réponse très-simple, le comte tressaille et regarde le mougick.

C'est un jeune homme de petite taille, au visage allongé, aux yeux enfoncés sous l'orbite, à la physionomie cauteleuse et fausse dans son jeu et dans son ensemble.

— Qui es-tu? demanda le comte.

— Je me nomme Pierre, dit le mougick.

— Tu es Russe?

— Oui, Excellence.

— Comment se fait-il que tu parles français?

— J'ai été cocher chez le prince Dolgorowki, répond le mougick, et il m'a emmené en France.

— Etrange! étrange! murmura le comte. Il m'a semblé entendre la voix d'Yvan lui-même, la voix de mon fils.

— Pourquoi t'es-tu fait mougick? demanda-t-il encore.

— Il faut vivre, répondit Pierre.

— Es-tu content de ton sort?

— Non, Excellence. Je voudrais redevenir cocher de quelque seigneur... mais c'est difficile, sinon impossible.

— Pourquoi?

Le mougick baisse la tête et répond :

— Parce que j'ai commis un crime dans ma jeunesse, et que j'ai été envoyé aux mines de Sibérie.

— Un crime politique?

— Non, un assassinat.

Le comte tressaille de nouveau, examine attentivement cet homme, et est contraint de s'avouer qu'il a la figure d'un bandit.

Tout en répondant aux questions du boyard, le mougick a attelé ses chevaux.

— En route! en route! dit le prince, tandis que les chevaux fatigués et le mougick de la poste précédente regagnent l'écurie.

La téléga reprend sa course avec son attelage frais; le comte est toujours pensif.

De temps en temps il interroge le mougick.

Et le mougick répond de sa voix pleine et sonore qui a attiré l'attention du comte, tant elle ressemble à la voix de son fils Yvan :

— Que gagnes-tu à ton métier? lui demanda-t-il.

— Quelques kopecks à peine par jour, Excellence; je meurs de faim.

— Veux-tu entrer à mon service?

Les yeux du mougick s'allumèrent, et, à son tour, il regarda le comte avec une scrupuleuse attention.

Pourquoi le comte lui a-t-il fait une semblable question?

La téléga court toujours vers Moscou.

La nuit vient, la plaine est déserte, mais à l'horizon les lumières de la grande ville s'allument une à une.

Voici les fortifications, voilà le *slobour*, c'est-à-dire le faubourg. Le mougick excite ses chevaux, le fouet claque, les clochettes sonnent.

Le slobour est traversé comme un rêve; le téléga entre dans l'enceinte de la ville et gagne l'aristocratique quartier de Beloïgorod.

C'est là qu'est le vieil hôtel du comte Potenieff.

Le comte met pied à terre à la porte, glisse trois pièces d'or dans la main du mougick ébloui, et lui dit:

— Si tu veux entrer à mon service, retiens bien ce que je vais te dire, mon garçon.

— Parlez, Excellence.

— A partir de ce moment, tu es muet.

Le mougick fait un geste d'étonnement.

— Si tu acceptes ce rôle, ta fortune est faite, continua le comte Potenieff sans vouloir s'expliquer davantage.

Et il se rend en toute hâte auprès de la comtesse, qui accourt à sa rencontre.

Les deux époux se sont enfermés dans la chambre de la comtesse, et cette dernière raconte à son mari les phases de cette passion ascendante que Madeleine, la pauvre orpheline française, la pauvre fille sans nom et sans fortune, a inspirée à son fils Yvan.

— Ainsi, il veut l'épouser? dit enfin le comte.

— Il en a la volonté formelle, répondit la comtesse; et rien, je vous le jure, ne le fera changer de résolution.

— Et Madeleine l'aime-t-elle?

— A en mourir.

— C'est sans doute cette intrigante qui a déployé tout l'arsenal de sa coquetterie pour tourner la tête d'Yvan?

— Oh! non, dit la comtesse; Madeleine s'est longtemps défendue.

— Il faut la congédier, reprit brusquement le comte Potenieff.

— Yvan est capable de courir après elle... et elle d'en mourir, fit tristement la comtesse.

Le comte ouvrit la croisée qui donnait sur la cour et se pencha en dehors.

Le mougick Pierre dételait ses chevaux et venait de remiser la téléga sous un hangar.

Le comte lui fit un signe et lui cria ensuite :

— Monte!

— Quel est cet homme et que faites-vous? demanda la comtesse.

— Vous allez voir...

Le mougick monta. Le comte lui dit :

— Tu peux parler devant madame.

— Qu'ordonne Votre Excellence? répondit le mougick.

La comtesse jeta un cri.

— Ah! dit-elle, cette voix...

— Vous la reconnaissez?

— Oui, c'est celle d'Yvan.

Le comte fit un signe affirmatif, puis il congédia de nouveau le mougick, en lui disant :

— Maintenant, souviens-toi que tu redeviens muet.

— Mais que voulez-vous donc faire de cet homme? demanda la comtesse.

— Je vous le dirai tout à l'heure. A présent, écoutez-moi... Vous savez l'état de votre fortune?

— Hélas! dit la comtesse.

— L'émancipation des serfs nous a aux trois quarts ruinés, et il faut relever notre maison. Pour cela, il est absolument nécessaire que notre fils Yvan épouse la comtesse Vasilika.

— Oui, mais il ne le voudra pas...

— Il le voudra, si on lui enlève Madeleine.

— Est-ce possible?

— Tout est possible, répondit froidement le comte. Seulement, il faut que vous entriez dans mes vues.

— J'ai coutume de vous obéir, répondit la comtesse.

— Un mot encore... Si Madeleine croyait qu'Yvan ne l'aime pas, consentirait-elle à retourner en France?

— Oui, répondit la comtesse... si toutefois elle ne mourait pas de chagrin.

— Ceci est son affaire et non la nôtre, répliqua sèchement le comte. Et maintenant, ajouta-t-il avec un sourire qui donna le frisson à la comtesse : *A l'œuvre!*

III

Or la scène que nous venons d'esquisser à grands traits avait eu lieu, on le devine, la veille même du jour où Madeleine devait écrire à sa sœur Antoinette, et lui raconter ce grand déchirement de son âme.

Lorsque le comte Potenieff était revenu à Moscou, Madeleine était encore en proie à mille rêves de bonheur et d'avenir.

Yvan l'aimait. Il le lui avait dit à genoux; il lui avait juré qu'il n'épouserait pas la comtesse Vasilika, et qu'il n'aurait pas d'autre femme qu'elle.

Et Yvan lui avait dit vrai : Yvan l'aimait ardemment, et, quand il paraissait certain du consentement de sa famille, il ne croyait pas mentir, car, jusque-là, sa famille avait fait de lui son idole.

Or, en apprenant l'arrivée de son père, Yvan, qui passait une grande partie de ses journées hors de l'hôtel, en compagnie de quelques officiers, ses camarades du corps des cadets, s'empressa d'accourir.

Le comte le reçut affectueusement.

Yvan fit à son père une déclaration identique à celle qu'il avait faite à sa mère.

Le comte Potenieff l'écouta sans colère, et se contenta de lui dire avec tristesse :

— Tu nous ruines, en refusant la main de la comtesse Vasilika.

Mais Yvan aimait; il fut passionné, insinuant, persuasif, et son père parut s'adoucir.

— Eh bien! lui dit-il enfin, si tu veux que je ne m'oppose pas à ce mariage, il faut que tu me fasses un sacrifice.

— Lequel, mon père? demanda Yvan avec empressement.

— Il faut que tu me donnes le temps de la réflexion jusqu'à demain.

— Et demain?... fit Yvan, anxieux.

— D'ici là, j'aurai causé avec Madeleine, et je verrai si elle t'aime réellement.

— Oh! mon père... pouvez-vous en douter?

— La condition que je t'impose n'est pas trop dure, ce me semble!

— Je l'accepte, mon père.

— Et d'ici à demain tu ne diras rien à Madeleine?

— Je tâcherai, mon père, reprit naïvement Yvan.

— S'il en est ainsi, si tu te défies de toi-même à ce point, j'ai un excellent moyen de te venir en aide.

— Que voulez-vous dire?

— Où est Madeleine?

— Elle est dans l'appartement de ma sœur.

— C'est bien. Tu vas monter en droski. Oh! rassure-toi... je ne te renvoie pas à Pétersbourg, mais à deux lieues de Moscou, à la résidence du prince K..., mon vieil ami. Tu pars sur-le-champ, et tu lui vas annoncer mon retour.

— Mais... mon père...

— Le prince te gardera à dîner. Tu ne reviendras certainement que bien avant dans la nuit; Madeleine aura quitté le salon depuis longtemps. De cette façon, tu ne la reverras que demain matin, et il t'aura été impossible de manquer à la parole que je te demande.

— Soit, répondit Yvan, qui tenait à ménager son père.

Or, le comte Potenieff ayant toujours eu la réputation d'un caractère fantasque, ce caprice n'étonna pas beaucoup son fils, et ce dernier partit sans mot dire un quart d'heure après...

Une heure plus tard, Yvan arrivait chez le prince K..., qui habitait une magnifique résidence aux environs de l'ancienne capitale de toutes les Russies, — Moscou la sainte et la vénérée, — Moscou, la ville du vieux parti russe.

Le prince K... était un vieux général dont le gouvernement du nouveau czar avait laissé reposer l'épée.

Partisan fanatique des vieilles idées et des vieilles mœurs moscovites, le prince K... était un des chefs de ce parti rétrograde qui, dans ces dernières années, avait adopté le grand-duc Constantin pour drapeau, avait combattu de tout son pouvoir les réformes civilisatrices de l'empereur Alexandre II et était entaché d'opposition systématique.

Le palais du prince K... était un véritable rendez-vous de tous les mécontents.

On s'y réunissait chaque soir; on y parlait politique, on louait le grand-duc, on blâmait l'empereur, et on censurait avec amertume, enfin, tous les actes du gouvernement.

Yvan ne songea pas une minute à tout cela, en se rendant chez le prince K...

Yvan était amoureux et ne songeait qu'à Madeleine, et s'il allait chez le prince, c'était uniquement pour plaire à son père et obtenir son consentement au mariage qu'il projetait.

Cependant Yvan était au service, et, qui plus est, il était officier dans la garde.

Aussi lui fit-on bon accueil chez le prince K..., où il y avait une nombreuse réunion.

Le dîner se prolongea. On tint des propos violents, et Yvan, surexcité par la boisson, se laissa aller lui-même à se plaindre du peu d'avancement qu'on avait dans l'armée et d'une foule d'autres choses.

Puis, à deux heures du matin, il remonta dans son drosky, et reprit la route de Moscou, oubliant le czar pour ne plus penser qu'à Madeleine.

Mais, aux portes de la ville sainte, comme il se nommait à l'officier de garde, un autre personnage d'uniforme différent sortit du poste et vint à lui :

— Vous êtes bien le fils du comte Potenieff? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit Yvan.

— Lieutenant dans la garde du czar?

— Précisément, dit le jeune homme étonné.

— Vous revenez de chez le prince K...?

— Oui. Eh bien?

— Je suis officier de la haute police et j'ai ordre de vous arrêter.

Yvan se débattit, jura que l'ordre ne pouvait le concerner, mais l'officier de police le lui mit sous les yeux.

L'ordre était signé du chef de la police à Moscou.

Yvan, qui était un peu gai, se dégrisa tout à fait et prétendit que si on voulait le conduire chez son père, ce dernier avait assez de crédit pour le tirer de ce mauvais pas.

Mais l'officier fut inexorable; il se réfugia derrière les ordres qu'il avait reçus, et fit descendre Yvan de son droski, ne voulant point lui permettre d'écrire à

son père, et le força à monter dans une voiture qui sert au transport des prisonniers.

Puis il y prit place auprès de lui, et la voiture sortit de Moscou et prit le chemin de Pétersbourg.

Yvan n'avait pu écrire ni à son père ni à sa chère Madeleine.

. . . .

L'ordre d'arrestation, on le devine, n'avait été délivré qu'à la prière du comte Potenieff lui-même.

Le comte se résignait à cette séparation momentanée de son fils, plutôt que de le voir épouser une femme qu'il considérait comme une aventurière.

Maintenant, on devine ce qui se passa le lendemain.

La comtesse, après avoir annoncé à Madeleine que son fils Yvan était un garçon égoïste, corrompu, et qui s'était joué d'elle, la conduisit à la porte de l'appartement que le jeune officier occupait ordinairement à l'hôtel.

La porte n'avait ni fente ni trou de serrure par où l'on pût voir à l'intérieur; mais elle était assez mince pour qu'on entendît distinctement au travers.

Et Madeleine entendit...

Elle entendit un cliquetis d'éperons sonnant sur le plancher, de fourreaux de sabre se heurtant.

La compagnie habituelle d'Yvan semblait s'être réunie chez lui.

C'étaient, Madeleine le crut du moins, les officiers qu'il fréquentait d'ordinaire.

On parlait, on riait bruyamment.

Alors Madeleine, plus morte que vive et prêtant l'oreille, entendit une voix qui disait :

— Oui, mes amis, mon père et ma mère sont bien durs avec moi, je vous jure.

Madeleine crut reconnaître la voix d'Yvan, et écouta plus attentivement encore.

La voix continua :

— Ils viennent interrompre un joli roman d'amour que je menais à bonne fin.

— Ah! oui, dit une autre voix, la jolie Française.

— Hélas!

— Ne voulais-tu pas l'épouser?

— Heu! heu! j'y ai pensé un instant, mais me voici raisonnable... Je pars demain matin, et je suis tout à la blonde comtesse Vasilika.

Ce fut à ces derniers mots que Madeleine éperdue tomba dans les bras de la comtesse Potenieff, qui l'emporta évanouie dans sa chambre, ainsi qu'elle l'écrivait le lendemain à sa sœur Antoinette.

Or la voix que Madeleine avait prise pour celle d'Yvan était celle du mougick Pierre; les prétendus officiers étaient les gens du comte, et la malheureuse jeune fille avait été la victime d'une de ces comédies infâmes qui déshonorent une famille quand elle a l'audace de les imaginer.

Mais le comte était intraitable; il fallait que Madeleine partît, dût-elle en mourir...

Il fallait que son fils Yvan épousât la comtesse Vasilika, dût-il l'avoir en horreur.

Enfin, il ne lui suffisait pas que Madeleine quittât Moscou et la Russie; il fallait encore qu'Yvan ne pût jamais retrouver ses traces.

Le surlendemain, encore brisée par la fièvre, presque mourante, Madeleine fut jetée dans une téléga de poste, à côté d'une vieille dame qui ne paraissait occupée que d'un affreux petit chien qu'elle avait sur ses genoux.

A côté du cocher, sur le siége, se trouvait le mougick Pierre, transformé en valet de pied.

Le mougick avait levé sur l'adorable visage de Madeleine un de ces regards d'odieuse convoitise qui disait toute la bassesse de son âme et toute la férocité de ses instincts.

Le comte Potenieff avait deviné cet homme. Il le prit à part et lui dit :

— Tu la trouves donc belle?

Le mougick eut un rire atroce.

Le comte partagea cet horrible rire et lui dit :

— Je ne suis ni son père ni son tuteur, mais je lui ai fait une dot. Elle emporte vingt mille francs...

Il y eut alors entre ces deux hommes un regard échangé qui fut un poëme d'infamie, et la téléga partit au galop.

IV

La téléga de poste roule depuis huit jours.

En Russie, la voiture fermée est inconnue. Tout véhicule est découvert. Et malgré le froid, malgré le vent qui fouette le visage, souvent chargé de cette poussière humide qu'il arrache à la neige, le voyageur continue sa route, les pieds et le corps enveloppés de chaudes fourrures.

Madeleine et la vieille dame qui l'accompagne ne se sont arrêtées que pour prendre un peu de repos et de nourriture.

Elles ont continué, changeant de mougick et de chevaux à chaque poste, ce voyage à travers les neiges et une nature si triste, que l'homme qui la contemple songe involontairement à la mort.

La vieille dame est occupée de son chien; elle ne pense qu'à lui et ne s'occupe que de lui.

Ce chien, — un roquet affreux, — engourdi par le froid, repose sur ses genoux, couvert d'un triple édredon de fourrures.

Madeleine voyage comme un corps sans âme; mais la vieille dame n'y prend garde : elle est tout à son chien que le froid pourrait tuer.

Quelquefois Madeleine ne peut retenir ses larmes, qui descendent lentement et silencieusement le long de ses joues pâlies.

Mais la vieille dame ne les voit pas.

Quelquefois aussi, le chien pousse un cri plaintif; et la vieille dame répond par un cri d'angoisse.

— Il a froid! murmure-t-elle éperdue.

Madeleine ne parle pas.

Madeleine songe à son cher Yvan qu'elle ne reverra jamais!

Et la télega glisse toujours sur la neige, emportée par ses trois chevaux garnis de clochettes.

Aux plaines désertes succèdent les forêts de pins rabougris; aux forêts de pins, les solitudes marécageuses.

Nulle part un accident de terrain, une colline, une butte.

Aussi loin que l'œil peut s'étendre, la plaine infinie, la plaine blanche, mouchetée çà et là par un noir bouquet de sapins.



Il fallait que Madeleine partît, dût-elle en mourir. (Page 208.)

La téléga court toujours.

Madeleine est loin de Moscou; voici venir bientôt les frontières de Pologne; mais après la Pologne l'Allemagne, puis après l'Allemagne la France! le France où Madeleine a vécu sa première enfance et sa jeunesse, la France où est Antoinette et maman Reynaud!... ces deux êtres qui ont tous les droits au cœur et à l'affection de Madeleine.

Mais Madeleine songe à peine à elles...

Madeleine tourne parfois les yeux en arrière, à mesure que fuit à l'horizon cette terre froide et brumeuse de Moscovie où elle laisse son cher Yvan...

Les mougicks ont succédé aux mougicks, comme les chevaux aux chevaux, et les vastes plaines aux plaines infinies.

La vieille dame n'a cessé de trembler pour son petit chien; Madeleine a à peine prononcé quelques mots, et toujours un même personnage est penché sur le siége de la téléga depuis qu'on a quitté Moscou.

C'est Pierre, l'ancien mougick, Pierre, dont la voix ressemble si parfaitement à la voix d'Yvan, que le comte Potenieff, en le donnant à Madeleine comme valet de chambre, lui a affirmé qu'il était muet.

En effet, depuis huit jours, Pierre le mougick ne parle que par signes à chaque relais de poste.

Mais il regarde Madeleine...

Il la regarde avec une froide convoitise et comme un démon sait contempler un ange!

Car Madeleine est belle comme sa sœur Antoinette, quoique d'une beauté différente.

Antoinette est de taille moyenne, un peu rondelette, un peu forte, rieuse à ses heures.

Madeleine est grande, un peu pâle, elle a des che-

Bouquet-Dorval et Comp., rue du Bac, 60.

veux d'un blond cuivré et des yeux bleus, un sourire mélancolique.

On dirait une vierge pressentant les douleurs de la maternité.

Le mougick Pierre, homme inculte, homme féroce, a fait son profit des atroces paroles échappées au comte Potenieff.

Pierre aime l'argent, Pierre a des passions brutales.

Madeleine, lui a-t-on dit, emporte vingt mille roubles.

Et Madeleine est belle.

Pierre veut la femme... Pierre veut l'argent !

Et qui donc l'empêcherait de s'emparer de tout cela?

Est-ce cette vieille femme qui ne pense qu'à son chien?

Non.

Mais c'est le mougick qui conduit l'attelage.

Le mougick qui peut-être est un honnête garçon, et qui ne voudra pas s'affilier aux infâmes projets de Pierre.

Aussi, depuis huit jours, Pierre cherche-t-il un complice et ne le trouve-t-il pas.

La télega glisse toujours sur la neige durcie.

Enfin, comme le soleil décline à l'horizon, le traîneau s'arrête, pour la centième fois peut-être depuis Moscou, devant une maison isolée, au milieu d'une forêt de bouleaux et de pins.

C'est un relais de poste.

Pendant qu'on change les chevaux, Madeleine, engourdie par le froid, entre un moment dans la maison.

La vieille dame la suit.

Le chien est exposé devant le poêle rouge. Il grogne de satisfaction. La vieille dame est satisfaite et ne demande pas autre chose.

Durant ce temps, Pierre, le valet de chambre et le nouveau mougick echangent quelques mots.

Ce dernier est une espèce de bête brute, aux cheveux jaunes, aux lèvres épaisses, au rire idiot.

— Veux-tu nous conduire vite?... demanda Pierre.

— *Trinckgeld?* répondit le mougick en allemand.

Trinckgeld veut dire *pourboire.*

Et ce mot dans la bouche du mougick signifie :

— J'irai aussi vite qu'on voudra, si on me paye bien.

— Tu es donc Allemand? demanda Pierre.

— Oui, répond le mougick.

Pierre parle l'allemand aussi couramment que le russe; il sait même quelques mots de français.

Mais Madeleine ressort de la maison de poste, et Pierre se tait.

Pierre est muet, comme a dit le comte Potenieff.

Les chevaux sont attelés, les deux femmes montent en voiture.

La vieille dame emmitouffle le roquet, Madeleine songe à reposer, et le mougick siffle bruyamment en faisant claquer son fouet.

La télega repart.

Le soleil est couché, la nuit approche.

Madeleine, écrasée de douleur, engourdie par le froid, a fini par fermer les yeux.

Pierre se retourne et la voit dormant.

Alors il pousse le coude du mougick, et lui dit tout bas :

— Trouverons-nous un village avant la nuit?

— Non, dit le mougick.

— Une auberge ?

— Oui.

— Est-elle isolée?

— Il faut faire deux lieues en avant ou en arrière pour trouver une autre habitation.

— Et comment est-elle, cette habitation?

L'Allemand a un large et béat sourire; puis il répond :

— Si on a soif, il ne faut pas y descendre.

— Pourquoi?

— Parce que la bière y est mauvaise. Si on a faim, non plus.

— Pourquoi?

— Parce qu'on y trouve rarement à manger.

— Alors, il y a peu de voyageurs?

— Il n'y en a jamais.

— Et par qui l'auberge est-elle tenue?

— Par une vieille femme appelée Yvanowichka.

— Elle est seule?

— Non, elle a une jeune fille avec elle. Mais elles ne font pas de bonnes affaires. L'auberge a une mauvaise réputation.

— A propos de quoi?

— Il paraît qu'il s'y est commis un crime jadis.

— Ah! dit Pierre en tressaillant.

— Un homme y a tué une femme... Et Yvanowitchka a laissé faire. Aussi, ajoute l'Allemand, personne ne s'y arrête.

— Et comment s'appelle cette auberge? demande encore Pierre, le nouveau valet de chambre.

— La maison du *Sava.*

A ce nom, l'ancien mougick retient à peine un nouveau tressaillement.

C'est que *sava*, en russe, est le nom d'un oiseau nocturne qu'on appelle grand-duc en France, et dont le cri sinistre est réputé de mauvais augure.

Le Russe qui voyage de nuit, traverse une forêt et entend le cri glapissant du sava, rebrousse chemin aussitôt, ni plus ni moins que si un hibou avait traversé la route.

Une maison qui ose prendre un sava pour enseigne est une maison maudite.

L'Allemand poursuit :

— Voyagez-vous la nuit?

— Non, dit Pierre, nous nous arrêtons chaque soir.

— Eh bien! vous ferez bien de pousser jusqu'à Peteroff, c'est le relais, du reste, et il y a un village et une bonne auberge où l'on est si bien qu'on se croirait à Moscou.

— Non, dit Pierre, je n'irai pas jusqu'à Peteroff.

— Pourquoi?

— Parce que ma maîtresse est fatiguée, dit le valet d'un ton ironique. Je veux m'arrêter à l'*Auberge du Sava.*

L'Allemand regarde Pierre avec une sorte de stupeur.

— Je te payerai ta poste entière, dit Pierre.

— Comme si j'étais allé jusqu'à Peteroff?

— Oui.

— Et le retour?

— Oui.

L'Allemand continua à éclairer sa face rubiconde avec son niais sourire et murmura :

— Tu es un prince pour la générosité, mon petit père.

La téléga court toujours.

— Allons, dit le mougick après un moment de réflexion, je ne suis pas superstitieux, moi, et je n'ai pas peur qu'il m'arrive de malheur à l'auberge du *Sava*.

— Ni moi non plus.

— Par conséquent, j'y souperai et j'y coucherai.

— Non, dit Pierre, ni l'un ni l'autre.

— Et pourquoi donc? je m'en retournerai tranquillement demain matin au point du jour avec mes chevaux.

— Si tu veux gagner dix roubles, dit Pierre, tu partiras sur-le-champ.

— Dix roubles!

— Oui.

L'Allemand accepte. La téléga continue à dévorer l'espace, et les clochettes tintent bruyamment.

Elle traverse une plaine encore, puis une forêt de pins, puis une plaine encore, puis encore une forêt, et s'arrête...

Alors Madeleine sort de son engourdissement, et, ouvrant les yeux, elle voit devant elle une maison d'apparence sinistre, au milieu d'un paysage plus sinistre encore.

C'est l'*auberge du Sava*, la maison qui porte malheur!

V

L'auberge du *Sava* était située au milieu d'une allée neigeuse fermée de tous côtés par des forêts impénétrables de sapins.

C'était une maison à deux étages, construite en bois, peinte en rouge, avec son enseigne se détachant en noir sur un fond blanc.

Cette enseigne, comme on le devine, représentait un *grand-duc*, c'est-à-dire cet oiseau sinistre dont chaque cri annonce un malheur, auquel les Russes ont donné le nom de *sava*.

C'était l'heure crépusculaire qui, dans les régions australes, n'a que la durée d'un éclair.

Les étoiles ne brillaient point encore au ciel, et cependant il ne faisait plus jour.

Mais la clarté indécise que le ciel laissait arriver à la terre, comme une lueur suprême, permit à Madeleine de sortir de sa torpeur, de voir et d'examiner ce site sauvage et cette maison, qui ressemblait à un sépulcre.

Pourtant, à travers le papier huilé qui tenait lieu de vitres, on voyait le rouge éclat d'un feu de sapins, et les strophes avinées d'une chanson de cosaque arrivèrent aux oreilles de la jeune fille.

Elle eut un geste d'effroi et fit un signe à Pierre, le faux muet, qui remplissait auprès d'elle, depuis le départ, les fonctions de valet de chambre.

Pierre s'approcha.

Le comte Potenieff l'avait donné pour muet à la jeune fille, mais il ne lui avait pas dit qu'il fût sourd.

— Pourquoi restons-nous ici? demanda-t-elle.

Car Pierre aidait le mougick à dételer les chevaux, et l'exiguïté de la construction attestait que l'auberge du *Sava* n'était pas un relais de poste.

Pierre fit signe qu'il fallait rester.

— Non, non! dit Madeleine, dont l'effroi augmentait, je veux continuer notre route.

Alors Pierre appela le mougick.

Le mougick ôta son bonnet de fourrure, prit un air idiot et respectueux, et dit:

— Pour aller au prochain relais, il faut traverser de grands bois.

— Eh bien, qu'importe? fit Madeleine.

— Des bois remplis de loups.

Madeleine eut un geste d'impatience.

— Et les chevaux ont peur des loups la nuit, continua le mougick; et les chevaux ont raison, car les loups leur sautent à la gorge et ils les étranglent, et, lorsqu'ils les ont étranglés, ils étranglent et mangent les gens, hommes ou femmes, qui sont dans le traîneau.

— Vous ne voulez donc pas continuer?

Et Madeleine regarda le mougick avec anxiété.

— Non, dit-il.

Elle regarda ensuite Pierre.

Mais Pierre secoua pareillement la tête.

Alors Madeleine se tourna avec un redoublement d'angoisse vers la vieille dame.

Mais la vieille dame répondit, en caressant l'horrible roquet:

— Ce pauvre toutou a si froid, que nous ferons tout aussi bien de rester ici.

Alors Madeleine retomba dans son atonie et sa torpeur, et se réfugia tout entière dans le souvenir de son bien-aimé Yvan.

Au bruit de la téléga, la porte de l'auberge s'était ouverte, livrant passage à une vieille femme.

Madeleine la regarda, et elle eut peur plus encore.

C'était quelque chose de hideux et d'étrange que cette vieille qui ressemblait à une des sorcières de *Macbeth*.

Elle avait une chevelure blanche, taillée en brosse et veuve de toute coiffure, des traits anguleux et décharnés, un nez d'oiseau de proie, de petits yeux gris et ronds comme ceux du volatile nocturne qui servait d'enseigne à son auberge, des lèvres minces et plissées qui en s'ouvrant laissaient voir une bouche veuve de ses dents, à l'exception de deux incisives jaunes comme de l'ambre et qui ressemblaient aux dents d'un carnivore.

Cette femme regarda la téléga, Madeleine, la vieille dame, le chien, puis le valet Pierre et le mougick d'origine allemande, tout cela avec une curiosité inquiète.

— Que voulez-vous? dit-elle enfin en langue russe corrompue telle qu'on la parle aux frontières méridionales de l'empire moscovite.

— Les voyageurs, répondit le mougick avec son rire idiot, trouvent qu'il fait froid en route.

— Ah! ricana la vieille, la bise est glacée en effet.

— Et puis ils ont faim, dit encore le mougick.

— Il n'y a rien à manger chez moi, répliqua la vieille, aussi vrai que je m'appelle Yvanowitcska la sorcière.

Le mougick élargit son rire idiot; puis il continua:

— Tu trouveras bien du lard rance et des pommes de terre quelque part, et de la bière aigre au besoin.

La vieille se mit à ricaner de plus en plus:

— Il faut avoir bien froid pour ne pas pousser jusqu'à Peterhoff, dit-elle.

Le mougick ne répondit pas.

— Bien froid et bien faim pour s'arrêter à la porte du *Sava!* l'auberge qui porte malheur, continua-t-elle avec un redoublement d'ironie.

— Cela ne me regarde pas, dit le mougick.

En même temps, il avait dégarni l'un de ses trois chevaux et jeté son harnais sur l'un des deux autres, de façon à pouvoir facilement enfourcher le premier.

La vieille dit encore :

— Je n'ai pas d'écurie pour loger tes chevaux.

— Peu m'importe, dit le mougick; je m'en retourne au relais de poste.

— Et ces voyageurs coucheront ici?

— Oui.

— Comment s'en iront-ils donc demain, si tu emmènes les chevaux?

Cette fois, le mougick montra Pierre, jusque-là immobile et silencieux.

— Celui-là, dit-il, est le véritable maître. C'est lui qui veut; obéis!

La vieille regarda Pierre.

Pierre lui jeta alors un de ces regards étranges qui dominent certaines natures viciées.

La vieille comprit que cet homme méditait quelque infâme action, et qu'il avait choisi sa maison à elle pour l'accomplir.

Elle se mit donc à rire de plus belle, montrant ses deux dents jaunes et déchaussées.

— En ce cas, dit-elle, que les voyageurs soient les bienvenus sous le toit du *Sava*.

Madeleine, toujours inquiète et agitée de vagues pressentiments, avait assisté à cette conversation du mougick et de l'hôtesse sans la comprendre.

Si on songe qu'en Russie la noblesse ne parle la langue nationale que très-rarement, et lorsqu'elle a affaire à des gens de qualité inférieure, on ne s'étonnera plus que Madeleine, bien qu'elle fût institutrice de mademoiselle Olga Potenieff depuis plus de deux ans, n'eût jamais eu l'occasion d'apprendre le russe.

— Pierre, dit-elle encore, et cette fois d'une voix suppliante, n'y a-t-il donc pas moyen de continuer notre chemin?

Le faux muet se contenta de hocher la tête.

Déjà la vieille dame avait pris son roquet dans ses bras et entrait dans l'auberge.

Déjà le mougick, à qui Pierre mit de l'argent dans la main, avait sauté sur son troisième cheval, fait entendre le cri guttural familier aux postillons russes, et, tournant le dos à l'auberge du *Sava*, s'éloignait au grand trot.

Et Madeleine était toujours là, à la porte, les pieds dans la neige, le visage fouetté par la bise, et elle n'osait pas entrer dans cette maison d'où sortait une chanson avinée dont elle ne comprenait pas, il est vrai, les paroles, mais qui devait être quelque horrible refrain de caserne...

Pierre la prit alors par le bras et la poussa doucement.

Elle ne résista plus et entra.

Mais, sur le seuil, elle s'arrêta encore.

L'aspect de l'unique salle qui composait ou plutôt simplifiait toute l'auberge avait quelque chose de sinistre et de repoussant comme le visage de l'horrible vieille qui venait de se montrer.

Le foyer était établi sur trois pierres, avec un trou dans la toiture pour laisser passer la fumée.

Une table unique, entourée de grossiers escabeaux, était chargée de pots et de cruches vides.

Autour de cette table, on voyait trois hommes abrutis par l'ivresse, trois cosaques du régiment irrégulier qui tenait garnison à Peterhoff.

Ces hommes buvaient et chantaient; ils tournèrent vers les nouveaux venus le regard sans rayonnement et sans chaleur de ceux que l'eau-de-vie de grain et la bière fermentée deux fois — boisson chérie du peuple russe — a jetés dans une espèce de monde imaginaire.

Sur le feu, une marmite chantait, pleine d'un brouet noir indescriptible.

Dans un coin on voyait un lit, — grabat misérable que Yvanowitchka, l'affreuse hôtesse, cédait au voyageur que le hasard lui envoyait.

Madeleine, tout émue, courut à la vieille dame et lui dit :

— Madame... madame... nous n'allons pas rester ici au moins.

Mais la vieille dame, peu soucieuse des cosaques, qui buvaient et chantaient toujours, s'était accroupie devant le feu et exposait à la flamme le chien qui, en effet, paraissait à demi mort de froid.

Elle regarda Madeleine.

— Pourquoi pas? dit-elle. Ne voyez-vous pas que le froid tue ce pauvre chéri?

Madeleine tourna son œil suppliant vers Pierre, le valet de chambre.

Mais Pierre feignit de ne pas comprendre.

Pierre avait engagé, par signes, une conversation avec la vieille Yvanowitchka.

Et Yvanowitchka avait compris sans doute ce que voulait Pierre, car elle s'était adressée aux cosaques :

— Hé! vous autres, dit-elle, avez-vous assez bu, enfin?

— A boire, répéta l'un d'eux, à boire encore?

L'autre chantait à tue-tête.

— Non, reprit la vieille, il faut payer et vous en aller; j'ai besoin de mon auberge.

— Pour quoi faire? dit le troisième.

— Pour loger les voyageurs qui viennent d'arriver.

— A boire!

— A boire! à boire! répétèrent-ils tous trois.

— Payez-moi d'abord. Il me faut six kopecks.

Les cosaques se mirent à rire, et celui qui chantait répondit :

— Aussi vrai que nous aurons le knout demain, il ne nous reste pas un kopeck.

— Alors, fit la vieille, allez-vous-en!

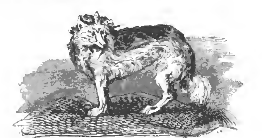
Et elle eut un tel accent d'autorité, elle regarda ces trois hommes avec des yeux si flamboyants qu'ils se levèrent et deux d'entre eux gagnèrent la porte.

Mais le troisième, après avoir fait trois pas, tomba sur les genoux, puis s'allongea sur le sol et balbutia :

— Je n'irai pas plus loin!

— Il est ivre mort, murmura la vieille Yvanowitchka en regardant Pierre. Il ne te gênera pas, mon petit père...

Pierre eut un sourire que Madeleine surprit, et soudain les dents de la jeune fille s'entre-choquèrent d'effroi.



Le roquet de la dame de compagnie.

VI

Pour la première fois depuis huit jours peut-être Madeleine semblait revenir tout à fait au sentiment de la vie réelle et à l'instinct du danger.

Depuis huit jours, corps privé de son âme, elle avait voyagé machinalement, endormie en un léthargique sommeil de toute son intelligence.

La vieille dame, le chien, le mougick, et Pierre, le valet de chambre à la livrée du comte Potenieff, tout cela lui avait paru comme autant d'ombres projetées sur le mur désolé de sa vie.

Yvan seul était vivant dans son cœur, dans sa pensée, devant ses yeux mêmes, car il lui semblait qu'il était là, auprès d'elle agenouillé en lui disant :

— Tu as fait un horrible rêve, ô ma Madeleine adorée! Je t'aime toujours et n'aimerai jamais que toi.

Mais voici que tout à coup Madeleine se sentait arrachée à sa torpeur morale.

La téléga s'arrêtait dans un lieu sinistre; une volonté dominait tout à coup la volonté de Madeleine, et cette volonté c'était celle d'un valet.

Quel était cet homme?

Depuis deux années qu'elle vivait dans la famille Potenieff, Madeleine ne l'avait jamais vu; elle n'avait jamais entendu dire que le comte eût un serviteur muet; et voici qu'on lui donnait un homme pour l'accompagner, et voici que cet homme, tout à coup, devenait le maître de la situation, et c'était à lui qu'on obéissait.

Alors Madeleine se souvint que, durant le trajet, cet homme qui ne parlait pas, mais dont le regard avait une singulière éloquence, s'était pris à fixer les yeux sur elle, et que chaque fois elle avait éprouvé un singulier malaise.

Que voulait cet homme?

Un moment, Madeleine avait compté sur l'appui de cette vieille idiote, dont le cœur, l'esprit et l'intelligence étaient tout entiers absorbés par un horrible carlin.

Mais elle avait bien vite compris que cette femme ne lui serait d'aucun secours.

Elle était seule, par le fait! seule dans cette maison hideuse, rendez-vous des cosaques échappés à leur régiment, en face d'une hôtesse dont le sinistre visage ne lui présageait rien de bon... exposée aux brutalités d'un laquais qui semblait maintenant vouloir être le maître.

Et Madeleine, à huit cents lieues de son pays, se retrouva soudain Française.

C'est-à-dire que la jeune fille se souvint que les filles du pays de France ont parfois l'énergie d'un homme, et qu'elles font face au danger avec la bravoure du soldat.

La vieille hôtesse, Yvanowitchka la sorcière, comme elle s'intitulait elle même, lui adressa la parole en russe et lui dit :

— Que veux-tu manger, belle fille?

Madeleine fit signe qu'elle ne comprenait pas.

Yvanowitchka eut alors recours à un geste expressif et porta la main à sa bouche.

Madeleine comprit et répondit négativement.

— As-tu soif? continua Yvanowitchka en accompagnant ses paroles d'une nouvelle pantomime.

— Non, dit encore Madeleine d'un signe de tête.

Pierre avait pris le cosaque par les pieds et l'avait traîné dans un coin.

Le cosaque n'avait pas fait un mouvement, et les ronflements sonores qui s'échappaient maintenant de sa poitrine, disaient éloquemment qu'il était ivre-mort.

Quant aux deux autres, ils s'étaient éloignés en décrivant de nombreux zigzags sur la neige, et leur chanson s'était éteinte dans la direction de Peterhoff.

— Ils ne reviendront pas, avait murmuré la vieille en regardant Pierre. Quant à celui-là...

Et elle montrait le cosaque endormi.

— Quant à celui-là, reprit-elle, tu peux ne pas t'occuper de lui, il ne s'éveillera pas.

Ayant essuyé deux refus de la part de Madeleine, Yvanowitchka ne se découragea pas.

Elle lui montra son grabat et sembla lui dire :

— Veux-tu dormir?

Mais Madeleine prit l'unique escabeau qui eût un dossier et s'assit dessus, auprès du foyer, laissant ainsi comprendre à la vieille hôtesse qu'elle attendrait le jour devant le feu, enveloppée dans sa pelisse.

— Comme tu voudras, fit la vieille.

Et, dès lors, elle ne parut plus s'occuper de Madeleine.

La vieille institutrice, toujours affairée après son chien, le caressait, lui parlait, faisant les demandes et les réponses.

Ce fut à elle que Yvanowitchka s'adressa.

La dame savait quelques mots de russe; mais, jusque-là, elle n'avait pas prêté un seul instant l'oreille à ce qui se disait autour d'elle.

— Petite mère, lui dit Yvanowitchka, veux-tu souper?

— Je le veux bien, répondit la dame.

— J'ai du lard et des pommes de terre à t'offrir. En veux-tu?

— Oui, dit encore la vieille dame.

Yvanowitchka débarrassa la table des pots et des cruches vidées par les cosaques.

Puis elle étendit une serviette de grosse toile dessus, et sur la serviette elle étala des assiettes, une fourchette et un couteau.

Après quoi elle descendit la marmite, qui continuait à bouillir, et elle en retira un morceau de lard.

La vieille dame caressait toujours son chien, et Madeleine, stupéfiée par cette indifférence, la regardait faire.

Après avoir servi le lard, Yvanowitchka souleva une espèce de nappe qui recouvrait un trou noir.

C'était le cellier de la misérable auberge du *Sava*. On y descendait par une échelle.

Yvanowitchka disparut dans ce trou béant, mais reparut bientôt tenant à la main une cruche de grès qu'elle posa sur la table.

— Voilà de la bonne bière, dit-elle.

En même temps, elle eut encore un regard étrange à l'adresse de Pierre.

Et Madeleine surprit ce regard, comme elle avait déjà surpris le premier.

Mais la vieille dame, maintenant rassurée sur son chien, s'était remise à table et mangeait avec avidité, ne s'interrompant que pour donner au roquet un morceau de lard, que celui-ci dévorait.

Pierre, assis dans un coin, mangeait sur ses genoux.

La vieille dame prit la cruche et se versa à boire.

Mais, comme elle portait le gobelet à ses lèvres, Madeleine s'approcha vivement, lui arrêta le bras et lui dit :

— Au nom du ciel, madame, ne buvez pas!...

— Et pourquoi donc? fit-elle étonnée.

— Je ne sais pas... mais... ne buvez pas...

— Je vous crois un peu folle, dit la vieille dame avec un sourire indifférent.

— Non, dit Madeleine, je ne suis pas folle... mais j'ai peur...

— Peur de quoi?

— Je ne sais.

— C'est votre amour pour le bel Yvan qui vous trouble l'esprit, dit sèchement la dame au chien.

A ce sarcasme, Madeleine pâlit et ne dit plus un mot. Elle alla se rasseoir au coin du feu.

La vieille dame but, trouva sa bière excellente et continua fort tranquillement son repas.

Madeleine, les yeux à demi fermés, adressait au ciel une fervente prière et suppliait Dieu de la protéger contre le danger mystérieux dont elle avait le pressentiment.

Quand Yvanowitchka vit que la vieille dame avait achevé son repas, elle lui dit encore :

— Maintenant, voulez-vous dormir?

— Je ne demande pas mieux, répondit-elle, mais où?

— Sur ce lit.

Et Yvanowitchka désignait l'unique grabat qui fût dans l'auberge.

— Quant à toi, mon père, ajouta-t-elle en s'adressant à Pierre, qui paraissait être rentré dans son rôle servile, si tu veux dormir, suis le conseil que je te donne. En sortant par cette porte et en contournant la maison, tu trouveras une étable dans laquelle est une vache avec son veau. L'étable est chaude et pleine de bonne litière.

— C'est bien, dit Pierre d'un signe de tête.

Et il sortit aussitôt.

Alors Yvanowitchka fit mine de fermer la porte au verrou et Madeleine se rassura un peu.

La vieille dame s'était jetée toute vêtue sur le grabat, et, après avoir placé son chien auprès d'elle, elle se couvrit avec sa pelisse et dit à Madeleine :

— Bonne nuit, mon enfant.

L'auberge du *Sava* avait un étage au-dessus de son rez-de-chaussée, ou plutôt une sorte de grenier dans lequel on montait par une échelle.

C'était là que se réfugiait Yvanowitchka quand, d'aventure, elle cédait son lit.

La vieille dame ne tarda pas à s'endormir.

Yvanowitchka marcha bien quelque temps au-dessus de sa tête, mais Madeleine finit par ne plus l'entendre.

Alors la jeune fille, entendant la respiration égale de la vieille dame, persuadée que Yvanowitchka dormait tranquillement, alla voir si la porte était réellement fermée.

Le verrou était poussé.

Madeleine, un peu rassurée, vint se rasseoir devant le feu, dans lequel elle poussa une brassée de bois mort.

Alors elle retomba dans sa prostration et sa pensée, son cœur, tout son être, retournèrent à Yvan :

A Yvan qu'elle avait cependant entendu disant à ses amis les officiers :

— Tant pis pour Madeleine, j'épouserai la belle comtesse Vasilika.

Mais Madeleine, tout en fuyant Yvan pour jamais, cherchait à le défendre contre elle-même.

Yvan était-il bien maître de sa raison, quand il avait prononcé ces horribles paroles?

Yvan n'était-il pas ivre?

Car les Russes du meilleur monde, à de certaines heures, oublient les lois de la tempérance, et Madeleine s'en souvenait. Yvan était souvent rentré dans la maison, à des heures avancées de la nuit, un peu ému.

« Non, se disait Madeleine, attachant ses yeux pleins de larmes sur les flammes bleues qui couraient le long des bûches de sapin entassées dans l'âtre, non, je n'aurais pas dû partir sans le voir...

« Non, il est impossible qu'Yvan ait cessé de m'aimer...

« Oh! j'ai été faible... j'ai été lâche... »

Et comme elle murmurait ces paroles, un bruit se fit au dehors.

Un bruit de pas sur la neige durcie qui craquait sous les pieds, et les pas s'arrêtèrent à la porte.

Madeleine eut un battement de cœur.

On frappa...

Madeleine sentit tout son sang abandonner ses veines.

Alors, tremblante, éperdue, elle se leva et demanda d'une voix mal assurée :

— Qui est là?

— Madeleine, c'est moi, répondit-on.

Madeleine jeta un cri, — un cri de joie suprême, d'ivresse infinie.

— Yvan! dit-elle, c'est Yvan!

Et, à demi folle, elle alla ouvrir la porte.

VII

La porte ouverte, Madeleine se trouva face à face avec Pierre le mougick.

D'abord, elle s'imagina que celui dont elle avait cru entendre la voix, c'est-à-dire son époux bien-aimé, était derrière cet homme, muet pour elle jusque-là.

Et comme elle demeurait sur le seuil, Pierre la poussa à l'intérieur de l'auberge.

— Yvan, où es-tu? fit-elle.

Mais alors Pierre se mit à rire.

— Je ne suis pourtant point la victime d'une hallucination, murmura-t-elle avec angoisse en plongeant vainement son regard au dehors. J'ai bien entendu la voix d'Yvan.

— Pardonnez, mademoiselle, répondit Pierre, qui, pour la première fois à ses yeux, ouvrait la bouche, M. Yvan est à Pétersbourg; c'est un peu loin d'ici...

Madeleine jeta un cri:

— Oh! cette voix! dit-elle.

Puis, épouvantée, elle se réfugia dans le fond de la salle, attachant sur cet homme un œil perdu, et semblant se demander si elle n'était pas en proie à quelque horrible rêve.

Mais Pierre ferma la porte et continua d'un ton railleur :

— Vous m'avez donc cru muet?

Et elle jeta un nouveau cri et promena autour d'elle cet œil égaré d'une gazelle tombée dans une fosse creusée par le chasseur, cherchant une issue pour fuir.

Mais la salle n'avait qu'une porte, et Pierre, après l'avoir fermée, s'était placé devant.

L'épouvante de Madeleine fit place soudain à cette énergie désespérée que développent chez les femmes les situations critiques et terribles.

Elle se redressa, et, à son tour, elle tint un moment ce misérable cloué sous son regard.

— Mais qui donc êtes-vous, fit-elle, vous qui avez la voix d'Yvan?

Et sa voix tremblait de colère et d'indignation, comme si elle eût constaté un sacrilège.

— Je suis, balbutia-t-il, un serviteur du comte Potenieff, comme vous avez pu le voir.

— Son fils! peut-être... dit-elle, ne pouvant s'expliquer cette ressemblance de voix que par une filiation mystérieuse.

— Je le voudrais, répondit Pierre, mais ce n'est pas... Je suis né en Allemagne, et quand le comte m'a pris à son service, j'étais mougick.

Cet aveu rendit à Madeleine son anxiété, un moment ébranlée par ce doute étrange.

— Que voulez-vous? dit-elle.

Et son accent glacé et dédaigneux acheva de déconcerter l'ancien mougick.

— Je venais voir... si... vous n'aviez besoin de rien, répondit-il en hésitant.

— Et vous vous êtes permis de m'appeler Madeleine? Madeleine, tout court?...

Il courba la tête :

— Vous ne vouliez pas ouvrir, dit-il.

Alors elle fut superbe de froide colère et de mépris, et lui indiquant la porte du doigt :

— Sortez! dit-elle.

Pierre avait été dominé un instant par les airs hautains et la dignité révoltée de la jeune fille.

Un instant cet homme, que tourmentaient de féroces instincts, avait courbé la tête sous le regard étincelant de Madeleine; et, lorsqu'elle lui montra la porte, il fit quelques pas en arrière.

Mais, s'arrêtant tout à coup et retrouvant son audace, il dit :

— J'aurais pourtant une curieuse révélation à faire à mademoiselle.

Il avait repris le ton humble et servile des serfs russes.

Madeleine s'y trompa.

— Que voulez-vous me dire? fit-elle.

— Je voulais parler à mademoiselle de M. Yvan.

Ce nom fit tout oublier à Madeleine :

— Yvan! dit-elle, vous avez quelque chose à me dire de la part d'Yvan?

— Relativement à lui, du moins.

— Parlez... dit-elle.

Et sa voix était redevenue tremblante, et elle levait à son tour sur cet homme un œil inquiet et suppliant.

Pierre comprit qu'il avait reconquis du terrain par ce seul nom d'Yvan, et il retrouva soudain toute son audace :

— Oui, mademoiselle, dit-il, c'est à une ressemblance de voix avec M. Yvan que je dois d'être entré au service du comte Potenieff.

Elle se méprit encore, et crut que ce misérable avait eu une pensée sublime.

— Et c'est pour cela, dit-elle, que vous n'osiez parler devant moi?

— Non, c'est parce que M. le comte me l'avait défendu.

— Ah!

— Il avait trop peur que mademoiselle devinât...

A ces derniers mots un voile se déchira dans le souvenir troublé de Madeleine.

— Deviner! dit-elle, deviner quoi? Parlez!... je le veux!...

— Mais dame! mademoiselle, la chose est bien simple, c'est ma voix et non celle de M. Yvan que vous avez entendue à travers la porte.

Madeleine jeta un cri :

— Vous! dit-elle... C'est vous!...

Il fit un signe affirmatif.

— Ainsi donc, c'est vous qui parliez de la comtesse Vasilika?

— Oui.

— Mais Yvan... où était-il? demanda Madeleine dont la voix tremblait d'émotion.

— M. le comte l'avait fait arrêter par la police.

— Parlez... achevez... mais parlez vite.

Et son émotion était si grande que Pierre le mougick la crut en son pouvoir.

— Oui, reprit-il, M. le comte a obtenu, la veille au

soir, un ordre d'arrestation; il ne voulait pas que M. Yvan pût s'opposer à notre départ.

Et le mougick osa rire.

Madeleine s'écria :

— Mais alors, Yvan m'aime toujours!

Et elle eut un accès de joie délirante, et l'horrible lieu où elle se trouvait lui parut soudain un palais, et dans cet être ignoble, qui avait compté la foudroyer par cette odieuse révélation, elle crut voir tout à coup un auxiliaire.

Et retrouvant cet accent d'autorité qu'elle avait tout à l'heure :

— Pierre, dit-elle, il faut trouver des chevaux, il faut atteler la téléga.

— Pourquoi faire? mademoiselle.

— Mais pour partir, dit-elle. Tu ne comprends donc pas, esclave, continua-t-elle, écrasant de nouveau le mougick d'un regard, que ce n'est plus en France que je vais?... que c'est à Pétersbourg?... qu'il faut que je revoie Yvan... que...

— Mais, mademoiselle, interrompit le mougick, qui luttait évidemment en lui-même contre le respect que lui inspirait la jeune fille, les chevaux sont retournés au relais...

— Mais ils doivent revenir!... Eh bien! je n'ai pas le temps de les attendre... tu vas aller au relais à pied...

— Mademoiselle plaisante?

Et Pierre, redevenu audacieux, eut un rire insolent.

Elle se trompa encore; elle crut que cet homme voulait abuser de sa situation et faire payer cher ses indispensables services.

— Est-ce de l'argent que tu veux? dit-elle. Tiens!...

Madeleine s'était mise en route avec un costume demi-oriental que les dames russes adoptent volontiers en voyage. Elle avait un pantalon flottant, sur lequel retombait une tunique polonaise à brandebourgs.

Lorsqu'elle remontait en téléga, elle s'enveloppait d'une ample pelisse de martre zibeline.

Mais cette pelisse, elle l'avait jetée sur une chaise, en s'installant au coin du feu, et Pierre pouvait voir un petit sac de cuir qu'elle portait en bandoulière sur l'épaule gauche; elle ouvrit le sac, prit le portefeuille que lui avait, au départ, remis le comte Potenieff, et en tira un billet de banque qu'elle jeta au mougick.

— Prends et obéis! dit-elle.

Mais Pierre ne ramassa point le billet, et, continuant à rire, il dit :

— Mademoiselle est trop bonne, en vérité, mais ce n'est pas son argent que je veux.

Il y avait si loin de ce serf à la belle et fière jeune fille qui se savait aimée par Yvan Potenieff, qu'elle ne comprit pas encore.

— Que veux-tu donc? dit-elle.

Mais Pierre était maintenant tout à fait maître de lui, et il dit avec flegme :

— Savez-vous comment se nomme cette auberge?

— Que m'importe?

— C'est l'auberge du *Sava*, l'oiseau qui porte malheur.

Elle haussa les épaules.

— Après? dit-elle.

— Nous sommes loin de toute habitation, reprit-il. Aucun voyageur ne passera avant le jour, et nous ne sommes pas encore au milieu de la nuit.

— Que m'importe? dit-elle, ne comprenant toujours pas.

— La vieille dame dort profondément. Elle a bu de la bière deux fois fermentée, comme cette brute que vous voyez là.

Et il poussa du pied le cosaque, dont les lèvres s'entr'ouvrirent pour laisser passer un grognement, mais qui ne s'éveilla pas.

Quand on a bu de la bière fermentée deux fois, on dort bien, allez! et le canon du Kremlin aurait de la peine à vous éveiller.

— Nous partirons sans elle, dit Madeleine, qui s'obstinait à ne pas comprendre.

— Mais je ne veux pas partir, moi!

Et Pierre fit un pas vers Madeleine.

Son œil était étincelant de cette fièvre ignoble et brutale qui s'empare des gens sans éducation à de certaines heures.

Madeleine, à son tour, recula jusqu'à la table encore chargée des débris du repas de la vieille dame.

— Ah! dit-elle, tu ne veux pas partir?

— Non.

— Pourquoi?

— Ne le devinez-vous donc pas?

Et il fit un pas encore.

— Non, dit Madeleine, je ne devine pas...

— Eh bien! fit-il, je vais vous le dire... je ne veux pas partir, parce que depuis huit jours mon sang brûle mes veines, parce que mon cœur brise ma poitrine... parce que ma raison s'égare...

Il fit un dernier pas :

— Parce que nous sommes seuls ici... que vous êtes en mon pouvoir... et que... je vous aime...

Madeleine jeta un cri terrible, et, d'un bond, se réfugia derrière la table.

VIII

Cette table, rempart d'une minute, fut comme la ligne de démarcation tracée entre deux armées ennemies avant la bataille.

Madeleine et le mougick s'observèrent alors pendant dix secondes, comme doivent se regarder le bourreau et la victime au moment suprême,

Le bourreau résolu à tuer...

La victime songeant à se défendre...

Pierre avait les yeux injectés, la face violette, les lèvres agitées par un tremblement convulsif.

Il était horrible à voir.

Madeleine, la frêle et blonde jeune fille, était devenue d'une pâleur mortelle.

Mais ses yeux, presque noirs tant ils étaient d'un bleu foncé, étincelaient d'indignation, et sa fierté révoltée lui donna, en ce moment, le courage d'un homme.

— Ah! misérable esclave! dit-elle.

— Je vous aime!... répéta le mougick, qui voulut s'élancer par-dessus la table.

Mais Madeleine fit un bond en arrière.

Elle avait aperçu accroché au mur le sabre du cosaque, espèce de poignard de deux pieds de long sans



Le cosaque se laissa tomber, et Madeleine put se dégager encore. (Page 218.)

fourreau, et que les soldats russes portent suspendu à l'arçon de la selle tandis qu'ils manient leur longue lance.

Ce fut pour Madeleine l'histoire d'un éclair.

Elle s'empara de ce sabre.

— Si tu fais encore un pas, dit-elle, je te tue!

Pierre était sans armes, il était lâche... il eut peur!

Madeleine était effrayante de calme et de résolution.

En même temps que Pierre s'arrêtait indécis et n'osait enjamber la table, Madeleine cria :

— A moi! à moi!

Mais la vieille dame ne sortit pas de son sommeil; le cosaque se contenta de grogner, étendu qu'il était sur le sol; et Pierre, dominant un premier mouvement de terreur, s'élança tout à coup sur la jeune fille.

Elle leva le bras et frappa.

Pierre rugit de douleur, son sang coula; mais il avança encore. Madeleine frappa une seconde fois.

Pierre évita le coup, se jeta à plat-ventre, bondit comme un tigre, saisit la jeune fille par le milieu du corps et la couvrit de son sang.

Désormais, il lui était impossible de se servir de la pointe du sabre; mais elle frappa, frappa encore du plat et du tranchant sur la tête et les épaules du mougick.

— Je t'aime! répétait le misérable que son sang aveuglait.

Et il essayait de la renverser.

Mais Madeleine luttait et continuait à crier :

— A moi! à moi!...

Ce fut un véritable combat corps à corps qui dura deux minutes.

Enfin Madeleine sentit ses forces se trahir, ses tempes battre, son sang se figer, ses muscles et ses nerfs se détendre, et une dernière fois, d'une voix mourante, elle répeta :

— A moi! à moi!...

Puis elle cessa de frapper, et le sabre échappa à sa main.

Mais, en ce moment, Pierre jeta un cri...

Un cri de douleur suprême... un cri d'agonie...

Et ses bras, qui enlaçaient la taille de la jeune fille, se distendirent, et il tomba comme une masse sur le sol baigné de son sang.

Alors Madeleine, à demi morte déjà et prête à s'évanouir, vit un autre homme debout devant elle.

Cet homme, c'était le cosaque ivre.

Le cosaque, qui s'était éveillé, s'était dressé sur ses pieds, et, ramassant son sabre, l'avait enfoncé entre les deux épaules du mougick.

En agissant ainsi, le cosaque avait obéi moins peut-être à une idée généreuse et au désir de sauver la jeune fille qu'à cet instinct sauvage des gens de sa race, que la vue du sang développe subitement.

Il avait tué pour tuer.

Cependant il était ivre encore et ne tenait pas sur ses jambes.

Il regardait tour à tour le mougick qui se roulait sur le sol dans une mare de sang, et Madeleine immobile et semblant se demander si l'horrible rêve qu'elle croyait faire n'allait pas finir...

Enfin il eut un rire bruyant, idiot, et murmura quelques paroles inintelligibles.

Puis, comme ses jambes refusaient de le soutenir, il se laissa tomber sur la chaise qui était demeurée au coin du feu.

Madeleine paraissait anéantie.

Elle aussi regardait tour à tour le mougick moribond qui blasphémait en se roulant dans la mare de sang, et le cosaque, son libérateur, qui attachait sur elle un œil aviné.

Mais le regard de cet homme fut bientôt distrait par un objet qui lui parut plus digne de son attention.

Cet objet, c'était la cruche de bière que Yvanowitchka avait apportée pour le souper de la vieille dame.

La cruche était encore à demi pleine.

Le cosaque se leva en titubant, s'en empara, la porta à ses lèvres et but à longs traits.

Madeleine était tombée à genoux, remerciait Dieu en murmurant le nom d Yvan.

Mais elle n'avait échappé à un danger que pour en courir un second non moins terrible.

L'ivresse développe chez le cosaque deux instincts: la débauche et le vol.

Quand celui-ci eut bu, il regarda de nouveau Madeleine. Et Madeleine eut peur de nouveau et elle se réfugia contre le lit sur lequel la vieille dame dormait toujours, couchée sur son petit chien qu'elle avait étouffé pendant son sommeil.

Le cosaque fit un pas vers elle en murmurant des paroles que Madeleine ne comprenait pas, mais qui certainement traduisaient, chez cet homme à demi sauvage, une féroce admiration.

Madeleine, une fois encore, appela au secours.

Yvanowitchka, couchée dans son grenier, n'avait garde de bouger.

Le cosaque, chancelant de plus belle, marcha vers la jeune fille et voulut la prendre par la taille.

Alors Madeleine jeta un cri, se dégagea et le repoussa si brusquement qu'il tomba sur les genoux.

Le danger avait rendu à Madeleine toute sa présence d'esprit.

Elle profita du temps que le cosaque mit à se relever pour s'élancer vers la porte, l'ouvrir et se précipiter au dehors.

Le ciel était noir, la plaine blanche, l'horizon désert.

Madeleine se prit à fuir avec l'énergie du désespoir.

Le cosaque s'était relevé et courait après elle en poussant des cris de fureur.

Mais l'instinct du péril donnait à Madeleine une légèreté de biche traquée par les chiens.

Elle courait, courait toujours, tout droit devant elle, ses pieds enfonçant dans la neige, et toujours entendant les cris et les pas du cosaque, qui essayait de la rejoindre.

Deux fois elle se laissa tomber, deux fois elle se releva.

Le froid de la nuit avait un moment rendu ses forces au cosaque.

Il ne chancelait plus, il courait même assez vite.

Mais Madeleine conservait son avance.

Si le cosaque la rejoignait, c'était la mort.

Et Madeleine courait toujours à travers cette plaine blanche, et n'apercevait déjà plus le filet de fumée qui s'échappait du toit de l'auberge du *Sara*.

Le cosaque blasphémait et continuait sa poursuite.

Une troisième fois, rencontrant un tronc d'arbre coupé à fleur de terre, elle fit un faux pas et roula sur la neige.

Le cosaque gagna du terrain.

Madeleine se releva épuisée, mais elle fit un effort suprême et courut encore...

Le cosaque gagnait toujours un peu de distance, et enfin il vint un moment où il atteignit la jeune fille et la saisit par les basques de sa polonaise.

Alors une lutte corps à corps recommença, lutte dans laquelle Madeleine eût inévitablement succombé, si la bière fermentée deux fois ne fût venue à son secours.

Le cosaque se laissa tomber, et Madeleine put se dégager encore.

Cette fois, l'ivresse, un moment dominée, reprit sa toute-puissance, et le cosaque, étreint par elle, ne se releva plus.

Mais Madeleine fuyait toujours.

Elle n'entendait plus retentir derrière elle les pas inégaux du cosaque, mais elle marchait, folle de terreur, le corps grelottant, la tête en feu...

Elle marchait, marchait toujours, ne sachant où elle allait, mais s'éloignant de cette maison maudite qu'on appelait l'auberge du *Sara*.

Une fois elle s'arrêta épuisée...

Mais s'arrêter, c'était la mort, car le froid des nuits russes tue ceux qu'il a engourdis.

Le sentiment de la conservation l'emporta.

Elle avait entendu dire au mougick qu'au delà de la plaine, au delà des grands bois, il y avait un village nommé Peterhoff.

Ce souvenir lui revint; et Madeleine continua sa route.

Elle marcha ainsi, à travers la nuit, tombant à chaque minute, se relevant et invoquant Dieu.

La plaine paraissait s'allonger et l'horizon s'éloigner.

Les grands bois avaient l'air de fuir devant elle.

Tout à coup elle s'arrêta.

Était-ce une vision du délire, était-ce une de ces illusions que donne la fièvre?

Il lui semblait que là-bas, tout là-bas dans le lointain, au bord de la forêt, une lumière se mouvait.

Il lui avait semblé qu'un léger bruit traversant l'espace était venu mourir à ses oreilles.

Cette lumière, n'était-ce pas le fanal d'une téléga? Ce bruit, le carillon des clochettes que les chevaux russes secouent en dévorant l'espace?

Madeleine fit quelques pas encore, le cou tendu, l'oreille interrogeant le souffle du vent, l'œil désespérément fixé sur l'horizon... puis encore quelques pas...

Puis ses forces la trahirent, elle tomba sans connaissance, et ferma les yeux en murmurant le nom de sa chère Antoinette et le nom de son Yvan bien-aimé.

IX

Madeleine semble maintenant dormir du sommeil de la mort.

Étendue sur la neige, raidie par le froid, elle a la fièvre brûlante qui précède la dernière heure.

Ses yeux se sont fermés; ses lèvres crispées ne laissent plus échapper ni un cri ni une plainte...

Et cependant elle est en proie à un délire intérieur, et elle rêve...

Comme ces malheureux qui manquent de pain et à qui le sommeil apporte des rêves remplis d'opulence, la malheureuse enfant, dont le cœur est brisé, fait un rêve de bonheur.

Le drame d'il y a huit jours, cet horrible drame qui a son départ de Moscou pour dénoûment n'existe pas pour elle. Non, à l'heure où elle songe, Madeleine est heureuse.

Elle est heureuse et fière de l'amour d'Yvan.

Le rêve a déployé pour elle ses féeries et son décor le plus gracieux.

Madeleine est dans ce château de la Russie méridionale où elle a connu Yvan.

Le ciel est bleu, le steppe est en fleurs l'alouette chante au-dessus des blés mûrs, qui tombent sous la faucille du moissonneur.

La varanda, ou salon d'été du château, est ouverte sur les jardins aux bosquets de lauriers-roses.

Au delà des jardins, perdue dans la brume, une chaîne de collines bleues; au bout des collines, la mer, unie et calme comme un lac.

Madeleine est assise sous les touffes de chèvrefeuilles qui grimpent autour des colonnes de marbre et sur les murs de la varanda.

Mademoiselle Olga Potemeff est près d'elle et lui donne le nom de sœur.

Toutes deux, l'œil fixé sur le steppe, suivent du regard un droski attelé à la russe et dont les trois chevaux sont rapides comme le vent du sud.

Un homme conduit le droski avec une légèreté de main, une audace et une adresse merveilleuses.

C'est Yvan.

Et mademoiselle Olga dit à Madeleine :

— Chère belle, comme vous paraissez impatiente de revoir votre cher mari...

Son mari!

Yvan a donc épousé Madeleine?

Et les deux femmes continuent à suivre du regard le droski qui vole à travers le steppe.

Mais à mesure qu'il approche, le ciel se couvre, et de bleu qu'il était devient noir; le soleil a disparu, la nuit vient..

Elle vient opaque et mystérieuse, et Madeleine regarde Olga en frissonnant.

Le steppe en fleurs se change tout à coup en une plaine de neige, et sur cette plaine le droski continue sa course furieuse.

Madeleine pousse un cri, car il lui semble que son cher Yvan n'est plus maître de ses chevaux et qu'il court à une mort certaine.

Maintenant, il est tout à fait nuit. Le droski est éclairé par un fanal rouge qui projette au loin sa lumière sur la neige.

Mais les chevaux dévorent en vain l'espace; le droski est loin encore.

Soudain Madeleine jette un nouveau cri.

Olga a disparu, et avec elle les murs de la varanda et le palais.

Madeleine se retrouve au milieu de cette plaine de neige, à l'horizon de laquelle glisse toujours le droski avec son bruyant attelage et son rouge fanal.

Mais le droski est loin encore, et un homme s'est dressé tout auprès de Madeleine.

Cet homme, c'est Pierre le mougick.

Madeleine se débat dans son affreux sommeil contre le misérable qui ose lui parler d'amour.

Alors l'horrible scène de l'auberge du *Sava* se reproduit fidèlement dans son rêve.

Le cosaque a étendu sanglant sur le sol Pierre le mougick.

Mais le danger est toujours le même; et c'est à présent que la jeune fille épouvantée secoue enfin son léthargique sommeil, rouvre les yeux et revient au sentiment de la réalité.

Le château, la varanda, Olga qui l'appelait « ma sœur, » tout cela n'était qu'un rêve.

Le réveil, c'est la plaine déserte, la plaine neigeuse au milieu de laquelle elle est tombée épuisée.

Madeleine se dresse sur ses genoux et regarde...

Au loin, elle aperçoit toujours cette clarté mobile, ce point lumineux qu'elle a pris pour le fanal d'un traîneau.

Elle entend même vaguement le bruit des clochettes que les chevaux sonnent en courant.

Et Madeleine, pleine de courage, se relève pour aller au-devant de cette téléga de poste, qui, peut-être, est le salut pour elle.

Mais tout à coup elle s'arrête interdite, anxieuse...

Le point lumineux qui s'agitait à l'horizon semble s'être doublé

Plus près, beaucoup plus près, Madeleine aperçoit quelque chose qui brille et ressemble à un charbon ardent tombé sur le sol.

Puis une autre clarté s'allume à sa gauche, et encore une autre à sa droite.

La lumière qui brille au lointain est claire; celles-là sont ternes et sombres; mais, mobiles comme la première, elles se rapprochent peu à peu.

On dirait des étoiles détachées de la voûte du ciel et se jouant sur la neige.

Madeleine s'est arrêtée, prise à la gorge par l'angoisse d'une singulière épouvante.

Les charbons ardents se multiplient et se rapprochent, formant autour de la jeune fille comme un cercle de feu.

Il y en a dix, vingt, trente, et de tous les points de l'horizon il en accourt de nouveaux.

Est-ce encore une hallucination? Madeleine, en proie à la fièvre, a-t-elle été replongée dans le monde fantastique des songes?

Non, car là-bas, à l'horizon, le fanal de la téléga grandit, et maintenant le son des clochettes de l'attelage arrive distinct à son oreille.

Et Madeleine a bien les yeux ouverts!...

Et les tempes baignées d'une sueur glacée, les cheveux hérissés, la jeune fille essaye en vain de compter ces rouges étoiles qui, deux par deux, viennent sur elle et l'entourent.

Non, ce n'est pas une hallucination... ce n'est pas un rêve...

Et Madeleine qui, tout à l'heure, se remettait en marche et allait à la rencontre de la diligence, Madeleine recule à présent, pas à pas, lentement, et faisant appel à tout son courage... à tous ses souvenirs... à tous les récits qu'elle a souvent entendus depuis qu'elle est en Russie.

Car ce cercle de feu, qui va toujours se rétrécissant autour d'elle, Madeleine l'a reconnu, elle ne peut s'y tromper.

C'est une de ces terribles bandes de loups qui désolent les campagnes russes et que la neige fait sortir affamés du fond des bois.

Les terribles carnassiers ont flairé une proie, et ils sont accourus de tous les points de l'horizon.

Madeleine les voit maintenant par corps, comme disent les chasseurs; le point lumineux part d'une masse noirâtre qui s'agite sur la neige.

Et la téléga est loin encore, malgré le son des clochettes qui devient de plus en plus distinct.

Et les loups rétrécissent toujours le cercle...

Et cependant aucun d'eux n'ose encore bondir sur la jeune fille.

Madeleine a entendu dire que certains paysans russes ont été dévorés pour avoir pris la fuite; que d'autres, ayant fait un faux pas, ont été mis en pièces; mais que celui qui recule lentement, opposant à l'œil sanglant des redoutables carnassiers le rayonnement fascinateur de l'œil humain, a pu leur échapper.

Et Madeleine qui, sous sa frêle enveloppe, cache un cœur d'acier, Madeleine se met à reculer lentement, peu à peu... regardant toujours les loups qui la suivent dans l'ombre.

Madeleine sait que si elle fait un faux pas, elle est perdue...

Aussi marche-t-elle avec précaution, n'osant cependant détourner la tête pour choisir son chemin, car si elle cesse de fasciner les loups, les loups se jetteront sur elle.

Tout à coup elle heurte quelque chose de flasque et d'inerte qui gît sur le sol, et elle ne peut réprimer un cri.

A ce cri les loups s'arrêtent, un grognement se fait entendre...

Et l'objet qu'elle a heurté s'agite sur le sol.

Madeleine se détourne et continue à marcher. Elle a compris, elle a deviné, plutôt qu'elle n'a vu.

Ce qu'elle a heurté, c'est le cosaque.

Le cosaque qui la poursuivait tout à l'heure, et que l'ivresse cloue maintenant sur le sol.

Tiré par ce choc de son sommeil, le malheureux veut se lever...

Il se dresse sur ses genoux, pousse un horrible blasphème et retombe.

Mais aussitôt un hurlement épouvantable se fait entendre, et la bande de loups tout entière se jette sur le cosaque, oubliant un moment Madeleine.

Madeleine, saisie d'horreur, s'est arrêtée à dix pas, et entend les cris d'agonie du malheureux dont les os craquent un à un sous la dent des loups.

Et Madeleine se dit qu'après le cosaque, son tour viendra...

Et, cette fois, l'épouvante a paralysé ses mouvements, elle n'a plus la force de reculer!

X

Peterhoff est un bourg de deux cents maisons, le plus près de la frontière polonaise.

Il n'a qu'une seule rue.

La dernière maison du côté de la Pologne est le poste de police.

La première, en entrant par la route de Moscou, est un relais de poste.

Cette nuit-là, à peu près à l'heure où Madeleine était en butte aux obsessions de Pierre le mougick, une téléga relayait à Peterhoff.

Tandis qu'on changeait les chevaux, deux voyageurs étaient restés dans la maison du relais et se chauffaient auprès du poêle.

L'un était un homme de cinquante ans, aux cheveux blancs, mais à la tournure encore jeune et dont le regard accusait un reste de virilité énergique.

Les membres du club des Asperges, à Paris, eussent reconnu en lui M. le vicomte Karle de Morlux.

L'autre était un petit homme sec, maigre, aux traits anguleux, au regard indécis et fuyant.

Son costume était celui que portent les bourgeois polonais, c'est-à-dire la redingote à brandebourgs, le bonnet fourré d'astrakan, et les demi-bottes également garnies de fourrures.

Cet homme, ancien valet de chambre de M. de Morlux, était établi depuis quinze ans à Varsovie comme marchand de pelleteries.

C'était lui qui, jadis, avait eu pour mission de suivre en Allemagne la malheureuse baronne Miller, et d'organiser contre elle ces tentatives de mort auxquelles elle n'avait échappé que par miracle.

Bien qu'il n'eût pas réussi, le vicomte tenait son homme pour habile, intelligent et capable de tout. Aussi l'avait-il largement payé.

Hermann s'était retiré d'abord en Allemagne, puis à Varsovie, et là, grâce aux libéralités de son maître et complice, il avait entrepris un commerce qui prospérait, lorsque, un matin, M. de Morlux, descendant d'une chaise de poste, était entré chez lui.

Hermann avait eu peine à reconnaître son ancien maître, tant il était vieilli.



Marie de Morlux enlaça Madeleine en passant, et la jeta, à demi morte, dans la téléga. (Page 223.)

— J'ai besoin de toi, lui avait dit le vicomte.

Hermann était marié, il avait des enfants, il était, dit-on, un bon bourgeois; il avait enfin une foule de raisons pour ne plus se mêler des affaires de M. de Morlux.

Mais le vicomte était un de ces hommes qui ne marchandent pas et payent largement.

— J'ai besoin de toi pour huit jours, avait-il dit, et il y a cinquante mille francs au bout.

— Où allons-nous?

— A Moscou.

— Que faudra-t-il faire pendant ce voyage?

— Tout, peut-être...

Hermann avait compris, mais l'appât des cinquante mille francs l'avait décidé, et il était parti. Et au moment où nous le trouvons assis auprès du poêle rouge du relais de poste de Peterhoff, il y avait quarante-huit heures qu'il avait quitté Varsovie.

Hermann connaissait de nom presque toute la noblesse russe.

Aux questions que lui avait faites M. de Morlux sur la famille Potenieff, Hermann avait répondu :

— Le comte Potenieff a un château, tout près de Peterhoff, dans lequel il ne met jamais les pieds, préférant passer l'été dans ses terres de la Russie méridionale.

Ce château est géré par un intendant que je connais, homme avide, cruel, et capable de tout par cupidité.

— C'est l'homme que je cherche, avait dit M. de Morlux.

La lettre de Madeleine à Antoinette, lettre dans laquelle elle annonçait à sa sœur son retour en France et l'itinéraire qu'elle allait suivre, lettre qui, comme on le sait, était tombée aux mains de M. de Morlux, indiquait ce château comme une de ses stations, et cet intendant comme la personne qui devait la conduire de Pologne en Allemagne. M. de Morlux avait donc calculé que Madeleine était arrivée dans le château ou devait y arriver bientôt.

Donc, tandis qu'on relayait, Hermann complétait ses renseignements.

— Deux routes, disait-il, mènent au château qui est situé au milieu des bois.

L'une est impraticable en hiver, l'autre est une vaste plaine couverte de neige que nous trouverons en sortant de la forêt qui s'étend jusqu'aux portes de Peterhoff.

Le maître de poste, qui parlait assez bien l'allemand, langue dans laquelle causaient M. de Morlux et son ancien valet de chambre, s'approcha alors et leur dit :

— Excellences, ce n'est pas mon intérêt de vous refuser des chevaux, et cependant je dois vous donner un bon conseil.

— Quel est-il? dit M. de Morlux.

— Vous feriez bien d'attendre le jour ici.

— Non, non, dit M. de Morlux, nous sommes pressés, mon brave homme.

— L'hiver est encore plus rude cette année que de coutume, poursuivit le maître de poste, et les loups sont d'une hardiesse excessive.

— Nous avons une demi-douzaine de fusils à deux coups, dit le vicomte.

— Oui, mais si un des chevaux de votre attelage venait à s'abattre, vous seriez perdus, reprit le maître de poste.

— En avant, répondit le vicomte, nous sommes pressés, très-pressés.

Le maître de poste n'insista plus pour retenir les deux voyageurs.

Cinq minutes après, le traîneau était attelé de nouveau, et M. de Morlux et Hermann prenaient place à l'intérieur, tandis qu'un mougick, sur un siége plus élevé, faisait entendre ce cri guttural auquel obéissent si bien les chevaux russes.

La téléga partit.

Son fanal rouge projetait au loin sa clarté, et M. de Morlux dit à son compagnon :

— Ce maître de poste est un imbécile, car, à moins que les loups de Russie ne soient d'une race particulière, on sait bien que la lumière leur fait grand peur.

Hermann secoua la tête et ne répondit pas.

Bientôt les dernières maisons de Peterhoff eurent disparu dans l'éloignement et l'obscurité, et le traîneau entra dans les bois.

La rouge lueur du fanal faisait envoler des centaines d'oiseaux de nuit, qui poussaient des cris sinistres. Le mougick excitait ses chevaux, et à un moment, s'étant retourné sur son siége, il dit aux voyageurs :

— Les loups ont faim!

M. de Morlux était brave. Il se contenta de répondre au mougick en visitant les batteries des fusils.

Mais le mougick lui dit :

— Il ne faut pas tirer, ça vaut mieux.

— Mais où diable voit-il des loups? murmura le vicomte s'adressant à Hermann.

En effet, M. de Morlux avait beau promener son regard autour de ce cercle de lumière projeté par son fanal, il n'apercevait rien.

— Attendez! attendez! murmura Hermann.

La téléga volait toujours rapide sur la neige durcie.

Bientôt elle eut franchi la forêt et entra dans une plaine de neige, à l'autre extrémité de laquelle était l'auberge du *Suva*.

— Nous voilà hors du bois, dit M. de Morlux, et pas de loups, ce me semble.

— Attendez, répéta Hermann soucieux.

La téléga continua sa route.

Tout à coup le véhicule éprouva une forte secousse et comme un mouvement de recul.

Un des chevaux s'était cabré violemment, et les deux autres, se jetant de côté, témoignaient une vive frayeur.

— Les loups! les loups! cria le mougick.

M. de Morlux regarda et vit alors des ombres noires qui galopaient aux deux côtés du traîneau.

Il saisit vivement un des fusils.

Mais Hermann l'arrêta.

— Ne tirez pas, dit-il, ne tirez pas.

Le mougick enleva ses chevaux d'un vigoureux coup de fouet et la téléga partit.

Pendant une heure, les chevaux frémissants, secouant leur crinière emmêlée, jetant par les naseaux une vapeur que la lueur du fanal faisait ressembler à des flammes, galopèrent escortés par les loups.

— Ne tirez pas! disait toujours Hermann.

— Ne tirez pas! répétait le mougick.

Les loups se tenaient à distance, hors de la portée du cercle de lumière qu'ils paraissaient redouter beaucoup.

Et M. de Morlux, malgré l'envie qu'il en avait, ne touchait pas aux fusils.

Mais il vint un moment où les loups devinrent plus hardis et se rapprochèrent.

L'un d'eux osa entrer dans le cercle, et se trouva en pleine lumière.

C'était un magnifique animal au poil long et soyeux, et dont la queue en panache balayait fièrement la neige.

M. de Morlux se prit à le considérer avec une sorte d'admiration.

Puis les instincts du chasseur l'emportèrent, et il s'écria :

— Tant pis pour lui!

En même temps, et avant qu'Hermann eût pu l'en empêcher, il épaula et fit feu.

Le loup tomba en hurlant et se roula sur la neige.

Les chevaux hennirent et précipitèrent leur course.

Le mougick blasphéma et Hermann dit à M. de Morlux :

— Maintenant, il va falloir continuer jusqu'à ce que nous trouvions une maison ou un village.

Et il montrait les autres loups qui s'étaient jetés sur le loup blessé et le déchiraient tout vivant encore.

XI

Tandis que la téléga du vicomte de Morlux dévorait l'espace, escortée par la bande de loups qui, de temps en temps, s'arrêtait pour dévorer celui qui tombait frappé d'une balle, car Hermann et son ancien maître, une fois la partie commencée, s'étaient mis à faire feu presque sans relâche, Madeleine, saisie d'épouvante, assistait à la mort du cosaque.

La lutte n'avait pas été longue en réalité, mais en apparence elle avait duré un siècle.

Le cosaque s'était débattu; il avait essayé de repousser les redoutables carnassiers; il en avait même saisi un à la gorge, et, dans un effort désespéré, il l'avait étranglé.

Mais ce n'était qu'un ennemi de moins, et il en avait plus de trente.

Madeleine l'entendit hurler comme une bête fauve; mais ses hurlements confus s'éteignirent par degrés; puis elle ne vit plus qu'une masse informe et sanglante qui pantelait sous la dent des loups. Les os craquèrent et l'horrible festin commença.

Madeleine regardait toujours, clouée au sol par l'épouvante.

Tout à coup, le silence de la nuit, qui n'avait été troublé jusque-là que par les cris d'agonie du cosaque et par le bruit lointain de clochettes qui déjà avait frappé l'oreille de Madeleine, fut brusquement interrompu par un bruit formidable.

C'était une série de détonations qui se succédaient avec rapidité, une véritable fusillade.

Le fanal rouge de la télega était maintenant tout proche de Madeleine, et de minute en minute il disparaissait un moment dans un nuage de fumée.

Les loups continuaient paisiblement à dévorer le cosaque et ne s'inquiétaient pas des coups de fusil.

Mais qu'était-ce qu'une semblable proie pour tant de gueules affamées?

Madeleine se retrouva bientôt entourée par ceux qui ne trouvaient pas de place au festin.

Cependant elle était debout, et la fièvre, l'épouvante, donnaient à ses regards une telle animation que les plus hardis, ceux qui s'étaient le plus approchés, n'osaient se jeter sur elle.

La télega arrivait rapidement avec son escorte terrible, qui semait, en courant, la plaine de cadavres.

Madeleine jeta un cri.

Un cri si perçant, si aigu, qu'il fut entendu de la télega.

Cependant elle passa auprès d'elle comme la foudre, tandis qu'une triple décharge repandait la mort au milieu des loups.

Une fois encore Madeleine fut oubliée.

Ceux qui venaient de manger le cosaque se précipitèrent sur les cadavres de ceux que M. de Morlux et Hermann venaient de jeter bas.

— A moi! au secours! cria Madeleine...

Soudain la télega s'arrêta, fit volte-face, et la jeune fille vit revenir sur elle les trois chevaux épouvantés qui semblaient vomir des flammes par leurs naseaux.

Puis un homme se baissa sans quitter le traîneau, étendit les bras, et, semblable à ces écuyers qui, sans abandonner la selle, ramassent un drapeau dans le cirque, il enlaça Madeleine en passant, et la jeta à demi morte dans la télega, qui reprit sa course fantastique...

Madeleine était sauvee!

Mais c'était trop d'émotions pour cette frêle organisation, et la nature était vaincue enfin.

Madeleine poussa un long soupir, ferma les yeux et s'évanouit dans les bras de M. de Morlux.

Les loups s'étaient remis en route aux deux côtés du traîneau.

Hermann et son maître continuaient à faire feu, sans avoir le temps de donner des soins à la jeune fille évanouie.

Il faut dire, à la louange du vicomte, qu'il avait obéi à un sentiment d'humanité en forçant le mougick terrorisé à revenir sur ses pas pour sauver cette femme inconnue.

Et comme les loups devenaient de plus en plus hardis et féroces, et que plusieurs même avaient essayé de mordre les jambes des chevaux, le vicomte et son ancien domestique avaient fort à faire, et ni l'un ni l'autre n'avaient même songé à regarder Madeleine.

D'ailleurs, le fanal projetait sa lueur en avant et laissait la télega dans l'ombre.

M. de Morlux aurait été bien embarrassé de dire si la femme qu'il venait de sauver était jeune ou vieille.

Hermann connaissait bien le pays; il savait que sur la route, au bout de la plaine, on trouverait l'auberge du *Sara*.

— Encore un quart d'heure, dit-il au vicomte, et nous sommes sauvés.

Les loups tombaient un à un et étaient dévorés par les survivants; puis l'escorte reprenait sa course et les féroces animaux semblaient se multiplier.

Enfin Hermann s'écria :

— Voilà l'auberge! voilà!

En effet, le toit du *Sara* apparaissait dans l'éloignement.

Mais les loups suivaient toujours.

— Comment nous débarrasser de ces démons à quatre pattes? murmurait M. de Morlux, qui voyait diminuer ses cartouches et ses provisions de poudre.

Mais Hermann eut une inspiration. Il prit le fanal de la telega et le jeta au milieu des loups.

Les loups ont toujours eu peur du feu. Ils prirent la fuite un moment, la télega redoubla de vitesse, et, quelques minutes après, les trois chevaux épuisés s'arrêtaient à la porte du *Sara*.

. . . .

L'auberge était remplie de cris déchirants et de lamentations, et il nous faut, pour en expliquer la cause, dire ce qui s'était passé après la fuite de Madeleine, que le cosaque poursuivait.

Yvanowitchka, la vieille sorcière, s'était tenue tranquille dans son grenier, tandis que Pierre le mougick s'occupait de mettre en œuvre ses infâmes projets.

En dehors de l'intérêt qu'elle trouvait à servir le misérable, la vieille sorcière avait un penchant si prononcé pour le mal, que ce fut avec une sorte de volupté qu'elle se coucha à plat ventre pour rapprocher son œil d'une fente du plancher et voir ce qui allait se passer.

Ce fut avec une joie sauvage qu'elle assista à la lutte que le mougick engagea avec Madeleine.

Un moment, quand la jeune fille eut saisi le sabre du cosaque pour se défendre, Yvanowitchka fut tentée de descendre et de venir au secours du mougick.

La beauté de Madeleine lui avait fait prendre en haine la jeune fille.

Mais elle était lâche et elle n'osa intervenir...

Puis, quand le cosaque se fut levé, précisément au moment où Madeleine allait succomber, et que, ramassant le sabre échappé à la main de la jeune fille, il l'avait enfoncé entre les deux épaules du mougick, Yvanowitchka, voyant tomber ce dernier, eut un moment de frayeur qui fut bientôt dominé par la réflexion.

Le cosaque n'allait-il pas faire la besogne de Pierre?

L'affreuse vieille l'espéra un moment, et ce fut avec une sorte de désappointement qu'elle vit Madeleine s'élancer au dehors pour échapper au cosaque.

Alors Yvanowitchka descendit.

Pierre le mougick n'était pas mort, mais il paraissait à l'agonie.

La vieille le souleva, l'examina, scruta son œil vitreux et se dit :

— Il n'en a pas pour une heure.

En même temps elle aperçut auprès du mougick, sur le sol, le sac de cuir que Madeleine portait en bandoulière et qui s'était détaché pendant la lutte... ce sac qui renfermait de l'or, et la vieille se dit encore :

— Si la jeune fille ne revient pas, si les loups la mangent, je serai riche.

Elle ne pensait déjà plus à la vieille dame.

Celle-ci, cependant, s'était éveillée au milieu de tout ce vacarme, mais elle s'était prudemment tenue blottie sous les couvertures, passant sa vieille main

ridée sur le dos de son chien, immobile comme elle et qu'elle supposait partager son effroi.

Enfin, quand Madeleine et le cosaque furent dehors, quand la vieille dame n'entendit plus de bruit, elle se hasarda à ouvrir les yeux, puis à faire un mouvement.

Yvanowitchka, qui déjà fouillait dans le sac, le laissa tomber.

Alors la vieille dame s'écria de sa voix chevrotante :

— Oh ! mais tout cela est affreux.

Elle voulut prendre son chien et le sortir de là ; mais le chien était immobile.

— Tom ! appela-t-elle ; Tom !

Tom ne répondit pas.

Elle bondit hors du lit, avec la légèreté d'un enfant, prit le chien inerte, le regarda, vit ses yeux fermés, sa langue qui pendait baveuse, et poussa un cri d'épouvante et d'angoisse.

Le chien était mort.

Alors elle ne songea plus à personne, ni à Madeleine exposée aux brutalités du cosaque, ni à Pierre qui râlait, ni à la vieille qui s'était hâtée de cacher le sac de cuir...

Elle se prit à gémir, à sangloter, à appeler l'affreux roquet des plus doux noms, et ce fut pendant qu'elle remplissait l'auberge de ses cris de douleur, que la téléga s'arrêta à la porte et que M. de Morlux se précipita dans l'auberge, portant Madeleine évanouie.

Décidément l'auberge du *Sava* était bien nommée.

C'était bien la maison qui porte malheur, car Madeleine n'avait échappé au mougick, au cosaque et à la dent des loups que pour tomber aux mains de M. de Morlux, son plus cruel ennemi.

XII

Laissons un moment Madeleine aux mains de M. de Morlux, l'homme qui a juré sa perte, et transportons-nous à quelques lieues de l'auberge du *Sava*, le lendemain de cette nuit terrible dont nous avons raconté les émouvantes péripéties.

Studianka est un village fameux dans l'histoire.

C'est là que Napoléon a bivouaqué pendant la nuit qui a précédé le passage de la Bérésina.

C'est à Studianka que le général Eblé et ses héroïques pontonniers jetèrent ce pont de bateaux gigantesque sur lequel s'engagea l'armée française.

Aujourd'hui que de longues années ont passé, Studianka est une petite ville, une bourgade, si l'on veut, qui possède un gouverneur militaire et une garnison, car les maisons baignent leurs pieds dans le fleuve, et en font une véritable position stratégique.

Studianka n'a qu'une rue.

Au milieu de cette rue est une place, et sur la place un monument carré d'un aspect imposant ; c'est à la fois la forteresse, le logis du gouverneur, la caserne et la prison.

Le jour du marché, les paysans des environs se réunissent sur cette place, et y traitent de leurs affaires.

C'est là aussi que s'arrêtent les voyageurs ; sur une face de la forteresse, il y a une auberge, et cette auberge est en même temps le relais de la poste aux chevaux.

Or ce jour-là était un jeudi, et le jeudi est un jour de marché.

Il était six heures du matin. Le ciel était pur, et le soleil arrachait des myriades d'étincelles à la neige cristallisée qui couvrait les toits des maisons et le sol des rues.

La place était encombrée d'une foule compacte qui se pressait devant la forteresse.

Il y avait du monde aux fenêtres, du monde sur le seuil de l'auberge, et notamment en cet endroit deux personnages qui paraissaient étrangers, et qui questionnaient les personnes dont ils étaient entourés, car ce mouvement populaire leur paraissait inusité.

C'étaient un homme et une femme.

La femme parlait correctement le russe, mais l'homme n'en balbutiait que quelques mots, et cela avec un accent allemand des plus prononcés.

Ils étaient arrivés la veille au soir et s'étaient arrêtés à Studianka.

C'étaient, on n'en pouvait douter, le mari et la femme, et l'hôtelier de Studianka, curieux comme tous les gens de son métier, avait bientôt su que c'étaient de riches commerçants de la Pologne prussienne qui se rendaient à la grande foire de Moscou.

Le mari était un homme de trente-six à trente-huit ans, la femme paraissait avoir la trentaine. Elle était blonde et fort belle sous son pittoresque costume national.

Et comme l'hôtelier s'étonnait de la pureté avec laquelle elle parlait la langue russe, elle s'était mise à rire, en disant :

— Mais je suis Russe, moi ; je suis née aux environs de Vilna, et je me suis mariée en Allemagne.

Donc, les deux étrangers s'étonnaient de ce mouvement inaccoutumé qui avait lieu dans l'unique rue et sur la place de Studianka.

Les paysans parlaient haut, les bourgeois, à califourchon sur l'entablement de leurs fenêtres, semblaient explorer l'horizon avec une visible impatience ; et, à un certain moment, la porte de la prison s'étant ouverte, il y eut un hourra de satisfaction parmi la foule.

Mais cette satisfaction fut de courte durée, car la porte livra passage seulement à une demi-douzaine de soldats, qui repoussèrent le peuple jusqu'au milieu de la place et rentrèrent ensuite fort tranquillement.

— Mais que va-t-il donc se passer ? demanda la jeune femme à l'hôtelier.

Celui-ci était un petit homme entre deux âges, fort amateur du beau sexe et qui ne laissait jamais échapper une occasion de se montrer aimable.

— Belle dame, répondit-il, c'est qu'on s'attend à une exécution ce matin.

La jeune femme eut un geste d'horreur.

— Eh ! rassurez-vous, reprit le galant chevalier, ce n'est pas d'une exécution capitale qu'il s'agit ; on va simplement appliquer soixante coups de knout à un paysan.

— Et qu'a-t-il donc fait, ce malheureux, pour mériter un tel châtiment ?

— Je ne sais pas, dit l'hôtelier avec indifférence ; et peut-être bien ne le sait-il pas lui-même.

Et comme cette réponse paraissait étonner singulièrement la jeune femme, l'hôtelier reprit complaisamment :



Nicolas Arsoff assistait à l'exécution en continuant à fumer avec calme. (Page 227.)

— Je vois que, bien que vous soyez Russe, vous n'êtes pas très au courant de nos coutumes.

— J'ai quitté mon pays très-jeune, dit-elle.

— Vous savez pourtant que le paysan est serf (1) ?

— Sans doute.

— Le seigneur russe peut, à son gré, vendre ses serfs, les punir de peines corporelles, c'est-à-dire d'un certain nombre de coups de fouet; mais, passé quarante coups, il est obligé de livrer le coupable à la police, qui se charge de la besogne.

Le négociant allemand s'était approché de sa femme et écoutait ce que disait l'hôtelier avec une grande attention.

— Mais les seigneurs russes sont donc bien barbares ? demanda naïvement la jeune femme.

— Eux! non, au contraire. Quand les paysans sont assez heureux pour que leur propriétaire vive sur ses terres, ils sont bien traités et n'ont besoin de rien. Le grand seigneur russe est humain; mais, malheureusement, il vit rarement chez lui, préfère voyager ou habiter Moscou, Pétersbourg, Paris, et il laisse la gestion de ses biens à un intendant.

L'intendant, qui souvent a été serf lui-même, est un homme cruel, âpre à l'argent, et qui accable les paysans de corvées ou de redevances.

Or, celui qui a requis la police pour faire donner à un de ses paysans soixante coups de knout est un des plus méchants du district.

— Ah ! fit la jeune femme. Et de qui est-il l'intendant ?

— Du comte Potenieff, un seigneur qui habite Moscou et n'est pas venu dans ses terres depuis dix ou quinze ans.

— Et l'intendant, comment l'appelle-t-on ?

(1) On sait que, depuis l'époque où se passe l'action de ce récit, le servage a été aboli en Russie.

 [illegible]

— C'est un Tatar, qui a été jadis valet de chambre et qu'on appelle Nicolas Arsoff.

Tandis que l'hôtelier parlait, le tumulte grandissait sur la place, et des gens placés aux fenêtres voisines crièrent :

— Le voilà! le voilà!

— C'est le malheureux condamné, sans doute, dit l'hôtelier.

On entendait les clochettes d'un traîneau dans le lointain, et, mêlés aux bruits des clochettes, les claquements du fouet du mougick.

— Si vous voulez monter à l'étage supérieur, continua l'officieux hôtelier, et vous mettre sur le balcon, vous verrez mieux.

La jeune femme regarda son mari.

Celui-ci fit un signe d'assentiment, et l'hôtelier les conduisit au premier étage, où il y avait en effet un petit balcon donnant sur la place.

La jeune femme et le négociant se penchèrent alors et aperçurent dans le lointain un traîneau qui arrivait à toute vitesse.

Ce traîneau renfermait à la fois le juge et le condamné. Le juge, c'était l'intendant qui avait, sans plus donner d'explications, requis l'office du bourreau en envoyant, la veille au soir, un homme à cheval prévenir les officiers de police.

Il était nonchalamment étendu dans le fond du traîneau, couvert de fourrures et de pelisses, et il fumait avec la tranquillité d'un grand seigneur.

Le paysan qui allait être fouetté était placé devant lui, les mains liées et les pieds entravés.

Quand le traîneau passa sous le balcon, la jeune femme se pencha plus encore pour mieux voir.

L'intendant était un homme de quarante-cinq ans, au front déprimé, aux lèvres minces, au visage respirant dans son ensemble la bassesse et la cruauté.

Le paysan, au contraire, était un beau jeune homme, de haute taille, aux cheveux blonds et aux yeux bleus.

Il était un peu pâle, mais un fin sourire, le sourire des martyrs, glissait sur ses lèvres.

Le traîneau vint s'arrêter devant la prison.

Alors, deux officiers de police s'approchèrent et intimèrent au malheureux serf l'ordre de descendre, ce que celui-ci fit sur-le-champ, mais non sans difficulté, car il était gêné par ses entraves.

Devant la porte de la prison était un poteau.

Les gens de police dépouillèrent le paysan de ses habits, malgré le froid, et le lièrent à ce poteau.

Quelques soldats avaient formé la haie à l'entour et maintenaient les curieux à distance.

— Mais, où est le bourreau? demanda la jeune femme à l'hôtelier.

— Il est encore dans la prison.

— Comment cela?

L'hôtelier sourit.

— Madame, dit-il, dans notre pays, le bourreau n'est point un fonctionnaire payé par le gouvernement, comme partout ailleurs.

— Ah!

— C'est un criminel, un homme condamné aux travaux des mines, et qui préfère le rôle de bourreau, dans son pays, à celui de travailleur en Sibérie. Le jour où il a une exécution à faire, deux hommes de police le font sortir, et, pendant une heure, il respire à pleins poumons l'air de la liberté.

— Et il rentre ensuite en prison?

— Oui.

— Mais qui le paye?

— Généralement, c'est l'intendant qui a requis son office. Quelquefois, si le condamné a des parents riches, ils corrompent le bourreau pour qu'il ne renouvelle pas tous les trois coups la mèche de cuir bouilli de son fouet.

L'hôtelier fut interrompu dans son intéressante narration par un nouveau tumulte.

La jeune femme regardait avidement la porte de la prison qui venait de s'ouvrir.

Et sur le seuil de cette porte, entre deux soldats, apparaissait le bourreau, son terrible fouet à la main.

XIII

Ce criminel, à qui était dévolu l'office de bourreau, avait un type étrange.

C'était un homme de quarante ans, sec, maigre, aux traits anguleux, mais dont la charpente osseuse annonçait la constitution vigoureuse et presque herculéenne.

Non point que la force soit nécessaire pour bien appliquer le knout.

Il est des bourreaux qui frappent à tour de bras; ils sont moins à craindre que d'autres.

Donner le knout est une véritable affaire d'adresse.

Ce knout est un fouet semblable à celui des postillons qui conduisent à l'allemande.

Le manche est très-court, la lanière est très-longue, et se termine par une mèche de cuir bouilli qui, séché ensuite dans le four, devient dur et tranchant comme la lame d'un rasoir.

Cette mèche se ramollit bien vite, et le bourreau la change tous les trois ou quatre coups.

Le bourreau habile trace du premier coup une croix sur le dos du patient.

Il a la permission de frapper sur les reins, sur le côté droit, sur les épaules, mais non sur le côté gauche. Un coup frappé à la hauteur du cœur pourrait amener la mort.

Celui que la femme blonde contemplait en ce moment était donc un homme d'environ quarante ans.

A le voir sur le seuil de la prison, immobile, les narines dilatées, aspirant l'air à pleins poumons, promenant comme émerveillé un regard d'envie sur la foule, on devinait bien vite que le supplice lui était indifférent, que ce qui excitait en lui cette joie sauvage qui brillait dans ses yeux, c'était cette heure de soleil et de liberté dont il allait jouir.

Il n'avait pas même regardé le patient.

Ce dernier promenait sur la foule un regard investigateur. On eût dit qu'il cherchait un visage ami au milieu de toutes ces figures avides d'émotions qui venaient se repaître de son supplice.

Tout à coup, son visage pâle se colora légèrement, ses yeux brillèrent.

Une femme fendait la foule, et comme elle murmurait à chacun une parole caressante et pleine de prière, on s'écartait pour la laisser passer.

Elle arriva ainsi jusqu'aux soldats qui faisaient la haie autour du poteau.

Les soldats la repoussèrent d'abord : mais elle les supplia tant et tant, qu'ils la laissèrent parvenir jusqu'au condamné.

C'était une belle jeune fille de vingt ans tout au plus, aux yeux noirs, à la chevelure épaisse et bouclée, d'un châtain clair.

Elle se redressa sur la pointe des pieds, et de ses lèvres effleura le front du condamné.

— Je t'aime, dit-elle, et n'aurai d'autre époux que toi.

Le visage du malheureux parut alors transfiguré, et il regarda d'un air de défi non le bourreau, mais Nicolas Arsoff, l'intendant cruel qui était entré dans le cercle formé par les soldats.

— Pourquoi laissez-vous approcher cette femme? dit l'intendant d'un ton brutal.

Puis il alla au bourreau et lui remit une pièce de deux roubles dans la main.

Le bourreau salua, et, son fouet à la main, fit deux pas vers le condamné.

Mais en route il rencontra la jeune fille qui, elle aussi, et sans que l'intendant eût le temps de s'en apercevoir, lui glissa quelque chose dans la main.

Puis elle s'éloigna, adressant un dernier regard au condamné, regard de consolation et d'amour s'il en fut! — et elle se perdit dans la foule.

L'intendant dit quelques mots à l'un des officiers de police et s'éloigna.

L'officier fit un signe.

Alors le bourreau s'approcha tout à fait du condamné et lui dit tout bas :

— Crie bien haut ! mais je ne frapperai pas très-fort.

La terrible lanière fendit l'air...

En ce moment, la foule fit silence et on eût entendu le vol d'un ramier passant au-dessus d'elle.

La lanière siffla, se tordit en l'air, décrivit un cercle et retomba sur les épaules du condamné où elle décrivit un sillon bleuâtre.

Le jeune homme poussa un cri.

Puis la lanière se leva de nouveau pour retomber, et un second cri, puis un troisième se firent entendre.

Le supplice commençait.

Au sixième coup, le sang jaillit des épaules déchiquetées du malheureux; mais il ne cria plus, et le bourreau ne s'arrêta point pour renouveler la mèche de son fouet.

Cependant il avait encore cinquante-quatre coups à donner.

L'intendant avait gagné l'auberge, marchant la tête haute, en homme qui sent son importance et se sait redouté.

Il était monté au balcon, et s'y était accoudé pour mieux voir le supplice de sa victime.

Et ce spectacle avait pour lui un tel attrait, qu'il ne fit pas même attention à la jeune femme et à son mari qui s'étaient, comme lui, accoudés au balcon.

Dans la foire, on racontait tout bas l'histoire du condamné.

C'était un des paysans du comte Potenieff.

Il s'appelait Alexis.

La jeune fille que nous avons vue fendre la foule pour arriver jusqu'à lui était sa fiancée.

Tous deux devaient se marier, lorsque la barbarie de l'intendant était survenue.

Quel était son crime?

L'intendant, qui avait droit de haute et basse justice sur les serfs du comte, son maître, l'intendant s'était épris d'amour pour la jeune fille qui avait nom Catherine, et il avait osé le lui dire. Catherine l'avait repoussé avec indignation.

Alors, l'intendant avait fait le serment de se venger.

Et sous le prétexte le plus futile, il avait battu de sa propre main Alexis, le fiancé de Catherine.

Alexis avait osé menacer l'intendant de se plaindre au comte Potenieff.

L'intendant l'avait condamné à soixante coups de knout pour rébellion.

Donc, Nicolas Arsoff assistait à l'exécution en véritable amateur, continuant à fumer avec calme.

Tout à coup il se retourna et vit la femme du négociant allemand.

Celle-ci attachait sur lui un regard étrange, et l'intendant tressaillit sous le poids de ce regard, et un trouble subit se répandit dans tout son être.

Cependant l'exécution continuait.

Le bourreau avait tenu parole à Catherine; il n'avait pas renouvelé la mèche de son fouet. Il frappait même avec une certaine modération. Mais le knout n'en poursuivait pas moins son œuvre meurtrière, et les épaules du malheureux Alexis étaient devenues une véritable plaie béante, au moment où le soixantième coup les atteignit.

Le pauvre paysan avait étouffé ses cris le plus possible, mais souvent la douleur venait triompher de la force morale.

Quand le bourreau cessa de frapper, Alexis s'évanouit. On s'empressa de le délier et de le débarrasser de ses entraves, et il tomba mourant dans les bras de Catherine.

La foule les entourait, muette.

Aucun murmure ne s'élevait contre le véritable bourreau, c'est-à-dire contre cet intendant, cause de la peine, qui avait ordonné le supplice.

Mais l'intendant ne songeait déjà plus à sa victime et se souciait peu de l'opinion de la foule.

L'intendant regardait la jeune femme, et son trouble augmentait.

Enfin, il s'approcha de l'hôtelier, et lui dit tout bas :

— Qu'est-ce que ces étrangers?

— Des Allemands.

— Où vont-ils?

— A la foire de Moscou.

Nicolas Arsoff, depuis vingt ans qu'il vivait au milieu d'une population courbée sous sa volonté sans appel, abrutie par le knout, était tellement habitué à ce que rien ne lui résistât, qu'il dit fort simplement à l'hôtelier les paroles suivantes :

— Fais-moi préparer à déjeuner, et dis à ces étrangers que je leur fais l'honneur de les inviter à ma table.

L'hôtelier s'inclina, mais il était quelque peu embarrassé en s'approchant de la jeune femme, et il tourna et retourna plusieurs fois son bonnet dans ses mains avant d'oser lui transmettre les paroles de l'intendant.

Enfin, l'audacieuse invitation de Nicolas Arsoff sortit de ses lèvres.

Mais il était fort peu rassuré et s'attendait à un refus; car, après tout, ces étrangers n'étaient ni les sujets du czar, ni les vassaux du comte Potenieff, et

par conséquent ils n'avaient rien à craindre de Nicolas Arsoff.

Aussi fut-il véritablement stupéfait lorsqu'elle lui répondit :

— C'est un grand honneur que nous fait Nicolas Arsoff. Dites-lui que nous sommes heureux et fiers d'accepter.

L'hôtelier rapporta la réponse à Nicolas Arsoff.

L'intendant était radieux.

Alors la jeune femme s'approcha de lui à son tour et lui dit en langue russe :

— Excellence, nous acceptons, mon mari et moi, d'autant plus volontiers votre invitation, que votre protection ne nous sera pas inutile.

— Ah ! fit Nicolas se rengorgeant.

— Nous nous rendons à Moscou pour des achats importants, et nous sommes porteurs d'une somme considérable.

— Vraiment ? fit Nicolas, dont l'instinct de rapine s'éveilla.

— On nous a dit que les routes n'étaient pas sûres.

— C'est vrai.

— Et peut-être que vous pourrez nous faire accompagner. Il est bien entendu, ajouta la jeune femme, que mon mari reconnaîtrait largement un pareil service.

— Pauvres gens ! murmura l'hôtelier qui avait entendu ces dernières paroles; les grandes routes sont plus sûres pour vous que la maison de ce bandit !

XIV

Plus de six heures après, l'intendant Nicolas Arsoff et ses convives étaient encore à table.

La jeune femme risit, coquetait et se prêtait d'assez bonne grâce aux galanteries du Tstar.

L'Allemand fumait, enveloppé dans un nuage de fumée, et ne paraissait pas se soucier beaucoup de sa femme.

Quant à Nicolas Arsoff, il était ivre, et son ivresse était communicative.

— Belle dame, disait-il à la jolie Allemande, la foire de Moscou n'ouvre pas encore, et vous avez bien le temps d'arriver dans la grande ville. Vous ne me refuserez pas de venir passer une huitaine de jours dana mon château.

Il disait « mon château », comme si le comte Poteniеff n'eût pas existé.

La jeune femme répondait :

— Si mon mari le veut, je ne demande pas mieux.

L'Allemand tournait la tête, regardait Arsoff d'un air abruti et répondait :

— Ya, meinherr.

Nicolas Arsoff était de plus en plus ivre.

Néanmoins, il frappa bruyamment du poing sur la table, et l'hôtelier s'empressa d'accourir.

— Holà ! dit-il, qu'on prépare les chevaux ! qu'on porte dans la téléga les bagages de ces voyageurs ! Nous allons partir !

Puis il demanda encore à boire, et l'Allemand s'empressa de lui verser un grand verre de kirsch.

Arsoff l'avala d'un trait, se leva en chancelant, voulut prendre la taille de la jeune femme, fit un faux pas et roula sous la table.

Alors l'Allemand et sa compagne échangèrent un regard et un sourire.

Bientôt après, en proie à l'ivresse la plus absorbante, Nicolas Arsoff ronflait comme l'orgue d'une cathédrale.

L'Allemand le poussa du pied sous la table, et, cette fois, murmura en excellent français :

— Tu peux dormir tout à ton aise, triple brute !

L'intendant, quand il était arrivé à Studianka, portait en bandoulière un sac de cuir qui paraissait contenir son argent et ses papiers.

En se mettant à table, il avait ouvert le sac et parcouru négligemment une lettre revêtue de plusieurs timbres et qui paraissait venir de Moscou.

Quand l'Allemand l'entendit ronfler, il dit à sa compagne :

— Vite, voyons la lettre !

La jeune femme s'empara du sac qui était accroché à une chaise, l'ouvrit et en tira la lettre en question.

L'Allemand la prit, courut à la signature et dit :

— C'est bien du comte Poteniеff.

Et il lut.

Le comte mandait ceci à son intendant :

« Nicolas Arsoff,

« Tu recevras d'ici à peu de jours une jeune fille française, l'institutrice de ma fille Olga, que je renvoie en France. Madame Poupatine, une vieille gouvernante, l'accompagne jusqu'au château. Tu renverras madame Poupatine à Moscou, avec le traîneau qui les aura amenées toutes deux, et tu conduiras la jeune fille en Allemagne, où tu tâcheras de la confier à quelque famille qui aille en France.

« Que Dieu te garde !

« POTENIEFF. »

L'Allemand passa la lettre à la jeune femme, qui dit :

— C'est bien cela, nous avions calculé juste.

— Oui, mais le vicomte est pareillement en route pour le château du comte Poteniеff, dit l'Allemand, et il doit être arrivé. Fouille dans le sac.

Parmi d'autres papiers, la jeune femme démêla une lettre revêtue de timbres polonais.

Elle la prit, et comme cette lettre était écrite en russe, elle en fit la traduction.

« Cher seigneur Nicolas Arsoff,

« Il y a longtemps que nous nous sommes vus, mais vous ne pouvez m'avoir complétement oublié.

« C'est votre vieil ami Hermann, de Varsovie, qui vous écrit pour vous annoncer qu'à quarante-huit heures de distance il suit la présente lettre, et qu'il arrivera chez vous en compagnie d'un gentilhomme français, le vicomte de Morlux.

« Le vicomte se rend en Russie pour des affaires de famille et d'intérêt. Il sait votre hospitalité magnifique, et désire faire votre connaissance.

« Je dois vous dire que le vicomte est un gentilhomme vraiment fort riche et des plus généreux. Vous n'aurez pas à vous repentir de l'avoir reçu.

« HERMANN. »



La supplice du knout.

— Quelle date porte la lettre, Hermann? demanda l'Allemand.

— La date du 24.

— C'est aujourd'hui le 30, n'est-ce pas?

— Oui.

— Et le timbre du dernier bureau de poste, quel est-il?

— Celui de Studianka.

— A quelle date?

— A la date du 29.

— L'Allemand respira.

— Le vicomte n'est donc pas arrivé encore? dit-il.

Et en ce moment l'hôtelier rentra dans la salle, et, voyant Nicolas Arsoff étendu sous la table, il se mit à rire.

— Ne vous étonnez pas de cela, dit-il. Jamais le seigneur Arsoff n'est venu à Studianka sans s'y mettre en pareil état. Nous y sommes habitués, ses gens et moi.

— Ah! fit l'Allemand.

— Quand les chevaux sont prêts, reprit l'hôtelier, on le porte dans la téléga, et, bien qu'il soit ivre-mort, on se met en route.

— Eh bien! demanda la jeune femme, les chevaux sont-ils prêts?

— Oui, madame.

— Appelez les gens, alors, et faites-le placer dans le traîneau. Nous l'envelopperons de sa pelisse. Est-ce loin, le château où nous allons?

Malgré la terreur que Nicolas Arsoff inspirait, l'hôtelier eut le courage de son opinion.

— Comment! dit-il, vous l'accompagnez?

— Sans doute, puisqu'il nous a invités à l'aller visiter.

— Mais, madame... balbutia l'hôtelier, ne lui avez-vous pas dit... que... vous aviez... des valeurs considérables sur vous?

— Oui.

L'hôtelier se gratta l'oreille, tourna et retourna son bonnet dans ses mains, et dit après un moment d'hésitation :

— A votre place, je n'irais pas chez cet homme.

Mais alors l'Allemand, toujours enveloppé dans les nuages de sa pipe, eut un de ces sourires qui dénotent la sécurité la plus complète.

— Nous ne craignons absolument rien, dit-il.

L'hôtelier n'hésita plus.

Nicolas Arsoff, ivre-mort, fut transporté dans la téléga et couché en travers sur la banquette du fond.

Le mougick qui conduisait l'attelage ne parut nullement étonné de voir son maître en cet état.

En outre, comme le bruit s'était répandu dans l'auberge que le farouche intendant trouvait la jeune étrangère de son goût et lui avait proposé de l'emmener dans les terres du comte Potenieff, le mougick ne témoigna aucune surprise de voir cette dernière et celui qu'on supposait son mari monter dans le traîneau.

Cependant, l'hôtelier crut devoir donner à l'Allemand un dernier conseil.

— Prenez garde... et Dieu vous garde! dit-il.

Pour toute réponse, l'Allemand entr'ouvrit un moment sa pelisse, et l'hôtelier put voir les crosses luisantes de deux pistolets et le manche d'un poignard.

Le mougick siffla, et la téléga partit avec la rapidité de l'éclair, son cheval de brancard trottant, les deux autres chevaux de palonnier galopant, selon la mode russe.

L'Allemand s'était assis sur le siége à côté du mougick.

— Où est le prochain relais de poste? lui demanda-t-il après une heure de marche.

A Péterhoff, répondit le mougick, qui indiqua le village allongé sur la rive droite de la Bérésina. Quand nous serons à Péterhoff, nous prendrons à droite, traverserons un marais gelé et entrerons dans les bois. C'est là que commencent les terres du comte Potenieff.

Comme l'avait dit le mougick, on changea de chevaux à Péterhoff.

Là, l'attention de l'Allemand et de sa compagne fut attirée par les traces toutes fraîches d'un traîneau.

Il entra dans la maison du relais et questionna le maître de poste.

Celui-ci lui répondit :

— C'est un Français qui a passé hier au soir. Le froid était vif, et je l'ai engagé à coucher à Peterhoff, mais il a voulu continuer sa route.

— Mais, dit l'Allemand, le sillon du traîneau ne date pas d'hier soir, mais bien de ce matin.

— Attendez... je vais vous expliquer... Ce gentilhomme est donc parti; en route, de l'autre côté des bois, il a été attaqué par les loups.

— Ah! fit l'Allemand, qui paraissait s'intéresser beaucoup au récit du maître de poste.

— Il est allé, poursuivit ce dernier, jusqu'à l'auberge du Sava, et il y a passé la nuit. Ce matin, il est repassé par ici, parce que, a-t-il dit, il ne voulait pas s'exposer de nouveau, en se rendant chez le comte Potenieff par la voie la plus courte, à être attaqué de nouveau par les loups.

— Ils sont donc bien féroces? demanda l'Allemand avec flegme.

— Ils ont mangé un cosaque la nuit dernière, et ils allaient dévorer une jeune fille, une Française.

L'Allemand tressaillit à ces mots.

— Quand le gentilhomme est arrivé à son secours, ajouta l'hôtelier, et il l'a sauvée... mais elle est comme folle!... elle a passé par ici avec le Français.

— Ah! dit l'Allemand, qui ne put réprimer une légère émotion.

L'hôtelier, trouvant un auditeur complaisant, raconta alors dans tous ses détails l'histoire de Madeleine, qu'il tenait de M. de Morlux, lequel avait repassé par Peterhoff il y avait une heure, et se rendait, emmenant la jeune fille, au château du comte Potenieff.

L'Allemand remonta alors dans la téléga.

Nicolas Arsoff ronflait de plus belle sous un monceau de pelisses et de couvertures.

L'Allemand échangea quelques mots en français avec sa compagne; puis, reprenant sa place à côté du mougick, il se mit à caresser nonchalamment le pommeau d'un de ses pistolets, et lui dit :

— Le traîneau qui nous précède a une heure d'avance, mais il faut absolument le rejoindre.

— C'est difficile, répondit le mougick.

— Dix roubles pour toi si tu le rejoins.

— Et si je ne le puis...

— Alors, dit l'Allemand sans se départir de son flegme, je te casserai la tête.

Et il arma son pistolet... et le mougick épouvanté cingla ses trois chevaux d'un vigoureux coup de fouet.

XV

— En vérité, maître, vous avez eu la main aussi malheureuse que le cœur bien placé, disait, le matin de ce jour-là, l'ancien valet de chambre Hermann à M. le vicomte Karle de Morlux.

Ils étaient en traîneau et retournaient sur Péterhoff.

Mais ils emmenaient Madeleine.

Madeleine, l'œil brillant de folie, s'était assise à l'arrière de la téléga, promenant autour d'elle un regard égaré; on devinait qu'elle n'avait plus conscience de ce qui s'était passé.

Le vicomte et son ancien serviteur parlèrent allemand.

— Ah! tu trouves que j'ai eu la main malheureuse? fit M. de Morlux en ricanant.

— Dame! vous alliez en Russie, pourquoi?

— Pour me défaire de la petite, pardine!

— Eh bien! les loups se fussent chargés de la besogne sans vous.

— C'est assez vrai ce que tu dis là; mais aurais-je jamais eu la preuve de sa mort?

— C'est juste.

— Tandis que maintenant que je l'ai sous la main, je verrai.

Ces quelques mots échangés entre le maître et le serviteur prouvent surabondamment ce qui s'était passé à l'auberge du Sava.

Madeleine, revenue à elle, avait remercié son sauveur avec d'autant plus d'effusion que M. de Morlux lui avait adressé la parole en français.

Ensuite, le gentilhomme avait les cheveux blancs et savait imprimer à sa physionomie un air vénérable.

Madeleine avait vu en lui un protecteur.

Le mougick Pierre n'était point mort encore.

La vieille hôtesse du Sava le soignait avec une sol-

licitude maternelle, tant les mauvais instincts sont sympathiques aux mauvais instincts.

Elle avait versé dans sa blessure un baume mystérieux dont elle disait merveille, et penchée sur le grabat du grenier dans lequel on avait transporté le blessé, elle lui disait :

— Va, tu guériras! et quand tu seras guéri, nous verrons...

La dame au chien continuait à se lamenter sur le corps du roquet, et ne s'inquiétait pas plus de Madeleine que si la jeune fille n'eût pas existé.

Cette dernière avait raconté son histoire à M. de Morlux impassible.

M. de Morlux lui avait répondu :

— Je me rends précisément au château du comte Potenieff, et je vous y conduirai, si vous le voulez.

Madeleine avait accepté.

Elle était donc montée sur la téléga du vicomte, sans que la vieille dame songeât à la retenir.

Elle avait hâte de fuir cette horrible auberge du Sava.

Où allait-elle? peu lui importait.

Les cheveux blancs de M. de Morlux lui inspiraient une confiance aveugle.

Mais la raison de Madeleine avait été si fortement ébranlée depuis quelques heures, que le calme qu'elle venait de retrouver devait être de courte durée.

Une fois en route, elle fut frappée d'une sorte de prostration morale et physique, qui amena dans son esprit un trouble et un dérangement graduels.

Elle parla d'Yvan, puis du mougick, puis des loups.

La téléga repassa à l'endroit même où les féroces carnassiers avaient dévoré le cosaque.

Le bonnet du malheureux était tout ce qui restait de lui.

Madeleine aperçut cette dépouille, et la folie la reprit.

Ce fut alors que M. de Morlux et Hermann se mirent à causer en langue allemande.

Mais ils auraient pu s'exprimer en français devant Madeleine : elle ne les eût ni entendus ni compris.

— Enfin, disait Hermann, l'essentiel est que nous la tenions : Nicolas Arsoff nous aidera bien à la faire disparaître.

M. de Morlux regarda Madeleine.

— Elle est belle! bien belle... murmura-t-il enfin.

— Ma foi! monsieur le vicomte, dit Hermann avec un mauvais sourire, je n'ai pas de conseil à vous donner, mais....

— Parle donc, fit le vicomte.

— Qu'est-ce que vous voulez? continua Hermann, conserver la fortune de la baronne Miller?

— Naturellement.

— Deux personnes seules pouvaient vous la disputer : les filles de la baronne.

— Elles seules, dit M. de Morlux.

— L'une est morte...

— Oh! bien morte, répondit M. de Morlux.

— Reste celle-ci.

Et Hermann regardait Madeleine, qui avait toujours les yeux fixés sur cette plaine de neige que le traîneau traversait.

— Eh bien? fit M. de Morlux.

— Pourquoi ne l'épousez-vous pas? ajouta Hermann.

Le vicomte tressaillit.

— Et qui te dit que je n'y ai point déjà songé? répondit M. de Morlux tout rêveur.

A partir de ce moment, le vicomte ne desserra plus les dents jusqu'à Péterhoff où il changea de chevaux, raconta la scène des loups et le danger auquel il avait soustrait la jeune fille, puis se remit en route pour le château du comte Potenieff.

. . . .

C'était donc une heure après environ que l'Allemand, sa femme et l'intendant Nicolas Arsoff, ce dernier ivre-mort, étaient arrivés au relais de poste de Péterhoff.

Le mougick, stimulé par la promesse de six roubles, et plus encore peut-être par la menace de se voir brûler la cervelle, s'était mis à fouetter ses chevaux.

Le traîneau ne courait plus, il volait.

L'Allemand sauta du siége dans l'intérieur de la téléga, et dit à la jeune femme :

— Il faut pourtant secouer cet ivrogne!

Et il prit Nicolas Arsoff par le bras et lui cria :

— Hô! Excellence!

L'ivrogne ouvrit un œil, le referma et fit entendre une sorte de grognement.

— Aux grands maux les grands remèdes, dit alors l'Allemand.

Il ouvrit son sac de voyage et en retira un petit flacon qu'il déboucha et passa sous les narines du dormeur.

Soudain Nicolas Arsoff s'éveilla et bondit sur ses pieds; puis, se frottant les yeux, il regarda ses deux compagnons de voyage.

La jeune femme lui sourit. L'Allemand reprit sa figure honnête et niaise.

Le flacon que venait de respirer Nicolas Arsoff contenait de l'ammoniaque, et son effet avait été instantané.

Nicolas n'était plus ivre.

— Vous le voyez, Excellence, dit la jeune femme, nous avons tenu votre invitation pour sérieuse

L'intendant leva sur elle un regard ardent de convoitise.

— Vous êtes adorable, dit-il.

Et il eut l'audace de lui prendre la main et de vouloir y mettre un baiser.

Mais en ce moment quelque chose de froid s'appuya sur sa tempe.

On eût dit un anneau fait avec de la glace.

C'était le pistolet de l'Allemand.

Nicolas était lâche comme tous ceux qui sont cruels. Il jeta un cri d'épouvante.

— Mon bonhomme, lui dit alors l'Allemand, aussi vrai que je suis ici, si vous vous permettez avec mademoiselle la moindre familiarité, je vous casse la tête.

Il y avait vingt ans que Nicolas Arsoff jouait le rôle de tyran dans ce pays-là; vingt ans qu'il n'avait vu autour de lui que des esclaves tremblants.

Et voici qu'un homme se dressait, et que l'œil de cet homme le forçait à courber le front.

Aussi ne put-il se défendre de cette question naïve :

— Qui êtes-vous donc?

— Je suis ton maître, dit l'Allemand.

— Mon maître?... Vous?

— Oui, un homme à qui tu obéiras...

Le costume que portait l'Allemand était cependant celui d'un bourgeois, et l'Allemand avait remis le pis-

tolet à sa ceinture. Nicolas essaya de payer d'audace.

— Je n'ai pourtant pas d'ordre à recevoir de vous, dit-il.

— Mais tu en as à recevoir de moi, dit tout à coup la jeune femme.

Nicolas tourna les yeux vers elle; elle lui parut transfigurée.

Ce n'était plus cette physionomie douce et mélancolique qui avait éveillé en lui une âpre convoitise.

C'était un visage hautain, dédaigneux, dominateur; et comme un lointain souvenir passa alors dans le cerveau de l'intendant.

— Je suis donc bien changée, ou ta mémoire est bien courte, esclave, dit-elle, que tu ne me reconnais pas!

— Vous... mais... madame... balbutia Nicolas Arsoff.

— Tu n'as pourtant pas toujours été au service du comte Potenieff? poursuivit-elle.

— C'est vrai.

— Et tu as eu un autre maître...

— Oui, dit-il encore, le baron Sherkoff.

Et comme il prononçait ce nom, il se souvint et s'écria :

— Vous, dit-il, vous, madame la baronne Sherkoff?

— Oui, esclave!

Il se mit à genoux et balbutia des mots d'excuse.

Mais elle reprit :

— Ecoute-moi bien, esclave, et apprête-toi à m'obéir.

— Je vous obéirai, balbutia-t-il.

— Un homme, un Français, est en route pour ton château.

— Vous savez cela? fit-il étonné.

— C'est le vicomte de Morlux, et il est accompagné d'un homme que tu connais.

— Oui, Hermann... de Varsovie.

— Tu attends aussi, poursuivit la jeune femme, une demoiselle française.

— Certainement; l'institutrice de mademoiselle Olga Potenieff.

— Eh bien! tous deux sont en route et nous précèdent. Sais-tu ce que veut le gentilhomme?

— Non.

— Il veut la mort ou le déshonneur de la pauvre jeune fille, et il a compté sur ton infamie.

Nicolas courba la tête.

— Eh bien, moi, je ne le veux pas, dit-elle, aussi vrai que je me suis appelée la baronne Sherkoff.

— Aussi vrai, ajouta l'Allemand, que je m'appelle *Rocambole!...*

XVI

Le château du comte Potenieff était une résidence au milieu des bois et des marais qui couvrent cette partie de l'empire moscovite qu'on appelle la Russie noire.

Cette résidence, car ce n'était pas un château dans l'acception occidentale du mot, était un vaste bâtiment carré à deux étages, défendu au nord et à l'est par un étang bordé d'ajoncs, au sud par une forêt impénétrable.

On n'y arrivait facilement que par une chaussée construite au milieu de l'étang, très-profond en de certains endroits, et glacé huit mois de l'année, mais non point d'une façon assez complète pour qu'on osât s'y aventurer en traîneau.

Le comte Potenieff, nous l'avons dit, préférait ses terres de la Russie méridionale et ne venait jamais à Lifrou, c'était le nom de ce domaine.

Aussi la maison se ressentait-elle de cet abandon du maître.

Nicolas Arsoff, homme paresseux, ivrogne et débauché, prisait peu le confortable intérieur : il vivait beaucoup dehors, toujours en route pour quelque ville voisine ou quelqu'un des villages qui dépendaient, terres et serfs, du domaine de Lifrou.

Les paysans qui lui étaient soumis étaient les plus malheureux de tous, à vingt lieues à la ronde, et Nicolas, presque toujours ivre, ne recouvrait son sang-froid et sa raison que lorsqu'il fallait faire payer les taxes et les redevances, ou fournir des soldats au gouvernement.

Alors, comme le choix des hommes dépendait de lui, malheur à celui dont il convoitait la fiancée; malheur à cet autre qui avait reçu le knout en murmurant.

Donc, le château de Lifrou était peu en état de recevoir de nobles hôtes.

M. de Morlux y était arrivé en même temps que les deux Allemands amenés par Nicolas Arsoff.

C'est-à-dire que le moujick de ce dernier avait fait merveille et atteint le traîneau du vicomte au moment où il s'engageait sur la chaussée de l'étang.

M. de Morlux avait à peine regardé Rocambole et Vanda.

Rocambole avait si merveilleusement l'art des déguisements, il se faisait si bien une tête, comme on dit au théâtre, et changeait si aisément de costume, de manières et d'accent, que rien en lui ne rappela au vicomte le major Avatar.

Quant à Vanda, M. de Morlux la voyait pour la première fois.

Or, quarante-huit heures après leur arrivée à Lifrou, voici quelle était la situation respective de ces divers personnages.

Rocambole, qui se faisait appeler Samuel Beeckmann, et se disait toujours négociant allemand, avait repris cette honnête et niaise figure qui avait séduit l'hôtelier de Studianka.

Il s'était donné comme grand chasseur, et Nicolas Arsoff lui avait donné pour guide un paysan qui le conduisait dans les forêts environnantes, d'où il revenait chaque soir avec une carnassière pleine.

Nicolas Arsoff paraissait faire à la prétendue Allemande une cour fort assidue.

Madeleine commençait à se remettre des terribles secousses morales qu'elle avait éprouvées.

Folle un moment, elle était bientôt revenue à la raison, grâce aux soins empressés dont elle avait été l'objet de la part de Vanda.

Celle-ci s'était établie sa garde-malade, car elle tenait le lit depuis son arrivée à Lifrou.

Elle veillait à ce que toute boisson, tout aliment destinés à la jeune fille, lui passassent par les mains.

C'était l'ordre exprès de Rocambole.



C'était Nicolas Arsoff, qui passait du sommeil bestial au sommeil du rêve. (Page 235.)

Cependant, comme on va le voir, cette précaution parut bien inutile à Vanda.

Le lendemain de ce jour où les deux traîneaux avaient lutté de vitesse sur la route de Péterhoff à Lifrou, l'honnête négociant sortit de sa chambre, son fusil sur l'épaule, et pénétra dans celle où Vanda était auprès de Madeleine.

Sur le seuil, il trouva Nicolas Arsoff.

Comme il était de bonne heure, l'intendant était à jeun et avait l'esprit libre.

— Esclave, lui dit Rocambole, fais bien attention à mes ordres.

— Oui, maître, balbutia l'intendant.

— Tu vas entrer avec moi dans la chambre de la jeune fille.

— Elle va mieux, dit Nicolas; elle a dormi cette nuit et elle ne parle plus de loups.

— C'est bien. Tu entreras donc avec moi et tu resteras auprès d'elle tout le temps que madame la baronne, avec qui j'ai à causer, sera absente.

L'intendant s'inclina.

— Tu veilleras, ajouta Rocambole, à ce que le Français n'entre pas.

— Oui, dit Nicolas.

Madeleine, en voyant entrer Rocambole, lui sourit et lui dit :

— Ah! monsieur, madame est bien bonne pour moi...

— Comment vous trouvez-vous, mademoiselle?

— Mieux, beaucoup mieux, répondit-elle tristement.

Rocambole fit un signe à Vanda, qui sortit.

Tous deux quittèrent l'habitation et s'engagèrent sur la chaussée de l'étang.

Imprimerie ... et Comp., rue du Bac, 10.

— Les murs peuvent avoir des oreilles, dit Rocambole, et il faut jouer serré.

Vanda eut un sourire.

— Mon ami, dit-elle, je crois que M. de Morlux n'est pas aussi à craindre que vous le pensez.

— Plaît-il ? fit Rocambole.

— Il aime Madeleine.

Rocambole fit un pas en arrière.

— Oh ! si cela était, fit-il.

— Eh bien ?

— L'heure du châtiment de cet homme serait proche.

— Je ne comprends pas, dit Vanda. En quoi cet amour serait-il un châtiment ?

— Femme, dit Rocambole, tu as bien souffert, cependant, et tu devrais deviner que si l'amour s'empare du cœur de ce misérable, il y fera de tels ravages que nous n'aurons pas besoin de le frapper nous-mêmes.

— Vous avez peut-être raison, dit Vanda pensive.

— Mais quoi donc te fait croire ce que tu viens de me dire ? reprit Rocambole.

— Une conversation que j'ai surprise.

— Entre qui ?

— Entre Morlux et cet Hermann, qui est son âme damnée.

— Quand ?

— Hier soir, auprès du poêle, — il était tard, — Nicolas Arsoff ronflait ivre-mort, appuyé sur la table, ses bras lui servant d'oreiller.

« Je m'étais retirée avec vous, et j'étais montée dans la chambre de Madeleine.

« La jeune fille dormait.

« Je descendis pour lui préparer la potion que, deux nuits de suite, je lui ai déjà fait prendre après son premier sommeil.

« Un bruit de voix m'attira vers la grande salle du rez-de-chaussée où nous avions soupé.

« Le poêle était rouge, mais la salle était plongée dans une demi-obscurité.

« Hermann et M. de Morlux causaient.

« Mes pas étaient si légers qu'ils ne m'entendirent pas entrer, et je me tins à une certaine distance sans éveiller leur attention.

« — Monsieur, disait Hermann, il faut pourtant vous décider à prendre un parti.

« M. de Morlux, dont le visage était éclairé par les reflets du poêle, leva sur son ancien valet de chambre un regard presque hébété.

« — Ah ! dit-il, c'est juste.

« — Je vous ai donné un mauvais conseil, monsieur, je le vois bien, reprit Hermann.

« — Que veux-tu dire?

« — Vous trouviez Madeleine belle...

« — Oh ! bien belle !... fit le vicomte avec extase.

« — Et je vous avais dit : Au lieu de la tuer, mieux vaut l'épouser. De cette façon, vous ne rendrez pas la fortune.

« — Oui, dit-il, c'est juste ce que tu dis là, mais...

« Et il soupira profondément et retomba dans une sorte de rêverie que Hermann respecta un moment.

« Je m'étais blottie dans l'angle le plus obscur de la salle et je suspendais mon haleine.

« Tout à coup le vicomte quitta son siége et se mit à se promener à grands pas autour du poêle.

« — Oui, oui, dit-il avec ironie, ce serait charmant, en vérité... une femme jeune et belle... on en parlerait quelque peu à Paris... et on m'envierait mon bonheur... mais ce bonheur ne durerait pas... Est-ce qu'une femme de vingt ans peut aimer un homme de cinquante... surtout quand il a de la neige sur la tête? Allons donc!

« — Vous seriez donc jaloux ? fit Hermann.

« — Comme un tigre. Et puis...

« Il s'arrêta indécis.

« — Et puis? fit encore le valet.

« — Est-ce qu'elle n'aime pas ce Russe, cet Yvan dont elle prononce le nom dans ses rêves délirants ?

« — Bah ! un homme en fait oublier un autre.

« — Non, non, dit M. de Morlux, ce serait folie... Et puis, qui sait? un jour ou l'autre, elle apprendrait que sa sœur Antoinette...

« Il eut un éclat de rire sardonique et ajouta :

« — Non, dit-il, ce n'est pas pour cela que je suis venu en Russie.

« — Alors, monsieur, reprit Hermann, il faut vous décider. Nicolas fera ce que nous voudrons...

« Mais, en ce moment, M. de Morlux se laissa retomber sur son siége avec accablement.

« Je ne me reconnais plus, balbutia-t-il. Le cœur me manque comme à une femme. »

— Est-ce là tout ce que tu as entendu? demanda Rocambole.

— Oui, je suis sortie doucement et je suis remontée auprès de Madeleine.

Rocambole était devenu pensif et murmurait :

— Non, ce n'est pas ici que je veux châtier cet homme. C'est à Paris. Ici, il faut nous borner à protéger Madeleine.

Et Rocambole s'éloigna, enjoignant à Vanda de retourner sur-le-champ auprès de la jeune fille.

XVII

Vanda, la veille au soir, avait quitté trop tôt cet angle obscur de la grande salle, où elle avait surpris la conversation de M. de Morlux et d'Hermann.

Elle avait cru tout savoir, et en remontant auprès de Madeleine, elle ne se doutait pas de ce qui allait arriver.

— Dites donc, maître, fit Hermann, que pensez-vous de ces deux Allemands qui sont ici ?

— Je pense, répondit le vicomte, que le mari est un niais et la femme une coquette que l'amour de cette brute qui dort là flatte énormément.

— Je ne suis pas de votre avis, moi.

— Pourquoi donc ?

— Et je crois que ces gens-là ne sont pas venus ici par hasard.

— Nicolas dit le contraire, pourtant. Il les a rencontrés à Studianka.

— Mais le mougick qui conduisait le traîneau de Nicolas, dans lequel se trouvaient ces deux étrangers, soutient une tout autre opinion.

— Et que prétend-il ?

— D'abord, qu'au relais de poste de Péterhoff, l'Allemand s'est enquis avec vivacité de notre passage, et a manifesté une assez grande émotion lorsqu'il a appris que nous avions une femme avec nous.

— Vraiment! fit M. de Morlux, qui fronça imperceptiblement le sourcil.

— Il paraît, continua Hermann, que lorsque le traîneau a quitté Peterhoff, l'intendant était ivre et dormait, absolument comme en ce moment-ci.

— Eh bien?

— L'Allemand est monté sur le siége, à côté du mougick, et lui a dit : « Il faut rejoindre le traîneau dont voici les traces. » C'était du nôtre dont il parlait.

— Bon! après?

— « Si tu le rejoins, tu auras dix roubles, a-t-il ajouté. » Sinon, je te brûle la cervelle. Et il lui appliqua un pistolet sur le front.

— Quel intérêt cet homme pouvait-il donc avoir à nous rejoindre? murmura M. de Morlux pensif.

— Attendez, reprit Hermann, ce n'est pas tout encore. Comme l'intendant dormait toujours, ils l'ont réveillé en lui passant un flacon sous le nez. L'autre s'est dressé sur ses pieds, tout à fait dégrisé. Le mougick n'a pas bien compris ce qui s'était passé alors. Seulement il a revu les pistolets dont l'Allemand l'avait menacé lui-même, puis il s'est aperçu que maître Nicolas Arsoff était devenu tout tremblant et se courbait sous le regard de ces deux étrangers.

— Et comment as-tu su tout cela? demanda M. de Morlux.

— D'une manière bien simple, répondit Hermann. Le mougick avait acheté de l'eau-de-vie de pomme de terre, et comme il a l'ivresse communicative et que je l'ai surpris buvant, il m'a dit :

« — C'est le seigneur allemand qui paye tout cela.

« L'Allemand lui avait, en effet, donné les dix roubles promis.

« Je l'ai questionné, il m'a répondu. »

Hermann fut interrompu par une espèce de grognement qui n'avait rien d'humain en apparence.

Cependant ce grognement partait d'une poitrine d'homme, comme purent s'en apercevoir M. de Morlux et son ancien valet de chambre.

C'était Nicolas Arsoff, qui passait du sommeil bestial à un autre sommeil, celui du rêve.

— Chut! fit M. de Morlux, écoutons...

Nicolas balbutiait des mots sans suite et s'agitait dans son grand fauteuil de cuir.

Un nom vint à ses lèvres.

— Vanda!

Puis de ce corps abruti, de cette bouche hébétée, de cette poitrine rendue sourde par l'usage immodéré des boissons fermentées, s'échappèrent successivement des expressions de colère et de supplication.

Nicolas parlait en russe, et M. de Morlux ne comprenait pas cette langue.

— Que dit-il? demanda le vicomte en se penchant vers Hermann.

Hermann traduisit.

— C'est vrai, disait Nicolas, vous êtes la femme de mon ancien maître, et je suis son esclave...

— Oh! oh! interrompit M. de Morlux, serait-ce de l'Allemand qu'il voudrait parler?

L'ivrogne continua son étrange monologue.

— Esclave!... pour elle je suis un esclave!... mais le baron est mort, il est mort ruiné... et je suis riche, moi... riche de tout ce que j'ai volé au comte Poteníeff. Et puis, on m'a affranchi... et je ne suis plus un serf... et si elle voulait m'aimer...

Le poêle rouge projetait ses reflets sur le visage tourmenté de l'intendant.

M. de Morlux le vit grimacer un horrible sourire.

Puis il continua, rêvant toujours.

— Et si je tuais cet homme qui l'accompagne!... cet homme qui me parle en maître... sous l'œil de qui je me sens frissonner... Comment s'appelle-t-il, cet homme?... Ah! ah! ah!

Nicolas se tut et rentra dans son sommeil léthargique.

— Il est évident, dit M. de Morlux, que c'est de l'étrangère qu'il veut parler.

— Et, dit Hermann, il y a du vrai dans cela.

— Comment?

— Je sais plus de choses encore que le mougick ne m'en a dit.

— Que sais-tu?

— Quand nous sommes en présence de Nicolas, il fait à cette femme une cour qui n'est rien moins que respectueuse.

— Eh bien?

— Mais quand il est seul avec elle, il lui parle avec une soumission et une servilité sans pareilles.

— Es-tu sûr de cela?

— Je les ai surpris hier, après le déjeuner, et je vous assure que Nicolas avait bien l'attitude d'un esclave devant cette femme.

— Mais... cet homme... qui l'accompagne... et passe ses journées à courir les bois... quel est-il?

— Monsieur le vicomte, dit Hermann, vous m'avez prouvé, en vous souvenant de moi, que vous faisiez quelque cas de ma perspicacité et de mes talents.

— Sans doute, dit le vicomte.

— J'ai voulu justifier votre opinion. J'ai observé, sans vous faire part de mes observations tout d'abord.

— Eh bien! qu'en résulte-t-il?

— Que ces gens-là, l'homme à la figure niaise, la femme qui, vis-à-vis de nous, a les manières d'une petite bourgeoise allemande, sont ici dans un but opposé au nôtre.

— En vérité!

— Vous venez pour y perdre Madeleine...

A ce nom, M. de Morlux tressaillit.

— Ils viennent pour la protéger, acheva Hermann; qui sait si ce ne sont pas des amis de M. Yvan Poteníeff, dont elle a été si brusquement séparée?

M. de Morlux ne répondit pas. Il se souvenait qu'on avait pareillement voulu sauver Antoinette.

Hermann reprit :

— Ensuite, vous croyez peut-être que les cheveux et la barbe de l'Allemand sont d'un blond naturel?

— Mais sans doute.

— Vous vous trompez encore, mon maître : les cheveux et la barbe sont postiches.

— En es-tu sûr? s'écria M. de Morlux.

Et involontairement il songea à cet homme dont Timoléon avait eu si grand'peur, et qu'il croyait voir à la fois dans le médecin mulâtre et le major russe Avatar.

L'ivrogne se trémoussa de nouveau dans son fauteuil.

— Écoutons encore, murmura Hermann.

En effet, Nicolas Arsoff entr'ouvrit les lèvres et murmura :

— Je ne suis plus, après tout, l'esclave du baron

Sherkoff... ou le vôtre... et vous êtes ici en mon pouvoir... car je suis puissant aujourd'hui, aussi puissant qu'un vrai boyard... Aucune femme ne me résiste... Je fais donner le fouet à quiconque discute mes volontés... Je suis Nicolas Arsoff le terrible, comme on m'appelle...

« Et s'il me plaisait de faire lier cet homme et de l'envoyer en Sibérie, je le pourrais...

« Cet homme qu'elle aime... cet homme qui m'appelle esclave... Oh! si je n'avais pas peur!... »

Le visage de Nicolas Arsoff exprimait en effet une terreur superstitieuse.

Il se tut un moment, étreint par le sommeil de plomb qui l'accablait; mais le rêve reprit son empire.

— Il me fait trembler rien qu'en me regardant, cet homme, continua Nicolas Arsoff. Il m'appelle esclave, et je souris. S'il avait un fouet, je tendrais l'épaule. C'est pour lui obéir que je trompe les deux Français.

— Voilà un renseignement précieux à recueillir, murmura M. de Morlux.

— Voyez-vous, fit Hermann; m'étais-je trompé?

Le dormeur continua.

— Mais comment se nomme-t-il donc, cet homme que la baronne Sherkoff appelle maître?

— Autre renseignement, se dit le vicomte.

Et il se pencha sur Nicolas Arsoff pour mieux saisir au passage les paroles qui sortiraient de ses lèvres.

— Un drôle de nom pourtant, murmura le dormeur, un nom comme je n'en ai jamais entendu... Ah! ah!

Il fit un soubresaut dans son fauteuil, et dit encore :

— Je me souviens!

Hermann regarda son ancien maître. M. de Morlux était pâle et ses cheveux blancs semblaient se hérisser.

— Oui, oui, dit Nicolas, je me souviens... C'est bien cela!... Il s'appelle Rocambole.

Soudain M. de Morlux fit un pas en arrière, étouffant un cri d'étonnement et presque de terreur.

— Rocambole! répéta-t-il, Rocambole! Mais c'est donc un démon, cet homme?...

Et, comme Timoléon quinze jours auparavant, M. de Morlux eut peur.

XVIII

En Russie, le service de la poste aux chevaux est mieux organisé que celui de la poste aux lettres.

Les neiges, qui n'interrompent que rarement le premier, sont quelquefois un sérieux obstacle au second.

Le château de Lifrou n'avait pas de service postal régulier avec Studianka.

Seulement, quand une lettre arrivait dans le bureau de cette petite ville ou dans celui de Péterhoff, à l'adresse de maître Nicolas Arsoff ou de quelqu'un de ses paysans, le directeur envoyait un mougick dans un traîneau, et le mougick apportait le message.

Or, en quittant Paris, M. de Morlux avait recommandé à ses gens de lui expédier ses lettres à Varsovie, poste restante.

Arrivé à Varsovie, il avait, sur le conseil de son valet de chambre Hermann, recommandé qu'on lui adressât tout ce qui arriverait pour lui au château de Lifrou, district de Studianka, en Russie.

Après sa conversation avec Hermann et les révélations que l'ivrogne Arsoff avait faites dans son sommeil, on le devine, le vicomte avait passé une assez mauvaise nuit.

Il était couché sous le même toit que Rocambole, et Rocambole n'était pas homme à être venu si loin pour faire un simple voyage d'agrément.

Jusqu'au jour, M. de Morlux avait médité, la main sur ses pistolets qu'il avait glissés sous son traversin.

Mais le jour était venu avec un gai rayon de soleil, et M. de Morlux, le visage collé aux vitres de sa fenêtre, avait attendu avec impatience le moment où il apercevrait son ennemi.

L'Allemand, c'est-à-dire Rocambole, était resté, comme nous l'avons déjà dit, chez Madeleine, auprès de laquelle Vanda avait passé la nuit.

Puis il était sorti avec Vanda et l'avait emmenée sur la chaussée de l'étang, pour causer plus librement en plein air.

M. de Morlux l'avait donc vu partir, son fusil sur l'épaule, et il s'était dit :

— Je vais avoir quelques heures devant moi pour réfléchir.

Or, tandis que Rocambole et Vanda s'éloignaient, un traîneau entra bruyamment dans la cour de Lifrou.

C'était la poste, c'est-à-dire un mougick qui arrivait porteur de deux lettres.

L'une était réexpédiée du bureau de Varsovie au château de Lifrou, à l'adresse de M. le vicomte Karle de Morlux.

L'autre était pour Nicolas Arsoff.

Un valet se chargea d'apporter la sienne à M. de Morlux.

Ce dernier, avant de briser le cachet, se prit à examiner les différents timbres qui couvraient l'enveloppe.

La lettre paraissait partir de Liverpool, avoir été expédiée à Paris d'abord, puis en Allemagne.

Elle avait une dizaine de jours de date.

M. de Morlux reconnut l'écriture de la suscription. C'était celle de Timoléon.

— Ah! pensa-t-il, le drôle réclame sans doute ses cinquante mille francs.

Et il ouvrit la lettre sans trop de précipitation, croyant en deviner le contenu.

La lettre commençait ainsi :

« Monsieur le vicomte,

« Il est probable que nous ne nous reverrons jamais, car je m'embarque dans une heure pour l'Amérique.

« Un de nos anciens agents, honnête, par extraordinaire, s'est présenté chez vous, a été renvoyé chez le baron votre frère, s touché les cinquante mille francs convenus entre nous, et me les a expédiés.

« Cette somme, et quelques économies que j'emporte, va me permettre de vivre dans le nouveau monde, à l'abri des persécutions de Rocambole.

« Car nous avons été battus, monsieur le vicomte n'en doutez pas. »

A ces derniers mots, M. de Morlux laissa échapper une exclamation de surprise.

Puis il continua à lire.



PIERRE LE MOUJICK

« Je ne suis pas sûr de ce que j'avance, mais la conviction remplace la preuve, et je suis convaincu.

« J'ai assisté à l'enterrement d'Antoinette, je l'ai vue inanimée et froide dans sa bière, mais je crois cependant qu'elle n'est pas morte. »

L'émotion qu'éprouva alors M. de Morlux fut si forte que la lettre lui échappa des mains.

Cependant il se remit et poursuivit sa lecture.

« Durant les deux jours qui ont suivi le drame de Saint-Lazare, j'ai été l'esclave de Rocambole. La vie de ma fille en dépendait.

« J'ai dû faire réclamer, par son ordre, le corps d'Antoinette et acheter un terrain pour elle.

« Ce n'est que dans la nuit qui a suivi les funérailles que ma fille m'a été rendue.

« Mais je ne pouvais vous prévenir avant d'avoir quitté la France, comme vous allez voir.

« Ce gueux de Rocambole, pour se débarrasser à tout jamais de moi, a provoqué une descente de police dans mon domicile de la rue des Prêtres, et on y a trouvé votre portefeuille vide.

« C'est donc moi qui suis le voleur.

« Je vais donc me mettre à l'abri à l'étranger.

« Mais, avant de partir, je me venge de Rocambole en vous mettant sur vos gardes.

« Antoinette, plongée en léthargie, a été ensevelie toute vivante. Elle a dû être déterrée quelques heures plus tard; j'en suis certain.

« Quant à votre neveu Agénor, il est à Paris, en relations avec Rocambole.

« Enfin, le jour où nous avons fait cerner la maison du Chemin-des-Dames, nous avons été joués comme des enfants. Rocambole s'est échappé par un tunnel creusé sous la chaussée de la rue et aboutissant au cimetière Montmartre.

« Un dernier mot, monsieur le vicomte.

« Rocambole a pour complice et pour compagne une aventurière du nom de Vanda, autrefois baronne de Sherkoff. Cette femme, excessivement dangereuse, née à Vilna, a été longtemps l'objet des recherches de la police russe, qui la soupçonne d'avoir entretenu des relations avec l'insurrection polonaise.

« Peut-être pourrez-vous vous en débarrasser en vous adressant à l'ambassade moscovite.

« Tous les renseignements que je vous donne là, et dont vous ferez certainement votre profit, valent bien, j'ose le croire, les cinquante mille francs que j'ai touchés et que je n'ai pas gagnés, puisque Antoinette n'est pas morte.

« Sur ce, monsieur le vicomte, j'ai l'honneur de me dire votre très-obéissant

« TIMOLÉON. »

M. de Morlux demeura un moment comme foudroyé par cette lettre.

Mais c'était un homme de haute et sauvage énergie que le vicomte Karle, et il redressa bientôt la tête.

— Eh bien, murmura-t-il, à nous deux, Rocambole!

. . . .

La lettre reçue par Nicolas-Arsoff était de nature bien différente.

C'était le gouverneur militaire de Studianka qui écrivait au digne intendant et disait :

« Nicolas Arsoff,

« Il vous est enjoint d'envoyer sous trois jours le contingent d'hommes fournis annuellement par les propriétaires à l'armée.

« Votre contingent, à vous, est de trois hommes.

« Vous aurez soin que ces trois hommes arrivent à Studianka sous bonne escorte.

« Je vous salue,

« P...,

« *Gouverneur militaire.* »

Nicolas Arsoff était parfaitement dégrisé quand il avait reçu cette lettre.

On la lui avait apportée dans la chambre de Madeleine.

Mais, comme un quart d'heure après, Vanda revint, l'intendant recouvra sa liberté, sortit et descendit se chauffer au poêle de la grande salle.

M. de Morlux, redevenu calme, impassible, s'y trouvait et fumait un cigare.

— Vous avez l'air soucieux, mon maître, dit-il à Nicolas.

— Il y a de quoi, répondit Nicolas avec humeur.

— Que vous arrive-t-il donc?

C'est le gouvernement qui me demande trois soldats.

— Ah!

— Je compte bien me débarrasser en sa faveur de ce drôle nommé Alexis que j'ai fait fouetter, il y a deux jours. Ensuite, je trouverai peut-être quelque ivrogne qui, tous comptes faits, est une charge pour nous et qu'il vaut mieux donner au czar. Mais il me faut un troisième soldat...

M. de Morlux tressaillit.

— Voulez-vous un bon conseil? dit-il.

— Oui, fit Nicolas.

— Aimez-vous toujours cette jeune Allemande?

Nicolas pâlit.

— Pourquoi me demandez-vous cela? fit-il avec une émotion subite.

— Parce que, dit froidement M. de Morlux, ce serait une belle occasion de vous débarrasser de son mari.

— Oh! fit Nicolas dont la figure bestiale prit une soudaine expression de férocité.

Et tous deux se regardèrent alors comme deux démons prêts à signer un pacte infâme et terrible.

XIX

Il y eut, après les paroles de M. de Morlux, un moment de silence entre Nicolas Arsoff et lui.

L'intendant dit enfin :

— Mon cher monsieur, vous voulez me tenter ?...

Il n'était point dépourvu d'une certaine astuce, cet ivrogne, et il se défiait.

— Je ne cherche à tenter que ceux qui sont susceptibles de céder à la tentation, répondit froidement M. de Morlux. Tu rêves un peu haut, mon maître, ajouta-t-il d'un ton moqueur.

— Que voulez-vous dire? fit Nicolas.

— Je veux dire que, lorsque tu dors, ton cœur monte facilement jusqu'à tes lèvres, et qu'il t'échappe bien des révélations dans ton sommeil.

Nicolas devint inquiet.

— J'ai donc rêvé devant vous? dit-il.

— Oui.

— Et j'ai dit?... fit-il avec anxiété.

— Que tu aimais la femme blonde.

Nicolas eut un gros rire.

— Ce n'est pas un mystère, murmura-t-il.

— Pardon, c'en est un, car tu l'aimes et la crains, car tu lui obéis comme un esclave.

— Vous savez cela?

— Tu la crains, poursuivit M. de Morlux, parce que c'est la femme de ton ancien maître, qu'elle appartient à l'aristocratie russe... et que tu redoutes sa colère.

— Taisez-vous! taisez-vous! murmura Nicolas avec terreur.

— Tu la crains encore, parce que tu redoutes l'homme qui l'accompagne.

— C'est vrai, fit naïvement l'intendant; il me fait peur...

— Raison de plus pour le faire enrôler dans l'armée du czar.

Mais le calme de M. de Morlux ne rassurait point l'intendant Nicolas Arsoff.

— Les commissaires envoyés par le gouvernement, dit-il, ne s'y tromperont pas...

— Tu crois?

— Et jamais, continua l'intendant, ils ne voudront prendre pour un paysan de mon domaine cet étranger qui leur dira son nom...

— Tu te trompes.

— Pourquoi?

— Parce que, au lieu de dire son nom, cet homme a intérêt de le cacher.

— Ah!

— Et il préférera encore être enrôlé comme soldat que laisser constater son identité.

— Est-ce bien vrai cela? fit Nicolas Arsoff avec une certaine défiance.

— C'est vrai.

M. de Morlux s'avançait beaucoup peut-être en parlant ainsi, car il était évident que Rocambole ne s'était pas mis en route sans papiers bien en règle, sous un nom quelconque.

Mais l'essentiel pour lui était d'entraîner Nicolas et de lui faire partager ses vues. Aussi, lui dit-il encore :

— Il te paraît étonnant que cet homme, qui accompagne une femme de la haute aristocratie russe, ait quelque chose à craindre.

— Dame! fit naïvement Nicolas Arsoff.

— Tiens! lis... c'est une lettre de France que j'ai reçue ce matin.

En Russie, le noble d'une certaine éducation ne parle que le français. Par suite, son intendant doit savoir lire et écrire cette langue.

Sous ce rapport, Nicolas ne laissait rien à désirer.

M. de Morlux suivait, sous ses yeux, le passage de la lettre de Timoléon relatif à Vanda.

Timoléon, on s'en souvient, prétendait dans cette lettre que Vanda était accusée de relations avec l'insurrection polonaise.

Or, Nicolas Arsoff savait ce que pouvait peser, à un moment donné, une pareille accusation.

— S'il en est ainsi, dit-il avec un éclair de joie féroce dans ses petits yeux méchants, elle est à moi !...

— Si tu te débarrasses de l'autre, ricana M. de Morlux.

— Puisque vous dites qu'il aimera mieux se laisser massacrer que de dire qui il est.

— Sans doute, mais...

L'attitude de M. de Morlux indiquait une certaine hésitation.

— Eh bien ? fit l'intendant.

— Tu aimes Vanda ? reprit le vicomte.

La physionomie bête et stupide de Nicolas exprima une convoitise ardente et bestiale.

— Oh ! fit-il.

— Eh bien, moi, j'aime la jeune fille malade.

— A votre aise, dit Nicolas avec un rire ignoble.

— Si tu me sers, je te servirai, poursuivit M. de Morlux.

— C'est dit, répliqua l'intendant.

— Ensuite, reprit M. de Morlux, il ne faut pas t'imaginer que tu t'empareras sans danger d'un gaillard comme cet homme.

La terreur que Rocambole avait su inspirer à Nicolas reprit ce dernier.

— J'ai des pistolets, dit-il.

— Et il se défendra comme un lion, ajouta M. de Morlux. Sans compter que s'il soupçonnait une seconde le projet que nous avons, il le déjouerait avec autant de facilité qu'un enfant détruit un château de cartes en soufflant dessus.

Nicolas devint pensif.

— Je sais bien un moyen, dit-il, de le paralyser complétement, au moins pendant quelques heures.

— Quel moyen ? demanda M. de Morlux avec curiosité.

— Ecoutez, dit Nicolas. Quand nous voulons nous rendre maîtres d'un paysan révolté, et que nous prévoyons une vigoureuse résistance de sa part, nous mettons tout en œuvre pour glisser dans sa maison une personne qui le trahisse.

— Je ne comprends pas bien, fit M. de Morlux.

— Cette personne, poursuivit Nicolas, mêle alors aux aliments de cet homme une drogue que certainement vous connaissez, et qu'on appelle de l'**opium**.

M. de Morlux sourit.

— Avec un homme comme Rocambole, dit-il, j'ai peur que ce ne soit un jeu d'enfant.

— L'opium maîtrise tout le monde, répondit Nicolas; il jette l'homme dans une sorte de stupeur et d'abrutissement qui, selon la dose absorbée, dure plusieurs jours.

— Oui, oui, dit M. de Morlux, je sais cela. Mais le difficile est de lui faire avaler de l'opium. Il n'est pas homme à boire et à manger sans se défier.

— Pour boire et manger, vous avez raison, dit Nicolas; mais fumer.

M. de Morlux tressaillit.

— Vous savez que chaque soir, après dîner, il ouvre son sac de voyage et en tire une demi-douzaine de cigares.

— Oui. Et il les fume.

— Pas tous, quelquefois... Voyez !

Il y avait sur une table, dans la grande salle du poêle, une coupe en jade blanc que Nicolas désigna à M. de Morlux.

Dans cette coupe étaient encore deux de ces cigares sans pareils, quoi qu'on en dise, que la régie française vend sous le nom de londrès, et qui sont à tous les autres produits de la Havane ce qu'est le vin de Bordeaux à tous les vins d'Espagne ou de Sicile.

— Attendez-moi, dit Nicolas, vous allez voir...

L'intendant sortit de la salle et monta dans ce qu'il appelait son cabinet.

Une vaste pièce encombrée de sacs de grains, de fusils, de poires à poudre, d'instruments de pêche et de jardinage, et de quelques meubles boiteux parmi lesquels figurait une sorte de bahut dans lequel l'intendant serrait ses papiers et son argent.

Il ouvrit un des tiroirs de ce meuble et y prit un morceau d'opium de la grosseur d'une tête d'épingle, qu'il se mit à pétrir dans ses doigts et allonger comme une aiguille. Puis il rejoignit M. de Morlux.

Celui-ci ferma la porte alors et se tint tout auprès, de façon à pouvoir prévenir l'intendant en temps utile, si Vanda venait à descendre.

— Voyez-vous, dit Nicolas en prenant un des cigares dans la coupe de jade, si j'introduisais cela dans le bout du cigare qui doit brûler, à la troisième bouffée on s'en apercevrait incontestablement.

En même temps, il prit une épingle et souleva délicatement une des feuilles du cigare.

— C'est par le bout opposé qu'il faut introduire le narcotique, reprit-il; de telle façon que la fumée s'en imprègne en passant, mais que cependant il ne brûle point. L'ivresse qui se communique ainsi est dix fois plus terrible que celle qu'on obtiendrait en fumant tranquillement un morceau d'opium dans une pipe.

— Ah ! fit M. Morlux étonné.

— C'est l'histoire d'un verre d'absinthe, qui, étendu d'eau, grise bien davantage, ajouta Nicolas Arsoff.

Cette observation arracha un sourire à M. de Morlux.

— Voilà un ivrogne, pensa-t-il, qui est cependant d'une certaine force sur la théorie des boissons.

Nicolas Arsoff avait si bien allongé le morceau d'opium, qu'il n'avait plus que l'épaisseur d'un fil; et il le glissa sous la première feuille du cigare avec une si merveilleuse adresse que l'œil le plus exercé, examinant ensuite le cigare, n'aurait pu constater aucune altération dans sa forme et dans sa pureté.

— S'il fume celui-là, dit alors l'intendant, nous pourrons sans danger l'envoyer au gouverneur militaire de Studianka.

XX

Nous avons laissé Rocambole causant avec Vanda sur la chaussée de l'etang et lui disant ces derniers mots :

— Non, il ne faut pas que cet homme soit puni ici. C'est à Paris que je lui réserve le juste châtiment de ses crimes.

Vanda s'en allait à petits pas vers le château, tandis que Rocambole s'éloignait.

Tout à coup celui-ci s'arrêta et se retourna.

Vanda s'était arrêtée aussi.

Ils n'étaient guère qu'à cent pas l'un de l'autre, et Rocambole lui fit un signe.

Vanda comprit qu'il avait encore quelque chose à lui dire.

Elle revint donc sur ses pas

Rocambole s'assit sur un tronc d'arbre, posa son fusil auprès de lui et dit à la jeune femme :

— Cela t'étonne, n'est-ce pas, dit-il, que lorsqu'il me serait si facile de me débarrasser de M. de Morlux d'un coup de carabine ou d'un coup de poignard, je ne le fasse point ?

— En effet.

— Si je le tuais, pourtant, qui nous rendrait la fortune de Madeleine et d'Antoinette ?

— C'est juste; mais alors, dit Vanda, que sommes-nous venus faire ici ?

— Nous sommes venus sauver Madeleine.

La belle Russe regarda Rocambole d'un air interrogateur.

— Mon ami, dit-elle, il est une chose que je ne comprends pas très-bien.

— Parle.

— Comment arracherons-nous Madeleine à cet homme sans le frapper ?

— Ecoute... Penses-tu que la jeune fille puisse supporter un nouveau voyage dès demain ?

— Elle est bien faible, répondit Vanda, mais il y a en elle une telle énergie que j'ose croire qu'elle nous suivrait si elle pensait être exposée à de nouveaux dangers.

— Jusqu'à ce jour, reprit Rocambole, elle ne sait pas qui nous sommes ?

— Non, elle croit que le hasard seul nous a amenés ici.

— Eh bien ! il est temps de parler.

— Mais nous croira-t-elle ?

— Oui, en lui parlant de Milon et en lui montrant la lettre d'Antoinette, sa sœur.

— Quand ?

— Aujourd'hui même, car il faut lui annoncer que nous partons dans la nuit.

— C'est bien, dit Vanda; mais j'ai encore une objection à faire.

— Laquelle ?

— Chaque soir, cette brute de Nicolas Arsoff est ivre.

— Je le sais.

— Et, une fois ivre, c'est un être dont il ne faut rien espérer. Or, M. de Morlux ne doit dormir que d'un œil...

— Toutes mes précautions sont prises.

— Ah !

— Crois-tu donc, fit Rocambole avec un sourire, que je m'en vais le matin, depuis deux jours, pour ne rentrer que le soir à la seule fin de tuer des martres zibelines et de me faire une pelisse de renard bleu ?

— Je ne le pense pas, murmura Vanda avec un sourire.

— Tu te souviens du paysan fouetté à Studianka ?

— Oui. Est-ce que tu l'as revu ?

— J'avais besoin d'un homme qui exécrât Nicolas Arsoff et n'eût pas de plus ardent désir que celui de fuir les domaines du comte Potenieff; je l'ai trouvé en lui.

— Quel rôle jouera-t-il donc ?

— Avec l'or que je lui ai donné, il s'est procuré un traîneau et des chevaux. Cette nuit, un peu après que tout le monde sera couché au château, il se trouvera avec sa femme, car il a épousé Catherine hier devant le pope du village; il se trouvera, dis-je, au bout de cette clairière et nous attendra.

— Mais comment sortirons-nous du château ? car, ajouta Vanda, tu le sais, on lâche chaque soir dans la cour deux grands molosses qui feraient, si l'on tentait de sortir, un bruit d'enfer.

— J'ai prévu cela. Aussi, n'est-ce point par la cour que nous sortirons.

— Par où donc ?

— Par la fenêtre de Madeleine, qui donne sur la façade opposée à la cour, et par conséquent aux croisées de M. de Morlux.

— Maître, dit Vanda avec admiration, tu prévois tout.

— Allons, ajouta Rocambole, rentre au château et fais-toi reconnaître de Madeleine, et soyons prêts à partir cette nuit.

Et il quitta Vanda, son fusil sur l'épaule en sifflotant un air de chasse.

Au delà de l'étang, se trouvait une bande de forêt de quelques centaines de mètres de profondeur.

Au delà de la forêt, une plaine au milieu de laquelle se dressait un des villages faisant partie du domaine du comte Potenieff.

Ce fut vers cette misérable agglomération de cahutes que se dirigea Rocambole.

La maison d'Alexis était la première du village.

Le paysan et sa jeune femme étaient sur le seuil de la porte.

A la vue de Rocambole, leur visage mélancolique exprima la joie la plus complète.

On devinait que cet homme étrange avait déjà exercé sur eux ce mystérieux pouvoir de fascination dont il était doué.

Il leur avait donné de l'or, à eux misérables; il leur avait parlé de liberté, à eux qui étaient esclaves !

Enfin, il leur avait promis de les protéger contre Nicolas Arsoff, dont ils redoutaient la vengeance, et il avait tenu parole sur ce dernier point, car depuis trois jours le farouche intendant paraissait les avoir oubliés, et ils avaient pu se marier la veille sans rencontrer d'obstacles.

— Ah ! lui dit Catherine, la belle et hardie paysanne qui avait osé braver l'amour du tyran, nous avons passé une horrible nuit, seigneur.

— Et pourquoi, mes enfants ? demanda Rocambole en entrant dans la hutte et après avoir posé son fusil dans un coin, en venant s'asseoir auprès du poêle.

— Moi, dit Alexis, je n'avais pas peur, car j'étais résolu à tuer le misérable, s'il s'était présenté.

— Vous avez eu tort, Catherine, dit Rocambole, de douter de moi. L'heure de la liberté approche.

— Je suis prêt à partir, dit Alexis.

— Tu as le traîneau ?

— Et les chevaux, Excellence. Quand partons-nous ?

— Cette nuit.



Le paysan et sa jeune femme étaient sur le seuil de la porte. (Page 240.)

— Et vous nous emmènerez en France? demanda Catherine avec joie.

— Oui, mon enfant.

Catherine et Alexis se mirent à genoux devant Rocambole et lui baisèrent les mains.

Puis il leur donna ses dernières instructions.

Tous deux devaient être avec le traîneau derrière le château, à minuit.

Contre l'usage russe, les chevaux n'auraient pas de clochettes.

Enfin Rocambole glissa dans sa carnassière une longue corde à nœuds d'une extrême solidité, qui devait permettre aux trois fugitifs de descendre par la fenêtre de Madeleine.

Puis il sortit.

— Il fera une belle nuit pour notre voyage, dit Alexis en le reconduisant vers la porte de la chaumière.

Et il montrait le ciel du doigt.

Quelques nuages blancs montaient à l'horizon et obscurcissaient les rayons du soleil.

— Tenez, ajouta le paysan, la nuit sera noire; ce soir, il n'y aura ni lune ni étoile, et il ne fait pas assez froid pour que les loups nous tracassent.

Rocambole s'en alla, chassa comme de coutume et rentra à Lifrou un peu avant la nuit.

M. de Morlux, Hermann et Nicolas Arsoff se chauffaient auprès du poêle.

Le faux Allemand avait repris sa physionomie insignifiante et candide qui avait si bien abusé le vicomte.

Il échangea quelques mots avec ces trois personnes, parla de la foire de Moscou qui approchait et de son projet de quitter le château sous deux jours; puis il se mit à table, comme de coutume, avec l'intendant et Vanda, qui avait un moment quitté la jeune malade.

Le vicomte Karle de Morlux se montra d'une gaieté toute française.

Nicolas Arsoff but comme à l'ordinaire, et Rocam-

Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.

bole ne put soupçonner que sa boisson était abondamment coupée d'eau.

Enfin, le souper terminé, M. de Morlux tira un cigare de son étui et l'offrit au faux Allemand.

Mais celui-ci refusa.

— Excusez-moi, reprit-il, je préfère les cigares de France que j'ai apportés avec moi.

Et il s'approcha de la coupe de jade vert.

En ce moment, Vanda se glissa auprès de lui.

— Eh bien ? demanda Rocambole.

— Elle sait tout.

— Elle partira ?

— Quand nous voudrons.

— C'est bien.

— Est-ce toujours pour cette nuit ?

— Oui.

— Mais comment descendrons-nous par la fenêtre ?

— Au moyen d'une corde à nœuds qui est dans ma carnassière. Remonte de bonne heure, moi je reste ici le dernier. J'attends que Morlux soit couché et que l'intendant soit ivre.

En même temps, Rocambole mit la main dans la coupe, y prit un de ses cigares, le porta à ses lèvres, et l'alluma avec le papier enflammé que lui tendit Nicolas Arsoff.

XXI

Quelques heures auparavant, Vanda, obéissant aux ordres de Rocambole, était restée dans la chambre de Madeleine.

La jeune fille était plus calme; ses crises nerveuses avaient disparu, et les folles terreurs auxquelles elle avait été en proie s'étaient peu à peu dissipées.

Mais restait la douleur profonde, cette douleur qui veillait muette sur son âme blessée.

Madeleine aimait Yvan, et elle en était séparée pour toujours.

Pour elle, jusqu'à cette heure, Vanda n'était autre chose qu'une amie de hasard, une étrangère qui, émue de compassion, s'était intéressée à elle et lui avait prodigué ses soins.

Jusque-là, Madeleine ne lui avait parlé ni de sa sœur, ni de sa triste situation, et Vanda s'était tenue sur la réserve.

Aussi la jeune fille fut-elle stupéfaite lorsque Vanda, revenant s'asseoir à son chevet après avoir poussé le verrou de la porte, lui dit :

— Mademoiselle, savez-vous que j'ai fait six cents lieues exprès pour vous ?

— Pourquoi ? exclama la jeune fille.

— Oui, répéta Vanda, pour vous sauver.

— Me sauver ?

— D'un danger plus terrible que tous ceux que vous avez courus jusqu'à présent.

Madeleine regardait Vanda avec un étonnement qui allait grandissant.

— Mais qui donc êtes-vous ? lui dit-elle enfin ?

— Je suis une amie de votre sœur Antoinette, répondit Vanda.

Madeleine jeta un cri.

— Antoinette ! dit-elle, vous connaissez Antoinette ?

— C'est elle qui m'envoie.

Et Vanda entr'ouvrit son corsage et tira de son sein une lettre qu'elle tendit à Madeleine.

Celle-ci examina le pli d'un œil avide.

La suscription portait :

Pour ma sœur.

C'était bien l'écriture d'Antoinette.

Madeleine l'ouvrit précipitamment et lut :

« Ma bonne Madeleine,

« Cette lettre va à ta rencontre. Où te trouvera-t-elle ? Je ne sais. Mais écoute bien mes paroles. Ceux qui te la remettront sont nos meilleurs amis, et tu peux faire aveuglément tout ce qu'ils te demanderont.

« Écoute encore :

« J'ai retrouvé Milon. Tu sais ? notre bon vieux Milon.

« Je sais le nom de notre mère. Notre mère a laissé une grande fortune. Cette fortune nous a été volée, et les voleurs ont essayé de m'empoisonner, et ils veulent t'assassiner.

« Un homme, le vicomte de Morlux, a quitté Paris il y a quelques heures. Cet homme, c'est le meurtrier de notre mère : c'est celui qui a voulu m'empoisonner; c'est celui qui veut te tuer... »

La lettre échappa aux mains de Madeleine.

— Mon Dieu ! fais-je un rêve ?

— Non, vous ne rêvez pas, dit Vanda. C'est bien la réalité. Cet homme qui vous a sauvée des loups a juré votre mort.

— Ciel ! exclama la jeune fille dont le regard redevint tout à coup égaré.

— Mais nous sommes arrivés à temps pour vous sauver, nous, dit Vanda.

Madeleine la regarda encore.

— Que peut une femme contre un homme ? dit-elle.

— Vous oubliez *celui* qui est avec moi.

Et elle prononça ce mot avec un certain orgueil.

Mais, outre que Madeleine n'avait jamais entendu parler de Rocambole et ignorait la mystérieuse puissance de cet homme, le faux Allemand s'était fait une figure si niaise, il avait si bien, pour tromper la défiance de M. de Morlux, pris l'attitude d'un homme sans initiative et sans énergie, que Madeleine ne put s'empêcher de regarder Vanda d'un air de doute.

— Ah ! oui, dit-elle, votre mari.

Vanda se prit à rire.

— Vous ne le connaissez pas, dit-elle; vous ne pouvez le connaître.

— Ah !

— Mais vous le verrez bientôt à l'œuvre. Êtes-vous assez forte pour partir cette nuit ?

— Oh ! sur-le-champ, si vous voulez, murmura Madeleine, qui songeait à sa mère empoisonnée. Mais ce monstre nous laissera-t-il partir ?

— Toutes nos précautions sont prises, dit Vanda. Il a tout prévu, *lui*.

Et elle prononça ce dernier mot avec un accent qui disait toute sa foi dans le génie de Rocambole.

Et comme Madeleine ne paraissait point partager cette conviction :

— Cet homme, en qui vous ne croyez pas, dit-elle,

a sauvé votre sœur du déshonneur et de la mort; il a fait sortir Milon du bagne; il a arrêté dans sa course vertigineuse le couteau de la guillotine qui allait détacher une tête.

Et Vanda fit à Madeleine un tel portrait de Rocambole, que Madeleine eut foi à son tour.

— Ainsi donc, dit-elle, nous partirons?

— Cette nuit.

— Et où m'emmènerez-vous?

— En France.

Madeleine soupira, et le nom d'Yvan glissa sur ses lèvres.

— Je sais votre histoire, dit Vanda. Vous aimez Yvan Potenieff!

— Je l'aime à en mourir... et certainement j'en mourrai, répondit-elle avec un soupir navré.

— Non, dit Vanda, vous n'en mourrez pas, car vous épouserez Yvan.

Madeleine se dressa vivement sur son lit.

— Que dites-vous? dit-elle.

— Vous épouserez Yvan, — répéta Vanda avec cet accent de conviction profonde qui avait déjà frappé Madeleine, — parce qu'il le veut.

— Mais le père d'Yvan m'a chassée!

— Oui, dit Vanda, mais il a chassé la pauvre fille sans nom, sans fortune. Vous avez un nom, maintenant.

— C'est de l'or que veut le père d'Yvan.

— Votre sœur ne vous dit-elle pas que votre mère a laissé une grande fortune?

— Mais cette fortune a été volée!

— Oui, par M. de Morlux; mais il faudra bien qu'il vous la rende.

Et comme Vanda parlait ainsi, la sœur d'Antoinette l'écoutait avec une sorte d'extase, et elle lui parlait d'Yvan et lui racontait l'horrible comédie inventée par le comte Potenieff, et que Pierre le mougick lui avait révélée.

Ainsi, elle était toujours aimée, et Yvan résisterait, elle l'espérait du moins, aux obsessions de sa famille qui voulait lui faire épouser la riche héritière. Et elle aurait le temps, elle, Madeleine, de venir dire à Yvan:

« Je suis riche, moi aussi! »

La journée s'écoula au milieu de ces confidences. Le soir vint, et lorsque la cloche du souper se fit entendre, Vanda quitta Madeleine et descendit dans la grande salle où nous l'avons vue retrouver Rocambole, M. de Morlux et l'intendant Nicolas Arsoff.

On se souvient des quelques mots échangés entre elle et Rocambole, au moment où celui-ci allumait un cigare.

Vanda rejoignit Madeleine.

Mais, auparavant, elle s'arrêta dans l'immense vestibule où Rocambole avait accroché sa carnassière après un bois de cerf, et elle s'empara de l'échelle de corde.

Les prédictions du paysan Alexis s'étaient réalisées. La nuit était noire.

Vanda, après s'être enfermée avec Madeleine, avait fait lever celle-ci et l'avait habillée elle-même. Puis, toutes deux, le visage collé aux vitres de la fenêtre, elles avaient interrogé du regard cette vaste plaine de neige au milieu de laquelle devait bientôt apparaître le traîneau libérateur.

La soirée s'écoula.

Une grande horloge qui était au rez-de-chaussée du château sonna minuit.

C'était l'heure indiquée par Rocambole.

Tout à coup Madeleine poussa vivement le bras de Vanda.

— Voyez! dit-elle.

Et elle lui montrait un point lumineux qui venait de surgir dans le lointain.

C'était le fanal du traîneau conduit sans doute par Alexis et sa jeune femme Catherine.

Le point lumineux dévorait l'espace; il approchait et il vint bientôt s'arrêter derrière un bouquet d'arbres, à cent mètres des murs du château.

Rocambole ne remontait pas.

Vanda et Madeleine attendirent anxieuses, comme attendait le traîneau.

Une heure s'écoula.

Le château était devenu silencieux, et les pas des valets et des paysans qui composaient le nombreux domestique de Nicolas Arsoff s'étaient éteints.

Rocambole était toujours dans la grande salle du poêle.

Vanda entr'ouvrit la porte de la chambre.

Le corridor était plongé dans l'obscurité.

Elle prêta l'oreille... et n'entendit aucun bruit.

Alors, inquiète, elle se décida à descendre.

Le poêle ne projetait plus qu'une lueur incertaine autour de lui.

Cependant Vanda, qui s'était arrêtée sur le seuil de la grande salle, aperçut auprès du poêle un fauteuil.

Et, dans ce fauteuil, Rocambole endormi!...

Et l'heure de la fuite était venue, et Rocambole dormait.

Vanda eut froid au cœur et pressentit une terrible catastrophe.

XXII

Vanda s'approcha du fauteuil et appela tout bas Rocambole.

Mais Rocambole n'ouvrit pas les yeux.

Alors elle le secoua fortement et, cette fois, il s'éveilla. Mais il ne quitta point son fauteuil et se borna à murmurer :

— Est-ce qu'on ne va pas me laisser dormir?

— Mon ami, dit Vanda, tu rêves encore, éveille-toi...

— Va-t'en au diable! répondit-il.

Cependant il se leva, puis fit deux ou trois pas en chancelant.

— Bon, dit-il, Galilée avait raison. Ce n'est pas le soleil, c'est la terre qui tourne. Je la sens tourner sous mes pieds.

Et il se mit à rire d'un rire hébété, idiot.

— Miséricorde! murmura Vanda, il est ivre!...

Rocambole vint se rasseoir ou plutôt se laisser tomber dans le fauteuil.

Puis, regardant toujours Vanda de cet œil d'où toute intelligence paraissait désormais bannie :

— Qui es-tu donc, toi? fit-il, tu es belle, ce me semble... oh! bien belle... mais je ne t'ai jamais vue...

Vanda jeta un cri.

— Ah ! dit-elle, le malheureux ne me reconnaît pas.

Rocambole riait d'un rire stupide.

— Idiots ! idiots tous ces gens-là ! disait-il. Ne prétendent-ils pas que je suis Rocambole... Ah ! ah ! ah ! si vous voulez voir Rocambole, allez au bagne de Toulon... Il y est... C'est le forçat Cent dix-sept.

Vanda le saisit par le bras.

— Mais, malheureux ! s'écria-t-elle, tais-toi !... Veux-tu nous perdre ?

Rocambole continuait à rire.

Elle voulut l'entraîner hors de la salle, mais il la repoussa en disant :

— C'est toi qui as dit que j'étais Rocambole, misérable femme, va-t'en ! va-t'en !

Et sous l'empire de cette folie momentanée, il passa subitement de la gaieté à la colère et voulut frapper Vanda.

— Mon ami, disait celle-ci d'une voix suppliante, je t'en prie... reviens à toi...

Mais Rocambole continuait :

— Je vais vous dire mon histoire, moi, messeigneurs, si vous voulez la savoir... Je suis le major Avatar... J'ai passé à l'armée française, en Crimée, tandis que mon régiment demeurait fidèle à l'empereur et se faisait hacher sur les remparts de Sébastopol...

— Ciel ! murmura Vanda hors d'elle-même, comment faire taire ce fou ?...

Ce mot l'exaspéra. Il se leva de nouveau, trébuchant toujours et se jeta sur elle.

Puis il voulut la prendre à la gorge.

Mais soudain ses bras tendus retombèrent, et il recula en disant :

— Allons donc ! il ferait beau voir le major Avatar tuer une femme.

Et il retomba dans le fauteuil, pleurant comme un enfant.

— Mon Dieu ! murmurait Vanda, et le traîneau qui nous attend !... et Madeleine qui est prête !...

Les exclamations de colère de Rocambole avaient fait quelque bruit, et Vanda, consternée, entendait des pas dans l'escalier.

M. de Morlux, en costume de nuit, entra le premier, un flambeau à la main.

— Qu'est-ce que tout ce vacarme ? fit-il d'un air qu'il essaya de rendre étonné, mais qui ne trompa point Vanda.

Derrière le vicomte Karle apparurent successivement plusieurs serviteurs et l'ancien valet de chambre Hermann.

A la vue de tout ce monde, Rocambole essuya ses larmes et se leva pour la troisième fois.

Un moment, Vanda espéra que cette ivresse mystérieuse qui l'étreignait allait se dissiper.

Mais Rocambole se mit en fureur, et montrant sa compagne à M. de Morlux :

— Tenez, dit-il, vous voyez cette femme ?

— Mon ami... au nom du ciel !... murmurait Vanda.

— C'est elle qui m'a entraîné à ma perte, continua Rocambole, aussi vrai que je me nomme le major Avatar. C'est par amour pour elle que j'ai passé à l'ennemi... aussi vrai que je suis indigne de porter désormais un uniforme et des épaulettes !

Et le malheureux, dont l'hallucination prenait des proportions étranges, se dépouilla de sa polonaise et la jeta loin de lui.

Puis il arracha la fausse barbe qu'il portait et qui était si merveilleusement appliquée, qu'il avait fallu l'œil investigateur d'Hermann pour voir qu'elle était postiche.

M. de Morlux fronça le sourcil et Vanda pâlit.

Rocambole se débarrassa de tous ses vêtements, l'un après l'autre, jurant et vociférant.

Les spectateurs de cette scène étaient muets.

Vanda était au supplice.

Puis à l'accès de fureur succéda brusquement une sorte d'atonie, et le malheureux se coucha sur la table, tout de son long, en disant :

— On peut me fusiller... je suis prêt... je sais que j'ai mérité la mort.

— Il est fou ! dit M. de Morlux.

— Non, dit Vanda, qui terrassa le vicomte d'un regard, il est ivre !...

En ce moment, un nouveau personnage apparut, et à sa vue Vanda fit un pas en arrière.

C'était Nicolas Arsoff.

Contre son habitude, et pour la première fois peut-être depuis vingt ans, Nicolas n'était pas ivre à pareille heure.

Il avait l'œil calme et le visage tranquille.

Derrière lui se tenaient une demi-douzaine de gens portant des uniformes.

C'étaient des soldats envoyés par le gouverneur militaire de Studianka, pour faire payer le contingent d'hommes.

Il ne parut faire aucune attention à Vanda, pâle et frémissante, et, se tournant vers le sous-officier qui commandait les soldats :

— Tenez, dit-il, voilà l'homme dont je vous ai parlé.

Et il désignait Rocambole.

La fausse barbe était à terre.

Nicolas Arsoff continua tandis que Vanda paraissait frappée de stupeur.

— Cet homme est un serf né sur nos terres. Il s'appelle Grégoire Norloff, et il s'est échappé tout jeune pour aller vivre en Allemagne et faire tort à son seigneur de sa personne et de son travail, car il n'a jamais payé l'obrok (1).

— N'écoutez pas cet homme ! s'écria Vanda, il ment !...

Rocambole, dans un état complet de prostration, regardait les soldats, l'intendant et tous les gens qui l'entouraient, de ce rire stupide qu'ont les fous.

— Oui, infâme ! répéta Vanda qui marcha menaçante vers l'intendant, tu mens !

Nicolas haussa les épaules, et, s'adressant toujours au sous-officier :

— N'écoutez pas cette femme, c'est la complice de ce misérable.

Rocambole semblait paralysé, et un sourire idiot glissait maintenant sur ses lèvres.

— Il espère se sauver en jouant la folie, continua l'intendant.

Rocambole se retira, et dit aux soldats :

— Je comprends... vous venez me chercher... pour

(1) L'obrok est une redevance en argent que le paysan paye à son seigneur, lorsque ce dernier lui accorde la permission de quitter son village pour s'occuper d'une industrie quelconque.



La journée s'écoula au milieu de ces confidences. (Page 243.)

me fusiller... j'ai mérité mon sort... j'ai passé à l'ennemi... Marchons, je suis prêt!...

Et, à demi nu, il vint se placer au milieu d'eux.

— Mais, s'écria Vanda éperdue, ne voyez-vous pas qu'il est fou, ce malheureux?...

— Qui donc dit que je suis fou? répondit Rocambole. Ah! c'est cette femme. . C'est elle qui m'a perdu!... ne l'écoutez pas!...

Vanda eut un accès de fureur superbe. Elle leva la main sur Arsoff.

— Esclave! dit-elle, si tu ne déclares à l'instant la vérité, je te foule aux pieds comme un chien.

L'intendant pâlit et recula. Vanda était effrayante, et, sous sa frêle enveloppe, elle avait, comme on s'en souvient, une telle vigueur musculaire, dans son regard un tel éclair, que l'intendant se sentit dominé de nouveau.

— A genoux, esclave! à genoux! répéta-t-elle, et confesse la vérité. As-tu déjà oublié qui je suis?

L'accent d'autorité avec lequel elle parlait avait ému tout le monde et les soldats eux-mêmes.

Rocambole seul, en proie à la puissante ivresse de l'opium, continuait à rire et ne comprenait pas.

Il y eut un moment où, terrible comme une lionne déchaînée, Vanda tint tous ces hommes terrassés sous son œil de feu.

Mais M. de Morlux fut le premier à rompre la fascination.

Et, s'adressant au sous-officier :

— Monsieur, dit-il, vous êtes soldat et vous devez faire votre devoir. Savez-vous quelle est cette femme qui parle si haut?

— Je suis la baronne Sherkoff! dit Vanda avec hauteur.

— C'est bien cela, répondit M. de Morlux. La baronne Sherkoff est l'espionne de l'insurrection polonaise, et la police russe la recherche activement.

Vanda jeta un cri d'indignation et d'épouvante, et attacha sur Rocambole un regard désespéré.

Mais Rocambole riait comme un idiot; et, brisée, éperdue, Vanda s'affaissa sur elle-même en se tordant les mains.

— Je crois, ma belle dame, que cette fois vous êtes complétement battue, n'est-ce pas ?

Vanda ne répondit pas.

M. de Morlux fit un pas vers elle, et ajouta :

— Voulez-vous transiger ?

Elle leva sur lui un regard de mépris.

— Que voulez-vous ? fit-elle.

— Je vous offre votre liberté.

— A quelle condition ?

— A la condition que vous ne vous mêlerez plus de mes affaires.

Elle l'écrasa de son regard hautain; puis, reculant pas à pas, elle sortit de la salle lentement et comme si elle eût voulu protéger sa retraite.

Puis, une fois dans le corridor, elle s'élança en courant dans l'escalier et monta rapidement à la chambre de Madeleine.

En route, elle s'était emparée du fusil de chasse dont s'était servi Rocambole et qui se trouvait accroché auprès de la carnassière.

Mais M. de Morlux ne s'était point donné la peine de la poursuivre.

Nicolas avait accompagné le sous-officier, et n'avait voulu quitter les soldats que lorsqu'il avait vu les trois prisonniers entassés dans le traîneau et le traîneau sortir de la cour.

Vanda entra donc comme une tempête dans la chambre de Madeleine.

Madeleine, à demi morte de frayeur, avait entendu tout le vacarme qui s'était fait dans le château, et elle avait deviné que quelque nouveau malheur fondait sur elle.

Aussi, en voyant entrer Vanda, jeta-t-elle un cri :

— Sauvez-moi !

— Sauvons-nous plutôt, répondit Vanda, car nous sommes perdues toutes deux.

Elle tenait le fusil à la main, et ajouta :

— J'ai bien la mort de deux hommes là avant qu'on arrive jusqu'à nous... mais après...

Elle ferma la porte au verrou et entassa derrière tout ce qu'elle put trouver de meubles transportables, puis elle dit encore :

— M. de Morlux veut s'emparer de vous, morte ou vivante.

— Tuez-moi ! dit Madeleine.

— Non, je veux vous sauver. Ce misérable intendant s'est épris pour moi d'une passion féroce et bestiale.

— Mon Dieu !

— Et nous sommes en leur pouvoir... Il faut fuir...

— Mais *lui*... mais cet homme qui devait nous sauver...

— Perdu !... idiot !... ivre-fou !... répondit Vanda.

Tout en répondant vivement à ces questions de la jeune fille, Vanda avait ouvert la fenêtre, attaché la corde à nœuds à l'entablement.

Et, regardant Madeleine :

— Je ne sais pas où nous irons... Peut-être ne fuyons-nous d'ici que pour devenir la proie des loups ou mourir de froid et de faim... Mais cela vaut mieux encore que de tomber au pouvoir de ces bandits !...

Elle passa le fusil en bandoulière, puis, enlaçant Madeleine dans ses bras :

— Ne craignez rien, dit-elle, je suis forte !...

Elle monta résolûment sur l'entablement de la croisée, et, tandis qu'elle saisissait la corde à nœuds d'une main, elle passa son autre bras autour de la taille de Madeleine, répétant :

— Fuyons !...

XXIV

La nuit était noire.

On n'entendait maintenant d'autre bruit que les gémissements du vent sous lequel les arbres se courbaient en craquant.

Cependant, avant de descendre, Vanda hésita un moment.

Il lui avait semblé qu'au bas de la fenêtre, sur la neige, il y avait un point noir.

Mais comme cet objet était immobile, elle le prit pour un de ces arbres nains dont abonde la végétation russe.

— A la garde de Dieu ! murmura-t-elle.

Et elle commença à descendre.

Madeleine se tenait cramponnée à elle et avait passé ses deux bras autour de son cou.

Vanda descendit lentement, ne lâchant un des nœuds que lorsque ses genoux en tenaient un autre étroitement embrassé.

Mais tout à coup elle s'arrêta.

Elle s'arrêta la sueur au front, l'angoisse à la gorge.

— Madame... madame... murmura Madeleine, qu'y a-t-il ?

— Silence ! répondit Vanda.

Comme elle était déjà à moitié de la corde à nœuds, elle avait vu ce point noir, qui tout d'abord avait frappé son attention, s'agiter et prendre forme humaine.

Puis, à quelques pas de distance, une autre forme aussi noire qui se rapprochait de la première.

Et Vanda comprit que la retraite lui était coupée.

Alors, avec son indomptable énergie, la Russe, cessant de descendre, se mit à remonter.

Le poids de Madeleine était lourd, surtout quand la descente se changeait en ascension, mais Vanda avait des muscles d'acier.

Elle eut la force de remonter.

Et pendant cette périlleuse ascension; elle disait à Madeleine :

— Ne vous étonnez pas... ne criez pas... nous allions tomber en leur pouvoir.

Vanda devinait que M. de Morlux avait éventé son projet de fuite et placé des sentinelles sous sa croisée.

Elles atteignirent l'entablement de la croisée; Madeleine s'y cramponna, cessant d'étreindre Vanda, et elle remonta dans sa chambre.

Quant à Vanda, elle s'était assise, à bout de forces, sur l'entablement, l'œil fixé sur les deux points noirs qui avaient repris leur immobilité.

Une fois là, elle se prit à réfléchir.

Elle avait toujours en bandoulière le fusil de Rocambole, un fusil à deux coups, chargé de deux balles.

— Madame, lui dit Madeleine tout bas, pourquoi sommes-nous remontées... Ne voulez-vous donc plus fuir ?

— Regardez... ne voyez-vous pas deux hommes là-bas ?

— Oui, fit Madeleine frissonnante.

— Peut-être est-*il* l'un des deux ? reprit Vanda.

Et elle porta la crosse du fusil à son épaule.

— Que faites-vous? dit vivement Madeleine?

— Je tâche de vous débarrasser de votre ennemi, répondit froidement Vanda.

Madeleine sentit les pulsations de son cœur s'arrêter.

Elle entendit un bruit sec...

Le bruit des chiens du fusil que Vanda armait successivement.

Puis un éclair, puis une détonation, et, en même temps qu'elle, un cri de douleur.

En même temps, le point noir qui avait été *atteint* se roula sur la neige... et l'autre prit la fuite.

Un blasphème monta jusqu'à Vanda.

Un blasphème en langue russe.

— Je me suis trompée, pensa-t-elle. Morlux aurait crié en français.

Et elle suivit, l'œil sur le point de mire, l'autre forme noire qui s'éloignait en courant.

Le coup partit.

La forme noire tomba, se releva, tomba encore et se releva de plus belle.

— Trop loin! murmura Vanda.

Puis elle sauta dans la chambre et vint à Madeleine.

— Mon enfant, lui dit-elle, ces hommes qui étaient en bas nous sont une preuve que notre projet de fuite était connu.

« Il s'agit maintenant de nous défendre ici et de soutenir un siége jusqu'au jour.

« Qui sait? peut-être *son* ivresse, — elle faisait allusion à Rocambole, — s'est-elle dissipée, peut-être vient-il à notre secours... »

Des pas retentissaient maintenant dans les corridors en même temps que les cris d'agonie de l'homme blessé, sous la fenêtre.

— Mais, comment résisterons-nous? demanda Madeleine.

— Comme nous pourrons.

Et elle se replaça devant la porte.

— Nous n'avons plus d'armes, dit Madeleine.

En effet, Vanda ne s'était point emparée de la carnassière en prenant le fusil, et elle n'avait par conséquent pas de quoi le recharger.

Mais elle ouvrit son corsage et en retira un poignard.

— Voilà! dit-elle. On n'arrivera jusqu'à vous que lorsque ce poignard sera brisé et moi morte.

On frappait à la porte.

— Ouvrez! criait une voix au dehors.

Vanda reconnut la voix de M. de Morlux.

Une autre voix vociférait :

— Ah! on me tue mes paysans! Nous allons bien voir...

C'était la voix de Nicolas Arsoff.

Comme la porte résistait, on se mit à battre en brèche. Le verrou fut arraché de sa gâche, la porte céda; mais derrière la porte, on s'en souvient, Vanda avait entassé des meubles.

La porte était bien entr'ouverte, mais pas assez pour livrer passage au corps d'un homme.

La chambre était plongée dans l'obscurité.

Le corridor, au contraire, était éclairé, car Nicolas Arsoff tenait une lampe à la main.

Auprès de M. de Morlux étaient trois ou quatre valets, esclaves dociles de l'intendant.

Nicolas Arsoff se tenait prudemment à distance; il préférait que M. de Morlux entrât le premier.

Vanda s'était placée devant Madeleine, son poignard à la main, et derrière la porte qui allait finir par s'ouvrir toute grande.

Tandis que M. de Morlux et ses gens, qui se trouvaient dans le corridor, ne pouvaient voir ce qui se passait dans la chambre, Vanda, au contraire, grâce à la lanterne que tenait l'intendant, apercevait fort distinctement M. de Morlux.

Et Vanda était prête à fondre sur lui.

Enfin, un dernier effort des deux valets fut couronné de succès.

La pyramide de meubles entassés derrière la porte se renversa et la porte s'ouvrit toute grande.

M. de Morlux entra.

Soudain Vanda se ramassa sur elle-même comme un tigre, bondit et tomba comme la foudre sur M. de Morlux, le frappant de son poignard.

Mais, au même instant aussi, Vanda fut saisie par derrière par deux bras robustes, qui l'enlacèrent, l'étreignirent et la renversèrent sur le sol.

Ce n'était pas M. de Morlux, c'était Hermann.

Hermman, qui s'était servi de la corde à nœuds que Vanda avait eu l'imprudence de ne point retirer, et qui, tandis qu'on faisait le siége de la chambre par la porte, était entré par la fenêtre.

— Ce n'est pas une femme, c'est un démon, hurlait M. de Morlux, ivre de fureur.

Le poignard de Vanda l'avait atteint coup sur coup au bras et à l'épaule, et son sang coulait.

Mais Vanda était maintenant réduite à l'impuissance, et Hermann la tenait immobile sous son genou.

Alors Nicolas Arsoff se risqua à entrer.

Un de ses valets s'était emparé de Madeleine, ivre de terreur, et M. de Morlux aidait Hermann à garrotter Vanda avec la corde à nœuds.

Ce qui se passa alors fut horrible.

Vanda se débattait avec fureur, et M. de Morlux l'arrosait de son sang.

Nicolas, sa lanterne à la main, éclairait l'opération.

Madeleine essayait de s'arracher des bras des deux mougicks et poussait des cris affreux.

Enfin, les misérables l'emportèrent.

Vanda fut réduite à l'impuissance et repoussée dans un coin de la chambre comme une chose inerte.

M. de Morlux regarda Nicolas Arsoff.

— J'espère, dit-il, que lorsque je serai parti, tu me vengeras?

Et il prit Madeleine dans ses bras et l'emporta sur ses épaules, laissant l'intendant s'approcher de Vanda avec une joie féroce.

Madeleine avait jeté un cri suprême et fermé les yeux.

Il y avait dans la cour du château une téléga toute prête.

M. de Morlux y jeta Madeleine évanouie, la couvrit d'une fourrure, s'assit à côté d'elle, tandis qu'Hermann montait à côté du mougick.

Celui-ci siffla, fit claquer son fouet, les chevaux prirent le galop et la téléga sortit du château.

Madeleine était désormais au pouvoir de M. de Morlux.

Quant à Vanda, les pieds et les mains liés, couchée sur le dos, elle avait entendu les clochettes de la



Vanda s'était placée devant Madeleine, son poignard à la main. (Page 218.)

téléga qui s'éloignait, emportant Madeleine, et elle voyait s'approcher d'elle, l'écume de la rage à la bouche, cette bête fauve qui répondait au nom de Nicolas Arsoff.

Et pendant ce temps-là, les soldats emmenaient Rocambole frappé de folie.

Tout était perdu!...

XXV

Suivons maintenant M. de Morlux.

C'était trop d'émotion et de terreur pour Madeleine.

La jeune fille avait fermé les yeux et s'était évanouie.

Le froid de la nuit, au lieu de la ranimer, acheva de l'engourdir.

La téléga glissait sur la neige avec la rapidité d'une mouette effleurant les vagues de la mer.

Les chevaux, ferrés à glace, secouaient leurs clochettes, et le mougick, à qui M. de Morlux avait promis une forte récompense si on arrivait à Studianka avant le jour, ne cessait de les exciter de la voix et du fouet.

Au bout d'une heure de cette course insensée, Hermann, qui, on se le rappelle, s'était assis à côté du mougick, se retourna.

M. de Morlux avait attiré sur ses genoux la tête pâle de Madeleine, qui paraissait en proie déjà au sommeil de la mort.

Le fanal de la téléga était à double face, et il éclairait à la fois l'intérieur du traîneau et la route que l'on parcourait.

Hermann vit M. de Morlux contempler avec un sombre enthousiasme cette femme dont il avait juré la

 Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.

— Mais parle donc ! dit M. de Morlux avec une sorte d'angoisse.

— Tout à l'heure, dit Hermann.

Et il regarda Madeleine.

Madeleine gisait, toujours inanimée, au fond du traîneau, et M. de Morlux n'osait plus fixer les yeux sur sa belle tête décolorée.

Tout à coup encore, les étoiles, comme disait Hermann, s'enflammèrent dans la nuit, et des masses noires bondirent silencieuses aux deux côtés du traîneau : c'étaient les loups !

— Maître, dit alors Hermann, quand on a fait une faute, il faut la réparer à tout prix...

— Que veux-tu dire ? fit le vicomte frissonnant.

— Vous avez, il y a quelques jours, arraché Madeleine aux loups... il faut la leur rendre.

— Tais-toi, malheureux ! tais-toi ! murmura M. de Morlux.

— Dans une heure, il n'en restera pas trace, poursuivit Hermann, qui sauta à l'intérieur du traîneau pour saisir Madeleine à bras-le-corps.

— Arrête ! misérable ! fit M. de Morlux.

— Voulez-vous donc toujours l'épouser ? ricana Hermann. Elle vous hait... et vous méprise !...

— Oh !

— Allons, mon maître, dit le misérable, une lueur de raison...

Et il souleva Madeleine.

— Non, non, dit M. de Morlux d'une voix étranglée, cette mort serait horrible... je préfère la tuer avant.

Et il posa le canon de l'un de ses pistolets sur la tempe de Madeleine endormie.

XXVI

Déjà le doigt de M. de Morlux s'appuyait sur la détente. Le coup allait partir, et la balle brisant la tempe eût fait un cadavre de cette belle jeune fille qui avait à peine vingt ans.

Un miracle seul pouvait sauver Madeleine, et ce miracle, Dieu le fit...

Madeleine rouvrit les yeux.

Et M. de Morlux épouvanté laissa tomber l'arme meurtrière au fond du traîneau.

Ses cheveux venaient de se hérisser et un tremblement convulsif parcourait tout son corps.

Il est des gens qui reviennent à eux après un évanouissement plus ou moins long, avec le cerveau troublé, l'esprit chargé de vapeurs et qui ont peine à se souvenir...

Il en est d'autres qui lient instantanément le moment où ils ont fermé les yeux à celui où ils les rouvrent, et dont la mémoire revient nette et précise avec une foudroyante rapidité.

Madeleine était de ceux-là.

Elle vit M. de Morlux et elle le reconnut.

Elle se sentit emportée par la téléga, et elle comprit qu'on l'enlevait...

Et joignant les mains, elle s'écria :

— Monsieur, n'aurez-vous pas pitié de moi ?

Cette voix suppliante acheva de bouleverser M. de Morlux qui se prit à balbutier.

Hermann, sur le siége du mougick, murmurait avec colère :

— Voilà mon maître qui va faire des bêtises.

Madeleine continua avec une admirable présence d'esprit et une voix si caressante, que M. de Morlux en fut tout bouleversé.

— Je sais qui vous êtes, monsieur. Vous êtes le frère de notre mère... et vous voulez ma mort et celle de ma sœur.

M. de Morlux, sombre et farouche, ne répondit pas.

— Vous voulez notre mort, continua Madeleine, parce que vous avez peur d'être obligé de nous rendre notre fortune.

— Taisez-vous ! fit-il brusquement.

Mais elle poursuivit.

— Eh bien ! je vous jure que si vous avez pitié de moi et de nous, que si vous renoncez à vos infâmes projets, nous n'invoquerons jamais, ni ma sœur, ni moi, le souvenir de notre mère et le nom qu'elle nous a laissé. Nous continuerons à être de pauvres filles vivant de leur travail, obscurément, honnêtement.

M. de Morlux interrompit brusquement Madeleine.

— Voulez-vous m'épouser ? dit-il.

Elle poussa un cri d'horreur et le regarda avec épouvante.

Mais lui, entraîné par cette passion fatale qui bouillonnait dans ses veines et, en dépit du froid glacial de la nuit, rendait sa tête brûlante, il poursuivit avec un accent sauvage :

— Vous serez ma femme !... je le veux !...

— Jamais ! dit-elle en se réfugiant sur l'autre banquette de la téléga. Jamais !...

— Et ainsi, continua-t-il avec égarement, je vous rendrai cette fortune qui...

Mais elle l'interrompit.

— Oh ! dit-elle, mais vous êtes tout couvert du sang de ma mère !...

Il eut un rire féroce et étouffa une exclamation de rage.

— Tuez-moi plutôt ! ajouta-t-elle.

— Allons, mon maître, cria Hermann, une minute de courage... Ne voyez-vous pas que les loups ont faim !

En effet, les terribles animaux continuaient à bondir aux deux côtés de la téléga.

M. de Morlux avait ressaisi ses pistolets.

Mais le cœur lui manqua.

— Non, dit-il avec une sorte de fureur, j'ai juré que vous m'appartiendriez...

Et il voulut enlacer Madeleine dans ses bras, mais elle le repoussa avec indignation.

— Mais tue-moi donc, assassin ! dit-elle.

— Eh bien ! soit, dit-il.

Et, se jetant sur elle, il voulut la prendre à la gorge et l'étrangler.

Mais Hermann, se retournant de nouveau :

— Il est trop tard ou trop tôt maintenant, dit-il, voici le relais de poste !

En effet, une maison isolée se dressait au milieu de la plaine neigeuse, et un filet de fumée montait au-dessus du toit.

Les loups, qui ont toujours une extrême prudence, cessèrent d'accompagner la téléga et se tinrent à une certaine distance respectueuse.

Madeleine avait fait le sacrifice de sa vie et gardait maintenant un morne silence.

Le mougick, du plus loin qu'il avait aperçu le relais, s'était mis à siffler.

Le bruit des clochettes avait fait le reste : le maître de poste était prévenu, et quand la téléga de M. de Morlux arriva, il y avait trois chevaux frais à la porte et un autre mougick, les postillons, en Russie, changeant comme les chevaux, à chaque poste.

Hermann se pencha vers son maître et lui dit à l'oreille :

— Il faut pourtant vous décider, monsieur; que voulez-vous faire ?

— Je veux qu'elle soit ma femme ou ma maîtresse ! répondit M. de Morlux d'une voix impérative.

Hermann haussa les épaules et se tut.

Les chevaux frais furent attelés; le nouveau mougick monta sur le siége.

Madeleine, agenouillée dans le traîneau, semblait recommander son âme à Dieu, et murmurait tout bas les noms de sa sœur et de son Yvan bien-aimé.

Sombre et farouche, M. de Morlux tenait toujours ses pistolets à la main, se demandant s'il n'en finirait pas de suite.

Mais la beauté de Madeleine, égide puissante, jetait un tel trouble dans son âme avilie, qu'il hésitait toujours.

La téléga avait repris sa course.

Hermann regardait le nouveau mougick.

Mais il était difficile de voir quel était cet homme au juste, car son corps disparaissait sous une immense pelisse, et son visage était couvert d'un bonnet d'astrakan qui lui descendait sur les yeux.

Cependant Hermann voulut engager la conversation :

— N'as-tu pas vu passer des soldats conduisant en traîneau des paysans qui ont la *coloda* (1) aux pieds ?

Le mougick ne répondit pas.

Hermann lui parla français, allemand, russe.

Le mougick siffla ses chevaux, fit claquer son fouet et ne parut faire aucune attention à Hermann.

Celui-ci se retourna de nouveau.

M. de Morlux, livide de rage, contemplait Madeleine agenouillée, et tourmentait la crosse de ses pistolets.

A cent mètres de la maison de poste, les loups avaient rejoint la téléga, et les chevaux frissonnants, épouvantés de ce terrible voisinage, précipitaient leur course avec une rapidité vertigineuse.

Hermann dit encore à son maître :

(1) La *coloda* est une espèce de cangue chinoise dont l'usage remonte au temps de l'invasion des Tartares-Mogols en Russie.

La coloda remplace la chaîne que l'on rive aux pieds des malfaiteurs pour leur ôter la possibilité de s'évader, tout en leur laissant la faculté de marcher. Ce sont deux pièces de bois très-épaisses et échancrées, qui, lorsqu'elles sont solidement réunies par de fortes chevilles, forment deux trous au milieu desquels se trouve enchâssé le bas des jambes du prisonnier.

Quand les condamnés n'inspirent aucune crainte à leurs conducteurs, on leur met une coloda à une seule jambe; cela leur allége le poids de ce lourd morceau de bois qui, bien que leurs jambes soient entourées de chiffons, finit toujours par mettre la chair à vif pendant un si long voyage. L'usage de la coloda est moins dispendieux que celui des chaînes; avec une hache, on a vite fabriqué une coloda, tandis que le gouvernement serait entraîné dans de fortes dépenses s'il fallait fournir des chaînes à tous les condamnés à la déportation en Sibérie, d'autant plus que ces chaînes ne rentreraient jamais dans les magasins. (Lestrelin, *les Paysans russes*.)

— Voyons, monsieur, il faut en finir...

— Je l'aime ! répéta M. de Morlux avec un accent égaré.

Les loups, avec leurs yeux sanglants, décrivaient un cercle de feu autour de la téléga.

Hermann et M. de Morlux parlaient allemand.

Madeleine devinait qu'il était question d'elle entre le maître et le valet, mais elle ne comprenait pas ce qu'ils disaient.

— Maître, murmurait Hermann, méfions-nous du mougick. Pas de bruit, pas de coups de pistolet; mais prenez-la à bras-le-corps et jetez-la hors du traîneau... les loups feront le reste.

— Tais-toi ! ne me tente pas ! disait M. de Morlux.

— Voulez-vous donc arriver à Péterhoff ou à Stdianka ? Là, elle se réclamera du premier soldat qu'elle trouvera...

— Oh ! fit M. de Morlux avec rage, il faut qu'elle soit à moi...

— Maître ! maître ! les loups ont faim !... ricana Hermann.

M. de Morlux eut le vertige et ses yeux s'injectèrent.

Il se précipita sur Madeleine et la saisit par le milieu du corps...

Madeleine jeta un cri et se cramponna à la banquette du traîneau.

— Les loups ont faim ! répéta Hermann.

Mais, soudain, au cri de Madeleine un autre cri répondit...

Un cri terrible, un cri d'agonie...

C'était le mougick qui, saisissant Hermann à la gorge, l'avait précipité du siége sur la neige.

Et M. de Morlux, abandonnant Madeleine qui se débattait avec l'énergie du désespoir, vit un groupe informe qui se roulait sur la neige, les loups et leur victive Hermann qui criait comme avait crié le cosaque, et dont les loups se disputaient le corps lambeau par lambeau, en poussant de féroces hurlements.

XXVII

Nous avons laissé Rocambole en proie à l'ivresse étrange que procure l'opium, et jeté, les mains liées derrière le dos, sur le traîneau qui emportait les soldats et les prisonniers.

Nous nous servons de ce mot de prisonnier parce que tout paysan russe livré par son seigneur au service militaire, n'obéissant jamais de bonne grâce, est presque toujours emmené de force et garrotté.

Le froid éteignit chez Rocambole cette surexcitation nerveuse qui s'était traduite, comme on l'a vu, par des paroles incohérentes.

Les soldats chantaient, Alexis pleurait, car on l'avait séparé de sa jeune femme, au moment même où il touchait à la liberté, et le troisième paysan livré par Nicolas Arsoff était absorbé par cette ivresse bestiale que procure au serf russe l'eau-de-vie de grain.

Les hallucinations du haschisch se calment presque instantanément, surtout chez les natures nerveuses.

Le froid qui saisit Rocambole opéra sur lui une révolution, après l'avoir un moment plongé dans une espèce de sommeil.


Yvanowitchka avait soigné Pierre comme son enfant. (Page 255.)

Il s'était endormi ivre et fou; il rouvrit les yeux comme il avait l'habitude de les rouvrir, c'est-à-dire avec le calme de son esprit et le merveilleux sang-froid qui, jusque-là, ne l'avait jamais abandonné.

Il eut bien un moment d'indécision et d'étonnement; rattachant son réveil à ses derniers souvenirs, il se rappela s'être assis dans un fauteuil de cuir auprès du poêle, dans la grande salle du château.

Maintenant, la téléga de poste l'entraînait en pleine nuit, et dans cette téléga il y avait dix ou douze hommes qui parlaient, riaient, chantaient ou pleuraient.

Quels étaient ces hommes? Comment se trouvait-il parmi eux?

Malgré sa perspicacité ordinaire, il était impossible à Rocambole de le deviner.

Où allaient-ils? Pourquoi lui avait-on attaché les mains? Mystère encore!

La téléga était un traîneau grossier, construit différemment de ceux qui sont employés par les voyageurs de distinction.

Il était muni d'une caisse reposant sur l'essieu de derrière, assez semblable à nos charrettes françaises.

C'était dans cette partie du véhicule que les trois prisonniers, solidement liés, avaient été entassés, tandis que le sous-officier et les soldats, assis sur le devant, entouraient le mougick conducteur.

Dans cette téléga, le fanal n'était pas à deux faces; par conséquent, Rocambole et ses deux compagnons d'infortune étaient plongés dans l'obscurité et ne pouvaient se voir.

Alexis continuait à pleurer. S'il eût parlé, certainement Rocambole l'eût reconnu à sa voix.

Rocambole, dans le cours de son orageuse existence, s'était trouvé dans bien d'autres situations; et quand un homme a, comme lui, passé six années au bagne, il a acquis un merveilleux instinct de prudence qui ne se dément jamais.

La première chose que fait un homme ordinaire devenu prisonnier pendant le sommeil de l'ivresse, c'est, en revenant à lui, de crier et de se débattre.

Mais Rocambole n'était pas un homme ordinaire.

Rien en lui ne trahit ce retour instantané à la raison.

Seulement, son œil de lynx perça les ténèbres et sa haute intelligence se livra à un travail de reconstruction des faits qui avaient dû se passer.

De temps en temps, pendant la course rapide du traîneau, un soldat allumait sa pipe, se servant pour cela d'un bout de corde goudronnée qu'il mettait en contact avec le fanal.

Cette opération jetait pendant dix secondes de rapides reflets sur le visage et les uniformes, et Rocambole put se convaincre sur-le-champ qu'il était au pouvoir des soldats. Mais qu'avait-il fait pour cela?

Peu à peu ses souvenirs revinrent en foule.

Au moment où sa raison l'avait abandonné, il venait de préparer sa fuite et celle de Vanda et de Madeleine, et il n'attendait plus que le moment où Nicolas Arsoff et M. de Morlux remonteraient chez eux.

Que s'était-il passé depuis?

Tout ce que Rocambole put se rappeler, c'est qu'il

lui avait semblé que la fumée de son cigare le poussait au sommeil. Un moment, il avait voulu le jeter.

Avec un pareil jalon, Rocambole devait se reconnaître bien vite.

Le cigare, — il n'en douta plus dès lors, — renfermait un narcotique, et, tandis qu'il s'apprêtait à battre M. de Morlux, c'était M. de Morlux qui l'avait battu.

Ce qui s'était passé ensuite lui importait peu désormais.

Tout ce qu'il devinait, tout ce dont il avait maintenant la conviction, c'est que Madeleine et Vanda étaient sans doute au pouvoir de M. de Morlux.

Et Rocambole sentit son cœur battre à outrance et ses cheveux se hérisser.

Cependant la promesse de partager la prime de mille roubles pour la capture de la femme accusée d'espionnage avait mis le sous-officier en belle humeur, et cette belle humeur s'était augmentée sensiblement au départ du château, car M. de Morlux lui avait mis un billet de vingt roubles dans la main.

Il y avait une heure que la téléga courait.

Le sous-officier dit au mougick :

— Tes chevaux sont bons, camarade. Ils ne regarderont pas à faire un petit détour, n'est-ce pas?

Rocambole entendit ces paroles.

— Où voulez-vous donc aller ? demanda le mougick.

— Nous pourrions faire un crochet vers le nord-ouest.

Le mougick se mit à rire :

— J'entends, dit-il, vous voulez aller boire un coup à l'auberge du *Sava ?*

— Justement.

— Aurai-je ma part?

— Sans doute.

— En route donc ! dit le mougick qui venait d'atteindre un de ces poteaux indicateurs qui dans les vastes plaines neigeuses de Russie sont les seuls indices du chemin à suivre.

Et la téléga remonta vers le nord-ouest.

Rocambole savait assez de russe pour ne pas perdre un mot de cette conversation.

En outre, on avait assez parlé depuis quatre jours de l'auberge du *Sava* pour qu'il sût qu'elle n'était qu'à quelques werstes du château du comte Potenieff.

Et Rocambole, toujours muet, immobile, l'oreille tendue, écouta encore la conversation du sous-officier et des soldats.

Tout en écoutant il se disait :

— Pour peu que ces hommes s'arrêtent et boivent, je trouverai bien un moyen de leur échapper.

Alexis pleurait et se lamentait.

Rocambole, qui avait les mains et les pieds liés et ne pouvait par conséquent se lever ou se traîner, exécuta alors sur lui-même un singulier mouvement de rotation et se mit à rouler comme un bâton qu'on pousserait du pied sur une pente.

Cette manœuvre lui permit de se trouver tout auprès d'Alexis, qu'il ne pouvait distinguer, mais qu'il avait fini par reconnaître, car le paysan, dans ses lamentations, avait plusieurs fois laissé échapper le nom de Catherine. Et il l'appela tout bas par son nom.

Alexis tressaille et cesse de pleurer.

Rocambole se hissa jusqu'à son oreille, y colla ses lèvres et dit :

— C'est moi... le maître... j'ai toute ma raison...

— Vrai ? dit le paysan.

— Oui, mais parle... que s'est-il passé ?

— Vous avez été fou.

— Ah !

— Fou et furieux. Vous ne reconnaissiez plus personne.

Alors Alexis raconta ce qu'il savait, c'est-à-dire qu'il s'était trouvé au rendez-vous donné par Rocambole, mais qu'il avait attendu vainement pendant plus d'une heure; qu'au bout de ce temps, il avait été entouré subitement par les gens de Nicolas Arsoff et traîné par eux au château, où il avait trouvé Rocambole en ce singulier état de surexcitation et de folie.

Alexis ne négligea aucun détail.

Il parla de l'audace de Nicolas Arsoff livrant Rocambole comme un paysan qui s'était soustrait à l'obrock, il raconta le désespoir de Vanda et la joie de ce Français qui paraissait être l'ami de l'intendant.

Enfin il répéta à Rocambole les dernières paroles de Vanda :

— Veille sur ton maître !

Et Rocambole, qui croyait en Vanda comme en lui-même, se dit :

— Si je puis échapper à ces hommes d'ici à quelques heures, peut-être rien n'est-il encore désespéré.

La téléga courait vers l'auberge du *Sava* avec une rapidité que le gosier altéré du mougick semblait précipiter.

Enfin la maison maudite apparut dans le lointain. Elle était silencieuse et morne, et aucun filet de fumée ne sortait du toit; aucun jet de lumière ne passait au travers de la porte ou des volets.

— Hé ! la sorcière ! cria le mougick en arrêtant son attelage fumant devant le seuil.

Il fit claquer son fouet et appela.

Le sous-officier sauta à terre, et avec la crosse de son fusil ébranla la porte.

Après tout ce bruit, la fenêtre du grenier où couchait Yvanowitchka s'ouvrit, et la vieille cria :

— Que me veut-on ?

— Nous voulons boire.

— Passez votre chemin, je n'ai plus de bière.

— Tu auras de l'eau-de-vie?

— Je n'en ai plus.

— Même pour deux roubles ?

— Vrai ? payerez-vous ? dit la vieille hôtesse qui se méfiait des soldats.

— Oui, et d'avance.

Elle se décida à venir ouvrir.

Les soldats sautèrent en bas de la téléga, et l'un d'eux dit au sous-officier :

— Ces pauvres gens doivent être morts de froid; il faudrait les faire mettre près du poêle, tandis que nous boirons.

— Bah ! dit le sous-officier, ils sont tranquilles; autant les laisser dans le traîneau.

Rocambole avait de nouveau collé ses lèvres à l'oreille d'Alexis.

— Avec quoi as-tu les mains liées ? dit-il.

— Avec des cordes.

— Tâche de te coucher sur le ventre et d'approcher tes poignets de mes dents, dit Rocambole.

XXVIII

Les soldats et le mougick étaient entrés dans l'auberge et avaient rallumé le poêle, dans lequel il n'y avait plus que des cendres chaudes.

Puis ils avaient allumé des torches de résine qui, chez le paysan russe, remplacent ordinairement la chandelle.

Alors ils avaient pu voir un homme couché sur le poêle, au-dessus duquel était un lit, — le lit que la vieille hôtesse cédait ordinairement au voyageur qui s'aventurait chez elle.

Pierre avait survécu à sa blessure.

Yvanowitchka, attirée vers lui par cette mystérieuse sympathie du crime que le crime attire, l'avait soigné comme son enfant, et était parvenue à le sauver.

Pierre était malade encore, mais il était probable que dans quelques jours il serait sur pied.

Quand les soldats furent entrés, la vieille leur dit :

— Je ne voulais pas ouvrir d'abord, parce que je craignais que vous fussiez des cosaques du régiment de Péterhoff.

— Non, dit le sous-officier, qui se nommait Gogloff; nous appartenons au corps d'infanterie de la garnison de Studianka.

— De quel pays venez-vous donc?

— Nous sommes allés sur les domaines de Potenieff chercher trois hommes pour le contingent.

A ce nom de Potenieff, Pierre le mougick, qui sommeillait en proie à la fièvre, se redressa et ouvrit les yeux.

— Qui parle de Potenieff? fit-il. C'est moi... N'ai-je pas la voix d'Yvan?... Si ma voix est celle d'Yvan, Yvan et moi c'est la même chose...

— Ne faites pas attention, dit la vieille; c'est un pauvre garçon qui a la fièvre.

— Que lui est-il arrivé? demanda Gogloff.

— Il s'est battu avec un cosaque.

— Pour un pot de bière?

— Non, pour une femme.

— Et c'est le cosaque qui a enlevé la femme?

— Non, ni l'un ni l'autre...

— Madeleine! hurlait Pierre le mougick, qui écumait sous ses couvertures de peaux de loup, je t'aime... et il faudra bien...

Gogloff tourna le dos au poêle et par conséquent à Pierre le mougick, dont il n'entendit pas les dernières paroles.

Puis, la vieille alla chercher de la bière et de l'eau-de-vie, et s'empara avidement d'un papier graisseux représentant un rouble, et que le sous-officier jeta sur la table.

Après la bière vint l'eau-de-vie, puis on retourna à la bière.

A un certain moment, un des soldats sortit pour voir si les trois prisonniers se tenaient tranquilles.

Celui qui était ivre dormait réellement; les deux autres, c'est-à-dire Alexis et Rocambole, feignaient de dormir.

Le soldat rejoignit ses compagnons qui, tout en buvant, avaient entonné un refrain de caserne.

Alors Rocambole reprit sa besogne.

La corde qui entourait les mains du paysan russe était épaisse et toute neuve.

Mais Rocambole avait de bonnes dents, et il la scia tant et si bien, avec une patience inouïe, qu'elle finit par se briser.

Alors les mains d'Alexis furent libres.

Pour avoir plus chaud, les soldats avaient fermé la porte, se souciant fort peu de leurs prisonniers.

D'ailleurs l'isolement de l'auberge du Sava, le froid glacial de la nuit et le voisinage des loups étaient tout autant de garanties de sécurité pour eux.

Quel homme aurait essayé de fuir, alors même qu'il n'eût pas été solidement garrotté?

— Vite! dit Rocambole, si tu veux revoir Catherine, nous n'avons pas un moment à perdre. Tes mains sont libres, délivre-moi à ton tour.

Alexis ne se le fit pas répéter; il se meurtrit les mains et fit saigner ses ongles; mais il délia la corde qui retenait captifs les bras de Rocambole.

Le reste fut un jeu pour ce dernier.

Il se débarrassa de la *coloda* qui lui meurtrissait les jambes avec autant de dextérité qu'en pouvait mettre à cette besogne un homme qui avait brisé sa chaîne de forçat comme un fétu de paille.

Puis, quand il fut tout à fait libre, il rendit le même service à Alexis.

Celui-ci avait bien compris que Rocambole n'était plus fou, et de nouveau il avait en lui une foi aveugle.

Il crut que Rocambole et lui allaient sauter en bas de la téléga et prendre la fuite à travers champs.

Mais Rocambole lui dit :

— Ne bouge pas!

Puis il sauta sur le siégo du traîneau, prit les rênes qui se trouvaient entortillées après le fouet et siffla en homme qui a l'habitude de conduire un attelage.

— Que faites-vous, maître? demanda Alexis stupéfait.

— Tu le vois, répondit Rocambole.

Et les chevaux partirent en secouant leurs clochettes.

Au bruit, les soldats, à moitié ivres déjà, s'élancèrent au dehors.

Mais ils demeurèrent pétrifiés à la vue du traîneau qui fuyait.

— Je n'aime pas à aller à pied, dit Rocambole en riant.

Et il cingla les chevaux de vigoureux coups de fouet.

Cependant Rocambole ne riait que du bout des dents.

Rocambole était tourmenté, et l'angoisse l'avait saisi à la gorge.

Il songeait à Vanda; il songeait plus encore peut-être à Madeleine.

Pourquoi?

Il n'aurait pu le dire lui-même.

— Où allons-nous, maître? demanda Alexis.

— Au château, pardieu!

— Mais vous voulez donc retomber au pouvoir de Nicolas?

— Non, c'est lui qui tombera en mon pouvoir.

— Dieu vous entende! maître.

— Et les deux femmes que nous avons laissées... et Catherine...?

— C'est juste, dit le serf.

On se souvient que Rocambole, dans son accès de folie, s'était dépouillé de ses vêtements.

Mais au moment de le faire monter dans le traîneau, un des soldats avait eu pitié de lui et lui avait replacé sa polonaise sur les épaules, se doutant peu que cet acte d'humanité allait servir le fugitif.

En effet dans l'une des poches de la polonaise était le portefeuille de faux Allemand.

En Russie, le numéraire est si rare qu'on paye à peu près partout et toujours en papier.

Le portefeuille de Rocambole était gonflé de petits billets de huit, dix et vingt roubles.

Aussi, quand Alexis lui dit :

— Maître, les chevaux sont las, ils ne nous ramèneront jamis à Lifrou,

Rocambole, caressant de la main le cuir grenu de son portefeuille, répondit :

— Nous en trouverons de frais à la poste de Péterhoff.

Péterhoff n'était pas à plus de huit werstes de distance.

C'était un trajet d'une heure.

A la lisière du bois, on devait retrouver le poteau qui indiquait la bifurcation entre les deux routes : celle qui venait de Péterhoff et conduisait à l'auberge du *Sara* et celle qui se dirigeait vers le château du comte Potenieff.

Rocambole possédait à un haut degré ce qu'on appelle la mémoire locale.

D'ailleurs, en enfant du pays qu'il était, Alexis ne se fût pas trompé de chemin.

Tout en stimulant l'ardeur des chevaux de la voix et du geste, Rocambole réfléchissait.

Depuis un mois qu'il se mesurait avec M. de Morlux, il avait pu juger qu'il avait dans cet homme un adversaire digne de lui.

Et Rocambole, en se disant cela, ressemblait au joueur d'échecs consommé qui calcule approximativement la marche du jeu d'un adversaire habile.

Or, Rocambole se disait :

— De deux choses l'une, ou M. de Morlux est aux prises avec Vanda, et je la connais, ma tigresse, elle se fera tuer pour défendre Madeleine, et alors Madeleine n'est pas encore au pouvoir de son ennemi.

« Ou Vanda a succombé, et M. de Morlux prendra la fuite en emmenant Madeleine.

« Dans le premier cas, j'aurai le temps d'arriver.

« Dans le second, je rencontrerai M. de Morlux sur le chemin de Péterhoff. »

Le raisonnement était logique, comme on va le voir.

Au bout d'une heure, les bois étaient traversés et le traîneau s'arrêtait devant la maison de poste qui précède le relais de Péterhoff.

Le maître de poste accourut.

Rocambole lui jeta une poignée de billets :

— Des chevaux, dit-il, il me faut des chevaux !

— Impossible, répondit le maître de poste.

— Pourquoi ?

— Ceux que j'ai à l'écurie sont retenus.

— Pour qui ?

— Pour un étranger qui va passer.

— Quand ?

— D'un moment à l'autre.

— D'où vient-il ?

— De chez le comte Potenieff.

Rocambole tressaillit :

— Et comment sais-tu cela ? demanda-t-il.

Le maître de poste indiqua du doigt un homme chaussé de grandes bottes fourrées, enveloppé d'une peau de loup, qui s'était endormi sur le poêle.

— C'est le courrier de Nicolas Arsoff, dit-il. Voici une heure qu'il est arrivé pour retenir les chevaux.

— Eh bien ! dit Rocambole, je vais ranger mon traîneau sous le hangar. Tu mettras mes chevaux à l'écurie, et quand ils seront reposés je repartirai.

Le maître de poste ne vit aucun inconvénient à l'exécution de ce programme.

Le traîneau fut rangé sous le hangar, et on y laissa dedans le paysan ivre qui dormait toujours.

Puis on mit les chevaux à l'écurie.

L'écurie était un autre hangar un peu mieux clos que le premier, mais malpropre, et dans lequel les chevaux étaient en liberté.

— Voulez-vous dormir sur le poêle ? demanda le maître de poste.

— Non, dit Rocambole, nous resterons auprès de nos chevaux, mon compagnon et moi.

Et il désignait Alexis.

Celui-ci, qui avait vu tout à l'heure Rocambole impatient de retourner à Lifrou, ne comprenait plus maintenant le flegme tout britannique qui s'était emparé de lui.

Le maître de poste leur donna une lanterne et leur dit :

— Puisque vous voulez rester auprès de vos chevaux, faites un trou dans la paille, vous y dormirez bien.

Puis il leur souhaita le bonsoir, rentra dans la maison de poste et en ferma la porte.

Alors Rocambole pénétra dans l'écurie.

— Maintenant, dit-il, nous sommes chez nous.

— Maître, demanda Alexis, que voulez-vous donc faire ?

Rocambole lui montra le postillon qui devait partir avec les chevaux retenus, et qui, couché sur une botte de foin, dormait d'un lourd sommeil :

— Tu vas le savoir, dit-il.

XXIX

Le mougick dormait, comme dorment les gens de sa profession.

Vous souvient-il du bon temps des diligences qui entraient dans les villes de province, le soir, au bruit joyeux du cornet à piston ?

Et de ce gros conducteur au visage réjoui et rubicond qui, au troisième relais, était devenu votre meilleur ami et dont vous étanchiez la soif à chaque poste, quand vous aviez l'honneur de voyager avec lui, c'est-à-dire quand vous aviez une place de banquette ?

Quand la nuit venait, le conducteur tirait sa casquette sur ses yeux, s'enfonçait dans un coin de la banquette et ronflait deux minutes après.

Le canon du Palais-Royal ne l'eût point éveillé.

Mais tout à coup la diligence arrivait au relais.

Soudain le conducteur s'arrêtait, dégringolait de haut de l'impériale, aidait à atteler les chevaux, re-



C'était M. de Morlux qui tirait sur les loups. (Page 259.)

montait et se rendormait jusqu'au relais suivant, tout cela avec la régularité inflexible d'un chronomètre.

Eh bien! le postillon russe est comme le conducteur français, seulement, ce n'est pas l'heure qui l'éveille, c'est le cri particulier, sorte de roucoulement, que pousse le mougick en arrivant au relais de poste.

Ce cri, pour le dormeur, domine tous les cris et tous les bruits; on eût tiré auprès de lui un coup de pistolet qu'il n'eût pas ouvert les yeux.

Mais le cri retentit, le postillon est sur pied.

Les chevaux sont garnis, il est botté, il est couvert de sa pelisse en fourrure commune.

Soudain il se dresse sur ses deux pieds, abandonne la botte de foin qui lui sert de lit, et cinq minutes après ses chevaux sont hors de l'écurie et il est prêt à partir.

Mais tant que le cri guttural n'est point venu frapper son oreille, le postillon dort.

Rocambole regardait celui-là.

Il s'approcha de lui et le secoua. Le mougick se contenta de grogner sans ouvrir les yeux et se retourna sur sa botte de foin.

Rocambole se pencha alors sur lui et lui siffla dans l'oreille ce cri général dont nous parlions tout à l'heure.

Soudain le mougick se dressa sur ses pieds, ouvrit les yeux et voulut se précipiter vers la porte.

Mais Rocambole le prit à la gorge, et cela avec une telle vigueur que le mougick en tira la langue d'un demi-pied.

— Si tu dis un mot, je te tue! dit Rocambole en langue russe.

Et il le renversa sous lui.

Le mougick stupéfait roulait des yeux hors de leur orbite, considérant ces deux inconnus qui paraissaient vouloir lui faire un mauvais parti.

Rocambole ajouta :

Bouquet-Goupil et Cusp, rue du Bac, 46.

— Nous ne voulons ni te faire de mal ni te voler; au contraire, je te donnerai dix roubles si tu veux m'obéir.

Le rouble est, pour le paysan russe, un mot magique.

La physionomie épouvantée du mougick se rasséréna tout à coup.

— Que faut-il faire pour cela? dit-il.

— Il faut m'obéir.

Le mougick, que Rocambole avait cessé de serrer à la gorge, se releva et continua à regarder les deux inconnus avec étonnement.

Il crut pourtant un moment que c'étaient là les deux voyageurs qu'il attendait, et il leur dit :

— Nos chevaux sont garnis, je suis prêt.

— Non, dit Rocambole, ce n'est pas ce que nous voulons.

— Que voulez-vous donc de moi?

— Trois choses. Tes bottes d'abord.

L'étonnement du mougick redoubla.

— Ton fouet et ta polonaise ensuite.

— Vous voulez conduire mes chevaux?

— Oui.

— Et... moi... que ferai-je?

— Tu te recoucheras et tu dormiras jusqu'au jour.

— Mais... Excellence... balbutia le mougick, qui voyait bien qu'il avait affaire dans Rocambole à un homme d'un rang plus élevé que celui de la classe des serfs, je perdrai ma place.

— Je t'indemniserai...

Et Rocambole tira son portefeuille et montra des roubles. Le mougick s'inclina.

— Qu'il soit fait ainsi que vous le désirez, Excellence, dit-il avec soumission.

Et il ôta de bonne grâce ses bottes fourrées, son vitchoura de fourrure commune et son bonnet d'astrakan.

Rocambole chaussa les bottes, endossa la pelisse et enfonça le bonnet sur ses yeux.

— Tiens! fit naïvement Alexis qui ne comprenait pas ce que voulait faire le maître, mais qui avait trop de respect pour oser le lui demander de nouveau, — on dirait un vrai mougick.

Comme il faisait cette réflexion, le bruit lointain des clochettes, les claquements du fouet, le cri guttural du postillon annoncèrent l'approche du traîneau attendu.

Rocambole sortit les chevaux de l'écurie et dit à Alexis :

— Tu peux m'attendre ici... Je ne sais pas quand je reviendrai; mais ce sera bientôt, sois tranquille!...

. . . .

Maintenant, on sait ce qui était arrivé.

Le nouveau mougick, qui avait succédé au mougick parti de Lifrou, et auprès duquel, Hermann, sans défiance, s'était assis, c'était Rocambole.

Rocambole n'avait cessé de veiller sur Madeleine, tout en conduisant son attelage.

Et ce n'avait été qu'au moment où, sur les conseils du valet de chambre, M. de Morlux, perdu, saisi de vertige, s'apprêtait à jeter la jeune fille hors du traîneau, que le faux mougick comprit que le moment était venu d'en finir.

— Certes, murmura-t-il, jamais la peine du talion n'aura été mieux appliquée.

Et il avait pris Hermann par le milieu du corps et l'avait jeté aux loups.

En même temps, rapide comme l'éclair, laissant les chevaux livrés à eux-mêmes et se contentant d'accrocher les guides à un anneau fixé dans le siége, il sauta dans l'intérieur du traîneau.

La panthère qui bondit du haut d'un rocher sur sa proie n'est pas plus foudroyante.

M. de Morlux épouvanté sentit les mains de fer de Rocambole s'arrondir comme un étau autour de son cou.

En même temps celui-ci dit à Madeleine :

— Ne craignez rien. Vous êtes sauvée!

Un siècle passa pour M. de Morlux dans cette minute, un siècle d'épouvante et d'agonie.

Le faux mougick avait jeté son bonnet, et sa tête toute nue apparaissait au vicomte.

— Me reconnais-tu? disait-il.

— Rocambole! murmura M. de Morlux avec terreur.

Rocambole lui arracha ses pistolets, et le vicomte ne songea même pas à se défendre.

Madeleine, folle de terreur tout à l'heure, croyait maintenant voir le ciel s'entr'ouvrir.

Elle aussi, elle avait reconnu Rocambole, c'est-à-dire son sauveur, comme il avait été le sauveur d'Antoinette.

Dans l'éloignement, on entendait toujours les cris désespérés d'Hermann.

Mais ces cris allaient s'affaiblissant peu à peu et on devinait que le malheureux était à l'agonie.

— Vicomte Karle de Morlux, dit alors Rocambole, vous avez commis bien des crimes; mais Dieu peut vous pardonner, si vous vous repentez, et je vous engage à le faire, car vous allez mourir.

Le vicomte eut peur; il joignit les mains.

— Grâce!

Et ses yeux suppliants invoquèrent Madeleine.

— Grâce, murmura la jeune fille en regardant Rocambole.

Celui-ci avait à la main les pistolets arrachés à M. de Morlux.

— Grâce! répéta-t-elle, croyant que Rocambole allait faire feu.

— Mademoiselle, dit Rocambole, croyez-vous donc avoir le droit de faire grâce à l'assassin de votre mère?

Madeleine étouffa un cri et se tut.

M. de Morlux était livide.

— Voulez-vous me faire grâce? dit-il; je vous rendrai tout.

— Non, dit Rocambole, je veux que ton châtiment soit terrible, misérable!

Il regarda derrière le traîneau et vit cette gerbe d'étoiles sombres qui se rapprochait de nouveau.

C'étaient les loups qui avaient dévoré Hermann, qui revenaient à la charge.

En même temps, il saisit M. de Morlux comme il avait saisi Hermann, par le milieu du corps, l'éleva au dessus de sa tête et l'y tint suspendu un moment.

Madeleine jeta un cri suprême et ferma les yeux, dominée qu'elle était par l'épouvante.

Rocambole avait précipité M. de Morlux hors du traîneau. En même temps et comme le vicomte se relevait tout meurtri de sa chute, il lui cria :

— Je veux que tu aies le moyen de te défendre.

Et il lui jeta ses pistolets.

Les chevaux, livrés à eux-mêmes, avaient continué leur course furieuse.

Rocambole ne voulut pas se retourner; il ne voulut pas voir M. de Morlux périr comme Hermann sous la dent des loups.

Et sautant de nouveau sur le siége, il reprit les guides et le fouet.

— A Lifrou! maintenant, à Lifrou! dit-il.

Et le traîneau, habilement dirigé, tourna sur lui-même. Madeleine, à demi morte de frayeur, entendit un nom qui sortait de la bouche de Rocambole, et elle s'écria :

— Oui, à Lifrou! et ne perdez pas une minute, monsieur.

— Vanda? qu'est devenue Vanda? demanda Rocambole avec angoisse.

— Quand ces deux misérables m'ont emportée, répondit Madeleine, ils l'avaient renversée et garrottée...

— Et Arsoff?

— Allons à Lifrou! répéta Madeleine. Allons vite.

Rocambole comprit.

Son fouet siffla avec furie, ses chevaux dévorèrent l'espace...

Peu après, Madeleine et lui entendirent un coup de feu dans l'éloignement, puis un second...

C'était M. de Morlux qui tirait sur les loups.

— Voici la justice de Dieu qui commence! murmura Rocambole.

Et il continua à fouetter ses chevaux.

XXX

Qu'était devenue Vanda?

Nous avons laissé la courageuse femme garrottée, réduite à l'impuissance et rejetée dans un coin de la chambre de Madeleine comme une chose inerte, au moment où M. de Morlux et son âme damnée, Hermann, emportaient la jeune fille évanouie.

Vanda était désormais au pouvoir de Nicolas Arsoff.

Ce dernier, bête stupide et féroce, s'était jeté sur sa victime, l'écume à la bouche, l'œil brillant.

Mais cet œil rencontra le regard de Vanda.

Vanda garrottée, Vanda réduite à l'impuissance, était demeurée forte par le regard.

A moitié de sa course de bête fauve, Arsoff s'arrêta.

Le regard de Vanda le brûlait.

Cependant il fit un effort sur lui-même et se remit en marche.

Mais alors, elle joignit la voix au regard.

— Esclave! dit-elle, tu n'as pas même le courage de ton infamie. Tu veux être aimé d'une femme noble et tu as si peur que le ciel ne tombe sur ta tête et ne t'écrase que tu laisses cette femme enchaînée. Tu es un homme, pourtant! et je ne suis qu'une femme... Lâche! lâche! dit-elle.

Ces paroles produisirent l'effet que Vanda en attendait.

Arsoff s'arrêta, plus indécis que jamais.

— Que crains-tu? poursuivit Vanda. Le seul homme qui pouvait me défendre n'est plus ici. Tu es le maître de ce château, et chacun s'y courbe sous ta volonté. As-tu peur que j'essaye de fuir? ferme cette porte. Tu sais bien que si j'appelais à mon aide, ce serait peine perdue... Tous ces hommes qui te redoutent riraient de mon effroi, en bons courtisans qu'ils sont.

— Ah! tu railles! murmura Arsoff dont les yeux s'injectaient comme ceux d'un taureau qu'on lâche dans l'arène.

— Non, répondit Vanda; je ne songe même pas à moi. C'est à toi que je pense, à toi qui es un niais... et qui vas mettre toi-même le feu à ta maison.

Il ne comprit pas, mais il n'avança point.

Vanda poursuivit de cette voix railleuse, au timbre métallique, qui avait si souvent déjà produit sur l'intendant une vive inquiétude :

— Délie-moi seulement les jambes, que je puisse me tenir debout. N'as-tu pas honte, esclave, de vouloir être aimé par une créature réduite à l'état où je suis?

Le poignard de Vanda gisait encore sur le sol.

L'intendant s'en empara.

— Après cela, dit-il, je veux bien faire ce que tu me demandes, car si tu tentes de m'échapper, je te tuerai.

Et il coupa les liens qui attachaient les jambes de la jeune femme.

Vanda se redressa, et, comme ses bras étaient toujours liés derrière le dos, elle s'appuya contre le mur, tenant toujours fixés sur Nicolas Arsoff ses deux yeux étincelants qui étaient désormais sa seule arme.

Celui-ci la contemplait avec une sombre joie, mêlée cependant d'une vague épouvante.

— Esclave, reprit-elle, tu m'aimes donc bien?

Et sa voix, hautaine et dédaigneuse jusque-là, eut une inflexion caressante qui remua tout à coup la bête fauve dans tout son être.

— Oh! si je vous aime!... fit-il d'une voix sourde.

— Et si je t'aimais une heure... me tuerais-tu?

Il fit un pas en arrière et la regarda avec une sorte d'égarement.

— Oui, répéta-t-elle, si, moi, la femme de race, la veuve de ton ancien maître... j'oubliais une heure que tu es un vil esclave...

— Oh! taisez-vous! dit-il, taisez-vous!...

— Je veux que tu m'écoutes, au contraire, dit-elle avec un accent d'autorité qui reprenait sur Arsoff tout son empire. Je veux te dire mon histoire...

— Votre... histoire?...

Et il continuait à la regarder avec stupeur; et lui! qui tenait un poignard, se reprenait à trembler devant cette femme qui avait les mains liées!...

Elle se tenait debout contre le mur, la tête haute, dans l'attitude du dompteur qui fascine du regard une bête féroce.

— Crois-tu donc, esclave, reprit-elle, que si j'étais encore la baronne Sherkoff, la grande dame russe, tu m'aurais vue venir ici, à la suite d'un étranger à qui j'obéissais comme tu m'obéissais jadis?

— Qu'êtes-vous donc devenue? demanda-t-il.

Vanda eut un de ces sourires à ébranler l'austérité d'un anachorète.

— Tu veux savoir qui je suis devenue, fit-elle, tu veux le savoir?

— Oui... je le veux... balbutia-t-il, en proie à un vertige étrange.

— Avant de le dire, reprit-elle, je veux savoir ce que tu es toi-même. Ton maître, le comte Potenieff est pauvre, n'est-ce pas?

Il eut un rire cynique.

— Je ne sais pas, dit-il.

— A seigneur pauvre, intendant riche! continua-t-elle. Parle, es-tu riche?

— Peut-être...

— Si tu veux combler l'abîme qui existe entre la femme libre et l'esclave, il faut que tu jettes dessus un pont...

— Un pont d'or? fit-il.

— Oui...

Et dans ce mot qu'accompagna un autre sourire, il y eut un poëme.

Nicolas, ébloui, baissa la tête et sentit ses genoux fléchir.

— Mais délie-moi donc les mains! dit-elle.

Elle n'ordonnait plus, elle priait; et sa prière avait de mystérieuses et caressantes promesses.

Avec le poignard, la bête fauve domptée coupa la corde qui attachait les bras de Vanda.

Chose horrible! ces bras rendus à la liberté s'appuyèrent avec une mollesse perfide sur les deux épaules de Nicolas Arsoff.

— Imbécile! dit-elle en riant, est-il besoin de cordes et de poignard pour être aimé?...

Nicolas chancela de nouveau et tout son sang afflua vers son cœur.

— A genoux, esclave! répéta-t-elle.

Mais ce n'était plus de sa voix impérieuse et hautaine qu'elle prononçait ces paroles; c'était avec une raillerie charmante.

Ce n'était plus une reine offensée foulant un audacieux aux pieds : c'était la fille d'Ève enchaînant à son char cet ours du Nord qui aurait pu l'étouffer d'une seule étreinte.

Et Nicolas Arsoff se mit à genoux, et il osa effleurer de ses lèvres la main de Vanda.

La lanterne que l'intendant avait apportée éclairait seule cette scène.

Vanda laissa un moment le bête fauve à ses pieds, puis, la relevant d'un geste :

— Debout! dit-elle, et causons.

Il la regarda avec une admiration mélangée de respect.

— Tu es donc riche? fit-elle.

— Très-riche, répondit-il avec orgueil.

— Je veux te rendre pauvre, moi...

Il eut un gros rire.

— C'est difficile, dit-il.

— Alors, fit-elle en l'enveloppant des magnétiques effluves de son regard, tue-moi... cela vaut mieux...

Et elle lui souriait à anéantir le peu de raison qui lui restait.

— Où est ton or? reprit-elle.

— Il est caché... oh! bien caché...

— Je veux savoir où...

Mais l'avarice et la cupidité de l'intendant reprirent le dessus.

— Non... c'est impossible, dit-il... Je vous donnerai ce que vous voudrez... mais...

— Mais, dit-elle en l'interrompant d'un geste hautain, je veux que tu sois toujours esclave... et, puisque tu as un château et une armée de laquais, il faut que tout m'obéisse ici.

Le regard et le sourire de Vanda enivraient Nicolas Arsoff mieux que n'aurait pu le faire cette abominable eau-de-vie dont il usait chaque soir avec si peu de modération.

La bête fauve était dominée, écrasée, réduite à l'impuissance.

— Je veux une fête à l'heure même! ordonna Vanda, je veux souper cette nuit, à l'éclat des lustres; je veux boire de ton meilleur vin, esclave, et je veux que tu forces tous les gens qui t'obéissent à se prosterner à mes pieds. Je suis la reine de cette maison désormais!

Et, de nouveau, elle appuya un de ses bras nus sur le cou de taureau de l'intendant.

Cette fois, la folie gagna Nicolas Arsoff.

Sa voix de Stentor retentit à travers les corridors du château et ses ordres se succédèrent, comme ceux d'un général au moment d'une bataille.

Il était alors deux heures du matin.

A trois heures, la volonté capricieuse de Vanda, naguère garrottée et sous une menace de mort, à présent maîtresse absolue, — cette volonté, disons-nous, avait improvisé une fête nocturne, et elle était à table, en tête-à-tête avec l'intendant, — tandis que deux jeunes couples de paysans, nouvellement mariés, dansaient au son du théorbe, l'instrument favori du peuple russe.

Et les serviteurs du farouche intendant se disaient :

— Maintenant qu'il est amoureux, peut-être sera-t-il moins méchant.

Deux heures plus tard, l'intendant était ivre.

Alors Vanda renvoya les paysans, le joueur de théorbe et les valets.

— Maintenant, dit-elle à l'intendant, où est ton or?

Mais il se défendit encore.

— Oh! non, dit-il, non...

Il avait laissé sur la table ce poignard qu'avait rougi le sang de M. de Morlux.

Vanda allongea la main et s'en empara.

— Où est ton or? répéta-t-elle.

Il crut qu'elle voulait le tuer, et il se dégrisa un moment. Puis, se levant en trébuchant, il tourna la table pour aller vers elle.

Mais elle recula, le poignard levé et répétant :

— Où est ton or?

XXXI

Un souvenir traversa l'esprit de Nicolas Arsoff comme il s'avançait vers Vanda avec l'intention de la désarmer.

Il se rappela que, trois heures auparavant, elle s'était jetée sur M. de Morlux avec la souplesse et la foudroyante rapidité d'une tigresse, et que M. de Morlux n'avait dû son salut qu'à un hasard.

Or, Nicolas Arsoff avait bu, et quand il avait bu, le digne intendant n'était pas solide sur ses jambes.

Il s'arrêta donc en chemin et se remit à rire de ce gros rire hébété qu'il avait dans l'ivresse.

— Je crois, balbutia-t-il, que vous vous moquez de moi.

— Non, répondit-elle; seulement je veux savoir où est le trésor.

— Pour le prendre?

— Peut-être...

— Non, non, répéta-t-il; je vous donnerai ce que vous voudrez, mais...



Vanda continuait à se promener autour du bassin. (Page 264.)

— Mais je veux savoir où tu enfermes ton trésor...

Et elle se mit à lui sourire comme elle souriait quand elle voulait séduire.

Nicolas fit un pas encore.

Mais le poignard tiré le fit hésiter à aller plus loin.

— Oh ! je vous aime, balbutia-t-il, je vous aime...

— Alors, dit-elle en lui souriant toujours, pourquoi ne veux-tu pas me montrer ton or ?

— Mais je vous en donnerai...

— Je veux me faire ma part moi-même.

— Ah ! fit-il avec étonnement, vous ne prendrez donc pas tout ?

— Non.

Sa voix était nette et son expression de franchise si grande que l'ivrogne en fut frappé.

Vanda poursuivit :

— Je veux savoir où tu mets ton or, pour voir si tu es un homme ingénieux.

Son gros rire reparut.

— Il est bien caché, dit-il.

— Ah !

— Et on le chercherait partout, même dans la lune, avant de savoir où il est, fit-il avec un sentiment d'orgueil.

En parlant ainsi, Nicolas Arsoff ignorait une chose, c'est que, quatre jours auparavant, tandis que le faux Allemand et sa compagne le ramenaient ivre-mort de Studianka, il avait beaucoup jasé dans son sommeil, à ce point que Rocambole avait dit à Vanda :

— C'est vraiment dommage que je ne sois plus le Rocambole d'autrefois. Voilà une bien belle occasion de s'approprier le bien d'autrui.

Donc, Vanda savait parfaitement ce qu'elle demandait avec tant d'insistance.

Cependant Nicolas Arsoff hésitait encore.

— Mais, lui dit-elle, s'armant de son plus beau rire

tentateur, si tu as tant d'or que cela, comment veux-tu que je l'emporte ?

— J'en ai de quoi remplir une téléga ! répondit-il.

— Montre-le-moi !

Et dans ces trois mots, elle sut mettre cet indicible accent de cupidité qui n'appartient qu'aux femmes vénales.

L'ivrogne avait été longtemps partagé entre deux sentiments tout à fait opposés, la vanité et la prudence :

La vanité le poussait à montrer la cachette pour faire admirer à Vanda les ressources de son imagination;

La prudence lui commandait de garder son secret pour lui seul.

La vanité l'emporta.

— Eh bien ! fit-il, je vais vous le dire.

— Ah ! enfin...

— Mais vous m'aimerez, n'est-ce pas ?

Et il fit encore un pas vers elle.

— Oui, quand j'aurai vu ton or. Où est-il ?

— Il n'est pas dans le château.

— Vraiment ? Où est-il donc ?

— Dans le jardin.

— Enterré ?

— Non... mieux que cela.

— Allons ! fit-elle en appuyant sa main gauche sur l'épaule de l'intendant, qui frissonna à ce contact.

— Mais c'est en plein air, dit-il encore.

— Qu'importe !

— Et il gèle si fort...

— Je m'envelopperai dans une bonne pelisse.

Sur ces mots, Vanda frappa le timbre d'argent qui se trouvait sur la table, et deux valets entrèrent.

— Canailles ! leur dit Nicolas Arsoff, donnez-moi mes fourrures les plus chaudes et jetez sur les épaules de madame, qui est maintenant votre reine et maîtresse, cette pelisse de renard bleu que le marchand de Péterhoff m'a engagée pour vingt mille roubles.

On s'empressa d'obéir à Nicolas Arsoff.

Enveloppée dans la riche fourrure qu'on venait de lui apporter, Vanda s'appuya au bras de l'intendant avec un perfide abandon.

— Je crois que je deviens fou ! murmura celui-ci qui se sentait transporté dans le monde des rêves.

— Allons voir ton or, répéta Vanda.

Nicolas, toujours trébuchant, s'aventura dans les corridors du château.

Vanda le soutenait.

Il arriva ainsi à une porte qui donnait sur le jardin et dont il avait la clef parmi le trousseau qui pendait toujours à sa ceinture.

La nuit était glaciale, le ciel d'une pureté étincelante.

La neige qui couvrait la terre avait acquis sous les pieds la dureté du diamant.

Le froid dégrisa un peu Nicolas Arsoff. Une fois encore, il hésita à livrer son secret.

Mais Vanda s'appuyait sur lui avec une telle nonchalance que son hésitation subit le dernier assaut et fut vaincue.

Alors la prudence fit place à la vanité, et il tint à justifier le mot *ingénieux* tombé des lèvres de Vanda.

— Maîtresse, disait-il en marchant, crois-tu donc qu'un esclave n'a pas l'esprit d'un homme libre ? Ni le comte Potenieff, mon maître, ni le czar n'auraient eu l'idée que j'ai eue.

— En vérité ! fit Vanda d'un ton railleur.

Il étendit la main vers un monument de forme bizarre, à coupole dorée, qui se trouvait au bout du jardin.

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-elle.

Ce sont les bains du château ; il y a là une étuve pour l'hiver et un bassin de marbre pour l'été.

— Et c'est là qu'est ton argent ?

— Peut-être.

Il faisait un clair de lune admirable, et la réverbération de la neige achevait de compléter l'illusion. On se serait cru en plein jour.

A mesure qu'ils approchaient, Vanda feignait une curiosité plus vive.

Ils arrivèrent enfin à l'endroit désigné par Nicolas Arsoff.

Alors Vanda vit tout auprès du monument à coupole dorée un bassin profond de quinze pieds.

On eût dit une aiguière au-dessous d'un pot à eau.

— C'est là ! dit Arsoff.

Vanda se plaça sur le bord et ne vit rien.

Le bassin était complétement vide.

— Esclave, dit-elle, te moques-tu de moi ?

— Non, maîtresse, dit Arsoff. Laissez-moi vous expliquer.

— Parle.

— Ne voyez-vous pas, au milieu, un point noir ?

— Oui.

— C'est un anneau. En le soulevant, on amène une dalle.

— Bon.

— Et cette dalle recouvre une sorte de caveau de huit pieds de profondeur et de six de large.

— Et... c'est là...

— C'est là que j'ai entassé de l'or et des billets à tourner la tête au comte Potenieff.

— Et à moi, dit Vanda, qui jeta à l'intendant une œillade assassine.

Nicolas eut le vertige et voulut embrasser Vanda, mais elle le repoussa doucement, en disant :

— Non, je veux savoir...

En même temps elle lui montrait en souriant la lame de son poignard, pour lequel Nicolas avait le plus grand respect.

— Mais, reprit-elle, je ne trouve pas cela très-ingénieux, moi !

— Et pourquoi donc ?

— J'aimerais mieux un bon coffre bien solide dans un caveau aux murs épais, fermés par une porte de fer.

— La nature me donne mieux que cela ! dit Nicolas Arsoff. Regardez... Ce bassin est profond...

— Oui.

— Il est en marbre et ses parois n'offrent aucune aspérité.

— C'est vrai.

— Si un homme, un voleur, par exemple, y descendait, il n'en pourrait sortir qu'à l'aide d'une échelle.

— Ce qui n'est pas difficile à se procurer, dit Vanda.

— Attendez, reprit l'intendant; mais le bassin n'est jamais vide... si ce n'est trois jours par an, et pendant ces trois jours je fais bonne garde.

— Explique-toi.

— Hier, les paysans ont payé l'obrock et leurs au-

tres redevances. Demain, si la nuit est sombre, j'apporterai tout ce qu'ils m'ont donné, et je le réunirai à ce qu'il y a déjà là-bas.

— Et puis ?

— Et puis, voyez-vous ce robinet ?

— Oui.

— C'est celui de la chaudière de l'étuve qui est pleine d'eau tiède. J'ouvrirai ce robinet...

— Et tu rempliras le bassin ?

— Oui. Et une heure après, le froid aura fait son office, et il y aura par-dessus mon trésor vingt pieds de glace qui vaudront mieux que toutes les portes de fer du monde.

Vanda eut un sourire, que Nicolas Arsoff prit pour de l'admiration.

— Tu es un homme de génie, dit-elle, mais tu dois te souvenir de tes promesses ?

— Sans doute, balbutia-t-il.

— Tu m'as promis de l'or !...

— Oui.

— Il me le faut avant qu'il te prenne fantaisie d'inonder ton bassin.

— Tout ? demanda-t-il avec une crainte naïve, mais de plus en plus fasciné.

— Non, dit-elle ; je m'en rapporte à ta générosité. Mais, comment descendras-tu ? Tu n'as pas d'échelle...

— Oh ! attendez, fit-il.

Et il déroula une corde qu'il avait autour des reins, comme la plupart des serfs russes, et il en fixa une extrémité au robinet de l'étuve.

Alors les yeux de Vanda brillèrent d'une flamme étrange.

XXXII

L'intendant se dépouilla alors de sa pelisse qui aurait pu le gêner dans ses mouvements, et, saisissant la corde d'une main, il se laissa glisser au fond du bassin.

Mais à peine s'était-il baissé pour passer sa main dans cet anneau de fer qui devait lui permettre de soulever la dalle sous laquelle se trouvait son trésor, qu'un jet d'eau lui tomba sur la tête.

Il se souleva vivement et fut comme aveuglé.

Vanda avait ouvert le robinet de l'étuve et l'eau coulait de l'épaisseur d'une cuisse d'homme.

Cette eau était presque tiède.

Arsoff ne comprit pas tout d'abord ; il crut que c'était en tirant sur la corde qui lui avait servi à descendre dans le bassin, qu'il avait lui-même ouvert le robinet.

Aussi cria-t-il à Vanda qui se trouvait debout et immobile sur le bord :

— Fermez le robinet.

Mais Vanda ne bougea point.

L'eau tombait sur la tête de l'intendant, qui se réfugia à l'autre extrémité du bassin.

— Fermez ! fermez ! répéta-t-il.

— Imbécile ! répondit Vanda, qui eut alors un rire strident.

Arsoff s'élança vers le bout de corde qui pendait, et voulut s'en servir pour remonter.

Vanda ne parut point s'y opposer.

Il se cramponna à la corde et commença à monter, malgré la trombe d'eau qui lui tombait sur la tête et l'aveuglait, car la corde, étant fixée au robinet, le plaçait par conséquent sous le jet.

Vanda, immobile et calme, riait toujours.

Arsoff, complétement dégrisé, avait retrouvé sa force et son énergie, et il s'élevait peu à peu, serrant la corde avec ses mains et ses genoux.

Il n'était plus qu'à quelques pieds du bord, et déjà une de ses mains, abandonnant la corde, allait s'accrocher à la tablette de marbre, lorsqu'il retomba lourdement au fond du bassin.

Vanda, avec son poignard dont elle ne s'était point séparée, avait coupé la corde.

L'intendant jeta un cri de rage, auquel répondit un nouvel éclat de rire de Vanda.

— Esclave, dit-elle, tu ne feras plus fouetter personne ; tu ne voleras plus ton maître le comte Potenieff ; tu n'oseras plus parler d'amour à une femme libre comme moi !... Si tu sais une prière, dis-la ; si tu crois en Dieu, demande-lui pardon, car tu vas mourir, et le lieu où tu es est ton tombeau...

— A moi ! au secours ! hurlait Nicolas Arsoff bondissant dans sa fosse de marbre comme une bête fauve prise au piége.

— On ne t'entendra pas ! répondit Vanda, et si tes gens t'entendaient, s'ils osaient approcher, je n'aurais qu'un signe à leur faire pour les éloigner. Ne leur as-tu pas dit que j'étais reine et maîtresse désormais ?...

L'eau montait toujours et le bassin s'emplissait.

— Ah ! misérable femme ! cria-t-il éperdu, tu veux donc me noyer ?

Elle lui répondit par ce rire étincelant et moqueur qui était son arrêt de mort.

— Non, dit-elle ; l'asphyxie serait trop douce pour toi !... tu ne serais pas assez châtié !...

Et, enveloppée dans sa pelisse pour résister de son mieux à ce froid terrible de la nuit moscovite, qui endort avant de tuer, elle attendit, les yeux fixés sur l'intendant, autour duquel l'eau montait peu à peu.

La première qui avait coulé était presque tiède ; celle qui lui succéda était froide, puis elle devint glacée.

Nicolas Arsoff jetait des cris terribles ; il priait et suppliait après avoir blasphémé ; puis, après avoir supplié, il blasphémait de nouveau.

Le bassin s'emplissait lentement.

D'abord Arsoff avait eu de l'eau jusqu'à la cheville, puis jusqu'au ventre, puis elle couvrit la ceinture.

— Femme ! criait Arsoff, ferme le robinet, et tout ce que je possède de trésors est à toi.

— Esclave, répondit-elle, si du vivant du baron Sherkoff tu avais osé lever les yeux sur moi, je t'aurais fait mourir sous le fouet.

— Grâce ! madame, grâce !... maîtresse !... disait-il en joignant les mains. Fermez le robinet !... au nom de Dieu, au nom des saints...

Et sa voix tremblait et ses dents s'entre-choquaient avec furie, car l'eau était de plus en plus froide.

Et l'eau montait toujours.

Enfin, elle arriva jusqu'aux épaules du malheureux et lui entoura le cou comme un cercle d'acier.

— Qu'il soit donc fait ainsi que tu le désires ! dit alors Vanda avec un éclat de voix railleuse.

Et elle ferma le robinet.

L'eau cessa de couler, mais la tête seule du malheureux était dehors.

Un moment il se crut sauvé; un moment il crut qu'elle avait eu pitié.

— La corde! lui cria-t-il, jetez-moi une corde... Appelez au secours... on viendra...

Il se souvenait que la corde était retombée avec lui au fond du bassin, et il l'apercevait flottant à la surface, tout près de lui.

Vanda riait et ne bougeait pas.

— Ah! s'écriait l'intendant, cette eau me glace!... A moi!... au secours!... Faites-moi retirer de là, madame...

— Tu es fou! répondit-elle.

Et elle se mit à faire le tour du bassin pour se réchauffer un peu par la marche.

Nicolas Arsoff commençait à comprendre le terrible genre de mort que la vindicative Vanda lui réservait.

— Il est quatre heures du matin, lui cria-t-elle encore; c'est le moment de la nuit où il gèle le plus fort.

Et, en effet, Nicolas Arsoff sentit que l'eau s'épaississait autour de lui.

Et sa gorge, saisie par le froid, ne livra plus passage qu'à des sons inarticulés.

Puis ces sons allèrent s'affaiblissant.

Vanda continuait à se promener autour du bassin, faisant bonne garde, comme le dragon à l'entour de la caverne où gît un trésor.

Elle grelottait sous sa pelisse de renard bleu, la fourrure la plus chaude qu'on trouve en Russie, cependant, mais la haine lui donnait la force et le courage de lutter contre le froid.

Arsoff ne criait plus.

Il roulait un œil stupide autour de lui, et Vanda comprit bientôt qu'une agonie terrible commençait pour lui.

Et sa montre à la main, comptant les minutes qui s'écoulaient, elle continua sa promenade, hautaine et farouche comme la divinité de la vengeance!

. . . .

Et tandis que Vanda infligeait à Nicolas Arsoff ce terrible supplice, une téléga courait à toute vitesse vers le château de Lifrou.

La nuit s'était écoulée, le jour était venu et le soleil étincelait à la cime des arbres couverts de neige.

Rocambole fouettait ses chevaux avec rage, avec furie, et répétait sans cesse ce nom :

— Vanda! Vanda!...

Madeleine, épuisée, vaincue par les émotions et le froid de cette nuit horrible, s'était endormie de nouveau dans le fond du traîneau de poste.

Alexis, le paysan russe, que Rocambole avait repris avec lui en repassant devant le relais, avait amoncelé sur elle tout ce qu'il y avait de couvertures et de fourrures dans le véhicule.

Enfin la téléga s'avança sur la chaussée de l'étang, et quelques minutes après, les chevaux s'arrêtèrent dans la cour du château.

Rocambole s'élança de son siége en criant :

— Vanda? où est Vanda?

Un mougick, qui parlait français, le regarda d'un air idiot et lui répondit :

— C'est la maîtresse, à présent!

Et Rocambole vit accourir à lui les gens du château.

Les uns riaient, les autres étaient ivres...

Mais tous paraissaient en proie à une joie extravagante. Et, comme Rocambole continuait à demander où était Vanda, ils le conduisirent dans le jardin, d'où elle n'avait pas bougé de la nuit.

Et Rocambole vit la jeune femme debout au bord du bassin, assistant aux derniers moments de son esclave, qui avait osé lui parler d'amour.

Le bassin, maintenant, était complétement gelé, et du milieu d'un bloc de glace sortait la tête livide de M. Nicolas Arsoff.

L'intendant respirait encore, mais la glace commençait à se resserrer, lui formant autour du corps une carapace qui allait finir par l'étouffer.

Et les gens du château avaient surpris Vanda assistant à l'accomplissement de sa vengeance, et, au lieu de délivrer leur maître, ils avaient applaudi à son châtiment.

Vanda n'avait rien vu, rien entendu.

Elle attachait maintenant un regard fixe et béant sur cette tête violacée que les ombres de la mort commençaient à estomper, dont les yeux étaient sans rayons, et dont les lèvres remuaient sans livrer passage à aucun son.

Et ce ne fut que lorsque ses yeux se fermèrent, lorsque ses lèvres devinrent immobiles et rigides, lorsque enfin Nicolas fut mort, qu'elle se retourna.

Alors elle vit Rocambole, grave et silencieux, auprès d'elle. Et elle jeta un cri.

— Et Madeleine? demanda-t-elle.

— Sauvée! répondit Rocambole.

— Ah! je le savais bien! murmura-t-elle en se laissant tomber dans ses bras.

— En France! répond Rocambole; en France! maintenant...

XXXIII

Avant de suivre Rocambole et Vanda qui ramenaient Madeleine en France, il nous faut revenir à un personnage de cette histoire que nous avons quelque peu perdu de vue.

Nous voulons parler d'Yvan Potenieff, que nous avons laissé revenant de chez le prince K... et arrêté aux portes de Moscou par ordre du chef de la police.

En Russie, on ne discute pas.

Depuis le plus humble des serfs jusqu'au plus grand seigneur, chacun obéit.

Yvan, qui ne pouvait soupçonner son père d'avoir provoqué son arrestation, après avoir vainement demandé qu'il lui fût permis de le faire prévenir, se résigna à monter dans le traîneau qui devait le conduire à Pétersbourg.

La route lui parut longue; elle dura plusieurs jours qui lui semblèrent des siècles.

Chaque werste nouvelle qu'il franchissait ne le séparait-elle pas de sa chère Madeleine?

Au fond, Yvan n'était pas très-inquiet sur son propre sort.

Il avait beaucoup d'amis dans le corps des cadets, et l'on y connaissait ses opinions.

Yvan était sincèrement attaché à l'empereur, qui



Sortez!... dit-elle. (Page 267.)

représentait les idées nouvelles, et il n'était nullement enthousiaste du vieux parti russe.

Seulement, dans un pays où la police tient le rôle principal, il était tout naturel que les autorités de Moscou se fussent effarouchées de voir un officier de la garde assister aux réunions du prince K..., qui faisait ouvertement de l'opposition.

Yvan comprenait tout cela si parfaitement, qu'il se disait en route :

— Je n'aurai qu'à écrire à l'empereur pour obtenir ma grâce et une prolongation de congé. Je repartirai alors sur-le-champ pour Moscou, et il faudra bien que mon honoré père, qui est cause de toute ma mésaventure, répare ses torts en me donnant tout de suite ma chère Madeleine.

Et, à partir du moment où il eut fait cette réflexion, Yvan devint plus calme et considéra son arrestation comme un événement sans importance.

L'officier de police qui l'accompagnait lui avait permis, dès le lendemain du premier jour du voyage, d'écrire à son père.

Il avait usé de cette permission, dans une maison de poste, tandis qu'on relayait, et il avait glissé dans sa lettre une lettre pour Madeleine.

« Toute affaire cessante, mon cher père, disait-il « en terminant sa lettre, venez à Pétersbourg. Si l'em« pereur devait être abusé par quelque rapport de « police, vous seriez là pour me défendre. »

Enfin le matin du cinquième jour, l'officier prisonnier fit son entrée dans la capitale de toutes les Russies et fut conduit dans ce qu'on appelle l'*île de Saint-Pétersbourg*, à la forteresse hexagone qui sert de prison militaire.

Le gouverneur parcourut rapidement le rapport que lui remit l'officier de police qui avait opéré l'arrestation d'Yvan et l'avait accompagné.

Puis il dit à Yvan :

— Vous êtes mon hôte jusqu'à nouvel ordre ; mais je

Poupart-Davyl et Com., rue du Bac, 30.

me plais à croire que votre situation n'a rien de grave.

Les Potenieff, s'ils ne sont plus riches, jouissent néanmoins d'une grande considération, due à leur ancienneté de race et aux services militaires qu'ils ont toujours rendus de père en fils.

Yvan fut logé dans une chambre à part et on lui donna un soldat pour le servir.

Le soir, le gouverneur de la prison l'invita à dîner.

Ces égards lui semblèrent de bon augure.

Il demanda la permission d'écrire à l'empereur, et cette permission lui fut accordée.

Le lendemain, il attendit toute la journée sa mise en liberté; mais aucun ordre ne fut transmis au gouverneur de la prison.

Deux jours s'écoulèrent, et Yvan ne vit rien venir.

Il était convaincu pourtant que l'empereur n'avait rien à refuser au comte Potenieff, et il calculait que son père avait dû faire diligence et accourir en toute hâte à Saint-Pétersbourg.

Yvan se trompait.

Les jours succédaient aux jours et Yvan était toujours prisonnier.

Seulement, comme on lui avait accordé la permission d'écrire, il s'en servait à cœur-joie et rédigeait un véritable journal à l'adresse de sa chère Madeleine.

Après les jours vinrent les semaines.

Le gouverneur se montrait toujours charmant pour Yvan Potenieff, mais il ne parlait pas de le remettre en liberté.

C'était un vieil officier, ce gouverneur, qui avait quelque répugnance à exercer ce métier de geôlier, et qui parfois en témoignait hautement sa mauvaise humeur.

Un jour que, pour la centième fois peut-être, Yvan se plaignait avec amertume de la rigueur avec laquelle on le traitait et du peu d'égards qu'on avait sans doute pour son père, le comte Potenieff, le gouverneur haussa les épaules.

— Vous croyez donc, fit-il, que votre père s'occupe de vous?

— Dame! répondit Yvan, peut-il en être autrement?

— Peut-être.

— Que voulez-vous dire, monsieur? fit Yvan avec étonnement.

— Mon jeune ami, dit le gouverneur, vous plaît-il de causer dix minutes avec moi?

— Parlez, monsieur.

— Pourquoi vous a-t-on arrêté?

— Parce que je revenais de chez le prince K..., où l'on s'occupe de politique.

— Et pourquoi étiez-vous allé chez le prince K...?

— C'est un vieil ami de ma famille. Mon père m'avait chargé de lui porter ses compliments.

Un sourire vint aux lèvres du gouverneur.

— Écoutez donc, reprit-il. Croyez-vous qui si la police de Moscou vous avait jugé dangereux et qu'elle eût admis que vous partagiez toutes les idées émises chez le prince K... elle se serait donné la peine de vous envoyer à Pétersbourg?

— Qu'aurait-elle donc fait de moi?

— On vous eût mis au cachot, à Moscou même.

— Bon!

— Et la première chaîne allant en Sibérie vous eût pris au passage.

Yvan ne put se défendre d'un léger frisson.

— Au lieu de cela, poursuivit le gouverneur, on vous a amené ici, où vous êtes fort bien traité.

— J'en conviens.

— Où rien ne vous manque.

— Sauf la permission d'aller me promener sur la perspective Newski, fit Yvan en riant.

— Si vous voulez me donner votre parole que vous rentrerez tous les soirs, vous pourrez sortir tous les jours, dit le gouverneur.

— Il se pourrait! exclama Yvan stupéfait.

— Oui, mais à trois conditions, cependant.

— Voyons!

— La première est que vous ne chercherez pas à pénétrer au palais et ne demanderez aucune audience, soit au directeur général de la police, soit à tout autre haut fonctionnaire.

— Je vous le promets, répondit Yvan.

— La seconde, c'est que vous n'écrirez pas à l'empereur; car, dit le gouverneur en riant, il faut bien que je vous dise la vérité : j'avais ordre d'intercepter votre lettre, et l'empereur ne l'a point reçue par conséquent.

— Mais, monsieur, s'écria Yvan, s'il en est ainsi...

— Choisissez, dit froidement le gouverneur : ou rester dans votre chambre, ou avoir la permission d'aller vous promener chaque jour.

— Soit, murmura Yvan, je n'écrirai pas.

— Il y a une troisième condition, dit le gouverneur.

— J'écoute.

— Si vous rencontrez des gens de votre connaissance, vous ne leur direz pas que vous êtes prisonnier.

— Monsieur, s'écria Yvan, tout ceci ressemble singulièrement à une énigme.

— Dont vous devriez déjà avoir trouvé le mot, dit le gouverneur.

— Je ne comprends pas...

— Cherchez; le mot est un nom de femme...

Et le gouverneur tourna ses talons et laissa Yvan en proie à un redoublement de surprise.

Une heure après, le soldat qu'on lui avait donné comme valet de chambre lui apporta, de la part du gouverneur, un portefeuille auquel était joint un billet.

Le portefeuille contenait une certaine somme.

Le billet indiquait que cet argent provenait d'une lettre de crédit expédiée par le comte Potenieff.

— Mon Père est à Pétersbourg! s'écria Yvan.

Et il s'habilla à la hâte.

Il était alors midi, le soleil brillait, le temps était superbe et la perspective devait être encombrée d'équipages.

Le gouverneur ne s'était point moqué d'Yvan.

A tous les guichets, on le salua et le laissa passer.

Une fois hors de la prison, il se jeta dans un droski et dit au stanwitsch, c'est-à-dire au cocher :

— Mène-moi au pont des Chanteurs.

C'était auprès de ce pont, dans la maison Kalouginne, que le comte Potenieff avait coutume de descendre quand il venait à Pétersbourg.

Yvan ne devinait pas encore, en dépit des demi-révélations du gouverneur, que c'était son père qui l'avait fait arrêter.

Au pont des Chanteurs, le jeune officier apprit qu'on n'avait pas entendu parler du comte Potenieff.

Alors les paroles du gouverneur lui revinrent en mémoire :

« Le mot de l'énigme est un nom de femme. »

Et ce nom jaillit tout à coup des lèvres d'Yvan :

— Wasilika !

Yvan n'accusait pas encore son père, mais il accusait cette belle comtesse Wasilika, qui s'était éprise de lui et qui le voulait épouser.

C'était elle, bien certainement, qui avait provoqué son arrestation pour l'arracher à Madeleine.

Et Yvan fut pris d'une colère folle contre cette femme, et il cria au stanwitsch :

— Conduis-moi à Vybourg !

Vybourg est le quartier bâti sur la rive droite de la Néva.

C'était là que logeait la belle comtesse Wasilika Wasserenoff, la riche héritière que le vieux Potenieff convoitait pour son fils.

Moins d'une heure après, le droski s'arrêtait devant le portique de marbre rouge de l'hôtel Wasserenoff, et Yvan en descendait pâle de colère et de rage.

— A nous deux, comtesse Wasilika, murmurait-il.

XXXIV

La comtesse Wasilika Wasserenoff était veuve.

C'était une femme de vingt-six ans, fort belle, blanche comme un lis et blonde comme un épi mûr.

Elle était grande, et son œil noir plein de feu, son nez hardi, sa lèvre dédaigneuse, annonçaient un caractère fortement trempé, uni à une vigoureuse constitution physique.

La comtesse Wasilika possédait une immense fortune; elle était maîtresse absolue de sa main, et si elle avait songé à épouser Potenieff, c'est que celui-ci, l'hiver précédent, avant qu'il ne vît Madeleine, avait fait à la belle veuve une cour assidue.

Et puis les Potenieff et les Wasserenoff étaient cousins, et en acceptant la main d'Yvan, la comtesse savait qu'elle relevait une maison tombée.

Pendant les cinq mois qu'il avait passés loin de Pétersbourg, Yvan avait écrit plusieurs lettres à la comtesse.

Les premières étaient brûlantes, les dernières un peu tièdes.

Mais Wasilika se croyait aimée, et elle avait répondu naguère au comte Potenieff qu'elle était prête à épouser Yvan.

Ce dernier entra donc comme un fou chez la comtesse.

L'intendant de cette dernière vint à sa rencontre et lui dit :

— Madame est un peu souffrante, et monsieur vient la voir de bien bonne heure !

— Je veux la voir sur-le-champ, dit Yvan en bousculant l'intendant.

Et il passa sur une demi-douzaine de laquais en grande livrée.

La comtesse était nonchalamment étendue sur un sofa recouvert d'une peau de tigre, au fond d'une serre chaude remplie de lauriers-roses et de camellias.

Tandis que la neige couvrait les terrasses de son palais de marbre, la comtesse semblait vivre au milieu des fleurs et de la végétation de l'Orient.

A la vue d'Yvan, elle se souleva avec nonchalance et lui tendit la main.

— Ah ! c'est vous ! dit-elle.

Et elle le voulut attirer auprès d'elle sur le sofa.

Mais Yvan était fort pâle, et son visage trahissait une violente irritation.

— D'où venez-vous? de Moscou? dit la comtesse. Quand êtes-vous arrivé?

Cette question permit à Yvan, qui demeura debout, d'exhaler toute sa colère.

— Vous le savez aussi bien que moi, comtesse, dit-il.

Elle le regarda avec un étonnement qui aurait dû le convaincre.

Mais il était si fort aveuglé par la fureur qu'il continua sur un ton d'emportement et de menace :

— Je suis prisonnier depuis dix jours, grâce à vous et sur votre ordre.

— Prisonnier ! fit-elle au comble de l'étonnement.

— J'ai été arrêté à Moscou il y a quinze jours.

— Mais pourquoi ?

Il eut un rire plein de dédain et de raillerie.

— Vous le demandez ? fit-il.

— Mais, sans doute...

Il frappa du pied avec colère.

— Les femmes, s'écria-t-il, sont perfides et fausses !

Ces mots comblèrent la mesure. La comtesse Wasilika se leva comme une reine offensée et lui montra la porte :

— Sortez ! dit-elle.

Yvan sentit qu'il était allé trop loin et il balbutia quelques excuses; mais la comtesse répéta son geste et lui tourna le dos.

Alors la colère d'Yvan reprit le dessus et il osa demeurer dans le boudoir.

— Je ne sortirai pas, dit-il, que je ne me sois expliqué avec vous, comtesse.

Elle leva sur lui un regard glacé.

— De quelle explication s'agit-il ? dit-elle.

— Je veux savoir pourquoi vous m'avez fait arrêter.

— Moi ?

— Oui, vous; car c'est par votre ordre...

Il était si bouleversé en parlant ainsi que la comtesse eut l'esprit traversé par un soupçon.

Elle se demanda si Yvan n'était pas devenu fou.

— Voyons ! reprit-elle avec douceur, ce n'est pas à moi, mais à vous qu'il faut demander des explications. Vous avez été arrêté, dites-vous?

— Oui.

— A Moscou, il y a quinze jours?

— C'est bien cela.

— Sous quel prétexte?

— Ah! fit Yvan avec amertume, le mot *prétexte* est juste. Sous prétexte de politique.

— Mais, mon cher cousin, dit la comtesse, je n'ai rien de commun avec le ministre de la police.

— Mais vous avez des relations avec mon père?

— Sans doute... puisque... autrefois... il avait été question d'un mariage entre nous...

Yvan perdit toute mesure.

— Eh bien ! dit-il, ma cousine, c'est précisément parce que je ne veux plus de ce mariage...

Mais la comtesse Wasilika n'était pas femme à supporter une pareille injure.

Elle courut à un cordon de sonnette et le secoua violemment.

Son intendant et deux mougicks parurent.

— Reconduisez M. Poteniеff, leur dit-elle.

Puis elle recula jusqu'au mur, poussa une porte et disparut laissant Yvan pétrifié.

La colère du jeune officier tomba alors comme par enchantement.

Il prit son chapeau et sa pelisse des mains de l'intendant et sortit brusquement.

Son droski l'attendait.

— A la citadelle! dit-il au cocher.

En route, Yvan se demanda si réellement la comtesse n'avait pas dit vrai. Son attitude calme, puis son étonnement et enfin son indignation n'étaient-ils pas autant de preuves de son innocence?

Il rentra à la prison et fit demander une audience au gouverneur.

Mais le gouverneur était sorti.

Alors Yvan prit une plume et écrivit à la comtesse Wasilika :

« Madame,

« Pardonnez-moi; vous avez raison, je crois que je suis un peu fou. Mais je vais tâcher de m'expliquer en quelques mots. J'ai recherché l'honneur de votre alliance; j'ai cru être entraîné par mon cœur : ma tête seule était en cause.

« Je suis en proie à une passion vraie, profonde, éternelle.

« J'ai cru que vous aviez voulu vous venger. Encore une fois, pardonnez-moi. »

Et Yvan prenait pour confident la comtesse Wasilika et lui racontait son amour pour Madeleine, la suppliant d'obtenir sa mise en liberté.

Puis, cette lettre écrite, il la fit sur-le-champ porter à son adresse.

Moins d'une heure après, la comtesse avait répondu; et sa réponse était conçue en ces termes :

« Mon cher cousin,

« J'aurais persisté à vous croire fou, si des lettres que je reçois de Moscou ne me confirmaient la vérité de vos paroles.

« Ainsi, je tiens pour très-véridique l'histoire de mademoiselle Madeleine, et je crois à toutes les perfections dont vous la dotez. Hâtez-vous donc, mon cher cousin, de rejoindre un pareil trésor.

« Et pour cela, suivez mon conseil; ce n'est pas à Moscou qu'il faut aller.

« Madeleine n'y est plus.

« Votre aimable père, qui tenait tant à restaurer ses domaines avec la dot que je vous eusse apportée, a cru indispensable de la renvoyer en France.

« C'est donc en France que vous devez aller.

« Vous savez, mon cher cousin, que je suis bonne parente, et que je me suis toujours empressée de me rendre utile à ma famille.

« Comme je suppose que mon cousin le comte Potenieff n'est pas d'humeur à vous ouvrir un crédit sur quelque banquier d'Allemagne, je me permets de joindre à ma lettre, à titre de prêt : d'abord un bon de vingt mille roubles sur la banque de Saint-Pétersbourg, ensuite une lettre de crédit sur M. de Rothschild, banquier à Paris, et je forme des vœux pour votre bonheur et celui de mademoiselle Madeleine.

« Votre affectionnée cousine,

« WASILIKA WASSERENOFF. »

« *P. S.* — Ah! j'oubliais que vous êtes prisonnier sur parole. J'écris à un de mes frères, qui est aide de camp de l'empereur.

« J'ai tout lieu de croire que votre mise en liberté aura lieu immédiatement. »

Yvan, fou de joie, aurait voulu se jeter aux genoux de la princesse Wasilika et lui baiser les mains.

Mais la lettre avait un deuxième post-scriptum :

« A propos, je quitte Pétersbourg tout à l'heure. Je vais faire un petit voyage dans mes terres. »

— Cette femme est un ange! murmura Yvan.

Le soir, à huit heures, le gouverneur le fit appeler.

— Monsieur, lui dit-il, j'ai l'ordre de vous mettre en liberté, mais à la condition que vous quitterez Pétersbourg cette nuit même. Le ministre de la police m'a, en outre, fait remettre un passe-port pour vous. Vous pouvez voyager pendant deux ans.

— Bonne Wasilika! murmura Yvan transporté.

Quelques minutes après, il quittait la forteresse.

Un droski de voyage était devant la porte. Un homme, enveloppé de fourrures, qui se tenait auprès, salua Yvan et vint à lui.

— Monsieur, lui dit-il en français, je suis le valet de chambre de la comtesse Wasilika. J'ai voyagé, je parle toutes les langues européennes, et la comtesse a pensé que je pourrais être utile à monsieur, s'il veut bien me prendre à son service et accepter le traîneau que voilà, et qui est un petit souvenir qu'elle prie monsieur d'accepter.

— Si je l'accepte! s'écria Yvan, et toi avec!

Le valet eut un sourire mystérieux, et Yvan monta dans le droski, ne se doutant pas que la vengeance de l'implacable Wasilika Wasserenoff allait voyager avec lui.

XXXV

Yvan a voyagé nuit et jour, n'ayant d'autre compagnon de voyage que le valet de chambre de la comtesse Wasilika.

Cet homme, Italien d'origine, ne s'est pas vanté.

Il parle à peu près couramment toutes les langues européennes.

Il a voyagé partout; il sait par avance qu'en tel pays on trouve des moyens de transport difficiles ou des hôtelleries commodes et des hôtes empressés.

Yvan veut voyager vite. Yvan est pressé.

Il a accepté sans trop de façon le portefeuille et la lettre de crédit de l'opulente comtesse Wasilika, et il sème les roubles sur son chemin, tant il a hâte d'arriver.

D'ailleurs, le passe-port dont il est muni ne le rassure qu'à moitié.



LE PRINCE MAROPOULOFF

Si le comte Potenieff est instruit de sa fuite, il obtiendra peut-être l'autorisation de le faire arrêter aux frontières. Yvan est, du reste, un assez joyeux compagnon, il boit bien, mange avec appétit et fume de très-bons cigares qu'il a trouvés dans le droski.

C'est une attention de la comtesse Wasilika.

Le valet de chambre, qui se nomme Beruto, est un beau parleur; il sait mille anecdotes, il raconte au jeune officier une foule d'histoires qui abrégent singulièrement les ennuis du chemin.

Car les routes sont à peu près les mêmes partout en Russie. De grandes pleines neigeuses; des forêts de pins et de bouleaux; un village de loin en loin; une maison de poste isolée. Tout cela finit et recommence, puis cesse avec une désespérante monotonie.

Au bout de huit jours, Yvan est arrivé précisément au milieu de cette province où son père a de vastes domaines, hélas! grevés de nombreuses hypothèques.

La route de Pétersbourg est celle de Moscou à Varsovie, et Yvan Potenieff fait un léger détour à la seule fin d'aller rançonner un peu l'intendant Nicolas Arsoff au château de Lifrou.

Si le paysan russe tremble devant l'intendant, celui-ci tremble plus encore devant son seigneur.

Or Yvan, sur les conseils de Beruto, qui est un homme ingénieux, s'est dit :

— Ce gueux de Nicolas Arsoff doit avoir de l'argent plein ses coffres. Je vais le rançonner en passant, c'est l'affaire d'une heure.

Et c'est pour cela que le traîneau d'Yvan s'est arrêté

au relais de poste de Péterhoff pour y prendre des chevaux frais.

Là, il abandonnera un moment la grand'route de Varsovie et fera une pointe vers Lifrou.

Pendant qu'on dételle, Yvan entre dans la maison de poste et s'assied auprès du poêle.

Ordinairement la maison de poste est déserte. A part le maître et sa famille, et le voyageur qui reste un moment, en attendant que les chevaux soient prêts, il n'y a personne.

Et cependant, ce jour-là elle est pleine de monde.

Il y a des bourgeois de Péterhoff avec leur polonaise à brandebourgs et leur bonnet pointu fourré d'astrakan, des soldats appartenant au corps de cosaques irréguliers, et des mougicks, et un postillon autour de qui l'on fait cercle, et qui pérore avec une grande vivacité.

Cet homme parle, et son auditoire se suspend à ses lèvres.

Cependant le peuple russe, comme toutes les nations asservies, a un fonds de scepticisme et d'indifférence qui l'empêche d'être curieux.

Il n'a pas les ardeurs méridionales, il ne se passionne pas, il est à peu près indifférent à l'enthousiasme.

Le récit du stanwitsch, c'est-à-dire du postillon, est donc bien émouvant?

Yvan s'est approché, et il écoute comme tout le monde.

Le stanwitsch n'est pas un homme de la poste impériale. Il ne porte pas la veste à retroussis jaunes sur un fond vert.

C'est un postillon particulier, qui porte la livrée d'un grand seigneur terrien du voisinage, le prince Maropouloff.

Le prince Maropouloff est un des plus riches propriétaires de la province.

Auprès de la sienne, les fortunes environnentes ne sont plus que des pauvretés. Il a cent mille paysans; il possède des mines d'argent au pied des monts Ourals; il lève, au besoin, tout un régiment à ses frais.

Le prince Maropouloff est un homme d'à peine trente ans, chasseur passionné.

Il accompagnait jadis l'empereur Alexandre, quand celui-ci n'était que czarowitz, à la chasse à l'ours.

Mais dans cette partie de la Russie qu'il habite, il n'y a pas d'ours.

Seulement, comme on a pu le voir, les loups y abondent, et c'est un plaisir sans égal pour le prince de quitter, au coucher du soleil, quand la nuit s'annonce glacée, son château des bords de la Bérésina et de remonter vers le nord, c'est-à-dire dans la direction de Moscou, avec six ou huit amis venus de Pétersbourg, dans un traîneau attelé de sauvages et vaillants chevaux de l'Ukraine. Le postillon lance ses chevaux à toute vitesse en poussant des cris.

Un valet du prince qui se tient à l'arrière du traîneau tire les oreilles à un chevreau qui bramc...

Le traîneau vole sur la neige comme une mouette sur l'Océan.

Aux cris du chevreau les loups accourent.

Alors le prince et ses compagnons font feu sans relâche, et l'on court ainsi jusqu'au jour, laissant derrière le traîneau de nombreux cadavres.

Au jour, quand le soleil vient resplendir sur la neige, les loups survivants ont regagné les profondeurs des forêts.

Alors, le bouillant attelage tourne bride, et le traîneau recueille un à un les cadavres échappés à la voracité de la bande, et dont la fourrure, dépouille opime, jonchera bientôt les vastes salles du château, où le prince Maropouloff passe une grande partie de la saison d'hiver.

Or, c'est une chasse semblable que raconte le postillon du prince, debout sur le poêle, au milieu de la maison de poste.

Mais les exploits cynégétiques du prince sont tellement connus dans la contrée, qu'un récit de ce genre n'intéresserait pas à un si haut degré, s'il ne s'y mêlait un fait extraordinaire.

Laissons parler le stanwitsch :

— C'était avant-hier soir, dit-il, le prince ordonna d'atteler le traîneau de chasse.

Il avait chez lui quatre amis de Péterabourg, sous-officiers aux gardes.

A cinq heures, un peu après le coucher du soleil, le prince et ces messieurs étaient en voiture.

On avait placé dans le traîneau deux chevreaux et une douzaine de fusils.

Deux mougicks avaient pour mission, l'un de faire crier les chevreaux, l'autre de recharger les armes, qui toutes, du reste, se chargent par la culasse.

On partit. Les chevaux pleins d'ardeur dévoraient l'espace.

Le poids des guides me brisait les bras.

A la nuit close, nous entrâmes dans une forêt de sapins.

Les chevaux hennirent; les loups accoururent.

Le prince et ses compagnons firent feu.

Les loups tués servirent de pâture aux autres, et le traîneau poursuivit sa course.

Pendant une heure, ce fut un véritable carnage.

Les loups augmentaient, comme s'ils fussent sortis de dessous terre.

A la forêt succéda une vaste plaine.

Mais les loups suivirent le traîneau.

La lune était claire, la lune brillait au ciel.

Le prince et ses compagnons tiraient toujours, et nos chevaux, ivres de peur, précipitaient leur course avec une furie sans égale.

Tout à coup, dans le lointain, nous vîmes briller un éclair; puis une détonation se fit entendre.

— Oh! oh! dit le prince, qui donc se permet de chasser le même jour que moi?

Et, par ses ordres, je fouettai mes chevaux qui déjà allaient plus vite que le vent.

Au premier éclair un autre éclair succéda; puis une seconde détonation à la première.

Nous avions fait un rude chemin en quelques minutes, et nous nous trouvions maintenant tout près de l'endroit où les deux éclairs avaient brillé.

Le prince jeta un cri :

— Fouette! fouette! dit-il; un homme en péril!...

En effet, au milieu de la neige, au clair de lune, on voyait une trentaine de loups qui dévoraient les cadavres de deux de leurs compagnons, et, à dix pas de distance, un homme immobile, les deux pistolets déchargés à la main.

Comme le traîneau arrivait sur eux, les loups achevaient leur proie.

Deux d'entre eux, les plus hardis, abandonnèrent les débris du festin et se ruèrent sur l'homme.

Nous n'étions plus qu'à cent mètres !

Nous entendîmes des cris, puis un hurlement de douleur et l'un des deux loups tomba et se roula dans la neige.

L'homme lui avait sans doute fracassé le crâne d'un coup de crosse de pistolet.

Mais l'autre lui sauta à la gorge.

Ce fut alors que le prince Maropouloff épaula. Une balle siffla et frappa le groupe du loup et de l'homme.

Tous deux tombèrent.

L'homme se releva seul.

La balle n'avait frappé que le loup.

Mais les autres loups arrivèrent à leur tour, et l'homme fut entouré, bousculé et roulé de nouveau sur le sol.

Heureusement, le prince me fit passer ventre à terre sur ce groupe informe.

Vingt coups de fusils se succédèrent; un nuage de fumée enveloppa le traîneau, les loups et l'homme.

Puis le nuage se dissipa.

L'homme était debout, une fois encore...

Sanglant, mutilé, fou de rage et de douleur, il est vrai, mais il était debout !...

Et le prince lui jeta une corde à laquelle il se cramponna, et on le hissa dans le traîneau qui continua sa course.

Seulement l'homme était fou, ajouta le postillon.

— Et quel était cet homme? demanda alors Yvan qui avait écouté attentivement le récit du postillon.

— Je ne sais pas, dit celui-ci : tout ce que je sais, c'est qu'il parle français.

— Eh bien! moi, je sais qui c'est, dit le maître de poste qui s'approcha en ce moment.

XXXVI

Yvan regarda le maître de poste avec curiosité.

— Oui, reprit celui-ci, je sais quel est cet homme, c'est un Français, un noble, qui voyageait avec un Allemand. Ils ont passé ici, il y a six jours, allant au château de Lifrou.

— Lifrou ! exclama Yvan.

— Oui, le château du comte Potenieff. Le connaissez-vous, Excellence?

— C'est moi, dit simplement Yvan, ou plutôt, c'est mon père.

Le maître de poste entraîna le jeune homme dans un coin de la salle.

Comme on écoutait toujours le stanwitsch, personne ne fit attention à cette manœuvre.

— Comment! monsieur, dit-il, vous êtes le fils du comte Potenieff?

— Sans doute.

— Et vous vous rendez à Lifrou ?

— Naturellement.

— Alors, vous savez sans doute la nouvelle...

— Quelle nouvelle? demanda Yvan étonné.

— Ce qui s'est passé à Lifrou.

— Mais quoi donc?

— Votre intendant est mort.

— Nicolas Arsoff?

— Oui.

— Ah! fit Yvan avec cette indifférence de l'homme libre qui fait peu de cas de l'esclave. Et de quoi est-il mort?

— Il a été gelé dans la glace, par la femme blonde.

— Qu'est-ce que vous chantez là, demanda Yvan à qui ce genre de mort paraissait peu compréhensible, et de quelle femme parlez-vous?

— Oh ! je ne parle pas de la jolie demoiselle qu'avait enlevée le Français... mais de l'autre...

Yvan stupéfait regardait le maître de poste.

— Monsieur, reprit celui-ci, je vais vous dire ce que je sais, et ce qui est le bruit du pays depuis hier matin.

— Voyons? fit Yvan, à qui la pensée que l'une de ces femmes blondes dont on venait de lui parler pouvait être sa chère Madeleine ne vint même pas.

— Je commence par le commencement, reprit le maître de poste. Il y a six jours, à la nuit tombante, le Français dont je vous parlais a passé ici, m'a demandé des chevaux. Malgré le froid, il a voulu partir.

En route, il a été assailli par les loups et a tiré sur eux, comme fait le prince Maropouloff; puis, de l'autre côté du bois, il a sauvé une jeune fille qui allait être dévorée, une jeune fille belle comme les anges, une Française aussi, paraît-il.

— Blonde ! Française ! exclama Yvan.

— Oui, monsieur.

— Sais-tu son nom?

— Je crois bien que le Français l'appelait Madeleine.

Yvan jeta un cri.

— Elle venait de Moscou, continua le maître de poste, et s'était arrêtée à l'auberge du *Sava*. Là, il paraît que le valet de chambre qui l'accompagnait a voulu la voler d'abord, et ensuite se montra avec elle d'une brutalité révoltante.

A ces derniers mots, Yvan devint pâle comme un mort.

— Après? après? fit-il d'une voix brève et sifflante.

— Alors, la jeune fille s'était enfuie... et fort heureusement pour elle, comme elle tombait épuisée, au milieu de la nuit, dans une grande plaine couverte de neige, le Français était arrivé pour la sauver.

Ils repassèrent ici le lendemain tous les trois, c'est-à-dire le Français, l'Allemand et la jeune fille, et ils allèrent au château de Lifrou.

Ces derniers mots enlevaient à Yvan son dernier doute.

La jeune fille dont il était question était bien Madeleine, que son père, le comte Potenieff, avait adressée sans doute à Nicolas Arsoff, pour qu'il la fît conduire en Allemagne.

— Après, après? fit-il avec une anxiété croissante.

Le maître de poste continua.

— Une heure après que le Français eut passé ici et nous eut raconté comment il avait sauvé cette jeune fille, votre intendant Nicolas Arsoff passa à son tour.

Il venait de Stadianka, où il était allé faire fouetter un paysan, et il ramenait avec lui un homme et une femme, un Allemand qui, disait-il, allait à la foire de Moscou.

— Après? répéta Yvan.

— La femme de l'Allemand, qui était blonde, lui plaisait beaucoup, paraît-il, car maître Nicolas Arsoff la dévorait des yeux.

Ma foi ! ajouta le maître de poste, je ne sais pas trop ce qui s'est passé à Lifrou depuis cinq jours; mais l'Allemand, la femme blonde et la demoiselle ont passé ici hier matin, se dirigeant vers la frontière prussienne, et une heure après leur départ, un paysan de Lifrou est entré ici et a raconté que la femme blonde avait précipité votre intendant dans un bassin où il est mort gelé.

Les gens de justice sont partis à cette nouvelle, et Lifrou doit être envahi par eux.

— Mais elle, la jeune fille? demanda Yvan, se souciant fort peu de Nicolas Arsoff et de sa fin tragique.

— Je vous l'ai dit; elle a passé hier matin avec l'Allemand et sa femme. Elle n'avait plus peur... elle souriait même.

— Ah! fit Yvan soulagé.

— Ma foi, monsieur, dit le maître de poste, puisque vous allez à Lifrou, et vous avez raison, car tout doit y être bouleversé, vous ferez bien de vous détourner d'une verste ou de deux.

— Pourquoi?

— Et d'aller jusqu'à l'auberge du *Sava* : là, vous saurez la vérité plus au juste, d'autant mieux que le mougick s'y trouve encore.

— Quel mougick? demanda Yvan.

— Celui qui voulait abuser de la jeune fille.

— Le misérable! murmura Yvan dont les yeux étincelaient.

En ce moment, l'Italien Beruto entra dans la maison de poste.

— Les chevaux sont prêts, dit-il.

Mais Yvan hésitait.

Maintenant, il n'en doutait plus, la jeune fille qui avait passé la veille au matin se dirigeant vers la Prusse, et par conséquent vers la France, était bien Madeleine, Madeleine après qui il courait.

Que lui importait tout le reste, c'est-à-dire la mort de Nicolas Arsoff, et ce qui avait dû s'ensuivre?

C'était l'affaire de son père, le comte Potenieff, et non la sienne.

Mais il est un sentiment qui germe vigoureusement dans un cœur russe : la vengeance! Or, Yvan se sentit frémir par tout le corps à la pensée qu'il y avait eu un homme assez hardi pour oser lever un regard coupable sur Madeleine.

Quel était cet homme que l'on qualifiait tour à tour de valet de chambre et de mougick?

Un autre soupçon traversa l'esprit d'Yvan.

— Qui sait? se dit-il, mon père est peut-être complice de toutes ces infamies?

Et il fut pris alors d'un ardent désir de voir l'infâme qui avait violenté Madeleine et de le faire périr sous le bâton.

— Et tu dis que cet homme est à l'auberge du *Sava*? dit-il au maître de poste.

— Oui, monsieur.

Yvan n'en voulut pas savoir davantage. Il se jeta dans le traîneau et commanda au postillon de marcher un train d'enfer.

Deux heures après, la téléga d'Yvan s'arrêtait à la porte du *Sava*.

Animée et pleine de bruit l'avant-veille, l'auberge maudite était redevenue morne et solitaire.

Cependant, il s'y trouvait trois personnes encore : la vieille dame, qui continuait toujours à pleurer son chien, et ne savait plus comment continuer son chemin, soit pour aller à Lifrou, soit pour revenir à Moscou; Pierre le mougick, que les soins de la vieille hôtesse avaient ramené à la vie, et qui, ce jour-là, s'était levé et assis sur le poêle, comme un véritable convalescent.

Enfin Yvanowitchka, la vieille sorcière, l'hôtesse de l'auberge qui porte malheur.

Yvan entra comme un ouragan.

Il vit un homme aux traits polis, à l'air souffrant qui le regarda avec étonnement.

Alors même que cet homme eût été vêtu comme un paysan russe ordinaire, Yvan l'aurait reconnu.

Mais il ne pouvait douter une minute que ce ne fût l'homme qu'il cherchait, car la veste du valet de chambre était verte et jaune, et à la livrée de Potenieff par conséquent.

Yvan lui sauta à la gorge.

— Misérable ! dit-il, qu'as-tu fait de Madeleine ?

Pierre pâlit.

— Je vais te tuer ! reprit Yvan; mais, auparavant, il faut que tu saches qui je suis. Je m'appelle Yvan Potenieff.

Pierre n'avait jamais vu l'homme dont il avait la voix. Il jeta un cri et tomba à genoux.

Puis, joignant les mains :

— Ne me tuez pas, dit-il, je n'ai fait qu'obéir à votre père.

Ces mots produisirent sur Ivan une réaction violente; sa colère tomba.

Il regarda cet homme, qui se soutenait à peine, tant il était faible encore.

— Parle, dit-il, je veux savoir...

Beruto était entré dans l'auberge, et s'était arrêté stupéfait à deux pas du poêle en entendant Pierre le mougick parler.

Yvan seul ne s'était pas aperçu de cette étrange ressemblance de voix.

XXXVII

Il est nécessaire, avant d'aller plus loin, de donner quelques éclaircissements sur cet étrange récit fait par un stanwitsch du prince Maropouloff dans le relais de poste de Péterhoff.

Il était parfaitement vrai que le grand seigneur russe, chasseur de loups passionné, fût parti, l'avant-veille au soir, de son château, dans un traîneau de chasse, en compagnie de quatre de ses amis.

Il était vrai encore que, quelques heures plus tard, il eût sauvé la vie à un homme qui allait périr sous la dent des loups, et, en ceci, la version du stanwitsch était d'une scrupuleuse exactitude.

Le sauvetage du Français, au moyen d'une corde qu'on lui avait jetée, était vrai encore.

Mais là où sans doute l'imagination du postillon avait pris part au récit, c'était lorsqu'il avait prétendu que l'homme ainsi miraculeusement sauvé était devenu fou.



BERUTO

Cet homme, on l'a deviné, n'était autre que M. de Morlux.

En lui jetant ses pistolets, Rocambole avait voulu lui laisser un moyen, non de se sauver, mais de reculer l'heure d'une mort épouvantable.

Il n'avait pas voulu que cet homme, traduit aux grandes assises de la Providence, le fût sans avoir un moyen de défense, et, en s'éloignant, Rocambole s'était dit :

— Si cet homme venait à survivre, c'est que la main vengeresse de Dieu trouverait le châtiment trop doux et le réserverait à celui que je lui ai préparé en France pour le cas où il y reviendrait jamais.

M. de Morlux avait donc été hissé dans le traîneau qui avait continué sa course folle.

Les dangers d'une pareille chasse sont incalculables.

Tant que le traîneau marche, les loups n'osent pas attaquer les chevaux, et ils dévorent impitoyablement tous ceux de leurs compagnons qui tombent sous le feu des chasseurs.

Mais l'odeur du carnage attire de nouvelles recrues; la bande, au lieu de diminuer, s'augmente de minute en minute.

Et malheur alors si un cheval venait à s'abattre : les autres seraient pris à la gorge et le traîneau envahi.

Si nombreux que fussent les chasseurs, ils seraient anéantis en moins d'une heure.

La vie des chasseurs dépend donc tout entière de la solidité des chevaux et de l'habilité du postillon qui devine les fondrières cachées sous la neige et les évite adroitement.

Or donc, on avait sauvé M. de Morlux, mais on n'avait guère le temps de s'occuper de lui.

Il fallait faire feu sans relâche.

D'ailleurs, M. de Morlux justifiait un peu par son

 Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.

attitude et son air hébété l'opinion que devait émettre plus tard le stanwitsch, c'est-à-dire qu'il était fou.

Ses vêtements déchirés, ensanglantés (car il avait été mordu au bras et à la main, et son sang coulait), son visage, tour à tour pâle comme le marbre, ou d'un rouge violacé, ses yeux égarés, tout, jusqu'à ses cheveux blancs taillés en brosse, contribuait à lui donner un aspect étrange.

Un des amis du prince fit le premier sérieusement attention à lui.

Ses haillons, car ce n'étaient plus des vêtements qui le couvraient, n'étaient pas ceux d'un paysan russe, et il était facile de voir que cet homme appartenait à une classe élevée.

Cependant l'ami du prince lui cria en russe :

— Qui es-tu ?

M. de Morlux répondit :

— Français !

Puis il s'affaissa, épuisé, anéanti, brisé de fatigue et d'émotion, dans le fond du traîneau.

La fusillade continuait.

Mais déjà la lune avait disparu et les étoiles pâlissaient au ciel. Une bande blanchâtre avait remplacé cette ligne sombre qui formait l'horizon.

C'était le jour qui venait.

On avait fait beaucoup de chemin, depuis la veille au soir, et les rives de la Bérésina et le château du prince Maropoulof étaient loin.

Avec le premier rayon du soleil, comme on sortait d'une forêt, les loups disparurent.

En même temps, on arrivait à un relais de poste.

Les chevaux étaient harassés.

On les laissa au relais avec le postillon, qui eut ordre de s'en retourner tranquillement le lendemain.

Puis le prince dit à ses compagnons :

— Nous ne sommes plus qu'à six verstes du château de mon ami le comte Kourof, le meilleur vivant de toute la contrée. Si vous voulez, nous irons lui demander à déjeuner.

— Bravo ! Adopté ! répondit-on.

Mais celui qui avait déjà adressé la parole à M. de Morlux dit alors :

— Il me semble, messieurs, que nous devrions bien nous occuper un peu de ce pauvre diable que nous avons empêché d'être croqué.

— Il dort, répondit le prince.

En effet, couché au fond du traîneau, M. de Morlux était aussi immobile que si la mort l'eût frappé.

Le soleil l'éclairait tout entier, et le prince ne put s'empêcher de dire :

— Voilà une drôle de physionomie. Qui cela peut-il être ?

— Un Français, dit celui qui lui avait adressé la parole.

— Et un homme de distinction, dit un autre. Les loups ont fait des loques de ses vêtements, mais on voit ce qu'ils étaient auparavant.

— Tiens ! dit un troisième, il a encore son sac de voyage en bandoulière.

En effet, M. de Morlux avait eu l'étrange bonheur de conserver sa sacoche et, par conséquent, son portefeuille gonflé de roubles.

En outre, il avait au doigt un fort beau solitaire que le prince remarqua.

— Nous avons trouvé un gentilhomme, ou tout au moins un gentleman, dit le prince Maropoulof, ceci est incontestable.

— Mais comment se trouvait-il là ? fit un autre.

— Voilà un mystère qu'il nous expliquera à son réveil, si toutefois il n'a pas perdu la raison.

— Moi, reprit un des chasseurs, je me figure qu'il sera tombé de traîneau en dormant.

— C'est la seule chose admissible, répondit le prince.

M. de Morlux fit un léger mouvement, mais il ne rouvrit pas les yeux.

On avait jeté sur lui plusieurs pelisses pour le garantir du froid le plus possible.

— Il l'a échappé belle ! ajouta l'un des chasseurs.

Puis on ne s'occupa plus de lui, et les cinq jeunes gens se prirent à causer de Pétersbourg et des plaisirs de l'hiver.

Cependant M. de Morlux ne dormait plus ; il n'avait même jamais dormi.

Son égarement, sa folie, à la suite des émotions terribles et de l'épouvante suprême qu'il avait éprouvées, avaient été de courte durée.

Cet homme, qui était admirablement trempé, avait une énergie sans égale et une logique inflexible.

Il avait vu la mort de face, et la mort n'avait pas voulu de lui.

Il était sauvé !

Dès lors sa raison revenait, son esprit retrouvait son calme et sa lucidité, et, s'il fermait les yeux et feignait de dormir, c'était pour réfléchir tout à son aise et analyser les événements avec une rigoureuse attention.

Le premier nom qui fût sorti de ses lèvres, si ses lèvres eussent remué, eût été infailliblement celui de Rocambole.

Mais l'image de son terrible ennemi, de cet homme dont il avait d'abord nié l'existence, en se moquant des terreurs de Timoléon, s'était représentée à lui telle qu'il l'avait vue pour la dernière fois.

M. de Morlux n'avait pas besoin de faire de grands efforts d'imagination pour deviner ce qui s'était passé et allait se passer encore.

Libre, maître de Madeleine, Rocambole avait dû retourner à Lifrou, sauver Vanda s'il en était temps encore ; et il était bien certain qu'à cette heure, tandis que lui, M. de Morlux, s'en allait vers le nord, couché dans le traîneau du prince Maropoulof, son libérateur, Madeleine était en route pour la France.

Madeleine lui échappait.

Mais le vicomte Karle de Morlux avait bientôt pris son parti des situations extrêmes qui, pour lui, n'étaient jamais désespérées.

— Au milieu de mon désastre, pensait-il, il me reste un avantage. Rocambole me croit mort... Il ne s'agit plus, pour moi, que de retourner en France et de recommencer la lutte.

Tandis qu'il réfléchissait ainsi, le prince Maropoulof et ses compagnons causaient.

— Messieurs, disait le prince, le comte Kourof est un des hommes les plus amusants que je connaisse. Il a beaucoup voyagé ; il a longtemps habité Paris. Il s'entoure volontiers d'artistes et d'écrivains, et sa conversation est des plus attachantes, et avec cela une humeur charmante, un véritable caractère français...

— Pardon, mon cher prince, dit un des chasseurs, y a-t-il longtemps que vous n'avez vu le comte ?

— Un peu plus de six mois.

— Eh bien, vous le trouverez changé.

— Bah ! qu'a-t-il donc ?

— Il est triste et d'humeur maussade ; il voit maintenant tout en noir.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il est amoureux.

— De qui ?

— D'une femme qui ne veut pas de lui, la comtesse Wasilika.

— La belle madame Wasserenoff ?

— Justement.

— Ah ! oui, dit le prince, elle doit épouser le pauvre Yvan Potenieff. N'est-ce pas son cousin ?

— Oui.

— Pauvre Yvan ! répéta le prince, il aura du mal à dompter cette cavale du désert qu'on nomme la comtesse Wasilika.

— Il n'a pas le poignet assez solide pour cela, dit un autre.

Au nom d'Yvan, M. de Morlux avait tressailli et dressé l'oreille.

Il se prit à écouter attentivement.

XXXVIII

Le prince Maropoulof continua.

— Vraiment ! ce pauvre Kourof est en cet état ?

— Hélas ! oui.

— Mais alors, nous avons eu grand tort de prendre le chemin qui mène chez lui.

— Pourquoi donc ?

— Mais parce qu'il doit être d'une misanthropie sans égale.

— Raison de plus pour qu'il nous accueille à bras ouverts. La solitude doit lui peser singulièrement.

M. de Morlux fit alors un mouvement.

— Ah ! dit le prince, voici notre homme qui s'éveille.

En effet, M. de Morlux ouvrit les yeux.

Puis il feignit de porter autour de lui un regard étonné, et il murmura :

— Où suis-je ?

— Monsieur, lui répondit le prince, vous êtes en lieu sûr et hors de la dent des loups.

A ces mots, M. de Morlux se dressa vivement et se trouva debout.

Il sut jouer la pâleur, l'effroi, l'émotion.

— Ah ! dit-il, je crois me souvenir...

— Vous l'avez échappé belle ! dit le prince.

Et il salua M. de Morlux comme s'il l'eût rencontré dans un salon de Paris ou de Pétersbourg.

Celui-ci rendit le salut et dit :

— Messieurs, avant de vous remercier, car je vous dois la vie, permettez-moi de vous dire qui je suis. Je m'appelle le vicomte Karle de Morlux, gentilhomme français.

Le prince et ses amis s'inclinèrent, et répondirent en déclinant à leur tour leurs noms et leurs titres.

La présentation avait lieu dans toutes les règles.

— Souffrez-vous beaucoup, monsieur le vicomte ? demanda le prince, faisant allusion aux morsures que M. de Morlux avait reçues au bras et à la main.

Le vicomte secoua négativement la tête.

— Ce sont, dit-il, de véritables égratignures ; mais j'aurais été certainement étranglé et mis en pièces sans l'épaisseur de mes vêtements et de ma cravate.

— Mais, monsieur, dit alors le prince, y aurait-il la moindre indiscrétion à vous demander comment vous vous trouviez là seul et à pareille heure ?

Tandis qu'il feignait de dormir, M. de Morlux avait préparé sa réponse.

— Messieurs, dit-il, je revenais de Moscou, où j'ai réglé diverses affaires d'intérêt. J'étais en téléga avec mon valet de chambre.

« Je me suis endormi. Tout à coup, j'ai été réveillé par des cris et un mouvement de vitesse extrême imprimé au traîneau.

« J'ai cru que nous courions à quelque précipice et que les chevaux s'étaient emportés.

« J'ai vivement sauté hors du traîneau, sans que mon valet de chambre, assis à côté du postillon, s'en aperçût.

« Les cris de ce dernier et l'épouvante des chevaux provenaient d'une bande de loups au milieu de laquelle je suis tombé, pendant que le traîneau continuait sa course. »

Cette explication était si vraisemblable que personne ne songea à la révoquer en doute.

Au bout d'une heure, M. de Morlux avait si bien déployé toutes les ressources de son esprit et mis en lumière son éducation parfaite, que le prince Maropoulof lui disait :

— Mon cher vicomte, avant de reprendre la route de Varsovie et de retourner en France, vous me permettrez bien de vous emmener passer huit jours dans mon château, n'est-ce pas ?

M. de Morlux s'inclina.

— En attendant, dit le prince, nous allons demander à déjeuner au comte Kourof, mon ami, dont vous devez apercevoir l'habitation là-bas, dans le lointain, au milieu d'un bouquet d'arbres.

Le prince étendit la main vers le nord-ouest, et M. de Morlux aperçut en effet une vaste construction aux murailles toutes blanches.

Une heure après, le traîneau du prince entrait bruyamment dans la cour du comte Kourof.

Ce dernier accourait à la rencontre de ses hôtes.

Celui des amis du prince qui avait affirmé que le comte était réduit au plus violent désespoir eut un geste d'étonnement en le voyant.

Le comte était un beau jeune homme, au visage souriant, au regard plein de feu, et rien en lui n'annonçait la moindre tristesse.

Il s'empressa de recevoir le prince et ses amis, et peu d'instants après, les chasseurs et le châtelain étaient réunis autour de la table du déjeuner.

— Comte, dit alors le prince Maropoulof, permets-moi de te faire mes compliments.

— A propos de quoi ?

— Je vois que tu es guéri, et je t'en félicite.

— Guéri ? fit le comte avec étonnement.

— Oui, de ce mal d'amour qui te rongeait...

— Ah ! vous savez cela ? fit le comte en riant.

— Certainement.

— Eh bien! si je ne suis pas complètement guéri, je suis du moins en voie de guérison.

— Tu n'aimes plus la comtesse Wasilika?

— Au contraire. Je l'adore...

— Mais... alors...

— Et il est probable que je l'épouserai dans deux mois...

— Et Yvan?

— Ce pauvre Yvan Potenieff? fit le comte en riant.

— Eh bien?

M. de Morlux, à qui on avait donné des habits et que le comte Kourof avait placé à sa droite, redevint attentif.

Le comte poursuivit.

— Mes bons amis, celui qui se vante de connaître la femme n'est qu'un sot.

— C'est mon avis, dit le prince en riant.

— L'été dernier, la comtesse Wasilika m'a réduit au désespoir. Elle haussait les épaules en m'entendant soupirer; elle me riait au nez, si une larme de rage brillait dans mes yeux.

— Si je me tuais, lui dis-je un jour, que feriez-vous?

— Mais rien, me répondit-elle avec un calme féroce. N'allez-vous pas vouloir que j'en prenne une migraine?

J'étais parti de Pétersbourg la mort au cœur, et j'étais venu m'enterrer ici, songeant à me tuer parfois.

Il y a deux jours, une lettre m'arriva.

— Une lettre de la comtesse?

— Oui, le soleil après la tempête.

En parlant ainsi, le comte Kourof, qui étouffait dans son bonheur comme une plante agreste dans une serre, ouvrit sa redingote et prit sur son cœur une lettre qu'il avait couverte de baisers pendant deux jours et dont les caractères étaient à demi effacés.

— Je vais vous la lire, dit-il.

Tout le monde devint attentif, et M. de Morlux plus que les autres.

La lettre de la comtesse Wasilika était ainsi conçue :

« Mon cher comte,

« Vous m'avez peut-être mal jugée; dans ce cas-là, tant pis pour vous. Si vous espérez encore, tant mieux pour vous et tant mieux pour moi, car je vous aime et vous accorderai ma main au printemps, si vous êtes de ce monde et ne vous êtes pas déjà tué de désespoir.

« Laissez-moi vous dire, mon ami, que je n'ai jamais aimé Yvan Potenieff, mais que j'avais promis solennellement à un mourant de devenir sa femme. Dans cet aveu, vous trouverez le secret de mes rigueurs.

« Je suis aujourd'hui délivrée de ma promesse.

« Yvan Potenieff est fou.

« La folie du pauvre garçon consiste à parler d'une jeune fille française appelée Madeleine et qu'il veut absolument épouser.

« Or, mon ami, la vérité vraie, c'est que cette jeune fille n'a jamais existé que dans son imagination malade; Yvan part pour Paris, où il va chercher cet être aussi impalpable qu'invisible. Mon valet de chambre l'accompagnera et veillera sur lui.

« Je l'ai promis à ce pauvre père Potenieff, qui est au désespoir.

« Yvan n'est pas un fou. C'est un monomane. A part cette Madeleine qui n'a jamais existé, et la persuasion où il est qu'on l'a retenu prisonnier à Pétersbourg, dans la citadelle, à la seule fin de le forcer à m'épouser, il est, pour tout le reste, fort calme et fort raisonnable.

« Si vous m'aimez toujours, cher comte, venez donc passer un mois d'hiver à Paris. Je pars ce soir, par la voie de mer.

« Vous me trouverez installée rue de la Pépinière, chez le comte et la comtesse Artoff.

« A vous mille fois.

« WASILIKA WASSERNOFF. »

— Eh bien! messieurs, dit le comte, qu'en pensez-vous?

— Je pense, dit le prince Maropoulof, que si Yvan Potenieff n'était pas devenu fou, tu n'aurais jamais reçu cette lettre, mon bon ami.

— C'est fort possible, dit le comte avec un sourire mélancolique.

— Et tu vas en France?

— Je pars après-demain.

— Mais comment ce pauvre Yvan a-t-il pu devenir fou?

— Je n'en sais rien.

— Moi, je crois le savoir, dit un des amis du prince.

— Ah!

— Yvan buvait beaucoup d'absinthe.

— Vraiment!

— Ensuite, il était amoureux fou de la comtesse, et comme elle n'est pas précisément tendre, tout en lui promettant de l'épouser, elle devait le malmener très-souvent.

— C'est ce qui t'arrivera, mon ami.

— Oh! moi, dit le comte Kourof, j'aime assez le rôle d'esclave vis-à-vis d'une femme. Il est bien plus facile d'obéir que de commander.

Tandis que ces messieurs causaient, M. de Morlux se disait :

— A quelque chose malheur à bon! Si Rocambole ne m'avait pas jeté en bas du traîneau, je ne saurais pas qu'Yvan Potenieff court après Madeleine, et que la belle comtesse Wasilika a un intérêt quelconque à le faire passer pour fou.

Voilà un auxiliaire que l'enfer m'envoie!

Et l'espoir revint au cœur de M. de Morlux.

XXXIX

Nous avons laissé Yvan à l'auberge du Sava, disant à Pierre le mougick :

— Fais-moi ta confession, car tu vas mourir!

Pierre était lâche. Il lui avait suffi de regarder Yvan pour deviner le sort qui l'attendait.

En effet, Yvan était pâle et tout son corps était agité de ce frémissement nerveux que les gens du Nord ont désigné sous le nom pittoresque de *colère blanche*.

— Je veux tout savoir, répéta Yvan en fixant sur le mougick un regard étincelant comme une lame d'épée au soleil.

Et il prit un pistolet à sa ceinture et le posa sur la table.

— Maître! répéta le mougick tout tremblant, c'est votre père qui a tout fait.



LA COMTESSE WASILIKA WASSERENOFF

— Mon père !...

— Oui.

— Esclave, dit Yvan, explique-toi, je le veux !

Malgré ces paroles impérieuses, sa voix s'était radoucie, et le mougick espéra un moment qu'il aurait la vie sauve s'il avouait tout.

Le valet de chambre Beruto était entré dans la salle d'auberge, et il assistait, impassible et muet, à cette étrange scène.

Alors le mougick raconta tout.

Il ne passa sous silence aucun détail, même le plus insignifiant.

Il narra comment, quinze jours auparavant, le comte Potenieff, se dirigeant vers Moscou en toute hâte, avait été frappé du son de sa voix.

Et, en effet, bien qu'il soit fort difficile à soi-même d'être juge en pareille matière, Yvan s'avoua que le mougick avait un organe identique au sien.

L'arrivée à Moscou, l'ordre qu'il avait reçu, lui Pierre, de jouer le rôle d'Ivan, tout, jusqu'à l'infâme comédie à laquelle il s'était prêté de bonne grâce, il n'oublia rien.

Yvan, pâle et l'œil en feu, écoutait.

Il avait croisé ses bras sur sa poitrine, et l'on eût dit un juge suprême prêt à rendre une sentence de mort.

Quand il en fut à raconter le départ de Moscou et le voyage, le mougick s'exprima ainsi :

— Le comte votre père ne voulait pas que vous revissiez mademoiselle Madeleine, et si, contre son at-

— Ah! c'est vous, prince, dit Yvan. Passez votre chemin, je vous prie.

— Comme vous êtes pâle! dit le prince; et pourquoi ce front sinistre? Pourquoi ces armes que vous avez à la main.

Et il entra dans l'auberge, suivi de deux de ses amis qui étaient comme lui sortis du traîneau.

Yvan montra le mougick.

— Vous voyez cet homme? dit-il.

— Oui.

— Il va mourir.

— Pourquoi?

— Pour expier un grand crime.

— Et ce crime, demanda le prince, quel est-il?

Yvan répondit d'une voix de tonnerre :

— Il a outragé une jeune fille que j'aime et qu'on appelle Madeleine.

A ce nom le prince Maropouloff et ses amis échangèrent un sourire d'incrédulité et de compassion.

Un sourire qui signifiait :

— Le comte Kourof disait vrai, ce pauvre Yvan est bien réellement fou!

XL

Le prince Maropoulof, au comte Kourof, à Paris.

Mon cher ami,

Commo je ne doute pas que tu ne te rendes à Paris par les voies rapides, et que, il y a trois jours, en te quittant avec mes amis et le gentilhomme français dont nous avons fait tort à messieurs les loups, nous t'avons laissé fermant tes malles, tu penses bien que je me dispense d'adresser ma lettre ailleurs.

Elle arrivera encore à Paris après toi, car, il faut bien te l'avouer, la cavale du désert chantée par le poëte arabe, l'éclair qui brille dans la nuit, le vent qui passe dans les nuées grises sont moins légers en leur course que l'homme qui galope après la femme aimée.

J'espère que voilà un pathos qui justifie suffisamment notre amour de la langue française, à nous autres barbares.

Maintenant, sais-tu pourquoi je t'écris?

Ce n'est pas pour te remercier de ton hospitalité tout à fait écossaise, mais pour te donner des nouvelles de ton malheureux rival.

Je parle de ce pauvre Yvan.

Je vois d'ici ton geste d'étonnement, à ce nom, car tu ne peux vraiment pas supposer que j'aie vu Yvan Potenieff.

Cela est vrai cependant.

Écoute.

Nous sommes partis de chez toi, il y a trois jours, à onze heures du matin, après nous être reposés la veille de nos fatigues cynégétiques.

Cinq heures après, nous n'étions plus qu'à quatre lieues de Péterhoff.

Comme nous filions avec cette rapidité que tu connais et qui est ma seule manière de voyager dans notre belle et froide Russie, nous apercevons un traîneau devant nous.

Au bout d'un quart d'heure nous l'avons rejoint.

Le traîneau est vide, mais il y a à côté du stanwitsch un homme que Koloukine, notre ami, reconnaît.

— Tiens! dit-il, c'est le valet de chambre de la comtesse Wasilika. C'est Beruto?

En entendant prononcer son nom, Beruto se retourne et reconnaît Koloukine, qu'il salue respectueusement.

— Où vas-tu? d'où viens-tu?

Telles sont les questions qu'on adresse à l'Italien.

— Messieurs, nous répond-il, au moment où mon traîneau et le sien sont rangés sur la même ligne, vous voyez un homme bien malheureux.

— Que t'arrive-t-il donc? demanda Koloukine, la comtesse t'a-t-elle renvoyé?

— Non, mais elle m'a cédé à un maître qui fait mon désespoir.

— Bah!

— Je suis maintenant au service d'un fou.

A ces derniers mots, nous nous rappelons le passage de la lettre de la comtesse que tu nous as lue, et dans lequel elle t'apprend qu'elle a chargé son valet de chambre d'accompagner ce pauvre Yvan.

— Oui, messieurs, reprend Beruto, j'ai affaire à un fou, comme vous allez voir.

Alors il nous raconte exactement ce que 'a écrit la comtesse.

Yvan Potenieff est amoureux d'une femme qui n'existe pas, qui n'a jamais existé, et qu'il a baptisée, lui, du nom de Madeleine.

Depuis huit jours qu'ils sont partis de Pétersbourg, nous dit Beruto, Yvan demande des nouvelles de Madeleine. Dans chaque femme qu'il rencontre il croit voir Madeleine.

Madeleine partout et toujours!

Jusque-là, le mal n'est pas grand, mais voici ce que nous raconte encore Beruto :

— Il y a deux heures, nous nous sommes arrêtés à trois verstes d'ici, dans une auberge isolée qui s'appelle l'auberge du Sava.

Mon nouveau maître avait froid et il avait soif.

Il entre.

Auprès du poêle se trouvent une vieille femme et un mougick.

M. Potenieff les regarde et s'écrie :

— Voilà ceux qui ont trahi Madeleine!

La vieille dame et le mougick se regardent avec étonnement. Mais la colère d'Yvan augmente.

Il prend la vieille dame à bras le corps et la porte dans le traîneau en m'ordonnant de l'aller exposer au milieu des bois, afin qu'elle serve à souper aux loups.

— Et tu as obéi?

— Dame! à peu près, répond Beruto en riant; c'est-à-dire que j'ai conduit la vieille dame jusqu'à un village qui est là sur la gauche, de l'autre côté de ce petit bois, et je lui ai donné dix roubles pour la dédommager. Mais ce n'est pas tout, messieurs, ajouta le pauvre diable.

— Qu'est-ce encore?

— Je crains bien que, pendant que je feignais d'exécuter les ordres de ce maniaque, il n'ait tué le malheureux mougick.

Alors, mon cher ami, mes compagnons et moi nous nous sommes consultés.

Quand il s'agit de la vie d'un homme, fût-ce celle d'un mougick, la chose vaut la peine de réfléchir.

Il f... convenu que Beruto repartirait le premier et

arriverait à l'auberge du Sava quelques minutes avant nous; que si le mougick vivait encore, il tâcherait de faire patienter Yvan sous divers prétextes, jusqu'à ce que nous arrivassions à notre tour.

Et il a été fait ainsi.

Beruto s'est remis en route, et nous l'avons suivi à quelques minutes de distance.

Il était temps!

Quand nous sommes arrivés, nous avons trouvé Yvan, l'œil en feu, les cheveux en désordre, un pistolet de chaque main.

Devant lui, le pauvre diable de mougick accusé d'avoir outragé Madeleine, étant à genoux et finissant sa prière.

Yvan allait le tuer.

Tu comprends, mon cher comte, que nous avons désarmé ce fou.

Il s'est emporté d'abord en nous disant qu'il avait le droit de punir un homme qui lui appartenait.

Heureusement Koloukine, qui est un garçon de ressources, a eu l'idée la plus ingénieuse de la terre, comme tu vas voir.

Yvan nous avait raconté, — ce qui est, comme tu le vois, le fond de sa folie, — comme quoi son père s'opposait à son mariage avec Madeleine et comment il avait chargé la vieille dame et le mougick de le débarrasser de la jeune fille.

Tout cela avait une apparence de vraisemblance telle que, si Beruto ne nous avait pas regardés en souriant, nous eussions cru Yvan sur parole.

Or voici le dialogue qui s'est établi entre Koloukine et Yvan.

Je le transcris fidèlement.

— Ainsi, mon cher Yvan, c'est ton père qui ne veut pas que tu épouses Madeleine?

— C'est lui.

— C'est lui aussi qui a donné l'ordre à cet homme de faire ce qu'il a fait?

— Oui.

— Tout cela est parfaitement clair.

— N'est-ce pas, reprend Yvan, que cet homme est coupable?

— Sans doute.

— Et il a mérité la mort?

— Deux fois plutôt qu'une.

Mais comme Yvan reprensit ses pistolets, Koloukine lui arrêta le bras.

— Seulement, dit-il, écoute-moi bien.

— Parle...

— Si tu tues cet homme, tu te prives d'un témoin.

— Ah!

— Sans doute. Tu veux retrouver Madeleine?

— Oui.

— Tu veux l'épouser?

— Certainement.

— Or, pour cela, il te faut le consentement de ton père.

— Ou de l'empereur, s'écria Yvan, invoquant le vieil usage russe qui veut qu'en certains cas l'autorité du czar soit substituée à celle du père de famille.

— Raison de plus pour ne pas tuer cet homme.

— Mais pourquoi?

— Parce que, lorsque tu auras retrouvé Madeleine, tu retourneras à Pétersbourg et tu la présenteras au czar, en lui racontant l'odieuse conduite de ton père, appuyée par la déclaration du mougick.

Ce raisonnement produisit sur notre fou un revirement subit.

— Tu as parfaitement raison, dit-il.

C'est comme cela que Koloukine a sauvé la vie au malheureux mougick, qui était à demi mort de peur déjà, et qui depuis lors n'a pas encore retrouvé l'usage de la parole.

Maintenant tu devines le reste : nous avons ramené Yvan chez moi.

J'ai pu le garder deux jours, mais le troisième il a voulu partir.

Heureusement, je lui ai donné un compagnon de route qui aidera Beruto à veiller sur lui.

Ce compagnon, tu le devines, n'est autre que notre gentilhomme français, ce vieillard encore vert qui répond au nom de Morlux.

Par une de ces bizarreries que la folie seule peut expliquer, Yvan l'a pris en grande amitié, et il a en lui une confiance extrême.

De plus, il a pardonné au mougick son crime imaginaire et il l'a attaché à sa personne.

Or donc, ce matin, M. de Morlux, Beruto et le mougick sont partis pour Varsovie, escortant ce pauvre Yvan, qui n'est fou que lorsqu'il parle de Madeleine.

M. de Morlux connaît à Paris un médecin aliéniste qui fait des cures merveilleuses.

Il espère faire guérir Yvan.

J'ai pensé, mon cher comte, que tous ces détails t'amuseraient, ainsi que la blonde Wasilika, dont tu vas être l'heureux esclave, — une femme comme elle n'a pas de mari, — et je te les envoie en te serrant cordialement les mains.

Prince Maropoulof.

. . . .

C'était de la meilleure foi du monde que le jeune prince russe avait écrit cette lettre. Comme on le voit, M. de Morlux triomphait une fois encore!

XLI

Ainsi que le prince Maropoulof l'a écrit à son ami le comte Kourof, M. de Morlux voyage en compagnie d'Yvan.

Le jeune officier, qui ne peut se douter qu'on le veuille faire passer pour fou, continue à entretenir le vicomte de son amour pour Madeleine.

Leur traîneau court sans relâche.

Il a traversé la Bérésina, il a franchi la frontière de la Russie proprement dite.

Maintenant, le voici en Pologne, et le matin du troisième jour il entre à Varsovie.

M. de Morlux, qui ne peut restituer Hermann à sa femme et à ses enfants, et n'a cependant nulle envie d'aller leur conter que Rocambole l'a jeté aux loups comme un quartier de porc ou de chevreau, M. de Morlux se dispenserait bien, au besoin, de s'arrêter à Varsovie.

Cependant il espère trouver des lettres de France à la poste, et il y court laissant Yvan dans un hôtel.



Vanda se jeta dans les bras de Rocambole. (Page 290.)

En effet, deux lettres attendent M. de Morlux dans les bureaux.

L'une est de son frère.

L'autre lui arrache un tressaillement, car il a reconnu l'écriture de Timoléon.

Or Timoléon lui a écrit qu'il s'embarquait pour l'Amérique, et pourtant cette lettre est timbrée de Paris.

Néanmoins, M. de Morlux domine sa curiosité, et il ouvre tout d'abord la lettre de son frère.

Cette lettre est ainsi conçue :

« Mon cher Karle,

« Je vous écris à Varsovie, et cependant quelque chose me dit que vous êtes à Paris. Me trompé-je? je n'en sais rien; mais l'épouvante s'est emparée de moi de nouveau.

« Karle, mon ami, mon frère, à mesure que les jours s'écoulent, le remords pénètre plus avant dans mon cœur. S'il en est temps encore, arrêtons-nous. »

— Mais qu'a-t-il donc encore, cet imbécile ? murmura le vicomte Karle interrompant sa lecture. Avec les années, Philippe est devenu un véritable trembleur...

Et il continua :

« Vous n'êtes pas père, Karle et il y a des douleurs infinies que vous ne pouvez pas comprendre.

« Karle, je souffre mille morts, car je sais que mon fils est à Paris et qu'il me fuit.

« C'est justice !

« N'avons-nous pas détruit son bonheur ?

« Il aimait Antoinette Miller, la fille de notre malheureuse sœur.

« Et vous avez tué Antoinette !

« Du moins vous me l'avez dit...

« Et cependant un doute étrange m'étreint; un doute qui achève de m'épouvanter.

Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.

« Antoinette est-elle bien morte ?

« Les gens qui vous ont vendu si cher un repos que je ne partage pas, moi, ne vous ont-ils pas trompé ?

« Ecoutez :

« Voici un mois que vous êtes parti.

« Il y a donc plus d'un mois qu'Antoinette est morte. Or, après votre départ, je me suis attendu, jour et nuit, à toute heure, à voir arriver Agénor, à le voir entrer chez moi comme une tempête et à voir éclater son désespoir.

« Il était à Angers, me disiez-vous, blessé d'un coup d'épée qui le retiendrait forcément loin de Paris pendant quelques jours.

« Il n'en était rien. Agénor est revenu à Paris le jour même de votre départ.

« Ce n'est point de ma part une supposition, c'est une certitude, comme vous allez voir.

« Je boite encore, mais je puis sortir et monter en voiture.

« Tous les jours, vers midi, je me fais conduire au soleil, soit aux Champs-Elysées, soit sur les boulevards.

« Il y a huit jours, ma calèche a été prise dans un embarras de voitures.

« L'écheveau était embrouillé; il nous a fallu un bon quart d'heure pour nous dégager.

« Tout à coup mon regard a rencontré un autre regard qui partait du fond d'un fiacre.

« J'ai reçu au cœur comme une décharge électrique.

« C'était Agénor.

« J'ai appelé, j'ai crié... Mais les voitures se sont croisées de nouveau, et il m'a été impossible, malgré les ordres donnés à mes gens, de retrouver le fiacre dans lequel était mon fils.

« Alors j'ai cru qu'il arrivait et que je le verrais le soir même. Je suis rentré en toute hâte; mais Agénor n'est point venu, ni ce jour-là, ni les jours suivants ..

« Et cependant il est à Paris !

« A notre dernière entrevue, il a été pourtant rempli de tendresse pour moi...

« Et il me sait malade...

« Et il ne vient pas...

« Je ne l'ai entrevu que l'espace d'une minute, et cependant il m'a semblé qu'il n'avait pas le visage consterné d'un homme qui a perdu pour toujours la femme qu'il aime.

« Quel est ce mystère ?

« J'ai vainement essayé de l'approfondir et n'ai pu rien apprendre, si ce n'est qu'Agénor est à Paris depuis un mois.

« Son valet de chambre demeure rue de Suresnes, le voit presque tous les jours.

« Agénor vient en fiacre chercher ses lettres, puis il s'en retourne et personne ne sait où il va.

« Pourquoi n'est-il point venu ?

« Ce silence, ce soin qu'il met à se cacher achèvent de jeter le trouble et l'épouvante dans mon cœur.

« Frère, si ma lettre vous rejoint en Russie, si vous n'avez pas encore mis à exécution vos infâmes projets, arrêtez-vous... repentons-nous... peut-être en est-il temps encore ?...

« Mais il me semble que la main de Dieu pèse déjà sur nous, et que quelque épouvantable châtiment nous est réservé.

« Mes nuits sont peuplées de fantômes. Je crois revoir notre sœur. Je crois toujours entendre les paroles du docteur Vincent et voir son front dévasté.

« Ecoutez, mon frère, peut-être pourrons-nous réparer encore une partie du mal que nous avons fait.

« Si vous épousiez cette jeune fille dont vous avez juré la perte ?... »

A ces dernières lignes de la lettre de M. Philippe de Morlux, Karle tressaillit et pâlit.

Puis il froissa la lettre avec colère.

— J'y ai pensé avant toi, murmura-t-il. Malheureusement ce prince Yvan...

Et M. de Morlux songe avec rage à ce naïf Yvan Potenieff, qui l'a pris en grande amitié et le fait confident de son amour pour Madeleine.

— Ce Philippe est idiot, murmura enfin M. de Morlux, et je vois bien qu'on ne peut plus compter sur lui. Voilà ce que l'amour paternel fait d'un homme qui jadis ne reculait devant rien.

Et, tout en haussant les épaules, le vicomte ouvre la seconde lettre :

Timoléon

à M. le vicomte Karle de Morlux,

Poste restante,

Varsovie.

Pologne.

« Monsieur,

« Tandis que vous partiez pour la Pologne, qui est la grand'route de la Russie; tandis que vous alliez à la recherche de mademoiselle Madeleine Miller, votre serviteur allait s'embarquer pour l'Amérique.

« J'emportais mes économies et vos cinquante mille francs. J'emmenais avec moi ma fille, mon seul, mon unique, mon véritable trésor.

« Si je n'avais pas eu une fille, ce gredin de Rocambole ne nous aurait pas joués par-dessous la jambe.

« Heureusement, j'avais laissé à Paris des agents qui avaient pour mission de le surveiller.

« Si je vous disais que vos intérêts seuls me guidaient, vous ne me croiriez pas.

« Aussi me bornerai-je à vous dire que l'instinct de la vengeance m'a poussé.

« Le matin du jour où j'allais m'embarquer, j'ai reçu de Paris le télégramme suivant :

« Rocambole a quitté Paris et la France; il court sur « les traces de M. de Morlux. »

« J'ai cédé à la tentation.

« Au lieu de m'embarquer, j'ai mis ma fille en lieu sûr, et je suis parti.

« C'est-à-dire que j'ai repassé le détroit et que vingt-quatre heures après j'étais à Paris.

« Rocambole n'est pas un mince adversaire.

« Il est fort possible que vous ne lisiez jamais ma lettre et que notre terrible ennemi se défasse de vous à l'étranger.

« Mais il est possible aussi que vous parveniez à lui échapper.

« Et alors écoutez :

« Votre neveu M. Agénor de Morlux et mademoiselle Antoinette Miller vivaient fort heureux et attendaient le retour de Rocambole et l'arrivée de mademoiselle Madeleine pour s'épouser.

« J'ai jeté quelque amertume dans la coupe de miel

où ils trempaient leurs lèvres, et Antoinette est à nous une fois encore.

« Je ne veux pas vous en dire davantage ni vous laisser la joie de la surprise.

« Quoi qu'il en soit, si vous revenez à Paris, veuillez vous faire conduire sans retard rue de Londres, n° 2, où on vous en dira plus long.

« Vous demanderez à voir M. Guépin, homme d'affaires.

« Je suis, avec respect, monsieur le vicomte,

« Votre tout dévoué

« TIMOLÉON. »

. . . .

Après la lecture de cette lettre, M. de Morlux demeura un moment comme abasourdi.

— J'ai peur de rêver, murmura-t-il enfin.

Puis il la relut une seconde fois :

— Non, non, dit-il, c'est bien vrai... Timoléon n'est pas un homme à être revenu à Paris pour rien, et s'il me l'écrit, c'est qu'Antoinette est de nouveau en notre pouvoir !

A Paris, donc ! à Paris sur-le-champ !

Une heure après, M. de Morlux avait quitté Varsovie. Yvan l'accompagnait toujours.

XLII

Il est nécessaire, pour comprendre les événements qui vont suivre, de savoir dans quelles conditions Rocambole et Vanda, allant au secours de Madeleine, avaient quitté Paris.

M. de Morlux était parti; son frère, déjà bourrelé par le remords, — Rocambole le savait, — n'agissait qu'avec répugnance et sous l'influence fatale qu'il exerçait sur lui.

Timoléon, sous le coup d'un mandat d'amener, avait dû quitter Paris et la France.

Antoinette ne courait donc aucun danger sérieux.

Cependant Rocambole n'avait pas cru pouvoir quitter Paris sans prendre les précautions les plus minutieuses.

Quand la jeune fille fut revenue à elle et sortie de son long et léthargique sommeil, Rocambole envoya chercher une voiture par Milon.

Cette voiture, du reste, arrêtée d'avance, attendait depuis longtemps dans l'avenue de Saint-Ouen.

On y transporta Antoinette, trop faible encore pour pouvoir marcher.

C'était un fiacre à quatre places. En se serrant, on y pouvait tenir six.

Vanda et la belle Marton s'assirent auprès de la jeune fille. Milon monta à côté du cocher.

Rocambole et Agénor se placèrent sur la banquette du devant, au rebours, comme on dit.

Et le fiacre partit.

Où allait-il ? C'était Milon qui guidait le cocher par ses indications.

Le fiacre prit le boulevard extérieur, gagna la barrière de l'Etoile et descendit à Auteuil par l'avenue de Saint-Cloud.

Agénor et Antoinette se tenaient les mains et ne se préoccupaient pas de la route qu'on leur faisait suivre.

N'étaient-ils pas réunis ?

Enfin le fiacre s'arrêta.

Agénor mit alors sa tête à la portière et vit une petite maison isolée au milieu d'un grand jardin, dans une rue déserte ou à peu près.

Les premières lueurs de l'aube glissaient dans le ciel, et Rocambole, tirant sa montre, dit en souriant :

— Nous avons l'air de gens qui reviennent de soirée.

— Est-ce ici que nous demeurons? demanda Agénor.

— Oui.

Le jeune homme prit Antoinette dans ses bras, sauta lestement à terre et traversa le jardin, précédé par Rocambole.

La maison n'était, à vrai dire, qu'un petit pavillon d'un seul étage, élevé au-dessus d'un rez-de-chaussée.

Rocambole en avait les clefs.

Cependant un petit filet de fumée montait au-dessus du toit, et la tiède atmosphère du vestibule apprit à Agénor que la maison était habitée.

En effet, une porte s'ouvrit aussitôt après la porte d'entrée, et, dans un rayon de lumière, Antoinette aperçut la bonne mère Philippe qui jeta un cri en la voyant.

Antoinette glissa des bras d'Agénor et eut la force de se tenir debout et de marcher.

Au bout du vestibule, il y avait un petit salon, et, dans ce salon, madame Raynaud.

— Maman ! s'écria Antoinette qui s'arracha aux naïfs embrassements de la mère Philippe pour sauter au cou de la vieille institutrice.

La bonne dame serra Antoinette sur son cœur et éclata en sanglots.

— Ah! murmura-t-elle, je croyais que je mourrais sans te revoir. Si tu savais ce que j'ai souffert !...

— Madame, reprit Rocambole, qui s'était arrêté respectueusement sur le seuil, hier encore vous étiez prisonnière et séparée de votre fille adoptive; aujourd'hui vous voilà réunies, et, je l'espère bien, rien ne vous séparera désormais.

Comment madame Raynaud était-elle là ?

C'est ce qu'elle expliqua en quelques mots à Antoinette. Elle était demeurée pendant huit jours prisonnière, sous la garde du jardinier de M. de Morlux.

A toutes ses questions, cet homme opposait un silence absolu.

Où était-elle ? chez qui ? Pourquoi ne la réunissait-on pas à sa chère Antoinette ?

Elle n'avait rien pu savoir.

Les croisées de la chambre où on l'avait conduite étaient cadenassées, la porte fermée au verrou.

Mais cette nuit-là même, à neuf heures du soir environ, tandis qu'elle se lamentait, en proie à la plus vive inquiétude sur le sort d'Antoinette, et cherchant vainement la cause de sa propre captivité, la fenêtre avait été brisée; deux hommes étaient entrés dans la chambre et lui avaient dit, en la prenant dans leurs bras :

— Ne criez pas, nous venons vous sauver !

A demi morte de frayeur, madame Raynaud avait été enlevée par ces deux hommes, jetée dans un fiacre, et emmenée dans cette maison où l'attendait la mère Philippe, qui l'avait rassurée sur-le-champ.

Or, tandis qu'Antoinette s'abandonnait à de tendres embrassements avec madame Raynaud, Rocambole avait pris à part Agénor de Morlux.

— Monsieur, lui dit-il alors, vous savez nos conventions ?

— Oui, monsieur, répondit Agénor en baissant la tête.

— Je ne vous ai rendu Antoinette qu'à la condition que vous m'obéiriez.

— Je suis prêt, dit simplement Agénor.

— Ecoutez-moi bien, continua Rocambole; vous savez que mademoiselle Antoinette a une sœur ?

Agénor fit un signe de tête affirmatif.

— Madeleine, continua Rocambole, court les mêmes dangers qu'a courus Antoinette.

Agénor tressaillit.

— Vous pensez bien, reprit le *maître* avec ironie, que votre oncle, qui croit Antoinette morte, ne s'en tiendra pas là. C'est à Madeleine à présent.

— Mais je la défendrai, moi ! s'écria le jeune homme.

— Ce n'est pas vous, c'est moi.

— Pourquoi ?

— Vous devez m'obéir, répéta Rocambole.

— C'est vrai.

— Je vous ai promis de respecter votre nom; je vous ai promis de pardonner à votre père, ou plutôt de faire que les deux pauvres jeunes filles lui pardonnent par amour pour vous. Mais vous m'avez en échange abandonné le vicomte Karle de Morlux.

Agénor courba la tête et se tut.

— Or, continua Rocambole, savez-vous où il est, votre oncle?

— Non.

— Il est sur la grande route de Russie.

— Dites-vous vrai ?

— Il quitte Paris, persuadé qu'Antoinette est morte; il va au-devant de Madeleine... Vous comprenez pourquoi ?

Et Rocambole eut un sourire sinistre. Puis il poursuivit en posant sa main sur le bras d'Agénor.

— Vous aimez Antoinette et Antoinette vous aime. Mais vous êtes réunis en vain : tant que votre oncle sera de ce monde ou n'aura pas été mis dans l'impossibilité absolue de nuire, votre bonheur ressemblera à un de ces châteaux de cartes que renverse le souffle d'un enfant.

Agénor regardait Rocambole, et la parole grave et pour ainsi dire prophétique de celui-ci pénétrait lentement dans son cœur.

— Votre oncle, reprit Rocambole, est donc parti. Mais il a des agents dévoués, des misérables comme lui, qui vont s'attacher à vos pas et chercheront à pénétrer le mystère de votre existence.

Malheur à vous, malheur à nous tous, si Antoinette n'est pas morte pour le monde entier. Je vous ai amenés ici l'un et l'autre, parce que, votre oncle s'étant servi de la maison d'Auteuil pour tendre un piége à madame Raynaud, Auteuil est le dernier endroit du monde où il songerait à vous chercher.

Cependant il ne faut pas, tant que je serai absent...

— Comment ! interrompit Agénor, vous aussi vous partez ?

— Oui, je vais en Russie. Comprenez-vous?

— Défendre Madeleine, murmura Agénor.

— Tant que je serai absent, poursuivit Rocambole, Antoinette ne doit pas sortir.

— Je vous le promets

— Vous ne devez pas voir votre père,

— Je ne le verrai pas, dit Agénor, que le nom seul de son père épouvantait maintenant.

Et... Madeleine ?... ajouta-t-il en tremblant.

— J'espère bien la sauver, répondit Rocambole avec cet accent de conviction profonde qu'il savait faire passer de son cœur et de son esprit dans l'esprit et le cœur des autres.

Deux heures plus tard, Rocambole et Vanda montaient en chemin de fer.

Ils allaient suivre M. Karle de Morlux à vingt-quatre heures de distance.

Milon les avait accompagnés jusqu'à la gare.

— Souviens-toi de mes ordres, lui dit le maître.

— Je n'oublie rien, répondit Milon.

— Veille jour et nuit, comme un chien fidèle, comme un dragon.

— Je veillerai.

Et Rocambole était parti, emportant cette promesse.

Maintenant, on sait ce qui s'était passé en Russie, et comment Rocambole et Vanda avaient sauvé Madeleine.

Or, un mois, jour pour jour après leur départ, Rocambole et Vanda revenaient à Paris, où ils ramenaient la sœur d'Antoinette.

A Cologne, où le train s'arrête quelques minutes, Rocambole expédia une dépêche à Milon :

« Nous arrivons à quatre heures du matin, demain. Sois à la gare du Nord. »

Or, à quatre heures du matin, les gens qui viennent attendre les voyageurs sont rares.

En descendant de wagon, Rocambole chercha Milon des yeux, sous la gare d'abord, puis dans les salles d'attente, puis au dehors.

Milon n'y était pas.

Et de vagues et sinistres pressentiments assaillirent alors Rocambole.

XLIII

Donc, Rocambole et Vanda arrivaient à Paris, ramenant Madeleine, et croyant trouver Milon à la gare.

Mais Milon n'y était pas.

L'inquiétude de Rocambole, quelque soin qu'il prît pour la dissimuler, n'échappa point à Vanda.

Cependant Milon pouvait être en retard, et pour tromper son angoisse, Rocambole mit une certaine lenteur à réclamer ses bagages, espérant ainsi donner à son vieux compagnon le temps d'arriver.

Mais Milon ne vint pas, et le train était cependant arrivé depuis trois quarts d'heure.

Alors Rocambole, qui ne voulait pas effrayer Madeleine, dit tout bas à Vanda :

— Il est arrivé un malheur !

Vanda tressaillit.

— Milon est mort ou il est prisonnier. C'est impossible autrement.

Madeleine songeait à sa chère Antoinette, qu'elle allait revoir, et ne devina point entre ses deux compagnons de voyage un échange de paroles sinistres.

— Ecoute, dit Rocambole, il ne faut pas s'exposer à aller à Auteuil avec cette jeune fille.

— Mais... où la conduire ?

— Villa Saïd, chez nous, c'est-à-dire chez le major



AGÉNOR DE MORLUX

Avatar. C'est un lieu d'asile impénétrable, et la police ne viendra pas nous y chercher.

— Mais, dit Vanda, nous lui avons promis de la conduire, aussitôt arrivée, auprès d'Antoinette, et elle y compte.

— Je n'avais pas prévu cette absence incompréhensible de Milon. Au reste, il n'y a pas trois quarts d'heure de voiture, aller et retour de la villa Saïd à Auteuil.

Et Rocambole, s'adressant à Madeleine, lui dit :

— Mademoiselle, je dois vous avouer maintenant que lorsque nous avons quitté Paris, madame et moi, pour aller à votre recherche, nous avons laissé votre sœur dans une anxiété mortelle. Elle avait été très-malade; elle doit être souffrante encore, et, par conséquent, je crains pour elle l'émotion violente qu'elle éprouverait en vous revoyant, si elle n'y était préparée.

— Eh bien ? dit Madeleine inquiète.

— Je vais vous conduire chez moi et vous laisserai en compagnie de madame, poursuivit-il en montrant Vanda. Puis je me hâterai de courir à Auteuil, et je préviendrai votre sœur de votre retour.

— Comme tout cela sera long ! murmura Madeleine.

— Moins que vous ne le croyez, dit Rocambole. Je vous la ramènerai au besoin.

Les bagages des trois voyageurs avaient été chargés sur un de ces petits omnibus attelés de deux poneys bas bretons, qui font un service d'enfer dans les rues de Paris.

Rocambole, qui, en quittant la Pologne et en entrant en Prusse où il avait pris les chemins de fer, était redevenu le major Avatar, personnage russe d'importance, y fit monter les deux femmes et prit place auprès d'elles.

Trois quarts d'heure après, l'omnibus entrait dans la villa Saïd.

C'était là, comme on s'en souvient, qu'à son arrivée à Paris le major Avatar et celle qui passait pour sa femme étaient descendus dans un petit hôtel confortablement meublé.

En leur absence, ils avaient laissé une femme de chambre et un domestique.

Ce dernier n'était autre que Noël, dit Cocorico.

Noël accourut ouvrir.

Rocambole le regarda et s'aperçut qu'il était fort pâle.

— Qu'as-tu donc ? lui dit-il.

— Je ne sais pas ce que Milon est devenu, répondit Noël.

Rocambole s'attendait sans doute à cette nouvelle, car il poussa brusquement Noël dans un petit salon, à droite du vestibule, s'y enferma avec lui et dit :

— Parle ! que sais-tu ?

— Rien... Il y a huit jours que Milon n'est venu...

Or il est nécessaire d'expliquer que Rocambole, qui avait installé à la maison d'Auteuil, pour garder Antoinette, le fidèle Milon, avait jugé inutile d'indiquer à Noël, au Bonnet vert et à Jean le boucher l'endroit où se trouvait cette maison.

Seulement Milon avait ordre de venir tous les jours à la villa Saïd voir si le maître ne lui avait pas écrit.

Pour Noël, comme pour Milon, comme pour les autres, les volontés de Rocambole étaient indiscutables.

Le maître n'avait pas voulu qu'un autre que Milon connût la retraite de mademoiselle Antoinette Miller.

Cela suffisait.

Milon n'aurait pas dit, la tête sur le billot, où était la maison.

Noël aurait coupé sa langue avec ses dents et l'aurait avalée plutôt que de le demander.

Or Rocambole, pendant son voyage, avait écrit trois fois à Milon : une première fois de Berlin, une seconde fois de Vilna, une troisième de Varsovie.

La dernière de ses lettres était antérieure à sa première rencontre avec Madeleine.

Depuis, les événements qui s'étaient succédé avec une rapidité fiévreuse ne lui avaient pas permis d'écrire.

La dernière fois que Milon était venu, il avait dit à Noël :

— Je suis bien inquiet, j'ai grand'peur que le maître n'ait pas retrouvé ma chère Madeleine. Je reviendrai demain, et tous les jours, jusqu'à ce que nous ayons une lettre.

Mais, le lendemain, il n'était pas revenu, et depuis huit jours Noël l'attendait vainement.

Il avait cependant été partout où Milon pouvait aller, chez le Boucher, chez Rigolo, et à la gargote où le Bonnet vert prenait ses repas.

Nulle part on n'avait vu Milon.

Noël, qui avait jadis fait partie du club des Valets de cœur, était cependant homme à trouver, comme on dit, une aiguille dans une botte de foin.

C'est-à-dire que s'il avait voulu chercher dans Paris et ses environs la maison où Rocambole avait caché Antoinette, et que par conséquent Milon habitait, il l'aurait trouvée en moins de trois jours.

Mais Rocambole ne l'avait pas autorisé à cette recherche, et Noël n'avait bougé.

Le maître avait écouté sans mot dire tous les renseignements que lui avait donnés Noël, lequel lui avait représenté le télégramme envoyé de Cologne et que, par conséquent, Milon n'avait point reçu.

Tandis que Noël parlait, on déchargeait les malles, et Vanda, qui partageait l'inquiétude de Rocambole, et voulait à tout prix la dissimuler à Madeleine, conduisait celle-ci au premier étage de la maison et l'installait dans sa propre chambre.

Rocambole disait à Noël :

— Peut-être Milon est-il malade...

— Peut-être est-il mort, répondit Noël.

— Mais de quoi ?

— Vous savez, il avait un cou de taureau et le visage très-rouge. Un coup de sang est si vite venu...

Rocambole fronça le sourcil.

— Je crains un malheur plus grand encore, dit-il.

— Quoi donc ? fit Noël en tressaillant.

Mais Rocambole ne s'expliqua pas.

Il était alors six heures du matin, et le jour commençait à poindre.

Rocambole quitta Noël, monta auprès de Madeleine et lui dit :

— Je vais voir votre sœur.

— Et vous la ramènerez ? s'écria la jeune fille avec joie.

— A moins qu'elle ne soit trop souffrante encore, et dans ce cas je viendrais vous chercher.

Rocambole monta dans le petit omnibus qui était resté à la porte, et dit au cocher :

— Conduisez-moi à Auteuil et marchez rondement, je suis pressé.

En même temps, pour stimuler son zèle, il lui mit vingt francs dans la main.

L'omnibus passa devant la grille du bois de Boulogne, en traversant l'avenue de l'Impératrice, et s'engagea dans le chemin de ronde des fortifications.

Vingt minutes après, il arrivait à Auteuil, rue de la Fontaine, et s'arrêtait à la grille de ce pavillon où Rocambole avait laissé Antoinette et Agénor.

Rocambole descendit de voiture et sonna.

Le jardinier, qui n'était autre que le père Philippe, accourut.

Rocambole respira en voyant le père Philippe.

— Milon ? où est Milon ? demanda-t-il.

Au bruit de la sonnette, une fenêtre s'était ouverte au premier étage du pavillon, encadrant une tête d'homme.

C'était Agénor.

— J'ai eu une fausse alerte, se dit Rocambole. Tout va bien.

Et il répéta sa question.

— Où est Milon ?

— Mais, monsieur, répondit le père Philippe avec émotion, vous le savez mieux que nous.

Rocambole pâlit.

— Voici huit jours qu'il est parti... pour vous rejoindre.

— Moi ?...

— Avec mademoiselle Antoinette.

Rocambole fit un pas en arrière.

En ce moment Agénor accourut.

— Ah ! dit-il avec émotion, vous me la ramenez, n'est-ce pas ?

— Qui donc ? exclama Rocambole.

— Mais... elle... Antoinette ?

— Vous êtes fou !

Et Rocambole devint livide.

Puis il saisit vivement le bras du jeune homme et lui dit :

— Mais parlez, parlez donc !... Que s'est-il passé ?

Agénor, frappé de stupeur, le regardait et ne comprenait pas.

— Parlez ! répéta Rocambole d'une voix rauque. Où est Milon ?

— Parti.

— Antoinette !

— Partie avec lui.

— Mais quand ? mais par où ?

— Pour Cologne, où vous leur donniez rendez-vous, et où, disiez-vous dans votre dépêche, vous étiez retenu par l'indisposition de Madeleine, dit le père Philippe.

Agénor avait ouvert son paletot et tiré de sa poche un télégramme portant ces mots :

« Cologne, midi et demi.

« Milon partira avec Antoinette, ce soir, train de dix heures.

« Retenus à Cologne. Madeleine malade.

« Autrement, tout sauvé.

« Major AVATAR. »

La dépêche était vieille de huit jours.

Rocambole poussa un cri et tournoya sur lui-même comme un arbre déraciné par le feu céleste.

— Je n'ai pas écrit ce télégramme ! dit-il.

XLIV

Il y eut entre ces trois hommes un moment de stupeur, de folie et de vertige.

Rocambole lui-même, l'homme fort par excellence, et qui opposait d'ordinaire un front calme à l'orage, Rocambole paraissait anéanti.

Quant à Agénor, il ne semblait pas encore se rendre compte de la situation.

En moins de temps qu'il n'en faudrait à la parole pour les formuler, Rocambole se fit mentalement les deux raisonnements suivants :

Evidemment, d'abord, Antoinette était tombée une seconde fois au pouvoir de ses ennemis.

Mais ses ennemis, quels étaient-ils ?

Etait-ce le père d'Agénor ou M. Karle de Morlux ?

Etait-ce Timoléon ?

M. Karle de Morlux était mort, c'était chose à peu près certaine pour Rocambole.

Le baron Philippe de Morlux, esprit sans initiative, et qui n'avait jamais agi que sous l'influence diabolique de son frère, était-il bien homme à faire disparaître Antoinette ?

Restait Timoléon...

Mais Timoléon n'avait pas pu revenir en France sans courir le risque d'être arrêté.

Et puis, Timoléon était-il homme à se mesurer de nouveau avec Rocambole ?

Ce dernier, — en se posant ces diverses questions en présence du père Philippe consterné et d'Agénor qui se demandait s'il n'était pas le jouet d'un rêve, — ce dernier, disons-nous, examinait le télégramme.

Les timbres étaient authentiques. La dépêche avait bien été expédiée de Cologne.

Agénor et le père Philippe regardaient Rocambole, muet et sombre, comme l'accusé regarde le juge qui va prononcer une sentence.

Mais Rocambole se taisait.

Enfin Agénor eut une explosion de douleur.

— Ah ! dit-il, Antoinette est morte !

— Je ne sais pas, dit Rocambole.

Et comme un frisson parcourait tout le corps d'Agénor et que ses genoux pliaient, Rocambole se redressa tout à coup.

— La bataille est engagée de nouveau, dit-il, et il faut vaincre ! c'est-à-dire qu'il faut retrouver Antoinette et Milon.

Agénor eut alors en lui une foi profonde et vivace.

— Oh ! s'écria-t-il, vous les retrouverez, j'en suis sûr !

Rocambole avait reçu le coup de foudre, et il n'était pas tombé.

Dès lors il retrouvait sa froide énergie, son intelligence merveilleuse et le calme qui ne l'abandonnait jamais entièrement.

— Monsieur, dit-il à Agénor, je veux savoir exactement, minutieusement, tout ce qui s'est passé.

En présence de ce sang-froid, Agénor retrouva le sien.

— Il y a aujourd'hui huit jours, dit-il, nous étions à table, et sept heures venaient de sonner.

Nous entendons la cloche de la grille, le père Philippe court ouvrir, et, un peu étonnés, nous voyons entrer et traverser le jardin un employé du télégraphe.

La dépêche était pour M. Bordoni, comme on appelle Milon maintenant.

Il la lut et la passa à Antoinette.

Antoinette se leva tout émue et dit :

— Partons !

Je voulais partir aussi, je ne voulais pas abandonner ma chère Antoinette, mais Milon me dit :

— Vous avez promis d'obéir au maître. Si le maître voulait que vous fussiez du voyage, il l'aurait écrit. J'ai insisté, mais Milon n'a pas voulu.

Alors Antoinette, toute bouleversée de savoir sa sœur malade, m'a promis de m'écrire de Cologne, dans trois jours.

— Et elle ne vous a pas écrit ?

— Mais si, répondit Agénor.

Et il tendit une lettre à Rocambole.

L'adresse, le corps de la lettre, tout cela paraissait être l'écriture d'Antoinette.

Agénor s'y était trompé.

Mais Rocambole ne s'y trompa point.

— Tonnerre ! exclama-t-il, je sais d'où part le coup maintenant.

— Mais cette lettre n'est donc pas d'Antoinette ? s'écria Agénor de Morlux.

— Non.

— Cependant...

Et Agénor relisait ce message, qui n'avait que quelques lignes et était ainsi conçu :

« Mon bien-aimé,

« Nous sommes arrivés à Cologne ce matin, Milon et moi.

« Quelques minutes après, j'étais dans les bras de ma chère Madeleine.

« La pauvre enfant a tant souffert que sa santé est sensiblement altérée. Le *maître* a dû s'arrêter à Cologne pour lui laisser prendre quelques jours de repos.

« Cependant ma vue lui a fait un bien infini, et j'espère que dans trois ou quatre jours nous pourrons nous mettre en route pour Paris. »

Suivait une demi-page de tendresse et d'effusion à l'adresse d'Agénor.

Rocambole reprit cette lettre et l'examina de nouveau attentivement.

— Monsieur, dit-il enfin, je vous répète que cette lettre n'est pas d'Antoinette Miller; c'est l'œuvre d'un habile faussaire, et ce faussaire je le connais.

Un nom étrangla Agénor en traversant sa gorge et vint mourir sur ses lèvres.

— Mon oncle...

— Non, dit Rocambole.

— Qui donc ?

— Un misérable que j'ai épargné et qui se venge, Timoléon ! Mais rien n'est perdu... pas même Antoinette. .

Et, serrant le bras du jeune homme :

— Ecoutez-moi bien, dit-il.

— Parlez.

— Vous allez monter en voiture. .

— Bien.

— Vous allez courir chez votre père.

— Après? fit Agénor en pâlissant.

— Et vous lui direz simplement ces mots : Mon père, si d'ici à demain soir je n'ai pas retrouvé Antoinette, je me brûlerai la cervelle.

— J'y vais, dit Agénor.

— Attendez encore, reprit Rocambole, et écoutez-moi. Antoinette n'a dû être l'objet d'aucune violence, j'en suis sûr.

— Ah! fit Agénor dont la voix tremblait, qui vous le prouve, mon Dieu ?

— Elle est prisonnière quelque part... Voilà tout... Et je vais vous dire ce qui me le fait supposer.

— J'écoute, murmura Agénor anxieux.

— Timoléon, que je croyais avoir chassé de Paris à tout jamais, y est revenu en mon absence, et il a mis cette absence à profit. Il vous a tendu un piége grossier, à vous et à Milon, et vous y êtes tombés. Milon est en son pouvoir, Antoinette aussi.

— Mais, interrompit Agénor, qui vous dit que Milon n'a pas été arrêté ?

— Par qui ?

— Par la police, comme forçat évadé.

— Pour cela, dit Rocambole, il faudrait que Timoléon l'eût dénoncé, et Timoléon est lui-même l'objet des recherches de la justice. Puis, ajouta Rocambole, voici ce qui a dû arriver. Mais, d'abord, une explication encore.

— Que voulez-vous savoir? demanda Agénor.

— Avez-vous accompagné Antoinette au chemin de fer ?

— Non, dit Agénor. Milon ne l'a pas voulu

— C'est bien. Voici donc, reprit Rocambole, ce qui a dû arriver : Milon et Antoinette sont prisonniers de Timoléon et de sa bande.

— Mais où ?

— Dans un coin quelconque de Paris. Seulement, rassurez-vous; je retourne Paris comme un gant, et il n'a pas de secrets ni de mystères pour moi quand je le veux bien.

— Mais quel intérêt a-t-il, cet homme, à les garder prisonniers ?

— Il attend le retour de votre oncle ?

— Ah !

— Et alors il lui vendra Antoinette, morte ou vive, selon son désir, au poids de l'or.

— Je comprends, fit Agénor frissonnant.

— Seulement, dit Rocambole, rassurez-vous; votre oncle n'est pas encore de retour. Quant à votre père, il est possible que Timoléon l'ait averti de la capture, et alors...

— Alors, s'écria Agénor, il faudra bien que mon père me la rende !

— Allez ! dit Rocambole.

Il donna une poignée de main au jeune homme et remonta dans son petit omnibus.

— Villa Saïd ! cria-t-il au cocher.

L'omnibus partit au grand trot de ses deux poneys et traversa le bois de Boulogne avec la rapidité du *mail-coah*.

Pendant le trajet, Rocambole murmurait avec un accent de sombre ironie qui dénotait chez lui une violente colère :

— Tu as mal fait de revenir à Paris, maître Timoléon, et de te mêler de nouveau de mes affaires. Cette fois, je ne te ferai pas grâce !

Le véhicule qui portait Rocambole entra au bout de vingt minutes dans la villa Saïd.

Rocambole était si préoccupé qu'il ne fit aucune attention à un fiacre qui franchit la grille avant lui.

Mais au moment où l'omnibus s'arrêtait devant la porte du petit hôtel, le fiacre s'arrêta aussi.

Trois hommes en descendirent.

Rocambole les vit et se sentit pâlir.

On n'a pas vécu vingt ans de l'étrange vie qu'il avait menée, pour ne pas reconnaître sous leurs habits bourgeois un officier de paix et deux agents de police.

L'officier de paix s'approcha de lui.

— Monsieur le major Avatar ? dit-il.

— C'est moi, répondit Rocambole un peu ému.

L'officier fit un signe, et les deux agents se placèrent auprès de Rocambole.

— Monsieur, reprit l'officier de paix, je suis porteur d'un mandat d'arrestation décerné contre vous.

Rocambole sourit et répondit avec calme :

— Je sais ce que c'est. Le mandat a été décerné à la requête de l'ambassadeur russe. Je suis accusé de me mêler un peu trop de politique... et comme j'arrive de Varsovie ce matin...

— Vous vous trompez, monsieur, dit l'officier de paix.

— De quoi peut-on m'accuser alors ? demanda Rocambole, que son calme n'abandonna pas.

— D'être un forçat évadé du bagne de Toulon, où il était inscrit sous le numéro *cent dix-sept*, répondit l'officier de paix, et de vous appeler, non point le major Avatar, mais *Rocambole*.



C'étaient le colonel Guépin et sa fille. (Page 294.)

XLV.

Rocambole ne sourcilla point.

— Monsieur, dit-il à l'officier de paix, on ne discute pas avec un homme porteur d'un mandat de dépôt. Je vous prouverais, clair comme le jour, que vous vous trompez, que vous n'en seriez pas moins obligé de me conduire à la Conciergerie. Par conséquent, je ne perdrai pas un temps utile à des inutilités. Seulement, j'ai une grâce à vous demander, et vous ne me la refuserez pas.

— C'est selon, dit l'officier de paix, un peu déconcerté par le calme de Rocambole.

— Soyez tranquille, lui répondit celui-ci, ce que je vais vous demander est fort simple. Je ne veux ni rentrer chez moi, ni prendre mes papiers, ni tenter aucune espèce d'évasion. Je veux vous prier seulement de me laisser embrasser ma femme, là, sur le seuil de ma porte.

Et avant que l'un des deux agents, qui s'étaient placés à ses côtés, eût pu l'en empêcher, Rocambole tira deux fois la sonnette de la porte du petit hôtel.

Les deux coups de sonnette avaient sans doute une signification, car ce ne fut pas la porte, mais une fenêtre du premier étage qui s'ouvrit.

A cette fenêtre se montra Vanda.

Vanda devina tout d'un coup d'œil.

— Viens m'embrasser, lui cria Rocambole.

Et en même temps il ajouta en russe :

— Nous sommes joués. Je vais aller en prison. Antoinette disparue. Toi seule pour tout sauver. Rapporte-moi pilule brune.

En France, un agent de police qui saurait le russe serait considéré comme un être merveilleux.

Ni l'officier de paix, ni ses deux hommes ne compri-

Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.

rent donc un mot de cette phrase rapide que venait de débiter Rocambole.

D'un autre côté, le major Avatar était si calme, si tranquille, et son attitude respirait une dignité si parfaite, que l'officier de paix hésita à l'emmener avant que Vanda fût descendue.

Celle-ci accourut et se jeta dans ses bras.

— Mon enfant, dit alors le major Avatar, la persécution s'acharne après moi. On m'accuse, à présent, d'être un forçat évadé.

— Il faut s'attendre à tout, dit Vanda en souriant.

Et elle l'embrassa de nouveau.

— Monsieur, dit alors l'officier de paix, hâtons-nous.

Vanda le salua, donna une poignée de main au major et s'éloigna, mais non sans avoir échangé un éloquent coup d'œil avec lui.

Les agents firent monter Rocambole dans le fiacre.

Il n'opposa aucune résistance.

— A la Conciergerie ! dit l'officier de paix.

A cette heure matinale, la villa Saïd est à peu près déserte. Il n'y eut guère qu'un cocher qui lavait sa voiture dans une cour voisine et le portier de la villa qui eurent connaissance de l'arrestation.

En passant devant la loge de ce dernier, Rocambole dit tout haut :

— L'empereur de Russie est bien bon de me faire un pareil honneur.

Le portier entendit et dut faire cette réflexion, qu'on arrêtait le major pour affaire politique.

C'était tout ce que voulait Rocambole.

Mais l'officier de paix, après que le fiacre eut franchi la grille, crut devoir protester.

— Vous êtes tout à fait dans l'erreur, dit-il.

— Mais non pas, monsieur, répondit Rocambole.

Le fiacre montait au petit trop l'avenue de l'Impératrice.

— Je vous assure, reprit l'officier de paix, que vous êtes désigné comme un forçat évadé.

— Oui, vous m'avez déjà dit cela. Le forçat qu'à vos yeux je représente a même un singulier nom. Comment avez-vous dit ?

— Rocambole.

— Le nom est joli, fit-il avec indifférence; mais, monsieur, continua le major Avatar avec calme, il faut bien vous dire que la police française ne peut pas ouvertement prêter main-forte à la police russe, et que pour arrêter un sujet du czar il faut un prétexte.

— Monsieur, dit l'officier de paix avec indignation, je dois vous imposer silence. Ce que vous dites là est une absurde calomnie, la politique française ne se mêle point des affaires du czar.

— Alors, pourquoi m'arrête-t-on ?

— C'est ce que vous expliquera le juge d'instruction devant lequel je vais vous conduire.

— Vous verrez si je me trompe, ajouta Rocambole, toujours parfaitement calme.

Et, à partir de ce moment, il ne souffla plus un mot et se laissa même mettre la *ficelle* de bonne grâce,

On appelle ainsi un fil de laiton qui prend la main droite et dont le gendarme ou l'agent de police qui conduit le prisonnier tient un des bouts.

Si celui-ci essayait de se dégager, il aurait littéralement la main coupée.

La *ficelle* est une *menotte* polie, et on l'applique généralement aux accusés qui ont une mise à peu près décente et que le cynisme du crime n'a point encore roidis contre la honte.

Mais si les lèvres de Rocambole ne remuaient plus, son esprit dévorant d'activité allait son train.

Rocambole envisageait sa situation nouvelle sous toutes ses faces.

Être arrêté n'était rien.

Un homme qui était sorti du bagne de Toulon avec quatre forçats pour escorte, pouvait bien ne pas se préoccuper outre mesure des murs et des cachots de la Conciergerie.

Rocambole ne pensait donc pas à lui;

Mais à Milon,

A Milon et à ces deux pauvres jeunes filles qui, encore une fois, allaient se trouver sans protection.

Vanda était une femme intelligente, audacieuse, pleine d'énergie, Rocambole le savait.

Mais Vanda pourrait-elle soutenir la lutte toute seule?

Noël lui obéissait, et l'ancien forgeron, libre du bagne, était un homme de ressources; mais était-ce assez de Noël ?

Oui, si M. de Morlux avait péri en Russie et si l'on n'avait plus à lutter que contre Timoléon.

Non, si par miracle M. de Morlux avait échappé à une mort presque certaine et s'il revenait en France.

Et Rocambole se disait encore :

— On s'évade du bagne, on s'évade d'une maison centrale, mais on ne s'évade pas de la Conciergerie, où l'on ne fait que passer et où l'on n'a pas le temps de préparer une fuite.

« Or, c'est aujourd'hui samedi, peut-être ne m'interrogera-t-on pas ce matin?

« Peut-être le juge d'instruction ne me fera-t-il comparaître devant lui qu'après-demain lundi. C'est bien du temps de perdu.

« Et, pendant ce temps-là, les autres ont besoin de moi. »

Et sous son air calme, Rocambole était au supplice.

Le fiacre mit une heure à faire le trajet de la villa Saïd à la Conciergerie.

Au moment où il s'engouffrait sous la voûte sombre de l'ancien palais de saint Louis, un homme était tranquillement assis sur le parapet du quai, comme un badaud parisien qui regarde des imbéciles pêchant à la ligne; mais cet homme détourna vivement la tête et plongea dans le fiacre un regard ardent,

Un regard que croisa le regard de Rocambole.

Et Rocambole tressaillit :

Il venait de reconnaître Timoléon.

Alors Rocambole comprit ce qui avait dû se passer.

Il n'est pas rare qu'un homme que la police recherche demande un sauf-conduit, en promettant de faire des révélations importantes.

Timoléon avait dû écrire ceci au chef de la sûreté :

« Si on veut me laisser en liberté, je livrerai Rocambole. »

— Le drôle est plus fort que je ne pensais, murmura Rocambole.

Et il enveloppa Timoléon d'un de ces regards de haine qui promettent une vengeance terrible.

Arrivé au greffe, Rocambole dit :

— Je me nomme le major Avatar et n'ai rien de commun avec l'homme dont il est question dans le mandat de dépôt; j'espère que je vais être interrogé

sur-le-champ, et qu'il me sera permis de me faire réclamer de mes amis.

— Je ne le crois pas, répondit le greffier.

— Par exemple !

— Et voici pourquoi, répondit le fonctionnaire. Vous ne serez pas interrogé aujourd'hui.

— Ah !

— On doit vous confronter avec un homme qui vous a connu au bagne de Toulon.

Rocambole se prit à sourire avec dédain.

— Après ? fit-il.

— Un homme qui a même été votre compagnon de chaîne.

Cette fois, Rocambole eut besoin de toute sa froide énergie pour ne pas laisser échapper un geste d'étonnement et pour ne point pâlir.

Ce compagnon de chaîne, n'était-ce pas Milon ?

— Mais, dit-il, pourquoi ne me confronte-t-on pas tout de suite avec lui ?

— C'est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que cet homme a été arrêté à la gare de Valenciennes au moment où il s'apprêtait à passer la frontière, et qu'on le dirige sur Paris de brigade en brigade.

— Et il n'est pas arrivé encore ?

— Non.

— Et, fit Rocambole avec calme, quand arrivera-t-il ?

— Dans deux ou trois jours.

— C'est bien, répondit-il.

Et il se laissa conduire dans le cachot des prisonniers qu'on met au secret.

Alors, quand il fut seul, son calme tomba, et il prit sa tête à deux mains et murmura avec désespoir :

— Milon est un imbécile... s'il est arrêté, tout est perdu !

XLVI

Rocambole avait deviné juste en se disant que Timoléon avait dû racheter sa liberté, provisoirement du moins, en offrant de le livrer, lui, Rocambole.

Voici ce qui s'était passé.

Timoléon était un bandit sans foi ni loi. Semblable au chien qui mord la main qui le flatte, il n'avait su aucun gré à Rocambole de lui avoir rendu sa fille.

Sa haine pour l'ancien chef des Valets de cœur s'était décuplée, au contraire, au souvenir des angoisses qu'il avait endurées pendant trois jours.

La peur, qui l'avait maîtrisé d'abord, avait puissamment réagi sur lui, et s'était changée en fureur.

Il avait été joué par Rocambole, joué et roulé comme un enfant.

Les gens qui, après avoir été voleurs, se sont faits agents de police, ont un orgueil semblable à celui d'un grand général :

Ils ne pardonnent pas un échec.

Et Timoléon, au moment de s'embarquer et de quitter l'Europe, avait eu comme un regret poignant de partir sans être vengé.

Tandis qu'il faisait à Liverpool ses derniers préparatifs, un homme à lui présentait à Paris la traite de cinquante mille francs souscrite par M. de Morlux, apprenait que le vicomte Karle avait pris la route d'Allemagne et que Rocambole courait après lui.

Deux heures plus tard, Timoléon recevait un télégramme ainsi conçu :

« Morlux parti. Argent touché. Rocambole quitte Paris. »

Cette dernière nouvelle opéra une révolution complète dans les idées et les résolutions de Timoléon.

Pendant son séjour à Liverpool, il avait fait connaissance avec une famille irlandaise aux mœurs patriarcales, pauvre comme tous ceux qui sont nés dans la verte Erin, et ne dédaignant pas, au besoin, de faire un petit bénéfice.

Timoléon confia sa fille à ces braves gens, en leur payant d'avance une pension assez large ; mais, au lieu de s'embarquer, il prit le chemin de fer et revint à Douvres.

Là, il engagea, par le télégraphe, une correspondance avec le chef de la sûreté, à Paris.

Le résultat de cette correspondance fut que Timoléon reçut l'autorisation de venir à Paris sans y être arrêté, à la condition qu'il livrerait Rocambole dans le délai d'un mois.

Quarante-huit heures plus tard, l'ancien agent de police descendait rue de Londres, chez M. et mademoiselle Guépin.

Qu'étaient-ce que ces gens-là ?

M. Guépin était un homme d'environ soixante ans, aux moustaches taillées en brosse à dents, aux cheveux droits et courts, toujours boutonné jusqu'au menton et portant à sa boutonnière un ruban de fantaisie que l'homme le plus versé dans les chancelleries de l'Europe aurait eu toutes les peines du monde à classifier.

M. Guépin jouait le rôle de colonel dans les tables d'hôte de Montmartre et des Batignolles, où il conduisait chaque soir mademoiselle Guépin, sa fille.

Celle-ci était une belle brune piquante, aux allures masculines, au ton hardi et délibéré.

De quoi vivaient-ils ?

C'était un mystère, bien que le *colonel*, c'était ainsi qu'on le nommait, prétendît avoir une retraite de deux mille francs.

Seulement, on ne l'avait jamais rencontré allant émarger un trimestre.

Mademoiselle Guépin donnait des leçons de piano, recevait chez elle beaucoup de messieurs, et, dans la rue de Londres, on prétendait qu'il se faisait chez elle des baccarats monstrueux.

Ce fut donc chez ce couple bizarre que Timoléon descendit.

En voyage, il s'était un peu métamorphosé, s'était fait des favoris roux, des cheveux roux, un teint d'Anglais et un accent tout à fait britannique.

M. et mademoiselle Guépin ne le reconnurent pas facilement. Cependant ils le reconnurent.

— Vous allez me garder chez vous, leur dit Timoléon ; il y a une jolie petite affaire à manigancer.

Le colonel et sa fille n'avaient jamais refusé une jolie affaire.

Dès le soir, Timoléon se mit en campagne.

Il avait tout un plan dans la tête.

Pour retrouver la trace de Rocambole, il fallait retrouver celle des gens qu'il avait servis, c'est-à-dire celle d'Agénor de Morlux et de sa chère Antoinette.

Car, bien qu'il n'en eût pas la preuve matérielle, Timoléon était certain qu'Antoinette avait été sauvée.

Il l'écrivit à M. Karle de Morlux.

Le lendemain, vêtu en facteur des messageries, il se présenta rue de Suresnes, au domicile de M. Agénor.

Il avait sous le bras un gros sac d'argent et un registre.

Cette ruse grossière, inventée par les gardes du commerce, n'a jamais manqué son effet.

Le concierge, à qui Agénor avait donné une consigne sévère et qui répondait invariablement à tout visiteur que M. le baron était à Rennes, chez sa grand'mère, s'empressa de dire au prétendu facteur :

— M. le baron sort d'ici; il est à la campagne, et peut-être que pour prendre ses lettres il reviendra demain matin, entre huit et neuf heures.

Timoléon attendit au lendemain, vit arriver Agénor en fiacre et demeura assis sur un crochet de commissionnaire, au coin de la rue, tant qu'Agénor fut dans la maison.

Puis, quand le jeune homme remonta en voiture, leste comme un chat, Timoléon se cramponna derrière le fiacre, ainsi qu'eût pu le faire un gamin et se laissa traîner.

Une heure plus tard, il savait *de visu* qu'Antoinette n'était pas morte et qu'elle habitait Auteuil, sous la protection et la vigilance de Milon.

Alors il imagina ce télégramme auquel Antoinette et son vieux serviteur devaient se laisser prendre.

Un de ses agents partit pour Cologne, et télégraphia sa dépêche, qui parvint au pavillon d'Auteuil à huit heures du soir.

Timoléon, vêtu en cocher, était, peu après, à la grille du pavillon avec un fiacre à quatre places, garni d'une galerie pour les bagages.

Milon n'était pas perspicace, et il était facile, pour peu qu'on *fît sa figure*, de ne pas être reconnu de lui.

Il ne soupçonna point, en montant dans le fiacre, qu'il avait affaire à l'ennemi mortel de celui qu'il appelait le *maître*, à Timoléon que, cependant, il avait vu plusieurs fois.

Le fiacre partit et prit la route du chemin de fer du Nord.

Antoinette avait fait à la hâte une charmante toilette de voyage.

Milon était vêtu comme un bon bourgeois, ou plutôt comme un intendant.

Il appelait Antoinette Mademoiselle, et lui témoignait un respect empressé qui désignait suffisamment le vieux serviteur.

Timoléon entra dans la cour de la gare, et tandis que les facteurs déchargeaient la caisse d'Antoinette et la valise de Milon, il échangea un rapide coup d'œil avec un homme et une femme qui descendaient d'une voiture de place.

C'étaient le *colonel* Guépin et sa fille.

Le colonel fumait un cigare, mais il l'avait laissé éteindre. Il alla droit à Milon, qui fumait pareillement, et il lui demanda du feu.

— Partez-vous pour Cologne? lui dit-il.

— Oui, répondit Milon.

— Avec cette demoiselle?

Et il montrait Antoinette.

— Oui, dit encore Milon, qui se laissa prendre à l'*air militaire* du colonel.

Celui-ci donnait toujours le bras à sa fille.

Il alla prendre les billets, en même temps que Milon, et dit encore :

— Tâchons d'avoir un compartiment réservé; si nous prenions un coupé?

— Comme vous voudrez, répondit Milon, qui pensait que le voyage paraîtrait plus agréable à sa chère petite Antoinette.

Le colonel retint un coupé.

Il avait le bras long, ce diable d'homme. Il avait fait la connaissance d'un sous-chef de gare à la table d'hôte de madame Paquita, sur le boulevard des Batignolles.

Aussi fit-il demander ce fonctionnaire, qui s'empressa d'accourir, salua avec un tendre sourire accompagné d'un tendre soupir la belle mademoiselle Guépin, et se fit un véritable plaisir de conduire les deux hommes, le colonel et Milon, sur la gare, avant l'ouverture des portes de la salle d'attente.

Quelques minutes après, le train partait, emportant dans le même coupé Milon et le colonel, mademoiselle Guépin, qui répondait au nom romain de Cornélie, et Antoinette, qui pensait à la fois à Agénor qu'elle quittait, à Madeleine qu'elle allait revoir.

. . . .

Pendant ce temps, Timoléon courait à la préfecture de police.

— Ah! vous voilà! lui dit le chef de la sûreté. Eh bien?

— Je ne tiens pas encore Rocambole, mais je tiens un de ses complices.

— Lequel?

— Son compagnon de chaîne au bagne de Toulon.

— Milon?

— Justement.

— Où est-il?

— Dans le train express qui vient de partir pour Cologne.

Et sur les indications minutieuses de Timoléon, le télégramme suivant fut expédié au commissaire de police de la gare de Valenciennes :

« Arrêtez un homme, — suivait le signalement exact, — voyageant en coupé, en compagnie d'une jeune fille, d'un ancien colonel et d'une autre jeune personne. Cet homme a un passe-port au nom de Baldoni. C'est un forçat évadé appelé Milon. Ecrouez-le à Valenciennes, et attendez de nouveaux ordres. »

XLVII

Antoinette était peu communicative, comme la plupart des gens qui ont souffert, et elle se liait difficilement.

Néanmoins, la perspective de douze heures de wagon adoucit les humeurs les moins sociables, et l'on cause volontiers pour peu qu'on en ait le prétexte et l'occasion.

C'est ce qui arriva à Antoinette.

Mademoiselle Guépin était peut-être un peu masculine, un peu hardie pour une personne de son sexe, mais elle causait bien et avec aisance. Elle savait un peu de tout, et elle avait ce vernis que procure la fréquentation des hommes riches.



MARTON LA BELLE.

Ces soirées de jeu qu'elle donnait chez elle n'avaient pas été inutiles à son éducation.

A Creil, première station de l'express allemand, on échangea quelques mots pendant les cinq minutes d'arrêt.

Milon causait familièrement déjà avec le colonel.

Celui-ci avait deux vêtements, un pardessus orné de ce ruban énigmatique qui eût fait le désespoir des chancelleries, et une redingote dont la boutonnière était ornée d'une rosette multicolore, mais dans laquelle le rouge dominait.

Au reste, un domestique en livrée, fourni sans doute par Timoléon pour la circonstance, avait, à la gare de Paris, en lui remettant son châle de voyage et son sac de nuit, appelé l'habitué de la table d'hôte de mademoiselle Paquita *Monsieur le colonel*.

Il n'en fallait pas tant pour éblouir Milon.

Antoinette elle-même se laissa prendre à la rosette.

Et puis, à eux quatre ils occupaient le coupé.

A minuit, on était à Valenciennes.

Le train s'arrêta dix minutes.

— Demain matin, nous serons à Cologne, dit le colonel.

Antoinette eut un battement de cœur; elle songea à Madeleine.

La portière s'ouvrit; un employé se présenta.

— Y a-t-il parmi ces messieurs, dit-il, un voyageur du nom de Baldoni ?

— C'est moi, dit naïvement Milon.

— Veuillez descendre.

— Pourquoi donc? demanda Milon étonné.

— Veuillez entrer chez le chef de gare, dit l'employé qui montrait sur le quai une porte ouverte.

Milon descendit sans défiance et dit :

— C'est peut-être à cause des bagages.

Mais Antoinette eut un pressentiment funeste.

— Je vais avec toi, dit-elle.

Et elle descendit à son tour.

Le colonel et sa fille échangèrent un coup d'œil. Puis le premier dit à Antoinette, qui s'élançait, légère, hors du wagon :

— Nous vous accompagnons, mademoiselle.

Milon avait une si grande foi dans Rocambole, il se croyait si bien libéré du bagne depuis que le maître avait voulu qu'il en sortît, qu'il n'eut pas même un soupçon.

Il s'imagina même un moment qu'on allait lui communiquer une dépêche de Rocambole, lui écrivant à Valenciennes de ne pas aller plus loin et de rebrousser chemin sur Paris.

Dans le bureau du chef de gare, il vit deux gendarmes et un homme vêtu de noir qui était ceint d'une écharpe tricolore.

Alors seulement il eut peur et se retourna vers Antoinette.

Mais Antoinette le suivait, et le sourire de la jeune fille était pour lui comme un rayonnement protecteur.

L'employé qui l'avait fait descendre du wagon le poussa dans le bureau du chef de gare.

En même temps, un des gendarmes fit un pas vers la porte, comme s'il eût voulu fermer la retraite à Milon dans le cas où celui-ci aurait voulu fuir.

Le commissaire de police se leva et regarda Milon. Cette fois, Milon pâlit.

— Comment vous appelez-vous? demanda le magistrat.

— Joseph Baldoni, répondit Milon avec hésitation.

— Votre profession?

— Valet de chambre au service de mademoiselle, dit-il humblement.

Antoinette, toute pâle, était entrée dans le bureau du chef de gare.

M. et mademoiselle Guépin l'avaient suivie.

Les gendarmes les avaient laissé passer tous trois, mais après qu'ils eurent franchi le seuil du bureau, ils fermèrent la porte.

Antoinette était trop bouleversée pour prendre garde à cette manœuvre inquiétante.

Elle ne regardait, elle ne voyait que Milon, qui était devenu tout pâle en écoutant les questions du commissaire de police.

Celui-ci reprit :

— Êtes-vous bien sûr de vous nommer Joseph Baldoni?

— Sans doute, balbutia Milon.

— Ne seriez-vous pas, au contraire, un certain François Milon?

Milon tressaillit et devina pourquoi on l'interrogeait.

— Je n'ai jamais porté ce nom-là, balbutia-t-il.

— Je le souhaite pour vous, dit le commissaire.

Antoinette, blanche comme une statue, et dont le cœur avait cessé de battre, eut alors un moment d'espoir.

Mais cet espoir s'évanouit lorsque le magistrat eut ajouté :

— Je désire, monsieur, que l'autorité se soit trompée et que vous n'ayez rien de commun avec un nommé François Milon, condamné à dix ans de travaux forcés, évadé depuis huit mois du bagne de Toulon.

— Ce n'est pas moi, balbutia Milon.

— C'est ce que vous prouverez à Paris.

— Antoinette frissonna.

— En attendant, je vous arrête, acheva le commissaire de police.

Antoinette jeta un cri et chancela.

Mademoiselle Guépin s'empressa de la soutenir dans ses bras.

— Mon enfant!... ma fille!... ma maîtresse adorée!... murmura Milon anéanti, en voyant la jeune fille près de s'évanouir.

Le commissaire de police, s'adressant alors à Antoinette, lui dit :

— Quant à vous, mademoiselle, je n'ai aucun ordre vous concernant, et vous êtes libre de continuer votre voyage.

Puis il fit un signe aux gendarmes, qui s'emparèrent de Milon.

Milon ressemblait à un chêne déraciné par la foudre.

Il y eut un moment déchirant entre Antoinette et lui.

La jeune fille se jeta à son cou au moment où les gendarmes l'emmenaient.

Elle le tint longtemps embrassé, l'appelant son ami et son père.

Milon pleurait à chaudes larmes.

Mais ni Antoinette ni lui ne protestaient plus.

Antoinette ne savait pas mentir; et si on lui avait dit : « Jurez-nous que cet homme n'est pas François Milon, » elle eût baissé la tête et n'eût pas répondu.

Pendant cette scène déchirante des adieux, car le commissaire de police avait annoncé que Milon allait être conduit à la prison de Valenciennes, on entendit un coup de sifflet.

C'était le train qui partait, laissant Antoinette et M. et mademoiselle Guépin, qui s'empressaient auprès de la jeune fille et lui témoignaient toute leur sympathie.

— Mille tonnerres! exclama le colonel d'un ton bourru en s'adressant au commissaire, tandis qu'on emmenait Milon, êtes-vous bien sûr, monsieur, de ne vous être pas trompé?

— Je n'ai fait qu'exécuter les ordres qui m'ont été transmis par le télégraphe, répondit le magistrat.

M. Guépin se tourna vers Antoinette :

— Mademoiselle, dit-il, je ne suis pas autrement pressé de continuer mon voyage, et ni ma fille ni moi ne vous abandonnerons ainsi toute seule. Je suis le colonel Guépin, j'ai le bras long, très-long même, ajouta-t-il avec emphase. Retournons à Paris, je vous promets de faire rechercher le brave homme en quelques heures.

Antoinette regarda cet homme qui lui parlait avec tant d'assurance, et elle le crut sur parole.

— Vous feriez cela? exclama-t-elle.

— Sans doute.

— Oh! vous êtes ma Providence, dit-elle.

Le colonel et sa fille avaient entraîné Antoinette hors du bureau, sous la gare.

Antoinette pleurait et s'appuyait, brisée de douleur, sur le bras de mademoiselle Guépin.

— Le train de Cologne à Paris va passer, dit le colonel. Nous serons à Paris à quatre heures du matin, et je vous assure qu'avant midi j'aurai obtenu la mise en liberté de ce pauvre homme.

Comme le prétendu colonel parlait ainsi, on entendit dans le lointain le sifflet du train de Cologne.

— Je vais prendre les billets, dit-il.

Antoinette songeait à sa sœur, malade à Cologne; à Milon, qui allait coucher en prison; à Agénor, qui était loin de se douter des angoisses qu'elle éprouvait.

Agénor!

Si Agénor n'eût été à Paris, peut-être eût-elle hésité à revenir sur ses pas, en dépit des belles promesses du colonel Guépin.

Mais Agénor ne se joindrait-il pas à ce dernier pour sauver Milon?

Et Antoinette n'hésita plus.

Et elle monta dans le train qui partait pour Paris, en compagnie de cette fille d'aventures et de ce colonel de table d'hôte qui étaient les véritables provocateurs de l'arrestation du malheureux Milon.

XLVIII

— Ah! mademoiselle, que vous êtes bonne pour moi! murmurait Antoinette, quatre heures après, en serrant avec effusion les mains de mademoiselle Guépin.

Elle avait les yeux pleins de larmes; mais son cœur débordait d'espoir.

Le colonel parlait avec un rare aplomb de ses hautes influences.

Les ministères s'ouvraient devant lui; les ministres l'appelaient « cher ami. »

Mademoiselle Guépin avait émis sur-le-champ cette opinion :

— Papa, tu feras bien, en arrivant, de courir chez le garde des sceaux.

Comment Antoinette se serait-elle refusée à croire au pouvoir de gens si connus?

Et puis, il y avait pour elle un fait matériel qui lui enlevait toute défiance et tout soupçon.

Cet excellent colonel, parti de Paris pour Cologne, ne revenait-il pas à Paris tout exprès pour elle?

Antoinette avait été expansive.

Elle avait raconté l'histoire de Milon, avoué qu'il était bien réellement forçat évadé, mais forçat innocent, condamné pour un crime qu'il n'avait pas commis.

Et elle avait parlé de son enfance, à elle Antoinette, et de l'affection qu'elle avait gardée à son vieux serviteur.

Cet excellent colonel, qui ne doutait de rien, avait dit alors :

— Raison de plus, s'il en est ainsi, pour obtenir sa liberté immédiate. Seulement, jusqu'à ce que son jugement ait été revisé, ce qui ne peut manquer, je vous le promets, mademoiselle, peut-être lui sera-t-il interdit de quitter Paris...

Comment, avec de telles paroles, ne pas gagner la confiance absolue de la naïve Antoinette?

Le colonel avait fait plus encore.

A la gare de Creil, il s'était chargé d'une dépêche à expédier à Cologne.

Antoinette écrivait à sa sœur :

« Retard de vingt-quatre heures. Bien portante. J'arriverai demain. »

La dépêche était adressée à M. le major Avatar, à Cologne, hôtel de Dresde.

Aussi on comprend maintenant l'effusion d'Antoinette, comme le train entrait dans la gare de Paris.

Le colonel lui dit alors :

— Nous habitons tout près d'ici, ma fille et moi; voulez-vous nous permettre de vous conduire chez nous?

Antoinette songea bien un moment à refuser et à courir à Auteuil, où Agénor était resté sans doute; mais le colonel insista, en disant qu'il n'allait que prendre le temps de changer d'habits et qu'il s'en irait tout de suite au ministère.

Antoinette accepta.

Elle monta dans la voiture de place que le colonel fit avancer.

Elle entendit le colonel, qui était monté à côté du cocher, lui dire :

— Rue Bellefond, n° 21.

De quoi aurait-elle peur?

D'ailleurs elle songeait au pauvre Milon, qui, à cette heure, était en prison, et versait sans doute de grosses larmes.

Dix minutes après, la voiture de place s'arrêtait devant le numéro 21.

La rue Bellefond est une rue solitaire entre deux rues bruyantes et passagères, la rue de Rochechouart et celle du Faubourg-Poissonnière.

Derrière ces maisons d'apparence chétive et vieillote s'étendent de vastes jardins, dans lesquels on trouve encore de grands arbres.

Le numéro 21 était une de ces maisons-là.

On entrait par une porte bâtarde ouvrant sur un vestibule, au bout duquel était une petite cour pavée

Au delà de la cour, une claire-voie: au delà de la claire-voie, un jardin.

Au fond du jardin, à demi caché par une touffe d'arbres, un pavillon.

Antoinette put voir tout cela vaguement, car il n'était pas jour encore.

Le colonel avait sonné, la porte s'était ouverte et le concierge n'avait rien demandé.

Mademoiselle Guépin avait poussé la claire-voie, puis elle avait pris Antoinette par la main.

— Nous habitons le pavillon qui est au fond du jardin.

Elle avait une clef et la mit dans la serrure, tandis que le colonel demeurait en arrière pour payer le cocher.

Antoinette se trouva alors au seuil d'un vestibule d'où s'échappait une odeur de moisi.

Le pavillon n'avait pas l'air d'être habité ordinairement.

Cependant, au bruit que la porte avait fait en s'ouvrant, un autre bruit avait répondu.

Un bruit de pas à l'étage supérieur.

— C'est ma femme de chambre qui se lève, dit mademoiselle Guépin.

En effet, Antoinette entendit une voix qui disait :

— Qui donc est là?

— Moi, répondit la belle brune.

Les pas s'arrêtèrent et ne descendirent point l'escalier.

Mademoiselle Guépin poussa une porte au fond du vestibule et dit à Antoinette :

— Tenez, mademoiselle, entrez là; c'est la chambre de feu ma mère. Je vais vous faire allumer du feu.

En même temps, elle s'était procuré de la lumière en allumant un bougeoir qui se trouvait sur une table dans le vestibule.

Elle posa ce bougeoir sur la cheminée et Antoinette sans défiance entra derrière elle.

La pièce où elle pénétrait était une petite chambre dont les murs étaient recouverts d'étoffe perse à ramages sombres, le mobilier assez chétif et le sol carrelé de ce gros carreau rouge destiné à recevoir l'encaustique.

Antoinette éprouva un sentiment de malaise indéfinissable et subit en entrant dans cette chambre.

Mais mademoiselle Guépin se hâta de lui dire :

— Depuis la mort de ma mère, on entre rarement ici.

Il y avait un feu tout prêt dans la cheminée.

Mademoiselle Guépin mit une allumette dessous, et comme il commençait à flamber, elle dit à Antoinette :

— Vous devriez prendre quelques minutes de repos. Mon père va se mettre en campagne tout de suite.

« Il est cinq heures; avant huit heures il aura du nouveau à nous apprendre.

« Vous devez être brisée, essayez de dormir une heure ou deux, » ajouta-t-elle.

Et avant qu'Antoinette eût répondu, elle se retira.

Alors le sentiment pénible qui s'était emparé d'Antoinette en entrant dans cette chambre la reprit.

Pourquoi ?

Il lui eût été impossible de le dire.

La chambre n'avait qu'une croisée dont les grands rideaux étaient rigoureusement tirés.

Antoinette étouffait ; elle avait besoin d'air.

Elle tira les rideaux pour ouvrir la fenêtre et laisser arriver l'air du jardin jusqu'à elle.

Mais, ô surprise ! la fenêtre n'existait plus; on l'avait murée. Les rideaux ne recouvraient plus que l'embrasure. Antoinette recula stupéfaite; puis, éprouvant un redoublement d'anxiété, elle courut à la porte et voulut l'ouvrir.

La porte était fermée.

— Mademoiselle! mademoiselle ! appela-t-elle.

Mademoiselle Guépin ne répondit pas.

Alors la peur s'empara d'Antoinette d'autant plus facilement qu'elle s'aperçut que la perse des murs recouvrait un épais capiton de laine destiné à étouffer tous les bruits et à ne rien laisser parvenir au dehors.

Et la peur d'Antoinette était si grande, qu'elle se mit à crier :

— A moi ! au secours !

D'abord on ne répondit pas.

Sa voix ne rencontrait pas d'écho dans une chambre sans croisée, et dont les murs et le plafond étaient couverts d'un épais matelas.

Cependant elle répéta :

— A moi ! au secours !

Et elle eut un moment de honte, car une clef tourna dans la serrure.

Elle crut que c'était mademoiselle Guépin qui allait entrer et se montrer tout étonnée de son épouvante.

Mais soudain elle recula, l'œil hagard, saisie à la gorge par une indescriptible horreur.

Une femme était sur le seuil, un flambeau de cuivre à la main, qui la regardait et disait en ricanant :

— Puisque tu es sainte, voilà une belle occasion de faire un miracle, hein?

Dans cette femme, Antoinette éperdue avait reconnu Madeleine la Chivotte, sa persécutrice à Saint-Lazare, celle qui avait tenté de l'empoisonner...

Madeleine riait de son mauvais rire et disait :

— Tu peux crier, ma bichette; les murs sont ici comme dans la Tour de Nesle qu'on jouait à la Porte-Saint-Martin.

Et elle déclama :

— Ces murs étouffent les cris, éteignent les sanglots...

— Absorbent l'agôoonie!... dit une autre voix derrière l'affreuse Chivotte.

Et Antoinette tomba à genoux et murmura :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi!...

La voix qui venait de terminer la phrase de la Chivotte était une voix d'homme.

Et cet homme, qui apparut à son tour sur le seuil, c'était Polyte!

Polyte le voleur, Polyte, l'être ignoble et dégradé qui avait osé parler d'amour à Antoinette et la faire passer pour sa maîtresse...

— Cette fois, murmura la Chivotte, si tu nous échappes, ma petite, tu auras de la chance.

Le faux colonel et sa fille avaient disparu.

XLIX

Laissons Antoinette au fond du jardin de la rue Bellefond, dans le pavillon où elle est gardée par ces êtres indignes, la Chivotte et Polyte, et revenons à Vanda.

Vanda était bien la femme que Rocambole avait devinée.

Energique, patiente, tenace, intelligente. Un corps de séraphin, une âme d'acier.

Quand elle s'était mise à la croisée et avait vu Rocambole avec l'officier de paix et les deux agents, elle avait tout deviné, tout compris avant qu'il parlât.

Alors elle était descendue, disant à Madeleine :

— Attendez-moi, je reviens!

Dans la pièce voisine, qui était le cabinet de Rocambole, était une boîte qui renfermait une demi-douzaine de pilules brunes, grosses comme la tête d'une épingle et dures comme le diamant. Quel était leur pouvoir?

Vanda ne le savait pas au juste; mais un jour Rocambole lui avait dit :

— Si jamais je suis arrêté, tâche, par tous les moyens possibles, de me faire parvenir une de ces pilules. Le reste me regarde!

— Est-ce du poison? avait-elle demandé.

— Oui et non. Mais on pourrait l'avaler sans danger. Il faut près de six heures pour qu'il se dissolve.

C'est pourquoi Vanda avait pris une de ces petites boules et l'avait placée dans le coin de sa bouche.

Puis, tandis qu'elle embrassait Rocambole, la pilule avait fait son chemin.

Vanda n'avait témoigné ni faiblesse ni désespoir.

Elle avait embrassé Rocambole presque en riant, en femme qui croit que la politique est le seul mobile de cette arrestation sans gravité.



Antoinette tomba à genoux en murmurant : — Mon Dieu! mon Dieu! (Page 304.)

Puis, tandis que les agents emmenaient Rocambole, Vanda, rentrant dans le petit hôtel, s'était dit :

— Rocambole arrêté, Antoinette disparue avec Milon, moi seule pour tout sauver.

Telles étaient les paroles du maître.

Avant d'ouvrir la porte de cette chambre dans laquelle l'attendait Madeleine, Vanda avait déjà organisé tout un plan de conduite.

— Mon enfant, dit-elle à la jeune fille en fermant la porte et venant s'asseoir auprès d'elle, écoutez-moi...

— Comme vous êtes pâle! murmura Madeleine émue.

Vanda poursuivit :

— Vous avez échappé à la brutalité de Pierre le mougick, à la dent meurtrière des loups, aux infâmes desseins de M. de Morlux...

— Eh bien? fit Madeleine anxieuse.

— Tout cela n'est rien encore.

Madeleine se leva. Elle était devenue pâle comme Vanda; mais elle se tint droite néanmoins, et son œil bleu eut des flammes.

— Voilà comme je vous aime! dit Vanda. Vous êtes une vraie femme forte.

— Qu'est-ce encore? demanda Madeleine, dont la voix se raffermit.

— C'est un coup de foudre, répondit froidement Vanda.

— Antoinette?

— Je ne sais pas.

— Milon?...

— Je ne sais pas non plus.

— *Lui?...*

Et Madeleine prononça ce mot avec un accent qui disait toute la foi qu'elle avait dans cet homme étrange qu'on appelait Rocambole.

— Arrêté! prisonnier! répondit Vanda.

Typographie ... rue du Bac, 30.

Madeleine jeta un cri.

Mais Vanda lui prit la main.

— Je suis là, moi, dit-elle.

— Ma sœur! où est-elle? répéta Madeleine.

— Je la sauverai, répondit la Russe.

En ce moment Noël entra.

L'ancien valet de cœur était tout bouleversé.

— Ils ont arrêté le maître, ils l'ont emmené, dit-il.

Vanda l'écrasa d'un regard hautain.

— Et tu as peur? dit-elle, peur pour toi?

Mais Noël était un chien fidèle.

— Ah! maîtresse, dit-il, pouvez-vous parler ainsi?

— C'est moi qui commande maintenant, dit-elle.

— J'obéirai.

Et Noël s'inclina.

Vanda lui montra Madeleine.

— Tu vas conduire mademoiselle chez ta mère, dit-elle.

— Rue Serpente?

— Oui.

— Pourquoi ne resterais-je pas auprès de vous, madame? demanda Madeleine.

— Pourquoi? je vais vous le dire, mon enfant. Au moment où la bataille semblait gagnée, nous l'avons perdue.

— Ah!

— Le monsieur de Morlux, de Russie, celui qui voulait votre mort et qui, je l'espère, est mort lui-même, n'était pas le seul à avoir juré votre perte et celle de votre sœur. Il a laissé à Paris des auxiliaires; et ces auxiliaires ont profité de notre absence.

— Que dites-vous?

— Antoinette et Milon ont disparu. Rocambole est arrêté. Comprenez-vous?

— Mon Dieu!

— Ce n'est pas *lui* qui m'inquiète, reprit Vanda. Les murs des prisons tombent sous son souffle, comme s'évanouit une bulle de savon sous les lèvres enflées d'un enfant; mais c'est Milon, c'est *elle*...

— Oh! vous la sauverez, n'est-ce pas? fit Madeleine.

— Je la retrouverai, voulez-vous dire. Mais pour cela, il faut que vous vous laissiez guider.

— Je suis prête à vous obéir, dit Madeleine avec soumission.

— Ecoutez-moi bien, poursuivit Vanda. Si l'on est venu arrêter le *maître* à la porte de cette maison, c'est que nos ennemis connaissaient cette retraite. Vous n'y êtes donc plus en sûreté. Suivez Noël, ayez foi en lui comme en moi, comme au *maître*.

— Mais vous, madame?

— Moi, dit Vanda avec un fier sourire, je vais lui prouver que je suis digne de *lui*.

Et elle ajouta, s'adressant à Noël :

— Tu me réponds de Madeleine sur ta vie?

— Oui, maîtresse.

— Il faut que je te revoie avant ce soir; où te retrouverai-je?

— Rue Serpente, si vous voulez...

— Non, je pourrais être suivie.

— Où donc, alors.

Vanda parut réfléchir :

— A huit heures, ce soir, dit-elle enfin, derrière le théâtre Ventadour, rue Monsigny.

— J'y serai, répondit Noël.

Sur l'ordre de Vanda, Madeleine jeta un manteau sur ses épaules, laissa ses bagages villa Saïd et prit le bras de la femme russe.

Noël les suivit, et tous trois sortirent du petit hôtel.

L'arrestation de Rocambole avait fait quelque bruit.

Le concierge de l'avenue, qui avait une grande considération pour les Russes, en général et en particulier, salua Vanda avec respect.

— Allez me chercher une voiture, lui dit-elle; je vais à l'ambassade russe.

— Oh! dit le concierge avec un sourire intelligent, je pense bien que ça ne peut pas être grave. On ne va pas à la guillotine pour politique.

Vanda monta en voiture avec Noël et Madeleine.

Mais près de l'Arc-de-Triomphe elle les quitta.

Et tandis que Noël ramenait la jeune fille dans Paris, Vanda monta dans l'omnibus qui traverse les Champs-Elysées et s'en va à Auteuil par l'avenue de Saint-Cloud.

Vanda savait aussi bien que Rocambole, — ce que n'avait jamais su Noël, — où l'on avait laissé Antoinette et Agénor.

Rocambole n'avait pu lui donner aucun détail; tout ce qu'elle savait, c'est qu'Antoinette avait disparu.

Néanmoins Vanda courait à Auteuil.

Elle y courait, parce qu'elle pensait bien qu'elle trouverait soit Agénor, soit madame Raynaud, soit la belle Marton.

Quand elle arriva, la grille était grande ouverte, et le père Philippe accourut.

— Ah! madame! vous savez... le malheur...

— Je sais tout.

— Ah!

— Où est M. Agénor de Morlux?

— Il est parti.

— Quand?

— Il y a une heure. Il est monté dans une voiture, et il est allé à Paris.

Vanda n'en entendit pas davantage; elle passa outre et se dirigea vers le pavillon.

Sur le seuil, la mère Philippe pleurait silencieusement et la belle Marton se tordait les mains.

Vanda posa la main sur l'épaule de cette dernière :

— Pourquoi te désoles-tu? fit-elle.

Marton leva la tête.

— Ah! dit-elle, vous venez trop tard.

— Non, dit Vanda. N'as-tu donc plus confiance en moi?

Ces mots mirent du baume au cœur de Marton.

— Je sais bien que vous pouvez beaucoup, vous, dit-elle.

— Oui, répondit Vanda, quand on m'aide...

Marton se releva l'œil en feu...

— Parlez; ordonnez, je suis prête! dit-elle.

— Il faut, dit froidement Vanda, qu'à nous deux nous retrouvions Antoinette et que nous la sauvions. Viens!...

Et, sans entrer dans le pavillon, Vanda emmena la belle Marton avec elle.

L

Transportons-nous maintenant rue de la Pépinière, à l'hôtel de Morlux, deux jours après les événements que nous venons de raconter.

Il est sept heures du matin.

Une voiture vient d'entrer dans la cour, suivie d'un fourgon du chemin de fer portant des bagages.

Dans le fourgon, deux domestiques en livrée.

Dans la voiture, deux hommes en costume de voyage.

Les deux domestiques ne sont autres que Pierre le mougick et l'Italien Beruto, le valet de chambre de la comtesse Wasilika.

Les deux voyageurs qui descendent de voiture sont, on le devine, M. le vicomte Karle de Morlux et son compagnon inséparable, Yvan Potenieff.

Pendant la route, — une route de huit jours, — le gentilhomme français et l'officier russe se sont liés intimement.

Yvan a une confiance illimitée en M. de Morlux.

En revanche, M. de Morlux a promis à Yvan qu'on retrouverait Madeleine.

— Mon cher Yvan, dit le vicomte en prenant le jeune Russe par la main, venez avec moi. Cette maison est à vous...

Et il conduisit Yvan au premier étage de l'hôtel et l'installa dans un somptueux appartement.

Beruto était plein de soins touchants pour son nouveau maître.

Tandis qu'on déchargeait les bagages, il disait aux gens de l'hôtel :

— Mon pauvre maître est bien malade... mon pauvre maître est fou... il est amoureux d'une femme qui n'existe pas!...

Et les gens de l'hôtel regardaient Yvan avec compassion.

Pierre le mougick ne peut plus jouer son rôle de muet, car Yvan sait fort bien qu'il a une langue; mais il s'est fait un accent guttural qui ne ressemble plus du tout à la voix d'Yvan.

D'ailleurs, Pierre ne parle que le russe.

Or, tandis qu'Yvan s'installe dans son appartement, M. de Morlux, enfermé dans sa chambre, brise d'une main fiévreuse le cachet de plusieurs lettres.

L'une est de Timoléon :

« Monsieur le vicomte,

« J'ai passé hier à votre hôtel. Le suisse m'a dit avoir reçu de vous une dépêche datée de Berlin. Donc vous revenez. Ne perdez pas de temps, à votre retour. Mademoiselle Guépin vous attend rue de Londres.

« Votre serviteur,

« Timoléon.

« *P. S.* Je tiens Antoinette. Je m'en déferai au plus juste prix. »

— C'est Madeleine qu'il faudrait tenir, murmure M. de Morlux en passant une main fiévreuse sur son front.

Et il ouvre une seconde lettre.

Celle-là est ainsi conçue :

« Monsieur le vicomte,

« Je réponds à Paris, où vous devez arriver demain matin, à votre lettre datée de Berlin.

« Vous me demandez si la folie se guérit. La folie, oui; la monomanie, non.

« Si le jeune officier russe dont vous me parlez déraisonnait complétement, s'il avait complétement perdu l'esprit, avec des douches nombreuses, vieux système, et un traitement dont je suis l'inventeur, nous en viendrions certainement à bout.

« Mais s'il est simplement monomane, et si sa monomanie consiste à parler sans cesse d'une femme qui n'a jamais existé que dans son imagination, je ne puis vous répondre de rien, quelque intérêt que vous portiez à votre cher malade et à sa famille qui vous l'a confié à votre départ de Russie.

« Néanmoins, je ne puis rien affirmer, rien préciser avant d'avoir vu le sujet.

« Je serai donc chez vous dès demain matin, huit heures, et, si besoin est, j'emmènerai ce jeune homme, sous un prétexte quelconque dans ma maison de santé, où tous les soins possibles lui seront donnés.

« O. Lambert,

« *Médecin aliéniste*,

« à Passy, Grande-Rue, 39. »

M. de Morlux, après avoir lu cette lettre, consulte sa montre.

Il est près de huit heures.

— J'aurais pourtant bien voulu, murmure M. de Morlux, courir auparavant chez mademoiselle Guépin. N'importe! attendons le docteur.

La cloche de la porte d'entrée se fait entendre...

Puis, après elle, le coup de sonnette du suisse qui avertit le valet de chambre de l'arrivée d'un visiteur.

M. de Morlux se met à la fenêtre de son cabinet qui donne sur la cour.

C'est le médecin aliéniste qui arrive.

Le docteur est un homme entre deux âges, abritant de petits yeux gris derrière des lunettes bleues, et portant avec emphase la cravate blanche et l'habit noir des gens de sa profession.

M. de Morlux va à sa rencontre.

— Mon cher docteur, lui dit-il en lui serrant la main, je ne vois qu'un moyen de vous permettre d'étudier à l'aise votre futur pensionnaire.

— Lequel? lui demande M. Lambert.

— Nous arrivons de voyage, lui et moi; nous avons passé la nuit en chemin de fer. Nous mourons de faim. Malgré l'heure matinale, nous allons déjeuner. Vous l'entendrez causer.

— Parfait, dit le docteur.

— Ah! je dois vous dire, ajouta M. de Morlux, que la famille Potenieff est immensément riche et qu'elle ne reculera devant aucun sacrifice pour obtenir la guérison de son cher Yvan.

— On fera tout ce qu'il est humainement possible de faire, répondit le docteur, alléché par la perspective d'une pension royalement payée et d'honoraires fabuleux.

. . . .

Deux heures plus tard, M. de Morlux, Yvan son hôte, et le docteur, qui a été présenté au jeune Russe comme le notaire de la maison, sont à la fin d'un plantureux déjeuner.

Les liqueurs de madame Amphoux ont aidé le café à précipiter la digestion. Les cigares de la Havane les plus purs remplissent la salle à manger d'une fumée bleue.

C'est l'heure des confidences.

Yvan parle de Madeleine.

De quoi parlerait-il, en vérité ?

Yvan, qui compte sur les largesses de sa chère cousine la comtesse Wasilika, ne parle de rien moins que d'acheter un palais pour y loger Madeleine.

Ici le docteur prend au sérieux son rôle de notaire improvisé :

— Je possède une maison charmante à Passy, dit-il. Je voudrais la vendre. Vous plairait-il de la voir ?

Et il fait de sa maison un récit tel que Yvan, enthousiasmé, s'écrie :

— Si elle est telle que vous le dites, je l'achète.

— Allons la voir, répond le docteur.

M. de Morlux avait déjà donné ses ordres. Sa victoria à deux chevaux est attelée dans la cour.

— Allez, dit-il à Yvan, et revenez pour dîner.

Yvan et le faux notaire montent en voiture. Beruto, le serviteur fidèle, monte auprès du cocher, les deux battants de la porte cochère s'ouvrent et les deux trotteurs, à qui l'on a rendu la main, s'élancent dans la rue.

La victoria gagne le boulevard Malesherbes, elle descend vers la Madeleine, longe la rue Royale, traverse la place de la Concorde et gagne les Champs-Elysées.

C'est l'heure du bois. Paris est ensoleillé comme Naples ou Portici.

Les cavaliers se croisent, les voitures découvertes se suivent à la file.

C'est le vendredi saint, c'est Longchamp !

La mode vient aux Champs-Elysées et descendra jusqu'au lac pour montrer ses toilettes de printemps. Le gandinisme et la bicherie se sont donné rendez-vous.

Au faubourg Saint-Honoré, qui a ouvert ses portes à ses calèches élégantes, se mêle l'austère faubourg Saint-Germain avec ses carrosses surannés et ses vieux trotteurs mecklembourgeois.

Le tout Paris des romans est là.

Yvan, étourdi, grisé de lumière et de grand air, regarde et s'étonne...

Qu'est-ce que la perspective Newski, auprès de tout cela ?

Pétersbourg, la ville aux coupoles d'or, est une vassale auprès de Paris.

Mais tout à coup Yvan jette un cri...

Un cri de joie, un cri de folle ivresse...

— Madeleine ! dit-il, c'est Madeleine !

Et il se dresse dans la victoria, et tout son corps se penche en avant, tandis que ses bras se tendent...

Une victoria à caisse bleue, à train jonquille, vient de passer, rapide comme l'éclair, auprès de celle où Yvan et le docteur étaient assis.

Dans cette victoria, qu'emportent deux admirables trotteurs irlandais, une femme, au sourire rêveur, aux cheveux blonds, vêtue d'une robe bleue, rendait, à droite et à gauche, les saluts qu'on lui adressait.

Et Yvan, saisi de vertige, répéta :

— Madeleine ! c'est Madeleine !

Beruto, le valet fidèle, fronce alors le sourcil.

L'échafaudage habile de la vengeance de Wasilika va-t-il donc crouler tout à coup?

LI

L'Italien Beruto, le fidèle valet de chambre de la comtesse de Wasilika, eut une nouvelle et véritable angoisse.

Beruto n'avait jamais vu Madeleine, mais, aussi bien que M. de Morlux, Beruto savait qu'elle existait.

Or tout à coup Yvan s'écria :

— Voilà Madeleine !

Ce fut l'affaire d'une minute, mais dans cette minute il y eût tout un drame.

Voici comment :

La victoria dans laquelle était la jeune blonde était menée en demi-daumont par un jockey à veste rayée noir et blanc.

Le jockey, voyant que le Russe étendait les bras et paraissait connaître sa maîtresse, arrêta brusquement son porteur et son cheval de main.

— Que faites-vous donc ? s'écria le docteur, sortant de son flegme de faux notaire.

Mais déjà Yvan avait sauté à terre et s'élançait vers la victoria.

— Madeleine ! chère Madeleine !

La femme blonde, étonnée, fit un haut-le-corps et se recula.

Yvan monta hardiment dans la victoria.

Ce fut un scandale au milieu de ces trois cents voitures qui se croisaient en tous sens.

Mais le docteur avait suivi Yvan et le prenait par le bras.

— Vous êtes fou ! dit-il.

La jeune femme, effrayée, s'était pelotonnée au fond de sa voiture.

— Comment ! s'écriait Yvan, vous ne me reconnaissez donc pas, chère Madeleine ?

Elle répondit :

— Je crois que cet homme est fou !

A cette voix, Yvan pâlit et se laissa entraîner par le docteur hors de la victoria.

Cette femme, ce n'était pas Madeleine !...

Mais elle lui ressemblait...

Elle lui ressemblait comme une sœur jumelle à une sœur jumelle, comme la goutte d'eau à une autre goutte d'eau.

C'était étrange ! c'était surprenant !

L'étonnante légende des ménechmes, cette légende dont la tradition, le théâtre et le roman ont abusé, n'était donc pas une fable ?

Et Yvan demeurait là, pâle, l'œil hagard, la bouche béante, au milieu des voitures qui manquaient de l'écraser.

La jeune femme salua le docteur, qu'elle reconnut, lui sourit et fit un signe à son jockey.

Un médecin aussi célèbre que l'aliéniste Lambert ne pouvait être inconnu à personne.

Une demi-douzaine de jeunes gens, qui s'étaient arrêtés, les uns à cheval, les autres en tilbury ou en panier-chaise autour de la victoria, sourirent comme avait souri la jeune femme, son premier mouvement d'effroi passé.

Celle-ci cria au docteur, en dépassant la voiture dans laquelle il venait de faire remonter Yvan :



LE DOCTEUR LAMBERT

— Elle est mauvaise, mon bon ! On ne se promène pas avec ses clients, un jour de Longchamp, en pleins Champs-Elysées.

Ce fut un éclat de rire général.

Yvan n'y comprit rien.

Pour lui, étranger à l'argot parisien, le mot *clients* s'appliquait bien davantage à un notaire qu'à un médecin.

Deux jeunes gens à cheval murmurèrent en passant :

— Ce docteur n'en fait jamais d'autres ! au lieu de tenir ses fous enfermés, il les promène.

Yvan aurait pu les entendre, mais il ne les entendit pas, absorbé qu'il était dans une stupéfiante rêverie.

— Etrange ressemblance ! disait-il.

Le cocher, sur un signe du docteur, avait rendu la main à ses chevaux, et la voiture continuait à monter les Champs-Elysées.

Beruto se remettait peu à peu de son émotion.

Quant au docteur, il se pencha vers l'ancien valet de chambre de la comtesse Wasilika et lui dit :

— Est-ce que cela lui arrive souvent ?

Beruto cligna de l'œil d'une façon qui voulait dire :

— Il prend toutes les femmes pour Madeleine.

— Ah ! bon ! fit le docteur.

Puis il prit le bras d'Yvan et le serra un peu.

— Comment ! dit-il, cette demoiselle Madeleine que vous cherchez ressemble à Clorinde ?

— Clorinde? murmura Yvan d'un air hébété; qu'est-ce que Clorinde?

— Eh bien, c'est la femme que vous venez de prendre pour Madeleine.

— Ah!... Et qu'est-ce que Clorinde?

— Une déesse du demi-monde.

— Ah! fit-il encore.

Puis il baissa la tête et ajouta :

— Excepté sa voix, qui n'est pas la même, c'est Madeleine trait pour trait.

Le docteur reprit :

— Du reste, vous pourrez lui rendre une visite quand bon vous semblera.

— Vraiment? fit-il d'un air distrait.

Et il retomba dans son mutisme.

La foule des voitures allait s'épaississant à mesure qu'on approchait de la barrière de l'Etoile.

Elles étaient rangées sur sept files, trois qui montaient, quatre qui descendaient.

La file dans laquelle la voiture du docteur et d'Yvan se trouvait était maintenant au pas.

Une file descendante continuait à trotter.

Tout à coup Yvan jeta un nouveau cri.

— Madeleine! c'est elle, cette fois!

Un fiacre de la file descendante venait de passer auprès de la victoria de M. de Morlux.

Dans ce fiacre était une jeune fille.

Et cette jeune fille, cette fois Yvan ne se trompait pas, c'était Madeleine.

Madeleine, arrivée le matin à Paris, Madeleine que Vanda venait de confier à Noël et que celui-ci conduisait rue Serpente.

Et Madeleine avait vu Yvan, comme Yvan avait aperçu Madeleine.

Seulement, elle n'avait pas crié, tant son émotion avait été forte.

Mais elle avait serré le bras de Noël, et elle était devenue si pâle que celui-ci avait cru qu'elle allait mourir.

Le fiacre, entraîné par le mouvement de la file, avait continué à descendre l'avenue. La victoria montait toujours au pas.

Ni le docteur ni Beruto n'avaient rien vu.

Yvan seul avait aperçu la jeune fille et répétait :

— C'est elle! c'est bien elle!

Et, de nouveau, il voulait s'élancer hors de la victoria.

Mais le docteur avait un poignet de fer, et il le retint.

— C'est inutile, dit-il; vous ne la rattraperiez pas. Nous sommes obligés de suivre la file.

— Mais je veux la retrouver, cependant! dit Yvan hors de lui.

— Rien ne sera plus facile tout à l'heure.

— Comment? demanda-t-il vivement.

Le docteur avait échangé avec Beruto un nouveau regard.

Cette fois, si le médecin aliéniste avait encore eu le moindre doute, ce doute se serait évanoui.

Yvan, en deux minutes, avait cru deux fois voir Madeleine.

Pour le docteur, Yvan était fou à lier.

— Oui, disait Yvan, comment la retrouver?

— Rien n'est plus facile.

— Mais...

— J'ai pris le numéro du fiacre.

Et le docteur dit au hasard :

— C'est le numéro *deux mille neuf cent dix-sept.*

— Eh bien?

— En revenant de visiter ma maison, nous irons à l'administration des voitures.

— Oh! parfait, dit Yvan qui crut comprendre.

Et il devint tout joyeux.

Le cocher de M. de Morlux coupa habilement la file, laissa l'avenue et entra dans la rue de Chaillot.

Vingt minutes après, le docteur et Yvan s'arrêtaient à la petite porte de la maison de santé, laquelle porte ouvrait sur une ruelle et se trouvait au bout du passage.

En entrant par là, le docteur évitait de montrer tout d'abord à Yvan l'enseigne de sa maison.

Yvan, tout absorbé qu'il était, suivit le docteur, qui lui fit traverser le jardin, poussa une porte au rez-de-chaussée et l'introduisit dans un petit salon, où il le pria d'attendre un moment.

— Je suis à vous dans deux minutes, lui dit-il.

— Faites, répondit Yvan, qui songeait toujours à sa chère Madeleine.

Beruto était demeuré dans le vestibule.

Le docteur appela deux infirmiers.

Ceux-ci accoururent.

— Vous allez me prendre ce gaillard que je viens de faire entrer là, dit-il en désignant la porte du petit salon, et vous allez lui donner une douche.

Les infirmiers entrèrent et le docteur s'éloigna.

Yvan, fort étonné de leur costume, leur dit :

— Que me voulez-vous?

Ils se regardèrent en souriant.

Puis l'un d'eux lui dit :

— Venez prendre une douche, monsieur.

Yvan jeta un cri et comprit enfin le costume qu'il avait sous les yeux.

Il était dans une maison de fous...

Les infirmiers se jetèrent sur lui et le terrassèrent.

Beruto, dans le vestibule, riait d'un rire de démon.

LII.

M. de Morlux avait hâte que le docteur Lambert fût parti, emmenant avec lui son futur pensionnaire Yvan.

Le vicomte avait bien autre chose à faire, vraiment!

A peine la victoria emportant le docteur et le jeune Russe eut-elle franchi le seuil de la cour, que M. de Morlux prit son chapeau, traversa le jardin et sortit de son hôtel par la petite porte qui donnait sur le boulevard Haussmann.

Là, il se jeta dans une voiture de place et dit au cocher :

— Rue de Londres, et très-vite!

M. de Morlux était pressé de revoir Timoléon, ou plutôt d'avoir de ses nouvelles, car celui-ci, dans sa lettre, disait :

« Vous demanderez à voir mademoiselle Guépin. »

M. de Morlux mit dix minutes à faire le trajet du boulevard Haussmann à la rue de Londres.

Le vicomte était attendu, car lorsqu'il eut demandé au concierge mademoiselle Guépin, on lui répondit qu'elle était chez elle et venait de rentrer.

Ce fut elle-même qui vint ouvrir.

M. de Morlux se trouva en présence d'une belle femme, à l'air effronté, et sur-le-champ il comprit qu'il avait affaire à des gens résolus.

— Mademoiselle, lui dit-il, je m'appelle le vicomte Karle de Morlux.

Elle s'inclina et répondit :

— Je sais pourquoi vous venez.

Et elle ouvrit la porte d'un petit salon meublé comme une chambre d'hôtel garni, dans lequel elle fit entrer le vicomte.

Celui-ci s'assit sur l'éternel canapé de velours jaune d'Utrecht, et attendit que mademoiselle Guépin parlât.

Mais celle-ci se borna à consulter du regard la pendule à colonnes qui se trouvait sur le marbre nu de la cheminée, et à dire :

— Timoléon sera ici dans cinq minutes, monsieur. Mon père est allé le relever de sa faction.

— Plaît-il? fit M. de Morlux.

— Vous pensez bien, monsieur, reprit-elle, que si l'oiseau est en cage, la cage n'est pas ici.

Elle eut un sourire cynique en prononçant ces mots, puis elle se mit à fredonner, allant et venant par la chambre, comme si M. de Morlux n'eût pas été là.

Cinq minutes après, en effet, retentit un coup de sonnette.

M. de Morlux entendit, aussitôt que la porte fut ouverte, répondre la voix bien connue de Timoléon.

Néanmoins, il eut un geste d'étonnement en voyant entrer un homme qu'il crut voir pour la première fois, un gros bonhomme rougeaud, aux favoris d'un blond ardent, chauve, les yeux abrités par des lunettes bleues, le corps emprisonné dans ce fourreau gris que les Anglais appellent un *twine*, et portant à la main un de ces chapeaux fabuleux de fabrique insulaire, qui justifient si bien le nom de tuyaux de poêle.

— Aoh, fit ce bizarre personnage, vous ne me reconnaissez donc pas, *my dear?*

— Il faut bien que je vous reconnaisse, puisque vous avez conservé votre voix, répondit M. de Morlux.

— Je n'ai conservé que cela, en effet, dit Timoléon.

En même temps, il prit le menton de mademoiselle Guépin, qui ne se montra nullement offensée.

— Petite, lui dit-il, tu n'as pas quelque leçon de piano à donner dans le quartier?

— Compris, répondit-elle.

Elle se leva, prit son châle et son chapeau et se retira, laissant Timoléon et M. de Morlux maîtres du logis.

Alors Timoléon dit au vicomte :

— J'ai Antoinette sous la main.

— Vous me l'avez écrit.

— Et, cette fois, elle ne m'échappera pas.

— Rocambole est bien fort, murmura M. de Morlux.

— Ah! vous y croyez, enfin?

— Si j'y crois! dit le vicomte, qui songea en frissonnant aux événements de Russie.

— Je gage que vous vous êtes rencontrés là-bas?

— Oui, fit M. de Morlux d'un signe.

Un sourire vint aux lèvres de Timoléon.

— Je viens de vous faire cette question-là pour la forme, dit-il, car je sais à peu près tout. Vous êtes allé vous débarrasser de Madeleine, et Madeleine a été sauvée.

— Oh! je la retrouverai! fit M. de Morlux avec un accent de rage.

— Moi aussi, dit Timoléon.

— Cependant Rocambole doit veiller sur elle comme un dragon.

Timoléon se prit à rire.

— Écoutez, monsieur le vicomte, dit-il; vous me raconterez vos aventures ensuite. Voici les miennes : J'ai laissé ma fille en Angleterre, ma fille était mon point vulnérable, et nous n'eussions pas été battus une première fois si elle n'eût été au pouvoir de Rocambole. Je suis donc revenu à Paris et je suis allé, devinez où?

— Je ne sais... dit M. de Morlux.

— Je suis allé me livrer à la police. J'étais accusé de vol commis chez vous, il y avait eu escalade, effraction, du moins ils le croient là-bas. C'était un cas de galère. Cependant on m'a laissé libre. Savez-vous pourquoi?

— Vous avez démontré votre innocence?

— Je n'ai pas même pris la peine de me disculper. Non, j'ai demandé ma liberté en échange de la liberté de Rocambole, que j'ai promis de livrer.

M. de Morlux hocha la tête.

— On ne livre pas Rocambole, dit-il.

— Vous croyez?

— On ne prend pas Rocambole, fit encore M. de Morlux avec l'accent de la conviction.

— C'est ce qui vous trompe.

Et comme le vicomte faisait un dernier geste d'incrédulité, Timoléon ajouta avec calme :

— Cependant Rocambole est depuis une heure au secret, à la Conciergerie.

Ce fut un coup de tonnerre.

M. de Morlux se leva comme s'il eût été remis sur ses jambes par une décharge électrique, et il regarda Timoléon d'un air qui voulait dire :

— Ne vous moquez-vous pas de moi?

— Mais non, dit Timoléon répondant au regard. Je dis la vérité vraie. Rocambole est arrêté.

— Il s'évadera.

— Non, dit Timoléon. Les précautions sont trop bien prises.

— On le renverra au bagne et il s'évadera du bagne.

— Vous vous trompez encore, monsieur le vicomte.

— En quoi?

— Au bagne, la complicité de Rocambole dans le meurtre du garde-chiourme qui avait tué le chien sera démontrée.

— Eh bien?

— Et Rocambole sera guillotiné.

Un frisson parcourut tout le corps de M. de Morlux.

— Mais, reprit Timoléon, maintenant que nous savons que Rocambole n'est plus à craindre, causons.

— Soit, dit M. de Morlux, qui avait peine à se remettre de l'émotion que lui avait fait éprouver la nouvelle de l'arrestation de Rocambole.

— Il a ramené Madeleine, reprit Timoléon.

— Où est-elle? s'écria le vicomte au fond duquel se ralluma comme un volcan cet amour bestial que lui avait inspiré la jeune fille.

— Nous l'aurons sous la main quand je voudrai.

— Tout de suite, alors!

— Oh! non pas, dit Timoléon; il faut causer d'abord.

— Causer de quoi ?

— Il faut nous entendre, je veux dire.

— Je comprends, vous voulez fixer un nouveau prix à vos services ?

— Naturellement.

— Parlez, j'attends...

— Voyez-vous, reprit Timoléon, il n'est rien de tel que de voyager pour s'agrandir les idées et l'appétit. Quand on a vu l'Angleterre, on s'aperçoit que la vie française est mesquine au possible.

— Après ?

— Ici, quinze à vingt mille livres sont une fortune; là-bas, c'est la misère, et je veux vivre là-bas; ce pays me plaît.

M. de Morlux fronça le sourcil.

— Quelles sont vos prétentions ? dit-il.

— Je voudrais vous rendre ces trois personnes qui ont depuis quelque temps troublé quelque peu votre sommeil.

— Ah !

— Rocambole d'abord. A combien estimez-vous Rocambole ?

— Je ne sais pas.

— Antoinette ensuite, et puis Madeleine. Rocambole, nous n'avons plus à nous en occuper. Les deux autres, c'est différent. On en fera ce que vous désirerez.

Et Timoléon eut un de ces sourires énigmatiques qui donnent la chair de poule.

— Après ? fit M. de Morlux.

— Que penseriez-vous d'un joli million ? dit froidement Timoléon.

M. de Morlux fit un haut-le-corps.

— Monsieur, dit Timoléon en se levant, je m'attendais à vous voir stupéfait, mais il faut vous attendre aussi à ce que je ne rabattrai rien de mes prétentions.

— Vous êtes fou !

— C'est à prendre ou à laisser.

— Vous êtes fou ! répéta M. de Morlux en frappant du pied.

— Je ne dis pas non. Seulement, je sais quelqu'un qui me donnera le million que je veux.

— Qui donc ?

— M. Agénor de Morlux, votre neveu, à qui je reconduirai Antoinette.

Le vicomte attacha un étrange regard sur Timoléon, et il y eut entre ces deux bandits une éloquente minute de silence.

C'était le sort des deux orphelines qui était en jeu.

LIII

Que devenait Antoinette ?

Nous avons vu la jeune fille conduite dans le pavillon isolé au fond d'un jardin de la rue Bellefond, enfermée par mademoiselle Guépin, esclave docile des volontés de Timoléon, puis s'effrayant en reconnaissant que la fenêtre était murée, les murs capitonnés, et appelant au secours.

Nous avons vu enfin l'horrible Chivotte et le hideux Polyte faire irruption dans la chambre.

Antoinette se crut perdue.

Cette femme qu'elle avait devant elle avait voulu l'empoisonner à Saint-Lazare.

Cet homme avait osé lui parler un langage ignoble.

Aussi, à leur vue, Antoinette tomba-t-elle à genoux, murmurant :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi !

Les deux infâmes créatures répondirent par un ricanement.

— Hé ! hé ! ma petite, disait la Chivotte, nous allons régler nos comptes de Saint-Lazare.

— Tu ne refuseras plus d'aimer ton Polyte, cette fois, hurla le misérable avec l'accent d'une joie sauvage.

— Tu feras ce que bon te semblera de mademoiselle, dit alors la Chivotte, mais quand je lui aurai flanqué une tripotée.

Et elle s'avança sur elle les poings fermés.

— Ah ! dit-elle encore, tu es la sainte, toi, tu fais des miracles, tu sors de prison dans une bière et tu ressuscites. Et pendant ce temps, mon amour, on s'ameute contre Madeleine la Chivotte, sous prétexte qu'elle ne croit pas à tes miracles, et on manque de l'assommer dans une cour de Saint-Lazare... Je te vas mettre en miettes, cette fois !

Et elle leva les deux mains à la fois sur Antoinette.

Antoinette, toujours à genoux, ne chercha point à parer le coup.

Elle attendit, victime résignée, qu'il plût à ce monstre femelle de frapper.

Mais comme les deux poings de la Chivotte allaient retomber sur la tête de la jeune fille, Polyte prit l'horrible créature à bras-le-corps et la jeta à l'autre bout de la chambre.

— Touche pas à mademoiselle, dit-il, ou je te casse les reins. J'aime mademoiselle, et j'en veux faire mon épouse.

La Chivotte tomba, se releva et se rua de nouveau sur Antoinette.

Mais Polyte arriva encore à temps pour la défendre.

Ce fut alors une lutte sauvage entre ces deux êtres abrutis et dégradés.

Le même degré d'infamie rapproche les sexes; la femme tombée dans le ruisseau, celle qui a passé la moitié de sa vie en prison, devient forte comme un homme, brutale comme lui.

La Chivotte était de taille à résister à Polyte.

Antoinette faisait des vœux ardents pour la Chivotte.

Elle préférait être rouée de coups, sinon assassinée par celle-ci, que tomber au pouvoir de Polyte.

La lutte fut opiniâtre, sauvage.

Ils poussèrent des cris de bête fauve; ils épuisèrent le vocabulaire honteux de l'argot des bagnes.

Mais la porte était fermée, la fenêtre murée, les murs capitonnés, et il était difficile que leurs hurlements fussent entendus du dehors.

Cependant, tout à coup, la porte s'ouvrit avec fracas.

Les bêtes féroces qui cherchent à s'entre-dévorer dans la cage d'une ménagerie, ne rentrent pas plus subitement dans l'ordre et l'obéissance en voyant apparaître le dompteur, sa terrible cravache à la main.

Un homme venait de s'arrêter sur le seuil, et à la vue de cet homme, honteux et confus tous deux, la Chivotte et Polyte se séparèrent et reculèrent chacun de deux ou trois pas.



Vanda se retourna et vit le jeune peintre derrière elle. (Page 310.)

Antoinette n'avait jamais vu Timoléon; elle le prit pour un libérateur.

Et, se précipitant sur lui les mains tendues et suppliantes :

— Sauvez-moi, monsieur, au nom du ciel! lui dit-elle.

Mais Timoléon, au lieu de lui répondre, regarda sévèrement les deux misérables et leur dit :

— Allez-vous m'expliquer, tas de canailles, ce qui vous arrive?

La Chivotte répondit la première.

— Faut pas m'en vouloir, maître; mais quand j'ai vu cette chipie qui m'avait fait tant de mal à Saint-Lazare, j'ai perdu la tête et j'ai voulu l'aplatir comme une galette.

Timoléon regarda Polyte.

— Et toi? dit-il.

— Moi, répondit Polyte, j'ai pas voulu.

— Ah!

— Et puis, je suis tombé amoureux de la demoiselle, et dame!

— Je vous défends, entendez-vous bien? de faire du mal à cette jeune fille, dit Timoléon. Vous êtes ici pour la garder, pour l'empêcher de s'évader...

Antoinette comprit alors que Timoléon, au lieu d'être un libérateur, n'était qu'un geôlier.

Timoléon fit un signe impérieux.

— Sortez! dit-il, et souvenez-vous que, si vous transgressez mes ordres, je vous renvoie en prison, d'où vous n'êtes sortis qu'à ma prière et parce que j'avais besoin de vous.

Tous deux sortirent la tête basse.

Alors Timoléon ferma la porte et s'approcha d'Antoinette.

— Mademoiselle, dit-il, vous ne me connaissez pas?

— Je vous vois pour la première fois, dit-elle toute tremblante; mais, qui que vous soyez, monsieur, au

[illegible]

nom du ciel! expliquez-moi ce qui se passe et quel horrible mystère m'enveloppe.

— C'est bien simple, répondit Timoléon. Vous savez assez de votre histoire pour qu'on ne vous cache pas la vérité. C'est moi qui ai fait arrêter Milon.

— Ah! fit-elle en regardant cet homme avec épouvante.

— Le colonel est mon esclave, sa fille une aventurière, et tout ce qu'ils ont fait était un coup monté d'avance.

— Mais que vous ai-je donc fait, monsieur? s'écria Antoinette, dont l'indignation domina l'épouvante.

Le regard étincelant qu'elle attacha sur Timoléon mit celui-ci mal à l'aise.

— Vous ne m'avez rien fait à moi, dit-il, mais il y a des gens que vous gênez et qui payeront un bon prix pour votre pension ici.

Et il sortit, laissant Antoinette atterrée.

Car Antoinette, après ces paroles, ne pouvait plus avoir de doutes : elle était retombée au pouvoir de ceux qui l'avaient une première fois fait enfermer à Saint-Lazare.

Plusieurs heures s'écoulèrent.

En s'en allant, Timoléon avait fermé la porte, et Antoinette avait entendu le bruit de verrous qu'on tirait et de pènes qui couraient dans leurs serrures.

Puis, plus rien.

Antoinette se mit à genoux et pria.

La prière donne de l'espoir. Dieu envoie sa confiance à ceux qui l'invoquent.

Et Antoinette espéra.

Elle espéra qu'Agénor et Rocambole, qui certainement la cherchaient, finiraient par la retrouver et la sauveraient encore.

La chambre où elle était n'avait aucune ouverture extérieure; elle était toujours éclairée par le flambeau que, plusieurs heures auparavant, mademoiselle Guépin avait placé sur la cheminée.

Mais la bougie était aux trois quarts consumée, et Antoinette voyait avec terreur arriver le moment où elle s'éteindrait et la laisserait ainsi plongée dans les ténèbres.

Mais comme la bougie atteignait la bobèche, la porte s'ouvrit de nouveau.

Antoinette sentit son effroi changer de nature.

La porte venait de livrer passage à Polyte et à la Chivotte, mais ces deux misérables n'étaient plus les mêmes; ils n'avaient plus ni gestes de menace, ni paroles insolentes, ni regards chargés de haine.

Ils roulaient, en baissant les yeux, une petite table chargée d'un modeste repas.

— Voilà votre déjeuner, dit la Chivotte.

Et tous deux se retirèrent sans ajouter un mot.

. . . .

Sept jours s'écoulèrent ainsi.

Sept longues et mortelles journées, pendant lesquelles Antoinette passa successivement par toutes les angoisses du désespoir et tous les frissonnements de l'espérance.

Timoléon n'avait pas reparu.

Tantôt Polyte, tantôt la Chivotte lui apportaient à manger et renouvelaient la bougie de la cheminée.

Ni l'un ni l'autre ne lui adressait la parole, et Antoinette se gardait même de lever les yeux sur eux.

La Chivotte arrêtait parfois à la dérobée sur elle un œil chargé de haine.

Polyte ne pouvait se défendre d'un regard d'ardente convoitise.

Mais c'était tout.

Antoinette pleurait quelquefois et priait toujours...

Mais la douleur avait souvent raison de sa prière, et alors, songeant à son cher Agénor, à Madeleine, à Milon, à tous ceux qu'elle aimait, et que peut-être elle ne reverrait plus; sentant la folie la gagner dans cette tombe où elle était ensevelie toute vivante, elle se tordait les mains de désespoir, et s'écriait :

— Mon Dieu! mon Dieu! vais-je donc mourir?

Une nuit, — elle calculait que ce devait être la nuit, car il était toujours nuit pour elle dans ce sépulcre, — il lui sembla entendre un bruit singulier, étrange...

Il lui sembla que derrière ces murs voûtés et sans échos quelque chose grattait, grattait sans relâche, et elle prêta l'oreille, et son cœur se prit à battre violemment, et elle espéra la délivrance...

LIV

La veille du jour où, pour la première fois, Antoinette prêtait l'oreille à ce bruit singulier et plein d'espérance pour elle, comme tout ce qui est anormal et insolite dans la vie des prisonniers, une scène bizarre se passait au premier étage du pavillon.

Ce pavillon, demeure isolée, avait eu des destinées diverses depuis quinze ou vingt ans.

D'abord, la maison de laquelle dépendait le jardin au bout duquel il était situé, avait été un hôtel avant d'être une maison à locataires.

A cette époque, le pavillon était une sorte d'habitation réservée au jardinier.

Puis, l'hôtel devenu maison, un peintre s'en était épris et y avait installé ses pénates.

Après le peintre, était venue une famille polonaise, réfugiée en France à la suite des événements politiques de 1832.

Cette famille se composait du père, de la mère et d'une jeune fille de dix-neuf ou vingt ans, atteinte d'une maladie épouvantable, en dépit de sa rare beauté.

Ce mal, inconnu à la science, consistait en des convulsions affreuses pendant lesquelles la pauvre enfant poussait de véritables hurlements de bête féroce.

C'était pour étouffer les clameurs, pour empêcher ces cris déchirants de parvenir au dehors, que la chambre d'en bas avait été capitonnée et qu'on en avait condamné la fenêtre.

Les gens de police savent tout. Timoléon avait connaissance depuis longtemps de ce pavillon et de cette pièce qui serviraient merveilleusement ses plans de séquestration.

Aussi avait-il loué le pavillon et acheté la discrétion et la fidélité des concierges, gens de pire espèce, qui eussent vendu leur âme pour dix écus.

Comme Antoinette s'y était laissé conduire, huit jours auparavant, sans défiance, nul, dans la maison voisine, ne soupçonna la vérité.

Or, à cette époque-là même, la rue Bellefond et ses jardins apparurent, un matin, suspendus à mi-côte, ainsi qu'une ville mauresque ou méridionale.

On venait de percer la rue Lafayette et de démolir le commencement de la rue Montholon.

La butte, presque alors couverte de vieilles maisons, avait disparu, et la rue Bellefond semblait s'être exhaussée dans les airs.

Le pavillon dont nous parlons apparaissait d'en bas comme une tour avancée au bord des remparts d'une forteresse, tandis que de l'autre côté il était au niveau du jardin.

Cette description topographique un peu longue était nécessaire pour expliquer les événements qui vont suivre.

Or donc, la veille, vers onze heures et demie du matin, Timoléon, qui n'avait point quitté son costume d'Anglais, entra dans le pavillon, son cache-nez sur le visage et le collet de son habit relevé.

Il monta tout droit au premier étage, et entra dans une pièce où se trouvaient la Chivotte et Polyte.

Ainsi qu'il leur avait dit le premier jour de la captivité d'Antoinette, Timoléon avait obtenu la mise en liberté provisoire de ces deux misérables, bien qu'ils fussent sous l'inculpation de vol.

Il avait donné pour raison au chef de la sûreté que, si on voulait qu'il livrât Rocambole, il fallait qu'on lui en fournît les moyens.

La police est obligée parfois d'avoir de ces tolérances; mais, tout en remettant les individus provisoirement en liberté, elle les surveille et sait bien qu'elle pourra les reprendre quand bon lui semblera.

La vérité était que Timoléon avait besoin de Polyte et de la Chivotte, non pour arrêter Rocambole, mais pour garder Antoinette.

Quand il entra, tous deux étaient assis mornes et sombres comme des chiens de garde qui rongent leur chaîne inutilement et ne peuvent se ruer sur les passants pour les déchirer.

— Hé! hé! mes agneaux, dit Timoléon en entrant, nous commençons à la trouver *mauvaise*, n'est-ce pas?

— Certainement, car vous ne tenez pas ce que vous avez promis.

— Ça viendra... ça viendra...

— Est-ce pour ce soir? demanda la Chivotte avec une joie cruelle; car moi, voyez-vous, si je ne haïssais pas la petite à la mort, je serais restée en prison. Je suis brouillée avec le beau Joseph, et Paria m'insupporte.

— Est-ce pour ce soir? demanda le beau Polyte, dont les yeux s'enflammèrent d'une terrible convoitise.

— Non, mais pour demain, au plus tard, à moins que ça ne soit jamais.

Tous deux bondirent à ces derniers mots.

— Ecoutez-moi donc, mes enfants, écoutez-moi, reprit Timoléon d'un ton paterne. La situation que je vais vous expliquer est simple comme bonjour. Antoinette vaut un million.

— Un million! exclama Polyte.

— Un million! répéta la Chivotte d'un air hébété.

— Oui, mes enfants.

— Je savais bien qu'elle valait cher, mais...

— Le bourgeois qui doit donner le million est arrivé ce matin.

— Vous l'avez vu?

— Oui. Il se fait tirer l'oreille; il trouve que c'est trop cher, et il demande jusqu'à demain pour réfléchir. Mais il y viendra... Vous verrez... et alors, dame! on fera ce que vous voulez, mes agneaux.

Polyte ne dit rien, mais un frémissement de bête fauve parcourut tout son corps.

La Chivotte dit :

— Je l'assommerai net en trois coups de sabot.

Timoléon ne sourcilla pas.

Polyte se leva et dit :

— Bonsoir, patron.

— Où vas-tu?

— Prendre l'air. J'ai la tête en feu et le sang qui me brûle. Je tuerais pour trente sous en ce moment, moi qui n'ai jamais donné un pauvre coup de couteau!

Et l'homme aux instincts féroces s'en alla.

Il traversa le jardin d'un pas inégal.

Quand il fut dans la rue, il s'arrêta un moment; tout tournait autour de lui.

Puis il se remit à courir, descendit au faubourg Poissonnière et fut au boulevard en dix minutes.

Mais il ne s'arrêta pas au boulevard; il monta la rue Poissonnière, puis il descendit la rue du Petit-Carreau, puis la rue Montorgueil, et tourna brusquement dans celle qui porte aujourd'hui le nom de Marie-Stuart.

Dans cette rue, avant qu'il allât en prison, Polyte habitait au sixième étage d'une maison assez mal famée, rendez-vous ordinaire de voleurs et de mauvais sujets, un cabinet garni de six francs par mois.

L'habitude, peut-être, l'égarement de sa raison, à coup sûr, le conduisirent rue Marie-Stuart.

A la porte de la maison, il y avait un établissement de liquoriste.

Polyte y entra, trinqua avec un de ses amis, puis se fit servir de l'absinthe.

Il en but un carafon.

L'ivresse distendit ses nerfs et il monta en chancelant ses six étages.

Il n'avait pas remarqué, tant il avait la tête perdue, que deux femmes abritées sous l'auvent d'une porte ne l'avaient pas perdu de vue un seul instant.

Tandis qu'il sortait de chez le liquoriste et s'engouffrait dans l'allée noire de la maison, l'une de ces femmes disait à l'autre :

— Polyte était en prison; il devait en avoir au moins pour trois ans. S'il s'était évadé, il ne reviendrait pas en plein jour dans son ancien quartier.

— C'est juste.

— Donc, on l'a mis en liberté... et si on l'y a mis, c'est que Timoléon l'a demandé.

— Ceci est assez vraisemblable.

— Or c'est, à n'en pas douter, Timoléon qui a enlevé mademoiselle Antoinette.

— Sans doute.

— Alors, Polyte sait où elle est.

— Tu es une fille intelligente, dit l'autre femme.

— Et si Polyte le sait, nous le saurons, ajouta la première.

— Eh bien! montons.

Les deux femmes s'engouffrèrent à leur tour dans l'allée noire.

Elles entendaient le pas lourd et inégal de Polyte, stupéfié par l'absinthe.

L'ivrogne montait et grommelait entre ses dents :

— J'aime Antoinette... et je ne me paye pas des belles promesses du patron... il me la faut!

— L'infâme! murmura l'une des deux femmes.

Et elles montèrent sans bruit.

Polyte arriva enfin à la porte de sa mansarde. La porte en était fermée et on lui en avait sans doute pris la clef en prison.

Puis on avait oublié de la lui rendre quand il était sorti.

Mais il était homme de ressources. Il tira son couteau de sa poche et essaya de faire sauter la serrure.

La serrure résista; il fit une fausse pesée et le couteau se cassa.

Polyte se lança avec colère dans l'escalier.

Puis d'un coup d'épaule il jeta la porte par terre et entra.

Mais, en ce moment, les deux femmes arrivaient sur le palier et entrèrent avec lui.

Polyte recula d'un pas en reconnaissant la belle Marton.

Quant à l'autre, il la voyait pour la première fois, mais il comprit que ce n'était pas la pareille de Marton, car celle-ci lui dit :

— Madame, il ne faut pas qu'une femme comme vous touche à ce misérable. Je m'en chargerai bien toute seule.

— Si tu n'es pas la plus forte, je te viendrai en aide, répondit Vanda, car c'était elle.

Et Vanda se plaça sur le seuil pour couper toute retraite à Polyte.

Polyte avait eu tort de casser son couteau et d'en jeter les deux tronçons.

. . . .

LV

Polyte était ivre, mais il se dégrisa un moment à la vue de ces deux femmes qui arrivaient ainsi chez lui à l'improviste et dont l'attitude n'avait rien de fort rassurant.

— Qu'est-ce que tu veux, toi? fit-il en regardant la belle Marton.

— Je veux te parler, répondit-elle.

Vanda, silencieuse, se tenait toujours sur le seuil.

La maison dans laquelle Polyte se trouvait, comme plusieurs de ce quartier, n'avait pas de concierge.

On y pénétrait comme on voulait, dans le jour par la porte ouverte, le soir en poussant un petit loquet connu de tous les locataires.

Comme elle était fort mal habitée, les voisins ne se préoccupaient jamais de ce qui se passait chez le voisin.

On y eût assassiné en plein jour que les cris de la victime n'eussent ému personne.

Marton savait tout cela.

Elle regarda de nouveau Polyte et lui dit :

— Madame et moi nous voulons jaser un brin avec toi.

— Je ne connais pas madame.

— Cela importe peu, nous ferons connaissance.

— Ah! ah! fit-il avec un gros sourire.

Marton poursuivit.

— Tu as donc cassé ton couteau?

— Après cette chienne de porte que je ne pouvais pas ouvrir.

Et Polyte, qui d'abord avait eu peur, se rassura quelque peu en voyant que Marton parlait avec calme.

— Tu as cassé ton couteau et tu as bu un quart de litre d'absinthe, continua Marton.

— Eh bien! qu'est-ce que cela te fait? Es-tu ma femme? et te dois-je compte de mes actions?

— C'est dans ton intérêt que je te dis ça.

— Ah! voyez-vous... ricana Polyte.

— Oui, reprit Marton, qui fit un pas vers Polyte, c'est bon pour se défendre, un couteau.

— Quelquefois, murmura-t-il avec un rire stupide.

— Et l'absinthe vous éteint un homme si bien qu'il n'a plus la force de se tenir sur ses jambes.

— Tu crois ça?

— J'en suis certaine.

— Ah ça! mais dis donc, pourquoi me dis-tu tout cela, toi? demanda Polyte.

Et comme la belle Marton avait fait un pas en avant, il fit un pas en arrière.

Elle avança encore, et, comme la mansarde était étroite, il se trouva tout à coup adossé au mur.

— Mais qu'est-ce que tu veux donc, toi? répéta-t-il d'une voix brutale.

— Je veux jaser d'abord.

— De quoi?

— Je veux savoir pourquoi tu n'es plus en prison.

— J'ai *filé*, dit Polyte.

— Tu mens.

Il la regarda d'un air hébété.

— Comment que tu sais ça? fit-il.

— C'est Timoléon qui t'a fait sortir.

Polyte ne nia pas.

— C'est une preuve, dit-il, qu'il est bien avec la *rousse*.

La belle Marton lui posa une main sur l'épaule.

— Comment va mademoiselle Antoinette? dit-elle.

A ce nom, Polyte tressaillit et pâlit, puis ses yeux s'injectèrent et son visage se contracta affreusement.

— Qu'est-ce que ça te fait? dit-il.

— Je veux savoir.

— Elle va bien, et je l'aime!... murmura-t-il avec un accent féroce.

Mais il n'eut pas le temps d'en dire davantage.

Rapide et foudroyante comme l'éclair, la belle Marton s'était jetée sur lui, l'avait renversé et foulé aux pieds.

Ce fut l'histoire de dix secondes.

Marton lui appuya un genou sur la poitrine et lui maintint les deux bras étendus sur le carreau.

— Oui, répéta-t-elle, tu as eu tort de casser ton couteau; tu as eu plus grand tort encore de boire, car, tu vois, une femme vient à bout de toi.

Polyte essaya de se débattre, mais le genou de la belle Marton pesait sur lui, lourd comme une enclume.

Il cria au secours.

— Tu peux crier, dit la belle Marton, on ne se dérangera pas pour si peu.

— Mais que veux-tu de moi, canaille? hurlait Polyte.

— Je veux jaser... répéta la belle Marton.

En même temps, elle jeta un éloquent regard sur Vanda.

Vanda, toujours immobile, toujours calme, comprit ce regard.

Elle ouvrit le gros châle anglais qui dissimulait sa taille svelte et tira de son corsage le mignon stylet à



Polyte trinqua avec un de ses amis. (Page 307.)

manche de nacre avec lequel elle avait, en Russie, frappé M. de Morlux.

Puis elle fit un pas en avant, et le poignard passa de sa main dans la main de la belle Marton.

Polyte vit briller la lame, et, de pâle qu'il était, il devint livide.

Puis, comme il était lâche, il cessa de se débattre sous la pression victorieuse de Marton.

— Maintenant, lui dit celle-ci, tu me connais, tu sais que je tiens toujours ce que je promets. Si tu ne me dis pas où est mademoiselle Antoinette...

Ce nom fit rugir Polyte.

— Je l'aime! répéta-t-il.

— Soit; mais dis-moi où elle est?...

Et le poignard levé s'abaissa.

— Non... non... je ne veux pas... fit-il d'une voix étranglée.

La pointe du stylet toucha sa gorge.

Polyte jeta un cri.

— Ne flânons pas! reprit la belle Marton. Parle vite, ou j'enfonce.

Et la pointe du stylet se rougit d'une goutte de sang.

L'épouvante de la mort fut plus forte chez Polyte que la sauvage passion qui l'agitait tout à l'heure.

— Grâce! dit-il... Je veux bien...

— Parleras-tu?

— Oui.

Le poignard s'éloigna de sa gorge.

— Où est-elle? demanda Marton.

— Aux mains de Timoléon.

— Je le sais... mais où?

— Rue Bellefond.

— Quel numéro?

— Vingt et un, répondit Polyte.

Marton et Vanda respirèrent; cependant Vanda ne reprit point son poignard, et le genou de Marton continua à peser sur la poitrine de Polyte.

— Ça ne nous suffit pas, dit Marton.

Polyte suivait toujours le poignard d'un regard effaré.

— Est-ce Timoléon qui la garde? demanda encore Marton.

— Oui. avec Madeleine.

— La Chivotte? exclama Marton avec un accent de haine. Je m'en doutais.

— Laisse-moi, maintenant que tu sais la chose, dit Polyte, que le genou de Marton étouffait.

— Oh! pas encore... répondit-elle. Tu vas nous dire ce qui est arrivé.

— Je ne sais pas, moi, dit-il naïvement. Timoléon nous a fait venir, la Chivotte et moi, et il nous a confié la petite.

— Et la Chivotte l'a maltraitée?

— Oh! non... j'étais là...

En ce moment Vanda intervint.

Elle jeta son châle sur le grabat de Polyte, et déroula une écharpe de soie qu'elle avait autour de la taille.

Cette écharpe était longue de plus de deux mètres.

— Il faut nous assurer de cet homme, dit-elle.

Et tandis que Marton, le poignard toujours levé, continuait à le tenir immobile sous son genou, Vanda, avec une dextérité de jongleur indien, lui lia les mains et les pieds avec son écharpe, dont la solidité était à toute épreuve.

Puis elle le bâillonna avec son mouchoir.

Polyte n'avait pas osé se débattre; il connaissait Marton et savait bien qu'elle était femme à le tuer s'il résistait.

— A présent, dit Vanda, tu vas rester ici avec lui.

— Moi, madame? dit Marton.

— Oui; je serai de retour dans une heure; je vais voir si cet homme ne nous a pas trompées.

Et Vanda laissa Marton debout auprès de Polyte étendu sur le sol.

Marton n'avait pas rendu le poignard.

. . . .

Vingt minutes après, une femme habillée en grisette, portant un petit bonnet à rubans, et ayant au bras un grand panier de blanchisseuse plein de linge, montait la rue Bellefond, le nez au vent, comme une fillette qui cherche aventure.

Comme elle arrivait près du numéro 21, elle vit un homme en sortir.

Cet homme ne fit pas attention à elle, mais elle le reconnut.

C'était Timoléon.

Timoléon s'en allait d'un pas roide et empesé qu'il s'était donné en se faisant une tournure d'Anglais.

La fausse blanchisseuse ralentit le pas, puis entra dans la maison voisine et attendit, au milieu de l'allée, que Timoléon eût tourné le coin de la rue Rochechouart.

Alors elle revint vers le numéro 21, sur la porte duquel il y avait plusieurs écriteaux de location.

Un, entre autres, portait ces mots :

Cabinet à louer.

Son panier au bras, la fausse blanchisseuse entra chez la concierge et demanda d'un ton dégagé :

— Combien le cabinet?

— Quatre-vingts francs, ma petite.

— C'est trop cher, bonsoir !...

Mais de la loge du concierge, la fausse blanchisseuse avait eu le temps de voir la cour, le jardin et d'entrevoir au fond le pavillon.

Et en s'en allant, elle s'était dit :

— Ce doit être là-bas...

Vanda était sur les traces d'Antoinette désormais, et Vanda allait vite en besogne.

LVI

La fausse blanchisseuse, c'est-à-dire Vanda, avait refermé la porte de la loge avec un petit air impertinent.

— Insolente, va! murmura la concierge.

Vanda était déjà au milieu de l'allée, elle revint sur ses pas.

— Hé! dites donc, ***maman comme il faut***, lui dit-elle, est-ce qu'il est à ***feu*** votre cabinet?

— Oui, il y a un fourneau.

— Voyons-le, alors...

Et elle posa son panier dans un coin de la loge.

— Je ne peux pas sortir, dit la concierge. Mon mari vient de partir en course chez le propriétaire. Mais si vous voulez monter, c'est au bout de l'escalier... la porte au fond du corridor. La clef est dessus.

— Alors on pourrait emménager tout de suite?

— Pardienne, si vous avez de quoi garnir.

Vanda s'élança dans l'escalier.

Un escalier en coquille, aux marches usées, avec une rampe en corde, mais fort clair, et prenant jour sur la rue à chaque repos.

Vanda put donc, en montant, étudier la topographie de la maison.

Évidemment, ce n'était pas dans le corps de logis principal que Timoléon tenait Antoinette enfermée.

La maison était habitée par du petit monde, et sur chaque porte il y avait un nom.

Ici, c'était Brunot, tailleur; à côté, mademoiselle Octavie, brunisseuse; un peu plus haut, Germain Leroux, fabricant de parapluies.

Au quatrième étage, Vanda se croisa avec un jeune homme, qui la regarda et murmura en passant :

— Jolie blonde, ma foi!

Elle se retourna et lui dit :

— Vous trouvez, voisin?

— Tiens! fit le jeune homme enhardi, vous demeurez donc dans la maison?

— J'y demeurerai peut-être si le logis me convient.

Et elle continua à monter, fredonnant un couplet de vaudeville.

Le jeune homme, qui n'était autre qu'un peintre en bâtiment, encouragé par la désinvolture assez libre de Vanda, au lieu de descendre, se mit à la suivre.

En arrivant au haut de l'escalier, Vanda se retourna et le vit derrière elle.

— Tiens! vous avez de l'aplomb, vous, dit-elle.

— C'est mon métier qui le veut.

— Que faites-vous donc?

— Je suis peintre, ma jolie demoiselle.

— Peintre d'histoire? fit-elle en riant.

— Non, de façade.

— Je comprends que vous ayez besoin d'équilibre.

Et Vanda entra dans le corridor.

— Tiens! fit le peintre la suivant toujours, c'est le cabinet que vous allez voir?

— Justement.

Et elle tourna la clef qui était sur la porte.

— Et vous, dit le peintre, qu'est-ce que vous faites, la belle enfant ?

— Je suis blanchisseuse.

— Comme ça tombe à pic ! dit-il; je suis fâché avec la mienne. Je vais vous donner mon linge. En attendant, voici les arrhes du marché.

Et il prit Vanda par la taille et lui mit un baiser sur le cou.

Vanda se dégagea en riant et dit :

— Voyons, si la vue est belle.

En parlant ainsi, elle était entrée dans le cabinet, véritable mansarde avec une croisée en tabatière.

— Ça n'est pas grand, ricana le peintre.

— Mais la vue est bien, dit Vanda.

Et elle s'était dressée sur la pointe des pieds et regardait en dehors, par la croisée dont elle avait soulevé le châssis.

— Vous trouvez ? fit le peintre, qui se pencha câlinement sur elle pour voir à son tour.

Vanda ne se montrait pas farouche. Elle tenait même à apprivoiser complétement sa nouvelle connaissance.

La mansarde donnait sur le jardin.

De la fenêtre on découvrait la moitié de Paris, et, tout auprès, la nouvelle rue Lafayette.

Vanda embrassa tout d'un coup d'œil et vit que le pavillon était comme suspendu au-dessus des terrains en construction.

Le peintre avait arrondi ses deux mains autour de la taille de la jeune femme.

— Tiens ! dit-elle tout à coup, elle est gentille la maisonnette !

— Où ça ? fit le peintre.

— Là-bas, au bout du jardin... C'est un vrai nid d'amoureux.

— Vous trouvez ?

— Louez-moi ça, dit Vanda en riant, et je vous épouse.

— Vous avez de jolies quenottes, mam'zelle, répondit-il en riant, mais on n'a pas de biscuit à mettre dessous.

— Je parie bien, continua Vanda, qu'il y a là-bas deux amoureux mignons et gentils comme des Amours.

Le peintre se reprit à rire.

— Vous vous trompez, dit-il; c'est un vieil Anglais qui loge là.

— Seul ?

— Je ne sais pas. Il y a une femme laide qui a l'air d'une bonne. Elle est grêlée comme une écumoire.

— Bah !

— Et puis, il vient tous les jours une espèce de voyou qui a toujours un canon de trop dans les jambes. Tout ça, c'est des amis du portier.

— Vraiment? dit Vanda, qui ne se récria point à un troisième baiser.

— Le portier, la portière, l'Anglais... tout ça ne vaut pas cher, ajouta le jeune homme. Le portier a fait deux ans à Poissy pour vol.

— Excusez ! dit Vanda. C'est égal, la vue me plaît. Je vais louer.

— Vrai?

— Mais sans doute...

— Quel bonheur ! dit le peintre, nous serons voisins.

— Où demeurez-vous ?

— Au-dessous, la porte à gauche. Si vous voulez, même, nous nous mettrons en ménage.

Et il eut soif d'un quatrième baiser.

Mais, cette fois, Vanda lui glissa des doigts.

— En voilà assez pour aujourd'hui, dit-elle.

Et elle s'élança, légère et moqueuse, hors de la mansarde, et descendit l'escalier comme une flèche, sans pitié pour le jeune homme, qui essaya de la poursuivre.

Elle entra dans la loge, prit son panier et se sauva en criant :

— C'est trop petit. Bonsoir, voisin.

Le peintre n'était pas encore au bout de l'escalier que Vanda était dans la rue.

Au lieu de continuer son chemin vers la rue Rochechouart, elle redescendit dans le faubourg Poissonnière.

Vanda savait tout ce qu'elle voulait savoir, grâce à la complaisance qu'elle avait mise à se laisser courtiser par le jeune peintre.

L'Anglais habitait le pavillon.

Or l'Anglais, c'était Timoléon.

Dans la femme grêlée elle avait reconnu la Chivotte, et dans l'homme toujours ivre Polyte.

Enfin, du moment où le portier avait été prisonnier à Poissy, il était tout simple d'admettre qu'il avait favorisé la séquestration.

Il est vrai que le peintre n'avait pas soufflé mot d'Antoinette.

Mais c'était tout simple. On avait dû amener la jeune fille de nuit, et personne ne l'avait vue entrer.

Or, du moment où le portier était ou devait être le complice de Timoléon, ce n'était pas du côté de la maison qu'il fallait agir pour délivrer Antoinette, mais bien du côté du jardin.

Vanda alla se promener dans la rue Lafayette, marchant sur la pointe du pied pour ne pas se crotter dans le gâchis des démolitions, et elle vint jusque sous les murs du jardin. En examinant tout avec attention, elle remarqua une espèce de grille dans la cour, juste au-dessous du pavillon.

Cette grille paraissait être celle d'un soupirail.

Il y avait donc probablement une cave sous le pavillon.

Au-dessous du mur, à présent suspendu entre ciel et terre, était une palissade en vieilles planches.

On avait écrit dessus à la craie :

Terrain à vendre.

Vanda s'approcha le plus près possible, et put se convaincre qu'il serait facile de passer au travers des planches disjointes.

Le soupirail était assez large pour laisser passer le corps d'un homme; malheureusement il était grillé.

Après avoir examiné tout cela dans les plus minutieux détails, Vanda monta dans une voiture de place et retourna rue Marie-Stuart.

Marton s'y trouvait toujours gardant Polyte.

La besogne était aisée. Polyte, vaincu par l'ivresse s'était endormi.

— Il est inutile de le réveiller, dit Vanda.

— Pourquoi ?

— Il n'y a rien à faire avant ce soir.

— Mais c'était bien vrai... Elle est où il a dit? demanda la belle Marton avec anxiété.

— Oui, rassure-toi.

— Mon Dieu! s'ils allaient la tuer, fit Marton avec effroi, je crains tout de la Chivotte.

— Moi aussi, dit Vanda, mais nous ne lui laisserons pas le temps d'agir.

Et après avoir enjoint à Marton de veiller sur Polyte, et de le tuer plutôt que de le laisser sortir, car si pareille chose arrivait il irait donner l'alarme à Timoléon, Vanda s'en alla.

— Rue Serpente, dit-elle au cocher de fiacre.

Vanda allait rejoindre Noël.

Elle trouva celui-ci attendant sur le seuil de la porte.

— J'ai besoin de toi, lui dit Vanda, qui, avant d'entrer, regarda si elle n'avait pas été suivie.

Heureusement, la rue Serpente est déserte à midi comme à minuit.

LVII

Noël avait conduit Madeleine rue Serpente, comme nous l'avons dit.

La mère de Cocorico avait installé la jeune fille dans un petit logement qu'elle louait ordinairement tout meublé à des étudiants.

Vanda y monta.

La jeune fille lui sauta au cou en s'écriant :

— Ah! madame, Yvan est à Paris! Je l'ai vu... J'en suis certaine...

Et elle lui raconta sa rencontre aux Champs-Elysées avec la victoria qui montait l'avenue au pas ; son émotion, qui ne lui avait pas permis de jeter un cri...

Et tout cela avec des larmes et des transports que Vanda calma d'un mot :

— Il faut songer à votre sœur, dit-elle.

Madeleine pâlit :

— Oh! pardonnez-moi, madame, murmura-t-elle, j'ai été folle et méchante... Un moment, j'ai perdu la tête.

— Non, mon enfant, répondit Vanda, vous avez obéi à la voix de votre cœur. Yvan est à Paris, dites-vous? c'est qu'il est venu vous y chercher, et quand deux personnes se cherchent, elle se retrouvent bien vite. Mais auparavant, il faut retrouver Antoinette.

— Ah! ma pauvre sœur, fit Madeleine avec angoisse.

— Je suis sur ses traces.

— Vrai? fit-elle avec un cri de joie.

— Je ne puis vous en dire davantage, mais espérez...

— Oh! j'ai foi en vous comme en *lui*, murmura Madeleine.

— *Lui*, dit Vanda, il saura bien se tirer d'affaire tout seul, vous verrez...

Puis elle prit la main de Madeleine, et ajouta :

— Mais vous serez bien obéissante à mes volontés? dit-elle.

— Oh! madame, pouvez-vous en douter?

— Vous ne sortirez pas d'ici?

— Je vous le promets.

— Songez, ma chère enfant, dit encore Vanda, que vous courez les mêmes dangers que votre sœur et que, en mon absence, la moindre imprudence peut vous perdre.

— Je vous jure que je ne sortirai pas, dit Madeleine, mais nous retrouverons Yvan, n'est-ce pas?

— Aussitôt après la délivrance d'Antoinette.

Et Vanda quitta Madeleine et redescendit dans la loge où Noël l'attendait.

— J'ai besoin de toi, lui répéta-t-elle.

— Quand?

— Ce soir, à onze heures et demie.

— En quel endroit?

— A l'angle du Faubourg-Montmartre et de la rue Lafayette prolongée.

— J'y serai, répondit Noël, qui maintenant obéissait à Vanda comme il avait obéi à Rocambole.

— Tu te déguiseras en maçon.

— Fort bien.

— Et tu porteras sur ta tête une auge dans laquelle tu mettras un marteau, une pioche et une lime.

Noël fit un signe d'assentiment.

— Ensuite, ajouta Vanda, tu viendrais armé d'un bon poignard que cela n'en serait que mieux.

Noël se prit à sourire et répondit :

— J'en ai toujours un sur moi.

Vanda s'en alla.

Noël ne quitta pas la rue Serpente jusqu'au soir.

Puis, un peu avant onze heures, il partait, une blouse couverte de plâtre sur le dos, les pieds nus dans ses souliers et coiffé d'une mauvaise casquette.

Par le temps de constructions et de démolitions qui règne, le costume de maçon est certainement celui qui attire le moins l'attention.

Il traversa le Palais-Royal, passa devant les boutiques étincelantes de lumières, frotta son plâtre à quelques habits noirs, répondit brusquement aux passants qui se fâchaient, et quelques minutes après il était au rendez-vous.

Vanda s'y trouvait déjà.

Seulement elle avait repris un de ces costumes masculins qui, à Toulon, avaient ébahi le naïf Milon.

Couverte d'une blouse, coiffée comme Noël d'une casquette déformée, elle tenait dans ses poches ses mains dont la finesse et la blancheur auraient pu la trahir.

Elle prit sans affectation le bras de Noël et l'entraîna.

On eût dit un vrai maçon et son manœuvre.

Dans les moments pressés, on travaille la nuit dans le bâtiment.

Les architectes trouvent que le temps a une valeur trop grande pour qu'il soit permis de sacrifier douze heures sur vingt-quatre.

La rue Lafayette, où toutes les maisons étaient en construction, était donc, à onze heures du soir, animée comme en plein jour.

Seulement toute la lumière était projetée sur le côté droit. Le côté gauche, où devait être plus tard le square Montholon, était dans l'obscurité la plus profonde.

Seul, le côté droit flamboyait comme un incendie en quatre ou cinq endroits.

Le foyer le plus étincelant se trouvait dans une vaste maison dont on achevait la toiture.

En bas les ouvriers avaient allumé un grand feu.

Les passants s'arrêtaient, et, à la clarté de ce feu, contemplaient ébahis une machine à vapeur qui montait des pierres de plusieurs milliers de kilogrammes.

Or, cette maison, sur laquelle se concentrait l'attention générale était précisément située en face de ce



En même temps un éclair se fit, suivi d'une détonation. (Page 316.)

vaste terrain à vendre qui s'étendait sous les jardins suspendus de la rue Bellefond.

La lumière ayant toujours l'ombre épaisse pour repoussoir, il s'ensuivait que le terrain à vendre était plongé dans une obscurité qu'un ciel opaque et sans étoiles rendait plus épaisse encore.

Noël, son auge sur la tête, et Vanda, passèrent au milieu des travailleurs, simplement et comme s'ils eussent fait partie de l'équipe de nuit.

Puis ils gagnèrent le côté gauche de la rue et atteignirent la palissade, dont Noël, qui était robuste, arracha une planche.

Vanda se glissa la première par cette ouverture dans le terrain.

Noël déchargea son auge et la passa de travers.

Puis il suivit à son tour le même chemin.

Personne n'avait fait attention à eux, bien qu'ils eussent commis le délit d'effraction. Tous les regards étaient concentrés sur le treuil que faisait mouvoir la machine à vapeur et qui montait lentement dans les airs.

— Voilà une nuit faite exprès pour nous, murmura Vanda.

Noël ne savait où Vanda le conduisait; mais il l'eût suivie jusqu'au bout du monde.

Vanda se dirigea vers le mur et vint se placer verticalement au-dessous du pavillon, c'est-à-dire de ce soupirail de cave qu'elle avait remarqué.

Il était bien à une dizaine de pieds du sol.

Sur l'ordre de Vanda, Noël s'appuya contre le mur et prit un solide point d'appui sur ses deux pieds.

Il avait posé son auge à terre.

Vanda y prit dedans la lime et le marteau; puis, leste comme un chat, elle sauta sur les épaules de Noël, se dressa comme eût pu le faire un clown, et atteignit avec ses mains les barreaux du soupirail.

Ces barreaux étaient au nombre de trois.

Avant de les attaquer, Vanda chercha à pénétrer du regard le trou noir qu'ils défendaient.

Mais l'obscurité était profonde.

Elle prit son marteau, le fit passer au travers des barreaux et le lâcha.

Puis elle prêta l'oreille.

Elle entendit un bruit mat aussitôt après.

Le marteau était tombé sur une surface humide et sourde, qui annonçait évidemment le sol d'une cave.

Ce trou n'était donc pas l'orifice d'un abîme.

Alors Vanda s'arma de la lime et se mit à entamer l'un des barreaux.

Les barreaux étaient épais, mais la lime était bonne.

Noël, immobile, supportait sur ses deux épaules les pieds de Vanda.

La lime faisait sa besogne sans bruit. Au bout d'une demi-heure, un des barreaux, celui du milieu, fut scié par le bas.

Vanda donna un coup sec et le fit dévier.

Le mur était vieux; le ciment qui maintenait les barreaux dans la pierre était parti.

Vanda tira à elle et le barreau coupé se détacha.

Alors il y eut entre les deux autres barreaux une ouverture trop petite pour laisser passer un homme de la taille de Noël; mais Vanda, qui était mince, jugea qu'elle passerait, elle.

Elle se cramponna aux deux barreaux, elle lâcha les épaules de Noël et se hissa sur l'étroit entablement à la force de ses poignets.

Puis elle pénétra la tête dans le trou noir.

Elle n'entendit aucun bruit.

Elle aspira l'air qui en sortait.

Cet air était humide et avait une odeur de moisi.

— Si c'est la cave du pavillon, pensa Vanda, on n'y vient pas souvent, et les futailles doivent y être vides.

Puis elle se retourna et dit tout bas à Noël, qui se dressa sur la pointe des pieds pour mieux entendre :

— Attends-moi ici.

— Oui, madame.

Vanda se tordit et s'allongea alors avec la souplesse d'un reptile, et passa, en se meurtrissant un peu, à travers les deux barreaux.

— Allons chercher mon marteau, murmura-t-elle, et à la grâce de Dieu!

En même temps, elle s'élança en avant, les jambes pliées, de façon à retomber sur ses pieds, ne sachant pas si elle n'allait pas faire quelque effroyable chute dans les ténèbres.

Elle tomba d'une dizaine de pieds de haut. Mais elle tomba sur ses pieds, et ses pieds rencontrèrent un sol mou et pour ainsi dire élastique.

Elle était sur du sable.

Dans la poche de son pantalon se trouvait une boîte d'allumettes et un rat-de-cave.

Vanda, remise de la secousse qu'elle avait éprouvée en tombant, chercha la boîte d'allumettes et se procura de la lumière.

Son marteau était à ses pieds.

Alors, l'ayant ramassé, elle regarda autour d'elle pour se rendre compte du lieu où elle était.

LVIII

Vanda reconnut alors qu'elle se trouvait dans une sorte de caveau de sept à huit pieds de large.

A première vue, on n'y voyait d'autre issue que le soupirail par lequel elle venait d'entrer.

Cependant, à force de regarder, elle aperçut dans un coin une portion de mur qui paraissait plus noire.

Vanda reconnut que ce n'était plus le mur, mais bien une porte, et que cette porte, qui paraissait être en chêne d'une forte épaisseur, était garnie de grands verrous et d'une grosse serrure.

Vanda avait bien une lime.

Mais combien de temps lui faudrait-il pour entamer les gonds et les scier!

D'un autre côté, si elle voulait appeler Noël, il fallait qu'elle fît sauter un second barreau du soupirail afin qu'il pût entrer.

Elle y songea un moment; mais deux difficultés matérielles l'arrêtèrent, dont la première lui parut tout à fait insurmontable.

Le soupirail était à huit ou dix pieds au-dessus de sa tête.

Il n'y avait dans le caveau ni une futaille, ni une planche, ni rien qui pût l'aider à y atteindre.

La seconde difficulté, en admettant que cette première eût pu être vaincue, était presque aussi grande.

Comment, du dehors, Noël atteindrait-il lui aussi le soupirail?

Quand elle eut pesé tout cela, Vanda résolut d'attaquer la porte.

Elle avait un marteau, elle avait une lime.

Avec le marteau, elle pouvait essayer de briser la serrure.

Avec la lime, elle pouvait couper les gonds.

Mais la besogne du marteau est bruyante; celle de la lime est sourde.

Les geôliers d'Antoinette entendraient les coups de marteau; ils n'entendraient peut-être pas les grincements de la lime.

Vanda se mit bravement à l'ouvrage.

Son rat-de-cave était assez long pour durer environ deux heures.

Cependant, quand la lime eut tracé une rainure dans l'un des gonds, et qu'elle s'y trouva pour ainsi dire emboîtée, Vanda souffla le rat-de-cave et se mit à travailler dans les ténèbres, par prudence d'abord, par économie ensuite; car il pouvait se faire que cette porte ne fût pas la seule dont elle eût à franchir le seuil avant d'arriver jusqu'à Antoinette.

Il lui fallut plus de deux heures pour scier le premier gond.

Quand celui-ci fut détaché, elle ralluma le rat-de-cave et introduisit le manche de son marteau entre la porte et la pierre, puis elle donna une secousse.

La porte céda, s'inclina un peu en arrière, et par ce mouvement fit sortir de sa gâche le pêne de la serrure qui n'était fermé qu'à un tour.

Le pêne dégagé, plus n'était besoin de scier l'autre gond, la porte tourna et s'ouvrit.

Alors Vanda se trouva au seuil d'un escalier, un vé-

ritable escalier de cave, étroit, humide, tournant et fait de marches usées et glissantes.

Elle avait remis son marteau et sa lime dans la poche de son pantalon, d'où elle avait tiré un revolver, objet plus utile, comme on le pense, pour cette expédition de découverte qu'elle entreprenait.

Le rat-de-cave à la main gauche, le revolver au poing droit elle monta.

L'escalier avait un repos.

Vanda vit une sorte d'encadrement et reconnut une porte murée, mais murée grossièrement avec une simple bâtisse de planches de sapin sur lesquelles on avait passé un lit de chaux et de plâtre.

L'humidité avait fait tomber le plâtre. Les planches étaient disjointes çà et là.

A un endroit on y pouvait passer le doigt.

Vanda y colla son œil d'abord et ne vit rien.

Elle avait espéré qu'un rayon de lumière filtrerait au travers.

Elle passa ensuite son doigt.

Le doigt rencontra quelque chose de mou comme une draperie clouée sur un mur.

Elle ne poussa pas plus loin ses investigations de ce côté.

L'escalier montait encore.

Vanda le suivit et atteignit la dernière marche.

Là, non plus une porte murée, mais une trappe.

La trappe était fermée.

Cependant la Russe allait peut-être essayer de la soulever avec ses épaules lorsqu'elle entendit du bruit.

Ce bruit était un pas d'homme, un pas qui allait et venait au-dessus de la tête de Vanda.

Une seconde fois elle éteignit son rat-de-cave, et, plongée dans une obscurité profonde, elle écouta.

Or, le pas que Vanda avait entendu, c'était celui de Timoléon.

Timoléon venait de rentrer.

Il était deux heures du matin.

La Chivotte attendait patiemment et ne s'était point couchée.

Elle regarda son maître d'un œil interrogateur.

Timoléon paraissait radieux.

— Maître, dit-elle, vous avez l'air content?

— Mais oui, fit Timoléon.

— Vous donnera-t-on l'argent?

— On me l'a donné.

Les yeux de la Chivotte étincelèrent d'une joie féroce.

— Alors, dit-elle, la petite est à moi?

— A toi et à Polyte.

— Ah! mais non, dit la Chivotte; à moi seule!

— Pourquoi?

— Polyte l'aime...

— Eh bien!

— Il ne voudra pas que je l'assomme.

— Tu as peut-être raison, murmura Timoléon.

— Polyte gâterait tout.

— C'est possible.

— Et puisque vous avez l'argent...

Timoléon frappa d'un air satisfait sur la poche de côté de son paletot.

— Là, dit-il.

C'était le prix de la vie d'Antoinette, que M. de Morlux s'était décidé à lui payer.

La Chivotte s'élança vers la porte.

— Prends garde! dit Timoléon en l'arrêtant.

— A quoi?

— Si tu fais du bruit, on finira par t'entendre, malgré le capiton.

— Je l'étranglerai... ça ira plus vite. Puis, quand elle sera morte, ajouta le monstre, je la piétinerai pour achever de me venger.

— Et qu'en feras-tu après?

— Dame!... ça vous regarde... et non pas moi...

— Heureusement qu'il y a une cave ici, murmura Timoléon.

Puis le misérable donna une tape amicale sur la joue de l'horrible Chivotte, et lui dit :

— Allons! va... mignonne... et fais ça gentiment... sans tapage.

La Chivotte s'élança dans l'escalier, ses sabots à la main.

Elle arriva à la porte de cette chambre dans laquelle Antoinette était prisonnière depuis sept jours.

La jeune fille avait été réveillée au milieu de la nuit par un bruit singulier...

Quelque chose qui grattait une porte ou un mur.

Etait-ce un rat perçant le plafond? Etait-ce un compagnon de captivité qui cherchait la liberté!

Etait-ce un libérateur?

Antoinette se posa successivement ces trois questions et eut de violents battements de cœur.

Au bout de deux heures le bruit cessa.

Alors Antoinette sentit s'évanouir l'espoir qu'elle avait eu un moment.

Pendant sa captivité à Saint-Lazare, alors que Vanda et elle couchaient dans la même pistole, la Russe lui avait souvent raconté la surprenante évasion méditée et accomplie par Rocambole au bagne de Toulon.

Quand elle avait entendu ce bruit qu'elle ne pouvait définir, Antoinette s'était dit :

— Peut-être Rocambole est-il de retour à Paris? peut-être vient-il me délivrer?

Mais lorsque le bruit eut cessé, la jeune fille retomba dans son morne désespoir.

Tout à coup un autre bruit se fit.

Cette fois, c'était celui de la porte qui s'ouvrit et livra passage à un flot de clarté.

La Chivotte entrait.

Elle avait son caban d'une main, un flambeau de l'autre. Elle posa le flambeau sur la cheminée, ferma la porte puis marcha vers le lit.

Antoinette fut effrayée de l'expression de férocité répandue sur tout le visage de l'horrible Chivotte.

Elle se leva en jetant un cri et se réfugia demi-nue dans la ruelle.

— Ah! ma petite, ricana la Chivotte, cette fois nous allons régler nos comptes, et le maître ni Polyte ne te défendront... C'est ta vie qu'il me faut!

Elle franchit le lit d'un bond et saisit Antoinette à la gorge :

— Le maître le veut! dit-elle.

Et ses doigts noueux s'arrondirent comme un étau autour du cou blanc d'Antoinette.

Antoinette jeta un nouveau cri.

— Tu peux crier, dit la Chivotte, tu ne crieras pas longtemps.

Et elle serra plus fort...

Antoinette se débattit, s'arracha un moment à cette horrible étreinte, appela au secours...

Mais les doigts de la Chivotte la reprirent et s'enfoncèrent dans la chair comme les griffes d'une bête féroce.

Tout à coup, et comme Antoinette ne pouvait plus se débattre ni crier, il se fit un grand bruit...

Le mur s'effondra et s'entr'ouvrit...

C'était Vanda qui, d'un vigoureux coup d'épaule, avait jeté bas le bâtis en planches, qui en tombant arracha le capiton qui le couvrait.

Et au seuil de cette brèche, Vanda apparut comme un ange libérateur.

En même temps un éclair se fit, suivi d'une détonation...

Et la Chivotte, frappée d'une balle en pleine poitrine, tomba et se tordit en blasphémant sur le parquet!

LIX

Pendant que Vanda délivrait Antoinette, que devenait Rocambole?

Rocambole était au secret.

Conduit à la Conciergerie d'abord, il n'y était demeuré que deux heures.

On l'avait, le jour même, transféré à Mazas.

Cela tenait à ce que, ainsi que le lui avait annoncé le chef du greffe, il ne serait interrogé que le surlendemain, c'est-à-dire le mardi.

Rocambole avait donc passé quarante-huit heures dans une cellule de Mazas.

Le système cellulaire est peut-être le plus terrible de tous les systèmes pénitentiaires.

Toujours seul, le prisonnier a bientôt perdu sa force morale et son énergie physique.

Lorsqu'il arrive à l'instruction, il est à moitié vaincu par avance.

Mais Rocambole était de trempe à supporter les plus grandes épreuves.

L'homme qui était demeuré dix ans au bagne sans laisser échapper son secret, sans vouloir s'évader, alors que son évasion était facile et habilement préparée par ceux qui, comme Noël, lui étaient dévoués jusqu'à la mort, un tel homme, disons-nous, pouvait-il se laisser abattre par quarante-huit heures de secret?

Pourtant, celui qui eût pénétré à l'improviste dans sa cellule eût été frappé de sa pâleur et de son abattement.

La nuit du dimanche au lundi avait été mauvaise; Rocambole n'avait pas dormi.

Un de ces orages qui annoncent le retour du printemps et qui éclatent avec une violence inouïe avait inondé Paris, de minuit à six heures du matin.

Les éclairs multipliés, le bruit du tonnerre étaient parvenus jusqu'au prisonnier.

Il avait eu mal aux nerfs; il avait même pleuré... Cependant Rocambole ne craignait ni le bagne ni l'échafaud.

Que lui importait une dernière expiation, à lui que le repentir avait touché?

Pourquoi donc pleurait-il? pourquoi s'était-il agenouillé pendant ce terrible orage, demandant à Dieu d'apaiser l'orage bien autrement violent qui grondait au fond de son cœur?

Et à la fin de sa prière, Rocambole avait murmuré:

— Mon Dieu! je ne me suis soustrait au long châtiment que les hommes m'infligeaient que parce que j'entrevoyais la possibilité de réparer en partie mes crimes par un peu de bien. Faites-moi la grâce de mener mon œuvre à bout, de sauver les deux orphelines, de voir une dernière fois la femme que j'aimais comme une sœur, et je retournerai au bagne et j'y attendrai l'heure de votre justice suprême. Mais d'ici là, permettez-moi de nier une fois encore ma honteuse identité, pardonnez-moi de mentir une dernière fois à la justice humaine et de lui échapper, si cela se peut, car les deux jeunes filles ont encore besoin de moi.

A huit heures du matin, Rocambole n'avait pas encore fermé l'œil, lorsqu'on lui apporta la ration des prisonniers.

L'administration pénitentiaire française a cela d'admirable qu'elle sait concilier les devoirs les plus rigoureux avec une certaine tolérance et de certains égards pour quiconque n'est encore que prévenu.

Le directeur de Mazas, frappé de la bonne mine et des hautes façons de Rocambole, persistant à se dire victime d'une erreur et à prétendre qu'il était bien le major russe Avatar, avait donné des ordres pour qu'il fût traité fort convenablement.

Il avait fait venir sa nourriture de la pistole, on avait mis quelques livres à sa disposition.

Parmi ces livres, il en était un, une histoire de Louis le Grand, publiée en Hollande en 1723, et qui portait l'estampille de la bibliothèque de l'Arsenal.

Comment ce volume était-il entré à Mazas?

D'une façon bien simple et que nous allons dire.

Mazas a souvent été habité par des journalistes et des gens de lettres. La politique et les délits de presse ont souvent envoyé de tels hôtes à la prison cellulaire.

L'un d'eux, M. X..., condamné à quatre mois d'emprisonnement, fut arrêté au moment où il travaillait à un ouvrage d'histoire important.

Il demanda et obtint la permission de faire prendre aux diverses bibliothèques les ouvrages dont il avait besoin pour ses travaux.

Récemment libéré, M. X..., en sortant, avait renvoyé les livres au directeur.

Le directeur n'avait pas encore restitué les volumes en question au bibliothécaire de l'Arsenal, et c'était ainsi que le premier volume de l'*Histoire de Louis XIV* avait été prêté à Rocambole.

On lui avait également permis d'écrire.

Rocambole avait passé sa journée du dimanche à écrire des lettres en langue russe et à feuilleter l'*Histoire de Louis XIV*.

Ces lettres, adressées à des personnages de Saint-Pétersbourg et de Moscou, n'avaient d'autre but que de laisser croire que dans ces deux villes tout le monde connaissait le major Avatar. Tout en lisant, il avait tracé en marge d'une page quelques mots d'une écriture menue et serrée, qu'on n'aurait pu lire couramment qu'à la loupe.

Puis il avait détrempé dans de l'eau un peu de mie de pain et en avait fait de la colle.

Avec cette colle, il avait réuni les deux feuillets.

Qu'est-ce que Rocambole avait écrit?

Une seule personne aurait pu le lire.

Cette personne, c'était Vanda.



Rocambole avait passé sa journée à feuilleter l'*Histoire de Louis XIV*. (Page 316.)

Mais comment ce livre parviendrait-il jamais à Vanda?

Voilà ce que se fût vainement demandé tout autre que Rocambole.

Mais Rocambole s'était dit :

— Depuis que je suis arrêté, Vanda doit certainement avoir placé en sentinelle quelque part dans les couloirs du Palais-de-Justice, soit Noël, soit la belle Marton.

Entre la voiture cellulaire et le cabinet du juge d'instruction, il y a un bout de chemin à faire à pied en passant au milieu de la foule qui encombre le palais.

Il y a donc gros à parier que je verrai quelqu'un des trois, le reste est facile.

En effet, le dimanche soir, quand on lui avait apporté son souper, le major Avatar avait rendu le livre en disant :

— M. le directeur serait vraiment bien bon de me procurer le second.

Le guichetier emporta le volume et revint peu après.

— M. le directeur, répondit-il, vous prie d'attendre à demain ; le second volume est à la bibliothèque. On rendra le premier et on fera demander le second.

Rocambole fit un signe de tête approbateur.

C'était tout ce qu'il voulait.

Ce qui ne l'avait pas empêché de passer une mauvaise nuit et de pleurer, lui, l'homme fort par excellence.

Rocambole avait au fond du cœur une blessure inguérissable, une plaie mystérieuse que le grand air de la liberté serait impuissant à cicatriser.

A huit heures, donc, le lundi, le guichetier vint lui annoncer qu'on allait le conduire à l'instruction.

Rocambole s'habilla.

Il fit sa toilette avec un soin minutieux, une toilette du matin, la toilette d'un gentleman qui sort de bonne heure.

Sur sa demande, on était allé à la villa Saïd, à son petit hôtel, et on lui avait rapporté des vêtements.

Par la même occasion, on avait saisi tous ses papiers.

Rocambole monta dans la voiture cellulaire avec un garde municipal.

Ce dernier n'était pas habitué à voir des prisonniers ayant un aussi grand air que Rocambole.

Il ne put se défendre de certaines marques de respect à son endroit. D'ailleurs, Rocambole avait su se donner une tournure véritablement militaire, et il persistait à se dire le major Avatar.

Le trajet de Mazas au Palais-de-Justice est assez long. Il n'est pas défendu aux prisonniers de causer avec les municipaux.

Ceux-ci ne détestent pas un bout de conversation.

Rocambole parla de la Crimée.

Le municipal avait fait le siége de Sébastopol.

Le faux major Avatar donna sur Sébastopol des détails d'une rigoureuse exactitude.

Le municipal en fut frappé.

Le major lui dit :

— Le gouvernement russe me persécute, parce que j'ai des opinions libérales.

Le municipal lâcha quelques phrases sympathiques à la malheureuse Pologne.

Ce municipal, dont la moustache était grisonnante, prenait du tabac.

A chaque instant il ouvrait une tabatière en écorce avec un cordon de peau au couvercle.

Rocambole lui demanda une prise.

Le municipal fut flatté et offrit sa tabatière avec empressement.

Quand on arriva dans la cour de la Sainte-Chapelle, le municipal aurait juré qu'il avait vu Rocambole sous les murs de Sébastopol.

— Vous n'attendrez pas longtemps aujourd'hui, dit-il en aidant Rocambole à descendre.

— On attend donc quelquefois ? demanda ce dernier avec une naïveté parfaite.

— Il y a des jours... Tenez, avant-hier, nous sommes restés, un jeune homme et moi, dans l'antichambre du juge d'instruction, plus de deux heures.

— Est-ce que vous êtes de service tous les jours ?

— Non, mon commandant, dit le municipal; un jour non, l'autre seulement.

— Ce qui fait que si je reviens après-demain, ce sera avec vous ?

— Oui, mon commandant.

Le municipal y tenait. Plus que jamais il prenait Rocambole pour un véritable officier russe.

Ce qui ne l'empêcha pas de lui mettre la ficelle.

Comme ils traversaient la cour de la Sainte-Chapelle et se dirigeaient vers l'escalier du parquet, un petit jeune homme blond, mince, vêtu d'une blouse bleue et coiffé d'une casquette à visière de cuir, descendait le même escalier.

Rocambole tressaillit et reconnut Vanda.

Vanda fit un faux pas et roula trois ou quatre marches, de façon à venir se heurter à Rocambole.

— Imbécile ! murmura le faux major.

— Regarde donc où tu marches, morveux ! dit le municipal.

Rocambole ajouta en russe :

— *Histoire de Louis XIV*, premier volume, bibliothèque de l'Arsenal.

Puis il continua son chemin et dit en riant :

— La langue maternelle vous revient toujours quand on est en colère.

Vanda avait disparu.

LX

Le municipal avait eu raison.

Le rôle de l'instruction n'était pas chargé ce jour-là, ou plutôt il n'y avait que Rocambole à interroger.

Si Timoléon avait dit vrai, si le major n'était autre que cet audacieux bandit appelé Rocambole, qui s'était évadé de Toulon avec un sang-froid et une habileté extraordinaires, un tel inculpé méritait bien de n'être pas interrogé à la hâte.

Rocambole fut donc introduit sur-le-champ dans le cabinet du juge d'instruction.

Il se trouva alors en présence d'un homme jeune encore, bien qu'un peu chauve, au regard clair, au front intelligent, sévère d'aspect sans dureté, et qui lui dit avec une courtoisie parfaite :

— Je vais vous interroger, monsieur.

Rocambole s'inclina.

Il avait aperçu sur le bureau du juge d'instruction une liasse de papiers.

Ces papiers étaient les siens.

C'étaient pour la plupart des lettres venant de Russie, à l'adresse du major Avatar.

Il y avait, en outre, les états de service de l'officier russe et un brevet de major signé Nicolas.

— Monsieur, lui dit le juge d'instruction, d'après les papiers saisis chez vous, d'après les documents recueillis, d'après les témoignages d'un homme des plus honorables, le marquis de B..., qui vous a présenté dans le monde parisien, vous êtes bien réellement le major Avatar.

Rocambole ne sourcilla pas.

Aucun muscle de son visage ne tressaillit, aucun geste de joie ne lui échappa.

Rocambole connaissait les juges d'instruction de longue main, et il savait fort bien qu'ils commencent par tendre un piége à l'homme qu'ils interrogent.

— Monsieur le juge d'instruction, répondit-il, rien n'est moins facile à prouver que la vérité; et si vous étiez bien convaincu de mon identité, vous eussiez rendu déjà une ordonnance de non-lieu.

— En effet, dit le juge, si tout paraît démontrer que vous êtes le major Avatar, il s'élève pourtant une charge contre vous.

— Laquelle ?

— On vous accuse d'être le nommé Joseph Fipart, dit Rocambole.

— Est-ce tout ?

Et Rocambole ne se départit point de son calme.

Le juge compulsa un dossier.

— Si cela était, vous auriez été condamné aux travaux forcés à perpétuité par les tribunaux espagnols,

et jeté au bagne de Cadix, dont vous vous seriez évadé.

— Après? dit Rocambole avec calme.

— Revenu en France, vous auriez été condamné à vingt ans de travaux forcés...

— Par quelle cour? demanda le faux major.

— Par la cour d'assises des Bouches-du-Rhône.

— Monsieur, dit Rocambole, je m'étais promis d'abord de ne pas répondre; mais j'ai réfléchi, et je m'expliquerai.

— Je vous écoute, dit le juge.

— Si j'ai été réellement condamné, si comme vous paraissez le croire, je suis un forçat évadé, rien n'est plus facile que de me confronter avec les personnes qui forcément doivent m'avoir connu.

Le juge ne répondit pas, mais il sonna, et un huissier entra. Le juge lui fit un signe.

Rocambole baissait la tête.

Une porte s'ouvrit dans le fond du cabinet; Rocambole ne leva pas les yeux.

Cependant un homme était entré.

Cet homme avait les menottes.

C'était Milon.

Le juge regarda ce dernier.

Evidemment, si les rapports de Timoléon étaient vrais, Milon, à qui on avait tenu secrète l'arrestation de Rocambole, Milon, qu'une étroite amitié unissait à celui-ci, ne pourrait se défendre d'une certaine émotion.

Mais Milon ne sourcilla pas.

Il regarda le major Avatar avec une curiosité naïve.

— Monsieur le major Avatar? dit le juge.

Rocambole leva la tête et aperçut Milon.

Il eut le même regard indifférent.

— Connaissez-vous cet homme? demanda le juge.

— Non, dit Rocambole.

Le juge s'adressa à Milon.

— Et vous? dit-il.

Milon, la brute bienfaisante, Milon l'honnête homme idiot, fut sublime alors :

— Pardonnez-moi, monsieur, dit-il, mais je n'ai pas de mémoire. J'ai tort de vous dire que je ne connais pas monsieur.

— Ah! fit le juge qui laissa de plus belle peser son regard investigateur sur Rocambole, où l'avez-vous vu?

— Au bagne de Toulon.

Le major Avatar n'eut pas même un tressaillement.

— C'était à la fin de la guerre de Crimée. On avait fait la paix. Un jour, des officiers russes vinrent visiter le Mourillon... j'y étais... et je me souviens très-bien y avoir vu monsieur...

Rocambole, impassible, répondit :

— C'est fort possible. J'ai visité le bagne à cette époque.

— Retirez-vous, dit le juge à Milon.

Et il sonna de nouveau.

L'huissier vint chercher Milon.

Celui-ci sortit sans regarder Rocambole, et le juge eut beau faire, il lui fut impossible de surprendre entre ces deux hommes le moindre signe d'intelligence.

— Monsieur, dit-il à Rocambole, je vous avoue que ma conviction est ébranlée.

Rocambole eut un sourire.

— Je le regrette, monsieur, dit-il.

Ces mots arrachèrent au magistrat un geste de surprise.

— Monsieur, reprit Rocambole, on ne meurt pas au bagne; je vois même qu'on s'en évade, témoin cet homme avec qui vous venez de me confronter. Si la justice française pouvait être convaincue que le major Avatar n'est qu'un misérable forçat du nom de Rocambole, elle rendrait un grand service au major Avatar.

— Je ne comprends pas, dit le juge.

Rocambole continua :

— Pour qu'un homme de ma qualité ait été arrêté comme un forçat évadé, il faut bien que ses ennemis soient puissants.

— Monsieur, dit sévèrement le magistrat, la justice n'est l'ennemie de personne.

— Veuillez me pardonner, reprit Rocambole. Je me suis mal exprimé. Je vais traduire plus nettement ma pensée. Je suis une victime de la politique absolutiste de la Russie. Ce que la Russie veut, ce n'est pas m'envoyer au bagne sous le nom de Rocambole; ce qu'elle veut, c'est que je me réclame de l'ambassade moscovite.

— Dans quel but? demanda le juge.

— L'ambassade me fera alors ses conditions.

— Comment?

— Elle me couvrira de sa protection, garantira mon identité, et, en échange, elle me donnera une mission à Pétersbourg.

— Après? fit le juge.

— A Pétersbourg, je serai arrêté et envoyé en Sibérie. On peut revenir de Toulon et de Cayenne, on ne revient jamais de Sibérie.

Rocambole avait dit tout cela avec un calme parfait.

Le juge d'instruction fronçait imperceptiblement les sourcils. Jamais il n'avait eu affaire à si forte partie.

— Monsieur, lui dit-il, j'avais compté pour reconnaître Rocambole sur son ancien compagnon de chaîne, l'épreuve a été presque décisive en faveur du major Avatar. Cependant, avant de rendre une ordonnance de non-lieu et de signer la levée d'écrou, il faut que j'interroge votre femme. Entrez là.

Il appela l'huissier, et celui-ci fit passer Rocambole dans une petite pièce sans autre issue que le cabinet même de l'instruction.

Rocambole se dit :

— C'est un piége qu'on me tend. Vanda n'est pas arrêtée, puisque je viens de la rencontrer

Et il se laissa enfermer de bonne grâce.

Le juge sonna de nouveau et dit :

— Qu'on amène l'homme qui a été arrêté cette nuit à la Villette.

Cet homme fut introduit.

Il marchait comme un homme ivre, il était pâle comme un condamné qui va à l'échafaud.

Deux grosses larmes roulaient sur ses joues.

C'était Jean le boucher.

Un agent de Timoléon l'avait grisé la veille au soir, dans un cabaret de la Villette, puis il l'avait fait arrêter.

Jean n'avait pas nié son identité. Le vin a ses franchises fatales.

— Vous vous nommez Jean? dit le juge.

— Oui, monsieur.

— Vous vous êtes évadé du bagne ?

— Oui, monsieur.

— Vous y remplissiez les fonctions de bourreau ?

Jean se jeta à genoux.

— Monsieur, dit-il, par pitié... au nom du bon Dieu... faites-moi condamner à mort, si vous voulez... mais ne me forcez pas à reprendre mes anciennes fonctions...

— Impossible ! dit le juge. Vous retournerez au bagne et vous y reprendrez vos fonctions.

Jean eut un accès de désespoir et se tordit les mains en restant à genoux.

Le juge fit un signe.

Alors l'huissier ouvrit la porte de la petite chambre où Rocambole était comme en cellule, et l'en fit sortir.

Jean aperçut Rocambole et jeta un cri.

— Le maître ! dit-il.

Puis il se traîna vers lui, ajoutant d'une voix entrecoupée de sanglots :

— N'est-ce pas, maître, vous qui pouvez tout, que vous me sauverez une fois encore ?

— Imbécile ! répondit Rocambole, tu viens de nous livrer !...

Et il dit en souriant au juge :

— Monsieur, je ne nie plus, je suis bien réellement Rocambole !

LX

Les derniers mots de Rocambole avaient amené sur les lèvres du juge d'instruction un sourire de satisfaction.

Jean le boucher, ivre encore une minute auparavant, était tombé à genoux, complétement dégrisé.

Il venait de trahir l'homme à qui il devait la liberté.

Aussi son désespoir fut immense.

Mais le juge n'était pas d'humeur à entendre ses lamentations.

Il donna l'ordre qu'on l'emmenât.

Puis, quand il fut seul avec Rocambole, il lui dit :

— Voulez-vous signer l'aveu que vous venez de me faire ?

Un sourire vint aux lèvres de Rocambole.

— Monsieur, répondit-il, vous pensez bien, n'est-ce pas, que le témoignage de ce pauvre diable, tout en m'accablant, ne m'aurait pas cependant fait perdre la tête à ce point, si je n'avais de puissants motifs pour ne pas cacher plus longtemps mon identité.

— Quels sont ces motifs ? demanda froidement le juge.

— Monsieur, reprit Rocambole, je fais partie d'une vaste association. Tous ceux qui la composent m'obéissent. Je puis tenir la police en échec. Si je ne le fais pas, c'est que je veux vendre fort cher ma non-intervention.

— Je ne vous comprends pas, dit le juge d'un ton sec.

Rocambole continua, souriant toujours :

— A première vue, que suis-je à vos yeux ? Un criminel de la pire espèce, un forçat évadé que vous allez faire réintégrer au bagne, à moins qu'il n'ait commis de nouveaux crimes et qu'il ne soit nécessaire de le renvoyer devant une cour d'assises.

— Après ? dit le juge.

— En y regardant de plus près, poursuivit Rocambole, je suis autre chose que tout cela.

— Je vous écoute.

— Je suis un homme que le repentir a touché, qui voulait mourir au bagne et qui n'en est sorti que pour expier ses crimes.

— Singulière expiation ! fit le juge.

Rocambole leva sur lui ce regard qui possédait un don de fascination inouïe.

— Que voulez-vous, monsieur, dit-il, j'ai mis dans ma tête que vous m'écouteriez jusqu'au bout.

— Parlez, fit le juge.

— Cela se faisait autrefois, reprit Rocambole; cela ne se fait plus aujourd'hui. M. de Sartine, lieutenant de police sous Louis XV, faisait venir un grand criminel et lui disait : Veux-tu servir la police ?

— Vous avez raison, interrompit dédaigneusement le juge d'instruction, cela ne se fait plus aujourd'hui. La police ne se compose que d'honnêtes gens.

— Attendez, monsieur, attendez... poursuivit Rocambole. Si je venais vous dire : A l'exemple de Vidocq, immortalisé par Balzac sous le nom de Vautrin, je viens vous demander le poste de chef de la sûreté, vous me ririez au nez, et vous auriez raison. Le chef de la sûreté est, de nos jours, un magistrat respecté et dont toute une vie de probité rigoureuse a anobli les fonctions; mais ce n'est pas ce que je veux.

— Que voulez-vous donc ? demanda le juge d'instruction qui, depuis un moment, en regardant cet homme élégant et calme, se posait la question de savoir si c'était bien réellement Rocambole.

— Ce que je veux, le voici, répondit-il : il y a à Paris deux jeunes filles persécutées dont on a assassiné la mère et volé la fortune. Je veux leur rendre la fortune volée et venger leur mère. Après, je rentrerai au bagne.

Le juge sourit.

— Monsieur, dit-il, vous pouvez me faire des révélations. La justice est assez puissante pour punir de grands coupables, rendre une fortune volée et prendre deux orphelines sous sa protection.

— Elle ne le pourrait pas dans cette circonstance, répliqua simplement Rocambole.

— Pourquoi ?

— Parce que l'une des deux jeunes filles aime le neveu de l'assassin. En faisant justice complète, elle ruinerait toutes les espérances de la jeune fille.

— Monsieur, dit le juge, personne en France, n'a le droit de se substituer à l'action souveraine des pouvoirs établis.

Et il sonna.

Le garde municipal entra.

— Emmenez cet homme, dit le juge.

— Un mot encore, monsieur ? demanda Rocambole.

— Voyons.

— Si je vous demandais huit jours de liberté, m'engageant à rentrer ensuite en prison et à subir mon sort de condamné, me refuseriez-vous ?

— Oui.

— Vous trouverez tout naturel alors que je refuse de signer mes déclarations ?

— Comme vous voudrez, répondit le magistrat.

Rocambole s'en alla.

— Maintenant, murmura-t-il, en regagnant, sous la



Une blonde et blanche créature rivalisait de charme et d'éclat avec madame la comtesse Artoff. (Page 326.)

conduite du garde municipal, la voiture cellulaire, j'ai mis ma conscience en repos. On a besoin de moi, je n'ai pas le temps de pourrir à Mazas, et encore moins de retourner au bagne... Tant pis ! je m'évaderai !

Le garde municipal persistait à appeler Rocambole mon commandant.

— Eh bien ! dit-il, est-ce fini ?

— Pas encore, répondit Rocambole.

— On ne veut donc pas vous lâcher ?

— On me lâchera mercredi, pour sûr.

— Ah ! fit le municipal, nous ferons encore un bout de chemin ensemble.

— Est-ce vous qui serez de service ?

— Oui.

— Alors, tant mieux.

Et Rocambole prit un air dégagé et insouciant, ajoutant comme se parlant à lui-même :

— La Russie ne me pardonne pas mes idées libérales.

Le municipal opina d'un signe de tête et sortit sa tabatière.

— Donnez-moi une prise de tabac ? lui dit Rocambole.

Le municipal tendit sa boîte et dit, pendant que Rocambole y plongeait ses doigts :

— Ça n'a pas été long aujourd'hui ; mais mercredi ce sera une autre affaire.

— Pourquoi ?

— Le mercredi est un jour où l'instruction a un rôle très-chargé.

— On attendra si besoin est, dit Rocambole.

La voiture cellulaire roulait pendant ce temps-là vers Mazas, et bientôt Rocambole fut réintégré dans sa cellule.

Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.

Peu après le guichetier arriva.

Il apportait au prisonnier le second volume de l'*Histoire de Louis XIV*.

— Ma foi, monsieur, lui dit-il, il faut que vous ayez plu au directeur.

— Pourquoi donc?

— Je vas vous dire. Tandis que vous alliez à l'instruction, il m'a envoyé rapporter à la bibliothèque le livre que vous aviez lu. J'ai demandé le second volume comme il m'avait recommandé.

— Eh bien!

— On m'a dit : Il est en lecture, vous l'aurez demain.

Et on m'a montré un petit jeune homme blond qui le lisait.

A ces mots Rocambole tressaillit.

Le guichetier continua :

— Je suis venu rendre réponse au directeur. Il m'a dit : Il faut y retourner et attendre que ce livre soit disponible. Le major Avatar est un homme pour lequel je veux avoir des égards.

— Et vous y êtes retourné? demanda Rocambole.

— Certainement. Le petit blond avait fini. On lui avait même donné le second volume.

Rocambole se prit à sourire.

— Vous remercierez pour moi le directeur, dit-il.

Et il s'empara du volume.

Quand le guichetier fut parti, Rocambole s'empressa d'ouvrir le volume.

Le volume avait deux pages collées.

Il les humecta avec ses lèvres, souffla dessus, et les pages se séparèrent.

En marge, on avait écrit au crayon dans une langue inconnue de tous, excepté peut-être de Vanda et de Rocambole.

C'était la réponse à ce que Rocambole avait écrit.

Il avait dit, lui :

« Retrouver Antoinette à tout prix. Aller à l'Arsenal demander le premier volume des *Méditations* de Lamartine et me tenir au courant. Je ferai demander ce volume. »

Vanda avait répondu, — car Vanda n'était autre que le petit blond dont avait parlé le guichetier.

« Le hasard est pour nous. Je garde le second volume pour répondre. Peut-être va-t-on venir le chercher. *Méditations* inutile. Antoinette sauvée. La Chivotte morte, Timoléon en fuite. Agénor parti chez son père, pas encore revenu. »

Rocambole, après avoir lu, se dit en respirant à son aise :

— J'ai le temps de préparer mon évasion.

Puis, le soir, il demanda à écrire au juge d'instruction, et voici ce qu'il écrivit :

« Monsieur,

« Je renonce à me substituer à l'action de la justice, et je consens à retourner au bagne; mais vous ne refuserez pas d'entendre les révélations importantes que j'ai à vous faire.

« Rocambole. »

En écrivant cette lettre à huit heures du soir, Rocambole avait fait cette réflexion, qu'elle arriverait trop tard au parquet pour qu'on le fît revenir à l'instruction avant le surlendemain.

Or c'était le surlendemain qu'il avait choisi pour le jour de son évasion.

LXII

Rocambole avait calculé juste.

On le laissa toute la journée du lendemain dans sa cellule sans qu'il eût de nouvelles du juge d'instruction.

Pendant la nuit, cette tristesse mortelle qui l'avait gagné depuis son entrée en prison augmenta et le tint les yeux ouverts.

A quoi songeait-il?

A son évasion? Non. Rocambole avait arrêté son plan. Une seule chose pouvait le faire avorter, et depuis quelque temps le hasard le servait trop fidèlement pour qu'il eût cette crainte.

Rocambole avait un autre souci, — une autre douleur, pour dire le mot.

Il se tourna et se retourna sur son lit sans pouvoir dormir.

Un nom, que les murs de sa cellule convertis en échos n'auraient pu répéter, tant il le prononça à voix basse, erra souvent sur ses lèvres.

Quand le jour vint, — ce jour blafard et sinistre auquel sont éternellement condamnés les prisonniers, — Rocambole avait la fièvre; un rire dédaigneux et sarcastique agitait convulsivement ses lèvres et il passait une main fiévreuse sur son front sillonné de rides imperceptibles.

Cet homme revenu au bien, ce bandit converti, eut même un rire féroce, à un certain moment, et, se parlant à lui-même :

— Je ne sais pas, murmura-t-il, si je n'étais pas plus heureux quand j'étais criminel. Après la justice des hommes, est-ce donc celle de Dieu qui commence pour moi?

Et, nous le répétons, Rocambole accablé, Rocambole en proie à une torture mystérieuse, ne se préoccupait guère de son évasion.

A huit heures on vint le chercher.

Et ce qu'il avait prévu arrivait : le juge d'instruction, friand de révélations, se hâtait de le faire venir.

La voiture cellulaire était dans la cour. Le bon garde municipal, l'homme à la tabatière, salua Rocambole, l'appelant « mon commandant » de plus belle.

Pour tous les employés de Mazas, car l'instruction garde scrupuleusement ses secrets, Rocambole était le major Avatar, un homme qui avait trempé dans quelque conspiration politique.

Le bon municipal se serait jeté dans le feu pour lui, il aurait tout fait, — sauf une chose, pourtant, — le laisser évader.

Le soldat est incorruptible, et Rocambole le savait si bien, qu'il n'avait même pas eu la pensée de le sonder adroitement.

Pendant le trajet, Rocambole parla de Sébastopol et du fameux général Totdleben.

Le municipal, ravi, l'écoutait.

On arriva.

Un homme se promenait dans la cour de la Sainte-Chapelle, regardant tout d'un air étonné et curieux, au moment où Rocambole sortit de la voiture cellulaire.

Cet homme avait une belle barbe blonde, un teint mat, de grands favoris et des yeux bleus.

Son col roide et haut, sa cravate longue attachée par une épingle en diamants, son habit bleu, son gilet blanc, son pantalon gris clair, une lorgnette de course qu'il portait en bandoulière, enfin un *Guide-Joanne* sortant à demi de sa poche, disaient suffisamment que c'était un de ces Anglais voyageurs qui promènent leur curiosité ennuyée d'un bout du monde à l'autre. Il s'extasiait sur les rosaces et les clochetons de la Sainte-Chapelle, et marchait à reculons, de telle façon qu'il vint se heurter au municipal.

Celui-ci avait pris Rocambole par le bras et se dirigeait avec lui vers l'escalier du parquet.

— Aoh ! fit l'Anglais, *exquiousez-moa.*

Puis, avisant Rocambole, il laissa échapper un geste de surprise.

— Major Avatar ! dit-il.

— Moi-même, milord.

— Vôs ici !... Oh ! très-cher hâmi !... fit l'Anglais.

Et, sans prendre garde au municipal, il se jeta dans les bras de Rocambole.

Celui-ci avait reconnu son fidèle Noël, qui lui dit en feignant de l'embrasser :

— Je suis déjà venu hier.

— Va me chercher une voiture et attends-moi dans la cour de la préfecture de police, lui dit rapidement Rocambole.

Tout cela fut si rapide, si prompt, si imprévu, que le garde municipal n'eut pas le temps de s'interposer.

— Au revoir, milord, dit Rocambole.

En même temps, il eut pour le municipal un regard suppliant.

Ce regard voulait dire :

— Au nom du ciel, faites que cet homme, qui est un grand personnage et à l'estime duquel je tiens, ne s'aperçoive pas que je suis prisonnier.

Le municipal comprit.

— Au revoir, dit Rocambole.

Et il salua l'Anglais qui ne paraissait pas l'avoir vu sortir de la voiture cellulaire.

. . . .

Il est une heure pour le prévenu où la justice humaine semble se départir un moment de sa rigoureuse surveillance.

C'est l'heure où il va à l'instruction.

Entre les murs épais de la prison et les barreaux de fer de la voiture cellulaire et le cabinet du juge d'instruction, il y a tout un petit voyage à faire dans les corridors sombres du Palais-de-Justice, sous l'unique surveillance d'un garde municipal.

Les évasions au Palais-de-Justice sont rares, mais elle ne sont pas sans exemple.

Il y a eu des condamnés d'une force herculéenne qui ont brisé leurs menottes ; il en est qui ont donné un coup de couteau au soldat qui les conduisait.

Mais le prévenu qui ne connaît pas ce labyrinthe qu'on appelle le Palais-de-Justice essayerait en vain de se sauver. Au bout de cent pas il serait repris.

Le cabinet du juge d'instruction n'a rien qui rappelle les vieilles coutumes judiciaires et les sombres décors d'autrefois.

C'est une pièce meublée avec un goût sévère, ressemblant à tous les cabinets du monde.

Le juge est assis à une table, le greffier à une autre.

Avant le cabinet se trouve une antichambre dans laquelle le prévenu attend son tour, sous la garde d'un municipal.

Quelquefois il y a dix personnes dans cette pièce.

Dix personnes qui, à tour de rôle, seront interrogées.

Quand Rocambole arriva, il vit deux hommes en blouse et une femme gardés par deux municipaux.

— Nous en avons pour une heure, lui dit celui qui le conduisait.

Et il tira sa tabatière.

Rocambole allongea la main qui lui restait libre, car l'autre était entravée par la ficelle, et le municipal lui offrit une prise avec empressement.

Rocambole l'aspira lentement et se prit à rêver.

Un homme sortit du cabinet du juge d'instruction et l'un des municipaux se leva et lui remit les menottes.

— A vous autres, dit-il, en désignant les deux hommes et la femme, sans doute inculpés dans la même affaire.

Le municipal qui avait amené les deux hommes et la femme à l'instruction, les fit entrer, referma la porte et vint se rasseoir auprès de celui qui était chargé de Rocambole.

Ce dernier fronça légèrement le sourcil.

Mais son visage se rasséréna, lorsque le premier eut dit à l'autre :

— Ils en ont au moins pour une heure. Donne-moi une prise, camarade.

Le municipal tendit sa tabatière.

Puis il l'offrit à Rocambole.

Mais Rocambole refusa.

Rocambole rêvait.

Il s'écoula une demi-heure. Le municipal tenait toujours par un bout la ficelle qui serrait la main gauche de Rocambole.

L'autre municipal qui avait aspiré une longue prise, dit tout à coup :

— C'est drôle ! mais j'ai envie de dormir.

— Étais-tu de garde cette nuit ?

— Oui.

— Alors, ça se comprend... mais si tu veux fermer l'œil un brin, j'ai les deux miens bien ouverts.

Et il prit une nouvelle prise.

Le premier municipal ne se fit pas renouveler l'invitation, il s'adossa contre le mur, croisa ses jambes et ferma les yeux.

Cinq minutes après, il dormait

Rocambole continuait à se montrer préoccupé.

Cependant, de temps à autre, il regardait à la dérobée son gardien.

Celui-ci luttait contre le sommeil, mais ses yeux clignotaient.

Rocambole sentit que la ficelle se détendait, le municipal avait laissé retomber son bras.

Enfin, il ferma les yeux à son tour.

Rocambole attendit quelques minutes encore.

Puis il tira doucement sur la ficelle, et la main du municipal s'ouvrit et la laissa échapper.

Rocambole était libre !

Alors il se leva sans bruit, boutonna militairement

sa redingote, tira de sa poche de côté une rosette multicolore qu'il mit effrontément à sa boutonnière, et se dirigea vers la porte d'un pas égal et mesuré.

Les municipaux dormaient.

Il ouvrit la porte et sortit.

Le couloir était plein de monde; il y avait des municipaux, des prévenus, des avocats, des juges; tout cela allant et venant.

Rocambole avisa un municipal et alla vers lui.

— Pourriez-vous, lui dit-il, m'indiquer la première chambre de la cour.

— Suivez le corridor, répondit le soldat, qui prit Rocambole pour un officier. Vous monterez un étage, puis vous redescendrez...

— Ah! bon, j'y suis, répondit Rocambole.

Et il s'éloigna sans affectation.

Les uns le prirent pour un témoin, les autres pour un plaideur, d'autres pour un simple curieux.

Il connaissait à fond son Palais-de-Justice, et, passant du nouveau bâtiment dans l'ancien, il gagna la salle des Pas-Perdus, monta au-dessus de la cour d'assises, trouva un petit escalier, redescendit et se trouva, au bout de dix minutes, au seuil d'une porte qui donnait sur la cour de la préfecture de police.

Un fiacre attendait à cette porte.

Dans ce fiacre était le faux Anglais, c'est-à-dire Noël.

— Mais comment avez-vous fait? demanda-t-il stupéfait.

— J'ai endormi les municipaux.

— Avec quoi?

— Avec une pilule brune, réduite en poussière, que j'ai laissée tomber dans la tabatière de l'un d'eux. Mais je te conterai cela plus tard. En attendant, allons déjeuner. Je meurs de faim.

Le faux Anglais cria au cocher :

— Chez *Maire!* boulevard Saint-Denis, au coin de celui de Strasbourg.

LXIII

Il est un restaurant, à Paris, cher aux comédiens, aux gens de lettres, aux artistes en général.

Ne vous fiez pas à l'enseigne. C'est celle d'un marchand de vins.

Mais si vous voulez boire des crus authentiques des grands vins de Bourgogne et de Bordeaux, allez-y.

Cela s'appelle le restaurant *Maire*, successeur *Chalais!*

La police a l'œil sur les restaurants à la mode. Elle surveille les cafés élégants où le *grec* et le filou coudoient l'homme irréprochable de mœurs et de tenue.

Elle ne songera jamais à aller chez Maire.

Maire est la maison hospitalière où vient le comédien.

Ouvrez les livres de recensement pénitentiaire. Ils vous répondront : On n'a jamais vu un comédien au bagne!

Il résulte de ceci que cette profession jadis excommuniée est la plus honnête de toutes.

Nous avions besoin de dire tout cela pour expliquer pourquoi Noël, dit Cocorico, avait crié au cocher :

— Chez Maire, boulevard Saint-Denis!

Chalais, le successeur de Maire, a une clientèle, mais il ne refuse jamais une table au client de hasard qui vient chez lui.

Le faux Anglais avait un air respectable, Rocambole paraissait un parfait gentleman.

Pourquoi leur eût-on refusé à déjeuner?

Ils s'installèrent dans un petit cabinet au fond de l'établissement.

La fenêtre de ce cabinet donnait sur le boulevard de Strasbourg.

— Ici, dit Rocambole, nous serons tranquilles. J'ai l'air d'un grand premier rôle de province, et toi du régisseur de *Covent Garden*, qui vient à Paris engager une *prima donna*. Causons.

— Maître, dit Noël, avant de vous rien dire, je veux savoir...

— Quoi donc?

— Comment vous êtes sorti.

— Mais c'est bien simple, répondit Rocambole.

— Simple?

— Je te l'ai dit; j'ai endormi les deux gendarmes, je me trompe, les municipaux....

— Comment cela?

— Je te l'ai dit encore : en glissant dans la tabatière de l'un d'eux une petite poudre qui est un narcotique des plus puissants.

— Ah!

— Et qui endort en quelques minutes. Après, la chose était toute simple. On a eu des égards pour moi; on m'a laissé ma garde-robe à Mazas. Comme tu le vois, ma mise est irréprochable. Je suis un parfait gentleman. Les municipaux endormis, j'ai quitté l'antichambre du juge d'instruction comme si de rien n'était, et me voilà! A présent, dis-moi où nous en sommes.

— Antoinette est retrouvée.

— Bon!

— Mais il y a trois jours que nous n'avons vu M. Agénor.

— Ah!

Et Rocambole baissa tout à coup la voix.

— Et... Madeleine? dit-il.

Noël n'était pas trop clairvoyant. Cependant il lui sembla que Rocambole palissait légèrement en prononçant ce nom.

Noël reprit :

— En revanche, M. Yvan Potenieff est ici.

Rocambole fronça le sourcil.

— Il est venu à Paris pour retrouver mademoiselle Madeleine, mais il n'a pas eu de chance.

— Que s'est-il passé?

— Figurez-vous, maître, continua Noël, que le jour de votre arrestation, *madame* m'a confié la demoiselle pour la conduire chez ma mère.

« Pendant ce temps-là, elle courait à Auteuil pour avoir des nouvelles.

« La demoiselle et moi nous descendions les Champs-Élysées, lorsque tout à coup je la vois pâlir, et elle manque de se trouver mal.

« Notre voiture en avait croisé une autre dans laquelle se trouvait M. Yvan Potenieff. »

— Après? dit Rocambole.

— Moi, continua Noël, j'ai cru un moment que la demoiselle s'était trompée. Mais non... c'était bien M. Yvan Potenieff, paraît-il.



Paul Michelin était un jeune homme de vingt sept à vingt-huit ans. (Page 327.)

— Comment le sais-tu ?

— *Madame*, ayant délivré mam'zelle Antoinette, s'est occupée de M. Yvan.

— Ah ! et qu'a-t-elle fait ?

— Elle sait tout ou à peu près.

— Voyons.

— Il faut vous dire d'abord que M. Yvan devait épouser sa cousine, mademoiselle la comtesse Wasilika Wasserenoff.

— Je sais cela.

— Mais ce que vous ne savez pas, c'est que la comtesse a donné à M. Yvan un valet de chambre.

— Bon !

— Que ce valet de chambre et M. de Morlux...

— Comment ! M. de Morlux...

— Oui... il n'est pas mort...

Rocambole fit un soubresaut sur son siége.

— En es-tu bien sûr ? dit-il.

— Il est de retour à Paris depuis le jour de votre arrestation. Je l'ai vu.

— Tout est à recommencer ! murmura Rocambole avec accablement.

Puis il murmura comme se parlant à lui-même :

— Et cependant je suis las... et je voudrais retourner au bagne. Là, c'est le repos... et l'oubli.

Noël n'entendit pas ces paroles et continua.

— Je vous disais donc que le valet de chambre de la comtesse et M. de Morlux avaient amené M. Yvan Potenieff à Paris.

— Après ?

— Et qu'ils l'y avaient fait passer pour fou. Comment ! *Madame* ne le sait pas encore ? Tout ce que je puis vous dire, c'est que M. Yvan Potenieff est chez le médecin aliéniste M. Lambert, à Auteuil, et qu'on lui administre une quantité prodigieuse de douches.

— Et la comtesse Wasilika ?

— La comtesse est à Paris.

— Sais-tu où ?

— Elle est descendue dans une maison que vous connaissez bien, *maître*.

Rocambole tressaillit.

— Chez qui donc ? demanda-t-il.

— Chez la comtesse Artoff, rue de la Pépinière.

— Baccarat ! murmura Rocambole.

— Oui, maître, dit Noël, qui ne put réprimer un léger frisson en prononçant le nom de l'implacable ennemie de Rocambole.

Celui-ci était tombé dans une sorte de stupeur pleine de rêverie.

Il garda longtemps le silence, oubliant de manger.

Enfin il se leva.

— Va chercher une voiture, dit-il.

Noël paya la carte et sortit.

— Baccarat! murmurait Rocambole avec un accent étrange. vais-je donc la retrouver sur mon chemin?

Le fiacre était à la porte. Rocambole y monta.

Puis il baissa les stores rouges.

— Où allons-nous, maître? demanda Noël.

— Nous allons à cette mansarde que tu m'as louée, et de la fenêtre de laquelle on voit jouer dans le jardin de l'hôtel d'Asmolles l'enfant de cet ange que j'ai si longtemps appelé ma sœur, murmura Rocambole.

— Maître, dit Noël, vous êtes triste à la mort.

— C'est vrai...

— Vous avez donc peur d'être repris?

— Non, dit Rocambole.

Puis il parut sortir de sa stupeur.

— As-tu ton *nécessaire?* dit-il.

— Toujours, répondit Noël.

Et il tira de sa poche un petit étui de fer-blanc, ce meuble indispensable de tout forçat qui rêve une évasion. Il y avait dedans une paire de moustaches blondes et une perruque de même couleur, une lime, un rasoir et des ciseaux.

Rocambole prit le rasoir et fit le sacrifice de ses moustaches brunes.

Noël lui coupa les cheveux ras.

La perruque blonde et les moustaches blondes remplacèrent les moustaches et les cheveux bruns.

— Maintenant, dit le maître, changeons de costume.

Noël se déshabilla en un clin d'œil.

Les stores baissés permettaient de convertir ainsi le fiacre en cabinet de toilette.

En un clin d'œil aussi, Rocambole eut revêtu le pantalon gris et l'habit bleu à boutons de métal.

Noel s'écria :

— Maintenant, vous avez l'air plus Anglais que moi.

Durant cette métamorphose, le fiacre avait fait du chemin, et il était arrivé rue de Suresnes.

Puis il s'était arrêté à la porte d'une grande maison à locataires, dont les derrières donnaient sur les jardins d'un hôtel de la rue de la Ville-l'Evêque.

Cet hôtel appartenait à M. le vicomte Fabien d'Asmolles, le mari de mademoiselle Blanche de Chamery.

Rocambole descendit de voiture et dit à Noël :

— Va-t'en !

— Maître, dit Noël, quand vous reverrai-je?

— Je ne sais pas.

— Mais...

— Tu lui diras que je suis libre.

— Et vous... ne la verrez-vous pas?

— Je ne sais pas, répéta Rocambole.

Et il entra dans la maison, en murmurant ce nom qui trouvait un écho sinistre dans ses souvenirs :

— Baccarat!

TROISIÈME PARTIE

Rédemption.

I

Il était près de minuit, et l'on causait depuis neuf heures autour d'une table de thé dans le salon de la comtesse Artoff.

La comtesse Artoff n'était autre que cette belle et malheureuse Baccarat que l'amour avait poussée au repentir, et qui longtemps, sous le nom de madame Charmet, avait été la providence des pauvres.

Un jour, Dieu avait eu pitié de ce cœur brisé, et un dernier rayon d'amour avait réchauffé ces ruines.

Le comte Artoff, jeune, beau, intelligent, riche à millions, avait aimé Louise Charmet, déjà purifiée par le repentir, et il lui avait offert sa main.

Il y avait onze ans de cela.

Mais le bonheur a le privilége de refaire une seconde jeunesse à ceux dont la jeunesse première s'est passée au milieu des orages de la vie.

Baccarat avait quarante ans; on lui en donnait vingt-huit à peine, tant elle était belle.

En vain ouvrait-elle les portes de son salon à toutes les jolies femmes de Paris.

Elle demeurait reine par la beauté, au milieu d'elles.

Ce soir-là, une blonde et blanche créature, assise auprès d'elle sur un sofa, rivalisait cependant de beauté, de charme et d'éclat avec madame la comtesse Artoff.

C'était la blonde Wasilika Waseronoff, la femme aux mystérieuses vengeances, l'implacable ennemie de son jeune cousin Yvan Potenieff.

La réunion était nombreuse.

Il y avait là le comte Kouroff, à qui Wasilika avait promis sa main.

Puis trois ou quatre vieux amis de Baccarat, entre autres le vicomte Fabien d'Asmolles, le mari de cette Blanche de Chamery, dont Rocambole avait été un moment le frère.

On avait parlé d'abord de ce pauvre Yvan de Potenieff.

— Il est fou! avait dit Wasilika.

— En êtes-vous bien sûre, madame? avait répondu la comtesse Artoff

— Certainement, j'en suis sûre. Il est fou à lier. La Madeleine dont il parle n'a jamais existé.

Baccarat avait regardé la comtesse d'un air de doute.

— N'êtes-vous pas abusée vous-même? avait-elle dit.

Puis elle s'était hâtée d'ajouter :

— Votre M. de Morlux, cet homme qui s'est fait l'inséparable de votre cousin et l'a amené en France, ne me revient nullement.

— Ah! fit Wasilika.

Et, à la dérobée, elle jeta un regard de haine soupçonneux sur Baccarat.

Elle pressentait que la comtesse Artoff l'avait devinée.

Mais tout à coup il ne fut plus question du pauvre

Yvan Potenieff, à qui le docteur Lambert administrait douches sur douches de la meilleure foi du monde.

Pourquoi ?

C'est qu'un nouveau personnage venait d'entrer et avait prononcé un nom qui avait retenti comme un coup de tonnerre dans la mémoire de la plupart des gens qui se trouvaient là.

Ce personnage était un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, avocat, commençant à plaider, et qui, fréquentant assidûment le Palais, était au courant de toutes les nouvelles judiciaires et se faisait une occupation et un plaisir de rédiger de vive voix, dans une demi-douzaine de salons, une chronique des tribunaux.

Ce jeune homme s'appelait Paul Michelin.

Il avait trente mille francs de rentes, était joli garçon et plaidait ses causes pour rien.

Or M. Paul Michelin était entré, ce soir-là, chez la comtesse Artoff en disant :

— Vous ne savez pas ?

— Quoi donc ? lui avait-on demandé en voyant sa mine quelque peu effarée.

— Rocambole a été arrêté.

A ce nom, Baccarat et Fabien d'Asmolles se regardèrent douloureusement.

— Qu'est-ce que Rocambole ? demanda la blonde comtesse Wasilika.

— Madame, répondit maître Paul Michelin, Rocambole est un être mystérieux dont on a beaucoup parlé il y a dix ou quinze ans. Il a été le chef d'une bande de malfaiteurs fameuse connue sous le nom de *Valets-de-Cœur*.

— Joli nom ! dit la comtesse.

— Il paraît que Rocambole, qui avait passé fort tranquillement dix années au bagne de Toulon, a éprouvé, un matin, le besoin d'en sortir.

— Mais contez-nous donc cette histoire, qui paraît être des plus amusantes, dit la comtesse Wasilika.

— Volontiers, madame, répondit Paul Michelin.

Il ne se doutait pas qu'il allait parler de Rocambole devant des gens qui, pour la plupart, l'avaient beaucoup connu.

Quant à la belle Russe, elle n'était pas fâchée de voir la conversation détournée, et la comtesse Artoff complétement déroutée à l'endroit d'Yvan Potenieff.

M. Paul Michelin ne se fit pas prier.

Il raconta, dans son meilleur style, l'histoire connue de Rocambole, c'est-à-dire la légende débitée à la cour d'assises.

Mais ce qu'il ne put dire et ce que les tribunaux n'avaient jamais su, c'est que l'ancien chef des Valets-de-Cœur avait été connu de Paris entier sous le nom de marquis de Chamery.

Baccarat et Julien d'Asmolles, qui avaient éprouvé d'abord une vive inquiétude en voyant le jeune avocat se lancer à corps perdu dans le récit, avaient fini par se rassurer mutuellement d'un regard.

— Vraiment, dit la belle Russe, cet homme s'est évadé du bagne ?

— Oh ! d'une façon merveilleuse.

Et l'avocat débita tout d'une haleine le récit de cette évasion qu'il avait lue, sept ou huit mois auparavant, dans la *Gazette des Tribunaux*.

Puis il ajouta :

— A cette époque, deux versions ont couru.

— Voyons, dit la comtesse Artoff avec une indifférence affectée.

— Il paraît que Rocambole ne s'est pas évadé seul du bagne de Toulon.

— Ah !

— Il avait trois compagnons ; au lieu de s'évader à la manière ordinaire, par terre, ils s'étaient évadés par mer, en s'emparant d'une chaloupe.

« La mer était si mauvaise cette nuit-là, que le bruit courut le lendemain que les quatre forçats évadés la veille s'étaient noyés.

« Cette assertion prévalut longtemps ; mais six mois après... »

— On eut des nouvelles de Rocambole ? demanda vivement la comtesse Wasilka ?

— Oui, madame.

— Comment cela ?

— Il y a six semaines environ, un vol de cent mille francs fut commis au préjudice d'un homme que vous connaissez certainement.

— Qui donc ?

— Le vicomte Karle de Morlux.

— Certainement, nous le connaissons, dit la blonde Wasilika, c'est lui qui a ramené de Russie mon malheureux cousin. Eh bien ! on lui a volé cent mille francs ?

— Oui, madame.

Un sourire dédaigneux glissa alors sur les lèvres de Baccarat, muette et indifférente jusque-là.

— Et on a accusé Rocambole ? dit-elle.

— Naturellement.

— Alors il ne s'était pas noyé ?

— Apparemment.

— Comment donc avait eu lieu le vol ?

M. Paul Michelin, qui puisait ses renseignements à bonne source, c'est-à-dire dans la *Gazette des Tribunaux*, raconta ce qu'on avait écrit et imprimé alors sur les portes fracturées, le secrétaire forcé, la trace des pas dans le jardin et l'échelle appliquée contre le mur.

Mais alors Baccarat l'interrompit.

— Vraiment, mon cher Paul, dit-elle, pouvez-vous de sang froid nous conter de pareilles sornettes ?

— Plaît-il ? fit l'avocat d'un ton piqué.

— C'est un vol de grand chemin que vous nous racontez là, mon ami.

— Eh bien ?

— Et vous l'attribuez à Rocambole...

— Son nom a été prononcé alors...

Baccarat haussa les épaules.

— Mon pauvre ami, dit-elle, Rocambole était un plus habile homme que ça, et il ne se dérangeait pas pour voler honteusement cent mille francs dans un secrétaire.

— L'avez-vous donc connu, vous, madame ? demanda Paul Michelin.

— Peut-être... répondit Baccarat d'un air mystérieux qui pétrifia d'étonnement le jeune avocat. Et, ajouta-t-elle, je pourrais vous raconter bien des choses. Mais, continuez, mon ami, nous vous écoutons, acheva-t-elle d'un ton qui laissa comprendre qu'elle ne dirait pas un mot de plus.

II

Paul Michelin continua.

— Enfin, à tort ou à raison, à cette époque, on

attribua le vol des cent mille francs à Rocambole.

La police se mit en campagne, fouilla Paris et la banlieue; de Rocambole point.

— C'est tout simple, dit Baccarat. Il s'est bien réellement noyé en s'évadant.

— Mais, dit la comtesse Wasilika, ne nous avez-vous pas dit tout à l'heure qu'on l'avait arrêté?

— Permettez, comtesse, je ménage mes effets...

— Ah! ah!

— Au bout de six semaines, c'est-à-dire il y trois jours environ, continua Paul Michelin, on a arrêté un certain aventurier qui s'était produit dans le monde sous le nom du major Avatar.

« Le marquis de B... l'avait présenté au *Club des Asperges;* il en répondait comme de lui-même.

« Néanmoins, la police a mis la main dessus. »

— Eh bien? dit Baccarat, dont le calme et l'indifférence firent place à une vague inquiétude.

— Le major arrêté a avoué à l'instruction qu'il était bien réellement Rocambole.

— Vraiment?

— Malheureusement, poursuivit le narrateur, la joie de la police n'a pas été de longue durée.

— Comment cela?

— Rocambole s'est évadé.

— Encore? dit un des auditeurs.

— Comment? demandèrent tous les autres.

Baccarat et Fabien d'Asmolles se taisaient, mais ils étaient visiblement inquiets.

— Il s'est évadé ce matin, comme on le ramenait à l'instruction.

— C'est assez difficile, pourtant, objecta un monsieur.

— C'est presque impossible, répondit Paul Michelin.

— Rocambole s'est évadé néanmoins?

— Hélas! oui.

— Comment a-t-il fait?

— On ne sait pas; il est entré avec un gendarme dans l'antichambre de l'instruction. Il y avait là un autre gendarme.

« Après avoir inutilement sonné plusieurs fois, le juge d'instruction s'est décidé à ouvrir la porte de son cabinet et à regarder dans l'antichambre. »

— Où il n'y avait plus personne, interrompit vivement la comtesse Wasilika.

— Pardon, madame.

— Rocambole y était?

— Non, mais les deux gendarmes qui ronflaient tous les deux comme des orgues de cathédrale.

— Il les avait endormis?

— Et de la belle manière, allez, car on n'a pas pu les réveiller, et un médecin a constaté, au poste où on les avait transportés, qu'ils étaient sous l'influence d'un narcotique très-violent.

— Voilà une superbe évasion! fit la comtesse Wasilika.

Baccarat ne répondit rien, mais elle échangea un nouveau regard inquiet avec le vicomte Fabien d'Asmolles.

La pendule du salon sonna minuit.

C'était l'heure où on se retirait d'ordinaire, et tout le monde se leva.

— Mon cher Paul, dit la comtesse qui fit trêve un moment à ses préoccupations, vous nous parlerez de Rocambole un autre jour.

La blonde Wasilika, à qui la comtesse Artoff donnait l'hospitalité, se retira la première.

Puis chacun sortit à son tour.

Mais comme M. Fabien d'Asmolles prenait son chapeau, Baccarat lui dit:

— Restez donc un moment, mon ami; j'ai reçu des nouvelles du comte Artoff, qui est encore en Russie.

— Quand revient-il?

— La semaine prochaine.

Tout le monde s'en alla, à l'exception de M. d'Asmolles.

— Eh bien, lui dit Baccarat en le regardant fixement, que pensez-vous de tout ce qu'on a dit ce soir?

— Je pense que cela pourrait bien être...

— Vous croyez à Rocambole?

— J'y crois. Cette évasion porte sa marque de fabrique.

— Mon Dieu! dit Baccarat, j'étais en Russie l'été dernier, quand les journaux ont parlé de l'évasion de quatre forçats du bagne de Toulon. Je n'ai rien su de tout cela; mais si Rocambole n'est plus à Toulon, prenons garde.

— A quoi? fit M. d'Asmolles.

— Mon ami, dit Baccarat, vous savez bien que votre femme n'a jamais rien su de la substitution de son vrai frère à cet imposteur qu'elle aimait si tendrement.

— Hélas! dit M. d'Asmolles, une pareille révélation l'aurait tuée.

— Qui vous dit que cette révélation ne se produira pas!

— Comment?

— Si Rocambole retombe aux mains de la justice... aujourd'hui tout se sait... on raconte tout... les journaux se distribuent par cent mille. Si Rocambole est jugé à Paris, qui vous dit que notre nom à tous ne sera pas prononcé...

— Vous me faites frémir, mon amie, dit tristement M. d'Asmolles.

— Cependant, reprit Baccarat, on a tant parlé du faux Rocambole autrefois, car le vrai, nous seuls l'avons connu, on en a tant parlé, dis-je, qu'il a dû rester comme un fantôme dans le souvenir de tous les gens de police.

— Et à l'état légendaire, dans les bagnes et les prisons, dit Fabien. On en parle comme d'un être surnaturel.

— Qui sait, dit Baccarat, si quelque coquin vulgaire n'a pas eu la vantardise de se faire passer pour Rocambole?

— Je l'espère, dit Fabien; mais....

— Mais quoi, mon ami?

— J'ai de singuliers pressentiments.

— Bah!

— J'ai même à présent souvenir d'une chose étrange qui m'est arrivée.

— Quand?

— Il y a un peu plus d'un mois.

— Voyons, mon ami, reprit la comtesse, je vous écoute, et je suis tout aussi agitée que vous de vagues pressentiments.

Fabien reprit:

— Vous savez que depuis que ma femme a perdu sa mère, nous habitons notre hôtel de la rue de la Ville-l'Evêque?

— Oui.



L'enfant joue dans le jardin. Quelquefois sa mère va l'y rejoindre. (Page 329.)

— L'hôtel a un vaste jardin.

— Aussi grand que le mien, dit Baccarat. Je le connais.

— L'enfant joue toute la journée dans le jardin. Quelquefois sa mère va l'y rejoindre. De l'autre côté du mur qui nous borne s'élève une maison dont l'entrée est rue de Suresnes.

— C'est une maison à locataires.

— Un jour, comme j'entrais dans le jardin, j'aperçus à une fenêtre de notre maison une tête pâle dont l'attention paraissait concentrée sur mon enfant qui courait après un cerceau. Cette tête, en me voyant, se rejeta vivement en arrière et disparut. Mais j'avais eu le temps de la voir... et...

— Et... fit Baccarat de plus en plus inquiète.

— Il m'avait semblé que c'était *lui*.

— Et il y a un mois de cela ?

— Oui.

— Et depuis lors...

— J'ai épié... je me suis caché... mais je n'ai jamais revu cette tête pâle, et j'ai cru que j'avais été le jouet de quelque illusion.

— Mon ami, dit la comtesse, il est tard. Votre femme est un peu souffrante, m'avez-vous dit. Bonsoir, mais revenez me voir.

— Quand ?

— Demain. Il faut savoir à quoi nous en tenir. Si je veux des renseignements, j'en aurai de bien autrement particuliers que ceux de ce pauvre Paul Michelin.

M. d'Asmolles s'en alla.

La comtesse Artoff demeura seule dans son boudoir, oubliant de sonner sa femme de chambre pour se faire déshabiller.

Elle demeura là plus d'une heure auprès de son feu presque éteint, plongée tout entière dans les souvenirs du passé.

Quelque chose lui disait que tout cela était vrai et que Rocambole allait reparaître dans son existence si heureuse et si calme depuis dix ans.

Tout à coup un bruit singulier la fit tressaillir.

Il lui avait semblé qu'on marchait dans le jardin.

Elle s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit.

La nuit était noire. Le corps de logis en retour sur le jardin, dans lequel habitait la comtesse Wasilika, n'était plus éclairé que par la lueur douteuse d'une veilleuse.

La comtesse Wasilika était au lit.

Baccarat tendit l'oreille et n'entendit rien. Elle regarda et ne vit rien.

Elle ferma la croisée et vint se rasseoir auprès du feu.

Mais tout à coup le même bruit se reproduisit.

Et comme elle se levait inquiète, une ombre se dessina derrière la croisée.

En même temps une vitre fut coupée avec un diamant, une main tourna l'espagnolette, la fenêtre s'ouvrit et Baccarat jeta un cri étouffé.

Un homme venait de sauter dans la chambre.

Cet homme avait un poignard à la main, et Baccarat l'avait reconnu...

Cet homme, qui entrait ainsi chez elle avec effraction et escalade, c'était Rocambole !

III

Baccarat avait été jadis une femme d'une haute énergie.

Ce n'était pas elle qui avait tremblé devant Rocambole.

C'était Rocambole, au contraire, qui avait tremblé devant elle.

Mais il y avait dix ans que sa vie orageuse était devenue calme, dix ans qu'elle était si complètement heureuse, que son âme n'était plus faite à ces revirements subits de la fortune qu'elle avait éprouvés jadis.

Or un homme était devant elle

Un homme qui avait voulu la tuer il y avait dix ans, et qui, vaincu par elle, précipité par elle des sommets où il était monté dans l'abîme de la honte et dans l'enfer du bagne, devait avoir médité lentement quelque vengeance épouvantable.

Reculer vivement pour saisir un cordon de sonnette fut son premier instinct.

Mais d'un bond Rocambole fut auprès d'elle, lui prit le bras et lui dit :

— Silence ! Je ne veux vous faire aucun mal : n'appelez pas.

Baccarat s'arrêta interdite, et l'effroi qui l'avait prise à la gorge se dissipa comme par enchantement,

La voix de Rocambole n'était plus la même.

Elle n'avait plus cet accent d'ironie mordante qui disait ses instincts sauvages.

Elle avait quelque chose de triste, de sourd, de comprimé.

Son visage avait perdu son expression d'audacieux cynisme.

Entre cet homme qu'on avait ferré devant Baccarat pour le jeter dans un bagne, et celui qu'elle voyait maintenant devant elle, il y avait un monde tout entier de différence.

Et cependant ces deux hommes n'en faisaient qu'un.

C'était bien Rocambole.

— Madame, dit-il, je vous jure que je ne vous veux faire aucun mal.

— Que voulez-vous donc ? lui demanda-t-elle.

— Je suis entré chez vous en franchissant le mur du jardin, à l'aide d'une échelle ; ensuite j'ai cassé une vitre ; et il est une heure du matin, dit-il.

— Que signifient ces paroles ? demanda Baccarat, de plus en plus étonnée de cet accent et de cette attitude.

— Une chose bien simple, répondit-il Je veux retourner au bagne. Tout à l'heure quand je vous aurai dit ce que j'ai à vous dire, vous sonnerez vos gens, vous appellerez au secours ; j'engagerai avec vous une lutte innocente et on m'arrêtera, et je retournerai au bagne, d'où je n'aurais jamais dû sortir.

— Pourquoi donc en êtes-vous sorti ? dit-elle.

Il eut un mélancolique sourire.

— Regardez-moi, fit-il. Ne me trouvez-vous pas changé ?

— Vous avez... vieilli...

— Est-ce tout ce que vous remarquez ?

— Votre voix n'est plus la même...

— Elle couve des sanglots, dit-il tristement.

Une révélation de la vérité traversa l'esprit de la comtesse Artoff.

— Vous seriez-vous repenti ? dit-elle.

Il baissa la tête et se tut.

— Pourquoi êtes-vous revenu ? reprit-elle.

— Pour accomplir une œuvre au-dessus de mes forces, je le sens.

— Parlez...

Et Baccarat s'assit et regarda cet homme toujours armé d'un poignard, sans manifester la moindre inquiétude désormais.

Rocambole fit un pas vers la cheminée et posa le poignard sur la tablette.

Puis il revint auprès de Baccarat et se tint respectueusement debout devant elle.

— Croyez-vous au repentir ? demanda-t-il.

Elle hésita un moment, le regarda avec plus d'attention et murmura enfin :

— Peut-être...

— Madame, reprit-il, il y a un quart d'heure, j'étais dans la rue, en face de votre hôtel, caché dans l'ombre d'une porte. Un homme est sorti de chez vous... Cet homme, je l'ai reconnu, c'est Fabien.

— C'était lui, en effet, dit Baccarat.

— Et... elle ?... dit-il tout bas.

Sa voix tremblait si fort, il était devenu si pâle en prononçant ce mot, que Baccarat lui prit la main.

— Maintenant, dit-elle, je comprends...

Une larme roula brûlante sur la joue de Rocambole.

— Elle n'a donc rien su, *elle ?* dit-il.

— Rien, dit Baccarat.

— Savez-vous quel est le jour où le repentir est entré dans mon cœur ? c'est celui où je l'ai revue visitant le bagne et ne me reconnaissant pas... Ah ! poursuivit-il d'une voix étouffée, j'avais fini par croire qu'elle était ma sœur !

Puis il essuya cette larme qui était descendue lentement sur son visage.

— Mais, dit-il, ce n'est pas pour vous parler d'elle que je suis venu ici.

— Asseyez-vous, lui dit Baccarat.

Elle avait pitié de cet homme, dont l'attitude brisée annonçait un morne et profond désespoir.

— Non, répondit-il, pas devant vous.

Et, demeurant debout, il continua :

— Pendant dix années, je n'ai jamais songé à briser ma chaîne. Mourir en paix, sur mon lit d'infamie, était mon seul vœu.

« Cependant, je songeais à toute heure à celle que j'avais appelée ma sœur, et qui devait me haïr et avoir horreur de moi.

« Un jour, j'appris que Blanche n'avait rien su, rien appris du drame de Cadix, grâce à vous et à mademoiselle de Sallandrera.

« Et pendant quelques heures je rêvai la liberté et me dis :

« Je m'évaderai; je retournerai à Paris, j'irai me cacher dans quelque maison voisine de la sienne, et, là, je la verrai entrer et sortir chaque jour...

« A partir de ce moment, ce fut en moi une lutte de tous les instants.

« Quelque chose en moi me disait que je pourrais peut-être racheter mes crimes. »

— Et vous vous êtes enfin évadé? dit Baccarat.

— Attendez, madame, reprit Rocambole.

— Parlez...

— J'avais un compagnon de chaîne, un pauvre domestique condamné au bagne injustement, et victime d'une machination abominable.

« Cet homme pleurait souvent en me parlant de ses enfants.

« Je croyais d'abord qu'il était marié et père de famille; mais un jour il s'expliqua. C'étaient les enfants de sa maîtresse morte empoisonnée dont il parlait.

« Deux malheureuses orphelines persécutées et pauvres; et je me dis que j'avais peut-être un peu de bien à faire, moi qui avais fait tant de mal. C'est alors que je m'évadai. »

— Votre évasion a-t-elle donc eu lieu comme on l'a racontée? demanda la comtesse.

— Oui, madame.

— Continuez... je vous écoute.

Alors Rocambole raconta succinctement, mais avec une grande clarté, ses aventures depuis six mois. Comment Milon et lui avaient retrouvé Antoinette et l'avaient fait sortir de Saint-Lazare; ensuite l'histoire de Madeleine en Russie; puis son arrestation au retour, et enfin sa dernière évasion.

Il n'avait omis qu'une chose, jusqu'alors, les noms des personnages de cette vaste intrigue.

— Mais, lui dit tout à coup Baccarat, vos aventures de Russie ont une singulière ressemblance avec un récit que me faisait hier soir le comte Kouroff.

— Ah! fit Rocambole avec son mélancolique sourire.

— Il m'a parlé également d'une jeune fille cernée par les loups et qui n'avait dû son salut qu'à un miracle.

— Madeleine, dit Rocambole.

Ce nom fit une vive impression sur Baccarat.

— Madeleine! exclama-t-elle.

— Oui! c'est le nom de l'une des deux jeunes filles.

— Et elle était institutrice en Russie?

— Oui.

— Chez le comte Potenieff?

— Justement.

— Et le fils du comte, Yvan Potenieff, l'aimait?

— A en mourir.

L'œil de Baccarat eut un éclair.

— Ah! dit-elle, comtesse Wasilika, vous jouez un jeu terrible avec moi

Ce fut au tour de Rocambole à se montrer étonné des paroles de Baccarat.

Celle-ci reprit :

— Maintenant, dites-moi le nom de ce persécuteur qui a juré la mort et la ruine des deux jeunes filles.

— Il s'appelle Karle de Morlux.

— Je l'avais deviné, dit-elle.

Rocambole osa lui prendre la main.

— Madame, dit-il, mon œuvre n'est pas achevée et je n'ai pas le courage de poursuivre ma tâche.

— Que dites-vous?

— J'ai songé à vous, qui êtes riche et puissante, et qui m'avez prouvé jadis d'une façon terrible, ce dont vous étiez capable. Je viens me mettre à vos genoux et placer ces deux enfants sous votre protection.

— Mais... vous...

— Moi, je veux retourner au bagne.

— Pourquoi?

Il baissa la tête.

— C'est mon secret, murmura-t-il.

Mais elle lui prit la main à son tour.

— Si je vous ai écouté, dit-elle, c'est que je vous ai pardonné depuis longtemps, et vous ne devez pas avoir de secrets pour moi.

Il se prit à trembler comme ces feuilles jaunies que le vent de novembre roule sur la terre gelée, et il continua à garder le silence.

— Parlez, je le veux, répéta Baccarat.

Il fit un effort suprême et murmura d'une voix pleine de sanglots :

— J'aime Madeleine!

IV

Il y eut entre Baccarat et Rocambole un moment de silence poignant.

Il était là, cet homme dont les mains avaient été souillées de sang et que le repentir avait fini par toucher; il était là, tremblant, éperdu, semblable à un enfant abandonné par sa mère.

De grosses gouttes de sueur inondaient son front livide, et sa bouche crispée annonçait la violence de cette tempête qui bouleversait son âme.

Enfin il eut un éclat de rire fiévreux, sardonique, comme celui d'un damné.

Et relevant la tête :

— Comprenez-vous cela, madame? dit-il. Moi, le voleur, le meurtrier, l'assassin; moi, l'imposteur et le parjure; moi, dont les épaules ont été meurtries si souvent par le bâton des argousins... j'ai un cœur...

« Un cœur qui bat, un cœur dans lequel un rayon de l'amour, cette chose divine, est tombé, comme le soleil éclaire parfois un cloaque immonde.

« Le jour où ce cœur, que je croyais mort, s'est éveillé, j'ai voulu le percer de ce poignard que je tenais tout à l'heure à la main.

« Mais j'avais une mission à remplir! Moi mort, tout était perdu pour ces deux enfants!

« Alors j'ai lutté, alors j'ai combattu, alors j'ai eu peur de la défaite.

« Car je ne suis plus sûr de moi, car je ne réponds pas qu'à quelque moment fatal mon regard ne se lève impur et outrageant sur cet ange... »

Il s'arrêta un moment, puis il reprit d'une voix sourde :

— J'ai pensé alors à vous, madame. La femme qui jadis a terrassé Rocambole brisera comme un verre M. Karle de Morlux.

— Je le ferai, dit Baccarat simplement.

Il eut un cri de joie.

— Ah! je le savais bien, murmura-t-il en s'agenouillant devant elle.

Il ouvrit sa redingote et retira de sa poche de côté un portefeuille qu'il tendit à Baccarat :

— Vous trouverez là-dedans, lui dit-il, toutes les notes, toutes les indications nécessaires.

Baccarat prit le portefeuille.

— Mais, dit-elle, il me faut des renseignements de vive voix.

— Demandez, madame, je répondrai.

— M. de Morlux a un frère?...

— Oui, le père d'Agénor.

— Il faut donc épargner celui-là?

— Vous pensez bien, reprit Rocambole, que c'est cette considération qui a dicté ma conduite. Je pouvais, ce matin même, dire au juge d'instruction : Voici les preuves de l'assassinat, je me trompe, de l'empoisonnement de la baronne Miller; saisissez-en la justice et frappez! Mais c'eût été déshonorer Agénor, c'eût été rendre impossible son union avec Antoinette.

— C'est juste, dit Baccarat.

— Il faut donc que M. de Morlux soit frappé, mais qu'il le soit sourdement, sans bruit, sans éclat, et par une main qui se substituera un moment à la Providence et à la justice. C'est pour cela que je suis venu à vous.

Baccarat fit un signe d'assentiment.

Puis elle continua :

— M. de Morlux ne sera pas frappé seul.

— Qui donc partagera son châtiment?

— Une femme qui vit sous mon toit et qui m'a trompée indignement.

— La comtesse Wasilika?

— Oui.

Rocambole parut réfléchir.

— C'est donc elle, dit-il enfin, qui a fait enfermer Yvan Potenieff comme fou?

— Oui, d'accord avec M. de Morlux.

— Vous le délivrerez, n'est-ce pas?

— Oui, répondit Baccarat.

— Maintenant, madame, reprit Rocambole, voulez-vous faire appeler vos gens et me faire arrêter?

Il disait cela sérieusement, avec son calme habituel, et Baccarat ne put douter de sa sincérité.

Aussi répondit-elle :

— Je ne ferai rien de ce que vous me demandez.

— Vous... ne... voulez pas?

— Non, je ne veux pas que vous retourniez au bagne, dit-elle froidement.

Et, comme il faisait un pas en arrière :

— Ecoutez, dit-elle. Vous, mieux que personne, vous savez ce que j'ai été et ce que je suis. Fille perdue autrefois, je me suis repentie, réhabilitée, et les portes du monde se sont ouvertes pour moi. L'expiation est là et non ailleurs.

— Que voulez-vous dire? fit-il tout tremblant.

— Je veux dire, répondit-elle d'une voix solennelle, que ni le bagne, ni les tortures que vous avez éprouvées jusqu'ici n'étaient la véritable punition de votre passé. L'expiation véritable, celle à laquelle vous êtes condamné, par laquelle vous mériterez peut-être un jour le pardon de tous ceux qui furent vos victimes...

Elle s'arrêta un moment et regarda Rocambole.

Rocambole était pâle et frissonnant, et il baissait les yeux comme un condamné à l'heure du dernier supplice.

— C'est cet amour que vous ressentez, vous, créature souillée, pour un être d'une pureté absolue.

Il eut comme un gémissement et murmura :

— Aurai-je donc la force de souffrir?

— Vous puiserez cette force dans le sentiment de votre passé, et vous l'accepterez comme le châtiment suprême.

— Ah! dit-il, j'ai pourtant bien souffert déjà, madame!

Et il joignait les mains en suppliant.

Mais Baccarat, inflexible, répondit :

— Vous souffrirez plus encore. La douleur est comme le feu, elle purifie!

Il releva la tête, et son œil morne et plein de larmes eut tout à coup un éclair.

— Vous avez raison, dit-il; je souffrirai et je continuerai à servir la cause du bien.

Baccarat lui tendit la main.

— Je vous veux pour allié, dit-elle.

Il prit cette main, mais il n'osa la porter à ses lèvres.

Puis il reprit :

— Mais savez-vous bien, madame, que je puis être repris un jour ou l'autre?

Baccarat eut un sourire.

— Venez avec moi, dit-elle.

Elle prit un des flambeaux de la cheminée, ajoutant :

— Et ne faites pas de bruit.

Alors elle ouvrit une porte dérobée qui donnait sur un couloir conduisant à la serre :

— Je vais vous mettre en sûreté, provisoirement du moins, dit-elle en l'entraînant.

Au bout du couloir elle ouvrit une autre porte, et Rocambole se vit au seuil d'une petite chambre d'ami.

— Vous allez rester ici, lui dit la comtesse; vous ne ferez pas de bruit. Demain, vers midi, je viendrai vous voir, et peut-être vous apprendrai-je bien des choses.

. . . .

Les lassitudes physiques triomphent souvent des angoisses morales.

Il y avait si longtemps que Rocambole ne dormait plus, qu'il se jeta tout vêtu sur le lit que lui offrait Baccarat et s'y trouva bientôt étreint par un lourd sommeil.

Le jour ne l'éveilla point. Le soleil, passant à travers les persiennes, vint brûler son visage pâli, et ses yeux ne se rouvrirent point.

Enfin le bruit d'une clef tournant dans la serrure le tira de sa léthargie.

Baccarat venait d'entrer.

Elle était en toilette du matin, et on devinait qu'elle était déjà sortie.

— Ecoutez-moi bien, lui dit-elle.



Il y avait encore réunion chez la comtesse Artoff. (Page 333.)

Il se remit debout devant elle et attendit.

— Vous pouvez sortir librement, reprendre le nom du major Avatar, aller au club où on vous a présenté.

— Que dites-vous? exclama-t-il avec un étonnement profond.

— La vérité.

— Mais... la police?...

— Un grand personnage que j'ai mis en jeu a obtenu ce matin même, en répondant de vous corps pour corps, qu'on vous laissât tranquille pendant un temps donné. Puis, acheva Baccarat, peut-être serez-vous gracié quelque jour.

Il tomba à genoux et murmura :

— Je crois que je rêve.

— Ce n'est pas tout, dit-elle. Ecoutez encore... J'ai passé le reste de la nuit à prendre connaissance des notes contenues dans votre portefeuille.

— Ah!

— Grâce à elles, je suis au courant de tout. Je sais que Milon est innocent.

— Et pourtant, murmura Rocambole, il retournera au bagne; car, à présent que vous avez fait une paix provisoire avec la police, je ne puis plus rien pour lui.

— Vous vous trompez, dit Baccarat.

Alors elle ouvrit la porte toute grande, et un homme parut sur le seuil.

Rocambole jeta un cri.

Cet homme, c'était Milon.

— A l'œuvre donc, maintenant! leur dit Baccarat à tous deux.

V

Le soir de ce jour, il y avait encore une demi-douzaine de personnes réunies chez la comtesse Artoff, et, parmi elles, M. Paul Michelin.

— Eh bien! dit la comtesse Artoff en le voyant entrer, nous apportez-vous des nouvelles de Rocambole?

— On le cherche, dit le jeune avocat.

— Espérons qu'on le trouvera, dit la comtesse Artoff en souriant.

La comtesse Wasilika s'écria :

— Mais, qu'est-ce donc que ce Rocambole? C'est donc le *Fra Diavolo* moderne, le Cartouche du dix-neuvième siècle?

— Peut-être, madame.

— Comtesse, dit la belle Russe, s'adressant à Baccarat, vous paraissez en savoir très-long là-dessus.

— En effet, dit Baccarat.

— Vous avez connu Rocambole particulièrement?

— Oui, comtesse.

— Ainsi, vous le reconnaîtriez si vous le voyiez, dit Paul Michelin.

— A n'en pas douter.

M. d'Asmolles était impassible.

Baccarat lui fit un signe mystérieux qui signifiait sans doute :

— Ne craignez rien.

Puis elle dit à Wasilika :

— Ma chère comtesse, si vous tenez absolument à ce que je vous dise ce que c'était que Rocambole, je vais vous le dire.

— Parlez, parlez, fit-on de tous les points du salon.

— Il y a quinze ans, reprit Baccarat, Paris s'éveilla un matin en proie à une terreur vertigineuse. Une bande de malfaiteurs accomplissait les crimes les plus audacieux et les plus inouïs.

— Et leur chef était Rocambole ?

— Attendez... Ces malfaiteurs s'intitulaient le *Club des Valets de Cœur*. Ils volaient et assassinaient les maris ; ils se faisaient aimer des femmes.

— Voilà des malfaiteurs galants, en vérité, murmura la comtesse Wasilika.

— Le chef de ces bandits ne s'appelait pas Rocambole, comme vous l'avez cru, mais sir Williams.

« A la suite d'un drame qu'il est inutile de vous raconter, puisqu'il n'est question ici que de Rocambole, le club fut dissous, et sir Williams disparut.

« Les uns disent qu'il fut tué, les autres qu'on lui infligea un ténébreux supplice et qu'on l'expédia sur un navire qui le transporta, les yeux crevés et la langue coupée, au milieu d'une peuplade anthropophage de l'Australie. »

— Mais Rocambole ?...

— Rocambole était son élève, son lieutenant, son *alter ego*, poursuivit Baccarat.

« Il se déroba par la fuite au châtiment qui l'attendait, et il emporta dans sa retraite un portefeuille qui avait appartenu à sir Williams.

« Ce portefeuille contenait, dans une langue hiéroglyphique comprise de Rocambole seul, des documents précieux.

« Sir Williams, toute sa vie, avait été, comme on dit, à la recherche d'une *affaire*. Voler cent mille francs était pour lui une chose mesquine : c'étaient des millions qu'il lui fallait.

« Or, poursuivit Baccarat, sir Williams avait découvert qu'un certain marquis de C..., permettez-moi de n'employer que des initiales, avait envoyé son fils aux Indes, à l'âge de huit ans. »

Ce fils qu'on n'avait jamais revu, devait, s'il revenait jamais en France, retrouver une mère, une sœur et une fortune de plusieurs millions. »

— Peste ! fit Paul Michelin.

— Un beau jour, cinq ans après la disparition de Rocambole, la marquise de C... et sa fille virent arriver un brillant officier de la marine anglaise qui se jeta à leur cou, les appela ma mère et ma sœur, et leur prouva clair comme le jour qu'il était leur fils et leur frère.

— Et c'était Rocambole ?

— Justement. Mais attendez...

Et Baccarat regarda M. d'Asmolles, qui ne sourcillait pas.

Puis elle continua :

— Pendant plusieurs années, Paris entier prit cet aventurier pour le marquis de C... Il était élégant, spirituel, brave, beau cavalier, beau joueur. La marquise de C... était morte en l'appelant son fils. Mademoiselle de C... l'adorait, et, chose bizarre, il aimait la jeune fille, non point d'amour, mais comme si elle eût été réellement sa sœur.

— Je devine la suite, fit la comtesse Wasilika.

— Je ne crois pas, comtesse.

— Le vrai marquis revint...

— Non, pas tout de suite. Rocambole croyait l'avoir tué.

— Ah ! vraiment ?

— Mais Rocambole, poursuivit Baccarat, ne se contentait pas des millions du marquis de C..., il aspirait à la main et à la fortune d'une riche héritière. Ce fut ce qui le perdit.

— Comment cela ?

— Pour arriver à son but, il entassa crimes sur crimes, tua ses rivaux, — il en avait plusieurs, — et réveilla la haine assoupie d'une femme qui lui avait presque pardonné.

— Quelle était cette femme ?

— Une pauvre pécheresse dont il avait brisé la vie, autrefois, en brisant l'amour qu'elle avait au cœur.

« La pécheresse s'était repentie, elle était devenue une honnête femme : elle rachetait son passé en faisant du bien et en prenant sous sa protection des êtres faibles et victimes.

« La mauvaise étoile du faux marquis de C... voulut que cette femme le rencontrât de nouveau sur son chemin. Elle reconnut Rocambole.

« Alors ce fut entre eux une lutte sans trêve ni merci, une lutte longue, acharnée, terrible.

« La femme échappa souvent à la mort par miracle ; puis elle retrouva le vrai marquis de C... et Rocambole fut vaincu.

« Sa ténébreuse épopée finit par le bagne. »

— Mais quelle était cette femme ? demanda la comtesse Wasilika.

— Vous tenez à le savoir ?

— Oui, oui.

— Elle se nommait Baccarat

— Singulier nom !

— Elle en a un autre aujourd'hui

— Ah !

— Elle s'appelle la comtesse Artoff... Cette femme, c'est moi !

Ce fut un coup de théâtre.

— Madame, dit Paul Michelin avec respect, vous vous êtes calomniée tout à l'heure. Vous avez toujours été un ange.

La comtesse Wasilika ne souffla mot.

Elle regardait Baccarat avec une sorte de stupeur, et sentait s'augmenter en elle la vague défiance qu'elle éprouvait depuis que Baccarat avait dit qu'elle ne croyait point à la folie d'Yvan Potenieff.

— Mais alors, madame, vous, mieux que personne, vous reconnaîtriez Rocambole ?

— Oh ! certainement ; moi et une personne qui est ici parmi nous et que je supplie de rester impassible.

— Une personne qui l'a connu aussi ?

— Oui, qui a vécu dans son intimité pendant plusieurs années, le croyant réellement le marquis de C...

— Et cette personne est ici ?

— Oui.

— Parole d'honneur, murmura le jeune avocat, il y a des romans moins compliqués que cela !

Baccarat repondit en souriant :

— Celui-ci a été long, en tout cas !

— Qui sait, fit M. d'Asmolles jusque-là silencieux, s'il est fini ?

— Mais non, dit Paul Michelin, puisque Rocambole s'est évadé du bagne, et qu'il s'appelle maintenant le major Avatar.

Comme il disait cela, un domestique entra, apportant une carte de visite sur un plateau.

Baccarat la prit, puis elle poussa un cri d'étonnement si naturel que tout le monde y fut pris.

— Ah! par exemple! dit-elle, le roman continue.

— Plait-il? fit la comtesse Wasilika.

Baccarat continua :

— M. le major Avatar vient de me faire passer sa carte, et il insiste pour être reçu, malgré l'heure avancée.

Le nom du major Avatar produisait une commotion électrique.

— Rocambole ! murmura-t-on.

— Si c'est lui, je le reconnaîtrai bien, dit Baccarat, et il est une autre personne ici, comme je vous l'ai dit, qui le reconnaîtra pareillement.

Paul Michelin s'écrie :

— Et vous allez le recevoir ?

— Mais sans doute.

Et Baccarat se tourna vers le valet qui, immobile, attendait un ordre.

— Faites entrer, dit-elle, M. le major Avatar.

Alors tous les regards se tournèrent vers la porte avec une curiosité mêlée d'effroi...

VI

Le major Avatar entra.

Les gens qui ont une prodigieuse réputation répondent rarement, pour ne pas dire jamais, à l'état physique qu'on s'était fait d'eux.

Il en fut ainsi pour cet homme dont le nom seul éveillait une curiosité des plus grandes.

Dans les quatre ou cinq minutes qui s'écoulèrent entre la sortie du domestique et l'apparition du personnage qu'il était chargé d'introduire, chacun, dans le salon de la comtesse Artoff, se représenta Rocambole à sa manière.

M. Paul Michelin formula très-haut sa pensée.

— Ce doit être, dit-il à la comtesse Wasilika, un homme trapu, avec le front bas, les lèvres charnues, l'œil petit et plein de feu.

— Moi, repondit la comtesse, je me le figure de taille gigantesque, avec une grande barbe noire et des moustaches en croc.

Une autre dame murmura :

— J'ai une idée qu'il a les cheveux rouges.

— Pourvu qu'il ne soit pas armé ! murmura la comtesse Wasilika.

— Fort heureusement, répondit Paul Michelin, nous sommes en nombre respectable.

Le major parut.

Ce fut un étonnement général, une véritable stupéfaction.

Il ne répondait à aucun des types imaginaires que s'étaient forgés les hôtes de la comtesse Artoff.

C'était un homme qui n'avait pas quarante ans mince, élégant dans sa fantaisie, fort joli garçon, quoi que son visage fût un peu fatigué, portant une petite moustache brune et des cheveux châtains devenus rares sur un front découvert et intelligent.

Son regard, à demi voilé, avait un charme mystérieux. Un sourire mélancolique effleurait sa lèvre autrichienne et mettait à nu ses dents bien rangées, éblouissantes de blancheur.

Il était en habit noir et en cravate blanche.

Sa mise irréprochable n'avait rien d'excentrique, et il salua avec la parfaite aisance d'un homme du monde.

Cependant, la physionomie étonnée et quelque peu désappointée des hôtes de la comtesse le força à s'arrêter un moment au seuil du salon.

En même temps il parut hésiter et attendre que celle qui était la comtesse Artoff, sur trois ou quatre femmes qui se trouvaient dans le salon, se trahît d'un geste.

Baccarat se leva à demi.

Elle se leva, paraissant partager l'étonnement général et voir le major Avatar pour la première fois.

M. d'Asmolles n'avait pas fait un mouvement.

Alors le major alla droit à Baccarat :

— Madame la comtesse, dit-il, un motif impérieux peut seul expliquer ma presence chez vous, à une heure aussi avancée de la soirée, et je mets à vos pieds toutes mes excuses pour avoir insisté comme je l'ai fait.

Baccarat s'inclina et parut attendre que le major s'expliquât.

M. Paul Michelin se pencha à l'oreille de la comtesse Wasilika.

— La comtesse Artoff, dit-il, est aussi étonnée que nous. On ne peut cependant pas dire que cet homme est grimé. Evidemment, ce n'est pas Rocambole.

— Peut-être, murmura la belle Russe.

Le major, à qui la comtesse Artoff avait indiqué un siége, s'assit et lui tendit une lettre.

— Madame, dit-il, j'ai quitté Pétersbourg il y a six mois. Longtemps prisonnier des Circassiens au Caucase, souffrant beaucoup de blessures récentes, j'ai sollicité et obtenu du czar un congé que je suis venu passer à Paris.

En partant de Russie, je me suis muni de plusieurs lettres de recommandation, dont celle-ci, signée du prince Kalschrine, est à votre adresse.

— Le prince est un de mes bons amis, dit Baccarat.

Et elle prit la lettre et la lut.

Le major reprit :

— Vous pensez bien, madame, que je me serais présenté à une autre heure s'il n'avait été question pour moi que de vous remettre cette lettre.

Il fit une pause. Baccarat, toujours impassible, attendit

On eût entendu voler une mouche dans le salon.

Le major continua.

— Mais figurez-vous, madame la comtesse, que j'ai été victime tout dernièrement d'une singulière méprise.

Les hôtes de la comtesse se regardèrent.

Quant à Wasilika, son œil ne quittait pas la comtesse Artoff.

— J'ai été arrêté, poursuivit le major, jeté en prison, appelé du nom d'un forçat évadé, paraît-il, du bagne de Toulon.

— Rocambole? murmura M. Paul Michelin.

— Oui, monsieur, dit froidement le major. Il paraît que j'ai avec cet homme une ressemblance assez grande.

— Monsieur, répondit Baccarat, j'ai vu plusieurs fois l'homme dont vous parlez, et je cherche vainement la trace de cette ressemblance.

A ces paroles de la comtesse Artoff, il y eut comme un soulagement général, et toutes les poitrines respirèrent à l'aise.

Le major Avatar n'était donc pas Rocambole!

La comtesse poursuivit :

— M. Paul Michelin, que voici, nous racontait tout à l'heure votre histoire, monsieur; il nous disait qu'au Palais la conviction générale était que le célèbre bandit et vous ne faisiez qu'un, et je vous avoue qu'il faut que je vous voie pour être sûre du contraire.

Rocambole salua.

M. Paul Michelin s'écria :

— Ainsi donc, comtesse, monsieur n'est pas Rocambole?

— Mais pas que je sache, répondit Baccarat en souriant.

Le major regarda le jeune avocat.

— Ai-je vraiment l'air d'un bandit, monsieur? lui dit-il.

— Nullement... Cependant...

— Voyons? fit le major toujours souriant.

— Vous vous êtes évadé hier matin?

— Oui et non, répondit Rocambole.

— Singulière réponse, monsieur.

— Je vais l'expliquer. Je me suis évadé, en effet, hier matin, mais je suis retourné à Mazas hier soir.

Il y eut un nouvel étonnement parmi les personnes qui entouraient la comtesse Artoff, et Paul Michelin dit au major :

— Alors, vous vous êtes évadé de nouveau?

— Oui et non.

— Toujours?

— Permettez, je vais m'expliquer. J'ai des ennemis en Russie. On m'a dénoncé à la police russe comme ayant des intelligences avec les Polonais révoltés. C'est de là que part le coup, c'est à ces haines mystérieuses que je dois mon arrestation. Ceux qui m'ont dénoncé comme étant le forçat Rocambole savaient bien qu'un homme qui a servi vingt années dans l'armée russe prouverait facilement son identité. Ce que l'on voulait, c'était me tenir éloigné de mon domicile pendant quelques jours, et s'y emparer de mes papiers.

— Vos papiers sont donc compromettants? demanda la comtesse Wasilika?

— Madame, répondit le major, le czar n'a pas de sujet plus fidèle que moi; mais j'ai un ami, un frère d'armes gravement compromis dans la dernière insurrection. Si certains de ces noms qu'il m'a confiés parvenaient au ministre de la police russe, sa tête tomberait.

« Maintenant vous comprenez pourquoi, n'ayant pas le temps de prouver mon identité, j'ai profité d'une circonstance fortuite pour m'évader. Le gendarme s'était endormi; j'ai ouvert la porte sans bruit et je suis sorti. »

— Mais le gendarme avait pris un narcotique? fit Paul Michelin.

Le major haussa les épaules.

— Ceci est la légende, dit-il.

Puis il ajouta :

— Mes papiers en sûreté, je suis retourné à Mazas. Ce matin, deux officiers russes, de passage à Paris, sont venus me réclamer et ont répondu de moi. On m'a donc mis en liberté; mais cela ne me suffisait pas.

— Ah! fit Baccarat. Que vous fallait-il encore?

— Votre témoignage, madame. Il paraît qu'à la Préfecture, personne ne se souvient exactement de Rocambole. On m'a confronté avec plusieurs vieux agents. Les uns ont dit oui, les autres non. Le chef de la sûreté aurait dit hier : « Il n'y a qu'une personne à Paris qui ne s'y tromperait pas : c'est madame la comtesse Artoff. »

« Alors, madame, acheva le major, je me suis souvenu que j'avais une lettre pour vous et que je m'étais présenté ici à mon arrivée à Paris. Vous étiez encore dans vos terres de la Russie méridionale.

« J'ai voulu que vous puissiez me rendre, devant les personnages qui vous entourent, le témoignage que je ne suis pas Rocambole. »

— Je vous le rends, monsieur, dit la comtesse Artoff.

Le major se leva; il allait prendre congé. Baccarat le retint.

— Vous ne voulez donc pas prendre une tasse de thé? lui dit-elle. Nous parlerons de Pétersbourg et de nos amis de Russie.

Le major se rassit, et dès lors personne ne douta de son identité.

Baccarat aurait-elle fait asseoir à sa table le forçat Rocambole!

Personne, excepté la comtesse Wasilika, qui prétexta un léger malaise, regagna son appartement, et, avant de se mettre au lit, écrivit le billet suivant à M. le vicomte Karle de Morlux :

« Nous sommes joués, Baccarat est devenue l'alliée de Rocambole. Prenons garde! »

. . . .

VII

La comtesse Wasilika, que nous avons à peine entrevue jusqu'ici, était bien le type absolu et complet de ces femmes de l'extrême Nord dont on a dit, avec raison, que la civilisation n'était qu'apparente.

Belle, charmante, la parole dorée; douée, en apparence, de toutes les exquises délicatesses de la femme, elle avait une nature indomptable et sauvage, et poussait l'amour de la vengeance jusqu'aux limites les plus lointaines.

Quand elle avait quitté le salon de la comtesse Artoff pour remonter chez elle, lorsqu'elle avait écrit à M. de Morlux, une tempête grondait dans son cœur.

Celui qui l'eût vue, ses cheveux dénoués et flottant sur ses épaules demi-nues, se promener d'un pas inégal et brusque à travers sa chambre, comme une pan-



Mais il était deux heures du matin, et tout le monde dormait dans l'hôtel. (Page 338.)

thère dans sa cage, aurait ajouté foi aux sinistres légendes qui couraient sur elle en Russie.

Dans ses terres, la comtesse Wasilika avait fait mourir sous le fouet un intendant qui avait osé lever sur elle un regard d'amour.

Un jeune officier qui, dans un salon de Pétersbourg, s'était vanté légèrement d'avoir obtenu un rendez-vous de la comtesse, avait reçu le lendemain, en sortant du Théâtre-Français, un coup de poignard au travers du cœur.

On parlait même du premier mari de la comtesse, dont la mort subite avait toujours été environnée de mystérieuses ténèbres.

Eh bien! on aurait cru à tout cela, on l'eût accusée de tous ces crimes, si on l'avait vue, cette femme jeune et belle, le front pâle de haine, les lèvres crispées, l'œil en feu, si on l'avait entendue murmurer, lorsqu'elle eut fermé son billet : « Ah! comtesse Artoff, femme de rien, qu'a élevée jusqu'à lui un grand seigneur ivre d'amour et de folie, vous voulez lutter contre moi, et vous faites cause commune avec ceux qui veulent m'enlever Yvan!... A nous deux, donc! »

Elle se promena longtemps, méditant sa vengeance, la caressant avec une âcre et sauvage volupté.

Enfin, elle appela sa femme de chambre, une Géorgienne qui ne parlait que sa langue maternelle et le russe, et qui répondait au nom de Gula.

Gula attendait dans la pièce voisine.

Elle accourut à la voix de sa maîtresse.

C'était une fille de vingt ans, grande comme la comtesse, blonde comme elle, et vêtue du pittoresque costume des femmes de son pays, et le portant avec une rigoureuse exactitude.

C'est-à-dire que lorsqu'elle sortait, elle avait le

Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.

visage couvert d'un voile qui ne laissait apercevoir que ses yeux noirs.

La comtesse Wasilika n'avait pas appelé Gula pour se faire mettre au lit.

La comtesse ne songeait qu'à une chose : faire parvenir son billet à M. de Morlux et le voir, lui, le plus tôt possible.

Mais une difficulté matérielle se présentait.

Gula ne savait pas un mot de français. A cette heure, les rues étaient désertes ; elle ne trouverait personne qui lui indiquerait, en voyant l'adresse du billet, la demeure du vicomte.

A qui se fier dans l'hôtel ?

Tous les gens de Baccarat lui étaient dévoués, et il ne fallait à aucun prix que Baccarat sût qu'elle écrivait à M. de Morlux.

Évidemment, pensait encore la comtesse Wasilika, Baccarat et Rocambole songeraient, dès le lendemain, à faire sortir Yvan de la maison de santé.

Il fallait donc prévenir le coup.

La comtesse eut bientôt pris un parti.

Et, s'adressant à Gula qui, suivant la coutume des esclaves, s'était mise à genoux pour recevoir les ordres de sa maîtresse :

— Déshabille-toi, lui dit-elle en langue russe.

Gula obéit sans même témoigner le moindre étonnement.

La comtesse s'empara alors des vêtements de sa femme de chambre et les revêtit.

Puis elle cacha son visage sous le voile de la Géorgienne.

Après quoi elle ouvrit la fenêtre et se pencha au dehors.

Le corps de logis qu'elle habitait était, nous l'avons déjà dit, en retour sur la façade de l'hôtel donnant sur le jardin.

Wasilika put se convaincre, en ne voyant plus aucune lumière, que les hôtes de la comtesse Artoff étaient partis et qu'elle-même était couchée.

Alors, elle ordonna à Gula de demeurer dans sa chambre, puis elle ouvrit la porte sans bruit et se glissa dans le corridor.

Elle descendit sans lumière, sur la pointe des pieds, ouvrant et refermant les portes avec précaution, prêtant l'oreille au moindre bruit et s'arrêtant parfois.

Mais il était deux heures du matin, et tout le monde dormait dans l'hôtel,

Tout le monde, même le suisse, au carreau duquel brillait une veilleuse.

La comtesse traversa la cour.

Puis elle frappa au carreau.

Le suisse, éveillé en sursaut, approcha son visage du carreau et regarda.

Il vit la comtesse et la prit pour la Géorgienne Gula.

La comtesse prononça quelques mots en russe.

Le suisse ne les comprit pas, mais il devina qu'elle voulait sortir.

Et il tira le cordon.

La comtesse sortit.

Mais en sortant elle laissa la porte entr'ouverte, de façon à pouvoir rentrer sans éveiller l'attention par un coup de sonnette.

Le vicomte Karle de Morlux demeurait dans la rue, au coin du boulevard Malesherbes.

La rue était déserte.

La comtesse Wasilika, après avoir regardé devant et derrière elle pour s'assurer que personne ne la voyait et ne la suivait, se mit bravement en route.

Un peu avant d'atteindre la porte de l'hôtel de Morlux, elle rencontra un chiffonnier.

Le chiffonnier, assez intrigué par ce costume étrange, dirigea sur elle la clarté de sa lanterne.

Mais la comtesse passa bravement, et le chiffonnier en fut pour ses frais, car il ne put voir son visage.

La comtesse arriva à la porte et sonna deux fois vainement.

Au troisième coup de sonnette, qui était plus impérieux que les autres, la porte s'ouvrit.

Le suisse accourut et demanda ce qu'on voulait.

— Je veux voir M. de Morlux, dit-elle.

— C'est impossible, répondit le suisse, examinant ce costume avec autant d'étonnement que le chiffonnier.

— Pourquoi ?

— M. le vicomte est encore à son club.

— Allez le chercher, dit-elle d'un ton impérieux.

Le suisse hésitait.

— Mon ami, lui dit froidement la comtesse, si vous tenez à votre place, je vous engage à exécuter l'ordre que je vous donne, car je puis vous affirmer que, si vous refusez, M. de Morlux vous chassera demain.

Le suisse n'hésita plus.

Il acheva de se vêtir, prit un flambeau, fit traverser la cour à la comtesse et la conduisit dans un petit salon du rez-de-chaussée où il y avait un reste de feu.

Puis il posa le flambeau sur un guéridon et sortit.

La comtesse attendit près d'une demi-heure.

Au bout de ce temps, elle entendit le bruit de la porte cochère qui se refermait, et enfin une voiture qui vint tourner devant le perron.

Une minute plus tard, M. de Morlux entra.

Il crut d'abord voir la femme de chambre de la comtesse.

Mais celle-ci souleva son voile.

— Vous, madame ! exclama le vicomte stupéfait.

— Moi, dit-elle. Fermez la porte et causons vite.

— Vous paraissez émue, dit le vicomte.

— J'ai vu Rocambole, dit la comtesse.

A ce nom, le vicomte eut un tressaillement et pâlit.

— Vous l'avez vu ?

— Oui.

— Quand ?

— Ce soir.

— Il s'est donc encore évadé ?

— Depuis hier matin.

— Et où l'avez-vous vu ?

— Dans le salon de la comtesse Artoff.

A ces derniers mots, M. de Morlux, que Timoléon avait jadis mis au courant de l'histoire de Rocambole et de Baccarat, fit un pas en arrière et regarda la comtesse avec un redoublement de stupeur.

— Monsieur, dit Wasilika, hâtons-nous. Rocambole et Baccarat ont fait la paix.

— En êtes-vous sûre ?

— Et ils sont ligués contre nous.

Le vicomte fronça le sourcil. Wasilika poursuivit.

— Je ne sais quel but infâme et ténébreux vous poursuivez, dit-elle; mais n'importe ! je viens vous proposer un véritable traité d'alliance.

Il la regarda.

— Si vous servez ma vengeance, continua-t-elle, je servirai vos projets : troc pour troc.

— Madame !...

— Il n'y a pas un instant à perdre, répliqua-t-elle. Sans cela, je ne serais point ici, et j'eusse attendu à demain.

— Je vous servirai, dit le vicomte.

— Eh bien! reprit-elle, il faut dès demain enlever Yvan à la maison de santé du docteur Lambert.

— C'est inutile, répondit M. de Morlux.

— Vous croyez ?

— Sans doute. Le docteur croit à la folie.

— Oui, mais quand on lui amènera Madeleine qu'ils ont sous la main...

A ce nom de Madeleine, le visage pâle du vicomte de Morlux s'empourpra.

— Vous l'aimez ! exclama Wasilika avec une joie sauvage.

Et comme il ne répondait rien :

— Oh ! ajouta-t-elle, je vous servirai aveuglément. Je suis ivre de vengeance et de fureur.

VIII

Qu'était devenu Yvan ?

Yvan était toujours dans la maison de santé du docteur Lambert.

Il avait beau protester qu'il n'était pas fou, et que Madeleine n'était point un enfant chimérique de son cerveau malade.

Le docteur, qu'il faisait appeler à chaque fois, souriait et répondait à ses protestations en donnant l'ordre qu'on lui administrât une douche.

On sait l'épouvante que ce traitement barbare jette dans l'âme de ceux qui y sont soumis.

Les fous reviennent momentanément à la raison.

Ceux qui ne sont pas fous, saisis d'effroi, préfèrent laisser croire à une folie imaginaire.

Yvan Potenieff était d'une force herculéenne.

Il s'était défendu d'abord, il avait lutté, il avait terrassé les infirmiers.

Mais les infirmiers étaient secourus par d'autres, et il finissait toujours par être renversé, garrotté et revêtu de la camisole de force.

Alors, réduit à l'impuissance, il recevait la fameuse douche.

Yvan avait fini par ne plus parler de Madeleine.

En proie à un morne désespoir, il avait conçu un projet : celui de s'évader.

Mais comment ?

Mais par où ?

La maison de santé, entourée d'un beau jardin et ayant tous les dehors d'une maison de plaisance, n'était, en définitive, qu'une horrible prison.

Le jardin était entouré de hautes murailles, comme Clichy, comme Sainte-Pélagie, comme Mazas.

Et, complication ténébreuse du hasard, il se trouvait que, parmi les pensionnaires du docteur Lambert, il y avait deux détenus, l'un pour dettes, l'autre pour un fait des plus graves.

L'état de santé de ces deux hommes, — dont le premier était un jeune Moldave, écroué d'abord à Clichy à la requête d'un tailleur; le second, un homme du meilleur monde, accusé d'escroquerie, — avait motivé leur entrée chez le docteur Lambert.

Ce dernier répondait pécuniairement du Moldave, et il avait placé auprès de lui deux infirmiers qui ne le quittaient ni jour ni nuit.

Ce qui n'empêchait pas le tailleur farouche de payer deux de ces fonctionnaires aimables qui assistent, sous le nom de *recors*, les gardes du commerce, pour faire bonne garde sous les murs de la maison de santé.

Quant à l'autre détenu, l'administration prévoyante avait placé deux sentinelles dans le jardin pour empêcher toute tentative d'évasion.

Il résultait de tout cela que, de jour et de nuit, la maison de santé était convertie en forteresse, et qu'il était tout à fait impossible de songer à en sortir subrepticement.

Cependant l'amour de la liberté est si puissant dans le cœur de l'homme, que jamais un prisonnier n'a renoncé à l'espoir de s'évader.

Yvan y songea.

Avec cette audace qui caractérise les peuples du Nord, il conçut un plan et résolut de l'exécuter à tout prix.

Ce plan était formidable de simplicité.

Il s'agissait simplement pour lui de garrotter et de bâillonner l'infirmier qui couchait dans sa chambre, puis de faire subir le même sort à la sentinelle qui se promenait dans le jardin, de lui prendre sa capote, son képi et son fusil, et de se laisser relever, à quatre heures du matin, par un autre factionnaire,

Puis, de sortir librement.

Or, précisément à l'heure où la comtesse Wasilika sortait furtivement de l'hôtel Artoff et se rendait chez le vicomte de Morlux, Yvan s'apprêtait à mettre son projet à exécution.

L'infirmier qui couchait auprès de lui était un jeune homme de complexion assez délicate.

Mais, comme Yvan avait paru le prendre en amitié, on ne l'avait pas changé.

Vers minuit, Yvan, qui avait feint de dormir dès neuf heures du soir, entendit un ronflement sonore auprès de lui.

C'était l'infirmier, qui avait fini par succomber au sommeil.

Alors Yvan se leva.

Il se leva sans bruit, sur la pointe des pieds, alla vers la cheminée et y prit des allumettes.

Puis il alluma un flambeau.

L'infirmier ne se réveilla pas.

Alors Yvan jeta un regard rapide autour de lui.

Il y avait dans un coin de la chambre une table encore chargée des débris du souper d'Yvan.

Sur cette table on avait laissé un couteau.

Le couteau était rond par le bout, il est vrai; mais poussé par une main vigoureuse, il aurait pénétré néanmoins dans la gorge d'un homme.

Yvan s'en saisit.

Puis il revint vers le lit où dormait le jeune infirmier, et, lui posant la main sur l'épaule, il l'éveilla.

Le jeune homme ouvrit les yeux et vit, tout étonné, Yvan penché sur lui et armé du couteau.

— Si tu pousses un cri, si tu bouges, lui dit rapidement le Russe, tu es mort!

L'infirmier eut peur, il se tut.

Alors Yvan prit son mouchoir et le bâillonna.

Puis il coupa en quatre bandelettes la nappe qui se trouvait sur la table, et il lui lia solidement les pieds et les mains.

Il avait fait tout cela nu-pieds et en chemise.

L'infirmier préférait perdre sa place que d'être assassiné; et il savait par expérience que les fous ne plaisantent pas.

Yvan, cette besogne finie, prit sur une chaise les habits de l'infirmier et s'en revêtit.

Puis il souleva l'oreiller sur lequel reposait la tête du jeune homme et prit dessous un trousseau de clefs.

Avec ces clefs, il devait sortir facilement de la maison et gagner le jardin.

Il n'avait même qu'un risque à courir, mais ce risque était grand.

C'était de rencontrer un autre infirmier qui ne le reconnaîtrait pas pour un de ses pareils.

Néanmoins, ayant renouvelé ses menaces de mort au jeune homme pétrifié de terreur, Yvan Potenieff prit le trousseau de clefs, ouvrit sans bruit la porte de la chambre et sortit.

. . . .

Yvan jouait de bonheur.

La sentinelle qui se trouvait dans le jardin, auprès de la petite porte par où nous avons vu le docteur Lambert introduire, trois jours auparavant, son nouveau pensionnaire, était ce qu'on appelle une *recrue;* c'est-à-dire un paysan depuis six mois à peine sous les drapeaux, honnête et niais comme un véritable enfant de la loyale Bretagne.

Faire faction dans un jardin est une véritable sinécure.

Le soldat s'était appuyé contre un arbre et s'était endormi.

Yvan était sorti de la maison sans faire aucune mauvaise rencontre.

Le trousseau de clefs lui avait permis d'ouvrir toutes les portes l'une après l'autre.

La nuit était froide, mais il faisait un clair de lune superbe.

Yvan s'approcha de la sentinelle.

Elle dormait du sommeil du juste.

Alors, une idée traversa son esprit.

— Qui sait, pensa-t-il, si une de ces clefs n'ouvre pas la porte de sortie.

Et il voulut passer outre.

Mais la sentinelle s'éveilla et cria : Qui vive ?

Yvan revint vivement sur elle.

— Employé de la maison, répondit-il.

La sentinelle avait crié son : *Qui vive?* d'une voix encore ensommeillée et peu vibrante.

Elle n'éveilla personne.

Yvan lui dit encore :

— Mon ami, vous êtes fou. Ne reconnaissez-vous donc pas mon habit ?

— Excusez-moi, dit la sentinelle.

— Je cours chercher des remèdes, dit le faux infirmier.

En même temps, il se disait que peut-être une des clefs du trousseau dont il s'était emparé ouvrait la petite porte, et qu'alors il était inutile de faire aucune violence à la sentinelle.

En effet, la première clef qu'il prit entra dans la serrure.

Le soldat, honnête et niais, le regardait faire.

La clef tourna.

Yvan eut un battement de cœur.

Le pène sortit de sa gâche, la porte s'ouvrit.

Alors Yvan se sentit défaillir de joie, et le nom de sa chère Madeleine expira sur ses lèvres.

Mais comme il s'élançait dans la rue, une fenêtre s'ouvrit au premier étage de la maison, et une voix cria :

— Arrêtez-le ! arrêtez-le ! c'est un fou !

C'était le jeune infirmier qui était parvenu à se délier et s'était débarrassé de son bâillon.

Yvan se mit à courir.

Mais un homme qui faisait faction sous le mur extérieur s'élança à sa rencontre et le prit à la gorge.

C'était un des hommes appointés par le tailleur opulent et magnifique.

Cet homme regarda Yvan.

— Tu n'es pas celui que nous gardons, dit-il.

Et il eut un moment envie de le lâcher.

Mais il se ravisa.

— Bah ! dit-il, il y aura toujours une prime.

Yvan se débattait en vain.

IX

Yvan Potenieff se débattit longtemps.

Mais le recors était un vigoureux gaillard qui avait autrefois rempli le rôle d'hercule dans les foires, et il parvint à terrasser le jeune Russe.

En même temps la maison avait été mise en émoi.

Les infirmiers accoururent.

On s'empara d'Yvan, on le terrassa, on le garrotta.

Ce furent des cris, des hurlements.

Toute la maison de fous fut sur pied en six minutes.

Le docteur Lambert, éveillé en sursaut, se hâta d'arriver.

— Ah ! ah ! dit-il avec la parfaite assurance d'un homme qui ne voit plus que des fous sur la terre, voilà un pauvre malade qu'on a négligé hier. Il n'a eu que cinq douches au lieu de huit, et il est en proie à un accès...

Yvan interrompit le docteur brusquement, avec fureur :

— Vous êtes un âne ! dit-il ; vous vous connaissez en folie comme moi en hébreu !...

— Une douche ! une douche ! s'écria le docteur.

On emmena Yvan, on le plaça de force sous le cruel robinet, et ses hurlements s'éteignirent avec sa douleur.

On le transporta dans sa chambre, à demi évanoui.

Puis une lassitude physique et morale s'empara de lui, et il s'endormit.

L'énergie de cet homme était brisée.

Le nom de Madeleine ne venait même plus à ses lèvres.

Yvan s'était endormi en appelant la mort.

Mais la mort vient rarement quand on l'appelle.

Yvan dormit huit heures consécutives d'un sommeil de plomb, et s'éveilla.

Le soleil entrait à flots dans sa chambre.

Au lieu de l'infirmier chétif dont il était si facilement venu à bout la nuit précédente, on lui avait donné un



Deux de ces aimables fonctionnaires qui assistent les gardes du commerce. (Page 339.)

solide garçon, de taille presque gigantesque, et qui l'eût, au besoin, assommé d'un coup de poing.

Celui-ci avait jugé inutile de faire souffrir Yvan.

Il avait, durant son sommeil, coupé les cordes qui meurtrissaient ses poignets.

A quoi bon attacher un homme dont il pouvait venir si aisément à bout?

Yvan le regarda d'un œil stupide.

— Comment vous trouvez-vous, monsieur? lui dit l'infirmier avec douceur.

— J'étouffe, j'ai besoin d'air, répondit-il.

L'infirmier ouvrit la croisée.

Yvan quitta son lit et s'en approcha.

Tout à coup il tressaillit, se prit à trembler d'émotion et finit par jeter un cri.

L'infirmier s'approcha, inquiet.

Yvan regardait avec avidité deux hommes et une femme qui se promenaient dans le jardin et causaient.

L'un de ces deux hommes était le docteur Lambert.

L'autre, M. le vicomte Karle de Morlux.

La femme, Yvan l'avait reconnue sur-le-champ.

C'était sa cousine, la belle comtesse Wasilika.

Et son émotion fut si forte qu'il demeura immobile et sans voix, les mains tendues vers ces deux êtres qui pouvaient le sauver, s'ils le voulaient.

. . . .

La comtesse Wasilika et M. de Morlux s'étaient, en effet, présentés le matin à la maison de santé.

Le docteur, en recevant la carte de M. de Morlux, s'était empressé d'accourir.

— Mon cher docteur, lui avait dit le vicomte, je vous présente madame la comtesse Wasilika Wasserenof.

Le docteur s'était incliné.

— La cousine de ce pauvre Yvan Potenieff.

— Ah! fit le docteur, il est plus fou que jamais.

— Vraiment?

— Il a voulu s'évader cette nuit.

— Mais il n'a pas réussi, au moins?

— Grâce à un concours de circonstances heureuses, dit le docteur. Or, il faut vous dire, madame, que chez les fous le désir de s'échapper est presque toujours un indice d'incurabilité.

— Monsieur, répondit la comtesse, M. de Morlux vient de vous le dire, je suis la cousine de M. Potenieff, et sa famille m'a donné pleins pouvoirs. Je viens le chercher.

Le docteur recula d'un pas.

On ne propose pas ainsi à un docteur aliéniste de lui reprendre ses malades sans l'émouvoir très-fort.

Mais M. de Morlux ajouta :

— Madame part ce soir pour Pétersbourg. Le comte Potenieff, père de son malheureux cousin, l'a chargée de le reconduire en Russie.

Comme, après tout, c'était M. de Morlux qui avait confié Yvan au docteur, le docteur ne pouvait pas s'opposer à ce que M. de Morlux lui retirât son pensionnaire.

Il ne put que s'incliner froidement.

— Peut-on le voir sur-le-champ? demanda la comtesse.

— Je vais vous faire conduire à sa chambre, madame.

Mais, en se retournant, la comtesse leva la tête et aperçut Yvan à une croisée.

Le prétendu fou jeta un cri.

— Wasilika!

— Je viens à votre aide, mon cousin, répondit la comtesse.

Le docteur fit un signe.

L'infirmier ne s'opposa plus à ce qu'Yvan quittât sa chambre.

Deux minutes après, il était dans les bras de la comtesse Wasilika Wasserenoff, qui lui disait :

— Mon cher cousin, je vous cherche dans Paris depuis huit jours.

— Ah! ma chère, répondit Yvan en accablant le docteur et M. de Morlux d'un double regard de haine, croiriez-vous que ces deux misérables ont prétendu... que j'étais fou!...

— Ils l'ont cru, mon cousin.

— Ai-je bien l'air d'un fou, en vérité? continua Yvan avec animation.

— Pas le moins du monde.

— Alors, le docteur est un âne!...

Et il attacha sur M. Lambert un œil étincelant de colère.

— Calmez-vous, mon cousin, lui dit Wasilika.

— Me calmer !

— Oui.

— Oh! ces deux hommes me rendront raison des infâmes traitements qu'ils m'ont fait subir.

— Je vais vous expliquer ce qui est arrivé, reprit Wasilika, et vous leur pardonnerez à tous deux.

— Par exemple!

— Mais écoutez-moi donc, fit-elle avec un accent d'autorité affectueuse dont, malgré lui, Yvan subit l'ascendant.

— Parlez...

— Où avez-vous rencontré M. de Morlux?

— Dans une auberge de Russie.

— Bon! au moment où vous vouliez tuer un mougick?

— C'est vrai... Il avait insulté Madeleine.

— C'est ce malheureux nom qui a tout perdu.

— Comment cela?

— M. de Morlux n'était-il pas en compagnie du jeune prince Maropouloff?

— Oui.

— Qui vous a conduit dans son château?

— Précisément.

— Eh bien! le prince est un mauvais plaisant.

— Comment cela?

— Il a persuadé à M. de Morlux que Madeleine n'existait pas, et que vous étiez fou.

— Le misérable!

— M. de Morlux vous a amené ici, persuadé que Madeleine n'avait jamais existé.

— Et que, dans toutes les femmes que vous rencontriez, dit à son tour le docteur, vous reconnaissiez Madeleine.

Le docteur savait que, pour flatter la manie des fous, il faut avoir l'air de les croire raisonnables.

Yvan, du reste, n'avait pas surpris, entre la comtesse et lui, un rapide regard d'intelligence.

— Mais, reprit le jeune Russe, que M. de Morlux se trompe... je le veux bien... mais l'autre, un docteur!...

— Monsieur, répondit humblement le docteur, excusez-moi. La science n'a jamais pu constater la folie d'une manière certaine. On en est là-dessus réduit aux conjectures.

La comtesse ajouta :

— Donnez donc la main au docteur, mon cousin, et allons-nous-en, car je viens vous chercher.

— Ah! fit Yvan qui respira bruyamment.

— J'ai ma calèche à la porte. Venez... et pardonnez à M. de Morlux.

Yvan tendit la main successivement au docteur Lambert et au vicomte.

Puis il remonta dans sa chambre, y prit son paletot et son chapeau, et, comme un novice à qui on ouvre les portes de son lycée, il rejoignit la comtesse, et, tout joyeux, il lui offrit le bras.

Wasilika avait dit vrai, sa voiture était à la porte : elle y monta.

Yvan s'assit à côté d'elle.

M. de Morlux leur fit vis-à-vis.

Le cocher rendit la main à deux magnifiques trotteurs et Yvan se crut sauvé.

— Je n'ai pas de chance avec la Russie! murmura le docteur Lambert avec mélancolie tandis que la voiture disparaissait dans un nuage de poussière. Voilà un pensionnaire de cent louis par mois qui me glisse des mains!

Et, tout triste, il commença sa visite du matin.

. . . .

Une heure après, on apporta au docteur les cartes de deux visiteurs.

L'une portait ce nom : *Comtesse Artoff.*

L'autre celui-ci : *Major Avatar.*

— Tiens! murmura le docteur tout joyeux, on dirait que la Russie se ravise!

X

La comtesse Artoff s'était levée de bonne heure ce jour-là. Néanmoins, elle fut assez étonnée de voir, en ouvrant sa fenêtre, la comtesse Wasilika tout habillée et se promenant dans le jardin.

Au bruit que fit la fenêtre en s'ouvrant, Wasilika se retourna et salua Baccarat de son plus suave sourire.

Puis elle s'approcha tout près, de façon à pouvoir causer.

— Et votre malaise d'hier, comtesse? lui dit Baccarat.

— Dissipé complétement, chère belle. La migraine s'en va comme elle vient, vous savez.

— C'est assez vrai, cela!

— Aussi me suis-je levée de bonne heure ce matin, et vais-je me dédommager un peu en montant à cheval.

— Ah! fort bien.

Baccarat remarqua seulement alors que Wasilika tenait rassemblée dans sa main gauche la longue jupe d'une amazone.

Elle descendit au jardin et tendit sa main à Wasilika.

Qui eût vu ces deux femmes se promenant au bras l'une de l'autre, parlant de ces mille riens qui sont constamment le fond de la causerie des femmes, eût été loin de penser qu'elles étaient ennemies.

Jamais Baccarat n'avait été plus simplement expansive; jamais la belle Russe n'avait eu plus de charmes félins dans sa démarche, plus de caresses dans la voix et de sourires sur les lèvres.

— Eh bien! dit-elle à Baccarat, qu'avez-vous fait du fameux major Avatar hier soir?

— Mais il a pris une tasse de thé et s'est retiré.

— Ainsi, vous ne croyez pas à Rocambole?

Baccarat eut un rire si franc, si net, que la comtesse Wasilika fut légèrement ébranlée dans sa conviction.

— Mais, ma chère belle, reprit Baccarat, comment voulez-vous que je ne reconnaisse pas un homme que j'ai fait marquer?

— Mais il y a dix ans de cela.

— Si Rocambole se trouvait sur mon chemin dans dix autres années, je le reconnaîtrais.

— Vraiment? fit la comtesse pensive.

Baccarat ajouta:

— Ce pauvre officier russe doit être la victime de quelqu'une de ces machinations infernales que sait si bien ourdir la police de Moscou et de Pétersbourg. Mais je l'ai pris sous ma protection.

— Que pourrez-vous donc faire pour lui?

— Mais, ma chère, je suis Russe par mon mariage, et vous savez bien que le comte Artoff, mon mari, a une grande influence à l'ambassade.

— Je le sais.

— Je suis Française aussi. Mon salon est très-fréquenté, et beaucoup de gens de notre monde savent que j'ai autrefois vu, comme je vous vois, ce bandit célèbre qu'on appelle Rocambole.

— Eh bien?

— Quand j'aurai invité le major Avatar à dîner, personne à Paris ne songera plus à faire confusion.

— Tant mieux pour lui, dit la comtesse Wasilika, qui ne put dissimuler un geste de dépit.

Tout en causant, elles avaient quitté le jardin et passé sous la voûte de l'hôtel qui conduisait à la cour d'honneur.

Un domestique russe, de la suite de Wasilika, tenait en main deux chevaux, — un robuste poney pour lui, une admirable bête de pur sang pour sa maîtresse.

— Au revoir, comtesse, dit Wasilika.

Elle tendit la main à Baccarat et se mit lestement en selle, effleurant à peine de son petit pied le genou plié de son domestique.

Baccarat la suivit des yeux jusqu'à ce que la porte cochère de l'hôtel se fût refermée.

Puis elle rentra chez elle, s'assit devant une table et se mit à compulser le volumineux dossier que lui avait remis, la veille, Rocambole.

Elle se livrait avec une sorte d'ardeur fiévreuse à cette besogne, lorsque son valet de chambre entr'ouvrit la porte du boudoir.

— Madame la comtesse, dit-il, peut-elle recevoir le major Avatar?

— Oui, dit Baccarat.

Peu après Rocambole entra.

— Madame, dit-il, savez-vous ce qui s'est passé cette nuit?

Elle le regarda, étonnée.

— Madame la comtesse Wasserenoff est sortie, à deux heures du matin.

— De l'hôtel?

— Oui, sous les habits de sa femme de chambre.

— Dans quel but?

— Un de mes hommes, un nommé Noël, déguisé en chiffonnier, et que j'avais chargé de veiller sur l'hôtel de Morlux, l'a rencontrée.

— Où allait-elle?

— Chez M. de Morlux. Elle y est restée plus d'une heure.

— C'est étrange! murmura Baccarat.

Puis elle sonna, et dit au valet qui se présenta:

— Qu'on fasse monter le suisse.

Le suisse arriva: interrogé, il répondit que, en effet, au milieu de la nuit, on lui avait demandé le cordon. Il avait passé sa tête à son carreau et cru reconnaître la Géorgienne de la comtesse Wasserenoff.

Baccarat le congédia.

Puis elle regarda Rocambole.

— Est-ce tout? dit-elle.

— Non, répondit-il.

— Qu'est-ce encore?

— La comtesse est sortie d'ici il y a une heure.

— Oui, à cheval, suivie par un domestique.

— Elle est allée jusqu'aux Champs-Élysées. Là, à la hauteur de la rue de Chaillot, attendait une voiture.

— Celle de M. de Morlux, sans doute.

— Précisément. M. de Morlux y était. La comtesse a mis pied à terre, confié son cheval à un mougick, et elle est montée en voiture.

M. de Morlux a crié au cocher: « A Auteuil! »

— Eh bien? demanda Baccarat inquiète.

— Savez-vous où ils vont?

— Voir Yvan Potenieff, sans doute.

— Non pas, mais l'enlever!

Baccarat secoua un gland de sonnette.

— Ma voiture! dit-elle avec précipitation.

. . . .

Or, comme nous l'avons dit, M. le docteur Lambert achevait sa visite du matin quand on était venu lui annoncer la visite de la comtesse Artoff et du major Avatar.

Plein d'espoir et s'imaginant qu'on lui ramenait quelque Russe de distinction, il s'était empressé de se rendre au petit salon-parloir, où on avait coutume d'introduire les visiteurs.

Le visage hautain et glacé de Baccarat le déconcerta quelque peu.

Son obséquiosité bienveillante, qui se traduisait par un sourire doctoral, lui rentra même un peu dans la gorge.

— Monsieur, lui dit Rocambole, vous avez pour pensionnaire un jeune Russe appelé Yvan Potenieff, dont la folie consiste à revoir partout une femme du nom de Madeleine.

— C'est bien cela, dit le docteur. Il y a trois jours, quand je l'ai amené ici, nous avons rencontré dans les Champs-Élysées Clorinde, une femme bien connue dans le demi-monde. Et il s'est élancé hors de sa voiture en criant : « C'est Madeleine ! »

— Je sais cela, dit Rocambole; seulement, j'ignorais le nom de la femme dont vous parlez.

— Elle est pourtant assez connue !

— Je ne dis pas non; seulement, dit Rocambole, j'arrive d'un long voyage, et cette femme n'était pas célèbre quand je suis parti.

Le docteur s'inclina. Rocambole reprit :

— Sauriez-vous, par hasard, où demeure mademoiselle Clorinde ?

— Non, mais tout Paris vous le dira.

— Mais, dit vivement Baccarat, il s'agit d'Yvan Potenieff.

— C'est juste.

— Monsieur, nous désirerions le voir.

— Voilà, madame, qui est tout à fait impossible.

— Pourquoi ?

— Parce qu'Yvan n'est plus ici.

La comtesse Artoff pâlit.

— Depuis quand ? dit-elle.

— Depuis ce matin. Sa cousine... elle m'a dit son nom, mais je l'ai oublié, je suis brouillé avec ces diables de noms russes...

— Eh bien ? sa cousine...

— Est venue le chercher et l'a emmené.

Baccarat et Rocambole échangèrent un regard et jugèrent inutile d'apprendre au docteur qu'il avait été l'innocent complice d'un misérable guet-apens.

Ils saluèrent le docteur qui les accompagna un peu confus jusqu'à leur voiture.

Rocambole fronçait les sourcils, lui qui, d'ordinaire, était impassible chaque fois qu'une de ses combinaisons était détruite par le hasard.

— Que faire ? murmura Baccarat. Où l'a-t-elle conduit ?

— Assurément, ce n'est pas chez vous.

Et Rocambole, d'une voix légèrement émue, ajouta :

— Je ne crains ni M. de Morlux, ni Timoléon, ni tous les autres.

— Mais vous craignez quelqu'un ?

— Oui, cette femme, dit-il en faisant allusion à la comtesse Vasilika Wasserenoff.

— Eh bien ! je ne la crains pas, moi, répondit Baccarat, l'œil plein d'éclairs.

— A l'œuvre !

— A l'œuvre ! répéta Rocambole.

XI

Qu'était devenu Yvan ?

La comtesse Wasilika et M. de Morlux l'emmenaient dans leur voiture.

La première sensation d'Yvan avait été toute d'égoisme et de bien-être.

Il avait respiré à pleins poumons.

Le temps était magnifique. On était sur la fin de mars, et le printemps commençait.

La voiture suivit un moment le bord de la Seine, côtoyant les rails du chemin de fer américain.

Le coup d'œil était magnifique.

A gauche, les hauteurs du Trocadéro dont les vieux arbres se couvraient de bourgeons.

A droite, la Seine avec ses ponts grandioses.

Au delà, le Champ-de-Mars, l'École militaire, le dôme des Invalides et les clochetons gothiques de Sainte-Clotilde.

Au delà encore, noyés dans la brume du matin, les coteaux lointains de Bellevue et de Meudon.

Yvan fut ébloui.

Aux Champs-Élysées, il n'avait rien vu de Paris, si ce n'est une énorme affluence de voitures et de cavaliers, de toilettes printanières et d'équipages luxueux.

Maintenant, il voyait le Paris grandiose et historique dont on parlait le soir, dans son enfance, auprès du poêle paternel, dans sa froide Russie.

Mais l'éblouissement fut court.

La calèche passa le pont Royal, s'engagea dans le faubourg Saint-Germain, et le panorama disparut.

Alors un nom vint aux lèvres d'Yvan.

— Madeleine !

La comtesse Wasilika se prit à sourire.

— Vous l'aimez donc bien ? dit-elle.

— Oh ! fit Yvan, à en mourir.

— Vous n'en mourrez pas, répondit Wasilika toujours souriant, car elle est à Paris, et vous la reverrez...

— Vous savez où elle est ?

— Nous la retrouverons.

— Chère cousine ! murmura Yvan, baisant avec transport les mains de la comtesse; mais où me conduisez-vous ?

— Chez moi, dit-elle.

— Vous habitez donc Paris ?

— Oui, depuis huit jours. Ne vous ai-je pas écrit, quand vous avez quitté Pétersbourg, que je partais pour un long voyage ?

— C'est juste.

— Eh bien, c'était pour vous devancer à Paris.

— Vraiment ?

— Pour vous protéger... pour vous aider à retrouver Madeleine. Malheureusement, je suis arrivée un peu plus tard que je ne pensais.

— Ah !

— J'ai été souffrante en route, et obligée de m'arrêter. Ce qui fait que, lorsque je suis arrivée, j'ai su



Yvan bâillonna l'infirmier. (Page 339.)

que vous étiez la victime d'une odieuse plaisanterie du prince Maropouloff.

Yvan ne put s'empêcher de regarder M. de Morlux de travers.

M. de Morlux n'avait pas dit un mot jusque-là.

La comtesse reprit :

— J'ai un bel hôtel dans ce quartier. Je vous le donnerai, à Madeleine et à vous, quand vous serez mariés. Je veux vous voir heureux.

Le naïf Yvan crut Wasilika sur parole. Il lui baisa de nouveau les mains.

La calèche, après avoir traversé la place du Palais-Bourbon et suivi la rue de l'Université, venait de s'engager dans un dédale de petites rues avoisinant la place Saint-Sulpice.

Elle s'arrêta rue Cassette.

— C'est ici, dit Wasilika.

La porte cochère s'ouvrit et la calèche roula sous une voûte sonore.

La rue Cassette est un couvent non muré dans Paris. Chaque maison ressemble à une cellule.

On y sent une odeur d'eau bénite dans chaque escalier.

Les hommes y portent de longues redingotes à la séminariste.

Les femmes sont embéguinées comme des nonnettes. Le soir, par les chaudes haleines de juin, on croit y respirer des parfums d'encens.

Quelques libraires catholiques, quelques marchands d'objets de sainteté constituent, à eux seuls, tout ce cloître converti en rue.

Il y a de grands hôtels tristes, avec de grands jardins mal tenus, dont les arbres séculaires affectent des formes bizarres.

Jamais, si vous y passez, vous n'y entendrez un éclat de rire frais et mutin, jamais un refrain joyeux.

A un bout de la rue, il y a un menuisier qui chante des cantiques.

Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.

A l'autre bout, un marbrier pour tombes!

Vous avez tourné l'angle de la rue du Vieux-Colombier, la joie au cœur, le sourire aux lèvres.

Vous entrez dans la rue Cassette, et le sourire disparaît et le cœur se serre.

Vous quittez le monde vivant. Vous vous croyez dans un cimetière.

Cette impression, Yvan la aubit.

Quand la calèche fut entrée dans la cour d'un vieil hôtel et que les portes vermoulues se furent refermées sur elle, Yvan éprouva un vague effroi.

Mais Wasilika le prit par la main et lui dit :

— Venez !

M. de Morlux était resté dans la calèche.

L'hôtel paraissait désert. Les fenêtres qui donnaient sur la cour étaient closes.

Il n'y avait pas de concierge. On aurait dit que le fantôme de quelque moine avait ouvert la porte.

Cependant Wasilika, en faisant pénétrer Yvan dans un humide et sombre vestibule à l'extrémité duquel on voyait la rampe en fer ouvragé d'un large escalier, Wasilika appela :

— Beruto?

Beruto accourut.

Il salua humblement Yvan, mais Yvan lui dit avec colère :

— Malheureux ! c'est toi qui as causé toutes mes mésaventures.

— Pardonnez-lui, mon cher cousin, répondit Wasilika; Beruto est moins coupable que vous ne le pensez.

— Le misérable! dit Yvan, il pouvait bien certifier que je n'étais pas fou !

— Oui, mais Beruto est une âme vénale, dit Wasilika, et le prince Maropouloff a payé fort cher son silence.

Yvan montra le poing au domestique italien.

— Je te ferai périr sous le bâton! dit-il.

— Non, répondit Wasilika, nous avons besoin de lui.

Beruto, peu sensible aux reproches d'Yvan, avait ouvert une porte à deux battants devant la comtesse.

Yvan respira alors.

Il se trouvait au seuil d'un grand salon dont les croisées ouvertes donnaient sur un jardin.

Un jardin planté de grands arbres déjà verts et inondé de lumière.

Wasilika fit asseoir Yvan auprès d'une des fenêtres ouvertes.

Et Yvan se reprit à respirer à pleins poumons.

— Mon ami, lui dit-elle, avant demain j'aurai retrouvé Madeleine.

— Demain!... un siècle! murmura Yvan.

— Un siècle qu'il faut abréger le plus possible.

— Comment? fit-il avec la naïveté d'un enfant.

— Mais d'abord, nous allons déjeuner.

Elle fit un signe. Beruto disparut, puis, une minute après, il revint poussant devant lui une table toute servie.

Yvan avait faim.

Depuis longtemps les amoureux, même les amoureux de roman, ont recouvré l'appétit.

Yvan se mit donc à table.

Wasilika lui parlait de Madeleine et lui versait à boire.

Yvan ne tarissait pas sur la beauté, les grâces et les perfectionnements de Madeleine.

Et il buvait comme un vrai Russe.

Wasilika lui versait le vin favori des Moscovites, celui qu'ils font venir à grands frais sur leurs tables aristocratiques, le champagne.

Et tout en mangeant de fort bon appétit, tout en parlant de Madeleine, tout en buvant, Yvan sentait peu à peu sa tête s'alourdir.

— Vous paraissez brisé de fatigue, lui dit Wasilika quand elle vit qu'il commençait à lutter contre le sommeil.

— C'est la lutte que j'ai soutenue la nuit dernière contre les infirmiers, répondit-il. Si vous saviez comme on m'a maltraité chez cet imbécile de docteur!

— Pauvre ami! dit Wasilika.

Et elle lui versa à boire.

Quant à elle, elle déjeunait à l'anglaise. Elle mangeait des côtelettes et buvait du thé.

— Je suis moulu, murmura Yvan, qui fermait parfois les yeux et les rouvrait ensuite avec effort.

Il posa sa serviette sur la table et dit encore :

— Je crois que si je fumais cela me ferait du bien.

— Beruto, des cigares... dit Wasilika.

Beruto apporta des havanes sur un plateau de vermeil.

Yvan en prit un et l'alluma.

Mais à la troisième bouffée ses yeux se fermèrent et ne se rouvrirent plus.

Il s'allongea dans son fauteuil par un mouvement machinal, et le cigare échappa à ses lèvres.

— Il dort, murmura Wasilika.

Alors elle se leva et appela Beruto.

Ses yeux brillaient d'un feu sombre.

— Voilà ton prisonnier! dit-elle. Tu m'en réponds sur ta tête.

— Oui, maîtresse, répondit l'Italien.

La comtesse s'approcha du mur, pressa un ressort invisible, et, tout aussitôt, la partie du plancher sur laquelle reposaient la table et le fauteuil du dormeur s'abaissa comme une trappe de théâtre, et le malheureux Yvan Potenieff, endormi, descendit lentement dans des profondeurs inconnues.

XII

Lorsque Baccarat rentra chez elle, elle fut fort étonnée d'apprendre que la belle Russe était rentrée, accompagnée par un homme jeune et de bonne mine.

Wasilika avait conduit cet homme à son appartement et s'y était enfermée avec lui.

Le major Avatar accompagnait Baccarat.

Tous deux se regardèrent.

— Voilà qui est étrange! murmura Baccarat. Cette femme a un aplomb infernal. Que veut-elle faire d'Yvan?

— Voilà ce que j'ignore, répondit Rocambole, et voilà pourtant ce qu'il faut savoir à tout prix.

L'homme jeune et de bonne mine ne pouvait être qu'Yvan.

Cela ne fit pas l'ombre d'un doute pour Baccarat et pour Rocambole.

Mais en eussent-ils douté un moment que le valet de chambre de la comtesse les eût raffermis dans cette croyance.

En effet, le valet de chambre, qui était, du reste, un insignifiant comparse, et que la comtesse Wasilika n'avait certainement pas mis dans ses confidences, se présenta chez Baccarat et lui dit :

— Madame la comtesse fait demander à madame si elle voudrait être assez bonne pour monter chez elle.

Baccarat fit un signe affirmatif et le valet sortit.

Alors elle se tourna vers Rocambole, qui l'avait suivie jusque dans son boudoir :

— Vous n'avez jamais vu Yvan Potenieff? dit-elle.

— Jamais.

— Ni moi, dit Baccarat; et bien que j'aie passé plusieurs hivers à Saint-Pétersbourg, je ne l'ai jamais rencontré.

La comtesse Artoff poussa alors dans le fond du boudoir une porte qui ouvrait sur un escalier dérobé.

— Ecoutez, lui dit-elle, tout le monde croit au major Avatar, excepté Wasilika. Elle ne s'y est pas trompée une minute, et pour elle, vous êtes bien Rocambole.

« Il ne faut donc pas qu'elle vous revoie ici.

« Cependant je tiens absolument à ce que vous assistiez à l'entretien qu'elle me fait demander. »

— Comment faire alors?

— Vous voyez cet escalier?

— Oui.

— Vous allez le gravir jusqu'au premier étage. Là, vous trouverez un corridor au bout duquel est une porte. Cette porte donne sur un cabinet de toilette qui dépendait de l'appartement du comte Artoff. Cet appartement est occupé par la comtesse.

« La porte de communication entre l'appartement et le cabinet de toilette a été condamnée et masquée par une tenture semblable à celle qui recouvre les murs de la chambre à coucher.

« Montez sans bruit, installez-vous dans le cabinet de toilette et collez votre oreille à la porte.

« Vous ne verrez pas, mais vous entendrez... »

Rocambole obéit et disparut par le petit escalier, tandis que Baccarat montait par le grand, chez la comtesse Wasilika.

Elle trouva la belle Russe au coin de la cheminée de la chambre, assise vis-à-vis d'un homme jeune, élégamment vêtu et qui paraissait radieux.

— Chère comtesse, dit Wasilika en lui tendant la main, voulez-vous me permettre de vous présenter mon cousin, M. Yvan Potenieff?

Baccarat salua le jeune homme, qui lui fit une révérence assez gauche.

Il était habillé comme un gentleman, mais il avait quelque chose de roide et de composé dans sa tournure qui choqua les instincts aristocratiques de la comtesse Artoff.

— Ma belle amie, reprit Wasilika, je viens de faire ma paix avec mon cousin. Je l'ai arraché à cette maison de fous dans laquelle il avait été conduit par suite d'une mystification de mauvais goût qui est l'œuvre du prince Maropouloff et d'un de ses amis, le comte Kouroff, qui me poursuit de son amour.

— Ah! vraiment? fit Baccarat avec une parfaite indifférence.

Wasilika reprit :

— Il paraît que Madeleine existe réellement.

— En vérité!

— Par conséquent, si elle existe, mon cousin n'est pas fou.

— C'est logique.

— Je vous demande donc l'hospitalité pour lui jusqu'à ce que nous ayons retrouvé Madeleine.

Le faux Yvan Potenieff salua de nouveau.

— Comtesse, poursuivit Wasilika, convenez que je suis une femme d'abnégation.

— Comment cela?

— J'aimais mon cousin... nous étions fiancés... et je consens à renoncer à lui.

— Chère Wasilika! murmura le faux Yvan. Ah! si vous saviez...

— Oui, dit-elle en souriant, je sais que vous aimez Madeleine... Vous me l'avez répété deux mille fois depuis ce matin.

Et Wasilika poussa un soupir et murmura :

— Allons! j'épouserai le comte Kouroff.

Baccarat, silencieuse, se disait :

— Cet homme est plutôt laid que beau; de plus, il a l'air commun... Si c'est Yvan Potenieff, comment a-t-il pu inspirer une semblable passion?

Puis elle regarda Wasilika en souriant, et lui dit :

— M. Yvan Potenieff est ici chez lui, chère belle, comme vous y êtes chez vous... A propos, vous savez que mon mari arrive demain?

— Le comte Artoff?

— Peut-être même ce soir.

— Ah! fort bien, dit Wasilika, qui, malgré elle, laissa percer sur sa physionomie une vague inquiétude.

Cette inquiétude n'échappa point à Baccarat, qui pensa que peut-être le comte Artoff connaissait Yvan Potenieff. Elle échangea quelques mots encore avec le faux Yvan et Wasilika, puis elle se retira en leur disant :

— Je vous laisse à vos épanchements de famille. Comtesse, vous descendrez dîner, n'est-ce pas?

— Mais sans doute.

— Et M. Potenieff aussi?

Le faux Yvan salua avec la même gaucherie.

Baccarat descendit au rez-de-chaussée de l'hôtel où se trouvait son appartement, mais ce fut pour gagner le petit escalier qu'avait suivi Rocambole et rejoindre celui-ci.

Rocambole se retourna au frou-frou de la robe de Baccarat, posa un doigt sur ses lèvres et lui dit tout bas :

— Ecoutez!

En même temps il l'attira vers la porte condamnée, à travers laquelle on entendait distinctement la voix de Wasilika et celle de son prétendu cousin.

Tous deux parlaient russe. Mais Baccarat comprenait le russe aussi bien que Rocambole.

N'y avait-il pas douze ans qu'elle s'appelait la comtesse Artoff?

— Madame, lui dit Rocambole à l'oreille, avez-vous lu une lettre de Madeleine à sa sœur, qui se trouvai dans le dossier que je vous ai remis?

— Oui.

— Dans cette lettre, Madeleine dit qu'elle avait entendu son cher Yvan dire qu'il ne l'aimait plus et se résignait à épouser sa cousine.

— C'est vrai.

— Or savez-vous qui elle avait entendu? Un homme qui avait exactement la même voix que M. Yvan Potenieff, un domestique gagné par le père d'Yvan pour jouer cette abominable comédie.

— C'est l'homme qui l'a outragée à l'auberge du

Sava? demanda Baccarat, qui savait maintenant par cœur l'histoire de Madeleine.

— C'est l'homme que vous avez vu tout à l'heure, répondit Rocambole, et qui s'apprête à jouer une seconde fois le rôle d'Yvan.

— Il ne le jouera pas longtemps, dit Baccarat avec un sourire qui donna le frisson à Rocambole.

. . . .

Le faux Yvan Potenieff se tira assez bien de son emploi de gentilhomme russe pendant le dîner.

Wasilika était calme et souriante.

La comtesse Artoff paraissait prendre le faux Yvan très au sérieux.

— Monsieur Potenieff, lui dit-elle, quand on eut servi le café, votre cousine est une belle paresseuse qui aime à fumer ses cigarettes dans son fauteuil. Moi, au contraire, j'aime à marcher. Voulez-vous me donner le bras? nous allons faire un tour de jardin.

— Allez, comtesse, dit Wasilika en allumant sa cigarette.

La comtesse Artoff jeta un burnous de cachemire sur ses épaules et prit le bras du faux Yvan.

La nuit était tiède, et la lune brillait au ciel.

Baccarat emmena son cavalier sous les grands arbres du jardin; puis elle l'entraîna dans une petite allée bien touffue et sombre, au bout de laquelle se trouvait un pavillon dont, l'été, elle faisait un cabinet de travail.

— Voulez-vous voir mes livres? dit-elle.

— Volontiers, répondit-il.

On voyait de la lumière dans le pavillon.

— Qui donc est là? demanda le faux Yvan.

— Sans doute ma femme de chambre, répondit la comtesse Artoff.

En même temps elle poussa la porte et fit entrer son cavalier.

Le faux Yvan fit trois pas en avant, puis il s'arrêta brusquement.

Il se trouvait face à face avec deux grands laquais, armés chacun de ce terrible fouet que les Russes appellent knout.

XIII

Les deux hommes que le faux Yvan avait devant lui étaient de solides gaillards taillés comme des lutteurs antiques.

En outre, ils avaient ce visage impassible de gens qui obéiront quand même aux ordres qu'ils ont reçus et ne se laisseront pas attendrir.

Le faux Yvan était entré devant la comtesse.

Celle-ci ferma la porte.

Alors elle regarda le prétendu cousin de Wasilika et lui dit :

— Esclave, puisque tu es Russe, tu dois savoir le châtiment qu'on réserve à ceux qui ont usurpé un nom et un titre auxquels ils n'avaient aucun droit.

— Madame... balbutia le faux Yvan, je ne vous comprends pas...

— Comment te nomme-t-on?

— Yvan Potenieff.

— Tu mens.

— Madame...

— Tu es un mougick appelé Pierre.

Pierre le mougick, car c'était lui, se prit à pâlir et à trembler.

— Esclave, reprit Baccarat, tu vas être châtié.

En même temps elle fit un signe.

Les deux hommes se précipitèrent sur lui et le terrassèrent.

— Au secours! hurla Pierre.

— Si cet homme crie trop fort, dit la comtesse Artoff, tuez-le.

Pierre le mougick tomba à genoux.

— Madame... madame... dit-il, ayez pitié...

Baccarat ne répondit pas.

— Je vous dirai tout...

— Quoi, tout? fit-elle.

— Oui, pourquoi j'ai dit que je m'appelais Yvan Potenieff.

Baccarat ne lui ordonna point de parler, et les deux valets lui arrachèrent son habit d'abord.

Pierre dit encore.

— C'est la comtesse Wasilika qui l'a voulu.

— Ah! fit Baccarat avec indifférence.

— Depuis huit jours que je suis à Paris, continua le mougick, on m'a enfermé; on me donne des leçons de maintien, on m'apprend à devenir un gentleman, tout cela pour jouer le rôle de M. Yvan.

— Pourquoi?

— Parce que j'ai la même voix que lui.

Après l'habit, les valets lui avaient ôté sa chemise.

Cependant ils ne frappaient pas encore et attendaient que Baccarat fit un signe.

Mais Baccarat ne se pressait point.

— Sais-tu où est Yvan? dit-elle.

— Yvan?

— Oui, M. Potenieff?

— Je ne sais pas, répondit le mougick.

— Prends garde! Si tu le sais, tu feras bien de me le dire.

— Je ne sais pas, répéta-t-il. La comtesse Wasilika ne me confie point ses secrets.

— Tant pis pour toi, répondit Baccarat, car une pareille révélation pourrait seule te sauver du châtiment que je t'ai réservé.

Et Baccarat rouvrit la porte et dit à ses gens :

— Cinquante coups de knout, allez.

Et elle sortit et reprit sa route à travers le jardin d'un pas égal et calme.

Un homme l'attendait, caché dans un massif, à mi-chemin du pavillon et de l'hôtel.

Cet homme, c'était Rocambole.

— Eh bien? lui dit-elle.

— Rien encore.

— Vous n'avez rien appris?

— Une seule chose, c'est qu'on a vu la voiture de M. de Morlux sortir de la rue Cassette.

— C'est beaucoup déjà.

— L'homme de qui je tiens ces renseignements et qui n'est autre que le prétendu chiffonnier de la nuit dernière, a suivi la voiture jusqu'au carrefour de la Croix-Rouge.

« Malheureusement, il était en voiture lui-même.

« Un encombrement, comme il y en a souvent dans ce quartier, ne lui a pas permis de suivre plus longtemps la calèche de M. de Morlux. »

— Qui donc s'y trouvait?



Yvan, endormi, descendit lentement. (Page 346).

— M. de Morlux et la comtesse étaient assis l'un vis-à-vis de l'autre.

— Et Yvan?

— Il était auprès de Wasilika. Quand l'encombrement a cessé, la calèche avait disparu depuis longtemps.

« Noël n'en a pas moins,—à pied cette fois,—battu tout le quartier, fureté partout, demandé à droite et à gauche.

« Il est resté dans le faubourg Saint-Germain près de deux heures. Comme il s'en allait, et prenait la rue du Vieux-Colombier, la calèche a reparu.

« Elle sortait de la rue Cassette, et s'est éloignée au grand trot. »

— Ah!

— Mais Yvan n'y était plus; Noël a eu le temps de le constater.

— Il faudra fouiller la rue Cassette demain, dit Baccarat.

Rocambole tressaillit et entendit des cris sourds qui partaient du pavillon.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il.

— C'est le knout qui fait son office, répondit-elle.

— N'avez-vous plus rien à m'ordonner?

— Non, pour ce soir, du moins... Ah! s'interrompit Baccarat, avez-vous vu la petite dame en question?

— Elle m'attend à six heures, répondit Rocambole.

Et il s'en alla,

Non point en regagnant l'hôtel, mais en se dirigeant, au contraire, vers l'extrémité du jardin.

Il y avait à cet endroit une petite porte qui donnait sur une ruelle dont Baccarat lui avait remis la clef.

Cette dernière rentra dans la salle à manger.

La belle Russe s'y trouvait toujours.

sance, vit briller la lame meurtrière au-dessus de sa tête.

— Madame, dit froidement Baccarat, aussi vrai que vous êtes là, réduite à l'impuissance et tout à fait en mon pouvoir, je vous juro que je vais vous tuer si vous ne m'obéissez pas.

Wasilika fit un geste et balbutia quelques mots, qui voulaient dire :

— Je suis vaincue, je subirai les lois de la guerre.

Alors Baccarat se releva.

Elle avait le poignard et ne craignait plus rien maintenant, car elle avait une vigueur physique bien supérieure à celle de Wasilika.

Cette dernière se releva à son tour.

Pâle, muette, terrassée moralement comme elle venait de l'être physiquement, elle n'en avait pas moins un éclair de rage froide dans les yeux.

— Madame, lui dit la comtesse, c'est un vrai miracle que, dans cette lutte indigne de deux femmes comme nous, la table n'ait pas été renversée. Le fracas de la vaisselle brisée aurait amené mes gens, et ç'eût été un vrai scandale.

Wasilika la regardait avec une fureur concentrée et ne répondit pas.

— Madame, continue la comtesse Artoff, ce qui vient de se passer entre nous, nul ne l'a vu, nul ne le saura. Je suis prête à l'oublier si nous pouvons nous entendre.

Wasilika s'était assise; elle avait repris sa pose calme et nonchalante, et la femme sauvage avait disparu pour laisser revenir la grande dame aux manières et aux habitudes aristocratiques.

Son visage avait retrouvé son expression dédaigneuse et froide.

— Nous entendre! fit-elle.

Et sa voix eut un timbre railleur.

— Oui, dit Baccarat.

— Mais sur quoi donc, madame?

Les hurlements de douleur du mougick Pierre continuaient à venir mourir à l'oreille de Wasilika.

— Sur quoi? fit Baccarat; vous me le demandez?

— Oui, certes.

— Au fait, dit la comtesse Artoff, je vous demande pardon, c'est moi qui dois parler la première.

— Voyons! je vous écoute.

Baccarat s'assit à son tour et se mit à jouer avec le poignard de Wasilika, comme elle eût fait avec le manche de nacre d'un éventail.

Celui qui les eût vues ainsi, tête à tête n'aurait jamais soupçonné que tout à l'heure ces deux femmes avaient engagé une lutte sauvage.

— Madame, reprit Baccarat, vous êtes venue à Paris sous l'empire d'un sentiment cruel et terrible, la vengeance.

— C'est vrai.

— Vous avez aimé Yvan Potenieff...

— Peut-être...

— Vous le haïssez mortellement aujourd'hui?

— C'est possible.

— Et vous l'avez fait disparaître?

— Que vous importe?

— Madame, reprit Baccarat, vous êtes en mon pouvoir et je dois vous dire que je tiens tous mes serments. Or, je vous ai juré que je vous tuerais si vous ne me disiez où est Yvan Potenieff.

Le sourire n'abandonna point les lèvres de Wasilika.

— Chère comtesse, répondit-elle, puisque vous m'interrogez, me donnerez-vous le même droit?

— Parlez, madame.

— Je hais Yvan parce que je l'ai aimé; je me venge parce qu'il a froissé mon orgueil.

— Bien.

— Mais vous, madame, qui vous intéressez à lui, l'avez-vous jamais vu?

— Non.

— Le connaissiez-vous même de nom, il y a huit jours?

— Non, j'en conviens.

— J'ai donc bien le droit, ce me semble, reprit Wasilika, avant de répondre à votre question, de vous en adresser une moi-même.

— Je la devine, dit Baccarat. Vous voulez savoir pourquoi Yvan m'intéresse?

— Certainement.

— Parce qu'il aime Madeleine et qu'il en est aimé.

— Connaissez-vous donc Madeleine?

— Je ne l'ai jamais vue.

Wasilika ne laissa pas échapper un geste ni un mot d'étonnement, seulement elle regarda fixement la comtesse Artoff.

— Me jureriez-vous, dit-elle, sur la vie du comte, votre époux, que le major Avatar n'est pas Rocambole?

— Je n'ai rien à vous répondre, dit Baccarat.

Wasilika eut un sourire de triomphe.

— Vous voyez bien, dit-elle, que si vous avez mes secrets, je possède le vôtre. Rocambole, votre ancien ennemi, est venu faire sa soumission et vous lui avez promis votre appui. Rocambole est la protecteur de Madeleine et d'Yvan.

— Et je les protégerai pareillement. C'est pour cela, madame, ajouta-t-elle, que j'ai l'honneur de vous demander ce qu'est devenu Yvan.

— Et si je ne veux pas vous le dire?

— Je vous tuerai, dit tranquillement Baccarat.

— Peut-être.

Et Wasilika eut un sourire railleur.

— Je vous l'ai dit, reprit Baccarat, je tiens mes serments.

— Je vous crois, mais il peut se faire, répliqua Wasilika, que je vous mette d'un mot dans l'impossibilité d'exécuter votre menace.

— Ah! vraiment?

— Écoutez : je réserve à Yvan une vengeance plus cruelle que la mort, et sa vie ne sera pas en péril tant que la mienne sera sauvegardée. J'ai mis auprès de lui un homme qui est mon esclave. Cet homme a ordre de tuer Yvan d'un coup de poignard s'il passe trente-six heures sans m'avoir vue.

Baccarat eut un geste de douloureux dépit.

— Mais tuez-moi donc, maintenant, tuez-moi! dit Wasilika avec un accent de triomphe.

Et elle se leva, ajoutant :

— Vous pensez bien, madame, que je n'ai pas l'intention, après ce qui s'est passé entre nous, de prolonger mon séjour sous votre toit. Je quitterai votre maison demain. C'est la guerre entre nous, soit!

— Nous ferons la guerre, dit Baccarat.

— Et à armes égales, dit Wasilika d'un ton railleur, car pas plus que moi, j'imagine, ayant Rocambole pour

complice, vous ne songerez à vous adresser à la justice.

Tandis qu'elle disait cela, la porte de la salle à manger s'ouvrit, et un homme couvert de sang, les yeux rouges, les cheveux et les vêtements en désordre, entra et vint se jeter aux pieds de Wasilika, disant :

— Vengez-moi, maîtresse ! vengez-moi !

— Va-t'en, lui dit Wasilika, et si tu te plains jamais, je te ferai mourir sous le fouet.

En même temps elle tendit la main à Baccarat :

— Bonsoir, mon ennemie, lui dit-elle.

Et elle se retira.

— Tenez-vous bien, répondit la comtesse Artoff, au moment où elle franchissait le seuil de la porte.

— Soyez tranquille, répondit Wasilika en se retournant.

Et ces deux femmes échangèrent un regard pareil à l'éclair qui se dégage de deux lames d'épées qu'on croise au soleil.

XV

Clorinde rentrait chez elle, après avoir dîné au café Anglais en joyeuse compagnie.

Qu'était-ce que Clorinde?

Un de ces brillants et éphémères papillons que Paris voit briller tout à coup, un soir, aux feux de la rampe ou dans les avant-scènes des théâtres de genre, les soirs de premières représentations.

Femmes de théâtre, elles n'ont d'autre talent que leur étincelante beauté.

Hétaïres modernes, une pluie d'or les avait fait éclore; le vent de la misère les emporte avec leur première ride et leur premier cheveu blanc.

Clorinde était cette femme que le docteur Lambert avait rencontrée aux Champs-Elysées, le jour où il emmenait Yvan et que celui-ci avait prise pour Madeleine.

Car l'histoire des Ménechmes n'est point une fable, et elle vraie de toute antiquité.

Chaque homme, chaque femme a un Sosie.

Généralement, le Sosie est aux Antipodes, mais quelquefois cependant il se trouve près de nous; nous le rencontrons un beau matin, et alors ce sont des étonnements sans fin et des aventures à défrayer l'imagination des romanciers.

Clorinde ressemblait donc à Madeleine.

C'était même visage d'un ovale pur et charmant, même luxuriante chevelure blonde, même taille et même sourire.

Car elle avait un sourire ingénu, cette fille d'enfer, et, dans le monde des gandins, on l'appelait la Madone.

Dieu avait voulu que l'ange et le démon se ressemblassent, sauf sur un point.

La voix de la femme légère s'était éraillée au contact des froides nuits d'hiver arrosées de champagne.

Donc, Clorinde rentrait chez elle.

Une amie l'accompagnait.

Toutes deux quittèrent le café Anglais un peu avant dix heures, et montèrent dans la victoria de Clorinde, qui prit au grand trot de ses deux alezans la route de la rue de Ponthieu.

C'était là que demeurait Clorinde, dans un petit hôtel situé entre cour et jardin.

La réputation de Clorinde était d'hier. Elle s'était montrée pour la première fois aux courses du printemps de l'année précédente, et avait fait sensation par la bonne tenue de ses voitures, la supériorité de ses chevaux, et un je ne sais quoi d'excentrique dans sa toilette qui était plein d'imprévu et de charme.

Les brunes font leur chemin lentement; les blondes arrivent tout d'un coup, sans transition, et les portes de la célébrité ne résistent pas devant elles.

Clorinde était blonde.

Cette mosaïque humaine, qui a pour nom le Paris élégant masculin, qui se compose de gens bien et mal titrés, de boursiers millionnaires et de fils de pairs qui se ruinent, s'était attelée tout entière au char de Clorinde.

Mais Clorinde, depuis trois mois, refusait tous les hommages. Elle avait congédié ses plus chers amis, et le duc de *** lui-même, un bienfaiteur s'il en fut, avait été consigné.

Cependant Clorinde se montrait toujours, comme à l'ordinaire, au bois vers deux heures, le soir au spectacle, le dimanche aux courses.

Seulement, le soir, quand venaient dix heures, Clorinde s'éclipsait.

Où allait-elle? elle rentrait.

Pour recevoir, qui?

Mystère!

L'amour était descendu un matin des voûtes éthérées dans ce cloaque impur qui se nommait le cœur de Clorinde.

Du moins, telle était la confidence qui paraissait résulter, ce soir-là, de la conversation de la courtisane avec son amie, une belle brune aux yeux bleus qu'on appelait Fanny.

— Ma chère, disait Fanny, où cela te mènera-t-il?

— Je ne sais pas.

— Tu aimes ce garçon?

— A en mourir! Il est jeune, il est beau, distingué, il a de l'esprit comme un démon. Sais-tu qu'il a beaucoup de talent?

— Qu'est-ce que lui rapporte sa peinture?

— Je ne sais pas... des misères... dix ou vingt mille francs peut-être...

— Et il te bat?

— Mais non... Nous avons eu une scène... Il était jaloux, je l'ai adoré ce soir-là et je me suis mise à genoux devant lui.

— Folle!

— Ah! si tu savais comme c'est bon d'aimer!

— Soit, mais il faut vivre.

Clorinde soupira.

— Combien as-tu de chevaux? reprit Fanny.

— Huit, je vais les vendre.

— Bon! et ton hôtel?

— Il est saisi... Je me chercherai un joli appartement. Qu'est-ce que cela me fait? Nous vivrons ensemble. Il peindra, je ferai de la musique.

— Et tu sortiras à pied?

— J'adore marcher.

— Ce qui fait que personne ne te saluera plus.

— Que m'importe!

— Mais il te quittera... lui...



CLORINDE.

Ce fut comme un coup de poignard que Clorinde reçut en pleine poitrine.

— Ah ! ne dis pas cela, ma chère ! fit-elle. Au nom du ciel, tais-toi !

Mais Fanny continua, inflexible :

— Les hommes sont tous les mêmes, vois-tu. Ils aiment les femmes comme nous pour leur luxe et leur abominable célébrité. Devenons honnêtes et pauvres, ils songent à notre passé et nous disent : « A vivre de pot-au-feu, j'aime autant épouser ma cousine qui a deux cent mille francs de dot, une famille... et sa vertu. »

— O misère ! murmura Clorinde; est-ce vrai, cela ?

— Quel âge as-tu ?

— Vingt ans.

— J'en ai trente-deux, dit Fanny. Je reviens de loin. Comment s'appelle-t-il?

— Charles.

— Eh bien ! écoute bien ce que je vais te dire.

— Parle.

— Le jour où tes chevaux et ton hôtel seront vendus, quand tu n'auras plus une émeraude ni un saphir, et que tu porteras des châles français, Charles t'annoncera son mariage avec quelque bourgeoise rougissante et rougeaude.

— Tais-toi ! tais-toi ! dit Clorinde.

— Mais non... Je suis ton amie...

— Ah ! si tu savais...

— Quoi donc ?

— Je me suis tout dit cela ce matin.

— Tu as eu raison.

— Et j'ai consenti à recevoir ce soir, à dix heures, un homme qu'on dit fabuleusement riche... un Russe.

— A la bonne heure !

— Et puis le remords m'a prise... et je rentrais pour le consigner.

— Eh bien ! tu le recevras...

— Mais Charles est capable de me tuer.

— Bah !

— Tu ne le connais pas, va !

Paris, ... et Comp., rue du Fot, 38.

— Il vaut mieux que Charles te tue que si tu mourais de misère.

— Démon ! murmura Clorinde vaincue, tu me tentes !

La victoria venait de franchir la porte cochère de l'hôtel.

— Je reste avec toi, dit Fanny, je ne veux pas que tu fasses une sottise.

Et elle suivit Clorinde dans le jardin d'hiver, converti en boudoir, où la jeune femme se tenait d'ordinaire.

Clorinde était pâle d'émotion.

Fanny dit à la femme de chambre :

— A quelle heure vient M. Charles ?

— A onze heures.

— C'est bon.

Et elle ajouta en riant :

— Tu as deux heures à vivre.

Peu après, un valet apporta une carte sur un plateau.

Fanny la prit et lut :

Le major Avatar.

Clorinde eut un dernier geste de résistance, mais Fanny dit aussitôt :

— Faites entrer au salon M. le major Avatar. Voilà un nom qui sent le rouble d'une lieue.

XVI

M. le major Avatar parut.

Certes, jamais Rocambole n'avait su se donner plus séduisante tournure.

Il n'avait guère que trente-six ans, et si, le jour, son visage était quelque peu fatigué, il retrouvait à l'éclat des bougies toute sa jeunesse.

On lui donnait alors trente ans à peine.

Mis avec une simplicité aristocratique, il avait à la fois le charme de l'homme du meilleur monde et ce cachet de distinction particulière aux étrangers de haute naissance.

Fanny, en le voyant, fit cette réflexion :

— Si Clorinde ne laisse pas cet homme tomber à ses pieds, je la tiens pour une véritable grue.

Rocambole salua les deux femmes et dit à Clorinde :

— Excusez-moi, madame, de venir aussi tard, et de vous avoir demandé un rendez-vous d'une façon un peu cavalière.

Clorinde s'inclina, non sans roideur.

Une vague inquiétude lui emplissait l'âme déjà.

Le major prit le siége qu'elle lui désignait et continua :

— Peut-être suis-je à la veille de partir pour un assez long voyage.

— Ah ! monsieur, dit Fanny qui s'était mêlée discrètement, ce départ serait une trahison.

— Il ne tient qu'à madame de l'ajourner, dit galamment Rocambole.

La glace paraissait rompue.

— Adieu, chère belle, dit Fanny en tendant sa main à Clorinde.

— Tu pars ? dit celle-ci avec hésitation.

— Oui, dit Fanny. Major, votre servante...

Et elle fit une belle révérence à Rocambole, qui se leva pour la saluer.

Clorinde n'avait pas encore eu le temps de se récrier que Fanny n'était plus là.

Alors Rocambole changea soudain d'attitude.

Il perdit cet air toujours un peu benoît et niais de l'homme qui soupire après l'amour d'une femme.

Son front devint hautain, un fluide magnétique et dominateur jaillit de ses yeux, tout son être parut se transfigurer, et Clorinde, émue, inquiète, sentit qu'elle avait devant elle un maître.

— Madame, lui dit Rocambole, je n'en ai pas pour longtemps, mais je désire que nous ne soyons pas dérangés. Veuillez sonner vos gens et défendre rigoureusement votre porte.

— Je n'attends personne à cette heure, répondit-elle d'une voix tremblante.

Rocambole se rassit.

— Je vais bien vous étonner, poursuivit le major Avatar.

— Monsieur...

— Je connais votre situation de point en point. Vous devez cent mille francs. Vous avez engagé pour cinquante mille écus de diamants; votre mobilier est saisi. Saisi votre hôtel. Avant un mois tout sera vendu.

— Ah ! monsieur...

— Pardonnez-moi, reprit-il d'un ton plus doux; j'ai l'air d'un rustre de financier qui, pour vous acheter à meilleur compte, énumère vos misères. Mais il n'en est rien...

Elle le regarda avec étonnement.

— En outre, poursuivit-il, vous aimez un homme de talent, égoïste et vaniteux, comme beaucoup d'artistes, et qui vous abandonnera le jour où votre luxe disparaîtra.

C'était la seconde fois, depuis une heure, que cette terrible prophétie retentissait à l'oreille éperdue de Clorinde.

— Eh bien ! reprit Rocambole, je vous apporte le moyen de payer vos dettes, de garder vos chevaux et votre hôtel, de dégager vos diamants, et...

Il baissa la voix; un sourire lui vint aux lèvres.

— Et, acheva-t-il, de conserver l'amour de M. Charles B...

Clorinde étouffa un cri.

Puis elle regarda cet homme avec stupeur.

Un moment elle crut avoir devant elle un de ces hommes blasés et tolérants que rien n'effraye dans les mystères insondables de l'amour parisien.

Mais il la rassura d'un mot :

— Je ne vous aime pas, dit-il, et je n'ai pas même envie de baiser le bout de vos ongles roses.

Clorinde se leva stupéfiée :

— Que me voulez-vous donc ? dit-elle.

Il alla fermer la porte, puis revenant vers elle, il ajouta :

— Je veux faire de vous, pendant un mois, un instrument docile; je veux me servir de votre beauté et d'une ressemblance étrange que vous avez avec une autre femme pour atteindre un but mystérieux que je poursuis depuis longtemps.

Et comme elle comprenait de moins en moins :

— Je vous laisse la nuit pour réfléchir, dit-il. C'est

une fortune que je vous offre. C'est mieux qu'une fortune, c'est l'amour de M. Charles B... que vous continuerez à aimer tout à votre aise et qui n'aura nul motif de se montrer jaloux... Adieu, madame...

Et Rocambole prit la main de Clorinde, ajoutant :

— Demain, à neuf heures du matin, je me représenterai ici. Si vous ne devez pas accepter aveuglément mes propositions, il est inutile que vous me receviez...

Et Rocambole s'en alla...

. . . .

De la rue de Ponthieu à la rue de la Ville-l'Évêque, il n'y a qu'un pas.

Rocambole s'enveloppa dans son paletot, qu'il avait laissé dans l'antichambre, et il sortit à pied de chez Clorinde, encore hébétée de ce qu'elle avait entendu.

Il descendit la rue de Ponthieu, passa devant le Cirque, prit la rue de ce nom, traversa la place Beauvau, et ne s'arrêta que devant une maison haute de six étages et divisée en une foule de petits appartements, circonstance assez rare dans ce quartier opulent et aristocratique.

Il avait boutonné son paletot et en avait relevé le collet pour dissimuler de son mieux sa toilette élégante.

La porte s'était ouverte; il pénétra dans une allée assez étroite, au bout de laquelle brillait un maigre bec de gaz auprès de la loge du concierge.

— C'est vous, monsieur Gaston? lui dit une vieille femme.

— Oui, madame Durand, répondit-il.

Elle lui tendit un bougeoir en cuivre et une clef, disant :

— Comme vous êtes sage! Voici deux jours que vous couchez chez vous...

— C'est vrai.

— Et encore, vous rentrez avant onze heures.

— Je me range, dit-il en souriant.

Et il enfila l'escalier.

Arrivé au cinquième étage, il entra dans un corridor qui se trouvait à sa gauche, ouvrit une porte et pénétra dans une petite chambre si modestement meublée et si étroite, qu'un étudiant pauvre eût eu de la peine à s'en accommoder.

Puis il se déshabilla et s'enveloppa dans une mauvaise robe de chambre.

Après quoi il souffla sa bougie, alla ouvrir la fenêtre et exposa son front brûlant au vent de la nuit.

La fenêtre donnait sur un vaste jardin planté de grands vieux arbres.

A travers ces arbres brillait une lumière.

Rocambole alla prendre sur l'unique table qui garnissait la chambrette une de ces longues-vues marines dont on se sert fréquemment dans les ports de mer.

Puis il la braqua sur cette lumière.

Alors son front soucieux se dérida; un sourire effaça les crispations de ses lèvres; son œil sec devint humide.

Et il demeura longtemps absorbé dans une muette contemplation.

Tellement absorbé même, qu'il n'entendit point un léger bruit.

La porte, sur laquelle il avait laissé la clef, venait de s'ouvrir.

Une femme était entrée.

Elle s'avança sur la pointe du pied et lui posa la main sur l'épaule.

Rocambole tressaillit et se retourna.

— Vanda! dit-il.

— Oui, répondit la Russe, c'est moi. Pardon de vous avoir troublé, maître.

Rocambole laissa échapper un soupir.

— Tiens, dit-il, vois comme elle est belle... et quel visage d'ange!...

Et il lui passa sa longue-vue.

Or voici ce que vit Vanda :

La lumière entrevue à travers les arbres partait d'une fenêtre grande ouverte. Cette fenêtre était celle d'un boudoir de femme.

Au coin du feu, pelotonnée dans sa chauffeuse, vêtue d'un peignoir blanc, les cheveux dénoués, dans une attitude calme et sereine, une femme rêvait...

Cette femme, c'était Blanche de Chamery, vicomtesse d'Asmolles, celle que Rocambole avait aimée comme une sœur, et pour l'amour de qui il s'était un jour repenti de ses crimes.

— Tu pleures, maître, dit Vanda qui tressaillit en sentant tomber une larme brûlante sur sa main.

— Oui, dit Rocambole. Mais les larmes font tant de bien!...

Et il lui ôta la longue-vue, referma brusquement la fenêtre et murmura :

— Maintenant, damné, rentre dans l'enfer! Causons... Pourquoi viens-tu?

XVII

Rocambole ralluma le flambeau qu'il avait éteint tout à l'heure.

Puis il regarda Vanda.

— Pourquoi viens-tu? lui dit-il.

— Mais, répondit-elle, parce que je ne sais plus que faire. Antoinette et sa sœur sont rue Serpente; madame Raynaud est restée à Passy avec la mère Philippe.

« Tandis que je retrouvais Antoinette, M. Agénor de Morlux disparaissait.

« Où est-il? Antoinette se désole et le demande à tous les échos.

« Madeleine me supplie de retrouver Yvan...

« Et j'attends tes ordres, maître! »

— Réponds-moi d'abord. Qu'est devenu Timoléon?

— Quand j'ai eu tiré sur la Chivotte, Timoléon est accouru. J'avais un second pistolet et je l'ai ajusté. Il m'a reconnue et m'a dit :

« — Ne tirez pas! je sais que vous êtes la femme de Rocambole. Je ne me mêlerai plus de vos affaires.

« Il était si effrayé, si bouleversé en parlant ainsi, que j'ai compris qu'on pouvait lui accorder un quart d'heure de confiance.

« C'était tout autant de temps qu'il m'en fallait pour sortir de cette maison avec Antoinette.

« Je lui dis alors :

« — Tu vas marcher devant moi, tu m'ouvriras toutes les portes et tu me conduiras jusqu'à une voiture. Si je surprends un geste équivoque, si tu fais mine de me trahir, je te tue!

« Il tremblait de tous ses membres, et je compris que nous pouvions sortir sans danger.

« Antoinette était remise de sa terrible émotion.

« Seulement, elle détournait la tête pour ne point voir la Chivotte, qui vomissait des flots de sang et se tordait dans les dernières convulsions de l'agonie.

« Elle s'appuya sur mon bras et Timoléon passa devant nous.

« J'eusse tenu ma parole et je l'aurais tué s'il eût appelé les portiers, qui, je le savais, étaient ses âmes damnées.

« Mais il traversa le jardin sans mot dire et se contenta de frapper au carreau de la loge.

« La portière, réveillée en sursaut, tira le cordon.

« Il était alors trois heures du matin.

« La rue Bellefond était déserte.

« Timoléon marchait à vingt pas devant moi. Du reste, une fois en plein air, nous n'avions plus peur de lui.

« Une voiture de remise rentrait à Montmartre par le faubourg Poissonnière.

« Timoléon fit signe au cocher qui s'arrêta.

« Puis il revint sur moi et me dit :

« — Je ne suis pas de force avec vous. Ne craignez plus rien, je m'en vais.

« Je le regardai d'un air de doute, mais il ajouta :

« — Je me soucie peu de donner des explications demain sur la mort de la Chivotte. Je file!

« — Où allez-vous? lui dis-je.

« — A la gare du Nord, prendre un train qui part à quatre heures pour Calais. M. de Morlux a donné un à-compte. Je m'en contente. Bonsoir.

« Et il se sauva à toutes jambes.

« Antoinette et moi, nous montâmes en voiture, et, une heure après, nous étions rue Serpente. Maintenant, devons-nous y rester? »

— Non, dit Rocambole.

— Où irons-nous?

— Tu rentreras au petit jour rue Serpente, et tu attendras que la comtesse Artoff envoie chercher ces deux jeunes filles.

« Elle va les prendre chez elle et elles y seront en sûreté.

« A présent, voyons où peut être Agénor?...

— Mais, dit Vanda, ne lui as-tu pas dit, maître, une heure avant ton arrestation, d'aller chez son père?

— Oui.

— Et de le menacer de se plaindre à la police si on ne retrouvait pas Antoinette?

— Certainement.

— Eh bien! depuis ce moment-là on n'a plus vu le jeune homme.

— Voici qui m'étonne.

— Pourquoi? Son père l'aura enfermé quelque part.

— Non, dit Rocambole; le baron Philippe de Morlux aime son fils. De plus, il est bourrelé de remords. Il n'aurait pas osé.

— Cependant, observa Vanda, Karle n'était pas arrivé encore.

— C'est juste.

— Et... à moins que Timoléon...

Ce nom fut un trait de lumière pour Rocambole.

— Bon! fit-il, Timoléon aura fait enlever Agénor dans le trajet qu'a parcouru celui-ci de Passy à la rue de l'Université; mais comment ne te l'a-t-il pas dit?

— Il n'y aura pas pensé. Il avait la tête perdue, tant sa fureur était grande.

— Tout cela ne m'inquiète pas beaucoup, reprit Rocambole. Je ne crains plus Timoléon, je crains encore moins M. de Morlux.

— Qui crains-tu donc?

— Une femme.

Et Rocambole ne put se défendre d'un léger frisson

Puis il ajouta :

— Mais n'importe! j'irai jusqu'au bout... Et M. de Morlux sera puni.

— Mais... cette femme?... dit Vanda.

— C'est une Russe comme toi.

— Ah!

— La femme qu'a dédaignée Yvan.

— Nous lui tiendrons tête, maître, dit la Russe avec calme.

— Et maintenant, ajouta Rocambole, va-t'en. J'ai besoin d'être seul...

Mais Vanda ne bougea pas.

— Maître, dit-elle, n'as-tu plus rien à me dire?

— Rien, fit-il brusquement.

— J'ai pourtant deviné ton secret...

Et la voix de Vanda se voila d'émotion tout à coup.

— Tais-toi, dit Rocambole.

— Non, je ne me tairai pas, dit-elle; j'ai deviné : tu aimes!...

— Te tairas-tu? fit-il avec colère.

— Tu aimes Madeleine... acheva-t-elle.

— Malheureuse! exclama Rocambole, tu veux donc me faire perdre la tête? tu veux donc que je te prenne à la gorge et que je t'étrangle!...

— Je me tairai, dit-elle avec soumission... O malheur! malheur! Comme tu dois souffrir!...

— C'est le châtiment, murmura Rocambole.

Elle se mit à ses genoux et lui dit avec une sorte d'enthousiasme fiévreux :

— Mais tout châtiment a un terme... Dieu finira par te pardonner.

— Va-t'en! répéta Rocambole.

Cette fois Vanda obéit.

Alors Rocambole ferma la porte et se jeta tout vêtu sur son lit.

Sa lassitude physique égalait sa lassitude morale. Il s'endormit et ne se réveilla plus que le lendemain, caressé par les rayons du soleil levant.

De nouveau il courut à la fenêtre et l'ouvrit.

Puis il exposa son front pâle à la fraîcheur du matin, et promena un regard avide sur le vaste jardin qu'il avait devant lui.

La fenêtre du boudoir de Blanche de Chamery était fermée. La jeune femme dormait sans doute encore.

Mais une porte s'ouvrit presque aussitôt dans le vieil hôtel, et un enfant s'élança dans le jardin, poussant un cerceau devant lui.

C'était un chérubin de six ans, blanc et rose, avec des cheveux bouclés dont les tresses blondes descendaient emmêlées sur ses épaules.

Et Rocambole, tirant sa persienne de façon à n'être point vu, se prit à contempler l'enfant qui courait joyeux après son cerceau.

Peu à peu son visage pâli et tourmenté se rasséréna; ses lèvres crispées se distendirent et ébauchèrent un sourire de satisfaction.

— Pourquoi parlé-je de châtiment? murmura-t-il.



Au coin du feu, pelotonnée dans sa chauffeuse, une femme rêvait. (Page 355.)

N'ai-je pas là le rayon de soleil qui vient éclairer le cachot du condamné?

Et il demeura longtemps absorbé dans la contemplation de l'enfant qui jouait, comme il l'était la veille dans celle de la mère.

Mais tout à coup une horloge voisine sonna neuf heures.

— Allons! se dit Rocambole en tressaillant, il faut songer à Clorinde et savoir si elle accepte mes conditions.

Et il procéda à une toilette aussi minutieuse que la veille.

Puis il boutonna son paletot et sortit.

Un homme l'attendait dans la rue, c'était Milon.

Le colosse vint à lui.

— Maître, dit-il, la voiture vient de partir.

— La voiture de la comtesse Artoff?

— Oui... Elle va chercher les petites, et je l'attends... au retour...

Rocambole tressaillit.

— Venez avec moi, maître, reprit Milon.

— Pourquoi veux-tu que j'aille avec toi?

— Pour les voir passer...

— As-tu donc besoin de moi pour cela, vieux fou?

— Vous ne songez pas que je n'ai pas encore vu Madeleine...

— Eh bien?

— Et je sens mes jambes fléchir d'émotion.

— Je n'ai pas le temps de t'accompagner, répondit brusquement Rocambole.

Et il s'éloigna.

Milon le suivit des yeux et murmura :

— Le maître a l'air de devenir fou...

XVIII

M. de Morlux et la comtesse Wasilika étaient en tête-à-tête.

— Monsieur, disait la belle Russe, avant d'aller plus loin, il faut savoir au juste où nous allons, vous et moi.

M. de Morlux s'inclina.

— Quel est notre but premier? Vous ne voulez pas restituer la fortune de la baronne Miller à ses enfants, n'est-ce pas?

— Naturellement, dit avec cynisme M. de Morlux.

La comtesse eut un sourire.

— Je comprends cela, dit-elle. Et pour arriver à ce résultat, vous n'avez reculé devant rien. Vous avez fait enfermer d'abord l'une des deux jeunes filles à Saint-Lazare; quand cet homme qui est véritablement une puissance, et qu'on appelle Rocambole, l'en a tirée, vous avez voulu la faire assassiner.

M. de Morlux demeura impassible.

— Après? dit-il.

— En même temps, reprit Wasilika, vous couriez en Russie à la recherche de Madeleine.

Le vicomte pâlit et poussa un soupir.

— Deux fois vous avez eu sa vie entre vos mains. Vous pouviez la jeter en pâture à la bande de loups qui vous suivait, vous pouviez, durant son sommeil, lui casser la tête d'un coup de pistolet. Vous n'avez rien fait du tout. Pourquoi? C'est que Madeleine vous a tout à coup inspiré une passion insensée, à vous, vieux criminel à cheveux blancs.

M. de Morlux eut un nouveau soupir qui ressemblait à un gémissement.

— Vous êtes revenu en France, continua Wasilika. Là, Antoinette vous a échappé une seconde fois, et ce n'est plus un seul protecteur qu'elle a, c'est deux. La comtesse Artoff a pris les deux jeunes filles chez elle. Elles sont plus en sûreté auprès d'elle que dans la plus épaisse des forteresses.

— Hélas! soupira le vicomte.

— Donc, où en êtes-vous? Vous n'êtes pas plus avancé que le premier jour, au contraire. Vous avez beau tenir votre neveu en chartre privée depuis huit jours, Rocambole le délivrera comme il a délivré Antoinette. Et votre neveu, au risque de compromettre le nom qu'il porte, vous demandera compte du sang de la baronne Miller.

M. de Morlux regardait Wasilika et l'écoutait avec une sorte d'effroi.

Elle continua :

— Vous vous êtes adressé, pour vous servir, à un intrigant de bas étage, ancien espion, ancien homme d'affaires. Cet homme a été battu, cet homme vous a volé!

— C'est vrai! soupira Karle de Morlux.

— Si j'avais été dans votre jeu plus tôt, poursuivit Wasilika, vous seriez vainqueur sur toute la ligne.

— Qu'auriez-vous donc fait, madame? demanda le vicomte.

— Une chose bien simple.

— Voyons?

— J'aurais pris mon neveu Agénor à part et je lui aurais dit : « Tu aimes mademoiselle Antoinette; choisis : ou me trouver sans cesse sur ton chemin et te voir dans la nécessité de me traîner en cour d'assises comme voleur et comme assassin; ou renoncer à la fortune que j'ai à elle. Tu es assez riche pour deux. Si tu le veux, je ne m'opposerai plus à ton mariage. »

— Et vous croyez...

— Je crois que la jeunesse est essentiellement généreuse et désintéressée.

— Après? fit M. de Morlux.

— Quand un homme de votre âge aime, il est mortellement atteint. L'amour, à trente ans, se guérit; à soixante, il est incurable.

— Hélas! gémit M. de Morlux.

— Vous avez voulu tuer Madeleine... Pourquoi? pour vous tromper vous-même... Mais le bras vous a failli aussi bien que le cœur...

— C'est vrai.

— Vous qui n'avez vécu jusqu'ici que pour conserver le fruit de votre crime, vous n'avez plus qu'une pensée, qu'un but, qu'un rêve... Madeleine.

— C'est vrai... c'est vrai!... murmura Karle de Morlux d'une voix sourde.

Wasilika reprit :

— Tranquille du côté d'Agénor, si vous épousiez Madeleine...

Le vicomte pâlit.

— Taisez-vous, madame! dit-il, au nom du ciel!

— Pourquoi?

— Vous savez bien qu'elle aime Yvan Potenieff.

— Si je ne le savais pas, serais-je ici! répondit Wasilika avec un dédaigneux sourire.

— C'est juste.

— Madeleine aime Yvan, mais vous savez bien aussi que si je suis venue à vous, l'homme aux mains couvertes de sang, moi la femme vindicative, cruelle, sauvage, je le veux bien, mais irréprochable après tout, c'est que j'ai fait le serment de séparer Madeleine d'Yvan par tous les moyens et à tout jamais.

— Tout cela ne sera pas, murmura le vicomte Karle. Que Madeleine m'aime jamais!...

— Que vous importe si elle vous épouse?

— Jamais elle n'y consentira! fit M. de Morlux avec une rage sourde.

— Qui sait?

— Vous obtiendrez ce résultat, vous? fit-il en regardant Wasilika d'un œil hagard.

— Ecoutez-moi, dit-elle encore; vous êtes criminel, je suis pure. Je n'ai pas encore une seule tache de sang sur mes mains, et si elles en sont jaspées quelque jour, ce sera de celui d'Yvan.

— Eh bien? demanda-t-il, acceptant le ton de suprême dédain de Wasilika.

— Je ne veux pas vous servir de complice, mais, si vous me servez, je puis vous conseiller.

— Ah!

— Agénor épouserait Antoinette et vous abandonnerait sa dot; Madeleine consentirait un jour ou l'autre à devenir votre femme, si un homme et une femme ne se trouvaient sur votre chemin : une femme, la comtesse Artoff; un homme, Rocambole.

Ce nom donnait toujours le frisson à M. de Morlux.

— Je me charge de la comtesse, poursuivit Wasilika. La lutte sera longue, acharnée, savante et terrible, mais j'ai un moyen suprême que j'emploierai.

— Quel est-il?

— Je la ferai rappeler en Russie. Elle est femme d'un sujet du czar. Quand le czar ordonne, il faut obéir.

— Vous êtes donc bien puissante à Pétersbourg?

— Peut-être.

— Mais... Rocambole?...

— C'est votre affaire.

— J'ai lutté, j'ai été battu!

— Parce que vous n'aviez pas trouvé le défaut de la cuirasse.

— Ah !

— Savez-vous le secret de cet homme?

— Non.

— Cet homme a un amour au cœur. Est-ce un amour paternel? est-ce un autre amour? Je ne sais pas.

— Pour qui?

— Pour une femme qu'il eppelelt sa sœur autrefois, quand il s'était incarné dans la personnalité du marquis de Chamery absent.

— Eh bien?

— C'est là qu'il faut frapper pour lui faire perdre la tête. Il s'intéresse à Antoinette et à Madeleine, sans doute; maie l'intérêt qu'il leur porte est le résultat de son repentir. C'est une mission qu'il s'est imposée, voilà tout. Que la vicomtesse d'Asmolles soit en péril, et vous verrez...

— Mais quel danger?...

— Qu'elle soit frappée d'un grand malheur...

— Que peut-il donc lui arriver?

— Ceci est votre affaire et non la mienne, dit Wasilika, toujours hautaine et dédaigneuse.

— Mais...

— Vous n'en êtes pas à un crime près, n'est-ce pas?

Et elle eut un rire diabolique.

M. de Morlux fut repris de ce frisson qui s'emparait de tout son être chaque fois qu'on parlait de Rocambole.

— Madame d'Asmolles a un mari, poursuivit Wasilika; elle a un enfant...

— Eh bien?

— Cherchez!... Le mari peut avoir un duel... l'enfant peut... disparaître...

— Madame...

— Cherchez! c'est votre affaire et non la mienne, dit Wasilika.

Les cheveux blancs du vicomte se hérissaient :

— Ah ! dit-il, vous avez un génie infernal !

— J'aimais Yvan, et je le hais avec furie! dit-elle. Il n'est rien de tel que les passions violentes pour développer l'imagination. Au revoir, vicomte.

Et elle fit un pas vers la porte.

— Quand vous reverrai-je, madame? dit M. de Morlux en la reconduisant.

— Demain.

— A la même heure?

— Peut-être.

Et elle sortit.

M. de Morlux se laissa tomber sur un siége, prit sa tête à deux mains et se remémora ces sinistres paroles de Wasilika : « Pour paralyser Rocambole, il faudrait que Blanche de Chamery fût frappée d'un grand malheur...

« Son mari tué en duel...

« Son enfant disparu... »

Le vicomte Karle de Morlux avait à choisir et il continue à rêver.

XIX

La comtesse Wasilika était partie depuis plus d'une heure, et M. de Morlux était toujours absorbé dans la rêverie où l'avaient plongé ses dernières paroles.

Un coup de sonnette le fit tressaillir.

Il était six heures du matin à peine, et M. de Morlux ne recevait jamais de visites avant midi.

La venue de la comtesse était une exception.

Peu après le coup de sonnette, un valet de chambre entra.

— Monsieur le vicomte, dit-il, une jeune fille, qui paraît fort émue, demande instamment à voir M. le vicomte.

M. de Morlux se leva effaré.

— Où est-elle?

— En bas, dans le petit salon du rez-de-chaussée.

— T'a-t-elle dit son nom?

— Elle m'a dit que je pouvais annoncer à M. le vicomte qu'elle arrivait de Russie.

M. de Morlux se sentit pâlir et trembler.

— J'y vais, dit-il.

Et il se précipita hors de son cabinet, d'un pas mal assuré et dominé par une indescriptible angoisse.

Puis il renvoya le valet.

— Va-t'en ! dit-il. Laisse-moi seul avec cette demoiselle.

Cependant, lorsqu'il eut mis la main sur le bouton de la porte du petit salon, cette main se reprit à trembler.

En même temps son cœur battit violemment.

Et il hésita...

Qui donc était là derrière cette porte?

Quelle était donc cette femme qui revenait de Russie?

M. de Morlux fit un violent effort sur lui-même, tourna le bouton et poussa la porte.

Puis il demeura stupéfait, bouche béante, ses cheveux hérissés.

Une jeune fille qui paraissait bouleversée, dont les yeux étaient rouges, et qui semblait en proie à une surexcitation nerveuse, était devant lui.

— Madeleine ! exclama M. de Morlux.

— Oui, Madeleine, répondit-elle tout bas et comme si elle eût craint que les éclats de sa voix ne fissent surgir autour d'elle une troupe d'ennemis.

Ainsi émue, ainsi terrorisée, c'était bien la même personne que M. de Morlux avait sauvée des loups; la même qu'il avait emmenée évanouie au château de l'intendant Nicolas Arsoff;

La même encore qu'il avait voulu tuer dans ce dernier voyage à travers la neige et la nuit pendant laquelle ce démon appelé Rocambole s'était tout à coup dressé devant lui.

Elle tendit ses deux mains vers lui.

Des mains suppliantes, éperdues...

— Pardonnez-moi, dit-elle, sauvez-moi...

Ces mots achevèrent de plonger M. de Morlux dans une surprise qui tenait de l'hébétement.

Comment cette femme, qui devait savoir qu'il était le meurtrier de sa mère et son plus cruel ennemi à elle, pouvait-elle venir à lui comme à un libérateur ?

Elle alla fermer la porte, qui était demeurée ouverte, puis elle revint vers lui et lui dit :

— Écoutez-moi.

Comme elle lui tendait les deux mains, il les prit et l'entraîna vers un canapé sur lequel il la fit asseoir.

Puis il lui dit bravement :

— Voyons... calmez-vous... parlez !

— Monsieur le vicomte, lui dit Madeleine, vous m'avez arrachée à la mort, n'est-ce pas?

— C'est vrai.

— Vous m'avez protégée, vous m'avez promis de retrouver Yvan?

— C'est vrai encore.

— Une nuit, vous m'avez enlevée de ce château où nous nous étions arrêtés, et je vous ai pris, vous, mon sauveur, pour un meurtrier et un misérable?

— Cela est toujours vrai, dit-il.

— Vous m'avez jetée dans un traîneau, et je me suis vanouie?

« Que s'est-il passé ensuite?

« Je ne l'ai jamais su.

« Seulement, lorsque j'ai repris mes sens, lorsque je suis revenue à moi, lorsque j'ai rouvert les yeux, vous n'étiez plus auprès de moi. »

— Oh!

— A votre place, j'ai vu ce prétendu marchand allemand et sa femme. Ces gens-là, depuis deux jours, m'avaient tourné la tête. Ils m'avaient raconté une terrible histoire.

— Vraiment? fit M. de Morlux d'une voix sourde.

— A les entendre, vous aviez empoisonné ma mère, horreur! vous l'aviez dépouillée d'une grande fortune...

— Et puis? demanda le vicomte, la gorge crispée toujours par une indicible angoisse.

— Vous vouliez m'assassiner enfin, comme vous aviez voulu assassiner ma sœur.

A ce nom Madeleine fondit en larmes.

— Ma pauvre sœur! dit-elle. Ils l'ont si bien abusée, trompée, fascinée, qu'elle les croit.

Vraiment? fit M. de Morlux.

— Comme je les ai crus, comme les croit sur parole un vieux serviteur de ma mère, appelé Milon.

— Et pourquoi ne les croyez-vous plus, vous? dit M. de Morlux.

— Parce que j'ai appris qui ils étaient.

— Ah!

— La femme est une fille perdue, une aventurière qui portait autrefois le nom de guerre de Nichette.

— Et lui?

— Lui est un forçat évadé du bagne de Toulon, un meurtrier, un voleur, un misérable appelé Rocambole.

M. de Morlux tombait d'étonnement en étonnement; mais il commençait à se remettre de son émotion et à ressaisir toute sa présence d'esprit.

Madeleine reprit :

— Savez-vous où ils nous ont conduites, ma sœur et moi?

— Non.

— Chez une ancienne courtisane qu'on appelait jadis la Baccarat, et qu'un jeune fou a faite comtesse. On l'appelle aujourd'hui la comtesse Artoff.

— Mais c'est ma voisine! dit M. de Morlux.

— Oui, et lorsque j'ai su dans quelles mains j'étais, mes yeux se sont ouverts à la lumière, et je me suis sauvée, et je viens à vous, en vous disant : « Sauvez-moi! »

Il y avait dans la voix de la jeune fille un tel accent de franchise et d'épouvante à la fois, que M. de Morlux ne douta pas un seul instant.

C'était bien Madeleine qu'il avait devant lui.

Madeleine, encore vêtue de cette même polonaise de voyage qu'elle avait à l'auberge du Sava.

M. de Morlux ne vit et ne comprit qu'une chose, — c'est que Madeleine avait été frappée d'incrédulité, par ce fait-là, seul, que Baccarat et Vanda avaient été des femmes de mœurs légères et Rocambole un assassin condamné au bagne.

Et, comme elle paraissait s'abandonner à lui et lui donner toute sa confiance, il lui dit :

— Vous avez eu raison de venir à moi.

— Oh! dit-elle, vous me protégerez?

— Je vous servirai de père.

Elle le regarda ingénûment.

— Comment ai-je pu croire un moment, dit-elle, qu'avec ces cheveux blancs et cet air respectable...

Il se prit à sourire.

— Mon enfant, dit-il, je puis tout vous expliquer d'un mot.

— Oh! parlez...

— Vous êtes ma nièce.

Elle jeta un cri.

— C'est donc vrai!

— Seulement, je n'ai pas empoisonné votre mère, croyez-le bien. Votre mère est morte d'une fluxion de poitrine. Abusée par Milon, un misérable qui est allé au bagne depuis, la pauvre femme se défiait de mon frère et de moi, et c'était pour cela qu'elle vous avait fait disparaître toutes deux. Il y a quinze ans que nous vous cherchons...

— Mon Dieu! fit-elle. Mais... cette fortune...

— Cette fortune existe, et je suis prêt à vous la rendre.

— A moi?

— A vous et à votre sœur.

— Ce n'est donc pas vous qui l'aviez fait enfermer? dit la jeune fille d'une voix tremblante.

— C'est une abominable machination de Milon et de son complice Rocambole.

— Ah! je m'en doutais, dit naïvement Madeleine. Seulement, ma pauvre sœur est aveugle.

— Je lui dessillerai les yeux.

— Quand?

— Le jour de son mariage avec Agénor, le jour du vôtre avec M. Yvan Potenieff.

Madeleine jeta ses bras au cou de M. de Morlux, qui se sentait frissonner de joie et de volupté.

— Ah! mon bon oncle!... dit-elle.

M. de Morlux se disait tout bas :

— Allons! voici que le hasard se met dans mon jeu. Le loup a repris l'agneau, et il ne le lâchera plus!

XX

Qu'était devenu M. Agénor de Morlux?

Depuis quatre jours qu'il était libre, Rocambole le cherchait vainement.

On se souvient que ce dernier lui avait dit en le quittant :

— Allez chez votre père et dites-lui que, si on ne retrouve pas Antoinette, vous vous brûlez la cervelle.

On avait retrouvé Antoinette, mais à son tour Agénor avait disparu.



Madeleine ! exclama M. de Morlux. (Page 359.)

Rocambole avait mis en campagne tous les gens dont il pouvait disposer.

Aucun n'avait pu lui rapporter des nouvelles d'Agénor.

Depuis longtemps, pour tous ses amis du club des Asperges, même pour M. de Mauléon, l'existence d'Agénor était un mystère.

Mais, depuis huit jours, le mystère avait pris les proportions d'une énigme, car on ne l'avait revu nulle part.

Nous allons vous dire ce qui lui était arrivé.

Vanda avait touché juste lorsqu'elle avait dit à Rocambole que bien certainement Timoléon avait dû s'occuper d'Agénor.

En effet, tandis que la police, mise en éveil, surprenait le major Avatar au moment où, de retour à Passy, il rejoignait Vanda et Madeleine à la villa Saïd, Timoléon surveillait et faisait surveiller la petite maison de Passy.

Agénor n'avait pas perdu de temps.

Il était monté dans une voiture de place, disant au cocher :

— Rue de l'Université !

La voiture était descendue vers le Trocadéro.

Comme elle arrivait à la hauteur du pont de l'Alma, une autre voiture l'avait croisée.

De cette voiture partaient des cris déchirants.

En même temps, le cocher faisait des signes de détresse, et un homme à cheveux blancs passait la tête à la portière et criait au secours.

Agénor s'était arrêté.

Il avait sauté en bas de son fiacre et couru vers le vieillard.

Celui-ci lui avait dit :

Paris. — Impr. et Lamp., rue du Bac, 30.

— Monsieur, au nom du ciel! qui que vous soyez... venez à mon aide!

Agénor avait pu voir alors dans la voiture une jeune femme se tordant dans des spasmes nerveux.

— C'est ma fille, disait le vieillard.

La jeune femme, qui parut fort belle à Agénor, poussait des cris affreux, se tordait, grinçait des dents et paraissait en proie à ce terrible mal qu'on nomme l'épilepsie.

Quelque hâte qu'il eût d'arriver chez son père, quelque angoisse que la disparition d'Antoinette lui eût mise au cœur, Agénor ne pouvait abandonner ce vieillard et cette femme dans une pareille circonstance.

— Monsieur, lui dit le vieillard, je me nomme le colonel Guépin. Cette malheureuse est ma fille; voici trois ans qu'elle est atteinte de cette terrible maladie.

« Nous sortions de chez nous, car je demeure là, tout près d'ici, dans la rue de Chaillot.

« Son accès l'a prise subitement, et quand elle est dans de pareils états, elle ne parle de rien moins que de se tuer. »

En effet, mademoiselle Guépin, notre ancienne connaissance, car c'était bien elle, vociférait :

— Je veux me tuer! je veux mourir!

— Monsieur, dit Agénor, je ne puis pas vous abandonner en cette situation. Je vais vous aider à reconduire votre fille chez vous.

Et il était monté sans défiance dans la voiture du vieillard, enjoignant à son propre cocher de l'attendre sur le quai.

A peine était-il monté que mademoiselle Guépin avait paru se calmer peu à peu.

La belle brune qui faisait le charme des tables d'hôte aux Batignolles avait cessé d'écumer.

Puis son œil avait perdu peu à peu son expression d'égarement.

Puis encore, paraissant revenir à elle, elle avait regardé Agénor avec étonnement.

— Monsieur, avait dit alors le colonel Guépin, comment pourrai-je jamais vous témoigner toute ma reconnaissance?

Agénor n'avait pas répondu.

Agénor était pressé d'arriver rue de Chaillot, au domicile dudit colonel, et de l'y laisser avec sa fille.

Agénor songeait à Antoinette, et des tempêtes bouillonnaient dans son cœur.

La voiture s'arrêta.

Agénor descendit le premier et se vit à la porte d'une petite maison qui n'avait qu'un rez-de-chaussée et un premier étage.

— C'est là, dit le colonel.

Mais comme Agénor saluait et s'apprêtait à s'éloigner, mademoiselle Guépin tourna de nouveau les yeux et jeta un nouveau cri.

— Ah! mon Dieu! s'écria le colonel éperdu, ça va la reprendre... et les domestiques sont sortis... et nous sommes seuls...

Agénor ne pouvait plus s'en aller.

Il prit mademoiselle Guépin dans ses bras, tandis que le colonel payait le cocher et le renvoyait.

Le colonel tira un passe-partout de sa poche et l'introduisit dans la serrure.

La porte s'ouvrit.

Le colonel passa le premier. Agénor, portant toujours mademoiselle Guépin, qui se débattait, entra après lui.

Il se trouvait dans un petit vestibule humide et froid, et dont les murs étaient çà et là couverts de poussière et de toiles d'araignées.

Si Agénor eût été plus maître de lui, moins préoccupé et moins ému, cela l'eût frappé.

Ce vestibule était celui d'une maison qui n'avait pas été habitée depuis longtemps.

Le colonel ouvrit une seconde porte.

Celle-là donnait sur un corridor.

A peine cette porte fut-elle ouverte que mademoiselle Guépin, qui était une vigoureuse fille, se dégagea des bras d'Agénor et s'élança dans le corridor en criant :

— Je souffre trop, je vais me jeter dans le puits.

— Ah! mon Dieu! exclama le colonel.

Mais déjà Agénor s'était élancé après mademoiselle Guépin.

Le corridor aboutissait, non pas à un puits, mais à une chambre toute noire dans laquelle mademoiselle Guépin entra en courant.

Agénor y pénétra après elle et se trouva plongé dans l'obscurité.

Mais il avait eu le temps de saisir mademoiselle Guépin par la taille.

Et, au moment où il croyait l'arracher à un grand danger et l'empêcher de se jeter dans quelque abîme, la vigoureuse fille du colonel se retourna, lui jeta ses bras autour du cou et l'étreignit fortement.

Le colonel arrivait par derrière.

Ce fut l'affaire d'une seconde.

Agénor, surpris, plongé dans l'obscurité, fut renversé, terrassé, maintenu à terre par le père et la fille, qui, en un tour de main, le bâillonnèrent et le garrottèrent.

— Tâche de retrouver Antoinette maintenant, ricana mademoiselle Guépin.

. . . .

Or, à huit jours de là, dans cette même maison de la rue de Chaillot où il avait conduit Agénor, M. le colonel Guépin disait à sa fille :

— Voici quatre jours que nous n'avons pas vu Timoléon.

— Depuis le soir où le vicomte de Morlux lui a compté l'argent convenu.

— Nous aurait-il floués? dit le colonel.

— Non, dit mademoiselle Guépin; mais il a peut-être échoué.

— Comment cela?

— L'*autre* s'est évadé, peut-être.

L'*autre*, c'était Rocambole.

— Ma foi! dit le colonel, voici trois jours que nous attendons les trente mille francs en question. Si ce soir il n'est pas venu...

— Eh bien?

— Je lâche l'oiseau prisonnier.

— Agénor?

— Mais oui.

— Chut! fit mademoiselle Guépin, on a sonné.

En effet, la cloche de la rue s'était fait entendre.

— C'est lui sans doute, dit le colonel.

Et il ouvrit la croisée et s'y pencha, tandis que mademoiselle Guépin allait ouvrir la porte.

Ce n'était pas Timoléon, mais le facteur.

Ce qui était bien plus étonnant, car ni le colonel ni sa fille n'avaient jamais reçu de lettre à ce domicile improvisé.

Le facteur apportait une lettre timbrée de Londres.

Mademoiselle Guépin s'écria :

— C'est l'écriture de Timoléon !

— Parti ! murmura le colonel.

Quand le facteur fut sorti, le père et la fille se regardèrent avec une sorte de stupeur.

— Je n'ose pas ouvrir cette lettre, dit mademoiselle Guépin.

— Parbleu ! répondit le colonel avec une amère ironie, elle est assez mince pour qu'on voie qu'elle ne renferme pas de valeurs.

— Floués, murmura la belle brune.

— Archifloués ! dit le colonel.

Mademoiselle Guépin décacheta la lettre brusquement et lut :

« Mes enfants, tirez ce que vous pourrez d'Agénor, c'est votre affaire.

« Moi je suis retiré et ne me mêle plus de rien.

« TIMOLÉON. »

La lettre échappa aux mains de mademoiselle Guépin.

— Eh bien ! dit froidement le colonel, il a raison, c'est Agénor qui payera tout.

Mademoiselle Guépin frissonna.

XXI

Il y eut entre le colonel Guépin et sa fille un moment de silence.

— Voyons, mon père, dit celle-ci, que comptez-vous faire ?

— Une chose bien simple.

— Voyons...

— Vendre à Agénor sa liberté cent mille francs.

— Mais il n'a paa cent mille francs sur lui.

— Qu'est-ce que cela fait s'il paye dans la journée?

— Vous êtes naïf, mon père.

— En quoi ?

— En ce que, une fois hors d'ici, Agénor, au lieu d'aller à la Banque, s'en ira chez le commissaire de police.

— Si je savais cela, je le tuerais !

— Meurtre inutile...

— Que faire, alors ?

— Je le sais, moi.

— Ah ! fit le colonel, regardant avidement sa fille parler.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais je le devine. Sans cela, Timoléon ne serait pas parti pour Londres.

— Eh bien ! que s'est-il passé ?

— Rocambole aura enfoncé le *curieux*, comme dit Timoléon. Il lui aura prouvé clair comme le jour qu'il s'appelle le major Avatar.

— Bon ! après ?

— Après, il aura retrouvé Antoinette, l'aura délivrée...

— Fort bien.

— Et Timoléon, pris de peur, aura filé.

— Tout cela n'a aucun rapport avec Agénor.

— Pardon, vous allez voir. Il y a huit jours que nous tenons ce malheureux garçon pieds et poings liés dans la cave de cette maison. Il a d'abord voulu se laisser mourir de faim ; puis il a consenti à manger.

— Que te dit-il quand tu lui portes sa nourriture ?

— Rien, répondit mademoiselle Guépin. Il tourne à l'hébétement et à la folie ; et il répète le nom d'Antoinette mille fois par heure.

— Où veux-tu en venir ?

— A ceci. Il faut savoir où est Antoinette.

— Et puis?

— Quand nous le saurons, je me charge du reste.

— Mais comment le savoir ?

— Je vais aller faire un tour à Paris. Je serai de retour dans une heure.

Et mademoiselle Guépin s'apprêtait à sortir, lorsque la cloche de la rue se fit entendre une seconde fois.

Le colonel se mit de nouveau à la fenêtre.

Il reconnut le visiteur.

C'était Polyte.

Polyte le voleur, qui avait fait arrêter Antoinette une première fois, qui, ensuite, s'était constitué son gardien dans la maison de la rue Bellefond, et qui, comme nous l'avons vu, était tombé au pouvoir de Vanda et de Marion.

Polyte avait l'air tout bouleversé.

— Qu'y a-t-il encore? demanda le colonel, qui, à son tour, alla ouvrir.

— Il y a, dit-il, qu'il faut filer. Rocambole est lâché.

— Oui... mais la petite...

— Ils l'ont reprise. J'ai été leur prisonnier pendant deux jours, moi ; le prisonnier de deux femmes qui m'ont roulé comme un gamin ! murmura Polyte avec colère.

Le colonel et sa fille se consultèrent du regard.

— Es-tu toujours crâne ? dit mademoiselle Guépin en regardant Polyte.

— Je ne sais plus... Ces deux femmes m'ont démoralisé...

— Mais enfin, on peut bien compter sur toi pour donner un coup de couteau ! Il y a mille balles à gagner.

— Ça va, dit Polyte.

— Alors, reprit la belle brune, laissez-moi faire.

Elle alluma une bougie.

— Où vas-tu ? demanda le colonel.

— Négocier un emprunt de cent mille francs, répondit-elle en riant.

Et elle sortit.

. . . .

Depuis sept jours, Agénor de Morlux avait passé par toutes les angoisses du désespoir, par toutes les tortures morales de l'homme qui aime et ne sait pas si la femme aimée est morte ou vivante.

Surpris dans l'obscurité, renversé, garrotté avant qu'il eût même songé à opposer la moindre résistance, Agénor avait cru être le jouet d'un cauchemar.

Mais le sentiment de la réalité lui était aussitôt revenu, lorsqu'il avait entendu mademoiselle Guepin lui dire d'une voix railleuse :

— Maintenant, cherche Antoinette !

Dès lors, Agénor avait compris.

Les gens qui avaient fait disparaître la jeune fille le tenaient en leur pouvoir.

Que voulaient-ils faire de lui? qu'avaient-ils fait d'elle?

C'était là un double problème qui lui paraissait insoluble après sept jours et sept nuits de réflexion et d'insomnie.

Ses ennemis à lui étaient les ennemis d'Antoinette; et Agénor les connaissait...

C'étaient les agents secrets de son oncle, de ce misérable Karle de Morlux, qui était le frère de son père.

L'homme qui avait empoisonné la baronne Miller reculerait-il devant un nouveau meurtre?

Agénor ne le pensait pas.

D'abord il avait hurlé comme une bête fauve prise au piége; puis il avait essayé de briser ses liens.

Efforts inutiles!

Puis il était tombé dans une sorte de prostration morale et physique qui était allée augmentant chaque jour.

Enfin, à cette heure, Agénor sentait sa raison lui échapper.

Lorsque la porte de son cachot improvisé s'ouvrit, car ce cachot était une cave vulgaire, une simple cave dans laquelle il y avait encore quelques futailles vides, quand cette porte s'ouvrit et qu'il vit paraître mademoiselle Guépin une lampe à la main, il ne daigna pas lui adresser la parole.

Mais elle posa sa bougie sur une futaille renversée et lui dit :

— Monsieur, je viens vous rendre la liberté.

Ces mots furent magiques.

L'œil morne d'Agénor eut un éclair et il se dressa péniblement sur son séant, la regardant avec une avidité fiévreuse.

Elle demeura debout et continua avec calme :

— Non-seulement, dit-elle, c'est la liberté que je vous apporte, mais je viens vous dire où vous trouverez saine et sauve mademoiselle Antoinette Miller, votre fiancée.

Agénor eut un cri de joie.

Mademoiselle Guépin poursuivit :

— Seulement, monsieur, vous me permettrez de m'expliquer sur votre captivité d'une semaine et sur les motifs qui ont dirigé ma conduite et celle de mon père vis-à-vis de vous.

Et comme il la regardait avec défiance :

— Nous ne sommes les agents de personne, dit-elle.

Ce mot était de nature à plonger Agénor dans une nouvelle stupéfaction.

La belle brune continua avec un calme cynique :

— Mon père et moi, nous avons fondé une industrie qu'on pourrait appeler le *chantage à l'amour*. Nous avons de nombreux agents et nous faisons d'assez beaux bénéfices. On vous avait enlevé mademoiselle Antoinette; nous vous avons mis en chartre privée, nous disant que le jour où nous saurions ce qu'était devenue votre fiancée, vous seriez trop heureux de nous donner cent mille francs.

Tandis qu'elle parlait, Agénor avait recouvré sa présence d'esprit.

— Vous êtes des misérables! dit-il.

Elle se mit à sourire.

— Je ne vous chicanerai pas sur les mots, dit-elle. Nous n'en avons pas le temps.

— Et si je vous donne cent mille francs? fit-il avec dédain.

— Je vous délierai les pieds et les mains.

— Et vous me laisserez sortir?

— Sans doute.

— Et vous me direz où est Antoinette?

— A coup sûr.

— Vous pensez bien que je n'ai pas cent mille francs dans ma poche.

— Naturellement.

— Il faudra donc que j'aille chez moi...

— Tout est prévu, dit mademoiselle Guépin.

Il regarda une fois encore.

— Vous pensez bien, reprit-elle, que si nous vous disons : « Allez-vous-en, vous trouverez mademoiselle Antoinette à tel endroit, et vous nous enverrez cent mille francs, » nous n'y comptons pas une minute.

— Je n'ai qu'une parole, dit Agénor.

— C'est possible, mais il vaut mieux tenir que courir. Quand nous aurons les cent mille francs, vous saurez où est Antoinette.

— Soit, dit le jeune homme.

— Mon père a un ami qui est un vigoureux gaillard. Lui et moi nous monterons avec vous dans un fiacre, et nous irons chez vous, rue de Suresnes, vous devez avoir là soit vos titres, soit des récépissés de la Banque.

— J'ai un coupon de six mille francs de rente dans un tiroir de mon secrétaire.

— Vous nous le donnerez? Ah! je dois vous prévenir d'une chose.

— Laquelle?

— C'est que l'ami de mon père vous planterait un couteau dans la poitrine, si durant le trajet vous faisiez mine d'avertir un sergent de ville.

— Déliez-moi, dit Agénor.

Mademoiselle Guépin prit un couteau qu'elle avait apporté pour couper les cordes qui liaient Agénor, lorsque soudain une détonation se fit entendre.

Elle bondit, pâle et frémissante, vers la porte de la cave. Comme elle en franchissait le seuil, elle entendit un second coup de pistolet.

XXII

Pour donner l'explication de ces deux coups de pistolet que venait d'entendre mademoiselle Guépin, et qui l'avaient fait bondir tout effarée hors de la cave, il est nécessaire de nous reporter à l'époque de la délivrance d'Antoinette.

On se souvient que Vanda avait laissé Marton auprès de Polyte, endormi et pris de vin.

Quand, le lendemain matin, après avoir mis Antoinette en sûreté et l'avoir réunie à Madeleine, Vanda revint rue Marie-Stuart, Polyte dormait toujours.

La belle Marton n'avait pas quitté son poste.

Les deux femmes se consultèrent.

Vanda disait :

— Timoléon est parti. Ce Polyte n'est plus à craindre, car il n'était qu'un agent subalterne de Timoléon.

Mais la belle Marton répondit :

— A votre place, madame, je ne voudrais pas le perdre de vue.

— Nous ne pouvons pas cependant rester ici.



Monsieur, je viens vous rendre la liberté. (Page 364.)

— Non, mais si j'avais le chien...

— Quel chien? fit Vanda étonnée.

— Ah! c'est juste, reprit Marton, je ne vous ai jamais parlé du chien.

— Qu'est-ce que c'est?

— Mon père est cordonnier, dit humblement la pécheresse. C'est un pauvre savetier en échoppe dans le faubourg Saint-Antoine, qui nous a tous élevés, et nous étions six enfants. En outre, il a nourri un caniche, qui est bien vieux maintenant, mais qui n'a pas son pareil pour l'intelligence.

— Eh bien?

— Il faut croire, — car c'était un chien perdu que nous trouvâmes un soir, ma sœur et moi, à moitié crevé de misère et râlant sur un tas d'ordures, — il faut croire que c'était un chien de douanier, et qu'il avait déjà des dispositions à faire la police.

— Comment cela?

— On vola un matin, — il y avait un mois que nous avions le chien, — une paire de souliers dans l'échoppe, tandis que mon père était allé chercher un sou de tabac.

« Quand il revint, il s'aperçut du vol; mais le voleur était parti.

« Le chien flaira partout, suivit une piste, la perdit, revint, repartit encore, passa la nuit dehors, et nous le crûmes perdu.

« Le lendemain, en ouvrant son échoppe, mon père le vit et jeta un cri d'étonnement.

« Le chien avait rapporté les souliers volés... Par exemple, nous n'avons jamais su où il les avait retrouvés. »

— Probablement à l'étalage de quelque confrère qui les avait achetés au voleur, dit Vanda.

— Nous l'avons toujours pensé; mais ce n'est pas tout; vous allez voir.

— J'écoute, dit Vanda.

— On croit généralement à Paris, poursuivit Marton, que la prison de Clichy n'est bâtie que pour les Hongrois et les fils de famille. C'est une erreur. Il y a de tout à Clichy, des porteurs d'eau et des maçons, des chaudronniers et des savetiers en vieux.

« Mon père devait 300 francs à un marchand de cuir.

« Le marchand le mit à Clichy.

« Ma sœur et moi, nous avions mal tourné déjà.

« Un de mes frères était allé trois fois en correctionnelle: les deux autres avaient tiré chacun de son côté; ma mère était morte.

« Il ne restait que notre petite sœur Rosine, qui avait neuf ans, et le chien.

« Quand les recors emmenèrent mon pauvre père, il y en eut un qui eut pitié de l'enfant, et il le prit avec lui.

« L'autre se chargea du chien.

« Celui-là fit une bonne affaire. Le chien s'attacha d'autant plus facilement à lui, que tous les jours le recors allait à Clichy, et qu'il permettait au pauvre animal de voir son maître.

« Un mois après, il n'était bruit dans tout Paris que d'un chien merveilleux qui procurait des arrestations aux gardes du commerce.

« Le soleil couché n'était plus qu'un vain mot pour les débiteurs.

« Le recors se promenait le soir ou s'embusquait dans le voisinage du domicile du malheureux débiteur.

« Celui-ci venait, le soleil couché, embrassait sa femme et ses enfants, attendait la nuit et se sauvait, rusant comme un lièvre, tournant et retournant dans le même quartier, afin de dépister ses ennemis.

« Le recors s'en allait. Le débiteur était sûr de lui avoir fait perdre sa trace.

« Mais il n'avait pas vu, en sortant de chez lui, un chien au poil fangeux qui fouillait dans un amas de trognons de choux, de paperasses et de verre cassé.

« Le chien ne bougeait pas de là.

« Il se gardait bien de suivre l'homme.

« L'homme se croyait sauvé.

« Cependant, le matin, une heure avant le lever du soleil, le chien prenait la piste laissée par lui la veille, et la suivait.

« Le recors était derrière, et le débiteur ne tardait pas à être arrêté.

— Et ce chien vit encore?

— Oui, madame, on a fait grâce à mon père d'une partie de sa dette. Ma sœur et moi nous avons payé le reste. Le chien est retourné avec mon père.

— Eh bien! lui dit encore Vanda, que veux-tu faire de ce chien?

— J'ai envie d'aller le chercher.

— Bon!

— Et de lui donner Polyte à garder.

— Je ne comprends pas très-bien.

— Oh! vous verrez. Polyte ne fera plus un pas, n'ira plus nulle part que nous ne le sachions.

Vanda se rendit à l'inspiration de Marton.

Elle demeura auprès de l'ivrogne, qui continuait à ronfler, tandis que la pécheresse repentante descendait en toute hâte, se jetait dans un fiacre, et courait au faubourg Saint-Antoine.

Une heure après, elle était de retour avec le chien.

Le chien, sur un signe de Marton, flaira Polyte en tous sens.

Puis Marton dit :

— Allons-nous-en!

Toutes deux descendirent, le chien les suivit.

Une fois dans la rue, Marton dit au chien :

— Reste là.

Puis se servant de la phrase usitée sans doute jadis par le recors, elle ajouta :

— Je te recommande monsieur.

A partir de ce jour, le chien ne bougea plus du quartier, ne perdant jamais de vue la maison où était Polyte. Ce dernier fut ivre quarante-huit heures; puis, dégrisé, il songea à Antoinette et s'en alla rue Bellefond.

Les portiers lui dirent que Timoléon n'y était pas.

Il frappa à la porte du pavillon, on ne lui répondit pas.

Il s'en alla et se regrisa de plus belle.

Marton passa dans la rue du Petit-Carreau et siffla le chien, qui vivait de charité depuis deux jours, c'est-à-dire de ce qu'il trouvait sur la voie publique et de quelques croûtes de pain que lui donnaient les enfants du voisinage.

— Où est le monsieur? lui demanda-t-elle.

Le chien la conduisit chez le marchand de vin.

Marton aperçut Polyte qui buvait dans un coin de la salle.

— C'est bien, dit-elle, surveille toujours le monsieur.

Et elle s'en alla.

Or, lorsque Rocambole eut vainement cherché Agénor et se fut convaincu qu'il n'avait point paru rue de l'Université, chez son père, Vanda se souvint du chien.

Marton lui dit :

— Polyte doit savoir ce qu'est devenu M. Agénor.

En effet, Polyte, dégrisé pour la seconde fois, était retourné rue Bellefond.

Là, les portiers, inquiets de ne pas voir revenir Timoléon, s'étaient décidés à enfoncer la porte du pavillon et avaient trouvé le cadavre de la Chivotte.

Alors Polyte, effaré, avait rebroussé chemin et pris la fuite.

Puis il avait songé à avertir le prétendu colonel et sa fille.

On devine le reste : deux hommes étaient arrivés rue de Chaillot, guidés par le chien.

C'était juste au moment où mademoiselle Guépin proposait à Agénor la liberté en échange de cent mille francs.

Les deux hommes sonnèrent : le colonel ouvrit.

L'un d'eux lui dit :

— Je m'appelle Rocambole, et il faut me rendre M. Agénor de Morlux.

Le colonel remonta précipitamment, saisit deux pistolets et fit feu.

Rocambole esquiva le premier coup.

Le second atteignit Milon à l'épaule et ne lui fit qu'une légère blessure.

Milon bondit sur le colonel et le terrassa.

Quant à Polyte, le seul nom de Rocambole l'avait terrifié.

Mademoiselle Guépin, montant tout effarée, fut sai-

sie par Rocambole, qui la prit dans ses mains nerveuses et la réduisit à l'impuissance, en lui disant :

— Il faudra, vous aussi, ma belle, faire connaissance avec Saint-Lazare.

Quelques minutes après, Agénor était délivré.

XXIII

M. Karle de Morlux n'avait pas entendu parler de Wasilika depuis trois jours.

Du reste, pendant ces trois jours, M. de Morlux n'avait guère eu le temps de respirer.

Cette folie amoureuse qui s'était emparée de lui en Russie l'avait repris.

Depuis trois jours, Madeleine était chez lui.

Madeleine tremblante, émue, demandant Yvan Potenieff à tous les échos et frissonnant au seul nom de Rocambole.

M. de Morlux donnait à ses gens le triste spectacle d'un vieillard amoureux.

Il paraissait traiter Madeleine comme sa nièce; mais ses regards démentaient ses paroles et la violence de la passion perçait à chaque instant.

Madeleine, cependant, ne paraissait point s'en apercevoir.

Madeleine parlait toujours d'Yvan, et son bon oncle, comme elle appelait le vicomte, lui promettait de le retrouver.

Il l'avait logée dans le plus joli appartement de l'hôtel.

Depuis trois jours les couturières et les modistes assiégeaient sa demeure.

Mais Madeleine ne voulait pas sortir.

— Non, disait-elle, je ne me montrerai qu'au bras d'Yvan.

M de Morlux avait été souvent assailli par de coupables pensées; mais Madeleine s'enfermait si bien chez elle, qu'il n'eût pu y pénétrer sans scandale.

Et puis, cet homme voulait être aimé...

Et il fallait, pour cela, qu'il perdît Yvan aux yeux de Madeleine.

Au bout de trois jours de cette lutte insensée avec lui-même, il songea à son alliée la blonde Wasilika.

Et il lui écrivit un mot.

Une heure après, Wasilika arriva.

— Eh bien ! lui dit-elle avec son froid sourire, avez-vous songé à choisir ?

— Je n'ai songé à rien, dit M. de Morlux.

— Comment cela ?

— Je n'ai songé qu'à Madeleine.

— Vous l'avez donc revue ?

— Elle est ici.

— Ici ? dit Wasilika étonnée.

M. de Morlux lui raconta alors ce qui s'était passé.

Mais Wasilika l'écouta d'un air de doute et lui dit :

— Êtes-vous bien sûr de n'être pas fou ?

— Fou !

— Ou de ne pas rêver ?

— Vous voyez bien que je suis éveillé.

— Alors, vous avez peut-être été mystifié...

— Hein ? fit M. de Morlux qui recula d'un pas.

— Est-ce bien Madeleine qui est chez vous ?

— Mais .. sans doute...

— N'avez-vous point entendu parler d'une femme appelée Clorinde, celle-là même qu'Yvan, conduit à la maison de fous, a pris pour Madeleine ?

M. de Morlux pâlit.

— Oh ! dit-il, c'est impossible !... deux femmes ne se ressemblent pas si parfaitement.

— C'est que, dit la comtesse, une chose m'étonne...

— Laquelle ?

— Madeleine est chez vous depuis trois jours, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Elle vous a dit s'être sauvée de chez la comtesse Artoff ?

— Oui.

— Et depuis trois jours ni Baccarat, ni Rocambole ne vous ont donné de leurs nouvelles ?

— Non.

— Je voudrais bien la voir.

— Madeleine ?

— Oui.

Le vicomte sonna. Un valet parut.

— Voulez-vous, dit le vicomte, prier mademoiselle de descendre ?

Le valet sortit; mais au même instant la cloche de l'hôtel se fit entendre.

M. de Morlux s'approcha de la fenêtre et étouffa un cri.

— Qu'est-ce ? demanda Wasilika.

Un jeune homme traversait la cour et marchait droit au perron.

— Mon neveu ! exclama le vicomte avec un sentiment de terreur.

Et il courut au gland de sonnette et le secoua fortement.

— Priez mademoiselle de rester chez elle, dit-il au valet, qui revint en toute hâte. Je monterai tout à l'heure.

En même temps il dit à Wasilika :

— Entrez là. Vous pourrez tout entendre; mais il ne faut pas que mon neveu vous voie.

Et il souleva une portière et fit entrer la comtesse dans un fumoir attenant à son cabinet.

Une minute après, Agénor entra comme une bombe. Il était pâle et paraissait bouleversé.

M. de Morlux fit quelques pas en arrière.

Agénor ferma la porte et dit à M. de Morlux en prenant une chaise :

— Causons, mon oncle.

M. de Morlux essaya de dominer son émotion et de retrouver ce sang-froid superbe qui jadis ne lui faisait jamais défaut.

— Mais à qui en as-tu donc ? fit-il.

— A vous, mon oncle.

— Je le vois bien. Mais d'où viens-tu ?

— Je viens de passer huit jours pieds et poings liés dans une cave.

— Toi ?

— Vous le savez bien, puisque vous m'y avez fait mettre par les gens de votre complice, l'infâme Timoléon.

M. de Morlux resta impassible.

— Je crois que tu es fou, dit-il, je n'ai jamais entendu parler de ce nom-là.

— Mon oncle, dit froidement Agénor, ne perdons

pas, je vous prie, notre temps en divagations inutiles. Je sais tout.

— Quoi, tout ?

— Vos crimes, dit-il simplement. C'est vous qui avez fait mettre Antoinette à Saint-Lazare.

— Eh bien ! répondit M. de Morlux, quand cela serait ? Je voulais t'empêcher de faire un mauvais mariage.

— Ce n'est pas ça, mon oncle, vous vouliez empêcher la fille de votre sœur, de votre victime...

Cette fois M. de Morlux pâlit légèrement.

— Vous vouliez l'empêcher, reprit Agénor, de venir réclamer la fortune que vous avez volée à sa mère, à sa mère que vous avez empoisonnée !

— Tais-toi, malheureux !

— Ah ! vous avouez donc ?

— Tais-toi !

— Mon oncle, reprit Agénor, je vous donne à choisir de ces trois choses-ci : ou vous vous brûlerez la cervelle tout à l'heure, et, comme je suis votre héritier, je restituerai pour vous;

« Ou vous restituerez de bonne grâce, et signerez à mon contrat de mariage, car j'épouse Antoinette dans huit jours;

« Ou j'irai, ce soir même, porter au parquet les preuves de votre crime, et vous monterez sur l'échafaud. »

Agénor parlait avec un calme terrible.

M. de Morlux épouvanté répétait :

— Tais-toi ! tais-toi !

— Ce n'est pas tout encore, dit Agénor; la sœur d'Antoinette, l'autre fille de votre victime, est chez vous ?

M. de Morlux étouffa un cri, — en même temps que, derrière la draperie du fumoir, Wasilika tressaillit.

— Elle s'est sauvée comme une folle de la maison où on lui avait donné asile, poursuivit Agénor. Elle est venue se mettre sous votre protection, la malheureuse ! sous la protection d'un assassin !... acheva-t-il avec une ironie douloureuse.

— Tais-toi !

— Il faut me rendre Madeleine...

M. de Morlux eut un élan de passion furieuse :

— Jamais ! dit-il.

— Pourquoi ?

— Je l'aime ! dit le vieillard.

— Vous êtes fou, mon oncle.

— Je l'aime et je veux l'épouser.

— Vous blasphémez ! vous l'empoisonneur de sa mère !...

M. de Morlux tomba à genoux :

— Et si je me repentais ?... dit-il.

Agénor haussa les épaules.

— Si je passais ce qui me reste de vie à racheter le sang de la mère par l'amour dont j'entourerais la fille ?...

Et il était peut-être sincère en ce moment, car Agénor détourna la tête.

— N'y a-t-il donc pas de pardon pour moi ? dit le vieillard avec des larmes dans la voix.

Alors Agénor le regarda :

— Êtes-vous donc sincère ? fit-il.

M. de Morlux jeta un cri et crut que Madeleine était à lui et que tout était sauvé.

XXIV.

M. de Morlux, un moment courbé et frissonnant sous le regard de ce jeune homme sans tache qui portait son nom, se crut réhabilité alors.

Ou plutôt sa nature perverse reprit le dessus, et il se dit :

— Allons j'en aurai facilement raison.

Agénor lui dit :

— Mon oncle, je ne sais pas si Madeleine vous aimera jamais. Tout ce que je sais, c'est qu'elle aime M. Yvan Potenieff. Encore un homme que vous avez fait disparaître.

— Moi ? continua M. de Morlux.

Et il sut donner à sa voix un tel accent de franchise que son neveu parut ébranlé dans sa conviction.

— Cette fois, dit M. de Morlux, je crois que tu perds la tête. Tout le reste est vrai. Cela est faux.

— Êtes-vous bien certain de ce que vous avancez, mon oncle ?

— Je suis certain d'une chose.

— Laquelle ?

— C'est que M. Yvan Potenieff aimait assez Madeleine pour en faire sa maîtresse.

— Mais... sa femme ?...

— Non, dit le vicomte. Yvan est ambitieux, et sa famille est ruinée. Yvan veut épouser sa cousine.

— La comtesse Wasilika ?

— Oui, dit M. de Morlux qui prit un air naïf. Et si tu veux retrouver Yvan, adresse-toi à elle.

Agénor se leva.

— Mon oncle, dit-il, je vous laisse vingt-quatre heures de réflexion, et je ne démords pas de mes conditions. Je reviendrai demain à pareille heure.

Et il fit un pas vers la porte. M. de Morlux le retint d'un geste.

La cupidité se réveillait au fond de son cœur.

— Crois-tu donc, dit-il, que la fortune de ces deux jeunes filles soit si considérable ?

— Trois ou quatre millions, qu'il vous faudra rendre, mon oncle, répondit sèchement Agénor.

Et il s'en alla.

Quand il fut parti, Wasilika souleva la draperie et reparut aux yeux du vicomte.

— Eh bien ! fit-il, croirez-vous ?

— Quoi ?

— Que c'est Madeleine qui est ici ?

— Oui, je n'en peux douter. Mais...

Et elle sut donner à ce mot, qui était une restriction, une inflexion particulière.

— Mais quoi ? demanda M. de Morlux.

— Je vous engage à vous méfier.

— De qui ?

— De Rocambole et de la comtesse Artoff.

— Si mon neveu est avec moi, je ne les crains plus, dit le vicomte.

— Oui, mais votre neveu ne forcera point Madeleine à vous épouser.

M. de Morlux soupira.

— Et tant que Madeleine aimera Yvan...

M. de Morlux interrompit brusquement la comtesse :



Ce squelette, cet homme avait dû mourir là. (Page 371.)

— Trouveriez-vous donc le moyen que Madeleine ne l'aimât plus?

— Peut-être.

M. de Morlux regarda avidement Wasilika.

Celle-ci eut un sourire railleur :

— J'ai cru un moment, à votre attitude conquérante, que vous n'aviez plus besoin de moi, dit-elle.

— Ah! madame...

— Les hommes sont ainsi faits, reprit-elle avec dédain... Mais je vous pardonne. Notre alliance tient donc toujours?

— Mais sans doute.

— Eh bien! dit Wasilika, écoutez-moi.

Et elle se plongea nonchalamment dans une chauffeuse et s'y arrondit comme une jolie chatte.

— Parlez, dit le vicomte.

— Supposons, reprit la comtesse, que Yvan voie Madeleine à votre bras.

— Bon!

— Et que Madeleine paraisse vous aimer.

— Mais... c'est impossible!

— Tout est possible. Supposons-le donc.

— Bon! Après?

— Yvan devient jaloux.

— Très-bien.

— Yvan écrit à Madeleine une lettre irritée

— Et puis?...

— Il quitte la France en même temps, ou il feint de la quitter, ce qui est exactement la même chose. Madeleine a un accès de dépit. Yvan est perdu pour elle; Madeleine a besoin de consolation; il lui faut un protecteur. Elle vous aimait déjà comme un père; elle consent à vous aimer comme un mari.

— Je ne sais pas, murmura le vicomte, mais il me semble que tout cela, si vraisemblable que ce puisse être, n'arrivera jamais.

La transition était trop brusque pour qu'il pût s'en rendre compte tout de suite.

Cependant il se souvint.

Il se souvint de la maison de fous, de sa tentative d'évasion avortée, puis de Wasilika et de M. de Morlux, qui l'étaient venus chercher.

Enfin il se rappela fort bien que, tandis qu'il déjeunait avec sa cousine, il avait été pris d'un invincible besoin de sommeil.

C'en était assez pour que sa pensée s'ouvrît une large route dans le champ des suppositions.

A force de fixer ses regards sur la lanterne, il vit tout à coup à la voûte une espèce de trappe dont il distingua les charnières; c'était par là qu'il était descendu.

Puis il fit le tour de sa prison et rencontra une porte.

Une porte toute doublée de fer, garnie de gonds solides, d'une triple serrure et d'un guichet grillé au milieu.

Yvan appliqua son œil à ce guichet et essaya de voir à l'extérieur.

Son regard ne rencontra que d'épaisses ténèbres.

Continuant à tourner comme la bête fauve prise au piége qui fait le tour de la fosse dans laquelle elle est tombée.

Yvan recula tout à coup et jeta un cri d'épouvante suprême.

Dans un coin du caveau, debout contre le mur, une chaîne au cou, il venait d'apercevoir un squelette, après lequel adhéraient encore quelques lambeaux de vêtements.

Ce squelette, cet homme avait dû mourir là, enchaîné à ce mur.

Yvan, tout brave qu'il était, fut pris d'un tel effroi qu'il jeta de grands cris.

Mais le cachot dans lequel il était n'avait pas d'écho, et nulle voix ne répondit à la voix du jeune Russe.

— Oh! murmura-t-il, après avoir crié longtemps, après avoir frappé des pieds et des mains à cette porte, après avoir ensanglanté et brisé ses ongles aux barreaux du guichet, ces gens-là ont peut-être raison : je suis fou!...

Et le nom de Madeleine revint à ses lèvres.

Puis, au nom de Madeleine, un autre succéda... celui de sa cousine, la comtesse Wasilika.

Et alors il se fit une grande lueur dans son esprit.

Pourquoi Wasilika était-elle en France?

Pourquoi l'était-elle venue chercher chez le docteur Mardochée Lambert?

Pourquoi lui avait-elle donné pour valet de chambre ce misérable Beruto, qui s'était prêté à son incarcération dans la maison de fous?

Et Yvan comprit.

Il comprit avec cette sagacité que possèdent les Russes, ces petits-neveux des anciens Grecs, que tout ce qui lui advenait devait être l'œuvre de Wasilika.

Wasilika se vengeait!

Elle se vengeait de ses dédains, à lui Yvan, qui avait l'audace d'aimer une autre femme.

Et la nature sauvage du Russe reprit le dessus à cette pensée, et il recommença à battre en brèche des pieds et des mains cette porte ferrée qui ne remua point et ne rendit aucun son.

Tout à coup Yvan s'arrêta.

Un bruit s'était fait au dehors.

Un bruit de pas descendant un escalier; puis tout à coup un rayon lumineux passa au travers du guichet.

Alors Yvan se tut et suspendit son haleine.

Il vit un homme qui descendait un escalier tournant, à l'extrémité d'un corridor sur lequel donnait le guichet.

Cet homme portait un panier d'une main et une lampe de l'autre.

Yvan le reconnut.

Cet homme, c'était l'Italien Beruto.

Si Yvan avait pu douter encore, ses doutes devaient maintenant s'évanouir.

Tout ce qui lui arrivait était l'œuvre de Wasilika,

De Wasilika dont Beruto était l'âme damnée.

Yvan fit alors un calcul rapide.

Le panier que portait Beruto renfermait sans doute ses aliments. On lui apportait à manger.

Yvan se plaça donc derrière la porte, résolu, au moment où elle tournerait sur ses gonds et où Beruto entrerait, à se jeter sur lui et à l'étouffer dans ses bras.

Beruto s'approcha.

Yvan, qui retenait son haleine, l'entendit murmurer :

— Le voilà bien tranquille maintenant; est-ce qu'il aurait une apoplexie?...

Yvan ne bougea pas.

— Hé! monsieur Yvan? fit Beruto.

Même silence.

Beruto tira de sa poche une clef que le jeune Russe entendit tourner dans une serrure.

Son cœur battait violemment.

Si Beruto entrait dans le cachot, Beruto était un homme mort. Yvan, doué d'une force herculéenne, le mettrait en pièces.

Mais Beruto était prudent.

Ce ne fut pas la porte qu'il ouvrit.

Ce fut le guichet.

Le guichet était un panneau de fer grillé qui pouvait avoir un pied de large en tous sens.

Le panier y pouvait passer.

Beruto le poussa, et le panier tomba dans le cachot.

En même temps le guichet se referma.

Yvan poussa un cri de rage.

— Tiens! dit Beruto, qui appliqua son visage moqueur aux barreaux du guichet, Votre Seigneurie n'est donc pas morte?

Yvan bondit vers le guichet.

— Bonjour, seigneur, reprit Beruto.

— Misérable! hurla Yvan.

— Si vous me dites des sottises, je m'en vais.

Yvan se sentit alors en proie à un sentiment de curiosité ardente qui triompha un moment de sa colère.

— Beruto! fit-il.

— Que désire Votre Excellence? demanda l'Italien d'un ton respectueux.

— Savoir où je suis.

— Rien de plus facile. Vous êtes, monseigneur, dans une cave de l'hôtel dans lequel vous avez déjeuné hier matin.

— Comment! hier matin?

— Oui. Le narcotique absorbé par vous vous a fait dormir trente-six heures.

— Et pourquoi suis-je ici?

— Par ordre de la comtesse Wasilika.

Yvan eut un cri de rage.

— Que veut-elle donc, cette femme?

— Elle veut que vous restiez ici.

— Longtemps?

— Mais, dit froidement Beruto, probablement jusqu'à votre mort...

Et il s'en alla.

. . . .

Et quatre jours s'écoulèrent.

Quatre jours de fureur, de désespoir et d'abattement.

D'abord Yvan ne voulut pas manger.

Il craignait que ce qu'on lui apportait ne fût empoisonné.

Puis la faim triompha.

Il mangea et ne mourut point.

Mais une pensée affreuse vint ajouter à ses terreurs et à ses emportements.

Puisque Wasilika le poursuivait ainsi, lui, qui sait si elle ne persécuterait pas Madeleine?

Et à partir du moment où cette idée lui vint, Yvan se métamorphosa en bête fauve qui fait d'impuissants efforts pour recouvrer la liberté et ne se lasse jamais.

Il essaya d'enfoncer la porte, de battre les murs en brèche; il cria et hurla sans relâche, jusqu'à ce que, meurtri, sanglant, épuisé, il tombât sur le sol.

Quelques heures de sommeil le remettaient et il recommençait.

Enfin, le quatrième jour de sa captivité, cette lueur qui pénétrait tout à coup au travers du guichet et annonçait la venue de Beruto, brilla dans le corridor.

Yvan colla son visage au guichet et cessa de vociférer.

Tout à coup, il vit apparaître non point seulement Beruto, mais une femme derrière lui.

C'était la comtesse Wasilika.

Et Yvan sentit, à cette vue, un ouragan de colère lui traverser la gorge et monter de son cœur à sa tête.

— Ah! si elle pouvait entrer, se dit-il.

XXVI

— Madame, répéta Beruto, n'entrez pas.

— Bah! dit la comtesse avec calme, nous allons voir.

Et elle s'approcha du guichet :

— Hé! cousin? fit-elle.

Yvan répondit :

— Que voulez-vous? venez-vous contempler votre œuvre, madame?

— Non, je viens vous voir et causer avec vous.

La voix de Wasilika était fort calme; elle avait même une légère inflexion railleuse.

En même temps, elle dit à Beruto :

— Ouvre-moi donc. On cause mal à travers un guichet.

Yvan fut pris d'un accès de rage folle.

— Oh! prenez garde, dit-il. Si vous supprimez cette porte qu'il y a entre vous et moi...

— Eh bien? fit-elle.

— Eh bien! je me jetterai sur vous... et...

— Et, dit-elle froidement, vous trouverez les six canons de ce revolver.

En même temps, elle prit à sa ceinture un mignon pistolet à crosse d'ivoire, un chef-d'œuvre du colonel Kolt, l'habile arquebusier américain.

Puis elle ajouta, se tournant vers Beruto :

— Mais ouvre donc!

L'Italien obéit.

— Reculez un peu, mon cousin, dit Wasilika.

Et elle allongea le poignet.

Yvan n'avait pas peur de la mort; mais mourir ainsi, sans explication, par ce seul fait qu'il essayerait de se jeter sur cette femme au pouvoir de laquelle il était tombé, lui parut bête.

Il recula donc jusqu'au mur qui faisait face à la porte, et alla se heurter au squelette.

— Voilà, dit Wasilika d'un ton moqueur, une chose de sinistre augure.

Et elle demeura sur le seuil du cachot.

Et elle était séparée d'Yvan par une distance de huit ou dix pieds.

Distance qui pouvait être comblée par les six coups de revolver.

Cette arme mignonne tenait Yvan en respect.

— Madame, dit-il, est-ce une explication que vous m'apportez?

— Peut-être... dit-elle.

— Alors, parlez... Pourquoi suis-je ici?

— Mais, dit Wasilika, parce que vous m'avez humiliée et blessée au cœur. Je me venge!

Yvan tressaillit.

— Vous m'aimiez donc? fit-il.

— Autant que je vous hais maintenant.

— Et vous vous vengez?

— Regardez ce squelette, dit-elle.

— Me reservez-vous donc le même sort? demanda Yvan avec ironie.

— Non... ce bonhomme est mort de faim, paraît-il; et jusqu'à présent on vous a apporté à manger.

— Vous êtes trop bonne, ricana Yvan.

— Et puis, dit Wasilika, rassurez-vous, votre captivité ne sera pas éternelle.

— Ah! vraiment?

— Seulement, reprit Wasilika, si vous étiez libre en ce moment, vous me gêneriez peut-être beaucoup.

— En vérité!

Et Yvan avait remplacé sa colère par une froide ironie.

— Vous savez que je me marie? reprit Wasilika.

— Bah! avec qui?

— Avec le comte Kouroff.

Yvan eut un rire dédaigneux et s'appuya au mur avec une attitude insolente.

— Ne croyez-vous pas, dit-il, que je pourrais m'y opposer? Ah! chère comtesse, dit-il, vous pouvez me laisser sortir tout de suite. Soyez tranquille...

Et il riait à se tordre.

Mais Wasilika, d'un mot, souffla sur sa gaieté.

— Je sais bien, dit-elle, que vous n'empêcheriez pas mon mariage.

— Oh! non, certes.



Veux-tu gagner vingt francs. (Page 375.)

— Mais vous feriez tous vos efforts pour en empêcher un autre.

— Lequel ? demanda-t-il en tressaillant.

— Celui de Madeleine.

Yvan jeta un cri et fit un pas vers la comtesse.

— Gare au revolver ! dit-elle.

Yvan s'arrêta.

— Madeleine ! dit-il, Madeleine se marie ?

— Sans doute.

— Vous mentez !

— Mais non... et vous êtes un homme sans éducation de me parler ainsi, fit-elle avec hauteur. Madeleine se marie dans huit jours, et c'est pour vous annoncer son mariage que je suis ici.

Yvan était devenu très-pâle ; sa colère était tombée ainsi que son ironie.

Il levait sur la comtesse un œil hagard et semblait se demander si cette femme ne mentait pas.

Wasilika reprit :

— Mon cher cousin, Madeleine ne se marie peut-être pas de gâieté de cœur...

Ces mots lui arrachèrent un cri de joie.

— Ah ! dit-il, vous l'aurez fait tomber dans quelque guet-apens infâme !

— Mais non, je vous jure !

— Madeleine m'aime...

— Elle vous aimait un peu, du moins.

Yvan demanda d'une voix sourde :

— Oseriez-vous donc prétendre qu'elle ne m'aime plus ?

— Elle cherche à vous oublier, du moins.

— Pourquoi ? quel est mon crime ?

— Votre crime est bien simple, dit Wasilika avec calme. Vous êtes Russe, et tous les Russes, aux yeux des Français et des Françaises, sont fabuleusement riches.

— Eh bien ?

— Une petite maîtresse de français comme Made-

leine, bercée de l'espoir de vous épouser, rêvant une grande situation de fortune et d'aristocratie, pouvait-elle ne pas vous aimer ?

— Après? après? fit Yvan avec anxiété.

— En arrivant à Paris, Madeleine a appris la vérité, c'est-à-dire que votre famille est aux trois quarts ruinée... Et elle a réfléchi.

— Oh! s'écria Yvan indigné, Madeleine est incapable de faire de tels calculs.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— Eh bien ! je vous annonce pourtant son mariage.

— Avec qui ?

— Avec le vicomte Karle de Morlux.

— Le misérable ! s'écria Yvan qui comprit tout, ou, du moins, crut tout comprendre.

Wasilika eut un sourire railleur.

— Cousin, dit-elle, voulez-vous voir Madeleine une dernière fois, avant qu'elle s'appelle la comtesse de Morlux?

Yvan eut un cri de joie.

— Ah ! si je la revois, dit-il, je saurai bien empêcher ce mariage.

— Ceci est votre affaire et non la mienne.

Et Wasilika continua à rire.

— Comtesse, dit Yvan, vous êtes une vraie femme du Nord, vous dégustez la vengeance comme on déguste du vieux vin.

— Peut-être...

— Mais si vous étiez généreuse...

— Eh bien ?

— Vous me tueriez tout de suite, dit Yvan.

— Non, dit Wasilika, je veux que vous revoyiez Madeleine.

— Dites-vous vrai ?

— Mais sans doute.

— Où est-elle donc ?

— A l'hôtel de Morlux.

— Chez lui ?

— Mais sans doute.

— Et vous me laisserez sortir d'ici ?

— Foi de Wasilika Wasserenoff.

— Quand?

— Ah! dit la comtesse, il faut que vous sortiez d'ici comme vous y êtes entré.

— Je ne comprends pas.

— Vous y êtes entré endormi.

— Eh bien ?

— Vous en sortirez de même, plongé dans un sommeil léthargique.

En même temps, elle fit un signe à Beruto, témoin muet de cet entretien.

Beruto s'en alla.

— Comtesse, dit Yvan, ne voulez-vous pas plutôt m'empoisonner ?

— Au nom de ma famille, qui est la vôtre, je vous jure le contraire, dit-elle.

Beruto revint.

Il portait un plateau sur lequel était un gobelet de bohême rempli d'un vin jaune comme de l'ambre.

— Offrez cela à M. Potenieff, Beruto, dit la comtesse.

Yvan hésitait encore.

— Mon cousin, dit Wasilika, si vous ne faites cela, vous ne reverrez jamais Madeleine.

Yvan tendit une main fiévreuse vers le plateau, prit le verre et le vida d'un trait.

Mais il n'eut pas le temps de le rendre à Beruto.

Le verre lui échappa des mains et se brisa.

En même temps, Yvan tomba foudroyé.

. . . .

— Maintenant, dit froidement la comtesse, il s'agit de trouver un maçon.

Et elle sortit du caveau dans lequel gisait Yvan, froid et inanimé.

XXVII

Après avoir retrouvé Agénor, Rocambole s'était mis à la recherche d'Yvan.

Les traces d'Yvan avaient été suivies depuis la maison des fous jusqu'à la Croix-Rouge.

Là, on s'en souvient, Noël dit Cocorico avait perdu de vue la victoria de M. de Morlux.

Puis, une heure après, il l'avait retrouvée dans la rue du Vieux-Colombier.

Seulement, Yvan n'y était plus.

On avait donc laissé le jeune homme dans une maison des environs de la place Saint-Sulpice.

C'était là qu'il fallait se livrer aux investigations les plus minutieuses.

Rocambole eut une inspiration.

Le chien de Marton avait aidé à suivre Polyte et avait fait découvrir la retraite du colonel Guépin; ce même chien pouvait être employé à retrouver Yvan.

La comtesse Wasserenoff s'était installée aux Champs-Élysées, avenue Marbeuf, dans un petit hôtel entre cour et jardin, le lendemain même de sa rupture avec la comtesse Artoff; mais Wasilika sortait peu.

Depuis trois jours, les gens apostés par Rocambole dans les environs de l'hôtel ne l'avaient aperçue autrement que remontant ou descendant l'avenue des Champs-Élysées à pied, une ombrelle à la main, et ne tardant pas à rentrer.

Wasilika était sur ses gardes.

Évidemment, elle craignait d'être suivie.

Cependant, au bout de trois jours, M. de Morlux lui ayant écrit, Wasilika se décida à sortir.

Au rond-point des Champs-Élysées, elle regarda de tous côtés pour s'assurer qu'elle n'était pas suivie.

Le rond-point et l'avenue, en montant et en descendant, étaient veufs de cavaliers et de voitures.

Le temps était gris et il tombait un léger brouillard qui se résolvait en pluie fine et serrée.

Aucun fiacre ne stationnait ni à droite ni à gauche.

Wasilika ne vit rien de suspect.

Elle monta à pied, comme une petite bourgeoise, vers la barrière de l'Étoile, et ne fit aucune attention à deux ouvriers maçons qui s'étaient abrités sous une porte et déjeunaient d'un morceau de pain et d'un peu de charcuterie, tandis qu'un chien caniche, gravement assis devant eux, semblait attendre sa part de cette maigre pitance.

Wasilika était montée jusqu'à la station des voitures de place.

Là une victoria de grande remise l'attendait chaque jour et l'avait conduite au boulevard Haussmann sur lequel ouvrait la petite porte de l'hôtel de Morlux.

Plus d'une heure après, les deux ouvriers maçons avaient dit au chien :

— Cherche donc cette dame!

Le chien s'était mis à flairer le sol, puis il avait retrouvé la piste de Wasilika et l'avait suivie au petit galop.

Les deux maçons venaient par derrière.

En haut des Champs-Élysées, le chien avait hésité. Il y avait solution de continuité, — ce qu'en terme de chasse on nomme un défaut.

Heureusement le sol était détrempé et gardait l'empreinte des quatre roues d'une voiture et des huit pas de ses deux chevaux.

L'un des maçons dit :

— La voiture attendait là depuis longtemps.

Et il dit au chien :

— Il faut suivre cette voiture.

Le chien docile descendit le boulevard Haussmann et s'arrêta à la porte de l'hôtel de Morlux.

Là, il flaira de nouveau le sol et témoigna par deux ou trois grognements que la personne était descendue de voiture et avait dû franchir le seuil de cette porte.

— Bon! dit l'un des deux maçons, qui n'était autre que Rocambole, elle est chez M. de Morlux. Pourvu qu'elle ne s'y rencontre pas avec Agénor!

Puis il dit à Noël, car c'était l'autre maçon :

— Tu vas t'en aller boire un coup au café de la rue de la Pépinière, qui est en face la caserne. Tu reviendras ici dans une heure.

— Et vous, maître?

— Moi, je m'en vais. Je ne veux pas m'exposer à me trouver nez à nez avec la comtesse Wasilika. J'ai beau être barbouillé de plâtre, elle pourrait me reconnaître.

Et Rocambole s'en alla.

Noël emmena le chien et se rendit au café où se réunissaient les domestiques et les ouvriers du quartier, et où Timoléon, quelques semaines auparavant, avait rencontré Auguste, le messager de Saint-Lazare.

Au bout d'une heure, fidèle à la consigne qu'il avait reçue, le faux maçon revint, toujours suivi du chien, à la petite porte de l'hôtel de Morlux.

Mais le chien, en deux coups de nez, fut fixé.

Wasilika n'était plus à l'hôtel de Morlux.

Noël suivit le chien.

Le chien descendit le boulevard Haussmann et prit le boulevard Malesherbes.

Là, Noël remarqua des empreintes identiques à celles qu'il avait vues en haut de la barrière de l'Étoile.

La voiture de Wasilika avait dû stationner là et l'attendre.

Le chien leva sur Noël son œil intelligent.

Noël lui dit :

— Allons, il faut suivre cette voiture.

Le chien partit comme un trait.

Noël venait derrière allongeant le pas.

La voiture avait gagné la Madeleine, longé la rue Royale, traversé la place de la Concorde et passé sur le pont du même nom.

Puis, côtoyant le palais Bourbon, elle avait pris la rue de l'Université, la rue Bonaparte, traversé la rue Taranne, et s'était dirigée vers le carrefour de la Croix-Rouge.

— Cette fois, s'était dit Noël, je crois bien que nous sommes sur les traces de M. Yvan Potenieff.

En effet, le chien entra dans la rue du Vieux-Colombier.

Mais là il hésita encore et se remit à flairer le sol.

Wasilika avait dû descendre de voiture.

— Voyons! dit Noël encourageant le chien, où est cette dame?

Le chien, après quelques recherches, entra dans la rue Cassette.

Noël le suivit.

Dix secondes après, le chien s'arrêtait à la porte de ce vieil hôtel, dans les caves duquel Yvan était prisonnier.

— Elle est là, n'est-ce pas? fit Noël.

Le chien grogna d'une façon affirmative.

— Alors, dit Noël, étendant la main, il faut aller chercher le maître.

Le maître, c'était Rocambole.

Le chien comprit et partit au galop.

Noël demeura dans la rue Cassette, se promenant de long en large, et ne perdant pas de vue l'hôtel dans lequel devait être Wasilika.

Il avait un marteau sur l'épaule et avait l'air d'un ouvrier qui regagne son chantier.

Comme il passait pour la dixième fois au moins devant l'hôtel, la porte s'ouvrit:

Un homme sortit, et eut un geste de satisfaction et de surprise.

Cet homme était Beruto.

Noël allongea le pas dans la direction du Luxembourg. Mais Beruto l'appela :

— Hé! compagnon, lui dit-il.

Noël se retourna et prit l'air hébété d'un bon Limousin.

Beruto était en petite livrée de domestique de grande maison.

— C'est-y à moi que vous parlez? demanda Noël.

— Oui, compagnon.

— Qu'est-ce que vous voulez?

— Te donner de l'ouvrage, si tu en manques.

— Mais non, dit Noël. Je vais au chantier.

— Eh bien! tu manqueras ta journée, voilà tout. C'est aujourd'hui lundi.

— Je ne fais pas le lundi, moi.

— Si on te paye bien, pourtant.

— Hein? fit Noël, qui prit un air plus naïf encore.

— Veux-tu gagner vingt francs?

— Fouchtra! dit le Limousin, vous vous moquez de moi, mon bourgeois!

— Non : les voilà.

Et Beruto mit vingt francs dans la main de Noël qui parut ébloui, ajoutant :

— Il y en a deux fois autant si on est content de ta besogne.

— Mais qu'est-ce qu'il faut donc faire?

— Tu le verras.

Et il le poussa dans la cour et referma la porte.

Alors Noël se trouva seul avec Beruto.

Celui-ci cligna de l'œil.

— Tu penses bien, mon garçon, dit-il, qu'on ne paye pas un simple ravalement trois louis. On a besoin de toi pour une autre besogne.

En même temps l'Italien tira un foulard de sa poche.

— Que faites-vous donc? lui demanda le faux Limousin.

— Tu le vois, je vais te bander les yeux.

— Mais...

— Si ça ne te convient pas, rends-moi mes vingt francs et va-t'en.

— Faites ce que vous voudrez, répondit Noel.

Et il se laissa bander les yeux.

Quand ce fut fait, Beruto le prit par la main.

— Viens! dit-il.

XXVIII

Pourquoi Wasilika avait-elle besoin d'un maçon?

C'est ce que nous allons voir par les quelques mots qu'elle échangea avec l'Italien Beruto.

— Madame, demanda le valet de chambre, est-ce que vous voulez faire murer la porte de ce caveau?

— Non, dit la comtesse.

— Excusez-moi, je l'avais cru.

— Au contraire, reprit Wasilika, j'y veux faire percer une fenêtre.

Beruto regarda la belle Russe avec un étonnement croissant, et il sembla même se demander si elle n'avait pas perdu l'esprit.

Wasilika poursuivit :

— Tu vois cette voûte?

— Oui, madame.

— En quelques coups de marteau, un maçon en détachera deux pierres.

— Mais, madame, nous sommes à plus de trente pieds sous terre, reprit Beruto.

— Eh bien?

— Sur quoi donc prendra jour la fenêtre que vous voulez percer?

Wasilika ne répondit pas.

Seulement elle eut un geste impérieux et dit :

— Va me chercher un maçon.

Beruto reprit la lampe qui se trouvait placée dans un coin du caveau.

— Non, dit Wasilika, laisse-la ici.

— Est-ce que madame va rester?

— Oui, j'attends le maçon. Donne-lui ce qu'il voudra. Seulement, il est inutile qu'il connaisse le chemin exact de ce caveau.

— Je lui banderai les yeux.

— J'allais te l'enjoindre. Va.

Et Wasilika s'assit sur une espèce de banc, sur lequel se trouvait placée la lampe.

Beruto remonta à tâtons l'escalier du souterrain.

L'Italien avait coutume de ne pas discuter les volontés souvent étranges de sa maîtresse.

Cependant, cette fois, il était si fort intrigué, que Wasilika l'entendit qui murmurait en s'en allant :

— Je crois que madame a un grain de folie.

Un sourire vint aux lèvres de Wasilika.

Puis elle se prit à contempler Yvan, couché dans un coin du caveau et gardant l'immobilité de la mort.

— Ah! murmura-t-elle après un long silence, c'est une passion bien voluptueuse, la vengeance, puisqu'elle donne tant d'imagination.

Un quart d'heure s'écoula.

Beruto revint.

Il avait été servi à souhait. Il avait rencontré Noël, bayant aux corneilles dans la rue Cassette, et nous savons comment il l'avait embauché.

Noël avait un bandeau sur les yeux.

Mais dans l'escalier souterrain, peut-être l'avait-il un peu dérangé.

Wasilika dégrafa un long manteau qui lui couvrait les épaules.

En même temps, elle fit un signe à Beruto.

Celui-ci prit le corps d'Yvan, le traîna dans cet angle obscur où se trouvait le squelette, et la comtesse le couvrit du manteau.

En même temps, sur un autre signe d'elle, l'Italien se plaça devant le squelette.

Alors Wasilika détacha elle-même le bandeau qui couvrait le visage du faux maçon.

Celui-ci sut se faire une mine hébétée et craintive, et regarda la belle Russe avec une sorte de stupeur et d'effroi.

— Mon ami, lui dit Wasilika, rassurez-vous.

Sa voix avait retrouvé son timbre enchanteur et plein d'harmonie.

Noël répondit :

— Qu'est-ce que vous voulez donc que je fasse, madame?

— Rien que de fort simple : montez sur ce banc et prenez votre marteau.

En même temps elle poussa le banc contre le mur, ajoutant :

— Faites-moi un trou là-dedans.

— Mais, dit Noël, c'est de la pierre de taille, ça.

— Non, pas partout.

Et Wasilika monta sur le banc auprès de lui.

— Tenez, là, dit-elle, c'est du plâtre. On a figuré des joints de pierre, mais c'est une simple cloison.

Noël prit un marteau et frappa.

Le mur rendit un son creux.

Il frappa plus fort; quelques fragments de plâtre se détachèrent.

Cependant il lui fallut travailler une grande heure pour percer un trou.

Ce trou percé, Beruto, qui suivait la besogne avec une curiosité croissante, vit quelque chose de noir derrière.

La cloison qu'on venait de percer séparait le caveau d'un autre. Voilà tout.

L'autre caveau était pareillement plongé dans les ténèbres.

Le trou percé était assez grand pour laisser passer le corps d'un homme.

Noël se tourna vers la comtesse et parut attendre de nouveaux ordres.

Mais Wasilika lui dit :

— C'est bien, mon garçon, nous n'avons plus besoin de toi.

Et comme un nouvel étonnement se peignait sur le visage du faux maçon :

— Qu'as-tu promis à ce brave homme? dit-elle à Beruto.

— Deux louis.

— En voilà cinq, dit la comtesse en les mettant dans la main de Noël.

Celui-ci joua un ébahissement si profond, et il eut une joie si complète, que la belle Russe ne put s'empêcher de sourire.



Pendant dix ans il avait eu ce spectacle. (Page 379.)

— A présent, dit-elle, tu peux t'en aller.

Noël se laissa rajuster le bandeau de bonne grâce et Beruto le prit de nouveau par la main lui disant :

— Viens, mon garçon.

. . . .

Cependant Rocambole, en quittant Noël une heure auparavant, ne s'était pas éloigné.

Il était simplement allé s'établir dans cette chambre d'hôtel garni où nous l'avons déjà vu, lorsqu'il s'occupait de tirer Antoinette de Saint-Lazare, au coin du faubourg Saint-Honoré et de la rue de la Pépinière.

Il avait été convenu avec Noël que si ce dernier avait besoin de lui, il l'enverrait chercher par le caniche, ce singulier messager.

En effet, le caniche, une heure après, grimpa lestement l'escalier et gratta à la porte.

Rocambole sortit et regarda l'intelligent animal.

Le chien remuait la queue et faisait mine de redescendre l'escalier.

— C'est bien, dit Rocambole; je te suis.

Une fois dans la rue, le chien piqua tout droit vers le faubourg Saint-Germain.

Rocambole comprit que Noël était sur la trace d'Yvan.

Trois quarts d'heure après, toujours guidé par le chien, il arrivait rue Cassette.

Mais Noël n'y était pas.

Noël était encore occupé à la mystérieuse besogne que lui avait donnée Wasilika.

Seulement, sur un signe de Rocambole, le chien prit sa piste et s'arrêta à la porte du vieil hôtel.

Rocambole regarda cette maison vermoulue, puis un souvenir rapide traversa son cerveau.

— Hé ! hé ! dit-il, je connais cela.

[illegible]

Il alla faire le guet à l'autre extrémité de la rue, dans le renfoncement d'une porte.

Un quart d'heure après Noel reparut.

Beruto s'était contenté de lui ôter son bandeau et de lui entre-bâiller la porte de l'hôtel.

Mais il n'était pas sorti dans la rue.

Rocambole siffla, Noël se dirigea sur lui.

— Eh bien? fit le maître.

— Je viens de voir des choses auxquelles je ne comprends rien.

— Voyons?

Un homme est sorti de cette maison, est venu à moi et m'a dit qu'il avait besoin d'un maçon.

Et Noël raconta que dans l'escalier, il s'était heurté volontairement au mur, ce qui avait un peu déplacé son bandeau et lui avait permis de voir, d'abord Wasilika, qu'il avait fort bien reconnue, puis un homme endormi et comme frappé de léthargie, qu'on avait poussé dans un coin et sur lequel la comtesse avait jeté son manteau.

Enfin le squelette devant lequel Beruto s'était placé.

— Et, lui dit Rocambole, tu ne sais pas pourquoi tu as percé ce mur?

— Non.

— Qu'y avait-il derrière?

— Je ne sais pas.

— Tu n'as pas reconnu cette maison dans laquelle tu es entré?

— Non, dit encore Noël.

Rocambole fit appel à ses souvenirs.

— Après ça, dit-il, je crois que tu n'étais pas encore dans la bande des *Valets de cœur.*

— Quand?

Lorsque le baronnet sir Williams et moi nous fîmes une descente dans ce vieil hôtel.

Et Rocambole prenant Noël par le bras:

— Viens! dit-il, entrons dans ce bouchon qui est là, rue du Vieux-Colombier. Nous verrons entrer et sortir les gens de cette maison, et je te conterai une bien étrange histoire

Noël le suivit

XXIX

Comme Rocambole et Noël étaient tous deux vêtus en maçons, personne ne fit attention à eux dans le cabaret où ils entraient.

Rocambole demanda du vin et alla s'asseoir dans le coin le plus obscur de la salle.

— Tu dis donc, fit-il, qu'il y avait un squelette contre le mur?

— Oui, répondit Noël.

— Et un homme qui paraissait dormir, couché par terre?

— Oui, maître.

— Es-tu bien sûr qu'il ne fût pas mort?

— Je l'ai cru un moment; un moment j'ai cru qu'on ne me faisait creuser ce trou que pour l'enterrer. Mais...

— Mais quoi?

— Puisqu'on ne me l'a pas fait reboucher, c'est que cet homme n'est qu'endormi.

— Je le pense comme toi, dit Rocambole, cet homme doit être le jeune Russe que nous cherchons.

— Je le pense aussi.

— Wasilika n'est pas femme à l'avoir tué. Ces femmes du Nord ont la vengeance plus raffinée.

— Alors, maître, dites-moi cette histoire dont vous me parlez.

— Voici, dit Rocambole.

Et il se mit à parler provençal, langue que Noël et lui avaient apprise durant leur long séjour à Toulon.

— La maison dans laquelle tu es entré, dit-il, a été pendant fort longtemps inhabitée. Elle a même joui pendant très-longtemps d'une réputation mystérieuse, et je vois qu'elle n'a pas changé de réputation.

— A qui appartenait-elle?

— A une vieille dame qui habitait la province et n'était pas revenue à Paris depuis la révolution de Juillet 1830.

— Mais elle a été louée depuis?

— Pas avant 1840. Elle est demeurée dix ans inhabitée.

« La vieille dame est morte sans doute, et ses héritiers ont dû en tirer parti, la vendre ou la louer

« La vieille dame avait été jeune, elle avait été belle, elle avait eu un mari,

« Un mari jaloux, acariâtre, insupportable.

« Ceci se passait au commencement de l'empire, vers 1805.

« Le mari était officier.

« A cette époque, comme bien tu penses, un militaire avait rarement le temps d'être auprès de sa femme.

« Celui-là était en Allemagne, à la suite de je ne sais quelle armée victorieuse, lorsqu'il reçut une lettre anonyme qui l'avertissait charitablement de son malheur.

« Le colonel, — il avait ce grade, — revint à Paris comme la foudre.

« Puis, au lieu de rentrer chez lui, il se logea dans les environs et épia sa femme.

« La belle avait un galant qui se glissait chaque soir dans l'hôtel.

« Un soir, madame la baronne *** l'attendit en vain.

« Le lendemain, même attente.

« Les jours suivants, il en fut de même.

« L'amant mystérieux avait disparu.

« Les années passèrent, l'Empire fit place à la Restauration.

« Le colonel, devenu général, obtint un commandement à Paris.

« Jamais il ne fit un reproche à sa femme; jamais un mot ne lui échappa qui pût lui faire supposer qu'il savait sa faute:

« La baronne, frappée au cœur, était devenue une pauvre femme amaigrie, brisée et demandant la mort tout bas.

« Vainement elle avait cherché à savoir ce qu'était devenu l'homme qu'elle avait aimé.

« Etait-il mort ou vivant?

« Ce fut pour elle un long mystère.

« En 1830, le général fut tué dans les rues de Paris.

« Alors la baronne, devenue vieille, quitta son hôtel de la rue Cassette et se réfugia dans un château qu'elle avait en Touraine.

« Elle y est morte sans doute. »

— Sans rien savoir? demanda Noël.

— Probablement.

— Mais, que s'était-il passé?

— Une chose effroyablement simple. Le colonel avait un domestique qui lui était dévoué.

« A eux deux ils s'étaient emparés de l'amant comme il se glissait dans l'hôtel, avaient étouffé ses cris, l'avaient bâillonné et garrotté.

« Puis ils l'avaient descendu dans le caveau d'où tu reviens, et ils l'avaient enchaîné par le cou et les pieds. »

— C'est donc le squelette de cet homme que j'ai vu?

— Oui.

— Et il est mort là?

— Sans doute; mais ce n'est pas tout encore.

— Ah!

— Tu vas voir. Et, dit Rocambole, voici où se placent mes souvenirs du club des *Valets de cœur*. Sir Williams, mon patron, avait toujours été frappé par l'aspect solitaire et mystérieux de cette maison.

« Il me dit un jour :

« Il n'y a qu'un vieux domestique qui ne sort jamais. Si tu veux, nous tenterons un bon coup. Cette maison doit renfermer des trésors.

« — Cela me va, répondis-je.

Une nuit, nous pénétrâmes dans l'hôtel, à l'aide de fausses clefs, et nous trouvâmes le vieillard dans une chambre du rez-de-chaussée.

« Un filet de lumière passait sous sa porte. Nous étions entrés sans bruit. Sir Williams s'approcha doucement et colla son œil au trou de la serrure.

« Le vieillard n'était pas couché; il s'était mis à genoux devant un crucifix et priait à haute voix.

— « Mon colonel, disait-il, on dit que les morts reviennent parfois; si cela est vrai, revenez et déliez-moi du serment que je vous ai fait. Déliez-moi pour que les ossements de ce malheureux reçoivent enfin la sépulture.

« Ces mots nous intriguèrent.

« D'un coup d'épaule, sir Williams fit sauter la porte.

« Le vieillard jeta un cri perçant; mais sir Williams bondit sur lui, un poignard à la main, et lui dit :

« — Si tu cries, je te tue!

« Alors, sous cette menace de mort, le vieux domestique nous raconta cette lugubre histoire. Il nous conduisit dans le caveau et nous montra le squelette encore attaché au mur.

« Puis il frappa de son poing sur le mur et nous dit :

« — Il y a un autre caveau.

« Mon maître avait fait faire un trou, et dans ce deuxième caveau il y avait un jeu de glaces habilement combiné qui reflétait, au fond du cachot où cet homme a vécu dix ans, tout ce qui se passait dans le jardin de l'hôtel.

« Quand il est mort, — car il a vécu près de dix ans, — j'ai fait murer le trou. »

— Mais, interrompit Noël, je ne comprends pas, maître.

— Ecoute bien, reprit Rocambole.

— Voyons?

— Le second caveau, celui que tu viens de découvrir en perçant le mur que le vieux domestique avait fait reboucher, avait un soupirail qui donnait à fleur de terre sur le jardin.

« Ce soupirail avait été fermé par une glace sans tain d'une très-forte épaisseur.

En face, dans l'intérieur du caveau, on avait placé une autre glace étamée, un peu inclinée, dans laquelle le jardin tout entier se reflétait.

De l'endroit où il se trouvait enchaîné, le malheureux pouvait voir cette glace, et, par conséquent, presque chaque jour celle qu'il aimait, et qui le pleurait comme mort, se promener triste et silencieuse.

Pendant dix années il avait eu ce spectacle, vengeance raffinée s'il en fut.

On lui apportait à manger chaque nuit, diminuant graduellement sa ration, de façon qu'il a mis dix années à mourir de faim.

C'était le vieux domestique qui s'était chargé de cette besogne.

— Mais c'est épouvantable cela! dit Noël.

— Oui, répondit Rocambole. Et Wasilika a dû surprendre ce secret. Que compte-t-elle faire? Comment se servira-t-elle de cette découverte?

C'est ce que je ne sais pas, c'est ce que je veux savoir.

— Mais le vieux domestique? demanda encore Noël.

— Sir Williams l'envoya rejoindre son colonel d'un coup de poignard, après lui avoir promis toutefois de faire enterrer le squelette; mais nous avions, ma foi! bien autre chose à faire. Nous dévalisâmes sa maison : il n'y avait pas grand'chose, du reste.

Comme Rocambole achevait son récit, la porte du vieil hôtel de la rue Cassette s'ouvrit, et Wasilika en sortit.

— Bon! dit Rocambole, nous allons savoir ce qu'elle compte faire de sa découverte...

Wasilika sortit à pied, tourna l'angle de la rue et se dirigea vers la place Saint-Sulpice.

Noël la suivit, tandis que Rocambole demeurait dans le cabaret.

Noël, qui cheminait à distance, vit la comtesse Wasilika remonter en voiture.

Il l'entendit indiquer au cocher les Champs-Elysées et il se dit :

— Elle rentre chez elle.

Puis il vint rapporter tout cela à Rocambole.

— Eh bien! dit celui-ci, si tu veux, nous allons faire une petite visite domiciliaire dans cette maison mystérieuse.

XXX

Noël et Rocambole avaient calculé, — ce qui était fort simple, du reste, que la comtesse Wasilika mettrait bien une heure pour aller aux Champs-Elysées et en revenir, en admettant qu'elle revînt.

Une heure, c'était plus qu'il ne leur en fallait.

Ils allèrent donc sonner à la porte de l'hôtel.

Mais, au premier coup de sonnette, la porte ne s'ouvrit point.

Noël sonna une seconde fois; même silence.

Puis une troisième.

Cette fois, ce fut un guichet qui s'ouvrit dans un panneau de la porte.

Beruto montra son visage de fouine :

— Qu'est-ce que c'est? dit-il.

Il ne vit d'abord que la face brute et niaise du faux Limousin.

— Ah! c'est toi? mon garçon, dit-il.

— Que veux-tu?

Rocambole s'était effacé derrière Noël.

— Monsieur, dit celui-ci, excusez-moi si je reviens. Mais c'est qu'il m'est arrivé un grand malheur.

— Plaît-il?

— Votre dame m'a donné un billet de banque, n'est-ce pas?

— Oui, mon garçon.

— Eh bien! figurez-vous que je l'ai perdu.

— Où donc cela?

— Je crois bien que c'est dans l'escalier ou dans votre cour.

— Repasse dans une heure. Je vais le chercher, si je le trouve, je te le rendrai.

Et Beruto referma le guichet.

Mais cela ne faisait pas l'affaire de Noël.

Il regarda Rocambole.

Rocambole fronçait le sourcil et paraissait évoquer un souvenir lointain.

Il entraîna Noël à quelques pas.

— Est-ce là, dit-il, l'homme qui t'a bandé les yeux?

— Oui, maître.

— Par conséquent, c'est le serviteur de Wasilika?

— Naturellement.

— Un homme petit, aux épaules larges, avec des cheveux noirs et une barbe noire?

— C'est bien ça.

— Je l'ai reconnu à la voix.

— Vous le connaissez?

— Oui, dit Rocambole.

Et il prit Noël par le bras.

— Allons-nous-en! dit-il.

— Comment! vous renoncez à pénétrer dans la maison?

— Tu vois bien qu'il ne veut pas ouvrir.

— Si je sonnais encore?

— Non, il t'a dit de revenir dans une heure.

— Je reviendrai?

— Oui, avec moi.

Tandis que Rocambole et Noël s'éloignaient, Beruto se trouvait derrière le guichet.

L'Italien était tout pâle, et le retour subit du maçon l'avait fortement ému.

Beruto était certain d'avoir vu Noël serrer le billet de banque dans un coin de son mouchoir, auquel il avait fait un nœud et qu'il avait remis dans sa poche.

Pourquoi donc était-il revenu?

Beruto était hardi avec les faibles, mais il était lâche aussitôt qu'il flairait un ennemi.

Et Beruto avait entendu parler d'un homme qui, dit-on, était terrible, et qui recherchait Yvan Potenieff.

Cet homme, c'était Rocambole.

La peur s'était donc emparée de Beruto.

Il s'était réfugié dans le fond de l'hôtel après quelques minutes d'hésitation, et s'y était barricadé.

Mais sa précipitation avait été si grande, et il avait repoussé le guichet si vivement, que le pêne n'avait pas mordu dans la gâche, et que le guichet, mal refermé, se rouvrit quand il fut parti.

Beruto se dit :

— Madame a un passe-partout. Je n'attends personne qu'elle. Si le maçon dont je commence à me méfier revient, il pourra bien sonner jusqu'à demain.

En effet, le maçon revint, c'est-à-dire Noël, et avec Noël Rocambole.

Noël allait tirer de nouveau la chaînette qui correspondait à la sonnette.

Rocambole le retint.

Il venait d'apercevoir le guichet entr'ouvert.

Or, à quelque heure du jour que ce soit, nous l'avons dit déjà, la rue Cassette est déserte comme une de ces allées dans lesquelles on ne rencontre par-ci par-là qu'un fossoyeur ou quelque parent qui vient prier sur une tombe fraîche.

Si MM. les voleurs ne se donnent pas le plaisir d'y crocheter les portes en plein jour, c'est par pure délicatesse.

Personne ne s'y opposerait.

Rocambole poussa donc le guichet.

Puis il passa son bras au travers et saisit l'espagnolette, qui servait à manœuvrer la barre de fer maîtresse qui maintenait les deux battants de la porte cochère.

La barre tourna, les deux battants se disjoignirent, et la porte s'ouvrit sans bruit.

— Voilà qui est beaucoup plus commode, dit Rocambole.

Et il poussa Noël, et tous deux entrèrent.

La rue Cassette continuait à jouir du calme le plus complet.

Une fois entrés, ils refermèrent la porte et le guichet.

Beruto, qui s'était barricadé dans la salle basse où Wasilika avait déjeuné avec Yvan, n'entendit rien.

Mais il avait laissé ouverte la porte du vestibule.

— C'est incroyable! dit Rocambole, comme je me reconnais. Attends!...

Et il entra.

Beruto entendit seulement alors le bruit de leurs pas.

Il crut que c'était Wasilika qui revenait, courut à la porte de la salle basse, l'ouvrit et se trouva face à face avec Noël.

Noël était armé de son marteau de maçon.

Beruto jeta un cri :

— Au secours! au voleur! dit-il.

Mais Rocambole, écartant Noël, le saisit à la gorge et lui dit :

— Tais-toi!

En même temps il le traîna vers la partie du vestibule qui se trouvait en pleine lumière :

— Regarde-moi bien, lui dit-il ; me reconnais-tu?

Beruto jeta un nouveau cri.

— Cent dix-sept! dit-il.

— Parbleu! oui, c'est moi, dit Rocambole en le lâchant. Tu ne pouvais faire moins pour ton ancien compagnon de chaîne au bagne de Toulon, que le reconnaître.

Et se tournant vers Noël :

— Tu ne le reconnaissais donc pas, toi?

— Ma foi! non, répondit Noël. Je suis même sûr de ne l'avoir jamais vu.

— Oh! c'est juste, dit Rocambole. Tu n'es venu à Toulon qu'un an après que j'y suis rentré. Ce gaillard-là finissait son temps, et il était parti quand tu es arrivé. Nous avons été accouplés six mois.

Beruto était tout tremblant.



En même temps, Wasilika courut au mur, et pressa le ressort. (Page 384.)

— Mon bonhomme, lui dit le *maître*, c'est moi qu'on nomme Rocambole.

— Vous!

— Et je te donne à choisir : ou devenir mon esclave, ou servir tout de suite de fourreau à ce joli outil.

En même temps, il fit briller un poignard aux yeux de Beruto.

— Je vous obéirai, murmura l'ancien forçat.

Un coup de sonnette se fit entendre.

— Ciel! dit l'Italien, c'est madame!

— La comtesse Wasilika?

— Oui.

— Il faut que tu nous caches, dit vivement Rocambole.

Un trait de lumière éclaira l'esprit de Beruto.

— Tenez, dit-il, mettez-vous là.

Et il fit entrer Rocambole et Noël dans la salle basse, et les plaça l'un à côté de l'autre, sur cette portion du plancher qui était mobile.

Puis il courut au mur et pressa un ressort.

Le plancher bascula, et Rocambole et Noël disparurent subitement.

XXXI

Quarante-huit heures s'étaient écoulées.

M. de Morlux avait eu de fréquents entretiens avec Wasilika, tantôt chez lui, tantôt chez elle.

Le vieillard paraissait transformé.

Il n'avait plus le visage inquiet et sombre ni ces mouvements nerveux qui trahissaient le bouleversement de son âme.

Depuis deux jours, M. de Morlux était calme.

Agénor avait fait la paix avec lui et ne s'opposait plus à ce qu'il épousât Madeleine, si Madeleine y consentait.

Madeleine, tout en l'appelant toujours « mon bon oncle », parlait beaucoup moins d'Yvan.

M. de Morlux en concluait que l'abandon où le jeune Russe semblait la laisser la blessait profondément, et il comptait sur le dépit comme sur un puissant auxiliaire. Enfin Wasilika lui avait dit :

— Je vous jure que vous épouserez Madeleine.

Et M. de Morlux croyait à Wasilika.

Tout pour lui tournait donc à merveille, et le vicomte n'était pas homme à avoir des remords du passé.

Cependant la comtesse vint jeter quelques gouttes d'absinthe dans son miel.

Elle arriva un matin et lui dit :

— Tout est prêt là-bas.

— Ah! fit-il avec joie.

— Le vieil hôtel est devenu un vrai nid d'amoureux. Si nous parvenons à y conduire Madeleine...

— Oh! elle m'y suivra, j'en suis sûr.

— Tout ira bien, dit Wasilika. Cependant...

Elle fronça légèrement le sourcil.

— Eh bien? fit de Morlux.

— Je crains Rocambole.

— Toujours?

— Et la comtesse Artoff. Antoinette est toujours chez elle.

— Bah! fit le vicomte. Agénor me répond de tout.

— C'est égal, dit Wasilika, si vous m'en croyez, vous songerez à ce que je vous ai dit...

— Quoi donc? fit M. de Morlux, qui perdait la tête depuis qu'il était amoureux.

— Pour paralyser Rocambole, lequel fait le mort depuis quelques jours...

— Que faut-il faire?

— Il faut le frapper dans son unique affection.

M. de Morlux tressaillit.

— Oui, vous m'avez dit cela déjà, fit-il, mais... je vous avouerai que je crois inutile...

— Mon cher, dit froidement la comtesse, songez à ceci : il y a des navires qui font naufrage au port.

— Vous avez raison, madame. Voyons, qui faut-il frapper, du père ou de l'enfant?

— J'aimerais assez enlever l'enfant, dit Wasilika. Pendant que Rocambole le chercherait, j'aurais tout le temps de me venger d'Yvan.

— Ah!

— Et vous épouseriez, vous, fort tranquillement Madeleine, ajouta Wasilika, qui eut un sourire dédaigneux et cruel.

M. de Morlux fit un signe d'assentiment.

— Je vous obéirai, dit-il.

— Oh! fit Wasilika avec un sourire moqueur, nous ne nous entendons pas, mon cher vicomte.

— Plaît-il?

— Je vous donne un conseil et non des ordres. Ma vengeance à moi est assurée. Ce que je vous dis est donc pure charité de ma part.

Le vicomte se mordit les lèvres.

Wasilika reprit :

— Qu'est-ce que je veux, moi? torturer moralement le misérable idiot qui a refusé mon amour, le torturer avant de le tuer, car je lui réserve un genre de mort épouvantable. Or l'heure de ma vengeance va sonner.

— Tandis que moi...

Et le vicomte fit cette question d'une voix timide.

— Vous, dit Wasilika, vous êtes peu en marche vers le but que vous vous êtes assigné...

— Et je puis être arrêté en chemin?

— Oui, par Rocambole.

Ce nom causait toujours à M. de Morlux un léger frisson.

— Ecoutez, reprit Wasilika, j'ai entendu votre neveu ici, il y a deux jours, vous dire que Madeleine s'était sauvée de chez la comtesse Artoff et s'était réfugiée chez vous.

— Eh bien?

— Eh bien! je n'ose y croire. L'histoire de cette femme qui ressemble à Madeleine me trotte par la tête... Je n'ai vu ni l'une ni l'autre, mais il me semble que je saurais bien à première vue...

— Cette fois, interrompit M. de Morlux avec un sourire, vous me permettrez d'éclaircir vos soupçons.

Et il sonna.

— Priez mademoiselle de descendre, dit-il au valet qui se présenta.

Deux minutes après, Madeleine entra.

Elle était vêtue fort simplement, comme une jeune fille habituée à une vie modeste et à un rang subalterne.

La comtesse en fut frappée.

— Mon enfant, lui dit M. de Morlux qui reprit son rôle d'oncle et son ton paternel, j'ai voulu vous présenter à la comtesse Wasserenoff, qui a beaucoup connu la famille Potenieff.

Madeleine jeta un cri de joie qui impressionna Wasilika.

— Je vous dirai même mieux que cela, mademoiselle, dit la comtesse.

Madeleine la regarda.

— Je suis cette Wasilika qui devait épouser Yvan, lorsqu'il est venu à vous aimer.

— Ah! fit Madeleine.

Et elle regarda Wasilika avec un effroi si naturel que M. de Morlux partagea cette terreur momentanée.

Evidemment Wasilika, puisqu'elle aimait encore Yvan, devait haïr Madeleine.

— Rassurez-vous, dit la comtesse toujours impassible, j'ai renoncé à Yvan.

— Madame, dit alors Madeleine, puisque vous vous montrez généreuse, soyez-le jusqu'au bout.

Et sa voix eut un accent de prière.

— Vous devez savoir où est Yvan?

Un sourire vint aux lèvres de Wasilika.

Madeleine joignit les mains :

— Oh! dites-le-moi, fit-elle.

— Vous l'aimez donc bien?

— Oh! de toute mon âme...

Wasilika continuait à sourire.

— Eh bien! dit-elle, je vais vous faire une promesse.

— Ah! parlez...

— Venez me voir demain dans mon hôtel de la rue Cassette.

— Avec mon oncle?

— Sans doute. Et je vous donnerai des nouvelles d'Yvan.

Madeleine eut un nouveau cri de joie.

La comtesse lui tendit la main :

— Je serai une bonne cousine, dit-elle.

Puis elle se leva et fit un signe imperceptible à M. de Morlux.

Celui-ci lui offrit son bras.

Les deux femmes se saluèrent et la comtesse prit le chemin du jardin, car c'était toujours par là qu'elle s'en allait.

— Eh bien? fit M. de Morlux quand ils furent seuls, douterez-vous encore?

— Oui, dit-elle.

Le vicomte recula.

— Ecoutez, dit Wasilika: si cette femme n'est pas Madeleine, la ressemblance est si parfaite, et elle joue si bien son rôle que c'est à n'y rien comprendre.

— Vous ne l'avez donc pas vue rougir et trembler; vous n'avez donc pas entendu ce cri de l'âme qu'elle a jeté au seul nom d'Yvan? fit l'amoureux vicomte.

— Oui, mais...

— Mais quoi?

— Mon cœur n'a pas bondi, répliqua Wasilika, et je n'ai pas éprouvé cet irrésistible élan de haine que donne la vue d'une rivale.

— Oh!

— Du reste, ajouta la comtesse, à demain...

— Et demain?...

— Demain, je vous dirai bien si c'est la vraie Madeleine.

— Comment le saurez-vous?

— C'est mon secret. Adieu...

Et Wasilika laissa M. de Morlux tout pensif.

Celui-ci se disait en rentrant dans son cabinet :

— Oui, c'est bien Madeleine... Et cependant il me semble que là-bas... en Russie... elle n'avait pas la même voix...

Mystère!

XXXII

Les Russes sont familiers avec les poisons et les narcotiques. Cela tient à ce que la plupart des grandes familles moscovites ont des esclaves géorgiens et circassiens, peuples essentiellement initiés à la vie et aux habitudes de l'Orient.

Wasilika avait eu pour nourrice une Géorgienne.

Cette femme, longtemps esclave en Turquie, savait préparer des poisons subtils, des narcotiques foudroyants et leurs antidotes.

Quand elle mourut, Wasilika avait hérité de ses secrets.

Le verre qu'Yvan Potenieff avait pris des mains de l'Italien Beruto et qu'il avait vidé d'un trait, contenait un breuvage dont nous avons vu l'effet instantané.

Yvan était tombé foudroyé.

Cependant la vie ne l'avait point abandonné. Yvan n'était point mort.

Yvan avait été frappé d'une catalepsie identique à celle qui avait permis à Antoinette de quitter Saint-Lazare.

Rocambole et Wasilika possédaient le même narcotique.

Le premier l'avait employé en pilules.

L'autre s'en était servi à l'état liquide.

Pendant trois jours consécutifs, Yvan avait été comme mort.

Pendant ces trois jours, bien des choses s'étaient passées sans doute dans le caveau où il était gisant.

Enfin, les effets de la catalepsie se dissipèrent peu à peu; les sens s'éveillèrent; l'ouïe d'abord, puis l'odorat, puis enfin la vue.

Yvan ouvrit les yeux.

La lanterne suspendue à la voûte du caveau brûlait toujours, projetant sa lueur sinistre autour d'elle.

Le squelette était toujours là debout contre le mur, son carcan de fer au cou.

Mais Yvan, qui ne pouvait encore remuer ses membres raidis, aperçut quelque chose de nouveau.

Il vit un trou noir au-dessus de sa tête.

Qui donc avait creusé ce trou?

Etait-ce une issue?

La porte du caveau était refermée; mais ce trou lui permettrait peut-être de se sauver.

Et, songeant à sa liberté, Yvan se souvint.

Il se souvint que Wasilika lui avait promis qu'il sortirait, ajoutant :

— Mais il faut que vous sortiez d'ici comme vous y êtes entré, en dormant.

Et Yvan s'éveillait, et il était encore dans le caveau.

Wasilika avait donc menti!

Le jeune homme fut pris d'un accès de rage; et il fit de tels efforts qu'en moins de deux heures il fut sur pied et libre de ses mouvements.

La catalepsie s'était tout à fait dissipée.

Alors il approcha le banc qui se trouvait dans le caveau, de ce trou dont il ignorait la destination et la profondeur.

Mais comme il montait sur le banc, la porte du caveau s'ouvrit et Wasilika entra.

Elle était seule, un flambeau à la main.

Yvan ne la vit point armée de ce revolver avec lequel elle l'avait tenu à distance.

De plus, elle était souriante et calme.

— Bonjour, mon cousin, dit-elle.

Il la regarda avec colère :

— Est-ce ainsi que vous tenez vos promesses? dit-il.

— Je viens les tenir.

— Ah! je vais donc sortir d'ici?

— Non.

Et elle ferma tranquillement la porte du caveau.

— Alors, dit Yvan avec emportement, que signifient ce breuvage que vous m'avez fait prendre... et ce trou que voilà?

— Ce breuvage, dit Wasilika, était nécessaire.

— Pourquoi?

— Pour qu'on pût percer ce trou durant le sommeil qu'il vous a procuré.

— Et ce trou?

— Ce trou va vous permettre de voir Madeleine. Regardez!

Et comme si une main invisible eût obéi à la parole de Wasilika, le trou noir devint tout à coup lumineux : on avait tiré un rideau.

Ce rideau, qui couvrait sans doute l'épaisse glace sans tain qui séparait, à fleur de terre, le deuxième caveau du jardin, ce rideau tiré, la glace inclinée fit son office.

Et Yvan, stupéfié, vit le jardin tout entier se refléter dans cette glace.

Et dans le jardin, qu'inondait un joyeux rayon de soleil, Yvan vit un homme et une femme qui se promenaient au bras l'un de l'autre.

Cet homme, il le reconnut à un battement précipité de son cœur.

C'était M. de Morlux.

La femme, il la reconnut aussi.

C'était Madeleine.

Et Yvan, livide de rage, sans voix, sans haleine, continua à les regarder.

Madeleine souriait; elle paraissait heureuse.

M. de Morlux lui pressait doucement la main, et ils paraissaient s'abandonner à une causerie charmante. Puis il vint un moment où M. de Morlux annonça sans doute une bonne nouvelle à Madeleine...

Car Madeleine sauta au cou de M. de Morlux et l'embrassa.

Yvan jeta un cri de rage.

Mais tout aussitôt la main invisible qui avait soulevé le rideau le laissa retomber.

Le jardin disparut, la glace éteignit ses reflets, le trou redevint noir.

Le spectacle fantasmagorique disparut.

— Eh bien! dit Wasilika avec un sourire de triomphe, vous avais-je menti, mon cousin?

— Je veux la tuer, dit Yvan.

— Non, répondit Wasilika. On ne se venge pas des gens qui ne vous aiment plus.

— Vous vous vengez bien de moi, vous?

Wasilika se mit à rire.

— Vous vous trompez, dit-elle; j'ai voulu vous donner une leçon, voilà tout.

— Comment?

— Et vous prouver que lorsqu'un homme de votre rang et de votre naissance s'amourache d'une petite maîtresse de français, il peut lui arriver les aventures les plus désagréables. Donnez-moi la main, mon cher Yvan, et pardonnez-moi comme je vous pardonne.

— Mais... ma cousine...

— Vous êtes libre, Yvan, dit-elle encore. Mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que vous ne chercherez pas à revoir cette petite fille qui vous a oublié, et qui va devenir comtesse de Morlux.

— Je veux au moins lui écrire.

— Pour quoi faire?

— Pour lui dire le mépris qu'elle m'inspire.

— A votre aise, répondit Wasilika avec indifférence.

Puis elle le prit par la main et lui dit :

— Venez!

Elle rouvrit la porte du caveau, et, tenant toujours Yvan d'une main et son flambeau de l'autre, elle le conduisit à l'escalier qui menait des caves de l'hôtel au vestibule.

Yvan était en proie à une telle surexcitation, à un tel désespoir, qu'il la suivait avec la docilité d'un enfant.

Une fois dans le vestibule, Wasilika ouvrit une porte et Yvan se trouva de nouveau au seuil de cette salle basse dans laquelle il avait déjeuné quelques jours auparavant.

La table était toujours au milieu.

Seulement, au lieu d'être couverte d'une nappe et d'un déjeuner, elle supportait du papier, des plumes et de l'encre.

— Écrivez, dit Wasilika.

Yvan s'assit, prit une plume d'une main fiévreuse, et traça ces mots :

« Madeleine,

« Je vous hais et je vous méprise! Ne cherchez jamais à me revoir. Je quitte Paris à l'instant.

« YVAN. »

Puis il tendit la lettre ouverte à Wasilika.

Celle-ci la prit, toujours souriante.

En même temps elle courut au mur et pressa le ressort.

Le plancher joua, et Yvan, éveillé et les yeux ouverts cette fois, fut précipité de nouveau dans cet abîme mystérieux qui déjà l'avait englouti.

— Cette fois, murmura Wasilika superbe de haine et blanche de colère, tu n'en sortiras pas, et je viens de te plonger vivant dans la tombe.

XXXIII

Cette fois, Yvan comprit qu'il était pris, et il n'eut que le temps de pousser un cri.

Le plancher s'était abaissé et il était tombé d'une hauteur de quelques pieds, lentement, sur une surface molle qui s'affaissa sous lui.

Comme il avait été subitement plongé dans une obscurité profonde, il ne put définir sur-le-champ où il était et ce qui venait de se passer.

Il n'avait vu qu'une chose, c'est que le plancher s'effondrait sous lui.

Et, dans cette rapide transition de la lumière à l'obscurité, une pensée plus rapide encore s'était emparée de lui.

Yvan croyait tomber dans quelque abîme, où il se broierait sur des rochers aigus ou sur des pointes de fer.

Rien de tout cela n'était arrivé.

Le plancher, en basculant, l'avait laissé choir sur une couche presque moelleuse.

En même temps, il étendit les mains et rencontra les parois d'une sorte de corbeille.

On eût dit une banne de mineur descendant de la surface du sol au fond d'un puits.

En même temps, il éprouva ce balancement et cette légère oppression qu'occasionne une descente rapide.

Puis un bruit se fit, puis un jet de lumière, et la banne s'arrêta.

Alors Yvan étourdi leva la tête et regarda.

Il était dans le caveau où il avait passé tant d'heures d'angoisses.

Au-dessus de sa tête brillait la lanterne.

Devant lui, à une certaine élévation, était le trou noir qui s'était éclairé tout à l'heure et par lequel il avait aperçu Madeleine se promenant au bras de M. de Morlux, dans le jardin.

Que signifiait tout cela?



Le vicomte paraissait avoir cent ans. (Page 390.)

Yvan n'eut pas besoin de se mettre l'esprit à la torture.

Il courut à la porte du caveau.

La porte était fermée.

Mais le guichet était ouvert.

Il eut un moment d'illusion.

Puisqu'il était tombé si doucement, c'est que Wasilika ne voulait point sa mort.

Et alors était-ce une dernière mystification?

Ou bien sa captivité continuait-elle?

Et il se mit à crier :

— Comtesse! Ma cousine! Wasilika!

Comme si elle eût attendu cet appel, Wasilika parut au bas de l'escalier, à l'extrémité de ce corridor sur lequel donnait le guichet.

La comtesse n'était plus seule, cette fois.

Beruto, riant d'un mauvais rire, l'accompagnait.

Wasilika vint jusqu'au guichet.

— Cousin, dit-elle, je vais vous dire une histoire, avant de vous faire un éternel adieu.

Elle avait un rire cruel et bruyant aux lèvres, et son regard était farouche.

Cette fois, Yvan comprit et ne douta plus.

Wasilika avait résolu sa mort.

Mais quelle mort?

Elle allait le lui dire, sans doute, et, si brave qu'il fût, il sentit ses cheveux se hérisser.

— Cousin, répéta-t-elle, vous voyez un squelette là, n'est-ce pas?

— Que m'importe! fit-il avec dédain. Je ne crains pas la mort. D'ailleurs, n'ai-je pas le cœur brisé, grâce à vous?

— Grâce à moi est la vérité, cousin.

— Ah! vous en convenez? dit-il avec une ironie pleine de fureur.

— C'est moi qui ai décidé Madeleine à épouser le vicomte Karle de Morlux.

— Misérable!

— Attendez encore, mon beau cousin, reprit Wasilika, dont la voix sifflait comme une vipère.

Bouquet-Doyé et Comp., rue du Bac, 56.

— Que voulez-vous?

— Je veux vous dire l'histoire du squelette.

— Je ne veux pas la savoir, moi.

— Bah! elle vous intéresse.

Yvan s'était éloigné de la porte; il se rapprocha.

Wasilika poursuivit :

— Ce vieil hôtel était habité, il y a quarante ans, par une femme qui trompait son mari.

— Vraiment? ricana Yvan ivre de rage.

— Le mari s'empara de l'amant, et il en fit le squelette que voici. C'est à lui qu'on doit cet ingénieux appareil des glaces que vous voyez.

En même temps Wasilika frappa trois fois dans sa main.

Le trou noir s'éclaira aussitôt, les glaces reprirent leurs fonctions.

Et Yvan, dont le front était inondé de sueur, put voir Madeleine, assise sur un banc de verdure, auprès de M. de Morlux, qui lui tenait la main et fixait sur elle un regard de convoitise.

— L'amant, poursuivit Wasilika, put voir la femme qu'il aimait et qui le pleurait comme mort, car elle ne savait ce qu'il était devenu, jusqu'à sa dernière heure.

— Horreur! murmura Yvan.

— Mon cher cousin, reprit Wasilika toujours implacable et railleuse, une femme comme moi ne se venge pas à demi.

« L'hôtel est passé en d'autres mains. Il appartient à présent à M. de Morlux. C'est la demeure de Madeleine. Vous la verrez tous les jours, c'est-à-dire, acheva la comtesse, tant que vous vivrez... »

Elle eut un rire diabolique et ajouta :

— Mais, rassurez-vous, je suis moins cruelle que le mari trompé. Je ne prolongerai pas votre supplice : vous mourrez de faim... Adieu...

Et Wasilika fit un pas de retraite.

Yvan l'entendit qui disait à Beruto :

— Quelque somme que t'offre cet homme pour un morceau de pain, prends bien garde! il y va de ta vie. Du reste, je viendrai tous les jours... et je m'assurerai que tu m'obéis fidèlement.

— Madame la comtesse peut compter sur moi, dit Beruto.

Et tous deux s'en allèrent.

Yvan fut en proie alors à une sorte de fièvre délirante. Madeleine était perdue pour lui.

Et Yvan allait mourir.

Il eut un accès de rage, puis une prostration profonde, et se laissa tomber sur le sol humide.

Un Français espère jusqu'à la dernière minute.

Un Russe n'espère pas.

Yvan savait maintenant que Wasilika serait sans merci.

Il avait vu ses lèvres frangées de cette écume verdâtre qui trahit chez les peuples du Nord ce qu'on appelle la colère blanche.

Yvan était prisonnier...

Il le serait jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort il pourrait apercevoir Madeleine...

Madeleine qui ne l'aimait plus, Madeleine qui l'avait trahi...

Madeleine, à qui il avait écrit qu'il la méprisait...

Madeleine, qu'il aimait encore!

Une heure s'écoula.

Yvan se heurta la tête et voulut se la briser aux murs du caveau.

Mais, dès la première tentative, un phénomène inattendu se passa.

La lanterne qui éclairait le caveau s'éteignit.

On ne se tue pas dans l'obscurité.

Une horreur nouvelle s'empara d'Yvan, et il demeura immobile et tout tremblant.

Le trou était redevenu noir; les glaces étaient masquées de nouveau.

Wasilika voulait sans doute lui ménager toutes les raffineries du supplice.

Mais soudain un bruit se fit au-dessus de la tête du prisonnier.

Et il leva les yeux.

La voûte s'était entr'ouverte à la place même où était suspendue la lanterne.

En même temps une lumière y brillait.

Cette lumière éclairait cette même banne dans laquelle il était descendu, et qui était remontée aussitôt qu'il avait touché le sol.

Deux hommes étaient dedans, se tenant debout.

L'un d'eux avait à la main une lampe.

C'était la clarté qui avait fixé les regards d'Yvan stupéfait.

La banne descendit lentement et toucha le sol.

Les deux hommes sautèrent à terre.

Yvan ne les connaissait ni l'un ni l'autre.

— Je viens vous sauver, dit celui qui tenait la lampe.

— Qui donc êtes-vous? s'écria Yvan avec un accent intraduisible.

— Un homme que vous ne connaissez pas et dont vous ignorez peut-être le nom.

Je m'appelle Rocambole.

XXXIV

Yvan, en effet, n'avait jamais entendu prononcer ce nom.

Rocambole lui dit :

— Je suis l'ami de la femme que vous aimez.

— Madeleine! exclama Yvan.

— Oui.

Yvan secoua la tête :

— Je n'aime plus Madeleine, dit-il, ou du moins...

— C'est elle qui ne vous aime plus, n'est-ce pas?

Yvan prit son front à deux mains avec un geste de désespoir.

— Vous venez me sauver, dit-il, à quoi bon? Vivre sans Madeleine est pour moi impossible.

Un sourire vint aux lèvres de Rocambole.

— Monsieur, dit-il, essayez de vous calmer, de devenir raisonnable et de m'écouter attentivement.

Rocambole employait avec Yvan cet accent sympathique et caressant et le regard fascinateur qui faisaient une moitié de sa singulière puissance.

— Que pouvez-vous donc me dire pour me consoler? demanda le jeune Russe avec angoisse.

— M. de Morlux vous a fait passer pour fou, n'est-ce pas?

— Oui.

— Il vous a confié à un prétendu notaire qui n'était autre qu'un médecin aliéniste?

— Oui.

— Et le notaire vous a emmené dans sa voiture à travers les Champs-Elysées?

— C'est parfaitement vrai.

— Eh bien! pendant le trajet, n'avez-vous pas rencontré une femme qui ressemblait si merveilleusement à Madeleine, que vous avez couru à elle...

Yvan jeta un cri. Un voile se déchira dans son esprit.

— Oh! dit-il, comme suffoqué.

— Cette femme, répondit Rocambole, c'est celle-là.

— Mon Dieu! que dites-vous?

Pour toute réponse, Rocambole approcha le banc du trou percé dans le mur.

Puis il cria :

— Hé! Beruto! le rideau!

Le trou s'éclaira, Madeleine reparut dans la glace.

— Examinez-la bien... attentivement... froidement... encore!... Voyons, ne trouvez-vous entre la vraie et la fausse Madeleine aucune différence?

— Il n'y a que la voix, dit Yvan d'une voix tremblante, et cette voix, je ne puis l'entendre.

— Vous l'entendrez tout à l'heure...

— Ah!

— Pour le moment, dit Rocambole, il faut sortir d'ici, et au plus vite.

— Mais où allez-vous me conduire?

— Auprès de la vraie Madeleine.

Cette fois Yvan joignit les mains, et deux grosses larmes coulèrent de ses yeux.

— Oh! dit-il, vous êtes donc le bon Dieu?

— Hélas! non, répliqua Rocambole; mais je sers bien les gens que j'aime.

— Comment pouvez-vous m'aimer? demanda naïvement Yvan Potenieff. Je ne vous ai jamais vu.

— Moi non plus.

— Vous connaissiez donc Madeleine?

— Je la connais depuis huit jours. Mais je suis l'ami d'un homme dont elle a dû vous parler.

— Milon! s'écria Yvan.

— C'est moi, dit l'homme qui était descendu dans la banne avec Rocambole.

Yvan regarda alors le vieux colosse.

Celui-ci lui prit vivement les mains.

— Vous la rendrez heureuse, n'est-ce pas? dit-il d'une voix émue.

— Je l'aime tant! répondit naïvement Yvan.

— Allons! mon vieux Milon, dit Rocambole, habit bas.

Comme Rocambole, Milon était couvert d'une blouse de maçon.

— Que faites-vous? demanda Yvan.

— Il va changer d'habits avec vous.

— Pourquoi?

— Mais parce qu'il a besoin de rester ici provisoirement à votre place.

— A ma place?

— Sans doute. Vous pensez bien que Wasilika n'est pas femme à se priver du spectacle de votre agonie.

— Mais je ne veux pas d'un pareil sacrifice! s'écria Yvan.

Rocambole eut un sourire.

— Oh! soyez tranquille, dit-il. Milon sait son rôle à merveille, il est de votre taille, il se tiendra courbé, le visage contre le mur, et il aura l'air de lutter contre les tortures de la faim. Mais rassurez-vous, on lui apportera à manger.

— Qui donc?

— Beruto.

— Ce misérable?

— Oui, le serviteur fidèle de Wasilika jusqu'à l'heure où il s'est trouvé en face de moi.

Et Rocambole ajouta avec fierté :

— On ne me trahit pas, moi, car on sait ce que je peux.

— Ça n'empêche pas, dit le bon Milon, que Noël a eu bien peur, hier, quand vous avez fait la bascule.

— Je n'ai pas eu peur, moi, dit Rocambole. Allons! hâtons-nous.

Ce fut l'affaire de quelques minutes.

Yvan changea de vêtements avec Milon, et celui-ci se coucha dans un coin du caveau.

— Tu ne te retourneras pas, au moins? dit Rocambole.

— Jamais.

— Et tu pousseras des gémissements et des cris inarticulés quand un bruit de pas dans le corridor t'avertira de la présence de Wasilika.

— Oui, maître.

— Mais, dit Yvan, il peut se faire que Wasilika entre dans le caveau.

— Alors, tant pis pour elle.

Yvan regarda Rocambole :

— Ecoutez, dit celui-ci, j'ai fait le serment de ne verser le sang qu'à la dernière extrémité. Tant mieux pour la comtesse si elle se trompe pendant les cinq ou six jours qui me sont nécessaires pour mettre Madeleine et vous à l'abri de sa haine. Tant pis si elle reconnaît l'erreur.

— Que voulez-vous dire?

— Beruto a ordre de la poignarder.

Yvan frissonna.

— A moins que je ne l'étrangle, moi, dit Milon.

— Filons! dit Rocambole.

Il fit monter Yvan dans la banne et tendit la main à Milon.

— Adieu, mon vieux, dit-il; on te délivrera dans six jours.

— Le jour du mariage?

— Oui.

Yvan tressaillit d'espérance, Rocambole frappa trois coups dans sa main, et la banne remonta.

. . . .

Deux secondes après, Rocambole et Yvan se trouvaient dans une salle basse d'où l'on voyait dans le jardin.

Les fenêtres étaient ouvertes, mais les persiennes tirées.

— Ne faites pas de bruit, dit Rocambole.

Et il l'entraîna vers l'une des croisées.

Dans le jardin, on entendait la voix de M. de Morlux toujours assis sous un berceau de verdure avec celle qu'il croyait être Madeleine.

— Oh! dit-il, ce n'est pas sa voix.

— Non, dit Rocambole, c'est celle de Clorinde, la fille perdue. Venez.

Il jeta un manteau sur les épaules du jeune Russe et l'entraîna hors de la salle basse, lui fit traverser la

cour, ouvrit la porte de la rue, et tous deux s'éloignèrent rapidement.

Au coin de la rue de Vaugirard et de la rue Cassette, un fiacre attendait stores baissés.

— Ne vous évanouissez pas de bonheur, dit Rocambole.

Et il ouvrit la portière.

Deux bras l'enlacèrent, une bouche vermeille s'appuya sur son front, et une voix enchanteresse murmura :

— Ah ! je te revois enfin !...

Yvan retrouvait la vraie Madeleine, et Rocambole, montant à côté du cocher, lui dit :

— Rue de la Pépinière, chez la comtesse Artoff !

XXXV

M. de Morlux avait donc conduit la fausse Madeleine à l'hôtel de la rue Cassette.

Sous quel prétexte?

Cet hôtel, disait-il, il devait le lui donner, le jour où elle épouserait Yvan.

Comme elle savait d'avance ce qui devait arriver, Clorinde avait joué son rôle à ravir.

Elle avait embrassé M. de Morlux avec enthousiasme, en l'appelant « mon oncle ; » elle s'était montrée très-impatiente de l'arrivée de la comtesse Wasilika.

Celle-ci, on s'en souvient, lui avait promis des nouvelles d'Yvan.

Mais une partie de la journée s'écoula et la comtesse ne vint pas.

Vers le soir, M. de Morlux, qui attendait toujours rue Cassette, reçut un billet que lui apportait Beruto.

La comtesse écrivait :

« Mon cher vicomte,

« Vous ne me verrez pas aujourd'hui. Je n'ai rien de bon à annoncer à votre chère Madeleine. Néanmoins, j'espère encore ramener Yvan à de meilleurs sentiments.

« Votre amie,

« Wasilika. »

M. de Morlux eut un frémissement de joie par tout le corps.

Wasilika tenait ses promesses.

La fausse Madeleine dit vivement :

— Mon oncle, qu'est-ce que c'est?

— Rien, dit M. de Morlux affectant un vif embarras.

— Vous pâlissez...

Et d'un geste plein de mutinerie, elle arracha la lettre des mains de M. de Morlux, qui ne se défendit que faiblement.

Puis elle lut et pâlit à son tour.

— Ah ! dit-elle d'une voix étouffée, j'en avais le pressentiment.

— Je ne comprends rien à cette lettre, dit M. de Morlux.

— Et moi, je comprends tout !

— Que veux-tu dire?

La fausse Madeleine se leva.

— Mon oncle, dit-elle, rentrons chez vous. Quittons cette maison maudite.

— Mais, mon enfant...

— Allons-nous-en !... vous dis-je.

Elle avait trouvé un accent impérieux qui domina M. de Morlux.

Beruto alla chercher la voiture du vicomte qui attendait place Saint-Sulpice.

La fausse Madeleine y monta, et, jusqu'à la rue de la Pépinière, elle ne prononça pas une seule parole. Là, seulement, lorsqu'elle fut remontée dans sa chambre, elle dit à M. de Morlux :

— Vous ne comprenez rien, mon oncle, et moi je comprends tout.

Explique-toi...

— La comtesse aime toujours Yvan.

— Oh ! par exemple !...

— Elle m'aura calomniée... vous verrez...

Et la fausse Madeleine se mit à pleurer, et supplia M. de Morlux de la laisser seule.

Celui-ci n'insista pas.

Dans l'aveuglement de sa passion, tout semblait devoir le servir.

Il descendit dans son cabinet en se frottant les mains et se disant :

— Cette chère comtesse est habile !

Son valet de chambre entra avec une lettre.

— Monsieur, dit-il, tandis que vous étiez absent, un homme est venu, apportant cette lettre pour mademoiselle. Il m'a mis vingt francs dans la main, en me recommandant bien instamment de la remettre quand mademoiselle serait seule. J'ai pensé que je ne devais pas le faire.

M. de Morlux s'empara de la lettre et la décacheta sans façon.

La lettre n'était pas signée et ne contenait que deux lignes :

« Si vous voulez revoir Yvan, qui n'a cessé de vous aimer, fuyez au plus vite de la maison où vous êtes. »

— Ah ! ah ! murmura le vicomte, c'est Rocambole qui fait des siennes... Wasilika a raison : il faut le paralyser.

. . . .

Madeleine, ou plutôt celle qui en jouait si bien le rôle, ne voulut pas sortir de sa chambre de toute la soirée, et elle ne revit pas M. de Morlux.

Le lendemain matin, ce dernier reçut un mot de Wasilika.

Wasilika lui annonçait que la lettre écrite par Yvan avait été mise à la poste.

Elle engageait M. de Morlux à préparer le coup de théâtre qui suivrait l'arrivée de cette lettre, et elle lui annonçait sa visite pour le soir.

La fausse Madeleine était toujours enfermée dans sa chambre et en avait refusé la porte à son oncle.

M. de Morlux attendait la lettre avec impatience.

Enfin, vers dix heures, le facteur arriva.

M. de Morlux était dans la cour de l'hôtel; il leva la tête et vit Madeleine à sa fenêtre.

— Pour mademoiselle Madeleine Miller, dit le facteur.

M. de Morlux entendit la fausse Madeleine jeter un cri de joie.



Le baron Philippe ne sortait plus et ne voulait voir personne. (Page 391.)

Quelques secondes après elle arrivait dans la cour et s'emparait vivement de la lettre.

— C'est d'Yvan! s'écria-t-elle, je reconnais l'écriture.

— Comme elle l'aime! murmura M. de Morlux pâlissant.

Elle ouvrit la lettre, la parcourut des yeux, jeta un nouveau cri et dit d'une voix étouffée :

— Oh! j'en mourrai!

Puis la lettre lui échappa des mains, tandis que M. de Morlux la prenait dans ses bras et la soutenait.

Clorinde était une habile comédienne.

Elle sut avoir tour à tour les cris de douleur les plus violents, puis le regard morne et désolé de ceux qui ont perdu tout espoir.

Elle eut des alternatives de crises nerveuses terribles et d'effrayantes prostrations.

Elle parla de se tuer, — et M. de Morlux, qui se retrouvait un cœur de vingt ans sous la neige de ses cheveux, — se prit à frissonner de tous ses membres, tandis que son amour grandissait et marchait à pas de géant.

L'état de la bonne Madeleine lui parut même si alarmant qu'il envoya chercher un médecin.

Clorinde, qu'on avait mise au lit, prononçait le nom d'Yvan à toute minute.

Puis elle parlait aussi de Wasilika.

Et, par moments, elle prenait la main de M. de Morlux, le regardait fixement et lui disait :

— Mon oncle! c'est cette femme qui a tout fait.

Comme elle renouvelait cette accusation pour la vingtième fois, Wasilika parut à son chevet.

La fausse Madeleine jeta sur elle un œil irrité.

— Mon enfant, dit la comtesse, vous m'accusez, et vous avez tort. Yvan est aussi bien perdu pour moi que pour vous.

Clorinde la regarda et attendit.

— Aussi bien, pourquoi un forçat du nom de Rocambole s'est-il fait votre protecteur?

Clorinde jeta un cri.

— Ah! dit-elle, je comprends tout!

Et elle tendit la main à Wasilika, disant :

— Pardonnez-moi!

Wasilika fronça légèrement le sourcil.

Clorinde, qui lui tenait toujours la main, lui dit encore :

— Je serai forte... dites-moi la vérité... où est-il?

— Parti, répondit Wasilika.

— Pour Pétersbourg?

— Oui.

A partir de ce moment, la fausse Madeleine garda un silence farouche, et témoigna par un geste le désir de rester seule.

M. de Morlux et Wasilika sortirent.

M. de Morlux était tout tremblant.

— Savez-vous, dit-il d'une voix émue, que j'ai peur?

— De quoi donc? fit Wasilika.

— Mais, dit-il, j'ai peur que la douleur ne la tue.

Wasilika attacha sur lui un regard de pitié.

— Mon pauvre ami, dit-elle, vous n'êtes pas amoureux... Vous êtes cristallisé!...

Il essaya de sourire.

— Alors vous l'épouserez?...

— Oh! si elle le veut, fit-il avec un accent plein d'angoisse.

— Elle le voudra, soyez tranquille, répondit Wasilika avec une pointe d'ironie dans la voix et le sourire. Adieu... à demain...

Elle quitta le vicomte et regagna sa voiture, dans laquelle l'attendait Beruto.

— Sais-tu, dit-elle en riant, que ce pauvre Morlux est roulé comme un enfant. Ce n'est pas la vraie Madeleine, c'est la fausse...

— Que dites-vous, madame?

— C'est Clorinde. Ah! ce Rocambole joue un joli jeu. Aussi, écoute-moi bien.

Beruto regarda sa maîtresse.

— J'abrège l'agonie d'Yvan. Tu ne lui donneras plus rien à manger. Rocambole finirait par le trouver.

— Alors, dit froidement Beruto, c'est l'affaire de trois jours.

— Et dans cinq, nous aurons quitté Paris, dit Wasilika. Tant pis pour Morlux.

Elle ne vit pas un sourire qui passa sur les lèvres de Beruto, et qui aurait pu se traduire ainsi :

— M. de Morlux n'est pas le seul à être joué.

XXXVI

Deux jours s'étaient écoulés.

Un matin, M. le vicomte Karle de Morlux sortit à pied de chez lui et se dirigea vers le faubourg Saint-Germain.

Le vicomte paraissait avoir cent ans, tant il avait vieilli depuis quelques jours.

Le hardi coquin, le meurtrier, l'empoisonneur, l'homme aux combinaisons machiavéliques, aux entreprises audacieuses, avait fait place à une sorte de vieillard hébété dont la lèvre s'arquait perpétuellement sous l'effort d'un rire idiot.

C'est que, depuis deux jours, M. de Morlux avait souffert comme il est impossible de souffrir plus.

La fausse Madeleine avait joué de l'amour de ce vieillard en comédienne consommée.

Tantôt résignée, tantôt désespérée, elle avait torturé M. de Morlux en le faisant passer tour à tour de l'espérance à la crainte, et de l'angoisse à l'apaisement momentané de cette tempête qui grondait dans son cœur.

L'âpre voleur d'héritage ne tenait plus à l'argent.

L'empoisonneur n'avait plus qu'un but : posséder Madeleine.

Ce matin-là, la fausse Madeleine, qui avait passé deux jours au lit, s'était levée et était entrée brusquement dans la chambre du vicomte.

M. de Morlux avait jeté un cri de joie.

La fausse Madeleine était pâle, triste, mais calme.

— Mon oncle, avait-elle dit, je veux avoir avec vous un entretien solennel.

M. de Morlux s'était senti trembler.

— Écoutez, mon oncle, avait poursuivi la fausse Madeleine, ce que m'ont dit ces gens-là est vrai. Vous avez empoisonné ma mère, et vous nous avez volé notre fortune à ma sœur Antoinette et à moi.

Et comme M. de Morlux reculait les cheveux hérissés, tremblant non de l'accusation, mais de son amour compromis, la fausse Madeleine avait ajouté :

— Je vous pardonne, mon oncle, au nom de ma mère morte, au nom de ma sœur et au mien. Mais il faut que vous nous rendiez cette fortune...

Ces derniers mots avaient jeté quelque lueur dans l'esprit troublé de M. de Morlux. L'amour de l'argent lui était un moment revenu.

La fausse Madeleine avait poursuivi :

— Mon oncle, j'ai le cœur brisé, et je sens que je mourrai bientôt. L'abandon et le mépris d'Yvan m'ont tuée. Mais je voudrais, avant de mourir, assurer le bonheur de ma sœur et celui de l'homme qui l'aime, c'est-à-dire de votre neveu, mon cousin Agénor.

— Mais... mon enfant... balbutia M. de Morlux éperdu.

— Je vous le répète, mon oncle, je suis frappée au cœur. Je n'ai pas trois mois de vie. Je puis donc me résigner à un dernier sacrifice. Ce sacrifice, le voici : il y a des hommes qui possèdent les terribles secrets de notre famille, vous savez de qui je veux parler, et je veux vous mettre à l'abri de leurs accusations, mon oncle.

Il la regarda éperdu et ne comprenant point encore.

La fausse Madeleine lui dit résolûment :

— Mon oncle, voulez-vous m'épouser?

M. de Morlux avait jeté un cri.

Puis il était tombé à genoux.

La fausse Madeleine avait ajouté :

— Comment voulez-vous, mon oncle, quand je serai votre femme, qu'on puisse vous accuser d'être le meurtrier de ma mère?

De grosses larmes coulaient sur le visage ridé de M. de Morlux.

— Oh! tu es un ange, balbutia-t-il.

La fausse Madeleine reprit :

— Mais, mon oncle, il faut que vous méritiez ce pardon que ma sœur et moi nous vous accordons.

— Oh! parle! dit-il, parle! qu'exiges-tu de moi?

— Une restitution complète.

— A toi?

— A moi et à ma sœur. Allez voir mon oncle Phi-

lippe. Dressez avec lui nos deux contrats de mariage, celui d'Antoinette et le mien.

— Je te donne tout ce que j'ai... dit-il...

Et il ajouta d'une voix sourde, au fond de laquelle, peut-être, perçait le remords :

— Tout ce que je t'ai volé !

— Non, ce n'est point cela, dit Madeleine. Moi, je vais mourir, et je n'ai pas besoin d'argent.

— Mourir! s'écria-t-il en la prenant dans ses bras; mourir à vingt ans!... Tu es folle!

— Si je vis, je veux être pauvre... et je veux que vous le soyez aussi, mon oncle...

— Mais à qui veux-tu donc que je rende cette fortune, alors?

— A ma sœur.

Et la fausse Madeleine tendit la main à M. de Morlux et ajouta :

— A ce prix, je vous épouserai. Allez...

Et le vieillard amoureux avait obéi, et il se dirigeait maintenant vers la rue de l'Université, où demeurait, on s'en souvient, le baron Philippe de Morlux.

Si le vicomte Karle avait vieilli prodigieusement depuis quelques jours, il n'était pas le seul.

Depuis un mois, le baron Philippe était devenu une pénible et vivante énigme pour ses gens.

Il ne sortait plus et ne voulait voir personne.

— Ah! monsieur le vicomte, dit un vieux valet de chambre qui accourut à lui en le voyant entrer, venez vite.

— Qu'y a-t-il? demanda M. de Morlux.

— Vous ne reconnaîtrez pas M. le baron, tant il est changé!

— Il est donc toujours malade?

— Je crois qu'il devient fou, murmura le domestique. Il ne dort plus, il ne mange plus... Il fait des rêves horribles... il ne veut plus recevoir personne... il a défendu sa porte à tout le monde, excepté à M. Agénor... mais M. Agénor ne vient pas... il n'est jamais venu depuis un mois.

M. Karle de Morlux, suivi du valet de chambre, s'arrêta stupéfait sur le seuil de la chambre où se trouvait son frère Philippe.

Le baron avait les cheveux tout blancs.

En voyant entrer son frère, il se retourna et lui dit tristement :

— Ah! c'est vous, Karle.

— Oui, c'est moi, dit le vicomte en lui tendant la main.

— Vous êtes-vous repenti? demanda le baron.

A cette question, Karle tressaillit.

— Mon ami, reprit le baron, la main de Dieu est sur nous.

— Que voulez-vous dire, mon frère?

— Mon fils me fuit et me méprise...

Karle s'assit auprès de son frère et lui dit :

— Dieu allait vous châtier. Les anges ont arrêté son bras.

Et comme le baron levait sur lui un regard étonné :

— Moi aussi, dit-il, je me suis repenti.

— Ah!

— Et je viens vous demander votre appui.

— Pourquoi?

— Pour réparer nos torts et effacer nos crimes.

— Dites-vous vrai?

— Il faut restituer à ces deux enfants la fortune que nous leur avons volée.

— Enfin! s'écria le baron joyeux, vous y consentez!

— L'une, poursuivit le vicomte, aime votre fils et elle sera sa femme.

— Mon fils! murmura le baron d'une voix sourde.

— L'autre...

Ici, la voix de Karle de Morlux se prit à trembler.

— L'autre?... Achevez!... fit le baron.

— L'autre consent...

Il hésitait encore.

— Eh bien? demanda Philippe.

— L'autre consent à m'épouser...

— Oh! fit le baron.

Et il regarda son frère d'un air effaré.

M. de Morlux baissa la tête :

— Ah! dit-il, si vous saviez quel amour insensé elle m'a inspiré!... si vous saviez...

— Mais, malheureux...

— Envoyez chercher votre notaire, mon frère, dit Karle. Avant tout, il faut restituer.

— Mon Dieu! murmura le baron Philippe de Morlux, passant la main sur son front, il me semble que je rêve...

— Non, dit une voix au seuil de la chambre, non, vous ne rêvez pas, mon père...

M. de Morlux jeta un cri.

— Mon fils!

— Votre fils qui vous apporte le pardon des deux orphelines, répondit Agénor.

Et le jeune homme prit son père dans ses bras.

XXXVII

Quand le tigre est repu, il lèche ses babines, se retire en la roche creuse qui lui sert de repaire et achève en paix sa digestion.

Ainsi avait fait Wasilika, cette tigresse aux ongles roses.

Yvan était à sa merci, Yvan allait mourir.

Wasilika jouissait de son triomphe à la façon de ces tyrans orientaux qui, nonchalamment étendus sur de moelleux tapis, se faisaient apporter tous les matins les têtes coupées de leurs ennemis, ouvrant à peine les yeux pour les voir, et n'interrompant par aucun mouvement brusque, aucun geste malencontreux la béatitude et la quiétude de leur repos.

Pendant trois jours Wasilika était demeurée chez elle.

Paris lui importait peu.

M. de Morlux moins encore!

— L'imbécile! s'était-elle dit. Rocambole le joue. Que m'importe! l'essentiel est qu'il ne me joue pas, moi!

Et Wasilika, étendue sur une peau d'ours, en un délicieux boudoir arrangé à la circassienne, le tuyau d'un houka aux lèvres, les yeux mi-clos, les membres allongés et repliés tour à tour comme ceux d'une véritable tigresse, Wasilika savourait sa vengeance.

Beruto venait deux fois par jour lui apporter le bulletin des souffrances d'Yvan.

Il avait de l'imagination, cet Italien.

Il savait mettre un art infini à décrire d'une façon

tout à fait palpitante les tortures morales et physiques de son prisonnier.

Les gradations de la fureur à la prostration étaient habilement ménagées dans son récit.

Il arrivait à l'effet, comme on dit au théâtre.

Il contait avec un art sans pareil les premières tortures de la faim, étouffées par les angoisses et les terribles colères de la jalousie.

Wasilika l'écoutait.

Elle l'écoutait, public blasé, comme un vieux viveur éreinté assiste à un mélodrame de cet homme de talent qu'on appelle d'Ennery.

Mais elle ne pleurait pas, — et c'était là que la comparaison cessait d'être juste; car le vieux viveur eût pleuré.

Froide, calme, un sourire de dédain sur les lèvres, elle dit un soir à Beruto :

— Depuis combien d'heures est-il là?

— Soixante-douze, madame.

— Depuis combien de temps n'a-t-il pas mangé?

— Il y en a près de quatre-vingts.

— Alors il est mort...

Beruto se mordit les lèvres pour ne pas répondre :

— Oui, madame, il est mort.

Mais Beruto était un homme prudent, et comme on va le voir, la prudence a ses mécomptes.

Beruto eut peur.

Il eut peur qu'en apprenant la mort de cet homme qu'elle avait tant haï après l'avoir aimé, Wasilika ne fût tentée de savoir, par cela même, s'il est vrai que la vue d'un ennemi mort fait toujours plaisir.

Et Beruto répondit :

— Non, madame, il n'est point mort encore, mais il est à l'agonie.

A peine avait-il prononcé ces derniers mots que les paupières abaissées de Wasilika s'ouvrirent toutes grandes, que son œil atone tout à l'heure s'emplit d'éclairs, que sa lèvre se crispa, frangée subitement d'une légère écume.

— Ah! dit-elle, il râle sa dernière heure... Eh! mais ce doit être un beau spectacle, Beruto?

— Madame... balbutia le valet.

— Je veux voir cela, dit-elle encore.

Et la femme redevint tigresse, et elle bondit et se trouva debout, l'œil enflammé, et disant :

— Allons voir cela.

Beruto s'était mis à trembler.

Mais il la connaissait, cette femme qu'il avait trahie; il savait que tout pliait devant elle et que ce qu'elle voulait devait s'accomplir.

Aussi n'osa-t-il rien répliquer.

Wasilika sonna.

Ses femmes accoururent.

Elle se fit jeter une ample pelisse sur les épaules et demanda sa voiture.

— Viens, Beruto! dit-elle.

Et elle partit.

Vingt minutes après, elle entrait dans ce vieil hôtel de la rue Cassette où elle avait creusé le tombeau d'Yvan.

Beruto tremblait comme une feuille aux premières bises d'automne, et il était fort pâle.

Mais Wasilika, toute à sa vengeance, n'y prit garde.

Quand elle fut dans le vestibule, elle lui dit :

— Allume un flambeau, ouvre l'escalier des caves et guide-moi.

Beruto obéit.

Seulement alors, Wasilika s'aperçut que sa main tremblait en frottant une allumette contre le mur.

Cependant, le flambeau allumé, il se dirigea vers l'escalier, dont il ouvrit la porte.

Mais sa démarche avait quelque chose de chancelant qui frappa la comtesse.

— Serais-je trahie? se dit-elle.

Wasilika était comme Rocambole et comme tous ceux qui veulent se faire justice eux-mêmes; elle était toujours armée.

En robe de bal ou en costume de voyage; dans les salons de Paris ou sur les routes neigeuses de Russie, Wasilika avait toujours un mignon stylet dissimulé dans son corsage.

Sa petite main blanche, tandis qu'elle descendait l'escalier, se glissa sous les plis de sa parure et caressa le manche d'ivoire du stylet.

— Allons! se dit-elle, nous verrons bien.

Et elle continua à suivre Beruto.

Aucun bruit ne montait des profondeurs du souterrain.

Ceci parut singulier à Wasilika.

Yvan était-il déjà mort?

Mais comme elle atteignait la dernière marche et que la clarté du flambeau pénétrait dans le corridor qui menait au caveau d'Yvan, un gémissement, un rugissement plutôt se fit entendre.

Wasilika prêta l'oreille; et Wasilika était femme, et les femmes ont une finesse d'ouïe merveilleuse.

Ce gémissement, ce rugissement si l'on veut, n'accusait pas l'agonie.

Beruto continuait à avancer.

Wasilika caressait toujours le manche de son stylet.

A mesure que Beruto s'approchait de la porte du caveau, sa démarche s'écartait de la ligne droite et dégénérait en zigzags.

Arrivé à la porte, il s'arrêta.

On n'entendait plus rien dans le caveau. Le rugissement avait cessé.

Beruto se retourna; il était livide.

— Je crois bien qu'il vient de rendre l'âme, dit-il.

— Tu crois? fit Wasilika.

— Dame! on n'entend plus rien.

— Ouvre le guichet.

— Mais, madame...

— Ouvre!

Le ton de Wasilika n'admettait pas de réplique.

Beruto ouvrit.

Alors Wasilika, de sa main gauche, — car la droite était toujours cachée sous sa pelisse, — lui prit le flambeau, passa le bras au travers du guichet, de façon à éclairer le caveau, et regarda.

Le faux Yvan, c'est-à-dire Milon, était couché le long du mur, la tête dans ses mains, et il ne bougeait pas plus qu'un cadavre.

En ce moment, Beruto trembla plus fort, et se dit :

— Je devrais bien obéir au *maître*, sauter à la gorge de cette femme et l'étrangler.

Mais en ce moment aussi, Wasilika se retourna en jetant une exclamation :

— Trahie!

Et tandis que le flambeau lui échappait et s'éteignait,



Tu vas mourir! dit le géant. (Page 394.)

elle enfonça son poignard jusqu'au manche dans la gorge de Beruto.

XXXVIII

Berūto tomba en poussant un cri :

— A moi, Milon !

Milon était déjà debout.

Seulement il était dans l'obscurité ; mais il se précipita du côté où la voix s'était fait entendre.

Comme on le pense bien, il y avait eu depuis trois jours, entre Beruto et son prisonnier, une entente parfaite, et Milon avait joui d'une foule de priviléges.

Le soir, quand Beruto était bien certain que Wasilika ne viendrait pas, il allait ouvrir à Milon, et Milon montait se coucher dans un bon lit.

La porte du caveau n'était plus fermée à double tour : un simple verrou suffisait à la maintenir.

Ce qui fait que Milon, s'étant rué sur la porte, la fit sauter d'un vigoureux coup d'épaule et tomba sur Wasilika, dont les yeux étincelaient à travers les ténèbres.

Milon était vigoureux autant qu'il était grand, et il étreignit Wasilika si fort qu'elle jeta un cri de douleur.

Mais elle se dégagea lestement et frappa au hasard, car elle avait toujours son stylet au poing.

Milon répondit par un cri.

Wasilika se sauva.

Milon blessé la poursuivit.

Elle monta l'escalier des caves en courant ; Milon le gravit derrière elle.

Comme elle en atteignait la dernière marche, le colosse la saisit :

— Ah ! misérable ! dit-il.

Elle se retourna et frappa encore.

Et comme une couleuvre, elle lui glissa des mains une seconde fois et s'élança dans le vestibule.

Là il faisait jour.

Là, s'appuyant au mur et brandissant son poignard, elle put voir Milon tout sanglant, — car par deux fois elle l'avait frappé, à l'épaule d'abord, au bras ensuite, — Milon, qui s'était arrêté et allait de nouveau se ruer sur elle avec une brutale impétuosité.

— Si je ne le frappe au cœur, se dit Wasilika, si je ne le tue pas d'un seul coup, je suis perdue ; il m'étranglera.

En effet, Milon, aveuglé par la fureur, en proie à une douleur violente, s'élança de nouveau sur elle en disant :

— Le maître m'a commandé de te tuer.

Wasilika bondit avec la souplesse d'une panthère ; son stylet brilla.

Milon jeta un cri encore.

Mais il demeura debout, et ses bras de fer s'arrondirent comme un étau autour de la taille mince et nerveuse de la belle Russe.

Le stylet, dirigé vers le cœur, avait glissé entre les côtes, déchirant les chairs, mais ne pénétrant pas.

Et, cette fois, Wasilika, serrée contre la poitrine de

Dupont-Déryl et Comp., rue du Bac, 36

Milon, à demi étouffée, laissa échapper son arme meurtrière.

En même temps, le géant la saisit et la renversa sous lui.

Puis, lui posant son lourd genou sur la poitrine, il étendit la main, ramassa le stylet, et Wasilika le vit briller au-dessus de sa tête.

Le sang de Milon l'inondait.

— Tu vas mourir, lui dit le géant.

Si Wasilika eût perdu la tête en ce moment terrible, elle était morte.

Mais Wasilika demeura maîtresse d'elle-même.

— Tue-moi, dit-elle, mais tu ne sauras rien.

Le bras levé de Milon retomba sans frapper.

Puis le colosse la regarda d'un œil hébété.

Wasilika lui dit :

— Il n'y a personne dans cet hôtel; j'ai tué Beruto. Je suis en ton pouvoir, et la seule chance de salut que j'avais m'échappe, puisque ce poignard est passé de mes mains dans les tiennes.

— Ma petite dame, dit Milon, si vous voulez faire une prière, je ne m'y oppose pas, mais je vous jure qu'après je vais vous tuer. Le *maître* l'a dit.

— Celui que tu appelles le maître, c'est Rocambole, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien! dit Wasilika, tu peux me tuer, ma mort sera vengée.

Le naïf Milon éprouva une si vive émotion de ces paroles que son genou cessa de peser sur la poitrine de Wasilika et qu'il se leva tout effaré.

Wasilika se leva pareillement.

Mais Milon avait le stylet à la main et il était toujours le maître de la vie de Wasilika.

La Russe lui dit :

— C'est toi qu'on appelle Milon?

— Oui.

— Tu es dévoué à Rocambole?

— Jusqu'à la mort.

— Eh bien! tue-moi, et Rocambole mourra du même coup de poignard.

Milon secoua la tête :

— Oh! vous voulez m'enjôler, dit-il, mais je ne vous crois pas.

— Peu m'importe! Frappe...

Et elle offrit sa poitrine, avec une telle résolution, que Milon hésita.

— Écoute-moi bien, poursuivit-elle, et puis tu feras ce que tu voudras.

Milon saignait par ses trois blessures comme un bœuf échappé de l'abattoir; mais ses forces ne le trahissaient point encore.

— Parlez, dit-il.

— Je ne hais pas Rocambole, moi, reprit Wasilika; mais je hais Yvan.

— Nous l'avons sauvé, répondit Milon.

— Je le sais. Mais en le sauvant, Rocambole s'est perdu.

— Mais non, dit Milon, qui était logique. Non, parce que je vais le sauver.

Wasilika avait une imagination d'enfer; elle combinait et exécutait en quelques secondes tout un plan de bataille.

— Tu vas voir, dit-elle, que tu te trompes complètement.

Le sang-froid de cette femme, sa beauté, sa voix, qui savait devenir harmonieuse et caressante, tout cela troublait Milon et lui amollissait le cœur en dépit de la douleur physique qu'il éprouvait.

Wasilika poursuivit :

— Je te vends la vie de Rocambole en échange de la mienne, qui t'appartient en ce moment.

Milon de plus en plus naïf s'écria :

— Mais la vie du maître est donc en danger?

— Si je meurs, il mourra.

— Oh!

— Écoute, reprit-elle ; je me doutais de la trahison. Je suis venue ici pour la constater. Un homme qui m'aime est auprès de Rocambole. Si cet homme ne m'a pas revue dans une heure, il le poignardera.

Milon eut peur.

— Qui sait si vous ne mentez pas? dit-il.

— Veux-tu la preuve que je te dis la vérité?

— Oui.

— Cherche une corde, bâillonne-moi et garrotte-moi. Puis sors, va chercher un fiacre. Tu y monteras avec moi, et je te conduirai là où Rocambole est en péril.

Milon donna dans le piége.

— Je n'ai pas besoin de vous attacher, dit-il. Venez avec moi. J'ai été au bagne, je ne crains pas d'y retourner. Vous marcherez devant moi. Si vous faites mine de vous échapper, je vous plante le poignard entre les deux épaules.

— Soit, dit Wasilika.

Elle entra dans cette salle du rez-de-chaussée où était cette fameuse trappe, se regarda dans une glace, et en un tour de main rajusta sa coiffure et fit disparaître le désordre de sa toilette, occasionné par la lutte qu'elle venait de soutenir.

Puis, regardant Milon :

— Tu as l'air d'un boucher, lui dit-elle.

Et du doigt elle lui montra un grand manteau qui avait appartenu à Beruto et que celui-ci avait laissé sur un meuble.

Milon le prit et s'en enveloppa pour cacher le sang qui le couvrait.

Puis il se dirigea d'un pas chancelant vers la porte de la cour.

Wasilika le suivait.

En route Milon se dit :

— Je pourrais bien être blessé à mort. Il me semble que tout mon sang s'en va. Mais je suis fort, et j'aurai bien le temps d'arriver.

Il ouvrit la porte et dit à Wasilika :

— Donnez-moi le bras. Je ne veux pas que vous m'échappiez.

Wasilika obéit et sentit qu'il chancelait en marchant. Alors elle pressa le pas.

Comme ils franchissaient le seuil du vieil hôtel, un fiacre, — chose rare! passait à vide dans la rue Cassette.

Milon fit signe au cocher qui s'arrêta. Tous deux y montèrent.

— Aux Champs-Élysées! dit Wasilika.

Le fiacre partit. Milon éprouva un étourdissement et sentit que son sang coulait à flots.

Wasilika le regardait pâlir.

Mais Milon, de sa main crispée, serrait toujours le poignard.

XXXIX

— Où me conduisez-vous? demanda Milon.

— Aux Champs-Élysées.

— Mais le *maître* n'y est pas?

— Des Champs-Élysées, continua Wasilika, nous irons au faubourg Saint-Honoré.

Wasilika disait tout cela pour gagner du temps.

Mais Milon s'y trompa.

Il crut que Wasilika connaissait l'une des deux retraites mystérieuses qu'avait Rocambole, l'une à l'angle du faubourg Saint-Honoré et de la rue de la Pépinière, l'autre rue de Suresnes.

— Allons! dit-il.

Wasilika ne le quittait pas des yeux.

A mesure que la voiture roulait sur le pavé, — et celui de la rue du Vieux-Colombier et de la rue Bonaparte, sillonné à toute heure par de lourds omnibus, est inégal et occasionne de nombreux cahots, — le sang du vieux Milon coulait plus fort.

La secousse favorisait l'hémorrhagie.

Milon continuait à pâlir; il éprouvait un léger bourdonnement dans les oreilles.

Quelques gouttes de sueur mouillaient ses tempes.

Wasilika prit son air le plus caressant et lui dit :

— Vous êtes donc bien dévoué à ce Rocambole?

— Certainement, dit Milon.

— Pourquoi?

— Mais parce qu'il est mon ami, mon dieu, mon père, répondit Milon avec enthousiasme.

— Et vous haïssez tout ce qu'il hait?

— Oh!

— Et ceux qui le haïssent?

— Je les exterminerais tous.

Elle eut un sourire charmant.

— Mais je ne le hais pas, moi, dit-elle; j'ai même une extrême admiration pour lui.

— Vous? fit Milon.

— Sans doute.

— Alors pourquoi?...

— Oui, je sais ce que vous allez me dire, fit-elle. Puisque je ne hais pas Rocambole, pourquoi me suis-je liguée avec ses ennemis?

— Oui, dit Milon.

— Pourquoi protége-t-il Yvan, que je hais?

— Et pourquoi haïssez-vous Yvan? demanda Milon.

— Mais, dit Wasilika qui sut mettre subitement des larmes dans sa voix, parce que Yvan était mon fiancé et qu'il m'a trahie... Ah! si vous saviez comme je l'aimais!

Le bon Milon soupira. Il ne savait que répondre à ce véritable argument *ad hominem*.

Wasilika poursuivit :

— Je sais bien que Rocambole et vous protégez cette femme qu'il aime.

— Oh! dit Milon, si vous la connaissiez... Elle est si belle!

Wasilika crut devoir verser une larme.

La tigresse était devenue chatte, et la chatte devenait femme.

Milon fut attendri.

Wasilika poussa un profond soupir.

— J'ai lutté, dit-elle, je suis vaincue; je pardonne à Yvan.

— Vous lui pardonnez?

— Oui.

Et elle versa deux autres larmes.

Le bon Milon ne songeait plus à lui, à son sang qui coulait et à ses membres qui s'engourdissaient peu à peu. Milon voyait pleurer Wasilika, et Wasilika était fort belle dans les larmes.

Elle poursuivit :

— Je quitterai Paris ce soir même, je m'en retournerai en Russie... Si je pardonne à Yvan, du moins je ne veux pas être spectatrice de son bonheur.

Milon porta la main à son front.

— Qu'avez-vous? lui dit vivement Wasilika.

— Ma tête tourne... mes yeux se ferment... il me semble que je vais mourir... murmura Milon...

Et, en effet, il ferma les yeux et s'évanouit dans les bras de Wasilika.

Alors le sourire reparut sur les lèvres de la tigresse.

— J'avais prévu l'événement, se dit-elle, et me voilà libre.

En même temps elle baissa une des glaces et appela le cocher qui se retourna.

— Arrêtez! lui dit Wasilika.

Et elle sauta lestement à terre.

Le fiacre était sur le quai d'Orsay, un peu avant le palais Bourbon.

Cet endroit est désert le matin et le soir, surtout les jours de mauvais temps... .

Et ce jour-là le ciel était gris et le vent froid.

Wasilika avait vivement baissé tous les stores avant de descendre.

La portière refermée, elle dit au cocher :

— Mon ami, voilà vingt francs; vous allez reconduire cet homme, qui est mon domestique, à l'hôtel. Je m'appelle la comtesse Artoff et je demeure rue de la Pépinière.

Le cocher était trop haut perché sur son siége pour s'apercevoir que Milon était évanoui.

— Ah! un moment, dit Wasilika.

Elle ouvrit vivement la portière et ramassa son poignard, qui était tombé de la main de Milon sur le tapis du fiacre.

Puis elle fit mine de sonner à la porte cochère de l'ambassade d'Espagne.

Un cocher de fiacre à qui on donne vingt francs croit tout ce qu'on lui raconte et fait tout ce qu'on lui dit.

Celui-là enveloppa donc ses deux chevaux d'un coup de fouet, et continua son chemin sans s'inquiéter da vantage de la prétendue comtesse Artoff.

Wasilika le regarda s'éloigner et ne se remit en marche que lorsqu'elle le vit s'engager sur la place de la Concorde.

— Si cet imbécile ne meurt pas pendant le trajet, murmura-t-elle, songeant à Milon, les belles mains de la comtesse Artoff lui feront de la charpie.

Un éclair passa dans ses yeux :

— A nous deux maintenant, mons Rocambole! dit-elle avec un accent de rage sourde, à nous deux! ce n'est plus la vie d'Yvan qu'il me faut, c'est la tienne!... Tu viens d'hériter de toute la haine que je lui portais!

. . . .

Vingt minutes après, les rares cavaliers qui descen-

daient ou montaient l'avenue des Champs-Élysées, voyant cette femme élégante qui suivait à petits pas la contre-allée qui borde le Cirque et le théâtre des Folies-Marigny, se seraient fort peu doutés qu'elle venait tout à l'heure de donner trois coups de poignard à une sorte de géant.

Wasilika était calme.

La tigresse avait rentré ses griffes.

Comme elle allait traverser l'avenue, elle fut obligée de s'arrêter pour laisser passer un phaéton attelé de deux grands trotteurs.

Elle leva la tête et tressaillit.

Un homme, jeune encore, d'une rare élégance, conduisait, ayant à côté de lui un ravissant bébé de quatre ou cinq ans.

Wasilika le reconnut.

C'était M. Fabien d'Asmolles, le mari de Blanche de Chamery, cette femme qui avait cru si longtemps que Rocambole était son frère.

Le bébé, c'était cet enfant que Wasilika avait désigné au génie infernal de M. de Morlux.

Et Wasilika, tandis que le phaéton s'éloignait dans un nuage de poussière, abaissa vivement son voile, tandis qu'un mauvais sourire passait sur ses lèvres.

— C'est là qu'est ma vengeance! pensa-t-elle.

Elle pressa le pas et regagna son petit hôtel de l'avenue Montaigne.

Là, il n'y avait plus qu'un homme sur qui elle pût compter.

Cet homme, c'était Pierre le mougick.

Pierre, le faux Yvan que la comtesse Artoff avait fait bâtonner et à qui Wasilika avait refusé justice.

Mais la Russe lui avait dit ensuite :

— Patience! tu seras vengé!

Et Pierre le mougick avait des tempêtes dans le cœur.

Wasilika, rentrée chez elle, le fit appeler :

— Veux-tu toujours te venger? dit-elle.

— Oh! oui, fit-il.

— Alors, suis-moi.

— Que faut-il faire?

— Selle un cheval, monte l'avenue au galop, descends au bois, cours d'une allée à l'autre, jusqu'à ce que tu aies rattrapé un grand phaéton à trois, brun, attelé de deux chevaux noirs, et dans lequel tu verras un homme et un petit garçon.

— Bien, maîtresse. Après?

— Après, tu suivras le phaéton, tu verras, tu observeras... et tu viendras me dire ce que tu auras vu et observé.

Pierre sortit pour obéir.

XL

Trois personnes étaient réunies dans le boudoir de la comtesse Artoff : Yvan, Rocambole et Baccarat.

On avait raconté au jeune Russe tout ce qui s'était passé depuis un mois, et quels liens unissaient le forçat d'Antoinette, sa future belle-sœur, au persécuteur de la véritable Madeleine.

Cet entretien avait lieu à peu près à la même heure où Wasilika, ivre de rage en constatant la substitution de Milon à Yvan, poignardait Beruto.

Yvan disait :

— Mais enfin quel châtiment réservez-vous à M. de Morlux?

Un sourire vint aux lèvres de Rocambole.

— Son châtiment, dit-il, commencera le jour où il verra la vraie Madeleine revenir de l'autel à votre bras.

— Mais quel sera-t-il?

— Il mourra de rage.

Et comme Yvan secouait la tête d'un air incrédule, Baccarat prit la parole :

— L'amour qu'il a pour Madeleine, dit-elle, est quelque chose d'insensé et de sauvage qui a étouffé chez lui tout autre sentiment.

« Cet homme couvert de sang, cet empoisonneur, ce meurtrier, qu'une seule passion dominait, la cupidité, a fait, sur un signe de celle qu'il croit Madeleine, l'abandon de sa fortune tout entière.

« Il ne se réserve que vingt mille livres de rente.

« Si nous l'eussions voulu, il eût tout donné.

— Mais comment a-t-il fait cette donation?

— Par acte authentique devant notaire. Il donne à son neveu deux millions, à mademoiselle Madeleine quinze cent mille francs.

— Mais lorsqu'il saura la vérité...

— Oh! dit Rocambole en souriant, il l'apprendra de telle manière qu'il ne songera pas à appeler son notaire. Vous verrez...

Comme Rocambole disait cela, la porte s'ouvrit, et on annonça M. Agénor de Morlux.

Agénor était un peu pâle, mais le bonheur brillait dans ses yeux.

— C'est fait, dit-il.

— Quoi donc? demanda Yvan.

Agénor tira de sa poche un volumineux portefeuille et en vida le contenu sur une table.

— Ah! dit-il, regardez... l'amour lui tient au cœur, à mon oncle. Il a tout restitué. Voyez plutôt. Voici un coupon de cent vingt mille livres de rente, puis une donation au nom de Madeleine Miller, puis les titres de propriété de ses terres de Bohême et de Hongrie, c'est-à-dire des terres volées à la mère de deux pauvres orphelines.

Yvan fixait sur tout cela un œil ébloui.

Baccarat dit à Agénor :

— Tout est-il prêt pour votre mariage?

— Oui. J'ai obtenu que mon oncle ne se marierait que huit jours après moi. C'est mon père qui a insisté.

Et Agénor eut un sourire au travers duquel on devinait l'immense bonheur qui lui remplissait l'âme.

— Mon Dieu! murmura-t-il, il me semble que je rêve. Antoinette est donc à moi, enfin!

Baccarat dit à Yvan :

— Je suis allée à l'ambassade russe, j'ai obtenu pour vous les dispenses de publication. Vous serez marié avant que personne en ait rien su.

— Et quand?... demanda Yvan tout frémissant.

— Demain, à l'ambassade. Après-demain à l'église russe du faubourg Saint-Honoré.

— Et nous partirons sur-le-champ?

— Sans doute.

Puis la comtesse ajouta avec un sourire

— Où irez-vous?

— Mais je ne sais pas... où Madeleine voudra.



Longtemps assoupie, la tigresse tressaillit tout à coup. (Page 399.)

— Pourquoi ne resteriez-vous pas à Paris?
Rocambole fronça le sourcil :
— Non, dit-il, je ne le lui conseille pas.
— Pourquoi?
— Wasilika... murmura Rocambole, qui ne prononçait jamais ce nom sans une certaine émotion.
Yvan eut un sourire de dédain :
— Je ne la crains plus, dit-il.
— Non, dit Baccarat; je suis là, moi aussi; et puis, qui sait?...
Et elle devint pensive; puis, après un moment de silence, elle reprit :
— D'ailleurs, qui nous dit que cette femme ne touche pas à sa dernière heure?
Yvan tressaillit et regarda la comtesse Artoff.
— Un homme a pris votre place dans le caveau, poursuivit Baccarat. Si Wasilika ose y descendre, cet homme a ordre de l'étrangler.
Yvan frissonna.
— Que voulez-vous? fit Baccarat avec calme, il faut bien une justice mystérieuse et terrible pour ceux qui se sont joués perpétuellement de la vraie justice.
Mais comme elle disait cela, un domestique entra tout effaré en disant :
— Madame... madame... un grand malheur...
— Qu'est-ce donc? demanda vivement la comtesse.
— Un fiacre est là-bas dans la cour, et dans ce fiacre il y a un vieil homme à cheveux blancs évanoui et couvert de sang.
« Le cocher du fiacre se désole et se tord les mains, en disant qu'il a été poignardé par une femme, et il a peur d'être accusé de complicité.
Baccarat s'élança hors de son boudoir.
Les trois hommes la suivirent.
Rocambole arriva au fiacre le premier et reconnut Milon.
Milon paraissait mort.
Rocambole le prit dans ses bras et le sortit du fiacre;

en même temps, et tandis qu'il le chargeait sur ses épaules, il dit à Baccarat :

— Il est inutile, n'est-ce pas, de chercher quelle est la personne qui l'a poignardé ? Décidément, madame, Wasilika est plus forte que nous...

. . . .

Cependant aucune des blessures de Milon n'était mortelle.

Le cocher, mis en belle humeur par la pièce de vingt francs, avait mené ses chevaux si rondement, que l'hémorrhagie n'avait pas eu le temps de se développer.

Rocambole était aux trois quarts chirurgien.

Il porta Milon sur un lit, déchira ses vêtements et sa chemise, mit les blessures à découvert et constata qu'aucune n'était mortelle.

Pendant ce temps-là, Baccarat donnait une poignée de louis au cocher et le renvoyait en lui recommandant le silence.

Un cordial ranima Milon.

— Où suis-je? murmura-t-il.

— Au milieu de tes enfants, lui répondit une voix caressante.

Le pauvre vieux ouvrit les yeux et vit, penchées sur lui, ses deux chères petites, Antoinette et Madeleine.

Puis, derrière elles, leurs fiancés, et ensuite la comtesse Artoff...

Et enfin Rocambole!

— Maître, s'écria-t-il, je puis mourir, puisque vous êtes sauvé!

— Sauvé! exclama Rocambole avec étonnement.

— Oui, d'une mort presque inévitable, murmura Milon.

— Tu as le délire, mon pauvre vieux.

— Mais non... maître... Wasilika me l'a bien dit...

— Que t'a-t-elle dit ?

— Que si je la tuais, je vous tuais du même coup.

— Et comment t'a-t-elle expliqué cela ? ricana Rocambole, qui ne pouvait se défendre d'une légère émotion.

— Mais elle m'a dit que vous étiez au pouvoir de ses gens.

— Moi!

— Et que si on ne la revoyait pas...

— Je serais assassiné, n'est-ce pas?

— Oui, maître.

— Mais enfin, dis-nous, reprit Rocambole, ce qui t'est arrivé avec elle.

— Oh ! c'est bien simple, allez; elle s'est bien aperçue que je n'étais pas monsieur.

Et Milon désignait Yvan.

— Et elle s'est ruée sur toi comme une tigresse ?

— Non, pas de suite. Elle a poignardé l'Italien d'abord. Puis, ç'a été mon tour. Mais je l'ai prise à bras-le-corps, je l'ai renversée et je me suis emparé du poignard.

— Et tu ne le lui as pas planté dans la gorge ?

— J'allais le faire lorsque...

— Lorsqu'elle t'a dit que j'étais en péril de mort?

— Oui, dit Milon; ce n'était donc pas vrai ?

— Il n'y a de vrai qu'une chose, dit Rocambole, c'est que tu seras toujours un imbécile.

Milon eut un gémissement.

— Maître, dit-il, pardonnez-moi...

Rocambole haussa les épaules et se tourna vers Baccarat :

— Tout est peut-être à recommencer, dit-il.

La comtesse Artoff était devenue grave et pensive et ne répondit pas tout d'abord.

Mais Rocambole eut un éclair dans le regard.

— Eh bien ! dit-il, à nous deux!...

Et il sortit précipitamment.

XLI

Il était nuit.

Pierre le mougick rendait ainsi compte de sa mission :

— Madame, je suis descendu jusqu'au lac du bois de Boulogne. Là, j'ai retrouvé le phaéton et j'ai bien reconnu les chevaux, le monsieur et l'enfant, tels que vous me les aviez décrits.

— Après? fit Wasilika.

— Le phaéton a fait le tour du lac, puis il est revenu, par la grande allée de Longchamp, s'arrêter un moment à Armenonville.

« Là le père et le fils ont mis pied à terre.

« Le père a bu un verre de madère, l'enfant a mangé un gâteau, et tous deux sont remontés en voiture, regagnant l'avenue de l'Impératrice.

« Mais le phaéton a tourné à droite, avant le rond-point de l'Étoile; il a pris la rue de Presbourg, qui conduit à l'ancienne avenue de Neuilly, aujourd'hui l'avenue de la Grande-Armée, et il s'est arrêté devant Lelorieux, le carrossier en renom.

« Là seulement j'ai mis pied à terre à mon tour, et prié un commissionnaire de tenir mon cheval.

« Puis, comme j'étais en petite tenue de livrée, je suis entré dans les magasins du carrossier, me tenant à distance, ma casquette à la main.

« — Monsieur le vicomte, disait le carrossier, qui, comme bien vous pensez, n'a pas fait grande attention à moi, la calèche de madame la vicomtesse est à peu près terminée, mais il me serait impossible de vous la montrer; elle est dans mes ateliers de Courcelles.

« — Quand rentrera-t-elle? a demandé le monsieur.

« — Demain.

« — Nous viendrons avec madame, en ce cas.

« Et, le vicomte ayant fait un pas de retraite, M. Lelorieux m'aperçut.

« — Que voulez-vous, mon garçon? me dit-il.

« Le vicomte leva pareillement les yeux sur moi.

« — Je suis Russe, ai-je répondu, et cocher de mon état. En attendant de meilleures conditions, je monte des chevaux pour le compte de plusieurs marchands; si c'était un effet de votre bonté de penser à moi. Je suis persuadé, ai-je ajouté avec humilité, que, dans votre nombreuse clientèle, vous me trouveriez facilement une place.

« — Revenez me voir demain, m'a dit M. Lelorieux.

« Puis, comme je faisais mine de m'éloigner, le monsieur m'a rappelé et m'a dit :

« — Êtes-vous bon cocher ?

« — J'ai conduit une troïka à Pétersbourg.

« — Sauriez-vous dresser des chevaux?

« J'eus un sourire suffisant qui lui a donné confiance.

« — Présentez-vous à mon hôtel, m'a-t-il dit, de-

main dans la matinée. Je suis le vicomte Fabien d'Asmolles et je demeure rue de la Ville-l'Évêque. Je vous prendrai peut-être.

« M. Lelorieux m'a dit aussi ;

« — Si vous entrez chez M. le vicomte, mon garçon, vous n'aurez pas à vous plaindre d'être venu ici. Mais je vous préviens, madame la vicomtesse veut de bons cochers.

« A quoi j'ai répondu :

« — Je n'ai jamais fait que deux métiers dans ma vie.

« — Deux métiers, fit le vicomte, c'est beaucoup.

« — Pas pour un Russe, monsieur. Presque tous les gens de ma condition en ont quatre ou cinq.

« — Alors vous avez été cocher?

« — Et forgeron. J'étais même assez habile dans ce métier-là, et j'ai été longtemps contre-maître chez Yvanoff.

« A ce nom d'Yvanoff, M. Lelorieux eut un geste de surprise.

« — Madame la comtesse sait bien qu'Yvanoff est notre inimitable carrossier de Moscou.

— Oui, fit Wasilika d'un signe.

« — M. Lelorieux regarda alors M. d'Asmolles et lui dit :

« — Il y a des hasards assez étranges, comme vous allez voir. La princesse Molochine m'a envoyé au printemps dernier son traîneau. Vous avez pu le voir l'hiver dernier, qui a été rigoureux, faire l'admiration des patineurs.

« Cette voiture est un chef-d'œuvre, — un chef-d'œuvre avarié dans la dernière course et que je suis chargé de réparer.

« On l'a envoyé tour à tour chez dix de mes confrères, tous y ont renoncé; et j'y eusse renoncé moi-même si je n'avais eu la pensée de faire venir tout exprès un ouvrier russe.

« Les boulons, les autres ferrures et les ressorts de ce traîneau sont inimitables.

« On a essayé de faire pareil, on n'a pas réussi.

« Sur ces derniers mots je me suis écrié :

« — Le traîneau de la princesse Molochine, je connais ça. C'est Yvanoff qui l'a construit.

« — Eh bien! viens le voir, mon garçon, m'a dit M. Lelorieux.

« Le vicomte paraissait s'intéresser au traîneau.

« Nous sommes montés dans les vastes magasins du premier étage, dans lesquels on hisse les voitures au moyen d'un treuil.

« Le traîneau a été versé et jeté, par son attelage emporté, contre un mur.

« Un des brancards est brisé, deux feuilles du ressort ont été tordues. On refera bien les pièces semblables, mais ce que les ouvriers français ne sauront pas fabriquer, ce sont nos vis de rappel telles qu'on les forge et les trempe à Moscou.

« Je me suis chargé de la besogne.

« Ce qui fait, madame, acheva Pierre le mougick en souriant, que je puis, à la fois, entrer chez M. Lelorieux le carrossier, comme forgeron, et chez le vicomte d'Asmolles comme cocher.

— C'est bien, dit Wasilika.

— Qu'ordonne madame la comtesse?

— C'est demain que madame d'Asmolles va voir la nouvelle calèche?

— Oui.

— Eh bien! tu entreras chez le carrossier, dès le matin. Du reste, je te donnerai demain matin de nouvelles instructions.

Pierre s'inclina.

Puis, comme il se retirait, Wasilika le rappela.

— Tu es un garçon trop intelligent, dit-elle, pour qu'on te fasse de longs mystères. Écoute.

Pierre attendit.

— Tu hais la comtesse Artoff.

— Avec fureur.

— Ce n'est pas elle seulement qu'il faut haïr, c'est le major Avatar. Il a été le provocateur de ton supplice.

— Faut-il le tuer?

— Non, pas encore.

Pierre attendait toujours.

— Mais il faut voler l'enfant que tu as vu aujourd'hui.

— Ah! bien! l'enfant de M. d'Asmolles?

— Précisément. Cet enfant disparu, nous ferons de la comtesse Artoff et du major Avatar ce que nous voudrons.

— J'ai compris, dit le mougick.

Et il sortit.

Wasilika se recoucha sur la peau d'ours qui couvrait le coussin à la turque, de son divan, puis, d'une main nonchalante, elle attira le tuyau d'un narguileh et l'approcha de ses lèvres.

Perdue en une sorte de contemplation, entourée de ce brouillard parfumé qui passait du narguileh dans sa bouche rose et se répandait ensuite autour d'elle, Wasilika demeura longtemps ainsi, rêvant à sa vengeance.

Elle ne s'était montrée qu'à demi.

Si elle haïssait toujours Yvan, elle le haïssait moins, depuis qu'elle avait reporté sur Rocambole une partie de sa haine.

Cette haine se nuançait même d'une sorte de jalousie.

Le génie infernal de cet homme lui portait ombrage.

Longtemps assoupie, la tigresse tressaillit et bondit tout à coup.

Un bruit s'était fait derrière elle.

Le bruit d'une porte qui s'ouvre et qui se referme.

Et Wasilika, se retournant, se trouva face à face avec un homme qui tenait un poignard à la main.

Cet homme c'était Rocambole.

Par où était-il venu? Comment l'avait-on laissé monter?

Mystère!

Rocambole posa un doigt sur ses lèvres.

— Madame, dit-il, vous devez assez me connaître pour savoir que je ne recule devant rien. Je suis venu parce que je voulais vous parler. Si vous m'écoutez, je vous jure de me retirer sans que vous couriez le moindre danger. Mais si vous appelez à votre aide, si vous sonnez vos gens, ils arriveront trop tard : je vous tue!

L'imprudente Wasilika avait déposé, en rentrant, le fameux stylet, encore rouge du sang de Milon, sur la tablette de la cheminée, et Rocambole, faisant un pas, s'en empara et le mit tranquillement dans sa poche.

Wasilika lui jeta un regard de vipère; puis elle s'apprêta à soutenir la lutte, si inégale qu'elle parût devoir être.

— Que voulez-vous? lui dit-elle.

— Deux choses, répondit-il.

Et il s'assit familièrement auprès d'elle.

Elle eut un geste hautain et voulut s'éloigner.

— Bah! dit-il en lui prenant la main, la haine rapproche.

— La haine! fit-elle, qui donc haissez-vous?

— Ce n'est pas vous, dit Rocambole.

— Qui donc, alors?

Il eut un rire étrange, le rire dont l'ancien Rocambole avait hérité de l'infernal sir Williams, son premier maître.

— Vous me le demandez? fit-il.

— Mais... sans doute...

— Voyons, madame, fit-il en riant toujours comment avez-vous pu songer un moment que la réconciliation de Rocambole avec la Baccarat pouvait être sincère?

Wasilika jeta un cri et regarda cet homme avec stupeur.

XLII

Rocambole était fort élégamment vêtu, et il réalisait assez bien le type d'un brigand d'opéra-comique chéri des dames.

— Madame, dit-il à Wasilika, vous plaît-il m'écouter un moment?

Sa voix avait retrouvé ce timbre caressant qui charmait et n'était pas pour peu de chose dans ce pouvoir de fascination que tant de gens avaient subi autour de lui.

— Parlez, lui dit Wasilika.

Et comme si elle se fût trouvée en présence d'un homme du vrai monde, elle lui indiqua un siége.

Mais Rocambole refusa en souriant et demeura debout.

— Un soir, madame, reprit-il, chez la comtesse Artoff, on vous a dit mon histoire; je n'ai donc rien à vous apprendre.

— Absolument rien, dit Wasilika.

— Les circonstances m'ont jeté sur votre route et nous ont fait ennemis. Mais je puis me justifier d'un mot. Au bagne, où j'ai longtemps souffert, j'ai trouvé un ami...

Wasilika l'interrompit d'un geste.

— Je sais le reste, dit-elle. Cet ami se nomme Milon... il aime Madeleine comme son enfant. Vous aimez Milon, et vous avez assuré le bonheur de Madeleine.

— J'ai fait mon possible, du moins.

Puis Rocambole ajouta :

— Je viens vous proposer la paix.

— A moi?

Et Wasilika eut un sourire moqueur.

— A vous, madame.

— A quelles conditions, mon Dieu!

Il parut hésiter un moment, puis faire un violent effort sur lui-même :

— Croyez-vous, dit-il, que dix années de bagne puissent jamais s'oublier? Eh bien, c'est la comtesse Artoff, c'est la Baccarat qui m'a envoyé au bagne!

— Et vous la haïssez?

— De toute mon âme.

— Et vous pensez que je pourrais bien la hair aussi?

— Peut-être...

Wasilika regardait attentivement Rocambole, et son regard semblait vouloir plonger jusqu'au fond de son âme, au travers de ce masque impassible.

— Eh bien! troc pour troc, dit-elle. Si vous voulez mon alliance, livrez-moi Yvan.

Rocambole secoua la tête.

— Impossible, dit-il.

— Pourquoi?

Et elle le regarda plus fixement encore, ajoutant :

— Votre affection pour Milon est donc plus grande que votre haine?

— Non.

— Vous craignez donc de briser le cœur de cette chère Madeleine?

Rocambole ne sourcilla pas :

— Non, dit-il sans que sa voix s'altérât.

— Alors, reprit Wasilika, expliquez-vous.

Et elle continua à lui sourire.

Cette fois Rocambole s'assit ;

Non plus dans le fauteuil que Wasilika lui avait indiqué d'un geste, mais sur le bord du divan à la turque sur lequel Wasilika était à demi couchée.

La belle Russe ne se fâcha point; elle ne protesta ni par un geste ni par un mouvement de ses sourcils olympiens contre l'audace de cet homme qui avait porté la livrée du bagne.

Elle demeura même souriante et calme, semblable à la panthère qui se chauffe au soleil, étend voluptueusement ses membres flexibles, et, les yeux à demi fermés, contemple la proie sur laquelle elle va bondir.

— Vous me demandez pourquoi je ne veux pas vous livrer Yvan? reprit-il.

— Oui, puisque le bonheur ou le malheur de Madeleine vous est indifférent.

— Parce que vous l'aimez peut-être encore...

— Bah! que vous importe!

— Savez-vous, dit-il, que la perversité attire la perversité, qu'une nature effroyablement et splendidement mauvaise comme la vôtre attire une nature comme la mienne.

— Vraiment! dit-elle.

Et le sourire n'abandonna point ses lèvres.

— Oui, continua Rocambole, on ne peut pas lutter impunément avec une femme comme vous.

Il osa lui prendre la main. Elle ne la retira pas.

— Vous êtes assez grande dame, poursuivit-il, pour tout comprendre. En vous haïssant, je vous ai aimée... Ce matin, j'ai ordonné à Milon de vous tuer, et quand on me l'a rapporté à demi mort et que j'ai su que vous étiez vivante, j'ai failli m'évanouir...

Wasilika ne répondit pas.

— Je vous aime, poursuivit Rocambole, en vertu de cette loi fatale qui veut que le mal attire le mal. Je vous aime parce que vous avez un cœur de démon dans le corps d'un ange; parce que vous êtes perverse, parce que vous êtes belle... parce que nous sommes faits pour nous comprendre.

Et Rocambole alors se mit à parler le langage vertigineux de la passion.

Et il se mit aux genoux de la comtesse et lui baisa les mains avec transport.

Et elle continua à sourire et se laissa ganter de baisers.



Wasilika l'écoutait toujours. (Page 401.)

Cet homme, qui avait joué taot de rôlea eo sa vie, n'avait peut-être jamaia été mèilleur comédieo.

Il eut des cris du cœur, des élans de passion, des tendresses infinies, des sourires à damner une sainte.

Il fut splendide d'audace et de grâce ingénue tour à tour.

Et Wasilika l'écoutait toujours, et elle lui dit :

— Savez-vous que vous êtes vraiment beau ?

— Je vous aime... répondit-il.

Puis, se levant tout à coup et la preoant dans ses bras :

— Sais-tu, dit-il, que j'ai tout préparé pour notre fuite?... Nous partons ce soir, tout à l'heure... Je t'enlève, ô ma reioe!... Une chaise de poste nous attend...

— Pourquoi partir ? dit-elle d'un ton de reproche. Ne pouvons-nous donc nous aimer ici ?

— Ici!... oh! ooo... Plus tard nous reviendrons... Mais je veux être aeul avec toi... je veux t'arracher au monde entier... je veux...

— Ce que tu veux, je le veux, dit-elle.

Rocambole jeta un cri de joie.

— Prends un châle, un manteau de voyage, dit-il, et partons!...

Maia un éclat de rire lui répoodit, et il recula d'un pas.

Wasilika s'était échappée de ses bras.

— Mon doux seigneur, lui dit-elle, vous parlez d'amour comme don Juan lui-même, mais je ne vous crois pas.

— Pourquoi donc ne me crois-tu pas ? dit-il.

— Parce que ce n'est pas moi que tu aimes, mon beau séducteur.

Et sa voix devint railleuse et sifflante. On eût dit la lame flexible d'une épée battant l'air.

Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.

— Oh! fit-il encore.

— La femme que tu aimes, je vais te dire son nom, continua Vasilika.

Il crut qu'elle faisait allusion à Vanda.

— Celle-là, dit-il, je ne l'aime plus.

— Je ne parle point de Vanda, dit-elle.

Rocambole tressaillit.

— Et de qui donc? fit-il.

— De Madeleine, répondit-elle; et cet amour c'est ton châtiment; c'est la moitié de ma vengeance.

Une pâleur livide se répandit sur le visage de Rocambole.

Wasilika lui dit encore :

— Seulement tu avais besoin de me tromper encore, et tu es venu me parler d'amour, à moi que tu redoutes... à moi qui te hais!...

Rocambole répliqua froidement :

— Vous êtes plus forte que je ne croyais, madame; mais votre force devient votre faiblesse.

— Tu crois?

— Oui, parce que je vais être obligé de vous tuer.

Et il se rua sur elle, et Wasilika vit briller la lame du poignard qu'il tenait à la main.

— Grâce! dit-elle.

Cette fois, sa voix trahissait son épouvante. Elle avait lu son arrêt de mort dans les yeux de Rocambole.

— Grâce? fit-il en ricanant. Vous ne le pensez pas... Je ne suis pas Milon, moi...

Mais les dents de Wasilika claquaient. Elle était tombée à genoux; elle joignait les mains, elle demandait la vie, balbutiant :

— Je renonce à me venger... Je partirai... ce soir... tout de suite... Mais grâce!...

— Non, dit Rocambole.

Elle se traîna à ses genoux.

— Je ne veux pas que vous mouriez sans vous repentir, dit-il. Je vous donne cinq minutes pour prier... Mais ne criez pas, ou je frappe tout de suite.

Tout à coup une pensée rapide éclaira son cerveau.

— Le sang me répugne, dit-il; voulez-vous vivre?

Elle était à genoux; elle se releva d'un bond.

— Vivre! dit-elle, vivre!... Que faut-il faire?...

— Il faut être morte pour cinq jours...

Et comme elle le regardait avec égarement.

— Dans cinq jours, poursuivit-il, Yvan et Madeleine seront mariés, heureux, et ils auront quitté Paris. Ils ne vous craindront plus. Il faut donc que, pendant ces cinq jours, vous soyez supprimée de ce monde.

— Je ne comprends pas, balbutia-t-elle.

Il avait une bague au doigt. Il en dévissa le chaton :

— Puisque vous savez mon histoire, dit-il, vous devez savoir comment j'ai sauvé Antoinette de Saint-Lazare.

— Oui.

— Eh bien, avalez ce grain noirâtre... là... sur-le-champ... ou je fais de votre sein le fourreau de ce poignard.

— Démon! murmura Wasilika, tu le ferais comme tu le dis.

Et elle avala le grain noirâtre que lui tendit Rocambole, et soudain elle tomba à la renverse.

Elle paraissait foudroyée...

Rocambole respira alors et murmura :

— Elle ne me gênera plus.

Puis il ouvrit la croisée de son boudoir, sauta dans le jardin et disparut.

XLIII

Le café Marignan est un coquet petit établissement situé aux Champs-Élysées, à l'angle de la rue Marbœuf, un peu au-dessus du rond-point.

Sa clientèle se renouvelle d'heure en heure.

Le matin, entre sept et neuf heures en été, entre dix et midi en hiver, la jeunesse élégante qui va au bois en poney-chaise ou à cheval y prend un verre de madère sans descendre de voiture ou sans quitter la selle.

A quatre heures, le maquignonnage l'envahit à son tour; on y vend pas mal de chevaux, avec ou sans garantie.

Mais le soir, le Parisien attardé dans les Champs-Élysées y trouve de la bière fraîche, d'excellentes glaces, et autour des tables de domino, une honorable population de négociants, de rentiers et quelques artistes qui n'ont pas craint d'abandonner les hauteurs du quartier Saint-Georges pour venir chercher un atelier rue de Chaillot ou rue de Ponthieu.

Un des habitués du soir du café Marignan était un jeune peintre dont on racontait tout bas la romanesque histoire.

— Il avait du talent, il était joli garçon, il montait bien à cheval.

Pendant longtemps il avait été l'homme le plus heureux du monde; insouciant et gai, amoureux de toutes les femmes et ne s'attachant à aucune, rêvant la gloire et travaillant beaucoup.

Un jour, le bel inconstant s'était laissé prendre dans un filet doré dont il avait en vain essayé de briser les mailles.

Il était devenu l'amant de Clorinde.

Clorinde avait tout abandonné pour lui; Clorinde était devenue folle d'amour.

Le peintre disparut On ne le vit plus le soir au café Marignan émerveiller la galerie par son jeu de billard savant et prestigieux.

A peine, le matin, monté sur un alezan superbe, s'y arrêtait-il cinq minutes pour boire un verre de madère.

Il passait, — mais il avait le bonheur dans les yeux, — et les habitués se disaient :

— C'est l'homme pour qui Clorinde a quitté lord Galvy.

Un soir, le peintre revint.

Il était morne, il était pâle, il avait de grosses larmes dans les yeux.

On s'empressa autour de lui; on le questionna. Il ne voulut répondre autre chose que ces mots :

— Je veux me tuer.

Pourquoi?

Il ne le dit point.

Mais on ne se tue pas à vingt-huit ans. C'est l'âge où le désespoir se reprend à espérer.

Le peintre ne se tua pas. Seulement il ne quitta plus le café, ne parlant à personne, lisant les journaux, fumant, buvant et manifestant tous les symptômes d'un malade aux prises avec une terrible maladie morale.

Que lui était-il arrivé? Clorinde l'avait-elle quitté?

Ce n'était pas vraisemblable, car Clorinde n'avait pas reparu dans le monde élégant. On ne l'avait vue ni à la Marche, ni au bord du lac, ni aux premières du Vaudeville et du Palais-Royal.

A sept heures du matin, le peintre arrivait, s'installait devant une table, à la porte, demandait les journaux et un verre de fine champagne, et ceux qui avaient affaire à lui étaient sûrs de le trouver jusqu'au soir.

Mais notre héros n'avait plus affaire à personne.

Cependant, un matin, vers neuf heures, un dog-cart à deux roues s'arrêta devant le café Marignan.

Un homme de trente-six ans environ, mis avec une simplicité qui sentait son gentilhomme, descendit et jeta les rênes à un groom de trois pieds de haut.

Puis il s'approcha du café.

Le peintre leva la tête, regarda le nouveau venu avec indifférence, et reprit la lecture de son journal.

Mais le gentleman s'approcha, le salua et lui dit:

— Excusez-moi, monsieur, je voudrais vous entretenir un moment.

— Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, répondit le peintre.

— Je viens de la part de Clorinde, et je me nomme le major Avatar.

Au nom de Clorinde, le peintre étouffa un cri.

— Monsieur, reprit le major, vous avez cru Clorinde infidèle.

— C'est une misérable! dit le peintre.

— Vous vous trompez... Clorinde vous aime toujours...

— Monsieur!...

— Savez-vous où elle est?

— Hélas! répondit l'artiste, je vais chaque matin et chaque soir heurter à sa porte, et on me répond qu'elle est en voyage on ne sait où.

— On vous trompe.

— Où est-elle donc?

— A Paris.

— Oh! fit le peintre en serrant les poings.

— Voulez-vous la voir aujourd'hui?

— Monsieur... balbutia le jeune homme, ne me raillez point... j'ai failli mourir...

— Je ne raille point, dit le major; non-seulement vous verrez Clorinde aujourd'hui, mais elle vous sera rendue pour toujours.

Le peintre s'était levé, mais il chancelait sur les jambes comme un homme ivre.

Le major lui prit le bras:

— Venez avec moi, dit-il.

— Mais où me conduisez-vous? demanda l'artiste, qui était pâle d'émotion.

— Venez toujours, dit le major.

Et il le fit monter à côté dans le dog-cart.

Puis il rendit la main à son trotteur, et le fringant attelage monta rapidement les Champs-Élysées.

. . . .

. . . .

Le dog-cart était encore en vue dans les Champs-Élysées que deux cavaliers, dont l'un allait au bois et l'autre en revenait, se croisèrent devant le café Marignan et échangèrent une poignée de main.

Le premier était un homme encore jeune, bien que son visage sillonné de rides profondes et sa calvitie prématurée annonçassent les ravages du plaisir mené à outrance.

L'autre était un homme déjà mûr, à la lèvre austère, au front pensif.

— Bonjour, docteur, dit le premier.

— Bonjour, cher baron, répondit l'homme mûr. D'où venez-vous?

— Je sors de chez moi et vais faire un temps de galop au bois.

— J'en viens et je vais chez un malade.

Le baron se prit à sourire:

— Pauvre homme! dit-il d'un ton de commisération.

— Ce n'est pas un homme, c'est une femme.

— Pauvre femme!

— Railleur, dit le médecin. Si vous saviez le singulier cas que je traite, vous m'accableriez de questions.

— Bah!

— Je traite une fort jolie femme, qui est tombée en catalepsie. C'est une Russe, la comtesse Wasserenoff. Elle est comme pétrifiée. Ses membres ont la roideur de la pierre, ses yeux sont fermés.

— Mais, docteur, elle est morte. Vous l'aurez tuée... railla le baron.

— Nullement. Elle parle. Elle a les yeux clos, son cœur bat à peine, il lui est impossible de faire un mouvement; mais, à travers ses lèvres serrées, elle parle faiblement, il est vrai; mais en approchant l'oreille de sa bouche, on entend.

— Des mots incohérents sans doute?

— Non, des paroles raisonnables.

— Et depuis quand est-elle dans cet état?

— Depuis quatre jours.

— Espérez-vous lui rendre le mouvement et la vie?

— Oui... mais ce sera long peut-être...

— Mais enfin, comment est-elle tombée en cet état?

— Voilà ce que je ne puis dire. J'ai appelé deux de mes illustres confrères en consultation, et ils sont aussi embarrassés que moi.

— Mais... puisqu'elle parle...

— Elle ne sait pas... du moins elle prétend s'être endormie ainsi tout à coup.

— Bizarre! murmura le plus jeune des deux cavaliers.

Et ils se séparèrent en échangeant une cordiale poignée de main.

XLIV

C'était le jour du mariage d'Agénor et d'Antoinette.

M. Karle de Morlux et Madeleine, sa femme future, y devaient assister.

Le vicomte Karle de Morlux était devenu, en quelques jours, un petit vieillard aux trois quarts hébété, qui n'avait plus qu'un but, une idée fixe, une marotte, épouser Madeleine.

Madeleine!

C'est-à-dire Clorinde, qu'il prenait pour elle...

La vraie Madeleine, la belle et chaste sœur d'Antoinette, n'eût pas su jouer ce rôle étrange que Clorinde, soufflée par Rocambole, avait si bien tenu.

Elle n'eût pas eu des pudeurs exagérées et des réti-

cences pleines de désirs, et de ces poses chastes où mord la volupté la plus cynique.

Madeleine, la vraie, celle qui aimait Yvan, aurait eu horreur de ce vieillard, et elle l'eût repoussé avec indignation.

Clorinde, courtisane rusée, s'était fait un jeu de l'amour qui venait d'éclater sous ces cheveux blancs, comme le cratère d'un volcan s'entr'ouvre tout à coup sous la neige.

Elle s'était fait un jeu cruel de le voir à ses pieds essayant de lui faire oublier cet Yvan qu'elle ne connaissait pas.

Peu à peu elle avait feint de se consoler de l'abandon du jeune Russe, elle avait laissé ses deux mains dans les mains ridées du vieillard... elle lui avait quelquefois sauté au cou avec élan, lui disant :

— Ah! vous êtes mon bon oncle... et je sens que je finirai par vous aimer.

Et cet amour insensé continuait son œuvre de lente destruction, et prenait le vieillard dans tout son être et par tous les pores.

Il aurait fallu les voir courir Paris tous deux, en voiture fermée, car il était jaloux avant de posséder, pour acheter une corbeille de mariage qu'eût enviée une princesse.

Et comme il avait signé tout ce qu'elle avait voulu! comme il s'était dépouillé, lui l'avare, l'âpre voleur de successions, au profit d'Agénor et d'Antoinette, au profit de la vraie Madeleine Miller!

Il ne s'était rien réservé.

Et puis, comme il faisait maintenant tout ce qu'elle voulait, Clorinde lui avait dit qu'elle ne voulait se marier qu'après Agénor et Antoinette, et il y avait consenti.

Donc, ce jour-là, c'était le premier jour du mariage.

— Mon bon oncle, dit la fausse Madeleine en entrant dans la chambre de son oncle, es-tu prêt?

Elle le tutoyait maintenant.

Karle de Morlux était vêtu de noir des pieds à la tête.

La fausse Madeleine s'était fait une toilette délicieuse de simplicité.

— Oui, mon enfant, répondit-il.

— Eh bien! partons... Tu sais qu'il y a loin de la rue de la Pépinière à Saint-Thomas-d'Aquin.

C'était à Saint-Thomas-d'Aquin que se mariait Agénor.

Tous deux montèrent en voiture découverte et traversèrent Paris comme un éclair.

Le printemps était venu, les Champs-Élysées étaient verts.

Les marronniers des Tuileries en fleur, un gai soleil brillait dans l'azur.

M. de Morlux, durant cette course rapide, soupirait comme un jouvenceau.

— Qu'as-tu donc, mon oncle? demanda la fausse Madeleine.

— Je voudrais être plus vieux de huit jours.

Elle lui jeta un sourire à damner un saint.

— Tu es donc bien pressé, dit-elle, de me voir ta petite femme?

Ils entrèrent dans l'église.

Agénor avait voulu se marier sans bruit et sans pompe.

Une vingtaine de personnes, tout au plus, assistaient au mariage.

Agénor de Morlux aperçut son père, agenouillé et pleurant, dans le chœur.

Deux femmes du peuple, la mère Philippe et la belle Marton, s'étaient placées dans l'ombre d'un pilier.

Toutes deux pleuraient aussi, mais c'était de bonheur.

Agénor avait pour témoins le marquis de B... et son ami M. de Marigny.

Deux hommes, que M. de Morlux ne connaissait pas, étaient les témoins de la mariée.

Karle et Clorinde entrèrent dans l'église, mais, chose étrange! nul ne fit attention à eux.

La cérémonie fut courte.

Moins d'une heure après, Agénor et Antoinette passèrent au bras l'un de l'autre et sortirent de l'église.

A la porte était un briska de voyage attelé en poste.

C'était la voiture des jeunes époux.

Où allaient-ils?

C'était le secret de leur bonheur.

Agénor se jeta dans les bras de son père, qui fondait en larmes. Mais il fit un pas en arrière lorsque Karle de Morlux s'approcha.

— Adieu, mon oncle, dit-il froidement.

Le vicomte ne remarque pas qu'Antoinette et la fausse Madeleine n'échangeaient qu'un salut glacé.

Le vicomte était pétrifié.

— Viens, mon oncle, lui dit Clorinde.

Et elle l'entraîna vers sa calèche, qui l'attendait au coin de la rue du Bac.

Le vicomte monta en voiture, regardant toujours la fausse Madeleine avec cette admiration bébétée qu'elle avait si bien développée en lui.

— Où allons-nous? balbutia-t-il.

— A l'église russe, répondit-elle.

— Hein? pourquoi?... fit-il étonné.

— Nous allons assister à un autre mariage.

— Lequel?

— Tu verras... viens ..

— Mais qui donc se marie?...

— Yvan Potenieff, dit Clorinde.

M. de Morlux était aux trois quarts idiot déjà, sans cela il eût peut-être deviné toute la vérité.

— Ventre à terre! dit Clorinde au valet de pied qui ferma la portière.

La calèche passa les ponts, traversa la place de la Concorde, monta les Champs-Élysées, et quelques minutes après elle arrivait à ce bijou d'architecture orientale, à ce temple à la coupole dorée qu'on appelle l'église russe.

Là il y avait foule de fringants équipages et de carrosses armoriés.

L'église était pleine.

— Viens, mon oncle, viens! dit Clorinde.

Le vicomte avait reconnu dans les voitures qui étaient à la porte les équipages de toute la haute société russe, entre autres la victoria de la comtesse Artoff.

Il entra dans l'église, et soudain il tressaillit des pieds à la tête.

Clorinde le tenait toujours par la main.

— Viens! répétait-elle; viens donc, mon oncle!

Le chœur de l'église était vide encore partout, le prêtre n'était pas à l'autel; les futurs époux n'étaient



L'enfant poussait des cris de détresse. (Page 408.)

point agenouillés encore sur le coussin de velours où ils allaient échanger leurs anneaux.

Mais ce qui avait fait tressaillir M. Karle de Morlux, c'étaient trois personnes qui se trouvaient à la porte de l'église, tout près du bénitier, deux hommes et une femme.

Le premier de ces deux hommes était Milon, le vieux serviteur qu'il avait fait envoyer au bagne.

L'autre était le major Avatar,

C'est-à-dire Rocambole.

Et quant à la femme, M. de Morlux, les cheveux hérissés, l'avait reconnue aussi.

C'était Vanda, la compagne fidèle de Rocambole, la femme intrépide qui lui avait arraché Madeleine une première fois.

Qui donc mariait-on dans cette église, que ces trois personnages s'y trouvaient?

Mais tout à coup la porte de la sacristie s'ouvrit, et les futurs époux entrèrent dans le sanctuaire.

M. de Morlux jeta un cri terrible, un cri qui fit retentir les voûtes de la chapelle, et causa une immense rumeur parmi la foule.

Yvan Potenieff et la vraie Madeleine venaient de s'agenouiller devant le prêtre.

Et M. de Morlux, se retournant, vit Clorinde qui riait, comme rit une fille perdue qui jette le masque...

Et de sa voix éraillée, avec un regard cynique, elle lui dit :

— *Tu la trouves mauvaise*, n'est-ce pas, mon oncle?...

M. de Morlux, foudroyé, tomba sur les genoux et ferma les yeux.

— Il est frappé à mort, murmura Rocambole à l'oreille de Vanda.

On emporta M. de Morlux évanoui hors de l'église.

Clorinde suivait.

En ce moment un homme s'approcha d'elle, c'était le peintre.

— Viens-tu? lui dit-il.

Elle regarda Rocambole, qui était sorti de l'église russe.

Rocambole dit au jeune homme :

— Je vous demande quarante-huit heures encore, monsieur.

Le peintre savait tout sans doute, car il s'inclina d'un air résigné.

Et Clorinde reconduisit à son hôtel M. de Morlux évanoui.

. . . .

Quand, une heure après, les jeunes époux sortirent de l'église, Vanda, qui tenait dans ses mains la main de Rocambole, sentit cette main trembler, puis devenir froide comme si elle eût été glacée par la mort.

— Maître, dit-elle, ce n'est pas l'homme que tu viens de frapper, ce n'est pas M. de Morlux qui souffre comme un damné, c'est toi.

— Tais-toi! dit Rocambole d'une voix brisée.

Puis il osa lever un dernier regard sur Madeleine, qui partait au bras de son cher Yvan; une larme jaillit de ses yeux, et il murmura :

— Mon Dieu! votre justice est inexorable et le châtiment est sans bornes...

— Viens, maître, viens, mon ami, mon époux, mon Dieu! s'écria Vanda avec enthousiasme. Je serai ton esclave, je te servirai à genoux... viens!...

Et tous deux se perdirent dans la foule.

Mais Milon, le visage inondé de larmes, courut après eux.

— Maître, dit-il, mes enfants sont heureux et n'ont plus besoin de moi. A présent, je vous appartiens!

Et comme les deux forçats et la femme perdue cherchaient à se dérober à tous les regards, une autre femme, à qui Dieu avait pardonné depuis longtemps, fendit la foule, s'approcha de Rocambole, lui prit la main et prononça un mot unique :

— *Rédemption!*

—

ÉPILOGUE

La vengeance de Wasilika.

I

Elle était toujours en léthargie la fille sauvage des steppes dont Saint-Pétersbourg et la civilisation européenne n'avaient pu adoucir l'indomptable énergie et les cruels instincts.

Comme l'avait dit le médecin que nous avons entrevu aux Champs Élysées un matin, la catalepsie de la comtesse Wasilika Wasserenoff offrait un caractère étrange.

Elle était purement physique.

Le corps était plongé dans le sommeil, un sommeil qui ressemblait à la mort, — l'esprit veillait et avait toute sa lucidité.

Pendant deux jours on eût juré qu'elle était réellement trépassée.

Aucun indice, aucun signe extérieur n'accusait chez elle l'existence de la vie.

Pierre le mougick, épouvanté, était allé chercher un médecin.

Le médecin, celui que nous avons vu, après une longue et minutieuse consultation, avait découvert un battement de cœur, mais si faible, qu'il ne pouvait préciser si c'était la vie qui revenait ou les derniers tressaillements qui précèdent la mort.

Enfin, le troisième jour, un phénomène s'était produit.

La comtesse avait entr'ouvert les lèvres, et un souffle de voix s'était fait entendre :

— Je vis! disait-elle.

Pierre le mougick jeta un cri de joie.

— J'entends tout ce qui se dit et se fait autour de moi, ajouta Wasilika.

Le médecin, qui entendit ces paroles, put alors préciser la nature de cette léthargie bizarre.

— Madame, dit-il, vous avez dû prendre quelque poison indien.

Wasilika ne répondit pas.

— Madame, dit encore le docteur, si je savais quelle drogue vous avez absorbée, je vous guérirais sur-le-champ.

Wasilika répondit :

— Je ne sais pas.

Quand le médecin fut parti, la comtesse dit :

— Pierre, sommes-nous seuls?

— Oui, madame.

— Alors, écoute mes instructions. Je serai dans l'état où tu me vois pendant cinq ou six jours. Mais tu agiras pour moi.

Et elle donna ses ordres à Pierre, nature intelligente et perverse, qui était bien digne de comprendre une femme comme Wasilika.

Or, trois jours après, — c'était le cinquième de sa léthargie. — Pierre rendait compte à sa maîtresse de ce qui s'était passé.

— Madame, disait-il, Yvan et Madeleine se sont mariés hier.

— Après? dit Wasilika, toujours immobile et roide sur son lit, et ne pouvant, quelque effort qu'elle fît, parvenir à ouvrir les yeux.

— Ils sont partis aussitôt. M. Agénor de Morlux et sa femme, mariés à la même heure, sont partis également. Où vont-ils, je ne sais pas; mais je sais que les deux couples doivent se rejoindre et faire de compagnie leur voyage de lune de miel.

— Et le vicomte Karle?

— Il est tombé foudroyé en sortant de l'église.

— Mais il n'est pas mort?

— Clorinde l'a fait transporter chez lui et s'y est installée de nouveau. Quand il a repris connaissance, il a eu un accès de rage, puis un accès d'amour furieux. Maintenant c'est Clorinde qu'il aime, Clorinde qui ne veut pas de lui.

— Il en mourra, dit Wasilika.

— Cela se pourrait bien, répondit le mougick d'un air indifférent.

— Et Rocambole?

— Il fait ses préparatifs de départ. Vanda la Russe l'accompagne, ainsi que Milon.

— Voilà ce qu'il faut empêcher à tout prix.

— En volant l'enfant?

— Oui.

— Je l'eusse déjà fait, mais j'attendais les ordres de madame.

— Es-tu toujours chez le carrossier Lelorieux?

— Oui. Je travaille au traîneau, lentement, de façon à gagner du temps.

— Madame d'Asmolles est-elle venue voir sa calèche?

— Deux fois.

— Avec son fils?

— Oui, madame. Une fantaisie singulière s'est, du reste, emparée de l'esprit de M. d'Asmolles.

— Laquelle?

— Il veut faire construire une troïka de poste et l'atteler ensuite à la russe. La troïka, avec mes conseils et son habileté, Lelorieux la construira certaine-

ment. Mais ce sont les chevaux qui ne sont pas faciles à trouver.

— Il faut prendre les miens, ils sont tout dressés.

— Madame la comtesse oublie que M. d'Asmolles connaît la comtesse Artoff.

— Non, mais je t'indiquerai le moyen de faire acheter les chevaux à M. d'Asmolles sans qu'il sache qu'ils viennent de moi.

— Je serai le cocher, alors, et rien ne sera plus facile que de voler l'enfant.

Wasilika dit encore :

— J'entends bien sonner la pendule et je compte les heures; mais je me suis embrouillée dans mes calculs, et comme je ne puis ouvrir les yeux, je ne sais pas quand il fait jour et quand il fait nuit, de telle sorte que je ne sais plus au juste depuis combien de temps je suis dans cet état.

— Depuis six jours, madame.

— Rocambole m'avait dit que je recouvrerais l'usage complet de mes sens et de mes mouvements au bout de cinq jours.

— Il s'est trompé, dit le mougick; mais j'ai entendu ce matin une conversation du docteur avec son collègue qui m'a frappé.

— Que disaient-ils?

— C'était le docteur qui parlait : « Ces cas de catalepsie sont si rares en Europe, disait-il, que la science « est obligée d'hésiter. Le *curare*, poison indien, « amène quelquefois des résultats semblables à celui « que nous avons sous les yeux. Si la comtesse Wasilika avait absorbé du curare, je la guérirais à l'instant même; mais si cette catalepsie a une tout autre « cause, le remède que j'emploierais contre les effets « du curare la tuerait. »

— Ah! il a dit cela? fit Wasilika.

— Oui.

— Et a-t-il parlé de ce remède?

— Un coup de lancette dont la pointe aurait été trempée dans de la strychnine.

Wasilika garda un moment le silence.

Puis elle dit enfin :

— On peut bien risquer sa vie quand il s'agit de se venger. Pierre, tu seras mon médecin.

— Moi! madame?

— Il faut que tu te procures de la strychnine et une lancette.

— Mais... madame...

— Et à l'instant même, ajouta Wasilika. Quand doit venir le médecin?

— Ce soir.

— Quelle heure est-il?

— Midi.

— Va! ordonna Wasilika.

Pierre le mougick sortit. Une heure s'écoula.

Pendant cette heure, Wasilika acheva de ruminer ses projets de vengeance.

Elle parlait et elle entendait. Tout le reste de son corps était endormi comme dans la mort.

Elle entendit donc, au bout d'une heure, la porte du boudoir se rouvrir.

— Est-ce toi? demanda-t-elle.

— C'est moi, répondit Pierre

— As-tu la lancette?

— Oui, maîtresse, ainsi qu'un flacon de strychnine.

— Alors, à l'œuvre.

— Mais, madame, je puis vous tuer...

— Obéis, esclave.

— J'obéirai, murmura Pierre.

— Retrousse les manches de ma robe, mets mon bras à nu, ordonna encore Wasilika. Est-ce fait?

— Oui, madame.

— Pique une de mes veines.

Pierre hésita une seconde encore. Puis il trempa la lancette dans le flacon de strychnine et piqua la veine indiquée par Wasilika.

Le même phénomène qui s'était produit lors de la résurrection d'Antoinette se reproduisit alors, mais rapide, instantané, foudroyant!...

Wasilika rouvrit brusquement les yeux.

Puis son corps fut en proie à un brusque tressaillement; ses membres roidis retrouvèrent leur souplesse, le cœur battit précipitamment, le visage pâle se colora, et un quart d heure après Wasilika se dressait sur son lit, et de son lit sautait sur le parquet pleine de vie et de force, l'œil étincelant et son indomptable énergie au cœur.

Wasilika avait retrouvé son corps.

Wasilika sortait de ce long sommeil avec une vigueur nouvelle, et Wasilika venait de condamner Rocambole.

II

La forge est ardente comme une fournaise; les marteaux se succèdent sur l'enclume, l'acier siffle dans les bassins, le soufflet fait entendre sa respiration gigantesque.

Une douzaine d'hommes au visage noirci et aux mains noires vont et viennent, travaillant sans relâche.

Les uns cerclent les roues, les autres forgent des boulons, d'autres aplatissent et façonnent sous le marteau des feuilles de ressorts.

Tout le monde travaille; les ordres se croisent, les limes grincent, le fer bat le fer.

Nous sommes dans les ateliers de construction de Lelorieux, le grand carrossier.

On fabrique là vingt voitures à la fois, de modèles et de noms divers.

Voici le grand coupé à huit ressorts, et le phaéton de maître, et le poney-chaise à un cheval, et le coupé *Clarence* du banquier, le *duc* à vaste garde-crotte, le *breack* et le dog-cart, le tilbury à télégraphe, et le grand *mail-coach* qui figurera aux courses prochaines de la Marche et de Chantilly avec ses quatre trotteurs irlandais, conduits à grandes guides par un parfait gentleman.

Mais au milieu même de l'atelier est l'œuvre capitale, un chef-d'œuvre, si l'on peut parler ainsi.

C'est la troïka construite pour M. d'Asmolles sur le modèle du traîneau de la princesse russe.

En trois semaines la voiture a été construite sous la direction du mougick Pierre, devenu chef d'atelier de Lelorieux.

Elle a été exposée huit jours aux Champs-Élysées, mais elle va être attelée pour la première fois.

Pierre est redevenu cocher pour un jour.

C'est lui qui a fait acheter à M. Fabien d'Asmolles les

trois chevaux russes tout dressés qui doivent faire leur apparition pour la première fois autour du lac.

Il est une heure et demie.

M. d'Asmolles est arrivé depuis dix minutes avec son fils.

L'enfant a déjà le goût des chevaux. On a pu le voir le matin, montant à côté de son père un poney d'Irlande, gros comme un chien de Terre-Neuve.

Depuis huit jours il rêve de la troïka et des trois chevaux russes, et il en parle sans cesse.

Sa mère frémit, son père se prend à sourire.

Blanche a peur, son mari la rassure, et il a emmené l'enfant avec lui.

On a sorti la troïka et on attend l'attelage.

Pierre paraît, conduisant à pied et à longueur de guides les trois chevaux garnis de clochettes.

Celui du milieu, attelé aux brancards, est un vigoureux carrossier. Il doit trotter la tête au vent.

Les deux autres galoperont, l'un à gauche, l'autre à droite, la tête tournée en dehors et maintenue dans cette situation par une courroie appelée italienne. Les guides du carrossier passeront au-dessus d'un large cerceau.

C'est le collier russe.

Pierre a bientôt attelé ses trois chevaux, aidé dans cette besogne par les deux grooms de M. d'Asmolles.

Puis il monte sur le siège, rassemble ses quatre rênes de la main gauche et prend le fouet.

L'enfant a voulu s'asseoir auprès de lui.

M. d'Asmolles est dans la troïka.

Les forgerons ont déserté l'atelier pour le voir partir.

Le soufflet s'est tu, muettes sont les enclumes, la cendre recouvre la braise ardente de la forge.

Il y eut un moment de silence solennel.

Alors Pierre le mougick fait entendre un coup de sifflet.

Les trois chevaux partent comme l'éclair.

Pierre est un merveilleux cocher; il guide le fringant attelage à travers les rues du petit village de Courcelles, tourne et retourne, rendant la main et précipitant la vitesse de l'attelage ou ralentissant son allure; tout cela sans peine et sans efforts.

L'enfant émerveillé bat des mains.

La troïka a pris l'ancien boulevard extérieur, elle longe le parc Monceau, monte l'avenue de Wagram, arrive au rond-point de l'Étoile, et descend l'avenue de l'Impératrice, au milieu des voitures qui l'encombrent.

Les chevaux russes sont merveilleusement dressés; rien ne les effraye, et ils font l'admiration générale.

A la grille du bois, une calèche découverte attend.

C'est madame d'Asmolles qui veut voir passer la troïka.

Sur un signe de M. d'Asmolles, Pierre s'arrête.

Le père est rassuré maintenant; il peut laisser son fils à côté de Pierre.

Et il quitte la troïka pour monter dans la calèche de sa femme.

Pierre reprend sa course et la calèche le suit.

De temps en temps, l'enfant se retourne et envoie des baisers à sa mère.

Mais madame d'Asmolles est triste.

— Qu'avez-vous donc, mon amie ? lui demande Fabien.

— J'ai peur, répond la mère.

— Peur de quoi ?

— De vagues pressentiments ne cessent de m'assaillir depuis hier.

— Folle ! dit M. d'Asmolles regardant sa femme avec amour.

— Oh ! si tu savais, murmura Blanche de Chamery, les yeux toujours fixés sur son fils.

— Mais quoi donc ? mon Dieu !

— J'ai vu une tête pâle, une tête étrange... qui fixait sur moi ses yeux pleins de larmes ..

M. d'Asmolles tressaille à ces mots, et il oublie un moment son fils et la troïka qui continue à passer rapidement à travers les voitures, et que la calèche a peine à suivre.

Blanche serre la main de son mari avec une émotion subite.

— Écoute, Fabien, dit-elle, j'ai longtemps pleuré, j'ai longtemps souffert sans que ni toi ni tous nos amis devinassent la douleur qui me torturait.

— Que veux-tu dire ?

— Je savais tout.

Fabien a pâli à son tour et fixe sur sa femme un regard éperdu.

— L'homme qui m'écrit des Indes, où il est depuis dix ans avec sa femme, l'homme qui est mon frère, ce n'est pas *lui*, ce n'est pas celui que j'ai aimé, celui qui m'appelait sa sœur et que ma mère a béni en mourant.

— Mon Dieu ! tais-toi...

— Non, je sais tout, continua Blanche de Chamery. Celui-là c'était un imposteur, un misérable, un assassin, tout ce que vous voudrez. La comtesse Artoff et toi, et tous les autres, vous m'avez fait un pieux mensonge; mais ce mensonge était inutile... je sais qui il est. Il se nomme Rocambole.

— Tais-toi !

— Et je l'ai vu, il y a une heure, à une fenêtre qui donne sur le jardin de notre hôtel; il s'était oublié à me contempler et il pleurait...

— Blanche... Blanche... tais-toi !...

Mais madame d'Asmolles n'a pas le temps de répondre. Elle a jeté un cri terrible, un cri que répètent mille voix.

La troïka fuit, emportée au triple galop de ses trois chevaux épouvantés.

Qu'ont-ils vu ? qu'ont-ils entendu ?

Nul ne le sait.

Mais Pierre n'est plus le maître de l'attelage, qui passe à travers les voitures qui se rangent précipitamment avec une rapidité vertigineuse.

L'enfant pousse des cris de détresse. Pierre semble vouloir calmer ses chevaux et ne le peut.

Vont-ils se jeter dans le lac ?

On l'a craint un moment; mais les chevaux ont continué leur course, ils longent le petit lac, ils montent la côte qui sépare le chalet de la grille de Boulogne.

— Ventre à terre ! crie M. d'Asmolles au cocher de la calèche.

Mais les efforts de ce dernier sont vains; il a bientôt perdu de vue la troïka.

Madame d'Asmolles jette des cris, M. d'Asmolles lui-même est effrayé.

Les chevaux de la troïka n'iront-ils pas se heurter à la grille de Boulogne et y briser le véhicule ?



Le vicomte Karle, à demi nu, était accroupi sur le parquet. (Page 411.)

La calèche monte la côte au grand trot; M. d'Asmolles espère revoir la troïka de l'autre côté.

Vain espoir!

La troïka a disparu.

A-t-elle pris à gauche ou à droite?

Les allées du bois se croisent et s'entre-croisent. En cet endroit, il est presque désert.

Où est la troïka? Mystère!

III

Qu'est devenue la troïka?

Comme on a pu le deviner, les chevaux russes ont été dressés de longue main à cet emportement subit.

Pierre le mougick a donné un coup de sifflet et les chevaux ont précipité leur course avec une telle furie qu'on eût dit qu'ils étaient réellement *emballés*.

Le Russe jette des cris, il a su devenir pâle et se montrer effrayé.

L'enfant se cramponne à lui.

Les chevaux ont monté la côte avec la vitesse de l'éclair.

Mais là ils ont obéi à leur conducteur.

Au lieu de descendre vers la grille de Boulogne, ils se sont jetés brusquement à gauche, ont pris une allée couverte qui se dirige vers Auteuil, et qui n'est d'ordinaire fréquentée que par de rares piétons.

L'enfant s'est retourné plusieurs fois pour voir si son père et sa mère le suivaient.

Pierre lui dit :

— Tenez-vous bien, mon jeune monsieur, je finirai par les arrêter.

[illegible]

La troïka descend vers la grille d'Auteuil, passe sous le pont du chemin de fer, vole comme une flèche le long de la Grande-Rue, tourne la fontaine, descend la rue Boileau, arrive au quai et coupe audacieusement l'omnibus américain.

Un pont est devant eux, les chevaux russes le franchissent.

Ils étaient à Auteuil, les voilà sur le territoire de Grenelle.

Pierre est d'une habileté sans exemple.

Il s'est jeté dans une rue qui se termine en cul-de-sac et que bordent quelques masures et de grandes usines.

Ce n'est point dans ce quartier qu'on viendra les chercher.

Au bout de la rue est un monceau de gravats et de boue séchée au soleil.

La troïka heurte cet obstacle et verse, un des chevaux s'abat.

L'enfant est précipité du haut du siége.

C'était ce que Pierre voulait.

Au même instant on entend des cris perçants. Un coupé de maître qui croisait la troïka s'est arrêté, une dame en est sortie précipitamment.

En même temps, quelques femmes du peuple, assises au seuil de leurs masures, se sont élancées pour relever le pauvre petit qui est tombé sur la tête et s'est fait une blessure au front.

Le sang coule; l'enfant a fermé les yeux en murmurant le nom de sa mère.

La dame du coupé est élégante et jeune.

Elle parle avec l'autorité que donne la fortune et la grâce émue qui sied à la beauté.

Tandis que Pierre se relève et rajuste ses chevaux qu'il a fini par maîtriser, la dame, qui paraît ne point le connaître, fait transporter l'enfant dans sa voiture.

Puis elle demande au mougick quel est son nom, celui du père et sa demeure; et devant l'attroupement qui s'est formé autour de la troïka brisée, elle dit bien haut :

— Je vais ramener cet enfant à sa mère!

Et la foule bat des mains en voyant la jeune femme essuyer avec son mouchoir le sang qui inonde le front de l'enfant.

Puis le coupé part.

Wasilika est arrivée à son but, et le fils de M. d'Asmolles est en son pouvoir.

Mais ce n'est pas aux Champs-Élysées, comme on pourrait le croire, qu'elle a fait transporter l'enfant évanoui.

Entre le Champ-de-Mars et l'esplanade des Invalides, un nouveau quartier s'élève sur les ruines d'une certaine quantité de constructions misérables.

Là où il y avait autrefois des marchands de vin et des logis de chiffonniers commencent à surgir de coquets hôtels ou de belles maisons à locataires.

L'avenue de Latour-Maubourg a été prolongée jusqu'à la Seine.

Mais ce quartier est désert encore.

C'est là que Wasilika a cherché une retraite.

La belle Russe est partie, aux yeux du monde entier; elle a quitté Paris en plein jour, il y a trois semaines environ.

Tout le monde a pu voir l'hôtel qu'elle occupait aux Champs-Élysées mis en vente.

Tout le monde, ceux qui étaient intéressés surtout à ce départ, Rocambole, la comtesse Artoff, par exemple, savent que Wasilika Wasserenoff a quitté Paris un matin, par le train express de Cologne, et qu'elle se rend à Pétersbourg.

Mais Wasilika est revenue.

Elle est rentrée dans Paris le lendemain même, par un train de nuit, et c'est dans une petite maison de l'avenue de Latour-Maubourg, à l'angle du quai, qu'elle est venue guetter sa proie.

Maintenant l'enfant est en son pouvoir.

Maintenant elle murmure :

— Rocambole, je te tiens!

L'enfant demande à être reconduit chez sa mère.

Wasilika lui donne des soins.

D'ailleurs, la blessure est légère et ne saurait avoir de suites fâcheuses.

Enfin l'enfant revient à lui et s'écrie :

— Où suis-je? où est maman?

Et il regarde Wasilika avec de grands yeux étonnés.

— Mon petit ami, répond Wasilika, remerciez le bon Dieu, car vous avez failli mourir.

L'enfant se souvient et murmure :

— Les chevaux qui galopent... la troïka. . Pierre, j'ai eu bien peur...

— Et votre mère aussi, sans doute, mon petit ami.

Et Wasilika l'embrasse avec une feinte effusion.

— Où est-elle donc, maman? demande encore l'enfant.

— Elle viendra vous chercher ce soir.

Il regarde encore Wasilika et lui dit :

— Mais qui es-tu donc, toi, madame?

— Une amie de ta mère, mon enfant.

— Mais je ne t'ai jamais vue...

— C'est que tu ne me reconnais pas.

Il porte la main à son front :

— Oh! j'ai bien mal, dit-il.

Wasilika lui a entouré la tête d'une bandelette imbibée d'arnica; elle l'a pansé avec l'adresse d'un chirurgien et la sollicitude d'une mère.

— Ce ne sera rien, lui dit-elle. Demain tu seras guéri.

— Mais je suis donc chez toi, madame?

— Oui, mon ami.

— Pourquoi maman n'est-elle pas là?

— Parce qu'il ne faut pas qu'elle te voie ainsi meurtri, il faut qu'elle te retrouve avec ton joli visage, mon petit ami.

Ce raisonnement paraît fort sage à l'enfant :

— Tu as raison, madame, dit-il. Mais quand serais-je guéri?

— Demain.

— Bien vrai?

— Je te le promets.

Et l'enfant, que la fatigue, l'émotion et la douleur ont brisé, finit par s'endormir.

. . . .

La nuit est venue.

Un homme se présente à la maison de l'avenue de Latour-Maubourg.

C'est Pierre.

— Eh bien? lui demanda Wasilika.

— Tout s'est passé comme nous l'avions précisé, dit Pierre; je suis resté plus d'une heure à l'endroit où j'avais versé la troïka; ce qui a permis à M. d'Asmolles de retrouver nos traces.

« Il avait perdu beaucoup de temps, mais à force de se renseigner à tout le monde, il avait fini par me rejoindre.

« Madame d'Asmolles était à demi morte de terreur.

« — Où est mon enfant? disait-elle.

« Les bonnes femmes du quartier l'ont rassurée en lui disant qu'une élégante dame l'avait pris dans sa voiture pour le ramener chez ses parents.

« M. d'Asmolles et sa femme sont repartis à toute vitesse avec l'espoir de retrouver le petit garçon à l'hôtel.

« Comme bien vous pensez, j'ai ramené les chevaux où je les avais pris, la troïka chez Lelorieux, et je me suis sauvé.

« Lelorieux perd son contre-maître et M. d'Asmolles son cocher. »

Wasilika, tout en écoutant le récit du mougick, avait passé dans un cabinet de toilette attenant à son boudoir.

Quelques minutes après, elle en ressortit habillée en homme.

Sa haute taille, ses formes délicates et nerveuses se prêtaient à merveille à son déguisement. On eût dit un adolescent qui prend sa première inscription de droit.

— Va me chercher un fiacre! dit-elle au mougick, et souviens-toi qu'en mon absence tu me réponds de cet enfant sur ta tête.

Mais Pierre ne bougeait pas et semblait se demander pourquoi sa maîtresse s'habillait en homme.

— Sais-tu où je vais? dit-elle en souriant.

— Non, maîtresse.

— Je vais rue des Martyrs, au gymnase Paz, prendre une leçon d'armes.

— Une leçon?

— Eh! sans doute. Crois-tu pas que je veux poignarder lâchement Rocambole? Non, non! il vaut mieux que cela. Je veux le tuer d'un coup d'épée... loyalement... après qu'il se sera défendu... Je veux que son châtiment suprême consiste à mourir de la main d'une femme!

Pierre sortit pour obéir.

IV

Il est un personnage de cette histoire que nous avons depuis longtemps perdu de vue, — le docteur Vincent.

L'homme qui jadis s'était fait l'instrument du crime de M. de Morlux continuait sa vie de travail, de remords et de repentir.

Il n'avait point quitté la maison de la rue Serpente, dont la mère de Noël était concierge.

Il couchait toujours tout en haut sur ce lit de sangles confident de ses insomnies et de ses cauchemars, dans cette mansarde désolée où le major Avatar et Milon s'étaient vus pour la première fois.

Un matin, bien avant le jour, le docteur venait de se mettre à la fenêtre, exposant au vent froid sa tête brûlante, lorsque la porte de son cabinet s'ouvrit.

Le major Avatar entra.

— Vous! fit le docteur Vincent en tressaillant.

— Monsieur, répondit Rocambole, je viens vous chercher pour donner des soins à un homme qui va mourir.

— Et... cet homme?...

— C'est lui, dit Rocambole... Venez!...

Quelques minutes après, le docteur et son guide couraient Paris dans un coupé qui allait comme le vent, et se rendaient rue de la Pépinière.

— De quoi se meurt-il donc? demanda le docteur, comme ils approchaient.

— D'un mal étrange que vous qualifierez scientifiquement, vous, mais que j'appellerai, moi, la folie furieuse de l'amour.

— A son âge! exclama le docteur.

— Oui. Vous verrez.

— Mais quel âge a-t-il donc?

— Il avait cinquante-cinq ans, il y a trois mois; aujourd'hui, il a cent ans.

Le cocher demanda la porte, et le coupé, traversant la cour, vint s'arrêter au bas du perron.

Il y avait sous le marquise un domestique que le docteur reconnut.

C'était Noël.

Noël dit à Rocambole :

— J'ai cru tout à l'heure qu'il allait mourir de rage.

Rocambole traversa le vestibule, entraînant le docteur.

Noël le précédait un flambeau à la main.

Mais il ne prit point le grand escalier comme on aurait pu le croire. Il ouvrit une porte au fond du vestibule.

Cette porte masquait un escalier en coquille que Rocambole et le docteur gravirent sur les pas de Noël.

Ce dernier, arrivé au premier étage, leur fit prendre un corridor assez étroit à l'extrémité duquel un filet de lumière passait sous une porte.

Le docteur Vincent s'arrêta tout à coup, frissonnant.

— Quel est ce bruit? dit-il.

En effet, des cris sourds, qui n'avaient rien d'humain et ressemblaient aux hurlements d'une bête fauve prise au piège, arrivaient à son oreille.

Noël poussa la porte qui se trouvait au fond du corridor.

Alors les hurlements et les cris devinrent plus distincts.

Le docteur sentait ses cheveux se hérisser.

Il était sur le seuil d'une sorte de cabinet de toilette assez vaste, tendu d'une étoffe de couleur sombre.

Cette pièce était déserte.

Rocambole fit un signe à Noël, qui s'en alla, et le docteur et lui demeurèrent dans l'obscurité.

Alors Rocambole s'approcha du mur et souleva la draperie qui le couvrait.

Soudain le docteur fut frappé en plein visage par un jet de lumière, et il vit un vasistas habilement dissimulé dans la cloison qui séparait le cabinet de toilette de la chambre de M. de Morlux.

Le vicomte Karle, à demi nu, était accroupi sur le parquet au milieu de la pièce.

Rocambole n'avait point menti; on eût dit qu'il avait cent ans.

Ses cheveux étaient tombés; il avait laissé pousser sa barbe, ses traits étaient devenus anguleux et son visage avait cette couleur jaune et luisante qui est particulière au vieux parchemin.

Ses yeux, brillants de folie et de fièvre, ressemblaient à deux charbons ardents.

Le vieillard se tordait les mains de désespoir; il hurlait plutôt qu'il ne criait.

— Écoutez-le! dit tout bas Rocambole au docteur.

Karle de Morlux disait :

— Clorinde... Madeleine... qui que tu sois... je t'aime... Pourquoi es-tu partie?... pourquoi m'avoir fui?... Je te donnerai tout ce qui me reste... Je te couvrirai d'or... Mais il faut que tu sois ma femme... il le faut!... Ne me trouves-tu pas assez criminel pour mériter ton amour?... O fille perdue!... ô démon qui jouais si bien le rôle de l'ange!... Eh bien! quel crime veux-tu que je commette encore!... Qui faut-il empoisonner?... Qui faut-il tuer?... Clorinde... reviens!... Ce n'est pas Madeleine que j'ai vue... c'est toi!... Clorinde!... Clorinde!...

Et comme il se tordait les mains, comme il s'était mis à genoux, comme une bave sanglante bordait ses lèvres, tandis que ses yeux pleins de fureur semblaient vouloir jaillir hors de leur orbite, une porte s'ouvrit, et Clorinde entra... M. de Morlux se rua sur elle.

— Ah! te voilà, te voilà!... dit-il. Je savais bien que tu reviendrais...

Elle le repoussa avec un éclat de rire.

— Pauvre vieux! dit-elle.

Il se jeta à genoux, il voulut lui prendre les mains; elle le repoussa encore.

— Vieux! dit-elle de sa voix éraillée, à bas les pattes, mon petit!... Qu'est-ce que tu veux?

— Je t'aime!... hurla le vieillard.

— Merci! tu n'es pas dégoûté, mon oncle.

Et elle continuait à rire de ce rire révoltant et cynique qu'on entend parfois la nuit s'échapper des cabinets de restaurant.

— Que veux-tu que je fasse? je le ferai... reprit le vieillard. Veux-tu ma fortune?

— Imbécile! tu es ruiné. Tu as tout rendu à ces deux jeunes filles et à ton neveu?

— Je leur reprendrai tout... Je les assassinerai si tu veux.

— Allons donc!

— Mais tu m'aimeras, n'est-ce pas? répéta-t-il se traînant autour d'elle sur les pieds et sur les mains, comme un chien tourne autour d'un maître irrité et demande son pardon.

Elle riait à se tordre.

— Moi t'aimer!... disait-elle... moi t'aimer!... Tu es fou, tu es idiot... tu deviens gâteux, mon bonhomme...

Il se redressa furibond, l'œil en feu, les lèvres écumantes.

— Il faut que tu m'aimes! dit-il.

Et il voulut se jeter sur elle, mais elle le repoussa encore.

— Et Philippe? dit-elle, mon Philippe adoré?...

Karle de Morlux hurlait de rage.

— Et si je te tuais? dit-il encore.

— Avec ma permission, papa, dit une voix railleuse sur le seuil de cette porte que Clorinde avait laissée ouverte.

M. de Morlux vit entrer le peintre.

Ce dernier s'approcha de Clorinde et lui dit :

— Allons, viens donc, ma petite, et laisse ce vieux-là tranquille!

— Tu as raison, dit-elle. Adieu, papa.

M. de Morlux se précipita vers elle; mais le peintre le saisit par le bras et l'envoya rouler à l'autre bout de la chambre.

— Adieu, mon oncle, ricana Clorinde.

Et elle sortit.

M. de Morlux, qui s'était relevé, pirouetta un moment sur lui-même comme un tronc d'arbre déraciné par la foudre; puis il s'affaissa en poussant un dernier cri.

C'était le coup de grâce!...

Cependant son agonie fut longue.

Pendant près de deux heures, immobiles, muets, derrière la draperie du lit, Rocambole et le docteur Vincent virent un homme se débattre contre la mort, hurler, frissonner, essayer de se relever, tomber, se relever de nouveau pour retomber encore...

Puis il eut un dernier cri, une dernière convulsion, il vomit un dernier blasphème, ses yeux devinrent fixes, son corps, plié en deux, s'allongea et demeura immobile, au milieu de cette bave sanglante, qui n'avait cessé de couler de ses lèvres.

M. de Morlux était mort!...

Mort de rage, mort sans repentir!...

— Mon Dieu! murmura le docteur Vincent épouvanté, vous êtes donc inexorable?...

— Pas pour tous, lui dit Rocambole en l'entraînant.

— Que dites-vous? s'écria-t-il frémissant.

— Que Dieu pardonne quelquefois, répondit Rocambole d'une voix grave.

— Il ne me pardonnera pas à moi!...

Et le docteur eut un accent de désespoir sans limites.

— Vous vous trompez, il vous a pardonné.

— A moi?

— Il a cédé aux supplications de deux de ses anges, acheva Rocambole.

Et comme Noël revenait avec un flambeau, Rocambole mit une lettre sous les yeux du docteur.

Une lettre qui ne contenait qu'une ligne, mais une ligne sublime.

« Au nom de notre mère qui est au ciel, nous vous pardonnons!

« Antoinette.

« Madeleine. »

Le docteur Vincent tomba à genoux et leva sur Rocambole des yeux pleins de larmes.

— Allez, monsieur, lui dit celui-ci, allez en paix. Les orphelines ont prié pour vous.

V

Il était huit heures du soir.

Rocambole était seul.

Il était seul dans cette mansarde qu'il occupait rue de Suresnes et de la fenêtre de laquelle son regard plongeait dans le vaste jardin de M. d'Asmolles.

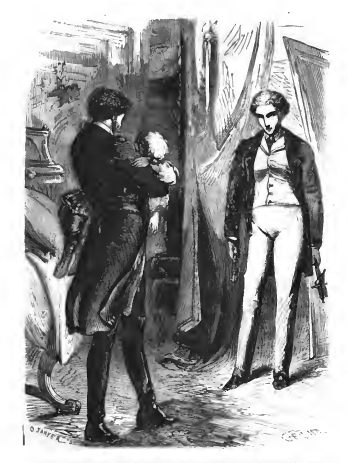
C'était dans cette chambrette qu'il avait passé de longues heures, le soir et le matin, abrité derrière les persiennes et contemplant d'un œil humide tantôt l'enfant qui jouait sous les grands arbres, tantôt la jeune mère qui prenait l'enfant dans ses bras.

Une lampe était sur la table, et Rocambole écrivait la lettre qu'on va lire :

« *A madame la comtesse Artoff.*

« Madame,

« Mon œuvre est accomplie, ma mission terminée. Les orphelines ont retrouvé le bonheur et la fortune;



D'une main Wasilika tenait une paire d'épées, de l'autre elle avait un pistolet. (Page 419.)

M. de Morlux a subi son châtiment. Il est mort ce matin.

« Rocambole n'a plus rien à faire en ce monde.

« Pardonnez-moi de le quitter.

« J'avais fait jadis le serment de mourir au bagne.

« Ce serment, je ne l'ai pas tenu.

« Savez-vous pourquoi?

« C'est que je me suis dit un jour que peut-être je pouvais racheter une partie de mes fautes.

« Un homme est venu qui m'a dit la touchante histoire de ces deux enfants persécutées, et moi, le maudit, l'homme des heures néfastes, Rocambole l'assassin, j'ai senti que le repentir et le remords n'habitaient point seuls en mon cœur. Semblable à cette étoile qui tombe au fond d'un puits par les splendides soirées d'été, ma raison était tombée dans mon cœur impur.

« Je voulais redevenir honnête, je voulais mettre au service du bien cette intelligence et ce courage que j'avais si mal employés jadis.

« Oui, madame, j'eus en ce moment comme un instinct chevaleresque qui s'éveillait en moi.

« Vous savez si j'ai accompli mon devoir.

« C'est fini, le damné à qui le remords avait fait trêve un moment courbe de nouveau la tête sous le châtiment suprême.

« La Providence n'a pas voulu que Rocambole pût avoir une heure de paix et de repos, son œuvre accomplie.

« Elle lui a mis au cœur une passion terrible et fatale, l'amour d'un démon pour un ange.

« Ah! ce que j'ai souffert depuis qu'elle est partie, heureuse et triomphante, au bras de son Yvan, cet époux que je lui ai donné!...

« J'ai soutenu une lutte effroyable avec moi-même.

« Le Rocambole d'autrefois s'est réveillé souvent rugissant, féroce, ivre de jalousie et prêt au meurtre.

« Souvent, la nuit, un cauchemar terrible m'etreignait. Je rêvais que j'étais toujours l'élève chéri de sir Williams, le chef des Valets-de-Cœur, le meurtrier impie, l'ambitieux ëhonté, affublé du titre et du nom du marquis de Chamery.

« Sir Williams n'était pas mort.

« Il était assis sur le pied de mon lit et me disait :

« — Tu aimes Madeleine? Mais rien n'est plus simple. Elle est riche, elle a deux millions... tu es encore jeune, tu es beau... elle t'aimera. Yvan te gêne? Bah! avec un coup de poignard on tourne si facilement une difficulté!

« Je m'éveillais en jetant un cri.

« J'étais seul, assis sur mon lit, demi-nu, frissonnant... et alors je m'agenouillais et je demandais pardon à Dieu, et le mauvais songe s'en allait!

« Tant que ma tâche n'a pas été accomplie, madame, j'ai lutté, j'ai résisté, j'ai vaillamment combattu avec cet ennemi mortel que j'appellerai la lassitude de moi-même.

« Maintenant personne n'a plus besoin de moi.

« Le bagne lui-même, grâce à vous, ne me réclamera pas.

« Laissez-moi m'endormir dans la mort, le repos suprême peut-être, à coup sûr la justice absolue.

« Dieu mesurera mes crimes à mes souffrances, mes fautes à mon repentir. J'ai foi en lui.

« Adieu donc, madame!

« Quand cette lettre vous parviendra, il ne restera de Rocambole qu'un cadavre déjà froid, peut-être même en décomposition, car je veux me tuer sans bruit, et je n'ai mis personne dans ma confidence.

« L'arme que j'ai choisie est un poignard.

« Je me frapperai au cœur. Hélas! vous le savez, j'ai la main sûre.

« Milon et Vanda, ces deux êtres qui s'étaient dévoués à moi, sont partis ce soir. Ils vont m'attendre à Lyon, où je dois les rejoindre.

« Dieu me pardonnera ce dernier mensonge.

« Mesdemoiselles Miller, c'est-à-dire madame de Morlux et madame Potenieff, ont assuré le sort de Milon et celui de Noël, qui m'a fidèlement servi.

« Je vous recommande Vanda.

« Je vous recommande aussi ce malheureux qu'on a envoyé au bagne et que nous appelions le *Bonnet-Vert*.

« Vous êtes assez puissante pour lui faire obtenir un jour une commutation de peine, et je suis certain que vous l'obtiendrez.

« Adieu, madame. Adieu .. Baccarat!

« Vous la femme réhabilitée, vous la Madeleine repentie et sanctifiee, priez pour moi.

« Rocambole. »

Quand il eut écrit cette lettre, Rocambole la plia et la cacheta.

Puis il ouvrit son paletot et en tira de la poche de côté un long stylet à deux tranchants.

C'etait son instrument de mort.

Il se leva et s'approcha de la fenêtre.

— Mon Dieu! murmura-t-il, je voudrais bien la voir une fois encore... Pauvre et bien-aimée Blanche... toi que j'ai appelée ma sœur...

Chose étrange!

Le jardin était silencieux... le jardin paraissait désert. Aucune lumière ne brillait derrière les persiennes.

Où donc étaient le vicomtesse d'Asmollea, et son mari, et son enfant?

— Ils dînent en ville, sans doute, murmura Rocambole avec un soupir. Dieu ne veut pas que ma main faiblisse... Allons! adieu, adieu pour toujours... je ne les verrai plus.

Et il retourna vers la table et prit le poignard.

Mais soudain la porte s'ouvrit.

Rocambole jeta un cri et recula.

Une femme était sur le seuil, — Vanda!

— Toi! toi! toi! exclama Rocambole.

— Moi! dit-elle.

Elle se jeta sur lui et lui arracha son poignard.

En même temps, derrière Vanda apparut Milon.

Milon qui pleurait et disait :

— Vanda avait bien raison d'avoir de sinistres pressentiments et de ne pas vouloir partir. Maître, maître, vous n'avez pas le droit de vous tuer.

Rocambole eut un éclair de colère dans les yeux.

— Sortez! dit-il, sortez tous deux; je vous chasse, car vous avez osé me désobéir.

— Et nous te désobéirons encore, dit Vanda avec fermeté. Tu n'as pas le droit de te tuer.

— Sortez!

— Dieu défend d'abandonner la vie, reprit Milon.

— Sortez! répéta Rocambole.

Vanda se mit à genoux.

— Maître, dit-elle, je sais pourquoi tu veux mourir... Eh bien! accepte ce châtiment suprême comme la dernière épreuve... Ton pardon est au bout... Après les hommes qui t'ont fait grâce, Dieu te fera grâce aussi... Milon et moi nous resterons auprès de toi... Nous serons tes esclaves... nous te servirons à genoux... nous te parlerons d'*elle*...

— Tais-toi! s'écria Rocambole, ne blasphème pas.

Milon, lui aussi, s'était mis à genoux :

— Maître, dit-il, mes enfants sont heureuses à cette heure, mais qui peut répondre de l'avenir?

— Leurs maris les protégeront.

— Maître, vous ne pouvez vous tuer...

— Et si je veux, moi!

Et Rocambole, en ce moment, fut superbe de domination. Vanda et Milon se courbèrent sous son regard étincelant.

— Qui donc a besoin de moi maintenant? fit-il. Qui donc peut me dire : Vous n'avez pas le droit de chercher le repos dans la mort?

— Moi, dit une voix de femme au seuil de la chambre.

Rocambole recula, pâlit, chancela et d'une voix étouffée :

— Ah! je me sens mourir...

La femme qui venait d'entrer, la femme qui fit un pas vers Rocambole frissonnant était une pauvre mère en pleurs.

C'était Blanche de Chamery, c'était madame la vicomtesse Fabien d'Asmolles.

— Vous! vous! fit-il en tombant à genoux.

Elle posa la main sur son épaule et lui dit d'une voix brisée :

— Je sais tout, et je sais que vous n'êtes pas mon frère... Mais je sais aussi que vous m'aimiez comme si j'étais votre sœur... c' je viens vous dire : Non, vous n'avez pas le droit de vous tuer, car on m'a volé mon enfant!

Rocambole jeta un cri terrible et se redressa rugissant et l'œil en feu.

Le lion se réveillait !

VI

Il y avait trois jours que Rocambole s'était remis à l'œuvre et fouillait Paris pour retrouver le fils de Blanche de Chamery.

Un homme comme lui ne pouvait prendre le change.

Dès le jour même, il fut fixé sur ceux qui avaient enlevé l'enfant.

Le coup partait de la main de Wasilika.

Et ce coup n'était pas destiné à un autre qu'à lui.

Avec cette logique merveilleuse qu'il possédait au plus haut degré, Rocambole se disait :

— Wasilika a quitté Paris, mais elle y est revenue presque aussitôt.

« Wasilika a reporté sur moi toute la haine qu'elle avait vouée à Yvan, et Wasilika ne fait pas l'abandon de ses haines.

« Or M. d'Asmolles et sa femme lui sont parfaitement indifférents, et elle n'a à tirer d'eux aucune vengeance. C'est donc moi qu'elle veut frapper dans ma seule affection, dans ce sentiment presque saint qui a éclairé d'un reflet céleste ma vie souillée.

« C'est donc entre Wasilika et moi une suprême et dernière lutte. »

Rocambole avait été en quelques heures sur la trace des événements et des faits qui avaient précédé et suivi l'enlèvement du fils de Blanche.

Le Russe, cherchant une condition et entrant chez Lelorieux juste au moment où M. d'Asmolles s'y trouvait; cet homme, se faisant admettre comme chef d'atelier dans les ateliers du carrossier à la mode, puis travaillant laborieusement à la construction de la troika; ensuite procurant à M. d'Asmolles l'acquisition de trois chevaux russes, tout cela s'enchaînait merveilleusement.

Rocambole voulut parcourir le chemin fait par l'attelage emporté.

Il le suivit comme à la trace, bien qu'à vingt-quatre heures de distance, depuis les bords du lac, à travers Passy et Auteuil, jusqu'à ce quartier désert et tortueux qui sépare le Gros Caillou de Grenelle.

Pour lui, il était une chose qui ne pouvait faire un doute, c'est que des chevaux réellement emportés n'auraient pu parcourir ce méandre de petites rues sans briser vingt fois la troika et se tuer eux-mêmes.

Rien de tout cela n'était arrivé.

Enfin, au portrait qu'on lui en avait fait, Rocambole avait reconnu Wasilika dans cette dame blonde qui passait là tout exprès quand la voiture versait, et que l'enfant tombait du siége sur le pavé.

Quant au cocher russe, il avait ramené ses chevaux à l'écurie, était sorti sous un prétexte et n'avait plus reparu.

Où était allé le coupé?

Qu'était devenue la dame blonde?

Où était l'enfant?

Ces trois questions paraissaient insolubles.

Rocambole, Milon, Vanda, Noël avaient remué Paris, et Paris interrogé demeurait muet.

L'enfant ne se retrouvait pas.

Cependant Rocambole avait une idée fixe.

Il était persuadé que l'enfant n'était pas loin de l'endroit où Wasilika l'avait enlevé.

Tandis que Milon et les autres battaient Paris, Rocambole revenait sans cesse à ce quartier du Gros-Caillou où la troika avait versé.

Il y venait sous tous les costumes et à toutes les heures. Tantôt habillé en maçon ou en serrurier, il entrait dans les cabarets borgnes et les bouchons alimentés par les chantiers de construction voisins.

Tantôt, fringant cavalier, il y passait à cheval, le lorgnon à l'œil et le stick à la main.

Il avait fini, au bout de trois jours, par connaître chaque maison, chaque coin de rue et presque chaque pierre.

Le soir du troisième jour, il dit à Milon :

— Viens avec moi.

— Où donc? demanda le vieux colosse.

— Toujours là-bas...

— Mais, maître, dit Milon, vous devez pourtant bien penser que ce n'est pas là que la dame russe s'est cachée.

— Viens toujours.

Vanda, qui assistait à cet entretien, dit à son tour :

— J'y vais aussi.

— Ah! tu crois, toi? fit Rocambole.

— Oui, maître.

Ils partirent.

Milon avait l'air d'un gros intendant de grande maison, avec sa redingote de drap marron, boutonnée jusqu'en haut.

Rocambole était redevenu le major Avatar.

Vanda, pour être plus libre, avait adopté le costume masculin. Sa blonde chevelure disparaissait dans les profondeurs d'une casquette ronde. Une redingote ajustée emprisonnait sa taille élégante.

On eût dit un adolescent.

Tous trois étaient armés.

Ils descendaient au Gros-Caillou comme dix heures du soir venaient de sonner.

Il avait plu toute la journée; il tombait même encore un brouillard humide qui pénétrait jusqu'à la moelle des os.

Les jours de pluie, le quartier du Gros-Caillou et du Petit-Grenelle est désert.

Cela tient à une chose fort simple :

Les chantiers ont été désertés dans la journée.

Le soir, les cabarets font relâche.

— On ne m'ôtera jamais de l'idée, dit Rocambole en entrant dans cette même rue où la troika avait versé, que le cocher russe est dans les environs...

— Pourquoi donc ça? demanda Milon.

— Et que ce cocher russe n'est autre que le mougick à qui la comtesse Artoff a fait appliquer le knout par ses gens.

— Ceci est assez vraisemblable, murmura Vanda. Mais pourquoi serait-il par ici?

— Je ne sais pas... C'est un pressentiment...

Et Rocambole continua de marcher en avant.

Comme il tournait l'angle de la rue, un homme se heurta à lui et laissa échapper un juron dans une langue inconnue.

Rocambole tressaillit.

Mais l'homme était déjà loin.

La nuit était noire.

Néanmoins Rocambole suivit des yeux cette silhouette qui se perdait dans le brouillard.

Puis il se mit à courir.

La silhouette arriva tout d'un coup dans un cercle de lumière.

Elle venait de passer sous un bec de gaz.

Rocambole allongea le pas.

Milon et Vanda le suivirent.

Cent pas plus loin, on apercevait une boutique faiblement éclairée.

Comme la lumière était trouble, il était facile de voir qu'elle passait à travers les vitres sales et les rideaux rouges d'un marchand de vin.

La silhouette, qui avait pris des formes accusées sous le bec de gaz, qui était redevenue indécise au delà, s'affirma nettement de nouveau en cet endroit.

Puis elle disparut.

L'homme était entré dans le cabaret.

Rocambole se retourna vers ses deux compagnons :

— Silence! dit-il.

— Mais où allons-nous? demanda Milon, qui ne comprenait jamais.

— Tu le verras.

Et Rocambole avançait toujours.

Quand il fut à dix pas du cabaret, il s'arrêta :

— Je crois que c'est lui, dit-il à Vanda.

— Qui, lui?

— Le mougick.

Vanda caressa, sous sa redingote, le manche de ce poignard qui, en Russie, avait fait connaissance avec les épaules et la poitrine de M. de Morlux.

— Si c'est lui, je l'étrangle! murmura Milon.

— Imbécile! dit Rocambole.

Et le maître haussa les épaules.

Puis il alla jusqu'au cabaret et colla son visage à la devanture.

C'était bien là qu'était entré l'homme qui avait heurté Rocambole et proféré un juron dans une langue qui n'était pas la langue française.

Cet homme s'était assis à une table.

Le marchand de vin lui avait apporté de l'eau-de-vie.

Rocambole le vit boire coup sur coup, et le reconnut aussitôt.

C'était Pierre le mougick.

Pierre vida le carafon d'eau-de-vie, fuma un cigare, jeta vingt sous sur la table et sortit, flageolant sur ses jambes comme un homme ivre.

Mais à peine avait-il fait trois pas hors du cabaret, qu'une main vigoureuse le prit à la gorge.

En même temps un stylet s'appuya sur sa poitrine, et Rocambole lui dit :

— Enfin, je te tiens, misérable!

— Grâce! murmura le mougick; je vous dirai où est l'enfant!

. . . .

VII

Il n'y avait personne dans le cabaret d'où sortait Pierre le mougick.

La nuit était sombre, aucun passant dans la rue, personne aux fenêtres.

Rocambole dit à Pierre :

— Ne t'avise pas de crier. Avant qu'on ne soit venu à ton aide, tu es un homme mort.

Pierre répondit :

— Je ne crierai pas, et si vous me payez aussi bien que la comtesse Wasilika, ma maîtresse, je vous servirai comme je l'ai servie.

En même temps, un rire hideux et bruyant passa à travers ses lèvres.

Ce rire disait toute la bassesse de cette âme vénale.

Du moins Rocambole s'y trompa.

Wasilika avait payé cher, elle avait été bien servie.

Si Rocambole payait plus cher, il serait servi mieux encore. Aussi répondit-il au mougick :

— Les parents de l'enfant que nous cherchons sont plus riches que la comtesse Wasilika. Parle, combien te faut-il?

— Je veux cent mille francs, dit le mougick.

— Tu les auras.

— Quand?

— Demain.

— Je ne crois aux paroles données que lorsqu'elles se réalisent tout de suite, répliqua le mougick avec cynisme.

— Mais si tu ne veux pas parler, je vais te tuer!

— Je le sais bien.

Et Pierre croisa ses bras sur sa poitrine avec l'indifférence d'un homme qui ne craint pas la mort.

— Je suis un pauvre serf, dit-il, la misère a présidé à mon berceau; j'ai été battu comme une bête de somme toute ma vie; je ne tiens à l'existence qu'à la condition d'être riche. J'allais l'être quand une mauvaise étoile m'a jeté sur votre chemin. Wasilika n'a plus besoin de moi; elle allait me payer et je partais demain.

« Je vous rencontre, et je sais bien que vous allez me tuer, si je ne parle pas.

« Mais, dans tous les cas, maintenant, Wasilika ne me donnera pas l'argent qu'elle m'a promis. Par conséquent, frappez!...

— Et si je te donne les cent mille francs que tu me demandes? fit Rocambole, que cet entêtement surprenait étrangement, et qui, pour la première fois peut-être, rencontrait une volonté aussi énergique que la sienne.

— Si vous me les donnez, je vous conduirai là où est l'enfant.

— Il est vivant, au moins?

Et en faisant cette question, Rocambole ne put se défendre d'une vive émotion.

— Il l'est encore, dit le mougick; mais le sera-t-il demain?

Rocambole frissonna.

— Ah! reprit le mougick, si vous saviez quelle femme est cette Wasilika.

— Marchons! dit Rocambole.



Non ! — dit Vanda, — non ! Rocambole n'est pas mort ! (Page 420.)

Milon et Vanda avaient assisté muets à ce colloque. Rocambole prit le mougick par le bras et le fit marcher rapidement vers la Seine.

Au bout d'un quart d'heure, ils arrivèrent à cet endroit où le quai de la rive gauche finit et n'est plus qu'un chemin de halage.

Là, Rocambole dit à Pierre :

— Pour te donner tes cent mille francs, il faut passer l'eau et aller chez la comtesse Artoff. Dans quel quartier est Wasilika?

— Dans celui-ci.

— Et l'enfant?

— Avec elle. Elle ne le quitte ni jour ni nuit.

— Alors nous allons attendre ici.

En même temps il dit à Vanda :

— Passe le pont; tu trouveras bien une voiture de l'autre côté de l'eau. Cours, rue de la Pépinière, chez la comtesse Artoff, et demande les cent mille francs. Elle est assez riche pour avoir cette somme chez elle.

— J'y vais, dit simplement Vanda.

— Et hâte-toi, murmura Rocambole, car quelque chose me dit que nous n'avons pas de temps à perdre.

Vanda était déjà loin, et le mougick restait aux mains de Rocambole et de Milon.

Le mougick reprit.

— Savez-vous ce que Wasilika veut faire de l'enfant?

— Non.

— Elle veut le faire mourir de faim.

Les cheveux de Rocambole se hérissèrent.

— C'est sa vengeance, reprit le mougick; car elle sait bien que, l'enfant mort, sa mère en deviendra folle et en mourra peut-être...

— Oh! murmura Rocambole en frissonnant.

— Et ce double coup vous tuera...

— Oui... c'est bien cela... elle a tout deviné.

— Mais elle n'accomplira pas son dessein, s'écria Milon. Nous sommes là, nous.

Le mougick parut se raviser tout à coup.

— Mais, dit-il, qui m'assure que lorsque je vous aurai dit où est l'enfant...

— Eh bien?

— Et que vous m'aurez donné les cent mille francs, vous ne me les reprendrez pas?...

— Comment?

— Vous êtes deux et je suis seul, vous avez des armes, je n'en ai pas...

— Regarde-moi bien en face, dit Rocambole; quand je promets, je tiens.

Le mougick vit briller dans l'ombre les yeux de celui que Milon appelait le *maître*.

— C'est bien, dit-il, je vous crois.

Une heure s'écoula.

Puis on entendit un bruit de voiture sur le pont.

C'était Vanda qui revenait.

— J'ai les cent mille francs, dit-elle en sautant lestement à terre.

— C'est bien. Renvoie la voiture.

En même temps, il prit un portefeuille que Vanda lui tendit, et il le remit au mougick.

— Voilà le prix de ta trahison, dit-il. A présent, parle.

— Venez, répondit Pierre. Nous sommes tout près.

Et il leur fit suivre le quai jusqu'à l'avenue de Latour-Maubourg.

Puis, étendant la main et leur montrant une maison isolée :

— C'est là.

— Là ? fit Rocambole.

— Voyez-vous ce jardin ?

— Oui.

— Et cette lumière qui brille à travers les arbres ?

— C'est là ?

— C'est le cabinet de Wasilika. Elle est seule avec l'enfant. Elle m'attend. Mais prenez garde... il faut entrer sans bruit... et seul...

— Pourquoi seul ?

— Parce que, si elle vous entend marcher, elle croira que c'est moi.

En même temps, il leur fit tourner la maison, dont la porte était dans la rue, tandis que le jardin donnait sur le quai.

Puis il remit une clef à Rocambole et lui dit :

— Entrez ! moi, je me sauve...

— Oh ! non pas ! dit Rocambole, je veux être sûr de ne pas être trompé.

En même temps, il s'adressa à Milon et à Vanda ;

— Je vous confie cet homme, dit-il, ne le lâchez pas jusqu'à ce que je reparaisse.

— J'en réponds, dit Milon.

— Maître, murmura Vanda, veux-tu que j'aille avec toi ?

— C'est inutile.

— Maître... j'ai peur... peur pour toi.

Rocambole haussa les épaules.

La maison était un petit hôtel à deux étages, bâti à l'anglaise, comme on dit.

Rocambole mit la clef dans la serrure, prit son poignard et entra.

Milon et Vanda demeurèrent en dehors, Milon tenant le mougick au collet, Vanda frissonnante et assaillie par de funestes pressentiments.

La porte s'était refermée.

Alors l'œil du mougick brilla d'un feu sombre.

L'heure de la vengeance allait-elle donc sonner pour lui ?

On n'entendait plus aucun bruit, et Rocambole pénétrait seul dans la maison de son ennemie.

VIII

Wasilika était seule.

Seule dans une pièce assez sombre qui donnait sur le jardin.

Dans un coin, on avait dressé un lit, et sur ce lit était l'enfant.

L'enfant, le front toujours enveloppé de bandelettes, avait la fièvre et délirait.

Il y avait trois jours qu'il était en cet état, — trois jours qu'il n'avait pris aucune nourriture.

D'abord Wasilika, tigresse adoucie et rentrant les ongles, l'avait accablé de caresses en lui disant :

— Ta mère va venir !...

Et l'enfant avait attendu.

Puis les heures avaient succédé aux heures, et la mère n'était point venue.

L'enfant s'était mis à pleurer...

Wasilika l'avait enfermé et laissé seul.

La peur avait changé les pleurs de l'enfant en cris aigus... Wasilika l'avait laissé crier.

Puis, comme les cris continuaient et commençaient à lui agacer les nerfs, Wasilika était revenue, armée d'un fouet, la femme sauvage qu'elle était, habituée à faire périr sous la lanière aiguë du knout les serfs attachés à sa terre.

L'enfant avait eu peur. Wasilika avait frappé, frappé plusieurs fois, frappé encore.

Et l'enfant, fou de douleur et d'épouvante, s'était tu subitement.

Wasilika s'en était allée en disant :

— Maintenant, si tu cries, je recommencerai.

L'enfant se l'était tenu pour dit.

Il avait pleuré silencieusement, se tordant contre les tortures de la faim, murmurant tout bas le nom de sa mère, mais n'osant le répéter tout haut, tant il redoutait le terrible fouet.

Le sommeil vint en aide au pauvre enfant.

Le lendemain, il s'éveilla avec le délire.

De temps en temps, Wasilika apparaissait avec son fouet, et l'enfant, pris de vertige, se taisait.

La faim commença alors, dès la fin du second jour, cette œuvre de destruction enfiévrée et lente qu'aucune plume ne saurait traduire.

Il cria et n'eut plus peur du fouet ; puis les cris s'apaisèrent, ses yeux devinrent secs, un rire nerveux passa sur ses lèvres, et les hallucinations commencèrent.

Tantôt il croyait voir sa mère, et il lui tendait les bras en souriant.

Tantôt il joignait les mains avec épouvante et disait :

— Grâce ! madame, grâce ! je serai bien sage... ne me fouettez pas !...

Tantôt enfin il se revoyait dans sa troïka, avec les chevaux emportés, et il disait au mougick :

— Laisse-moi descendre... laisse-moi... je t'en prie !...

Et Wasilika, la froide et cruelle tigresse, suivait de l'œil les progrès de cette agonie et murmurait :

— Ah ! pourvu que Rocambole arrive avant que l'enfant ne soit mort !... Je veux qu'il assiste à son agonie, je veux les coucher tous deux sur le même lit funèbre...

Wasilika avait quitté ses vêtements féminins.

Elle s'était habillée en homme.

Ce soir-là, assise auprès de l'enfant qui allait s'affaiblissant de plus en plus, — il ne prononçait plus que des mots incohérents, — Wasilika souriante murmurait :

— Pierre le mougick a pourtant dû exécuter mes ordres, et il est impossible qu'il ne se soit pas trouvé sur le chemin de Rocambole.

« Jusqu'à présent, les gens qui m'ont servie ne m'ont servie que pour de l'argent... et ils me servaient mal... l'argent ne donne pas de zèle...

« Mais celui-là, il me sert pour se venger, et la vengeance donne des forces, du courage, de l'intelligence, du génie. Je crois en cet homme !

« Oh ! fit-elle encore avec un rire de damnée, Rocambole tombera dans le piège... il y tombera... j'en suis certaine. Il a beau être rusé et fort... je suis plus forte et plus rusée que lui.

« Il aura pris Pierre à la gorge; il lui aura intimé l'ordre, le poignard à la main, de le conduire où était l'enfant... Pierre aura demandé de l'argent... On croit toujours un homme qui demande de l'argent... On le paye... et on s'imagine qu'il est acheté... Ah! ah! ah! »

Et comme elle riait ainsi, elle entendit du bruit.

La pièce où elle était donnait à la fois sur le jardin et sur la cour.

Wasilika s'approcha d'une fenêtre.

Cette fenêtre ouvrait sur la cour.

Wasilika vit un homme qui la traversait.

La nuit était noire pourtant; mais ce que la nuit personne n'eût vu, ce que, pendant le jour, personne peut-être n'aurait remarqué, Wasilika le vit.

Elle vit que l'homme qui traversait la cour traînait légèrement la jambe.

Celui qui, pendant dix ans, a eu une chaîne au pied, peut faire un effort suprême, en plein jour et en pleine rue, quand il sent peser sur lui le regard de ses semblables... Mais quand il est seul, quand une violente préoccupation le domine, cet homme s'oublie, et la jambe qui a été cerclée et qui a traîné les maillons reprend son allure fatiguée.

L'homme qui marchait ainsi, — c'était Rocambole!

— Allons! murmura Wasilika, Pierre est intelligent jusqu'au bout... et ma victime est dans le piége...

En même temps, elle se jeta derrière une draperie.

. . . .

Rocambole était entré. Il avait refermé la porte; il marchait avec précaution.

Rocambole était toujours, théoriquement du moins, de l'école des vrais bandits.

Sir Williams, son premier maître, celui qui, vingt années auparavant, lui avait ouvert la carrière du crime, lui avait dit un jour :

— Rappelle-toi bien, mon garçon, que le malfaiteur qui se sert d'un pistolet est un imbécile! Le pistolet fait du bruit, il tremble dans la main, il arrive rarement au but. Quand il l'atteint, c'est aux dépens de celui qui s'en est servi. Le poignard est l'arme de ceux qui veulent frapper sûrement.

Rocambole, on le sait, n'était plus un bandit. Rocambole s'était repenti; il était devenu honnête; mais à cette heure suprême, il s'était souvenu de la recommandation de sir Williams.

Il pénétrait donc dans cette maison, qui lui était inconnue, un poignard à la main.

Après la cour était un vestibule, dont la porte était ouverte.

Rocambole y entra.

Le vestibule était dans l'obscurité; mais à l'extrémité, une bande de lumière léchait le sol.

C'était la clarté d'une lampe passant sous une porte.

Rocambole alla droit à cette porte, et, comme elle résistait, il la jeta bas d'un coup d'épaule.

Alors il se trouva au seuil de cette vaste pièce, au fond de laquelle était l'enfant qu'il désirait.

Wasilika avait disparu.

Au bruit, l'enfant se dressa et cria : — Maman.

Rocambole jeta un autre cri et ne fit qu'un bond.

Il prit l'enfant dans ses bras...

On eût dit une lionne retrouvant son lionceau volé par des chasseurs.

Mais comme il se retournait et s'apprêtait à l'emporter, il s'arrêta muet et presque terrifié.

Wasilika venait d'apparaître sur le seuil de cette porte enfoncée par Rocambole.

D'une main elle tenait une paire d'épées, de l'autre elle avait un pistolet,

Un pistolet qu'elle braqua sur l'enfant, disant :

— Si tu fais un pas, je la tue dans tes bras!

. . . .

IX

— Place! cria Rocambole.

Et, brandissant son poignard, il fit un pas en avant.

— Si tu bouges, je fais feu, répondit Wasilika.

Rocambole rejeta l'enfant sur le lit.

Puis il se rua sur Wasilika, couvrant ainsi l'enfant de son corps.

Mais Wasilika avait laissé tomber une des épées et relevé l'autre.

Rocambole en rencontra la pointe et fut obligé de s'arrêter.

— Ah! ricana Wasilika, tu sais bien qu'un poignard n'a jamais eu la longueur d'une épée...

Et elle posa le pistolet derrière elle, sur un guéridon.

En même temps, du pied, elle poussa l'épée qui gisait sur le sol jusque dans les jambes de Rocambole.

— Forçat, lui dit-elle, j'ai rêvé pour toi une belle mort... tu seras tué en duel, noblement, loyalement, mais de la main d'une femme!...

— Place! répéta Rocambole avec rage.

— Forçat, reprit Wasilika, écoute-moi bien. Je n'ai qu'à étendre la main, à ressaisir ce pistolet et à te brûler la cervelle!

« Puis, avec le poignard que tu tiens ou avec une de ces épées, j'achèverai l'enfant de ta bien-aimée sœur, et tout sera dit... je serai vengée...

« Eh bien! non, ce n'est pas ce que je veux... Je veux que tu te battes avec moi... je veux que tu défendes ta vie... je veux te la prendre malgré toi... Tu es un criminel, le crime me plaît... j'ai pour lui des égards... Je t'eusse aimé peut-être, si tu ne t'étais mis en travers de ma route... je te hais maintenant... et il me faut ton sang... mais je veux le verser goutte à goutte... et non brutalement... Je ne veux pas t'assassiner... je veux te tuer, comprends-tu?

« Je veux que Rocambole le terrible, l'homme devant qui tout tremblait, meure de la main d'une femme... C'est ma vengeance!

« Allons! ramasse cette épée, et en garde! »

Rocambole rugissait comme une bête fauve prise au piége.

Et cependant il ne ramassait pas l'épée que Wasilika avait poussée du pied.

— Je te donne deux minutes de réflexion, reprit-elle. Au bout de ces deux minutes, je reprendrai ce pistolet et je casserai la tête à l'enfant... Tu venais le sauver, tu seras la cause de sa mort.

Ces derniers mots coupèrent court aux hésitations de Rocambole.

— Le sang d'une femme me répugne, dit-il; mais tu n'es pas une femme, toi; tu es une hyène échappée aux forêts de ton pays; il faut t'écraser, monstre, si on ne veut être dévoré par toi...

Et Rocambole se baissa et ramassa l'épée.

Wasilika était tombée en garde avec la netteté et la souplesse d'un tireur consommé.

Rocambole, on s'en souvient, avait été un spadassin habile. Vingt fois, au temps des Valets-de-Cœur, il avait couché son adversaire sur le carreau.

L'escrime n'avait pas de secrets pour lui, et il avait jadis étudié la fameuse botte du portier de la rue Rochechouart.

En se retrouvant le fer à la main, il reconquit son merveilleux sang-froid et sa prodigieuse audace.

Il crut même qu'il aurait bon marché de cette femme, qu'il arracherait facilement son épée à cette main trop frêle et qu'il la désarmerait.

Rocambole se trompait, et l'ombre du chevalier de Saint-Georges en dut tressaillir.

Wasilika jouait avec l'épée, qui tenait à peine en sa main, comme une Andalouse avec son éventail.

La lame triangulaire fendait l'air, sifflait et se tordait, arrachant aux bougies qui éclairaient la salle des myriades d'étincelles.

Rocambole était ébloui, fasciné, épouvanté par ce jeu solide, extravagant et terrible.

Et elle riait avec cela, et elle parlait de son ton railleur, et sa langue sifflait comme sifflait son épée :

— Tu as donc donné dans le piége? disait-elle. Tu as cru que Pierre était vénal. Si tu l'as rencontré, c'est moi qui l'ai voulu... Rocambole, tu n'es qu'un sot!

Et comme elle disait cela, elle se fendit à fond, profitant d'un moment où Rocambole s'était à moitié découvert; elle se fendit et se baissa comme l'Arabe qui va poignarder le cheval de son ennemi sous le ventre, et son épée disparut tout entière dans la poitrine de Rocambole.

Rocambole jeta un cri, l'épée échappa à sa main droite et tomba sur le parquet.

Mais Rocambole ne tomba point.

De cette main désarmée, il saisit l'épée dont Wasilika tenait encore la poignée; puis, il étendit instinctivement la main gauche, qui n'avait pas lâché son poignard. . . . .

Et Wasilika, atteinte à la gorge, tomba en vomissant un flot de sang.

Alors Rocambole jeta un cri de triomphe, arracha l'épée qu'il avait à travers le corps, se précipita vers le lit où l'enfant était évanoui, le reprit dans ses bras, et, ouvrant la fenêtre, il sauta dans le jardin, laissant derrière lui une longue traînée de sang.

. . . .

Cependant Milon et Vanda attendaient toujours à la porte de la rue.

Il s'était écoulé près d'une heure et Rocambole ne reparaissait pas.

Vanda s'écria :

— Que se passe-t-il donc?

Pierre le mougick eut un éclat de rire.

— Vous êtes des niais, dit-il. Voulez-vous savoir ce qui s'est passé, car ce doit être fini maintenant? Rocambole est mort, et nous sommes vengés!...

Milon se rua sur la porte.

Rien ne résistait au vieux colosse.

La porte tomba comme une planche pourrie par les pluies d'automne.

Milon et Vanda se précipitèrent dans la maison.

Pierre les suivait en riant.

Il voulait se repaître de la vue de son ennemi mort...

Milon et Vanda arrivèrent au seuil de cette salle où avait eu lieu le combat.

Wasilika se tordait dans les convulsions de l'agonie.

Cependant, en voyant Vanda, elle se dressa à demi et lui dit :

— Il n'ira pas loin : il a mon épée dans la poitrine.

Vanda aperçut le pistolet tout armé sur le guéridon et s'en empara.

— Il ira plus loin que toi! rugit-elle.

Et, se baissant, elle appuya le canon du pistolet sur la tempe de Wasilika et lui fit sauter la cervelle.

Les traces de sang, la fenêtre ouverte, disaient assez éloquemment la route qu'avait suivie Rocambole.

— Ah! il est mort! s'écria Milon d'une voix entrecoupée de sanglots.

La lune brillait au ciel et éclairait la terre comme les rayons de l'aube.

Vanda et Milon sautèrent dans le jardin.

Les traces de sang continuaient.

Au bout du jardin il y avait une porte.

Là, le sang était plus abondant. Rocambole s'était arrêté pour ouvrir la porte, et la porte était demeurée entre-bâillée.

Le quai était désert...

Les traces de sang continuaient.

Au bout de vingt pas, Milon jeta un cri.

Il venait de se heurter à l'enfant étendu évanoui sur le sol.

Et tandis qu'il le relevait, Vanda continuait à suivre Rocambole, grâce à cette trace sanglante qu'il avait laissée derrière lui.

Milon, l'enfant dans ses bras, la suivait.

Les traces de sang se continuaient jusqu'à l'escalier qui descendait du quai au bord de l'eau.

Puis elles en jaspaient les marches.

Vanda les suivit et descendit l'escalier.

Elles continuaient sur la berge...

Vanda et Milon marchaient toujours.

Puis, tout à coup, elles cessèrent...

Elles cessèrent au bord du fleuve...

Et le fleuve coulait muet et sinistre, paraissant vouloir garder un secret.

— Ah! s'écria Milon, une fois encore, il est mort!

Mais Vanda se redressa, écumante, terrible, l'œil en feu :

— Non, dit-elle, non, cela n'est pas possible! non, Dieu ne l'a pas voulu...

ROCAMBOLE N'EST PAS MORT!

. . . .

FIN

Paris. — Imp. Poupart-Davyl et Cie, rue du Bac, 30.



